



**HAL**  
open science

# Éléments de construction de la sexualité: Une analyse de l'incorporation des goûts et dégoûts amoureux et sexuels au prisme de l'homosexualité et des différences sociales

Claire Piluso

## ► To cite this version:

Claire Piluso. Éléments de construction de la sexualité: Une analyse de l'incorporation des goûts et dégoûts amoureux et sexuels au prisme de l'homosexualité et des différences sociales. Sociologie. Université Lumière Lyon 2, 2020. Français. NNT: 2020LYSE2027 . tel-04691335

**HAL Id: tel-04691335**

**<https://shs.hal.science/tel-04691335v1>**

Submitted on 6 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eléments de construction de la sexualité :  
Une analyse de l'incorporation des goûts et dégoûts  
amoureux et sexuels au prisme de l'homosexualité et des  
différences sociales.

---

Thèse de doctorat présentée et soutenue par Claire Piluso

Composition du jury :

Bajos Nathalie, Directrice de recherche ISERM/IRIS

Bozon Michel, Directeur de recherche à l'INED et chercheur associé à l'IRIS/EHESS

Darmon Muriel, Directrice de recherche, CESSP, CNRS/EHESS/Paris 1, rapportrice

Détrez Christine, Professeure des Universités, Ecole Normale Supérieure de Lyon,  
CMW

Schotté Manuel, Professeur des universités, Université de Lille, CLERSE, rapporteur

Thin Daniel, Professeur émérite, Université Lumière Lyon 2, directeur de thèse

Septembre 2020

À toute ma famille,  
Quels que soient les endroits où je suis allée  
Je vous ai toujours emmenés avec moi  
Un bout de tuile érodé par la mer au fond de ma poche.



## **REMERCIEMENTS**

Je remercie Daniel Thin d'avoir accepté de diriger mon travail de thèse alors même que la pertinence de son suivi a été remise en cause dès le début de ce travail. Je le remercie pour son enseignement et pour ne m'avoir jamais lâchée comme il l'avait promis. Pour les discussions ou relectures de mon travail, je remercie Léa Dousson, Bastien Guillermin, Maxime Lemaitre, Kévin Diter, Sylvia Faure, Martine Court, Olivier Quéré, Ivan Bruneau, Muriel Darmon, Bernard Lahire. Mon parcours en doctorat aurait été bien différent et bien moins joyeux sans la présence de Stéphanie Tralongo qui m'a toujours accompagnée et regardée avec bienveillance, merci infiniment à elle. Je remercie également mes parents pour leur participation au financement de la recherche publique. Sans leur soutien matériel et financier, ce travail n'aurait pas été possible. Je remercie mon frère pour son amour parfois discret, mais toujours profond. Je remercie enfin l'ensemble des personnes qui ont accepté de me parler de leur parcours et de leurs expériences sexuelles et amoureuses, sans qui ce travail n'aurait pu exister.



## SOMMAIRE

<b>Remerciements .....</b>	<b>3</b>
<b>Sommaire .....</b>	<b>5</b>
<b>INTRODUCTION GENERALE .....</b>	<b>9</b>
<b>PREMIERE PARTIE : LES FONDEMENTS DE LA RECHERCHE. ....</b>	<b>13</b>
<b>Chapitre 1. La rencontre des obstacles dans la construction d’objet.....</b>	<b>15</b>
1. La fabrication des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe : un objet illégitime ?.....	15
2. Des obstacles politiques et scientifiques à une question de connaissance. ....	28
3. Ouvrir un autre espace de questionnement.....	39
<b>Chapitre 2. Découvrir des processus de socialisation ignorés.....</b>	<b>45</b>
1. Les hypothèses de recherche retravaillées par le terrain. ....	46
2. Construire un dispositif méthodologique qui permet d’identifier les processus de socialisation de construction des goûts amoureux et sexuels.....	71
3. Une thèse à brûler ? .....	104
<b>PARTIE 2. METTRE EN ESPACE SOCIAL LA POPULATION D’ENQUETE, LES DIFFERENCES ET HIERARCHIES QUI LA TRAVERSENT. ....</b>	<b>109</b>
<b>Chapitre 3. Espace social des discours sur l’homosexualité et des rapports au « milieu ». .....</b>	<b>113</b>
1. Des univers sociaux avec et sans culture écrite sur l’homosexualité. ....	114
2. Une forme culturelle de l’homosexualité qui produit un modèle légitime de l’homosexualité. ....	135
Conclusion.....	152
<b>Chapitre 4. Goûts et dégoûts de classes : un espace social du genre des individus homosexuel.le.s. ....</b>	<b>153</b>

1. Des féminités de classes « homosexuelles » à distance des féminités « hétérosexuelles » ? .....	157
2. Des masculinités « homosexuelles » de classes. ....	179
Conclusion.....	203
<b>Chapitre 5. Les différenciations des goûts amoureux dans l'« homosexualité » et leurs positions sociales.....</b>	<b>206</b>
1. Position sociale et caractéristiques des goûts et dégoûts amoureux.....	208
2. Des conceptions de la vie amoureuse différente selon la position sociale et le genre : inégalités et légitimation des individus par l'amour. ....	237
Conclusion.....	271
<b>Conclusion. regressions et differenciation.....</b>	<b>273</b>
 <b>PARTIE 3. DE LA MISE EN ESPACE SOCIAL DES INDIVIDUS ET DE LEURS GOUTS A L'APPREHENSION DES LOGIQUES SOCIALISATRICES QUI LES CONSTRUISENT. ....</b>	<b>278</b>
 <b>Chapitre 6. socialisations primaires et trajectoires sociales : entre construction de goûts de classe et construction d'attirances Électives. ....</b>	<b>282</b>
1. Socialisations et trajectoires des enquêtés aux goûts exclusifs pour les personnes de même sexe. ....	283
2. Socialisations primaires et trajectoires des enquêtés ayant eu des intérêts affectifs et sexuels pour les personnes du sexe opposé. ....	317
3. Des effets des viols et des agressions sexuelles. ....	343
Conclusion.....	350
 <b>Chapitre 7 : Des socialisations de renforcement : les cas d'incorporation des goûts presque exclusifs pour les personnes de même sexe.....</b>	<b>356</b>
1. Les premières socialisations à la sexualisation de son corps et du corps des autres. .....	358
2. Des socialisations « hétérosexuelles » peu concurrentielles : la sexualité avec les femmes comme repoussoir.....	368
3. Modalités et conditions de renforcement des goûts sexuels pour les personnes de même sexe. ....	381



4. Le cas particulier d'une femme qui a commencé sa vie amoureuse et sexuelle avec une femme et sans jamais fréquenter de garçons ou d'hommes : Manon.....	413
Conclusion.....	424
<b>Chapitre 8. Des socialisations de transformation des goûts : des relations avec des personnes de l'autre sexe aux préférences pour les personnes de même sexe que soi. ..</b>	<b>426</b>
1. Commencer sa vie amoureuse et sexuelle avec des personnes de l'autre sexe ..	428
2. Apprendre à aimer les personnes de même sexe : des socialisations de transformation des goûts amoureux et sexuels.....	451
3. Poids différencié du passé « hétérosexuel » et différenciations dans la force d'incorporation de nouvelles dispositions à aimer.....	481
4. Le cas particulier de Christian. Une conversion après des goûts réfrénés à l'âge de 45-50 ans. ....	500
Conclusion.....	514
<b>CONCLUSION GENERALE .....</b>	<b>516</b>
Ne pas conclure : Propositions .....	517
<b>ANNEXES.....</b>	<b>520</b>
Grille d'entretien .....	520
Tableau récapitulatif des enquêtés.....	528
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>532</b>
<b>TABLE DES MATIERES .....</b>	<b>544</b>



## Introduction générale

Au mois de mai 2017, le youtubeur Max Bird publie sur sa chaîne YouTube une vidéo intitulée « IDÉE RECUE#24 : L'homosexualité est contre nature ? » et dont la vignette de présentation affiche « l'homosexualité expliquée scientifiquement »<sup>1</sup>. Le youtubeur y explique que l'homosexualité est innée, inscrite dans la nature des individus en s'appuyant notamment sur les travaux du biologiste Jacques Balthazart. Tentant de vulgariser des contenus scientifiques, il développe plusieurs arguments afin de « casser » ce qu'il appelle des « idées reçues ». Parmi elles, on trouve l'idée que l'environnement peut influencer et produire ou construire l'homosexualité. Le youtubeur s'exclame alors : « leur environnement n'a eu aucune incidence ! Ceux qui devaient être homos sont devenus homos, ceux qui devaient être hétéros sont devenus hétéros ».

Ces arguments, dont il affirme les fondements fondés scientifiques, permettent de soutenir un projet politique de défense des personnes homosexuelles : soutenir que l'homosexualité est naturelle, inscrite dans la biologie des individus, vise à délégitimer toute discrimination à leur endroit et à plaider pour qu'elles ne soient plus traitées différemment des individus qui ne le sont pas, aussi bien dans le droit que dans toutes les autres dimensions de la vie sociale.

La vidéo a été visionnée un peu plus de deux-millions-cinq-cent-mille fois et son contenu a déclenché une polémique. Dans une interview au magazine *Neon*<sup>2</sup>, Odile Fillod, chercheuse indépendante, explique que Max Bird a commis des erreurs scientifiques dans le propos de sa vidéo et qu'il s'appuie sur des hypothèses douteuses. Concernant les aspects politiques, elle raconte que les arguments qu'avance Max Bird ne permettraient pas l'acceptation des homosexuels autant qu'il le prône, car ils montreraient un défaut de formation embryonnaire chez les personnes homosexuelles. De plus, elle lui reproche de nier l'existence de la bisexualité. Dans le même magazine, à la suite des propos d'Odile Fillot, la journaliste donne un espace de réponse à Max Bird. Après avoir répliqué aux mises en cause d'Odile Fillod concernant ses sources scientifiques, il avance comme argument de décrédibilisation des analyses d'Odile Fillod, que les propos de cette dernière sont repris par des individus qui vont politiquement contre tout message d'acceptation et de normalisation de l'homosexualité.

---

<sup>1</sup> URL de la vidéo : [https://www.youtube.com/watch?v=Ad5Lxf\\_kKRU](https://www.youtube.com/watch?v=Ad5Lxf_kKRU)

<sup>2</sup> LAMBERTS Sophie, « Peut-on vraiment expliquer l'homosexualité scientifiquement ? », *Magazine Neon*, 7 juin 2017, URL de l'article : <http://www.neonmag.fr/un-cerveau-peut-il-etre-homo-ou-hetero-interview-487589.html>

À la suite de cela, Jacques Balthazart publie une réponse dont un des objectifs est de défendre le travail du youtubeur. Après l'énonciation des résultats de ses recherches pour clarifier les propos de Max Bird, il écrit que « le constructivisme ou l'existentialisme n'ont que peu à voir à ce niveau. En défendant ce particularisme français, Odile Fillod et d'autres 1) propagent un obscurantisme scientifique inapproprié, 2) empêchent de faciliter l'intégration des homosexuels dans nos sociétés et 3) isolent la France intellectuellement du reste du monde où la théorie défendue ici ne suscite guère de controverse. »<sup>3</sup>. Ainsi, aux échanges scientifiques et aux arguments politiques pour entériner l'argument selon lequel les préférences sexuelles sont naturelles, Jacques Balthazart ajoute un autre argument : celui de la non-pertinence du constructivisme social pour expliquer l'homosexualité<sup>4</sup>.

Le récit de cette controverse, ainsi que les arguments qui y sont échangés, montre l'imbrication des dimensions scientifiques et politiques autour de la question de l'homosexualité et peut conduire à penser que cette question a tout d'un piège dans lequel il semble peu souhaitable qu'une chercheuse en sciences sociales s'engage.

Pourtant, au cours des pages qui suivent, nous nous sommes attelée à nous emparer sociologiquement de ce sujet afin d'étudier jusqu'où il est possible pour la sociologie de prendre la construction de l'homosexualité et de la sexualité humaine comme objet, non pour en expliquer les traitements et contextes sociaux, mais pour appréhender sa construction à l'échelle individuelle. Cette démarche est périlleuse, en premier lieu parce que cette question de la construction sociale, ou non, de la sexualité comporte d'énormes risques politiques qui mettent en jeu la vie d'individus. Nous n'éluderons pas ces risques et ce questionnement sur les dimensions politiques, mais notre recherche n'est pas un travail directement utile pour les acteurs sociaux ni pour les chercheur.euse.s militant.e.s, en ce qu'il n'est pas une sociologie d'un problème social et n'a pas pour objectif premier d'apporter des réponses à des problématiques sociales ou militantes. De ce point de vue il pourra apparaître décevant, insuffisant, inapproprié et déplacé pour qui cherche une solution rapide à des problèmes politiques actuels.

Au cours de cette recherche, nous nous sommes efforcée de poser un problème scientifique dans un but de connaissance en même temps que dans un souhait de faire avancer

---

<sup>3</sup>[https://lexpansion.lexpress.fr/high-tech/polemique-apres-une-video-youtube-expliquant-l-homosexualite-scientifiquement\\_1916892.html](https://lexpansion.lexpress.fr/high-tech/polemique-apres-une-video-youtube-expliquant-l-homosexualite-scientifiquement_1916892.html)

<sup>4</sup> Les sciences sociales sont habituées aux échanges épistémologiques sur la question de la construction sociale de la réalité : HACKING Ian, *Entre science et réalité, la construction sociale de quoi ?*, La Découverte, 2008 ; BERGER, Peter, LUCKMANN, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Armand Colin, 2008 ; BOGHOSSIAN Paul, *La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*, Agone, 2009.

la discipline sociologique. Ainsi, la recherche dont les résultats sont exposés dans les pages qui suivent n'a pas pour objectif d'attaquer, de défendre ou servir des opinions militantes ou politiques, quels que soient les personnes, groupes sociaux, institutions, dont elles émanent. Elle porte un objectif de compréhension du monde social et plus précisément d'une toute petite partie de la sexualité humaine au sein d'une formation sociale très différenciée, à « État », « Ecole » et système économique capitaliste.

Ce travail n'a pas non plus pour but de trancher l'épineux débat des causes de l'homosexualité, entre « nature » et « culture » ou entre « inné » et « acquis ». Plusieurs recherches, réalisées dans différentes disciplines scientifiques tendent à montrer que les explications des phénomènes ou pratiques qui semblent « naturelles » ne répondent pas à une explication mono causale se trouvant dans le biologique. Par exemple, concernant les préférences sexuelles, l'équipe de scientifiques ayant travaillé sur les gènes déterminant l'orientation sexuelle concluent leur travail en expliquant qu'« Overall, our findings provide insights into the genetics underlying same-sex sexual behavior and underscore the complexity of sexuality. »<sup>5</sup> (Dans l'ensemble, nos résultats donnent un aperçu de la génétique sous-jacente au comportement sexuel entre personnes de même sexe et soulignent la complexité de la sexualité.). Si les chercheur.e.s n'étudient pas les aspects sociaux de la construction de la sexualité et produisent une recherche uniquement sur les gènes qui pourraient influencer les préférences sexuelles, ils mentionnent que des explications sont aussi à chercher dans l'environnement des individus.

Des réflexions sur l'articulation du biologique et du social sont aussi menées par des chercheurs en sciences sociales. Par exemple, Manuel Schotté avance qu'il est possible d'étudier les façons dont le social détermine les possibles corporels, et ce qu'il écrit à propos du sport est transposable à la sexualité humaine : « s'il faut rejeter le principe d'un découpage ontologique des objets (qui amène à considérer que telle entité relève du social et telle autre du biologique, ou des deux dans telle et telle proportion), il est utile de dissocier sur un plan analytique ce qui est, dans la réalité, inextricable. Et la tâche du sociologue consiste alors à essayer de remonter aussi loin que possible dans la mise au jour de ce qui relève de l'emprise du social sur le biologique. »<sup>6</sup> En effet, le social n'est possible que parce qu'il existe un support biologique, le corps. Ainsi, notre travail n'est pas une prise de position selon laquelle les

---

<sup>5</sup> GANNA Andrea; VERWEIJ Karin J. H., et al, (2019) « Large-Scale GWAS Reveals Insights into the Genetic Architecture of Same-Sex Sexual Behavior », *Science*, 365, 6456.

<sup>6</sup> SCHOTTÉ, Manuel, « Les possibles corporels : support biologique, détermination sociales », *Revue Européenne de Sciences sociales*, n° 54-1, 2016, p. 203.

préférences sexuelles ne seraient explicables que par le social et donc sans aucun ressort biologique. Nous n'entendons pas opposer les sciences de la matière et du vivant aux sciences sociales, mais tenter d'aller le plus loin possible dans l'analyse des effets du social sur le corps, les pratiques sexuelles et les goûts pour les partenaires.

Ainsi, le premier chapitre de notre travail expose les obstacles politiques et scientifiques qui se présentent lorsque l'on souhaite, en sociologue, travailler sur la fabrication sociale de l'homosexualité à une échelle individuelle et comment il est possible de les surmonter. Le deuxième chapitre se penche sur la façon dont notre objet de recherche a été construit en tâtonnant et par allers-retours entre le terrain et les hypothèses de recherche. Les chapitres 3 à 5 sont consacrés à l'analyse des différenciations au sein des populations homosexuelles enquêtées : le chapitre 3 aborde les différentes manières de parler de soi et de l'homosexualité en fonction de la position et de la trajectoire sociale. Au sein du chapitre 4, nous analysons les différentes manières d'être féminin.e.s et masculin.e.s ainsi que les jugements portés sur ces façons d'être par corps. Le chapitre 5 est consacré à la mise en espace des goûts amoureux. Les chapitres 6 à 8 entrent dans les détails des trajectoires des enquêtées et des socialisations qui construisent leurs goûts sexuels. Dans le chapitre 6 nous tentons de poser les jalons de l'analyse des socialisations enfantines et adolescentes des enquêtés, et les chapitres 7 et 8 sont consacrés à l'analyse de la sexualité comme moment socialisateur et des goûts et dégoûts qui se fabriquent durant la pratique de la sexualité.

## **Première partie : Les fondements de la recherche.**





# CHAPITRE 1. LA RENCONTRE DES OBSTACLES DANS LA CONSTRUCTION D'OBJET.

## 1. La fabrication des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe : un objet illégitime ?

Cette recherche s'inscrit dans une lignée de travaux qui ont pour ambition de comprendre la fabrication sociale des individus<sup>7</sup> en s'intéressant, plus particulièrement, à la sociogenèse des goûts amoureux et sexuels. Elle adopte également une posture qu'ont empruntée d'autres sociologues, comme Émile Durkheim<sup>8</sup>, Muriel Darmon<sup>9</sup>, Bernard Lahire<sup>10</sup>, ou encore Manuel Schotté<sup>11</sup> : celle de s'intéresser, en sociologue, à un objet dont on pense a priori que la sociologie ne peut rien en dire ou peu, et qui est traditionnellement laissé à d'autres disciplines, comme la biologie, la médecine, la psychologie ou la psychiatrie ; ou bien, qui est pensé comme inscrit dans le domaine de l'inné et à propos duquel la sociologie est convoquée pour étudier comment le social le met en forme et non comment ce dernier travaille la matérialité des corps. Le thème des goûts amoureux et sexuels et de l'homosexualité correspond à ces objets où la sociologie n'est convoquée que pour expliquer son contexte social et n'est pas envisagée comme pouvant rendre compte de sa production à l'échelle individuelle.

Comme toute recherche, les questionnements qui la traversent et auxquels nous allons tenter de répondre ont émergé grâce à l'état du champ des savoirs et problématiques sociologiques actuelles. C'est en pensant avec et parfois contre les travaux de nos prédécesseurs et contemporains que nous avons pu construire notre objet de recherche. Parce que, comme le dit Bernard Lahire, « Pour convaincre complètement de la légitimité d'un point de vue de connaissance, il faut répondre aux inquiétudes et à la série des contre-argumentations qu'il ne manque pas de déclencher. [Et que] ces objections ont été le plus souvent les miennes à chaque étape de la réflexion. S'il s'agit bien de vaincre des résistances, c'est en grande partie contre des résistances collectives incorporées qu'on a toujours à lutter. »<sup>12</sup>, nous allons, dans ce sens, rendre compte des étapes de la construction d'objet, des positionnements et des choix qui ont été les nôtres tout au long de ce travail.

---

<sup>7</sup> Bernard Lahire dresse une liste des travaux qui portent sur la fabrication sociale des individus dans LAHIRE Bernard, *Dans les plis singuliers du social*, La découverte, 2013.

<sup>8</sup> DURKHEIM Emile, *Le suicide. Etude de sociologie 14e édition*, PUF, 2019.

<sup>9</sup> DARMON Muriel, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, La Découverte, 2008.

<sup>10</sup> LAHIRE Bernard, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, La Découverte, 2010.

<sup>11</sup> SCHOTTE Manuel, *La construction du « talent ». Sociologie de la domination des coureurs marocains*, Raisons d'agir, 2012.

<sup>12</sup> LAHIRE Bernard, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, 2004.

Les objections ou approbations qui nous sont opposées ou accordées, lors de la construction d'un point de vue de connaissance, émanent du champ de la littérature du moment où l'on travaille, ainsi que des pairs que l'on rencontre physiquement au sein de l'espace universitaire. Ainsi, des interactions avec des universitaires et les remarques formulées sur notre recherche permettent de voir les lignes d'autorité qui entourent la recherche sur les goûts sexuels et les homosexualités : de quelle manière, avec quelle posture sociologique est-on « autorisée » à travailler ce sujet ? À partir de quelle thématique, de quel positionnement épistémologique ?

### **1.1. Les logiques socialisatrices de construction des goûts sexuels et amoureux : une question difficile à poser dans l'espace sociologique local.**

Le déroulement d'une interaction avec des enseignantes chercheuses au début de l'enquête (master 2) permet, d'une part, de saisir comment, pour certains pairs, nous sommes autorisée ou non à nous saisir de l'homosexualité comme objet de recherche et d'autre part, de préciser notre posture suite aux objections qui nous ont été faites. En adoptant la posture devenue classique aujourd'hui en sociologie qui consiste à prendre en compte les événements qui se produisent « autour » de l'enquête comme des matériaux à part entière<sup>13</sup> -au même titre que les entretiens, les observations ethnographiques et les données statistiques, les négociations de terrain, la réception des résultats d'enquête constituent des matériaux aussi importants que les autres, et permettent d'en apprendre plus sur l'objet étudié – nous avons pris des notes du déroulement de cette interaction. Lors d'un cours sur le genre en Master 2 « recherches en sociologie », deux enseignantes m'interpellent sur la pertinence de ma problématique de recherche, mon positionnement théorique ainsi que sur le choix de mon directeur de mémoire :

[Journal de terrain, octobre 2011<sup>14</sup>] Cours sur le genre en Master 2 recherche de sociologie. Sont présentes : deux enseignantes Madame H et Madame U. Madame H est maitresse de conférences. Madame U détient une habilitation à diriger des recherches. Il y a une doctorante de Madame U., deux étudiantes de master 2 recherche sociologique, dont je fais partie.

Les enseignantes nous ont demandé de présenter nos recherches. J'ai commencé en disant « Je suis dirigée par Daniel Thin. Je travaille sur les processus de socialisation qui forment les goûts sexuels et amoureux, en travaillant sur le devenir homosexuel, et ça en fonction des variations de sexe, de milieu social, d'origine, d'âge et de lieu d'habitation ».

---

<sup>13</sup> ORANGE Sophie, « Interroger le choix des études supérieures. Les leçons d'un "râté" d'enquête », *Genèses*, 2012/4, n°89, p. 112-127 ; DARMON, Muriel, « Le psychiatre, la sociologue et la boulangère : analyse d'un refus de terrain », *Genèses*, 2005, vol. 58, n° 1.

<sup>14</sup> Les événements et propos rapportés ici sont des extraits du journal de terrain. Ils ont été écrits après que l'évènement se soit déroulé.

Après cette phrase qui constitue la première de mes deux prises de parole durant ce moment, ce sont les enseignantes qui ont parlé, se passant la parole (déstabilisée par les paroles des professeures je n'ai rien répondu à ce qu'elles me disaient.) :

Madame H : « Mais ça fait trop de variations ça, il a au moins dû vous dire ça Daniel Thin. » [...] « Je ne comprends pas pourquoi c'est monsieur Thin qui vous dirige. [...] C'est pas du tout ses thématiques de recherche. Je suis vraiment étonnée. Il est spécialiste de l'école. Il est très compétent et reconnu là-dessus, mais... je vois pas comment il pourrait vous aider. [...] Je suis vraiment étonnée qu'il ait accepté [de me diriger]. Parce que Madame A. [ma directrice de recherche de l'année passée] c'est pas non plus vraiment ses sujets de recherche, mais c'est déjà plus, on comprend mieux. Mais Monsieur G. [(démographe, qui a déjà travaillé sur l'homosexualité) serait plus approprié], je suis vraiment étonnée. Il faut changer de directeur de mémoire, prendre quelqu'un qui pourra vous apporter des choses là-dessus. » [JT] J'ai répondu en balbutiant : « oui mais, en fait, je n'en traite pas tant que ça de variation. C'est surtout le sexe et le milieu social d'origine qui importe ». Madame H. : « mais... comment vous allez comparer des hommes et des femmes. Ça n'a pas de sens vos deux terrains [je faisais un mémoire sur un terrain associatif et sur des femmes de milieux populaires]. Il faut comparer des femmes avec des femmes et des hommes avec des hommes. Je ne vois pas comment vous allez faire. » Madame U : « Il faut que vous changiez de directeur, je suis de l'avis de Madame H. Et il faut que vous preniez position. Soit c'est Lahire [une sociologie dispositionnaliste], soit c'est les études de genre. Mais il faut prendre position. » Ensuite Madame U me dit, sans que j'aie manifesté l'idée de changer de directeur de mémoire et sans lui avoir rien demandé : « Moi je ne peux pas vous diriger parce que je n'ai pas le temps. Si j'avais eu le temps oui. Il faut aller voir Monsieur B ».

Les enseignantes m'ont ensuite donné des conseils de lecture : « il faut lire le livre de Natacha Chetcuti ». J'ai répondu que je n'avais pas lu le livre en entier ce qui a renforcé l'impression de mon incompétence (Madame H : « ah ! Mais il faut le lire absolument ! Sur ce sujet c'est obligatoire et incontournable. Vous ne pouvez pas passer à côté »).

Ce qui apparaît d'abord lors de cette interaction est le rapport inégal « normal » dans une interaction entre des professeures et des étudiantes, basé sur la relation pédagogique qui met en relation des enseignantes, dont le métier est de transformer les façons de faire des étudiantes, lorsqu'elles sont inadéquates, afin qu'elles acquièrent le raisonnement sociologique, des savoir-faire et connaissances théoriques, avec une étudiante en formation et dont les connaissances de la discipline sont moindres. Ensuite, c'est le rapport entre des « spécialistes du genre » et une étudiante qui n'a pas été formée dans cette posture sociologique et qui ne s'en réclame pas que nous constatons : les enseignantes étant plus au fait de ces travaux me reprennent sur ce qu'elles considèrent être de mauvaises façons de construire un objet de recherche.

Cependant, la sociologie n'est pas un champ scientifique unifié, où l'ensemble des sociologues n'a pas à la même conception de la discipline, des modalités de son exercice et de ce qui est ou doit être la recherche scientifique<sup>15</sup>. Cette interaction est alors un moment au sein duquel nous pouvons constater l'imposition d'une approche sur un objet qui n'appartiendrait qu'aux « études de genre » en occultant la possibilité de recherche sur des processus de socialisation. En effet, il apparaît ici que les enseignantes chercheuses pensent les études de

---

<sup>15</sup> LAHIRE Bernard, *Monde pluriel*, Seuil, 2012.

genre comme un domaine particulier de la sociologie qui ne peut se mélanger et se confondre avec d'autres (« soit c'est Lahire [pour faire référence à la sociologie dispositionnaliste], soit c'est les études de genre »). En outre, ce raisonnement suit un découpage thématique des domaines de la sociologie en mettant en exergue ce qui apparaîtrait comme deux espaces théoriques distincts : l'école d'un côté, le genre et la sexualité de l'autre. Cette séparation implique pour les enseignantes que Daniel Thin, perçu comme spécialiste de l'école n'est pas pensé comme pouvant être compétent pour diriger une étudiante sur l'homosexualité, domaine pensé comme étranger à ses recherches actuelles et passées. C'est ce découpage par grands domaines de la sociologie qui amène à penser mon directeur de mémoire comme ne possédant pas les compétences pour me diriger puisqu'il serait « spécialiste de l'école » et n'aurait de ce fait rien à apporter sur des questions de genre et d'homosexualité. Or, ce qui est d'abord en jeu c'est la répartition des objets selon des découpages en domaines spécialisés de la discipline *versus* une construction en fonction du point de vue sociologique adopté<sup>16</sup>. C'était, d'ailleurs, la particularité du Groupe de Recherche sur la Socialisation que d'interroger des objets de recherche au prisme de la notion de socialisation en ne respectant pas (ou en dépassant) ces découpages institutionnels. Ainsi, Daniel Thin rappelle que : « c'est une posture transversale aux axes et domaines de recherche du GRS de refuser de s'enfermer dans des sociologies sectorielles qui reposent sur des découpages non savants du monde social et qui introduisent, par ces découpages, des catégories institutionnelles de vision et de division du monde social au cœur de leurs objets. »<sup>17</sup> De fait, cette interaction avec ces enseignantes chercheuses, spécialistes du genre n'est pas seulement un moment où elles transforment une étudiante qui fait ou connaît mal la sociologie, mais une situation où l'on observe la contrainte qui pèse sur certains objets, qui doivent être conquis « contre » les pressions sociales et ici académiques.

En outre, la conception de la discipline par séparation en grand domaine et postures théoriques non conciliables (genre ou sociologie dispositionnaliste), qui s'observe dans le déroulement d'une interaction ultérieure avec une doctorante de Madame U (ci-dessous), conduit à considérer que l'on ne peut bien parler de l'homosexualité qu'en s'inscrivant dans les études de genre :

La doctorante de Madame U me parle d'une doctorante de Bernard Lahire et me dit : « Mais tu vois, elle parle de dispositions féminines et masculines, mais c'est pas du genre. Tu m'étonnes qu'elle

---

<sup>16</sup> THIN Daniel, *Milieus populaires et logiques socialisatrices dominantes : une analyse de la confrontation*, Habilitation à diriger des recherches, Université Lumière Lyon 2, 2010.

<sup>17</sup> THIN Daniel, *Milieus populaires et logiques socialisatrices dominantes : une analyse de la confrontation*, op. cit., p 5.

soit refusée dans les colloques. Moi quand elle m'a dit ça avec son air, non mais je comprends pas, j'ai eu envie de pouffer ». [Journal de terrain]

Suivant ces logiques, auxquelles nous n'adhérons pas, nous comprenons alors que présenter une approche de l'homosexualité en termes de socialisation, par la question des processus de socialisation qui participent à sa fabrication, apparaît non pertinent et comme une erreur sociologique.

Si nous allons montrer par la suite comment ce début de posture qui était le nôtre (notamment par le fait de ne pas confondre objet et thème de recherche), et que nous avons cherché à enrichir au cours de la recherche, n'est pas un faux pas scientifique et peut avoir des capacités heuristiques, il est une autre interaction avec un doctorant, lui-même homosexuel et se réclamant des « études de genre », qui révèle d'autres impensés dans la façon dont on traite l'homosexualité en sociologie.

Le premier impensé est celui selon lequel les homosexuels entrent toujours en contact avec le « milieu » ou la « communauté homosexuelle » à un moment où à un autre :

Doctorant : Mais de toutes façons tout le monde est passé par le milieu. Après tu te construis par rapport à lui. Que ce soit en y étant ou contre lui, c'est toujours par rapport à lui. [Extrait du journal de terrain].

Ainsi, selon ce doctorant, il n'y aurait aucune personne homosexuelle qui ne serait pas passée par le « milieu ». Il apparaît alors difficile de penser et donc d'interroger l'existence d'une homosexualité, ou, mieux, de pratiques sexuelles homosexuelles en dehors de ce « milieu » homosexuel. Une telle posture est porteuse d'un risque sociologique consistant à toujours interroger des populations en rapport avec « le milieu », qui s'auto-construit comme porte-parole d'une communauté auto-proclamée, et à laisser de côté une partie de la population ayant des rapports homosexuels qui ne fréquente pas ces lieux, soit parce qu'elles n'en ont pas connaissance, soit parce qu'elles vivent loin des villes<sup>18</sup> où se trouvent des bars, associations, et lieux de rencontre. Ainsi, ce type de considération qui résulte d'un rapport non maîtrisé à l'objet de recherche « homosexualité » rend impossible de voir des réalités sociales qui ne correspondent pas à son expérience personnelle et qui fait passer celle-ci pour la réalité des individus ayant des pratiques homosexuelles.

Enfin, si on ne peut pas aborder l'homosexualité avec n'importe quelle approche sociologique, une discussion avec Madame H tend à laisser penser que seuls des chercheurs participant du « milieu » pourraient réaliser une enquête sociologique sur l'homosexualité. En

---

<sup>18</sup> GIRAUD, Colin, « La vie homosexuelle à l'écart de la visibilité urbaine. Ethnographie d'une minorité sexuelle masculine dans la Drôme », *Tracés*, n 30, 15 avril 2016, p. 79-102.

effet, apprenant que l'enquêtrice n'a jamais eu et n'entretient pas de relations homosexuelles, elle explique qu'il lui est alors impossible de mener une enquête sur des terrains tels que des bars gays et lesbiens.

Lors d'une autre conversation à propos de mon travail de master 2 je lui dis que je ne suis pas lesbienne, elle me répond : « ah mais vous n'êtes pas lesbienne ! Vous ne pouvez pas travailler là-dessus ! Je croyais que vous étiez lesbienne moi. Vous allez dans les bars, vous êtes une proie dans ces milieux-là. [...] Il faut vraiment aller avec monsieur B. Lui il connaît ces terrains. » [Extrait du journal de terrain].

Même si s'exprime ici le souci de ma sécurité (il n'est en effet pas impossible de connaître des agressions sexuelles lors des enquêtes de terrain<sup>19</sup>), ce point de vue reste pour nous scientifiquement difficile à comprendre. En effet, un des aspects de l'apprentissage du métier de sociologue consiste à se former à l'enquête dans des milieux sociaux éloignés de ceux connus biographiquement par les chercheur.e.s<sup>20</sup>. Si l'on demandait aux sociologues travaillant sur l'échec scolaire de connaître biographiquement cette situation, il y a fort à parier qu'il y aurait peu de thèses et d'ouvrages scientifiques sur le sujet. Plus généralement, si les sociologues devaient travailler uniquement sur des thèmes qu'ils ont connus biographiquement, en raison de leur recrutement social<sup>21</sup>, les travaux sociologiques seraient beaucoup moins diversifiés que ce qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Par ailleurs, les échanges que nous relatons ici ne sont pas sans révélées deux conceptions réductrices de l'homosexualité porteuses de biais pour le raisonnement sociologique. D'une part, le fait que notre interlocutrice rabatte notre terrain de recherche sur les seuls bars gay et lesbiens souligne la lecture de l'homosexualité au seul prisme du « milieu » n'envisageant pas ainsi qu'il y ait des pratiques, des faits à étudier en dehors du « milieu ». D'autre part, la présupposition que nous allons être une proie sur ce terrain rejoint une vision de l'homosexualité qui enferme les personnes homosexuelles dans une hyper sexualisation difficile à contrôler qui les amènerait à draguer, voire « chasser » – puisque nous serions une proie – sans retenue et sans se préoccuper du consentement des personnes abordées.

Si les premières objections à la construction de cette recherche nous ont été opposées dès ses prémices, par la fréquentation des pairs dans l'espace local de l'université de formation, les autres objections ou ouvertures de recherche se situent au sein du champ sociologique,

---

<sup>19</sup> CLAIR Isabelle, « La sexualité dans la relation d'enquête : Décryptage d'un tabou méthodologique », *Revue française de sociologie*, vol. 57, n°1, 2016, p. 45.

<sup>20</sup> BEAUD Stéphane, WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*, La Découverte, 2010.

<sup>21</sup> BOUILLOUD Jean-Philippe, *Devenir sociologue. Histoires de vie et choix théoriques*, Eres, 2009.

appréhendables par la littérature existante au moment de l'enquête. Il s'agit maintenant de l'examiner, afin de rendre compte de notre positionnement dans ce champ.

## **1.2. Le thème de l'homosexualité dans les sciences sociales : traitements, problématiques et angles morts.**

Ce sont majoritairement les travaux qui sont classés et se classent dans les études de genre ou études féministes, ou bien dans la « sociologie de la sexualité » qui se sont emparés des questions sur la sexualité et plus particulièrement sur l'homosexualité sous l'angle de questions souvent liées à des problèmes sociaux et politiques.

L'histoire de l'émergence de thèmes de l'homosexualité, du genre et de la sexualité en sociologie est importante à retracer, car elle permet de comprendre la forme qu'ont revêtu les questionnements des sociologues, philosophes et chercheur.e.s mêlant théorisation politique et militantisme sur ces thèmes. La relative faible présence du thème de l'homosexualité à l'université est due au développement tardif de travaux sur le sujet<sup>22</sup>, due à la difficulté de faire sortir l'objet de conceptions pathologiques<sup>23</sup> ; ensuite à l'illégitimité de l'objet sur lequel se greffent engagements politiques, militants et personnels des chercheurs ; enfin à une difficulté méthodologique : l'objet se laisse peu dire et peu voir dans le monde social<sup>24</sup>.

Néanmoins, Colin Giraud expliquait en 2010 tous les enjeux qu'il y avait à s'aventurer dans une sociologie des homosexualités<sup>25</sup> : le parcours était peu balisé, et si tant est que cela ait un sens, la sociologie de l'homosexualité comme domaine de la discipline apparaissait peu institutionnalisée et structurée. Il constatait ainsi qu'il existait peu de publications et aucun manuel de sociologie ou de cours consacrés explicitement à cet objet. Cette inexistence de manuel sur l'homosexualité<sup>26</sup> pouvait être perçue comme un signe de la faible institutionnalisation de ce thème de recherche<sup>27</sup>.

---

<sup>22</sup> GIRAUD Colin, *Sociologie de la gaytrification*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Lumière Lyon 2, 2010 ; BERENI Laure *et al.*, *Introduction aux études sur le genre*, De Boeck Supérieur, 2012.

<sup>23</sup> CHAUVIN Sébastien, LERCH Arnaud, *Sociologie de l'homosexualité*, La Découverte, 2013 ; BROQUA Christophe, « Enjeux des méthodes ethnographiques dans l'étude des sexualités entre hommes », *Journal des anthropologues*, 82-83, 2000, p. 129-155.

<sup>24</sup> GIRAUD Colin, *Sociologie de la gaytrification*, *op. cit.*

<sup>25</sup> GIRAUD Colin, *Sociologie de la gaytrification*, *op. cit.*

<sup>26</sup> Mais qui comporte le risque de faire de cet objet, un objet séparé des autres, qui n'aurait pas de lien par exemple avec les classes et inégalités sociales.

<sup>27</sup> De plus il note que la difficile institutionnalisation est liée aux problèmes de scientificité de ces travaux et cite l'ouvrage de Jean-Yves Le Talec, *Folles de France*, qui commence ainsi : « J'indiquerai donc que je suis homosexuel, militant et chercheur, dans cet ordre ». Colin Giraud souligne que la posture adoptée est claire, le chercheur vient après le militant. Nous retrouvons cet état de fait ailleurs, par exemple dans la revue *Genre, Sexualité et société*. La revue se présente comme étant « consacrée, sans exclusive, aux problématiques du genre et de la sexualité, elle se définit héritière des débats épistémologiques féministes antinaturalistes et minoritaires. »

En 2019, cette situation s'est transformée et si l'existence de manuel concernant un domaine particulier de la sociologie est un signe d'institutionnalisation de ce domaine, il est possible de dire que « la sociologie de l'homosexualité » se développe et se fait plus présente à l'université. En effet, l'année 2013 voit la parution du manuel *Sociologie de l'homosexualité*<sup>28</sup> écrit par Sébastien Chauvin et Arnaud Lerch, qui se « propose donc de mettre en lumière non seulement la manière dont la culture façonne la sexualité, mais aussi la façon dont à partir de ces sexualités, s'élaborent en retour des cultures originales. Il dresse un panorama des nombreux travaux sociologiques existants sur l'homosexualité et les homosexuel.le.s, recherches dont le foisonnement empêche de dresser une liste exhaustive »<sup>29</sup>, et recouvre les travaux venant des sciences sociales au sens large (histoire anthropologie, sociologie). De plus, en 2012, on assiste également à la publication du manuel *Introduction aux études sur le genre*<sup>30</sup>, signe de la reconnaissance des études de genre, qui comporte un chapitre consacré au thème « genre, sexualité et vie conjugale » et une partie sur les sexualités non mixtes. L'objectif du manuscrit est de « tout d'abord, face à la profusion des usages du terme "genre", de proposer une clarification rigoureuse et systématique de ce concept. On entend ensuite offrir aux lectrices et aux lecteurs une grille d'analyse, une boîte à outils pour penser *en termes de genre*, démarche qui va au-delà du fait d'étudier les femmes "dans" tel ou tel domaine. Il importe par ailleurs de montrer que le genre n'est pas un champ d'études à part, qui ne concernerait que celles et ceux qui travaillent sur les hommes et les femmes, mais qu'il a une portée plus générale pour toutes les disciplines, et déstabilise un certain nombre de leurs catégories fondamentales. Enfin, cet ouvrage a pour vocation de fournir des repères empiriques sur les rapports de genre dans les sociétés contemporaines occidentales, dans différents domaines (sexualité, travail, politique...) en mobilisant souvent – mais pas seulement, ce qui est le mieux connu des auteur.e.s. »<sup>31</sup>. Enfin, le manuel *Sociologie de la sexualité*<sup>32</sup> publié initialement en 2002 et republié en 2009 au sein duquel Michel Bozon rappelle que « La sociologie de la sexualité ne remporte pas l'adhésion »<sup>33</sup>.

Historiquement, la sociologie s'est intéressée à l'homosexualité bien plus tardivement que la psychiatrie, la psychanalyse, la médecine et la biologie (Durkheim, Marx et Weber,

---

GIRAUD Colin, *Sociologie de la gaytrification*, *op. cit.* Lorsque le militantisme n'est pas explicitement mis en avant, les intentions politiques ne sont jamais détachées de productions de ces chercheurs.

<sup>28</sup> CHAUVIN Sébastien, LERCH Arnaud, *Sociologie de l'homosexualité*, *op. cit.*

<sup>29</sup> *Ibid.* p. 3.

<sup>30</sup> BERENI, Laure *et al.*, *Introduction aux études sur le genre*, *op. cit.*

<sup>31</sup> *Ibid.* p.19.

<sup>32</sup> BOZON, Michel, *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, 2013.

<sup>33</sup> *Ibid.* p.7.



considérés comme les principaux membres fondateurs de la discipline n'en ont pas parlé). Sébastien Chauvin et Arnaud Lerch rappellent que « c'est aux sciences médicales en plein essor qu'appartenaient en effet les premiers savants qui, au XIXe siècle, constituèrent en pathologie individuelle les pratiques et les attirances sexuelles entre personnes de même sexe »<sup>34</sup>. Si elles font sortir l'homosexualité du giron de l'église et contestent le monopole du discours de la religion sur ce thème, elles ont souvent pour objectifs de comprendre et trouver les causes de l'homosexualité, perçue alors comme déviance, que ce soit dans les organes, les hormones ou le développement psychique<sup>35</sup>.

Ce sont les travaux de sociologues américains, de Michel Foucault, puis des féministes qui vont permettre, de différentes manières, de faire sortir de la déviance et de la pathologie l'homosexualité. Dans les années 50-60, Howard Becker<sup>36</sup> en fait l'analyse sous l'angle de la déviance au même titre que les autres carrières de déviations qu'il étudie, comme les fumeurs de Marijuana et les musiciens de Jazz. L'homosexuel n'est plus considéré comme malade, mais est constitué par les entrepreneurs de morale comme déviant et donc en dehors des normes. La notion de stigmaté d'Erving Goffman permet également d'appréhender l'homosexualité<sup>37</sup>, non plus comme une pathologie, mais comme un écart à une norme dont on peut analyser les effets qu'elle produit sur les individus et comment les individus y réagissent et font avec en société.

Puis en 1982, Michael Pollak travaille sur l'homosexualité et le sida. Allant contre les visions juridiques et médicales de l'homosexualité portée par les travaux antérieurs<sup>38</sup>, il s'intéresse à la construction de l'identité et des styles de vie homosexuels. Ainsi il écrit « On ne naît pas homosexuel, on apprend à l'être »<sup>39</sup> et analyse l'homosexualité masculine au prisme de la notion de carrière<sup>40</sup> : « La carrière homosexuelle commence par la reconnaissance de désirs sexuels spécifiques et par l'apprentissage des lieux et des façons de rencontrer des partenaires. Ce *coming out* se situe le plus souvent entre seize et trente ans. La plupart des homosexuels sont convaincus de leur préférence sexuelle bien avant de passer à l'acte »<sup>41</sup>.

---

<sup>34</sup> CHAUVIN Sébastien, LERCH Arnaud, *Sociologie de l'homosexualité*, op. cit. p.5.

<sup>35</sup> Pour avoir historique du développement des sciences autour de l'objet sexualité voir CHAUVIN Sébastien, LERCH Arnaud, *Sociologie de l'homosexualité*, op. cit. ; BOZON Michel, *Sociologie de la sexualité*, op. cit. ; FOUCAULT, Michel, *Les anormaux. Cours au Collège de France, 1974-1975*, Coédition Gallimard/Seuil, 1999 ; FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité*, Gallimard, 2009.

<sup>36</sup> BECKER Howard, *Outsiders*, Métailié, 1985.

<sup>37</sup> GOFFMAN Erving, *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, collection « le sens commun », 1975.

<sup>38</sup> POLLAK Michael, *Une identité blessée*, Paris, Métailié, 1993.

<sup>39</sup> POLLAK Michael, « L'homosexualité masculine, ou le bonheur dans le ghetto ? ». In *Communications*, 35, 1982. Sexualités occidentales. Contribution à l'histoire et à la sociologie de la sexualité. p. 37-55.

<sup>40</sup> POLLAK Michael, « L'homosexualité masculine, ou le bonheur dans le ghetto ? », op. cit., p. 37-55.

<sup>41</sup> POLLAK Michael, *Une identité blessée*, op. cit., p.184.

Michaël Pollak analyse alors les trajectoires d'hommes homosexuels, leurs styles de vie, les évolutions de l'image des homosexuels, des rapports aux normes, ainsi que les trajectoires d'émancipation.

En outre, Michel Foucault montre dans ses travaux comment la figure de l'homosexuel apparaît au milieu de celles des fous et des anormaux<sup>42</sup>, ainsi que la façon dont la psychiatrie et la médecine se sont saisies de l'homosexualité pour la faire entrer dans leur domaine de compétence d'explication et de traitement. Les travaux de Michel Foucault sont une étape importante dans le processus qui a permis à la sociologie de s'emparer de l'objet homosexualité : « Refusant de penser l'homosexualité comme une donnée biologique ou psychique individuelle, Foucault montre précisément qu'en matière de sexualité, les variations historiques, sociales et culturelles sont la règle. Il n'existe pas une homosexualité atemporelle et invariable. »<sup>43</sup>

Par ailleurs, les travaux féministes<sup>44</sup>, auxquels s'affilient épistémologiquement et théoriquement des sociologues aujourd'hui, se sont intéressés à l'homosexualité, à la sexualité et au genre afin de produire une critique féministe et homosexuelle<sup>45</sup> et se présentent comme des disciplines ou sous-champs de la discipline à part entière. Les intérêts de recherche sont portés vers les normes entourant la sexualité, le genre, et leur déconstruction. Au lieu de questionner la construction de l'homosexualité comme le faisaient les discours savants psychologiques, psychiatriques, ces travaux déplacent leurs intérêts de recherche : plutôt que d'adresser des questions aux minorités, il s'agit d'adresser une critique à la norme dominante et donc d'interroger l'hétérosexualité. Ainsi ces travaux fondent de nouvelles épistémologies et s'intéressent, par exemple, aux discours et représentation de l'homosexualité et de l'hétérosexualité, aux engagements dans les différentes formes de militantisme et dans des trajectoires de subversion des normes et d'émancipation des individus. Michel Bozon résume ce mouvement qui vise à déconstruire les normes de genre : « Parodie sans original, le genre se réduit à l'ensemble de ses expressions et des opérations performatives, utilisant les "technologies de genre", qui en construisent les apparences. Introduire le trouble dans cette construction et dans la normalité sexuelle passe par une critique radicale et permanente des

---

<sup>42</sup> FOUCAULT, Michel, *Les anormaux...*, *op. cit.*

<sup>43</sup> GIRAUD Colin, *Sociologie de la gaytrification*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>44</sup> BUTLER Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, 2006 ; KOSOFKY SEDGWICK Eve, *Epistémologie du placard*, Amsterdam Editions, 2008 ; DELPHY Christine, *L'ennemi principal. Penser le genre*, Syllepse, 2013 ; RUBIN Gayle, *Surveiller et jouir - Anthropologie politique du sexe*, Epel, 2011.

<sup>45</sup> FASSIN, Éric, « L'avenir sera-t-il queer ? », *Sciences Humaines*, vol. N°163, n 8, 2005, p. 22- 22.

identités fixes, fondées sur les binarismes homme/femme, homo/hétéro. »<sup>46</sup> En outre, ces travaux accompagnent les mouvements sociaux qui revendiquent des préoccupations comme la critique des représentations et conceptions de l'homosexualité comme fait pathologique, et portent la revendication à obtenir les mêmes droits que tous (dépénalisation de l'homosexualité, droits économiques, sociaux et juridiques). Ainsi, c'est en tant que question politique et question de revendication identitaire que la question homosexuelle s'est posée pour un ensemble de chercheuses et chercheurs. C'est d'abord au sein des universités étasuniennes que se sont développés les travaux sur les homosexualités, regroupés sous la catégorie de Gay and lesbian studies<sup>47</sup> ainsi que les études de genre et les théories queer. Par la suite, elles se sont diffusées en France et ont commencé à être visibles dans l'espace universitaire à partir des années 1990<sup>48</sup>. En s'exportant, ces recherches ont véhiculé leurs problématisations qui mêlent recherche, théorisation politique du monde et action militante, en vue de transformer la réalité. Les théories queer appartiennent à ces travaux. Avec notamment Judith Butler et Eve Sedgwick, qui participent de la constitution d'un mouvement intellectuel et politique qui, s'intéressant à la construction sociale du genre, cherchent à le déconstruire.

L'émergence et l'institutionnalisation des travaux de sciences sociales s'intéressant à l'homosexualité au sein du champ académique et universitaire permettent de rendre compte de leur structuration actuelle. Pour reprendre les termes d'Arnaud Lerch et Sébastien Chauvin<sup>49</sup>, ces travaux forment une « nébuleuse » dont il est difficile de tracer nettement les contours ; en effet, certains se situent aux croisements de la théorie et action militante et de la recherche scientifique, lorsque d'autres se situent uniquement du côté de la science. Pour simplifier on pourrait les découper en trois grands groupes, dont la plupart sont à cheval sur les distinctions que nous avons opérées : les travaux historiques<sup>50</sup>, dont un des objectifs principaux est de rendre compte de l'invention des catégories sexuelles, ou de l'histoire des normes et des traitements sociaux de l'homosexualité et des individus homosexuel.les ; les travaux philosophiques et théoriques qui ont pour but de constituer une épistémologie propre aux sexualités et qui portent souvent une « critique homosexuelle », « critique féministe » ou « critique queer » de la

---

<sup>46</sup> BOZON Michel, *Sociologie de la sexualité*, op. cit. p. 109.

<sup>47</sup> ERIBON Didier, *Les études gay et lesbienne*, colloque du centre Georges Pompidou 23 et 27 juin 1997, Edition du centre Georges Pompidou, 1998.

<sup>48</sup> BERENI, Laure et al., *Introduction aux études sur le genre*, op. cit.

<sup>49</sup> CHAUVIN Sébastien, LERCH Arnaud, *Sociologie de l'homosexualité*, op. cit.

<sup>50</sup> WEEKS Jeffrey, *Sexualité*, PUL, 2010 ; WEEKS Jeffrey, *Ecrire l'histoire des sexualités*, PUL, 2019 ; FASSIN Eric, « Politiques de l'histoire : Gay New York et l'historiographie homosexuelle aux Etats-Unis », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol 125, 1998, Homosexualités, p. 3-8.

société<sup>51</sup> ; les travaux sur la sexualité ou les populations homosexuelles qui s'intéressent aux parcours, trajectoires, styles de vie des personnes homosexuelles, ou bien au rapport à la maladie et aux parcours de vie en rapport avec le VIH<sup>52</sup>, les représentations, mises en forme des pratiques sexuelles, les travaux sur l'homosexualité et la famille, l'homosexualité et la conjugalité<sup>53</sup>, l'homosexualité et les inégalités d'accès aux droits, à la parentalité, l'homosexualité et la santé, l'homosexualité et le SIDA<sup>54</sup>, les mouvements et les sous-cultures LGBT (Lesbiens, Gays, Bi, Trans), espace urbain<sup>55</sup>, l'hétéronormativité<sup>56</sup>, l'homophobie et la lesbophobie<sup>57</sup>.

Par crainte de la sous-jacente question des causes de l'homosexualité, les travaux classés et se classant parmi la sociologie de l'homosexualité, les études gay et lesbiennes ainsi que les études de genre, ont posé la question de la construction de l'homosexualité sous l'angle de sa mise en forme par certaines sociétés, mais n'ont pas abordé la question de sa fabrication sociale, au sens de la façon dont les sociétés travaillent et fabriquent matériellement les préférences sexuelles et amoureuses. En effet, d'autres disciplines comme la biologie, psychiatrie ont traité la question des causes naturelles ou psychologiques de l'homosexualité en la liant souvent avec des traitements à appliquer aux individus homosexuels. Parce qu'elle a amené, et risque d'amener, à des traitements sociaux et politiques violents et dramatiques (castration chimique, idée que l'homosexualité ne devrait pas exister, tentatives d'éradication de l'homosexualité et des personnes homosexuelles, génocides, ratonades, camp concentrationnaire, torture, « thérapies de conversion » etc.) ces travaux de sciences sociales ont déplacé leurs questionnements. Ainsi, Michael Pollak a montré comment des hommes devenaient homosexuels en suivant leurs trajectoires depuis leur découverte de leurs préférences amoureuses aux fréquentations du « milieu »<sup>58</sup> ; Natacha Chetcuti a analysé comment, durant

---

<sup>51</sup> FASSIN, Éric, « *L'avenir sera-t-il queer ?* », *op.cit.*, p. 22- 22.

<sup>52</sup> MENDES-LEITE Rommel, *Des mots, des pratiques et des risques - Etudes sur le genre, les sexualités et le sida*, PUL, 2019 ; BANENS Maks, MENDES-LEITE Rommel, *Vivre avec le VIH*, Calmann-Levy, 2006 ; GIRARD Gabriel, *Les homosexuels et le risque du sida. Individu, communauté et prévention*, PUR, 2013.

<sup>53</sup> BAZIN Laurent, MENDEZ-LEITE, QUIMINAL Catherine, « Déclinaisons anthropologiques des sexualités », *Journal des anthropologues*, 82-83, 2000, p. 9-24 ; COSTECHAREIRE Céline, « Les "parcours homosexuels" et conjugaux au sein d'une population lesbienne », *Enfances, familles, générations*, n°9, 2008 ; COURDURIER Jérôme, *Etre en couple (gay)*, PUL, Lyon, 2011.

<sup>54</sup> SCHILTZ Marie-Ange, « Parcours de jeunes homosexuels dans le contexte du VIH : la conquête de modes de vie », *Population*, n°6, 1997, p.1485-1537.

<sup>55</sup> FASSIN, Éric, *loc. cit.*, p. 22- 22 ; Colin Giraud, *Quartiers gays*, PUF, 2010.

<sup>56</sup> CHAMBERLAND L. et THEROUX-SEGUIN J., « Sexualité lesbienne et catégorie de genre », *Genre, sexualité et société*, n°1, 2009.

<sup>57</sup> ARC Stéphanie, VELLOZZO Philippe, « Rendre visible la lesbophobie », *Nouvelles Questions Féministes*, Homophobie, Editions Antipodes, vol 31, n°1/2012.

<sup>58</sup> POLLAK, Michael, « L'homosexualité masculine, ou le bonheur dans le ghetto ? », *op.cit.*

un parcours, des femmes sont amenées à se représenter et se présenter en tant que lesbienne et comment elles remettent en cause les normes genrées au sein de la sexualité en entrant dans un processus de déshétérosexualisation<sup>59</sup>. D'une autre manière, John Gagnon a élaboré une théorie des « scripts de la sexualité » afin d'appréhender sa construction sociale de manière globale<sup>60</sup>.

Au regard des travaux sur l'homosexualité que nous venons d'évoquer, nous entendons aller plus loin et tenter de comprendre les processus de socialisation à l'œuvre afin de saisir la construction des relations homosexuelles et des goûts qui les accompagnent. Si la sociologie dite « dispositionnaliste » ou les travaux sociologiques mobilisant la notion de socialisation ont travaillé sur le genre<sup>61</sup>, ils se sont peu, et tardivement interrogés sur la sexualité. Ce sont néanmoins ceux qui portent sur la socialisation, sans être constitués en domaine spécialisé de la sociologie, qui se sont penchés sur la sociogenèse des individus et de leurs pratiques, selon différents domaines ou contextes sociaux de leur existence. Par exemple, Emmanuelle Zolesio a analysé les processus sociaux de construction des dispositions amenant à devenir chirurgienne<sup>62</sup> ; Christine Mennesson a pris pour objet ceux par lesquels des femmes deviennent footballeuses ou boxeuses<sup>63</sup> ; Muriel Darmon a étudié la carrière anorexique et l'espace social dans lequel elle se déploie<sup>64</sup> ; Julien Bertrand s'est penché sur la construction de la vocation et le devenir footballeur<sup>65</sup> ; Martine Court a étudié la façon dont les socialisations enfantines construisent des individus et des corps de garçons et de filles<sup>66</sup> ; Bernard Lahire a montré comment les socialisations produisent des goûts et pratiques culturelles différentes en fonction de la position et de la trajectoire sociales<sup>67</sup>, etc. Concernant les travaux sur l'homosexualité, en lien avec les questions de socialisation, nous avons trouvé deux travaux : tout d'abord, celui de Colin Giraud, où il étudie le rôle des populations homosexuelles dans la gentrification en s'intéressant aux trajectoires sociales d'hommes homosexuels et leurs socialisations à

---

<sup>59</sup> CHETCUTI Natacha, *Se dire lesbienne : vie en couple, sexualité et représentation de soi*, Payot, 2010.

<sup>60</sup> GAGNON John, *Les Scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, 2008.

<sup>61</sup> ECKERT Henri, FAURE Sylvia (dir.), *Les jeunes et l'agencement des sexes*, La Dispute, coll. « Le genre du monde », 2007 ; DETREZ Christine, *La construction sociale du corps*, Seuil, 2002 ; MENNESSON Christine, *Etre une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, L'Harmattan, 2005 ; FAURE Sylvia, GARCIA Marie-Carmen, *Culture hip-hop, jeunes des cités et politiques publiques*, La Dispute, 2005 ; COURT Martine, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, La Dispute, 2011.

<sup>62</sup> ZOLELIO Emmanuelle, *Chirurgiens au féminin ? Des femmes dans un métier d'hommes*, Presses universitaires de Rennes, 2012.

<sup>63</sup> MENNESSON Christine, *Etre une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, L'Harmattan, 2015.

<sup>64</sup> DARMON Muriel, *Devenir anorexique*, op. cit.

<sup>65</sup> BERTRAND Julien, *La Fabrique des footballeurs*, La Dispute, 2012.

<sup>66</sup> COURT Martine, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, La Dispute, 2010 ; BELLOTTI Elena Gianini, *Du côté des petites filles*, Editions des femmes, 1973.

<sup>67</sup> BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Pour une critique sociale du jugement*, Minuit, 1979 ; LAHIRE Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, 2004.

l'homosexualité, en montrant les façons de « devenir gay par le quartier »<sup>68</sup>. ; puis, celui de Sarah Nicaise qui s'attelle à l'appréhension des trajectoires d'engagement « gouine », en s'intéressant ainsi aux socialisations dans et par le mouvement Trans Pédé Gouine, ainsi qu'aux conditions sociales de construction de la sexualité dans ce cadre socialisateur<sup>69</sup>.

Il peut sembler étrange que l'on ne se soit pas posé plus tôt la question des logiques socialisatrices de construction des goûts sexuels et amoureux, alors qu'on se l'est posée pour celle des goûts culturels<sup>70</sup>. La naturalisation par l'ancrage dans le corps y est probablement pour beaucoup. Pour des chercheur.e.s s'inscrivant dans les études de genre, qui mêlent recherches et engagement militant, il convient d'interroger l'hétérosexualité en tant que norme d'oppression, et non l'homosexualité à laquelle des questions ont déjà été très souvent posées<sup>71</sup> (ce qui justifie notamment que les études sur les minorités sont axées sur la façon dont elles subvertissent l'ordre social). Ainsi poser la question de la fabrication sociale de l'homosexualité, non plus par la construction des catégories, par la mise en forme de l'homosexualité par les sociétés, mais en entrant dans le vif de sa fabrication, par les processus de socialisation qui participent de la fabrication des manières d'être homosexuel.les et de faire socialement situées, et par celle des goûts amoureux et sexuels, peut être perçue comme dangereux et inapproprié politiquement.

C'est pourtant l'enjeu de cette de thèse de se demander quelles sont les logiques socialisatrices qui construisent les goûts sexuels et amoureux et de montrer les intérêts scientifiques d'une telle approche. Il reste toutefois des obstacles et des réticences à ce que la sociologie se penche sur cette question.

## **2. Des obstacles politiques et scientifiques à une question de connaissance.**

Des objections politiques se posent dans le fait d'aborder en tant que sociologue la question de la fabrication des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe. En effet, les rapports au monde, aux croyances viennent parfois brouiller recherches et résultats scientifiques lorsque le rapport à l'objet n'est pas maîtrisé par les chercheur.e.s, aussi bien pour

---

<sup>68</sup> GIRAUD, Colin, « La vie homosexuelle à l'écart de la visibilité urbaine. Ethnographie d'une minorité sexuelle masculine dans la Drôme », *Tracés*, n° 30, 15 avril 2016, p. 79- 102 ; GIRAUD Colin, *Quartiers gays*, *op.cit.*

<sup>69</sup> NICAISE Sarah, *Des trajectoires singulières La construction sociale de l'engagement « gouine » dans la mobilisation « Transpédégouine »*, thèse de doctorat, Université Paul Sabatier, 2015.

<sup>70</sup> Cela n'a pourtant pas été évident. Comme le souligne Bernard Lahire : « En articulant les jugements de goût aux rapports sociaux de domination entre groupes ou classes de la société, et en les pensant relationnellement les uns par rapport aux autres, la sociologie a permis de ce fait de porter l'éclairage sur les effets de la domination sociale dans des domaines – l'art et la culture – où personne ne voulait les voir. » ; LAHIRE Bernard, *Pour la sociologie. Et pour en finir avec une prétendue culture de l'excuse*, La Découverte, 2016, p.103.

<sup>71</sup> CHETCUTI Natacha, *Se dire lesbienne*, *op. cit.*

les sciences de la nature ou que pour les sciences sociales. À ce propos, Pierre Bourdieu écrivait « Les chances de contribuer à produire la vérité me semblent en effet dépendre de deux facteurs principaux, qui sont liés à la position occupée : l'intérêt que l'on a à savoir et à faire savoir la vérité (ou, inversement, à la cacher et à se la cacher) et la capacité que l'on a de la produire. »<sup>72</sup> Cette question de ce qui produit l'homosexualité (des hormones, des phénomènes psychiques, des gènes, etc.) et à laquelle plusieurs disciplines apportent des réponses différentes, cristallise des tensions que l'on peut qualifier de politiques, en même temps qu'elles engagent des croyances, rapports aux autres et au monde<sup>73</sup>. Elle occupe aussi bien les personnes homosexuelles que les scientifiques et les militants, et est toujours liée à la question du traitement social et politique de l'homosexualité. Ainsi, nous pouvons distinguer des espaces de lutte pour la vérité sur les origines de l'homosexualité, au sein de la société civile comme scientifique, car de la réponse à cette question dépend, pour certains, le traitement social des individus homosexuels. Brigitte Lohmond<sup>74</sup> montre, à propos de l'homosexualité que « la question de l'origine, de la cause, est toujours liée à celle du traitement. En effet, les tentatives étiologiques conduisent aux tentations curatives. Trouver "la cause" biologique de comportements socialement stigmatisés, considérés comme des défauts, des anomalies dont sont porteurs certains individus, amène des tentatives de corriger, voire d'éliminer ces défauts et la longue histoire de l'eugénisme est là pour nous donner des preuves »<sup>75</sup>. À partir de plusieurs études médicales et psychologiques entre le XVIII<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle, qui ont contribué à construire la figure des invertis (homosexuel.les) par la mise en exergue de particularités physiques et psychiques, elle montre les usages sociaux des résultats de ces recherches conduisant à légitimer certains traitements des homosexuels. Elle note qu'en lien avec la série de travaux qui a construit la catégorie de « troisième sexe », dans laquelle sont rangées les homosexuel.les se sont développées des revendications militantes de la part des homosexuel.les, en Allemagne et en Angleterre. Ces pays criminalisaient les relations sexuelles

---

<sup>72</sup> BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie*, Minuit, 2002, p.22.

<sup>73</sup> Médecine et biologie tente d'expliquer les « causes » de l'homosexualité. « Des tentatives d'explications génétiques, des recherches sur le rôle des hormones dans le développement embryonnaire ou des analyses anatomiques du cerveau chez de présumé-é-s homosexuel-le-s représentent ainsi autant de nouvelles tentatives pour expliquer les "causes" de l'homosexualité. La difficulté à délimiter l'influence des facteurs génétiques et sociaux dans la formation des comportements sexuels adultes, d'une part, et l'impossibilité de présumer du caractère transhistorique ou de l'homogénéité culturelle de la catégorie "homosexualité", d'autre part, sont les deux grandes limites méthodologiques de ces tentatives de recherche d'une source interne unique de l'homosexualité ». CHAUVIN Sébastien, LERCH Arnaud, *Sociologie de l'homosexualité*, La Découverte, 2013 p. 5.

<sup>74</sup> LHOMOND Brigitte, « Nature et homosexualité : du troisième sexe à l'hypothèse biologique », in : GARDEY D., LOWY I. eds, *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Editions des archives contemporaines, 2000, p. 153-158.

<sup>75</sup> LHOMOND Brigitte, « Nature et homosexualité : du troisième sexe à l'hypothèse biologique », *op. cit.*

entre les hommes<sup>76</sup> et l'illégalité de ces relations était inscrite dans le Code pénal. En 1897, le Comité Humanitaire et scientifique a été créé pour lutter contre les persécutions des homosexuel.les liées à la justice. S'appuyant sur d'autres travaux médicaux, les membres du Comité revendiquaient le fait que l'inversion était liée à des causes biologiques. Ainsi, il ne servait à rien de punir les personnes homosexuelles, puisqu'elles étaient ainsi par nature. Brigitte Lohmond donne un autre exemple de groupes de personnes qui rejetaient les analyses médicales. La Communauté du Particulier, créée en 1892 en Allemagne, opposait aux médecins une revendication culturelle basée sur la mythification de la culture grecque et la valorisation de la virilité. Ces revendications contestaient les travaux qui présentaient les homosexuels comme des « femmes ratées », c'est-à-dire des hommes ayant des caractéristiques féminines<sup>77</sup>.

Ces exemples illustrent des enjeux qui n'ont pas disparu aujourd'hui et qui ont des effets sur la façon dont la science est produite, dont elle est autorisée ou non à être produite, ainsi que sur les questions que l'on est ou non autorisée à poser à partir d'une discipline. En effet, les intérêts pour les individus ou les chercheur.e.s à connaître ou à produire la vérité sont marqués par de possibles déstabilisations des positions sociales, des croyances fortement ancrées sur lesquelles sont basées l'image de soi et les visions de l'ordre du monde qui permettent son appréhension. Comme l'énonçait Durkheim, « Ce qui rend cet affranchissement particulièrement difficile en sociologie, c'est que le sentiment se met souvent de la partie. Nous nous passionnons, en effet, pour nos croyances politiques et religieuses, pour nos pratiques morales bien autrement que pour les choses du monde physique ; par suite, ce caractère passionnel se communique à la manière dont nous concevons et dont nous nous expliquons les premières. Les idées que nous nous en faisons nous tiennent à cœur, tout comme leurs objets, et prennent ainsi une telle autorité qu'elles ne supportent pas la contradiction. Toute opinion qui les gêne est traitée en ennemie. Une proposition n'est-elle pas d'accord avec l'idée qu'on se fait du patriotisme, ou de la dignité individuelle, par exemple ? Elle est niée, quelles que soient les preuves sur lesquelles elle repose. On ne peut pas admettre qu'elle soit vraie ; on lui oppose une fin de non-recevoir, et la passion, pour se justifier, n'a pas de peine à suggérer des raisons qu'on trouve facilement décisives. Ces notions peuvent même avoir un tel prestige qu'elles ne tolèrent même pas l'examen scientifique. Le seul fait de les soumettre, ainsi que les phénomènes qu'elles expriment, à une froide et sèche analyse révolte certains esprits.

---

<sup>76</sup> FOUCAULT, Michel, *Les anormaux, op. cit.*

<sup>77</sup> Brigitte Lohmond ne parle que d'homosexualité masculine : seuls les hommes semblent être visés dans ces pays et à cette époque. Pour avoir un exemple du traitement de la sexualité des femmes cf. DORLIN Elsa, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, La découverte, 2009.



Quiconque entreprend d'étudier la morale du dehors et comme une réalité extérieure paraît à ces délicats dénué de sens moral, comme le vivisectionniste semble au vulgaire dénué de la sensibilité commune. Bien loin d'admettre que ces sentiments relèvent de la science, c'est à eux que l'on croit devoir s'adresser pour faire la science des choses auxquelles ils se rapportent. »<sup>78</sup>

## 2.1. Un exemple de controverse scientifique sur les causes de l'homosexualité.

À travers l'exemple d'une controverse scientifique, où s'opposent un psychologue et un neurobiologiste nous allons voir comment les résultats de recherche concernant les origines de l'homosexualité servent à justifier son acceptation. La question de la naturalité ou de l'acquisition de l'homosexualité par des phénomènes psychologiques ne fait pas consensus entre le neurobiologiste Jacques Balthazart et le psychologue Stéphane Clerget. Ce dernier publie en 2006 un livre intitulé *Comment devient-on homo ou hétéro ?*<sup>79</sup>, dont la première partie présente une synthèse des travaux de différentes disciplines portant sur l'homosexualité (biologie, neurobiologie, anthropologie, sociologie, étiologie, psychologie, psychiatrie, etc.) et se termine sur ces mots : « Selon les constructivistes, l'orientation sexuelle d'une personne serait davantage le fruit de l'influence de son milieu culturel, éducatif, et social et de ses aléas qu'à des processus internes. [...]. Et elle serait une construction sociale avant d'être une réalité scientifique. Mais que se passe-t-il à l'intérieur de l'individu, dans sa psyché ? »<sup>80</sup>. La seconde partie soutient et explique comment la psychologie et la psychanalyse permettent d'expliquer le devenir homo ou hétérosexuel. En réaction à ce livre, Jacques Balthazart publie, en 2010, *Biologie de l'homosexualité. On naît homosexuel, on ne choisit pas de l'être*<sup>81</sup>. Son profond désaccord avec le Docteur Stéphane Clerget le pousse à écrire ce livre : « En 2006, le Dr Stéphane Clerget a publié un ouvrage [...]. Tout en prétendant être exhaustif, ce livre fait en réalité l'apologie d'explications essentiellement psychanalytiques de l'homosexualité et rejette systématiquement toute explication biologique. Je n'ai pas d'objection à ce que le Dr Clerget expose ses vues psychanalytiques post-freudiennes de l'homosexualité, même si je pense, et ce avec d'autres, que ces soi-disant explications n'expliquent rien et se sont souvent révélées erronées quand elles n'étaient pas frauduleuses [...]. »<sup>82</sup>. Le désaccord et la réfutation des thèses psychologiques sont manifestes. La thèse de Jacques Balthazart peut se résumer par ses mots :

---

<sup>78</sup> DURKHEIM Emile, *Les règles de la méthode sociologique*, PUF, 2004, p. 32-33.

<sup>79</sup> CLERGET Stéphane, *Comment devient-on homo ou hétéro ?*, Paris, J-C Lattès, 2006.

<sup>80</sup> *Ibidem.* p. 186.

<sup>81</sup> BALTHAZART Jacques, *Biologie de l'homosexualité. On naît homosexuel, on ne choisit pas de l'être*, Mardaga, 2010.

<sup>82</sup> *Ibidem.* p. 12.

« Contrairement à ce que soutiennent des théories encore trop répandues, généralement on ne devient pas et on ne choisit pas d'être homosexuel : on naît homosexuel. L'origine de l'homosexualité est davantage à chercher dans la biologie des individus que dans l'attitude de leurs parents ou dans des décisions conscientes des sujets concernés. »<sup>83</sup>

Par ailleurs, le neurobiologiste ne s'arrête pas à des considérations scientifiques et à la réfutation des thèses de Stéphane Clerget. Il présente les implications sociales du résultat de ses recherches : « Si l'homosexualité n'est pas un vice ou une perversion, et quelque part même pas un choix, il n'y a aucune raison de persécuter les homosexuels. [...] Reporter une responsabilité sur les parents ou sur les homosexuels eux-mêmes qui ont souvent beaucoup de mal à assumer leur orientation sexuelle (le taux de suicide est particulièrement important dans ce groupe de personnes) est en contradiction avec une masse de données scientifiques récentes et a par ailleurs de graves conséquences au niveau social. [...] Il [son livre] contribuera à déculpabiliser les homosexuels et leurs parents, et à leur faire prendre conscience de ce que les orientations homo ou hétérosexuelle sont probablement chez l'homme comme chez l'animal sous le contrôle de phénomènes endocriniens ou génétiques embryonnaires dans lesquels la notion de choix individuel et, par conséquent, de responsabilité et culpabilité n'a que peu de place. »<sup>84</sup> Dans son ouvrage, J. Balthazart conclut donc que l'homosexualité est un fait biologique et donc naturel. En faisant entrer l'homosexualité dans le domaine de la nature, il permet de justifier un traitement égalitaire entre homo et hétérosexuel et de se débarrasser de la question de la responsabilité (à qui la faute) : si l'homosexualité est naturelle, elle n'est pas, par définition, contre nature, et puisque c'est la nature il n'y a pas d'autre choix que de l'accepter. Les homosexuel.les ne doivent donc pas être l'objet de mauvais traitements et de discriminations.

Loin de prendre part à ce débat, ce qui nous semble important ici est l'articulation entre positions politiques à l'égard de l'homosexualité et prises de positions scientifiques. Prendre en considération ce champ de luttes (scientifiques) pour la vérité sur un objet, permet d'objectiver les intérêts à savoir et à ne pas savoir, à connaître ne pas connaître des phénomènes. La controverse entre Jacques Balthazart et Stéphane Clerget montre que les opinions sur le traitement des individus homosexuels par rapport à l'homosexualité ont des effets sur les résultats de recherche auxquels on peut accorder de la légitimité (et faire entrer des individus dans l'ordre du naturel permet de les inscrire dans l'ordre des choses). Ainsi, nous remarquons

---

<sup>83</sup> *Ibidem.* p. 12.

<sup>84</sup> *Ibidem.*, p. 9-10.

des effets sur ce que les individus sont prêts à connaître du monde, en ce que certains résultats et disciplines scientifiques, par ce qu'ils dévoilent, peuvent bouleverser l'ordre du monde tel que les individus se le représentent.

## 2.2. De quelques liens entre les théories sur l'origine de l'homosexualité et les opinions politiques.

En outre, dans les sens communs savants comme non savants, il existe des théories sur l'origine de l'homosexualité et l'appropriation de ces différentes théories – innéité ou construction psychologique – permet de faire entrer l'homosexualité soit dans l'ordre du naturel ou du contre-nature, dans celui du normal ou du pathologique, ou celui de l'acceptable ou de l'inacceptable. C'est ce que montrent les sondages Gallup (enquêtes effectuées aux États-Unis) : les démocrates pensent, plus que les républicains, que les personnes naissent en étant homosexuelles. Ils ont également plus tendance à penser que les relations homosexuelles sont moralement acceptables et qu'elles devraient être légales. En ce qui concerne les républicains, c'est l'inverse. Ils ont davantage tendance à penser que les relations homosexuelles sont immorales, en même temps qu'ils sont plus nombreux à penser que l'homosexualité n'est pas innée<sup>85</sup> :

	Democrats	Independents	Republicans
People born gay/lesbian	51%	41%	28%
People gay/lesbian due to environment	31%	49%	55%
Gay/Lesbian relations should be legal	75%	73%	41%
Gay/Lesbian relations should not be legal	23%	23%	52%
Gay/Lesbian relations morally acceptable	71%	64%	30%
Gay/Lesbian relations morally wrong	26%	30%	65%

Gallup, May 5-8, 2011  
GALLUP

Ainsi, l'opinion sur les causes de l'homosexualité est liée à l'opinion sur la considération et l'acceptation de l'homosexualité. Si celle-ci est acquise et que l'on pense qu'elle n'est pas naturelle, morale, acceptable, alors on peut penser qu'il est légitime de s'en débarrasser<sup>86</sup>. À

<sup>85</sup> JONES Jeffrey, *Support for Legal Gay Relations Hits New High. Sixty-four percent believe they should be legal*, Gallup, 2011; LHOMOND Brigitte, MICAHELS Stuart, « Homosexualité/hétérosexualité : les enquêtes sur les comportements sexuels en France et aux USA », *Journal des anthropologues*, 2000, 82-83, p. 91-111.

<sup>86</sup> On peut rappeler les « stages de guérison » de l'homosexualité mis en place par Torrents de vie, considérant que l'homosexualité n'est pas une « perversion » naturelle, les « désirs » ou « pulsions » peuvent être

l'inverse, si l'homosexualité est innée, elle doit être légitimée, et les personnes homosexuelles doivent avoir accès aux mêmes droits et considération que les personnes hétérosexuelles.

En déplaçant le regard sur la corrélation entre les opinions politiques concernant le traitement de l'homosexualité et les autres opinions politiques, on voit des individus (probablement en fonction de leurs caractéristiques sociales) qui n'ont pas intérêt à convoquer les mêmes théories sur l'homosexualité pour faire valoir leurs opinions politiques et le traitement de l'homosexualité qu'ils pensent être légitime.

### **2.3. Militants pour l'égalité : la naturalité de l'homosexualité justifie l'égalité de droit et de traitement.**

Les militants étudiés dans cette recherche, qui luttent pour la reconnaissance des personnes homosexuelles et de leurs droits (non-discrimination, non-stigmatisation, reconnaissance comme des êtres humains à part entière, égalité des droits, etc.), ont régulièrement relayé et pris à leur compte des campagnes militantes<sup>87</sup> via les réseaux sociaux, au sein desquelles, les arguments présentés pour pousser à l'acceptation de l'homosexualité et à l'égalité de traitement de toutes les personnes, quelles que soient leurs préférences sexuelles, sont la naturalité de l'homosexualité. Comme nous allons le voir sur les affiches, les campagnes militantes adoptent la théorie selon laquelle l'homosexualité est innée, ce qui permet ainsi d'appuyer sur la nécessité de l'accepter et l'impossibilité pour les individus de devenir autre chose que leur nature profonde.

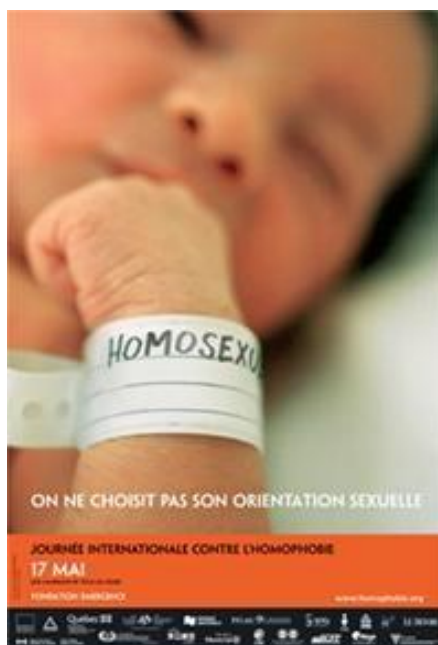
L'affiche n°1 fait partie d'une campagne de lutte contre l'homophobie. On peut y voir un nouveau-né, que l'on suppose être dans un berceau à la maternité, puisqu'il porte au poignet un bracelet d'hôpital sur lesquels sont habituellement inscrits les prénoms des enfants. Sauf qu'ici, c'est son orientation sexuelle qui est écrite. Cette image accompagnée de la phrase « On ne choisit pas son orientation sexuelle » signifie bien que l'on ne devient pas homosexuel, et que l'on naît ainsi. De ce message découle un traitement politique « logique » de l'homosexualité : puisque l'on ne choisit pas d'être homosexuel et que l'on naît ainsi, il n'y a pas d'autres possibilités que de l'accepter. Ainsi cela justifie que les personnes homosexuelles doivent avoir les mêmes droits et le même traitement que les personnes hétérosexuelles.

---

changés : <http://rue89.nouvelobs.com/2013/05/15/les-seminaires-guerison-lhomosexualite-sous-surveillance-242323>  
<http://yagg.com/2012/07/16/un-seminaire-de-lassociation-torrents-de-vie-pour-guerir-de-lhomosexualite-en-ardeche/>

<sup>87</sup> Toutes les campagnes présentées ont été mobilisées par les enquêtés du terrain militant, au cours de la recherche de terrain.

N°1



N°2



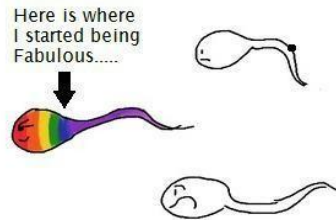
L'affiche n°2, réalisée par Amnesty International, montre la première marche des fiertés en Ouganda. Sur le bordereau de l'affiche, il est écrit : « Penalty for homosexuality in Uganda ? Death. »<sup>88</sup>. Au premier plan de la photo, on voit un homme qui porte une affiche sur laquelle est inscrit : « African gay not a choice ». L'homosexualité n'est pas un choix. Avancer le fait

---

88 En Ouganda, l'homosexualité est punie par la mort.

que l'homosexualité n'est pas un choix – qui sous-entend que l'on ne peut que faire avec –, est, comme dans la première affiche, un argument permettant de tenter de la rendre légitime<sup>89</sup>.

N°3



L'affiche 3, plus humoristique, a le même objectif que les deux autres et reprend les mêmes théories sur les origines de l'homosexualité. Trois spermatozoïdes sont en train de « faire la course » pour féconder l'ovule. Tandis que les deux de derrière se trament et semblent fatigués, le spermatozoïde qui est en tête de la course est coloré comme le rainbow flag, symbole des mouvements LGBTQI (Lesbiens Gays Bis Trans Queer Intersexe). Il est droit, tonique et déterminé. Grâce à la phrase écrite au-dessus de lui on sait qu'il va réussir à féconder l'ovule : « Here is where I started being Fabulous... ». Le message est clair : avant même de former un fœtus, il était écrit dans ses gènes que ce spermatozoïde est et serait homosexuel. On retrouve l'argument présent dans l'affiche n°1 : l'homosexualité est inscrite dans les gènes et donc naturellement déterminée. On le voit de nouveau, la question des causes ou de l'origine de l'homosexualité est toujours liée à son traitement politique.

Ainsi, les discours sur les causes ou origines de l'homosexualité ont des conséquences politiques et contiennent des enjeux politiques importants. Enfin, en ce qui concerne les objets de la sociologie, « Une des difficultés majeures réside dans le fait que ses objets sont des enjeux de luttes ; des choses que l'on cache, que l'on censure, pour lesquelles on est prêt à mourir. C'est vrai pour le chercheur lui-même qui est en jeu dans ses propres objets. Et la difficulté particulière qu'il y a à faire de la sociologie tient très souvent à ce que les gens ont peur de ce qu'ils vont trouver. La sociologie affronte sans cesse celui qui la pratique à des réalités rudes ; elle désenchante. C'est pourquoi, contrairement à ce que l'on croit souvent, et au-dedans et au

---

<sup>89</sup> L'analyse du contenu de ces affiches, dans l'objectif de comprendre les théories sur l'homosexualité qui leur sont sous-jacente n'implique pas que nous défendons les opinions contraires, celles allant dans le même sens, ou d'autres opinions. Par définition, l'analyse sociologique est un moment où le jugement est suspendu.

dehors, elle n'offre aucune des satisfactions que l'adolescence recherche souvent dans l'engagement politique. »<sup>90</sup> Ces remarques concernent également notre objet de recherche avec une grande acuité.

#### **2.4. Malgré des intérêts socialement différenciés à la connaissance, poser une question scientifique.**

En effet, il résulte que tous les individus ne sont pas prêts à voir et accepter que la sociologie puisse s'emparer d'objets situés à priori du côté du naturel ou à propos desquels des intérêts politiques et où des questions de vie ou de mort sont en jeu<sup>91</sup> ; ni à voir l'étendue du social et comment ce dernier façonne les individus et les sociétés, comme c'est le cas pour l'homosexualité, comme pour l'hétérosexualité.

Face à ces obstacles et enjeux politiques, certain.e.s sociologues opèrent des choix d'objet de recherche qui permettent directement et rapidement de contrer les arguments politiques homophobes et visant à diminuer les droits d'exister des individus homosexuels, et ne semblent pas toujours trouver pertinent que des sociologues puissent adopter d'autres postures que celle-ci. Par exemple lors d'une conférence de présentation du livre de Natacha Chetcuti<sup>92</sup>, on comprend que la question de « comment devient-on lesbienne ? » n'est pas une question appropriée à poser sociologiquement et que d'autres sont plus valables, du point de vue de l'auteur du livre et de la sociologue qui la présente. Alors qu'elle explique tous les intérêts qu'elle trouve à ce travail, elle semble exprimer le peu d'intérêt qu'il y a à poser la question de comment on devient lesbienne : « c'est une vraie démarche de sociologie compréhensive. [...] on parle des femmes qui se définissent comme lesbiennes [...] c'est le cœur de la problématique, "se dire lesbienne". Ce n'est pas, dans cet ouvrage, comment on devient lesbienne la question récurrente du pourquoi et du comment, est-ce qu'y a des déterminismes autres heu. Bon peut-être qu'elle [Natacha Chetcuti] s'exprimera sur cette question [...] ». Par la suite Natacha Chetcuti explique : « alors évidemment je me suis pas intéressée du tout à savoir pourquoi on devient lesbienne ou non. C'est pas la question. Mais plutôt comment le devenir lesbien interroge les catégorisations de genre et interroge le régime de l'hétérosexualité. ». Ainsi, les intérêts scientifiques de Natacha Chetcuti portent sur la façon qu'ont les expériences lesbiennes de modifier l'hétérosexualité et les normes de genre. Comme évoqué précédemment, elle semble s'inscrire dans les travaux des études de genre, lesbiennes

---

<sup>90</sup> BOURDIEU, Pierre, *Questions de sociologie*, op. cit. p. 21, 22.

<sup>91</sup> « Homophobie », *Nouvelles Questions Féministes*, Antipodes, 2012/1, Vol. 31.

<sup>92</sup> Conférence de Natacha Chetcuti : <https://www.youtube.com/watch?v=vaepk6vwFXc&t=979s>

et féministes pour qui il est important d'interroger l'hétérosexualité et la subversion des normes hétérosexuelles par les minorités.

Si nous comprenons l'intérêt qu'il y a à faire de la sociologie en adoptant cette posture, il nous semble qu'elle est porteuse de limites lorsqu'elle est considérée comme la seule bonne manière de faire. En outre, si nous considérons qu'elle a toute légitimité politique et morale, il nous semble qu'elle ne doit pas se transformer en entraves à la connaissance rationnelle du monde par les sciences sociales. De plus, avec un objectif et une perspective militante sous-jacente (ce qui ne signifie pas pour autant que le travail est dénué d'objectifs et de démarche scientifiques) cette façon de construire des objets reste très chevillée au sens commun en ce qu'elle présente comme moins pertinent de poser des questions dont les réponses peuvent servir à des adversaires politiques ou en ce que certaines questions ne servent pas leurs propres intérêts politiques. Poussée à son paroxysme, ce type de posture pourrait s'apparenter à une forme de renoncement scientifique devant des urgences politiques.

Nous avons vu que de nombreux obstacles se présentent au traitement de cet objet sociologique qu'est la question des processus de socialisation qui fabriquent l'homosexualité ; que des militants, comme des sociologues pensent que c'est une question à ne pas poser (ou pas trop : il est possible de s'intéresser aux socialisations dans et par les milieux militants, ou LGBT). Pourtant, nous soutenons qu'il y a des intérêts scientifiques, ainsi que des enjeux pour la discipline sociologique, à traiter cette question de la fabrication des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe ou de l'autre sexe.

Si nous ne doutons pas que certain.e.s trouveront indécent de vouloir poser cette question pour poursuivre un autre pari, déjà lancé par d'autres<sup>93</sup>, qui est d'exercer la sociologie sur des terrains qui lui sont éloignés afin de participer à l'étendue de son champ de connaissance, cette posture implique de mettre entre parenthèses les questions politiques le temps de la recherche, et de soutenir que nos intérêts sont, en premier lieu, des intérêts de connaissance. Ainsi, la question posée dans cette thèse – celle de la construction des goûts sexuels et amoureux – n'est pas suspendue à des demandes et attentes sociales, pas plus qu'elle n'a émergé d'un problème social. Elle n'est pas non plus celle d'une institution qui lance des appels à projets en donnant une orientation à la façon de poser la question de recherche. C'est une question scientifique qui, en fin de compte, cherche à en savoir un peu plus sur un aspect du monde social et de son fonctionnement et dont la réponse permettrait de savoir « ce qui est »

---

<sup>93</sup> DURKEIM Emile, *Le suicide. Etude de sociologie 14e édition, op. cit.* ; LAHIRE, Bernard, *Franz Kafka. Eléments pour une théorie de la création littéraire, op. cit.* ; MURIEL DARMON, *op. cit.* ; SCHOTTE Manuel, *La construction du « talent ». Sociologie de la domination des coureurs marocains, op. cit.*



– et non ce qu’il devrait être – de la sexualité humaine pour une époque et une aire géographique donnée.

Pour défendre la sociologie, accusée d’excuser le terrorisme et l’échec scolaire, Bernard Lahire rappelle que certaines découvertes scientifiques ont infligé des blessures narcissiques à l’humanité, notamment en ce qu’elles bouleversent des visions du monde basées pour beaucoup sur la magie, par exemple, « la blessure copernicienne qui a détruit la croyance selon laquelle la Terre serait le centre de l’univers, après la blessure darwinienne qui a ruiné toute vision d’une humanité séparée radicalement du règne animal, et après la blessure freudienne qui a forcé à reconnaître que l’activité psychique n’était pas entièrement conscience, la blessure sociologique a fait tomber l’illusion selon laquelle chaque individu serait un atome isolé, libre et maître de son destin, petit centre autonome d’une expérience du monde, avec ses choix, ses décisions et ses volontés sans contrainte ni cause »<sup>94</sup>, et l’on pourrait rajouter, dont une grande partie de ses actions serait liée à la nature. Sans prétendre que le présent travail est révolutionnaire, il se peut toutefois qu’il inflige des blessures narcissiques à certain.e.s : ceux qui sont persuadés que la sociologie n’a rien à dire sur la façon dont le social façonne la matérialité des corps ; ceux et celles qui pensent que les préférences amoureuses et sexuelles, quelles qu’elles soient, sont uniquement déterminées par la biologie, etc.

Ainsi, nous avons intentionnellement laissé de côté la question « à quoi cela sert de poser la question de la fabrication sociale des goûts et pratiques homosexuelles ? », sans pour autant agir comme si elle n’existait pas : en montrant comment elle est souvent liée au traitement de l’homosexualité nous avons voulu exercer une réflexivité permettant de mieux contrôler notre rapport à l’objet, afin de fonder une question de connaissance.

### **3. Ouvrir un autre espace de questionnement.**

Après avoir exposé les principales contre argumentations qui se sont posées à notre travail, nous allons exposer les argumentations sociologiques qui ont permis de fonder notre point de vue de connaissance. En effet, les obstacles et objections, que nous avons rencontrés, ont été dépassés par des travaux sociologiques ne portant pas sur la construction des goûts pour les personnes de même sexe, mais qui ont été confrontés à des problèmes similaires, sur des objets de recherche différents. Ils ont ainsi constitué des clés précieuses à la constitution d’une approche sociologique de la construction des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe.

---

<sup>94</sup> LAHIRE Bernard, *Pour la sociologie. Et pour en finir avec une prétendue « culture de l’excuse »*, op.cit.

Si la sociologie se trouve exclue, par d'autres, du territoire d'explication des goûts et attirances amoureuses, des travaux épistémologiques ont pourtant discuté l'absence de fondement de ces frontières disciplinaires qui empêcheraient la sociologie de produire une recherche sur la construction des goûts et pratiques homosexuelles. Alain Testart explique que « Nous nous exprimons trop souvent comme si le monde était découpable en secteurs sur chacun desquels s'exercerait tout naturellement une science appropriée [...] Mais le monde ne se laisse pas aussi facilement partager. Un objet aussi simple qu'une table ne se laisse ranger dans aucune science [...] »<sup>95</sup> et que « Ce ne sont pas les choses du monde qui se laissent ranger dans des tiroirs distincts, ce sont les opérations intellectuelles qu'on leur applique [...] Ce n'est pas la nature différente des choses, la qualité différente des événements qui suscite des sciences distinctes, c'est l'éclairage différent que chaque science porte sur les mêmes choses et les mêmes événements du monde. C'est la dimension d'étude que chacune privilégie, la problématique qu'elle développe »<sup>96</sup>.

En outre, plusieurs recherches ont dépassé les frontières territoriales disciplinaires en montrant que toutes les pratiques, goûts, phénomènes, peuvent relever d'une analyse sociologique et que les différences entre les disciplines se font avant tout dans la façon de construire les objets de recherche. Ainsi, Muriel Darmon, dont la recherche sur le devenir anorexique repose sur un pari épistémologique consistant à prouver que la sociologie peut faire une analyse de l'anorexie en pratique, bat en brèche l'idée de la territorialité des disciplines : « C'est parfois une métaphore territoriale qui est utilisée, et qui montre bien que la sociologie n'est pas en terrain conquis quand elle tente de s'exercer sur les faits psychologiques, mais en terrain à conquérir. [...] La posture épistémologique que présuppose cette enquête consiste donc à refuser une territorialisation des disciplines et d'une sorte de "Yalta épistémologique". Les disciplines scientifiques ne se définissent pas par les objets qu'elles prennent en charge, mais par leur approche et leurs méthodes. Il n'y a donc pas d'objets propres à la sociologie, mais il n'y a pas non plus d'objets qui lui soient interdits, seulement des objets qui lui sont socialement étrangers. »<sup>97</sup>

Concernant la naturalisation de la sexualité, les travaux qui se sont attelés à montrer « la construction sociale du corps »<sup>98</sup> ont permis de battre en brèche l'idée la naturalité du corps.

---

<sup>95</sup> TESTART Alain, *Essai d'épistémologie*, Christian Bourgois Editeur, 1991, p. 95.

<sup>96</sup> Il ajoute « ce n'est pas cet objet qui suscite la science, mais la problématique qui délimite l'objet » *Ibid.* p.95 ; BOURDIEU, Pierre *et al.*, *Le métier de sociologue*, De Gruyter Mouton, 2005.

<sup>97</sup> DARMON Muriel, *Devenir anorexique*, *op. cit.* p.8

<sup>98</sup> Par exemple : MAUSS Marcel, « Les techniques du corps » in *Sociologie et anthropologie*, PUF, 1950, 2006 ; DETREZ Christine, *La construction sociale du corps*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2002 ; CORBIN Alain,

Ces travaux qui ne constituent pas un domaine à part de la sociologie, analysent la formation et les transformations d'un corps travaillé par le social. Ils dénaturalisent le corps, montrent qu'il est un objet politique et rendent caduque l'idée même de nature, de comportement inné, naturel, purement biologique. L'idée de sens commun selon laquelle les comportements humains sont biologiques, et non pas sociaux et culturels est remise en cause. Cela a notamment été démontré en ce qui concerne les différences entre hommes et femmes<sup>99</sup>, les compétences intellectuelles<sup>100</sup> ou sportives<sup>101</sup>, la perception des sensations corporelles<sup>102</sup>, la santé, les goûts alimentaires<sup>103</sup>. En outre, à travers l'exemple de la course à pied, majoritairement pensée au travers de catégories biologiques, Manuel Schotté montre comment elle est un lieu où l'on peut s'intéresser à « la manière par laquelle le social détermine les corps dans leurs matérialités mêmes »<sup>104</sup>. Il explique que si la mainmise des biologistes sur l'analyse de la course à pied s'explique en partie car elle est perçue comme naturelle, les sociologues n'ont pas pour autant rien à dire sur la question. Ainsi, il rejette « le principe d'un découpage ontologique des objets (qui amène à considérer que telle entité relève du social et telle autre du biologique, ou des deux dans telle et telle proportion), il est utile de dissocier sur un plan analytique ce qui est, dans la réalité inextricable. Et la tâche du sociologique consiste alors à essayer de remonter aussi loin que possible dans la mise au jour de ce qui relève de l'emprise du social sur le biologique »<sup>105</sup>.

On le voit, notre objectif de recherche visant à comprendre la construction des goûts amoureux et sexuels s'inscrit dans la conviction que « les sciences sociales doivent montrer qu'il n'y a aucune limite empirique à ce qu'elles sont susceptibles d'étudier »<sup>106</sup>. En outre, se

---

COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (Dir.), *Histoire du corps*, « Points, histoire », 2005 ; FAURE Sylvia, *Apprendre par corps*, Paris, La dispute, 2000 ; BOLTANSKI Luc, « Les usages sociaux du corps », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 26<sup>ème</sup> année, n°1, 1971, p. 205-233 ; BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Minuit, 1980 ; FAURE Sylvia, « Les cadres sociaux de l'incorporation », in *Le passant ordinaire*, n°42, septembre-octobre 2002.

<sup>99</sup> LOWY Ilana, *L'emprise du genre : masculinité, féminité, inégalité*, La Dispute, 2006.

<sup>100</sup> BOURDIEU Pierre, PASSERON Jean-Claude, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Minuit, 1970 ; BOURDIEU Pierre, PASSERON Jean-Claude, *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Minuit, 1964 ; PINELL Patrice, ZAFIROPOULOS Markos, « La médicalisation de l'échec scolaire. De la pédopsychiatrie à la psychanalyse infantile », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1978, Vol. 24, n°1, p. 23-49 ; LIGNIER Wilfried, *La petite noblesse de l'intelligence, une sociologie des enfants surdoués*, La Découverte, 2012.

<sup>101</sup> SCHOTTE Manuel, *La construction du "talent". Sociologie de la domination des coureurs marocains*, Paris, Raisons d'agir, 2012.

<sup>102</sup> DARMON Muriel, *Devenir anorexique*, *op. cit.* ; BOLTANSKI Luc, « Les usages sociaux du corps », *op. cit.*

<sup>103</sup> GOJARD Séverine, LHUISSIER Anne, REGNIER Faustine, *Sociologie de l'alimentation*, La Découverte, 2006.

<sup>104</sup> SCHOTTÉ, Manuel, « Les possibles corporels : support biologique, déterminations sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, n 54-1, 2016, p. 203.

<sup>105</sup> *Ibid.* p. 203.

<sup>106</sup> LAHIRE Bernard, « De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique », *op. cit.* p. 122.

nourrissant des lectures de Norbert Elias<sup>107</sup> comme de Bernard Lahire, il participe du dépassement de l'opposition entre le groupe ou le collectif auquel la sociologie devrait s'intéresser et l'individuel qui serait du ressort de la psychologie. C'est dans ces dépassements des partages entre disciplines qu'il nous semble possible de construire une approche sociologique de la fabrication sociale de l'homosexualité et des goûts amoureux et sexuels.

Ainsi, ce travail peut cependant se réclamer d'une posture spécifique : celle du point de vue à partir duquel est construit l'objet de recherche. Dans la lignée des travaux du Groupe de Recherche sur la Socialisation et du MEPS (Modes, Espaces et Processus de Socialisation), la notion de socialisation se trouve au cœur des interrogations de cette recherche. Cette notion est souvent associée au fait d'apprendre à des individus à développer et entretenir des liens de sociabilités entre eux, ainsi qu'à un travail d'acquisition des règles et des valeurs de la société à laquelle ils appartiennent de façon à y être adaptés. Dans un sens sociologique « Elle désigne le mouvement par lequel le monde social – telle ou telle “partie” de celui-ci – façonne – partiellement ou globalement, ponctuellement ou systématiquement, de manière diffuse ou de façon explicite et consciemment organisée – les individus vivants en son sein. Si l'on part des individus, on peut dire que la socialisation est le processus par lequel un être biologique est transformé, sous l'effet des multiples interactions qu'il entretient dès sa naissance avec d'autres individus et avec tout un monde matériel issu de l'histoire, en un être social adapté à un univers sociohistorique déterminé. »<sup>108</sup> Pour le dire autrement, l'utilisation de la notion de socialisation permet, à condition d'une approche empirique, de saisir les processus sociaux de fabrication des individus et des contextes dans lesquels ils évoluent, en même temps qu'elle permet d'appréhender l'ordre social et les conditions de sa perpétuation.

Construire un objet par ce prisme comporte plusieurs implications. Il en découle tout d'abord l'impossibilité et la nécessité de ne pas se réclamer sociologue d'un domaine particulier de la sociologie. Les découpages en grands domaines de la sociologie sont compréhensibles lorsque l'on regarde l'histoire de la discipline. Les mécanismes institutionnels faisant de l'espace scientifique un espace de problématiques hiérarchisées, certains questionnements non présents ont dû, pour s'imposer dans l'espace scientifique, émerger en domaines de faits circonscrits. Ainsi s'opèrent des découpages internes à la discipline : on parle de sociologie urbaine, de sociologie de l'école, de sociologie de la famille, de sociologie des politiques publiques, de sociologie de la sexualité, etc. Ce type de découpages peut amener à considérer

---

<sup>107</sup> ELIAS Norbert, *Au-delà de Freud. Sociologie, psychologie, psychanalyse*, La Découverte, 2010.

<sup>108</sup> LAHIRE Bernard, *Dans les plis singuliers du social*, op.cit.

les différentes questions sociologiques abordées dans différents domaines comme étant autonomes et sans liens les unes par rapport aux autres. Une partie des travaux sociologiques qui abordent la question des homosexualités, le fait souvent à partir d'un « domaine » de la sociologie. Or dans une approche qui souhaite se pencher sur la fabrication sociale de l'homosexualité, le découpage en domaines est préjudiciable, en même temps qu'il n'a pas vraiment de sens. Cette posture peut avoir pour effet de s'en tenir aux découpages du monde social produits par les institutions ou les sens communs. Elle peut également contribuer à réduire le champ de vision du chercheur, en le conduisant à aller chercher des explications à ce qu'il étudie seulement là où il les attend. La posture adoptée dans cette thèse pourrait alors se résumer par l'affirmation suivante : « Je ne suis pas sociologue de quelque chose, je suis sociologue tout court ».

Nous avons vu que des obstacles se posent à qui souhaite travailler sur les processus de socialisation de construction des goûts amoureux et sexuels. Ils sont de différents ordres, politiques, ou au sein des conceptions des sciences de la matière et du vivant, comme de la sociologie des sciences sociales. Enfin, ces obstacles se trouvent dans l'état du champ universitaire, qu'il soit local ou national, au sein des façons préconisées ou imposées de traiter certains thèmes de recherche. Pourtant différents travaux sociologiques, qui ne portent pas sur la sexualité ou les homosexualités présentent des moyens scientifiques de les dépasser et de proposer une approche sociologique de la fabrication des goûts amoureux et sexuels.

C'est pour ces raisons que la manière dont nous avons construit notre objet nous a amenée à ne pas suivre nécessairement tous les travaux les plus cités ou les plus mobilisés sur la sexualité et l'homosexualité. Cela ne consiste pas en une dénégation de leur validité, mais découle du point de vue sociologique que nous avons adopté pour analyser des choses qui ne l'ont pas été jusque-là. Nous avons été conduite à nous en déporter, ainsi qu'à travailler par analogie avec des travaux qui portent sur d'autres thèmes de recherche. Les travaux sur la sexualité et l'homosexualité ont alimenté notre réflexion, mais nous n'avons pas suivi tous leurs cadres et pistes de recherche, car nos intérêts scientifiques n'entrent pas dans les cases définies et chemins de recherche qu'ils ont tracés. De plus, notre objet s'est largement construit sur le terrain et par aller-retour constants entre l'empirie et les hypothèses de recherche, cette façon d'opérer et de construire la recherche nous a amenée à réaliser des tris parmi les travaux sociologiques, en distinguant ceux qui pouvaient nous servir d'outils et ceux qui se sont avérés peu pertinents. Dans le chapitre qui suit, nous allons continuer à exposer le travail de construction d'objet, au regard de la construction du terrain d'enquête et les choix que nous avons opérés aussi bien théoriquement que méthodologiquement.



## CHAPITRE 2. DECOUVRIR DES PROCESSUS DE SOCIALIZATION IGNORES.

Certains travaux de recherche débutent par des interrogations théoriques et mettent en place une démarche au sein de laquelle les sociologues vont mettre à l'épreuve du terrain les problèmes théoriques qui les occupent<sup>109</sup> ; d'autres vont partir d'un thème sur le terrain, et construisent un questionnement sociologique grâce à ce qu'il en émerge ; ou encore, d'autres s'intéressent à un problème social et en font sa sociologie, en retraçant sa construction ou en mettant en exergue les rapports sociaux qui le sous-tendent. Parmi l'ensemble des postures de recherches sociologiques possibles, nous avons adopté une forme de posture relativement inductive. En effet, ayant peu d'idée sur les lieux et les manières de trouver des réponses à cette question, et très peu d'hypothèses sur ce qu'elles allaient être, la construction d'objet, comme celle du terrain, s'est effectuée en tâtonnant, tout au long de la recherche, ainsi que par des allers-retours systématiques entre hypothèses de recherche et terrain. Ces hypothèses ont été modifiées au fur et à mesure des résultats trouvés et des problèmes et difficultés méthodologiques rencontrés.

Effectivement, la question des processus de socialisation qui construisent les goûts amoureux et sexuels a été peu traitée par les sociologues, de la même façon que le terrain de recherche dans la façon dont nous l'avons construit était peu défriché. Ainsi, le début de la recherche a été marqué par deux embarras, l'un problématique, l'autre méthodologique : comment mettre au jour ces processus de socialisation qui construisent les goûts amoureux et sexuels et comment établir un dispositif méthodologique qui permet de les saisir au mieux ?<sup>110</sup>

Nous allons, ici, continuer d'exposer les fondements de notre recherche. Comme la construction d'objet s'est effectuée conjointement avec celle du dispositif méthodologique – et pour mieux en montrer les enjeux et questions sociologiques qui lui sont liés –, nous n'allons pas les séparer dans leur présentation. La première partie du chapitre expose la façon dont les hypothèses de recherche ont été retravaillées par les résultats du travail de terrain ; la seconde traite du problème méthodologique qui nous a occupée durant ce travail : comment bâtir un

---

<sup>109</sup> C'est le cas de Muriel Darmon dans son ouvrage sur les classes préparatoires, où il s'agit d'étudier comment une institution transforme des individus. Ce qui est au cœur de la recherche est alors d'appréhender comment s'opèrent des socialisations de transformation. DARMON Muriel, *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, La découverte, Paris, 2013 ; DARMON Muriel, *La socialisation*, Armand Colin, 2009. C'est également le cas pour le travail de Bernard Lahire : LAHIRE Bernard, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Armand Colin, 2005.

<sup>110</sup> BECKER Howard, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, 2002.

dispositif méthodologique qui permet de trouver des processus de socialisation ? Enfin, la troisième partie aborde la question des problèmes de l'écriture des résultats sur un sujet aux enjeux politiques forts, et où nous avons sollicité la parole d'individus sur leurs pratiques sexuelles.

### **1. Les hypothèses de recherche retravaillées par le terrain.**

Les premiers choix de construction du terrain, tout comme les moments des parcours et domaines de la vie des individus qu'il s'agissait d'investiguer en premier lieu, afin de trouver les processus de socialisation de fabrication des goûts amoureux et sexuels, ont été informés par des outils théoriques forgés avant la constitution des populations et lieux d'enquête, ainsi que par des ficelles classiques du métier de sociologue.

La première que nous avons mise en place a consisté à se demander si le fait de préférer des relations amoureuses et sexuelles avec des personnes du même sexe était réparti au hasard dans l'espace social<sup>111</sup>. Autrement dit, est-ce que ces préférences sexuelles et amoureuses, et les pratiques qui peuvent en découler concernent une population qui partage des caractéristiques sociodémographiques identiques ou non ? Est-ce que les pratiques sexuelles avec les personnes de même sexe se répartissent de façon indifférenciée selon le sexe et les groupes sociaux ? Non seulement il n'était pas difficile de faire le pari que les réponses à ces questions seraient négatives<sup>112</sup>, mais certaines d'entre elles sont connues grâce aux enquêtes statistiques sur les pratiques sexuelles des français.e.s. Ainsi Michel Bozon note dans un premier temps que « Les pratiques sexuelles sont assimilables à des pratiques culturelles, qui ne sont pas toutes également accessibles, ni légitimes aux yeux de tous. Certains groupes adoptent des pratiques nouvelles, d'autres y résistent. [...] Le paysage des pratiques sexuelles est un paysage culturel, qui s'organise selon des hiérarchies sociales classiques, même s'il connaît des mouvements. Ainsi parmi les femmes deux pôles se distinguent : un "pôle cultivé", qui déclare pratiquer la sexualité orale et la masturbation, mais manifeste de la réticence à l'égard de la consommation de pornographie ou de la pénétration anale, et un "pôle populaire", qui déclare plus

---

<sup>111</sup> PASSERON Jean-Claude, « Anthropologie et Sociologie », *Raison présente*, 1993, vol. 108, p. 1-23.

<sup>112</sup> Les connaissances sociologiques, historiques et anthropologiques ont bien mis en évidence qu'il n'y a pas d'invariant concernant l'amour et la sexualité. CORBIN, Alain, *L'harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Flammarion, 2010 ; BOZON Michel, *Sociologie de la sexualité*, op. cit. ; BERENI Laure et al., *Introduction aux études sur le genre*, op. cit. ; HÉRITIER Françoise, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1993.



fréquemment voir des films pornographiques ou pratiquer la pénétration anale, moins la sexualité orale et beaucoup moins la masturbation »<sup>113</sup>.

Les résultats de ces recherches viennent soutenir la traduction empirique que nous avons effectuée : inclure un principe de variation dans la construction du terrain et des populations d'enquête. Pour ne pas en rester à une différenciation de position sociale, mais de parcours, les résultats de l'enquête sur la sexualité des Français constituent un autre point d'appui qui vient soutenir notre démarche méthodologique. En effet, nous souhaitons mettre à l'épreuve empirique l'idée trop peu remise en cause de l'homogénéité de l'homosexualité. Concernant ce point, Nathalie Bajos et Nathalie Beltzer ont souligné les limites des enquêtes sur la sexualité et des « propos, en particulier dans les discours préventifs »<sup>114</sup> qui opèrent une catégorisation binaire, homosexualité/hétérosexualité « sans que cette limite méthodologique ne s'accompagne d'une réflexion sur les enjeux d'un tel regroupement »<sup>115</sup>. Elles constatent que « Se définir comme homosexuel-le ou bisexuel-le [...] apparaît systématiquement moins fréquent que le fait d'avoir eu des pratiques homo-bisexuelles au cours de la vie, mais plus fréquent que le fait d'en avoir eu dans les douze derniers mois (tableau 1). Au total, la prise en compte de différentes dimensions comme la temporalité (vie *versus* 12 mois), l'exclusivité (homosexualité *versus* bisexualité) et la "corporéité" (attirance *versus* pratiques dessine une réalité complexe, plus encore si l'on tient compte de l'identification. Le terme d'"homosexualité" n'en rend que partiellement compte. »<sup>116</sup> Il semble ainsi qu'il n'y a pas d'unicité de parcours sous les catégories d'homosexualité et de bisexualité et pas d'unicité des parcours en dehors de ces catégories.

Ces résultats, associés à notre volonté de rompre avec l'homogénéité (soit de genre, soit de classe) des populations enquêtées dans les recherches sur l'homosexualité, sont pour nous une invitation à penser les différenciations de parcours. Ainsi l'usage du principe de variation nous a semblé être une dimension importante à inclure au centre de notre objet.

De plus, il nous semble qu'il y a des intérêts méthodologiques importants à introduire ce principe de variation dans la démarche d'enquête. En effet, ce principe nous semblait être ce qui allait nous permettre « de mieux voir », dans un premier temps la fabrication des processus de socialisation des goûts amoureux et sexuels. La variation facilite l'objectivation, en ce que par la mise en exergue de différenciations, elle rend possible et facilite les mises en rapport et

---

<sup>113</sup> BOZON Michel, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », BAJOS, Nathalie, BOZON Michel *et al.*, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, 2006, 273-274.

<sup>114</sup> BAJOS, Nathalie *et al.*, *op. cit.*, p. 247.

<sup>115</sup> *Ibid.* p. 247.

<sup>116</sup> *Ibid.* p. 250.

en relation des positions sociales, des pratiques, représentations, des parcours et des goûts. Par exemple, en mettant en rapport des parcours individuels, socialement différenciés, il est possible de saisir plus aisément les points de bifurcations au sein de ces parcours, et par là les différentes conditions sociales de possibilité de construction des goûts amoureux et sexuels.

Ainsi, construire une population d'enquête non homogène, recrutée dans différentes classes sociales, espaces géographiques et de genre, afin de rendre plus évidents les liens entre position dans l'espace social, parcours et pratiques étudiées, a été un des premiers actes de recherche correspondant à la première ficelle (est-ce que les goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe se répartissent au hasard dans l'espace social ?) mise en place dans notre travail.

### **1.1. D'une sociologie des goûts culturels et alimentaires à une sociologie des goûts amoureux : les implications empiriques.**

À la suite des travaux de Manuel Schotté, Muriel Darmon et Bernard Lahire, l'outil que nous avons mobilisé pour élaborer une approche sociologique de la construction des goûts amoureux et sexuels est *la Distinction*<sup>117</sup>, en ce qu'il « fournit [...] de véritables techniques d'objectivation »<sup>118</sup>. En effet, comme l'explique Muriel Darmon, qui l'utilise afin de penser les conversions et transformations corporelles, « il permet de situer, dans "l'espace des classes sociales" notamment, les pratiques alimentaires et corporelles observées et/ou recueillies [...]. De plus, il rend également possible la mise au jour de *trajets* alimentaires et/ou corporels dans ce même espace, c'est-à-dire de logiques sociales gouvernant l'orientation, dans le temps et dans l'espace, de ces pratiques [...]. Enfin, il engage à toujours prendre en compte le lien qu'entretiennent ces pratiques situées et ces trajets orientés avec les *jugements* qui sont tenus sur eux et les catégories variables par lesquelles ils sont perçus et définis [...]. »<sup>119</sup>

Ce sont ces usages de *la Distinction* qui ont guidé notre construction d'objet, ainsi que la construction de notre terrain de recherche. Dans un premier temps, *La Distinction*, qui a permis de dénaturaliser les goûts culturels et alimentaires en montrant qu'ils sont liés à la détention de capitaux culturels, économiques, de titres scolaires inégalement répartis selon le sexe, l'âge, la classe d'appartenance, le lieu d'habitation<sup>120</sup>, mise au regard des enquêtes sur le

---

<sup>117</sup> PIERRE BOURDIEU, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Les Editions de Minuit, 1979.

<sup>118</sup> DARMON Muriel, *Conversions. Pour une sociologie des transformations individuelles*, Mémoire d'Habilitation à diriger des recherches, ENS de Lyon, 2011, p.53.

<sup>119</sup> DARMON Muriel, *Conversions. Pour une sociologie des transformations individuelle*, op. cit., p.54.

<sup>120</sup> « Contre l'idéologie charismatique qui tient les goûts en matière de culture légitime pour un don de la nature, l'observation scientifique montre que les besoins culturels sont le produit de l'éducation : l'enquête établit que toutes les pratiques culturelles [...] et les préférences en matière de littérature, peinture ou de musique, sont

choix du conjoint, amène à constater que les goûts amoureux ne sont pas plus naturels que les goûts culturels. En effet, commencées par Alain Girard, puis poursuivies par Michel Bozon et François Héran<sup>121</sup>, ces enquêtes mettent en évidence les logiques sociales de la formation des couples, que les types de qualités recherchées chez le ou la futur.e conjoint.e ne se répartissent pas de manière aléatoire dans l'espace social, ou encore que la perception du couple et du ou de la conjoint.e varient selon le sexe et le milieu social d'appartenance. Cependant, si ces enquêtes montrent la manière dont les qualités – dont on peut logiquement subodorer qu'elles sont des dispositions socialement situées, produits de processus de socialisation – attendues et recherchées chez les conjoints ne se répartissent pas au hasard selon les sexes et selon le milieu social, elles ne montrent pas comment elles sont acquises ni comment les goûts pour certaines qualités se construisent.

Outre la mise en lien des apports des travaux sur le choix du conjoint et de *La Distinction*, et afin que son usage soit pleinement heuristique, l'usage de ce modèle implique, pour nous, l'inclusion du principe de différenciation dans la construction de l'objet, ainsi que de la population d'enquête que nous avons évoquées précédemment. En effet, la différenciation sociale est elle aussi un moyen d'objectivation des parcours, des pratiques et des différences dans les processus de socialisation que connaissent les individus. Une lecture critique des travaux sur les populations homosexuelles amène au constat que les enquêtés sont souvent recrutés sur des terrains socialement homogènes, au sein d'une même enquête, ainsi que dans l'ensemble des travaux les prenant pour objet, avec parfois l'absence de prise en compte des classes sociales dans les enquêtes<sup>122</sup> ; d'autres fois la question des différenciations de la population est abordée, non pas au sein d'une même enquête, mais dans l'ensemble d'un parcours de recherche lorsque les chercheur.e.s changent de terrains et de population d'enquête en commençant une nouvelle recherche<sup>123</sup>.

A rebours, l'intérêt de la différenciation est qu'elle permet d'étudier l'homosexualité dans des espaces du monde social et dans des milieux sociaux différents, chose qui a été peu réalisée en sociologie. Elle pousse à enquêter sur des populations qui n'appartiennent pas « au

---

étroitement liées au niveau d'instruction [...], et secondairement à l'origine sociale » BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie*, op. cit. p. 1.

<sup>121</sup> MICHEL BOZON et FRANÇOIS HÉRAN, *La formation du couple, Textes essentiels pour la sociologie de la famille*, La Découverte, 2006.

<sup>122</sup> C'est le cas du travail de Natacha Chetcuti, qui ne précise pas le champ de validité de ses résultats, notamment en ne situant pas socialement sa population d'enquête, CHETCUTI Natacha, *Se dire lesbienne*, op. cit.

<sup>123</sup> C'est par exemple le cas de Colin Giraud qui a enquêté sur une population d'hommes homosexuels en ville puis en zone rurale dans des recherches successives. GIRAUD Colin, *Quartiers Gays*, op. cit. ; GIRAUD Colin, « La vie homosexuelle à l'écart de la visibilité urbaine. Ethnographie d'une minorité sexuelle masculine dans la Drôme », *Tracés*, n 30, 15 avril 2016, p. 79- 102.

milieu homosexuel » parce qu'elles ne fréquentent pas de lieux dédiés aux personnes homosexuelles et parce qu'elles ne font pas partie de groupes et d'associations militante ou de convivialité LGBT, transpédégouine, anarchiste ou libertaire. Un des partis-pris de la recherche, et cela va se traduire dans l'enquête, est donc de lever le voile sur des populations homosexuelles invisibles dans l'espace public, soit parce qu'elles ne prennent pas part aux conflits sociaux dont les problématiques concernent l'homosexualité, soit parce que ce sont des populations dominées dans la société en général et au sein des populations homosexuelles du fait de leur appartenance aux milieux populaires ou de leur sexe.

En effet, les homosexuels.les appartenant à « la communauté » homosexuelle (généralement présents dans les grandes villes) sont les plus visibles dans l'espace public. Au sein de cette population, les hommes sont plus visibles que les femmes<sup>124</sup>. Ainsi, on oublie souvent qu'il existe aussi des personnes homosexuelles non militantes et qui ne portent aucune revendication sur la scène publique, pas seulement parce qu'elles seraient opprimées, mais parce que l'engagement politique ne fait pas sens pour elles.

Les enquêtes statistiques qui portent sur l'évaluation de la proportion des personnes homosexuelles dans la population française dégagent un profil sociodémographique de la population homosexuelle. Toutefois, on ne peut pas déterminer les effectifs de la population homosexuelle<sup>125</sup> : « les différentes tentatives et discussions à ce sujet aboutissent à des indéterminations, entre surestimations probables et sous-estimations liées à de nombreux facteurs (Lert, Plauzolles, 2003). La proportion d'homosexuels dans une population donnée semble trop varier selon l'environnement social, géographique (métropole, petite ville, campagne) et les modalités d'enquête (conditions de passation, formulation des questions) pour que l'on puisse en proposer une évaluation robuste. Malgré cette incertitude de départ, on observe cependant des régularités sociologiques convergentes au sujet des caractéristiques sociologiques des populations qui se déclarent homosexuelles. »<sup>126</sup> Ainsi, les enquêtes Presse

---

<sup>124</sup> ARC Stéphanie, VELLOZZO Philippe, « Rendre visible la lesbophobie », in *Nouvelles Questions Féministes*, Homophobie, Editions Antipodes, vol 31, n°1/2012.

<sup>125</sup> Brigitte Lhomond montre que le comptage de la population homosexuelle est un enjeu politique : « Mais ce chiffre a incontestablement une portée politique, qu'on l'accepte ou qu'on le récuse. Cette obsession du comptage, où le nombre est le signe d'un danger social, n'est pas sans évoquer, dans un autre domaine, l'idée du "seuil de tolérance aux étrangers". [...] Pour les homosexuel.les, au contraire, le nombre – qui fait la force – donne la possibilité de sortir de la pathologie et de la marginalisation, et tel semble être l'un des principaux intérêts de ce pourcentage pour les mouvements homosexuels. Se référer à ce chiffre leur permet de signifier leur existence sociale, de construire et d'exprimer une conscience de groupe sur une base quantifiée et, ainsi, de tenter d'échapper à la stigmatisation individuelle. », LHOMOND Brigitte, « Le sens de la mesure. Le nombre d'homosexuel/les dans les enquêtes sur les comportements sexuels et le statut de groupe minoritaire », *Sociologie et sociétés*, vol 29, n°1, 1997, p. 61-69.

<sup>126</sup> GIRAUD Colin, *Sociologie de la gaytrification*, op. cit. p. 56.

Gay et CSF (comportements sexuels des français) constatent que parmi les personnes se déclarant homosexuelles les hommes sont surreprésentés. Ceux-ci sont plutôt jeunes (surreprésentation des 25-44 ans et surtout les 30-39 parmi eux), occupent des emplois le plus souvent entrant dans les professions intermédiaires et dans les professions intellectuelles et cadres supérieurs. L'enquête sur la sexualité des Français s'appuie sur un échantillon représentatif de la population contrairement à l'enquête presse gay<sup>127</sup>. Elle montre que la population homosexuelle est urbaine et de milieux favorisés. Mais elle présente une différence notable entre les enquêtes presse gay et ses résultats : « 90 % des hommes s'identifient comme homosexuels dans l'enquête presse gay de 2004 contre 50 % des hommes ayant eu un partenaire de même sexe au cours des douze derniers mois dans l'enquête CSF »<sup>128</sup>.

Concernant les enquêtes statistiques sur les femmes homosexuelles, il est possible de citer l'« Enquête sur la lesbophobie » lancée par des militantes de SOS homophobie et analysée par la commission lesbophobie « afin de mesurer son ampleur réelle [de la lesbophobie] et d'en connaître les caractéristiques pour mieux lutter contre ce phénomène »<sup>129</sup>. Le questionnaire a été diffusé via les canaux « communautaires » : lors du premier salon LGBT à Paris, au festival du film lesbien à Paris, dans les associations et librairies LGBT parisiennes. En région, il a été diffusé par la presse LGBT (Lesbia magazine, La Dixième Muse, Têtu, Illico), ainsi que par Internet et sur le site de SOS homophobie. Nous voyons combien la population pouvant potentiellement répondre à l'enquête est « restreinte » (pour atteindre d'autres populations, il faudrait d'autres méthodes d'enquête) : des femmes pour qui s'appeler lesbienne fait sens, qui fréquentent des associations LGBT et lisent la presse gay et lesbienne. Malgré toute la pertinence de cette enquête, nous n'apprenons rien sur les femmes ayant des relations sexuelles avec d'autres femmes qui ne se considèrent pas comme « lesbiennes ». En effet, les femmes ayant répondu à l'enquête sont jeunes (moins de 35 ans en majorité), vivant à Paris ou en Ile de France. Les catégories socioprofessionnelles les plus représentées sont les employées, les cadres et les élèves/étudiantes.

Au sein de notre recherche, le recrutement d'enquêtés appartenant aux milieux populaires et les étudiant.e.s des grandes écoles permettent d'ouvrir d'autres voies. Aucun des hommes et femmes enquêtés sur ces terrains ne lisent la presse gay, ils ne sont donc pas représentés dans les enquêtes statistiques Presse gay, qui, ainsi, présentent un biais important.

---

<sup>127</sup> *Ibid.*

<sup>128</sup> BAJOS Nathalie, BOZON Michel, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, 2008, p 256.

<sup>129</sup> ARC Stéphanie, VELLOZZO Philippe, « Rendre visible la lesbophobie », in *Nouvelles Questions Féministes*, Homophobie, Editions Antipodes, vol 31, n°1/2012.

Elles révèlent la position sociale de certains homosexuels (les lecteurs de cette presse), ceux qui sont déjà les plus visibles dans l'espace public et laissent dans l'ombre d'autres pans de la population homosexuelle. Le principe de variation que nous avons adopté et mis en pratique dans l'enquête permet donc de montrer d'autres positions sociales possibles de l'homosexualité.

Ainsi, en décidant de mener l'enquête auprès de femmes et d'hommes de milieux populaires non politisés, puis appartenant à des milieux militants, en enfin auprès de classes supérieures dotées en capital scolaire et culturel, c'est une homosexualité peu ou pas enquêtée par les sociologues que nous avons voulu saisir. En fin de compte, inclure la différenciation dans la population d'enquête revient à avoir allumé des projecteurs, à des endroits différents, sur le monde social, plus ou moins éloignés, chacun permettant de mettre en lumière des homosexualités différentes, dans leur fabrication sociale, dans leurs manières de se dire et de se montrer, particulières. Il reste la question épineuse de comment parvenir à eux.

## **1.2. Les bases du terrain : le principe de variation au cœur de la construction de la population d'enquête.**

Le premier choix méthodologique a donc été d'introduire un principe de variation pour la construction du terrain et de la population d'enquête. Aussi, conformément aux précautions méthodologiques évoquées par Jean Pierre Olivier de Sardan, dans le but de contrôler la scientificité des matériaux produits, nous avons volontairement évité de circonscrire de manière radicale la population d'enquête, et n'avons pas cherché à en contrôler l'ensemble des variations, afin que du terrain puissent émerger des questions et des « surprises de recherche » auxquelles nous n'avions pas pensé : « Toute la compétence du chercheur de terrain est de pouvoir observer ce à quoi il n'était pas préparé (alors que l'on sait combien forte est la propension ordinaire à ne découvrir que ce à quoi l'on s'attend) et d'être en mesure de produire les données qui l'obligeront à modifier ses propres hypothèses. L'enquête de terrain doit se donner pour tâche de faire mentir le proverbe bambara : "L'étranger ne voit que ce qu'il connaît déjà". »<sup>130</sup>.

Les variations volontairement contrôlées dans la construction de la population d'enquête sont principalement au nombre de deux. Nous avons choisi de faire varier le milieu social d'appartenance, le sexe et secondairement le lieu d'habitation des enquêtés.e.s. Ces variations ont été choisies, car la classe sociale et le sexe sont généralement les variables fortement discriminantes (c'est le cas pour toutes les pratiques sociales, comme les pratiques culturelles,

---

<sup>130</sup> OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, « La politique du terrain », *Enquête*, 1, 1995.

la réussite scolaire, etc.), mais également, car beaucoup de travaux sur l'homosexualité circonscrivent leur population d'enquête d'une façon qui la rend soit homogène, soit socialement proche, en classe sociale et en genre, soit avec un angle de vue qui porte uniquement sur des groupes visibles et (auto)proclamés « communauté », « minoritaire » ou « marginaux »<sup>131</sup>. S'il n'est pas question ici de remettre en cause l'intérêt de ces travaux, des constructions d'objet et de méthode similaires construisent des angles morts que nous voulions explorer, notamment celui concernant les milieux populaires qui restent peu analysés. Les enquêtes statistiques sur la sexualité<sup>132</sup>, qui s'appuient sur les déclarations des enquêtés.e.s, montrent que la population homosexuelle se déclarant homosexuelle ou déclarant des pratiques homosexuelles est répartie plutôt dans les classes moyennes et supérieures et qu'elle comprend en majorité des hommes et ce sont ces populations qui ont été les plus enquêtées comme nous l'avons vu. C'est seulement avec l'ouvrage de Natacha Chetcuti<sup>133</sup>, puis les travaux de Sarah Nicaise<sup>134</sup> et Céline Coestechareire<sup>135</sup> que l'on a commencé à disposer de travaux portant sur les femmes, avec une dimension de différenciation de classe explicite dans le travail de Céline Costechareire.

Avec notre objectif de saisir les processus de socialisation de construction des goûts amoureux et sexuels, nous souhaitons ne pas travailler exclusivement sur la population la plus représentée parmi les personnes homosexuelles. Au contraire, dans le souci de respecter le principe de différenciation évoqué plus haut, il nous a paru plus heuristique d'étendre la population d'enquête aux individus qui, au regard des statistiques de l'enquête sur la sexualité des Français, apparaissent comme des exceptions et ne sont jamais ou rarement évoqués dans les recherches et dans les médias. Ainsi, la variation dans la population d'enquête, et l'introduction de population peu souvent enquêtée (femme, classes populaires, individus non militant.e.s, etc.) nous permettent un accès à l'observation de la possible multiplicité des processus de socialisation de construction des goûts amoureux et sexuels ignorés au début de la recherche.

---

<sup>131</sup> COURDURIÈS, Jérôme, *Etre en couple (gay). Conjugalité et homosexualité masculine en France*, PUL, 2011 ; Natacha Chetcuti, *Se dire lesbienne, op. cit.* ; GIRAUD Colin, *Quartiers gays, op. cit.* ; COSTECHAREIRE, Céline, *Les parcours homosexuels et les styles de conjugalité chez les lesbiennes vivant en couple*, Université de Lyon, 2018 ; NICAISE, Sarah, *Des trajectoires singulières - La construction sociale de l'engagement « gouine » dans la mobilisation « Transpédégouine », op. cit.*

<sup>132</sup> BAJOS, Nathalie *et al.*, *op. cit.*,

<sup>133</sup> Natacha Chetcuti, *Se dire lesbienne, op. cit.*

<sup>134</sup> NICAISE, Sarah, *Des trajectoires singulières - La construction sociale de l'engagement « gouine » dans la mobilisation « Transpédégouine », op. cit.*

<sup>135</sup> COSTECHAREIRE, Céline, *Les parcours homosexuels et les styles de conjugalité chez les lesbiennes vivant en couple, op. cit.*

Par ailleurs, la présence d'hommes, de femmes, et de personnes transsexuelles, en ne restreignant pas le genre des enquêtés, a permis de mettre en évidence la spécificité des socialisations genrées dans la construction des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe. Les variations de genre et de classe sociale ont également permis de dégager l'absence d'homogénéité de la population homosexuelle (partie 2 de la thèse) et les rapports de domination et inégalités qui la traversent. Ces rapports de force et ces inégalités, en plus d'avoir des effets socialisateurs, aident à rendre visibles les différentes logiques de classe, de genre et en marquant les parcours qui construisent les goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe (partie 3).

La variation du lieu d'habitation a été introduite afin que l'enquête ne soit pas centrée uniquement sur des habitant.e.s de grandes métropoles, mais aussi sur une région où les lieux LGBT sont moins présents et moins visibles. Ainsi, l'intérêt majeur est de ne pas centrer l'enquête uniquement sur les populations militantes ou les plus visibles socialement parce qu'elles habitent dans des lieux (villes, arrondissements) déjà bien identifiés médiatiquement, publiquement et sociologiquement.

De ces trois variations choisies en ont découlé d'autres, qui n'ont pas été volontairement déterminées, mais volontairement conservées. Par exemple, les personnes recrutées dans une même classe sociale ont au moment de l'enquête une appartenance sociale commune, mais peuvent, pour certaines, avoir des origines sociales hétérogènes. Ainsi les enquêté.e.s viennent de différentes fractions des classes populaires, moyennes et supérieures. Cela a également engendré des « micros » variations de contextes familiaux qui ont toutes leurs pertinences lorsque l'on cherche à comprendre pourquoi dans certains cas, aux propriétés sociales qui semblent similaires, des personnes se mettent à aimer les personnes de même sexe que soi, alors que d'autres ne le font pas et donc interroger le rôle de configurations familiales et de parcours dans la construction des goûts amoureux et sexuels.

### **1.2.1 Le recrutement des enquêtés : de nouvelles variations et opportunités de découvertes.**

Le choix de recrutement des enquêté.e.s est fondé sur la construction d'objet qui entend saisir les pratiques d'individus et des groupes qui ne sont pas uniquement présentés et auto-proclamés comme la communauté homosexuelle ou personnes LGBTQI+, et qui appartiennent à des classes sociales différentes. Cette nécessité de différences de classe a déterminé le choix des lieux de recrutement des enquêté.e.s.



Dans les premiers temps du travail de terrain, nous avons cherché à recruter des enquêté.e.s se déclarant homosexuel.le.s appartenant aux classes supérieures et aux classes populaires ainsi que des enquêté.e.s engagé.e.s dans des associations qui se reconnaissent et sont reconnues dans l'espace public comme association LGBT. La difficulté était de rencontrer les populations qui ne sont pas les plus visibles dans l'espace public.

Nous avons choisi de contacter des enquêté.e.s appartenant aux classes sociales supérieures dans des grandes écoles, étudiant dans des disciplines différentes (aussi bien littéraires, artistiques, que scientifiques – sciences de la nature et sciences sociales). Étant étudiante et en contact avec des étudiant.e.s des grandes écoles, c'est une camarade d'étude inscrite dans une de ces grandes écoles qui nous a servi d'intermédiaire et nous a présentée à des hommes et des femmes inscrit.e.s en théâtre, mathématiques, biologie, physiques, histoire, lettres. Les enquêté.e.s recruté.e.s sur ce terrain ont entre 22 et 27 ans. Du fait de ce recrutement, les fractions des classes supérieures fortement dotées en capital économique et relativement peu en capital culturel ne font pas partie de la population d'enquête, parce que nous ne sommes pas parvenue à en rencontrer.

En ce qui concerne les milieux populaires, plusieurs possibilités avaient été envisagées. La première consistait à demander à une de mes tantes de me mettre en contact avec des femmes homosexuelles qu'elle a connues par la pratique du handball et du travail et par les amitiés nouées dans le voisinage des HLM où elle habitait enfant (dans le sud-est de la France). Ces femmes sont diplômées d'un CAP (une seule a obtenu le baccalauréat) ou n'ont pas de diplôme. Elles travaillent à La poste, ou comme animatrice en centre de loisirs. Elles ont entre 40 et 60 ans.

La seconde possibilité était d'entrer en contact avec des femmes appartenant à une équipe de football féminine (dont les femmes avaient une vingtaine d'années), par une camarade étudiante qui pratique le football. Nous avions prévu de nous inscrire dans le club de football et de mener une enquête ethnographique de longue durée (observations et entretiens). Après nous avoir proposé cette piste, cette intermédiaire n'a plus répondu à nos demandes de ne nous introduire dans ce club. Sans réponse pendant plusieurs mois, nous avons abandonné cette piste.

Une autre piste s'était dessinée en début de thèse. Souhaitant avoir accès à une population qui ne disait pas ses relations homosexuelles et, dans ce cas, les cachait, nous avons pris contact avec une connaissance personnelle, Alexandre, pour lui demander de nous présenter des hommes dans cette situation. Lui-même homosexuel, âgé de 24 ans, il fréquente et sort dans des lieux qui ne sont pas marqués LGBT ou *gayfriendly*. Faisant des rencontres pour un soir,

ou plus durables, dans des bars ou autres lieux de sortie, il disait qu'il « y en a plein. Des fois des gars qui ont des copines, mais qui aiment les gars. Et tu les rencontres dans les bars normaux. » [JT]<sup>136</sup>. Alexandre avait ainsi commencé à demander à des connaissances si elles étaient éventuellement d'accord pour me rencontrer afin que je leur parle de ma recherche et des entretiens que je souhaitais réaliser. Les premiers retours ont été négatifs. Alexandre m'expliqua que ces hommes ne souhaitaient pas parler et exposer cet aspect de leur vie, cela aurait été trop « dangereux » pour eux et aurait pu remettre en question l'équilibre de leur relation avec leurs petites amies. Après trois refus, nous n'avons plus eu de nouvelles d'Alexandre et n'arrivions plus à le joindre. Ces deux pistes qui n'ont rien donné montrent les réticences à l'enquête et la difficulté à avoir accès à des personnes homosexuelles invisibles dans l'espace social.

Finalement, l'enquête s'est déroulée sur trois terrains différents, identifiables géographiquement, et regroupant chacun une population aux caractéristiques sociodémographiques différentes permettant d'appréhender des populations appartenant à des fractions des classes supérieures, des classes populaires, et des classes moyennes. Parmi les enquêtés du terrain associatif nous avons pu enquêter auprès d'individus appartenant aux classes moyennes dotées en capital culturel et militant, et quelques individus appartenant aux milieux populaires. Quelques enquêtés des grandes écoles ont été retrouvés dans le milieu associatif, signe qu'il existe une porosité entre ces deux univers sociaux pour les enquêtés appartenant aux classes supérieures. Les classes supérieures et moyennes militantes habitent dans une grande agglomération de la métropole française et les classes populaires dans un département du sud-est de la France. Enfin, les classes populaires enquêtées comptent des membres des fractions installées de milieux populaires, et des petits-moyens<sup>137</sup>.

La population enquêtée au sein du terrain associatif regroupe des hommes et des femmes entre 20 et 55 ans qui fréquentent régulièrement une ou des associations LGBT+ (Lesbienne gay bi trans queer assexuel et autre), dans une grande ville de province, et dans un quartier de la ville où la présence associative et les bars, restaurants, boîtes de nuit, gay, gayfriendly et lesbiens sont présents et visibles. Nous avons enquêté auprès de deux associations, l'une ouverte à tout le monde mais fréquentée plus par des hommes que des femmes, une autre en non mixité choisie ouverte uniquement aux femmes lesbienne sur la base de l'auto déclaration.

---

<sup>136</sup> L'abréviation [JT] signifie journal de terrain.

<sup>137</sup> CARTIER Marie *et al.*, *La France des « petits-moyens ». Enquête sur la banlieue pavillonnaire*, La Découverte, 2008.

Le terrain « grandes écoles », ouvert par interconnaissance, regroupe des hommes et des femmes âgées de 20 à 28 ans, habitant dans la même ville que les enquêté.e.s du terrain associatif, suivant des études en théâtre, histoire, lettres, physique, biologie, mathématiques.

Le dernier terrain, dans le sud-est de la France a été ouvert par interconnaissance. Il contient les enquêté.e.s appartenant aux milieux populaires et petits-moyens vivant dans des villes de 40 000 habitants, dans une région de située politiquement à droite, et fortement marquée par la présence historique du Front National. Les enquêté.e.s ne sont pas engagé.e.s dans des associations de luttes pour les droits des personnes homosexuelles. Parmi ces enquêté.e.s, on trouve des femmes, de milieux populaires, non militantes qui possèdent les caractéristiques sociales à distance des populations homosexuelles les plus visibles dans l'espace public.

En constituant la population d'enquête, nous n'avons pas recherché une représentation statistique, en raison des difficultés à construire des échantillons représentatifs de population homosexuelle, bisexuelle ou hétérosexuelle : les individus s'auto-déclarent et les perceptions différentes de leurs pratiques peuvent avoir des effets sur leurs façons de se nommer au regard de leurs pratiques sexuelles. Ensuite, comme le rappellent Lignier et Pagis, « comme toute enquête de terrain, notre recherche n'embrasse pas l'éventail exhaustif des profils sociaux. C'est que l'important pour nous n'est pas d'atteindre ce genre d'exhaustivité : nous cherchons surtout à observer des variations entre des conditions d'existence »<sup>138</sup>.

Ainsi, il nous faut à présent préciser quels sont les individus, classes et fractions de classe qui ne sont pas dans notre population d'enquête, ainsi que les façons dont les variations présentes dans notre population d'enquête permettent d'appréhender les logiques de socialisation de construction des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe, sans que nous disposions de populations représentatives des personnes ayant des pratiques homosexuelles.

Nous avons travaillé en prenant en compte les fractions de classe au sein de chacune des classes sociales enquêtées. Pour chacune des classes sociales, les fractions fortement dotées en capital économique sont absentes de la population d'enquête ; de même que les fractions les plus défavorisées de la société française et la grande bourgeoisie et l'aristocratie, les agriculteurs et les indépendants. Le type de « grandes écoles » par lesquelles nous sommes passées engendre que l'on a affaire à des personnes appartenant aux classes sociales supérieures

---

<sup>138</sup> LIGNIER, Wilfried et PAGIS, Julie, *L'enfance de l'ordre. Comment les enfants perçoivent le monde social*, Seuil, 2017, p. 15.

plus dotées en capital culturel qu'en capital économique (ce qui aurait été différent si nous étions passées par Centrale, X ou Polytechnique). Nous n'avons pas non plus enquêté auprès d'hommes et de femmes vivant dans des quartiers HLM à la périphérie des grandes agglomérations ni habitant en milieu rural. Le terrain « milieu associatif » n'est pas non plus représentatif de l'ensemble des associations LGBT existantes en France. Les associations et militant.e.s d'extrême gauche, anarchistes et libertaires n'ont pas fait l'objet de l'enquête. Les associations homosexuelles religieuses ne font pas partie de l'enquête. Nous n'avons pas recruté d'enquêté.e.s ayant des engagements militants d'extrême droite. Le fait d'avoir un échantillon représentatif de la population française aurait été important dans un raisonnement statistique, mais ce qui nous intéresse est la façon dont les processus de socialisation se combinent dans des parcours pour fabriquer des goûts : le plus important pour nous, était d'établir des principes de variation, en même temps que de dés-homogénéiser une population souvent homogénéisée par ses seules pratiques et relations sexuelles. L'échantillon d'enquête permet largement d'appréhender cela.

### **1.2.2. Le recrutement de la population sur la base de l'orientation sexuelle : homo, gay, lesbienne, ou en couple avec une personne de même sexe ?**

Le recrutement de la population d'enquête ne s'est pas effectué seulement sur la base de caractéristiques sociodémographiques, mais également au regard de l'orientation sexuelle. Il s'agissait en premier lieu d'enquêter auprès de personnes ayant ou ayant eu des relations amoureuses et/ou sexuelles avec des personnes de même sexe, toujours dans l'idée de dés-homogénéiser la population d'enquête. Autrement dit, des individus qui à un moment donné de leur vie ont entretenu, ou entretiennent toujours des relations homosexuelles. Cependant, il est nécessaire de s'arrêter un instant sur cette notion d'homosexualité.

En effet, selon la définition que l'on retient de l'homosexualité nous pouvons créer des angles morts en ce qui concerne la population d'enquête étudiée. Les termes utilisés pour qualifier les enquêté.e.s sont alors très importants de deux points de vue. Faut-il enquêter auprès d'individus qui s'affirment homosexuels ? Que l'on désigne ou qui se désignent homosexuels ? Ou bien enquêter auprès de personnes ayant eu des relations homosexuelles ?

Si nous cherchons à recruter des enquêté.e.s sur le fait qu'ils se désignent « gay » ou « lesbiennes », cela n'amène pas à la même population que si nous les recrutons au travers du terme homosexuel.le.s. Il y a également fort à parier que nous n'obtenons pas la même population si nous recrutons les enquêté.e.s sur la base d'une réponse positive à la question « avez-vous déjà eu des relations sexuelles avec une personne de même sexe que vous ? ». Ne

retenir des enquêtées que sur le fait qu'ils ou elles se présentent comme gay ou lesbienne entraîne le risque de ne pas accéder aux individus ou populations qui ne se définissent pas par ces termes et ne les revendiquent pas. Les termes que nous utilisons pour désigner la population d'enquête dans la recherche, et dans sa présentation aux enquêté.es, ont donc des effets sur les enquêtés que l'on peut rencontrer.

Dans la présente recherche, nous avons retenu des personnes qui se disent homosexuelles, lesbiennes, gay, bisexuelles ou qui répondent positivement aux questions, « est-ce que tu as eu des relations avec les personnes de même sexe ? », et, « est-ce que tu préfères avoir des relations amoureuses et sexuelles avec des personnes de même sexe que toi ? ». Nous nous sommes donc appuyées sur la définition que les personnes donnent d'elles-mêmes, sans donner a priori et de façon non empirique de définition de l'homosexualité ou de la bisexualité, ces catégories et leurs usages étant à analyser sociologiquement.

Cette posture a produit plusieurs effets. Nous avons recruté deux enquêtées qui sont des femmes aujourd'hui et se disent lesbiennes, mais qui sont nées hommes. Un enquêté homme s'est présenté à nous comme bisexuel. Lors des entretiens avec lui nous nous sommes rendu compte qu'il n'avait jamais eu de relations amoureuses et sexuelles avec des hommes et lorsqu'il déclarait ses pratiques sexuelles préférées, elles se déroulaient toujours et uniquement avec des femmes. Dans ce parcours-là, l'enjeu était de saisir les processus qui amènent à se dire bisexuel alors que les pratiques sexuelles effectives présentent un décalage avec les représentations que l'enquêté a de lui-même ou à la présentation qu'il fait de lui.

Par ailleurs, au cours du travail d'enquête, lorsqu'il nous est arrivé d'avoir des conversations à propos de notre travail (salle de sport, copains.ines, etc.) et que des connaissances nous ont parlé de personnes homosexuelles ou nous semblaient présenter un cas intéressant du point de vue des questions de socialisations aux goûts amoureux et culturels nous avons décidé d'élargir notre population d'enquête et d'y inclure ces cas. Nous avons ainsi pu interroger Marion, sportive qui est en contrat post doctoral dans une des « grandes écoles », âgée de 27 ans, qui se présentait comme ayant préféré les femmes depuis le début de sa vie amoureuse et sexuelle (ce qui n'était pas fréquent dans la population d'enquête) ; ainsi qu'Alexandra, institutrice au moment de l'enquête qui après avoir eu des relations avec des hommes s'est mise en couple avec une femme sans jamais avoir pensé à l'homosexualité.

De plus, lors d'avancées dans la recherche et des moments de « découverte » de résultats, que nous allons expliciter par la suite, nous avons pris le parti de recruter d'autres enquêté.e.s et de modifier le dispositif d'enquête. Ce recrutement « ouvert » de la population d'enquête a ainsi toute sa logique et sa pertinence lorsque l'on cherche à savoir comment se

construisent les goûts amoureux et sexuels. Il est à l'image de la recherche et de son déroulement, expérimentale et comprenant des avancées opérées par tâtonnement.

Nous allons à présent faire l'histoire de la recherche sous l'angle des problématisations que nous avons effectuées au fur et à mesure des avancées sur le terrain. Ainsi nous allons expliciter les actes de recherches opérés et les façons dont ils s'articulent à l'évolution des hypothèses et aux choix théoriques et conceptuels que nous avons réalisés.

### **1.3. Trouver ce que l'on cherche : un cheminement.**

Engager un travail de thèse peut s'apparenter à construire une maison, dans lequel la construction de la charpente serait la construction d'objet. Nous allons à présent exposer les principaux travaux utilisés pour fonder notre objet de recherche, ainsi que ceux que nous avons volontairement laissés de côté ; même lorsqu'ils sont considérés comme incontournables sur les questions de la sexualité ou d'homosexualité, ces « abandons » n'ont pas été faits au hasard.

Au cours de la recherche, nous n'avons pas trouvé les réponses à nos questions au sein des travaux « classiques » sur les sexualités. Cela nous a conduit à chercher dans des travaux, ayant des objets ou des thématiques plus ou moins éloignés des nôtres des outils pour tenter d'apporter des réponses à notre question de recherche.

C'est au sein des travaux sur la socialisation que beaucoup de solutions analytiques et interprétatives ont été trouvées pour fonder et analyser les résultats de cette recherche, car ce sont eux qui ont, en majorité, travaillé de façon systématique, fondée théoriquement et épistémologiquement sur la construction sociale des individus. Ainsi, nous n'avons pas appliqué une démarche analogique seulement au moment de la construction d'objet, mais tout au long de la recherche, comme nous le verrons au long de la thèse. Ainsi, à chaque nouvelle question, étape, problème de la recherche nous avons cherché des outils dans d'autres travaux sur la socialisation qui ont des thématiques éloignées de la nôtre.

#### **1.3.1. Les premières hypothèses, les premiers résultats et les premiers outillages conceptuels.**

Outre la première ficelle qui consiste à se demander si les pratiques et processus que l'on étudie se répartissent, ou non, au hasard dans l'espace social, deux autres pistes de recherche se sont dessinées : pour saisir les processus de socialisation construisant les goûts sexuels et amoureux il faut, au niveau individuel, s'intéresser aux modes d'apprentissages de la sexualité ainsi qu'à l'apprentissage des manières d'être genrées. Cette deuxième piste a été

ouverte par le travail de Christine Mennesson<sup>139</sup>. Lorsqu'elle analyse le rôle de la construction de dispositions sexuées « inversées » comme élément favorisant l'entrée dans une carrière sportive dans un sport « masculin », elle montre que l'engagement dans des pratiques homosexuelles peut être une étape de cette carrière. Si elle précise que ses « données ne nous permettent pas de mettre en relation les nombreux facteurs intervenants dans l'engagement des pratiques homosexuelles, et donc de rendre compte de la complexité du processus »<sup>140</sup> il est apparu que cette piste pouvait être importante à creuser. Ainsi, s'intéresser aux socialisations genrées, à leur écart aux normes ou aux stéréotypes de genre a constitué un des points de départ de la recherche. De plus, Christine Mennesson laisse des outils et des possibilités de pistes de recherches que nous avons tenté de poursuivre. À partir de ses analyses (« "l'homosociabilité permissive" de la plupart des équipes de football féminin n'exclut ni les réticences ni les usages différenciés de l'homosexualité. [...] comme nous l'avons montré précédemment, le milieu du football féminin peut faciliter le passage à l'acte, mais il ne suffit pas à l'expliquer. Dans le cas des joueuses enquêtées, les pratiques homosexuelles résultent de la rencontre entre une histoire personnelle marquée par des expériences difficiles ou douloureuses avec les hommes et un milieu permettant de vivre l'homosexualité de manière positive. [...] Notre objectif consiste [...] à montrer la diversité des rapports à l'homosexualité et à repérer l'impact du contexte de socialisation footballistique dans la rencontre avec les pratiques homosexuelles. »<sup>141</sup>), nous avons pu mettre en exergue des moments, des pratiques, des rapports à soi et aux autres, qui semblent avoir un rôle dans les socialisations de fabrication des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe et que nous avons tenté d'investiguer lors des premiers moments de terrain : le rapport à soi en tant qu'homosexuel.le et à l'homosexualité ; les contextes sociaux permettant ou ne permettant pas l'engagement dans des pratiques sexuelles avec des personnes de même sexe ; les socialisations par les expériences amoureuses qu'elles soient de couple ou non.

Le travail de Christine Mennesson nous a par ailleurs semblé contenir une limite, commune à de nombreux travaux sur le genre lorsqu'ils sont « aveugles » aux différences sociales dans ce domaine, concernant la désignation des socialisations et dispositions genrées qu'elle qualifie de « masculine » et « féminine » (en y accolant toujours des guillemets, ce qui peut signifier que ces qualifications ne sont pas satisfaisantes en l'état) que nous avons tenté de dépasser. L'hétérogénéité sociale de notre population (alors que celle de Christine Mennesson

---

<sup>139</sup> MENNESSON Christine, *Être une femme dans le monde des hommes*, op.cit.

<sup>140</sup> MENNESSON Christine, *Être une femme dans le monde des hommes*, op.cit., p.237.

<sup>141</sup> MENNESSON Christine, *Être une femme dans le monde des hommes*, op.cit., p. 237-238.

est plutôt homogène) nous oblige à nous interroger sur la qualification des dispositions genrées, étant donné que les manières d'être un homme, une femme, ainsi que ce qui est considéré comme « masculin » ou « féminin » varie en fonction des différents lieux de l'espace social. Nous avons ainsi préféré proposer une approche en termes de « formes du genre » pour mieux appréhender ces différences de genre selon le milieu social d'origine ou d'appartenance (chapitre 4).

Outre la question des socialisations genrées, un second problème sociologique nous a occupée durant le début de l'enquête : à quel moment des trajectoires des enquêtés se jouent les socialisations qui rendent possible la fabrication des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe ? Autrement dit, faut-il enquêter sur les socialisations appelées primaires ? Secondaires ? Les deux ? À quelles périodes de la vie des individus ? Nous savons que cette partition théorique, pour heuristique qu'elle soit, mérite d'être interrogée.

Nous avons commencé le terrain par les femmes de milieux militants, puis les femmes de grandes écoles, puis les femmes des milieux populaires (nous avons effectué les entretiens auprès des hommes par la suite). Lors de cette phase de l'enquête, il est apparu que des femmes recrutées sur le terrain militant et dans les « grandes écoles » ne semblent pas, dans leurs parcours, connaître de socialisations que Christine Mennesson qualifie « d'inversées ». Certaines d'entre elles déclarent des goûts pour les personnes de même sexe à l'âge adulte et semblent disposer de goûts hétérosexuels, plus ou moins prononcés, au cours de l'adolescence et avant leurs expériences amoureuses et sexuelles avec des femmes.

Ce résultat nous a amenée à nous outiller de la grille d'analyse des processus de socialisation théorisée par Muriel Darmon<sup>142</sup> afin d'analyser les socialisations de transformation que connaissent une partie des femmes enquêtées. Cela nous a également conduite à porter une attention à leurs socialisations secondaires, puisqu'il est assez vite apparu que c'était au cours de ces socialisations et non de leur socialisation primaire que se construisaient leurs goûts pour les personnes de même sexe. À l'inverse, les premiers entretiens avec les hommes montraient qu'ils déclaraient plus précocement que les femmes des goûts pour les personnes de même sexe et pas ou peu de goût pour les personnes de l'autre sexe, ce qui nous a conduite à l'hypothèse de socialisations de renforcement plus fréquente lorsque les hommes s'initient à des pratiques homosexuelles.

Ces observations initiales sont venues s'articuler au constat de Christine Mennesson lorsqu'elle écrit qu'« Il est d'ailleurs difficile, voire impossible, de regrouper les homosexuelles

---

<sup>142</sup> DARMON, Muriel, *La socialisation*, *op.cit.*



dans une catégorie exclusive au sens strict. Dans la plupart des cas, la notion de bisexualité convient mieux, l'engagement dans ce type de pratiques étant rarement irréversible. »<sup>143</sup>. Étendant cette proposition à l'ensemble des personnes ayant des relations homosexuelles, nous avons donc tenté de saisir les logiques des variations observables dans notre population.

### **1.3.2. La différenciation : de quelques effets sur les notions et concepts utilisés.**

Lorsque l'on souhaite aborder la question du devenir homosexuel, hétérosexuel (ou fumeurs de marijuana, anorexique, etc.), un premier réflexe conceptuel peut consister à sortir de son chapeau la notion de carrière (c'est d'ailleurs une injonction qui nous a été adressée de façon récurrente lors de nos premières années de thèse). Cependant, l'introduction du principe de variation dans la construction d'objet et la population d'enquête nous a amenée à enquêter auprès de parcours différents et à propos desquels la notion de carrière n'est pas systématiquement heuristique. L'idée de décrire plusieurs carrières homosexuelles, prenant chacune leurs origines dans des lieux de l'espace social différents et éloignés, s'est avérée peu pertinente face aux différences d'origines sociales des enquêtés qui vont des milieux populaires précarisés à stable, en passant par les fractions basses de classes moyennes, jusqu'aux classes supérieures. Ainsi, la mise en étape de parcours aussi différents écraserait les différenciations, en ne permettant pas de travailler finement sur la fabrication des dispositions.

En outre, l'usage de la notion de carrière homosexuelle, bâtie par Michael Pollak, s'est avéré difficilement mobilisable, toujours en raison de l'introduction du principe de différenciation. Lui qui avait travaillé sur un terrain l'amenant à rencontrer une population plutôt homogène (d'abord parce qu'ils étaient tous des hommes), effectue un usage de la notion de carrière que l'on ne peut exporter à nos objet et terrain<sup>144</sup>. Dans ses travaux, Michael Pollak travaille sur une forme d'homosexualité qui implique la fréquentation des lieux homosexuels. Aussi, l'usage qu'il fait de la notion de carrière implique que c'est lorsque les individus font leurs premiers pas dans la carrière homosexuelle, qui commence par le coming-out et la fréquentation des lieux, que l'on commence à « être » homosexuel. Ainsi, son usage du concept de carrière (qui correspond à un terrain situé et daté) ne permet pas de prendre en compte les cas d'homosexualité en dehors et sans lien avec « le milieu homosexuel » : elle est heuristique pour les militants ou les membres de la « communauté », mais pas nécessairement pour les autres populations, ou lorsque l'on souhaite mettre en relation des parcours d'individus très différents socialement.

---

<sup>143</sup> MENNESSON Christine, *Etre une femme dans le monde des hommes*, op. cit., p.238.

<sup>144</sup> POLLAK Michael, *Une identité blessée*, Métailié, 1993.

Ainsi, la notion de trajectoire<sup>145</sup> s'avère plus heuristique pour rendre compte des parcours qui amènent à la possession de propriétés sociales nécessaires au devenir homosexuel. La trajectoire correspond ici à « un parcours, marqué par des séquences (entre deux stations) et des points d'option (à chaque station) ; une fois que l'on est monté dans une rame, il n'est pas obligatoirement facile d'en descendre, mais la sortie en est possible, notamment aux moments des points d'option à partir desquels on peut arrêter le trajet ou changer de direction. D'une séquence à l'autre, la scène sociale se modifie (il y a plus ou moins de monde dans la rame, ce ne sont pas les mêmes personnes qui sont présentes d'une séquence à l'autre, on peut être assis à un moment, mais non à un autre, etc.). [...] [On peut ainsi] approcher un monde logiquement plus restreint que l'espace social, à savoir l'espace local des interactions (pas seulement de face-à-face), qui, pour finir de filer la métaphore, n'englobe pas seulement les voyageurs d'un wagon donné qui accompagnent l'individu, mais également les agents du métro, le conducteur de la rame, les publicitaires ayant produit les affiches qui ornent les murs de la station, etc.»<sup>146</sup> Cette métaphore permet le rapprochement et l'articulation des théories énoncées précédemment. Il est donc possible d'étudier les configurations relationnelles et les interactions avec des « initiateurs »<sup>147</sup> à l'homosexualité ; d'analyser les dispositions construites dans le passé (en retraçant le parcours dans le métro précédant le moment de l'entretien), et celles qui se sont construites dans des interrelations avec des « initiateurs » et des premiers « amours » marquants, tout en appréhendant comment des rencontres avec les différents sexes peuvent jouer comme « repoussoir », ou « aimant » et ainsi constituer autant de points de bifurcation possibles ; enfin il est possible de prendre en compte la structure du métro par la mise en espace social des trajectoires. Cette métaphore permet aussi d'analyser les différents types de socialisation possibles (par l'évènement, l'espace, etc.). Grâce à elle nous n'étudions pas les causes de l'homosexualité, mais les processus qui peuvent amener à avoir des relations et des pratiques homosexuelles de manière durable ou plus éphémère, c'est-à-dire des conditions sociales de possibilité au devenir homosexuel ou hétérosexuel.

Aussi, l'usage de la métaphore du trajet dans le métro permet d'éviter certains écueils pour appréhender la construction des goûts sexuels et amoureux. Tout d'abord celui de commencer la recherche avec l'idée que l'homosexualité se construirait dans la petite enfance et que le reste de la vie des individus ne serait qu'une mise en ordre de l'homosexualité qui

---

<sup>145</sup> PASSERON Jean-Claude, *Le raisonnement sociologique - Un espace non poppérien de l'argumentation*, Albin Michel, 2006 ; DARMON, Muriel, *Devenir anorexique, op. cit.*

<sup>146</sup> DARMON Muriel, *Devenir anorexique, op.cit.*, p. 93.

<sup>147</sup> BECKER Howard, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Métailié, 1985.

s'effectuerait par la fréquentation ou non des associations LGBT. La métaphore permet d'avoir une approche sociogénétique des individus. On peut ainsi analyser l'articulation des socialisations et leurs emboitements, ce qui suppose de maintenir ensemble l'analyse du passé des individus, ce qui se construit dans les interactions et les contextes sociaux.

De plus penser les trajectoires en ces termes permet d'articuler dans l'analyse une appréhension de l'espace social au niveau macro sociologique, le déroulement des trajectoires dans cet espace, ainsi que la construction de dispositions.

### **1.3.3. Parler de goûts sexuels et amoureux plutôt que de parler de devenir homosexuel.**

Si aux prémices du projet de cette thèse nous avons formulé notre question de recherche sous l'angle du « devenir homosexuel », il a paru très vite plus pertinent de parler de construction des goûts amoureux et sexuels. Cette révision a été opérée grâce aux recherches bibliographiques, qui ont permis de travailler sur des travaux portant sur la sexualité et ses catégorisations en prenant en compte des variations d'époque et de formations sociales ; ainsi qu'aux premiers résultats de l'enquête empirique, l'inclusion du principe de variation ayant fortement mis à l'épreuve les catégories d'homosexualité, hétérosexualité et bisexualité.

Tout d'abord, l'homosexualité et l'hétérosexualité, comme catégories, comme façon de se penser, comme pratiques sexuelles et comme types de relations qui en découlent, sont une forme parmi d'autres que prend la sexualité humaine – construites dans des conditions historiques de possibilités spécifiques à une aire géographique et à une époque –. Les différences de légitimité à exister des différentes catégories et préférences sexuelles dépendent des normes sociales en vigueur. Parler de goûts sexuels et amoureux permet de neutraliser ces effets de légitimité et de normes ainsi que de les prendre pour objet<sup>148</sup>.

En outre, les conceptions de l'amour et de la sexualité évoluent au cours de la vie, selon les âges sociaux des individus. L'amour durant la période qui s'appelle enfance dans les sociétés occidentales industrialisées ne revêt pas les mêmes significations que l'amour tel qu'il est conçu à l'âge adulte. Tous les enquêtés qui se qualifient « homosexuel.le » en étant adultes ont déclaré avoir eu des amoureuses ou des amoureux de sexe opposé au leur lorsqu'ils étaient enfants. Peut-on dire d'un enfant qu'il est homosexuel, alors même que l'amour et la sexualité, en conception comme en pratiques, ne sont pas vécues de la même façon que pour les adultes ? À

---

<sup>148</sup> BOZON Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, 2001/1, n° 41-42, p.11-40 ; BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, 1982 ; BECKER, Howard, *Écrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*, Economica, 2004.

répondre oui à cette question, on confirmerait l'idée selon laquelle l'homosexualité serait simplement latente et donc déjà là, ne demandant qu'à « germer » aux moments de l'adolescence ou de l'âge adulte. On oublierait également tout ce qu'ont démontré les travaux sur la socialisation, à savoir la sociogenèse des individus et des pratiques qui paraissent les plus naturelles. À répondre non, on risquerait d'oublier d'aller chercher dans le passé incorporé des individus des socialisations qui ont pu être des conditions sociales de possibilité nécessaires mais pas suffisantes à la construction des goûts pour les personnes de même sexe. Ainsi, l'expression « être homosexuel.le » essentialise des pratiques et des préférences en oubliant qu'elles n'ont pas toujours existé, en même temps qu'elle occulte les processus temporels dans lesquelles elles se fabriquent.

Pourtant, l'enquête montre que certain.e.s enquêté.e.s, dont nous préciserons, par la suite, les caractéristiques sociodémographiques, déclarent que leur homosexualité a toujours été présente. Ces discours sont construits *a posteriori* de cette période de l'enfance. En effet, à l'aune de leur homosexualité présente, ils et elles trouvent dans leur passé des indices (stéréotypes et représentations communes des manières d'être et de faire que l'on a quand on est homosexuel : être masculine pour une fille, être efféminé pour un garçon) de leur homosexualité qui allait advenir à l'adolescence ou à l'âge adulte. Dans des cas comme ceux-là les utilisations des discours et des croyances « j'ai toujours été homosexuel », « j'étais [comme ça], c'était évident que j'allais devenir homo », « je faisais ça, c'est étonnant que je me sois pas rendu compte plus tôt que j'étais homo » sont à prendre au sérieux, mais ne contiennent pas à eux seuls l'explication et l'analyse des déterminismes sociaux qui les ont amenés vers l'homosexualité. Elles résultent d'un travail d'unification, de mise en forme et de mise en cohérence de la vie des individus, qui met en évidence lorsqu'on le prend pour objet, la façon dont les individus se débrouillent avec leur histoire<sup>149</sup>. Parler de goûts sexuels et amoureux permet d'éviter l'écueil de l'illusion biographique.

Parler de construction des goûts amoureux et sexuels permet en outre d'insister sur l'hétérogénéité de ce que l'on qualifie d'homosexualité et sur le fait qu'il n'existe pas une seule homosexualité, tant dans les façons d'être que dans les façons de le devenir. Des individus regroupés sous le terme « homosexuel » peuvent avoir des goûts différents et des préférences de choix du conjoint qui se portent vers des individus qui ne possèdent pas tous les mêmes caractéristiques sociodémographiques. De la même manière, et c'est ce que montrent les

---

<sup>149</sup> BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 62, n 1, 1986, p. 69- 72.

enquêtes sur le choix du conjoint<sup>150</sup> lorsque l'on « est » hétérosexuel, on n'est pas hétéro avec n'importe qui. Les attirances et préférences se dirigent vers certains physiques, « qualités », façon d'être et de faire plus que vers d'autres qui ne se répartissent pas n'importe comment dans l'espace social. En matière d'amour, nous avons aussi des goûts de classe (sociale), de genre et qui varient selon les parcours individuels.

Nous pouvons ainsi mettre à distance les notions « d'homosexualité », « d'être homosexuel » qui substantialisent des pratiques et des individus. Il est alors possible d'appréhender la sociogenèse des pratiques sexuelles avec les personnes de même sexe et les goûts pour ces pratiques, ainsi que de saisir comment les discours sur soi varient, et comment les individus opèrent le travail de mise en cohérence de leur histoire.

Ensuite, les premiers résultats de recherche ont montré que les catégorisations des personnes sous les termes d'hétérosexuel, bisexuel et homosexuel sont insuffisantes et limitatives lorsque l'on essaie de saisir la construction des pratiques sexuelles dans une dynamique temporelle et au prisme de variations. Tout d'abord l'usage des catégories émiques varie selon la position sociale. Alors même qu'ils/elles ont des pratiques avec des personnes de même sexe, tous les enquêtés ne se pensent pas et ne s'appellent pas « homosexuel » ou « personne LGBT ». Ensuite, les formations et transformations des préférences sexuelles au cours de la vie ne se laissent pas enfermer sous les mots d'hétérosexualité et d'homosexualité, car elles varient selon les contextes dans lesquels se trouvent les enquêtés.e.s.

Enfin, s'il est compliqué de parler de devenir hétérosexuel et de devenir homosexuel, cela est dû à la focale d'observation de la réalité sociale qui est utilisée. L'usage de la notion d'homosexualité pour qualifier quelqu'un implique une abstraction, une vision d'ensemble du parcours qui fait disparaître ce que l'on cherche à saisir : la variation des intérêts et des goûts pour les pratiques sexuelles, qui sont des moments, si on arrive à expliquer comment ils sont advenus, qui peuvent être le premier fil à tirer, pour comprendre la construction des goûts sexuels et amoureux.

#### **1.3.4. Elargissement de la population d'enquête et nouveaux questionnements.**

Le choix de recruter des enquêtés.e.s aux caractéristiques sociodémographiques variées, a permis de faire surgir la diversité et la complexité de l'intrication des processus de socialisation qui forment les goûts sexuels et amoureux. Afin d'appréhender au mieux certains de ces processus de socialisation, qui nous semblaient difficiles à investiguer avec le dispositif

---

<sup>150</sup> BOZON Michel, HERAN François, *La formation du couple. Textes essentiels pour la sociologie de la famille*, La Découverte, 2006.

méthodologique originel (que nous allons expliquer par la suite), nous avons décidé de l'adapter en recrutant de nouveaux enquêtés. Ainsi, le recrutement de nouveaux et nouvelles enquêtés est corrélé à l'apparition, par la confrontation au terrain, de nouvelles questions sociologiques liées à notre objet ; à la fois parce que des entretiens particuliers ont marqué la recherche de l'évolution des hypothèses et nous ont amenée à recruter de nouveaux cas car ils nous permettaient de développer l'analyse de questions sociologiques inattendues ou qui nous ont semblé importantes ; et également parce que ces cas ont fait émerger des résultats et ont permis des avancées marquantes concernant les résultats de la recherche.

Nous pensions traiter certaines de ces problématiques sociologiques (évoquées ci-après) dans une quatrième partie de thèse – qui n'est finalement pas présente dans ce manuscrit – sous forme de portraits, chacun permettant de traiter une particularité des processus de socialisations de goûts amoureux et sexuels que l'enquête a permis de mettre au jour. Si ces analyses par portraits n'apparaissent pas dans le manuscrit, les entretiens réalisés nous ont permis, en miroir, d'approfondir les analyses que nous allons exposer tout au long de ce travail. Ainsi, les problématiques qu'elles permettaient d'aborder sont présentes dans la thèse sous forme d'analyses transversales des parcours des enquêtés. Nous allons maintenant présenter ces cas qui ont été des moments importants d'inflexion et d'avancée de la recherche.

Au moment du traitement de la question des variations des discours sur soi en tant qu'homosexuel et sur l'homosexualité, en fonction de la position sociale et du parcours, le cas de Neils (terrain associatif) nous a semblé être un cas intéressant pour traiter la question des processus d'identification au sein des milieux militants. En effet, en entretien il se présente comme bisexuel, parfois comme pansexuel ; en pratique il n'a jamais eu de relations amoureuses ou sexuelles avec des hommes et lorsqu'il est interrogé sur ses goûts et pratiques sexuelles il évoque toujours des intérêts qui se portent vers les femmes et le corps des femmes. Enfant et adolescent il connaît un parcours où il est régulièrement écarté des relations entre pairs et notamment de celles avec les enfants et adolescents qui sont socialement valorisés. Lorsqu'il prend connaissance de l'existence des milieux LGBTQI+, qui se présentent comme marginaux, Neils semble y trouver une voie de légitimation de son existence. La socialisation par ce milieu l'amène à transformer les discours qu'il émet à son sujet, sa façon de se penser en tant qu'individu sexualisé, transforme certaines de ses pratiques, pas ses goûts sexuels qui se portent continuellement vers les femmes. Son cas présente, à notre sens, un intérêt important pour discuter la notion « d'identité », notamment au regard du travail de Roger Brubaker<sup>151</sup> et

---

<sup>151</sup> BRUBAKER, Rogers, « Au-delà de l'«identité» », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2001, p. 66- 86.

nous a permis de mieux introduire ces problématiques sociologiques dans les analyses transversales.

Un autre moment, qui nous a semblé être une avancée dans la thèse a été celui de la rencontre avec Gabrielle. Ce cas, nous a amenée à nous confronter à l'idée du sens commun qui veut que l'homosexualité se construise dans la prime enfance, qui lorsqu'elle est transformée en question sociologique rejoint la question de l'articulation des socialisations primaires et secondaires. La configuration familiale de Gabrielle nous a alors semblé une bonne opportunité empirique pour traiter ces problématiques. Alors que nous avons commencé les entretiens avec elle, nous avons demandé à réaliser des entretiens avec une de ses sœurs ainsi que leur mère. Gabrielle appartient à une fratrie de trois filles qui déclarent toutes des préférences sexuelles différentes : Gabrielle se présente comme lesbienne, Charlotte comme asexuelle et Fanny comme hétérosexuelle. Nous avons alors voulu investiguer la question du rôle de la place dans la fratrie et de l'histoire familiale dans la construction des goûts amoureux et sexuels.

Après cela, lorsque nous avons entamé le travail de la question des processus de transformations des goûts amoureux et sexuels (s'observant dans les parcours des femmes enquêtées), est venue celle de la force d'incorporation de ces goûts et notamment celle de l'hystérésis des goûts hétérosexuels dans les parcours de femmes qui connaissent une construction des goûts pour les individus de même sexe à l'âge adulte. L'analyse du cas de Valérie nous a paru pertinente pour traiter la question du passage circonstancié par l'homosexualité. Valérie se déclare bisexuelle au moment de l'enquête, mais en pratique elle préfère entretenir des relations amoureuses et sexuelles avec des hommes. C'est suite à un viol, événement extrêmement traumatisant pour elle, qu'elle a commencé à fréquenter des femmes et a arrêté ses relations avec des hommes. Plusieurs années après cet événement, elle rencontre un homme avec lequel elle se met en couple durant plusieurs années, et dont elle raconte qu'il lui a permis d'apaiser les rapports à son corps et à la sexualité qui lui posaient problème. Au moment de l'entretien, elle déclare qu'elle préfère être en couple avec des hommes. Cette question du passage circonstancié par l'homosexualité et liée dans son cas avec d'autres questions sociologiques : celle de la valeur des individus dans l'amour et comment l'engagement militant permet d'acquérir de la valeur symbolique et de se sentir plus légitime, et de gagner de la valeur, en tant qu'individu lorsqu'à cause de son physique (Valérie est obèse depuis plusieurs années au moment de l'enquête et fortement disqualifiée dans l'espace des échanges amoureux) une femme est mise à l'écart sur le marché de la séduction hétérosexuelle.

Ensuite, au moment de travailler la question des formes du genre en fonction des trajectoires et de la position dans l'espace social, nous avons pensé qu'il serait intéressant de

traiter par portraits les deux cas des femmes transsexuelles que nous avons recrutées (elles se présentent comme lesbiennes). Ces deux cas permettent de travailler la question théorique de la façon de qualifier les dispositions genrées ; la question des socialisations de transformations appliquées aux dispositions genrées en lien à celle des transformations corporelles. En effet, l'enquête montre que les transformations physiques dans lesquelles s'engagent les enquêtées dans le processus de changement de sexe leur permettent de transformer leurs corps et leurs apparences d'une façon qui correspond exactement à leurs dispositions genrées. Cela amène d'ailleurs une des enquêtées à dire que son changement de sexe n'a pas été effectué dans le sens « M to F », mais de « Male to Me ».

Enfin, parce qu'à propos de notre enquête nous avons été régulièrement interrogée sur notre choix de ne pas travailler sur l'hétérosexualité, nous avons décidé, par crainte du renouveau de ces objections, d'interroger des individus hétérosexuels. Cette décision a également été soutenue par une raison scientifique : l'élargissement de la population d'enquête nous a permis de parfaire notre faisceau d'enquêté.e.s, toujours dans l'idée de chercher la différenciation et à ne pas prendre pour argent comptant la catégorie « homosexuel ». Nous avons recruté deux enquêtés qui ont majoritairement des expériences avec des personnes de l'autre sexe mais qui ont déclaré se poser des questions, qui nous ont permis de traiter des questions auxquelles nous ne nous attendions pas. Le cas d'Emeline permet d'analyser la confrontation entre logiques de socialisations aux goûts pour les personnes de l'autre sexe et de même sexe et les tensions intrapsychiques qui en résultent. Le cas d'Ahmad permet de s'intéresser à la façon dont, dans certains milieux (militants d'extrême gauche et libertaire), avoir des pratiques homosexuelles et se dire intéressé par les personnes de même sexe apporte du profit symbolique, et permet de se distinguer des individus aux sexualités exclusives, par la mise en avant d'une théorisation du monde et de rapport au monde perçu comme plus réfléchi, progressiste et de plus de valeur par rapport à ces derniers. Aussi, la mise en rapport de ces cas permet d'analyser les rapports différenciés au sentiment amoureux et notamment, comment l'amour est un lieu de magie du social, permettant d'appréhender des questions relatives à la valeur sociale des individus.

Les enquêté.e.s évoqués n'ont pas tou.te.s été mobilisé.e.s dans le présent manuscrit, néanmoins les questions sociologiques qu'ils ont permis de soulever sont, elles, abordées et ont bénéficié de l'existence de ces cas lorsqu'il s'est agi de produire les analyses.

Par ailleurs, si nous avons recruté de nouveaux et nouvelles enquêtées au fur et à mesure de l'avancée sur le terrain et des problèmes sociologiques liés à notre objet, ces avancées ont



également été marquées par des changements dans le dispositif méthodologique. Il s'agit à présent d'explicitier la construction de ce dispositif et ses aménagements au cours de l'enquête.

## **2. Construire un dispositif méthodologique qui permet d'identifier les processus de socialisation de construction des goûts amoureux et sexuels.**

À l'enjeu théorique de la thèse qui est de voir où et comment se construisent les différents processus de constitution des goûts sexuels et amoureux correspond un pendant méthodologique. Les enjeux méthodologiques sont doubles : ils portent sur l'objectivation de processus de socialisation inconnus, ainsi que sur l'objectivation sociologique des pratiques sexuelles et de l'amour. Ainsi une partie du travail méthodologique a été de tenter de résoudre les questions suivantes : comment saisit-on empiriquement la socialisation ? Comment peut-on empiriquement saisir les processus de socialisation qui construisent les goûts sexuels et amoureux ?

D'une thèse dont une partie importante porte sur la socialisation sexuelle on pourrait s'attendre à ce que la méthodologie de la recherche porte en priorité sur les difficultés méthodologiques à conduire une enquête sur les pratiques sexuelles. En effet, l'aspect parfois spectaculaire à enquêter la sexualité charrie le risque d'oublier que le premier enjeu méthodologique de notre recherche réside dans l'appréhension empirique de processus de socialisation inconnus. De plus, se centrer, méthodologiquement, uniquement sur la sexualité, pourrait amener à faire oublier que la construction de la sexualité ne se joue pas uniquement dans le sexuel, mais aussi dans les autres domaines de la vie des individus. Poser les problèmes méthodologiques liés aux difficultés à obtenir des informations sur les pratiques sexuelles lors de l'enquête par observation ou entretien est évidemment nécessaire, mais ce n'est pas l'unique point méthodologique sur lequel il convient de s'arrêter.

Les questions méthodologiques qui se sont posées au début du travail de thèse étaient multiples. Il s'agissait d'arriver à capter empiriquement des processus de socialisation par entretiens qui sont souvent des processus silencieux (comme la construction des rapports au propre et au sale, le rôle des socialisations primaires dans la construction des goûts amoureux et sexuels) ; d'appréhender des processus de socialisation qui se déroulent dans différents contextes sociaux et appréhender leur combinaison ; d'arriver à conduire une enquête par entretien sur des sexualités ordinaires et sur l'amour (ce ne sont pas des pratiques dont les enquêtés.e.s parlent facilement en entretiens<sup>152</sup>) ; d'objectiver des pratiques (pas seulement

---

<sup>152</sup> GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Minuit, 1973.

sexuelles) et les discours sur les pratiques et sur soi qui les accompagnent. Ce dernier problème qui se pose dans toutes les recherches en sciences sociales, nous permet de différencier les reconstructions subjectives des trajectoires (les mises en ordre biographiques faites par les individus homosexuels pour donner du sens à leur parcours qui comportent souvent des heurts), des pratiques objectives qui permettent de reconstituer les logiques et processus de socialisation de construction des goûts amoureux et sexuels.

### **2.1. Le choix de conduire une enquête principalement par entretiens.**

Pour étudier la socialisation on distingue traditionnellement deux méthodologies : celle de la reconstruction *ex post* des processus, généralement à partir d'entretiens qui demandent d'être détaillés et précis, puis celle de l'observation de la socialisation « en train de se faire » qui se fait souvent sur du temps long pour qu'il soit possible de voir les effets de la socialisation.

Dans cette recherche, la question de l'appréhension empirique des processus de socialisation s'est résolue en partie dans la construction du dispositif méthodologique ainsi qu'au moment de l'établissement de la grille d'entretien et lors de ses remaniements effectués au fur et à mesure du travail de terrain.

L'enquête a majoritairement été conduite par entretiens, cependant nous avons effectué des observations sur les terrains associatifs. Durant deux années, nous nous sommes rendue aux permanences de deux collectifs au sein desquels nous avons enquêté à raison de deux à trois fois par semaine. Afin d'assurer un minimum de triangulation des données, d'autres matériaux que les entretiens et les observations ont été utilisés, comme les livres, affiches, tracts, brochures lues par les enquêté.e.s. Nous avons ainsi croisé différents matériaux d'enquête.

C'est sur la construction du dispositif méthodologique par entretien, ou pourrait-on dire, sur une « théorie de la méthodologie », mise en place dans ce travail que nous allons nous arrêter à présent, afin d'explicitier comment nous avons méthodologiquement opéré afin de saisir les processus de socialisation de construction des goûts amoureux et sexuels.

#### **Une « boîte à outils » méthodologique.**

Il existe assez peu de travaux qui ont systématisé les techniques méthodologiques pour saisir la socialisation. Plus nombreux sont ceux qui ont théorisé la socialisation et établi des programmes de recherche sur cette dernière, sur les dispositions et qui présentent des lignes empiriques à suivre pour les mettre en évidence<sup>153</sup>.

---

<sup>153</sup> LAHIRE Bernard, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Armand Colin, 2005 ; BLÖSS, Thierry (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, PUF, 2001.

Bernard Lahire a établi plusieurs programmes de recherche qui contiennent des indications sur les manières de chercher la socialisation. En même temps qu'il la définit<sup>154</sup>, il énonce des règles du métier du sociologue pour qui souhaite travailler sur la construction des individus afin que la notion de socialisation ne soit pas une coquille vide et précise les démarches théoriques et analytiques à suivre, selon lui : « la notion de socialisation doit être suffisamment précise et impliquer une démarche empirique », « il faut donc préciser – décrire et analyser – les *cadres* (univers, instances, institutions), les *modalités* (manières, formes, techniques, etc.) , les *temps* (moment dans un parcours individuel, durée des actions socialisatrices, degré d'intensité et rythme de ces actions) et les *effets* (dispositions à croire, à sentir, à juger, à se représenter, à agir, plus ou moins durables) de socialisation. »<sup>155</sup>. Concernant les pratiques à adopter sur le terrain il signale les domaines, pratiques à observer, compter, décrire : « Il faut tout d'abord pouvoir décrire les cadres de la socialisation avec leurs acteurs principaux et leurs grandes propriétés [...]. Il s'agit ensuite d'étudier la manière dont s'organise et se déroule le processus de socialisation au sein de chacun de ces cadres. Il est nécessaire enfin de préciser les moments où ces différents processus prennent place dans l'histoire sociale des individus et mettent en évidence les effets plus ou moins durables qu'exerce sur ces derniers la fréquentation plus ou moins longue, plus ou moins précoce, plus ou moins intensive de ces différents cadres de socialisation. »<sup>156</sup>.

En outre, Muriel Darmon a proposé une grille d'analyse des types de socialisations au sein des sociétés fortement différenciées<sup>157</sup>. Dans le cadre d'analyse des socialisations continues, elle distingue les socialisations de renforcement (qui ont avant tout des effets fixateurs), de transformation (cas où les individus sont transformés dans un domaine, ou sur un plan de leur vie) et de conversion (cas rares de transformation radicale, voire totale des individus). Nous nous sommes servie de cette grille comme outil, afin de réfléchir à la façon d'appréhender les processus de socialisation. Du découpage conceptuel des processus de socialisation, nous avons tenté de trouver un pendant méthodologique, en établissant des techniques dans la construction de la grille d'entretien, dans les façons de poser les questions

---

<sup>154</sup> « La notion de socialisation [...] désigne le mouvement par lequel le monde social – telle ou telle “partie” de celui-ci – façonne – partiellement ou globalement, ponctuellement ou systématiquement, de manière diffuse ou de façon explicite et consciemment organisée – les individus vivant en son sein », LAHIRE, Bernard, *Dans les plis singuliers du social*, La découverte, 2013, p. 116.

<sup>155</sup> LAHIRE, Bernard, *Dans les plis singuliers du social*, *op.cit.*, p.116.

<sup>156</sup> *Ibid.* p. 118.

<sup>157</sup> DARMON, Muriel, *La socialisation*, Armand Colin, 2016, p.128.

et d'opérer les relances lors des entretiens, qui permettent de saisir les socialisations continues, de transformations, de conversions.

Muriel Darmon s'est, également, attelée à la question de la préhension empirique des dispositions, à partir de l'ensemble de ses travaux et des indications théoriques et méthodologiques présents dans les travaux de Bernard Lahire, dans lesquels « les opérations qui permettraient positivement de passer des matériaux aux dispositions »<sup>158</sup> sont peu détaillées, en termes techniques, pour la réalisation du travail empirique. Ce travail nous a permis d'avoir un modèle dans la systématisation des techniques méthodologiques pour appréhender les processus de socialisation. Celles que nous avons mises en place diffèrent quelque peu de celles de Muriel Darmon, car « trouver » des dispositions ne revient pas à réaliser la même démarche que « trouver » des processus de socialisation.

Nous allons ainsi présenter certaines des « techniques » que nous avons mises en place lors de la construction de la grille d'entretien et des entretiens afin de tenter de comprendre les processus de socialisation qui construisent les goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe, et pour « faire exister en le reconstruisant, les dispositions individuelles »<sup>159</sup>.

### **La grille d'entretien au début : quelques principes de construction.**

Si certains sociologues adoptent une posture consistant à réaliser des entretiens en établissant une liste de thèmes, sans construire de grille précise<sup>160</sup>, cette démarche ne nous semble pas tenable lorsque l'on cherche à travailler de façon précise sur la socialisation. La construction d'une grille d'entretien est alors nécessaire en ce qu'elle est une réfraction méthodologique des théories sur la socialisation et des hypothèses de recherche.

La grille d'entretien que nous avons construite a connu plusieurs évolutions, au fur et à mesure des avancées sur le terrain qui permettaient de trouver de plus en plus d'« indices » concernant les lieux et les manières dont se déroulent les processus de socialisation de construction des goûts amoureux et sexuels. La première version de la grille a été établie en fonction des premières hypothèses, évoquées précédemment, à partir des travaux de Christine Mennesson et de connaissances plus générales sur la socialisation. Elle était découpée par thèmes, ainsi que par temporalités. Le découpage par thèmes avait surtout pour objectif d'observer les décalages aux normes et stéréotypes de genre dans les différents domaines de la

---

<sup>158</sup> DARMON, Muriel, « Analyser empiriquement un inobservable : comment “attrape-t-on” une disposition ? », *La Construction des dispositions durant l'enfance*, Presses Universitaires de Vincennes, 2019.

<sup>159</sup> *Ibid.*

<sup>160</sup> C'est le cas de Stéphane Beaud par exemple. BEAUD Stéphane, WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*, La Découverte, 2010 ; BEAUD, Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'“entretien ethnographique” », *Politix*, n°35, 1996, p. 226- 257.

vie des individus : au sein de la famille, à l'école, parmi les groupes de pairs, en fonction des temporalités des trajectoires. Aussi, les questions sur la famille permettaient de saisir les procédés genrés d'identification aux parents<sup>161</sup>.

La construction, prenant en compte les temporalités de la vie des individus – qui se traduit dans les entretiens par des questions portant sur les temps, les périodes, les durées et les moments rapportés au domaine de pratiques interrogé – a permis d'éviter l'écueil qui réside dans le problème posé par la distinction « pédagogique » entre socialisation primaire et socialisation secondaire : c'est-à-dire le risque d'analyser les socialisations secondaires sans prise en compte des socialisations antérieures et de leurs effets, ou celui de donner tout le poids à la socialisation primaire et ne pas estimer les parts de transformation, de construction d'autres cadres de socialisation qui se produisent par la suite. Appliqués à notre recherche, ces écueils se traduiraient par une focalisation unilatérale sur la construction des goûts homosexuels dans l'enfance ou, à l'inverse, par l'occultation ce qui se construit durant l'enfance. Il est par exemple difficile d'imaginer que des dispositions construites durant l'enfance qui ont, de manière lointaine ou non, des liens avec la sexualité et l'amour se transfèrent directement dans le domaine des relations amoureuses et sexuelles à l'adolescence ou l'âge adulte ; il faudrait alors montrer comment et dans quelles conditions sociales de possibilité. Alors qu'il pourrait sembler a priori qu'il n'y a pas de pratiques sexuelles dans l'enfance, ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de pratiques qualifiées de sexuelles (ce dont on peut douter) qu'il n'y a pas de sexualité et a fortiori des expériences socialisatrices qui construisent la sexualité. Un des risques aurait été de faire « l'étude des socialisations secondaires comme simples terrains d'actualisation ou espaces d'épanouissement ou d'expression des dispositions antérieurement acquises »<sup>162</sup>. À l'inverse, un autre écueil serait de n'appréhender la construction des goûts amoureux et sexuels qu'à partir du moment où les individus commencent une vie amoureuse et sexuelle avec un.e partenaire.

Outre le découpage par domaine de la vie des individus, et toujours en incluant le découpage par temporalité, nous avons introduit des découpages thématiques, non plus seulement par domaines de la vie des individus, mais par types de pratiques : culturelles, sportives, corporelles, sexuelles. Dans cette première grille, les questions sur les relations amoureuses et sexuelles étaient peu développées.

**Parcours amicaux, amoureux et sexuels.**

Est-ce que tu vis en couple ?

---

<sup>161</sup> HENRI-PANABIÈRE Gaële, « Education familiale et milieux sociaux : inégalités et socialisations différenciées », *Traité d'éducation familiale*, 2013, p. 385-402.

<sup>162</sup> LAHIRE Bernard, *Dans les plis singuliers du social*, op. cit., p.127.

(Si vit en couple) Quelle est la profession et le niveau scolaire de ton conjoint ?  
Depuis quand est-ce que tu connais ton conjoint ? Depuis quand est-ce que tu vis avec lui ?

Est-ce que tu as eu d'autres relations de couple ? Avec qui ? (Profession, niveau scolaire de la personne, circonstances de la rencontre) Comment est-ce que cela s'est passé ?

Quand est-ce que tu as commencé à sortir avec des hommes/femmes ?  
Est-ce que tu es déjà sorti avec des personnes du sexe opposé ? Qui, Quand ? Où ? Comment s'est passé la relation ?

Comment se déroulent les rapports sexuels avec tes/ton/ta partenaire ?  
Comment se déroulent vos rapports amoureux ? Votre vie quotidienne ensemble ?

Est-ce que tu as eu des jeux sexuels et/ou amoureux lorsque tu étais petit.e ? Ado ?  
Est-ce qu'avant d'avoir des rapports sexuels (si déjà eu des rapports), tu as embrassé, câliné ?

Quand est-ce que tu as commencé à te masturber ?

Est-ce que tu fréquentes des lieux, autres que l'association, qui ont un rapport avec l'homosexualité ? Des boîtes de nuit ? (Boîtes à cul, lieux de rencontre gay) Quand est-ce que tu as commencé à sortir dans ces endroits ? Est-ce que tu y vas seul ? Si non, avec qui ?

Est-ce que tu penses que tu pourrais ressortir/recoucher/retomber amoureux d'une personne du sexe opposé ?

Cette grille, en l'état, rendait possible de trouver ce que nous pouvons qualifier de point de prise – dont nous nous sommes servie par la suite pour remonter vers les processus de socialisation –, c'est-à-dire de constater des types de pratiques, rapports aux autres, au monde, manières de faire et d'agir à un moment donné des trajectoires, des différences de goûts, ou de préférences pour les partenaires, mais non de saisir les processus de socialisation qui les fabriquent.

Afin de les appréhender au mieux, il était nécessaire de revoir la grille et de l'enrichir au fur et à mesure de « découvertes » d'« indices » lors des entretiens renseignant sur les contextes et temporalités de la trajectoire des enquêté.e.s où se déroulaient des processus de socialisation de construction des goûts pour les personnes de même sexe.

### **Evolution de la grille d'entretien à partir des premiers matériaux et des nouvelles hypothèses.**

Au cours de la première phase de l'enquête, ce sont les entretiens avec Gabrielle et Neils qui ont permis d'opérer les premières reprises dans la grille d'entretien, dans le sens où ils ont été des moments de premières « découvertes » d'indices, nous indiquant dans quelles directions chercher les processus de socialisation qui ont contribué à faire d'eux/elles ce qu'ils/elles sont (à quel moment des trajectoires, dans quel domaine de la vie des individus, selon quel type de temporalité), en même temps qu'ils/elles nous permettaient de mettre en exergue les questions

théoriques liées à la socialisation que nous allions avoir à résoudre analytiquement et théoriquement.

Le cas de Gabrielle était un des premiers où une enquêtée nous racontait n'avoir pas eu de goûts pour les personnes de même sexe durant l'enfance, que ses préférences pour les femmes dataient de l'âge adulte, et chez laquelle on n'observait pas de socialisation genrée à l'écart des normes ou stéréotypes de genre et au contraire une socialisation à la féminité et au rôle genré assez traditionnelle. Ce cas, au regard des entretiens antérieurs, nous a permis de constater des différences dans les âges ou moment de la trajectoire des enquêté.e.s concernant la construction des goûts pour les personnes de même sexe. Il nous a également permis de confirmer la pertinence analytique de la grille des types de socialisation pour notre objet. Gabrielle semblait correspondre à un cas de conversion, les autres enquêtées du milieu militant à des cas de transformation, et les hommes étant plus nombreux à déclarer des goûts pour les personnes de même sexe depuis l'enfance, des cas de socialisations de renforcement.

Nous avons retravaillé la grille et les relances en entretien de façon à explorer du mieux possible ces moments, plus ou moins loin, durant lesquels les enquêtée.e.s commençaient à aimer les rapports amoureux et sexuels avec les femmes, alors qu'elles déclaraient des mises en couple et des goûts pour les hommes auparavant. Cela nous a également amenée à nous interroger sur les meilleures (ou les moins mauvaises) façons d'interroger les socialisations dites primaires et secondaires.

Parallèlement, l'entretien avec Neils nous a permis de nous rendre compte de la faiblesse des questions sur les pratiques sexuelles et des possibles manières d'y remédier. En déclarant en entretien avoir été « dégoûté » par la forme et la texture du sexe de sa première partenaire sexuelle, il nous a permis d'éprouver l'importance du rapport au corps dans la sexualité (au sien et à celui des autres), au propre, au sale, aux formes matérielles des corps, ainsi que des types de goûts et dégoûts qui entraînent en jeu dans les goûts pour les pratiques. D'un point de vue méthodologique, nous avons alors pu établir des séries de questions sur ces rapports au corps, aux pratiques et d'un point de vue analytique trouver la nécessité d'interroger la pratique de la sexualité comme étant un moment socialisateur.

En fin de recherche, et alors que l'écriture des analyses était assez avancée, nous avons recruté deux nouveaux enquêtés dans notre population d'enquête : Emeline et Ahmad. Les entretiens et l'analyse de ceux deux cas nous a permis de prendre mieux en main les problématiques sociologiques liées aux goûts amoureux. Dans un premier temps, ils nous ont permis de nous rendre compte de la façon dont nous avons trop peu traité la question des processus de socialisation aux goûts et sentiments amoureux et que notre dispositif

méthodologique était fabriqué de façon à travailler en détail sur les goûts et socialisations sexuelles, mais trop peu sur l'amour. Lors de ces séries d'entretien, nous avons rajouté des questions sur l'amour (qui n'ont pas pu être posées à l'ensemble des autres enquêtées). Les analyses que nous en avons tirées (notamment sur la façon dont l'amour est un lieu de magie du social (voir chapitre 5), sous-tendu par des rapports de domination et qu'il est un domaine intéressant pour étudier la question de la valeur et de la grandeur d'un individu dans une société]<sup>163</sup>) nous ont permis de ré-analyser notre matériau existant afin de dégager des résultats sur la question des goûts et socialisations amoureuses. Malgré les faiblesses du dispositif méthodologique initial, plusieurs questions, parce qu'elles étaient assez larges, amenaient les enquêté.e.s à parler d'amour. Ainsi, au regard des analyses des entretiens d'Emeline et Ahmad, nous avons pu exploiter des données qui étaient jusque-là passées inaperçues, opérer un « retour à l'amour », et ne pas laisser ces questions totalement dans l'ombre.

### **Appréhender les processus de socialisation.**

Après avoir évoqué les principales étapes de révision de la grille d'entretien, nous allons exposer quelques détails de cette construction et des remaniements effectués. Cela revient à rendre compte des techniques méthodologiques, construites en tâtonnant, que nous avons tenté de mettre en place pour saisir les processus de socialisation.

De manière générale notre démarche a consisté à remonter « le fil » des processus de socialisation à partir de ce que nous pouvons nommer des « points de prise ». Ils nous ont semblé être des prises pour la préhension des processus et sont des dispositions, des pratiques, une ou des manières d'être, d'agir, de penser, de préférer, autrement dit, un certain « état dispositionnel » des individus que nous avons interrogés.

Commencer les entretiens par la question « est-ce que tu peux me raconter comment ça s'est passé quand tu t'es rendu compte que tu préférerais les filles/les garçons ou quand tu t'es rendu compte que tu étais homosexuel.le ? » nous a permis d'appréhender deux points différents : d'abord celui d'un moment de potentielle bifurcation dans le parcours, à partir de laquelle on peut interroger les contextes et cadres socialisateurs et trouver d'autres moments de bifurcation dans les parcours, ainsi que des discours sur soi en tant qu'homosexuel et leur évolution. Aussi, au sein de la grille d'entretien nous avons établi trois grands types de questions : celles qui permettent d'avoir accès à des discours sur soi et qui informent sur des

---

<sup>163</sup> SCHOTTÉ, Manuel, *La valeur des individus, Genèses*, 2015/3-4, n° 100-101, p. 225-230 ; SCHOTTÉ, Manuel, *La valeur du footballeur. Socio-histoire d'une production collective*, Mémoire pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, Université Paris Saclay, 2017.



rappports au monde et à soi, des questions sur des pratiques, des questions sur les points de bifurcation ou de changement dans les trajectoires. Ce sont les principales questions qui permettent d'accéder aux points de prise des processus de socialisation que nous avons mentionnés.

En outre, nous avons pu traduire empiriquement les usages de *La Distinction*. En effet, la mise en espace social des pratiques, nous permet de décliner plusieurs questions et pistes de recherche : comment se répartissent dans l'espace social les façons de se présenter, de parler de soi et de l'homosexualité ? Comment se répartissent les goûts sexuels et amoureux dans ce même espace ? Ensuite, la prise en compte du lien entre les pratiques situées et les jugements tenus sur elles, permet d'aborder des questions qui concernent les rapports de distinction, de stigmatisation au sein de la population homosexuelle : quels sont les jugements, amoureux ou non, que les individus portent les uns sur les autres individus en fonction du genre et des différences de classe ? En outre, la mise en évidence des trajectoires au sein de l'espace social, accompagnée de la mise en exergue des logiques sociales qui les orientent, nous permet d'introduire les questions suivantes : existe-t-il une position sociale des pratiques ou types de pratiques homosexuelles ? Comment sont socialement teintées les pratiques amoureuses et sexuelles en fonction de leur place dans cet espace ? Ces pratiques servent-elles des procédés de distinction des enquêté.e.s ? Enfin, l'inscription des trajectoires des enquêté.e.s dans l'espace social, mêlée au principe de différenciation, permet d'objectiver les moments de construction des pratiques amoureuses et sexuelles et de bifurcations au sein des trajectoires ou dans ces pratiques, en même temps que les différents processus de socialisation qui les fabriquent selon la place occupée dans l'espace social.

Nous allons maintenant entrer dans le détail de la démarche à partir de laquelle nous avons pu « voir » les processus de socialisation.

*Saisir les processus de socialisation par la variation des discours sur soi dans la même trajectoire et dans la mise en rapport de différents parcours.*

Dans la chronologie de l'enquête, une des premières questions analytiques que nous avons traitée est celle de la variation des discours sur soi en tant qu'homosexuel.le et sur l'homosexualité. Elle était d'une part la plus évidente lorsque l'on commence à travailler la question des différenciations sociales – les différenciations au cours d'un même parcours et entre milieux sociaux se voient très vite –, d'autre part, elle était méthodologiquement, un des points de prise de processus de socialisation le plus facile à appréhender.

Afin de « remonter les fils » des socialisations qui forment et transforment les discours sur soi et l'homosexualité, nous avons posé des questions chronologiques qui permettaient de saisir les différentes façons de se penser des enquêté.e.s en fonction des moments de leurs trajectoires. La question de début d'entretien permettait d'obtenir des indications sur l'évolution des représentations de soi. Comme l'ensemble de la « vérité » sur les enquêté.e.s n'est pas contenue dans leur discours et que les processus de socialisation sont à reconstruire, la déclinaison des relances sur l'évolution des façons de parler de soi, de se penser, au rapport de ce que les enquêté.e.s du milieu militant appelaient leur « prise de conscience » de l'homosexualité a permis de retracer cette évolution, ainsi que les contextes et individus qui l'ont rendue possible dans la façon dont elle s'est construite.

Ensuite, nous avons également posé des questions sur les personnes et contenus culturels qui les avaient particulièrement marqués dans leur rapport à leur homosexualité (« est-ce qu'il y a des livres, des films qui t'ont particulièrement marqué ? », « quelles sont les personnes qui ont été particulièrement importantes pour toi, dans ton parcours ? », dont l'objectif était de trouver les *cadres* socialisateurs ayant participé à ces représentations de soi et de l'homosexualité. Des questions sur la fréquence de fréquentation de certains lieux comme les associations, les écoles permettaient de renseigner sur ce qui se déroulait dans ces *cadres* socialisateurs, ainsi que sur les temporalités des socialisations (durée, fréquence). De plus, nous avons mis en rapport le matériau obtenu avec la documentation portant sur l'homosexualité trouvée sur le terrain associatif (il n'y en avait pas sur les autres terrains), ainsi qu'avec le contenu des livres, prospectus, brochures que les enquêté.e.s ont lus. Ainsi, nous avons pu analyser les logiques, discours contenus dans les lectures marquantes pour les enquêté.e.s, ainsi que comprendre comment ils et elles ont été socialisé.e.s par ces lectures.

Ces actes de recherche, mis bout à bout, permettent de reconstruire une partie des processus de socialisation de formation et transformation des discours sur soi. Cependant, ils ne permettent pas de saisir des pratiques liées au corps, à la sexualité, à l'amour, ou encore l'ensemble du non-conscient des enquêté.e.s, et aux processus de socialisation de fabrication des goûts amoureux et sexuels. Ainsi, prêter attention à la construction des discours sur soi, aux normes sur les façons de se présenter, de parler de soi, de l'homosexualité, aux cadres interprétatifs présents dans les contextes sociaux traversés par les enquêtées qu'ils s'approprient pour donner du sens à ce qu'ils vivent n'est qu'une première étape de l'enquête<sup>164</sup>.

---

<sup>164</sup> BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 62, n 1, 1986, p. 69- 72.

Les récits sur soi permettent de mettre en exergue certaines dispositions à aimer, ne pas aimer, à préférer, à être dégoûté pour des façons d'être et de faire chez des partenaires, ainsi que des points de bifurcation dans les trajectoires qui constituent des points de prise de processus de socialisation qui construisent le non-conscient et le corporel.

*Approcher les processus de socialisation par la comparaison des « états dispositionnels » d'un individu à différents moments de son parcours.*

C'est comme cela que dans le cas des femmes militantes (en premier lieu) nous avons pu mettre en évidence des processus de socialisation de transformation. Chez ces enquêtées, les premiers entretiens permettaient de remarquer des goûts amoureux et sexuels différents aux âges de 16, 17 ans, où elles fréquentaient des hommes, puis aux âges de 20, 22 ans, où elles fréquentaient des femmes. Nous avons donc a priori affaire à des dispositions différentes, le but de l'enquête étant de comprendre les socialisations qui avaient rendu possibles ces changements, et la fabrication de nouveaux goûts, soit en coexistant avec les anciens, soit en les remplaçant, etc. Ainsi, après avoir identifié des goûts à différents moments, nous avons élaboré des questions qui ont pour objectif de comprendre ce qui s'est déroulé entre ces deux états du système dispositionnel des enquêtées.

Par exemple nous avons posé des questions sur les relations amoureuses et sexuelles en suivant la chronologie de la trajectoire, ainsi que des relances de façon à faire détailler à chaque fois par l'enquêté comment s'étaient nouées les relations, quelles étaient les caractéristiques qu'il/elle avait trouvé attirantes chez son/sa partenaire, comment s'était déroulée la relation, puis la rupture, quelles ont été les pratiques liées à l'amour et à la sexualité qui ont été appréciées et dépréciées avec ce partenaire, quels étaient les sentiments et les souhaits relationnels vis-à-vis du futur amoureux et sexuel ; puis de nouveau la même boucle de questions avec les partenaires suivant.e.s. Procéder ainsi, sur les différents domaines et moments de l'existence énoncés plus haut, a permis de « remonter » les expériences des enquêtés et de tirer les fils des processus de socialisation qui ont construit leurs goûts amoureux et sexuels au moment de l'enquête.

De même, les questions telles que « est-ce qu'il y a des pratiques que tu aimais avant et que n'aimes plus maintenant ? », « est-ce qu'il y a des pratiques que tu n'aimais pas avant et que tu aimes maintenant ? », adossées à des relances pour demander à détailler selon les contextes, les moments de la trajectoire, les partenaires, ont permis de retracer des processus de socialisation.

### *Par la mise en rapport de différents parcours*

En outre, en mettant en relation les modalités de socialisation des enquêté.e.s, en fonction de positions sociales et parcours différents, nous avons pu observer que ce ne sont pas les mêmes socialisations et temporalités pour tous les enquêtés qui conduisent à avoir des goûts pour les personnes de même sexe. En effet, la mise en rapport de parcours différents permet l'objectivation de socialisations de renforcement, ainsi que d'interroger les logiques sociales qui produisent dans certains cas des processus de socialisation de transformation et dans d'autres cas des socialisations de renforcement.

Concernant notre objet, ce dernier type de processus de socialisation se remarque majoritairement dans les cas d'enquêtés hommes, où lorsqu'on les interroge sur leurs préférences sexuelles il semble a priori qu'il y a peu de variation dans les goûts amoureux et sexuels à différents moments de leur trajectoire. En effet ce sont eux qui déclarent le plus souvent en entretien que leur homosexualité était présente, chez eux, depuis le début de leur vie (« j'ai toujours été pédé »). Et nous ne pouvons pas simplement déduire une disposition des discours des enquêtés. Ainsi la comparaison des « états dispositionnels » des individus dans un même parcours ne permet pas toujours de remonter facilement jusqu'aux processus de socialisation. Plus précisément, nous pouvons observer des différences de préférences dans les pratiques sexuelles effectuées dont nous pouvons montrer les socialisations qui les fabriquent, par exemple dans le cas des enquêtés qui apprennent à aimer la pratique de la pénétration anale : il est possible d'analyser les socialisations qui se déroulent lors de la pratique de la sexualité, mais il est moins évident de « voir » les socialisations qui ont construit les goûts pour les personnes de même sexe. Cela est dû au fait que pour appréhender les processus de construction de ces goûts amoureux et sexuels, il convient d'analyser la construction de multiples dispositions, manières d'être et de faire qui ne sont pas bornées à un seul domaine de la vie des individus, et non d'une seule disposition. En effet, l'empirie amène rapidement à constater qu'il n'existe pas une « disposition à l'homosexualité », pas plus qu'à l'hétérosexualité, mais que c'est un enchevêtrement, complexe, de différentes propensions à aimer ou ne pas aimer, construites dans des contextes sociaux et temporalités variables, qui amènent les individus à aimer être en couple et pratiquer la sexualité avec des personnes de même sexe.

En outre, il semble plus compliqué d'objectiver sociologiquement les socialisations de renforcement, et les logiques sociales qui les produisent, par rapport aux transformations et conversions : cela revient à interroger l'évidence. Afin d'opérer cette analyse nous avons cherché les moments durant lesquels les enquêté.e.s pouvaient être dans des contextes où des

socialisations entraient en concurrence ou se confrontaient. Par exemple, avec le récit du rapport sexuel avec une personne de l'autre sexe, il nous a été possible de comprendre comment ces instants socialisateurs jouaient comme repoussoir et venaient renforcer des préférences existantes, tout en fermant l'espace des possibles des transformations individuelles dans ce domaine de leur vie. Nous avons prêté une attention particulière aux moments des trajectoires où l'on remarque statistiquement des changements, des étapes, points de bifurcation dans les trajectoires ou l'apparition de nouvelles pratiques chez les individus : par exemple le premier rapport sexuel, la première mise en couple, après une rupture amoureuse, etc.

En associant ces deux actes de recherche, il est alors possible d'appréhender ce qui produit l'homogénéisation des systèmes de disposition et l'absence de grandes transformations. Nous pouvons ainsi comprendre ce qui rend les processus de socialisation de transformation possibles.

Enfin, la mise en rapport de parcours se déroulant à différents endroits de l'espace social, permet, avec l'ensemble des questions déjà évoquées de rendre compte des processus de socialisation en prenant en compte la façon dont leurs produits sont socialement teintés. Cela a pu nous amener à l'une des constatations son négligeable de cette recherche : alors que l'homosexualité et l'hétérosexualité sont pensées comme étant des catégories et réalités sociales homogènes, il n'en est rien.

### **Les angles morts du dispositif méthodologique.**

Malgré ce que nous venons d'évoquer, notre dispositif méthodologique amène, par sa fabrication, des angles morts et des limites qui se sont fait jour durant l'enquête.

Tout d'abord si nous avons tenté de montrer et d'analyser l'ensemble des dispositions qui conduisent nos enquêtées à aimer entretenir des relations amoureuses, sexuelles et de couple avec les personnes de même sexe, nous n'avons pas pu étudier avec la même précision l'ensemble des socialisations qui les fabriquent. Notre objet et notre terrain, peu défrichés, nous ont conduite à avancer à tâtons aussi bien pour trouver la façon la plus pertinente pour saisir des processus de socialisation inconnus que pour les analyser. Ainsi, notre attention s'est beaucoup portée sur les façons d'objectiver la sexualité et les goûts sexuels. Si le présent travail contient des éléments sur les goûts amoureux, il en analyse peu les processus de socialisation qui les fabriquent. Nous pouvons néanmoins espérer que les réflexions méthodologiques et analytiques de cette recherche rendront plus facile leur appréhension dans de prochains travaux.

Nous avons également travaillé sur les processus de socialisation les plus facilement visibles et « attrapables » avec l'état des connaissances qui était le nôtre au début et au cours de

la recherche. Nous avons par exemple pu mettre en évidence des dispositions, manières d'être, de faire, d'agir qui entrent en jeu dans la construction des goûts pour les personnes de même sexe, mais qui lors des entretiens n'apparaissent qu'à l'état de « trace » et dont il était difficile de « trouver » les processus de socialisation qui les ont fabriquées. C'est par exemple le cas des socialisations au propre et au sale. En effet, les considérations sur ce qui est propre et sale ont des effets importants sur les goûts et dégoûts sexuels, mais leur construction relève de processus de socialisation assez silencieux que notre enquête par entretiens ne nous a pas permis de mettre au jour. Les socialisations au propre et au sale, comme d'autres socialisations silencieuses sont peut-être plus faciles à appréhender par l'observation et l'enquête ethnographique que par une enquête par entretiens qui ne s'est pas fixé pour ambition méthodologique de les appréhender précisément.

Un autre angle mort du dispositif méthodologique concerne l'investigation des socialisations primaires, qui nous ont été plus difficiles à enquêter que les socialisations secondaires. Si certains enquêtés relatent des éléments qui permettent de retracer les socialisations enfantines, nous avons assez vite été confrontée au problème de la mémoire et de l'impossibilité d'observer ces socialisations en train de se faire.

## **2.2. Objectiver la sexualité et faire parler des pratiques sexuelles par entretien.**

La littérature sociologique actuelle laisse peu d'espoir sur les possibilités d'enquête concernant la sexualité, celle-ci étant régulièrement décrite comme difficilement objectivable (« Non observable et peu objectivable, la sexualité physique est également difficile à conter et à dire, bien que facile à suggérer métaphoriquement. »<sup>165</sup>). En effet, des obstacles de différentes sortes apparaissent lorsque l'on cherche à réaliser une enquête sur les pratiques sexuelles.

Tout d'abord, des obstacles liés au langage et aux mots pour en parler. Ainsi, Michel Bozon explique que « Les registres sémantiques possibles sont d'une part le registre argotique (“pipe”), évoquant une transgression, voire une spécialité de prostitution, d'autre part le langage technique de la sexologie (fellation). Mais la façon la plus courante et la plus universelle d'évoquer l'activité sexuelle s'effectue à travers des termes ordinaires utilisés de manière métaphorique dans le contexte de l'amour physique, et qui permettent de dire sans nommer explicitement. »<sup>166</sup> Ensuite, un autre obstacle réside dans la difficulté, voire l'impossibilité, pour

---

<sup>165</sup> BOZON, Michel, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, p. 5.

<sup>166</sup> *Ibid.* p. 5

les enquêt.e.s de parler de leurs pratiques sexuelles : « Dans les enquêtes par entretien sur la vie personnelle et affective, l'activité sexuelle n'est à peu près jamais mentionnée. L'interprétation suivante peut être proposée : les sujets sollicités manifesteraient par cette résistance un refus farouche de l'objectivation de leurs actes sexuels par le langage, et refuseraient ainsi que leurs pratiques sexuelles soient traitées comme un objet indépendant des significations qu'elles ont pour eux. La réticence à évoquer précisément ses pratiques sexuelles traduit, dans la plupart des cas, la prégnance d'une "construction amoureuse" du rapport à la vie amoureuse et sexuelle »<sup>167</sup>. Michel Bozon note que les chercheur.e.s en sciences sociales mettent en place « Des stratégies complexes [...] pour que les enquêtés désignent leurs pratiques, sans avoir à les nommer ouvertement en face à face »<sup>168</sup>. Il mentionne également une enquête britannique dans laquelle les responsables de la recherche ont décidé de supprimer des questions sur la masturbation à cause des dégouts provoqués chez les personnes enquêtées. Ainsi, nous pouvons avoir l'impression que les meilleures voies d'accès pour l'étude des pratiques sexuelles résident dans les enquêtes quantitatives<sup>169</sup>, ou les enquêtes ethnographiques et par observation, lorsqu'il s'agit d'enquêter sur des sexualités ou dans des milieux marginaux<sup>170</sup>. Ainsi, ces travaux ont souligné les obstacles à l'enquête sociologique, notamment par entretien, sur les pratiques sexuelles.

De fait, notre enquête nous a amenée à nous confronter à ces obstacles et à trouver des moyens de les contourner ou de les dépasser. Tout d'abord, nous pouvons rappeler que les réticences des enquêt.e.s à parler de certaines pratiques ne concernent pas uniquement le domaine de la sexualité. En effet, Régis Schlagdenhauffen rappelle que « d'autres chercheurs considèrent en revanche que les résistances se situent ailleurs. Ainsi, dans son enquête sur la vie sexuelle en France, Mossuz-Lavau (2005) relate que les oppositions les plus grandes concernaient la politique. Les enquêtés étaient d'accord pour échanger autour de leur sexualité, mais non sur d'autres sujets qu'ils jugeaient intrusifs »<sup>171</sup>. Il nous semble ainsi méthodologiquement possible de nous servir des savoir-faire et savoir-être que d'autres

---

<sup>167</sup> *Ibid.* p.6

<sup>168</sup> *Ibid.* p.6.

<sup>169</sup> BAJOS Nathalie *et al.*, *Enquête sur la sexualité en France, op. cit.* ; GIAMI Alain, « Les récits sexuels : matériaux pour une anthropologie de la sexualité », *Journal des anthropologues*, 82-83, 2000, p.3 : « Les approches qualitatives de la sexualité présentent des limites qui sont liées au poids des représentations sociales de la sexualité qui pèsent sur les chercheurs aussi bien que sur les personnes interrogées »

<sup>170</sup> TRACHMAN Mathieu, *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, La Découverte, 2013 ; HUMPHREYS Laud, *Le commerce des pissotières. Pratiques homosexuelles anonyme dans l'Amérique des années 1960*, La Découverte, 2007.

<sup>171</sup> SCHLAGDENHAUFFEN Régis, « Parler de sexualité en entretien. Comment rendre public des propos privés », vol. 2, n° 69, *Hermès*, 2014, p. 34.

chercheur.e.s ont mis en place sur d'autres objets et terrains afin de parvenir à faire parler des pratiques sexuelles en entretien.

De la même manière, l'obstacle selon lequel « la difficulté à dire l'activité sexuelle est liée au fait que rien de sexuel n'advient qui n'ait été construit auparavant comme script [...]. Interrogés sur eux-mêmes, les individus ne peuvent dire leurs actes que dans le langage des scripts, qui sélectionnent les éléments significatifs, découpent l'activité sexuelle en unités discrètes et douées de sens, et relient le sexuel au non-sexuel. »<sup>172</sup>, peut se remarquer sur d'autres pratiques. En effet, il semble qu'il y ait peu de pratiques dont les individus parlent en les autonomisant des significations qu'elles ont pour eux, que cela concerne les pratiques scolaires, d'enseignement, de travail, de militantisme, les pratiques du corps, etc. Toutes les pratiques peuvent être racontées avec un filtre qui permet aux individus de leur attribuer un sens et d'y donner une cohérence. À l'inverse, peu de pratiques sociales sont racontées par les individus sous la forme de ce qui serait une « pure » description<sup>173</sup>. Ici encore, avoir affaire à des discours qui contiennent des descriptions de pratiques guidées par les représentations de ces pratiques n'est pas l'apanage de la « sociologie de la sexualité ». Si par ailleurs, Michel Bozon note qu'« Invités à évoquer leur activité sexuelle, les sujets ne savent que livrer les étapes d'une relation : les pratiques sexuelles ne sont pas nécessairement perçues, tant elles sont “prises” dans les relations. [...] Le sexuel est totalement enfoui sous l'affectif ou le psychologique »<sup>174</sup>, nous nous sommes efforcée de dépasser cet obstacle. En entretien nous avons procédé en posant tout d'abord des questions larges sur l'amour et la sexualité qui permettaient aux enquêtées de parler et de livrer une partie de leurs pratiques avec les représentations qu'ils et elles en avaient, ainsi qu'avec les émotions que cela suscitait chez eux, puis, une fois ce temps passé – qui consiste à « laisser parler » – nous sommes partie des pratiques racontées pour opérer des relances et faire développer sur les pratiques sexuelles.

En outre, nous savons que « La formulation des questions joue un rôle primordial, en particulier la première qui donne le ton de l'entretien »<sup>175</sup>. Concernant les registres sémantiques pour parler de la sexualité, nous avons en premier lieu utilisé les mots des enquêtée.e.s. Les questions étaient assez ouvertes pour que nous n'ayons pas à imposer notre propre registre

---

<sup>172</sup> BOZON Michel, « La signification sociale des actes sexuels », *op. cit.*, p.7

<sup>173</sup> Dans d'autres recherches en sciences sociales se pose la question de la mise en récit de soi par l'enquêté et de la difficulté d'accéder à certaines pratiques quand la présentation de soi face à l'enquêteur est en jeu. DARMON Muriel, *Devenir anorexique*, *op.cit.* ; LALLIER Joël, *Entrer dans la danse. L'Envers du Ballet de l'Opéra de Paris*, CNRS Éditions, 2017.

<sup>174</sup> BOZON Michel, « La signification sociale des actes sexuels », *op.cit.*, p. 6.

<sup>175</sup> SCHLAGDENHAUFFEN Régis, « Parler de sexualité en entretien. Comment rendre public des propos privés », *op. cit.*



sémantique. Lors des relances nous avons repris les mots des enquêté.e.s, puis avons déroulé des questions sous la forme « et pour les autres pratiques ? » qui permettaient de ne pas suggérer certains actes sexuels plus que d'autres, et là encore, aux enquêté.e.s de s'exprimer avec leur vocabulaire. Ainsi, aucun usage de métaphore n'a été utilisé pour parler des pratiques sexuelles.

Par ailleurs, nos caractéristiques sociales ont certainement pu offrir un « avantage » dans les possibilités que nous avons eu pour aborder ce sujet avec les enquêté.e.s. En effet, « Isabelle Clair a montré que l'imaginaire social d'une masculinité considérée comme prédatrice rendait la conduite d'une enquête sur l'entrée dans la sexualité des jeunes quasi impossible pour un enquêteur de sexe masculin. Les jeunes avaient refusé de s'entretenir avec lui, considérant comme suspect le fait qu'un chercheur puisse s'intéresser à ces questions. À l'inverse, les garçons comme les filles s'étaient montrés particulièrement disposés à s'entretenir avec une femme. »<sup>176</sup> Colin Giraud racontait également que ses enquêtés l'avaient apostrophé afin de lui demander s'il ne se servait pas de son sujet de thèse pour pouvoir draguer. Ainsi, le fait d'être une femme, souvent d'un âge similaire à celui des enquêté.e.s, ayant des pratiques uniquement hétérosexuelles a probablement permis de faciliter les prises de paroles des enquêté.e.s.

Pour autant, les possibilités d'enquête sur la sexualité ne nous semblent pas dissociables des possibilités d'enquête tout court. Ainsi, nous allons exposer les ficelles du métier<sup>177</sup> que nous avons mis en place pour aborder les pratiques sexuelles en entretien, dans le cadre plus général de celles que nous avons mises en place pour mener cette recherche.

### **2.3. Place sur les terrains d'enquête, possibilités d'enquête et angles morts du terrain.**

Nous allons, à présent, analyser les entrées sur le terrain, les relations qui s'y sont déroulées et les effets engendrés sur la production des matériaux. Comme le rappelle Daniel Bizeul, « Nombre des informations dont se servent les sociologues sont obtenues dans le cadre de relations de face à face avec les personnes prises pour objet d'étude. La qualité de ces informations va donc dépendre pour une part de la nature des relations ayant permis leur obtention. [...] Faire état de la façon dont l'enquête s'est déroulée et des conséquences en découlant sur l'usage des informations obtenues devient dès lors un élément utile de la communication d'une étude. »<sup>178</sup>. De plus, c'est seulement en rendant compte des modalités

---

<sup>176</sup> *Ibid.*

<sup>177</sup> BECKER Howard, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, 2002.

<sup>178</sup> BIZEUL Daniel, « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue française de sociologie*, 1998, 39-4, p. 751.

précises de production des matériaux que l'on peut permettre aux pairs la vérification scientifique du travail, et préciser les champs de validité de nos résultats<sup>179</sup>.

Si l'on se réfère à la typologie des enquêtes proposée par Florence Weber et Stéphane Beaud, nous avons, en partie, mené une enquête par dépaysement<sup>180</sup>, c'est-à-dire, dans des univers sociaux inconnus de nous pour ce qui concerne les milieux militants et des grandes écoles. S'agissant du terrain auprès des milieux populaires, l'enquête pourrait être qualifiée d'enquête de proximité, car nous l'avons conduite dans un lieu et auprès de personnes dont nous partageons l'appartenance et l'origine sociale durant l'enfance et l'adolescence. Tout cela n'est pas sans avoir eu d'effets sur les relations d'enquête et la production des matériaux. Et, si la présentation de l'entrée sur les terrains d'enquête peut sembler classique, elle est nécessaire scientifiquement en ce qu'elle permet d'explicitier les conditions de production du matériau et en ce qu'elle peut être porteuse de connaissance sur l'objet et sur la « cuisine » du sociologue qui lui permet de maintenir sa place sur le terrain.

### **2.3.1 Entrer sur les terrains et se faire une place.**

Les conditions d'entrée, de présence et de possibilités d'enquête n'ont pas été similaires sur l'ensemble des terrains de recherche.

Le terrain associatif comporte deux associations. Le Centre LGBT, où hommes et femmes sont présentes, mais où les hommes sont majoritaires dans la présence à l'association comme dans l'occupation des postes de direction et gestion de l'association ; et le Centre Lesbien, une association de femmes non mixte acceptant les femmes sur des critères d'auto-identification en tant que femme. L'entrée au Centre LGBT s'est réalisée par prise de rendez-vous auprès du président. Par mail, nous avons sollicité un rendez-vous en lui disant que nous étions étudiante en sociologie et souhaitions effectuer une recherche sur les expériences de vie avec l'homosexualité auprès de son association. Notre demande a été acceptée après une rencontre dans un café qui nous a permis d'expliquer notre recherche. Nous nous y sommes rendue deux fois par semaine durant trois ans. Notre présence a vite été acceptée par les militants de l'association, le président nous faisant remarquer que « contrairement aux autres

---

<sup>179</sup> « [...] c'est par l'indication du contexte de tel propos ou de tel acte, par la mention du type de relation existant à un moment donné avec l'interlocuteur ou avec l'ensemble d'un groupe, plus globalement par le récit de son enquête, que le chercheur va s'efforcer de montrer la valeur de ses informations et le bien-fondé de son analyse. » ; « Certes, le chercheur peut être convaincu de tenir un protocole d'enquête exemplaire ou une ligne de conduite ingénieuse. Mais rien de cela ne suffit, dans le vif de l'action, à le rendre maître des relations qu'il engage, ou qu'engagent les enquêteurs. Il devient dès lors nécessaire de faire état, d'une façon ou d'une autre, de ce qu'ont été ces relations et des conséquences qui en découlent pour l'usage des informations obtenues. », BIZEUL Daniel, « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *op.cit.*, p. 753.

<sup>180</sup> BEAUD Stéphane, WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, *op.cit.*

étudiants » (l'association est très sollicitée par les étudiants de sciences sociales pour des questionnaires afin de produire un mémoire ou un dossier pour un cours) nous étions différente et plus fiable (« toi c'est pas pareil, tu viens souvent et tout »). Ainsi, cette présence régulière nous a permis d'être créditée de fiabilité.

Nous avons procédé de la même manière pour contacter le Centre Lesbien. Nous avons envoyé un mail expliquant que nous nous intéressions à la construction des parcours des personnes homosexuelles et que nous aimerions réaliser des entretiens auprès des membres de leur association. Cette association fonctionnant en autogestion, les femmes militantes nous ont invitée à une de leurs permanences pour que nous nous présentions à tous les membres, afin qu'elles s'accordent sur la réponse à donner à ma demande. Elles ont accepté ma présence sous certaines conditions. Nous avons été invitée aux permanences de l'association, mais pas aux séances de travail, qu'elles souhaitaient maintenir fermées. Au moment de la négociation du terrain, Aurélie, qui s'occupe particulièrement des actions qui tournent autour de la santé sexuelle – avec laquelle nous avons eu le plus affaire – nous a expliqué qu'il leur était arrivé de refuser l'entrée de l'association à des étudiants. Les réticences de ces femmes militantes se nourrissent d'expériences négatives avec des étudiants de sciences sociales. Elles sont ainsi fortement critiques à l'endroit des étudiants qui sollicitent des entretiens et s'en vont aussi vite qu'ils sont venus. Aurélie et Gabrielle nous ont exprimé leur colère vis-à-vis d'un étudiant homme, auquel elles avaient refusé l'entrée parce qu'il était un homme et que l'association était non mixte, lorsqu'il leur répondit que c'était la non-mixité qu'il souhaitait observer. Ayant le sentiment de passer pour des bêtes de foires, elles ont arrêté les discussions avec lui en étant très colère face à ces façons de faire. Le terrain associatif apparaissait comme étant potentiellement difficile d'accès à cause de multiples demandes d'enquête émanant d'enquêteurs perçus comme irrespectueux des militant.e.s, en raison de leurs façons d'enquêter. Notre travail a alors consisté à montrer patte blanche au sein des associations, aussi bien ce qui concerne la problématique de l'enquête, que dans les manières d'interagir avec les personnes et les façons de conduire la recherche et les entretiens.

Au sein du Centre Lesbien, nous avons bénéficié d'une « bonne réputation » après avoir réalisé de premiers entretiens avec Aurélie, qui a parlé aux autres militantes du fait qu'ils s'étaient bien passés (« les entretiens c'est sympa, on discute, on boit du thé »). Des militantes de l'association nous ont écrit, sans que nous les sollicitions, pour réaliser les entretiens, puis ont parlé à d'autres militantes, qui ont à leur tour accepté le principe des entretiens. C'est au sein de ce terrain de recherche que nous avons recruté les deux femmes transsexuelles. L'une d'elles était intéressée par notre recherche et les entretiens, mais pensait qu'elle ne

correspondait pas aux personnes pouvant être interrogées, dû à son changement de sexe. Comme elle se présente comme femme et lesbienne, nous lui avons dit qu'elle faisait partie des personnes que nous pouvions interroger. La seconde, intéressée aussi par la recherche, par convictions – politiques – qu'il est important de rendre visibles les parcours des minorités et après avoir apprécié le travail de Natacha Chetcuti<sup>181</sup>, s'est volontiers jointe aux autres pour une série d'entretiens.

La mise en contact avec les femmes de milieux populaires s'est effectuée grâce à deux membres de notre famille. Elles sont filles d'ouvrier d'usine et travaillent toutes deux à la poste (catégorie C. Anne a un Cap couture et Jeanne aucun diplôme). Anne a pratiqué le hand-ball dans une équipe où la moitié des femmes étaient homosexuelles. C'est elle qui a joué un rôle d'intermédiaire en nous mettant en contact avec ses amies handballeuses. Nous les avons jointes par téléphone, avons eu une première rencontre avec elles pour parler de notre travail et du principe des entretiens, puis nous avons commencé la série de rendez-vous. Nous avons également sollicité une autre tante, Jeanne, qui a des pratiques et relations homosexuelles, pour nous mettre à contact avec des connaissances à elle. Elle a accepté volontiers, notamment parce qu'elle était dans une période particulière de sa vie : ayant une maladie incurable, elle sortait d'une période d'accentuation de la maladie dont elle a pensé ne pas sortir vivante et s'est servi des entretiens pour (nous) laisser une trace d'elle (« comme ça il te restera quelque chose »). Nous envisagions de réaliser des entretiens avec une autre de ses sœurs, qui a vécu avec une femme pendant une dizaine d'années, afin de tester la question du rôle de la place dans la fratrie dans la construction des goûts pour le même sexe en milieu populaire. Cette autre tante qui avait dans un premier temps laissé la porte ouverte à « m'aider pour [mon] travail » a ensuite refusé assez violemment en nous demandant de ne plus la déranger. Après avoir formé un couple avec une femme, elle s'est remise avec un homme, avec qui elle a eu deux enfants. Elle ne souhaite pas parler de cette période de sa vie, comme si la vie en couple hétérosexuel avait refermé une parenthèse, ou comme si ne plus en parler permettrait de donner ou maintenir une structure de plausibilité à sa vie actuelle, ou encore, comme si elle craignait que sa « vie d'avant » soit connue ou étalée devant ses enfants ou son conjoint. Avant de couper court aux échanges sur ce sujet elle me dira qu'avoir des relations avec des femmes permettait « d'avoir du plaisir sans tomber enceinte ».

Nous avons donc interrogé des personnes de notre environnement familial. Anne nous a mises en contact avec Alba et Carole en leur expliquant « ma nièce fait une recherche sur

---

<sup>181</sup> CHETUCUTI Natacha, *Se dire lesbienne, op.cit.*

l'homosexualité, elle voudrait te poser des questions ». Elles ont toutes deux accepté. Carole dit avoir accepté les entretiens tout de suite pour deux raisons : d'abord parce qu'elle y voyait une occasion de parler librement d'une chose dont elle ne parle jamais (« c'est bien de pouvoir en parler aussi [...], tu vas faire une thèse... Y a pas d'a priori quoi je veux dire, on peut en parler librement, je veux dire, je trouve que c'est, c'est bien quoi ») ; ensuite parce qu'ayant une grande confiance en notre tante elle nous a fait confiance (« Bon et puis je connaissais Anne, je sais qu'y avait aucune crainte à parler quoi. »). Alba a accepté parce que nous étions la nièce d'Anne et qu'elle nous a connue enfant (bébé). Séverine, ancienne compagne de Jeanne a accepté de faire un entretien avec quelques réticences puis a refusé de poursuivre. Elle est le seul refus auquel nous avons eu affaire. La trop grande proximité avec nous et notre tante, puisque nous nous sommes fréquentées assidument pendant une dizaine d'années, le temps de sa relation avec Jeanne, a probablement joué sur son refus.

Les intermédiaires ne connaissaient pas d'hommes et nous souhaitions mener l'enquête auprès d'hommes de milieux populaires. Notre mère a joué le rôle d'intermédiaire en nous mettant en contact avec un jeune homme appartenant aux fractions basses des classes moyennes<sup>182</sup>. Olivier suit des études de design après une scolarité durant laquelle ses résultats scolaires tournaient autour de la moyenne. Il est le fils d'un homme, lui-même fils de forain venant d'un milieu populaire et marginalisé dans la région dans laquelle il vit au moment de l'enquête (gens du voyage), qui a connu une petite ascension sociale par le mariage et le travail (sa femme disposait d'un capital social qui lui a permis d'entrer dans la fonction publique territoriale sur un poste de catégorie C). Nous avons pu interroger Olivier et son père dans l'optique d'avoir plus d'éléments sur les socialisations primaires. Nous avons également interrogé le petit ami d'Olivier, Jérôme (étudiant, travaillant pour financer ses études), qui est fils de gendarme. Natif du nord de la France, il est venu s'installer dans le sud est, pour suivre un petit ami et vivre ses relations amoureuses et sexuelles loin de l'univers familial dont il craignait une mauvaise réaction à l'annonce de ses préférences amoureuses.

Concernant les « grandes écoles », nous avons pu rencontrer aussi bien des femmes que des hommes, grâce à une intermédiaire. Grâce à ses réseaux elle connaissait des étudiants et étudiantes dans différentes filières de « grandes écoles », qui ont d'abord accepté que nous les contactions par mail. Nous avons sollicité une première rencontre, qui a duré entre 1h et 1h30, en les invitant à boire un verre dans un bar, de manière à leur présenter la recherche. Cette

---

<sup>182</sup> CARTIER Marie *et al.*, *La France des « petits-moyens »*. Enquête sur la banlieue pavillonnaire, La Découverte, 2008.

rencontre était destinée à faire en sorte que les enquêtés nous connaissent déjà un peu, de façon à ce qu'ils puissent commencer à nous faire confiance. Ils ont ainsi pu nous poser des questions sur nous et sur la recherche. Le but était de faire en sorte d'avoir le moins de refus pour l'acceptation de la participation à l'enquête et le moins de refus de poursuite de la série d'entretiens.

### **2.3.2. Distances sociales avec le terrain : des effets des préférences sexuelles et de la position sociale de l'enquêtrice.**

Conduire une recherche sur trois terrains, où les enquêté.e.s ont des positions sociales différentes et parfois assez éloignées, amène la chercheuse à occuper des places et rôles différents. La conscience et l'explicitation de ce que sont ces distances, entre les enquêté.e.s et la chercheuse, relève de plusieurs nécessités et intérêts. Tout d'abord c'est par leur connaissance qu'il est possible de tenter de diminuer les formes de violences symboliques que l'enquêtrice peut produire au cours de l'enquête<sup>183</sup> ; mais également tenter de diminuer celles qu'elle peut subir, si elle se retrouve en face d'individus dominants<sup>184</sup>. Ensuite, cela permet de comprendre les effets de la présence de la chercheuse sur le terrain et comment ses façons d'être et faire influent sur la production du matériau<sup>185</sup>. Enfin, exposer ces distances et la manière dont nous les avons traitées, permet aux pairs de vérifier les conditions de production des matériaux et des analyses.

Les formes de distances sociales avec lesquelles il a fallu composer durant l'enquête concernent la position sociale (forme de proximité ancienne avec les femmes de milieux populaires, mais qui n'a plus lieu au moment de l'enquête, proximité récente avec les étudiant.e.s des « grandes écoles » par le partage d'une condition étudiante, distance avec les enquêt.e.e.s des milieux militants) ; le genre (lors, par exemple, de la conduite d'entretien avec des hommes) ; et les préférences amoureuses et sexuelles (l'enquêtrice a des pratiques exclusivement hétérosexuelles et enquête sur des individus qui ont des pratiques homosexuelles).

Ces différences de préférences amoureuses et sexuelles entre la chercheuse et ses enquêt.e.s révèlent une partie de la structuration des rapports sociaux de sexe sur le terrain

---

<sup>183</sup> BOURDIEU Pierre, *La misère du monde*, Seuil, 1993.

<sup>184</sup> CHAMBOREDON Hélène *et al.*, « S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », n 16, *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 1994, p. 114-132.

<sup>185</sup> SCHWARTZ Olivier, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, PUF, 1990.

militant<sup>186</sup>. En effet, elles permirent d'informer sur les rapports entre les hommes homosexuels, les femmes homosexuelles et les personnes hétérosexuelles rencontrées. Leur analyse nous a permis de trouver quel type de posture adopter sur le terrain et de comprendre les rôles que nous ont fait jouer les enquêté.e.s (en plus du fait que cela peut être porteur de connaissances sur l'objet, notamment sur la vision différenciée de l'hétérosexualité selon les parcours sexuels et le positionnement politique des enquêté(es)). Nos préférences amoureuses et sexuelles ont eu des effets sur les relations de terrain, les négociations d'entretien ainsi que sur les possibilités de notre maintien sur les terrains de recherche. Sur les terrains associatifs et des « grandes écoles » les enquêté.e.s pensaient que l'enquêtrice était elle-même homosexuelle (si nous sommes biographiquement concernées par l'homosexualité c'est par le fait d'avoir eu dans notre entourage propre des personnes qui ont des relations amoureuses et sexuelles avec des personnes de même sexe). Notre hétérosexualité nous a beaucoup inquiétée dans les premiers temps du terrain, car nous craignons qu'elle nous pose des problèmes pour conduire cette recherche. Les différentes mises en garde au sein de l'espace local de formation universitaire sur les possibilités de travail sur cet objet et les terrains choisis<sup>187</sup>, associées à la fréquentation de militant.e.s ayant de forte préconisation sur les manières d'être et de faire quant à ces objets et terrain, nous ont amenée à douter de la possibilité de nous rendre et de nous faire accepter sur les terrains militants. Par exemple, nous appréhendions que notre hétérosexualité se devine par notre corps (port de maquillage constamment et port régulier de chaussures à talons)<sup>188</sup> et que cela nous empêche d'accéder à certains groupes (notamment les militants).

D'ailleurs, ce ne sont pas les mêmes jugements qui ont été portés sur notre corps et nos façons de nous habiller selon les terrains, notamment entre le Centre gay et lesbien et le Centre Lesbien. Dès le début de l'enquête, nous avons toutefois fait attention aux façons de nous vêtir, suite aux observations des façons de s'habiller des femmes fréquentant les associations. Ainsi, pour nous rendre au Centre Lesbien, nous n'avons pas porté de talons et de bijoux, diminué la quantité de maquillage appliqué sur notre visage et opté pour des vêtements aux formes basiques et couleurs neutres (jean, tee-shirt, pull marron ou noir).<sup>189</sup>

---

<sup>186</sup> GROJEAN Olivier, « Les aléas d'un terrain comme révélateurs de sa structuration. Gestion et objectivation d'une relation d'enquête sur une mouvance radicale et transnationale », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 17, 2010, p. 63- 76.

<sup>187</sup> Voir chapitre 1.

<sup>188</sup> SYLVIA FAURE, *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*, La Dispute, 2000 ; COSTECHAREIRE Céline, « Une approche ethnographique des différentes manières de vivre l'homosexualité au sein d'une discothèque lesbienne », *Labrys-Etudes féministes*, 2011, format électronique.

<sup>189</sup> BOURDIEU, Pierre, *La misère du monde*, Seuil, Paris, 1993. COSTECHAREIRE, Céline, « Une approche ethnographique des différentes manières de vivre l'homosexualité au sein d'une discothèque lesbienne », *op.cit.*

La question des façons de s'habiller durant les enquêtes de terrain est loin d'être aussi anecdotique qu'il n'y paraît. En effet, les pratiques vestimentaires sont un des domaines où s'élaborent les rapports sociaux, qu'ils soient de sexe, de classe, ou de revendication de postures militantes<sup>190</sup>. Prêter attention à la façon dont nos caractéristiques sociales se voient par corps et par les vêtements a fait partie de nos considérations dans le but de maintenir notre place sur le terrain. L'anecdote qui suit illustre bien comment par les pratiques vestimentaires les individus présupposent de l'orientation sexuelle des personnes rencontrées dans les lieux associatifs. Après un an passé sur le terrain, alors que nous n'avions pas, au préalable, prévu de nous rendre à l'association où il y avait une permanence, nous décidons, finalement, au dernier moment d'y faire un tour. Nous portions des sandales compensées roses, une robe courte et des boucles d'oreille créoles. Au local associatif, nous avons rencontré deux femmes que nous n'avions jamais vues auparavant, mais qui étaient des connaissances de longue date des militantes. Alors que ce n'était jamais arrivé, elles nous ont immédiatement demandé pourquoi et comment cela se faisait que nous soyons là. Elles portaient des jeans larges, des boots plats, et des tee-shirt droits gris et noir. L'une avait coiffé ses cheveux en crête et les faisait tenir par du gel. Comme l'a fait remarquer Céline Costechareire, l'ancienneté dans les expériences homosexuelles marque les corps<sup>191</sup> C'est sans doute notre tenue de ce jour-là, laissant suspecter que nous étions plus une « novice » ou une « hétéro » qu'une lesbienne « initiée », par rapport à ces femmes qui avaient une expérience de longue date dans l'homosexualité, qui les a interrogées sur les raisons de notre présence à l'association.

En outre, les passages d'un terrain à l'autre qui peuvent se comparer à des traversées de l'espace social ont permis d'expérimenter et d'observer l'hétérogénéité de la population homosexuelle (traitée plus particulièrement dans la deuxième partie de la thèse). En effet, ils ont permis de mettre en exergue les différents rapports au corps et la hiérarchisation des corps et des propriétés sociales des individus, d'abord par les remarques émises sur notre corps, puis par les jugements émis sur ceux des personnes fréquentant l'association.

Lorsque nous nous rendions dans l'association des hommes, le fait que nous portions parfois des tenues considérées comme trop peu féminines était objet de commentaires. Les militants nous font remarquer lorsqu'ils trouvaient que notre apparence physique et notre tenue étaient à leur goût ou ne l'étaient pas : « T'es bien maquillée, comment t'as fait ça? », « Ouh,

---

<sup>190</sup> BARBIER Pascal, BARGEL Lucie, BEAUMONT Amélie, DARMON Muriel, DUMONT Lucile, « Vêtement », *Encyclopédie critique du genre*, La Découverte, 2016, p. 659-669.

<sup>191</sup> COSTECHAREIRE Céline, « Une approche ethnographique des différentes manières de vivre l'homosexualité au sein d'une discothèque lesbienne », *op.cit.*



mais tu as mis des talons aujourd'hui! » ; un jour ou le choix de la teinte de notre fond de teint semblait mauvais, un enquêté nous l'a fait remarquer, « T'as vu ton teint de carotte » (Guillaume) ; Stéphane me faisait particulièrement des remarques sur mes tenues, m' enjoignant à mettre des vêtements plus « sexy » : « [en reprenant le col de mon haut] ça serait bien que tu te mettes un peu plus comme ça [accentuant le décolleté] » ; « [trouvant que la bretelle de notre soutien-gorge était trop épaisse] :] c'est quoi ce soutien-gorge de mémé » ; « [un jour où nous portions des lunettes] tu fais secrétaire cochonne avec tes lunettes ». Lors d'une soirée, deux personnes fréquentant l'association sont en face de nous alors que nous entrons dans le local et commencent à discuter pour décider si nous sommes ou non « bien roulée ». Ils ne peuvent ignorer que nous entendons leur conversation et nous dévisagent de haut en bas pendant qu'ils parlent. L'un d'eux dit « elle est belle et super bien faite » et l'autre lui répond « bof, non ». Un des enquêtés (David) qui ne se rappelait pas notre prénom m'appelait « l'hétéro à gros seins ». Les hommes militants m'ont par ailleurs sollicitée pour faire leur maquillage lors de certaines soirées déguisées. Ainsi notre « féminité hétérosexuelle » a été une ressource pour eux, dans le sens où cela nous permettait de jouer un rôle auprès d'eux (aide au maquillage), ainsi que pour nous, car cela a été une composante de ce qui nous a permis de maintenir des relations avec eux.

Au sein du Centre Lesbien, les remarques et rapports aux corps étaient tout autres. Nous n'avons jamais été l'objet de remarques nous disant que nous devrions modifier notre apparence physique. Nous n'avons également jamais entendu de remarques sur l'alimentation et le poids, ou le fait qu'une telle ou une telle devrait moins manger. Les jugements dépréciatifs que nous avons pu observer ne portaient pas sur les autres femmes lesbiennes, mais sur les hétérosexuelles et venaient d'une militante évoluant dans des mouvements politiques anarchistes et libertaires (« les hétéros, ça chipote tout le temps, elles sont superficielles, ici [dans l'association] on peut manger son pain et son saucisson sans faire de manière. »). Ces observations sont venues étayer nos hypothèses, à savoir un rapport plus distancié au travail d'une féminité marquée par les femmes lorsqu'elles entrent dans l'homosexualité par la fréquentation des associations ; ainsi que les résultats d'enquêtes statistiques qui montrent que le poids moyen des lesbiennes est plus élevé que celui des autres femmes, ou probablement parce qu'elles ne se conforment pas aux mêmes normes corporelles<sup>192</sup>.

---

<sup>192</sup> ALESSANDRIN Arnaud, TOULZE Marielle, « Minorités sexuelles et rapport au corps : une recherche quantitative », *Santé Publique*, 2019/5, Vol. 31, p. 657 à 661.

Concernant les rôles que nous avons auprès des enquêté.e.s selon les terrains, ils sont pluriels. Au sein de l'association majoritairement fréquentée par les hommes militants, certains nous ont assez vite collé avec humour l'étiquette de « FAP » (Fille à pédé), qui permet de qualifier les filles qui ont pour meilleurs amis des hommes gay, et qui partagent avec eux la même attirance pour les hommes. Être qualifiée de « fille à pédé » signifie que nous étions considérée comme une amie, ou tout du moins une personne de confiance.

Parmi les militantes du Centre Lesbien, nous avons pu dire dans une conversation qui s'y prêtait que nous n'étions pas lesbienne. En effet, à la fin d'un entretien Aurélie nous invite à participer à une fête chez elle, à l'occasion de ce qu'elle appelle une « soirée gouine ». Avant de lui dire oui, parce que nous imaginions qu'elle ne souhaitait inviter que des « gouines » (qui est utilisé sur le terrain de façon à retourner et se réapproprier le stigmaté) et que nous n'avions jamais éclairci la question de nos préférences sexuelles, nous lui demandons s'il est « possible de venir même si on n'est pas gouine ». Lors de l'entretien suivant Aurélie nous explique qu'elle se rend compte qu'elle détaille plus ses explications maintenant qu'elle sait que nous « sommes » hétérosexuelle. De fait nos préférences amoureuses et sexuelles ont été connues par les enquêté.e.s au moment des séries d'entretien réalisées avec elles et au sein de relations de confiance déjà établies. Ainsi, il nous semble avoir joué pour elles le rôle d'une alliée personnelle et politique, par les confidences qu'elles nous faisaient sur leur vie amoureuse et par nos intérêts sociologiques, perçus comme pouvant rencontrer leurs intérêts et luttes politiques.

Sur le terrain des femmes de milieux populaires, les modalités de prise de contact, par notre famille, et la différence d'âge entre les enquêté.e.s et nous ont amenée à être perçue comme la « nièce de » qui avait un travail à réaliser pour ses études et que l'on pouvait aider. Nous ressemblions alors à une étudiante et la question de nos préférences amoureuses et sexuelles n'a pas été abordée. Lors des entretiens, les enquêtées se situaient dans une démarche d'explication de leur parcours dans le sens d'un partage à une femme plus jeune qu'elles. Cependant, cela n'a pas suffi à « libérer » entièrement la parole sur l'homosexualité.

Concernant les hommes petits-moyens dans le sud-est de la France, nous ne correspondions pas aux femmes qu'ils avaient pour amies. Nous ne partagions avec eux aucun goût pour des pratiques culturelles, mode de relation et goût pour des activités. De plus ils racontaient régulièrement hors et en entretien qu'ils préféraient les « filles très féminines », et plus précisément les femmes correspondant aux stéréotypes de la féminité traditionnelle (très minces, cheveux longs, portant des talons et des robes, ayant une féminité travaillée), à laquelle nous ne correspond pas. Auprès d'eux, nous avons joué le rôle de confidente dans les problèmes

de couple qu'ils rencontraient au moment des entretiens. Ainsi chacune de nos rencontres commençait souvent par le récit de leur dernière dispute.

### **2.3.3. La posture durant l'enquête et les entretiens.**

Après avoir exposé les techniques méthodologiques de la construction de la grille d'entretien, ainsi que les prémices des entrées sur les terrains, nous allons présenter les savoir-être et faire relationnels adoptés dans cette enquête.

Nous avons tenté d'adopter une posture dans laquelle nous sommes capable de nous mettre à la place des enquêté.e.s en pensée<sup>193</sup>, d'instaurer une relation non violente, marquée par une « écoute active et méthodique [qui] associe la disponibilité totale à l'égard de la personne interrogée, la soumission à la singularité de son histoire particulière, qui peut conduire, par une sorte de mimétisme plus ou moins maîtrisé, à adopter son langage et à entrer dans ses vues, dans ses sentiments, dans ses pensées, avec la construction méthodique, forte de la connaissance des conditions objectives, communes à toute une catégorie. »<sup>194</sup> Pierre Bourdieu rappelle que la compréhension « ne se réduit pas à un état d'âme bienveillant. Elle s'exerce dans la manière à la fois intelligible, rassurante et engageante de présenter l'entretien et de le conduire, de faire en sorte que l'interrogation et la situation même aient un sens pour l'enquêté, et aussi et surtout dans la problématique proposée : celle-ci, comme les réponses probables qu'elle appelle, se déduit d'une représentation vérifiée des conditions dans lesquelles l'enquêté est placé et de celles dont il est le produit. »<sup>195</sup> Avant l'enquête et durant son déroulement nous avons préparé le travail de terrain en lisant les sites internet des associations, les liens et références qui y étaient associées, puis en lisant les livres, vu les films, en écoutant la musique dont les enquêté.e.s me parlaient lors des entretiens, pour me faire une culture qui était la leur. Tout au long de la thèse, nous avons prêté attention à l'actualité ou aux produits culturels en rapport avec l'homosexualité et les questions importantes pour mes enquêté.e.s, comme la PMA ou la GPA, la prévention contre les infections sexuellement transmissibles.

Nous avons décidé de ne pas présenter la recherche sous sa problématique telle qu'elle est sociologiquement formulée, mais en disant qu'elle portait sur la construction des parcours et de la sexualité, afin, notamment de comprendre comment les individus vivaient leur homosexualité et sexualité en fonction des différents parcours. La question de la construction des goûts pour les personnes de même sexe était trop problématique politiquement et pouvait,

---

<sup>193</sup> BOURDIEU, Pierre, *La misère du monde*, *op. cit.*

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 906

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 910.

formulée ainsi, dissuader les enquêté.e.s de participer à la recherche. Le risque de voir objecter « pourquoi faire cela ? », « à quoi cela sert de savoir pourquoi je suis homosexuel.le ? » étant grand. D'ailleurs certaines enquêté.e.s ont parfois rappelé en entretien que ce qu'ils ou elles racontaient sur leur parcours ne permettaient pas d'expliquer leurs préférences sexuelles :

Ludovic : J'pensais à ta question, un peu au début, j'croyais comprendre, mais peut-être que je me trompe... l'internat, c'est pas ça qui m'a fait devenir... j'pense que tu l'es, tu l'es, voilà. Ça te tombe comme ça dessus. Mais non, j'ai rien à rajouter, votre honneur [rires]. (terrain militant)

Dans certains entretiens, on constate ce que l'on pourrait qualifier de « résistance à l'objectivation », à propos de laquelle Pierre Bourdieu rappelle qu'« il ne faudrait pas croire que, par la seule vertu de la réflexivité, le sociologue puisse jamais contrôler pleinement les effets, toujours extrêmement complexes et multiples de la relation d'enquête ; d'autant que les enquêtés peuvent aussi en jouer, consciemment ou inconsciemment, pour tenter d'imposer leur définition de la situation et faire tourner à leur profit un échange dont un des enjeux est l'image qu'ils ont et veulent donner et se donner d'eux-mêmes »<sup>196</sup>. L'exemple de Ludovic (terrain militant) montre comment les enquêtés peuvent tenter de maîtriser les interprétations qui pourraient être faites de leurs parcours.

De plus, nous avons formulé le questionnement dans notre travail de manière à ce qu'il puisse le plus correspondre aux intérêts des enquêté.e.s. Lors des premières prises de contact nous avons systématiquement proposé aux enquêté.e.s un rendez-vous non enregistré, afin de pouvoir leur parler de notre travail, du principe des entretiens et afin de leur demander si elles et ils seraient d'accord pour y participer. C'est par exemple là qu'Aurore (« grandes écoles ») nous a expliqué qu'elle avait auparavant toujours refusé de répondre à des questionnaires sur l'homosexualité, car les questions lui paraissaient trop misérabilistes, qu'elle ne se retrouvait pas dans les images qui étaient données de l'homosexualité et que son parcours n'avait pas été difficile et qu'il ne correspondait pas à ce qu'elle avait l'impression que l'on attendait de lui faire dire. Lors du premier rendez-vous après lui avoir expliqué que nous cherchions justement à prendre en compte la diversité des parcours, elle a affirmé être d'accord pour faire les entretiens, et lors du premier entretien elle reconferme son accord pour participer à la recherche :

C.P : Est-ce que tu as des questions par rapport à la dernière fois [notre premier rendez-vous] ?

Aurore : Non, non, non, j'crois pas, non je... la conversation qu'on avait eu m'avait suffi, amplement. [Rires] Tu m'avais plutôt convaincue, donc...

Lors de ces premiers rendez-vous, en plus d'expliquer notre travail et de parler des conditions d'entretien – également de manière à les adapter aux préférences des enquêté.e.s –

---

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 912.

nous avons signalé aux enquêté.es qu'ils et elles pouvaient nous poser toutes les questions qu'ils souhaitaient sur nous et notre parcours. Nous avons également expliqué que nous avons besoin de conduire plusieurs entretiens, que nous serions donc amenées à nous voir plusieurs fois, pendant au minimum deux heures, et que les discussions porteraient sur tous les domaines de la vie. À chaque enquêté.e, au début des entretiens, il a été signalé que les entretiens contenaient un volet « pratiques sexuelles ». S'il est plus agréable de penser que ce sont uniquement nos compétences relationnelles qui ont permis de faire parler de pratiques aussi intimes, cette explication n'est pourtant pas totalement satisfaisante sociologiquement. Nous avons fait en sorte de travailler les relations d'entretien, en laissant la possibilité aux enquêté.e.s de faire connaissance avec l'enquêtrice, et en expliquant le pourquoi et le déroulement de la recherche. Mais avant que nous arrivions sur les terrains, les personnes enquêtées avaient déjà des modes d'énonciation de leurs pratiques sexuelles qui ont fait qu'il était plus ou moins facile et plus ou moins gênant pour elles d'en parler. Les hommes du terrain associatif, par exemple, ont l'habitude de parler de leurs pratiques sexuelles. L'analyse des observations réalisées dans le milieu associatif montre que la majorité de leurs blagues portent sur le sexe. Les hommes, étudiants des grandes écoles n'ont pas été gênés d'en parler parce que « c'est pour toi » et parce « ça t'es utile » ou encore « moi ça me gêne pas d'en parler, c'est pour une enquête ». Il semble que c'est l'intérêt pour la connaissance de l'homosexualité qui a prévalu, et qui les a incités à se livrer. Un autre, Mathieu, avait l'habitude d'en parler avec ses camarades étudiants : « ça ne me gêne pas d'en parler, j'ai l'habitude de le faire avec d'autres. » Ils n'ont donc pas été réfractaires à parler de leurs pratiques sexuelles, à nommer les actes et parler de leurs différents partenaires. Les femmes non plus, mais cela s'est déroulé selon d'autres modalités, plus sur le ton de la confiance et en expliquant leurs doutes et interrogations à propos de leurs relations amoureuses. Pour tous les enquêté.es, le thème des pratiques sexuelles a été abordé lors du deuxième ou troisième entretien. Il l'a été dans le premier par les enquêté.es, lorsqu'ils en parlaient d'eux-mêmes. Les femmes du milieu associatif étaient également habituées à parler de sexualité, notamment à travers leurs actions militantes de prévention des infections sexuellement transmissibles. Pour faire parler des pratiques sexuelles nous avons donné aux femmes une fiche sur laquelle étaient listés et numérotés différents actes sexuels. Nous leur avons présenté en leur disant que si elles ne souhaitaient pas nommer directement devant nous les actes qu'elles ou leurs partenaires effectuaient, elles pouvaient nous citer les numéros (elle a été proposée à certains enquêtés hommes, mais ils ont dit ne pas en avoir besoin pour parler). Elles se sont très vite détachées de la feuille pour nous parler directement et n'ont donc pas cité de numéro. Les premiers entretiens passés, nous avons abandonné l'usage de la fiche, car son

introduction dans l'entretien avait tendance à en casser la dynamique et que les enquêté.e.s ayant été averti.e.s et ayant donné leur accord n'ont pas exprimé de fortes réticences à aborder ce domaine de leur vie.

Nous avons demandé à mener les entretiens au domicile des enquêté.e.s et lorsque cela n'était pas possible (en raison de la présence de colocataires, du compagnon ou de la compagne de l'enquêté.e, ou lorsque les lieux d'habitation étaient non accessibles en transport en commun) nous avons constamment proposé de les réaliser chez nous. Cela a été un gage de confiance pour certain.e.s et concernant Roxane, elle nous a elle-même demandé en nous disant qu'elle avait envie de venir voir chez nous, étant donné que nous allions lui poser des questions sur elle. Dans un cas comme celui-là, nous avons toujours fait en sorte de montrer patte blanche, de répondre à l'ensemble des questions des enquêté.e.s et de « donner de nous »<sup>197</sup> pour que les enquêté.e.s acceptent de participer à l'enquête, dans le sens où cela est une des conditions nécessaires pour établir des relations de confiance.

Nous avons fait face à un refus de poursuivre la série d'entretiens, celui de Béthy, ancienne compagne, mais toujours amie très proche de notre tante. Nous avons réalisé un entretien avec elle, qui permet d'aborder de façon large les étapes de son parcours. Son refus illustre les inconvénients qui existent dans la réalisation d'une enquête par interconnaissance. La proximité à la fois trop forte et en même temps pas assez pour pouvoir confier des détails intimes de son existence, entraîne de multiples risques : que les informations confiées soient utilisées contre elle ou puissent venir déstabiliser les images de soi dans l'environnement familial et la respectabilité construite. Ces principaux inconvénients nous ont largement amenée à douter de la pertinence de l'enquête de proximité dans le cadre de notre objet, et sans doute que si cela était à refaire, nous choisirions d'enquêter dans des milieux populaires inconnus, malgré la difficulté de rencontrer ce type d'enquêté.e.s. C'est par ailleurs dans les entretiens avec les femmes de milieux populaires que nous nous sommes le plus censurée à propos des questions sur les pratiques sexuelles, en plus du fait que le rapport aux sentiments et au corps de ces femmes les amène à peu parler de ces pratiques. En effet, parmi nos enquêté.e.s, elles sont les plus concernées par les sentiments de se trouver in-intéressantes et de penser que leurs parcours ne valent pas la peine d'être racontés et entendus, en plus du fait que leur discours risque de déstabiliser leur respectabilité durement construite.

Concernant les réticences à parler durant les entretiens, c'est Roxane (terrain militant) qui en a le plus exprimé. Elle nous a demandé que l'on fasse l'entretien à revers, c'est-à-dire

---

<sup>197</sup> SCHWARTZ Olivier, *Le monde privé des ouvriers, op.cit.*

qu'après que je lui ai posé les questions, elle puisse faire la même chose me concernant, chose que nous avons acceptée. C'est aussi elle que nous avons dû le plus tenter de réassurer sur la confidentialité des entretiens, après notre première rencontre. Elle est également celle avec qui nous n'avons pas eu de premier rendez-vous et qui a accepté les entretiens lors de nos rencontres au sein du terrain associatif. En entretien, après nous avoir raconté les difficultés de couple qu'elle connaît avec une autre militante que nous croisons régulièrement, elle semble s'en vouloir d'en avoir « trop dit ». Nous tentons alors de la rassurer et elle oscille entre le besoin de preuves de confiance et l'adresse à notre égard des preuves de confiance qu'elle nous accorde :

C.P : et juste heu, là ce que tu me dis, tu me le dis à moi, du coup je, le contenu de ce que tu me dis, Géraldine ne sera pas au courant, aucune fille du collectif ne sera au courant. Mais que ce soit, enfin ça marche pour l'ensemble de ce que tu me dis. Aussi bien pour les choses que tu me dis, heu que c'est très personnel et qu'il faut pas en parler, que pour celles que, c'est l'ensemble/

Roxane : ouais, très bien. Oui parce que ce sera anonymisé et heu.

C.P : oui voilà. Et c'est pareil pour tout le monde hein. C'est l'ensemble du contenu de ce que tu me dis donc, même si tu vas me dire que t'es née là, je vais pas le répéter. Tu vois ?

Roxane : ouais. Ça permet de parler plus librement effectivement. Ouais, mais c'est vrai tu l'avais déjà dit en plus, ouais.

C.P : ouais voilà, moi le, le travail que je fais, voilà c'est une analyse de parcours, heu et heu, 'fin. Voilà ce que tu me dis ça regarde personne d'autre.

Roxane : oui, oui. Mais là comme ça concerne une personne qu'on connaît toutes les deux. C'est pour ça que je l'ai précisé. Tout le reste heu...

C.P : non j'comprends. Non j'te dis, même sur le reste, 'fin c'est. C'est comme si c'était une parenthèse de.

Roxane : ouais, ouais. C'était pas utile de le préciser.

C.P : si, si, y a des choses que tu peux me dire que t'as pas envie que ça, enfin que ça sorte, même sur le contenu, tu peux me dire et je suis tenue à ne pas en parler. Mais heu, 'fin, c'était pour te rassurer quoi.

Roxane : ce que tu dis ça me rassure heu.

C.P : ce que tu dis c'est à moi, c'est à personne d'autre. Parce qu'après c'est vrai que là aussi y a des filles qui ont dit qu'elles ont fait des entretiens avec moi. Mais moi ce que d'habitude ce que je fais c'est que je ne dis même pas que telle et telle personne a accepté de faire les entretiens avec moi.

Roxane : oui, parce qu'en fait on l'a su par les filles qui l'ont fait.

C.P : oui, parce que Jade et Aurélie l'ont dit, mais sinon je...

Roxane : non, non, mais y a pas d problème. En plus heu, j'ai entièrement confiance heu. Je l'ai précisé plus par correction, parce que j'me dis, mais/

C.P:/ oui, oui/

Roxane:/ pourquoi je raconte tout ça. Et du coup heu, et que c'est peut-être un peu too much mais. Mais j'ai pas peur et je me fais pas du tout de souci.

C.P : non, non, c'est pas too much. Après je porte pas de jugement de valeur hein. Que ce soit sur toi, ou sur Géraldine.

Roxane : bien sûr et puis de toute façon c'est la vie heu.

C.P : oui, oui, et puis de toute façon c'est aussi ton point de vue sur la situation et... c'est pas...

Roxane : ouais, non, mais j'suis pas du tout inquiète. En plus t'es vraiment le genre de personnes avec qui on se sent en confiance. Donc y a pas de souci.

C.P : [sourire] non, mais vaut mieux même le dire, après c'est normal aussi d'avoir des inquiétudes. C'est par forcément facile de se mettre en face de quelqu'un que tu connais pas bien et de lui balancer toute ta vie, je suis tout à fait consciente de ça.

Roxane : non, mais y a des personnes avec qui de toute façon je l'aurais pas fait. Toi c'est vraiment parce que, je sais pas, j'ai tout de suite heu confiance. Déjà quand on s'est rencontré la première fois on s'est très peu parlé, mais je ressentais plutôt quelque chose de, d'assez, enfin quelqu'un en qui je pouvais avoir confiance. Mais surtout quand on s'est revu heu, j'sais pas, y a des gens que tu sens tout de suite heu...

En outre, les entretiens longs et répétés, portant sur différents domaines de la vie privée et publique des enquêtés amènent les individus à raconter des événements qu'ils ou elles n'avaient raconté à personne et dont l'enquêtrice devient dépositaire. C'est par exemple le cas de Sophie qui après m'avoir raconté des faits particulièrement troublant m'explique qu'elle me le raconte, mais qu'elle ne veut pas que cela apparaisse dans la thèse. Cela nous a d'ailleurs conduit à ne pas utiliser la série de trois entretiens réalisés avec elle dans ce travail. Nous avons aussi le cas de Christian, qui raconte qu'il a imposé des relations à caractère sexuel à des personnes non consentantes de son entourage.

Enfin, des difficultés liées aux rapports de drague et de séduction ont émaillé la recherche. Deux événements majeurs ont marqué l'enquête de ce point de vue. Tout d'abord, un compagnon (avec qui nous n'avions pas à réaliser d'entretien) d'une de nos enquêtées a déclaré avoir des sentiments pour nous. Cela a conduit à la rupture de son couple et de son noyau familial, puisqu'ils ont une enfant (qui avait 4 ans lors de cet événement). Pour notre part, nous avons bien cru perdre notre terrain, car l'enquêtée a d'abord cru que nous avions initié des rapports de séduction (elle a su par la suite que ce n'était pas le cas). Le second événement concerne notre relation d'enquête avec un autre enquêté. Quelques semaines après son mariage avec une femme, auquel nous avons été conviée, Neils nous raconte que sa compagne est toujours attirée par son ex petit copain et qu'ils ont pensé commencer une relation ouverte (ils forment un couple et conviennent qu'ils peuvent fréquenter d'autres personnes), à cette occasion il nous confie qu'il a toujours ressenti une attirance envers nous et nous demande d'entamer une relation basée sur des échanges sexuels (que nous avons refusée). Dans ce dernier cas, les entretiens longs et détaillés sur la vie personnelle ont sans doute amené de l'ambiguïté ; mais si des rapports de dragues se sont joués sur le terrain (notamment lors de soirée ou sorties associatives) et émanaient de la part des personnes rencontrées, cela a été très peu le cas des enquêtés.e.s avec qui nous avons réalisé les entretiens. Ainsi, sur le terrain, nous



avons été confrontées aux rapports de drague qui peuvent exister dans la vie hors enquête sociologique<sup>198</sup>.

---

<sup>198</sup> CLAIR Isabelle, « La sexualité dans la relation d'enquête. Décryptage d'un tabou méthodologique », *Revue française de sociologie*, vol. 57, n°1, 2016.

### 3. Une thèse à brûler ?

Le travail de terrain de cette recherche a commencé au moment où « La manif pour tous » défilait dans la rue pour protester contre le projet de loi, alors en discussion à l'assemblée nationale, donnant aux couples homosexuels le droit de se marier. Cela a été l'occasion d'un déploiement extrêmement visible et sans euphémisme, de violence sociale et physique, de discours discriminant, pathologisant et délégitimant les personnes homosexuelles. Au moment des premières corrections de ce travail pour aller vers le manuscrit final de thèse, des journalistes rapportent les propos du pape François concernant l'homosexualité, la psychiatrie et le fait de déceler des tendances homosexuelles dès l'enfance. J'ai eu dès le début de la recherche des inquiétudes quant à la réception de mon travail, entrevoyant assez facilement l'usage « cynique »<sup>199</sup> que pouvaient en faire certains individus ou groupes sociaux. De l'analyse sociologique de la construction des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe, il n'est pas difficile d'imaginer les usages sociaux possibles – en détournant, ignorant ou ne saisissant pas la raison scientifique de ce travail – par tout individu cherchant un point d'appui à ses croyances afin de justifier l'illégitimité d'exister des personnes homosexuelles. S'appuyer sur l'idée de construction sociale pour délégitimer l'homosexualité en opposant la supposée naturalité de l'hétérosexualité à l'homosexualité qui serait alors justifiable d'être transformée ou empêchée d'exister a déjà été opéré (chapitre 1), et l'on ne peut oublier les thérapies de conversion et traitement médicamenteux et chirurgicaux qui ont existé et existent toujours.

Bourdieu rappelle que la sociologie est une science qui dérange, « parce qu'elle dévoile des choses cachées et parfois refoulées »<sup>200</sup>, notamment « comme la corrélation entre la réussite scolaire, que l'on identifie à l'«intelligence», et l'origine sociale ou, mieux, le capital culturel hérité de la famille »<sup>201</sup>. Dans le cas de la construction des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe, ceux qui partagent les croyances et représentations selon lesquelles l'homosexualité est contre nature et n'a pas de légitimité à exister, ont tout intérêt à croire à l'absence de naturalité de l'homosexualité pour justifier leur vision du monde et les traitements infligés aux personnes homosexuelles, quand les individus auxquels l'homosexualité ne pose pas de problème ont peu d'intérêt à ce que soit mis au jour la construction sociale de l'homosexualité. Bourdieu écrit qu'« Une des difficultés majeure réside dans le fait que ses

---

<sup>199</sup> BOURDIEU, Pierre, *Questions de sociologie*, Editions de minuit, 2002.

<sup>200</sup> BOURDIEU, Pierre, *Questions de sociologie*, op. cit., p.20.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p.20

objets sont des enjeux de luttes ; des choses que l'on cache, que l'on censure, pour lesquelles on est prêt à mourir. [...] Et la difficulté particulière qu'il y a à faire de la sociologie tient très souvent à ce que les gens ont peur de ce qu'ils vont trouver ».<sup>202</sup> L'objet de notre recherche et l'écriture des résultats de l'enquête n'y échappent pas, surtout si le travail est mal lu, en oubliant que l'hétérosexualité est tout autant socialement construite que l'homosexualité, mais qu'elles le sont au sein d'un ordre social arbitraire qui n'accorde pas la même légitimité à l'une et à l'autre.

Dans le premier chapitre d'*Homo Academicus*<sup>203</sup>, intitulé « un livre à brûler ? », Pierre Bourdieu pose le problème de la construction d'objet et de l'écriture sociologique « pour transmettre la connaissance scientifique de l'objet »<sup>204</sup>. L'écriture comporte des risques, parce qu'elle est « l'objet d'enjeux sociaux parce que les êtres sociaux qui peuvent être amenés à se saisir de la recherche, s'en saisissent toujours plus ou moins pour alimenter leurs luttes, que ce soit en cherchant dans l'analyse ce qui les conforte, les soutient ou en essayant de masquer, de refuser, ce qui leur apparaît comme des dénigrement ou des dénonciations insoutenables. Les difficultés de l'écriture de la recherche sont ainsi dues aux risques permanents d'interprétation de l'écriture, risques inhérents à l'écriture elle-même. [...] le texte, au-delà de sa matérialité, n'existe en fait que dans l'appropriation qui en est faite par les lecteurs, êtres socialement situés, ayant donc leur propre grille de lecture et d'interprétation. Le langage est social et “il n'y a jamais de mots neutres pour parler du monde social et le même mot n'a pas le même sens selon la personne qui le prononce” et, ajoutons-nous, qui le lit ou qui l'entend. »<sup>205</sup>

Dans ce travail, le risque de mauvaise interprétation ou de détournement du raisonnement scientifique peut avant tout concerner la construction de l'objet, mais également certains mots ou expressions utilisés dans le langage commun comme dans le langage scientifique. Par exemple, les sociologues travaillant sur la socialisation utilisent les termes de socialisation de « transformation » et de « conversion »<sup>206</sup>. Le terme de « conversion » est également utilisé par des individus et groupes sociaux qui ont mis et mettent en place des « thérapies », des « stages de conversion ». Le terme de « transformation » est utilisé par celles et ceux qui souhaitent que l'homosexualité n'existe pas et veulent transformer les personnes homosexuelles. Pour parler des socialisations genrées des femmes dans des sports d'hommes,

---

202 *Ibid.*, p.21.

203 BOURDIEU Pierre, *Homo Academicus*, Minuit, 1992.

204 *Ibid.*, p.11.

205 THIN Daniel, *Les relations entre enseignants, travailleurs sociaux et familles populaires urbaines : une confrontation inégale*, Université Lumière Lyon 2, 1994, p. 99

206 DARMON, Muriel, *La socialisation*, op. cit.

Christine Mennesson utilise la notion de « disposition inversée »<sup>207</sup>. Le terme « inverti » a longtemps servi pour parler des personnes homosexuelles, désignant ce qui était considéré comme une pathologie. S’il est plus facile de ne pas utiliser la notion de « disposition inversée », autant parce qu’elle pose problème politiquement que parce qu’elle est discutable scientifiquement (elle peut avoir du sens dans l’analyse de dispositions genrées d’une population homogène socialement, mais pas dans le cas d’une population variée en termes d’appartenance de classe – voir chapitre 4 –), il est plus difficile de ne pas parler de processus de socialisation de transformation et de conversion.

Une solution possible à ces problèmes d’écriture, qui n’est pas satisfaisante car elle ne peut<sup>208</sup> pas empêcher les lectures corrompues, a été d’appliquer une vigilance constante durant ce travail, sur les intentions scientifiques de cette recherche, et la clarification des déroulements des processus étudiés, le détail de la construction d’objet, la construction et le déroulement des opérations de recherche, et le rapport constant des pratiques et des discours aux conditions sociales d’existence des individus. Nous avons alors tenté de rendre explicite la logique de la recherche, pour que le lecteur sache « à chaque moment [...] ce que l’on fait [...], de savoir de mieux en mieux ce que l’on cherche en fournissant des commencements de réponse qui entraînent de nouvelles questions, plus fondamentales et plus explicites. »<sup>209</sup> De la même manière, nous avons tenté « d’objectiver l’objectivation »<sup>210</sup> et de la rendre appréhendable pour les pairs, afin que la vérification scientifique des résultats puisse s’opérer.

Si les lectures de ce travail peuvent varier en fonction des trajectoires, expériences et intérêts sociaux de celles et ceux qui le liront, nous pouvons conclure avec Pierre Bourdieu que « Comprendre, en ce cas, n’est difficile que parce qu’on ne comprend que trop, d’une certaine manière, et qu’on ne veut ni voir ni savoir ce que l’on comprend. En sorte que le plus facile, peut être aussi le plus extraordinairement difficile parce que [...] “ce n’est pas une difficulté de l’intellect, mais de la volonté, qui doit être surmontée”. La sociologie qui entre toutes les sciences, est la mieux placée pour connaître les limites de la “force intrinsèque de l’idée vraie”, sait que la force des résistances qui lui seront opposées sera très exactement à la mesure des “difficultés de la volonté” qu’elle aura pu surmonter »<sup>211</sup>.

---

<sup>207</sup> MENNESSON Christine, *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, op.cit.

<sup>208</sup> BOURDIEU Pierre, *Homo Academicus*, op. cit.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p.18

<sup>210</sup> *Ibid.*, p.18.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p.52.

Concernant l'écriture des pratiques sexuelles racontées par les enquêtées, nous avons choisi d'adopter le vocabulaire technique de la sexualité pour les évoquer et avons conservé les façons de parler des enquêtés, quel que soit le type de vocabulaire utilisé. Nous n'avons pas modifié les extraits d'entretien et n'avons pas appliqué d'euphémisations dans l'écriture. En outre, ne pas céder à la tentation de policer les mots ou expressions pour répondre à une morale commune est une condition nécessaire dans la démarche d'étude des univers des pratiques étudiées.



## **Partie 2. Mettre en espace social la population d'enquête, les différences et hiérarchies qui la traversent.**

Nous l'avons évoqué précédemment, lorsque nous cherchons à saisir la construction de pratiques, dont certaines peuvent apparaître en premier lieu comme naturelles, une des ficelles du métier<sup>212</sup> de sociologue est d'observer si elles sont réparties également ou inégalement dans l'espace social. Ainsi, un des points de départ à l'appréhension de la construction des goûts homosexuels a été de se demander si les pratiques sexuelles avec des personnes de même sexe se répartissent au hasard dans l'espace social ou si elles sont concentrées dans certains milieux sociaux. Pour rappel, l'enquête sur la sexualité des Français<sup>213</sup> montre que la population déclarant des pratiques homosexuelles se recrute dans les classes moyennes et supérieures, et nous savons qu'il est probable que la déclaration des pratiques sexuelles avec les personnes de même sexe soit elle-même censurée. Il est ainsi possible que l'on observe plus de censure dans les milieux populaires, ou qu'une partie des enquêtés ne qualifient pas leurs pratiques sexuelles ou amoureuses avec des personnes de même sexe d'homosexuelle, alors que d'autres le font. Si les enquêtes par entretiens ne permettent pas d'objectiver la répartition des pratiques homosexuelles dans l'ensemble de la population française, elles permettent, dans un premier temps, d'aborder la question de la position sociale des personnes qui ont des pratiques homosexuelles liée à celle des différentes façons de se déclarer et de s'identifier comme homosexuelles, gay, lesbiennes, ou de ne pas s'identifier sur la base des préférences sexuelles. L'appréhension de la construction de la sexualité par les discours qui la concernent est sans doute une des entrées les plus simples pour entamer l'analyse de la construction des goûts pour les personnes de même sexe. Elle est le point de départ que nous avons choisi afin de porter, par la suite, notre attention sur les pratiques sexuelles. En effet, à travers des façons de se penser et de parler de soi différenciées, nous pouvons nous diriger vers l'analyse des différentes manières d'être homosexuel.e.s en fonction de la place occupée dans l'espace social et, à partir des différences de discours sur soi, appréhender les autres formes de rapports au monde et aux autres, qui entrent en jeu dans la fabrication des goûts pour les personnes de même sexe.

L'entrée par l'analyse et la mise en espace des discours sur soi, est également une entrée pour opérer la mise en espace social de la population enquêtée. Afin de répondre à la question « qui sont socialement nos enquêtés.e.s ? », nous avons cherché à les situer socialement, à travers

---

<sup>212</sup> BECKER, Howard, *Les ficelles du métier*, op. cit.

<sup>213</sup> BAJOS Nathalie et al., *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, op.cit.

les façons et les manières qu'ont les individus de se positionner dans le monde par rapport à leur homosexualité, par rapport aux autres personnes homosexuelles appartenant à des milieux sociaux différents, aussi bien dans la façon dont est parlée et pensée l'homosexualité en fonction de la place occupée dans ce monde, que dans les jugements portés sur les corps, les formes de féminités et masculinités, que par la mise en espace social des préférences amoureuses des enquêtés. Cette mise en espace social est la première étape du travail de recherche, dans le sens où par la mise en évidence de variations intra-classe, intra-individuelles et entre parcours, elle nous semble rendre plus simple la mise en évidence des processus de socialisation qui construisent les goûts amoureux pour les personnes de même sexe.

Si nous avons découpé ces analyses sur la mise en espace social de la population de la façon qui suit : les discours et représentations de soi et de l'homosexualité, les formes de masculinités et féminité, et enfin les goûts amoureux et les rapports à l'amour, ce n'est pas simplement pour opérer une présentation thématique. De la mise en espace des discours sur soi qui font apparaître différentes formes de penser l'homosexualité et des normes dans les façons d'être homosexuel par les discours portés sur soi, nous avons pu comprendre les jugements sur les corps que portent nos enquêtés ainsi que ceux portés sur nos enquêtés. Ensuite, nous avons pu analyser comment ces jugements président aux jugements amoureux et aux choix des partenaires amoureux et sexuels.

Le chapitre 3 est consacré à la mise en évidence de l'existence d'univers sociaux où l'homosexualité est parlée, écrite, théorisée, revendiquée, et d'autres où elle n'est pas théorisée, peu écrite et parlée. L'analyse de ces différences nous a permis d'observer les différentes manières de se penser, de se représenter, de se dire homosexuel en fonction de la position sociale. Sans surprise, nous verrons que les discours les plus audibles et visibles sur l'homosexualité émanent des associations militantes enquêtées et que la production des savoirs qu'elles mettent en avant et rendent publics, sur ce qu'est l'homosexualité, en fonction des positions et des rapports au monde militant.e.s, tend à invisibiliser des manières d'être homosexuel qui sont autres que celles connues et reconnues comme légitimes dans ce milieu associatif, en même temps qu'elles prescrivent et norment des bonnes manières d'être homosexuel.le.s.

Les analyses contenues dans le chapitre 4 permettront de continuer de déconstruire l'idée d'une homogénéité de la population « homosexuelle », et nous verrons que le fait que des individus partagent, a priori, des pratiques sexuelles similaires ne suffit pas à les constituer en groupe homogène. En effet, « les homosexuel.le.s » existent en tant que catégorie politique, médiatique (et catégorie « indigène » sur nos terrains), qui permet notamment de porter des



revendications politiques par les militant.e.s ; mais ils et elles ne constituent pas un groupe en tant qu'ensemble homogène qui partage les mêmes caractéristiques sociales. Ainsi, si médiatiquement, politiquement, constituer cette homogénéité peut avoir du sens, scientifiquement elle masque des différences, des inégalités, des rapports de classes et de genre que nous souhaitons prendre pour objet. Notre enquête permet de montrer et d'analyser les oppositions, les processus de distinction de classe sociale, qui existent au sein de la « population homosexuelle », notamment en mettant en évidence les oppositions entre les « eux » et les « nous »<sup>214</sup> et les façons dont ces oppositions changent selon l'endroit où l'on se situe dans l'espace social : les enquêtés peuvent s'opposer à d'autres personnes homosexuelles car ces dernières ont une hexis corporelle<sup>215</sup> populaire, ou aux individus hétérosexuels. En outre les enquêtées femmes et qui se présentent comme lesbienne peuvent s'opposer aux gays en tant qu'individus qui produisent de la domination masculine, des enquêtés de milieux populaires peuvent se distinguer de personnes qui fréquentent le « milieu gay », etc. Ainsi, certaines lignes de séparation au sein de la « population homosexuelle » sont des oppositions de classe et de genre. L'enquête montre que ces oppositions et processus de distinction s'élaborent sur les jugements des corps, des manières d'être, de faire et d'agir qualifiées de « féminines » ou « masculines » qui constituent par ailleurs les prémices des jugements amoureux et des choix des partenaires amoureux et sexuels.

Ce chapitre ouvre sur le chapitre 5 qui est consacré à la mise en espace social des jugements et goûts amoureux et rapports à l'amour des enquêtés. Nous montrerons comment les jugements amoureux sont des jugements de classe, en même temps qu'ils informent un état des rapports sociaux de sexe.

---

<sup>214</sup> HOGGART Richard, *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Minuit, 1970.

ELIAS, Norbert, SCOTSON, John L., *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au coeur des problèmes d'une communauté*, Fayard, 1997.

<sup>215</sup> BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Minuit, 1980.



### CHAPITRE 3. ESPACE SOCIAL DES DISCOURS SUR L'HOMOSEXUALITE ET DES RAPPORTS AU « MILIEU ».

Lors des entretiens, nous nous sommes intéressée aux pratiques et contenus culturels sur l'homosexualité ou à des contenus que les enquêté.e.s citaient et reconnaissaient comme marquants dans leur parcours. Cette entrée par les pratiques culturelles, nous semble intéressante, car elle permet de mettre en évidence la socialisation par les produits culturels ayant pour thématique l'homosexualité et la manière dont cela modèle les discours sur soi, et que les contenus culturels ayant pour thématique l'homosexualité ne sont ni consommés ni recherchés par les enquêté.e.s de la même façon ou avec les mêmes types d'intérêts. Cela produit des effets différenciés sur les manières de se dire et de penser l'homosexualité, et c'est également un domaine au sein duquel nous pouvons constater des inégalités, des rapports de classes et de genre.

Avoir ou ne pas avoir accès à des écrits sur l'homosexualité, à des formes de savoirs et de théorisation de la sexualité n'est pas sans effet sur les manières d'être au monde et les rapports aux autres. Si la « scripturalisation des savoirs et des pratiques en tant que telles [...] [produit] des différences sociales »<sup>216</sup> et notamment des inégalités scolaires, la scripturalisation et la théorisation sur l'homosexualité participe à en produire entre les individus homosexuels. En effet, des différences, des inégalités de classes et des rapports de force apparaissent entre ceux qui maîtrisent les formes de scripturalisation de l'homosexualité, qui se trouvent socialement dans des positions où ils peuvent imposer une forme légitime d'homosexualité et de discours sur l'homosexualité et entre les individus, de milieux populaires majoritairement, qui se situent dans un rapport oral à la pratique et à l'homosexualité.

Si l'écriture, la théorisation et la fabrication de manières de dire et de penser l'homosexualité sont nécessaires aux militant.e.s pour faire émerger et construire « des mouvements, identités et des communautés en tant que réponses d'une minorité politique »<sup>217</sup>, afin de lutter contre l'ensemble des dominations, stigmatisations, discriminations qui sont exercées sur les individus homosexuels, elles transforment les rapports de pouvoirs entre ces mêmes individus, selon qu'ils maîtrisent ou non ces formes d'écriture et de théorisation. En effet, si le procès de scripturalisation des rapports sociaux dans les sociétés à « État » et à « École », engendre la généralisation des formes sociales scripturales, celles-ci ne se limitent

---

<sup>216</sup> LAHIRE Bernard, *Culture écrite et inégalités scolaires*, PUL, 2000, p. 41.

<sup>217</sup> PREARO Massimo, *Le moment politique de l'homosexualité. Mouvement, identités et communautés en France*, PUL, 2014, p. 24.

pas à l'institution scolaire<sup>218</sup> et ont des effets sur le domaine des pratiques sexuelles et des façons de les dire. Les analyses contenues dans ce chapitre adoptent une focale d'observation qui amène à centrer le regard sur les rapports de domination liés à la culture dominante et légitime, ainsi qu'aux formes de théorisations de l'homosexualité. En effet, étudier les différents discours sur soi et sur l'homosexualité, en fonction de la position sociale, conduit à montrer et analyser des inégalités entre individus ayant des pratiques homosexuelles, mais ne sous-tend pas de jugement de valeur sur ces discours, ni une remise en cause de leurs utilités sociales, notamment pour les militants, ni des avancées des droits qu'ils ont permis de conquérir<sup>219</sup>.

## **1. Des univers sociaux avec et sans culture écrite sur l'homosexualité.**

En étudiant les pratiques culturelles en rapport avec la thématique de l'homosexualité, on observe qu'il existe des univers sociaux sans et avec des écritures ou des mises en récits, par des films, des documentaires sur l'homosexualité. L'appartenance à ces univers n'est pas sans conséquence sur les rapports à soi des enquêtés, qui grâce à leurs pratiques culturelles construisent des rapports théoriques à l'homosexualité, ainsi qu'à eux/elles-mêmes en tant qu'homosexuel.les. Il s'agit pour nous d'explorer ces différents rapports théoriques à l'homosexualité dans les milieux sociaux où il existe, ou non, des formes d'écriture et de savoir objectivés sur l'homosexualité.

### **1.1. Rapports théoriques militants à l'homosexualité.**

Au sein du corpus d'entretiens, il apparaît que ce sont les enquêté.es rencontré.e.s sur le terrain associatif qui lisent le plus de livres ayant pour sujet l'homosexualité, sans autre intérêt que de lire sur cette thématique. L'intérêt pour ce type de lecture n'est d'ailleurs pas détachable de leur investissement comme bénévoles et militant.e.s dans les associations. Ils et elles ont toutes lu des livres et de la documentation produite par des associations, concernant, par exemple, l'homophobie et ses effets, la prévention du suicide chez les jeunes homosexuel.les, la prévention des risques sanitaires. Ils ont également des lectures savantes ou militantes, textes et ouvrages produits par des militants, écrivains, chercheurs et parfois tout cela à la fois. Certain.es d'entre eux ont participé à la rédaction de tracts pour les manifestations pour le mariage pour tous, ainsi que de brochures concernant la santé sexuelle. Une différence toutefois

---

<sup>218</sup> LAHIRE Bernard, *Culture écrite et inégalités scolaires*, op.cit.

<sup>219</sup> Pour l'histoire de la construction des savoirs par les militants et de la manière dont ce savoir participe aux mouvements politiques voir : PREARO Massimo, *Le moment politique de l'homosexualité*, op.cit.

existe : les femmes lisent plus d'œuvres féministes et classées dans les études de genre que les hommes.

Au cours des entretiens, les enquêté.e.s nous ont montré les livres dont ils et elles parlaient, et nous en ont prêté certains pour que nous les lisions. Ce type de lecture constitue la majorité de leur bibliothèque. Comme livre marquant pour Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire) on trouve *Les filles ont la peau douce*, pour Aurélie (terrain militant, musicienne professionnelle) l'ensemble des ouvrages de Wendy Delorme, de Virginie Despentes, d'Ann Scott, ainsi que le *Scum Manifesto* de Valérie Solanas. On trouve également des références qui reviennent de façon récurrente, dans les entretiens comme dans les discussions lors des permanences associatives : Monique Wittig, Judith Butler et l'ouvrage *Se dire lesbienne, vie de couple, sexualité et représentation de soi*, de la sociologue Natatcha Chetcuti. Benoit (terrain militant, étudiant en sciences politiques) nous a parlé du : « petit livre rose de TETU, le petit livre rose de TETU, je pense que je l'ai toujours à côté de mon lit, je trouve qu'il y a des phrases qui sont géniales, un livre qui recense les déclarations soit homophobes soit pro LGBT, soit de personnalités connues, soit françaises soit internationales et puis les livres de Jordan Bon Maury qui est le président de homosexualité et socialisme ». Stéphane (terrain militant, assistant de consultant scientifique) nous a présenté un livre sur les Soeurs de la Perpétuelle Indulgence. Sébastien (terrain militant, comptable employé) nous a prêté le livre *Homosexualités et suicide* et nous a indiqué d'autres livres comme *Journal d'un apprenti pervers*. C'est donc un mélange d'ouvrages et de textes militants, savants, féministes, relevant des études de genre (Monique Wittig, Judith Butler), de rapports sur la santé sexuelle, de témoignages d'expériences avec l'homosexualité et parfois d'études sociologiques qui constitue le principal intérêt de lecture des enquêté.es du milieu associatif. La connaissance de ces références se fait en partie par la fréquentation des associations. Les enquêtés déclarent s'être mis à lire au moment de la « découverte » de leur homosexualité ainsi que dans les premiers moments de leur adhésion et ont continué par la suite. Au sein des permanences et des discussions avec des membres plus anciens des associations, ils et elles ont pu glaner des références d'ouvrages, de textes, de brochures. En visitant les sites Internet des associations, ils ont aussi pu connaître de nouvelles références, les sites contenant la plupart du temps une rubrique « document » contenant une bibliographie.

De ces contenus culturels militants et savants, les enquêtés retirent des catégories d'appréhension de leur parcours et de leurs expériences. Ils y apprennent des notions pour se penser et se dire. Ainsi l'utilisation d'un vocabulaire spécifique pour parler de tout ce qui concerne la sexualité et les préférences sexuelles est récurrente. À travers le vocabulaire se font

jour des manières de s'appeler propre au milieu associatif étudié qui sont aussi des catégories d'analyse de soi, des catégories de perception et d'appréhension du monde de soi en tant qu'homosexuel et de l'homosexualité. Lorsque l'on demande à Sébastien (terrain militant, comptable employé) comment s'est déroulé le moment où il s'est rendu compte de sa préférence pour les hommes, il fait tout de suite appel à la notion de coming-out. Le recours à cette notion est particulièrement présent sur le terrain associatif davantage que sur les autres. Lorsque Neils (terrain militant, étudiant en école d'infirmière) parle de lui et de son parcours, il utilise les expressions de « prise de conscience », « identité de genre », « orientation sexuelle » :

Neils : [Inspiration] Le moment de la prise de conscience ou le moment de la première attirance pour heu... [...] Ben en fait c'est... la prise de conscience ça date de, y a quoi ? Y a quatre ans. En fait j'ai réalisé un certain nombre de chose sur ma vie et... et ma personnalité. Mon identité de genre, mon orientation sexuelle.

(Terrain militant, étudiant en école d'infirmière)

Ces expressions se trouvent dans les glossaires et lexiques des diverses brochures disponibles dans les locaux associatifs :

« **Genre (identité de) Masculin-féminin** : Le mot « genre » sert à évoquer les rôles qui sont déterminés socialement, les comportements, les activités et les attributs qu'une société considère comme appropriés pour les hommes et les femmes. »

Et les façons de se nommer en tant que « type » de personne homosexuelle se retrouvent dans les discours des enquêtés, comme dans les livres qu'ils lisent et dans les brochures :

**Butch** : Lesbienne qui cultive une allure masculine par refus de se conformer au rôle social de femme. [...]

**Fem** : Homosexuelle qui cultive une allure féminine mais n'adhère pas au rôle social de femme en s'émancipant de l'hétérosexualité et de la dépendance économique-sociale aux hommes. [...]

**Queer** : Le terme Queer (étrange en français) est à l'origine une insulte utilisée à l'encontre des LGBT qui a été revendiqué et récupéré par les militant-e-s, hétérosexuel-le-s compris-e-s, ne se reconnaissant pas dans l'hétéro-normativité et cherchant à redéfinir les questions de genre.

[Brochure Tomber la culotte!]

Aurélie (terrain militant, musicienne professionnelle) explique que le fait de s'appeler « lesbienne » est politique, dans le sens où la façon de se déterminer et de se présenter à soi et aux autres sert et produit une transformation du monde en même temps que cela permet d'afficher des revendications. Ainsi le fait d'utiliser le lexique émanant des références culturelles présentes au sein des associations dénote à la fois d'un rapport scriptural à l'homosexualité ainsi que d'un rapport politisé à l'homosexualité et au monde.

Aurélie : Ouais ! C'est une étiquette hyper politique et hyper heu, c'est hyper militant de se définir comme lesbienne. Puisque finalement j'pourrais, j'en sais rien moi, me dire que je suis toujours bi heu, enfin j'en sais rien ouais. Dire qu'en ce moment je suis avec une fille et que j'suis bi ou j'sais pas. Mais. C'est hyper important. C'est une façon différente d'appréhender les choses,

d'appréhender heu ta vision de, de la maternité, d'appréhender la vision du couple, de, de, la dichotomie homme-femme du genre heu, de... de des rapports de force entre les sexes 'fin, c'est plein d'choses ! On a beau dire heu, de l'avortement. T'as plus les mêmes problématiques quoi.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Le cas d'Aurélie permet de montrer les produits socialisateurs, résultant de la socialisation aux pratiques culturelles militantes, sur le discours sur soi, sur le rapport à l'homosexualité et sur les façons de théoriser l'homosexualité propre aux milieux militants étudiés. Au moment de l'entretien, Aurélie raconte que les conceptions qu'elle avait sur l'homosexualité et sur elle en tant que femme ayant des attirances pour les femmes ont bien changé depuis qu'elle a commencé à fréquenter les lieux et associations LGBT, ainsi qu'à lire un ensemble de livres en lien avec les homosexualités, le féminisme, etc. Alors qu'elle mettait en place un travail de l'apparence de façon à travailler ses manières d'être et de faire de façon dite « féminine » et souhaitait avoir des compagnes et partenaires sexuelles « très féminines », elle juge durement et décrie ses conceptions passées à l'aune de son rapport théorique à l'homosexualité actuel :

Aurélie : Et quand je te racontais mon histoire tout à l'heure, le fait de dire je voulais être une vraie fille et tout, ça m'paraît ridicule de dire ça maintenant. 'fin ça me paraît complètement absurde. [...] Et heu, et maintenant je me choque aussi quand je disais que je voulais une lesbienne féminine parce que les autres heu c'est n'importe quoi, 'fin moi si je suis avec une femme je veux qu'elle ressemble à une femme. Au début quand je me disais bi, voilà, je me disais que je voulais être heu avec une vraie fille. Enfin si j'étais avec une fille c'était pour être avec une fille. C'était pas pour être avec une camionneuse entre guillemets tu vois ? Sauf qu'en fait c'est, c'est pas du tout ça qui est intéressant et au contraire j'trouve les filles androgynes voire masculines vachement plus intéressantes parce que, plus... enfin ouais moins dans les cases justement.

C.P : Et tu faisais quelles différences entre les vraies filles et les autres ? Et les camionneuses ?

Aurélie : Ah ben justement c'était des critères très cons, c'était heu, c'était, pour moi la camionneuse c'était heu les vêtements de mec avec des cheveux courts et heu, et heu et les grosses chaussures et pas d' maquillage. Tu vois c'est très con.

C.P : Et c'était juste quelque chose physique ou des caractéristiques ou de caractère intellectuel.

Aurélie : Ben c'était complètement cliché. Parce que... ouais c'était complètement cliché parce que c'était... ouais c'était ce genre de nanas, qui jouent au mec quoi. Et, et je voyais pas l'intérêt et maintenant au contraire, j'trouve ça hyper intéressant [rires].

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Aurélie mentionne que c'est par la lecture de livres et le fait de s'être fait « une éducation », qui est une socialisation militante par de nouvelles pratiques culturelles que s'est transformée sa vision du monde et de l'homosexualité :

C.P : Ouais, tu saurais m'expliquer justement comment ce décalage de vision du monde ça s'est fait, comment ça s'est manifesté du coup ?

Aurélie : Comment ça s'est manifesté [rires], alors [rires]. Ben disons que c'est aussi une grande part de l'éducation, voilà, parce qu'à partir du moment où par les livres je me suis fait une éducation différente, effectivement maintenant ça me paraît évident. [...] Parce que après coup, voilà tu te rends compte que tout ça c'est des critères heu de société, que, que c'est des critères de sociétés occidentales, françaises, mais que déjà chaque société a sa vision des hommes et des femmes, et que

heu, y a pas que le rapport heu, y a pas que le rapport aux appareils génitaux, que y a, y a tout ce qui va autour et que dans ce cas heu.

L'interrogation des assignations genrées font, au moment de l'entretien, partie de ses questionnements et de ses appropriations des contenus culturels qu'elle a lus :

Aurélié : Voilà c'est pour ça aussi que les trans dérangent autant, c'est que heu, c'est que heu à partir de quel moment, enfin je sais que pour ma copine trans y en a heu c'est heu, oui mais est-ce qu'elle est opérée ? Ouais mais quel est l'rapport, si j'te dis que c'est une femme, au pire, au pire, si elle elle se définit comme femme, est-ce que, si tu sais qu'elle est pas opérée tu vas te remettre à parler d'elle au masculin ? 'fin tu vois ? Et donc à partir de là heu à quoi on peut reconnaître une femme ? [Inaudible] voilà et puis heu ben, c'est pour ça que c'est pas juste un rapport aux appareils génitaux. C'est vraiment une construction et c'est les faits que les lesbiennes et les homos jouent de ces clichés, qui dérangent en fait. [...]

[...] L'homo le plus efféminé. Après pourquoi pas, 'fin dans sa caricature il dénonce ou pas le fait d'être masculin ou pas, féminin ou pas. Mais heu ouais du coup moi j'trouve ça tout intéressant tout ça.

Si ces modes de théorisation sont présents dans beaucoup de livres qu'elle a lus, nous pouvons par exemple les retrouver dans le livre de Wendy Delorme, *Quatrième génération*, qu'Aurélié nous a indiqué. Nous pouvons notamment y lire les définitions des différentes façons de catégoriser, dans les milieux militants, les différentes manières d'être homosexuelle par corps :

« Pour faire simple, une fem (prononcer « faime ») c'est une gouine qui n'a rien contre les jupes, les talons hauts, le vernis à ongle et le maquillage. Voire éventuellement et en surajoute. [...] On confond parfois les fems avec les lipstick lesbiennes, les charmantes saphiques éthérées comme on en a vu à la fin des années 90 »<sup>220</sup> ; « C'est mal vu d'être butch. Etre butch, c'est être camionneuse, masculine, costaude, mal dégrossies, pas sexy aux yeux des hommes et de la société en général qui te le fait bien sentir chaque jour hétéronormé que Dieu fait [...] »<sup>221</sup>.

L'analyse des brochures de prévention, des livres lus par les enquêté.es et de leurs catégories d'appréhension de l'homosexualité ainsi que d'eux-mêmes en tant qu'homosexuels permet de mettre au jour une façon spécifique de parler de soi en tant qu'homosexuel et de parler de l'homosexualité propre au milieu militant. Les notions, expressions mobilisées pour rendre compte de ce qu'est l'homosexualité et de ce qu'est être homosexuel, constituent un lexique militant que l'on retrouve dans l'ensemble des écrits sur le terrain qui présentent des formes de théorisation de l'homosexualité. Ainsi, ce rapport à soi qui se fait jour sur les terrains militants peut être caractérisé de rapport théorique militant à soi et à l'homosexualité.

Cependant ces rapports théoriques militants à soi, ne sont pas le fait de l'ensemble des enquêté.s du milieu militant. Les hommes issus ou appartenant aux milieux populaires n'usent pas de ces catégories d'appréhension de soi, qui font peu sens pour eux. Ce non-usage et cette non-maitrise de la théorisation opérée par les autres militants (plus dotés scolairement ou

---

<sup>220</sup> DELORME Wendy, *Quatrième génération*, Grasset, 2007 p 23-24.

<sup>221</sup> *Ibid.* p. 154.



culturellement) résultent d'une distance vis-à-vis des associations, de leurs discours, et de l'engagement politique. Par exemple Christian (terrain militant, ouvrier), raconte en entretien avoir commencé à fréquenter l'association non pas pour s'engager politiquement, mais dans la perspective de faire des rencontres, notamment de partenaires sexuels. Ludovic (terrain militant, comptable employé), a peu de compétences politiques et militantes. Il explique ainsi que s'il a une « sensibilité de gauche », effectuer le travail des militants est « compliqué ». Cette distance à l'engagement politique produit des effets sur la théorisation et les façons de parler de soi en tant qu'homosexuel. Si Christian et Ludovic fréquentent les associations, c'est pour le côté convivial et ils laissent les questions liées au travail militant à d'autres.

Ludovic : [...] J'suis pas un militant moi... j'te dis, y'a assez de gens qui font ça pour nous. Mais pour tout hein...

C.P : Même politiquement, tu es pas... ?

Ludovic : Même politiquement, j'suis apolitique moi, de toute façon. Ça m'intéresse pas du tout. J'trouve que c'est... que c'est les mêmes... j'ai une sensibilité de gauche, mais quand tu vois ce qu'ils font... C'est compliqué quoi.

(Terrain militant, comptable employé)

C.P : Et un autre point sur le militantisme du coup. Sur comment t'en es arrivé à l'asso.

Christian : Alors là par contre le militantisme ça va être beaucoup plus rapide parce que moi je le suis pas. On en reparlera, j't'expliquerai pourquoi mais, enfin pourquoi, y a pas d'raisons forcément, mais c'est vrai que moi je suis arrivé au forum, pas pour le militantisme justement.

(Terrain militant, ouvrier)

L'enquête de terrain permet dans un premier temps de constater des différences d'origines sociales des personnes qui fréquentent les associations. Nous avons rencontré des enquêtés.e.s ayant connu une ascension sociale par rapport à leurs parents ou qui appartiennent en majorité aux classes moyennes dotées d'une « bonne volonté culturelle »<sup>222</sup>, ainsi que des personnes appartenant aux classes supérieures dotées en capital culturel. De plus, il existe des porosités entre le milieu militant et le milieu universitaire : nous avons pu rencontrer des enquêtés des « grandes écoles » engagés au sein des associations enquêtées.

De ces différences sociales et de parcours individuels résulte que les discours des associations militantes, les contenus culturels qui en émanent ou y sont partagés sont appropriés<sup>223</sup> de manière différenciée par l'ensemble des enquêtés. Cela résulte de rapports différents au politique, à la scripturalisation et théorisation de l'homosexualité. Ce sont les

---

<sup>222</sup> BOURDIEU Pierre, *La distinction, op.cit.*

<sup>223</sup> « Comprendre la façon qu'ont les membres d'une société ou d'une culture d'attribuer une signification à leur environnement au fil du temps est un enjeu central pour qui entend résoudre ce problème persistant : comment l'ordre social est-il possible ? » CIRCOUREL Aaron, *Cognitive sociology Langage and Meaning in Social Interaction*, Free Press, New York, 1994, p. 42.

enquêtés de milieux populaires au sein des terrains militants qui marquent le plus de distance, sous forme de désintérêt, aux théorisations militantes de l'homosexualité, ainsi qu'à l'usage du lexique charrié par ces théorisations. Nous verrons également, que les résistances à ces discours émanent plus fortement des enquêté.e.s issus ou appartenant aux milieux populaires qui n'habitent pas dans des grandes agglomérations. Elles se fondent sur une distance à l'écrit et à la théorisation politique, à l'engagement politique, ainsi qu'à l'absence d'un sentiment de nécessité d'engagement pour les droits LGBTAQI+ (que ce soit par le partage d'opinions politiques de droite, ou par l'occupation de positions sociales dominées qui ont forgé le sentiment d'impossibilité d'appropriation et d'action sur le monde). La mise à distance des discours sur l'homosexualité, qui émanent des associations, se fonde également sur une représentation négative de ce que les enquêté.e.s appellent « le milieu » (que nous étudierons par la suite). Cela produit une socialisation au « milieu » par le dégoût, empêchant une socialisation aux formes et aux discours théoriques de l'homosexualité portés et produits par les associations.

## **1.2. Rapport théorique intellectuel à l'homosexualité.**

Les consommations culturelles des enquêtés des grandes écoles se démarquent de celles des enquêté.e.s du milieu militant. Les étudiant.e.s des grandes écoles n'ont pas particulièrement cherché des références comme celles que partagent les enquêté.e.s du milieu associatif, concernant les difficultés, discriminations et inégalités que subissent les personnes homosexuelles. Ils n'ont par exemple pas déclaré lire et chercher à lire les rapports de SOS homophobie ou les enquêtes produites par des associations renseignant sur les inégalités en droit, accès à la santé, etc. qui touchent particulièrement les personnes homosexuelles ou transsexuelles. Parmi les étudiants, la plupart des hommes n'ont pas ressenti la nécessité de s'investir dans les associations LGBT. Les femmes quant à elles sont plus nombreuses à avoir investi l'engagement politique, en adhérant à des associations, en participant aux manifestations liées aux causes LGBT et féministes. Par ce biais, ce sont elles, plus que les hommes, qui ont fait entrer dans leurs lectures des travaux venant des sciences humaines et sociales.

Néanmoins, tou.tes.s les enquêté.es se sont, à un moment dans leur parcours, posé des questions sur leur homosexualité, et plus particulièrement comment faire avec ces préférences amoureuses et sexuelles qui ne font pas partie de la norme et ont trouvé des outils d'appréhension théorique de l'homosexualité au sein d'œuvres littéraires.

Si pour chacun des enquêtés, trouver des références à l'homosexualité dans leurs lectures et autres consommations culturelles n'a jamais revêtu une importance capitale, ils

déclarent cependant avoir avant tout, recherché des caractéristiques de ce qui est selon eux « un bon livre », et se sont dirigés vers des lectures à haute légitimité culturelle, apportant un profit de distinction. Pour Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature), Mathieu (« grande école », master en mathématiques) et Jérémy (terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique), c'est dans les ouvrages *Le portrait de Dorian Gray*, *Le Rouge et le Noir*, *Alexis ou le traité du vain combat*, classiques de la littérature, qu'ils ont trouvé des similitudes avec leurs expériences et sentiments en rapport avec leur homosexualité. Ce sont des œuvres où l'homosexualité n'est pas manifeste, mais où des allusions y sont faites : les personnages sont décrits comme ayant des traits délicats et doux, plutôt féminins, les effets de la beauté d'un personnage masculin sur les autres hommes s'apparentent à des tourments amoureux. *Le portrait de Dorian Gray* est un des livres qui a marqué Mathieu (« grande école », master en mathématiques) et dans lequel il a trouvé des allusions à l'homosexualité :

Mathieu : Alors c'est pas, enfin particulièrement mais, *Le Portrait de Dorian Gray*, j'ai lu. C'est pas évident mais...

C.P: Y a quoi dedans, tu peux me raconter ?

Mathieu : C'est pas évident, évident, mais, c'est quand même assez sous-entendu que, si je me rappelle bien parce que ça fait un moment, le personnage qui tombe amoureux de, d'une femme. D'une femme sur la scène de théâtre mais qui est jouée par un autre [homme] forcément donc heu. Ça reste une relation homosexuelle même si elle est que suggérée et tous les détails sur la beauté du personnage principal qui attire l'attention d'hommes, c'est pareil c'est, c'est jamais exprimé clairement, mais y a plein de références. On sait que l'auteur l'était heu, homosexuel du coup heu.

(« Grande école », master en mathématiques)

Les façons de lire les œuvres et de se les approprier est en lien avec la façon dont les enquêtés appréhendent leur sexualité et leurs sentiments amoureux et lorsqu'ils déclarent s'intéresser aux produits culturels en rapport à l'homosexualité, c'est à une culture qui est soigneusement choisie. D'ailleurs, Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) explique s'intéresser à ce qu'il appelle une « certaine culture gay », qui se caractérise par des références différentes de celles des enquêtés du terrain associatif et dont le contenu est plus littéraire, artistique et légitime culturellement que militant :

Julien : J'aime bien depuis très longtemps (12 ans environ) suivre les informations d'une certaine culture gay. En théâtre, au lycée (16-18 ans), on a pu jouer des pièces de Jean-Luc Lagarce (notamment *Juste la fin du monde* et *J'attendais dans ma maison que la pluie vienne*), de Bernard-Marie Koltès (un peu tout) qui sont des dramaturges morts du SIDA. Ils ont fait partie des grandes figures homosexuelles du théâtre qui sont mortes du VIH. Je me suis intéressé beaucoup à leur correspondance, à des éléments biographiques qu'ils ont pu laisser (par exemple, le *Journal Vidéo* de JL Lagarce, est passionnant, avec ces histoires de voyage - comme Koltès -, de coucheries, etc. qui m'ont un peu fasciné, qui ont pu me faire dire : au moins, ils ont pris leur pied à fond, putain quelle insouciance, c'est incroyable. En même temps, leur vie est entourée d'un tragique qui, quand il n'est pas sien, semble « illuminer » la personne et lui conférer une autre dimension. Ce sont donc

deux figures, que je jouais en plus, qui m'ont vraiment tout à fait marqué, et auxquelles je pense encore aujourd'hui.

Je me suis un peu intéressé à la pédérastie grecque mais pas beaucoup. Juste pour comprendre la notion.

Sinon, au cinéma : *Brokeback Mountain* (grand classique, que mon copain place comme son film préféré !), *Shortbus*, *Weekend* (très récent), *Crazy*, les films de Xavier Dolan. [Réponse venant d'un échange de mail suite à des demandes de précision de notre part après la réalisation des entretiens.]

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Les sujets abordés dans les consommations culturelles de Julien rejoignent des thématiques répandues dans le milieu associatif enquêté, comme celle du sida par exemple, mais elles sont associées à des « grandes figures homosexuelles du théâtre » et au « tragique qui quand il n'est pas sien, semble "illuminer" la personne et lui conférer une autre dimension », qui met en exergue la dimension sacrée cherchée dans la culture légitime. D'ailleurs, Julien (« Grande école », master en théâtre, art et littérature) précise qu'il n'est pas attiré par des produits culturels parce que le sujet en serait l'homosexualité :

Julien : Côté littérature, hormis le théâtre, rien ne m'a attiré parce que le sujet est homosexuel. J'ai plutôt une mauvaise considération des livres qu'on appelle parfois *pour homosexuels* [mis en italique par lui]. David [son compagnon] en a acheté certains en Angleterre récemment. J'ai commencé par curiosité et c'est vraiment très mal écrit. Aussi mal écrit que sont mal mises en scène les pièces de boulevard qui introduisent un personnage homosexuel parce qu'il représente une partie de la société (souvent une follasse, meilleur ami de la maman libérée qui a plus de sexe que sa fille...). Je déteste ça par exemple ! [Mail, Julien]

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Il cherche ainsi, dans ses lectures, une qualité de l'œuvre avant une thématique sur l'homosexualité. Julien, lorsqu'il est marqué par des œuvres où il est question d'homosexualité, l'est par des critères « esthétiques » :

Julien : J'aime beaucoup les films qui parlent d'homosexualité mais ce n'est vraiment pas un critère de choix. Ça m'attire, surtout quand il s'agit de films très fortement marqués esthétiquement comme *Nuit d'ivresse printanière* ou *A Single Man* que je trouve somptueux. [Mail, Julien]

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

L'importance de la qualité de l'œuvre est également visible dans le cas de Mathieu, pour qui la comédie hollywoodienne n'apporte rien. Il n'apprécie pas la mobilisation de l'homosexualité qui selon lui « fait cliché » :

Mathieu : Après je recherche pas forcément non plus toujours ça, et j'arrive à voir que des fois c'est cliché enfin. Je me rappelle avoir regardé avec une amie *Valentine's day* le film, où à la fin il s'avère que deux des personnages sont homosexuels. Bon ça m'a pas aidé à me dire que le film était bien ou quoi. J'ai bien compris que c'était une comédie hollywoodienne qui apportait rien quoi, c'est pas forcément obligé d'en mettre de partout [des personnages homosexuels]. Des quotas comme dans toutes les séries ou quoi. Y a des moments où ça apporte rien. Mais c'est vrai que dans certains livres c'est plus suggéré ou amené ou logique dans l'histoire, je trouve ça bien.

(« Grande école », master en mathématiques)

Cet extrait d'entretien vient appuyer le constat que ce n'est pas l'histoire avec des homosexuels qui est revendiquée comme motif premier de la lecture ou du visionnage des films, mais la « qualité » culturelle ou artistique. Aussi, au lieu de choisir des contenus culturels parce qu'ils portent sur l'homosexualité, Mathieu choisit les livres qu'il lit sur conseil de son entourage et en consultant les rayons des librairies :

Mathieu : Par exemple mon père qui lit beaucoup heu, ou ma mère qui me donne quelque chose à lire, puis je vais lire quelque chose du même auteur ou du même genre heu. Là je lis pas mal de science-fiction parce que mon père m'en a passé beaucoup. Après plusieurs auteurs donc je me retrouve dans le rayon à la FNAC, je regarde d'autres livres et si l'histoire m'intéresse. Et c'est dans ce genre de cas où si y a quelque chose qui m'attire, une relation homosexuelle, ou un autre sujet, parce que y a pas que ça qui m'intéresse non plus mais [rire], que je peux acheter le livre même si je connais pas du tout et voir si c'est bien.

(« Grande école », master en mathématiques)

Ce n'est pas seulement et pas toujours prioritairement la recherche d'histoire sur l'homosexualité qui motive la lecture et la découverte de nouvelles références culturelles. L'appartenance des milieux proches de la culture scolaire légitime et académique et le suivi d'études longues conduisent les enquêtés à lier leurs interrogations ou leurs perceptions de leurs préférences amoureuses et sexuelles aux lectures qui sont valorisées dans les milieux sociaux qu'ils fréquentent. Si leur façon d'appréhender ces contenus culturels devient liée à leur homosexualité, c'est ainsi par les appropriations qu'ils en font, et sortir de ces cadres culturels ne fait pas sens. Ainsi, si Mathieu a lu *le Portrait de Dorian Gray* c'est à la fois parce que le livre entrait dans le thème du programme de sa classe préparatoire et que l'ouvrage se prête à une appropriation permettant de penser l'homosexualité :

C.P : Ouais. C'était pour les cours ou c'était en plus comme ça ? [la lecture du *Portrait de Dorian Gray*]

Mathieu : Un peu des deux parce que comme on avait, enfin [...] après on n'était pas obligés de lire tout ce qu'y avait eu sur ça. Mais ça faisait partie des thèmes qui, des livres qui pouvaient avoir un rapport avec le thème. Et comme ça m'intéressait je l'avais lu. C'était pas un, quelque chose de précis à lire pour le cours, comme j'avais eu à lire *Lorenzaccio*, y a aussi un petit rapport à l'homosexualité, mais là où forcément j'ai eu à la lire. Là c'était plus parce que j'avais envie de le lire.

(« Grande école », master en mathématiques)

Nous pouvons dire de Mathieu qu'il n'aime pas une « certaine culture Gay » pour reprendre les mots de Julien. Cette culture se caractérise d'abord par le fait qu'elle est largement présente dans le « milieu gay », c'est-à-dire comme le dit Michael Pollak « Les institutions clefs de la vie homosexuelle [qui] sont [...] les lieux de dragues : bars, saunas, cinémas, restaurants spécialisés, parcs »<sup>224</sup> et nous pouvons ajouter les associations militantes. La presse gay entre

---

<sup>224</sup> POLLAK Michael, « L'homosexualité masculine ou le bonheur dans le Ghetto ? », *op.cit.*, p.184.

également dans cette culture. Ainsi Mathieu mentionne qu'il n'apprécie pas le magazine *Têtu* – qui est toujours disponible au forum associatif enquêté et régulièrement feuilleté par les adhérents. Ces références, Mathieu ne les apprécie pas et n'en perçoit pas l'utilité. Il rattache cette presse qu'il perçoit contenant des informations « 100% » gay à de la pornographie :

Mathieu : Alors la presse gay vraiment j'en lis pas, enfin, à part quand certains me montrent des trucs et qu'on lit ensemble, mais en général c'est assez rare. Heu, mais maintenant heu, je sais que si je regarde un site avec plus d'informations par exemple Le Monde, quelque chose comme ça, qu'y aura un article qui parlera de ça, j'irai le lire, forcément pour heu, pour me tenir au courant. Pour voir ce que les gens en pensent et ce qu'ils en disent. Après je sais pas si y a vraiment un intérêt à avoir un magazine complètement centré sur ça heu. Bon après y en a sur tout donc pourquoi pas, mais. Enfin, moi ça m'apparaît pas évident quoi. Je préfère quand c'est dans d'autres heu, lié à d'autres domaines quoi. Pour avoir des gens qui en parlent pas forcément heu, 100% gay, avoir des avis extérieurs quoi.

C.P: Hum, hum. Mais justement, qu'est-ce que tu penses de ce genre de spécialisation et de ce...

Mathieu : Ben enfin. Je sais pas trop, parce que j'ai l'impression que ces magazines c'est, c'est moitié un peu porno, moitié informatif, donc c'est difficile de, à ranger dans une catégorie donc heu, je sais pas. Autant je comprends leur intérêt à être porno. Y a des magazines pornos pour plein de gens, donc heu ok, il en faut un aussi gay. Autant niveau informatif j'ai un peu plus de mal à voir l'intérêt.

(« Grande école », master en mathématiques)

Ainsi, les contenus culturels portant sur l'homosexualité n'ont pas tous la même légitimité et le même intérêt pour les enquêtés. De plus, au sein du rejet de la « culture gay » assimilée aux « milieux militants » et dans la préférence de références culturelles académiques et légitimes en lien avec le thème de l'homosexualité, c'est un rapport différencié au « milieu gay » qui commence à se faire jour. Par exemple, nous verrons plus loin que Mathieu n'aime pas les hommes homosexuels efféminés, la Gay Pride et que ces dégoûts s'apparentent à des dégoûts de certaines manières d'être dépréciées dans les classes sociales supérieures.

Les distances aux lexiques et théorisations militantes sur l'homosexualité se comprennent également dans le rapport à la politique des enquêtés des « grandes écoles ». En dehors de Simon (« grandes écoles », doctorant en sciences sociales), militant d'extrême gauche et Mathieu (« Grande école », master en mathématiques) qui déclare partager les idées politiques de la droite, les enquêtés des « grandes écoles » ont une sensibilité politique de gauche, mais éprouvent peu d'intérêt pour l'engagement militant dans des collectifs militants, des associations ou des partis politiques. Ils ne se déclarent pas pour autant non politiques ou dénués d'engagement politique. Par exemple Pierre se montre très critique vis-à-vis d'Act-up, association militante de lutte contre le SIDA, en même temps qu'il se situe dans une tension entre son absence d'engagement dans des collectifs militants et ses opinions politiques qui l'amène à critiquer et à ne pas adhérer à l'ordre établi quant au sort qui est fait aux personnes homosexuelles.

C.P : T'as déjà pensé à avoir un engagement politique... dans des associations homosexuelles, ou pas du tout ? Ou un engagement politique plus large ?

Pierre : Pas vraiment. J'm'en veux un peu, des fois, j'me demande... si j'devrais pas... m'investir pour ma cause... mais non, 'fin ouais, en fait... j'suis pas... Ça m'fatigue un peu... Enfin ouais, non... A chaque fois que t'es dans ce type d'association, j'ai l'impression que tu dois... te radicaliser un peu, tu vois, et tu t'retrouves enfermé... 'fin moi j'ai pas trop envie de faire partie de ces trucs. Genre ben par exemple, Act-up là, la grosse association de malades mentaux, qui vont tabasser des curés, tu vois genre... non ça m'fait pas rêver. Et... politique, engagement politique, alors là non, certainement... enfin politique tout court, certainement pas. Mon engagement le plus militant, c'est ce que j'te dis, quand j'étais à Evian-les-Bains l'an dernier, et qu'il y avait une manifestation dans la rue pour le mariage homosexuel... Genre... J'avais plus d'argent, parce que c'était la Suisse, c'était horrible... Et je sais plus, genre quel jour j'ai lu un texte ou une déclaration de je sais pas quel politicien, genre immonde... Et là j'me suis dit, non mais c'est pas possible, je vais manifester, même si ma présence sert à rien... genre c'est des trucs qui me tiennent quand même à cœur tu vois.

(« Grande école », master en biologie)

Malgré ces tensions, Pierre déclare tout de même qu'il est engagé politiquement et il définit cela par le fait d'« assumer d'être gay auprès de tout le monde ». Il ne partage pas la théorisation de l'homosexualité existante sur les terrains militants enquêtés et considère qu'« être homosexuel », se présenter et exister en tant que tel est en soi facteur de transformation du monde autour de lui, suffisant à marquer son engagement politique :

Pierre : Et après j'sais pas, j'ai mon engagement politique, à ma mesure, à mon niveau quoi. Mais c'est pas un engagement politique, c'est juste que j'ai l'impression que genre... en assumant le fait d'être gay auprès de tout l'monde, et genre... participer un peu, genre quand les gens ont des questions, tu leur expliques, comment c'est... que... genre finalement on est pas si différents que ça... Et genre, c'était toujours un peu des victoires... par exemple j'me souviens que par exemple, le copain d'Elisabeth était un peu en mode, ohlala, les gays, na, na... 'fin sans me l'avoir dit, jamais. Et Elisabeth, et lui, étaient là... Ah mais Pierre en fait j'me suis aperçu que t'es gay, genre vous pouviez être trop cool, enfin genre sans menace, genre j'avais rien à craindre, et j'étais là, yes, j'ai fait changer une personne, trop bien. Donc mon engagement politique s'en arrête à là, et j'me suis dit que c'est déjà pas mal.

(« Grande école », master en biologie)

Concernant les femmes enquêtées sur le terrain « grandes écoles », elles ont des consommations culturelles en rapport à l'homosexualité quelque peu différente. En ce qui concerne leurs lectures, elles se sont plus orientées vers la littérature des sciences sociales et féministes que les hommes enquêtés. Sabrina (« grande école », sur dossier, master 2 littérature, professeure en collège et lycée) a organisé dans son école une conférence sur le thème du genre et du lesbianisme ; Sophie (« grande école », master 2 de littérature, professeure en collège et lycée) participe à des émissions de radios sur ce même thème ; elles se sont toutes rendues à une ou plusieurs des manifestations pour le mariage pour tous et toutes ; les photos de ces manifestations sont affichées sur leur compte Facebook et nous pouvons d'ailleurs en voir une sur laquelle Laura (« grandes écoles », doctorat de physique, professeure en collège et lycée) a un Rainbow flag maquillé sur la joue. Gaëlle (« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée) et Mathilde (« grandes écoles », master 2 de littérature,

professeurs en collège et lycée) ont d'ailleurs le Rainbow flag suspendu dans leur salon. Par ailleurs, elles partagent régulièrement sur Facebook des articles militants, féministes ou concernant une question d'actualité en rapport avec les droits des personnes LGBTQA+, partagent et signent des pétitions sur les mêmes sujets<sup>225</sup>.

Si elles ne partagent pas les théorisations présentes au sein du milieu militant, les contenus culturels, militants, féministes ou émanant des sciences sociales qu'elles lisent les conduisent à forger un rapport théorique intellectuel à l'homosexualité et à elle-même en tant que femmes homosexuelles. Les éléments de théorisation présents dans les sciences sociales<sup>226</sup> leur permettent de trouver et de s'approprier des catégories d'appréhension d'elles-mêmes et de leurs parcours. Ainsi, à l'aune de ses connaissances en sciences sociales, Sabrina analyse rétrospectivement les rapports genrés se jouant dans son ancien collège :

Sabrina : [Rires] Voilà c'est ça. [Rires] En tous cas dans mon collège c'était comme ça, donc y avait pas... *c'était moins genré* qu'en primaire où vraiment d'un côté y avait les filles de l'autre y avait les garçons heu. T'as, t'as deux amoureux qui étaient dans un coin de la cour tous seuls, mais sinon heu. Y avait peu heu... voilà. Même parfois les filles qui voulaient venir jouer au foot elles avaient du mal à être prises dans une équipe tu vois quand on, quand les garçons faisaient les équipes en début de récré. C'était, du coup heu. Moi c'était parce qu'au bout d'un moment j'm'incrustais mais voilà quoi.

(« Grande école », sur dossier, master 2 littérature, professeurs collège/lycée)

Les enquêté.e.s des grandes écoles, de par leurs parcours scolaires, rencontrent une constellation de produits culturels en lien avec l'homosexualité, qui leur permettent une théorisation de soi et de l'homosexualité, allant du théâtre, à la littérature, au cinéma, jusqu'aux sciences humaines et sociales. À travers ces consommations culturelles et scientifiques, les enquêté.e.s trouvent des façons de s'appréhender, ainsi que des outils de réflexivité sur leurs parcours et expérience qui leur permet de donner du sens à ce qu'ils sont et font<sup>227</sup>.

Ce rapport théorique intellectuel à soi et à l'homosexualité se distingue du rapport théorique militant ; néanmoins, tous deux existent dans des univers sociaux au sein desquels nous trouvons une scripturalisation de l'homosexualité, qui rend ainsi la construction des rapports théoriques à celle-ci.

---

<sup>225</sup> BARBONI Thierry, TREILLE Éric, « L'engagement 2.0. Les nouveaux liens militants au sein de l'e-parti socialiste. », *Revue française de science politique*, 2010/6, Vol. 60, p. 1137-1157.

<sup>226</sup> Pierre Bourdieu rappelle que les sociologues doivent de plus en plus s'attendre à retrouver des éléments du discours des sciences sociales dans le sens commun. BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie*, op.cit.

<sup>227</sup> BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1986, 62-63, p. 69-72.



### **1.3. Des univers sociaux sans culture écrite sur l’homosexualité : ne pas se désigner, ne pas se nommer, ne pas investir sa vie autour de l’homosexualité.**

S’il existe des univers sociaux où l’on trouve des écritures et mises en récit de l’homosexualité, dans lesquels se forment des rapports théoriques spécifiques à l’homosexualité, il en existe d’autres, dans lesquels nous observons peu de pratiques culturelles en lien avec l’homosexualité et pas ou peu de rapport théorique à celle-ci. De cela découle que les discours sur soi et les façons de concevoir l’homosexualité sont éloignés des rapports théoriques militants et intellectuels à l’homosexualité observés dans les milieux militants et des « grandes écoles ».

Ces univers sociaux sont ceux des femmes de milieux populaires auprès desquelles nous avons enquêté, ainsi que celui des deux hommes petits-moyens<sup>228</sup>, n’habitant pas dans de grandes agglomérations. Si ces groupes d’enquêtés vivent dans la même région, ils ne sont pas superposables, car ils appartiennent à des fractions de classes différentes et les hommes, plus jeunes que les femmes enquêtées, se situent dans des trajectoires de mobilité sociale ascendante.

Les femmes de milieux populaires et les hommes petits-moyens auprès desquel.le.s nous avons enquêté habitent dans des villes de province de moins de 50 000 habitants. Ils et elles sont tou.te.s allé.e.s au moins une fois dans des boîtes de nuit homosexuelles, mais ce ne sont pas des lieux qu’ils et elles fréquentent assidument. Ces établissements ne sont pas situés dans la ville où ils et elles résident. Pour s’y rendre, cela nécessite entre 20 et 50 minutes de voiture. Cette région est également marquée à droite politiquement et l’extrême-droite est très présente. Les associations et mouvements LGBT+ sont très peu visibles dans la région, mais il existe trois bars gays, une boîte pour effectuer des rencontres sexuelles, un bar lesbien, situés dans d’autres villes que celles où les enquêté.e.s habitent. Seuls Alba (terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable), Adrien (terrain Sud-Est, étudiant en école de design) et Cyril (terrain Sud-Est, étudiant en kinésithérapie) connaissent l’existence de ces lieux.

#### **1.3.1. L’absence de sens de la théorisation de soi en tant qu’homosexuelle des femmes de milieux populaires.**

Les femmes enquêtées n’ont pas fréquenté assidûment des associations LGBT, elles sont peu diplômées (une seule a obtenu le baccalauréat), et n’ont majoritairement pas de pratiques de lecture. Seulement deux d’entre elles déclarent des pratiques de lecture. Béthy (terrain Sud-Est, Baccalauréat, employée administrative à la poste, catégorie C), la seule des

---

<sup>228</sup> CARTIER Marie et al, *La France des petits moyens*, op.cit.

enquêtées à avoir obtenu le baccalauréat, déclare avoir lu Montaigne et Diderot, qui sont les lectures de programme de la filière littéraire dans laquelle elle était inscrite. De son côté, Jeanne (terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C) lit des livres peu légitimes académiquement. Elle nous a par exemple prêté un livre autobiographique de la chanteuse Catherine Lara (*Entre émoi et moi*). Parmi les enquêtées, ce sont les seules qui ont eu une réussite scolaire relative pendant le primaire (elles avaient de bons résultats scolaires et ne détestaient pas l'école), puis elles ont connu une chute de leurs résultats scolaires à l'entrée au lycée. Si Béthy a passé le baccalauréat, Jeanne, inscrite dans une filière technique, n'est pas parvenue jusque-là et a abandonné sa scolarité en première.

Excepté Jeanne qui déclare avoir lu *Entre émoi et moi* de Catherine Lara où l'autrice aborde ses relations avec des femmes, les enquêtées déclarent ne pas avoir de pratiques culturelles en rapport à l'homosexualité, et ne pas chercher d'informations, de livres, de films ou de documentation sur le sujet. Ne pas entretenir de pratiques culturelles à propos de l'homosexualité est d'abord lié à un rapport distant aux pratiques de lectures académiques et légitimes dans les milieux populaires<sup>229</sup>, ainsi qu'à une façon de percevoir et faire avec l'homosexualité.

Les enquêtées des milieux populaires entretiennent un rapport pratique à l'homosexualité. Ainsi elles n'opèrent pas de théorisation sur l'homosexualité et sur elles-mêmes en tant qu'homosexuelles car cela ne fait pas sens pour elle. À l'inverse, certaines d'entre elles théorisent l'intérêt qu'il y a à ne pas parler d'homosexualité et à ne pas se présenter comme telle.

Elles produisent ainsi peu de discours sur l'homosexualité et n'utilisent pas le vocable des associations militantes. Aussi, lors des entretiens, aucune des enquêtées n'a prononcé le mot « lesbienne », n'a évoqué le « coming-out » ou d'autres expressions présentes dans les livres et brochures que nous avons trouvées sur le terrain associatif. Quant aux mots, « homosexualité » et « homosexuelle », il semble que nous l'ayons introduit lors des entretiens, en imposant de fait une problématique<sup>230</sup> et une façon de parler de soi qui ne fait pas sens pour les enquêtées. Par exemple, dès le début de l'entretien avec Jeanne (terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C), nous lui demandons comment cela s'est passé lorsqu'elle a « découvert » qu'elle était homosexuelle et elle nous répond qu'elle ne connaissait pas ce mot

---

<sup>229</sup> LAHIRE Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004 ; LAHIRE Bernard, *Culture écrite et inégalités scolaires*, op.cit.

<sup>230</sup> PAUGAM Serge (dir.), *L'enquête sociologique*, PUF, 2012.

lorsqu'elle a senti des attirances envers les femmes. Elle n'a donc pas utilisé une forme de réflexivité sur soi qui l'a amenée à dire et se dire homosexuelle :

C.P : Est-ce que pour commencer tu pourrais me parler du moment où tu as entre guillemets découvert ton homosexualité, si on peut dire qu'il y a une découverte ou, voilà. Ça d'abord et après ton expérience en fait [par rapport à l'homosexualité].

Jeanne : Heu moi je, j'ai pas, appelé ça homosexualité mais, parce que, hum, parce que heu, d'abord il faut connaître le mot. Disons que y a, on va pas dire soixante ans, il y a cinquante-cinq ans on n'en parlait pas. En plus on n'habitait pas en ville donc on avait pas la télé. Y avait que la radio, donc.

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

Isabelle non plus ne se définit pas comme « lesbienne » ou « homosexuelle ». L'utilisation même du mot « homosexuelle » est exceptionnel et ne se fait ici que parce qu'elle se trouve en situation d'entretien avec une enquêtrice qui a imposé ce mot dans la formulation des questions :

C.P: Est-ce que tu, tu pourrais dire que tu te définis lesbienne ? Ou c'est un mot que tu n'utilises pas pour parler de toi ou ?

Isabelle : Je... n'utilise pas ce mot pour parler de moi.

C.P: D'accord.

Isabelle : Hum.

C.P: Et homosexuelle ?

Isabelle : Oui, homosexuelle oui. Mais c'est même pas un mot que je vais employer pour me définir, c'est pas... « Bonjour Isabelle je suis homosexuelle ». Non [rire]. [...] après heu, tu côtoies pas les gens pour dire que t'es homosexuelle. Je vois pas quel est l'intérêt d'aller te présenter en disant « bonjour je suis Isabelle, homosexuelle ». Non. Après ben ça vient dans la conversation oui. Oui, oui, je suis homosexuelle, je vis avec une femme.

[...]

Isabelle : Je sais même pas si je dis je suis homosexuelle, je dis, je vis avec une femme. [...] je pense même pas à utiliser le mot homosexuelle très souvent. Je crois que là depuis tout à l'heure [le début de l'entretien] je l'utilise souvent [rires].

C.P: [Rires] C'est un peu exceptionnel du coup ?

Isabelle : Voilà, c'est un peu exceptionnel [sourire].

On pourrait facilement nous objecter que le fait de ne pas utiliser le mot « lesbienne » et de recourir de façon limitée au terme « homosexuelle » est un effet d'âge et non pas un effet de classe. Toutefois, nous avons pu observer que lorsque nous avons commencé à négocier des entretiens avec des jeunes joueuses de hand-ball dans la même région, issues et appartenant toujours aux milieux populaires, elles n'utilisent pas plus les termes « lesbiennes » et « homosexuelles » :

Tentative de prise de contact avec les jeunes joueuses de hand (18, 20 ans) par l'intermédiaire de Jordan. Conversation en face à face le 25 décembre 2013.

C.P: Elles le disent qu'elles ont homosexuelles ?

Jordan : [Sur le ton de l'évidence en rigolant] Ah non, non! Elles le disent pas non. [Rires un peu moqueur]. [JT]

Toutes les enquêtées des milieux populaires ont accepté de nous rencontrer et de participer à l'enquête qui avait été présentée ainsi par Anna (l'intermédiaire) : « ma nièce elle fait une recherche sur l'homosexualité, elle voudrait te poser des questions ». De fait, le mot « homosexualité » était dans la « consigne » de la recherche et les enquêtées ont accepté le principe des entretiens en connaissance de cause et du mot. Cependant, nous constatons qu'elles ne l'utilisent pas spontanément. Au moment de l'enquête – par contraste avec les instants où elles étaient plus jeunes –, elles y pensent, le savent, mais ne disent pas forcément qu'elles sont homosexuelles. Ainsi dans les entretiens les expressions « j'aime les femmes », « je préfère les femmes » apparaissent davantage que les expressions « je suis homo ». Ce mot, « homosexualité », elles ne le prononcent pas non plus dans leurs relations familiales et professionnelles. Aucune d'elle n'a fait d'annonce – de coming-out – comme les enquêtées du milieu associatif à leur entourage. Ceux-ci ont compris qu'elles fréquentaient des femmes, car aucune n'a jamais amené d'homme à la maison et qu'elles allaient aux réunions de famille avec leur compagne qu'elles présentaient comme des copines. Ainsi les relations homosexuelles des enquêtées étaient sues de leur famille, mais jamais dites :

Alba : Et donc ils savent que je suis avec elle. Mais heu je leur ai fait comprendre, mais je leur ai pas dit texto tu vois. Je leur ai pas dit textuellement, avec Léa on est ensemble, on vit ensemble, on est un couple, voilà. Je leur ai pas dit ça quoi. Ça s'est fait heu, ben j'ai trouvé une maison à louer heu, je la loue avec Léa heu, voilà, en colocation nanana.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Alba a informé sa sœur qu'elle aime les femmes sans prononcer le mot « homosexualité » :

Alba : Voilà, tu vois, ça je pouvais pas quoi. Je pouvais pas. [Dire « je suis lesbienne »] [...]

C.P : Et ta sœur tu lui as dit comment en fait ?

Alba : Ben je l'ai appelée au téléphone et je lui ai dit heu. Voilà je suis amoureuse de quelqu'un et en fait c'est une fille quoi.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Le mot homosexualité n'est pas prononcé pour plusieurs raisons : d'une part, les enquêtées ne le connaissaient pas et il n'était pas mentionné autour d'elle ; d'autre part, elles ont grandi dans des milieux, et à une époque, où l'homosexualité était considérée comme « contre-nature » et non acceptée, où le contexte social dans lequel elles se trouvaient ne les incitait pas à employer un mot qui désignait des pratiques jugées illégitimes.

En outre, contrairement aux enquêtés militants qui parlent de leurs pratiques en émettant leurs opinions à ce sujet et en donnant le sens qu'ils pensent qu'elles ont, les femmes des milieux populaires enquêtées livrent leurs pratiques sans, souvent, livrer une théorie de leurs

pratiques ou représentations. L'enquête permet de constater qu'elles investissent peu un espace de réflexion sur soi en tant qu'homosexuelles et qu'elles portent plus d'attention et d'intérêt à se définir dans et par rapport à leur profession, par la place qu'elles occupent dans leurs familles et au sein de leurs relations amicales ou, en tant que sportives dans les activités physiques qu'elles pratiquent.

### **1.3.2. « Le milieu » comme repoussoir : conserver sa respectabilité de classe.**

Concernant les deux hommes interrogés habitant dans le Sud-Est, ils ne cherchent pas non plus à avoir des pratiques culturelles en lien avec l'homosexualité. S'ils n'utilisent pas le vocable des enquêtés militants et des « grandes écoles », ils théorisent leur absence de pratiques culturelles en lien avec l'homosexualité, ainsi que leur absence d'intérêt pour ces pratiques et l'adhésion à des façons de parler de soi et de ses préférences sexuelles. Les distances avec les façons de se désigner comme homosexuel, ainsi qu'avec le partage des manières d'être, de faire et de penser des individus qu'ils perçoivent comme appartenant au « milieu » se fondent sur des représentations négatives du « milieu gay », ainsi que sur un rapport distant aux pratiques culturelles académiques et légitimes.

Cyril a fréquenté trois fois des boîtes de nuit gay et n'a pas apprécié ces expériences. Il perçoit le « milieu » comme un endroit où les hommes cherchent avant tout à obtenir des échanges sexuels. Cette posture perçue chez les individus qu'il a rencontrés est très éloignée de son rapport romantique aux relations amoureuses et de couple et le pousse à ne plus fréquenter les boîtes gays et les sites de rencontre :

Cyril : Bon c'est un milieu aussi heu... où y a beaucoup de gens qui cherchent que heu, que du cul entre guillemets [rire].

C.P : Ouais. Ça tu l'as beaucoup ressenti dans ton expérience ? Tu peux me raconter du coup comment ça s'est passé ?

Cyril : Ben heu... après c'est le milieu gay en général qui est réputé pour ça donc heu... que ce soit sur internet ou y en a qui viennent nous voir juste pour savoir si on veut coucher ou heu. Ou alors y en a d'autres avec qui heu... avec qui je suis sorti. En début de relation et tout de suite ils voulaient passer à l'action, donc moi ça m'intéressait pas plus que ça et. Et donc j'ai dit stop quoi. Donc non ça m'intéresse vraiment pas du tout heu. Moi je suis bien en couple, 'fin en mode sérieux quoi.

(Terrain Sud-Est, étudiant en kinésithérapie)

Adrien déclare ne pas s'intéresser et ne pas chercher d'information sur « l'actualité gay » :

C.P : D'accord. Et est-ce que t'as cherché des informations dans la presse heu, une certaine presse gay, tout ça ? Des choses comme ça ?

Adrien : Jamais.

C.P : A lire des choses sur l'homosexualité ?

Adrien : Jamais. Non, je me suis pas plus intéressé que ça. En fait heu vraiment ça fait un moment que je vis comme tout le monde. J'ai jamais cherché à aller plus que ça... ça m'intéresse pas parce

que j'ai pas envie d'aller m'enfermer dans... je sais ce que je suis quoi donc j'ai pas besoin d'aller chercher plus loin ou de m'intégrer plus que ça. L'actualité gay m'intéresse pas plus que ça au final. Je regarde le mariage comme un hétéro a pu le voir parce qu'on en parlait de partout mais au final heu je m'en rends compte heu, c'est bien que c'est passé heu je suis content quand même. Mais voilà, parce que ça me concerne tout ça, mais sinon je, j'ai jamais fait de gay pride ou quoi. Je suis pas quelqu'un qui va... aller manifester ou.

(Terrain Sud-Est, étudiant en école de design)

Son absence d'intérêt pour les pratiques culturelles en lien avec l'homosexualité s'explique par sa faible détention de capital culturel<sup>231</sup> et un rapport distant à la culture légitime, ainsi que par un attachement aux valeurs familiales traditionnelles, reposant sur une conception très différenciée des rôles des hommes et des femmes, ainsi que sur l'importance du mariage et de constituer une famille avec des enfants.

Ne pas s'intéresser à des informations spécifiquement gays et insister sur le fait qu'il est « comme tout le monde » est une façon de mettre à distance l'homosexualité ainsi que les stigmates qui y sont rattachés et de ne pas se distinguer des hétérosexuels<sup>232</sup>. Le fait qu'Adrien s'attache à ne pas se distinguer des hétérosexuels revêt plusieurs fonctions. D'une part, c'est un moyen de distinction de classe et de préservation de sa respectabilité, dans un milieu social local où les hommes homosexuels perdent leur rang dans la hiérarchie des rapports sociaux de sexe, en étant placé du côté du féminin, par rapport aux hommes hétérosexuels ; ainsi qu'une mise à distance d'individus qui portent les stigmates de pauvreté comme l'isolement social, la solitude, l'absence de perspectives de travail et un faible travail de l'apparence. Ainsi Adrien semble porter des jugements de classe sur les individus qu'il a croisés dans le « milieu gay », et s'inscrire dans une masculinité virile qui met à distance les hommes dits « efféminés » afin de conserver sa position dans l'ordre du genre, ainsi que sa position de classe :

Adrien : J'aime pas heu oui l'image que renvoie le milieu gay, enfin en fait ça dépend heu ce qu'on entend par là parce que en fait heu, je pense qu'y a un peu ce que donne l'image du milieu gay lui-même et ce que donne l'image de... et l'image qu'en donnent les médias aussi. Je pense qu'y a un peu des deux qui fait que heu... y a tout qui est amplifié quoi. Mais heu le milieu gay voilà, enfin c'est la période où j'suis sorti, en plus c'est pas une bonne période du coup ça m'a pas donné une bonne image de c'milieu. C'est vraiment pas un milieu qui m'plait, j'pense qu'y a vraiment des, c'est, c'est, c'est un monde de pourri pour moi, y a pas c'est pas, y a rien de sain. En tous cas ça inspire pas quelque chose de sain. Quand j'en vois sur Facebook, j'enlève tous les gens au fur et à mesure de cette période-là de temps en temps. A chaque fois que je regarde ces personnes je me dis qu'elles ont pas évolué, qu'elles sont toujours pareilles, que, et qu'elles sont pas plus intéressantes que ça, que les personnes heu... C'est, c'est même pas la marginalité qui m'dérange parce que j'ai plein d'ami marginaux mais qui sont très intéressants et...

C.P : Elles sont comment en fait ces personnes ?

---

<sup>231</sup> Son père est issu d'un milieu populaire précaire, famille de forain qui est devenu fonctionnaire catégorie C par piston. Sa mère a entamé des études supérieures qu'elle n'a pas terminées.

<sup>232</sup> CHAMBERLAND Line, LEBRETON Christelle, « Réflexions autour de la notion d'homophobie : succès politique, malaises conceptuels et application empirique », *Nouvelles Questions Féministes*, 2012/1, Vol. 31, p. 27-43.

Adrien : C'est des personnes qui sont, je sais pas qui sont, j'arrive à me demander qu'est-ce qu'elles font de leur vie, elles sont tout le temps-là, elles font rien, la journée elle vont à la plage, elles sont, elles sont vraiment heu pas, pas soignées, enfin pas soignées, en s'en fout mais c'est des personnes qui, qui, qui montrent un certain dégoût à un moment. Parce qu'on a l'impression que c'est des personnes qui se laissent aller sur tout, même sur eux même, ils font limite sale. Après je parle beaucoup pour les lesbiennes aussi, ça j'ai toujours halluciné et heu et après heu y a les mecs qui sont trop efféminés et qui m'exaspèrent parce que je me dis heu, enfin, j'arrive pas à comprendre on est attiré par un mec pour être attiré par un mec, pas pour une fille quoi.

D'autre part, la mise à distance du « milieu » et de ce qui s'y rattache comme les façons de parler de soi et de théoriser l'homosexualité, tout en se souhaitant similaire aux hétérosexuels, est un moyen de s'accrocher à des perspectives d'avenir. En effet, Adrien raconte avoir été très bouleversé aux moments où ses préférences amoureuses et sexuelles pour les hommes se sont imposées à lui (à ce moment, la loi pour le mariage pour tous n'existe pas encore et il ne connaît pas de possibilité légale permettant aux couples de même sexe d'avoir des enfants) : c'est tout un ensemble de possibles, valorisés dans son milieu social, vecteurs de respectabilité et de stabilité sociale qu'il a vu se fermer devant lui. Adrien a été socialisé dans un milieu social où l'horizon des possibles permettant l'accès au bonheur passe par la constitution d'une famille ; ainsi il espérait se marier et avoir des enfants. La mise à distance du « milieu gay » est ainsi une façon de tenter de se raccrocher au modèle de famille légitime et permis par le droit, et d'éviter un avenir sans liens familiaux, perçus par Adrien comme le vecteur principal d'intégration sociale.

C.P : Ouais. T'as dit que tu avais des périodes où tu avais eu du mal avec ton homosexualité et que maintenant encore. Tu peux me parler de ces périodes ?

Adrien : Oui oui ben. J'ai eu beaucoup de mal à l'accepter. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, je sentais que j'étais vachement renfermé sur moi-même. Heu, j'arrivais pas à me voir plus tard. Et encore aujourd'hui, j'ai peur de, voilà, aujourd'hui on est jeune, ça s'passé bien, je sais pas comment ça va s'passer plus tard. J'me dis heu, voilà comment on va être à quarante ans heu... moi j'ai vraiment le besoin d'avoir des enfants, d'avoir une famille et, j'ai et j'en ressens l'besoin et je sais pas comment faire, donc heu, c'est des choses qui m'angoissent sur l'avenir. De comment ça va s'passer, de. Y a des issues, des portes qui me paraissent dures à ouvrir qui donc heu.

C.P : C'est sur le point du mariage, des enfants ?

Adrien : D'un peu tout, de la vie, de ma vie en général. C'est-à-dire si demain aussi j'arrive à la quarantaine seule, c'est pas dit que je sois en couple forcément heu. J'me vois pas comme certains que j'ai pu voir quand je sortais dans ces bars aussi heu, à quarante ans, au bar à essayer de rencontrer un p'tit jeune, ça c'est quelque chose qui m'horripile donc heu...

C.P : Ça t'a effrayé de voir ça dans les bars ?

Adrien : Oui, ça effraie un peu. On voit des gens vraiment bizarres. Le milieu, ce qu'ils appellent heu y a des, y a des gens vraiment qui sont là qui attendent, qui ont, qui ont cinquante ans, soixante ans qui sont là tous les soirs et qui attendent tous les soirs.

C.P : C'était des gens qui étaient pas en couple ? C'était des gens pour des rencontres sexuelles, c'était ?

Adrien : C'était des personnes seules, je sais pas quelles étaient leurs intentions mais j'me dis ces personnes sont seules dans tous les cas donc heu, je sais pas ce qu'elles viennent faire là mais bon forcément c'est qu'elles ont rien d'autres à faire et qu'elles ont pas, elles ont pas de vie de famille

heu... donc ça, c'est des choses qui font un peu peur qui... qui donnent pas envie. Là on va arriver aussi à un âge où nos amis vont commencer à s'marier. Ils vont être dans des vies de famille, commencer à avoir des enfants. Et nous on s'ra forcément même si on y arrive en décalage. Et le vieux tonton gay, j'veux dire, c'est un peu compliqué, moi c'est pas ce à quoi j'aspirais.

(Terrain Sud-Est, étudiant en école de design)

Pour finir, nous constatons que les distances aux pratiques culturelles portant sur l'homosexualité, ainsi que les distances aux rapports théoriques à soi en tant qu'homosexuelle ne se trouvent pas seulement dans les milieux populaires ou petits-moyens. Sophie, institutrice, issue des fractions basses des classes moyennes, n'entretient pas de pratiques culturelles en lien avec l'homosexualité. Dans son cas, cela s'explique plus par l'entrée « tardive » dans une relation de couple avec une femme (elle a été en couple pendant sept ans avec un homme et a eu sa première expérience amoureuse et sexuelle avec une femme à l'âge de vingt-cinq ans), ainsi que par l'absence de socialisation favorisant l'engagement politique soutenu. Si elle est sensibilisée aux questions politiques en lien avec l'homosexualité (signature de pétition pour les droits des LGBT à l'international) par les études de sciences sociales qu'elle a suivies, elle ne cherche pas à lire des contenus en rapport avec l'homosexualité, sauf pour les problématiques qui se présentent dans sa vie, comme la question de la maternité :

Sophie : Distance au milieu, entrée tardive dans l'homosexualité, pas d'engagement politique particulier avant cela sur quelque sujet que ce soit.

C.P : D'accord. Et, et tu as lu des choses au moment où y avait la loi sur le mariage qui passait ou c'était de manière comme ça, indifférenciée ou t'éprouves pas un besoin particulier de, de lire énormément de choses, ou de.

Sophie : Heu... ce qui m'intéresserait éventuellement plus de lire c'est sur l'homoparentalité. Parce que ça du coup.

C.P : C'est une question qui s'pose.

Sophie : Qui s'pose plus dans ma vie. Après heu c'est vrai que j'suis pas quelqu'un non plus de très très militant d'une manière générale. J'suis un peu égocentrée [sourire]. Et du coup ben j'm'intéresse heu, aux choses qui m'concernent. Après ben si, les questions d'genre ça m'intéresse quand même, puisque du coup la dimension sociologique et puis, toutes les reproductions qui s'font dans la société mais comme sur plein d'autres sujets quoi. Et qu'ce soit social ou autre, mais, du coup c'côté-là m'intéresse mais de par heu les études que j'ai fait. Après vraiment sur des sujets heu, si on est sur un site là oh là, où là ils nous envoient des choses un peu quand même sur c'qui s'passe dans différents pays, sur des lois homosexuelles. Et du coup tu signes des pétitions, des choses comme ça. Donc ça je l'fais rapid'ment sur ma boîte mail, des choses comme ça. Et puis ouais, pour les manifs homo on est quand même allées manifester parce que moi ça m'concernait. Mais après voilà j'ressens pas un besoin de lire heu... spécialement des choses destinées aux homos. J'me sens un peu, enfin j'suis pas trop pour ça, les choses destinées à telle personne.

(Hors terrain, professeure des écoles)



## **2. Une forme culturelle de l'homosexualité qui produit un modèle légitime de l'homosexualité.**

Les discours les plus audibles dans l'espace public sur l'homosexualité émanent du terrain militant. Au sein des associations dans lesquelles nous avons enquêté se présentent des discours sur ce qu'est l'homosexualité, ce qu'est être homosexuel, qui tendent à être pensés comme les bonnes façons de penser et de parler de l'homosexualité. Nous les trouvons dans des supports écrits, à travers les brochures, magazines, livres présents dans les associations ou qui sont lus par les enquêté.e.s, mais aussi dans des supports visuels, à travers des documentaires ou films visionnés dans les associations ou produits par elles, ainsi que dans les discours sur soi et sur l'homosexualité des enquêté.e.s.

Ces associations militantes sont des lieux de travail et de formation de savoirs militants sur l'homosexualité, ainsi que des lieux socialisateurs dans lesquels les anciens et nouveaux venus apprennent et s'emparent de façon socialement différenciée de ces savoirs et catégories d'appréhension de l'homosexualité<sup>233</sup>. Les savoirs dans les associations LGBT enquêtées sont à la fois formés par les adhérents et militants en même temps qu'ils transforment leurs manières de voir et de penser l'homosexualité. Les associations cherchent en effet à construire et renouveler un savoir sur ce qui a trait à l'homosexualité aussi bien par les sciences humaines que par la médecine et la biologie. Ainsi, le site internet de l'association AIDES comporte des pages dédiées à la promotion de la recherche, notamment en sciences sociales sur les infections sexuellement transmissibles. Le président de l'association Q, en lien avec une des associations auprès de laquelle nous avons conduit l'enquête, est présenté sur le site internet de l'association comme quelqu'un qui cherche et actualise ses connaissances sur les sujets concernant le genre, les théories queer. Il lit également des auteurs mobilisés dans les études sur l'homosexualité et le genre : « Aujourd'hui, étudiant en philosophie, il [le président] se passionne pour le monde de la Queer Theory et des philosophes comme Platon, Averroès, Kant, Foucault, Halperin et Butler. L'association SOS homophobie dispense des formations pour que des bénévoles puissent intervenir en milieu scolaire qui comportent une journée d'atelier avec des formateurs et une lecture de plusieurs documents « obligatoires ». Dans les documents à lire, nous trouvons une bibliographie d'ouvrages littéraires sur l'homosexualité masculine et sur l'homosexualité féminine, un document sur ce qu'est l'homophobie, la manière dont elle se manifeste et ses conséquences. Ce document comporte également toute une partie sur « la découverte de son

---

<sup>233</sup> Les associations lancent des appels à la recherche sur leur site internet dans différentes disciplines, à propos de thèmes qu'elles souhaiteraient voir étudier afin de développer leurs actions.

homosexualité », le féminin, le masculin ainsi qu'une bibliographie pour les gays et les lesbiennes. En outre, des organismes comme l'Agence Nationale de Recherche sur le SIDA lancent des appels à projets pour que des recherches soient réalisées. Nous pourrions multiplier les exemples similaires.

Dans la fabrication de savoirs sur l'homosexualité, qui apparaît au travers de la culture écrite spécifique à l'espace social enquêté, les associations opèrent un travail d'objectivation d'expériences des personnes homosexuelles qu'elles connaissent et qui sont socialement disposées à les fréquenter. Ces savoirs servent de ressource et d'outils d'appréhension du monde et de réflexion sur soi en tant qu'homosexuel pour les personnes qui les fréquentent, en même qu'ils permettent de mener des luttes sociales<sup>234</sup>. Cependant, une fois constitués, ces savoirs sont décontextualisés et l'ordre du discours qu'ils contiennent amène à oublier qu'ils sont produits à partir d'expériences de l'homosexualité socialement situées. Cette décontextualisation non consciente fait apparaître ce qui est dit sur l'homosexualité comme universel, valable et allant de soi pour l'ensemble des personnes homosexuelles.

Ainsi, les associations enquêtées, à travers les savoirs qu'elles produisent et diffusent, apparaissent également comme des instances socialisatrices dans le sens où elles sont des lieux d'apprentissages de ces savoirs et de catégories de pensée de l'homosexualité pour les adhérent.e.s et militant.e.s. Leurs effets socialisateurs sont perceptibles dans les façons de parler de soi et de l'homosexualité des enquêté.e.s. En effet, il apparaît dans leurs discours des reprises plus ou moins explicites de ce qu'ils ont lu dans ces livres et des connaissances acquises tout au long de la fréquentation des associations LGBT et des manifestations organisées par elles. En outre, plus qu'un seul apprentissage de savoirs qui s'opère, c'est un changement de perspective, de point de vue, de vision de soi et des autres qui se réalise pour les enquêté.e.s des milieux militants, notamment grâce aux nouvelles ressources discursives et lexicales présentes dans les différents contenus culturels et militants.

Dans les différents médias, livres, brochures, formation à la prévention de l'homophobie sont exposés de manière plus ou moins explicite, ce que l'on pourrait qualifier de représentations et de théorisation à propos de ce qu'est l'homosexualité et de ce qu'est « être homosexuel ». En réalité, au-delà des représentations et à travers elles, on trouve dans cette documentation un ensemble de prescriptions et de croyances, socialement situées, sur ce qu'est l'homosexualité, ce que c'est qu'être homosexuel et comment on doit vivre en étant

---

<sup>234</sup> PREARO Massimo, *Le moment politique de l'homosexualité*, *op.cit.*

homosexuel. Il s'agit à présent de nous pencher sur le contenu de ces discours et des définitions qu'ils donnent de l'homosexualité.

### **2.1. Le parcours « normal » des personnes homosexuelles**

Ces discours sur l'homosexualité présentent une définition de celle-ci et tendent à imposer, par effets de généralisation, une forme légitime d'homosexualité, des normes dans les façons de se penser en tant qu'individu et de parler de soi. Ce modèle de l'homosexualité légitime mis en avant par les associations étudiées passe en premier lieu par la définition d'un parcours normal par lequel passeraient l'ensemble des personnes homosexuelles. Dans la documentation, comme dans les paroles des enquêtés, différentes étapes par lesquelles on passe quand on est homosexuel sont distinguées et présentées pour expliquer ce qu'est la vie d'une personne homosexuelle. Il en ressort un parcours type des personnes homosexuelles.

C'est Aurélie (terrain militant, musicienne professionnelle) qui a lu et nous a montré la bande dessinée *La lumière au fond du placard*<sup>235</sup>. Il y est raconté l'histoire d'une jeune fille qui se rend compte qu'elle aime les filles. La bande dessinée retrace son parcours, et présente les moments clés qui le jalonnent. Chaque moment correspond à une partie de la bande dessinée qui en porte le nom. Les étapes de la trajectoire individuelle mises en avant dans la bande dessinée se retrouvent décrites dans d'autres documents des associations ou détenus par les enquêtés, tels que les brochures, les flyers. Elles sont également présentes et reprises dans les paroles des enquêtés des associations lorsqu'ils ou elles parlent de leur vie et analysent leur parcours en entretien.

La première étape importante est le coming-out, qui se fait d'abord à soi-même, puis à un proche dans la BD et enfin aux parents :

---

<sup>235</sup> GAMI, *La lumière au fond du placard*, Editions dans l'engrenage, 2013.



Cette étape du « coming-out » se retrouve et est définie dans le *Dictionnaire des cultures Gays et lesbiennes*:

« Coming-out

Cette expression désigne le moment où un individu révèle publiquement son homosexualité. Il s'agit de "sortir du placard" ("to come out of the closet"). L'expression anglaise s'est imposée en français, et l'on dit couramment "faire son coming-out". [...] Toutefois, il est évident que le coming-out ne saurait être pensé dans le cadre d'une opposition simple entre "être dans le placard" et "être sorti du placard". En effet, on peut, par exemple, faire son coming-out auprès de ses amis ou de quelques-uns d'entre eux, mais continuer de se dissimuler à ses collègues de travail (ou à la plupart d'entre eux) ou à sa famille, etc. Par ailleurs, comme on est toujours présumé hétérosexuel, il faut sans cesse recommencer son coming-out dans les différentes situations de la vie sociale (devant de nouveaux collègues si on change d'emploi, devant un nouveau médecin...). Le coming-out est donc un geste qu'il faut inlassablement répéter, et qui est même, à proprement parler, interminable. On pourrait dire que c'est, en quelque sorte, le projet de toute une vie. Sans compter que les gays et les lesbiennes les plus affirmés peuvent ne pas avoir envie de se comporter en militant à chaque instant de leur vie pour faire savoir qu'ils sont gays ou lesbiens à toute personne qui s'adresse à eux comme s'ils étaient hétérosexuels. »<sup>236</sup>

La présence de cette définition dans le dictionnaire appuie sur l'importance de l'existence du coming-out. Lorsque que nous demandons aux enquêtés du milieu associatif à quel moment ils se sont rendu compte de leur préférence pour les garçons le terme de coming-out se présente immédiatement :

C.P: Comment ça s'est passé le moment où tu t'es rendu compte que tu étais plus attiré par les garçons?

Sébastien : Quand je me le suis dit à moi-même ou quand j'ai fait mon coming-out ?

(Terrain militant, employé comptable)

L'autre étape du parcours, qui apparaît, avant ou après le coming-out, concerne un moment où les individus font preuve de ce qui s'appelle « l'homophobie intériorisée » (les individus ne

<sup>236</sup> ERIBON Didier, « Coming-out », *Dictionnaire des cultures Gays et lesbiennes*, Larousse, 2003. p 125.

s'aiment pas parce qu'ils « sont » homosexuels). C'est une étape que l'on trouve décrite dans le livre *La Lumière au fond du placard*, contre laquelle l'héroïne doit lutter :



[La lumière au fond du placard, Gami]

Dans le livre *Homosexualités et suicide*, lu par Sébastien (terrain militant, employé comptable), une section fait référence à l'homophobie intériorisée, définie comme une étape d'un parcours d'acceptation de soi pour les personnes homosexuelles : « Bill Ryan et Jean-Yves Frappier situent l'homophobie intériorisée au centre d'un cheminement par lequel les adolescents(e)s homosexuel(les) vont devoir passer pour s'affirmer dans leur identité. Ils vont devoir franchir quatre étapes successives qui vont les mener d'une intériorisation de l'homophobie véhiculée par la société les empêchant de s'estimer et de vivre une relation d'amour avec autrui, à la déconstruction de ces représentations et à l'affirmation de leur "différence" ». <sup>237</sup> Cette notion se retrouve également dans un document de SOS homophobie destiné aux personnes suivant les formations pour intervenir en milieu scolaire afin de prévenir l'homophobie. Nous retrouvons « l'insulte homophobe » et « l'homophobie intériorisée » :

Trame de l'intervention en milieu scolaire. Document SOS homophobie pour la formation d'intervenants en milieu scolaire :

<sup>237</sup> VERDIER Eric, FIRDION Jean-Marie, *Homosexualités et suicide. Etudes, témoignages et analyse. Les jeunes face à l'homophobie*, op.cit.

« Vidéo.

Témoignage de Rémi, mettre en avant : [...]

*Le rôle prépondérant de l'injure. Eventuellement demander aux élèves quelles sont les injures homophobes et lesbophobes qu'ils connaissent et les écrire au tableau.*

*Déconstruire l'injure.*

*L'homophobie intériorisée. »*

[JT.]

Benoit (terrain militant, étudiant en sciences politiques) et Sébastien (terrain militant, employé comptable) parlent tous deux du coming-out et font référence à un même cheminement dans la vie des homosexuels, en parlant d'étapes qui semblent inévitables et générales comme les moments d'insultes et l'homophobie intériorisée. Au travers de leurs discours apparaissent les effets socialisateurs des associations par lesquelles ils sont passés. Ainsi, leurs discours sur eux-mêmes en tant qu'homosexuel sont modelés par les lectures et les connaissances apprises par la fréquentation des associations. Ce sont de proches amis qui ont créé ensemble une nouvelle association, « Q. » qui a pour objectif de procurer un hébergement aux jeunes homosexuels chassés du domicile familial à cause de leur homosexualité, d'accompagner les personnes dans leur éventuel isolement et de prévenir le suicide. Ils se chargent également d'interventions en milieu scolaire pour faire de la prévention contre l'homophobie. Benoit et Sébastien ont suivi une formation donnée par SOS homophobie pour effectuer ces interventions et ont appris la trame de l'intervention ci-dessus. La première référence commune qui constitue selon eux une étape de la vie des homosexuels est l'homophobie intériorisée, qu'elle ait été vécue biographiquement ou non :

Benoit : Jamais vraiment eu de, d'homophobie intériorisée, non, non c'est horrible je peux pas être comme ça heu, il faut que je change ou je me cache à vie ou heu, ou je préfère mourir que être comme ça. J'ai jamais eu ça, mais je me suis toujours dit heu on va faire les choses dans l'ordre. Je me suis toujours dit, je le dirai quand je serai prêt.

(Terrain militant, étudiant en sciences politiques)

La seconde référence commune qui constitue une étape, constatée également dans la trame des interventions de SOS homophobie (« Le rôle prépondérant de l'injure. Eventuellement demander aux élèves quelles sont les injures homophobes et lesbophobes »), est l'insulte homophobe et la manifestation d'homophobie. Dans les entretiens, effectués séparément, les deux jeunes hommes tiennent les mêmes discours sur ce sujet :

Benoit : Des manifestations d'Homophobie ça m'est arrivé au primaire collègue par des espèces de petits merdeux qui avaient à peu près mon âge qui étaient pas dans ma classe, qui m'insultaient de façon homophobe parce que j'étais pas une grande gueule, parce que j'avais des copines, je trainais avec des filles voilà pour ça quoi, sauf qu'à l'époque moi je savais pas si j'étais homo ou pas en fait, du coup voilà et d'ailleurs quand je me suis fait à l'évidence que j'étais homo, ça me faisait chier

qu'ils aient eu raison sur ça, ça m'énervait pour ça, voilà mais depuis non j'ai jamais eu d'insulte homophobe d'ailleurs si j'en ai eues c'est qu'elles me passent au-dessus quoi. [Benoit]

(Terrain militant, étudiant en sciences politiques)

Sébastien : On était un groupe heu de, de six huit, tous travestis. Et heu, bon avec des injures homophobes.

(Terrain militant, employé comptable)

La thématique de l'injure, présentée comme un moment important, est également décrite comme prépondérante par Didier Eribon dans *Réflexions sur la question gay*<sup>238</sup> : « Au commencement il y a l'injure ».

Une autre étape concerne la consultation chez le médecin. Ici aussi, Sébastien et Benoit ont un discours similaire sur le déroulement des consultations chez les médecins et sur l'utilité de faire connaître ou non leur orientation sexuelle dans ce cadre. L'un comme l'autre trouve inutile qu'on leur demande s'ils sont homosexuels si cela ne sert pas le diagnostic ou le soin de leur état de santé :

Sébastien : Enfin je veux dire moi si je vais chez mon médecin, sauf si ça peut apporter quelque chose au diagnostic, dans la façon dont il va me soigner, il a pas à savoir heu mon orientation sexuelle. Parce que heu, en même temps en plus il pouvait le supposer parce que si tu l'attrapes par voie anale [un papillomavirus], c'est forcément qu'il y a une pénétration, donc heu, en quoi il avait besoin d'avoir la certification par moi quoi. J'comprends pas bien.

(Terrain militant, employé comptable)

Benoit : Je vais chez le médecin, parce que je suis un malade des IST, enfin en attraper c'est ma hantise quoi. Mais je vais pas lui dire que je suis homosexuel si j'ai une angine quoi. Il a pas besoin de savoir que je suis homo pour diagnostiquer ça.

(Terrain militant, étudiant en sciences politiques)

Benoit (terrain militant, étudiant en sciences politiques) et Sébastien (terrain militant, employé comptable) ont suivi des interventions sur la santé des personnes homosexuelles, et leurs droits au sein des institutions médicales. C'est donc un rapport aux médecins qu'ils ont appris et qui se manifeste ici. Ce questionnement sur le besoin ou non de dire son orientation sexuelle aux médecins se trouve aussi dans les brochures de prévention sur la santé sexuelle, comme par exemple dans la brochure *Tomber la culotte !*. La brochure expose des témoignages de femmes ayant des relations sexuelles avec des femmes et des explications sur les moments où il peut être nécessaire de parler de son orientation sexuelle aux personnels de santé.

---

<sup>238</sup> ERIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, Flammarion, 2012.

## Relations avec les professionnel-le-s de santé.

### Faut-il ou non dire à un-e professionnel-le de santé qu'on est lesbienne ?

« Ça dépend de ton feeling. Moi je n'en ai pas parlé. Ça ne me paraît pas être mon identité première. » **Soizic**

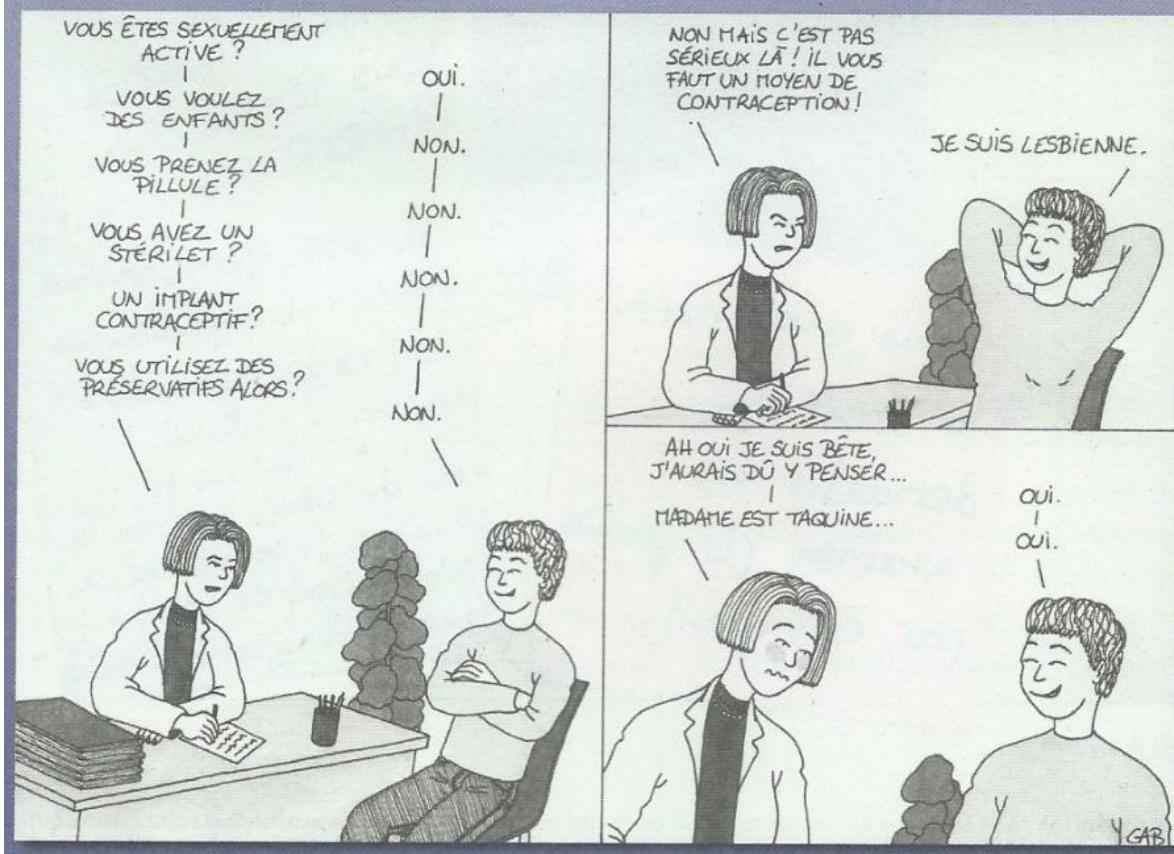
« Ben, ça dépend lequel. Si je vais chez ma gynéco, j'aurais tendance à le dire pour qu'elle puisse mieux cerner, pour qu'elle ait toutes les données pour me traiter au mieux. Si par contre je vais chez mon généraliste pour un problème autre que gynéco, là je ne vois pas l'intérêt de lui dire. » **Steph**

« Oui, si on veut être bien soignée, il vaut mieux pouvoir dire qui on est. » **Carine**

« Moi je ne vais jamais chez le médecin. Les rares fois où j'y suis allée, j'ai dit que j'étais lesbienne il me semble. Sinon ils commencent à te demander si tu prends la pilule. » **Isabelle**

Dire votre orientation ou vos pratiques sexuelles peut vous exposer au jugement des professionnel-le-s de santé. Toutefois, lors d'une consultation en lien avec votre santé sexuelle, parler de votre orientation sexuelle et/ou de vos pratiques peut permettre une plus grande compréhension de votre situation et une meilleure prise en charge.

La consultation médicale se construit autour d'un dialogue, d'une relation de confiance et le médecin n'est pas le seul garant de la qualité de cet échange, vous avez-vous aussi des cartes en mains.



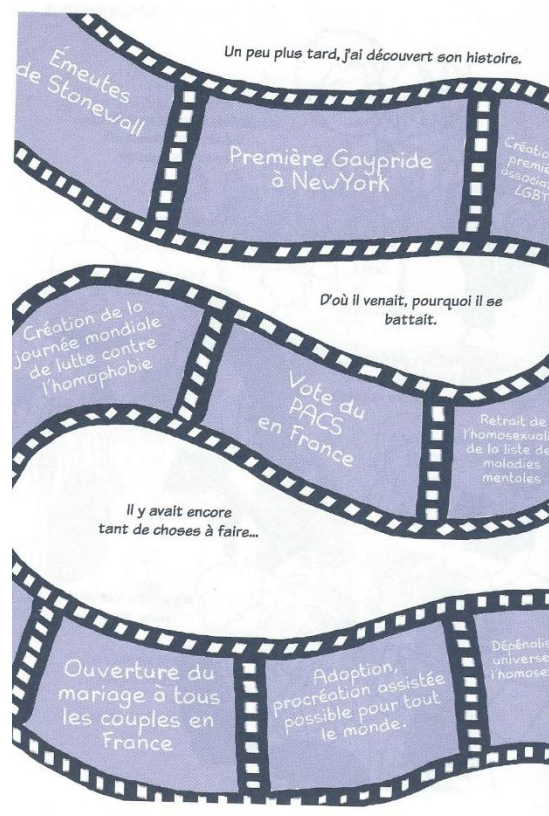
Une autre étape qui semble nécessaire, présente dans tous les documents récoltés sur le terrain est celle du militantisme et de la connaissance de « l'histoire » du militantisme et des



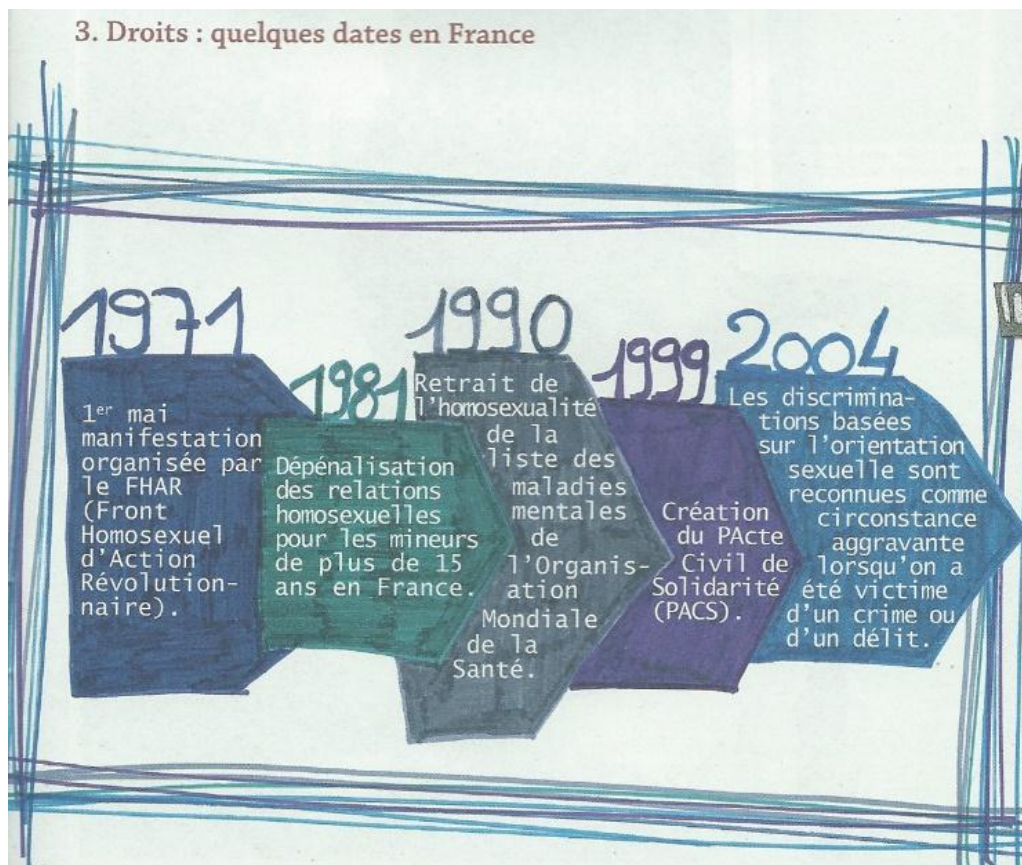
homosexuels et des lesbiennes. Ainsi, l'héroïne de la bande dessinée *La lumière au fond du placard* se saisit d'un rainbow-flag et part pour la lutte des droits LGBT :



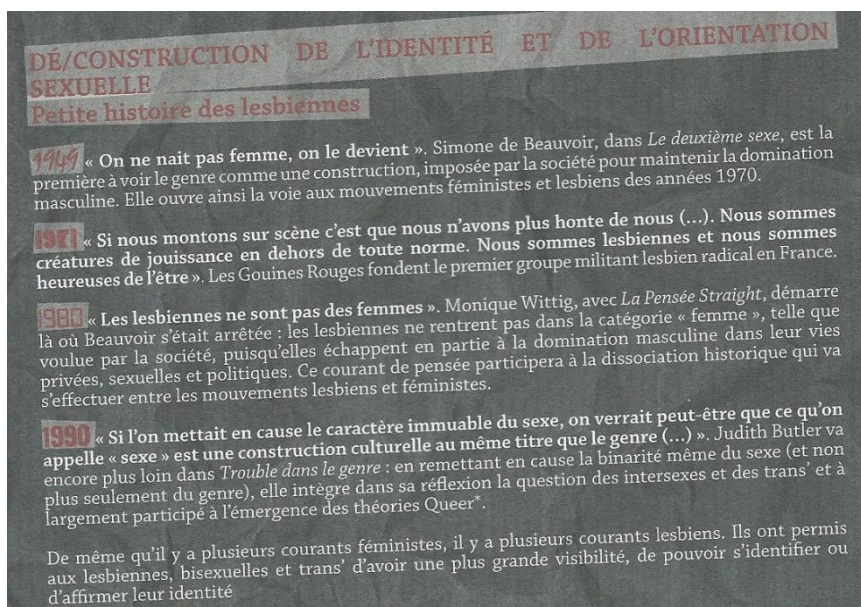
Puis découvre une histoire du militantisme et des droits des personnes LGBT:



Dans la brochure *Tomber la culotte !*, une histoire de l'évolution des droits concernant les personnes ayant des pratiques homosexuelles en France est présentée :



Ainsi qu'une « petite histoire des lesbiennes » dans laquelle on retrouve des ouvrages et références culturelles et militantes importantes et lues par nos enquêtées :



Ces étapes dans la présentation du parcours des personnes homosexuelles sont récurrentes dans l'ensemble des documents récoltés sur le terrain et les discours des enquêtés. En présentant un parcours typique sans autre parcours de vie possible, tout concourt à insister

sur la logique, la naturalité, l'évidence de ce parcours qui apparaît comme normal, universel, naturel.

## **2.2. Des effets prescriptifs et normatifs.**

À partir des étapes du parcours « normal » des homosexuels observés, du vocabulaire pour parler de l'homosexualité, conjuguées à l'absence d'autres modèles, il apparaît que les enquêtés du terrain associatif ont tendance à s'ériger en représentants de l'ensemble des personnes homosexuelles. Les discours produits, repris dans les milieux associatifs et par les enquêtés, ont pour effet d'invisibiliser les personnes homosexuelles qui ne se vivent pas et ne se disent pas sur les mêmes modes.

Les références littéraires mobilisées sont récurrentes (Butler, Wittig, Despentes), tout comme les notions d'appréhension de soi (l'homophobie intériorisée, le coming-out, l'identité), les mentions du militantisme et de la connaissance de l'histoire des mouvements homosexuels, et les mots identiques pour se désigner et désigner les personnes qui aiment les personnes de même sexe (« LGBT », « lesbienne », « gay », « folle », « butch », « fem »). Tout cela contribue à former un ensemble cohérent et homogène de ce qu'est l'homosexualité et de ce qu'est être homosexuel.

L'existence de ces discours et l'usage de ce vocabulaire correspondent bien à des réalités vécues par les enquêtés des milieux militants. Cependant un des effets de la production de ce type de discours, et de catégorie de pensée, est de ne pas penser ce qui est autre. En effet, Il apparaît un parcours unique d'homosexuel.le.s. et d'autres types de parcours ou de façon de se dire et de se penser homosexuel ne sont pas présentées. Qu'une personne homosexuelle puisse ne pas être militante ou puisse ne pas se désigner comme gay ou lesbienne et ne soit pas passée par une phase où elle « s'assume » n'est pas envisagée. Ainsi, « être homosexuel.le » et arriver à un moment de son parcours dans le militantisme pour la cause LGBT, comme avoir fait son coming-out et s'être posé des questions sur l'homophobie intériorisée semble logique, allant de soi, normal et même naturel.

Le fait que les militants s'érigent comme représentants de l'ensemble de la population homosexuelle se voit de manière beaucoup plus explicite lorsqu'ils rapportent leur expérience personnelle à celle, supposée, de tous les homosexuels par le passage récurrent du « je » au « on » ou au « nous » :

Benoit : Mais j'ai quand même eu ma période heu, je pense on en passe tous par là, de quand on commence à se poser des questions jusqu'au moment où pour la plupart des gens j'espère, on l'accepte totalement. Je pense que la plupart des gens voire tous, on essaie de dire, on veut pas être

comme les clichés que nous imposent heu font voir les médias, nous font voir les gens. On se dit, non moi je suis pas comme ça, je suis pas une folle, je suis pas... heu.

(Terrain militant, étudiant en sciences politiques)

Comme le dit Pierre Bourdieu, « les porte-parole professionnels qui s'autorisent, peuvent parler au nom de tout le groupe rassemblé : elle [La violence dans l'effet d'oracle] s'éprouve dans l'impossibilité quasi physique de produire une parole divergente, dissidente, contre l'unanimité forcée que produisent le monopole de la parole et les techniques d'unanimité [...] »<sup>239</sup>. C'est ce qu'opèrent les enquêtés du milieu militant en s'appuyant sur la production de savoirs décontextualisés, qui font oublier que les expériences de personnes homosexuelles dont ils parlent sont socialement situées. Ainsi, ils tendent à faire disparaître et délégitimer, par leur non-prise en compte, celles et ceux qui n'ont pas les mêmes manières d'être, de faire et de se penser et qui dans leur majorité appartiennent aux milieux populaires.

En effet, les discours comme les contenus scripturaux, culturels et militants pensés comme valant pour tous ont des effets prescriptifs et normatifs, dans le sens où, en pratique, nous observons que les militants ont tendance à penser qu'ils sont représentatifs de toutes les personnes homosexuelles et que leurs façons d'être et de faire sont plus valables que d'autres qui peuvent exister. Ainsi, lors des temps d'observation et au cours des entretiens nous avons pu constater que lorsque des individus avaient des façons d'agir, de penser, de se présenter différentes, ils se trouvaient être décriés.

Par exemple, le fait de ne pas affirmer, « assumer » publiquement son homosexualité et de ne pas avoir pris part au débat public sur le mariage pour tous en faveur des LGBT est critiqué :

Vincent (terrain militant) a posté un article sur Facebook intitulé « Le footballeur allemand Thomas Hiltzperger fait son coming-out ». En commentaire il écrit : « ça a toujours un aspect positif, cependant *il est regrettable qu'il ait attendu de mettre fin à sa carrière pour le faire*. Cela traduit quand même la forte pression qui doit s'exercer sur les footballeurs pros en activité... ». Commentaire fait en dessous de l'article : « c'est la première fois qu'un joueur de ce niveau sort du placard ». [JT]

Alexandre (terrain militant) a posté un article sur Facebook qui parle du mariage de Marc Olivier Fogiel avec son compagnon. Il écrit en commentaire : « Si je partage cet article, c'est pour la conclusion : "Tous mes vœux de bonheur à Fogiel & son mari. Même si on ne l'a pas entendu pendant le débat sur le#mariagepourtous..." Bref ! je ne supporte plus *toutes ces sodomites honteuses*. » [JT]

Ces types d'effets prescriptifs et normatifs ne sont pas limités aux célébrités :

Ce soir, un nouveau garçon vient à l'association pour la première fois. Il participe aux jeux avec tout le monde, joue aux cartes, rigole. Lorsqu'il part, les administrateurs de l'association et donc les plus

---

<sup>239</sup> BOURDIEU Pierre, « La délégation et le fétichisme politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 52-53, 1984, p. 52.

anciens et les plus impliqués dans l'association se mettent à commenter sa tenue vestimentaire.  
Valentin : Il est looké hétéro.

Sébastien : Ouais c'est dingue !

Moi à Stéphane : Tu trouves qu'il fait pas homo ? Que ça se voit pas ?

Stéphane : Ben je l'aurais croisé dans la rue, je l'aurais quand même reconnu. Au regard.

Vincent : (Soupir et parle fort) Encore une tapette qui s'assume pas ! [JT]

Ne pas faire son coming-out au bon moment, c'est à dire tôt dans son parcours, avoir un look, que ce soit réfléchi ou non, « hétéro » alors que l'on est homo, c'est « ne pas s'assumer » et avoir des manières d'être et d'agir qui sont perçues comme illégitimes pour les enquêtés rencontrés sur le terrain associatif.

Les effets prescriptifs concernant les bonnes façons d'être homosexuel se manifestent également dans le sens où les militant.e.s pensent que les théorisations qu'ils effectuent portent des vérités sur l'homosexualité, les identités, le genre, et qu'elles devraient être connues de tous. Nous l'observons par exemple dans la brochure d'une association, qui a produit un cahier d'exercice intitulé « *Travaille ton genre ! Petit cahier d'exercices sur le genre* ». Elle se présente sous la forme d'un cahier d'écolier à carreaux, rempli d'exercices à effectuer, censés faire réfléchir sur le genre et l'identité. Au fil des pages nous trouvons des définitions, comme des points de cours qui expliquent ce qu'est le genre, le sexe social, etc. Et comme le dirait un professeur à son élève, la présentation du cahier se termine par « bon travail ! ». Les définitions ont vocation à désigner ce qui est et donc à dire la vérité sur le monde. Bourdieu rappelait d'ailleurs que le monde social est un lieu de lutte pour dire la vérité sur le monde social<sup>240</sup>.

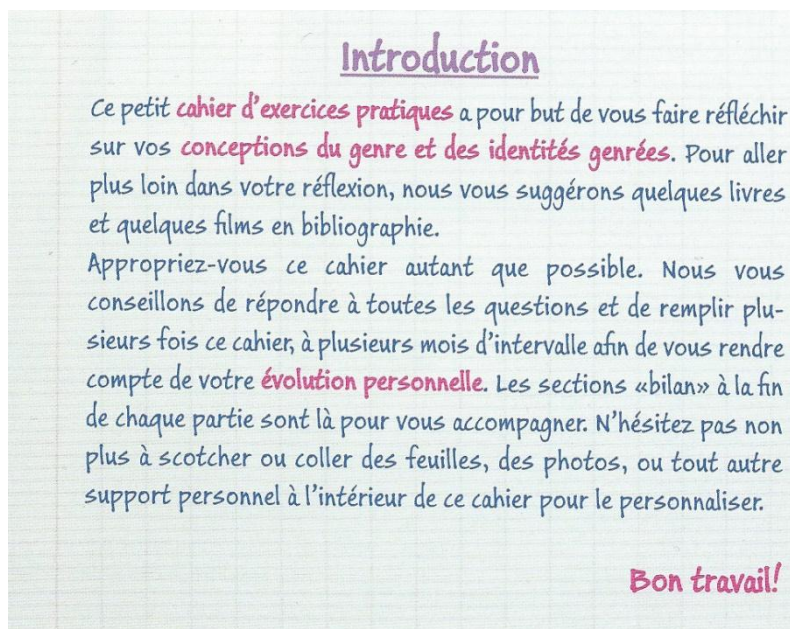
Prendre une forme scolaire (le cahier à carreaux avec une marge, rempli d'exercice et de définitions) montre bien l'assise du savoir dispensé par les militants. Le savoir scolaire est présenté à l'école comme la vérité, un savoir que l'on doit apprendre et ingérer comme tel, sans le remettre en question. De fait, en imitant un cahier d'école afin de présenter les savoirs et théorisations militantes sur le monde, l'association les présente comme étant vrais et souhaitables à connaître et maîtriser, par les individus qui vont effectuer le travail dans ce cahier.

En outre, le travail d'objectivation des expériences des personnes homosexuelles et leur codification débouchent sur une mise en écriture de l'homosexualité. Nous assistons à une pédagogisation de la relation, militant.e.s/non militant.e.s ou militant.e.s en devenir, à qui il faut apprendre une « bonne » façon de réfléchir sur soi.

---

<sup>240</sup> BOURDIEU Pierre, *Question de sociologie, op.cit.*

Dans *Culture écrite et inégalités scolaires*, Bernard Lahire écrit que « Les savoirs objectivés, explicités, fixés, qu'on entend transmettre nécessitent un mode inédit de transmission de savoir. Il s'agit de bien faire intérioriser par des élèves des savoirs qui ont conquis leur cohérence dans/par l'écriture (à travers un travail de classification, de découpage, d'articulation, de mises en relation, de comparaison, de hiérarchisation, etc.) ; il d'agit de faire revivre, par un travail vivant spécifique (la pratique pédagogique), les résultats du travail passé. »<sup>241</sup> C'est ce qui se déroule dans le milieu associatif enquêté. En effet, les savoirs produits sur l'homosexualité sont présentés sous une forme qui emprunte à la pédagogie propre à l'école dans l'objectif d'être transmis aux futur.e.s militant.e.s. Nous pouvons par exemple voir dans l'introduction du cahier « Travaille ton genre ! » que l'objectif recherché du contenu est d'entraîner un changement (« afin de vous rendre compte de votre évolution personnelle ») en transformant les conceptions des gens en les faisant réfléchir (« a pour but de vous faire réfléchir sur vos conceptions du genre »). Cette transformation est douce, car l'intention est d'amener à réfléchir sur le genre, mais de manière pédagogique. D'ailleurs sur la forme, l'exercice prend l'aspect d'un cahier d'écolier dans lequel il faut faire des exercices. La pédagogie est douce et compréhensive. On ne donne pas des ordres, mais des conseils, on invite les personnes à suivre sur un temps long leur réflexion (« nous vous suggérons », « appropriiez-vous ce cahier autant que possible », « nous vous conseillons », « les sections « bilan » à la fin de chaque partie sont là pour vous accompagner ») :



---

<sup>241</sup> LAHIRE Bernard, *Culture écrite et inégalités scolaires*, op.cit., p.37.

Les effets normatifs des discours et des contenus militants sont également normatifs, dans le sens où ils ont tendance à définir la norme de ce qu'est l'homosexualité et ce qu'est être homosexuel, par l'absence de multiplicité de représentation des parcours de personnes homosexuelles notamment et par l'incitation (voire l'imposition) à l'usage de notions spécifiques pour parler de soi. Ainsi, nous pouvons nous remémorer la définition du coming-out écrite par Didier Eribon dans le *Dictionnaire des cultures Gays et lesbiennes*<sup>242</sup> : la façon dont elle est écrite donne l'évidence du naturel à la notion de coming-out et à son existence dans la vie des personnes homosexuelles. Au travers de la définition et des phrases « il est évident que le coming-out ne saurait être pensé dans le cadre d'une opposition simple », « il faut sans cesse recommencer son coming-out », « on pourrait dire que c'est le projet de toute une vie », l'absence du coming-out dans le parcours de certains individus n'est pas posée. Il apparaît comme naturel et sa possible absence de nécessité n'est pas posée. Nous retrouvons cette norme dans les mots et les expressions utilisées de façon récurrente. Par exemple avec les expressions : « on est toujours », « il faut sans cesse », « le coming-out est donc un geste qu'il faut inlassablement répéter », « le projet de toute une vie »... des homosexuels, « les gays et les lesbiennes les plus affirmées peuvent ne pas avoir envie de se comporter en militant à chaque instant de leur vie ». Les répétitions de « il faut » imposent l'obligation d'effectuer son coming-out en appuyant sur sa nécessité et une fois de plus la relation est établie entre les personnes gays et lesbiennes et une vie militante. Ainsi, la rhétorique de la phrase pose une implication : si on est gay ou lesbienne, on est militant.

Face à cela, l'historien George Chauncey rappelle que « Etant donné l'omniprésence de ce terme aujourd'hui et le rôle central de la métaphore du placard dans la manière dont nous pensons l'histoire gay d'avant les années 1960, il est revigorant – et instructif – de remarquer qu'il ne fut jamais employé par les gays avant cette date. Nulle part il n'apparaît avant les années 1960, que ce soit dans les archives du mouvement gay, dans les romans, les journaux intimes ou les correspondances des gays et des lesbiennes ? Le fait que les gays et les lesbiennes du passé n'aient pas parlé d'eux-mêmes et ne se soient pas pensés eux-mêmes comme vivant dans un placard ne nous interdit nullement d'utiliser rétrospectivement ce terme comme une catégorie d'analyse, mais cela signifie que nous devons l'utiliser avec prudence et précision, et que nous devons être attentifs aux différents termes que les gens utilisaient pour se décrire et décrire leurs propres univers sociaux. »<sup>243</sup>. Le recours à ces travaux historiques permet de

---

<sup>242</sup> ERIBON Didier, "Coming-out", *Dictionnaire des cultures Gays et lesbiennes*, op.cit., p 125.

<sup>243</sup> CHAUNCEY George, *Gay New York, 1890-1940*, Fayard, 2003, p16.

recontextualiser, en connaissant l'origine, une notion qui aujourd'hui dans le milieu militant apparaît comme ayant toujours été là et qui se pare du naturel de l'évidence. George Chauncey poursuit en expliquant que « Comme bien des expressions de la terminologie gay, “coming out” est un emprunt malicieux à la culture féminine – dans ce cas précis, l'expression se réfère au rituel de la débutante qui est présentée officiellement, ou qui fait son entrée dans (coming out into) la société de son milieu culturel (on imagine souvent que ces rituels étaient cantonnés à la haute société WASP – White Anglo-Saxon Protestant –, mais ils étaient courants également chez les Noirs et dans d'autres groupes). Le “coming out” d'un gay signifiait donc qu'il était officiellement présenté lors de la plus grande manifestation collective de la société gay d'avant-guerre, à savoir les gigantesques bals travestis, qui étaient calqués sur le modèle des bals des débutantes et des bals costumés de la culture dominante et se tenaient à date fixe à New York, Chicago, La Nouvelle-Orléans, Baltimore et dans d'autres villes [...] Ainsi, les gays des années d'avant-guerre, ne parlaient pas de “sortir de” ce que nous appelons le “placard” (coming out of the closet), mais plutôt de “faire son entrée dans” ce qu'ils appelaient la “société homosexuelle” ou le “monde gay” (coming out to the gay world), un monde qui était moins étroit, moins isolé, et, souvent moins caché, que ne le sous-entend le mot “placard” »<sup>244</sup>.

Les effets normatifs sont perceptibles également au travers des problématiques des associations qui produisent des rapports annuels sur l'état de problèmes politiques et sociaux relatifs à l'homosexualité (homophobie, violences et les discriminations envers les personnes homosexuelles), qui apparaissent pour des enquêtés hors milieu associatif comme « à côté » de leur expérience de vie. Tou.te.s les enquêté.e.s ne se retrouvent pas dans les questions posées par les militant.e.s ni dans les mêmes configurations de vie et de parcours présentées et pensées par ces derniers. Lors de négociation d'entretiens, Aurore, étudiante dans une « grande école », nous dit qu'elle avait beaucoup hésité à participer à notre recherche. Ses expériences précédentes de participation à des enquêtes étaient en cause. Interrogée par le passé par des étudiants sur l'homosexualité, elle ne s'est pas retrouvée dans les questions posées et a trouvé que l'enquête était mal faite :

Aurore : Ils posaient des questions « est-ce que vous avez souffert de ça ou de ça », « Est-ce que vous avez eu envie de vous suicider ? » et moi j'étais pas du tout dans ce cas-là. Je l'ai très bien vécu. Ça me parlait pas quoi. C'était pas moi. C'est pour ça que j'ai pas voulu faire l'enquête et que je t'ai demandé beaucoup de choses sur ton travail. [JT]

(« Grande école », doctorat de physique)

---

<sup>244</sup> *Idib.*, p. 17.



Le rendez-vous préliminaire avec Aurore a duré une heure quarante-cinq minutes. Il a été le plus long de toutes ces rencontres préalables aux entretiens. Elle nous a posé des questions sur notre usage des statistiques, ce qu'était notre problématique, qui nous interrogeons, pourquoi, comment je constituais mon échantillon. J'ai répondu à toutes ces questions en insistant bien sur le fait que l'intérêt de mon travail était d'interroger des personnes qui ne se trouvaient pas dans les associations militantes. Lorsque l'entretien a été terminé, Aurore nous a dit avoir été « convaincue par ce que [nous lui avons dit]. Le fait que tu ailles pas que dans les assos, c'est bien ».

Les normes et effets prescriptifs produits par « le milieu » se portent aussi sur les corps et la culture. Aurélie (terrain militant, musicienne professionnelle dans un opéra national), engagée dans l'Association lesbienne, a une apparence très féminine. Elle porte une grande attention à son look qui oscille entre des vêtements très classiques et rock. Elle porte toujours des talons hauts, les cheveux longs colorés et un rouge à lèvres rouge. Lors de notre première rencontre, elle nous a raconté avoir souvent été refoulée des bars lesbiens. Parce qu'elle était perçue comme trop féminine, les personnes présentes dans le bar ne croyaient pas à son homosexualité :

Aurélie : J'entre dans le bar et la nana elle me fait « tu t'es trompée ». Et je lui dis « non. Non, je ne me suis pas trompée ». Et en fait elle pensait pas que j'étais lesbienne. Et ça, ça m'est arrivé pfff ! Plein de fois ! [JT]

(Terrain militant, musicienne professionnelle dans un opéra national)

Aurélie raconte également qu'une de ses partenaires n'appréciait pas qu'elle soit « trop féminine ». Afin de se sentir à la hauteur des personnes qu'elle rencontrait dans les bars, associations et réseaux amicaux de ses compagnes, Aurélie s'est engagée dans un travail de transformation de soi en se mettant à lire et regarder les références culturelles lesbienne, afin de se constituer une culture sur le sujet.

Aurélie : [...] Quand elle m'avait dit t'as pas vu The L word ? Ah ben non [rires]. Donc heu genre j'avais l'impression d'être comme une petite élève qui se faisait, qui se dépêche de rattraper le temps perdu, donc je me suis regardé tous les épisodes en j'sais pas combien d'temps. J'avais l'impression, ouais, d'étudier la culture lesbienne, et heu... non vraiment c'était vraiment ça. Et j'avais dû t'en parler quand j't'ai parlé de tous les bouquins, c'était heu vraiment ça aussi c'était, j'avais l'impression que justement j'avais plein d'trucs à rattraper et donc j'ai lu tout un tas de bouquins qui me paraissaient être la base.

(Terrain militant, musicienne professionnelle dans un opéra national)

Il apparaît alors important d'interroger historiquement, à la manière dont le fait George Chaynecey, les notions de « placard », « coming-out » et autres, présentes dans les savoirs produits par les associations. Par cette démarche de recontextualisation des discours il est ainsi possible de les dénaturer et d'observer les rapports sociaux sous-jacents à l'ordre des

discours militants sur l'homosexualité. En effet, contextualiser socialement l'usage des savoirs militants sur les homosexualités permet alors de mettre en évidence les rapports de domination et les effets d'invisibilisation exercés par les porte-paroles autoproclamés sur les milieux populaires et les personnes entrées sur le tard dans les relations homosexuelles qui ne sont pas sans défense face à l'imposition de discours. En effet, si les enquêté.e.s des milieux populaires et petits moyens n'usent pas des théorisations militantes pour parler d'elles et d'eux en tant qu'homosexuel.le ils et elles émettent des critiques à l'encontre des façons légitimes de penser l'homosexualité dans les milieux militants ou dans ce qui est perçu comme étant la « communauté homosexuelle ».

### **Conclusion**

Par le constat des différentes consommations culturelles des enquêté.e.s, en rapport avec l'homosexualité, nous avons pu mettre en évidence l'existence d'univers sociaux avec ou sans savoirs écrits et théorisés sur l'homosexualité. Par là nous pouvons voir différentes façons de penser l'homosexualité et différentes façons de se penser en tant qu'homosexuel.le.s en fonction de la position sociale. Les inégalités sociales concernant le rapport à l'écrit et aux pratiques culturelles participent de la formation de différentes manières d'être homosexuel.le et de penser l'homosexualité, en même temps quelles les travaillent. Cela permet d'observer que « les homosexuel.le.s » n'existent pas en tant que population homogène sur le plan des discours sur soi et du rapport à l'homosexualité. Ces derniers sont émaillés de remarques et jugements sur différentes manières d'être homosexuel.le.s, dont nous allons constater qu'ils et elles ne s'arrêtent pas à la façon de parler de soi.

## CHAPITRE 4. GOUTS ET DEGOUTS DE CLASSES : UN ESPACE SOCIAL DU GENRE DES INDIVIDUS HOMOSEXUEL.LE.S.

Dans ce chapitre, il s'agit de continuer à explorer la diversité des manières de se dire homosexuel.le et de dire les autres individus homosexuels à travers l'analyse des rapports aux corps et des jugements portés sur les corps et les manières d'être homosexuel.le. Cette étude des corps des enquêté.e.s et des jugements portés sur eux a moins pour objectif de mettre en évidence des façons d'être par corps relatives à différents milieux sociaux que de montrer des positions dans l'espace social, des relations de domination, d'acceptation, d'exclusion qui passent par les jugements portés sur les corps. Ces jugements sur les corps, les habitudes et manières de faire qu'émettent les enquêtés sur d'autres personnes, et qu'ils et elles reçoivent, permettent d'esquisser un espace social du genre, c'est-à-dire des formes de masculinités et féminités, en lien avec l'appartenance de classe.

Afin de reconstruire l'espace social du genre et des jugements sur le genre<sup>245</sup>, le modèle de *La Distinction* s'avère précieux pour situer socialement les corps des enquêté.e.s, en même temps qu'il permet de positionner les jugements, les goûts et dégoûts des enquêtés sur d'autres manières d'être et de faire que les leurs. En outre, les travaux sociologiques portant sur le corps ont montré que celui-ci n'est pas uniquement un donné biologique, mais qu'il est façonné par le social<sup>246</sup> et qu'il apparaît comme un marqueur fort, révélateur des appartenances sociales<sup>247</sup>. Se pencher sur les corps des enquêté.e.s permet de mettre en évidence que les corps sont marqués par la classe sociale, le genre et les contextes sociaux qu'ils traversent.

Mais reconstruire un espace social du genre, ainsi que des jugements portés sur le genre à partir des corps n'est pas aisé. Tout d'abord, si les concepts de féminité et masculinité ne sont pas suffisants pour comprendre les positions et oppositions des enquêtés par corps, l'appréhension de l'appartenance de classe à elle seule ne l'est pas non plus. Ainsi, la question des féminités et masculinités et de leur variation selon la classe ou fraction de classe est primordiale, car il n'y a de pertinence analytique que dans le croisement, la mise en rapport des

---

<sup>245</sup> Il nous faut préciser que l'on étudie des contextes sociaux où sont mises en relation des personnes homosexuelles ou bisexuelles, avec d'autres personnes homosexuelles ; si les personnes hétérosexuelles ne sont pas directement présentées dans ce chapitre, elles sont présentes par le regard que les enquêté.e.s portent sur elles.

<sup>246</sup> DETREZ Christine, *La Construction sociale du corps*, Seuil, 2002. ; FAURE Sylvia, *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*, La Dispute, 2000. BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Minuit, 1980. ; COURT Martine, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, La dispute, 2010 ; DETREZ Christine, DARMON Muriel, DETREZ Christine, *Problèmes politiques et sociaux. Corps et société*, 907, 2000.

<sup>247</sup> LE WITA Béatrix, *Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2001 ; SKEGGS Beverly, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Agone, 2015. ; CONNELL Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Editions Amsterdam, 2014 ; SCHWARTZ Olivier, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, PUF, 1990.

féminités et masculinités propres aux classes et fractions de classes étudiées. Selon les caractéristiques sociales, genrées (formes de féminités ou masculinités) et sexuées (nous faisons référence ici à la matérialité du corps et donc au sexe biologique<sup>248</sup>) de ceux et celles auxquelles sont attribuées des formes de masculinité ou de féminité, la production de jugement sur le corps varie en lien avec la position sociale, le genre, le sexe et les représentations des bonnes manières d'être par corps, de celui ou celle qui les émet. Aussi, reconnaître des manières d'être féminines chez les hommes ou des manières d'être masculines chez les femmes ne produit pas les mêmes processus de reconnaissance, de respectabilité, de légitimité sociale, en fonction des formes que prennent le genre et la position sociale<sup>249</sup>.

Toutefois, appréhender et parler sociologiquement des féminités et masculinités lorsque la population d'enquête est fortement diversifiée socialement comporte des difficultés. Nous ne trouvons pas dans la sociologie contemporaine de statistiques représentatives de la population française qui informent sur les caractéristiques et les formes que prennent les masculinités et féminités en fonction des propriétés sociales, dans la pratique en même temps que dans les représentations des individus. Par exemple, nous trouvons des cartographies des masculinités et féminités dans les travaux d'anthropologues comme Margaret Mead<sup>250</sup> et Françoise Héritier<sup>251</sup>, pour des aires géographiques et des périodes historiques différentes de celle que nous étudions. Ainsi, afin de distinguer les corps « masculins » ou « féminins » « populaires » des corps « bourgeois » ou « petit-bourgeois », ou autres, nous nous sommes appuyée sur les descriptions des corps présentes dans des travaux sociologiques, tous domaines ou objets de recherche confondus, portant sur les corps, qui mettent ou permettent de mettre en exergue des corps de classes<sup>252</sup>.

Nous avons mis en rapport ces travaux avec ceux portant sur l'homosexualité, car si le corps est en jeu dans la reconnaissance de ses semblables comme appartenant à la même classe sociale, il l'est également dans le fait de se faire reconnaître en tant qu'homosexuel.le et de reconnaître d'autres homosexuel.le.s. Michaël Pollack remarquait l'importance des corps pour la drague en observant que « Plus un individu est affirmé sexuellement, moins il accepte de se tromper. [...] On comprend alors l'importance des signaux de reconnaissance et de mise en

---

<sup>248</sup> TOURAILLE Elise, « *L'indistinction sexe et genre, ou l'erreur constructiviste* », Minuit, « Critique », 2011, n°764-765, p. 87-99.

<sup>249</sup> Note concernant l'écriture : lorsque nous allons utiliser les termes « homme » et « femme » c'est pour évoquer la matérialité du corps de nos enquêtés.e.s.

<sup>250</sup> MEAD Margaret, *Moeurs et sexualité en Océanie*, Pocket, 2004.

<sup>251</sup> HERITIER Françoise, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1993.

<sup>252</sup> SCHWARTZ Olivier, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, op.cit. ; LE WITA Béatrix, *Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, op.cit.

scène. [...] La non-réponse à un regard furtif ou un sourire caché entraîne souvent la fin d'une tentative d'approche. Des signes extérieurs indiquent les goûts sexuels du moment. Par exemple, le jeu de clés ; les clés portées au-dessus de la poche arrière gauche d'un jean indiquent une préférence pour un rôle actif, à droite pour un rôle passif. Il en est de même d'un mouchoir qui sort d'une des poches arrière du pantalon. »<sup>253</sup> En dehors des moments de drague, il existe des enjeux à reconnaître les personnes homosexuelles : reconnaître avec qui l'on peut être en sécurité au sein de contextes sociaux majoritairement hétéronormés lorsque l'on se définit ou que l'on a des pratiques homosexuelles ; reconnaître des personnes homosexuelles pour s'en détacher, les stigmatiser lorsque les façons d'être semblent illégitimes.

En outre, il existe différentes représentations de l'homosexualité féminine et masculine basées sur un mélange des genres comme celle de la « lesbienne camionneuse », ou encore de la « folle » comme « Priscilla folle du désert ». Concernant l'homosexualité masculine<sup>254</sup>, Colin Giraud souligne l'existence d'une opposition entre deux modèles au sein de la culture homosexuelle : l'homosexuel viril et l'homosexuel efféminé, qu'il étudie et dont il retrace l'histoire. La figure de l'homosexuel efféminé, mise en avant dans les années 60, a été remplacée par celle de l'homosexuel viril dans les années 70 et 80, et a été constituée contre l'image de « la folle ». Dans sa recherche, Colin Giraud retrouve ces deux modèles dans les représentations et les discours de ses enquêtés qui correspondent à des hommes aux positions sociales différentes. Il met en évidence que cette « ligne de partage culturelle, corporelle et sociale [...] oppose autant des normes corporelles [...] que des attributs sociaux et des valeurs différentes. »<sup>255</sup> Sa recherche montre que la féminité supposée des homosexuels qualifiés par leurs pairs de « folle » ou de « tafiole » repose sur certains critères corporels : l'androgynie, un corps qualifié de « minet » qui est fin ou mince. C'est également un corps où les attributs que l'on attache à la masculinité sont peu visibles (pas de barbe, peu de pilosité et musculature peu développée). Certains des gestes de ses enquêtés sont perçus comme féminins, par le fait que les enquêtés « tordent du cul » ou « lèvent le petit doigt ». Mais ces critères corporels sont attachés à des façons d'être, de faire, des pratiques et des rapports au monde. Par exemple, les enquêtés qualifiés de cette manière montrent peu d'intérêt pour l'engagement politique. En ce

---

<sup>253</sup> POLLAK Michael, *Une identité blessée. Etudes de sociologie et d'histoire*, op.cit., p 185.

<sup>254</sup> Concernant les femmes, on trouve deux figures. La butch, femme qui ne porte que des vêtements d'homme. Le terme est apparu dans les années 40 et « dans les bars fréquentés par les lesbiennes de la classe ouvrière aux Etats-Unis ». Son pendant est la fem, homosexuelle qui porte des vêtements de femme et ne se différencie pas des hétérosexuelles. Elle a longtemps été stigmatisée par les mouvements féministes et lesbiens car elle ne remettait pas en cause les normes de genre. CHETCUTI Natacha, *Se dire lesbienne*, op.cit.

<sup>255</sup> GRIAUD Colin, *Sociologie de la gaytrification*, op.cit.

qui concerne les enquêtés qualifiés de « virils », ceux-ci ont une manière plus intellectuelle d'être homosexuels. Cette façon d'être homosexuel n'est pas qu'une question de look- même si les corps sont musclés, ou moins sculptés et moins jeunes- mais de pratiques et de rapport au monde : ils mettent en avant la capacité à avoir des conversations « intellectuelles », portant sur la culture, la politique. Colin Giraud analyse que les bars où la population est composée d'homosexuels « virils » tendent à socialiser les individus « vers » le populaire, présentant des valeurs comme « la simplicité », « le look prolétaire ». Il note que le modèle des cultures « cuir », « bears » correspond à une virilité fortement marquée et assumée, reconnaissable par l'apparence grâce au port de la barbe par exemple, ou à une musculature visible. Enfin, il montre la distinction culturelle entre certains gays « virils » et les « minets », les premiers mettant en avant l'importance d'avoir des réflexions intellectuelles, préférant des discussions culturelles dans un cadre simple, tranquille « avec une bière », et se distinguant des « minets ».

À travers l'étude des attitudes, des façons d'être considérées comme masculines ou féminines, nous voudrions montrer qu'il existe des corps homosexuels marqués par les classes sociales qui se traduisent dans les manières de se tenir, de s'asseoir, de parler, de bouger, de porter le corps et de se comporter spécifiques, construites dans l'espace des classes sociales et l'espace du genre. Ces qualifications de « féminine » ou « masculine » de certaines manières d'être varient selon l'appartenance de classe de ceux/celles qui les émettent et les reçoivent<sup>256</sup>.

Les jugements portés sur les corps, dont on montrera qu'ils sont des goûts et dégoûts de classe et de genre sur des manières d'être par corps sont des supports d'opposition, de jugement de goûts et de dégoûts de classe et de genre qui opèrent pour les individus comme moyen de distinction et de séparation de manière d'être femme, homme, homosexuel.les considérées comme illégitimes et indésirables. Comme l'analysent Dominique Memmi, Gilles Raveneau et Emmanuel Taïeb, le dégoût « [...] sert avant tout à protéger l'individu contre une grande variété d'intrus. Comme la honte ou le mépris, il fait partie des sentiments moraux et marque des frontières sociales, séparant le bon goût du mauvais, le pur de l'impur, le bien du mal »<sup>257</sup> ; « le dégoût peut traduire l'urgence - vécue dans les corps, somatisée – à se *séparer*. Pas seulement de corps vécus comme répulsifs en tant que corps diminués ou déchus, mais en tant que représentants des groupes sociaux auxquels ils appartiennent. Cette séparation est sociale, au sens de la distance entre classes ».<sup>258</sup>

---

<sup>256</sup> COURT Martine, *Corps de filles, corps de garçons: une construction sociale*, La Dispute, 2010 ; MENNESON Christine, *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, op.cit.

<sup>257</sup> MEMMI Dominique, RAVENEAU Gilles, TAÏEB Emmanuel, *Le social à l'épreuve du dégoût*, Presses universitaires de Rennes, 2016. p.15.

<sup>258</sup> *Ibid.* p.26.

## **1. Des féminités de classes « homosexuelles » à distance des féminités « hétérosexuelles » ?**

Afin d'observer les jugements sur les féminités et leur hiérarchisation, nous allons décrire les corps des femmes enquêtées, exposer les jugements qu'elles ont reçus sur leur apparence physique, comment elles se perçoivent, ainsi que les jugements qu'elles portent sur les autres manières d'être une femme (ou un homme). Les analyses de Beverly Skeggs sur la féminité nous semblent apporter un point de référence à la description et appréhension des différentes féminités de classe en prenant en compte l'homosexualité : « A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, la féminité est un signe de classe (bourgeoise) bien établi qui signale une manière spécifique d'être une femme. [...] En se développant comme un signe de classe, la féminité est porteuse de degrés différents de pouvoir. Les femmes bourgeoises blanches ont pu utiliser leur proximité avec les signes de féminité pour établir des distinctions par rapport aux autres femmes. Leurs investissements dans l'idéal de la féminité leur permettent dans certaines limites, d'accéder à un statut particulier et à une forme de supériorité morale. [...] En adoptant cette position et en la manifestant dans l'apparence, elles sont en mesure de juger celles qui manquent de féminité et, par conséquent, de respectabilité, engendrant des luttes sur la définition de la conduite et de l'apparence respectables. »<sup>259</sup>. Ces analyses sont, pour nous, une invitation à comprendre comment nos enquêtées se situent par rapport aux différentes formes que prend la féminité dans notre société. Comme Beverly Skeggs le rappelle, « Les signes de féminités sont toujours classés »<sup>260</sup> et l'on pourrait ajouter, classant.

### **1.1 Femmes de milieux populaires : des corps « exposés » à distance d'une apparence « féminine ».**

La féminité des femmes de milieux populaires enquêtées se caractérise par une distance à une féminité marquée par un travail de l'apparence et qui fabrique un corps proche d'une féminité stéréotypée. Ce travail de l'apparence est perçu comme limitant la mobilité corporelle, par exemple le port de maquillage ou de vêtements qui entravent les mouvements ou exposent des parties sexualisées du corps si elles se meuvent sans y prêter attention. Les femmes enquêtées ont des rapports au corps similaires à celui des femmes de la cité des Ilots décrites par Olivier Schwartz<sup>261</sup> : elles accordent peu de temps et investissent peu d'argent dans le travail de leur apparence ; elles exercent des professions les obligeant à utiliser leur force physique et

---

<sup>259</sup> SKEGGS Beverly, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, op.cit. p.193.

<sup>260</sup> *Ibid.* p.194.

<sup>261</sup> SCHWARTZ Olivier, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, op.cit.

leur corps se trouve être exposé pour certaines à l'extérieur, sans qu'elles trouvent nécessaire de le protéger ; et certaines affichent parfois une certaine fatalité face à leur poids et leur apparence (Jeanne (terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C) : « dans la famille on est tous un peu... [Gros]. On a eu une période mince, mais après... [On a pris du poids]. Mais bon, c'est comme ça hein. »). En outre, elles se sont construites en tant que femmes homosexuelles à distance de certaines manières d'être masculines.

### **1.1.1. Une attention au corps pour conserver sa « respectabilité ».**

Si les pratiques de travail de soi destinées à l'embellissement sont plus présentes chez les femmes que chez les hommes<sup>262</sup>, les enquêtées de milieux populaires sont rebutées à l'idée d'y passer ce qu'elles considèrent être « trop de temps ». Pratiquer une activité sportive pour maigrir, travailler sa coiffure, porter des bijoux « féminins », acheter des vêtements pour leur aspect plutôt que pour leur confort, autant de pratiques auxquelles les enquêtées ne se livrent pas, alors qu'elles sont répandues chez les femmes<sup>263</sup>. Les enquêtées ne cherchent pas particulièrement à avoir une apparence qu'elles qualifient et qui sont qualifiées de « féminines » et se qualifient elles-mêmes de plutôt « masculines ». L'absence de pratiques d'embellissement du corps en fonction des normes de féminités actuelles pourrait amener à penser que les enquêtées portent peu d'attention à leur corps. L'enquête montre qu'elles y prêtent attention, parce qu'il est support de reconnaissance de leur respectabilité, en accord avec leurs goûts vestimentaires et leur rapport au monde.

Lorsque Carole (terrain sud-est, sans diplôme, animatrice en centre de loisirs) marche, elle balance ses épaules et son corps d'une façon qualifiée de masculine par son entourage. Elle marche d'un pas franc, souvent avec les mains dans les poches. Elle a une voix grave, un peu éraillée. Sa peau bronzée est marquée par le soleil et la consommation régulière de tabac, comme celle des personnes qui travaillent en extérieur et dont le corps est exposé au soleil toute la journée. Elle a les cheveux coupés courts, plus rasés sur la nuque et les côtés que sur le dessus de la tête. Coiffés en brosse avec du gel, ils sont décolorés en blond. La deuxième fois où nous l'avons vue (pour le deuxième entretien), elle les avait teints en blanc, en laissant une mèche un peu plus longue sur l'avant du crâne et coiffée, dans un mouvement, sur le côté. Elle dit ne pas cultiver un look très masculin, ne ressemblant pas et ne voulant pas ressembler, comme elle dit,

---

<sup>262</sup>PASGES-DELON Michèle, *Le corps et ses apparences. L'envers du look*, L'Harmattan, Paris, 1989. Les femmes sont surreprésentées dans la catégorie des personnes qui passent plus de 30 minutes par jour dans leur salle de bain, et sous représentées dans celle des personnes qui passent moins de 30 minutes par jour dans leur salle de bain.

<sup>263</sup>*Ibid.*



à une « camionneuse », c'est-à-dire une femme qui se comporte « comme un mec ». Elle raconte faire attention à ne pas paraître trop masculine, ayant conscience que son apparence peut apparaître ainsi :

Carole : Mais même maintenant quoi, je fais plus ou moins attention [à son look], je sais que j'ai pas un look heu assez féminin, donc je fais pas attention... [...] Mais bon, sinon je suis toujours en jean quoi. Jean survêt' heu.

(Terrain Sud Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir)

Animatrice, elle organise et supervise des activités en extérieur avec des enfants. Conduisant également les véhicules qui permettent d'amener les enfants du centre aux lieux de sortie, elle ne porte pas de vêtements qualifiés de « très féminins » comme des pantalons de ville, des jupes ou des chaussures à talon :

Carole : [...] En plus je peux pas travailler en robe quoi, c'est pas accessible au métier que je fais quoi, ça c'est clair. C.P: ouais, si t'es en train de conduire heu... Carole: voilà, je suis en train de conduire, je suis avec les petits, y en a un qui se fait mal... C.P: oui. Tu peux pas prendre le temps de serrer les jambes pour pas qu'on voie ta culotte quand tu te baisses... Carole: [rire] non, c'est clair. En réunion., si je vais en réunion, mais après les réunions elles durent pas toute la journée, donc après sur les secteurs, j'ai le véhicule heu.

(Terrain Sud Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir)

Ayant commencé des pratiques sportives très jeune (gymnastique, handball), elle a, dès son enfance, porté des joggings et des baskets et a été habituée à effectuer des mouvements sans être entravée par la forme de ses vêtements. Elle est donc habituée au port de jogging, de jeans ou de pantalons un peu large et ces vêtements constituent l'essentiel de ses tenues actuelles. Elle porte uniquement des chaussures plates : des baskets de villes, des converses, ou des bottes Doc Martin's ; jamais de chaussures à talons avec lesquelles elle dit qu'elle pourrait se faire une entorse (« Mais talons jamais hein... Je me ferais une entorse. »). Faisant attention à son look, et à ne pas paraître « trop masculine », bien que consciente de son apparence jugée par son entourage assez peu féminine, elle achète parfois des vêtements qu'elle qualifie d'un « peu rigolos ». Ainsi lors du second entretien avec elle, elle portait un tee-shirt avec un chat de toutes les couleurs imprimées dessus. La première fois que nous l'avons vue, elle portait un jean évasé en bas, délavé, comme avec des traces de sable dessus et troué par endroits. Elle portait des baskets et un pull noir coupé droit. Elle avait un blouson rouge et blanc, du même style que ceux portés par les étudiants sportifs dans les séries américaines. Dans son armoire à vêtements, nous avons pu voir un nombre important de vêtements sportwear de la marque Oxbow. C'est donc un habillement où elle porte attention à des détails, mais qui ne relèvent pas des « canons » féminins dominants, et plutôt sport, qui la caractérise. Concernant les accessoires elle en porte peu : une boucle d'oreille brillante à une oreille et un sac en bandoulière noir, sportif. Elle ne

porte jamais de sac à main « féminin » de ville. Elle ne se maquille pas. Elle a les ongles coupés courts pour faire propre, mais n'y apporte pas d'autre attention particulière. Comme les autres enquêtées des milieux populaires, elle porte une attention à son corps qui ne passe pas par un travail de l'apparence dans le but d'adopter des attributs faisant tous partie des « canons » féminins. Elle déclare aller souvent au hammam faire des gommages pour la peau, ainsi qu'utiliser des soins pour ses cheveux. Elle utilise également des crèmes anticellulites et prend des gélules contre la rétention d'eau. C'est la seule des enquêtées de milieu populaire qui dit faire attention à son poids et cherche à en perdre.

Jeanne (terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C) n'a pas changé de coupe de cheveux depuis ses 20 ans, âge auquel elle les a fait couper court « comme les garçons » selon ses mots. Toutefois, elle ne porte pas une « coupe à la garçonne » qui sont ces coupes courtes portées par des femmes et dont les contours sont définis pour elles à partir du court, pensé au début pour les hommes (la coupe est adoucie par rapport à celle des hommes dans le sens où elle ne contient pas d'angles, et souvent des mèches plus longues sur le crâne ou placées sur le côté du visage afin de souligner le regard). Ses cheveux ne sont pas non plus coupés sur le modèle des coupes pour hommes. Ils sont légèrement plus longs sur le dessus de la tête que sur le reste du crâne et sa nuque n'est pas rasée. Selon ses mots, elle ne se « coiffe pas ». Après s'être lavé les cheveux, elle les laisse sécher naturellement et se positionner seuls. Elle ne les colore pas non plus. Anciennement brune, elle n'a pas cherché à cacher l'apparition de cheveux blancs, et le changement de brun à poivre et sel de ses cheveux. Elle va chez le coiffeur uniquement par nécessité, c'est-à-dire lorsqu'elle trouve que ses cheveux sont trop longs. Sa manière de s'habiller et de choisir ses vêtements n'a pas beaucoup changé non plus depuis ses 20 ans : « tu regardes des photos de y a 10, 20 ans, j'ai toujours la même allure ». Elle porte le plus souvent des jeans coupés droit, de préférence taille basse. Non pour des raisons esthétiques, mais pour des raisons de confort. Ayant un surpoids localisé sur le ventre, elle n'arrive pas à trouver des jeans dont elle arrive à fermer le bouton de la taille et qui sont aux bonnes mesures sur les jambes et les fesses. Ainsi, elle ferme les pantalons taille basse sous son ventre. C'est par cette raison qu'elle justifie également le fait de porter des pantalons taille homme. Elle achète tous ses vêtements dans des magasins pour homme ou dans les rayons hommes et ne porte jamais de pantalons de ville. Elle en possède un dans sa penderie qu'elle ne met jamais.

Jeanne : Oui parce que, je vais t'expliquer. Niveau pantalon, je n'ai pas de taille, donc j'ai une taille droite donc je peux pas mettre les coupes féminines qui sont comme ça [elle fait le geste d'une taille fine, et de hanches plus larges], parce qu'en plus j'ai l'estomac [surpoids localisé sur l'abdomen] donc je peux pas fermer le dernier bouton si j'achète des pantalons. Voilà. En plus je n'ai pas de

fesses [rires], et j'ai pas de jambes, de cuisses non plus, bon donc mon problème se situe là [ventre]. C'est pour ça que les hommes, les pantalons ils sont droits à la taille. Bon après taille basse, taille haute, je préfère taille basse, mais bon. Et les pulls, les pulls féminins, bon c'est le problème aussi que tu vas dans certains magasins de femme, pour trouver ta taille, il faut que tu ailles dans les grandes tailles, parce que même le 44 tu rentres qu'une cuisse quoi.

C.P : Ou qu'un bras [rires].

Jeanne : [Rires] Ou qu'un bras. Voilà. Et puis bon, j'aime pas trop les trucs trop décolletés, voilà. J'aime bien les trucs un peu sport comme ça [elle porte un pull col rond près du début du cou, en polaire, acheté chez Décathlon], là, voilà, pour. Décathlon aussi les pulls hein. Voilà. Mais j'aime bien Célio, et puis ça fait un peu. Et puis c'est pas obligé que ce soit typiquement typiquement masculin. Y a des trucs qui font un peu... unisexes quoi. Et j'aime pas trop les frous-frous. J'aime pas les frous-frous, j'aime pas les dentelles. Ca déjà, à rayer. J'aime pas les décolletés non plus.

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

Jeanne utilise peu de produits dédiés au soin du corps ou des cheveux et plus de produits d'hygiène : un shampoing, un gel douche et un déodorant. Elle raconte qu'elle s'achète de la crème pour ne pas avoir les mains sèches, l'utilise les premiers jours suivant l'achat, puis oublie de l'utiliser. Ainsi la peau du dessus de ses mains est souvent sèche et râpeuse. Ses ongles sont coupés courts et droits, par elle, toujours propres. Elle coupe ses ongles lorsqu'elle les trouve trop longs et qu'ils la gênent pour effectuer ses activités. Elle ne porte pas de vernis et ne s'est jamais fait faire de manucure. Elle ne se maquille pas, et ne s'est jamais maquillée beaucoup.

C.P : Et, et tu te maquillais ? Jeanne : non.

C.P : Jamais ? Jeanne : rarement. Parce que pour les 17 ans les copains ils m'avaient offert une trousse de maquillage, mais je supportais pas, je me frottais tout le temps les yeux. Et c'est pas mon truc quoi, pas du tout. Du tout, du tout. Ce qui me plait c'est de rallonger les sourcils, de rallonger les cils du moins.

C.P : De mettre du mascara.

Jeanne : Voilà, mettre du machin là, du mascara mais je supporte pas, je supporte pas du tout. J'ai tendance à tout le temps frotter les yeux quoi, voilà.

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

Concernant le maquillage, comme pour les vêtements, elle ne porte rien qui, entrave les mouvements de son point de vue. Par exemple elle ne porte ni chaussures à talon ni robe :

C.P : D'accord. Est-ce que tu as porté des jupes ou des chaussures à talons, ou des choses comme ça ? Jeanne : heu, j'ai porté des robes. J'ai porté des jupes. J'ai porté des chaussures à petit talon.

C.P : Pas gros ?

Jeanne : Non.

C.P : Ça te plaisait pas ou...

Jeanne : Non.

C.P : ... C'était difficile de marcher avec ?

Jeanne : Je n'étais pas à l'aise... pas très à l'aise. Mais y a bien longtemps. Hum.

C.P : C'est-à-dire, y a bien longtemps ? Quand t'étais ado ou la vingtaine ou...

Jeanne : Je crois que la dernière fois que j'ai mis une robe, je crois que je te l'ai dit. C'est quand je suis rentrée en première. Le jour de la rentrée à Beaussier, j'étais donc en F1, en technique. Mécanique générale. Et je savais pas l'étage, je suis arrivée en retard, c'était au troisième étage. Je revois très bien la scène, je rentre dans la salle, j'étais la seule fille, avec 21 garçons, donc je suis arrivée en dernier. J'ai tapé, tout le monde était déjà assis. Et j'étais en robe. Voilà. Ça a été une des dernières fois [rires]. Je me suis sentie un peu, gênée [rires]. Voilà, parce qu'en fait, c'était pas mon truc, et j'ai voulu faire du style et heu. Et après comme j'étais en mécanique, en atelier heu tout ça, c'était pas très pratique d'être heu, d'être en, en robe. Puis de toutes façons c'était pas mon truc. Y en avait qui étaient en robe hein. Et après y a des filles qui étaient en sections techniques et qui étaient en robe, mais c'était pas mon truc quoi. Voilà, j'étais très bien, très bien en pantalon. C'était le seul jour. Je crois que c'était la dernière fois où j'ai mis une robe.

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

Comme pour Carole (terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir), le goût pour des vêtements qu'elle trouve confortable, tout comme leur nécessité dans les contextes sociaux qu'elles ont traversés, s'est construit dans son enfance et adolescence. Les vêtements portant et amenant les normes de féminité traditionnelle sont mis à distance par Jeanne (terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C). Cela s'observe également, par les sous-vêtements qu'elle porte. Elle les achète auprès d'une de ses nièces qui s'est lancée dans la vente de sous-vêtements à domicile à travers une entreprise. Tout d'abord ils ne représentent pas un pôle de dépense important pour elle. Elle en achète lorsqu'ils sont usés, prêts à être jetés. Ces achats ne représentent pas un plaisir particulier. Pour ses culottes, elle les achète au supermarché : des modèles unis ou discrets qui lui sont confortables, soit en coton, soit en tissu synthétique. Ainsi elle ne porte pas de sous-vêtements très travaillés au niveau du style ni de sous-vêtements en dentelle qui pourraient la gêner en lui provoquant des démangeaisons. Elle préfère également porter un soutien-gorge qui lui procure un bon maintien de la poitrine par des renforts de tissu plutôt que par des armatures.

C.P : Et tes sous-vêtements tu les choisis comment, tu les achètes à quel endroit ?

Jeanne : Alors les sous-vêtements. Les slips c'est plutôt Dim.

C.P : Achetés par lot en supermarché ?

Jeanne : Par trois. Voilà. C'est ceux que je supporte le mieux, parce qu'après y a dentelle et tout, mais... sinon les soutiens gorges c'est Charlotte [rire]. Voilà, maintenant. Sinon avant je prenais Playtex. Ceux qui n'ont pas de dentelle qui ont rien. Qui n'ont, qui sont comme ça [elle montre qu'ils montent, englobant], qui tiennent bien la poitrine.

C.P : Avec armature ou sans ?

Jeanne : Non, sans armature.

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

Jeanne ne porte pas de vêtements ou d'accessoires qui nécessitent de faire attention au maintien de son corps, et qui l'obligent à prêter attention à ses postures et ses mouvements, autrement que pour se montrer digne et respectable. Par exemple, elle a acheté à sa nièce des soutiens-gorge corbeille qu'elle n'a en fait jamais portés. Elle raconte qu'elle les supporte les

premières heures, mais est ensuite obligée de faire attention à ce que sa poitrine reste en place dans le soutien-gorge et n'en sorte pas. Comme elle est rebutée à l'idée et à l'obligation de devoir replacer sa poitrine dans son soutien-gorge plusieurs fois dans la journée, ou de ne pas réaliser les mouvements qui feraient que ses seins en sortiraient, elle le retire et en change.

Elle me montre des soutiens-gorge corbeille dont elle dit « le matin ça va, après à la fin de la journée ça prrrft [signe des seins qui sortent du soutien-gorge, et qui font une démarcation, une bosse au milieu du sein]. « quand je mettais ça pour travailler les gens, je trouvais que les gens avaient tendance à regarder la poitrine, ça me.../

C.P : Pourquoi ? Ca la mettait trop en valeur ? Ouais, c'est vrai que ça remonte. »

Les soutiens gorges sont rangés dans une panière. Les corbeilles sont rangées au fond de la panière. Les slips Charlott' [marque vendue par sa nièce], elle ne les met pas (elle a acheté les ensembles mais elle dit ne pas les porter), elle met des culottes Dim. Elle en dit : « c'est ceux qui me gênent le moins en fait. Après j'ai essayé des trucs un peu [fantaisie, dentelle] mais je peux pas. » Il y a certaines culottes Charlott' qu'elle n'a jamais mises. [JT]

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

Pierre Bourdieu parlait du port de la minijupe qui oblige les femmes à faire attention lorsqu'elles se baissent et à s'asseoir en gardant les jambes serrées. Cela implique une attention au corps et à sa posture et cela amène à un maintien et une manière de bouger particulière. Comme les autres enquêtées de milieux populaires, Jeanne s'habille pour être à l'aise, d'une tenue dans laquelle elle peut se sentir relâchée lorsqu'elle est seule chez elle. Cependant elle fait attention à toujours être présentable dans certaines situations, comme lorsqu'elle a un rendez-vous chez le médecin :

C.P : Oui. Et est-ce que tu passais et est-ce que tu passes maintenant beaucoup de temps à te coiffer ou à te préparer le matin, ou à choisir tes vêtements, choisir ce que tu vas mettre. Et combien de temps ?

Jeanne : Hum [retient un rire]. Je passe très peu de temps. Voilà. J'ai passé beaucoup de temps quand j'allais en boîte. Bon parce que j'ai eu une période très boîte. Bon je mets la chemise, non je vais mettre ça, je vais mettre ça. Je choisissais/

C.P:/ Combien de temps tu mettais ?

Jeanne : Boah, un quart d'heure. On avait pas tant de vêtements que ça donc le choix était vite fait [rire]. Mais bon heu, non je choisis pas particulièrement.

C.P : C'est-à-dire, tu prends ce qu'il y a sur la pile de devant [dans l'armoire] ?

Jeanne : Sauf quand je vais chez le médecin, je vais pas y aller avec mes trous de clope heu, que j'ai bavé ou un truc comme ça quoi. Je fais gaffe quand même que ce soit à peu près potable quoi. Mais bon sinon je m'en fous hein, l'apparence n'est qu'une apparence. Voilà.

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

Jeanne (terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C) porte du parfum d'homme. Lorsqu'elle était jeune adulte, elle portait le parfum que portait Claude François, puis elle a porté le parfum Boss qu'elle achetait en supermarché. Comme bijou, elle porte une chaîne autour du cou, une boucle d'oreille en forme de Corse (lieu où elle aime partir en vacance) à

l'oreille gauche. Elle n'a jamais porté de paires de boucles d'oreilles ou de bijoux fantaisie. Elle dira lors de l'entretien « Et j'suis pas très bijoux, en fait ». Contrairement aux enquêté.e.s des milieux militants, le travestissement ne fait pas sens pour elle. Si elle est qualifiée par son entourage et elle-même d'un peu masculine, ou en tous cas n'est jamais perçue comme féminine, le travestissement ne fait pas sens pour elle, contrairement aux enquêté.e.s des milieux militants. Si elle porte des vêtements que l'on trouve dans les garde-robes des hommes, ils sont pour elles des vêtements qu'elle ne distingue pas de ses normes. Par exemple, lors d'occasion il lui est arrivé de porter une cravate ou un nœud papillon et de considérer ces pièces comme non distinctives et banales dans son rapport à son corps et aux vêtements :

C.P : Ok... heu... Ca t'es arrivé de te travestir en homme ou pas ?

Jeanne : Me travestir en homme ?

C.P : Ouais. Ou de te déguiser ?

Jeanne : De me déguiser ? Ben j'ai pas besoin de me déguiser hein. [Rires]

C.P : Comment ça ? [Rires]

Jeanne : Non se travestir non. Non je m'habille heu, oui ça m'est arrivé de mettre des cravates, nœud pap', mais bon, heu, après c'est pas, j'appelle pas ça travestir hein.

C.P : C'était des vêtements/

Jeanne : /Normaux, oui, oui ! Hein. Je suis pas Glenn Close hein.

C.P : D'accord, ok/

Jeanne : / [Inaudible] on me dit monsieur sans que [inaudible]

C.P : Quoi ?

Jeanne : On me dit monsieur sans, quand je commence à avoir les cheveux très, longs comme ça [ouais], on me dit monsieur.

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

Alba (terrain sud-est, BEP comptabilité, employée comptable) a les cheveux coupés courts, avec une petite houpette sur le devant qui tient grâce à du gel. Elle est brune et ne porte pas de maquillage. Sa tenue est composée de vêtements étiquetés « basics » par les marques de prêt-à-porter qui les vendent, et qui ont des coupes standards et sans fantaisie particulière. Sa garde-robe est constituée de jeans, teeshirts, pulls, baskets de ville, comme celles qu'on trouve dans les magasins Sport 2000 ou Courir. Lorsqu'elle achète des vêtements de marque, elle se les procure en Italie où elle les trouve à un prix plus bas qu'en France. Quoi qu'il en soit, ce sont des vêtements plutôt sport unisexes, comme ceux de la marque Diesel, H.Landers, Oxbow ou Panzeri. Comme Carole et Jeanne, Alba trouve peu pratiques les vêtements « féminins » comme les jupes, ce qui l'amène à ne pas en porter. C'est durant l'enfance que ses préférences pour les vêtements dans lesquels « on peut bouger » se sont construites.

C.P: tu te rappelles comment t'étais habillée ? Quand t'étais à l'école primaire. Par rapport aux autres enfants aussi, comment ça se...

Alba: rarement en jupe. Ma mère l'avait très bien compris.

C.P: ça te plaisait pas où heu?

Alba: mais heu, parce que j'aimais pas. Parce que c'était pas pratique quoi. Voilà tout simplement hein. Même pour sauter à la corde c'était pas pratique hein. Pour une fille [rire].

[A propos de l'habillement au collège et au lycée] Alba : ouais ça a toujours été... Rien d'extraordinaire. J'aime pas les marques, les machins, tout ça, j'suis pas, j'suis pas très heu. Je m'achète ce qui me va bien. Là où j'suis bien dedans. Bon après je vais pas acheter des ravans non plus, mais si j'ai des marques, là j'ai des marques mais je les ai achetées en Italie tu vois, les Diesel, les machins. [...] Alba : et le week-end c'était survet', parce que le sport, donc heu voilà.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Alba ne cherche pas à cultiver une apparence dite « féminine », et prête une attention à son apparence en ayant une présentation nette, propre et soignée. Elle porte du maquillage occasionnellement, lors des mariages ou fêtes importantes, dont elle dit : « léger, peut-être du Rimmel, du ricils là. Mais non. Mais ça m'énerve parce que je suis toujours en train de me toucher [...] les yeux, les machins, tout ça, t'en mets un peu, tout le noir schploff [signe avec ses mains que ça coule partout], ça me gonfle. Non c'est pas mon truc. Mais après pour les mariages, les occasions, je fais des efforts quand même. Mais sinon heu... non. Ca me plait pas ». Elle qualifie elle-même certains aspects de son corps de masculin, comme par exemple sa coupe de cheveux :

Alba : Le week-end c'était survêt, parce que sport. [...] j'en avais marre d'avoir les cheveux longs donc j'ai puift, o coupe tout. [...] bien, bien court comme un mec quoi hein. Une coupe de mec.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Nos enquêtées des milieux populaires ont une apparence corporelle qualifiée de masculine par elles et leur entourage. Cependant, les observations et les entretiens, mis en rapport avec les enquêté.e.s d'autres milieux sociaux montrent que leurs corps, leur féminité, ainsi que les usages qu'elles en font sont marqués par leur milieu social d'origine et d'appartenance, et relatifs à la singularité de leurs parcours individuels<sup>264</sup>. Entre leurs pratiques professionnelles et sportives, les contextes sociaux dans lesquels elles évoluent participent de la construction de goût de nécessité<sup>265</sup> pour une féminité caractérisée par une importance donnée à avoir un corps propre, respectable, présentable en public, auquel on peut prêter moins d'attention dans l'espace privé, à distance d'une féminité travaillée correspondant aux stéréotypes féminins. Leurs corps apparaissent comme ceux de femmes de milieux populaires

---

<sup>264</sup> MILLET Mathias ; THIN Daniel, « Scolarités singulières et déterminants sociologiques », *Revue française de pédagogie*, 2007/4, n° 161, p. 41-51.

<sup>265</sup> BOURDIEU Pierre, *La distinction*, op.cit.

stabilisés dans des métiers au sein desquels le corps doit être pratique, permettre de se mouvoir aisément et est exposé (la perception de ce qui permet de se mouvoir aisément risque d'être fort variable selon les classes sociales et les socialisations. Si le tailleur paraît contraignant pour certaines, il est possible que celles qui le portent très régulièrement ne le vivent pas ainsi et ne se sentiraient pas moins contraintes avec un jean ou un survêtement).

Les corps des femmes enquêtées ne sont pas les corps de toutes les femmes, pas plus qu'ils ne sont l'ensemble des corps des femmes de milieux populaires<sup>266</sup>, mais une fraction de ces classes. Par exemple, les enquêtées présentent un rapport au corps proche de celui des femmes de la cité des Ilots que décrit Olivier Schwartz : « Chez bien [des] femmes de la population ouvrière des Ilots, [toutes] sortes d'indices nous renvoient à ce qu'on pourrait appeler un statut dénarçissisé du corps [...]. Le corps est le grand réservoir dans lequel on puise sans compter pour venir à bout de la vie quotidienne ; on mise sur les forces qu'il contient, non sur ses chances de valorisation spéculative. [...] C'est chez ces femmes de la classe ouvrière que l'on trouve les plus forts taux de forts tours de taille ; ce sont elles qui pensent le plus fréquemment paraître plus que leur âge, qui s'estiment le plus souvent d'une beauté inférieure à la moyenne, qui disent plus régulièrement "ne rien faire" pour perdre du poids. »<sup>267</sup> Cependant, nous savons qu'il n'existe pas qu'un seul type de féminité dans les classes populaires. Être secrétaire n'engage par exemple pas le même rapport au corps qu'être ouvrière à l'usine. Les attitudes, l'habillement attendu, et l'implication des corps dans le travail divergent évidemment. Ainsi, nous avons pu croiser dans les HLM où a longtemps vécu Jeanne des femmes qui travaillaient leur apparence d'une façon qui les rapproche plus des stéréotypes féminins : cheveux méchés ou colorés, maquillage prononcé, avec fond de teint, contour des lèvres très marqué et rouge à lèvres, vêtements moulants et petit débardeur pendant l'été, laissant apparaître des bretelles du soutien-gorge, chaussures à talons hauts, et port de faux ongles avec « french manucure ». Autant de signes qui montrent qu'« être féminine » compte et que travailler son apparence aussi. Pourtant ce type de féminité est bien loin de celui des femmes de classes supérieures<sup>268</sup>. En étudiant le corps des autres femmes, nous allons petit à petit observer comment se distribuent des types de rapports aux corps dans différents milieux sociaux.

---

<sup>266</sup> SKEGGS Beverly, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, op.cit.

<sup>267</sup> *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, op.cit.

<sup>268</sup> LE WITA Béatrix, *Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, op.cit., LAHIRE Bernard (dir.), *Enfances de classe*, Seuil, 2019.



### 1.1.2. Se distinguer des « filles » et partager les jeux et sports des garçons.

Cette féminité des femmes de milieux populaires enquêtées se distingue d'autres formes de féminités<sup>269</sup>. En effet, ces enquêtées affichent un mépris pour une féminité aux attributs marqués, ainsi qu'envers les femmes qu'elles trouvent trop apprêtées, avec un maquillage visible, ou dont les conversations portent sur les relations amoureuses.

Par exemple, lorsqu'Alba (terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable) parle des femmes qu'elle n'aime pas, elle les caricature en adoptant une voix aigüe et niaise. De cette façon elle fait paraître les femmes dont elle parle comme « bêtes », et aux intérêts limités à des « trucs de filles » (les garçons, les vêtements, les sacs). Son absence d'intérêt pour des conversations sur ces sujets l'amenait enfant à fréquenter les garçons dont elle préférerait la compagnie :

Alba : [...] En classe j'étais avec les filles si tu veux. Parce que je leur racontais des conneries, on sortait des conneries. Mais après aux récréations et tout je restais avec les mecs tu vois. Parce que les filles elles restaient de leur côté à se raconter pia pia pia, [avec une voix niaise] et moi j'suis sortie avec un tel, et l'autre il me plait, [voix normale] et moi ça me gavait quoi. Moi j'aimais pas ça [...] Voilà, mais heu après je préférerais rester avec les garçons [...].

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Christine Mennesson montre que les sportives désignent comme « poupée Barbie » les femmes jugées trop féminines par leur comportement et leur tenue<sup>270</sup>. Nous observons un rapport aux femmes similaires chez les enquêtées de milieu populaire. Ainsi, Jeanne (terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C) raconte que les conversations des filles sont de peu d'intérêt pour elle et portent sur des sujets « féminins » loin de ses goûts et préoccupations :

Jeanne : [...] On [Sa sœur et elle] s'entendait mieux avec des groupes de garçons qu'avec des filles. Les groupes de fille des fois... c'est un peu chiant quoi.

C.P : C'est un peu chiant dans quel sens ?

Jeanne : Ben les filles c'est un peu chiant. C'est gnangnan [rires]... C'est pff, je sais pas comment te dire ça. Pff, [avec une voix niaise et en faisant des grimaces] est-ce que j'suis bien habillée, est-ce que je suis bien maquillée ? Voilà. Bon si toi ça te va pas...

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

---

<sup>269</sup> « La féminité exige la mise en œuvre de dispositions de classe, de formes de conduites et de comportement, de formes culturelles qui ne sont pas celles de ces femmes : il y a peu de chances qu'elles fassent preuve de la "divine maîtrise de soi", manière d'être qui repose sur des dispositions "féminines" telles que le silence, l'invisibilité, l'immobilité et le calme » SKEGGS Beverly, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, op.cit., p.197

<sup>270</sup> MENNESSON Christine, *Etre une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, L'Harmattan, 2010, 364 p.

Carole (terrain var, sans diplôme, animatrice en centre de loisir) lance un discrédit sur une forme de féminité qu'elle qualifie de « prout-prout » et qui semble, selon elle, s'embarrasser de délicatesse et de précautions concernant son langage et son corps, contre laquelle elle s'inscrit, et qui implique un travail du corps et de l'apparence dont elle ne veut pas s'encombrer, qui ne correspond ni à ses dispositions ni aux représentations qu'elle a d'elle-même :

Carole : [...] Moi qui fais un peu garçon. Ici.

C.P: Tu veux dire dans les atti... [Attitudes], dans la gestuelle?

Carole: Dans les atti, dans la gestuelle parce que je veux dire bon, parce qu'après t'as la façon comme tu t'assois, comme tu parles. En plus moi du fait de l'animation, c'est vrai qu'on a un langage, je fréquente que des jeunes! De 20 ans, j'ai 45 ans. Donc à un moment donné je vais pas être prout-prout. Je suis pas une petite nature.

(Terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir)

Au moment de l'enquête, Alba (terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable) dédaigne les intérêts des femmes avec lesquelles elle travaille, et désapprouve le fait de mettre une somme d'argent importante dans des accessoires qui lui semblent inutiles comme un sac à main ou une paire de chaussures :

Alba : [...] Et moi ça me, m'acheter une paire de pompes à 300 euros je... m'acheter un sac à 300 euros c'est même pas la peine d'y penser quoi. Pareil, j'ai des potes au boulot heu, elles me disent [voix niaise] olala, le dernier sac machin 500 euros quand même. [Voix normale] J'dis mais ça va pas. Mettre 500 euros dans un sac, ça va pas ta tête [rire]. Mais quand même c'est un... Je sais même pas te dire la marque. Ouais mais quand même c'est un. J'fais ouais ben. Ouais. Ouais mais non. [Rire] Non mais ça a toujours été quand même heu, jean heu basket et voilà sweat, tee-shirt.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

La non-connaissance de marque de maroquinerie et la préférence de vêtements « simples » opposent la féminité d'Alba à celle de ses collègues. À propos de ces dernières, nous savons seulement qu'elles sont secrétaires, et nous ne pouvons pas préciser leur position sociale. Néanmoins nous pouvons penser qu'elles sont d'un milieu social proche. Quoi qu'il en soit, elles ne font pas partie des classes supérieures. Néanmoins pour des femmes qui travaillent dans une même entreprise à des types de postes assez proches (Alba est comptable), il apparaît deux types de féminité : celle d'Alba où le travail de l'apparence a peu d'importance (peu investi en temps et en argent) et est perçu comme futile et superficiel ; et celle des collègues d'Alba, où ce travail est vécu comme important. Tout ne s'explique donc pas par la position sociale occupée au moment de l'enquête, mais par le croisement entre la position sociale, la trajectoire sociale et la trajectoire sexuelle et amoureuse.

Dans le cas de Carole (terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir) il apparaît aussi des différences de tenues vestimentaires et tenues du corps au sein de la même entreprise et entre personnes socialement proches. Elle nous a parlé des secrétaires avec

lesquelles elle travaille, qu'elle décrit comme « nickel, en jupe, talon et tout. Chose qui leur va bien. Alors que si moi je viens habillée comme ça, j'aurai l'air ridicule quoi. [...] J'ai pas la démarche et tout [pour marcher avec des chaussures à talon] ». Ainsi, Carole perçoit que c'est son corps, par sa forme, et sa façon de se tenir qui ne conviendraient pas à l'adoption d'une féminité semblable à celle de ses collègues.

En outre, les enquêtées associent une apparence travaillée dans le sens d'une féminité stéréotypée aux caractères moraux qui les rebutent : ne pas aimer les femmes qui se maquillent beaucoup et utilisent des accessoires va de pair avec le fait de ne pas aimer les personnes qu'elles perçoivent peu « naturelles » et « simples » :

Alba : Mais même dans tout, je préfère les gens plus naturels tu vois. Tu vois avec une pointe de maquillage machin ça me dérange pas, mais les gens à outrance, tu sais les femmes, elles ont là bah beurk [elle fait une grimace].

C.P: La couche de fond de teint.

Alba: C'est horrible. C'est horrible. Non, j'ai jamais été « coquette » [elle insiste sur le mot]. C'est pas mon truc [rires].

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Carole (terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir) dit avoir un parler franc et ne pas être hypocrite contrairement aux autres femmes avec qui elle travaille. Cela l'amène à ne vouloir travailler qu'avec des hommes qui sont perçus comme plus francs. C'est aussi ce qui peut apparaître comme une manière d'être « précieuse » qu'elle méprise :

C.P : Ouais, et donc tu jouais plus avec les garçons heu...

Carole : Oui ou avec les filles, mais pas les filles chi-chi-pan-pan. Mais même là actuellement hein, ça se ressent dans le travail. Je peux pas travailler avec des filles hein. Je suis la seule de. Je travaille avec un mec. Enfin ce que j'ai à dire, si j'ai quelque chose à dire c'est franco quoi. D'ailleurs c'est pour ça que dans l'animation là je m'entoure plus de garçons. Si j'ai un directeur adjoint ce sera plus un garçon. Ou ce sera une fille si elle est franche, si elle veut être grossière, si elle veut dire merde, je préfère qu'elle dise ça que parler dans le dos ou quoi que ce soit.

C.P : Ouais. C'est pas trop avec des princesses quoi.

Carole : Ah non, non. C'est pas ma tasse de thé.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Les enquêtées se positionnent à distance d'une féminité stéréotypée et également des hommes à la masculinité virile et dominante. Par exemple, Carole et Alba cherchent à ne pas franchir les limites de ce qu'elles perçoivent comme étant « trop masculin ». Nous l'avons vue précédemment avec Carole qui refuse de « faire camionneuse » et d'avoir des relations avec des femmes qu'elle désigne comme cela. Alors qu'elles mettent à distance une forme de féminité très travaillée, elles ne se considèrent pas moins comme des femmes (« on reste des

femmes », Carole). Ainsi, Carole met un point d'honneur à être considérée comme telle et perçoit comme repoussoir les femmes ayant des façons d'être « masculines » :

Carole : Malheureusement les gens qui sont homosexuels comme moi l'affirment en disant, en étant mec. Ca moi, ça je veux dire, ça c'est un truc heu, non, non. Le style comme ils disent camionneurs, ça me plaît pas quoi. Non je suis, plus ou moins je fais attention, mais bon après, même si tu fais attention y a des attitudes, y a des... des fois des vêtements ou autre qui font que, parce que les gens te voient quand même et te mettent une étiquette et tu la véhicules quoi. Carole]

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Carole déplore une forme d'homosexualité féminine qui amènerait les femmes à se comporter « comme des hommes » et ainsi renoncer à leur féminité. Elle reste attachée à une division des rôles et attitudes sexuées traditionnelles tout en ayant un corps féminin, marquée par des façons d'être reconnues par son entourage comme masculines.

### **1.2. Les féminités des étudiantes en grandes écoles : entre corps de classe et corps lesbien.**

La vision présente au sein du milieu populaire enquêté qui amène à reconnaître des corps homosexuels sur la base d'attitudes et manières de faire perçues comme masculines chez les femmes, ne tient pas complètement lorsque l'on se tourne vers d'autres catégories sociales. Pour les femmes des « grandes écoles » auprès desquelles nous avons enquêté, les caractéristiques physiques, manières d'être et de faire par corps qui sont catégorisées comme relevant du masculin ou du féminin diffèrent des catégorisations des milieux populaires enquêtés. À cela est lié que l'homosexualité par corps n'est pas reconnue de la même façon, et notamment non plus uniquement dans le fait d'être une femme ayant des manières d'être et de faire considérées comme masculines.

La disparité des corps homosexuels sur le terrain des grandes écoles se fait entre les corps homosexuels, qui par leur façon d'être et de se tenir sont perçus comme homosexuels et entre le corps de classe, qui arbore une féminité ou une masculinité bourgeoise classique, à partir duquel il est difficile, pour les non initié.e.s aux formes d'homosexualité dans ce contexte social, de déceler des préférences homosexuelles. En effet les femmes enquêtées dont le corps de classe est visible et est peu reconnu comme homosexuel, sont perçues comme telles, par corps, par des femmes connaissant et s'inscrivant dans les formes d'homosexualité de la « grande école » enquêtée. Ce sont ces femmes qui ont des relations homosexuelles et hétérosexuelles, ou qui ont des goûts pour les personnes de même sexe incorporés au début de l'âge adulte. Leur corps est perçu comme féminin. Les corps des femmes considérés comme porteurs de façons d'être masculines, ou qui présentent des écarts au corps féminin bourgeois,

sont rapidement perçus comme homosexuels. Ce sont les corps des femmes qui ont incorporé des goûts pour les personnes de même sexe le plus tôt dans leur vie (à l'adolescence) et le plus durablement (voir chapitre 8) ; ce sont également les femmes enquêtées qui ont l'origine sociale la plus basse parmi l'ensemble des enquêtées des grandes écoles qui sont celles dont les façons d'être par corps présentent le plus d'écart à la féminité et à la féminité bourgeoise.

Julie (« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée), dont l'origine sociale est la plus basse parmi les enquêtées, illustre le dernier cas évoqué. Elle est une de celles pour qui les goûts pour les femmes sont incorporés de manière durable. Lorsque notre intermédiaire nous a parlé de Julie, elle nous a dit d'elle que « tout le monde savait qu'elle était lesbienne sauf elle ». Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique), une autre enquêtée, explique que lorsque Julie a entamé publiquement des relations avec des femmes, son entourage a affirmé :

Aurore : Par exemple pour Julie, dès que je l'ai vue, en même temps c'est plus évident que Laura, mais dès que je l'ai vue je lui ai dit, mais si, c'est obligé. Et elle a maintenu pendant deux ans que non, qu'elle était hétéro et qu'en plus elle sortait, enfin à l'époque elle sortait pas mal avec les garçons. Et heu non, elle soutenait mordicus qu'elle était hétéro et puis non je l'savais et puis ben deux ans plus tard, tiens bonjour!

C.P: Ouais, j'ai entendu dire que Julie c'était celle où tout le monde a dit enfin elle assume/

Aurore:/ C'est ça exactement;/

C.P:/ Et que tout le monde savait qu'elle était lesbienne avant qu'elle le sache.

Aurore: J'pense qu'elle le savait en fait. Juste qu'elle s'était mis un petit défi. Enfin moi je pense qu'elle le savait mais qu'elle, elle voulait juste pas rentrer dans le stéréotype quoi.

(« Grande école », doctorat de physique)

Notre intermédiaire raconte que plusieurs personnes attendaient que Julie annonce son homosexualité, dont la perception était basée sur la reconnaissance de cette homosexualité par ses manières d'être par corps.

Julie (« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée) est issue des fractions stables des milieux populaires. Elle porte les cheveux courts, rasés sur les côtés et derrière la tête, laissant ses cheveux plus longs sur le dessus, et qu'elle ébouriffe souvent. Elle ne s'épile pas les sourcils et les porte épais. Cela indique qu'elle ne s'inscrit pas dans un travail de l'apparence afin de rentrer dans les normes de féminité traditionnelle. Lorsqu'elle marche, elle balance légèrement les épaules, ce qui rappelle des façons masculines de se tenir. Ses gestes, sans être brusques, sont sans retenue ; ses façons de faire, cumulées aux autres aspects de son corps, l'éloignent d'une féminité traditionnelle. Elle porte des vêtements de couleurs plutôt sombres et des tenues décontractées ou sportives, avec des jeans ou des pantalons un peu larges. Elle ne met pas de chaussures à talons. Pour le haut de ses tenues, elle

porte des teeshirts de coupe droite ou légèrement cintrée, plutôt en coton uni ou avec des imprimés dessus. Elle pratique le hand-ball et ne porte ni bijoux, ni maquillage, sauf pour les grandes occasions, comme des soirées ou mariage (elle s'est rendue au gala de l'école en portant une robe noire à bretelles larges et satinées).

Comme Julie, Manon (« grandes écoles » doctorat d'histoire) fait partie des enquêtées des « grandes écoles », dont les manières d'être, de faire, de se tenir, de s'habiller, sont perçues comme révélant son homosexualité. Sur le terrain des « grandes écoles », elle est la seule à n'avoir jamais eu de relations sexuelles avec des hommes et à commencer sa vie sexuelle avec des femmes. En ce qui concerne son corps, elle est celle dont le corps porte le plus d'attitudes considérées comme masculines. Elle raconte qu'en classe de seconde elle avait « décidé [...] d'assumer un style garçon, dans lequel j'me sentais bien, et parce que j'me sentais un peu garçon ». Elle a conservé ce style vestimentaire. Elle tient son corps de manière un peu nonchalante, comme se tiennent des hommes musclés, le buste en avant, avec les épaules droites. Elle tient son corps comme s'il n'était pas sexualisé par l'hétérosexualité, et fait pour entrer dans des relations de séduction qui amènent à mettre en avant les parties du corps communément pensées comme plaisant aux hommes, comme la poitrine. Elle se décrit elle-même comme n'étant pas faite pour la séduction des hommes : « j'ai jamais vraiment eu de rapport de séduction avec les garçons. 'Fin passé les amourettes de collè... de début d'collège, j'ai jamais eu, euh ... ouais vraiment d'rapport de séduction... En fait c'est j'sais pas trop comment ça marche ... 'Fin quand j'vois un garçon, j'ai pas d'reflexe de séduction ». De plus, elle a des traits physiques qui sont étiquetés comme masculins, comme par exemple une mâchoire carrée. Ses vêtements ne s'inscrivent pas non plus dans des vêtements qui apprêtent le corps pour la séduction, et plus particulièrement pour le mode de séduction qui peut être attendu dans les relations hétérosexuelles. Elle porte des coupes qui ne sont ni moulantes, ni larges, mais ajustées au corps. Elle porte des jeans ou des vêtements sportwear, des bermudas l'été. Pour les occasions telles que des mariages ou des fêtes, elle met des pantalons de ville, noirs avec une chemise blanche au col large et au tissu un peu rigide. Les couleurs qu'elle porte sont sobres et sombres, bleu marine, marron, noir, ou bien rouge et vertes pour les vêtements de sport. Elle ne porte pas de vêtements imprimés, pas de décolletés qui mettent en avant sa poitrine, ni de chaussures à talons, mais met plutôt des petites baskets de ville. Ses vêtements apparaissent ainsi fonctionnels et n'entrent pas dans les normes d'habillement qui permettent la séduction des hommes.

Celle qui a la féminité plus marquée, dont ses amies homosexuelles de la « grande école » perçoivent l'homosexualité et dont le corps n'est pas marqué par des manières d'être

considérées comme masculine est Laura (« grandes écoles », doctorat de physique, professeure physique/chimie collège et lycée). Elle a commencé ses relations amoureuses avec des hommes en ayant des relations occasionnelles avec des femmes dans des soirées où lors de moments qu'elle considère comme du jeu elle embrassait des copines. Elle est issue d'un milieu plus favorisé (classes moyennes supérieures) que celui de Julie (« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée), et est allée plus loin qu'elle dans la poursuite des études à l'école en obtenant un doctorat en physique/chimie. Laura est mince. Au moment de l'enquête, elle porte les cheveux longs et des vêtements aux coupes basiques et féminins, aux couleurs foncées : marron, vert kaki, noir, bleu marine. Dans ses vêtements et dans ses façons de se bouger, il n'y a pas de trace d'attitudes masculines. Elle porte des bijoux, boucles d'oreille longues et collier en argent. Elle porte des vêtements ajustés, aux coupes droites ou bootcut pour les pantalons, et des hauts moulants ou cintrés, avec des décolletés légers en V, qui ont pour effet de davantage souligner sa poitrine que les autres enquêtées. Elle se maquille légèrement les yeux, avec crayon, mascara et un peu de fard à paupières. Elle porte des robes lors des événements ou de concerts de musique auxquels elle participe, laissant voir une féminité bourgeoise semblable à celle des autres musiciennes. Laura est considérée comme féminine par ses amies et entourage. Elle a commencé sa vie amoureuse et sexuelle avec des hommes et s'est mise en couple avec des femmes une fois entrée dans l'école. Au moment des entretiens, elle déclarait que sa préférence pour les femmes était plus forte que celle pour les hommes. À la fin de l'enquête, après être entrée dans la vie professionnelle, elle s'est mise en couple avec un homme, avec lequel elle s'est pacée.

Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collège/lycée), originaire des classes moyennes, arbore, au début de l'enquête, un physique marqué par des atours de la séduction hétérosexuelle. Ancienne obèse, elle fait attention à son poids, et a été la seule à déclarer qu'elle fait attention à son alimentation dans l'objectif de ne pas prendre de poids. Elle porte des boucles d'oreille et bague en argent. Elle est la seule à avoir les cheveux colorés. Son carré plongeant est régulièrement entretenu. Elle se maquille les yeux et porte les sourcils épilés et fins. Elle s'inscrit dans une féminité « rock » et « décontractée », « cool ». Elle porte également des lunettes noires de forme carrée, à la mode au moment de l'enquête. Sabrina s'habille de jeans ajustés, des hauts décolletés, et de robes lors des soirées festives. Elle a commencé ses relations avec des femmes quelque temps après l'entrée dans l'école. Elle a entretenu des relations avec des hommes auparavant et déclare aimer ceux qui ont une masculinité virile marquée (« les bad boys en moto », « blouson en cuir »). Lors des entretiens, elle déclare ne pas être sûre qu'elle ne se remettra jamais avec un homme, si jamais sa relation

de couple avec sa compagne actuelle se terminait. Quelques années après le début de l'enquête, alors que sa relation avec Manon, dont les goûts pour les femmes sont exclusifs et présents depuis l'adolescence, sa façon de s'habiller change : les traces d'homosexualité reconnaissables par corps se prononcent ; elle porte des blazers associés à différents vêtements qui dénotent d'une féminité plus androgyne. Elle coupe ses cheveux plus courts, et s'habille d'une façon de plus en plus semblable à celle de Manon.

L'homosexualité de Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique) n'est pas non plus évidente par son corps au premier abord. Son corps dispose de moins de traces de féminité que celui de Laura, mais plus que celui de Julie. Elle a commencé sa vie amoureuse et sexuelle avec des hommes, pour la poursuivre avec des femmes en étant convaincue qu'il en serait ainsi pour la suite de sa vie. Elle a les cheveux mi-longs frisés. Elle porte des vêtements qui apparaissent plus fonctionnels que faits pour la séduction : des chemises, teeshirts basiques, aux couleurs foncées, sauf pour le port de rouge ou de jaune. Lorsqu'il y a des fantaisies dans les vêtements, c'est par des imprimés à rayures verticales ou horizontales. Elle ne porte pas d'imprimés à fleurs ou colorés ni de vêtements qui comportent des fantaisies liées à une féminité faite pour la séduction hétérosexuelle. Elle porte la plupart du temps des jeans ou des pantalons décontractés, soit ajustés, soit un peu larges. Elle ne met pas de talons, mais plutôt des baskets de ville.

Le corps de Sophie (« grandes écoles », master 2 de littérature, professeurs en collège et lycée) est marqué par des façons d'être, de se tenir et une apparence qui sont perçues comme relevant de l'homosexualité, ainsi qu'un corps marqué par sa classe sociale d'appartenance. Elle porte les cheveux courts alors qu'elle est issue d'une famille bourgeoise où les femmes portent les cheveux longs. Lorsqu'elle s'est coupé les cheveux courts, cela a été déploré par des membres de sa famille. Ce passage des cheveux longs, lui arrivant au bas du dos à des cheveux courts marque une distance aux corps familiaux où les femmes les portent longs : elle est la seule parmi ses sœurs à porter les cheveux courts, en les gardant non colorés. Sa nouvelle coupe de cheveux, perçue par sa famille comme une affirmation de l'homosexualité, rapproche le corps de Sophie d'un corps homosexuel. Elle a cependant gardé les caractéristiques d'un corps bourgeois travaillé par l'homosexualité des classes supérieures. Lorsqu'on la voit sur des photos de famille, elle porte une marinière au col bateau, avec un pantalon chino bleu marine et des ballerines. Les chinos de couleurs sont des vêtements répandus au moment de l'enquête à l'école et parmi les autres enquêtées de ce terrain. Par ailleurs, lorsqu'elle est avec ses amies à l'école on peut la voir porter des jeans coupe droite, des hauts unis en coupe basique, et cette même base de tenue avec un blazer. Concernant le maquillage, elle porte de temps en temps du



crayon et du mascara sur ses yeux. Elle ne porte pas de chaussures à talons, mais plutôt des chaussures basses comme des ballerines, des baskets de ville ou des mocassins.

Si les enquêtées des milieux populaires sont reconnues et se reconnaissent, se jugent et sont jugées comme homosexuelles sur et par leur corps, en rapport aux hommes à la masculinité virile et aux femmes hétérosexuelles dont la féminité correspond aux stéréotypes, une partie des enquêtées des classes supérieures ne s'inscrit pas dans cette perception des corps et de l'homosexualité en même temps qu'elle semble y échapper. En effet, pour une part, leurs corps s'inscrivent dans des formes de féminités qui ne sont pas perçues comme homosexuelles. Ainsi Aurore souligne qu'elle reconnaît les autres femmes de l'école, non pas par l'apparence de leur corps et les formes que prend le genre chez elles, mais par leur « caractère », leurs façons de se regarder. Ainsi, elle dit de Laura (« grandes écoles », doctorat de physique, professeure physique/chimie en collège et lycée) qu'elle est féminine, mais que ses dispositions à penser et à agir l'éloignent de façons de penser et d'agir jugées féminines par Aurore. De Sabrina, elle la reconnaît comme lesbienne en raison de ses façons de regarder les femmes et de chercher des potentielles partenaires :

C.P: Juste d'abord je voulais te demander un truc et j'ai demandé à Laura l'autorisation quand on discutait [rires]. Parce que elle m'a dit que elle, quand tu l'avais vue, tu lui avais dit que ça se voyait qu'elle était lesbienne.

Aurore: Ouais.

C.P: Et du coup, je voulais te demander sur quoi tu voyais en fait?

Aurore: Sur quoi je me base pour le voir?

C.P: Ouais. Parce que comme du coup, elle est assez féminine et c'est pas un truc qui se...

Aurore: C'est pas dans, c'est pas tant dans les affaires, dans les habits. Parce que forcément y a des gens, enfin il y a un certain stéréotype qui veut que du coup tu repères plus facilement les gens qui rentrent dans ce stéréotype. Laura rentre pas trop dans ce stéréotype, bien qu'un peu. Et heu, non, c'est plutôt heu, j'ai plutôt tendance à juger dans la façon dont j'interagis avec les gens. Et la façon dont l'autre. Ouais j'arrive à le sentir sans pouvoir l'expliquer, mais heu, juste la façon dont l'autre regarde ou l'autre réagit à certaines choses que je peux dire. Du coup j'arrive à le savoir assez vite en fait. [...]

C.P: D'accord. Et du coup, t'as dit aussi qu'elle rentrait un peu dans le stéréotype de la...

Aurore: Ben disons pas le stéréotype commun qu'on a, c'est à dire hyper masculine tout ça. Laura est pas du tout comme ça. Mais n'empêche que dans son genre, elle, oui, dans le genre de lesbienne féminine pour moi elle rentre un petit peu dans les cases heu, assez féminine mais quand même pas trop.

C.P: Ouais, d'accord. Et du coup, ça se voit par rapport heu, à sa façon d'être? A ses gestes? A ses vêtements?

Aurore: Oui à ses, enfin un petit peu de caractère de garçon manqué aussi, qu'elle peut pas cacher quoi.

C.P: Qui se manifeste dans quels domaines? Le sport, le?

Aurore: Non pas spécialement, elle est pas... à ma connaissance hyper sportive non plus. Mais juste dans ses réactions, enfin, elle est. Elle dit facilement ce qu'elle pense, elle est pas. Elle est très féminine sur elle, mais directement, elle va pas se cacher pour parler, elle va pas minauder, des choses comme ça enfin. C'est difficile de décrire en fait, c'est plus une impression, une sensation.

C.P: Ouais, quand tu le sens c'est pas facile de, il y a plein de chose, c'est pas facile de dire heu/

Aurore:/ Ouais, parce qu'e y a tellement de points sur lesquels on peut se baser pour heu, enfin d'une personne à l'autre je vais pas me baser sur les mêmes critères pour savoir, pour essayer de savoir justement. Y a des fois je me plante, mais y a des fois. [...] Par exemple Manon ça se voit tout de suite aussi. Sabrina pareil.

C.P: Sabrina? Tu trouves que ça se voit?

Aurore: Ben en fait moi je l'ai rencontrée avant même de savoir, je l'ai rencontrée par hasard et directement je l'ai su. Mais c'est plus dans les attitudes, pas... parce que la façon dont elle s'habille ça se voit pas. Mais dans les attitudes ça se voit direct.

C.P: Du coup Sabrina, sur les attitudes ça se voit comment ? Parce que moi je l'ai vue que en entretien et heu, et aussi en rendez-vous. Quand elle est arrivée, elle était un peu maquillée heu, très féminine. Et je suis pas restée assez de temps ou je l'ai pas connue assez dans la vie quotidienne pour le voir.

Aurore: Ouais, moi non plus quand je l'ai rencontrée. J'ai, je me suis dit. J'étais avec son équipe de hand, parce que je sortais avec une fille de l'équipe de hand à l'époque. Et donc du coup je l'ai rencontrée comme ça, et directement la façon dont elle a regardé, les gens autour d'elle, j'ai fait holà! C'est bon! [Rires] je sais. Enfin c'était.

C.P: Du genre heu, à regarder si les filles étaient mignonnes ou si?

Aurore: J'dirai pas ça, mais un petit comme quand une fille, enfin hétéro, irait voir un groupe de garçons avec potentiellement dans le groupe des garçons qui pourraient lui plaire, mais sans forcément chercher à séduire.

C.P: Ouais, tu vois dans le regard qu'elle a accroché un moment?

Aurore: Ouais, ou que le regard est différent, parce que tu regardes pas de la même façon un ami ou un étranger que tu peux juger potentiellement il pourrait se passer quelque chose. Donc finalement que ce soit homo ou hétéro ça revient au même les critères. C'est juste qu'il faut le détecter, mais, après comme a, comme on se cherche aussi pour arriver à trouver des autres qui nous ressemblent un petit peu, on arrive à...

C.P: A vous retrouver?

Aurore: Ouais et puis surtout à développer ce sens de l'observation qui permet de savoir un petit peu quoi [rires]. Parce qu'au début c'est un peu perturbant [rires]. T'as l'impression d'être un peu seul au monde et en fait, ah!

(« Grande école », doctorat de physique)

Les femmes enquêtées en grande école ont des corps et des façons de s'habiller qui tranchent avec une féminité travaillée pour entrer dans des rapports de séduction hétérosexuels, sans pour autant avoir une apparence qui les en éloigne pour les enquêtées qui ont commencé à avoir des relations homosexuelles à leur entrée dans l'école. Contrairement aux femmes de milieux populaires, les enquêtées sont moins décrites par elles-mêmes et leur entourage comme masculines ou féminines, notamment parce qu'elles ne présentent pas d'écart majeur aux normes de féminité.

Sur le terrain des « grandes écoles », nous pouvons observer plusieurs formes de féminités dans ces classes supérieures fortement dotées en capital culturel - indétachables de la

trajectoire sociale et de l'ancienneté des goûts amoureux et sexuels pour les femmes-, dont une féminité des classes supérieures au sein de laquelle les corps des femmes ne sont pas marqués par des traces de masculinité et des traces de féminité stéréotypée ; une féminité bourgeoise « travaillée » et transformée par l'homosexualité qui ajoute au corps des caractéristiques discrètes considérées comme masculines ; une féminité marquée par des manières d'être et de se tenir jugées masculines.

### **1.3. Féminités militantes.**

Les formes de féminités des femmes du milieu militant diffèrent de celles des femmes de milieux populaires enquêtées et des « grandes écoles ». Ce qui est en premier lieu notable, lors de l'observation des permanences associatives, est l'absence de caractéristiques corporelles propres à des féminités travaillées en fonction des normes de beauté en vigueur<sup>271</sup>.

En ce qui concerne les vêtements, certains types et formes de vêtements sont absents du terrain associatif lesbien. Nous n'avons pas vu de femmes porter des pantalons de ville, du type pantalon de tailleur, forme carotte, ou cigarette, mais plutôt des jeans, des pantalons coupe droite ou slim. Les couleurs des vêtements sont plutôt sombres et foncées : noir, bleu marine, marron, kaki, vert foncé, et du violet sur les accessoires. Les couleurs les plus absentes sont le rose, l'orange, le jaune. Le rouge est la seule couleur chaude qui est portée.

À l'exception d'une femme transsexuelle, aucune des enquêtées ne porte les cheveux longs. Aucune femme n'a la chevelure entièrement colorée avec une couleur réalisée par un coiffeur qui imite une couleur naturelle avec des reflets ou mèches plus claires. Les femmes rencontrées portent les cheveux courts ou mi-longs. Certaines exécutent elles-mêmes leurs coupes de cheveux : soit elles portent les cheveux courts, coupés à la tondeuse, soient elles entretiennent rasée une certaine partie de leur crâne en gardant les cheveux plus longs sur d'autres, qu'elles colorent ou décolorent. Aucune femme n'est blonde ou ne porte les cheveux blonds selon la mode en vigueur dans les salons de coiffure (par exemple un balayage sur une coupe au carré court ou mi-long). Les couleurs blondes sont réalisées sur des parties de la chevelure, par exemple sur une crête sur le dessus de la tête, ou sur une mèche épaisse qui repose sur un côté du visage. Les couleurs utilisées peuvent être le blond platine ou un blond très décoloré, du rouge, ou du bleu. Certaines enquêtées comme Sacha cultivent volontairement une apparence éloignée des normes de beauté féminines. Cette dernière est souvent prise pour

---

<sup>271</sup> VIGARELLO Georges, *Histoire de la beauté. Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Seuil, 2004.

un homme. Elle ne s'épile pas les sourcils et laisse pousser ses poils sur le visage (menton, joues).

Les façons de s'habiller et d'être par corps qui sont marquées par une féminité dont l'apparence est travaillée avec du maquillage, des vêtements colorés, décolletés, à motifs « féminins », le port de chaussures à talons sont jugés négativement par certaines enquêtées, ainsi que par certaines militantes de l'association et des lieux lesbiens fréquentés par les enquêté.e.s. Par exemple, nous nous rappelons d'Aurélié (terrain militant, musicienne professionnelle) qui avait le sentiment d'être « un bébé lesbienne » selon ses mots. Lors des entretiens elle raconte qu'elle a plusieurs fois été interrogée sur la raison de sa présence dans les lieux lesbiens en raison de son apparence physique (les cheveux longs blonds avec une robe d'été à froufrous). Le cas de Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire) est également exemplaire : lorsqu'elle commence ses relations avec les femmes et à s'auto définir lesbienne elle entreprend un travail de transformation de soi qui passe par l'apprentissage d'une culture dite lesbienne (lecture de livres, visionnage de films), ainsi que par un travail du corps. Elle se coupe les cheveux courts de façon à avoir une « coupe courte de nana » selon ses mots, puis se les tond ; elle change ses façons de s'habiller et de s'apprêter : elle ne se maquille plus, ne porte plus de chaussures à talons et de vêtements qu'elle qualifie « d'hétéros » :

Gabrielle : Et à côté d'ça, y a eu aussi tout le look heu, tout le look, vestimentaire, mais j'fais des grands heu [rires]. Ça part un peu dans tous les sens. J'ai, en fait avant, comme je voulais coller au modèle hétéro, je voulais aussi heu coller au modèle de la femme, donc très féminine machin tout ça. Ca m'allait pas du tout, c'était une catastrophe [rires]. [...] ça f'sait petite femme, mais ça ne m'allait pas du tout, c'était, c'était heu petit chemisier, à fleur ou pas. Petit chemisier, talons heu, heu maquillage, machin tout ça. [...] et après, donc j'ai coupé mes ch'veux, mais, et j'ai coupé mes cheveux et puis petit à petit je me suis un peu stéréotypée lesbienne, donc heu, donc heu, jeans, plus de talons. Tee-shirt heu. Tenue un peu plus androgyne quoi. Et, et ça m'allait pas mal. Et puis je pouvais courir et tout, c'était vachement plus chouette [rires]. Et, mais, enfin ça pris du temps quand même. Pendant toute une première, toute une première période après j'ai coupé mes cheveux, j'ai quand même gardé un côté assez féminin. Puis petit à p'tit j'suis devenue un peu plus androgyne. Et puis, et puis, petit à petit, je rechange un peu aussi. J'essaye de trouver un peu mon truc à moi.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Ainsi, l'apparence physique d'Aurélié fait exception au sein de l'association enquêtée. Elle est celle dont l'apparence est perçue comme « féminine ». Elle porte parfois des talons hauts, mais ils sont souvent épais et a un style plutôt rock au quotidien (port de perfecto en cuir, jeans, coloration en noir sur les pointes de sa chevelure).

Les jugements sur d'autres individus sont difficilement appréhendables sur ce terrain car les discours militants vont dans le sens de l'inclusion et de l'acceptation ; cela n'implique pas que les enquêtées ne portent pas de jugement sur les individus qui les entourent, mais ils sont peu dicibles en raison des postures militantes. Les jugements les plus audibles et visibles

portent sur les femmes hétérosexuelles. Ils sont émis par les enquêtées qui se situent dans un militantisme anarchiste et libertaire et sont évoqués sous l'aspect d'une théorisation politique des rapports sociaux de sexe. Par exemple Sacha (terrain militant, sans emploi) perçoit les femmes hétérosexuelles comme moins compétentes, autonomes que les « gouines » :

Sacha : [...] Parce que du coup les gouines par rapport aux femmes hétéros elles se construisent de manière générale vachement plus de manière autonome, donc du coup j'avais vachement de points communs avec elles heu du coup parce que moi je m'étais construite vachement autonome aussi quoi. Je me suis jamais construite en me disant, je vais me trouver un mec qui heu, qui va faire un truc dont je vais rêver. J'ai appris à me débrouiller toute seule heu pour plein de trucs en fait.

C.P : Alors que tu pensais que les hétéros/

Sacha:/ Alors que les nanas hétéros le font un peu moins. Après y a beaucoup de femmes hétéros qui se construisent de manière très autonome hein heu. Mais heu un peu moins que chez les gouines. Parce que du coup les nanas en ont conscience de plus en plus jeunes aussi heu, elles se projettent pas dans le fait d'avoir un mec qui va leur réparer leur bagnole ou je sais pas quoi. Donc elles apprennent plus facilement à réparer leur bagnole que des filles hétéros. [...] Les nanas étaient déjà réveillées. Mais par rapport à quand j'suis tombée dans la bande de gouine heu laisse tomber c'était une autre dimension quoi. C'était elles mangeaient à leur faim, c'était les nanas elles rigolaient, les nanas elles machin. Oh ! Les hétéros c'était un peu ouh [elle imite une voix niaise et précieuse] c'est trop gras ouh ! Machin, un carreau de chocolat ! J'caricature un peu hein. Mais à l'époque en tous cas, dans mon groupe hétéro c'était un peu ça, et heu chez les gouines c'était [elle imite une voix forte] on mange le saucisson, machin. Bon moi j'étais végétarienne ça tombait mal, mais j'étais trop contente de les voir bouffer leur saucisson heu tu vois heu... sans enlever le gras et sans faire de minauderie et puis je te passe le machin et machin. Tu vois sans complexe quoi, sans problème par rapport à la bouffe tu vois. [...] mais en tous cas dans un truc de fluidité pour plein d'trucs, mais entre autre pour la bouffe, j'me rappelle heu, je m'étais ouah ! C'est cool quoi ! Moi j'emmenais mes sandwichs avec mes tomates et mes concombres, bon voilà, mais j'mangeais pareil qu'elles heu, je mordais dans mon sandwich tu vois heu. Voilà, y avait pas de blème par rapport à ça tu vois. Alors que je sentais un peu que dans ma bande d'hétéro à Lyon c'était pas, c'était quand même heu un peu du bout du doigt quoi.

(Terrain militant, sans emploi)

## **2. Des masculinités « homosexuelles » de classes.**

L'enquête fait apparaître des formes de masculinités variées et très hiérarchisées. La masculinité la moins légitime, pour une partie des milieux bourgeois comme pour une partie des milieux populaires, est celle qui est marquée par des traces de féminités et qui est portée par les hommes qui sont qualifiés « d'efféminés » par les enquêtés. Les logiques qui amènent une partie des hommes appartenant aux classes supérieures à percevoir ces hommes comme des repoussoirs ne sont pas identiques à celles des hommes de milieux populaires qui ne trouvent pas plus légitimes ces manières d'être homosexuel. Pour certains hommes des classes supérieures, l'efféminement est vu comme un manque de culture et de savoir-être, alors que pour certains hommes de milieux populaires il est perçu comme un écart à l'ordre du genre traditionnel et remet en question la différence de sexes à laquelle ils sont attachés. Les postures efféminées sont celles qui font le plus débat, sont souvent rejetées, mais font aussi l'objet de discours ambivalents, et qui ont tendance à être plus acceptées dans le milieu militant enquêté.

Les hommes appartenant aux classes supérieures enquêtées ont des traits de la masculinité hégémonique<sup>272</sup> et imposent leur domination sociale et culturelle sur les hommes aux masculinités qui comportent des traces de « féminité », notamment en portant des jugements de dégoût sur ces hommes, rendant illégitimes leurs manières d'être. Ils sont également dominants sur les hommes de milieux populaires. Cette domination se manifeste au travers des jugements de dégoûts portés sur les hommes de classes sociales plus basses qu'eux et sur les hommes qui ont des ressources culturelles moindres que les leurs.

### **2.1. Des corps de classe « travaillés » par le « milieu » gay.**

Les enquêtés qui fréquentent le terrain militant ne forment pas une population socialement homogène. En effet, leur recrutement s'opère dans les fractions stables des milieux populaires, dans les classes moyennes et dans les classes supérieures. Leurs formes de masculinité dépendent de leur milieu social d'origine et d'appartenance au moment de l'enquête, du temps depuis lequel ils fréquentent les associations militantes, les raisons pour lesquelles ils s'y rendent, leur type de politisation, ainsi que de leur parcours. Ainsi, nous pouvons observer des formes de masculinités différentes au sein de l'espace militant enquêté.

#### **2.1.1. Entre corps de classe et corps travaillé par « le milieu ».**

Nous avons pu observer différentes façons de se vêtir et de tenir son corps. Christian (terrain militant, ouvrier) et Ludovic (terrain militant, comptable employé) qui appartient aux classes moyennes au moment de l'enquête, sont issus de milieux populaires. Ce sont les enquêtés qui marquent le plus de défiance à l'égard du milieu militant et qui ont commencé à fréquenter les associations, non pas pour s'engager politiquement, mais pour faire des rencontres. Christian cherche à rencontrer des partenaires sexuels, Ludovic également, en même temps qu'il souhaite nouer des relations amicales dans une ville où il habite depuis peu. Des deux, c'est Christian (terrain militant, ouvrier) qui a une façon de se vêtir la plus éloignée des autres enquêtés du milieu militant. Il porte toujours des jeans droits, des pulls et des teeshirts coupe droite, avec des baskets de ville, aux couleurs neutres : marron, bleu foncé, noir, blanc, gris. En hiver il porte un bombers ou un gilet en doudoune sans manche sur un pull en laine en grosse maille. Il est tatoué, a le crâne rasé. Il a une allure costarde et n'a pas de manières de

---

<sup>272</sup> « L'oppression située, parmi les hommes, les masculinités homosexuelles au bas de la hiérarchie de genre. Dans l'idéologie patriarcale, le gay est le dépositaire de tout ce qui se trouve symboliquement expulsé de la masculinité hégémonique, du goût sophistiqué pour la décoration d'intérieur jusqu'au plaisir anal. Ainsi, du point de vue de la masculinité hégémonique, l'identité gay est aisément assimilable à la féminité », CONNELL Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Amsterdam Editions, 2014, p.76

faire et de se tenir semblable à celles que peuvent avoir certaines femmes. Par exemple, contrairement à lui, Ludovic a une voix plus aigüe et se tient souvent le poignet cassé. Il a été important pour Christian, pendant plusieurs années, que son entourage ne connaisse pas ses préférences sexuelles et amoureuses pour les hommes et à ce qu'elles ne soient pas perçues par ses façons de tenir son corps et de s'habiller. Ludovic éprouve moins de sentiment de honte en rapport à ses préférences amoureuses et sexuelles et si pour se protéger de discriminations il prend garde à ne pas exposer son orientation sexuelle sur son lieu de travail, il exerce moins de contrôle de son corps et de ses façons de se vêtir. Par exemple, ses vêtements ressemblent en certains points à ceux des enquêtés du milieu militant. Il porte des jeans droits ou slim et parfois des teeshirts col V avec un décolleté profond.

Sébastien (terrain militant, employé comptable) est issu d'un milieu populaire. Ses parents (père ouvrier et mère employée) sont titulaires d'un CAP, lui d'un BTS, et est comptable. Il connaît une ascension sociale par l'école, le travail, ainsi que par son engagement militant. Il est régulièrement taquiné par les autres militants sur ses façons de se tenir :

Eric mime un geste de la main et dit à Sébastien en plaisantant : « T'es pas du tout comme ça toi hein. Pas efféminé » (main pendante en l'air). Sébastien répond sérieusement mais avec un léger sourire sur les lèvres : « non, je suis pas comme ça ». [JT]

Lorsqu'il parle, il met souvent ses lèvres en avant. Debout, Sébastien (terrain militant, employé comptable) se tient droit, mais avec des courbures dans sa posture : les mains dans les poches arrière de ses jeans, il s'appuie sur une jambe en mettant l'autre légèrement pliée en avant et en se balançant légèrement. Lorsqu'il ne met pas ses mains dans ses poches arrière, il croise ses bras sur sa poitrine d'une façon délicate et avec des gestes légèrement suspendus. Lorsqu'il s'assoit, il reste droit, jambes croisées l'une sur l'autre, il tient sa jambe (celle qui est croisée) avec ses mains, bras tendus. Lorsqu'il décroise les jambes, il met ses bras en arrière et s'y appuie, comme s'il était allongé sur une serviette de plage. Concernant ses façons de s'habiller, Sébastien peut porter différents types de tenue selon les occasions. Il porte du 36 en pantalon homme et s'habille souvent d'un jean slim et d'un teeshirt moulant avec un gilet à capuche dont il laisse pendre les cordons sur les côtés. Il porte toujours des jeans à la coupe ajustée et près du corps. Ses teeshirts quant à eux sont toujours moulants, colorés, attirant l'œil sans être extravagants, les couleurs sont toujours accordées. Lorsqu'il ne porte pas de teeshirt, il porte des chemises cintrées, avec un gilet en maille ajusté. Sébastien (terrain militant, employé comptable) porte aussi des lunettes de vue. Une monture noire rectangulaire, un style de lunettes assez diffusé en ce moment dans l'espace social, et qui est « à la mode » (présence sur les couvertures de magazine). Ses cheveux sont courts, un peu plus longs sur le dessus, ce qui laisse

une mèche un peu plus épaisse qu'une houppette, qu'il coiffe en brosse ou avec un léger mouvement sur le côté pour un effet coiffé décoiffé. Il est rasé de près et s'épile entre les sourcils. Les vêtements que porte Sébastien, le jean teeshirt, sont très diffusés au sein de la population française. Ce qui produit la différence et le rend reconnaissable comme homme qui fréquente les associations militantes et comme possible partenaire amoureux ou sexuel pour d'autres hommes, c'est la façon dont les vêtements sont coupés (la coupe, la taille près du corps, les touches de couleur) ainsi que la façon dont ils sont accommodés.

La façon dont Jérémy (terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique) parle de l'évolution de sa façon de s'habiller depuis sa fréquentation des associations militantes est de ce point de vue exemplaire. Jérémy est un transfuge de classe qui connaît une forte mobilité sociale, issu d'un milieu de petit agriculteur faiblement doté en capital économique et culturel il intègre une « grande école » après avoir réalisé une classe préparatoire. Nous ne l'avons pas rencontré souvent (à l'occasion des entretiens et deux fois à l'association), mais nous avons pu observer deux types de tenue : un jean coupe droite, une ceinture, une chemise cintrée, chaussé de mocassins ou un jean, coupe droite, un teeshirt jaune vif, et un gilet à capuche avec les deux cordons de la capuche qui pendent, des baskets de ville comme chaussures. Cette dernière tenue est plus décontractée et il la portait à l'association, un jour où il ne donnait pas de cours à l'université. Elle ressemble à celles que Sébastien (terrain militant, employé comptable) et les autres membres de l'association peuvent porter. Pour les besoins de son travail à l'université, Jérémy opte pour une tenue qu'il qualifie de plus sobre en ôtant les signes distinctifs qui permettraient de le rendre reconnaissable comme homme homosexuel :

Jérémy : Mais heu la base (de ses tenues) c'est ça (le jean), j'ai un jean slim que je garde plus pour les grandes occasions, qui est vraiment moulant, et déchiré et plus cintré. Mais ça j'oserais pas aller à l'université avec. Je chercherais une plus grande neutralité, ce qui est professionnel la neutralité heu. Parfois il m'arrive heu... c'est jean veste pantalon, chemise toujours, cravate. Parfois justement j'en surjoue parce que j'ai pas non plus aligner totalement ma personnalité donc je mets un petit veston qui fait à la fois vieillot et à la fois précieux, pour faire un petit clin d'œil à ma propre homosexualité. Mais je suis même pas sûr que ça m'amuse moi-même parce que je suis même pas sûr que les étudiants le perçoivent et tout ça, donc enfin, [...].

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique)

Jérémy raconte également comment son rapport aux vêtements s'est transformé lorsqu'il a commencé à fréquenter des espaces où se trouvent des hommes homosexuels : la façon de s'habiller et d'accommoder des pièces de mode largement répandue permet de reconnaître d'autres hommes homosexuels

Jérémy : [...] Quand je suis arrivé à Paris [...] j'ai rapidement compris en effet qu'il fallait composer communautaire.



C.P : C'est-à-dire ?

Jérémy : Ben qu'il fallait acheter des chemises cintrées tout ça, des tee-shirts moulants, que c'était plus évident d'attirer les regards. Enfin d'être homosexuel repéré en tant que tel et séduit en tant que tel et tout ça, il faut sortir d'un look pour aller dans un autre, chercher. C'est des questions très pragmatiques de reconnaissance, de voilà, de savoir qui tu peux draguer [...] Donc y a des codes homosexuels !

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique)

Benoit (terrain militant, étudiant en sciences politiques), comme Jérémy, appartient aux classes supérieures. Lorsque nous voyons Benoit c'est son appartenance de classe qui se remarque avant tout par son corps. Lors d'une réunion interassociative dont le débat portait sur l'homophobie, Benoit, représentant d'une des associations qu'il a contribué à fonder, prenait la parole d'une manière assurée, à la fois calme et distante. Il était assis sur un canapé, jambes croisées il portait un jean slim, des chaussures de ville noires, un pull en laine fine qui ressemblait à du cachemire avec une petite encolure en V autour du cou, délicatement noué sur le devant, une écharpe imprimée. Ses tenues ressemblent à celles des hommes des « grandes écoles », en ce qu'il porte souvent un pull col V, en maille fine, sur une chemise dont le col dépasse, ainsi que des chaussures de ville. Parfois, sur une chemise il porte un pull sur ses épaules, dont les manches sont soigneusement nouées sur le devant de son torse ; ou encore un veston de costume trois-pièces par-dessus une chemise. Les tenues de Benoit se distinguent de celles des enquêtés des « grandes écoles » en ce qu'il porte régulièrement des jeans slim. Son appartenance de classe se remarque également dans son aisance corporelle<sup>273</sup> et sa façon d'occuper l'espace physique et l'espace de parole au sein des associations, avec peu de doutes sur sa légitimité.

Ce n'est pas seulement à travers le corps des enquêtés que l'on peut saisir leur forme de masculinité, mais aussi à travers le rapport qu'ils entretiennent aux différentes manières d'être un homme. À cet égard, leurs façons d'appréhender les hommes dits « efféminés » ou qui ont des manières d'être par corps que l'on retrouve chez les femmes sont intéressantes pour l'analyse.

### **2.1.2. Un rapport différencié aux hommes dits « efféminés »**

Concernant les rapports à des formes de masculinité différentes de la leur, ils sont également hétérogènes et dépendent de la classe sociale d'appartenance et d'origine des enquêtés, de leur parcours, et de leur rapport au politique.

---

<sup>273</sup> LAHIRE Bernard (dir.), *Enfances de classe, op.cit.*

Sébastien (terrain militant, employé comptable) est amusé par le travestissement lors des soirées et il est celui qui s'y prête le plus sans que cette pratique soit mise en œuvre souvent et ne dépasse le cadre des soirées. Lui, Ludovic (terrain militant, comptable employé) et Steve (terrain militant, étudiant en psychologie) ne sont pas gênés par les hommes dits « efféminés », car ils se reconnaissent, au moins en partie, dans ce qualificatif. Christian, qui a longtemps cherché à cacher son homosexualité et s'inscrit dans une masculinité virile, est très attiré sexuellement par de jeunes hommes qualifiés d'« efféminés ».

Contrairement à ces enquêtés, Benoit (terrain militant, étudiant en sciences politiques) porte des jugements négatifs sur les hommes homosexuels ayant des manières d'être perçues comme féminines. En racontant une anecdote à propos d'un couple d'hommes qu'il a eu pour voisins pendant des vacances, nous remarquons que les jugements qu'il porte sur le genre sont également des jugements de classes. En effet, par rapport à ses normes de comportement ce couple était « vulgaire », « parlait très, très fort », disait des gros mots, parlait de sexe et faisait preuve de peu de retenue sur ses envies :

Benoit : [...] On avait dû louer cette maison [pour les vacances] avec d'autres gens. Et en fait c'était un couple homo parental, mais qui était une succession de clichés quoi. Et heu, et, c'était terrible [rire] parce que ils étaient non seulement très efféminés, et ils avaient une petite fille. Enfin y a en un qui avait une petite fille, et en plus il était heu, ils étaient très vulgaires, très parisiens, très, et du coup ça faisait vraiment les personnes qu'on supportait pas quoi.

C.P : Vulgaire dans quel sens ?

Benoit : Ben parce qu'ils parlaient très très fort, ils disaient heu, ils parlaient soit de cul, soit ils disaient, on va dire des gros mots quoi. Et du coup heu, en dehors de l'aspect homosexualité, c'était des gens qu'on supportait pas quoi. Parce que on avait envie d'être entre nous à la campagne au calme heu, c'est pas pour entendre des gens entendre hurler tout le temps autour de, voilà. En plus ils étaient une succession de clichés, donc plutôt efféminés, heu qui écoutaient heu Madona à fond alors que tout le monde voulait se reposer. Ils avaient un bébé chihuahua qui pissait de partout. Enfin c'était vraiment, pour moi c'était vraiment le cauchemar.

(Terrain militant, étudiant en sciences politiques)

Benoit théorise ses jugements négatifs sur les hommes homosexuels « efféminés », afin de les expliquer et raconte qu'il a traversé une phase d'« homophobie intériorisée », qu'il a dépassée au moment des entretiens. Ses dégoûts du travestissement et des « folles » sont une mise à distance des individus auxquels il ne veut pas être assimilé. Avoir fréquenté des hommes hétérosexuels se déguisant en femmes et pour lesquels se déguiser ainsi consiste à exagérer toutes les manières d'être, de se tenir et de faire considérer comme féminines et de ressembler à « une pute » selon les mots de Benoit. Sa crainte de perte de rang dans la hiérarchie entre les hommes se double de jugement des classes envers des hommes dits efféminés considérés comme vulgaires et ne sachant pas se tenir.

Benoit : C'est la seule fois où je me suis déguisé en femme (au collège pour l'anniversaire d'une copine) et j'ai jamais trouvé ça drôle en fait. Les hétéros qui se déguisent en fille j'ai jamais trouvé ça drôle, ça me gonflait j'y voyais une façon de se moquer des homosexuels, une façon de rabaisser la femme puisque disons ils se déguisent jamais en femmes ils se déguisent en putes et voilà. Et du coup ça et le fait que quand on doit assumer son homosexualité on passe aussi par une phase où on rejette un petit peu, ou on essaie de dire non mais moi je suis pas une folle etc. moi j'ai eu ma phase comme ça même si je l'ai eu assez rapidement et du coup il était hors de question que je me travestisse.

C.P : Pendant cette période-là ?

Benoit : Oui.

C.P : Là c'est quoi qui te déplaisait ?

Benoit : Pendant cette phase là j'étais en train de me chercher en gros en tant qu'homo quoi enfin je voulais m'accepter et du coup enfin j'étais pas prêt à me déguiser en femme et voilà j'avais pas envie qu'on m'assimile à ce que moi je rejetais en fait, voilà.

C.P : L'image de la folle ?

Benoit : Voilà.

C.P : Pourquoi, cette image te plaît pas ?

Benoit : Maintenant ça n'a vraiment aucune importance pour moi mais je pense que tous les homos, je vais pas parler au nom de tous les homos mais j'en suis presque sûr, tous les homos passent par une phase où ils rejettent. Ils font de l'homophobie intériorisée où ils rejettent tout ce qui ressemble aux stéréotypes qu'on dit parce que justement ils ont envie de faire voir qu'en gros il y a eux qui sont homos mais qu'on devrait accepter parce qu'ils sont plus normaux et les autres qu'on a raison d'insulter qu'on a raison de tabasser parce que « t'as vu comme ils marchent t'as vu comme ils s'habillent, etc., c'est normal c'est une grosse folle ». Je pense qu'il y a beaucoup d'homos qui passent par là et y en a qui ont cette phase qui est bien longue. Voilà c'est ça mais moi ça m'est passé assez rapidement, et j'ai bien compris que de toute façon qu'il n'y avait pas d'homosexualité plus acceptable que l'autre, que l'hétérosexualité, chacun est maître un peu de sa vie et comme il veut vivre sa vie. Enfin voilà ça m'attaque pas en ma personne de voir quelqu'un qui est comme ça je me sens pas concerné, voilà après au niveau physique moi je suis pas attiré par quelqu'un qui est trop efféminé mais ça empêche pas que ça peut d'ailleurs j'en ai des amis comme ça enfin je les rejette pas, j'ai pas honte de marcher avec eux dans la rue.

(Terrain militant, étudiant en sciences politiques)

Au sein du milieu militant, on trouve un rapport à l'homosexualité et aux manières d'être et de se tenir perçues comme « féminines », illustré par le cas de Stéphane (terrain militant, assistant de consultant scientifique). Il est considéré au sein de l'association comme ayant des manières d'être et de se tenir semblables à celles de femmes. Il se qualifie et est qualifié par les militants de l'association de grande folle. Il raconte que lors de son enfance il était suspecté d'être homosexuel, car il faisait « la moulinette avec les mains », c'est-à-dire qu'il parlait avec les mains et se tenait avec le poignet cassé. Concernant sa façon de se vêtir, elle est, en apparence, semblable à celle des enquêtés du milieu militant appartenant aux classes moyennes. Il porte des jeans qu'il achète dans des magasins pour femme (Jennyfer). Il ne porte pas de slim. Physiquement, il est plus enveloppé que les autres enquêtés. Il met du 38 en pantalon femme. Il porte des teeshirts ou des chemises moulantes. Certains de ses teeshirts sont choisis aux rayons femme. Il trouve que les rayons pour femmes sont plus et mieux fournis que les rayons

pour hommes, et lui permettent plus d'originalité et d'extravagance, aussi bien concernant les coupes de vêtement que pour les couleurs. Il aime se travestir et ne rate pas une occasion de le faire pour les soirées.

Stéphane (terrain militant, assistant de consultant scientifique) n'est pas incommodé par le travestissement ou les hommes homosexuels qualifiés par d'autres d'« efféminés ». Il opère un retournement de ce stigmatisme afin de le politiser. En effet il fait partie d'une association de prévention contre le SIDA, de lutte pour les droits des personnes LGBTQI+ et contre les discriminations, qui utilise le travestissement comme moyen d'action politique. Ainsi, une partie de sa garde-robe (celle qui prend le plus de place dans ses placards) est grandement fournie en vêtements dits féminins. Il possède des minijupes, des bustiers, des serre-tailles, des boas de plume, des bas résilles, des robes ; ainsi qu'un grand nombre de paires de chaussures à talons qu'il qualifie de vulgaires, ou chaussures « de poufiasse » (imprimés léopard, et une hauteur de talon égale ou dépassant huit centimètres). Il détient également des chaussures et/ou bottes en cuir ou en plastiques à plateforme qu'il appelle « chaussures des putes de X » (nom d'un quartier dans lequel il y a des prostituées).

Le retournement du stigmatisme touchant les représentations des homosexuels dits « efféminés » et son usage militant repose sur une exagération de comportements jugés comme étant féminins (sans qu'en pratique ils disent ou permettent de comprendre quoi que ce soit sur les femmes et leurs manières d'être par corps). Par exemple lors de ses actions militantes où il est, comme il le dit, « traveloté », il s'assoit jupe courte, les jambes serrées, avec les genoux qui se touchent ; il fume et garde sa main en l'air, poignet cassé, lorsqu'il ne porte pas sa cigarette à sa bouche. Lorsqu'il marche, il accentue son déhanchement. Il alterne entre une voix grave qui porte et des cris et intonations aiguës (il crie « comme une gonzesse » selon les personnes de l'association). Parfois il fait la moue de la même manière que sur les photos que décrit Erving Goffman<sup>274</sup> : la tête détachée de ce qu'il regarde et le regard rêveur ou bien la tête baissée et le regard charmeur avec une bouche qui mime un baiser. Les enquêtés du terrain militant qualifient les militants comme Stéphane de « chics et discrètes » et le féminin est toujours utilisé pour les qualifier (eux-mêmes se qualifient ainsi). C'est bien sûr tout le contraire de ce que font les militants comme Stéphane (terrain militant, assistant de consultant scientifique) : maquillage outrancier, parlé, port de vêtements composés de peu de tissu et colorés, prise de poses jambes

---

<sup>274</sup> GOFFMAN Erving, « La ritualisation de la féminité », *Actes de la recherche en sciences sociales* Volume 14, n° 1, 1977, p. 34-50.

écartées et bouche grande ouverte avec un regard suppliant, font partie des styles de manières d’agir et de se tenir associés à des messages politiques.

Le milieu militant dans lequel nous avons enquêté regroupe des hommes aux rapports au genre et aux jugements sur le genre différenciés, et assez hétérogènes, contrairement aux masculinités des hommes des « grandes écoles » aux masculinités plus homogènes.

## **2.2. Les masculinités bourgeoises à distance des corps d’hommes marqués par des attitudes « féminines ».**

Contrairement à des enquêtés du milieu militant, peu d’enquêtés recrutés sur le terrain des « grandes écoles » sont perçus comme homosexuels sur la base de leur apparence physique et de leurs manières d’être et de faire par corps. Bien qu’ils aient des origines sociales différentes (certains sont issus des milieux populaires et des classes moyennes), ils ont tous un sentiment ancré d’appartenance à l’école dans laquelle ils suivent leurs études supérieures, et nous remarquons qu’ils ont des façons d’être par corps et de se vêtir assez homogènes entre eux. Nous faisons l’hypothèse que cela est le résultat d’une acculturation de classe, par une socialisation de transformation, pour les enquêtés issus des milieux populaires<sup>275</sup>. Par exemple, Julien est le fils d’un docker et d’une assistante maternelle, auparavant ouvrière, dont le corps, les manières d’être et ses pratiques culturelles ne se distinguent pas de celles des autres étudiants de l’école et ne comportent pas de « stigmatisme populaire ». Aussi, tous les enquêtés sont inscrits dans des réseaux amicaux, et parfois associatifs et aucun ne tient de discours critique ou de désapprobation envers l’institution qu’ils fréquentent<sup>276</sup>.

### **2.2.1. Des corps de classes supérieures.**

Lorsque nous rencontrons les enquêtés et observons leur apparence physique, ce sont surtout des corps d’hommes de classe sociale supérieure qui sont reconnaissables. Ainsi nous pouvons relever des similitudes dans leurs façons de s’habiller et de se tenir. Ils sont tous minces (aucun n’est en surpoids, aucun n’est maigre) et semblent avoir une musculature marquée sans qu’elle soit fortement développée. Ils portent des cheveux courts, mais aucun d’eux n’a le crâne rasé ou les cheveux coupés à la tondeuse. Ainsi, si leur nuque est dégagée et que leurs cheveux sont courts sur l’arrière de leur tête, ils ont plus de longueurs sur le dessus et des mèches qui

---

<sup>275</sup> NAUDET Jules, « Devenir dominant. Les grandes étapes de l’expérience de la mobilité sociale ascendante », *Revue européenne des sciences sociales*, 2012/1, p. 161-189.

<sup>276</sup> C’est par exemple ainsi que David dira à propos de l’affaire de viol soupçonné et raconté par des étudiantes de l’école qu’ « il n’y a pas de violeur dans l’école », s’inscrivant dans un esprit de corps de l’institution et des individus qui la font.

tombent parfois sur le front. Ils utilisent peu de gel et laissent leurs cheveux suivre leurs ondulations ou boucles naturelles. Par exemple, Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) porte une coupe de cheveux avec de la longueur sur le dessus de la tête, avec une raie sur le côté et une mèche légèrement effilée qui couvre doucement son regard. Il remet régulièrement ses cheveux en place, vers l'arrière en glissant une main dedans. Il les ébouriffe parfois, ce qui donne un effet faussement négligé.

Concernant les façons de s'habiller des enquêtés des « grandes écoles », elles sont également semblables d'un enquêté à l'autre. Tous portent des vêtements ajustés au corps, sans qu'ils soient trop grands ou serrés et portent des coupes droites, pour les pantalons, comme pour les pulls, teeshirts et chemises. Les pantalons dont ils sont vêtus sont soit des jeans soit des chinos, aux couleurs bleu brut ou foncées, certains portent du marron, du beige ou encore du jaune moutarde sombre ou du rouge foncé. Les couleurs de leurs pulls, polos, teeshirts, chemises sont dans les tons bleus (clairs en été, foncés en hiver), noir, vert, marron. Ceux-ci n'ont pas de décolleté profond et lorsqu'ils portent des cols en V, ils s'arrêtent près du cou. Par exemple, Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) peut porter le même style de gilet que Jérémy (terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique), rencontré sur le terrain militant, mais qui a effectué ses études supérieures dans la même « grande école ». Sa manière de porter des foulards ou des écharpes qui le rendent reconnaissable comme faisant partie d'une classe sociale supérieure. Il les enroule autour de son cou sans les serrer et laisse pendre deux courtes extrémités du tissu. Cette manière de porter cet accessoire est répandue dans les défilés de mode masculine, et aussi parmi les étudiants de l'école. Cela lui donne un air décontracté travaillé, bohème chic. En été, Pierre (« grande école », master en biologie) porte des vêtements en lin, avec un pli marqué sur le pantalon, qui donne à sa tenue un air décontracté tout en ne paraissant pas négligé. En hiver, leurs manteaux sont droits ou légèrement cintrés et de style caban, allant jusqu'en haut ou au milieu des cuisses. Ils se chaussent de baskets ou de chaussures de ville.

Les enquêtés présentent une forme d'aisance corporelle et de masculinité bourgeoise. Par exemple, Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) a une manière décontractée de tenir son corps, signe d'une certaine confiance en lui. Ses gestes sont mesurés et retenus, il paraît calme. Il parle doucement, d'une voix douce, mais grave. Il fait du théâtre et cela s'entend à sa diction. De la même manière que Jérémy (enquêté « grande école » et « terrain militant »), son élocution a quelque chose de la déclamation d'un texte littéraire. Mathieu (« grande école », master en mathématiques) n'est pas un grand bourgeois, mais il a néanmoins grandi dans un environnement qui a construit un même type de rapport au corps

caractéristique des classes supérieures. Enfant et adolescent il avait une chambre à lui, ses parents employaient une personne afin de s'occuper du ménage et du linge, il a été entouré par une mère et une grand-mère à fort capital culturel, a suivi des cours de musique, a joué à des activités calmes dans sa chambre, entre playmobils et jeux de construction, pratique courante de la lecture, sa socialisation est proche du mode scolaire de socialisation, et a façonné son corps, en le rendant discipliné à la façon dont l'institution scolaire l'attend<sup>277</sup>. S'il se présente comme timide, il accorde une importance à la discrétion et au sérieux dans la présentation de soi aux autres et dans ses façons de faire les relations. Aucun des enquêtés n'a de manières d'être par corps et de se tenir considérées comme féminines. David (« grande école », master en biologie) est perçu comme étant le plus « efféminé », d'ailleurs lorsque Pierre raconte ses attirances pour les hommes et les formes de masculinités il explique que David a des manières d'être et de faire légèrement « moins masculines » que ce qui lui plaît :

Pierre : [...] à partir du moment où c'est masculin genre, à partir de mon seuil, ça m'va bien. Par exemple David il est à la limite, en dessous, je pense [rires] ... du masculin qui m'attire.

(« Grande école », master en biologie)

David (« grande école », master en biologie) partage pourtant des manières de se vêtir similaires à celles des autres enquêtés et explique qu'il n'aime pas les hommes « efféminés » avec des voix aigües qui font « tarlouze » (voir chapitre 5). Ils ne s'inscrivent pas dans des démonstrations de virilité par le combat, l'affrontement ou le défi physique et accordent une grande importance à ce qu'ils appellent l'intelligence, qui est pour eux très liée au fait de réaliser des études supérieures longues<sup>278</sup>. Ils se mettent également tous à distance des hommes perçus comme étant « efféminés » et jugent en négatif ces formes de masculinités.

### **2.2.1. Les hommes « efféminés » comme repoussoir : l'inculture et le populaire mis à distance.**

Au travers des exemples de Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) et Mathieu (« grande école », master en mathématiques) nous allons observer comment les jugements portés sur les formes de masculinités perçues comme « efféminées » sont sous-tendues par des jugements de classe qui permettent de se distinguer, en même temps que de mettre à distance, ce qu'ils rattachent au populaire.

---

<sup>277</sup> MILLET Mathias, THIN Daniel, « Le classement par corps. Les écarts au corps scolaire comme indice de "déviance" scolaire », *Sociétés et jeunesse en difficulté*, n°3, 2007.

<sup>278</sup> SOHN Anne-Marie, « Sois un Homme ! ». *La construction de la masculinité au XIXe siècle*, Paris, Seuil, 2009.

En entretien, Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) raconte des anecdotes sur sa relation amoureuse de quelques mois avec Romain qu'il a rencontré sur internet. Elles illustrent ses jugements réprobateurs et négatifs sur les hommes aux masculinités comportant des traits évocateurs du féminin. Romain, dont la mère est femme de ménage (profession du père inconnue), n'a pas de diplôme et est parti s'installer en Angleterre afin de travailler dans la restauration. Commencant sa carrière dans des emplois non qualifiés, il monte au fil des années dans la hiérarchie des postes au sein de la restauration et de l'hôtellerie. Julien n'a pu nous renseigner sur l'intitulé exact de la profession de Romain, mais il sait que ce dernier est devenu organisateur de soirées dans un hôtel affilié au groupe Hilton et qu'il gagne ainsi « beaucoup d'argent ». Julien ignore également le salaire de Romain, mais celui-ci lui a fait différents cadeaux : un pull Calvin Klein coutant 500 euros et une montre valant 300 euros pour son anniversaire. Julien raconte que pendant la durée de sa relation avec Romain il a mené un grand train de vie, grâce à ces cadeaux et également parce que Romain l'emmenait souvent dans des restaurants « assez chers ».

Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) décrit Romain comme étant très « efféminé ». Il fustige son goût pour la fourrure, ainsi que sa non-interrogation politique sur le fait d'en porter, ou son absence de cas de conscience à se vêtir de peau d'animaux. Il s'interroge sur ce qui l'a poussé à entretenir une relation avec cet homme dont il explique qu'il ne partage pas le rapport au monde ni les moindres habitudes de styles de vie et de pratiques culturelles. Il le considère d'ailleurs comme un peu « bête » en raison de ses intérêts et de ses pratiques de consommation. Aussi, l'absence de goût pour la lecture de Romain amène Julien à le mépriser. L'ensemble de ces jugements s'apparente à des jugements de classe, ainsi qu'à un racisme de l'intelligence que Pierre Bourdieu définit comme un racisme « propre à une classe dominante dont la reproduction dépend, pour une part, de la transmission du capital culturel, capital hérité qui a pour propriété d'être un capital incorporé, donc apparemment naturel, inné. Le racisme de l'intelligence est ce par quoi les dominants visent à produire une “théodicée de leur propre privilège”, comme dit Weber, c'est-à-dire une justification de l'ordre social qu'ils dominent. [...] Tout racisme est un essentialisme et le racisme de l'intelligence est la forme sociodiciée caractéristique d'une classe dominante dont le pouvoir repose en partie sur la possession de titres qui, comme les titres scolaires, sont censés être des garanties d'intelligence [...]»<sup>279</sup>:

---

<sup>279</sup> BOURDIEU Pierre, « Le racisme de l'intelligence », *Question de sociologie*, Paris, Minuit, 1984, 2002, p.264.



Julien : [...] J'ai rencontré un mec mais, qui ne correspond pas du tout à. Je sais pas du tout ce qu'i m'a pris. Qui m'énervait déjà quand j'allais sur internet. Et pourtant j'ai laissé venir et, donc c'était plutôt pour heu... heu... ça avait plutôt un caractère sexuel que...

C.P: Qu'amoureux.

Julien: Ouais. Oui clairement parce que, genre. A la caméra, quand j'y pense, il m'dit « oui t'aime bien la fourrure? » Genre à moi quoi, bon. Et j'dis non j'déteste et je déteste les gens qui en portent. Et lui en avait et je sais pas comment j'ai réussi à accepter heu... c'est une personne qui était aux antipodes de, de mes pensée du monde, qui ne lisait pas du tout, qui heu... enfin du coup j'essayais, quand il v'nait j'disais pour moi tu vas lire un livre et tout heu. Et il m'disait, « un magazine ça marche ou pas? » [rire], le truc absurde, et. [...] Pas du tout heu, très expansif, très maniéré heu... [Bruit dehors qui couvre sa voix, sur le moment je n'entends pas ce qu'il dit] un peu bête. Quel énergumène...

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Si dans le cas de Julien les jugements de classe sur une forme de masculinité se portent vers un ancien partenaire amoureux, les jugements exprimés par Mathieu se dirigent vers « la communauté homosexuelle » et les hommes homosexuels « efféminés ». Ainsi, il explique qu'il n'aime pas la GayPride, en premier lieu en raison de l'image qu'elle donne selon lui des homosexuels : des hommes efféminés qui se présentent au monde comme des « grandes folles » ou qu'il perçoit comme trop expansifs au sujet de leur orientation sexuelle. Mathieu (« grande école », master en mathématiques) aime les garçons à la masculinité non marquée par des manières d'être et de faire que l'on trouve chez les femmes, une masculinité discrète, un corps qui ne porte pas de trace de manière d'être et de se tenir qui évoquent que l'individu a une sexualité homosexuelle et une sexualité qui reste dans le domaine privé de l'existence :

Mathieu : Mais des garçons qui sont un peu plus discrets ce sont des choses qui m'attirent. Et donc au lieu de cibler la communauté et d'en chercher un qui m'intéresse dedans, j'aurai plus tendance à ne pas chercher dans ces 10% là. [...] je suis pas nécessairement un grand partisan même de la Gay Pride ni rien. L'image qu'on montre c'est pas forcément, la meilleure qu'on pourrait avoir quoi. Après heu je sais pas, c'est pas pour donner des leçons aux gens, ils font c'qu'i veulent, mais c'est vrai que c'est 'fin, pas un milieu qui m'attire vraiment.

C.P: En fait comment tu le perçois ce milieu-là? C'est quoi qui te... qui a tendance à pas t'attirer, à te...

Mathieu: Enfin c'est, c'est cette volonté de vraiment médiatiser sa vie intime quoi. Enfin, y a, le problème c'est qu'y a les deux extrêmes. Y a des gens qui disent, c'est intime, ça devrait pas sortir, mais c'est hypocrite parce qu'à un moment il faut bien faire des rencontres, et il faut que ce soit public pour rencontrer quelqu'un. Et ceux qui se servent de ça comme heu étendard pour aller parler à tout le monde "bonjour je suis homosexuel et je veux tel droit, tel droit, moi je trouve ça, un peu exagéré aussi.

(« Grande école », master en mathématiques)

Les jugements sur la discrétion, la pudeur, la bienséance, le savoir se tenir et l'importance de garder la sexualité dans le domaine du privé sont des jugements et considération de classe. Nous pouvons effectuer un parallèle avec les travaux de Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon ; lorsqu'ils montrent dans leur enquête des jugements des grands bourgeois (similaires à ceux de Mathieu sur ce qu'il perçoit être « la communauté homosexuelle ») sur le

reste de la population, à propos des façons de tenir son corps, de la discrétion et de la pudeur, des pratiques qui sont considérées comme relevant du privé, comme manger dans leur cas, ou dire son orientation sexuelle publiquement dans le cas de Mathieu : « Ils [Les grands bourgeois] rejettent ainsi dans l’animalité ceux qui ne leur ressemblent pas et disqualifient sans appel leur façon d’être et de faire. L’allure distinguée, la tenue irréprochable, l’élégance et la distinction des promeneurs d’autrefois qui appartiennent de toute évidence à un autre monde. Les grands bourgeois, contrariés, exclus de fait de l’avenue devenue infréquentable certains jours à certaines heures, supportent mal, à l’heure du déjeuner, de croiser les midinettes sortant des ateliers de couture, croquant dans leur sandwich tout en faisant du lèche-vitrine. Lorsqu’on sait se tenir on ne mange pas dans la rue. Les touristes, l’été, leur offrent un spectacle insoutenable : certains se promènent en short, voire en “marcel” (tricot de corps sans manche), on en a même vu torse nu, dégustant assis sur un bord de trottoir un “Big Tasty” dégoulinant ! La perception des hiérarchies sociales passe par celle du maintien du corps, de la gestion des besoins de ce corps. [...] L’opposition entre le “bas” et le “haut” du monde social renvoie aux oppositions à terre/debout, avachi/digne, vautré/redressé. Toutes ces oppositions se retournent d’ailleurs en décontracté/guindé lorsqu’elles sont perçues d’un autre point de l’espace social. La manière de gérer le corps est lue comme une expression symbolique de la place dans le monde et du rapport à celui-ci, dominant ou dominé. Cette manière d’appréhender la position sociale de l’autre permet de renvoyer l’origine du système des différences et des inégalités à la nature et donc à l’ordre intangible des choses. »<sup>280</sup>

Concernant le rapport aux formes de masculinité de nos enquêtés des « grandes écoles », nous observons dans leurs représentations et jugements sur les formes de masculinités des assimilations de caractéristiques morales et sociales à des formes que prend le genre. Par exemple, les hommes aux masculinités qui comportent des manières d’être considérées comme féminines sont également perçus comme des individus « bêtes », qui s’inscrivent dans des maintiens d’eux-mêmes et de démonstration de leurs préférences sexuelles, considérées comme inappropriées par Julien et Mathieu. Ainsi, les jugements sur le genre des hommes homosexuels par les enquêtés des « grandes écoles » sont indissociables de jugements de classe.

---

<sup>280</sup> PINCON-CHARLOT Monique, PINCON Michel, *Les ghettos du gotha. Au coeur de la grande bourgeoisie*, op.cit. p137-138.

#### **2.4. L'exemple d'Adrien : l'attachement à une masculinité populaire traditionnelle et la volonté de mise à distance de l'homosexualité vue comme une féminisation du corps.**

Nous pouvons facilement transposer la réflexion mise en place par les recherches sur les goûts et dégoûts culturels et les pratiques de distinction de soi<sup>281</sup> à celle des goûts sexuels et amoureux. De la même manière que Bernard Lahire a montré comment dans le domaine des pratiques culturelles les individus peuvent détester la part populaire de soi, le cas d'Adrien (terrain Sud-Est, étudiant en école de design) illustre comment il déteste la part homosexuelle de lui-même. Cette détestation se traduit par une forte tension entre deux modèles de masculinités : la première, une masculinité virile populaire qui est celle dans laquelle Adrien a été élevé et dont il détient des traits, et la seconde, une masculinité homosexuelle qui serait marquée par des manières considérées comme féminines à laquelle Adrien craint d'être associé et dont il cherche à se distinguer.

Au moment de l'enquête et après une scolarité qualifiée de médiocre par ses professeurs (il réussit à avoir son bac en obtenant la moyenne), Adrien, 21 ans, est étudiant dans une école de design (dont le financement par son père constitue un effort financier très important). Il vit dans une petite ville, qu'il qualifie de village, du Sud Est de la France, dans une région marquée par la forte présence du front national et de la droite la plus libérale. Il est le fils de Paco (sans diplôme, fonctionnaire catégorie C) issu d'une famille de forains et qui a connu une ascension sociale par le mariage. Son ex-beau-père, géomètre pour la mairie, lui a permis d'y entrer en tant qu'employé municipal s'occupant des espaces verts. Quelques années plus tard, Paco passe le concours pour devenir fonctionnaire territorial, catégorie C, dans le service urbanisme de cette même mairie. La mère d'Adrien s'est engagée à la fac dans une filière scientifique, sans parvenir à terminer ses études. Elle possède l'équivalent d'un DEUG. Après ce passage par l'université elle est devenue employée à la mairie de la ville. Lors de leur mariage, les parents d'Adrien ont accédé à la propriété par l'achat d'un terrain sur laquelle Paco a lui-même construit une maison. Ils divorcent après quelques années de mariage.

Adrien vit dans un milieu hétéronormé, entouré d'une famille dans laquelle les couples sont construits sur une division sexuelle importante des tâches. Il a fortement incorporé cette norme hétérosexuée ainsi que les normes de masculinité traditionnelle propre aux milieux populaires. Son cas illustre de manière flagrante que les corps masculins, dotés de façons d'être et de faire considérées comme féminines, sont ceux sur lesquels pèsent le soupçon

---

<sup>281</sup> LAHIRE Bernard, « Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi : « détester la part populaire de soi » », *Hermès, La Revue* n° 42, n° 2, 2013, p. 137-43.

d'homosexualité. Lorsqu'Adrien s'est rendu compte de ses préférences sexuelles pour les hommes et non pour les femmes, il s'est engagé dans le contrôle de ses manières d'être et de faire par corps, afin de réfréner ses façons de se tenir et d'être qui risquaient de l'amener à être perçu comme homosexuel. Au sein des contextes sociaux dans lesquels il a été socialisé, il s'est régulièrement vu rappeler la descente sociale impliquée par la possession d'un corps « efféminé ». Par exemple, la masculinité légitime et attendue dans son milieu social s'observe dans les attentes et injonctions que son père porte à son encontre. Ce dernier s'attendait à ce que son fils soit hétérosexuel et est tombé des nues lorsqu'il a appris son homosexualité. Adrien ne souhaitait pas que son père connaisse ses préférences amoureuses et sexuelles, voyant chez son père, un modèle de masculinité virile, à distance de l'homosexualité :

Paco : Lui [Adrien] il lui [la nouvelle compagne de Paco] a dit que il se sentait pas de m'en parler parce que... j'ai, toujours il a une vision de moi un peu... 'fin j'ai une éducation où heu... avec un petit côté patriarcal. Où c'est vrai que chez moi, souvent le mec heu, bon. Même si t'as une évolution ça te laisse des traces et c'est vrai que, ben je donne l'impression à Adrien tout le temps d'avoir ce rôle. C'est vrai que des fois je prends souvent en charge certaines choses et tout, bon. Je m'investis pas mal et il me prend, pas pour un rustre mais, des fois il a l'impression moins en grandissant mais quand il était petit il avait vraiment l'image de l'homme un peu, bon...

L'homosexualité d'Adrien amène des tensions chez Paco parce qu'elle interroge le modèle de masculinité qui est le sien et celui son milieu social. Il déclare accepter l'homosexualité de son fils, avant tout parce qu'il porte une conception de la famille dans laquelle les membres doivent être soudés afin de faire face à l'extérieur ; et en même temps, il se présente comme assumant l'homosexualité de son fils sur le modèle d'un homme viril qui fait face à une épreuve, supporte un poids qu'il n'a pas choisi, selon l'idée il faut « faire avec ». Parallèlement, Paco est conscient que la masculinité attendue dans son milieu familial déconsidère les homosexuels en les ramenant au rang inférieur des femmes et de la fragilité. Ainsi il se trouve au cœur de tensions entre ses valeurs familiales et le souhait de protéger son fils en ne l'exposant pas à des insultes ou railleries en raison de son homosexualité, les valeurs masculines qu'il a incorporées, au sein desquelles l'homosexualité est déconsidérée, et les conceptions et habitudes de son milieu familial où les expressions comme « sale pédé » sont couramment employées et contre lesquelles il ne souhaite pas aller, ici également, par sentiment de loyauté familiale. Il explique ainsi que ces remarques ne sont pour lui pas homophobes, car Adrien est accepté de la même manière qu'avant que son homosexualité soit connue de leur famille. Si Paco défend son fils et annonce son homosexualité afin qu'il soit moins exposé à des railleries sur l'homosexualité, il explique que les membres de sa famille n'ont pas de « problèmes » avec les personnes homosexuelles, mais une façon de parler qui leur est propre,

notamment aux hommes (ce qui contribue à les marquer socialement comme hommes valorisés, respectés et respectables) :

Paco : Voilà mon gosse il est comme il est, j'assume comme ça. Je veux dire que ce soit même le regard des autres heu, je l'aime comme ça et j'assume quoi hein. Quelque part je me pose même en défenseur ! A un moment donné heu quand t'aimes les tiens, quelles que soient leurs particularités, ben tu fais avec. [...] mais c'est vrai qu'on sort pas d'un milieu, j'en avais parlé une fois avec ta maman, c'est que, ça, moi je sors d'un milieu forain. Je sais pas si elle te l'a dit heu, bon du côté de mon père heu, je suis sorti jeune de là-dedans mais ça reste ma famille donc heu j'ai toujours des liens et tout. Mais je sors d'un milieu où on dit voilà « oh ! t'es un pédé et tout ! ». Alors, maintenant que tout le monde est au courant, parce que moi j'ai mis au courant tout le monde, tout le monde s'abstient. [...] Parce que c'est pas de l'homophobie hein. C'est que ben j'sais pas comment ça fonctionne autour de toi hein, mais y a des familles où sans que ce soit de l'homophobie, y a des choses c'est... c'est entre mecs ouais... l'autre pédé tu vois, mais c'est pas... c'est pas parce qu'ils ont un problème avec les homosexuels. C'est que dans le langage qu'ils emploient et je vais pas à l'encontre. Moi quand je suis avec eux, je vais pas à l'encontre, je vais pas leur dire attention parce que mon fils. Quand mon gosse est là, ils savent très bien que, voilà y a un moment donné, par respect ils vont pas mettre mal à l'aise le minot. Mais heu quand il est pas là je vais pas leur faire changer leur mode de vie parce que mon gosse il est homo et qu'avant il l'était pas et que ils ont toujours eu ces comportements-là. Et parce que je sais en plus que c'est pas de l'homophobie, parce qu'il est accepté de la même manière qu'auparavant.

Paco a incorporé des représentations et croyances fortes en la différence naturelle des sexes. L'homosexualité de son fils ne les érode pas et il trouve une consolation dans le fait que Adrien n'a pas des manières d'être et de faire qu'il considère comme féminines. Malgré son homosexualité, Adrien n'est pas déclassé au sein de l'espace du genre car, individuellement, comme au sein de son couple, il détient une masculinité virile valorisée dans le milieu social auquel il appartient. Ainsi Paco décrit Cyril (terrain Sud-Est, étudiant en kinésithérapie), le compagnon d'Adrien, comme étant celui qui occupe la position « féminine » dans le couple (sous-entendu, celui qui est en position d'être pénétré dans les rapports sexuels), parce qu'il perçoit chez lui des manières d'être et de faire qui le place du côté du « féminin » :

Paco : Cyril il est plus [efféminé]. Ouais ! Parce que j'pense que Cyril [fils de gendarme et mère au foyer, étudiant à l'université en difficulté scolaire, travaille à Mac do 30 heures par semaine] heu, si il joue heu. Ouais c'est, mais il se sent bien comme ça. Si je dis que Cyril il est plus efféminé c'est pas péjoratif non plus hein. C'est que Cyril c'est son rôle. Moi Cyril je le sens plus dans le rôle féminin. Ben en tant qu'homme, je le sens plus comme ça. J'suis pas homo hein mais j'le vois plus, je le vois plus comme ça. Tu vois même dès que il prend [imite une voix efféminée] « attention ah machin et tout, je veux pas grossir » [rires]. Tu vois, tu vois dans tout un tas de chose il a des comportements qui sont plus des comportements féminins pour moi que des comportements masculins.

Paco confirme qu'il est content qu'Adrien n'occupe pas le rôle qu'il considère être celui des femmes, qui implique notamment de la fragilité et une position dominée dans les rapports sexuels (la position dans laquelle les individus reçoivent une pénétration avec un pénis étant perçue ainsi). Il espère qu'Adrien s'inscrira à l'avenir dans une masculinité virile, similaire à la sienne, qui correspond, entre autres choses, à s'inscrire dans une apparence physique, une forme de masculinité et une posture considérée comme normale et naturelle pour les individus dotés

d'un pénis (virilité, prise en charge des aspects matériels de l'existence en tant que pourvoyeur et producteur de ressources) :

Paco : [à propos des femmes qui disent ne pas avoir besoin d'être en couple] ben « moi j'assume, j'ai pas besoin de mon mari et tout ». J'pense que c'est faux. J'pense qu'on a pas. On joue pas le même rôle. Naturellement, on est pas là, on est pas fait pareil c'est tout ! On est différent mais complémentaires quoi. Mais on joue pas les mêmes rôles. Si j'étais une fille, ouais, je me comporterais comme une fille. J'suis né garçon je me comporte comme un garçon, voilà. [Rires] Et c'est pas... voilà ça dénigre personne quoi. C'est pour ça je te dis, tu peux être homo et masculin dans ton comportement quoi. De prendre en charge heu ton quotidien, d'assumer tout un tas de choses. C'est important ça ! Et j'espère qu'Adrien heu, ça... son, ça ressemblera à ça quoi.

Ainsi, Paco attend de son fils qu'il se comporte « comme un homme ». S'il considère que l'homosexualité de Cyril (terrain Sud-Est, étudiant en kinésithérapie) le place du côté du féminin parce que dans ses perceptions il associe les préférences amoureuses et sexuelles de Cyril et ses manières d'être par corps perçues comme féminines, dans le cas d'Adrien il opère une distinction nette entre la sexualité de son fil et sa masculinité. Ainsi il raconte que concernant son fils, sa sexualité fait partie du domaine privé et qu'il n'en a pas moins (et ne doit pas moins avoir) des attitudes et postures masculines et viriles dans le domaine public. Cette distinction franche entre genre et sexualité, uniquement dans le cas de son fils peut se comprendre comme une tentative de garder son rang de dominant dans les rapports de genre, ainsi que sa respectabilité de classe en restant, en public, conforme aux normes masculines de classes, pour son fils, mais également pour lui. En effet, qu'Adrien ait des préférences homosexuelles exclusives déstabilise Paco dans sa masculinité, car cela vient questionner l'éducation à la masculinité qu'il a donnée à son fils et par là son propre rang dans les rapports de genre. Ainsi il raconte qu'il n'a pas donné à Adrien « cette éducation » qui ferait devenir homosexuel, en même temps qu'il semble confesser qu'il a élevé son fils « dans le coton », alors qu'il a lui-même connu une éducation moins protégée, avec des liens affectifs avec ses parents plus distendus qui lui ont permis de devenir un homme viril. Aussi il souhaite que son fils tienne sa masculinité virile et son rang en sachant se défendre lorsque son honneur est remis en jeu, notamment en raison de ses préférences amoureuses et sexuelles.

Paco : [...] A un moment donné c'est pas parce que t'es homo que tu dois pas te faire respecter en tant qu'homme. Tu vois ? Voilà. Mais homme heu, quand j'te parle homme, c'est homme en tant que être humain quoi hein. Donc heu c'est pas à un moment donné heu, c'est pas parce que tu sens différent ou heu, mais ton honneur, ta masc [masculinité], tu vois, toutes tes convictions et tout, il faut que... il faut que tu les assumes aussi quoi hein !

C.P : T'allais dire ta masculinité aussi ?

Paco : Ben il reste homme.

C.P : Ouais.

Paco : Moi je fais pas de... je vois pas mon gosse comme une fille. Tu vois ? [Rires]

C.P : Oui, oui.

Paco : Et heu, je me dis que à certains moments ça m'est arrivé de l'imaginer, de me dire que ça, bon il a pas, je lui ai pas donné cette éducation. C'est-à-dire on l'a élevé un peu dans du coton, bon. Il a pas. Moi j'ai vécu heu un peu avec heu, je suis allé en pension, j'avais des copains qui vivaient dans des cités donc j'ai trainé avec, donc j'ai peut-être une autre approche. C'est-à-dire que je suis un p'tit peu plus sanguin. Je vis un peu différemment. Mais j'aurai aimé que mon gosse heu, même s'il est homo heu, si y a un mec qui lui brise heu qui soit capable de montrer qu'il est là quoi ! J'pense qu'on, on.

C.P : Tu veux dire d'avoir une réponse aussi physique si jamais, d'être capable de...

Paco : Ouais mais si il est pas physique il est au moins, parce qu'à un moment donné ça peut être verbal. Mais montrer que, ben voilà. C'est. T'es... être homo pour moi c'est pas être pédé comme on dit dans le vocabulaire courant ah t'es pédé et tout ! C'est péjoratif ça. Ca veut dire t'es une chique molle tu vois ! Et moi je considère que tu peux être homo mais c'est pas pour ça que t'es une chique molle ! Et heu, je vais te donner une anecdote qui est un peu... [Rires]. Quand j'étais plus jeune j'avais une bande de pote à l'entrée de Toulon et comme tous les jeunes on faisait les cons, on venait d'avoir les voitures et tout. Et y avait des homosexuels, à l'époque ils se donnaient rendez-vous au Mourillon. Et un soir on était sorti. On est allé boire un coup et tout. Et les homos ils se filaient rendez-vous sur le parking du Mourillon là-bas. C'était un parking en sable. Et j'avais un pote il avait une Renault 5 alpine là et on était sorti, et heu, et on était descendu et il s'était amusé, et voilà il tournait autour des voitures des mecs qui s'attendaient et tout, et y avait un mec avec une voiture, une espèce de Ford taunus là. [Imite quelqu'un qui crie sans crier de manière virile] « ouais pédé et tout ». Bon ça se passait comme ça on s'est barré et tout. Et tous les soirs, on avait un pote, ses parents avaient une boulangerie, on s réunissait devant la boulang'rie. Et un jour, peut-être heu trois semaines après, devant la boulangerie donc des parents de notre gars, et y avait ce fameux pote qui avait la voiture qui avait fait le con là. Et heu que j'aurai pu faire hein. Mais tu sais quand t'es, quand t'as dix-huit ans, que t'es un peu con, que t'as bu un coup et que... voilà on était, la synergie de groupe [rires]. Et heu on était là autour et donc heu le gars il arrive avec sa Ford taunus il se gare devant la boulange, et il rentre dans la boulange. On était tous attroupé devant. Et l'autre il commence à dire « ouais regarde et tout » [c'est le pédé]. Et le mec il reprend son truc de la boulangerie, il rentre dans sa voiture et i ressort, de sa voiture. Et le mec, ce gars-là, il l'a attrapé comme ça [par le col], et il lui a mis une lame de rasoir sous le [menton], il lui a mis une lame de rasoir, y a tout le monde qui a fermé sa gueule et il lui a dit, « t'as quelque chose à dire ? ». Et il a rien dit. Il est remonté dans sa voiture il est parti. Mais quelque part, je dis pas que c'est bien ce qu'il a fait, ni que. Mais à un moment donné il assume sa sexualité. [Adrien] ça l'regarde, mais c'est pas pour ça que. J'veux dire à un moment donné heu il, il doit être pris pour un con. Moi dans ma vie, dans mon quotidien à des moments j'ouvre ma bouche hein. Et j'aimerais que mon gosse heu, ben voilà, à un moment donné quand il considère que les gens ont des comportements qui sont pas normaux soit capable de lui dire ben si t'es pas content c'est pareil quoi, ou j'te file un coup d'boule [rire] quoi tu vois ? Et ça, ça enlève rien. Sa sexualité ça l'regarde, c'est son problème. Mais c'est pas pour ça que, voilà.

Paco raconte une anecdote de jeunesse qu'il analyse au regard de l'individu qu'il est socialement au moment de l'entretien : un homme qui a été socialisé à s'inscrire dans des postures de masculinité virile, susceptible de provoquer des altercations physiques, où le groupe est important, tout comme la stigmatisation de ce qui n'est pas masculin comme lui ; mais dont le fils « est » homosexuel. Cette anecdote informe sur le rapport au sens des valeurs masculines de Paco. Lorsqu'il n'était pas au courant de l'homosexualité de son fils, Paco se percevait comme un homme respectable en partie parce que son fils affichait une masculinité similaire à la sienne. Pour Paco, les hommes homosexuels peuvent regagner leur position dans une masculinité virile, en affichant une masculinité qui ne craint pas le combat ou l'affrontement, qui mettent en œuvre des moyens pour ne pas être dominés dans une relation de lutte avec un

autre individu, et en laissant leur sexualité dans le domaine du privé tout en évacuant les soupçons d'être un partenaire qui reçoit la pénétration lors des rapports sexuels (et donc montrant une manière d'être masculine qui est associée, pour Paco au fait d'être l'individu qui prodigue la pénétration lors des rapports sexuels).

Ainsi, concernant Adrien, Paco attend qu'il sache se défendre et riposter lorsqu'il est mis au défi, agressé ou pris dans une altercation, afin de conserver leurs respectabilités respectives.

Adrien a également incorporé une vision des rôles sexués très différenciés ainsi qu'une représentation négative de l'homosexualité, qu'il perçoit acceptable uniquement lorsqu'elle n'est pas visible. Sa distance aux formes d'homosexualité qui sortent du modèle d'un homme viril discret sur sa sexualité et qui lorsqu'elle se devine renvoie à la représentation d'un homme dominant, s'observe à travers son rapport à ce qu'il désigne comme « le milieu » homosexuel (et qu'il renvoie aux bars, lieux de rencontres homosexuelles, mais également site de rencontre et applications sur smartphone). Cette distance « au milieu » est liée à une honte de « la part homosexuelle » de lui-même, qui est teintée de peur de déclassement social.

Adrien juge « le milieu » comme étant malsain, regroupant des endroits « sombres », des personnes qui ne sont « pas intéressantes » et « ne font rien de leur journée », qui n'ont pas « évolué dans leur vie », boivent de l'alcool, ne sont « pas classe », sont « sales » et « pas soignées ». Ainsi nous remarquons les enjeux de respectabilité et reconnaissance sociales dans la distinction des formes d'homosexualité perçues comme étant dégradantes, sales, qui concernent, dans les perceptions d'Adrien, des individus pauvres, seuls ou des hommes à la masculinité écornée par une sexualité qui se voit sur leur corps et un corps qui comporte des attitudes considérées féminines.

Adrien : J'aime pas heu oui l'image que renvoie le milieu gay, enfin en fait ça dépend heu ce qu'on entend par là parce que en fait heu, je pense qu'y a un peu ce que donne l'image du milieu gay lui-même et ce que donne l'image de... et l'image qu'en donnent les médias aussi. Je pense qu'y a un peu des deux qui fait que heu... y a tout qui est amplifié quoi. Mais heu le milieu gay voilà, enfin c'est la période où j'suis sorti, en plus c'est pas une bonne période du coup ça m'a pas donné une bonne image de c'milieu. C'est vraiment pas un milieu qui m'plait, j'pense qu'y a vraiment des, c'est, c'est, c'est un monde de pourri pour moi, y a pas c'est pas, y a rien de sain. En tous cas ça inspire pas quelque chose de sain. Quand j'en vois sur facebook, j'enlève tous les gens au fur et à mesure de cette période-là de temps en temps. A chaque fois que je regarde ces personnes je me dis qu'elles ont pas évolué, qu'elles sont toujours pareilles, que, et qu'elles sont pas plus intéressantes que ça, que les personnes heu... C'est, c'est même pas la marginalité qui m'dérangeait parce que j'ai plein d'amis marginaux mais qui sont très intéressants et...

C.P : Elles sont comment en fait ces personnes ?

Adrien : C'est des personnes qui sont, je sais pas qui sont, j'arrive à me demander qu'est-ce qu'elles font de leur vie, elles sont tout le temps-là, elles font rien, la journée elle vont à la plage, elles sont, elles sont vraiment heu pas, pas soignées, enfin pas soignée, on s'en fout mais c'est des personnes qui, qui, qui montrent un certain dégoût à un moment. Parce qu'on a l'impression que c'est des



personnes qui se laissent aller sur tout, même sur eux-mêmes, ils font limite sale. [...] je trouve que dans le milieu c'est récurrent, les gens qui font sales heu, qui font, je sais pas, même les lieux font sales je trouve. C'est tout le temps comme ça, j'arrive pas à comprendre pourquoi. Moi je serai [inaudible] des fois j'y pense d'ouvrir un bar gay, mais un bar gay, mais un bar, c'est pas quelque chose heu, pourquoi ça pourrait pas être quelque chose d'un peu bien, d'un peu classe où les gens sont pas forcément déchirés à chaque fois. Et toujours dans des lieux lugubres, sombres. Je trouve que c'est pas des lieux qui tirent vers le haut quoi 'fin.

« [Le dégoût] [...] sert avant tout à protéger l'individu contre une grande variété d'intrus. Comme la honte ou le mépris, il fait partie des sentiments moraux et marque des frontières sociales, séparant le bon goût du mauvais, le pur et l'impur, le bien du mal. »<sup>282</sup>, ainsi la mise à distance du « milieu » est une mise à distance d'individus appartenant à un autre milieu social que le sien et auxquels il ne souhaite pas ressembler, aussi bien du point de vue de leur apparence physique, que des types de relations de séduction entretenue :

Adrien : [...] Si demain aussi j'arrive à la quarantaine seul, c'est pas dit que je sois en couple forcément heu. J'me vois pas comme certains que j'ai pu voir quand je sortais dans ces bars aussi heu, à quarante ans, au bar à essayer de rencontrer un p'tit jeune, ça c'est quelque chose qui m'horripile donc heu...

C.P : Ça t'a effrayé de voir ça dans les bars ?

Adrien : Oui, ça effraie un peu. On voit des gens vraiment bizarres. Le milieu, ce qu'ils appellent heu y a des, y a des gens vraiment qui sont là qui attendent, qui ont, qui ont cinquante ans, soixante ans qui sont là tous les soirs et qui attendent tous les soirs.

C.P : C'était des gens qui étaient pas en couple ? C'était des gens pour des rencontres sexuelles, c'était ?

Adrien : C'était des personnes seules, je sais pas quelles étaient leurs intentions mais j'me dis ces personnes sont seules dans tous les cas donc heu, je sais pas ce qu'elles viennent faire là mais bon forcément c'est qu'elles ont rien d'autre à faire et qu'elles ont pas, elles ont pas de vie de famille heu... donc ça, c'est des choses qui font un peu peur qui... qui donnent pas envie.

En mettant à distance « le milieu », Adrien souhaite se distinguer d'individus dont il ne partage pas les caractéristiques sociales, mais également les parcours de vie et les types de relations amoureuses. Ainsi, c'est le destin social, amoureux et familial des hommes qu'il a croisés dans les bars que Adrien souhaite à tout prix éviter, en conservant notamment des possibles amoureux (imaginaires comme réels) au sein desquels il est proche en âge de son partenaire, entretient une relation amoureuse stable et durable qui l'éloigne de la solitude et des formes de pauvretés qu'il y associe.

Sa distance au « milieu homosexuel », tout comme à l'homosexualité s'explique également parce que cette dernière l'éloigne de ses possibles, un avenir familial désiré. En effet, Adrien perçoit son homosexualité comme rendant impossible la tenue des rôles valorisés dans son milieu social (père de famille) et comme une réduction des possibles. Cela entraîne pour

---

<sup>282</sup> MEMMI Dominique, REVENEAU Gilles, TAÏEB Emmanuel, *Le social à l'épreuve du dégoût*, op.cit., p. 15.

lui un déclasserement par rapport à la masculinité traditionnelle, à travers le rôle de chef de famille, une perte de respectabilité, ainsi qu'une peur de déclasserement social. Ainsi, il craint qu'en gagnant en âge, il devienne seul et joue le rôle de « vieux tonton gay », rôle subalterne dans l'espace familial. Ainsi, sa distance au « milieu homosexuel » repose sur la restriction de ses aspirations familiales en lien avec son homosexualité dans une formation sociale où les individus préférant en couple avec des personnes de même sexe peuvent difficilement fonder une famille avec des enfants :

Adrien : Oui, oui ben. J'ai eu beaucoup de mal à l'accepter. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, je sentais que j'étais vachement renfermé sur moi-même. Heu, j'arrivais pas à me voir plus tard. Et encore aujourd'hui, j'ai peur de, voilà, aujourd'hui on est jeune, ça s'passe bien, je sais pas comment ça va s'passer plus tard. J'me dis heu, voilà comment on va être à quarante ans heu... moi j'ai vraiment le besoin d'avoir des enfants, d'avoir une famille et, j'ai et j'en ressens l'besoin et je sais pas comment faire, donc heu, c'est des choses qui m'angoissent sur l'avenir. De comment ça va s'passer, de. Y a des issues, des portes qui me paraissent dures à ouvrir qui donc heu. [...]

Là on va arriver aussi à un âge où nos amis vont commencer à s'marier. Ils vont être dans des vies de famille, commencer à avoir des enfants. Et nous on s'ra forcément... même si on y arrive en décalage. Et le vieux tonton gay, j'veux dire, c'est un peu compliqué, moi c'est pas ce à quoi j'aspirais.

Vivre « comme tout le monde », c'est pour Adrien mettre à distance l'homosexualité qui le différencie des hommes hétérosexuels et enlève la possibilité de tenir des rôles et des places sociales liées à la masculinité hégémonique. Cependant, il ne rejette pas totalement l'idée de fréquenter des milieux gays. D'ailleurs, il établit des critères implicites de qualification et disqualification des pratiques gays qui correspondent à une exigence de réussite sociale et de maintien de soi dans une masculinité virile, en lien avec son milieu social, dans un contexte où à cause de son homosexualité son devenir homme présente un écart au devenir homme prescrit.

En outre, Adrien perçoit le « milieu » comme un endroit où les rôles sexués différenciés auxquels il croit et tient -parce qu'ils sont pour lui ce que doit être l'ordre social normal- sont bouleversés. En effet, il raconte les façons dont l'ordre du genre et du monde, selon ses rapports aux valeurs, sont transgressées dans ces espaces qu'il a fréquentés. Par exemple, il explique qu'il n'aime pas les individus qui ont des manières d'être et de faire ostentatoire, ainsi que son incompréhension des femmes lesbiennes qui « ressemblent à des hommes » et des hommes qui s'habillent avec des pantalons slim troués aux fesses en empruntant des manières d'être dites féminines :

Adrien : [...] C'est la façon d'être en fait. Ce sont des personnes qui vont mettre des tee-shirt ici, avec des slims heu, ils vont se retourner ils ont les trous aux fesses et puis c'est la voix, c'est les gestes, c'est la façon de danser c'est des personnes qui sont toujours en avant, sur le podium alors qu'y en a pas [rire] 'fin. Voilà c'est tout, tout on dirait vraiment qu'ils se prennent pour les stars de la pop au stade de France quoi. Souvent ces personnes-là [inaudible] ce sont des personnes qui se sentent au-dessus des autres.

C.P : Hum, hum. Et tout à l'heure tu m'as dit aussi les lesbiennes. Du coup, 'fin que t'aimais pas trop /

Adrien:/ Ben pareil dans les mêmes pratiques en parlant du milieu hein, du coup de, de, dans le milieu c'est les trois quart des gens qui sont des camionneuses on va dire heu [sur un ton dénonciateur, un peu en colère] y en a heu pour qui on peut se poser la question heu, est-ce que c'est un mec, une fille, y a des fois moi je me demandais quoi ! Les mecs en plus ultra-efféminés, tu les mets à côté, tu te demandes qui est le mec qui est la fille [rires] heu, c'est hallucinant qui donc heu. Encore une fois j'me dis, ces personnes-là j'me demande du coup heu si c'est pas purement le sexe heu enfin le sexe qui est avant tout parce que du coup elles sont pas attirés par le corps d'une femme ou par la femme en elle-même, c'est parce que heu, ils sortiraient avec un mec pour le sexe d'une femme ? Enfin je sais pas c'est... c'est j'pense que c'est encore une autre catégorie de, d'homosexualité.

Ce qu'Adrien désigne comme étant d'autres catégories d'homosexualité que la sienne sont des manières d'être, de faire, de se tenir, éloignées de son appartenance de classe et de son rapport au genre ; ainsi, ses dégouts sont des dégouts de (fraction de) classe, indissociables des rapports au genre qu'ils impliquent et sous-tendent.

En outre, l'attachement aux rôles sociaux de sexe traditionnels conditionne les attirances sexuelles d'Adrien. Les masculinités qui lui inspirent du dégoût et celles auxquelles il ne veut pas ressembler président à ses goûts et dégoûts sexuels. Ainsi, il lui paraît insensé d'être en couple avec un homme aux manières d'être et de faire attendues chez les femmes :

Adrien : [...] personnellement j'arrive pas à comprendre du coup comment on peut être attiré par des mecs aussi efféminés que ça quand des fois c'est poussé à l'extrême j'veux dire. Quand la personne elle est un peu efféminée c'est pas grave. C'est quand c'est poussé à l'extrême, qu'on peut pas les considérer comme travestis et transsexuels, mais ce sont des gays poussés à l'extrême qui font ultra féminin, j'me dis moi je, je, j'aime pas les filles c'est pas pour rien. 'fin à la limite je préférerais être avec une fille si c'est pour être avec une personne comme ça [rires]. Ce sont des personnes qui me repoussent en fait, je sais pas pourquoi mais...

Depuis qu'Adrien a identifié ses préférences sexuelles pour des hommes il a entamé un travail sur lui consistant à s'éloigner des formes de masculinités homosexuelles qui le rebutent pour se rapprocher de la forme de masculinité conforme au modèle masculin hétérosexuel de son père. Il opère ce travail sur le domaine intellectuel. Par exemple, il affirme ne jamais s'être intéressé à des informations venant de la presse ou des produits culturels portant sur l'homosexualité :

C.P : D'accord. Et est-ce que t'as cherché des informations dans la presse heu, une certaine presse gay, tout ça ? Des choses comme ça ?

Adrien : Jamais.

C.P : A lire des choses sur l'homosexualité ?

Adrien : Jamais. Non, je me suis pas plus intéressé que ça. En fait heu vraiment ça fait un moment que je vis comme tout le monde. J'ai jamais cherché à aller plus que ça... ça m'intéresse pas parce que j'ai pas envie d'aller m'enfermer dans... je sais ce que je suis quoi donc j'ai pas besoin d'aller chercher plus loin ou de m'intégrer plus que ça. L'actualité gay m'intéresse pas plus que ça au final. Je regarde le mariage comme un hétéro a pu le voir parce qu'on en parlait de partout mais au final heu je m'en rends compte heu, c'est bien que c'est passé heu je suis content quand même. Mais

voilà, parce que ça me concerne tout ça, mais sinon je, j'ai jamais fait de gay pride ou quoi. Je suis pas quelqu'un qui va... aller manifester ou.

Ce travail de soi s'exerce également sur le domaine corporel. Afin d'échapper au déclassement et à la perte de rôle masculin encouru dans son milieu social à cause de l'homosexualité, Adrien s'est appliqué une discipline corporelle, dès son adolescence, dans le but de conserver un corps présentant une masculine virile à l'abri des perceptions d'efféminement et d'homosexualité. Il a tout d'abord porté une attention extrême à sa démarche et à la façon de tenir son corps de manière à éradiquer toute façons de se tenir qui pourrait paraître « féminines » et en accentuant des postures dites masculines. Il exerce également un contrôle sur la tonalité de son rire (son entourage ne fait aucune mention du fait que Adrien a eu des manières d'être, de faire, de rire perçues comme féminines). Concernant les vêtements, il explique qu'il s'habillait de manière masculine avec des pantalons baggy, façon de s'habiller répandue lors de son adolescence, ce qui rendait son apparence conventionnelle durant le collège et le lycée :

Adrien : Quand j'étais adolescent [...], j'avais du mal à sortir, je contrôlais tout au lycée heu, je contrôlais ma façon d'marcher heu. Tout, tout, je je vivais dans le contrôle de moi-même. Pourtant j'suis pas quelqu'un d'hyper efféminé heu, y en a pire, mais heu j'faisais attention à tout à chaque, j'avais l'impression qu'on me regardait. J'avais l'impression que c'était moi qu'on visait, dès que quelqu'un rigolait même entre eux j'avais l'impression que c'était sur moi qu'on rigolait. J'me sentais heu, vraiment heu j'étais vraiment renfermé sur moi-même. J'étais jamais détendu heu quand je rigolais avec quelqu'un je regardais que quelqu'un m'ait pas vu rire, qui trouvait pas que ça fasse trop gay. C'est vraiment de A à Z je vérifiais qu'on me... qu'on me regarde pas, qu'on se moque pas de moi. J'ai aussi eu une période où j'étais avec quelqu'un au lycée qui s'est fait taper dans l'lycée parce qu'il était gay heu. C'était mon copain à cette période-là donc heu ça a été une période assez dure. J'ai que des images, des flashes, mais c'est des périodes qui m'ont marqué aussi. [...] Donc heu, j'ai, j'ai eu et j'ai encore un peu d'mal avec cette période, ce, ce problème d'intégration à la société qui pourtant heu m'énerve parce qu'on fait rien pour ne pas s'intégrer quoi. Donc heu ça c'est un peu difficile. Encore.

C.P : Ouais. T'as dit que tu faisais attention à la façon dont tu marchais, parce que t'avais l'impression que tu marchais comment ? Qu'est-ce que c'est qui te...

Adrien : Je sais pas, j'avais l'impression que de, de derrière c'était le pire de me voir de derrière parce que j'me disais je vois pas ce qu'on peut dire, quand on me voit. Donc heu je sais pas, j'avais peur sans faire exprès de rouler les fesses ou quoi, je sais pas. J'avais, j'entendais tout le temps les gens dire, les gay roulent des fesses, alors c'est peut-être bête/

C.P:/ Non, non ! Pas du tout.

Adrien : Alors que je sais pas, j'pense pas que j'roule des fesses ou quoi qu'ce soit, mais du coup j'faisais attention à marcher, à exagérer une démarche plus homme heu. Peut-être que je m'habillais pas forcément comme j'avais envie de m'habiller heu. Je, je faisais en sorte de passer incognito quoi.

C.P : Sur les vêtements tu faisais comment ?

Adrien : Je m'habillais large heu. Je me mettais, je m'habillais en mode, en skater. C'était la période à l'époque donc j'étais avec des Vans, des baggies, alors que je sais pas sur le moment heu, si c'était pas ce qu'i m'plaisait, mais avec le recul je me demande si c'était pas plutôt parce que heu, j'arrivais pas à m'habiller comme j'avais envie parce que j'en avais pas la force quoi.

Le cas d'Adrien illustre que « la lutte contre le dégoût inspiré par les autres va jusqu'à se dissimuler derrière une lutte contre le dégoût de soi, – tout particulièrement quand il y a un risque d'indistinction sociale : un sentiment d'être soi-même dégoûtant, à cause du métier exercé, à cause des corps traités, et de la ressemblance avec ceux dont on s'occupe : la menace que la différence des statuts et des corps ne s'efface »<sup>283</sup>. C'est le dégoût de lui-même et sa peur de ressembler aux individus qu'il a rencontrés, qui l'amène à être dégoûté des lieux homosexuels. Ainsi, Adrien ne souhaite pas fréquenter n'importe quels espaces du « milieu gay ». Les bars qu'il a trouvés plus à propos sont les bars parisiens, dans le Marais. Ces lieux homosexuels parisiens lui paraissent moins sales, et plus distingués. D'ailleurs, c'est bien le fait d'avoir « la classe » qui éloigne les personnes indésirables :

Adrien : Je suis monté aussi plusieurs fois à Paris en vacances, je suis sorti, c'est pas du tout pareil. C'est quand même plus évolué. Bon déjà le marais c'est énorme, y a beaucoup plus de bar, y a beaucoup plus d'ambiances différentes en fonction de ce qu'on veut choisir. Y a aussi des ghettos un peu comme ça, mais y a plus de bars un peu plus normaux on va dire [rire] donc c'est pas forcément heu... après parce que bon voilà c'est la capitale qui avance plus vite que nous on va dire. On est quand même un peu à la campagne ici donc heu.

L'analyse du cas d'Adrien dans son rapport au genre permet de mettre en évidence les rapports sociaux fondant ce que les enquêtés du milieu militant appellent « l'homophobie ». Il permet également de poser la question du rapport entre homosexualité et hétérosexualité, qui sont durement opposées dans les discours militants comme dans les discours savants. Les logiques de socialisation qui fabriquent une masculinité virile populaire, rattachée à l'hétérosexualité entrent en jeu dans la construction de certaines manières d'être homosexuel et de certains goûts homosexuels, comme ceux d'Adrien.

## **Conclusion**

La mise en exergue des jugements de goût et dégoûts de classes sur les formes des féminités et des masculinités permet d'introduire la question de la position sociale des jugements et préférences amoureuses. En effet, nous avons vu que les masculinités et féminités charrient avec elles des rapports au monde, des manières d'être, différenciées et situées socialement, objets de jugements de classe. Les corps et les manières d'être féminin.e, masculin.e sont pour les individus qui les appréhendent des indices permettant d'évaluer les caractéristiques morales, intellectuelles et pratiques de leur potentiel.le partenaire. Ces jugements président les goûts et dégoûts amoureux.

---

<sup>283</sup> Ibid. p 29





## CHAPITRE 5. LES DIFFERENCIATIONS DES GOUTS AMOUREUX DANS L'« HOMOSEXUALITE » ET LEURS POSITIONS SOCIALES.

Depuis les enquêtes sur le choix du conjoint<sup>284</sup>, nous savons que l'on ne se met pas en couple avec n'importe qui, et que si la foudre tombe, elle ne tombe pas au hasard. Les appréciations des manières d'être, par exemple les lectures que l'on préfère, l'argent que l'on est prêt.e à investir dans un sac, les vêtements que l'on porte et les manières de les accommoder, etc., forment les attirances et les préférences pour des conjoint.es aux types de propriétés situés dans l'espace social du genre et de classe. Ces enquêtes ont montré que l'attraction physique, aussi mystérieuse qu'elle pouvait paraître, ne résultait pas du hasard et était sociologiquement explicable. En croisant l'origine sociale des conjoints, Alain Girard, François Héran et Michel Bozon ont montré que les jugements amoureux relèvent de jugements sociaux. Ils mettent en évidence que les couples hétérosexuels se forment entre personnes proches du même milieu : « les appréciations sur les personnes se construisent en effet à partir de catégories de perception intériorisées, qui diffèrent selon le milieu d'origine et selon le sexe. »<sup>285</sup>

Lorsque les enquêtes sur le choix du conjoint montrent que l'on se met en couple avec des individus socialement proches, elles montrent que les individus ne sont pas hétérosexuel.le.s indifféremment, et que le sexe n'est pas la seule variable à guider le choix des partenaires amoureux (si les résultats n'ont pas été formulés ainsi nous pouvons supposer que la raison est liée à l'origine du questionnement sur le choix du conjoint — craintes normatives quant à l'évolution de la famille<sup>286</sup> — et aux questionnements liés à la mobilité sociale<sup>287</sup>, notamment par la mise en couple et le mariage). Cela amène à repenser l'opposition stricte parfois opérée entre les catégories d'hétérosexualité et d'homosexualité. En effet, en montrant l'homogamie sociale dans la mise en couple d'hommes et de femmes, les enquêtes sur le choix du conjoint montrent également une diversité dans les goûts hétérosexuels : « L'observation de l'apparence

---

<sup>284</sup> BOZON Michel, HERAN François, *La formation du couple*, op.cit.

<sup>285</sup> DARMON Muriel, DETREZ Christine, *Corps et société*, « Problèmes politiques et sociaux », n° 907, 2004, p. 72.

<sup>286</sup> « Derrière le souhait d'Alain Girard d'en savoir plus sur les comportements des cohabitants, se cachait une sourde inquiétude sur l'avenir de l'ordre familial et, au-delà, de l'ordre social. L'individualisation des comportements démographiques, dont témoignait le refus des formalités matrimoniales, ne risquait-elle pas de remettre en cause la stabilité de l'ordre social assurée jusqu'ici par le respect des normes communes ? Tout autre était notre point de vue. [...] Ce qui retenait l'attention c'était précisément le décalage entre, d'une part, une libéralisation et une privatisation des mœurs de plus en plus voyantes, et, de l'autre, la persistance silencieuse des attractions et des répulsions sociales dans le choix des partenaires. » BOZON Michel, HERAN François, *La formation du couple*, op.cit., p.9.

<sup>287</sup> THELOT Claude, *Tel père, tel fils ? Position sociale et origine familiale*, Hachette, 2004.



extérieure et des comportements relationnels d'une personne n'entraîne pas d'inférence directe sur son appartenance sociale ; elle conduit en revanche à des appréciations synthétiques, qui s'expriment dans des registres psychologiques, esthétiques, intellectuels et relationnels. Ces appréciations ne sont pas identiques d'un sexe à l'autre, ni d'un milieu social à l'autre ; en les analysant, on peut dégager les catégories du jugement amoureux [...] »<sup>288</sup>. Nous montrerons que les goûts pour les personnes de même sexe sont traversés par les mêmes logiques de classe que les goûts pour les personnes de l'autre sexe.

L'appréhension des sexualités humaines sous les notions d'hétérosexualité et d'homosexualité peut empêcher de voir la différenciation dans les goûts amoureux et sexuels lorsque l'on s'en tient à elles seules comme catégories de séparation des individus. La séparation, dans notre société, entre les individus hétérosexuels et homosexuels (ou autre catégorie renvoyant à une autre forme de sexualité) est bien évidemment structurante, mais observer ce qu'il se produit en pratique — quelles sont les caractéristiques sociales des goûts amoureux et sexuels — sous l'étiquette de ces catégories d'hétérosexualité, d'homosexualité, bisexualité ou autres, est l'assurance de mieux comprendre la fabrication de la sexualité humaine et des rapports amoureux, ainsi que la structuration sociale sous-jacente à cette construction et les processus de socialisation.

Plusieurs résultats d'enquête vont être exposés dans ce chapitre. Nous verrons que ce qui est appelé « homosexualité » catégorise des goûts et préférences amoureuses (et sexuelles) bien différentes, en fonction de la position sociale et du genre des individus. Les goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe que soi ne sont pas homogènes et ont des caractéristiques différentes. De plus, un goût amoureux ou sexuel pour un individu (du même sexe ou du sexe opposé) est constitué de plusieurs autres goûts. Ainsi, nous montrerons que les goûts amoureux, comme les goûts culturels sont des goûts de classe<sup>289</sup>.

Pour approfondir ce résultat de la différenciation sociale des goûts pour les personnes de même sexe nous nous pencherons sur les différentes formes d'amour et de rapport à l'amour, au couple en fonction de la position sociale et du genre ; afin de montrer comment l'homosexualité catégorise également différents rapports au couple et à l'amour.

Enfin, nous verrons que les goûts amoureux sont liés à la structure des hiérarchies sociales et sont construits en partie par elle ; dans le sens où l'on trouve dans les rapports amoureux et sexuels des inégalités et des rapports de domination, selon les mêmes variables

---

<sup>288</sup> BOZON Michel, HERAN François, *La formation du couple, op.cit.*, p. 116-117.

<sup>289</sup> BOURDIEU Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Minuit, 1979 ; LAHIRE Bernard, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, 2004.

que dans d'autres domaines, c'est-à-dire que les dominants dominent toujours, y compris dans l'amour.

### **1. Position sociale et caractéristiques des goûts et dégoûts amoureux.**

Dans *la métamorphose des goûts*, Pierre Bourdieu écrit : « Pour qu'il y ait des goûts, il faut qu'il y ait des biens classés, de "bons" ou de "mauvais" goûts, "distingués" ou "vulgaires", classés et du même coup classants, hiérarchisés et hiérarchisants, et des gens dotés de principes de classements, de goûts leur permettant de repérer parmi ces biens ceux qui leur conviennent, ceux qui sont à leur goût. »<sup>290</sup> ; et pose la question de la façon dont se définissent les goûts, c'est-à-dire « les pratiques (sports, activités de loisirs, etc.) et les propriétés (meubles, cravates, chapeaux, livres, tableaux, conjoints, etc.) à travers lesquelles se manifestent le goût, entendu comme principe des choix ainsi opérés. »<sup>291</sup>. L'analyse des goûts et des pratiques culturelles est transposable à celle des goûts et préférences sexuelles et amoureuses. Les goûts et dégoûts amoureux et sexuels sont aussi des goûts et dégoûts de classe, dans le sens où ils sont socialement situés, en même temps qu'ils montrent une hiérarchisation des individus : ceux avec lesquels il est souhaitable d'être en couple, avec lesquels il ne l'est pas. En fonction de leur position sociale, les individus ne recherchent pas les mêmes manières de faire, d'agir, de penser, d'être par corps chez leurs partenaires. Ainsi, de la position sociale des enquêtés, on peut appréhender leurs critères pour le choix de leur partenaire, et comment se répartissent les goûts amoureux dans l'espace social.

Montrer que les goûts amoureux ne sont pas les mêmes selon les propriétés sociales des individus et que l'homosexualité catégorise des goûts qui sont différents — les individus préférant les personnes de même sexe n'aiment pas les mêmes individus sociaux — revient en partie à montrer la tendance à l'homogamie sociale, comme les enquêtes sur le choix du conjoint l'ont fait à propos de couples hétérosexuels. C'est également mettre en lien les caractéristiques des goûts et dégoûts à la position dans l'espace social des individus qui les détiennent.

Néanmoins, cette mise en espace social des goûts amoureux n'est pas évidente à réaliser pour toutes les populations enquêtées. Les enquêtes sur les choix du conjoint sont faites à partir de catégorisation de la population avec les Professions et Catégories Socio-professionnelles, le niveau scolaire, qui permet le raisonnement et l'analyse statistique. Lorsque l'on procède à une

---

<sup>290</sup> BOURDIEU Pierre, « La métamorphose des goûts », *Questions de sociologie*, op.cit., p. 161.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 161. ; DARMON Muriel, DETREZ Christine, « Corps et société », *Problèmes politiques et sociaux*, n° 907, 2004, p. 72.

analyse en termes d'espace social<sup>292</sup>, le découpage de la société ne s'opère plus sur le seul critère de la PCS et d'autres critères entrent en compte pour saisir la position des individus dans cet espace, la profession, le niveau de diplôme, le style de vie, les pratiques culturelles, les rapports au corps, les rapports à la politique, etc. Ainsi, pour les populations enquêtées homogènes socialement, comme les femmes de milieux populaires et les hommes des « grandes écoles », la mise en rapport des goûts amoureux avec les résultats des enquêtes sur le choix du conjoint est plus aisée à réaliser que pour les populations plus hétérogènes socialement, comme les femmes des classes moyennes, recrutées sur le terrain des « grandes écoles » ou des associations militantes.

### **1.1. Goûts et dégoûts amoureux des femmes de milieux populaires.**

#### **1.1.1. Préférer les façons d'être des femmes.**

Dans l'enquête sur la formation des couples<sup>293</sup>, Michel Bozon et François Héran mettent en évidence les différentes façons dont les hommes et les femmes s'envisagent, aussi bien en ce qui concerne les qualités « psychologiques » et intellectuelles que dans l'appréciation de l'apparence physique. Les hommes accordent plus d'importance que les femmes à l'apparence physique de leur conjointe, et les décrivent davantage par des qualités physiques, qu'intellectuelles (« jolie », « souriante ») : à la question portant sur ce qui a le plus attiré lors de la première rencontre, les hommes répondent à 43% que c'est le physique de la partenaire, tandis que les femmes ne donnent cette réponse qu'à hauteur de 34%.

Lorsque nous avons demandé aux femmes enquêtées les qualités qu'elles attendent chez leur conjointe, aucune n'a fait référence à des critères physiques, et toutes ont donné des qualités psychiques ou relationnelles. Carole (terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir) attend de sa partenaire qu'elle soit douce, qualité que l'on attend plus d'une femme que d'un homme<sup>294</sup>, et qui correspond à une qualité morale et relationnelle attribuée aux femmes. Cette douceur, Carole la perçoit au travers d'une apparence féminine chez les partenaires pressenties : d'où le fait qu'elle tombe, selon elle, souvent amoureuse de femmes hétérosexuelles. Par opposition, elle n'aime pas les femmes dont les manières d'être se rapprochent de celles des hommes, les « camionneuses », à l'allure masculine et qui pour elle se comportent « comme des hommes » :

---

<sup>292</sup> BOURDIEU Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Minuit, 1979.

<sup>293</sup> BOZON Michel, HERAN François, *La formation du couple*, op.cit.

<sup>294</sup> HÉRITIER Françoise, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1993; FERRAND Michèle, *Féminin masculin*, La Découverte, 2004.

Carole: Mon gros problème : c'est ça. J'adore les femmes féminines, donc c'est très très rare. Très rare [rire]. [...] Autant je ne pourrais pas sortir avec une fille camionneuse. D'où mes difficultés entre guillemets, je ne suis sortie qu'avec des hétéros. C'est ce qui m'attire le plus. [...] Voilà, je suis plus attirée par la gente féminine, très féminine, pas masculine quoi.

Carole : Une femme c'est plus tendre dans les relations sexuelles. Ca c'est clair. Après attention, parce que j'ai eu plusieurs relations sexuelles avec plusieurs femmes. [...] Y a des femmes qui sont brutes comme les hommes. Ce genre de sexualité ne m'intéresse pas du tout. [...] Pascale [son ex compagne] c'était une femme très douce, je veux dire heu, et les rapports entre femmes pour moi c'est ça. C'est la douceur heu, on peut avoir du plaisir, on va dire les mots tels qu'ils sont, avec ou sans pénétration. [...] C'est ce que j'ai aimé en elle et c'était nos relations.

(Terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir)

Son attirance pour les femmes est aussi une aversion pour les hommes, et les façons d'être qu'elle perçoit chez eux. Carole a une vision de la différence des sexes traditionnelle, dans laquelle les caractéristiques des hommes et des femmes leur sont attachées par essence. Ainsi, la douceur est pour elle une caractéristique féminine alors que la brutalité en est une masculine. Selon elle, un homme ne peut, par définition, pas être doux, mais est centré sur ses besoins sexuels irrépressibles qui se manifestent de façon brutale.

Carole : Oui, et peut-être qu'un jour je retournerai avec un homme, je sais pas. Mais bon, voilà...

C.P : Un tout doux.

Carole : Ouais, c'est clair [sourire], un tout doux, mais bon, ça n'existe pas. Ils ont des besoins humains qui font que... normal [rire]

(Terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir)

Alba (terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable) a eu des relations avec des hommes avant d'en avoir avec des femmes, et ses préférences n'ont pas été fixées dès le début de sa vie amoureuse et sexuelle. De ses 18 à ses 30 ans, elle fréquentait aussi bien des hommes que des femmes. Comme elle le dit : « j'allais un peu là où le vent me menait ». Sans affirmation solide de ses goûts amoureux et sexuels, ce sont des petites préférences et certaines aversions qui ont joué dans son orientation amoureuse et sexuelle.

Alba : Et puis après t'as, les rencontres que tu fais aussi, parce que c'est pas toi forcément qui va vers la personne, mais il suffit que tu te fasses brancher [par une femme] ou quoi, et tu te rends compte que finalement ah ouais, peut-être que ça m'intéresserait et voilà quoi. Et en fait ça se fait comme ça. Moi ça s'est fait comme ça. Parce que je suis sortie avec beaucoup de mecs. Pas trois tonnes non plus mais... en fait je me rendais compte que ça me plaisait pas plus que ça d'être avec un mec. Et heu, après j'ai eu des expériences avec des nanas et c'est vrai que j'ai préféré donc heu. Donc voilà, et puis du coup, ça s'est fait comme ça quoi.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Avoir des préférences pour certaines qualités, c'est avoir des dégouts pour d'autres. Si les femmes de milieux populaires enquêtées ont toutes commencé leur vie amoureuse et sexuelle avec des hommes, au cours de leurs socialisations (chapitre 8) leurs goûts se déplacent dans l'espace du genre. De relations avec des hommes qu'elles ne dépréciaient pas, sans pour

autant les apprécier, leurs préférences amoureuses se portent vers des caractéristiques détenues par les femmes des milieux sociaux qu'elles fréquentent. Elles aiment le mode relationnel des femmes qu'elles ont rencontrées, qui diffère de celui des hommes avec qui elles ont été en couple. Ce mode relationnel qu'elles préfèrent et recherchent dans leurs relations de couple semble n'être possible qu'avec des femmes, car il est lié à des façons d'être qu'elles trouvent chez les femmes, et qui selon les enquêtés, seraient inscrites dans le « féminin ». Elles partagent ainsi une représentation très différenciée des rapports sociaux de sexe qui correspond à la réalité des pratiques dans leur milieu social, en même temps qu'elles l'essentialisent.

Alba (terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable) exprime clairement ses préférences qui sont des absences d'envie d'être en compagnie d'hommes et des envies d'être avec des femmes. Dans les couples qu'elle a formés avec les hommes, les fondations de la relation que les hommes lui semblaient imposer était le sexe. Elle n'avait pas de goût pour cette logique relationnelle, en préférant une autre fondée sur des rapports tendres qui ne résidaient pas uniquement dans la pratique de la sexualité. Ce ne sont pas uniquement les demandes trop fréquentes de rapports sexuels pour Alba qui lui ont posé problème, mais le déroulement des relations amoureuses. On voit alors deux conceptions et deux préférences de relations de couple. Les attentes relationnelles amoureuses d'Alba sont différentes de celles des hommes qu'elle a rencontrés. Les relations que les femmes entretiennent entre elles lui semblent plus tournées vers l'autre et la tendresse et moins uniquement vers la sexualité (« une femme c'est plus tendre ») contrairement aux relations avec les hommes :

C.P: C'était quoi les différences en fait qu'y avait entre ce qui te plaisait pas avec/

Alba:/ La relation avec un mec et ben le mec c'est vrai qu'il est branché cul quoi. Et moi ça c'est pas... au départ c'était pas ma conviction première tu vois. Et les mecs en fait moi, après peut-être que je suis mal tombée aussi hein, je heu... mais moi les mecs que j'ai c'était pour le cul quoi, et moi ça heu... pfff. Ca m'intéressait pas plus que ça. Et c'est vrai que la relation avec une femme en plus heu, une femme et une femme ça se connaît pas comme un mec et un mec je suppose mais heu, on ressent plus l'attente de l'autre, y a moins de ce truc, même si y a le sexe au milieu ça c'est une évidence, mais, c'est moins prononcé si tu veux. Le mec tu vas juste lui tenir la main, il va croire que ça y est quoi. Moi c'était ça. J'm'approchais, ou je faisais un câlin ou quoi, il fallait [que cela débouche sur une relation sexuelle]. [...]

C.P: Et la, la relation donc avec cette première copine c'était heu, enfin qu'est-ce qui t'avait plu par rapport aux garçons?

Alba: Ben c'est, t'as plus de tendresse, t'es plus heu. Ben voilà comme j't'ai dit tu peux rester l'un contre l'autre sans qu'il se passe quoi que ce soit heu. Voilà tu te sens mieux. Tu te sens bien. T'y a pas heu à dire à quel moment heu, ah si je fais ça, est-ce qu'il va se dire que, c'est qu'il veut que ou qu'elle veut que j'aïlle plus loin. Là t'as plus, tu te poses pas de question tu vois. C'est par rapport à ce que je te disais, par rapport aux mecs heu, dès que je mettais la main sur la cuisse ça y est quoi, c'était pouf bip, bip!

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

### 1.1.2. Des goûts de classe dans les préférences pour le physique des partenaires.

Au sein des couples hétérosexuels, les femmes de classes moyennes et supérieures attendent plus que les autres un conjoint grand mince et brun, signe d'une importance sociale et d'une possible ascension sociale<sup>295</sup>. Les femmes ouvrières et agricultrices, qui se situent davantage dans une position d'acceptation des possibles, préfèrent des hommes forts et travailleurs. Nous retrouvons les mêmes résultats chez nos enquêtées. Alba (terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable) est plutôt rebutée par les hommes grands et « beaux ». Du moins ce ne sont pas les qualités qui lui importent chez un compagnon potentiel, ou chez les compagnons qu'elle a eus. Elle a préféré des hommes « pas spécialement beaux », mais qui la faisaient rire :

Alba: Y a tous les mecs qui m'ont attirée. D'une part ils étaient pas spécialement beaux. Heu, ils me faisaient rire. Moi j'aime plutôt les nounours tu vois. Pas le mec heu, forcément, 1m90 heu voilà, heu.

C.P: Ouais, beau gosse, trop classe et tout, ouais.

Alba: Ouais, tu vois. J'ai horreur de ce genre de mecs là quoi. Moi je préfère les nounours qui me font rire et heu. Je suis jamais sortie avec des mecs vraiment heu...

C.P:... Genre grosse caisse pour impressionner sa nana, des trucs comme ça.

Alba: Ouais. J'ai horreur de ça. Tant j'en connais ils sont gentils hein, mais ils m'ont pas attirée quoi. Peut-être que je les attirais pas non plus hein [rires]. Ça peut peut-être jouer aussi. Mais bon. Nan quand même. Je me suis fait quand même brancher par des beaux mecs. Mais après heu. Tout est relatif hein, c'est toi qui mets la barre de la beauté où toi tu, tu veux la mettre hein.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Là où les femmes hétérosexuelles préfèrent des qualités que l'on trouve plus chez les hommes, les femmes de milieux populaires enquêtées ont plutôt tendance à préférer des caractéristiques que l'on retrouve tendanciellement plus chez les femmes. Ces qualités sont aussi attendues par les hommes hétérosexuels et ils les perçoivent comme des attitudes positives pour la mise en couple et la formation d'une vie de famille<sup>296</sup>. Ces caractéristiques que les femmes enquêtées attendent chez leurs conjointes ne le sont pas pour les mêmes raisons que chez les hommes hétérosexuels. Dans les couples de femmes, elles sont déterminantes pour l'amointrissement des inégalités dans le couple. Des conjointes douces et tendres, avec lesquelles il est possible de discuter et d'être complice (Jeanne, terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C : « Et le plus important c'est la complicité, je pense, hein. Partager et. C'est pas marcher l'un l'autre dans la même direction, mais bon, c'est... Partager. Déjà la complicité. Déjà si t'es complice t'arrives à partager beaucoup des choses hein. »), qui leur

---

<sup>295</sup> BOZON Michel, HERAN François, *La formation du couple*, op. cit., p. 111.

<sup>296</sup> *Ibid.*

ressemblent, c'est gommer et ne pas vivre les dissymétries des relations entre hommes et femmes.

Si les femmes désignent moins leurs conjointes par leurs caractéristiques physiques et ne semblent pas y accorder d'importance, elles sont ou ont été en couple avec des femmes qui leur ressemblent physiquement. C'est le cas d'Alba (terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable) et sa compagne qui semblent être deux sœurs. Carole (terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir), qui les connaît, dit d'elles que « Alba et Léa, ce sont les mêmes ». Elles ont à peu près la même taille, Léa est un peu plus petite, elles sont brunes et s'habillent de la même façon. Même type de vêtements, assortis de la même façon, elles portent des jeans avec des baskets de ville et des teeshirts, vestes style sportwear achetées dans les mêmes magasins. Leurs silhouettes sont semblables. Il en est de même pour Jeanne qui a vécu en couple avec Séverine pendant dix ans. Elles ont toutes deux une allure masculine. Elles se faisaient souvent appeler messieurs lorsqu'elles sortaient ensemble. Il en est de même pour son couple avec Adrienne. Jeanne (terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C) et elles se ressemblent, tant dans la corpulence, que dans la manière de se vêtir et de s'apprêter.

Elles sont également en couple avec des personnes appartenant à des milieux sociaux proches. Alba, comptable (BEP comptabilité ; père maçon, mère au foyer, tous deux immigrés italiens), est actuellement en couple avec Léa, pépiniériste, fille d'agriculteurs. Avant Léa, elle a vécu en couple avec Sophie, non diplômée qui accumulait les petits boulots dans des magasins comme Décathlon, Mac Donald. Toutes ont pratiqué le hand-ball. Alba ne se met donc pas en couple avec des femmes socialement éloignées d'elle. Il en est de même pour Jeanne qui a été en couple avec des factrices, des femmes qui exercent le même métier qu'elle et qu'elle a rencontrées sur son lieu de travail<sup>297</sup>.

La préférence pour des « qualités féminines », caractéristiques socialement construites par des socialisations sexuellement différenciées, plus présentes chez les femmes que chez les hommes rencontrés par les enquêtées, combiné à un dégoût de manières d'être reconnues comme « masculines » font qu'Alba (terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable) et Carole (terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir) ont tendance à tomber amoureuse des femmes plutôt que des hommes. Elles n'ont pas d'attrance pour la masculinité qu'elle perçoit dominante et répandue dans leur univers social. Les formes de masculinités qu'elles ont connues, combinant peu de démonstrations d'affection et une trop grande place aux

---

<sup>297</sup> BOZON Michel, « La découverte du conjoint », *La formation des couples*, op. cit.

relations sexuelles, selon les enquêtées, et avec lesquelles elles ont fait un temps leurs relations amoureuses les rebutent après qu'elles aient entamé des relations avec des femmes. Si leurs goûts amoureux se déplacent dans l'espace du genre, il ne change pas de position sociale. Les femmes de milieux populaires enquêtées aiment des femmes qui sont socialement proches d'elles, tout en continuant, dans leurs couples avec des femmes de ne pas aimer les individus issus.e.s des classes sociales supérieures.

### **1.2. Aimer les masculinités bourgeoises, ne pas aimer le populaire et « ce qui fait gay ».**

L'observation de l'apparence physique tient un rôle important dans la découverte du conjoint. Si les appréciations peuvent paraître mystérieuses, elles sont en fait organisées et construites par des schèmes de perception incorporés qui ne sont pas les mêmes selon le milieu social d'appartenance ainsi que selon le sexe<sup>298</sup>. Si le corps est marqué par le milieu social, et si les caractéristiques de classe des individus transparaissent à travers lui (chapitre 4) l'apparence physique permet de reconnaître les propriétés sociales des individus. « Le corps a la faculté d'«incorporer» et d'exprimer des appartenances sociales, de servir de support à la construction du féminin et du masculin, tout en étant le lieu d'une affirmation individuelle de soi socialement obligatoire (par exemple par l'incitation au travail sur le corps). »<sup>299</sup>.

Si tous les hommes enquêtés, tous terrains confondus, ont été les plus nombreux à signifier l'importance de l'apparence physique dans le choix de leurs partenaires, dans le cas des hommes fortement dotés en capital scolaire et culturel, l'apparence physique des partenaires potentiels ne peut être dissociée de caractéristiques intellectuelles, psychiques et morales. Leurs goûts amoureux se portent vers des hommes de taille moyenne ou grande, qui ont des corps athlétiques et élancés, sans être trop musclés, et ayant suivi des études supérieures longues, avec des intérêts primordiaux pour la culture académique et légitime. Ces goûts les amènent à former des couples avec des hommes appartenant à leur classe sociale et s'articulent à leurs dégoûts, pour les hommes provenant des milieux populaires et ayant une forme de masculinité éloignée de la masculinité petite-bourgeoise et bourgeoise des enquêtés.

---

<sup>298</sup> *Ibid.* p.72.

<sup>299</sup> BOZON Michel HERAN François, *La formation du couple*, op.cit., p.99.



### **1.2.1. Tomber amoureux dans les classes sociales supérieures : attirances pour les hommes à la culture académique légitime.**

Lorsque l'on demande à Mathieu (« grande école », master en mathématiques), Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature), Pierre, Olivier et David quelles qualités ils attendent chez leur compagnon, ils répondent « l'intelligence », et « la possession d'une certaine culture ». Les étudiants des « grandes écoles » enquêtés, se mettent de préférence en couple avec des hommes eux aussi étudiants des « grandes écoles ». Ils attendent de leur conjoint d'être capables de mener des conversations « intellectuelles », et d'être dans une posture comme la leur, de lecture, d'intéressement culturel, proche d'une posture d'étudiant. La sélection sociale qu'opère le système scolaire permet aux étudiants issus majoritairement des classes sociales supérieures d'accéder aux places des grandes écoles et d'y rencontrer des personnes du même milieu<sup>300</sup>. L'intelligence et la détention de la « culture » que les enquêtés attendent chez leur conjoint correspondent à des propriétés sociales détenues par des individus ayant un niveau de diplôme élevé, fortement dotés en capital culturel. Cependant, pour les enquêtés, l'« intelligence » qu'ils attendent chez leurs partenaires n'est pas seulement liée à la possession d'une culture académique et légitime, mais également à la détention d'un rapport au monde et une façon d'être dans le monde spécifique caractérisée par « une faculté de compréhension », de remise en question de ses opinions et façon de faire, une « vivacité d'esprit », une « ouverture d'esprit », de la « distance » et du « recul » sur des faits, « avoir de la conversation » :

Julien : Les principales qualités que je recherche sont : une intelligence qui relève à la fois d'un certain savoir général mais aussi d'une ouverture personnelle, de compréhension ; faculté de compréhension qui peut conduire à réorienter ses opinions politiques si elles ne correspondent pas aux miennes à l'origine (ce qui s'est passé avec Ian et j'en suis bien heureux). Je serais incapable de vivre avec quelqu'un qui ne "m'entend" pas politiquement. [...] Ian étant sans aucun doute l'homme de ma vie, il constitue un peu "celui que j'ai pu vouloir chercher" : origines multiples (juif aux familles égyptienne, iranienne, polonaise, allemande, ...), peau typée orientale, brun, yeux marrons/noirs, relativement mince, pas très grand (mais un peu plus grand ne m'aurait pas gêné), grand intérêt pour la science et l'art, la culture en général, ouvert à l'inconnu... Et en même temps un peu angoissé, malheureux, jamais satisfait : ne se complait jamais, ne s'arrête jamais.

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Mathieu: Enfin de mon expérience je pense, j'attends quelqu'un avec qui je suis, d'être intelligent, vif d'esprit en fait. Parce que je remarque que je sors souvent avec des gens de mon niveau scolaire ou des choses comme ça, et j'apprécie de pouvoir débattre de choses et d'autres avec quelqu'un. Je pense que je pourrais pas être avec quelqu'un qui arriverait pas à te, à suivre une conversation, sur certains sujets. Sans forcément être hyper-pointu ou faire mes cours avec moi évidemment mais, je

---

<sup>300</sup> BOURDIEU Pierre, PASSERON Jean-Claude, *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Minuit, 1964 ; BOURDIEU Pierre, *La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Minuit, 1989 ; FERRAND, Michèle, *Féminin masculin*, La Découverte, Paris, Repères, 2004 ; DARMON Muriel, *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, La Découverte, 2013.

veux dire heu, c'est quelque chose, j'ai besoin de pouvoir parler avec la personne avec laquelle je suis. Ça c'est vraiment important, ou après mais. [...] C'est vraiment un facteur important pour moi après, c'est souvent des gens bêtement on va dire, mais je veux dire qui font des études supérieures. Donc heu, c'est pareil, je sais pas si c'est parce que je cherche dans mon milieu où ça m'intéresse plus particulièrement enfin de pouvoir parler avec quelqu'un, de sujets que je pourrais pas avec quelqu'un d'autre.

(« Grande école », master en mathématiques)

Olivier : Oui oui, et c'est rigolo et du coup, fin voilà c'est toujours des trucs que j'ai jamais aimé, des gens qui sont égoïstes, les gens qui sont prétentieux, je déteste, mais vraiment pas les espèces de crâneurs ou quoi, ça me répugne, et heu, donc ça c'est sur les trucs humains que j'ai toujours eus, et aussi j'aime bien les gens qui me font rire, bon voilà, et qualités intellectuelles, c'est lié un peu, fin le fait est que à l'ENS, on a souvent des, fin, on traîne dans un milieu on est très liés à nos cours, parce que tous les gens qui nous entourent, qui sont proches des nôtres, donc on a quand même des centres d'intérêt qui sont assez voisins, et ça fait que pendant trois ans, maintenant quatre quoi, j'ai fait que de parler pendant quatre ans tous les jours, à des gens qui ont des centres d'intérêts voisins du mien autant, autant par rapport aux études que par rapport à tout ce qui est autour, tout ce qui est personnel, du genre hobbies, tout ça, faut dire que quand tu es avec que des, fin dans une classe de 70 physiciens, tu en as beaucoup qui aiment la science-fiction ou des trucs comme ça, ou certains trucs qui se retrouvent, qui sont assez fréquents.

(« Grande école », master en physique)

Pierre : J'aime bien, en vrai... bon après, l'intelligence, qu'est-ce que c'est l'intelligence... j'ai envie de sentir que la personne en face de moi est un minimum intelligente, et que je la domine pas, intellectuellement, complètement. Ça c'est chiant, 'fin tu sais, tu vois ce que j'veux dire, quand quelqu'un arrive pas trop à comprendre ce que tu dis, ou qu'il est là, gné, gné, à dire des trucs débiles... j'aime pas avoir des gens débiles en face de moi... Après j'suis pas particulièrement exigeant [...]. Et la bêtise, ça se manifeste un peu, pour moi, par un manque complet de jugeote, de recul sur les choses... après y'a aussi le manque... les gens qui sont en peu en manque d'intérêt, et d'ouverture d'esprit. En vrai je pense que non, je cherche juste des gens un peu ouverts d'esprits. Les gens ouverts d'esprits, c'est un peu plus en mode... c'est pas en mode ouvert d'esprit, j'adore les plans SM et... [Rires], plus ouvert d'esprit en mode genre... les gens qui font des plans SM, ok, c'est cool si ils veulent, moi ça m'intéresse pas, tant pis quoi. Ce que je ne suis pas du tout, étant donné que je critique les gens qui vont dans des backrooms... mais bon. [Rires]

(« Grande école », master en biologie)

Ces qualités intellectuelles attendues chez les partenaires sont des propriétés sociales. À propos des couples hétérosexuels, l'enquête sur le choix du conjoint montre un résultat semblable au cas de nos enquêtés homosexuels : « Les intelligents et les cultivés se répartissent de façon très inégale dans les catégories sociales masculines : nettement corrélées, ces deux appréciations sont portées typiquement à propos des hommes des classes supérieures, les plus diplômés, et ne concernent à peu près jamais les ouvriers et les artisans. »<sup>301</sup>. Cela se traduit par les dégouts amoureux de ces enquêtés envers les hommes non dotés de capital culturel et scolaire, ayant fait des études courtes et étant considérés par les enquêtés comme « bêtes » ou « lents intellectuellement » :

C.P : Et t'as des anecdotes, du coup, sur des moments où tu t'es rendu compte que la personne en face de toi ne te... te correspondait pas, justement parce qu'elle était un peu...

---

<sup>301</sup> BOZON Michel, HERAN François, *La formation du couple, op.cit.*, p.118.

Pierre : Ah ouais, j'avais juste genre... à une époque, j'avais une époque où je portais pas mal de pantalons à carreaux. Et... et genre... mais après c'est parce que je suis susceptible aussi... Mais ça a été le reflet d'autres trucs qu'il pensait et qu'il disait, j'étais là, genre, mon dieu... Du coup il m'a dit, mais il sort des années 70 ce pantalon... na, na, na... Et après j'sais plus, il a enchainé sur une réflexion du même type, et j'me suis dit... mais enfin, mais enfin ta gueule... Et il était un peu, ouais pareil pour tout, genre j'sais plus qu'est-ce qu'il jugeait... En plus oui, il avait aussi, derrière, le fait qu'il osait pas se dire gay... Il était un peu ridicule, il me fatiguait... J'aime bien aussi les gens qui ont un peu des opinions courageuses, qui tiennent tête... En vrai en fait si, j'avais besoin de quelqu'un qui m'tient tête et qui ferme pas sa gueule. C'est peut-être plus ça, quelqu'un que je trouve intelligent. Enfin si mais, du coup quelqu'un qui arrive à me tenir tête de manière intelligente, ou dire des choses, et m'dire après, ta gueule /

C.P : Où tu peux être dans une conversation, échanger vraiment des opinions...

Pierre : Oui voilà, une conversation intéressante, finalement, mais en même temps, c'est la même chose que je recherche chez des amis. [...] Et... et je cherche quelqu'un de bavard. Oui c'est ça, non parce que les mecs pour moi sont vraiment chiants, genre j'ai rien à dire... Mais c'est ce que j'te disais la dernière fois. J'exagère mais genre la plupart des mecs que tu rencontres, t'es là... et sinon, tu parles un peu ? Non, ok... tu sais des blagues ? Non plus... /

C.P : Ils parlent pas ?

Pierre : Non mais y'a plein de mecs qui sont trop chiants, du coup t'as l'impression tout seul... surtout que j'ai une forte proportion à détester les blancs, du coup j'me mets à parler tout seul, à dire des choses étranges... [rires] Et du coup, non vraiment, quelqu'un qui parle. Mais j'crois que j'aimerais bien aussi, trouver aussi quelqu'un de... un peu... pas alternatif, mais qui fait des choses cool dans sa vie, genre... mais ça c'est un peu... ça va un peu de pair avec l'ouverture d'esprit. Enfin si, j'pense que je discrimine vachement, mais j'pense que je discrimine sur la capacité... enfin discrimine... [rires] Je... je... sur la capacité à réfléchir à des trucs, et à être rapide. Mais ça c'est aussi être rapide mentalement. [...] Les gens qui sont lents à percuter, ça m'énerve vraiment quoi, aussi bien que les gens qui sont lents à bouger, qui sont pas débrouillards du tout...

(« Grande école », master en biologie)

David (« grande école », master en biologie) se qualifie lui-même d'« hyper élitiste » dans le choix de ses partenaires amoureux et n'entretient des relations amoureuses qu'avec des hommes dont il est sûr qu'ils sauront le « stimuler intellectuellement » :

David : Euh, c'est vrai qu'j'suis hyper élitiste, dans l'sens où y faut vraiment qu'il fasse des études, j'veux pas sortir avec un mec qui est... euh... Mais c'est même pas, j'sais même pas si le fait d'être élitiste, dans l'sens j'ai envie qu'il fasse une grande école, ou qu'il soit dans une université américaine, ou si c'est l'côté j'ai juste besoin d'être stimulé intel... [...] stimulé intellectuellement constamment.

(« Grande école », master en biologie)

Pierre : Non mais c'est vrai qu'j'suis hyper exigeant, intellectuellement, aussi bien sur les principes moraux, c'qu'il fait sur euh... plutôt académique en fait, 'fin je sais c'est... En gros genre le mec tu l'trouves jamais dans ta vie quoi, mais euh [rires].

(« Grande école », master en biologie)

Cette sélection fine des partenaires amoureux amène à se mettre en couple avec des hommes appartenant aux classes sociales supérieures les plus dotées en capital scolaire et culturel et à écarter ceux qui seraient plus dotés en capital économique :

David : [...] des trucs de marketing... Ça, j'trouve ça sans intérêt, mais aucun intérêt, ça va rien m'apporter, 'fin, tu vois qu'il rentre le soir, et qu'il dise, ah aujourd'hui j'étais là en train de designer le paquet d'un parfum ou j'sais pas quoi...

(« Grande école », master en biologie)

### **1.2.2. Des attirances amoureuses basées sur un physique répandu dans les classes supérieures et indicateur de réussite sociale.**

Les caractéristiques attendues chez les partenaires amoureux concernent également le physique. L'enquête sur la formation des couples montre que ces caractéristiques physiques sont plus répandues chez les hommes intellectuels et dotés en capital scolaire : « les hommes de haute taille sont plus fréquents parmi les professeurs et les ingénieurs, les commerçants et les patrons [...]. Les artisans, les agriculteurs et les ouvriers sont plus petits. En matière de corpulence apparaît le même type d'opposition : les silhouettes les plus fortes se retrouvent chez les artisans, les agriculteurs et les ouvriers non qualifiés, alors que les commerçants, patrons, cadres et employés du secteur privé se distinguent par leur minceur. [...] Le port de lunettes [...] introduit un clivage considérable entre groupes sociaux. Les groupes les plus diplômés (professeurs, ingénieurs, instituteurs et intermédiaires du public) se distinguent de nouveau des ouvriers, des artisans et des agriculteurs [...] (on reconnaît donc bien une tête d'intellectuel !). [...] la barbe (à 20 ans), jamais très fréquente, introduit un clivage dans les classes moyennes entre les professions intellectuelles, les plus contaminées (professeurs et cadres du public, instituteurs et intermédiaires du public) et les cadres du privé, les patrons et les commerçants, résolument glabres. »<sup>302</sup> Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) porte une barbe et des cheveux mi-longs, tout comme Pierre (« grande école », master en biologie) et Mathieu (« grande école », master en mathématiques), qui, comme David (« grande école », master en biologie) et Olivier (« grande école », master en physique), porte des lunettes. Tous les hommes interrogés sont minces. Julien et Olivier ont des musculatures apparentes. Ils ont résolument une apparence physique caractéristique des milieux intellectuels et sont attirés par des hommes au physique ressemblant au leur :

Mathieu : [...] Plutôt heu des gens plutôt maigres, ni gros, ni baraqués quoi. Après c'est ça veut pas dire non plus, dès qu'y a trois kilos en plus je dis non hein bien sûr, j'ai jamais été [rire], je suis souple, mais.

(« Grande école », master en mathématiques)

Julien : [...] Quelqu'un physiquement plutôt svelte voire musclé. Esprit sain dans un corps sain, tout ça ! [...] plus grand ne me dérangerait pas.

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Pierre : Et puis c'est vachement élancé, ouais c'est ça, c'est un peu une musculature élégante... genre pas des épaules... comme ça. Donc une musculature élancée, ça me va bien, même si elle est très développée [rires]. Mais après trop musclé ça m'dégoute vraiment [...], c'est genre... les mecs

---

<sup>302</sup> BOZON Michel, « Apparence physique et choix du conjoint », *La formation du couple*, op.cit...

gonflette, dégueulasse, ça m'dégoute vraiment ça par contre. Ouais, nan, un corps de nageur tu vois, c'est dégueulasse... un corps de danseur... c'est bien.

(« Grande école », master en biologie)

Olivier : Mon ex il était pas du tout musclé avant, le black, mon copain actuel il est très très mince et ça m'arrive fin, et je suis attiré par des garçons qui sont musclés aussi, [...] si, y a un truc qui se retrouve vraiment chez mes différents copains, c'est le charisme aussi parce que fin, je trouve qu'il sont globalement très charismatiques, voire très très (rires). [...] je pense que tous ceux qui ont vu mon copain peuvent savoir de quoi je parle, parce que vraiment quand il rentre dans une pièce, déjà il est grand, mais en plus de ça il, je sais pas, je pense que quand il rentre dans une pièce y a tout le monde qui le regarde. [...] Il a une aisance à parler par exemple.

(« Grande école », master en physique)

David : J't'ai dit que j'aime pas les gens gros. [...] A vrai dire j'suis pas trop attiré par les petits. [...] j'préfère pas plus petit qu'moi. Plus grand, pas... Plus grand et plus âgé.

(« Grande école », master en biologie)

Concernant les hommes, la taille change d'un milieu social à l'autre, les plus grands se situant dans les classes sociales supérieures. En effet, « A âge comparable, de nettes différences de taille moyenne existent entre les hommes des différents milieux : l'éventail est de 4 centimètres entre cadres et professions intellectuelles supérieures, les plus grands et ouvriers et agriculteurs, les plus petits. »<sup>303</sup>. Tous les enquêtés ont déclaré préférer être avec des hommes de leur taille ou plus grands et jamais plus petits qu'eux. La grande taille et le gout pour les hommes de grande taille est également un gout socialement situé dans les classes supérieures.

Le charisme qu'Olivier (« grande école », master en physique) remarque chez l'ensemble de ses petits copains est un marqueur d'appartenance de classe. Max Weber définit le charisme personnel « par rapport à deux critères fondamentaux indissociables : “la qualité extraordinaire (à l'origine déterminée de façon magique tant chez les prophètes et les sages, thérapeutes et juristes, que chez les chefs de peuples chasseurs et les héros guerriers) d'un personnage pour ainsi dire doué de forces ou de caractères surnaturels ou surhumains en dehors de la vie quotidienne, inaccessibles au commun des mortels” et sa reconnaissance par des suiveurs. »<sup>304</sup>. Si la notion de charisme a été analysée en sociologie de la religion et sociologie politique, elle est tout à fait pertinente dans l'analyse des rapports amoureux, lieu où la magie du social opère pleinement. Reconnaître du « charisme », c'est reconnaître des propriétés et aptitudes sociales faiblement distribuées dans l'espace social, mais reconnues comme légitimes et enviables. Nous l'avons vu, la grande taille du petit copain d'Olivier est plus répandue dans les classes sociales supérieures, l'aisance à parler fait partie des compétences travaillées dans

---

<sup>303</sup> BODIER Marceline, « Le corps change, son image aussi », *INSEE Première*, n°356, 1995, p. 264.

<sup>304</sup> DERICQUEBOURG Régis, « Max Weber et les charismes spécifiques », *Archives de sciences sociales des religions*, 2007/137, p. 21-41 ; CAILLE Alain, « Pouvoir, domination, charisme et leadership », *Revue du MAUSS*, 2016/1, n° 47, p. 305-319.

les grandes écoles<sup>305</sup> et constitue un « capital symbolique » indicateur de la position sociale légitime de celui qui le détient.<sup>306</sup>

Les goûts amoureux pour les physiques des hommes appartenant aux classes les plus dotées culturellement charrient des dégoûts pour des hommes n'y appartenant pas. Les premiers dégoûts se dirigent vers les individus porteurs de saleté et de négligence d'hygiène ou perçus comme négligeant un travail de l'apparence.

Pierre (« grande école », master en biologie) est particulièrement vigilant sur la propreté et l'hygiène corporelle dans le choix de ses partenaires. La saleté du corps qu'il peut percevoir chez ses partenaires en fonction de ses conceptions de la saleté est un point rédhibitoire lors de la sélection de ses partenaires ou compagnons. Le fait de ne pas vouloir de partenaire sale (pellicules) ou qui ne s'entretiennent pas (poils dans le dos, surpoids) de façon à présenter une apparence travaillée, soignée, s'inscrit dans un système de critères de choix du conjoint, qui rappelle la position sociale des classes supérieures à laquelle le partenaire recherché est censé appartenir. Par exemple Pierre a plusieurs critères concernant l'apparence physique de ses partenaires : « élancé », « musculature élégante », « le style vestimentaire a sa petite importance », « le physique est clairement très important », « le mec qui est un peu folle [...] ça m'attire vraiment, vraiment pas », « un corps de danseur c'est bien [...] danse contemporaine », « j'pense que je discrimine vachement, mais j'pense que je discrimine sur la capacité... enfin discrimine... [rires] Je... je... sur la capacité à réfléchir à des trucs, et à être rapide. Mais ça c'est aussi être rapide mentalement »). Dans ses critères de choix du conjoint, la recherche de la propreté, d'un corps musclé, mais élancé, et d'une personne qui « réfléchit » va de pair. La définition du propre de Pierre s'oppose au relâchement :

Pierre : Après genre tous les trucs genre les cheveux gras, les pellicules... alors ça c'est vraiment le truc qui me dégoute plus que tout... Les poils dans l'dos... [...]. Les pellicules c'est parce que c'est sale ouais, genre les cheveux gras, c'est juste genre un signe de, vas te laver les cheveux, et vas te laver le corps... Nan, ça me dégoute vraiment, les cheveux gras... Après le style vestimentaire a sa petite importance aussi. Bon en vrai, j'ai pas besoin de quelqu'un qui est... hyper bien habillé incroyable. Mais si t'es vraiment habillé comme un sac, c'est pas possible pour moi. [...] des trucs qui vont pas, qui sont dégueulasses... mais genre moche, moche, moche. Nan ça, ça me bloque un peu aussi, le style de merde. Et voilà. Sinon... niveau physique, bon voilà. Et niveau... Alors ça c'était pour les choppe. Pour les choppe, la connerie... le problème que j'ai, c'est que la connerie j'ai tendance à la détecter tard, chez les gens qui me plaisent physiquement... j'ai tendance à être vachement plus indulgent. Alors qu'un moche... qui est con, j'lui dit genre, t'es vraiment trop con. Alors qu'un beau con... il me faut au moins une fois... la première fois j'me dis... hey laisse c'est pas grave. Après j'me dis, ah ouais il est vraiment con en fait... [Rires].

(« Grande école », master en biologie)

---

<sup>305</sup> BOURDIEU Pierre, *La noblesse d'état*, op.cit.

<sup>306</sup> BOURDIEU Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil, 2001.

Le travail de l'apparence est valorisé :

Mathieu [à propos d'un petit ami en prépa droit] : Plutôt très bien habillé, assez classe heu. Petit polo de marque, petite chemise de marque etc. Toujours la veste heu, enfin, assez bien habillé. Pantalon, jeans assez souvent. Mais pantalon de ville aussi. Je pense qu'il dépensait vraiment beaucoup d'argent pour s'habiller.

(« Grande école », master en mathématiques)

La grosseur et la négligence constituent des repoussoirs<sup>307</sup> :

David : Faut pas qu'il soit gros, ou genre trop négligé, mais après j'suis pas en mode euh, le culte du corps, hyper musclé tout ça. Enfin j'trouve du plaisir avec un mec qui est juste normal quoi.

(« Grande école », master en biologie)

À contrario, ces enquêtés hommes des classes supérieures sont attirés, dans leurs relations amoureuses et amicales par les individus « beaux », ayant des sociabilités développées avec des individus perçus comme étant enviablés et de bonnes fréquentations. Comme le rappelle Bernard Lahire « une personne gagnera en légitimité en s'associant à une autre personne plus légitime qu'elle, en se rattachant à un objet très légitime »<sup>308</sup>. C'est ce que fait David lorsqu'il explique qu'il n'a pas d'amis « moches » par crainte d'être associé à ces personnes et d'être ensuite considéré comme « moche » :

David : [rires] Nan mais j'ai déjà fait la constatation, à Cambridge, [...] j'suis allé à un événement gay, mais vers la fin d'année, et du coup tous les bons, entre guillemets, se sont déjà trouvés des amis, ont déjà fait leur groupe de potes... J'suis à l'événement, et c'est tous genre moches, un peu genre geeks, 'fin t'imagines, le genre de Cambridge, un peu geek et moche... Et du coup, y'en a un qui m'a proposé d'venir à une soirée, et du coup j'me suis retrouvé avec ses amis un peu moches et tout, et euh... [Rires], c'est vrai que j'suis hyper superficiel là-dessus en vrai. Même pas moche [pour choisir un compagnon ou ami], mais il faut qu'il dégage un truc, 'fin vraiment... Même s'il est pas hyper beau, et qu'il a un charme, ou quelque-chose... 'Fin, les mecs qui ont pas d'charme, qui sont pas beaux, qui n'ont pas leur truc, tu vois, un truc genre un sourire, qui est vraiment bien, ou quelque chose [c'est non].

(« Grande école », master en biologie)

Les attitudes et propriétés marqueuses de réussite sociale et de supériorité symbolique sont donc recherchées par nos enquêtés, lorsque des caractéristiques qui indiquent des difficultés sont repoussées (Pierre, « grande école », master en biologie : « Les gens mous, ça me fatigue, j'ai envie de leur mettre des baffes. Et surtout les gens déprimés, aussi un peu, genre c'est... c'est chiant. [...]. C'est vraiment les mous, ça, ça m'fatigue... [Rires] »).

---

<sup>307</sup> MURIEL DARMON, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, La Découverte, Paris, 2008.

<sup>308</sup> LAHIRE, Bernard, *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, La Découverte, 2015, p. 109.

### 1.2.3. Dégoûts et mise à distance amoureuse des hommes qui font « gay » ou « efféminé ».

Le dégoût amoureux le plus marqué reste celui qui concerne les hommes efféminés ou dont l'homosexualité est reconnaissable par leur corps en raison de manières d'être « féminines ». Se dessinent les masculinités bourgeoises enviabiles — avec les caractéristiques que nous venons d'évoquer —, et les masculinités repoussoir, que nous avons pu observer comme étant plus répandue chez nos enquêtés issus de milieux populaires ou des classes moyennes, caractérisées par des façons d'être considérées comme « féminines ». De plus les hommes efféminés, comme nous l'avons vu dans le chapitre 4, sont associés à ce qui est considéré par les enquêtés dotés en capital culturel et scolaire comme un manque de culture. Se cumulent les propriétés sociales rédhibitoires pour l'attirance amoureuse :

David : Ah oui, j'aime pas trop les mecs trop efféminés, 'fin ça tu t'en doutes [rires].

C.P : Explique-moi

David : Non mais ça peut être efféminé mignon tu vois, mais ça peut pas être efféminé euh... /

C.P : Grosse folle ?

David : Oui, non, ça c'est sûr que non, mais euh, vraiment même le coté... 'Fin j'étais avec un mec qui, qui était un peu... Non 'fin non, ouais, j'aime pas le côté un peu... 'Fin grosse folle, c'est, c'est... c'est non, mais euh, même les mecs qui sont un peu trop efféminés sur certains trucs, ou un peu trop tarlouze sur certains trucs, ça me...

C.P : Sur quels trucs par exemple ? Sur les gestes ?

David : Euh... Ouais, les gestes quand ils sont trop... trop truc... La voix trop aigue, ou... même... euh... Non, le coté aussi, le côté un peu cliché, bah on en a parlé l'autre jour, tu sais, avec le coté tarlouze, qui du coup lit Closer et tout ça... Genre euh... Bon ça évidemment qu'on. Euh...

C.P : La tarlouze un peu bête quoi ?

David : Non mais même tarlouze [rires].

C.P : [rires] D'accord, même tarlouze tout court. Ok.

David : Voilà. Ah mais ça veut pas dire que j'peux pas être leur ami, ou quoi qu'ce soit.

(« Grande école », master en biologie)

Julien [en parlant d'un homme « efféminé »]: Et là tu fais ah mon dieu, parce que c'était ami, bon maintenant je suis totalement heu... c'est pas du tout le genre de, d'homme que j'aime. Il était en fait très efféminé.

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Pierre : T'sais genre le mec qui est un peu folle, enfin... même un tout petit peu folle, ça m'attire vraiment, vraiment pas. [...] A partir du moment où c'est masculin genre, à partir de mon seuil, ça m'va bien. Par exemple David il est à la limite, en dessous, je pense [rires]... du masculin qui m'attire.

C.P : Il est un peu plus maniéré oui.

Pierre : Ouais, voilà. Du coup... même tiens en ce moment, j'suis au summum de mon maniérage, par son influence meuf... [Rires]



(« Grande école », master en biologie)

Olivier : La première fois que je suis sorti avec heu, que j'ai vu du coup mon copain, [...] c'était les espèces de sac à main mais pour mecs, qui sont pas des sacs à main, mais tu sais les gros sacs comme ça que tu tiens à la main, fin bref, et qui sont suffisamment gros pour dire, ah je vais prendre un sac à dos, quoi, même si t'es une fille [rires] [...], maintenant on en voit beaucoup plus même chez les hétéros d'ailleurs mais à l'époque déjà on n'en voyait pas [...] et si t'en avais un, et si t'en avais un c'est que t'était pédé sur le coup et moi ça m'avais choqué et le premier jour il était venu avec ça, et je m'étais dit mais, ça va pas être possible, sur le coup ça me paraissait, j'étais heu, ça me bloquait vraiment et ça m'a bloqué pendant plusieurs mois je pense, y avait des trucs où je me disais, mais en fait j'étais vraiment bien avec lui donc, ça, voilà, on va dire que je faisais avec quoi, mais ça me gênait et après je m'en suis foutu et heu,

CP : Du coup est ce que tu le trouvais un peu trop, tu le trouvais trop efféminé ou tu trouvais que ça se voyait trop qu'il était homo

Olivier : Non c'était pas le fait que ça se voit qu'il soit homo, je pense, c'était vraiment en fait, la phrase que je me disais à l'époque, et qui est un peu horrible mais, parce que maintenant en fait, je déteste les gens qui parlent comme ça ou qui, qui font comme ça, mais la phrase que je me disais à l'époque c'était heu, si je sors avec un mec c'est pas pour me taper une fille, je crois que c'était un truc du genre, tu vois, et heu, la réflexion que j'avais à l'époque, j'en avais parlé à personne, mais heu, mais ça me gênait quoi, et je me disais vraiment si je sors avec un mec, c'est pour sortir avec un mec quoi, pas pour, voilà, et donc voilà, après je m'en suis foutu, et après les mecs avec qui j'ai couché globalement c'était quand même des mecs masculins.

(« Grande école », master en physique)

L'homosexualité trop visible par corps et par attachement à l'appartenance « communautaire gay » ou militante est également motif de désamour :

Pierre : Je pense que y'a vraiment des trucs qui m' bloquent... c'est-à-dire tous les gens... déjà ben tous les... les membres de... communautés... qui sont vraiment hyper... genre moi j'aime trop faire des trucs de gay, tout l'temps... et qui ont un peu leur vie centrée sur... être gay. Ça c'est un truc qui me... horripile un petit peu.

(« Grande école », master en biologie)

Mathieu : Y a des gens pour qui c'est évident d'être homosexuel et qui l'affichent clairement. Et 'fin ça m'intéresse pas plus que ça quoi.

(« Grande école », master en mathématiques)

Ainsi, les hommes préférés sont ceux dont l'homosexualité ne se voit pas au travers de leur corps à cause de façons d'être similaires ou partagées avec celles des femmes :

Olivier : Disons que physiquement, fin, c'est-à-dire, je pourrais pas avoir un copain qui est androgyne, c'est un truc qui me dérange, donc, la masculinité physique ça, ça m'importe entre guillemets, parce que mes copains ont jamais ressemblé à des filles ou quoi je pense, voilà, mais après dans les attitudes ou quoi, fin tout ce qui est du genre, fin je sais pas, tout ce qui est rattaché au, à, on va dire au genre quoi, hors physique, ça me dérange pas, après heu ça me ferait peut être bizarre de sortir avec un mec qui s'habille en robe quoi mais, (rires) tout ce qui est rattaché fin, ça me fait pas trop trop chier en général

CP : Tu peux me donner des exemples sur ce qui justement ?

Olivier : Typiquement je disais Je suis quand même, je suis sorti avec un mec dont le style vestimentaire est quand même un peu, féminin on va dire, et heu, ça me faisait, ça me, fin je trouvais ça bizarre à l'époque, mais heu, ça m'a pas empêché de sortir avec lui un an et demi et de, fin, j'aurais pas rompu pour ça et voilà, ça m'incommodait à peine quoi.

(« Grande école », master en physique)

Mathieu: Toutes mes relations plus ou moins c'est des garçons qui avant sont sortis avec des filles. Qui sont un peu ambigus, pas complètement assumés en fait. C'est un peu bizarre.

C.P: Un peu bizarre, tu pourrais le définir?

Mathieu: Ben, enfin je sais pas, mais, enfin j'aime bien les gens qui sont un peu compliqués on va dire, enfin. Des gens pour qui. Y a des gens pour qui c'est évident d'être homosexuel et qui l'affichent clairement. Et 'fin ça m'intéresse pas plus que ça quoi. Alors que les gens qui ont un problème avec ça, je trouve ça plus intéressant. Mais après c'est inconscient, je me dis pas en voyant quelqu'un, tiens il a un problème je vais sortir avec lui, mais, je me rends compte que souvent c'est comme ça quoi.

C.P: C'est quoi qui te... enfin qui te plait pas trop dans ce que, enfin dans les hommes homosexuels et qu'ils l'affichent?

Mathieu: Enfin c'est juste quand je dis que ça me plait pas trop, ça m'attire pas trop heu, enfin c'est très bien pour heu, mais c'est vrai que je me reconnais pas du tout là-dedans, parce que même si maintenant j'ai pas tellement de problèmes avec ça à en parler à des gens. Enfin pour moi ça a jamais été évident. Enfin je veux dire, y a toujours la norme, plein de questions qu'on peut se poser tout le temps heu, enfin plein de trucs difficiles.

(« Grande école », master en mathématiques)

Pour Mathieu, ne pas être attiré par les hommes suspectés d'être homosexuels est un moyen de se conformer à l'ordre social en place.

Cependant, pour l'ensemble des enquêtés hommes bourgeois et petit bourgeois, et sans qu'ils soient un moyen de se conformer à l'ordre du genre, leurs goûts amoureux sont bien des goûts de classes et leurs attirances permettent par la mise en couple le maintien de leur position sociale.

### **1.3. Les femmes des classes supérieures : une différenciation des goûts amoureux en lien avec les parcours individuels.**

Par rapport aux goûts amoureux des hommes des grandes écoles, la mise en espace social des goûts amoureux des femmes de ce même terrain est plus difficile à effectuer. La complexité réside dans le fait que leurs goûts et dégoûts sont plus hétérogènes, et de ce fait moins identifiables. Cela s'explique par plusieurs raisons. Tout d'abord, elles sont plus nombreuses à avoir eu un passé hétérosexuel ; elles sont plus jeunes que les femmes de milieux populaires, et leurs goûts pour les femmes sont moins sûrs, dans le sens où, elles éprouvent des difficultés à les énoncer, car leurs relations avec les femmes sont moins nombreuses que celles qu'elles ont pu avoir avec des hommes. Ensuite, ces femmes ont des origines sociales plus hétérogènes que les hommes des grandes écoles et les femmes de milieux populaires : elles sont issues de milieux petits-moyens<sup>309</sup>, des classes moyennes et des classes supérieures.

---

<sup>309</sup> CARTIER, Marie *et al.*, *La France des « petits-moyens ». Enquête sur la banlieue pavillonnaire*, La Découverte, 2008.

Les différenciations que nous avons identifiées au sein des goûts amoureux des femmes des grandes écoles sont en lien avec les singularités de leur parcours. Celles qui accordent une importance primordiale à l'apparence physique, en attendant des compagnes « belles » et « minces », sont celles qui disposent de plus de ressources culturelles et économiques, et qui ont eu des parcours de vie avec ou sans heurts, ne les ayant pas déstabilisées au point que leurs ressources et légitimité sociale soient remises en cause, faisant d'elles les plus dominantes parmi les enquêtées. Celles pour qui les caractéristiques physiques importent moins que les caractéristiques psychiques et intellectuelles sont les femmes ayant connu des conditions d'existence ou heurts biographiques les ayant déstabilisées, par la connaissance d'une forme de domination sociale.

### **1.3.1. Les femmes les plus assurées de leur légitimité : des goûts pour les femmes de leur milieu social d'appartenance qui passent par une importance de l'attirance physique.**

Laura (« grandes écoles », doctorat de physique, professeure physique chimie en collège et lycée) est née dans une famille appartenant aux fractions stables de milieux populaires ayant connu une ascension sociale les rapprochant des classes moyennes. Son père est rentré dans l'armée à l'âge de quinze ans, où il est devenu marin, puis marin pompier. Après avoir quitté la marine, il devient cadre, dans le domaine de la sécurité, chez Areva. Sa mère détient un CAP secrétariat. Enceinte rapidement après avoir rencontré le père de Laura, elle s'arrête de travailler et devient mère au foyer. Aucun des parents de Laura n'a obtenu le baccalauréat. Celle-ci a poursuivi par la voie scolaire l'ascension sociale entamée par ses parents, en entrant en classe préparatoire et en intégrant une grande école avec l'obtention du statut d'élève stagiaire. Au moment de l'enquête, Laura pratique la flûte traversière et poursuit ses études sans heurts. Pour reprendre une expression de Jules Naudet, nous pouvons dire que Laura est devenue une dominante<sup>310</sup>. Elle est adaptée au milieu de la grande école qu'elle fréquente et partage un style de vie similaire à ses camarades. Elle déploie également un discours de justification de sa position sociale par le travail qu'elle a fourni, et la classe préparatoire combinée à son statut d'élève fonctionnaire offre un capital symbolique qui légitime sa place. Elle a un « corps légitime »<sup>311</sup>, très mince et n'a jamais eu d'excès de poids.

---

<sup>310</sup> NAUDET Jules, « Devenir dominant. Les grandes étapes de l'expérience de la mobilité sociale ascendante », *Revue européenne des sciences sociales*, 2012/1 (50-1), p. 161 à 189.

<sup>311</sup> VANDEBROECK Dieter, « Distinctions charnelles Obésité, corps de classe et violence symbolique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2015/3, n° 208, p. 14 à 39.

Pour Laura, le surpoids et les partenaires aux corps qu'elle considère non harmonieux sont rédhibitoires à l'attirance amoureuse et sexuelle.

Laura : [...] J'accorde de l'importance au physique heu, je... même si quelqu'un me plaît beaucoup, si elle me plaît pas physiquement j'y arriverai pas quoi [rire]. [...] Le visage c'est super important. Elle a les traits fins heu. Et... [...] j'aime bien les filles qui ont un, ben qui ont un visage qui me convient, un corps heu... un corps, ouais aussi qui me convient quoi. [...] Pas trop en surpoids ouais. Ben du coup heu, la fille avec qui j'ai couché qui avait le plus de poids ben c'était Sabrina [rire]. Même si elle est correcte encore quoi. Mais je sais que... ouais je, je préfère les filles plus fines. Plus minces qu'Sabrina. Heu... ouais les filles que j'ai connues étaient globalement minces, bien foutues. [...] Plus comme moi on va dire. [...] Je pourrais ni avoir une relation sexuelle avec quelqu'un qui me plaît vraiment pas physiquement. Encore moins être en couple. Heu... ouais donc heu. Le poids [rire gêné] j'pourrais pas. Sabrina j'pense c'était heu... le maximum. Et j'dis ça, mais on sait jamais ce qui peut arriver. Si ça se trouve je vais tomber amoureuse vraiment, j'en sais rien tu vois. Pour l'instant ça m'attire pas quoi. Heu... et puis heu, rédhibitoire... que le visage me plaise pas quoi 'fin... ouais, non. C'est, c'est un peu triste de dire ça, de s'arrêter sur le physique, mais en même temps c'est important quoi. Faut que tu sois attirée quoi.

(« Grande école », doctorat de physique, professeure physique chimie en collège et lycée)

Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée), dont la corpulence est considérée par Laura comme la plus importante qu'elle pourrait supporter chez une partenaire, n'est pas en surpoids selon les normes médicales actuelles. Cela dénote l'importance de la minceur marquée pour Laura, caractéristiques physiques attendues dans les milieux sociaux les plus dotés et dominants socialement<sup>312</sup>.

Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique), dont les deux parents sont cadres et diplômés du supérieur, est la seconde enquêtée qui met en avant l'importance du physique dans l'attirance amoureuse pour les femmes. Elle est une grande sportive et a beaucoup pratiqué la voile et l'escrime. Elle a une préférence pour les corps fins, musclés et élancés, en ce qui concerne les hommes comme les femmes, même si ses goûts amoureux les plus marqués vont vers les femmes. Aurore explique les formes de corps qu'elle trouve les plus attirantes en fonction des sports pratiqués.

Aurore : [...] Le corps d'une fille est quand même magnifique [rires] mais bon.

C.P: Ouais, du coup tu trouves le corps d'une femme plus beau que celui d'un homme? Ou pareil? Ou du coup c'est pas les mêmes choses?

Aurore: Je regarde pas tout à fait les mêmes choses, mais j'ai tendance à préférer regarder le corps d'une femme. Parce que, bon j'aime beaucoup les corps musclés, donc en général, chez les mecs c'est ça que je regarde. Mais heu, mais une fille je trouverai ça toujours dix mille fois plus joli qu'un homme pareil quoi. [...] natation, elles ont des épaules trop, trop développées par rapport au reste de leur corps finalement. [...] gym, j'aime pas tant que ça parce qu'elles sont trop fines en fait et elles ont presque des corps d'ados. Et ça j'aime pas du tout. [...] Surtout pas lancé de poids [rires]. Non j'dirai heu, ouais course à pieds elles sont pas mal. [...] j'dirai grimpeuse. Escalade c'est pas mal. Les planchistes. Et les escrimeuses sont en général pas mal du tout.

---

<sup>312</sup> *Ibid.*

C.P: Ouais. Du coup ça fait travailler tout, c'est du cardio donc ça...

Aurore: Ouais, c'est ça. Donc y a tout qui prend et, et en général ça fait aussi des belles fesses [rires].

(« Grande école », doctorat de physique)

Les goûts et dégoûts d'Aurore pour certaines formes de corps se rapportent à des goûts et dégoûts pour des silhouettes de classe. Comme le rappelle Dieter Vandebroek, « les différentes classes sociales ont une probabilité très inégale d'incarner la définition dominante du physique idéal masculin ou féminin. »<sup>313</sup>. Ainsi, l'exclusion des lanceuses de poids écarte un corps gros et massif comme support de ses possibilités amoureuses, tout comme la mise à distance des corps de nageuses et des gymnastes rendent les corps avec des différences de proportion inintéressants. Aurore préfère les femmes qui ont des physiques de grimpeuses ou d'escrimeuses, caractérisés par un corps plutôt sec et une musculature présente, sans être volumineuse, rendant cet effet « élancé » qu'elle aime regarder.

Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique) pratique l'escrime, dont elle dit en plaisantant qu'elle n'a « pas choisi ce sport pour rien », mais parce qu'il forme, selon elle, une silhouette avec les proportions qu'elle trouve les plus belles, en plus du fait que ce serait dans ce sport que l'on trouverait « les plus belles filles ». Aurore, tout comme Laura (« grandes écoles », doctorat de physique, professeure physique chimie en collège et lycée) est mince et possède un corps légitime, or, « les différents groupes sociaux ne sont pas pareillement armés pour imposer leur propre « capital physique » comme la norme. [...] les divisions de classe structurent la perception qu'ont les agents sociaux du corps des autres et [détermine] le degré « subjectif » de satisfaction et de confiance qu'ils tirent du leur. »<sup>314</sup>

Par ailleurs, le surpoids semble être une caractéristique moins rédhibitoire dans l'attrance amoureuse et physique pour Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique) qu'il ne l'est pour Laura (« grandes écoles », doctorat de physique, professeure physique chimie en collège et lycée). Toutefois, la possibilité d'être attirée par quelqu'un en surpoids est conditionnée au fait que la personne ne déteste pas son apparence physique, soit à l'aise avec sa morphologie, ait une santé qui lui permet d'exercer une activité physique et porte des vêtements qui modèlent son corps de façon à rendre apparentes les parties dont la forme entre dans les normes corporelles malgré le surpoids :

C.P: [...] Des choses aussi physiquement qui pourraient te, te rebuter, chez tes partenaires? Ou que tu trouverais pas attirants... est-ce que le poids c'est important du coup? Le surpoids.

---

<sup>313</sup> *Ibid.*, p 28.

<sup>314</sup> *Ibid.*, p.26

Aurore: Non, j'suis assez tolérante là-dessus. Non j'suis pas. Enfin j'dis tolérante, c'est pas une tare non plus mais. Heu j'aime beaucoup les sportifs quand même, donc du coup ça implique pas trop de surpoids. Ouais, il faut être capable de faire du sport donc heu. [...] après y a des gens que je trouve magnifiques et qui ont beaucoup de surpoids pour les normes actuelles et après voilà. J'explique pas, mais c'est comment la personne gère son corps en fait. [...] C'est quelqu'un qui rayonne, enfin qui rayonne de vie, qui est hyper énergique heu. Oui certes elle a, elle est un petit peu bien en chair, mais elle le vit bien, ça l'empêche pas de mettre heu des vêtements qui lui vont bien, qui la moulent par endroits. Elle sait mettre son corps en valeur en fait. Et elle a pas du tout besoin d'être, elle a pas de besoin de faire un régime ou autre moi je la trouve magnifique comme elle est quoi.

(« Grande école », doctorat de physique)

Or, « L'écart entre le corps qui "est" et le corps qui "devrait être" a d'importantes conséquences sur la façon dont les agents sociaux vivent leur corps et, en particulier, sur leur capacité à projeter une image d'autosatisfaction. »<sup>315</sup>. Ainsi, toutes les femmes ne sont pas également socialement disposées à trouver leurs corps légitimes, notamment lorsqu'elles sont considérées en surpoids selon les nomenclatures médicales actuelles. Dieter Vandebroek note également que la satisfaction de son corps (forme et poids) est plus répandue au sein des femmes des classes supérieures et diminue lorsque l'on descend dans l'espace social. Ces résultats<sup>316</sup> nous amènent à faire l'hypothèse que le sentiment de légitimité corporelle est un rapport à soi plus fréquent dans les classes supérieures et qu'ainsi, les façons de faire avec son corps qu'Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique) trouve belles ne se répartissent pas au hasard dans l'espace social. Aimer des personnes en surpoids qui « gèrent [leur] corps » en s'habillant de façon à le « mettre en valeur » est une préférence qui peut écarter les milieux populaires des possibles amoureux.

### **1.3.2. Les femmes les moins assurées de leur légitimité : un goût pour des façons de penser socialement situées.**

Les femmes enquêtées, pour lesquelles le physique a peu d'importance dans l'attraction amoureuse, occupent des places sociales moins légitimes qu'Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique) et Laura (« grandes écoles », doctorat de physique, professeure physique chimie en collège et lycée). Julie (« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée) et Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée) n'ont pas réussi le concours d'entrée en « grande école » et y sont entrées sur dossier. Cela a pour conséquence qu'elles ne disposent pas du statut d'élève fonctionnaire et ne touchent pas de salaire pour conduire leurs études. Elles ont connu des échecs en ne réussissant pas l'agrégation, lorsque leurs amies et compagnes élèves

---

<sup>315</sup> VANDEBROECK Dieter, « Distinctions charnelles Obésité, corps de classe et violence symbolique », *op.cit.*, p. 14 à 39.

<sup>316</sup> *Ibid.*

fonctionnaires l'ont réussie. Sophie (« grandes écoles », master 2 de littérature, professeurs en collège et lycée) est élève fonctionnaire et a réussi l'agrégation, mais, en s'engageant dans des études de lettres elle a déçu les attentes familiales de son père ingénieur qui avait intégré l'X et attendait de sa fille qu'elle fasse de même. Cette décision d'orientation a causé de nombreuses disputes familiales et a été perçue comme un déclassement social par une partie de sa famille. Julie et Sophie ont subi des viols et Sabrina qui était en surpoids plus jeune a été l'objet de mises à l'écart régulières. Leur place au sein de l'école et les heurts connus dans leurs parcours individuels concourent à produire des goûts amoureux moins marqués par l'importance du physique. Nous faisons l'hypothèse que la légitimité et l'assurance des premières les amènent à une perception élargie de leurs possibles amoureux, lorsque les secondes, relativement plus dominées, perçoivent un domaine d'extension des possibles amoureux plus limité.

C.P : Ouais. Ok. Et physiquement tu as eu des goûts particuliers ?

Sophie : Et ben ça non.

C.P : Ou des dégoûts aussi prononcés entre guillemets. Des choses qui physiquement pouvaient être réhébitoraires chez des partenaires ou des conjoints ?

Sophie : Heu non. J'ai pas du tout de... après j'ai pas eu non plus heu des milliards de partenaires mais dans, globalement y a pas tellement de points commun entre heu. Enfin il doit y en avoir mais heu... Je pense pas que... non j'ai pas de type ou de... [...] Et réhébitoraire non, 'fin... Je sais pas, j'ai jamais réfléchi. [...] parce que les personnes qui m'attirent pas font pas partie des possibles.

(« Grande école », master 2 de littérature, professeurs en collège et lycée)

N'ayant eu qu'une relation amoureuse avec une femme, Julie (« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée) ne sait dire ce qui l'attire chez les femmes et hésite sur les caractéristiques physiques qu'elle préfère chez de possibles conjoints :

C.P : Du coup plus chez les filles ?

Julie : En fait Sophie est la seule fille avec qui je suis sortie donc c'est un peu difficile.

C.P : Ouais.

Julie : Mais bon, chez les garçons et chez les filles c'était peut-être plus le... élané.

C.P : Ouais, grand et un peu musclé, des trucs comme ça ?

Julie : Ouais. Après j'sais pas parce qu'en même temps j'ai beaucoup trainé dans le milieu du rugby. Les carrures du rugbyman me choquaient pas, 'fin... [Silence]. J'sais pas trop. C'est un peu difficile les qualités et les défauts là [sourire]. [...] ben de manière générale, heu je pourrais dire que j'aime les personnes un peu grandes et élanées. Mais heu... mais... 'fin j'sais pas, ça m'arrête pas du tout quoi. 'fin le physique va pas être réhébitoraire. Même si après comme tout le monde je vais plus vers des personnes qui m'plaisent physiquement que...

(« Grande école », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée)

Si le physique compte, sans qu'elles arrivent à expliciter leurs dégoûts dans ce domaine, ces femmes pointent toutefois que les caractéristiques les plus importantes à trouver chez leur conjointe se portent sur des façons de penser et des manières d'être.

C.P : Est-ce qu'il y a des qualités qui sont très importantes à trouver pour toi chez un conjoint ou une conjointe ? Sur quelqu'un avec qui t'es en couple.

Julie : Qualités heu... ne pas être raciste. Enfin, ouais, durant ma scolarité j'étais choquée quand j'ai découvert le racisme en fait. J'étais traumatisée quand j'suis arrivée en seconde. Non après heu... enfin je dirai c'est plus les clichés sur les arabes de banlieue qui foutent le bordel. Etant donné que j'étais justement dans un collège de jeunes de banlieues, je voyais très bien que c'était pas lié à l'origine mais à la situation sociale quoi.

C.P : Ouais.

Julie : Donc heu, ouais. Après heu sur les qualités, j'sais pas.

C.P : Ou à l'inverse, des défauts qui seraient complètement rédhibitoires pour toi, pour heu, chez quelqu'un.

Julie : Quelqu'un qui crie beaucoup. [Rire] vraiment j'ai du mal à définir des qualités et des défauts.

(« Grande école », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée)

C.P : D'accord. Et pour revenir sur les. Je t'ai posé la question, est-ce qu'il y a des qualités qui sont importantes chez tes conjointes au niveau intellectuel, par exemple est-ce que t'accorde une importance heu, je sais pas heu... aux mêmes goûts culturels, ou à certains activités, ou c'est pas ?

Sophie : Pas tellement ça parce que... moi j'aime bien être avec des gens qui sont tout comme moi tout le temps, donc heu... 'fin, au contraire, je trouve ça plutôt chouette d'être pareil, d'être avec quelqu'un qui a pas le même heu, les mêmes références culturelles, ni les mêmes heu... intérêts, 'fin. Moi je sais pas, je sais qu'avec Julie heu, de fait elle fait des sciences, moi je fais des lettres, ça paraît un peu gros, mais au bout d'un moment ça fait une différence et on a pas du tout heu, on a pas forcément les mêmes goûts à la base mais on se retrouve sur des choses, donc heu... ouais moi ça me pose pas de problème. Au contraire, j'aime bien avoir heu un peu mes trucs qui restent à moi et pas être tout le temps obligée de, pas de tout partager, mais que... c'est bien d'être un peu différent aussi. Sinon on s'fait chier

(« Grande école », master 2 de littérature, professeurs en collège et lycée)

C.P : Y a d'autres choses dans la relation de couple du coup que t'attends, 'fin au niveau aussi de, d'échanges heu, 'fin entre guillemets intellectuels ou moral ? Ou dans la relation affective heu.

Sabrina : Ah ouais. Ben heu, en fait avec Manon, ce que j'avais jamais trouvé avant c'était vraiment heu, c'est vraiment, en fait on parle beaucoup, mais vraiment y a un échange sur tout heu. Donc ça j'imagine que c'est aussi le fait qu'on se soit rencontrées à l'ENS, que heu, on fait la même chose hein. On est orientée vers la recherche heu. On a heu, les mêmes curiosités pour plein d'sujet et ça ben... [...] on discute vraiment. Y a des échanges et on peut passer des heures à parler heu. D'un, d'un sujet. D'un sujet d'actualité. Le, le mariage gay ben on en a beaucoup parlé. Parfois on n'est pas d'accord, mais y a jamais de... c'est, c'est hyper enrichissant quoi. [...] Et puis en plus heu, on est, enfin moi je sais qu'elle va m'aider pour mes recherches ultérieures. Dix-septième toutes les deux, moi je vais essayer de m'appuyer beaucoup sur l'histoire, et ça c'est pareil, j'ai jamais heu... connu heu.

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée)

Les caractéristiques intellectuelles et psychiques que Manon (« grandes écoles » doctorat d'histoire), Julie (« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée) et Sophie (« grandes écoles », master 2 de littérature, professeurs en collège et lycée) attendent concernent des façons de penser liées à des postures intellectuelles, savantes et politiques corrélées à une dotation importante en capital culturel et scolaire. Elles trouvent ces caractéristiques chez des femmes qui comme le dit Sophie sont « comme elle », leur ressemblent socialement.



Tous les goûts, y compris amoureux, sont des goûts classés et classant<sup>317</sup>, même si dans le cas des femmes des « grandes écoles » nous avons pu constater une différenciation moins observée que dans le cas des hommes des grandes écoles, elles ont des goûts amoureux similaires aux individus appartenant aux parties de l'espace social qu'elles fréquentent, les classes supérieures. Cette hétérogénéité se comprend dans la moindre homogénéité sociale et des différences dans les parcours individuels de ces femmes, qui seront analysés dans les chapitres 6 et 8.

#### **1.4. Les goûts amoureux des hommes militants : des critères physiques de sélection qui concourent à l'homogamie sociale.**

Afin de traiter la question de la teneur des goûts amoureux sur le terrain militant, nous avons choisi de nous concentrer sur les hommes, et de traiter cette question pour les femmes au sein du chapitre 8<sup>318</sup>. La population des hommes recrutés sur le terrain associatif est hétérogène socialement. Elle contient des hommes de milieux populaires (ouvrier, employés, apprenti coiffeur préparant un CAP), qui fréquentent les associations soit par intérêt pour le militantisme, soit de manière festive, à distance du militantisme et pour rechercher des sociabilités homosexuelles ; des hommes appartenant aux professions intermédiaires (comptable, fonctionnaire catégorie B, employés) ; ainsi que des classes supérieures (ingénieur, professeur de collège/lycée, étudiant en doctorat). Les hommes appartenant aux classes moyennes et supérieures sont les plus investis dans le travail militant.

Concernant ces hommes, le militantisme retravaille les divisions de classe dans l'attrance amoureuse. Ainsi, dans les jugements de goûts à propos de possibles partenaires, nous retrouvons des goûts de classe, comme pour les autres populations enquêtées, en même temps qu'ils sont retravaillés par l'espace militant. Ici encore, ce sont les caractéristiques physiques qui permettent de reconnaître par corps l'appartenance sociale des hommes rencontrés, et qui président à l'attrance pour les hommes. Par exemple, Sébastien (baccalauréat professionnel, comptable, employé) a une forme de conscience de la diversité sociale existant

---

<sup>317</sup> BOURDIEU Pierre, *Question de sociologie*, op.cit.

<sup>318</sup> Afin de les aborder sans les détacher des processus de socialisation qui les transforment et produisent leur déplacement dans l'espace du genre — nous n'oublierons pas de procéder à leur mise en espace social —. Les analyser dans cette partie conduirait à les exposer sans principes unificateurs, en individualisant les enquêtées, car elles ont toutes des goûts amoureux différents. Autrement dit, l'hétérogénéité de leurs goûts est trop importante pour être exposée sans leur processus de construction, car le point commun de ces femmes, appartenant aux classes moyennes et supérieures, est d'avoir connu des processus de socialisation de transformation des goûts qui ne concernent qu'elles (et les femmes des « grandes écoles »).

au sein de la population homosexuelle, qu'il reconnaît au travers des pratiques vestimentaires qui deviennent alors indicatrices des formes de masculinités :

Sébastien : Donc heu, non mais l'apparence, mais j'pense que je trahirais pas en disant que heu, dans la communauté, encore une fois sans parler de communautarisme, c'est quand même, quelque chose qui est vachement marqué quoi. Plus que chez les hétéros. Et du coup ça, ça cloisonne des catégories, donc heu ben heu, ceux qui vont s'habiller un peu, qui on beaucoup de barbe et qui vont s'habiller un peu, des, enfin, chemise à carreaux, des pantalons, enfin des jeans mais surtout pas serrés parce que ça fait, ça fait trop tapette, machin, pour accentuer leur côté super viril, machin, nanana, t'as ceux qui vont mettre des trucs heu vraiment heu large, des pantalons avec plein de poches parce qu'ils aiment pas du tout ce qui est slim, ce qui est machin et tout ben ça, ça cloisonne quand même les codes vestimentaires. Mais je trouve plus que, plus que chez les autres quoi [(les hétéros)].

(Terrain militant, employé comptable)

Les « cloisonnements », dont parle Sébastien, orientent l'attraction et la répulsion physique envers les hommes et déterminent la possibilité ou l'impossibilité d'entamer une relation de couple. Ils sont aussi des signes de formes de masculinité dont il est souhaitable ou non de se rapprocher ou d'y être associé. En outre l'espace militant masculin tend à renforcer les clivages par un codage plus « strict » des pratiques vestimentaires et des façons de se tenir par corps.

Nous retrouvons ici la norme sociale de l'assortiment des couples. Sébastien, est attiré et souhaite être en couple avec des hommes physiquement proches de sa stature. L'écart de poids et de taille ne doit pas être trop élevé, que ce soit par le haut ou par le bas. Et, de la même manière, l'homme doit avoir une manière de se vêtir proche de la sienne. Nicolas Herpin met en évidence la norme sociale de l'assortiment du couple pour les couples hétérosexuels, avec le fait que l'homme doit être plus grand que la femme sans que l'écart de taille ne soit ni trop élevé ni trop faible<sup>319</sup>. Cette norme de l'assortiment de couples se retrouve dans les couples homosexuels du milieu associatif ; sous des modalités différentes, avec peu d'écart de taille, de style vestimentaire, de corpulence :

C.P : [...] Et du coup ça doit pas être simple, enfin que ça doit, ça influence beaucoup sur les rencontres en fait...

Sébastien : ah ouais, mais je suis très exigeant par rapport à ça justement. Enfin je, j'peux pas me voir avec quelqu'un qui s'habille avec un jean qui est deux fois trop grand pour lui parce que justement il assume pas de porter des choses qui mettent en valeur ses, alors qu'il a pas forcément des grosses hanches ou un gros cul, mais, il veut pas quelque chose qui le moule un peu machin, du coup il va prendre un truc, une taille plus haute parce qu'il se sent pas à l'aise dans, mais ça j'veux dire heu, si tu fais un trente quatre tu portes du trente quatre, tu portes pas du trente six. Si tu fais du trente six tu portes pas du trente huit et ainsi de suite quoi. Enfin c'est, j'sais pas quoi.

---

<sup>319</sup> HERPIN Nicolas, « La taille des hommes : son incidence sur la vie en couple et la carrière professionnelle », *Economie et statistique*, n°361, 2003.

Sébastien : [...] Mais a contrario quelqu'un qui est vachement looké heu, enfin heu, enfin j'sais pas, qui a un look très affirmé machin, j'vais pas me sentir à l'aise non plus quoi.

C.P : Ouais. Mais là c'est quoi qui te...

Sébastien : Ben j'sais pas. Il m'renvoie heu, il m'renvoie dans, dans la face que j'suis pas heu, que j'suis pas assez bien habillé, ou assez bien pour, pour lui plaire quoi. Et du coup j'ai un peu l'impression que c'est ce qu'il se passe quand tu marches dans la rue avec la personne et que du coup forcément y a une comparaison qui se fait instinctivement et du coup heu enfin j'sais pas. Pour autant ça m'gêne d'être avec quelqu'un d'un côté qui ressemble à rien. Heu.

C.P : Mais carrément, ça te gêne ?

Sébastien : Ah oui ! Ah oui. [...] j'pourrais pas sortir enfin sortir heu, avec une relation vraiment quelqu'un si son, ou enfin, je sais pas en même temps. Je sais pas quelle place j'accorde heu, je sais pas si ça pourrait complètement remettre en cause la relation, toujours est-il que si heu, si il a un bon look. Si il s'habille en tout cas de façon... convenable heu ça compte. Enfin ça me séduira plus. Ca a un bon poids on va dire.

C.P : Et au niveau de la corpulence ?

Sébastien : ... [Retiens un rire] Là c'est pareil hein. [Rires]

C.P : [Rires] Vas-y heu...

Sébastien : Non, non, mais j'suis heu, c'est-à-dire que j'suis pas heu, j'peux pas être avec quelqu'un qui a de l'embonpoint quoi. C'est-à-dire que heu, pourtant heu, mes copains heu que j'ai eu ils avaient un peu de ventre mais c'était vraiment léger. Et des p'tits heu, enfin ce qu'on appelle des petites poignées d'amour. Mais par contre heu quelqu'un qui fait heu, 1m60 et 80 kilos, j'pourrais pas quoi. J'pourrais pas... J'suis honnête hein !

C.P : Oui, oui, non mais.

Sébastien : J'suis honnête, c'est-à-dire que heu, déjà j'trouve que la différence entre deux, ça va être heu vraiment, enfin quelque chose [rires] enfin Laurel et Hardi quoi. C'est un peu ça heu [rires]. Si fait un mètre soixante, donc du coup il fait dix centimètre de moins que moi, mais il fait trois tailles de plus que moi heu, non. Non, non c'est pas possible. Donc j'sais pas il faut quelqu'un heu, mais après heu, quelqu'un, j'veux dire, qui fait ma taille mais qui fait heu, quinze kilos de plus que moi ça m'dérange pas quoi. Après heu, heu, un mètre quatre-vingts dix c'est pareil quoi, j'me vois pas à côté de quelqu'un qui fait un mètre quatre-vingt dix quoi. Enfin j'sais pas. J'aimerai être avec quelqu'un qui me ressemble, sans pour autant que ce soit mon jumeau. Enfin si il est taillé comme moi machin bon, qu'il s'habille un peu comme moi bon.

C .P: Et s'il est plus petit qu'toi ?

Sébastien : Moi ça me dérange pas. Enfin pas non plus un mètre cinquante cinq mais heu, enfin je fais un mètre soixante dix, alors je suis déjà pas dans la moyenne garçon proche d'un mètre quatre-vingt. Donc j'suis déjà p'tit. Heu... Moi ça me dérangerait pas mais [rires], non un mètre cinquante cinq non. Non, non.

Les enquêtés adaptent leur exigence physique à ce qu'ils perçoivent de la leur. Ainsi, Ludovic (BTS, profession intermédiaire), qui explique qu'il n'est pas « un top model », a des exigences d'apparence physique chez ses partenaires qui ne sont pas d'une exigence inflexible, car il ne correspond pas aux critères de beauté des mannequins :

Ludovic : Et puis non après c'est un aspect général, c'est pas... j'ai pas de type particulier... Mais il faut pas qu'il ait un troisième œil au milieu du front [rires]. Qu'il soit... faut que ce soit... ouais moi j'suis pas un top model non plus, on est comme on est... mais y'a un minimum conventionnel, un minimum syndical [rires]. [...] Lui [un homme dont il parle précédemment dans l'entretien et dont il aime la compagnie], j'pourrais pas, parce qu'il a une démarche bizarre, voilà [rires].

C.P : Il marche comment ?

Ludovic : Ben il fait des petits pas, on dirait... tu sais comme des japonaises, ou des petites chinoises... Mais non, même physiquement, il me plaît pas... il a du bide, j'aime pas ça... Donc voilà... le minimum. Mais je sais que je veux quelqu'un de plus âgé que moi [...]. Pas beaucoup plus, quarante-sept ans, en soit ça me gêne pas... après y'a l'aspect général. Mais mon ex, il était beaucoup plus jeune que moi, et c'était toujours moi qui était obligé de le porter, et d'assumer beaucoup de choses... Et ça moi j'veux pas le faire, j'ai envie de déléguer...

C.P : Ouais, t'as envie que ça soit un petit peu l'inverse, et qu'on prenne soin de toi quoi

Ludovic : Voilà, qu'on prenne soin de moi, j'ai besoin de câlins moi, j'suis une petite chose... Mais cela dit, j'étais bien avec mon ex, mais c'était un peu la bohème quoi.

Les signes physiques qui éloignent les hommes de la « bonne tenue »<sup>320</sup>, comme la démarche « bizarre » qui évoque celle d'une femme racisée, et l'embonpoint sont ici des caractéristiques rédhibitoires à l'attirance amoureuse. Par ailleurs, les différences de physiques amènent les enquêtés à avoir des relations et des mises en couple avec des hommes appartenant à un milieu social proche du leur. Ainsi, comme pour les autres endroits du monde social étudié, l'espace amoureux du terrain militant apparaît fracturé par les fractions de classes.

Benoit a suivi des études littéraires, et est étudiant en licence de droit (issu des classes supérieures, dotées en capital économique et culturel). Tout au long de l'entretien, il s'est défini comme « peu viril », « sensible » sur un plan corporel en expliquant avoir une faible résistance à la douleur. Concernant ses pratiques culturelles, il s'est dit sensible à l'art et mentionne des pratiques que l'on retrouve tendanciellement plus chez les hommes de classes supérieures et les femmes (la lecture par exemple)<sup>321</sup>. Parmi les hommes avec lesquels Benoit a entretenu une relation de couple, il y a eu Steve qui avait environ huit ans de plus que lui et qui était en école d'ingénieur. Il mesurait la même taille que Benoit, mais était plus musclé que lui. Puis, il y a eu Simon qui est de quatre ans environ plus âgé que Benoit, a fait des études de biologie puis a passé le CAPES de biologie. Benoit le décrit comme « très grand » et « plutôt musclé ». Benoit a également entretenu une relation avec Olivier, qui a environ trois ans de plus que lui, a suivi une école de commerce et travaille chez Renault Trucks et « gagne bien sa vie ». Il a ensuite fréquenté Léo, qui lui ressemble physiquement (même taille et stature), a le même âge et a effectué des études de lettres. Benoit a fréquenté une majorité d'hommes dont les ressources et caractéristiques culturelles sont proches des siennes.

S'il ne porte pas de jugements fortement négatifs sur ses relations, c'est sur Steve, qui a une origine sociale plus basse que la sienne qu'il est le plus critique. Steve passait son bac au

---

<sup>320</sup> HERPIN Nicolas, « La taille des hommes : son incidence sur la vie en couple et la carrière professionnelle », *op.cit.*

<sup>321</sup> OCTOBRE Sylvie *et al.*, *L'Enfance des loisirs. Trajectoires communes et parcours individuels de la fin de l'enfance à la grande adolescence*, La documentation française, 2010.

moment où Benoit l'a connu. Ce dernier le décrit comme « un cas social en fait », avec lequel être en couple était « un peu fatiguant à force. Il faisait, en fait il a été mineur émancipé sous la tutelle du ministère de l'Intérieur heu, un peu, enfin... un peu limité quoi. Mais le truc c'est que on sentait que c'était plus un gâchis qu'autre chose parce que il avait les capacités, il a les capacités d'être pas idiot et c'est juste qu'il lui a manqué à la fois les bases et un cadre familial quoi. Et heu, du coup heu, quand tu le vois maintenant t'as l'impression qu'il est un peu limité ». Ainsi Benoit met à distance un homme, selon lui, « limité » et aux capitaux scolaires et culturels moins importants que les siens.

Pour les enquêtés appartenant aux classes supérieures, comme pour les hommes des « grandes écoles », les hommes efféminés sont mis à distance. Ici cependant, le militantisme retravaille le rapport aux hommes dits « efféminés ». Les valeurs de non-discrimination et non-stigmatisation des hommes homosexuels s'appliquent particulièrement envers les hommes qui ont des façons d'être et de faire perçues comme ressemblant à celles des femmes. Ainsi, Benoit explique qu'il n'est, ni physiquement ni amoureuxment, attiré par des hommes « efféminés » :

C.P : Ça te plaît pas amoureuxment, physiquement, ça te plaît pas [Les hommes plus « efféminés » que lui] ?

Benoit : Peut-être que ça m'arrivera, je sais pas. Moi je cherche plus une figure plus masculine que moi donc ça peut pas m'attirer en fait.

L'absence d'attrance pour ces hommes aux masculinités considérées comme « moins viriles » se dit de façon moins violente que ne le font les hommes des « grandes écoles » enquêtés, sans mettre en cause leurs propriétés intellectuelles et rapports à la culture légitime et académique. Lorsqu'il s'agit de porter des jugements amoureux sur les hommes, ceux-ci sont basés sur les formes de masculinité qui transparaissent par corps. Ainsi Benoit s'étalonne, ainsi que ses partenaires sur une échelle de la masculinité qui va du « féminin » au « masculin ». Michael Pollack rappelait à quel point les codes vestimentaires étaient importants pour la drague : « On comprend alors l'importance des signaux de reconnaissance et des mises en scène. [...] Des signes extérieurs indiquent les goûts sexuels du moment. Par exemple, le jeu des clefs ; les clefs portées au-dessus de la poche arrière gauche d'un jean indiquent une préférence pour un rôle actif, à droite pour un rôle passif. Il en est de même d'un mouchoir qui sort d'une des poches arrière du pantalon. Outre le rôle actif ou passif indiqué par le côté, la couleur du mouchoir symbolise l'activité recherchée : le bleu clair les pratiques orales, le bleu foncé la sodomisation, le rouge vif la pénétration par le poing, etc. »<sup>322</sup> Si au moment de l'enquête ces

---

<sup>322</sup> POLLAK Michael, « L'homosexualité masculine ou le bonheur dans le ghetto », *Une identité blessée*, op.cit., p.185-186.

signes vestimentaires ne sont plus les mêmes, le corps et la coupe des vêtements (jean slim, ou droit, chemise cintrée ou simplement ajustée, forme de la coupe de cheveux, port de la barbe ou visage glabre, etc.), sont des indicateurs des formes de masculinité et des possibles préférences amoureuses et sexuelles<sup>323</sup>.

Par ailleurs, les amants, avec lesquels Benoit a eu les relations qui se sont le plus mal passées, et sur lesquels il porte des jugements négatifs, se sont déroulées avec des personnes qui ont une origine sociale moins élevée que la sienne, et qui présentent une forme de masculinité loin des masculinités bourgeoises que l'on a étudiées<sup>324</sup>. Si la critique de classe sur les hommes « efféminés » est levée grâce aux socialisations militantes parce qu'elles changent le rapport aux formes d'homosexualité, les attirances amoureuses demeurent des goûts de classe.

La première partie de ce chapitre avait pour objectif de mettre en espace social les goûts amoureux des populations enquêtées, autrement dit de relier les goûts et leur teneur aux positions sociales des individus les détenant. Nous retrouvons un résultat similaire aux enquêtes sur le choix du conjoint<sup>325</sup> : les enquêté.e.s aiment des personnes socialement proches d'elles ou eux. Comme les goûts pour certaines qualités recherchées chez les conjoint.es ne sont pas répartis au hasard dans le monde social, la règle de l'homogamie sociale prévaut. Par ailleurs, appartenance sociale et apparence physique sont indéfectiblement liées, le corps étant un des lieux de reconnaissance de l'appartenance sociale.

Les goûts des femmes enquêtées, toutes classes sociales confondues, sont moins marqués par l'importance du physique dans l'attirance amoureuse que ceux des hommes enquêtés. Les seules femmes pour lesquelles l'attirance physique est primordiale sont celles qui, parmi les enquêtées, ont des positions sociales les plus élevées et le plus de ressources scolaires et symboliques — sans que cela les empêche de connaître des situations de domination. Enfin, les jugements amoureux sont des jugements de classe qui reconduisent les oppositions et fractions de classe. Cependant, les critères d'attirance pour les partenaires ne sont pas suffisants pour opérer la mise en espace social des goûts amoureux. Il peut alors être intéressant d'y procéder en s'intéressant au rapport à l'amour et au couple.

---

<sup>323</sup> Nous développerons ce point spécifique dans le chapitre 7.

<sup>324</sup> COURT Martine, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, La Dispute, 2010.

<sup>325</sup> BOZON Michel, HERAN François, *La formation du couple*, op.cit.

## **2. Des conceptions de la vie amoureuse différentes selon la position sociale et le genre : inégalités et légitimation des individus par l'amour.**

Une des premières inégalités qui touche les individus concerne la légitimité à exister tels qu'ils sont<sup>326</sup>. Dans la société française il existe plusieurs institutions et domaines de pratiques qui ont pour effet de classer, séparer les individus et de leur accorder légitimité ou illégitimité sociale<sup>327</sup>. Les sociologues ont par exemple beaucoup étudié l'école, en ce qu'elle distribue les places sociales<sup>328</sup> et légitime des individus par l'attribution d'un diplôme, les séparant du reste de la population qui n'en a pas<sup>329</sup>. Cependant elle n'est pas la seule institution, ou domaine de pratique, qui est porteuse de légitimation des individus en leur donnant socialement raison d'exister tels qu'ils sont.

La culture est un autre domaine où les individus sont hiérarchisés, classés par les rapports qu'ils entretiennent à la culture légitime, ainsi que par leurs pratiques culturelles. Dans *Ceci n'est pas qu'un tableau*<sup>330</sup>, Bernard Lahire pousse plus loin les analyses sur les inégalités culturelles en détricotant les types de rapport sociaux qui les sous-tendent. Il démontre alors que, « contrairement à ce que prétendent les thèses sur le désenchantement du monde, le sacré n'a jamais disparu de notre monde, mais qu'il s'est différencié et s'est transformé au point de s'être rendu invisible. La magie sociale est omniprésente dans le domaine de l'économie, de la politique, du droit, de la science ou de l'art, autant que dans celui de la mythologie ou de la religion, car elle est l'effet d'enchantement produit par le pouvoir sur ceux qui en reconnaissent tacitement l'autorité »<sup>331</sup>. En repensant l'art et la culture, Lahire montre que « ceux-ci sont liés aux rapports de pouvoir et que, derrière l'admiration des œuvres, c'est la domination qui se fait jour »<sup>332</sup>. Ce sont des actes de magie sociale qui amènent à considérer un objet comme une œuvre d'art et à hiérarchiser les individus en fonction de leur rapport à cet objet.

Il existe d'autres domaines de pratiques dans lesquels il y a toujours un rapport magique monde et l'amour est l'un d'eux. Le vocabulaire de la magie, de l'inexplicable est régulièrement convoqué pour parler des attirances amoureuses, comme le « feeling », le sentiment de

---

<sup>326</sup> Ibid.

<sup>327</sup> BOURDIEU Pierre, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1982/43, p. 58-63.

<sup>328</sup> LAHIRE, Bernard, *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de l'« échec scolaire » à l'école primaire*, PUL, 1997; MILLET, Mathias et THIN, Daniel, *Ruptures scolaires. L'école à l'épreuve de la question sociale*, PUF, 2012.

<sup>329</sup> BOURDIEU Pierre, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, *op.cit.*

<sup>330</sup> LAHIRE Bernard, *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, La Découverte, 2015, p.76-77.

<sup>331</sup> Ibid., p.529.

<sup>332</sup> Ibid., p. 530.

chamboulement, le coup de foudre, attirance subite et inexplicable ; cela n'est pas sans rappeler les domaines où opèrent les formes de magie dans les sociétés sans Etat que sociologues et anthropologues « analysent les effets performatifs ou la force illocutionnaire de certains actes de langage dans les sociétés étatisées, le charisme des “grands hommes ”, le fétichisme de la marchandise, le mana, l'aura, le prestige, le sacré, la légitimité, l'enchantement, l'ensorcellement, ou bien encore les effets et les capitaux symboliques. »<sup>333</sup>. Nous nous rappelons d'Olivier (« grande école », master en physique) qui qualifie son petit ami dont il était amoureux d'« extrêmement charismatique » en expliquant qu'il attirait l'attention de toutes les personnes présentes lorsqu'il entrait dans une pièce. Ce charisme, comme ensemble de dispositions et caractéristiques valorisées et légitimées socialement, qui, passant pour extraordinaires et magnétiques dans l'attirance amoureuse que l'individu peut provoquer, n'en sont pas moins construites, est distribué chez des personnes dans des positions de domination, soit parce qu'elles sont dans le haut de l'espace social, soit parce que dans l'espace local elles possèdent des ressources particulièrement légitimes qui leur confèrent du capital symbolique. Si les propriétés sociales des individus ont des effets symboliques, de légitimité, au sens wébérien<sup>334</sup> au sein des institutions artistiques, culturelles, scolaires, juridiques, médiatique, et qu'il est un fait historique que « nos sociétés marchandes, étatisées, scolarisées, industrialisées et qui ont développé les sciences et les techniques, sont des sociétés tout aussi magiques que l'étaient les sociétés sans Etat, sans écriture ni écoles, sans marché ni industrie, sans sciences ni technologies très sophistiquées »<sup>335</sup>, elles n'en ont pas moins dans le domaine et les pratiques de l'amour. Nous verrons ainsi dans ce chapitre le cas de Valérie (terrain militant, fonctionnaire catégorie B) qui se présente comme bisexuelle et qui en pratique a plus de relations avec des hommes qu'avec des femmes. Si nous avons choisi de présenter son cas c'est parce que la magie du social existant dans le sentiment amoureux l'amène à rechercher des relations hétérosexuelles. La valeur que l'amour hétérosexuel lui apporte lui semble supérieure à celle que lui apporte les relations avec des femmes. Sa trajectoire est marquée par un très fort sentiment d'illégitimité dans le domaine amoureux à cause de ses caractéristiques physiques socialement dévalorisées qui font qu'elle ne séduit pas les hommes ayant des ressources physiques, culturelles, qu'elle trouve désirables et qui sont légitimes dans les espaces qu'ils

---

<sup>333</sup> LAHIRE Bernard, *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, La Découverte, 2015, p.76-77.

<sup>334</sup> WEBER Max, *Economie et société. Les catégories de la sociologie, tome 1*, Pocket, 2001.

<sup>335</sup> LAHIRE Bernard, *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, op.cit., p.77, 78.



fréquent<sup>336</sup>. Parvenir à recevoir de l'amour de ces hommes permet de la légitimer en tant qu'individu ainsi que dans ses manières d'être une femme. Aussi, pour Valérie, le fait d'être bénéficiaire et de se sentir redevable d'un sentiment amoureux exclusif est nécessaire à établir un sentiment de sécurité sociale et symbolique, alors que pour les enquêtés des classes supérieures, qui disposent de ressources sociales (physiques, culturelles, économiques, scolaires) plus nombreuses, l'attachement à un amour exclusif n'est pas nécessaire, et peut être remis en cause, car ils sont pourvus d'assez de légitimité pour se passer de l'amour comme pourvoyeur de reconnaissance sociale.

Ainsi, l'enquête permet d'observer des inégalités dans le fait de pouvoir se mettre en couple et de devenir redevable, ou non, de sentiment amoureux, en fonction de la position sociale et du genre. Ces inégalités résultent des effets magiques de la domination qui se déploie dans l'amour et le couple. L'amour, par la magie qu'il opère, tout comme les institutions scolaires, culturelles, mais sous d'autres modalités, produit des classements, des hiérarchies, entre individus que l'on peut aimer, ne pas aimer, entre ceux qu'il est enviable d'aimer par les effets symboliques que produit l'amour réciproque – permettant à l'individu d'obtenir une plus-value sociale – et ceux dont il est impensable de tomber amoureux, car leurs propriétés sociales ont des effets répulsifs. Les inégalités et rapports de domination, dans l'amour, fonctionnent d'autant mieux que le sentiment est considéré comme magique, inexplicable<sup>337</sup>.

C'est à l'analyse des inégalités et rapports de domination dans l'amour que cette partie de chapitre est consacrée. Pour poursuivre la mise en espace social des goûts amoureux de la population d'enquête et, après avoir vu qu'ils ne sont pas les mêmes dans l'homosexualité en fonction des caractéristiques et propriétés sociales des individus, nous allons voir que les rapports à l'amour et au couple, ne sont pas les mêmes non plus en fonction de la position sociale et du genre. Nous allons dans un premier temps, montrer les différentes formes et rapports à l'amour en fonction de la position sociale et du genre, puis montrer comment ces différences produisent des inégalités et rapports de domination dans le domaine de l'amour.

Kévin Diter l'a montré pour les enfants<sup>338</sup>, les socialisations aux sentiments amoureux ne sont pas les mêmes selon qu'on est un garçon ou une fille. Les filles sont plus socialisées

---

<sup>336</sup> BOZON Michel, HERAN François, *La formation du couple*, op.cit.

<sup>337</sup> « Le caractère hiérarchique et inégalitaire de la structure de distribution des ressources possédées ou des situations vécues existe indépendamment de la nature des relations effectives entre les individus et indépendamment de la manière dont ils se représentent ces relations ou dont ils les "vivent" », LAHIRE Bernard, *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, op.cit., p.68.

<sup>338</sup> DITER, Kévin, *L'enfance des sentiments: La construction et l'intériorisation des règles des sentiments affectifs et amoureux chez les enfants de 6 à 11 ans*, Thèse de doctorat de l'Université Paris-Saclay, février 2019.

aux sentiments amoureux selon des modalités que ne connaissent pas les garçons : le sentiment amoureux est placé du côté du féminin (les objets culturels, vêtements, sont marqués par la présence de l'amour – cœur, histoires dont les intrigues tournent autour des relations amoureuses, reproduction de ces histoires, discussion sur les relations amoureuses au sein de l'école -) ; les filles sont plus encouragées à s'intéresser et parler du sentiment amour, alors que les garçons sont moqués lorsqu'ils s'y intéressent et sont peu encouragés à en parler. Kévin Diter montre également que le sentiment amoureux est un sentiment de classe et que les garçons des classes supérieures sont ceux qui en parlent et s'y intéressent le plus, notamment en les comparant aux garçons de milieux populaires. À partir de ces résultats, nous pouvons ouvrir une analyse qui porte sur les formes d'attachements et de sentiments amoureux, et ce qu'elles produisent comme rapports sociaux.

Pour nous y atteler, nous allons mettre au travail empirique la notion que propose Eva Illouz<sup>339</sup>, qui, pour parler des inégalités au sein des relations amoureuses, utilise le terme de domination affective : « Je proposerais le terme de “domination affective”, qui s'exerce lorsqu'un camp bénéficie d'une capacité plus grande à contrôler l'interaction affective par un plus grand détachement, et bénéficie d'une plus grande capacité à opérer ses choix et contraindre le choix de l'autre »<sup>340</sup>. Si le travail d'Eva Illouz n'est pas toujours bien ancré empiriquement et ne se préoccupe pas des rapports de classes, avec une impression d'essentialisation des hommes et des femmes, il a le mérite d'aborder la question des inégalités dans les relations amoureuses. Sur la question des inégalités et des rapports de domination dans les relations amoureuses, Marie-Carmen Garcia a montré de manière plus empirique comment les relations adultères en sont empreintes<sup>341</sup>. Nous avons observé des résultats similaires sur notre terrain. Parce que les enquêtés n'ont pas le même rapport à l'amour et ne disposent pas de la même légitimité sociale à prétendre aux différentes formes d'amour, des inégalités d'accès à l'amour et aux types de relations souhaitées se dessinent selon la position sociale et les ressources affectives, intellectuelles, scolaires, économiques et physiques dont disposent les individus.

---

<sup>339</sup> ILLOUZ Eva, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, Seuil, 2012.

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>341</sup> GARCIA, Marie-Carmen, *Amours clandestines : Sociologie de l'extraconjugalité durable*, PUL, 2016.

## **2.1. Les hommes du milieu militant : entre difficultés à trouver « l'amour » et production de délégitimation amoureuse de certains hommes.**

Le rapport à l'amour des enquêtés appartenant aux classes populaires et moyennes recrutés sur le terrain associatif (Christian, Ludovic, Loïc, Stéphane, Steve) se caractérise par un rapport ambivalent au couple. Ils souhaitent former un couple et déclarent « rechercher l'amour », mais se trouvent peu souvent dans des relations amoureuses qui correspondent à leur idéal amoureux. En effet, ils ont des critères très précis de ce que doit être le partenaire avec lequel ils pourraient vivre le « grand amour », et arrêtent une relation lorsqu'ils ne sont pas tous remplis. Par ailleurs, la fréquentation du lieu associatif, ainsi que celle de bars et boîtes de nuit, les inscriptions sur les sites de rencontre du type *Grindr*, conduisent à une multiplicité de rencontres possibles. Dans cet espace de relation, les hommes qu'ils évaluent comme partenaire potentiel peuvent être détaillés et triés sur des critères physiques, culturels et économiques. Ainsi, dans cet espace, où les choix amoureux sont nombreux de par l'importance des personnes présentes, et parce que c'est un espace de « drague », les enquêtés se trouvent en concurrence avec d'autres hommes aux propriétés sociales et physiques parfois plus valorisées (ou moins) que celles qu'ils possèdent. Les modalités et conditions de ces rencontres les amènent à des déconvenues amoureuses fortes qui leur font éprouver des sentiments de tristesse et de rejet, parfois forts, en même temps qu'ils exercent leurs critères de sélection sur d'autres partenaires potentiels.

Dans le discours des enquêtés, c'est « le milieu gay » qui empêche de « trouver l'amour ». Il y aurait un effet de lieu et de personnes homosexuelles, qui produiraient une impossibilité d'entamer des relations amoureuses stables. La mauvaise réputation du « milieu » repose sur l'idée que les hommes se concentreraient sur des rencontres uniquement de « consommation » sexuelle, faisant parfois semblant d'entamer des relations amoureuses pour obtenir un échange sexuel. Les possibilités de ces rencontres sont basées sur des normes physiques, de formes de masculinité et excluent ceux qui n'y répondent pas<sup>342</sup>. Or, si le « milieu » a bien des effets sur les relations amoureuses, il ne fonctionne pas comme un individu autonome et qui produirait cette difficulté à construire des relations amoureuses, mais les rapports à l'amour et aux autres des individus qui fréquentent ces espaces.

---

<sup>342</sup> Cette mauvaise réputation permet de faire la part belle aux idées naturalisantes, anti-homosexuel, et délégitimant l'existence de l'homosexualité et des personnes qui préfèrent avoir des relations avec des personnes de même sexe. Ce serait la preuve que les mœurs sont mauvaises et que la vie des homosexuels est basée sur le sexe, l'intérêt pour le sexe et qu'ils ne peuvent avoir de vie que dissolue.

Ludovic (terrain militant, comptable employé) adresse, par exemple, des critiques sévères « au milieu », dans la façon qu'ont les hommes de s'appréhender lors des rencontres. Il renvoie « au milieu » les façons d'être des hommes qu'il y a rencontrés, trouvant l'endroit superficiel, car les hommes jugent sur l'apparence physique, sans prêter intérêt à ce que serait l'essence de la personne, qui se reflèterait au travers de l'intellect :

C.P : Et pour revenir sur le milieu associatif, tu me disais aussi que les bars ça te plaisait plus trop aussi ?

Ludovic : Ah non mais j'ai jamais aimé ça moi... j'ai côtoyé ça à Paris... j'avais une vingtaine d'années, j'allais dans le Marais... très peu hein, pas non plus... moi je suis pas parisien, j'habitais en province donc... j'y allais de temps en temps, mais j'ai jamais trop aimé... j'te dis, cette façon de te regarder... T'es nouveau, donc tout de suite, t'as tous les regards... J'me souviendrais toujours, j'suis rentré dans un bar, t'as tous les gays dans le bar qui font... Puis t'as l'impression d'être déshabillé en deux secondes...

C.P : Ouais, pour voir si t'es bien, pas bien...

Ludovic : Ouais voilà, et puis on t'mate, on te mate... et on a qu'une envie, c'est de te consommer... Et puis ben merde, y'a pas marqué baise-moi... C'est un peu vulgaire, mais c'est ça. Et puis là, pendant quinze ans, j'ai pas côtoyé du tout ces milieux-là... et là je... je vois le XY, c'est... pff, ça m'intéresse pas, c'est superficiel... les gens ils se parlent, mais ils se connaissent pas, ils s'intéressent pas entre eux... Ils se critiquent tous... Ben voilà, reste chez toi quoi... 'fin ça m'intéresse pas. Ça m'intéresse pas, mais... et puis non, c'est trop superficiel.

(Terrain militant, comptable employé)

Ce que Ludovic (terrain militant, comptable employé) perçoit des hommes qu'il a rencontrés dans des lieux associatifs est une pratique qui consiste à juger les individus sur la base de l'apparence physique, sans cacher ses jugements. Nous nous rappelons le résultat de l'enquête sur le choix du conjoint qui montre que les hommes accordent plus d'importance au physique de leur partenaire que les femmes et que pour cette raison ils sont plus nombreux à faire l'expérience du coup de foudre<sup>343</sup>. Nous pouvons faire l'hypothèse que les socialisations des hommes hétérosexuels et homosexuels ne sont pas éloignées sur l'importance accordée au physique dans le choix du conjoint. Ludovic, les autres enquêtés et les hommes qu'ils rencontrent sont donc soumis à des examens physiques détaillés qui permettent à ceux qui les envisagent de les choisir, ou non, comme futurs partenaires sexuels et peut-être amoureux. Or, Ludovic n'apprécie pas ce rapport aux autres. Ce qui transparait dans son discours c'est son intérêt à être apprécié pour sa conversation et ses manières de penser. L'importance de l'apparence physique dans les relations entre hommes fait partie d'un rapport aux autres dans les relations amoureuses et sexuelles qui dénote une manière d'aimer propre à cet endroit de l'espace social.

---

<sup>343</sup> BOZON Michel, HERAN François, *La formation du couple*, op.cit.

Les enquêtés connaissent une tension entre leur désir d'amour et les conditions pratiques des relations amoureuses qu'ils connaissent. Ainsi, Ludovic (terrain militant, comptable employé) explique, « j'suis comme tous, je cherche l'amour... [Bruits] C'est compliqué hein, chez les mecs... » ; Christian (terrain militant, ouvrier) souhaite « de la tendresse » et parle régulièrement avec sa psychothérapeute des raisons qui l'amènent à cumuler les partenaires sexuels ; Steve (terrain militant, étudiant en psychologie) s'interroge régulièrement sur les raisons qui font qu'il ne parvient pas à former un couple ; et Stéphane répète fréquemment qu'il lui faudrait un mari, mais que ce soit quelqu'un « d'indépendant », qui ne « soit pas dans mes pattes tout le temps ».

Dans la pratique, les attentes concernant les formes d'amour que les enquêtés attendent (un amour fort dans lequel ils seraient aimés pour l'ensemble de leur être et qui leur permettrait d'avoir d'autres partenaires sexuels) se confrontent dans la pratique à un rapport à l'amour marqué par l'importance de l'apparence physique, dans un contexte où les rencontres possibles sont nombreuses, amènent à opérer des discriminations entre hommes, portant sur la forme du physique ou les formes de masculinité.

Ludovic (terrain militant, comptable employé) raconte qu'il est aisé de rencontrer des hommes et d'avoir des relations sexuelles, mais plus compliqué de commencer une relation de couple. Il remet en cause les hommes qu'il rencontre (« qu'est-ce qu'ils sont compliqués ») et leurs façons d'être – avoir une relation sexuelle et ne pas donner suite à la relation – qui rendrait plus difficile le début d'une relation amoureuse :

C.P : J'voulais te demander, si tu trouves que c'est difficile, pour les hommes [homosexuels de se mettre en couple] ?

Ludovic : Ah mais c'est clair. Mais parce que là je cherchais, mais... j'suis arrivé ici en octobre, et j'surveille aussi un peu par mon ex... j'me dis, il faut absolument que j'me trouve quelqu'un, mais c'est compliqué... qu'est-ce qu'ils sont compliqués...

C.P : Comment ça s'est passé, du coup, tes expériences quand t'es arrivé ?

Ludovic : Ah mais ici, c'est simple, c'est un coup et puis voilà, c'est fini. Les [habitants de la ville] sont un peu spéciaux, je trouve...[...] Et j'me dis que c'est pas là que je trouverais quelqu'un d'intéressant. Mais nulle part non plus [rires]. Parce que du coup, j'suis inscrit sur Badou, mais c'est la même daube... c'est la même chose que les bars... très superficiel.

(Terrain militant, comptable employé)

Ludovic est lui aussi doté de ce rapport à l'autre dans les relations amoureuses qu'il réproouve et qui rend compliqué d'entamer une relation amoureuse. Il explique ainsi, que lui, comme les hommes qu'il rencontre ont des critères de recherche de partenaire très précis, qui, s'ils ne sont pas remplis amènent à ne plus s'intéresser à l'individu rencontré :

Ludovic : Les gars ils sont comme moi, ils cherchent avec des cases, et tant que tu rentres pas dans la case... Y'a toujours un petit truc qui va pas... Là je sais que y'en a un qui est transi d'amour, il a sept ans de plus que moi, déjà ça, ça me gêne, mais il me plaît pas... Intérieurement, il me plaît beaucoup, mais physiquement il me plaît pas du tout. Donc on passe des bons moments, on discute beaucoup, il est très psy... il est un peu médium si tu veux, donc il a... une perception exacerbée, il est très dans les sentiments... et je sens qu'il m'envoie des gros... comme ça, qu'il a envie qu'on fasse des choses, mais moi j'ai pas envie, parce que...

C.P : Physiquement, il est comment ?

Ludovic : Physiquement il est... il fait son âge...

C.P : Ouais, ça déjà c'est pas... ?

Ludovic : Moi j'estime que je fais pas le mien, mais bon... après chacun... moi j'me donne pas quarante ans, sûrement pas... Et puis oui, il fait quoi, il fait un peu maghrébin, mais pas trop... J'sais pas, il a pas de type particulier, je sais pas...

(Terrain militant, comptable employé)

L'apparence physique qui ne plaît pas, alors même que les caractéristiques intellectuelles et morales attirent, est un élément rédhibitoire à la mise en couple, alors qu'il l'est moins pour les femmes ayant participé aux enquêtes de Bozon et Héran et aux femmes homosexuelles enquêtées appartenant aux milieux les plus dotés scolairement et culturellement. On constate que le récit de Ludovic est traversé de contradictions, entre ses conceptions, ses envies de forme de couple, ce qu'il fait en pratique, qui est guidé par son rapport amoureux aux hommes. Il se dit attaché au couple, à la fidélité, et aux relations qui permettent de « construire », en ne comprenant pas comment les « couples libres » peuvent être dans une relation amoureuse construite. Parallèlement, il explique qu'il a été infidèle à son compagnon pendant plusieurs années parce qu'ils n'avaient à son goût pas des relations sexuelles assez fréquentes.

Ludovic : J'en ai eu, une bonne surprise [avec les rencontres sur internet], mais tu construis rien quoi. Tu restes... voilà... le gay c'est un produit consommable [rire]. Alors combien t'en vois qui sont en couple libre... Ça veut dire quoi ça, les couples libres ? Ils sont ensemble, mais ils sont pas ensemble... Moi je comprends pas...

C.P : Ouais, toi t'es très... 'fin t'es attaché, du coup... à la fidélité...

Ludovic : Ben oui, mais je comprends quand même aussi, si c'est d'un commun accord, ils font ce qu'ils veulent... Mais je sais pas, après moi j'ai trompé aussi, donc... je dis pas...

C.P : Sur la fin de la relation, ou dans le cours... ?

Ludovic : Je crois que je l'ai toujours trompé en fait... Parce que ça marchait pas... sexuellement, ça marchait pas... Ben lui, si pendant six mois il se passait rien, ça allait... Y'a un moment où j'avais un peu faim quand même [rires]. Mais...

C.P : Vous aviez pas le même... les mêmes envies...

Ludovic : Ben non, non, il était pas... on était pas sur la même longueur d'onde là-dessus... En même temps, là il me quitte pour aller voir d'autres mecs... donc y'a un truc que j'ai pas compris. Pendant quinze ans, il a pas été demandeur, et il... et puis là il veut aller... avoir des expériences avec des mecs... donc j'ai pas compris. Peut-être qu'il a muri, je sais pas...

C.P : Et du coup quand... quand tu fréquentais d'autres personnes, tu arrivais à trouver ce que tu avais pas... ?

Ludovic : Ouais. [Rires] Ben celui avec qui il m'a grillé... parce que... à Paris, j'avais un régulier, il avait une vingtaine d'années, moi j'avais trente-cinq ans. Il était mignon comme tout, musclé, adorable comme tout, il était gentil comme tout... mais bon, on va rien construire avec, mais voilà, niveau... pour faire l'affaire, ça allait bien. Donc on se voyait régulièrement... et puis à Annecy, j'ai rencontré... pareil il avait vingt-sept ans, moi j'en avais quarante... et antillais... donc... t'imagines le mythe qui satellite autour de ça... donc je te confirme que oui, c'est vrai [rires]. Donc on s'amusait beaucoup. On se voyait quand on voulait, lui il avait son mec, moi j'avais le mien, on se voyait de temps en temps comme ça, et c'était très bien. Et c'est à cause de lui qu'il m'a grillé, parce qu'il est tombé sur un message de lui. Et j'ai pas nié, et j'ai dit, voilà... de toute façon, c'est de ta faute aussi, parce que t'as qu'à... être plus demandeur quoi. Et là, il m'a trahi, parce que en fait... Donc il m'a dit, j'te quitte, je t'aime plus... Ben écoute... j'lui ai dit, si tu m'aimes plus, ben voilà, on arrête. [...] Et là, je m'aperçois sur facebook que... il arrive pas à trouver... Il a mis un message sur facebook, c'était, je comprends pas que les gens ne savent pas ce qu'ils veulent. En gros c'était ça. Ben oui, on sait, de toute façon, il trouvera jamais... il va regretter, voilà, c'est tout, mais de toute façon c'est trop tard.

C.P : Il trouvera jamais quelqu'un de fidèle, tu veux dire ?

Ludovic : De fidèle, ou alors quelqu'un pour construire quelque chose. Pour construire quelque chose. Moi tous les gars qui pourraient être potentiellement intéressants pour moi, ils sont tous en couple.

(Terrain militant, comptable employé)

Ludovic rencontre des hommes qui ont des rapports au couple et à l'amour similaires au sien, marqué par un souhait fort de « rencontrer l'amour », et des critères de choix inflexibles qui empêchent un ajustement relationnel rendant possible le fait de vivre une relation amoureuse. Il est traversé par des tensions intra individuelles forte concernant ses attentes, la réalité de ses pratiques, qui ne sont pas conformes à l'idéal amoureux qu'il souhaite, ainsi qu'à la réalité des pratiques de ses partenaires. De plus son rapport à l'amour évolue selon son cycle de vie.

Le cas de Stéphane (terrain militant, assistant de consultant scientifique) présente un rapport à l'amour légèrement différent, mais qui contribue à rendre difficile les mises en couple amoureuses. Il est lui aussi traversé par des tensions – pourtant moins fortes que Ludovic – entre le type de relations qu'il souhaite, et pense ne jamais pouvoir atteindre, et la réalité pratique des rapports amoureux avec les hommes qu'il rencontre. Il raconte avoir été très attaché au sentiment amoureux et au fait de former un couple basé sur ce sentiment :

C.P : Tu disais que tu avais un côté très fleur bleue, c'était ?

Stéphane : Ah oui ça, mais sans mettre forcément de réalisation du truc, mais...

C.P : C'était quelque chose que tu attendais d'être amoureux ? Ou que tu recherchais ?

Stéphane : Oui ! Heu, c'est... et après au fur et à mesure heu, je, je, j'ai même été amoureux et heu ça m'a pas paru quelque chose d'aussi essentiel à ma vie.

(Terrain militant, assistant de consultant scientifique)

Au cours de sa trajectoire, le rapport à l'amour de Stéphane (terrain militant, assistant de consultant scientifique) s'est transformé pour devenir moins important dans les choses qu'il souhaite voir se réaliser. Néanmoins, il lui arrive régulièrement de dire qu'il cherche « un mari », mais qu'il en veut un qui soit « indépendant », « pas collant », « qu'il ait pas que moi », « qu'il ait sa vie », « mais qu'on puisse être ensemble, qu'il y ait de la tendresse et tout ». Pourtant, il croit impossible de connaître, dans l'avenir, une relation marquée par un sentiment amoureux qui débouche sur un couple. Malgré cela, il « prend la peine », une ou deux fois par an, de « tenter » un réel rendez-vous amoureux, hors de ses rencontres habituelles qui reposent sur un intérêt sexuel commun et débouchent sur une relation sexuelle. Au cours de sa trajectoire, Stéphane a connu un désenchantement dans son rapport à l'amour, et investit peu ce domaine :

C.P : L'amour du coup ? Est-ce que, 'fin est-ce que c'est quelque chose auquel t'attache de l'importance ?

Stéphane : Alors heu... j' considère ça comme du plus. C'est-à-dire qu'c'est pas, 'fin. Pour moi c'est pas un but en soit. Enfin le... enfin le, le amoureux, couple, tout ça, c'est vraiment pas un but en soit. Si ça arrive j'en serai très content, parce que c'est du plus, c'est du... C'est une autre façon de partager les choses. Mais après j'vais, enfin... si j'ai une vie sentimentale, enfin amicale heu... tout ça, assez riche pour pas y attacher un besoin viscéral heu... qui est... voilà, je cherche pas à tout prix, si ça vient c'est très bien, si ça vient pas, ça vient pas. C'est... [Silence]

C.P : D'accord. Et tu te rappelles si t'as toujours pensé ça ou si t'avais des moments où dans ta vie tu te disais que t'avais envie d'être amoureux ou que tu ressentais un besoin qui était très fort ou pas forcément ?

Stéphane : Heu, oui. Je, c'est un truc qui vient ponctuellement, mais, mais qui vient pas heu forcément pour des bonnes raisons. Qui vient parce que t'es un peu triste ou que... tu tu te sens, parce que t'as vu personne pendant trois semaines parce que t'as bossé comme un taré ou, ou n'importe. 'fin ça vient pas pour quelques heu... ça vient pour compenser, en compensation d'un manque ponctuel, ce qui est à mon sens est pas une raison.

(Terrain militant, assistant de consultant scientifique)

S'il attache peu d'importance à l'amour, il en attache une primordiale à la sexualité :

C.P : D'accord. Et la sexualité c'est quelque chose qui est important pour toi ou ?

Stéphane : [Très affirmatif] Oui, oui, c'est [rires], c'est quelque chose de très important [rires] oui [rires].

C.P : Plus que l'amour du coup ?

Stéphane : Ah beaucoup plus oui ! [Rires]

(Terrain militant, assistant de consultant scientifique) DUT gestion)

Ce fort intérêt pour la sexualité a des effets dans le rapport aux hommes qu'il fréquente. Dans le cadre de ces relations, il accorde beaucoup d'attention au physique de ses potentiels partenaires, dont il dit « pas la peine de connaître leur prénom ». Il a l'habitude de regarder les hommes et d'émettre des jugements sur eux afin de les classer selon s'il aimerait ou non avoir des relations sexuelles avec eux, ainsi que selon la nature des relations sexuelles. Il n'est pas



rare que lorsque l'on marche dans la rue avec lui, il commente tous les hommes qu'il croise (« lui, il sent la cochonne »). Il peut ainsi faire des distinctions entre les hommes qu'il trouve assez beaux pour coucher en missionnaire, ceux qui « pourraient faire l'affaire, mais en levrette pour ne pas le voir », et ceux qu'il ne trouve pas assez beaux ou attirants pour avoir une relation sexuelle.

Steve (terrain militant, étudiant en psychologie) fait partie des enquêtés qui ont encore un rapport enchanté à l'amour, en dépit du fait qu'il subisse les pratiques relationnelles des hommes qui entretiennent un rapport désillusionné ou qui n'attachent pas d'importance au sentiment amoureux. Il espère entamer une relation amoureuse et envisage ses rendez-vous et début de relation avec les hommes comme pouvant être le début d'une histoire. Le décalage entre ses espoirs et les pratiques relationnelles des hommes qu'il rencontre placent Steve dans des situations de domination affective. Il raconte une déception amoureuse qui illustre cela. Après un rendez-vous programmé, qui selon Steve s'est bien passé, ils discutent de leur parcours et se disent mutuellement qu'ils souhaitent se revoir. Depuis, il n'a plus de nouvelles. Pensant que le premier rendez-vous va déboucher sur un second, il est déçu, d'autant plus qu'ils avaient discuté des façons de faire des hommes « du milieu » lors des rencontres, et étaient tombé d'accord sur le fait qu'ils ne les trouvaient pas correctes. Steve s'interroge alors sur les raisons pour lesquelles son rendez-vous s'est passé ainsi et note que, celui-ci, comme ceux qu'il a eus auparavant sont « inutiles », parce qu'ils ne débouchent sur aucune relation et sont cause de souffrance :

Steve : C'est pas trop mon style 'fin. Vous l'dites un peu j'pense entre heu, entre hétéros, non ? 'fin.

C.P : Oui mais même sans l'dire des fois c'est des choses que tu sens. En fait quand t'es attiré.

Steve : Ouais mais à c'moment tu dis pas « on va s'revoir », « on va s'rappeller tout ça ».

C.P : Oui, non. Soit tu dis rien [rire].

Steve : Oui voilà tu dis rien.

C.P : Soit tu dis écoutes c'était sympa mais j'ai pas envie qu'on aille plus loin.

Steve : Ouais voilà. [...] Chez les gays ça s'passe souvent comme ça [le même type de rendez-vous qu'il vient d'avoir]. Donc là tu vois c'est mon énième rencard inutile [rires]. C'est... mais bon. [...] Mais vraiment au début j'trouve ça trop bizarre quoi 'fin... Qu'on te fasse croire que ça peut aller plus loin, qu'en fait non, surtout qu'en psycho on parlait bien et tout, on disait ouais les gens ils ont aucun humanisme heu, ils ont heu, ils te larguent comme ça. T'sais lui il m'le disait, il faisait exactement la même chose au final. Alors je sais pas s'il a eu un problème ou ça, peut-être qu'i va me recontacter mais heu... Je sais pas. C'est, c'est étrange, donc du coup c'est fatiguant. [...] t'es lassé quoi en fait. Tu t'dis mais ça va jamais arriver quelqu'un qui est de bien, normal quoi en fait, tu vois. Donc bon. On verra bien [rire].

(Terrain militant, étudiant en psychologie)

Cette anecdote illustre la domination au travers de l'affection. Steve, par la croyance qu'il a dans l'amour, ne dispose pas des mêmes ressources que celles de Stéphane, par exemple, pour négocier les conditions des relations. De plus, l'illusion de la magie amoureuse l'empêche également d'accéder aux ressorts des rapports sociaux au moment où se déroulent les relations. En effet, la croyance dans l'amour, ne permet pas de voir la dissymétrie entre son rapport à l'amour et le rapport à l'amour de l'homme rencontré, et les pratiques qui en découlent ; elle empêche également Steve de faire valoir ses sentiments et la forme de relation qu'il souhaite avoir.

Le rapport ambivalent à l'amour des hommes du milieu associatif, associé aux jugements amoureux concernant l'apparence physique des partenaires amène à hiérarchiser les hommes et les différentes formes de masculinités. Cela produit des hiérarchisations entre formes de masculinités qui sont perçues comme légitimes ou illégitimes à recevoir de l'amour. En outre, la hiérarchisation des formes de masculinité redevable d'amour est travaillée par les normes hétérosexuelles de masculinité.

Dans les espaces associatifs enquêtés, les hommes qui s'habillent « comme des hétéros » sont stigmatisés, parce qu'ils sont soupçonnés de ne pas assumer leur homosexualité, et semblent très désirables amoureusement et sexuellement. Si Steve mentionne qu'« un mec viril ça plait à tout le monde », les observations conduites sur le terrain associatif permettent de confirmer que les hommes homosexuels possédant une masculinité dite « hétéro » ont fait l'objet de critiques sur leur apparence physique. Il apparaît que les formes de masculinités qui sont le moins redevables de sentiments amoureux sont celles qui sont dites « efféminées ». Ainsi, à la domination affective par le rapport ambivalent à l'amour, se mêle dégoûts de soi en tant qu'homosexuel et dégoûts de l'autre en tant qu'homosexuel « efféminé ». Cela fait de Steve (terrain militant, étudiant en psychologie), qui dit en parlant de sa masculinité « moi ça s'ra l'efféminé hein », un homme particulièrement dominé dans les relations affectives, avant qu'elles commencent. Il peut être considéré comme n'étant pas attirant par les hommes des classes supérieures (voir supra) à cause de sa masculinité et lorsque des hommes sont attirés par lui ils ne souhaitent pas avoir des relations de couple connues publiquement<sup>344</sup> :

Steve : Enfin, heu, par contre ça m'est arrivé une fois, c'est vrai que j'ai eu une réflexion en boîte, où c'était vraiment un gay qui faisait vraiment hétéro mais de A à Z quoi, tu vois, on se douterait pas qu'il était comme ça. Et j'arrive dans le fumoir, y a une amie qui me présente, « voilà j'vous

---

<sup>344</sup> Ce qui n'est pas sans rappeler la domination masculine que subissent les maîtresses dans les relations extra-conjugales étudiées par Marie-Carmen Garcia, avec la distinction entre les femmes de la relation officielle et les maîtresses. GARCIA Marie-Carmen, *Amours clandestines : Sociologie de l'extraconjugalité durable*, PUL, 2016.

présente Steve, il est homo ». Et lui ben il rétorque tout de suite, « ah oui ben ça s'voit » tu vois. Mais méchamment. Et donc il s'barre comme ça et tout, et bon, moi ça m'a un peu... laissé heu...

C.P : Ça t'a refroidi ?

Steve : Ouais ça m'a refroidi. Et en fait heu, deux heures après etc., il est revenu vers moi, il m'a bloqué comme ça contre le mur et il m'a embrassé et tout, j'fais d'accord. Donc en fait j'ai pas trop compris. Mais apparemment, heu, les gays qui ont un peu des problèmes avec ça tu vois, heu efféminé heu, machin, ils, j'ai l'impression qu'ils sont agressifs envers nous, mais que en fait ils sont attirés inconsciemment. Parce que y en a un autre, sur internet on discutait et j'l'avais heu, il m'avait proposé de le voir et tout ça, j'avais dit non, enfin j'avais pas envie quoi. Et bon il se prétendait viril, masculin tout ça et il m'avait insulté parce que j'ai pas voulu v'nir, il m'a traité d'folle, de machin, que je trouverai jamais personne parce que je suis efféminé machin. Et heu il était revenu six mois plus tard en s'excusant que, c'était pas sympa c'qu'il avait dit, mais que j'l'attirais, et voilà [...]. Heu ben en fait je l'ai laissé faire et après je lui ai dit, mais heu... c'est pas toi qui m'a dit heu que ça s'voyait que je faisais gay et tout ça, genre heu c'était pas à mon avantage quoi, genre j'pensais que c'était un défaut. Et en fait heu il m'a fait ouais, mais j'aime bien heu, tu m'plais t'es mignon, j'm'en fous. [...] Il a dit j'm'en fous, tu m'plais, t'es mignon, donc enfin bref.

(Terrain militant, étudiant en psychologie)

Lorsque Stéphane (terrain militant, assistant de consultant scientifique) fait des distinctions entre les hommes qui « sentent le sexe », ceux avec lesquels il aurait telle ou telle pratique sexuelle à cause de leur apparence physique, il hiérarchise également les hommes en fonction de leur forme de masculinité. Il en est de même pour Ludovic (terrain militant, comptable employé), lorsqu'il raconte qu'il ne commencerait pas de relation avec un homme qu'il fréquente amicalement parce qu'il a « un type maghrébin »<sup>345</sup>. Ainsi, selon l'apparence physique, la forme de masculinité dont les hommes sont dotés, il existe des inégalités dans la possibilité d'accéder à des relations amoureuses, en plus des dominations affectives qui découlent des rapports à l'amour des hommes rencontrés.

Les rapports amoureux des enquêtés qui fréquentent « le milieu » sont marqués par un rapport ambivalent à l'amour, caractérisé par des espoirs d'avoir accès à un amour romantique<sup>346</sup>, et des pratiques relationnelles amoureuses qui ne sont pas cohérentes avec cet idéal. La multiplicité de partenaires possibles, la difficulté à choisir, les tensions entre la volonté de « trouver l'amour », mais dont l'attachement que cela implique contreviendrait à l'idée de « liberté » individuelle, ainsi que les critères de recherche très précis de partenaire, rendent compliqués des ajustements relationnels qui permettraient de faire couple. Ces critères de recherche, dépendant de leur position et trajectoire sociale amènent à hiérarchiser les hommes avec lesquels il est envisageable ou inenvisageable d'avoir des relations amoureuses ou sexuelles. Ainsi, tous les hommes homosexuels dans ce lieu de l'espace social ne connaissent pas les mêmes possibilités d'accès aux relations et sentiment amoureux. Nous avons vu par

---

<sup>345</sup> Cette hiérarchisation des formes de masculinités est racisée.

<sup>346</sup> REDDY William, *The Making of Romantic Love. Longing and Sexuality in Europe, South Asia and Japan, 900-1200 CE*, The University of Chicago Press, 2012.

ailleurs, que Ludovic, Stéphane et Steve ont des rapports à l'amour relativement différents. Cela peut s'expliquer par leur appartenance aux classes moyennes et l'hétérogénéité des socialisations qui caractérisent ces classes sociales.

## **2.2. L'attachement au sentiment amoureux, questionnement, théorisation du couple et remises en question de la fidélité : une pratique d'individus aux ressources sociales importantes.**

Les enquêtés des « grandes écoles » sont attachés au sentiment et relations amoureuses. Ils et elles connaissent des relations de couple allant de plusieurs mois à un ou deux ans, au sein desquelles ils et elles expliquent avoir été amoureux.euses. Ils et elles racontent des histoires d'amour et de ruptures parfois tortueuses, dans lesquelles plusieurs personnes sont impliquées, la plupart du temps parce qu'une personne du couple a des attirances amoureuses ou sexuelles pour une personne en dehors de ce couple. De fait, les enquêtés des « grandes écoles » sont celles et ceux les plus intéressés par les couples dits « libres » et qui ont des pratiques de relations de flirt et sexuelles à plusieurs, qui s'accompagnent de théorisations du couple et des relations amoureuses. Ces pratiques sont le fait d'individus fortement dotés en capitaux culturels, dans des positions de domination, ou n'ayant pas connu ou souffert de situations de domination ayant amené à une remise en cause de leur légitimité et de la valeur sociale qu'ils et elles pensent avoir.

L'espace des « grandes écoles » enquêtés est un lieu propice à la multiplication des rencontres et les rapports à la sexualité, à l'amour et au couple des étudiant.e.s et où les individus sont encouragés à s'intéresser à d'autres modalités de pratiques de sexualité et d'amour que celles qui s'effectuent au sein du couple, avec des sentiments amoureux. Les enquêtés racontent, ainsi, des soirées organisées dans les écoles, au cours desquelles les situations des flirts et de changement de partenaires à embrasser sont fréquentes :

C.P : D'accord, mais t'as déjà participé à des soirées comme ça [où il y a des flirts et relations avec changement de partenaire, et des relations sexuelles effectuées en public] ?

Aurore : De soirée où tout m'monde s'embrasse, oh oui. Ben oui, constamment.

C.P : Habillée ?

Aurore : Oui.

C.P : Non parce que ça pourrait...

Aurore : Non, non, non, 'fin j'veux dire la moindre soirée à l'Ecole c'est pas, c'est juste que... j'dirai, 'fin c'est juste qu'on danse tous ensemble et y a un moment on va aller s'amuser à flirter avec quelqu'un, du coup on l'embrasse, après... on danse avec quelqu'un d'autre et idem. 'fin j'veux dire c'est pas non plus hyper sexualisé mais. On roule juste des palots. Donc c'est tout.

(« Grande école », doctorat de physique)

L'intermédiaire qui nous a introduite sur le terrain des « grandes écoles », ainsi que Pierre (« grande école », master en biologie), David (« grande école », master en biologie), Sophie (« grandes écoles », master 2 de littérature, professeurs en collège et lycée) et Julie (« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée) ont raconté des anecdotes de ces soirées où il arrivait que des étudiants effectuent des relations sexuelles, à deux ou plusieurs, devant l'ensemble des personnes présentes. Notre intermédiaire nous a raconté une soirée où une étudiante a effectué une fellation, devant les personnes présentes ; Mathieu (« grande école », master en mathématiques), un enquêté, a eu une relation sexuelle avec deux autres hommes sur un billard ; et David (« grande école », master en biologie) explique, en portant un jugement de valeur négatif sur ces façons de faire (« des histoires un peu sales », « ça m'dégoûte »), une partie des relations de flirt et les échanges sexuels qui se déroulent dans son école. Il est le seul enquêté interrogé qui tient à s'inscrire dans une relation où les partenaires n'ont de relations sexuelles et de sentiment amoureux qu'au sein du couple, ce qui cause son dégoût des partenariats multiples et de la pratique d'une sexualité en public.

David : Non mais des histoires un peu sales, non mais tu sais, ça s'est passé entre les filles aussi, j'sais pas, t'avais une fille qui se disait pas lesbienne, et qui en fait est lesbienne, et qui carrément embrassait la culotte d'une fille qui avait enlevé son pantalon, ou j'sais pas, devant... devant pas mal de gens... Y'avait ça, 'fin ça on m'a raconté. Euh, après bah non, après t'as des plans entre des filles, 'fin t'as plein d'filles qui ont couché entre elles, et tout quoi... Donc euh, si y'a plein d'histoires comme ça quoi. Mais après euh, j'pense que les mecs font plus des trucs sales en public quoi que les... Non quoi que non, les filles elles font des trucs sales aussi.

C.P : Les filles... les mecs hétéros, ou les mecs homos ?

David : Euh, les deux, 'fin franchement les gens sont hyper sales, nan mais vraiment quoi. 'Fin tu vois tous les gays là, Olivier et tout ça, qui couchent tous entre eux, ça, ça m'dégoûte quoi. Mais en vrai cette bande me dégoûte vraiment quand-même...

C.P : Ouais, et pourquoi, Olivier, du coup il couche avec tout l'monde ?

David : Euh non mais c'est juste dégoûtant quoi, 'fin il fait des plans à trois, genre j'connais pas exactement mais, tu vois, il fait un plan à trois avec Yann et Alexandre, qui étaient ensemble, et finalement il finit par sortir avec Yann, et l'autre jour il a embrassé Simon qui est dans notre classe... ça tourne trop à l'Ecole quoi, tout l'monde couche avec tout l'monde... Et mais en plus, en fait le côté, ça, ça m'dégoûte vachement, tu vois, le côté genre, ils sont tous dans leurs couples, et ils couchent entre eux tu vois. A l'école tu vois, c'est pas genre, en étant dans notre truc, on va coucher à droite, à gauche, c'est toujours les mêmes /

C.P : C'est des gens qu'tu connais, et qu'tu vois tout l'temps quoi.

David : Oui voilà, c'est des potes, entre eux, et du coup ça m'dégoûte un peu, en vrai.

(« Grande école », master en biologie)

L'existence de ces relations de flirt avec différents partenaires et les pratiques de sexualité hors d'un cadre privé s'expliquent par le rapport à l'amour, au couple et à la sexualité des enquêtés et enquêtées recrutées sur le terrain des « grandes écoles ». Ils se caractérisent par

une importance de l'amour et de vivre des relations fondées sur ce sentiment, ainsi qu'un souhait de ne pas se limiter dans les partenaires ; souhait justifié soit par un discours naturalisant sur les besoins physiologiques, émis par les enquêté.e.s des filières scientifiques, lorsque ceux des filières littéraires, d'art et d'histoire romancent leurs relations en donnant à leur discours un caractère lyrique et dramatique. Le fait d'avoir plusieurs partenaires ou de pratiquer le flirt et d'embrasser des individus hors du couple semble lié aux ressources sociales importantes des enquêté.e.s et à leur position de domination au sein de l'institution scolaire, en même temps que l'entre-soi ; elles et ils sont les individus qui ont le moins connu de situations déstabilisantes dans leur légitimité à exister tel.les qu'elles et ils sont.

Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique), qui avait déclaré fréquenter les soirées de l'école et y embrasser plusieurs personnes, raconte qu'elle n'a pas « envie de [se] limiter » dans le nombre de partenaires pour entretenir flirt et relations amoureuses. Ainsi elle négocie dans son couple la possibilité de fréquenter des personnes en dehors de ce cadre. Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) explique qu'il a demandé à un homme qui l'intéressait amoureusement et sexuellement d'entretenir une relation avec lui, en dépit de son couple, et qu'il a lui-même entretenu des relations hors de ce cadre :

C.P : D'accord. Et du coup en étant en couple c'est quelque chose que vous vous autorisez ou pas ?

Aurore : Ah oui complètement. En même temps 'fin c'est pas que j'suis pas capable d'être fidèle. La preuve, j'y arrive [rire]. Mais heu c'est pas quelque chose que, auquel heu, j'avais vraiment peur de pas réussir ça.

C.P : D'être fidèle ?

Aurore : D'être fidèle, j'me fais pas du tout confiance là-d'ssus, parce que j'suis vraiment attirée par beaucoup d'gens et y a beaucoup d'gens où j'me dis que ça pourrait possiblement marcher sur plein d'plans.

C.P : Y compris le plan du couple ?

Aurore : Et ouais ! De la mise en couple, de la vie quotidienne. C'est surtout ça qu'je voie, qu'y a beaucoup d'gens avec qui ça pourrait très, très bien l'faire. Et heu du coup j'me suis jamais fait confiance, donc j'ai jamais prétendu pouvoir imposer ça et pouvoir dire heu. C'est la première chose que j'ai dit à [ma copine], moi j'te préviens moi j'suis, j'ai certains problèmes avec ça et... 'fin alors que c'était pas vraiment, j'avais pas d'faits avérés derrière en fait. C'est juste que je me sens pas, je me fais pas confiance et j'ai pas envie de me restreindre. J'ai surtout pas envie de me limiter et heu. Et heu, et donc du coup heu, non ça me pose pas de problème. Et elle a prétendu être pareille donc heu.

(« Grande école », doctorat de physique)

Julien : J'suis coquin quand même. Ce qui m'arrive aujourd'hui n'est vraiment pas anodin. Un jour on sentait que oui, si y avait pas cette personne-là heu ça se ferait et, et... et heu... en le raccompagnant j'ai dit voilà, faut qu'on soit clair, soit on le fait, on vit ça heu, enfin t'accepte de vivre ça heu derrière le dos de ton, de ton...

C: De ton compagnon.

Q: De ton compagnon. Soit on arrête complètement de, pas de se voir, mais de... de jouer! Et du coup on a arrêté de jouer. Parce que au bout d'un moment. Et puis c'est peut-être très bien comme

ça puisqu'aujourd'hui... [...]. [Je suis coquin] parce que, parce que je voulais heu, parce que je lui ai proposé qu'il trompe heu son, compagnon avec moi, alors que ça faisait un an et demi que... J'ai fait tromper une personne, j'ai poussé une autre à, et j'ai moi-même trompé [rire]. Il manque plus heu qu'à être trompé et j'aurai fait toute là...

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Manon (« grandes écoles » doctorat d'histoire) raconte qu'elle s'autorise à multiplier les flirts. La valorisation que ces relations lui apportent vient soutenir l'assurance sociale qu'elle a par ailleurs en tant qu'individu doté de ressources culturelles légitimes. Néanmoins, Manon et les autres enquêtés ne sont pas dominants dans tous les endroits de l'espace social. De plus, ils et elles ne sont pas à l'abri de connaître des incertitudes et de sentiment de baisse de valeur de soi. Mais, le fait de ne pas vouloir se limiter dans le flirt, les cumuler, et s'appuyer sur ces pratiques pour en tirer du profit symbolique est permis par l'occupation de position et détention de ressources sociales qui amènent un horizon peu limité par les contraintes. Ils et elles se trouvent dans un lieu (« grandes écoles ») où l'homosexualité et les relations homosexuelles sont acceptées et encouragées, dans un entre soi de classe, et ils et elles détiennent des ressources culturelles et symboliques qui les placent du côté des dominants. Ne pas être exposé à des limitations ou des restrictions, sous différentes formes, est une caractéristique d'individu dans des positions – même relatives – de domination.

Manon : Quand parfois je séduis un peu d'autre gens. Je tente de flirter. Mais parfois c'est, ben parce que c'est juste hyper valorisant de flirter avec quelqu'un. En fait je me suis rendue compte que j'le f'sais de manière heu... [...] en fait sans me culpabiliser surtout. C'est-à-dire que j'pensais vraiment que ça n'avait aucune conséquence. Parce que heu j'trouvais ça très agréable. Quand la personne était réceptive c'était très agréable, voilà. Et j'avais tendance à considérer que ça n'engageait à rien et que du coup j'pouvais l'faire heu en couple, célibataire ou en couple, et que ça n'avait pas d'souci.

(« Grande école » doctorat d'histoire)

Olivier explique que ses difficultés à être fidèle sont liées à des pulsions et envie irrépressibles :

Olivier : C'est un besoin que j'ai je pense, de coucher avec des mecs, qui sont pas forcément mon copain, mais à côté de ça je peux pas me, c'est un besoin que j'ai pas forcément envie d'assouvir. [...] je pense, c'est plus une pulsion et je pense que c'est peut être, fin je sais pas, c'est facile aussi de camoufler ça aussi derrière des trucs, mais je pense que ça pourrait être un problème de, comme je disais, d'affection, de, comme vu que, je suis tout le temps, même avec mes copains, je suis tout le temps en train de réclamer de l'affection les trois quarts du temps, fin pas de réclamer, [...] je sais que, je suis, je demande beaucoup en affection, celui avec qui je suis en ce moment ça se passe très, très, bien, celui d'avant qui était peu démonstratif, c'était pas possible.

(« Grande école », master en physique)

Olivier exprime une tension entre ses besoins d'entretenir des rapports sexuels avec d'autres hommes que son petit copain, et le fait qu'il a envie de rester fidèle. L'interprétation de ces pratiques oscille entre une conception naturalisante de sa sexualité, et une autre, psychologisante de ses besoins affectifs. Il témoigne de tensions que les autres enquêtés

partagent entre leurs envies de flirt et d'entretenir des relations sexuelles avec d'autres personnes que celle avec qui ils et elles font couples et leur intérêt pour le sentiment amoureux qui comprend leur envie d'être objet d'un attachement singulier et celle de ne pas blesser leur partenaire. Ainsi, lorsque Olivier (« grande école », master en physique) a été vraiment amoureux – cela s'est produit une fois – il explique n'avoir pas « trompé » son petit copain ; Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique), parce qu'elle ne veut pas rendre sa compagne jalouse et provoquer des sentiments de douleur s'engage dans un couple exclusif ; Manon (« grandes écoles » doctorat d'histoire) a arrêté les flirts lors des soirées pour ne pas causer de peine à Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée) ; et Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature), qui s'inscrit dans un rapport théorique intellectuel à l'amour afin de justifier ses façons d'agir, évoque avec regret les sentiments que sa « tromperie » a provoqués chez son ex petit ami, David (« grande école », master en biologie).

C.P : Parce qu'elle est plus du coup heu monogame ?

Aurore : Ouais. Ben en fait elle est beaucoup plus jalouse. 'fin je, je ressens très très peu la jalousie. Et du coup moi je vais pas du tout prendre la mouche pour des trucs alors que je me suis aperçue, en fait elle a prétendu pas l'être du tout non plus. Et heu... et j'me suis aperçue que c'était pas l'cas. Et que du coup y a plein d'fois heu... elle a jamais, elle m'a fait des gros [crise de jalousie], une fois ou deux, c'était exceptionnel, elle était fatiguée, tout ça, 'fin bon, bref. Et heu du coup heu 'fin c'est plus insidieux, je le sens quand ça va pas et j'aime pas la rendre malheureuse donc du coup heu du coup c'est autorisé mais juste dans le contexte de soirée et... et faut qu'elle soit là et faut que ce soit des amis qu'on connaît et que ce sont des amis proches avec qui y a aucune ambiguïté. Donc heu, non, au début on était vraiment libres et maintenant heu, je vais pas la blesser donc heu.

C.P : Ouais, donc du coup ça devient plus monogame.

Aurore : C'est ça, complètement. Mais en même temps on a arrêté aussi d'chercher. 'fin c'est juste que je vais plus en soirée, enfin, je vais plus dans ce type de soirées. Je vais plus des apéros posée chez moi ou chez des gens, où on discute, où on boit un peu mais heu... pas des grosses soirées dans l'noir où on s'bourre la gueule et... et on danse comme des fous quoi.

C.P : Et où on s'embrasse.

Aurore : Ouais. Donc du coup ça ne se passe plus.

(« Grande école », doctorat de physique)

Manon : C'est-à-dire que j'ai toujours séparé heu la personne avec qui t'es, que t'aimes tout ça, des flirts heu qui peuvent déboucher sur un roulage de galoche ou pas. Mais voilà, et du coup ben même à l'époque où j'étais avec Clara cette première fille et tout, j'avais quand même embrassé ma colloc d'internat qui était un peu attirée par moi. En tous cas à une soirée on c'était embrassées, bon ça m'posait aucun problème, moi allant jusque-là, non mais ça n'a aucun rapport heu le, 'fin c'était juste une attirance passagère et au contraire, j'étais plutôt dans l'idée qu'il valait mieux succomber à une pulsion passagère qui fait que derrière i s'passera rien mais qu'au moins t'es pas frustrée, que de dire qu'il allait rien s'passer, que t'allais être frustrée, que t'allais commencer à fantasmer heu, alors qu'en fait il suffirait de s'rouler une pelle une bonne fois et c'est réglé quoi. Bon voilà, donc j'avais toujours été très jésuite avec ma conscience sur ça. Maintenant j'me dis qu'y a quand même des limites à pas franchir et qu'en fait c'est surtout que, dans ma tête ça changerait rien en fait. Je sais que moi-même par rapport à ça, je fais toujours la part des choses avec qui t'es, avec qui tu construis, avec qui c'est sérieux, que tu aimes réellement et un flirt passer parce que, enfin très,



c'est de l'orgueil en fait. T'es flattée, t'es un peu attirée par la personne en face, pourquoi pas ? Mais je sais que, étant donné les conséquences que ça peut avoir, c'est juste inenvisageable. Et... étant donné le mal que ça peut faire, ben pour le coup à Sabrina, c'est juste plus envisageable. Mais c'est surtout pour ces raisons-là que moi ça m'dérangerait pas de... Conception amoureuse, conception du couple, conception du flirt, ouverture sur le flirt.

(« Grande école » doctorat d'histoire)

Julien: Puis parfois quand j'y repense heu. Enfin pour David c'est la pire chose qu'il pouvait lui arriver, déjà qu'il est angoissé etc. Et même je pense pour l'égo, le fait de se sentir pouvoir être remplacé dans ça, dans l'acte sexuel heu parce que ça n'est que ça. Parce que je lui disais, parce qu'on en parle tout le temps, mais. Hier ce que je me suis dit c'est que heu, en fait on ne trompe jamais une personne heu... enfin on ne trompe jamais une personne quand on ne le fait pas contre la personne avec qui on est. Sauf si on veut tromper pour rompre quelque chose, mais on le fait toujours pour l'autre. J'crois. Et pour soi et jamais contre soi. Et surtout jamais contre l'autre. Parce que dans son labo. Ironie du sort heu... il a parlé, il a deux mecs avec qui il travaille, et deux mecs ont vécu quasiment la même histoire, donc sont cocus aussi. Et Ian me dit, en tous cas bravo, t'as réussi à faire du labo heu un labo de cocus heu... [Rires]

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Les tensions entre les envies de flirter et celles de maintenir une relation amoureuse épanouie amènent les enquêtés à trouver des ajustements dans leur couple soit en s'inscrivant dans un couple libre, soit en ayant des relations sexuelles avec plusieurs personnes en même temps. Les couples dits « libres » s'arrêtent lorsque la relation devient sérieuse pour devenir une relation monogame ; ou elle s'arrête lorsqu'un des partenaires n'a pas tenu ses promesses de fidélité. Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique) a arrêté d'aller aux soirées de l'école et de flirter avec d'autres femmes que sa compagne. Manon (« grandes écoles » doctorat d'histoire) a entretenu des relations de séduction avec Laura (« grandes écoles », doctorat de physique, professeure physique chimie en collège et lycée), cachée de sa compagne Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée), puis ont toutes trois une relation sexuelle. Olivier (« grande école », master en physique) tient à la fidélité, mais ne parvient pas à entretenir des relations sexuelles avec une seule personne, ainsi, ses relations s'arrêtent lorsque ses partenaires découvrent qu'il n'a pas tenu les engagements pris.

Olivier : J'ai toujours eu un gros problème avec la fidélité en général et pourtant, fin malgré le fait, je sais pas si ça se dit mais, malgré le fait que

CP : Que tu sois amoureux

Olivier : Que, ouais voilà, que je sois amoureux et même mais, c'est pire que ça, malgré le fait que j'ai toujours considéré ça comme quelque chose de central.

CP : La fidélité

Olivier : Ouais, de très important et je suis jamais arrivé à, fin le seul copain avec qui, que j'ai pas trompé, de ma vie, bon les autres sont au courant, mais, c'est celui avec qui donc, celui que je te disais, Justin, avec qui je suis resté donc six mois, un peu plus peut être, et, et que, et qui m'aimait pas en fait quoi au final parce que fin, et je pense que c'est, fin je pense pas que c'est ça, fin j'espère pas que c'est ça, mais, vu que c'était moi qui lui courait après peut être, du coup, j'avais même pas le temps peut-être de penser à ça, fin je sais pas, je sais pas comment dire ça, c'est vrai que c'est quand même un problème qui est suffisamment important, un problème qui, ouais, c'est un truc qui est très marquant on va dire.

CP : Ça pose problème du coup

Olivier : Ben oui, ben pour le coup, j'ai eu la chance entre guillemets si on peut dire d'être, sorti avec des mecs, parce que en fait, quand ça m'est arrivé, je l'ai dit, je l'ai dit à mes copains, parce que justement c'est un truc qui me, je l'ai dit à mes copains quoi, parce que je pouvais pas le garder, en fait, et les deux, donc moi je, du coup ça me gênait et du coup je voulais pas continuer la relation, dans les deux cas, et c'est les deux enfin en l'occurrence, même pas que les deux, les autres je leur ai dit mais je me suis vraiment barré, et les deux vraiment importants avec qui je suis resté vraiment longtemps qui m'ont retenu à chaque fois malgré ça quoi, et heu, du coup j'ai eu de la chance sur ça quoi, mais heu, mais c'est vrai que c'est un truc qui m'opresse un peu, parce que en fait c'est une espèce de ligne de conduite que j'aimerais bien me fixer et que j'arrive pas trop à me fixer, donc pour l'instant ça fait longtemps que j'ai rien fait, mais heu

CP : Et là du coup dans la relation ça a été négocié que vous pouviez avoir des relations en dehors du couple ?

Olivier : Non en fait non, dans les deux cas ça s'est passé de la même façon, c'est-à-dire que c'est, c'est heu, ça été négocié que rien, fin y avait pas de négociations quoi, c'était, ça continuait mais que ça devait pas se reproduire, et heu, et bon avec Rémi ça s'est reproduit, mais du coup c'était peu de temps avant qu'on rompe au final quoi.

(« Grande école », master en physique)

Les remises en question de la « fidélité » au sein du couple proviennent d'individus fortement dotés en capital culturel et qui ont des conditions matérielles d'existence stables et assurées. Leur sentiment de légitimité sociale, favorisé par l'appartenance aux classes supérieures, mêlé à des parcours sans heurt, ne rend pas nécessaire une légitimation de soi par le sentiment amoureux exclusif.

### **2.3. L'insécurité sociale et le besoin du maintien de l'exclusivité conjugale : une caractéristique des individus peu assurés socialement.**

Les personnes enquêtées qui tiennent au sentiment amoureux et à une relation amoureuse exclusive sont celles qui, dans les lieux de l'espace social qu'elles fréquentent, sont dominées, les moins assurées de leur légitimité, ou qui ont des parcours dans lesquels elles ont connu des effets de domination qui les ont déstabilisées dans leurs façons ou raisons d'être. Ce sont majoritairement des femmes (contrairement aux femmes enquêtées souhaitant s'inscrire dans des couples libres) qui ont des ressources sociales (économiques, culturelles, physiques) moindre que les femmes qui souhaitent s'inscrire dans des couples libres. Pour elles, il est hors de question de s'inscrire dans un « couple libre », ou bien qu'elle ou leur partenaire entretiennent des relations extra-conjugales.

Leur rapport à l'amour est caractérisé par une vision magique (Valérie) et romantique traditionnelle (Sophie), où la véracité du sentiment s'exprime dans le fait qu'il est réciproque, n'est dirigé que vers une seule personne, avec laquelle on veut « construire » et s'imaginer pouvoir rester toute sa vie, au moment de la relation. Ce rapport à l'amour conditionne la façon dont les enquêtées aiment, ainsi que leurs pratiques amoureuses et relationnelles. Lorsqu'elles

ont des relations dans lesquelles elles ont ce sentiment et souhaitent qu'il soit partagé, elles s'investissent énormément de leur temps, dont leur temps de penser, dans la relation. De leur rapport à l'amour découle leurs façons d'aimer et de faire couple.

Le sentiment amoureux, pensé et souhaité de cette façon, joue un rôle de légitimation de l'individu : être redevable et bénéficiaire de ce sentiment, rend raison et justifie d'exister tel que l'on est. Recevoir cette forme d'amour produit un effet symbolique, qui peut être joué, pour d'autres individus par l'accès à d'autres formes de capitaux (culturels, scolaires, économiques). Etre objet de ce sentiment, par la magie qu'il exerce, rend l'individu aimable, valorisable, important, et exceptionnel, puisqu'il ne concerne qu'une seule personne, élue parmi d'autres. Pour les enquêtées, ce sentiment a d'autres effets. Il est notamment pourvoyeur de sécurité sociale. La relation amoureuse, marquée par cette forme d'amour devient le lieu de neutralisation des jugements sociaux (culturels, physiques, économiques, etc.) ; et offre une protection physique par la sexualité (la moindre exposition du corps limite les jugements sur son aspect) qui ne se déroule qu'avec la même partenaire.

Valérie (terrain militant, fonctionnaire catégorie B), se présente comme étant bisexuelle et dans la pratique, au moment de l'enquête a des relations amoureuses avec les hommes. Son cas illustre comment le rapport à l'amour peut contribuer à maintenir ou non des rapports hétérosexuels. Contrairement à Gabrielle (chapitre 8) qui s'engage dans une trajectoire militante qui transforme son rapport au sentiment amoureux avec les hommes dont elle souhaite s'éloigner, pour Valérie l'amour reçu d'hommes correspond à ses goûts en même temps qu'il participe de sa légitimation sociale.

Valérie entretient un rapport honteux à son corps. Elle a été en surpoids, puis obèse et de nouveau en surpoids. Lors de ses années de collège et de lycée, elle a subi de nombreuses remarques désobligeantes sur son apparence physique, son poids, ses bons résultats scolaires et ses intérêts culturels<sup>347</sup>. Elle a été également écartée des échanges amoureux (« une nana qui a des bourrelets, et sur une nana qui a des gros seins. Sur une nana qui a un strabisme, parce que y avait ça aussi. Heu, c'est... voilà, me faire traiter de grosse vache, me faire traiter de tout et n'importe quoi. Bon après c'est moins pire qu'au lycée où j'étais victime de violences scolaires », Valérie). A l'âge adulte Valérie se qualifie comme ayant « un physique de radio », c'est-à-dire qu'il n'est pas montrable au public, car en dehors des normes de beauté<sup>348</sup>. Elle a

---

<sup>347</sup> PASQUIER Dominique, *Culture lycéenne : la tyrannie de la majorité*, Autrement, 2005.

<sup>348</sup> GEORGES VIGARELLO, *Histoire de la beauté. Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Seuil, 2004 ; DARMON Muriel, DETREZ Christine, « Corps et société », *Problèmes politiques et sociaux*, n° 907, 2004.

été peu souvent légitimée d'exister comme elle est, avec son apparence physique, et s'est construite avec l'idée qu'elle n'est pas « belle », mais quelqu'un « d'intelligent ». Cela la conduit à beaucoup investir les pratiques culturelles et artistiques, dont la lecture, l'écriture (roman, sketch humoristique), le chant et le théâtre. Elle explique ses mises à l'écart et ses différences avec ce qu'elle appelle « le reste du monde », comme étant l'indication qu'elle « est faite » pour « être artiste ». Elle a un rapport magique à l'amour et mentionne que ce sentiment lui permet de se sentir en sécurité, lui rendant possibles des façons d'être qu'elle ne se sent pas autorisée à avoir dans un autre cadre relationnel :

Valérie : j'ai besoin de ressentir une alchimie. Alors c'est quelque chose de complètement subjectif, heu un peu quasiment mystique, mais heu... pourtant dieu sait que je le suis pas. Mais qu'y ait une alchimie, c'est-à-dire que je me sente en sécurité, que, que, que voilà. Je sais pas que... comment dire ?... Que j'me sente physiquement autorisée, par une compatibilité, une alchimie, à... à des regards, à des choses comme ça en fait.

(Terrain militant, fonctionnaire catégorie B)

Le rapport magique à l'amour se remarque dans les émotions attendues et reconnues comme étant celles de l'amour : elles ont la propriété d'être inexplicables et au-delà d'une compréhension rationnelle (« alchimie », « mystique »). Ce sentiment implique que la relation amoureuse ne se déroule pas autrement qu'entre deux personnes qui partagent le même sentiment :

Valérie : alors, c'est pas que ce soit important pour moi, c'est que je le conçois pas autrement en fait. Et même là heu, la relation que j'ai, au départ était pas partie pour l'être, et c'était quelque chose sur lequel je suis très vite revenue, en disant, écoute heu, voilà et, et moi je me vois pas autrement que dans une relation monogame. Mais c'est par rapport, c'est pas par rapport au poids social, c'est pas par rapport à de la jalousie, c'est pas par rapport à, c'est parce que c'est comme ça que j'conçois les choses et... et voilà quoi. C'est plus un choix de vie personnel, qu'un choix social, ou qu'un choix d' valeur ou qu'un choix de quoi que ce soit. [...] C'est, en fait dans une relation sérieuse, j'ai vraiment cette idée de construire quelque chose sur la confiance, et le problème d'une relation non monogame c'est que, tu sais que l'autre fait des choses à côté. Mais tu n'sais pas quoi. Et du coup ça crée un doute dans ma tête, qui est de oui, mais... Oui mais.

(Terrain militant, fonctionnaire catégorie B)

Dans le domaine de l'amour, la magie que peut produire un individu, repose sur la sacralisation du sentiment. L'« aura », le « charisme », la « beauté », le « charme » sont le produit de rapports sociaux qui conduisent à la légitimation de certaines caractéristiques physiques et sociales. La valorisation de propriétés physiques, sociales, culturelles et économiques, qui peuvent varier selon le lieu de l'espace social dans lequel se trouvent les individus, amène à distinguer les individus extraordinaires des individus ordinaires ; les individus dont il est souhaitable de se rapprocher et ceux dont il vaut mieux rester éloigné ; les individus qui sont redevables de sentiment amoureux et ceux dont l'attachement est de peu d'importance ; les individus dont l'amour que l'on reçoit est de valeur et apporte de la plus-

value, et les individus dont l'amour n'a pas d'intérêt (en se rapprochant des individus reconnus socialement, on obtient, par leur proximité, une forme de cette reconnaissance sociale).

Valérie a été amoureuse, et puis en couple, avec un comédien professionnel détenant une petite notoriété établie. Il est l'homme dont elle parle dans l'extrait d'entretien ci-dessus, avec qui le début de la relation n'était pas exclusif. En effet, il fréquentait, d'un commun accord, d'autres femmes en même temps que Valérie. Lorsque cette dernière lui a demandé de former un couple monogame, il a accepté. Les sentiments amoureux semblaient extrêmement forts et partagés, Valérie souhaite vivre avec cet homme, pensant qu'elle vit un amour extraordinaire. Il vient s'installer chez elle, mais quelques semaines après, il la quitte sans la prévenir. Un soir, elle rentre chez elle et toutes les affaires de cet homme ont été démenagées. La relation s'arrête et quelque temps après, elle apprend qu'il avait continué à fréquenter d'autres femmes. Lorsqu'elle était en couple avec lui, elle se sentait valorisée, et légitime, pouvait échanger avec lui sur leurs écrits respectifs, ses cours de théâtre et avait l'impression d'aller vers son rêve de devenir artiste, et que devenir comédienne était un projet qui était prêt de se concrétiser. Dans ces conditions (avant la séparation), si le sentiment amoureux produit un sentiment de sécurité chez Valérie c'est parce qu'elle pense être la seule à le recevoir, d'une personne pour laquelle elle éprouve ce sentiment unique, à qui elle trouve des qualités exceptionnelles (comédien), ce qui rend « l'alchimie » « mystique ». Le rapport sacré qu'elle entretient à la culture, qui lui permet de se distinguer des non-artistes, se mélange à la sacralisation du sentiment amoureux envers cet homme comédien. En étant en amour avec lui, elle se rapprochait du sacré.

Par ailleurs, pour Valérie, le fait d'accéder à ce sentiment amoureux en étant dans la position de celle qui le reçoit, va de pair avec le fait d'être légitimée comme une femme, dont l'apparence physique permet d'entrer dans les échanges amoureux desquels elle s'est sentie exclue. Recevoir ce sentiment la fait entrer dans l'ordre des femmes désirées par les hommes dont elle se sentait exclue, et permet une légitimation de sa forme de féminité. Au moment de l'entretien, elle est en couple avec le comédien et explique que son rapport à son corps et sa manière d'être féminine sont en train de se transformer. Elle explique vouloir se diriger vers une apparence physique plus « féminine » et, plus proche des caractéristiques physiques pensées comme attirantes pour les hommes, en se rapprochant de la minceur :

Valérie : Là heu, depuis l'an dernier heu. Je sais que ça ne se voit pas mais j'ai perdu 22 kilos. Donc heu je commence à. Je me sens un peu mieux. J'ai l'impression que ça se voit. Je sais pas si de l'extérieur ça se voit ou pas, mais heu. Et plus envie d'autre chose et plus envie d'un autre cycle et d'être nettement plus féminine heu, juste parce que. Juste parce que voilà, ça correspond aussi à un moi dans ma tête. Et puis il a bien fallu que je me rachète des fringues parce que les autres étant trop grandes elles ont toutes été foutues à la poubelle par Stéphane [rire]. Et heu. Donc ouais, de commencer à vouloir faire autre chose. En fait c'est pas tellement que je veux être ou faire autre

chose. C'est que je veux qu'on voit une autre partie d'moi. Parce que la partie jean baskets heu, la partie j'dis des gros mots et, elle est toujours là. Je veux dire, je sais que je suis pas quelqu'un de. Je suis pas très pépette comme fille, je l'sais. Et heu... et c'est même pas question d'à prendre ou à laisser, c'est comme ça et pas autrement quoi. Mais en revanche j'ai un autre côté où j'suis comme tout l'monde, j'ai envie qu'on me regarde, j'ai envie de plaire, j'ai envie qu'on m'plaise. Et ça, ça a rien à voir avec la masculinité ou la féminité hein, j'pense que la pire de butch, toute velue qu'elle est, elle a envie qu'on la regarde et c'est normal. Parce que t'as envie que, que, d'avoir un écho dans le regard de certaines personnes et que certaines personnes aient un écho dans le tien et c'est tout à fait normal. Mais là j'ai envie qu'on voit autre chose, en fait. Donc heu, j'essaie de projeter autre chose et j'y prends goût et ça, ça me fait un peu plus peur. [...] Parce que c'est nouveau. Parce que c'est inattendu et parce que je ne pensais pas y arriver. De projeter l'image de quelqu'un de féminin, de quelqu'un de... j'allais dire de séduisant, ouais, par opposition à séducteur, mais heu... Séduisant au sens strict, c'est-à-dire qui peut séduire. Pas quelqu'un de, de joli. Enfin je sais que je suis pas belle, je sais que je suis pas jolie etc. et c'est pas gênant si tu veux. C'est pas le questionnement en fait. [...] j'ai envie qu'on me renvoie certains regards sur moi quoi. Certains regards que je ne connais pas, que je ne maîtrise pas, qui me font très peur, mais dont je pense, auxquels je pense pardon être prête. J'ai quarante balais il était limite temps [rire].

(Terrain militant, fonctionnaire catégorie B)

Enfin, les conditions de la fin de la relation, particulièrement violentes –il quitte le logement commun en un jour, sans prévenir et verbaliser la séparation-, informent sur l'inégalité affective dans la relation. Les différences de ressources symboliques entre Valérie et le comédien ne donnent pas la même valeur à l'affection que l'un et l'autre peuvent donner, et ne produisent pas les mêmes effets symboliques du fait de leur position sociale. Pour Valérie, recevoir l'amour du comédien a des effets symboliques forts, alors que, de par sa profession et le capital symbolique associé, il peut recevoir l'amour d'autres femmes dont les ressources sociales sont symboliquement plus valorisantes et bénéficier des compétences (scolaires, culturelles) de Valérie pour le soutenir dans son travail –par des relectures, discussions, encouragements-. Par ailleurs, qu'il ait plusieurs partenaires en même temps illustre son aisance de dominant : de la même manière que les classes dominantes jouissent de l'espace sans entrave à leurs déplacements<sup>349</sup>, pouvoir être au monde sans se limiter à une partenaire amoureuse et sexuelle, en s'appuyant sur son capital symbolique est le fait des individus dominants et assurés socialement.

Julie (« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée) et Sophie (« grandes écoles », master 2 de littérature, professeurs en collège et lycée) et, Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire), sont également attachée au sentiment amoureux et à la fidélité dans le couple. Elles forment un couple et prévoient de se marier. Elles ont toutes deux subi des viols, commis par un homme dans le cas de Julie et deux garçons et une fille, dans celui de Sophie. Sophie vient d'une famille où ses parents ont eu du mal à

---

<sup>349</sup> PINCON-CHARLOT Monique, PINCON Michel, *Les ghettos du gotha. Au coeur de la grande bourgeoisie*, op.cit.

accepter son homosexualité, et il a été difficile pour elle de se soustraire aux jugements de ses parents. Au sein de l'école Julie est connue comme « la fille dont tout le monde savait qu'elle était gay, sauf elle » selon les mots de l'intermédiaire qui nous a permis de les contacter. Son parcours qui l'a amenée à se rendre compte qu'elle préférerait amoureusement les femmes n'a pas été aisé. Sophie et elle ont toutes deux des parcours contenant des heurts en rapport avec leurs préférences sexuelles et amoureuses et leur rapport à leur corps dans la sexualité à cause des viols subis. Ces parcours les amènent à la nécessité de connaître des sentiments et relations amoureuses marquées par la monogamie, la projection dans une relation de longue durée, dont découlent le sentiment et les conditions matérielles d'une sécurité sociale et affective : la sécurité matérielle est entraînée par le fait que le couple est pensé comme long et cohabitant, partageant ses biens, la vie matérielle apparaît donc stable ; le sentiment de sécurité émotionnelle vient du rapport à l'amour, attachement exclusif à une personne unique et qui peut durer toute la vie.

Sophie : Heu... heu je sais pas.... Je pense que j'aurais beaucoup, beaucoup, beaucoup d'mal avec quelqu'un qui envisagerait pas d'être fidèle ou pour qui ça serait vraiment un problème. [...] quelqu'un qui a du mal à s'engager, ça serait très difficile parce que moi j'ai besoin d'être rassurée donc heu. [...] Je pense que pour être en couple il faut quand même être d'accord sur un certain nombre de choses donc heu. Alors déjà si on est pas d'accord sur des choses comme heu la fidélité, qu'est-ce qu'on met d'dans heu. Ouais faut avoir un peu la même vision du couple parce que sinon c'est un peu difficile à faire fonctionner. Mais à part ça heu.

C.P : Ouais. Et pour toi c'est laquelle ta vision du couple et de la fidélité ?

Sophie : Heu, moi j'ai une vision assez tradi de ces trucs-là donc heu. Ben ouais la fidélité, enfin la monogamie. Parce que je pense qu'on peut être fidèle [amoureusement] sans être fidèle sexuellement mais ça.

C.P : Et du coup toi t'entends monogamie et amoureuse et sexuelle ?

Sophie : Oui. Ouais, ouais. Le package. Et heu, ouais ce genre de choses. Et puis heu, la fidélité heu. Le respect c'est bien aussi. 'fin j'sais pas c'est des gros mots mais heu. Ce genre de choses quoi. De ouais, être capable de se projeter ensemble et d'avoir à peu près la même heu... vision de comment un couple se construit et comment ça évolue, sinon heu. Je vois pas trop comment ça peut fonctionner.

C.P : Ouais. Et toi, du coup dans ce que tu projettes, comme projet, dans les choses que t'as envie de faire en couple, tu... mets quoi dans tout ça ?

Sophie : Ben j'sais pas, c'est assez vague, mais heu... Je sais pas heu, 'fin. Genre moi je me verrai pas être avec quelqu'un si je suis pas capable de projeter un futur heu illimité avec cette personne quoi, même si ça se fait pas après heu. Dans le présent j'ai un peu de mal à ne pas concevoir de pas... [...] moi j'ai besoin de quelque chose de stable et de rassurant un peu.

(« Grande école », master 2 de littérature, professeurs en collège et lycée)

Julie (« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée) qui a eu des relations avec des hommes avant d'être en couple avec Sophie n'était pas dérangée que ces relations ne soient pas basées sur l'exclusivité sexuelle, car elles n'étaient pas marquées par le sentiment amoureux. Dès l'instant où elle a aimé Sophie et a imaginé former

un couple durable, la fréquentation d'autres partenaires a été inenvisageable, perçue contraire à l'engagement et sentiment amoureux :

Julie : Hum.... [Silence]. Pfff, en même temps les relations étaient un peu foireuses donc heu... J'avais, enfin là je sais que Sophie, clairement heu... l'infidélité ça passerait pas quoi. Mais, suivant les mecs avec qui j'suis sortie ça m'dérangeait pas. 'fin... donc heu.

C.P : Ca c'était lié à, parce que tu t'investissais pas de la même manière dans la relation ou c'est ?

Julie : J'pense, oui. Oui, clairement. C'est que. Ouais dans toutes mes relations avant avec les mecs je me voyais pas vivre avec eux longtemps quoi. Enfin, vivre avec eux tout court en fait. C'était, pour passer le temps on pourrait dire comme ça [sourire]. Donc forcément c'est pas... C'est pas du tout la même chose [rire].

(« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée)

Par ailleurs, l'exclusivité sexuelle est caractéristique du rapport à l'amour qu'ont Julie et Sophie.

C.P : D'accord. Et heu, pareil, 'fin sur la sexualité, c'est quelque chose qui est important pour toi ?

Sophie : Ouais.

C.P : Qui a de l'importance heu, et du coup dans quel sens ?

Sophie : Ben heu... parce que heu, déjà parce que c'est cool [sourire]. Et... moi je trouve que ça a beaucoup d'importance surtout parce que c'est heu... c'est une forme d'intimité heu, plutôt c'est un des modes de l'intimité entre heu... entre deux personnes et c'est celle qui fait... 'fin j'sais pas. Moi j'trouve que c'est ce qui est le plus... j'ai l'impression que c'est c'qu'on cherche dans une relation amoureuse, c'est l'intimité heu. D'être avec quelqu'un de proche quoi. Et c'est une des manières privilégiées de partager une intimité j'pense. 'fin, c'est ça qui me plaît dedans. Enfin, c'est une manière différente d'être avec les gens heu. Enfin oui, de fait c'est une manière différente d'être avec les gens [rire]. Mais une manière très particulière d'être avec quelqu'un quoi, c'est...

(« Grande école », master 2 de littérature, professeurs en collège et lycée)

De plus, cette exclusivité des relations sexuelles protège Julie et Sophie. Ayant toutes deux subi des viols qu'elles se sont racontées, l'exclusion d'autres partenaires permet une non-exposition de leur corps à des individus pouvant avoir des postures dominantes dans les relations sexuelles, en même temps que de les soustraire aux jugements sur leur apparence.

## **2.4. A la recherche d'une égalité : les conceptions amoureuses retravaillées par les femmes de milieux populaires et les militantes.**

### **2.4.1. La musicienne et la coiffeuse : une conception militante du « couple libre » qui échoue à cause de la distance sociale.**

Parmi les femmes militantes, nous remarquons deux types de rapport à l'amour et au couple ayant des points similaires. Celles qui ne souhaitent pas s'inscrire dans des couples dits « libres », sont engagées depuis moins longtemps dans des relations homosexuelles ou sont des femmes qui sont peu assurées socialement de ce qu'elles sont (comme Valérie, Julie et Sophie). Néanmoins elles ont des pratiques de couple, et des rapports à l'autre, similaires aux femmes



s'inscrivant dans des « couples libres ». En effet, elles ont théorisé les questions relatives au consentement, à la transparence dans le couple, et font un travail relationnel basé sur l'idée de construire une relation équilibrée et égalitaire. Les femmes ayant le plus d'ancienneté dans le militantisme, ainsi que celles qui ont le savoir militant se rapprochant des tendances libertaires, anarchistes, du féminisme et lesbianisme radical sont les plus enclines à se diriger vers le « couple libre ». Les rapports au couple et à l'amour de Sacha (sans emploi, par décision politique, vit avec le RSA et une allocation handicap, fille de professeur des écoles) est exemplaire :

Sacha : Et ben du coup moi j'étais déjà à fond dans des trucs non monogames tout ça et puis pas elle du tout et donc du coup ben je voulais pas la brusquer là-dessus donc du coup on a attendu en fait que... qu'elle craque sur une autre nana en s'apercevant que ça l'empêchait pas de continuer à craquer sur moi. Pour que j'ai une histoire avec une autre nana que je draguais déjà depuis un moment, mais que, avec qui je voulais pas avoir une histoire parce que je voulais pas heu... je voulais pas heu... faire chier la nana avec qui j'étais quoi. Et puis après elle est tombée amoureuse d'une autre heu, mais là donc du coup tout s'est bien passé, moi j'ai pu avoir d'autres histoires et elle d'autres aussi, et notre histoire a pu continuer et puis du coup c'était super cool.

(Terrain militant, sans emploi)

Durant les entretiens, Aurélie (terrain militant, musicienne professionnelle) est celle qui a le plus parlé de ses pratiques amoureuses. Militante lesbienne et féministe très engagée, elle forme avec Jade (coiffeuse) un couple très hétérogame. Aurélie est issue d'une famille de classe supérieure, alors que Jade est issue d'un milieu populaire (famille monoparentale, mère coiffeuse), et elles ont toutes deux, suite à leur parcours scolaire et entrée sur le marché du travail conservé leur position sociale. Elles vont se séparer durant l'enquête, et c'est notamment la distance sociale et les rapports de classe au sein du couple qui auront raison de leur relation.

Néanmoins leur couple illustre la façon dont les pratiques militantes retravaillent les rapports au couple et à l'amour. Aurélie a théorisé et transformé son rapport à l'amour et au couple, à partir des savoirs militants qu'elle a acquis et construits, dans l'objectif de construire des relations égalitaires. Pour cela, elle a d'abord théorisé le couple hétérosexuel comme étant par essence une relation inégalitaire, du fait de ce qu'elle appelle les rôles des hommes et des femmes en son sein. Elle explique que, selon elle, même si l'homme du couple est féministe, la société rappellera l'inégalité de statut entre les deux personnes du couple, en désignant un chef de famille ou en s'adressant à l'homme et non à la femme, pour certaines tâches. Ainsi, elle pense que les couples lesbiens sont plus égalitaires que les couples hétérosexuels :

Aurélie : Heu ben c'est quand même heu, par rapport à la société, comment est fait un couple hétéro par rapport à un couple de lesbienne, et du coup au rôle de chacun dans l'couple. Heu, j'trouve ça vachement plus égalitaire un couple de femmes et du coup si tu veux... quand heu, quand on s'adresse au couple, ouais, j'sais pas. Y a pas un chef de famille ou tu vois heu [sourire] ou, mais ça c'est, c'est la société qui veut ça, même si le mec est très ouvert heu, c'est pas de sa faute heu, tu vois, dans tous les cas ça sera comme ça. Donc c'est ça qui me gêne, même si c'est un mec très

féministe et très... tu vois ? Même heu, contre lui, quand t'as un mec de l'assurance qui appelle, un mec de l'assurance de la voiture et que...

C.P : « J'peux parler à monsieur ».

Aurélié : Voilà, c'est ça. Et heu, et c'était quoi ? Une copine, ah ouais ça ça m'a fait halluciner. Une copine qui était abonnée à j'sais pas quoi, un truc de télévision et elle appelé pour résilier le truc de foot. Et en fait, la personne au bout du fil c'était un mec et heu, il lui a dit « mais vous en avez parlé à votre mari ? Il est d'accord ? », elle était là, en fait heu oui, et pourquoi vous me posez cette question, enfin ? Tu vois ? Ca aurait été le mec qui aurait appelé on lui aurait pas dit, est-ce que madame est d'accord pour résilier le foot tu vois. Et c'est des trucs comme ça, mais ça m'énerverait trop en fait. 'fin tu vois ça me... et puis heu... ouais. Ouais voilà. En gros. Et dans les répartitions des tâches ménagères aussi. Parce que du coup c'est plus fluide heu, parce que, parce qu'y a pas tous ces a priori, ou tous ces préjugés, genre, toi tu dois faire le bricolage et puis moi le ménage et des trucs comme ça ou heu... ou les pressions sociales sur le fait de demander en mariage, que ce soit le mec qui demande en mariage ou que, dans ce cas il faut un bébé, 'fin. J'trouve que entre femmes y a beaucoup moins tous ces trucs-là.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Afin d'entretenir des rapports qui iraient vers une égalité entre les partenaires du couple lesbien, Aurélié s'intéresse au « couple libre ». Contrairement à des enquêtés des « grandes écoles » (Aurore, Olivier), qui se dirigent vers un « couple libre » parce qu'ils disent ne pas pouvoir s'empêcher d'avoir des attirances et relations sexuelles avec plusieurs personnes, la posture d'Aurélié est, avant tout, basée sur une théorisation politique de l'égalité et de la liberté plus que sur une naturalisation des besoins sexuels des individus, même si elle mobilise le terme de « pulsion » pour expliquer qu'il est, selon elle, impossible d'être attiré sexuellement toute sa vie pour une seule personne. Elle s'appuie sur l'état des couples qu'elle a constaté pour expliquer l'intérêt du couple libre, et son rapport au couple et à l'amour qui consiste à dissocier l'amour de la sexualité. Les taux de divorce seraient un signe que l'amour et la sexualité, avec une seule personne, sont des relations qui ne peuvent fonctionner sur le très long terme. Par ailleurs, Aurélié, entretenant un rapport à l'amour désenchanté – qui se comprend par sa trajectoire, dans laquelle, ses petits amis l'ont souvent « trompée » –, pense qu'il est physiquement impossible de n'être attirée que par une seule personne. Elle dissocie le sentiment amoureux et l'attachement qui conduit à vouloir faire couple, de l'attirance physique. En contractualisant la relation de couple, elle entend ainsi préserver égalité et liberté au sein du couple.

Aurélié : Y a une période dans notre couple où on a essayé d'être plus ou moins en couple libre, enfin en couple ouvert. Parce que moi ça a toujours été ma vision de, du couple parfait en fait. Parce que pour moi le vrai couple exclusif sur des années toute une vie, ça marche pas dans le sens où. Enfin y a tellement de divorces déjà que bon, ça prouve bien que ça marche pas. Soit y en a un des deux qui trompe et qui ment, soit heu, y en a un qui trompe pas et qui est hyper frustré et qui aimerait heu. Soit j'sais pas, y a forcément des moments heu, ça peut être au bout de plusieurs années, t'aimerais aller voir ailleurs même si t'es toujours amoureux de ta copine tu peux pas, tu veux pas la quitter, mais juste des pulsions sexuelles en fait. 'fin moi ça me choque pas, si heu, si dans un couple heu. En fait on était parties sur cette base-là de dire on a le droit de faire d'autres choses à

côté. Heu le tout c'est de pas s'mentir, et d'en parler et heu et du moment qu'on en parle et que l'autre est ok et tout ça, y a pas d'soucis.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

La contractualisation du « couple libre » repose sur des règles : partager les conceptions de l'amour, du couple et de la sexualité similaires ; se dire vers qui se portent les attirances hors du couple ; être sûre que la partenaire est au courant et en accord pour que l'autre partenaire ait une relation avec la femme par laquelle elle est attirée.

Si Aurélie conçoit le couple comme ne pouvant bien fonctionner que selon ses modalités, Jade n'a pas le même rapport au couple et à l'amour. Ainsi au début de leur relation, elle souhaite former un « couple libre » :

Aurélie : T'sais t'as forcément la conversation sur la fidélité, donc au début de notre relation je lui avais exposé ma vision des choses. Et en lui disant que j'avais souvent été cocue et que, et que pour moi ce qui m'avait fait le plus mal c'était pas tant que la personne ait envie d'aller voir ailleurs, mais plutôt qu'on me mente. Et heu... et du coup heu et du coup elle m'a dit « ah ça c'est hors de question ! » tu vois, hyper catégorique, genre, non mais, n'importe quoi heu. Tu fais pas ça si t'es avec moi, bon, moi c'est ma vision du truc, je propose, si on est pas d'accord je le fais pas enfin tu vois y a pas d'souci. Donc du coup on était en couple exclusif genre pendant un an.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Cependant durant leur relation elles connaissent des difficultés d'ajustement, dues à leur différence de position sociale. Si Aurélie explique qu'elle est revenue sur certaines caractéristiques qu'elle recherche chez ses conjoints, comme la possession d'une culture légitime et scolaire importante, et qu'elle est restée en couple avec Jade, les différences de ressources et de style de vie ont été causes d'éloignement (« les fautes d'orthographe c'est con mais pour moi c'est rédhibitoire parce que ça veut dire plein d'choses. Ça veut dire que la personne lit pas trop, ça veut dire que... enfin ça, ça dénote de beaucoup d'choses en fait j'trouve. Tu vois. Et, mais finalement, Jade heu, elle fait des fautes abominables »). Jade n'apprécie pas particulièrement les ami.e.s d'Aurélie, qui fréquentent le conservatoire et ont des sujets de discussions culturelles, bien loin de ses intérêts. Lorsqu'Aurélie travaille pour ses études et est en tournée, Jade sort beaucoup dans les bars, elle a beaucoup d'opportunités de rencontres, qui sont soutenues par son métier de coiffeuse. Aurélie se rendant compte que Jade est attirée par d'autres femmes, elle l'enjoint à rediscuter des modalités de leurs relations, au bout de laquelle elles conviennent de s'inscrire dans un « couple libre ». Lors d'une soirée dans des bars, Aurélie flirte avec des femmes rencontrées sur place, Jade la prévient qu'elle souhaite embrasser d'autres femmes. Aurélie lui rappelle que c'était ce dont elles avaient convenu. Seulement lorsque Jade voit Aurélie embrasser une femme dans le bar, elle fait un scandale :

Aurélie : Et en gros c'est elle en sortant du domaine qui a dit, « bon j'te préviens, ce soir heu, j'embrasse qui j'veux » ou j'sais pas quoi. Et j'lui dis ben oui. De toutes façons si on est en couple

libre heu oui t'as le droit d'embrasser qui tu veux y a pas de souci. J'lui fais mais moi aussi. 'fin tu vois [rires]. Et en plus je lui ai bien dit tu vois. Et donc on est allées au Marais. Honte à nous [rires]. On est allées au Marais et dans la soirée j'ai fini par embrasser une des nanas avec lesquelles j'avais parlé heu. Et en fait elle nous a vu, et ça a été le scandale. Mais alors heu, genre quand on est rentrées elle me faisait la gueule et tout. Et j'étais là mais c'est quoi ton putain de problème ? Toi t'es restée jusqu'à sept heures du matin chez Sabrina l'autre nuit, 'fin tu vois ? Moi j'étais toute la nuit en train de me dire elles sont en train de baiser, 'fin tu vois. Et heu, et en plus heu cette soirée-là elle avait embrassé plein d'filles. Elle en avait embrassé trois, moi j'avais embrassé que la même finalement tu vois [rires]. J'avais été plutôt carrée [rires]. Enfin bon, et donc là heu, à partir de là elle m'a dit, bon écoute tu sais quoi, je crois que j'ai essayé je me suis dit que c'était une bonne idée mais je supporte pas de, je supporte pas de voir ça en fait. Donc heu, donc du coup on a tout arrêté, elle a arrêté de voir Sabrina heu. On a arrêté de parler de ce genre de plan. Mais c'est vrai que du coup dans cette période-là, au tout début, quand je la sentais s'éloigner vachement heu, et qu'elle m'en parlait pas et que je sentais qu'y avait un truc, qu'on avait pas encore bien mis les choses au clair, la première soirée où j'ai rencontré Sabrina, j'ai tenté le tout pour le tout [rires]. Heu... en fait j'ai demandé à Sabrina si elle voulait rentrer avec nous heu, 'fin en gros je lui ai proposé un plan à trois tu vois. Parce que je me suis dit, si Jade en a envie, moi elle me plaisait bien aussi, je me suis dit tant qu'à faire [rires]. Et en fait là aussi Jade avait pétié un scandale en me disant heu, non mais ça c'est hors de question, moi j'peux pas. J'peux pas te voir coucher avec quelqu'un d'autre heu, couple libre à la limite, qu'on en parle à la limite mais je veux pas le voir, j'veux pas être là et j'veux, j'veux pas de ça quoi. Donc du coup non, on a jamais heu fait de plan à plusieurs, quels qu'ils soient, parce que... parce que non, non apparemment ça lui va pas.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

L'esclandre de Jade révèle la différence de rapport au couple entre elle et Aurélie. En pratique, elle ne supporte pas de voir Aurélie embrasser d'autres femmes. Le principe du « couple libre » a été bien plus théorisé par Aurélie, qui est celle qui dispose des ressources sociales les plus importantes dans le couple, là où Jade reste attachée à une relation de couple où le sentiment amoureux implique une exclusivité sexuelle et sentimentale. On peut faire l'hypothèse que son rapport au couple est lui aussi dépendant de sa position sociale. Par ailleurs, c'est à partir de ses réflexions sur le « couple libre » qu'Aurélie propose à Jade d'avoir un rapport sexuel à trois, incluant Sabrina ; pratique qui n'est pas envisageable pour Jade. Pour Aurélie le « couple libre » est signe d'une relation d'attachement et d'amour ténue, car sans cela, les modalités qu'il implique ne pourraient pas s'appliquer :

Aurélie : Oui et puis heu que la personne nous appartient et ça c'est toujours un truc qui m'a horrifiée. Justement moi j'suis, c'est justement parce qu'on est hyper bien ensemble, parce qu'on est hyper soudées et parce que je suis amoureuse d'elle que j'ai envie qu'elle soit heureuse et que j'ai envie qu'elle puisse faire ce qu'elle veut et de rien l'empêcher, parce que j'ai envie qu'elle soit bien, et je lui fais suffisamment confiance pour heu, pour ça quoi. Donc en fait oui pour moi tu peux pas être en couple libre quand ton couple est déjà bancal. Mais c'est justement parce que heu on est hyper soudées qu'on pourrait se le permettre, j'pense. Mais voilà, il faut que les deux soient d'accord.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Si Aurélie considère sa relation comme n'étant pas bancaire, leur différence de ressources sociales et militantes ne les met pas sur un pied d'égalité : elles n'entretiennent pas le même rapport à l'amour, n'ont pas les mêmes possibilités réflexives sur la relation et n'ont pas la même assurance sociale à être qui elles sont. Cette différence de ressources se remarque notamment sur le rapport qu'elles entretiennent à leur corps. Aurélie semble avoir un rapport

moins honteux à son corps : elle a déjà eu des rapports sexuels à plusieurs personnes, sans crainte d'être jugée sur son apparence physique, elle ne craint pas que son corps soit sale<sup>350</sup>, et elle ne semble pas gênée ou entravée d'entamer des relations de drague. L'assurance sociale d'Aurélie semble plus appuyée que celle de Jade, qui craint plus les jugements sociaux, notamment par rapport à son corps. Aurélie raconte, par exemple, que Jade ne souhaitait pas exercer certaines pratiques sexuelles dans une position de réception (dont le cunnilingus) de peur d'être « sale et mal épilée ». Il semble alors que, pour Jade, l'exclusivité de la relation permette de conserver une forme d'assurance et de sécurité sociale.

Pour conclure, nous pouvons proposer une hypothèse : les raisons et le sens social d'avoir d'autres partenaires que celles avec qui elles sont en couple, ne sont pas similaires pour Aurélie et Jade. Aurélie, par ses études de musique réussies au conservatoire, les voyages en Europe et sur d'autres continents pour se produire en concert, son origine sociale, détient un capital symbolique plus important que celui de Jade. Ses déplacements et sa profession artistique l'amènent par ailleurs à faire beaucoup de rencontres. Jade en fait également, grâce à sa profession de coiffeuse et sa fréquentation régulière des bars lesbiens, mais elle est moins diplômée, dispose d'une culture moins légitime qu'Aurélie, et elle est celle qui reste à la maison lorsqu'Aurélie voyage. Il lui est arrivé, à plusieurs reprises, de flirter avec d'autres femmes, sans le dire à Aurélie et en contrevenant donc à l'accord qu'elles avaient passé. C'est d'ailleurs lors d'un de ses voyages qu'Aurélie comprend que Jade entretient une relation avec une autre femme sans lui en avoir parlé : elle sort beaucoup plus qu'à l'habitude et refuse de présenter ses nouvelles amies à Aurélie. Avoir d'autres partenaires – sans respecter les modalités du couple libre proposées par Aurélie – peut être, pour Jade, un moyen de compenser la domination et l'écart de position sociale dans le couple.

#### **2.4.2. Les femmes de milieux populaires : des amours cachées à la recherche de l'égalité.**

Les rapports à l'amour des femmes de milieux populaires enquêtées se caractérisent par le souhait de trouver une relation plus égalitaire, aussi bien sur la répartition des tâches ménagères que sur l'expression des sentiments d'affection, ainsi que par une grande discrétion sur l'amour partagé au sein du couple, induite par le rapport à l'homosexualité des individus de leur entourage.

---

<sup>350</sup> PILUSO Claire, « Le propre, le sale, la sexualité et l'ordre du genre. Remarques provisoires », *Transverse*, Numéro Genre et Culture, 2018.

La recherche de l'égalité par les enquêtées dans leur couple avec les femmes, se fait après avoir connu des relations inégalitaires avec des hommes, marquées par des formes de domination masculine : une inégalité dans les tâches domestiques, des demandes trop insistantes à avoir des relations sexuelles fréquentes, des violences conjugales. Le cas d'Alba (terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)<sup>351</sup> est à ce titre exemplaire. Elle n'aime pas le mode de répartition des tâches ménagères qu'elle observe au sein des couples hétérosexuels<sup>352</sup> qu'elle connaît :

Alba : Et actuellement tous les couples que je connais hétéro et homo, t'as l'hétéro elle dit, [prend une voix, caricature de celle d'une femme énervée] ouais j'en ai marre c'est toujours moi qui dois torcher le gosse, c'est moi qui dois lui donner la douche, c'est moi qui doit nanana. Et lui il fout que dalle nana. [fin de l'imitation] Dans le milieu homo t'as pas ça. Parce que tout est partagé quoi. C'est un, et ça vient même pas à l'esprit, pendant que l'autre est avachi sur le canapé, l'autre il va. Tu vois, ça vient pas à l'esprit de te dire, bon j'suis bien là, elle a qu'à faire ça. A aucun moment, ça le l'ai jamais vécu quoi. [...] C'est aussi pour ça, pour ce genre de relation heu mec filles qui me... Je pourrais pas. C'est un truc que je conçois pas quoi. Mais après j'aime les mecs aussi c'est pas, c'est pas un souci hein, je, c'est pas vade retro satanas hein. Mais, mais tous les couples que je connais, voilà, à un moment donné, ça pète pour des conneries comme ça quoi. Alors que chez les homos c'est plutôt... tu m'as trompé [rires]. Tu vois le genre. Y a pas. T'auras jamais, « ah tu me casses les couilles parce que t'as pas fait la vaisselle! » ou parce que tu fais rien à la maison ou... non, non.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

C'est aussi le rôle traditionnel de la femme qui pourrait lui être assigné dans une relation homme-femme qui révulse Alba. Dans son couple actuel avec Léa, les tâches ménagères sont également réparties (« on fait toutes les deux. Ça va plus vite, et après on peut passer du temps ensemble. C'est pas une qui est sur le canapé pendant que l'autre elle fait la vaisselle quoi. »). Ainsi Alba se tient à distance de couple dans lesquels elle devrait assumer seule l'entretien du foyer. L'égalité dans les tâches permet d'approfondir et préserver la relation amoureuse : cela évite un certain nombre de disputes, permet de passer plus de temps ensemble et d'établir un attachement amoureux considéré comme fort et désirable car il n'opère pas de distinction entre les partenaires.

La seconde caractéristique du rapport à l'amour des femmes de milieux populaires enquêtées réside dans sa discrétion et le fait qu'il ne se dit pas ou peu. Cela se comprend en premier lieu par une forme de mise à distance de l'homosexualité<sup>353</sup> dans les lieux sociaux dans lesquels elles évoluent, par leur génération –elles sont plus âgées que les autres enquêtées– et

---

<sup>351</sup> Nous présenterons les rapports aux relations hétérosexuelles des autres femmes de milieux populaires dans le chapitre 8 pour les rattacher aux processus de transformation de leurs goûts amoureux et sexuels.

<sup>352</sup> KAUFMANN Jean-Claude, *La Trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Nathan, 1992.

<sup>353</sup> L'enquête fait apparaître que les femmes de milieux populaires n'ont pas plus subi d'homophobie et de mise à distance à cause de leurs préférences sexuelles que les enquêtés des autres terrains. Il vaut donc se garder de conclure, trop vite et trop mal, que les milieux populaires acceptent moins l'homosexualité parce qu'ils sont pauvres ou « moins cultivés ».

par le fait que c'est au sein des milieux populaires que l'on parle le moins des sentiments amoureux<sup>354</sup>. Ainsi Alba raconte qu'elle n'a jamais annoncé à sa famille qu'elle était en couple avec des femmes, tout en sachant qu'ils sont au courant et n'ont jamais mis à distance sa compagne. Elle mentionne par ailleurs qu'elle n'a jamais parlé d'amour ou de relations amoureuses avec son entourage, y compris lors de chagrins d'amour importants :

C.P: Et du coup heu, est-ce qu'avec elle, enfin maintenant, les frères et les sœurs tout mélangé, pas qu'avec la première, t'en parle de l'homosexualité?

Alba: Non. Non. Les autres non.

C.P: Tu leur as rien dit?

Alba: Non. Mais ils sont au courant hein, parce que c'est mon frère qui va nous construire la maison heu. C'est tout des non-dits quoi. Tout est su mais pas dit. Voilà. Donc du coup heu ça se passe bien.

C.P: Et tu penses que si tu le disais ça se passerait pas bien ou?

Alba: Si maintenant oui. Ils m'diraient ça va, on a compris quoi. Mais bon maintenant c'est tellement évident, je veux dire c'est bon, j'vais pas dire « vous savez que » [voix niaise] Et ça fait bien trois ans que. Ca fait quatre ans qu'on est ensemble, deux ans qu'on est ici, ça fait bien deux ans qu'on fait les aller-retour chez les parents, pour manger chez ma sœur, pour manger chez mes parents. Maintenant y a mon autre frère qui est en haut qui nous voit.

C.P: Ouais, tout le monde a compris que vous étiez en couple.

Alba: Voilà donc heu...ben, ça va quoi. Faut pas sortir de Saint-Cyr. Donc heu ben, tu vois j'ai eu mon autre soeur au téléphone, « tu fais un bisous à Marie » machin donc, faut vraiment être con pour pas l'avoir compris quoi [rire] tu vois? Donc j'me dis que ça sert plus à rien de le dire, « ah en fait heu » [elle prend une voix efféminée, un peu niaise].

C.P: Mais avant ça, vous parliez pas de relations amoureuses.

Alba: Du tout, mais quelles qu'elles soient hein. Jamais hein, moi j'ai jamais parlé [prends une voix efféminée et très niaise, moqueuse des filles] « hé t'sais pas j'sors avec machin » [rire, voix normale]. Jamais, j'ai parlé de ça. [Elle se moque des filles qui parlent de leurs petits copains avec une voix niaise.]

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Béthy (terrain Sud-Est, Baccalauréat, employée administrative à la poste, catégorie C) explique également qu'elle n'a jamais parlé de ses relations amoureuses avec sa mère, cachant ses amours homosexuelles, jusqu'au moment d'une rupture qui lui a causé une grande tristesse :

Béthy: Ah ouais, tout à fait. Ouais, ouais. De ce côté-là franchement j'ai eu une chance heu. Oui j'ai eu. Ouais non parce que c'est ma mère tout simplement. Elle a accepté. Elle a accepté que son enfant, sa fille soit comme ça quoi je veux dire.

C: Et après vous en avez parlé en grandissant, en étant plus âgées?

Béthy: Heu, à la première rupture oui, on en a parlé. Parce qu'elle comprenait pas que j'ai du chagrin autant comme ça, donc heu, elle savait pas du tout ce que c'était enfin. Elle a pas compris parce que moi j'avais caché un peu que la relation s'était un peu éteinte. Le jour où la relation s'est arrêtée, j'ai beaucoup pris sur moi mais heu et là j'en ai parlé, parce qu'elle a vu que j'étais pas bien. Pas bien du tout quoi. Et donc j'ai parlé, j'ai dit oui mais une relation comme ça c'est. On peut pas finir

---

<sup>354</sup>DITER Kévin, *L'enfance des sentiments : La construction et l'intériorisation des règles des sentiments affectifs et amoureux chez les enfants de 6 à 11 ans*, op.cit.

une relation heu, quand on aime encore un petit peu je veux dire heu. Et c'est là qu'elle a compris. [...] Le fait d'accepter comme j'étais sans poser des questions, pour moi c'était le plus beau des cadeaux quoi je veux dire.

(Terrain Sud-Est, Baccalauréat, employée administrative à la poste, catégorie C)

Carole (terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir) n'a pas parlé de ses relations amoureuses à sa famille car elle savait qu'elle risquait d'être mise à distance. Ainsi, elle vit ses relations sans les afficher dans le cadre familial, alors que ses parents, frères et sœurs savent qu'elle fréquente exclusivement des femmes :

Carole : Si je veux vivre mon homosexualité sans faire de peine à mes parents, parce que c'est eux que je vois en priorité hein. Après les autres je veux dire heu je vis ce que je vis, et j'estime que moi [inaudible] même s'ils font style heu c'est toléré, jamais si je suis avec quelqu'un je la prendrai par la main, j'irai l'embrasser dans la rue. Je respecte heu, je respecte les gens. Ils veulent pas voir ça, et ben c'est pas un souci. Bon après je m'empêche pas vivre, si ce n'est que je ne vais pas m'afficher. Après ma famille heu je veux pas leur dire... ou alors le choix c'est de partir d'ici. [...] donc en fait on était comme ça, très, très amoureuses, mais heu, ses parents le savaient, mais ne l'admettaient pas. Mes parents savaient, et ils l'admettaient. Voilà, donc heu là y a eu aussi un fossé je pense.

C: Au niveau des familles heu...

Carole: Enfin moi ça me gênait pas. Ça me gênait pas que le, le père ne comprenait pas. Son père ne comprenait pas heu, il voulait absolument la remettre dans le droit chemin. Non, et puis en fait heu, on a vécu ce qu'on devait faire.

Carole : Je pense que mes parents ne sont pas bêtes, mais maintenant ils laissent couler parce que je suis quelqu'un de très, je veux pas m'afficher, je veux pas les provoquer. Ni mes sœurs ou quoi. Les relations que j'avais eues malheureusement je suis obligée de les cacher, je veux dire, je les présente pas à ma famille, heu voilà quoi, je veux pas leur faire de mal plus que ça. Dans la logique de chose, normalement c'est les parents qui partent avant les enfants.

C : Hum. Tu penses qu'à un moment, quand ils décéderont tu...

Carole : Voilà. Les plus jeunes je leur parlerai, je leur dirai. Déjà mes neveux quand ils en parlent ou quoi, ils disent, j'en parle ouvertement. Les petits ils disent, parce que maintenant y en a qui s'affichent ou autre [des personnes homosexuelles] de toutes façons qu'il s'aient hein, et alors, c'est l'amour qui compte. Tout ça. Nous, notre génération est beaucoup plus tolérante que celle de nos parents je pense.

(Terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir)

Les craintes d'être mises à distance à cause de ses préférences amoureuses et sexuelles, une forme de pudeur concernant les relations amoureuses et sexuelles dans les milieux populaires, ainsi que l'absence de socialisation à verbaliser les sentiments amènent les enquêtées à euphémiser l'existence de ces sentiments, ou la teneur de leur relation.

Jeanne : On se voit avec Béthy mais bon, c'est une amie quoi.

C.P : Ouais, vous êtes plus ensemble heu, pas de relations amoureuses ?

Jeanne : Ouah, c'est amour amical, amoureux-mical, comme tu veux heu. Amoureux-mical. Voilà. C'est tout.

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

S'il est euphémisé dans les discours, le sentiment amoureux n'en est pas moins présent, considéré comme fort et important. Ainsi, si les femmes enquêtées le cachent, elles ne vivent



pas moins des histoires d'amour engageantes, qu'elles trouvent puissantes dans les émotions qu'elles procurent. L'amour romantique est alors évoqué, entre les lignes d'anecdotes qu'elles racontent à propos de leur relation. Ainsi, Béthy évoque une histoire de mise en couple, au cours de laquelle une femme a choisi de mettre fin à son couple avec un homme pour en commencer un autre avec elle :

Béthy : On a parlé tous les trois. On a fait une table ronde. Et moi j'étais pas gênée du tout parce que je me suis dit heu, c'est mieux. C'est mieux d'éclaircir une situation. Et elle lui a dit moi je choisis ma vie de femme, j'ai envie de, de vivre autre chose, de connaître autre chose. Et donc c'était avec moi. Donc elle a divorcé. Elle a divorcé pour être avec moi. Voilà. Ce que j'ai reçu non pas comme un cadeau, parce que je veux pas m'enorgueillir de ça. Ça me, c'est un peu dérangent quelque part, de savoir que, heu, t'es là, heu et que tu brises entre guillemets la vie d'un couple, alors que, je veux dire ça vient de moi d'accord mais c'est elle aussi qui a voulu, pour être avec moi qui a voulu donc cesser toute relation avec son mari. Et puis aussi je lui avais fait comprendre que si elle continuait avec lui, c'était pas possible avec moi. Donc pour pas me perdre si tu veux. Elle a cassé, elle a cassé avec son mari. Mais c'est, je trouve ça beau quoi. C'est un gage quelque part et ça... peut-être que ça nous a renforcé dans notre relation.

(Terrain Sud-Est, Baccalauréat, employée administrative à la poste, catégorie C)

## **Conclusion**

L'analyse des goûts et dégoûts amoureux des enquêtées montre que l'homosexualité comme la bisexualité, catégories et formes de relations amoureuses et sexuelles, pensées comme homogènes sont très diversifiées. Si tous.te.s les enquêtées se présentent comme homosexuels, ce qui pourrait amener à les considérer comme une population relativement homogène, ils et elles se ressemblent assez peu lorsque l'on se penche sur les caractéristiques de leurs goûts amoureux. Ainsi, les goûts homosexuels sont différents en fonction du genre et de la position sociale que l'on occupe.

Pour montrer la différenciation des goûts amoureux dans l'homosexualité, nous avons montré l'homogamie sociale dans la formation des couples, et les liens que les jugements amoureux entretiennent avec les jugements sur les formes de masculinités et féminités. Cependant, l'hétérogénéité des goûts ne concerne pas uniquement les types de caractéristiques attendues et recherchées chez des partenaires, mais également la différenciation dans les rapports au sentiment amoureux et au couple. Si nous avons cherché à mettre en évidence la position sociale et de genre des rapports au couple et à l'amour, nous l'avons liée à la question des inégalités sociales afin de montrer comment la structure des goûts amoureux et sexuels est reliée à la structure sociale de la société dans laquelle ils sont construits. Alors qu'une des premières inégalités qui existe entre les individus concerne la légitimité à exister, l'amour, comme lieu particulier d'enchantement dans lequel œuvre la magie du social, permet la reconnaissance des individus lorsqu'ils le reçoivent par d'autres individus possédant des

ressources et propriétés sociales valorisées dans la société ou l'espace local auquel ils appartiennent. Au sein des rapports amoureux, on retrouve des inégalités et rapports de dominations comme dans d'autres domaines de pratiques (école, culture) : les dominants dominent aussi dans ce domaine ; les possibilités de connaître le sentiment amoureux (venant d'un individu reconnu) est inégalement réparti selon les ressources des enquêté.e.s et la position sociale ; comme les individus n'arrivent pas dans les couples avec les mêmes ressources, il est un lieu de rapport de domination ; selon le rapport à l'homosexualité dans les milieux socialisateurs les possibilités d'accès au sentiment amoureux et à sa publicisation sont également inégales.

## **CONCLUSION. REGRESSIONS ET DIFFERENCIATION.**

Pour conclure cette deuxième partie de thèse, nous allons retracer les questionnements et raisonnements qui nous ont amenée à la construire telle qu'elle est présentée dans ce manuscrit. Afin de tenter de trouver des réponses à notre question de recherche nous opérés une série de régressions sous la forme des questions dans l'objectif de trouver des « traces » des processus de socialisation entrant en jeu dans la construction des goûts amoureux et sexuels. Les régressions que nous avons opérées commencent par une question, la mise en place d'actes de recherche pour y répondre, un constat, puis, sur cette base, une nouvelle question et de nouveau la mise en place d'actes de recherche, un nouveau constat etc. Le point de départ a été de nous demander si les pratiques sexuelles et amoureuses avec les personnes de même sexe se répartissaient au hasard dans l'espace social. Etant apparu que ce n'est pas le cas, nous avons pris le parti de travailler la question de la différenciation au sein d'une population se déclarant homosexuelle ou bisexuelle, ou ayant des pratiques homosexuelles ; en nous intéressant aux individus hors « communauté », ainsi qu'à l'homosexualité dans différentes classes sociales, en dépit des résultats de l'enquête sur la sexualité des français montrant que les personnes se déclarant homosexuelles sont plus nombreuses dans les classes moyennes et supérieures que dans les classes populaires.

La première différenciation que nous avons mise en exergue concerne les discours sur soi et sur l'homosexualité (chapitre 3). Les enquêté.e.s appartenant aux classes supérieures et milieux militants ont un rapport théorisé à leurs préférences sexuelles, lorsque les enquêté.e.s des milieux populaires y entretiennent un rapport plus pratique, souvent non verbalisé. En outre, les militant.e.s en produisant des savoirs sur l'homosexualité – en vue de transformer le monde pour que les inégalités et discriminations qu'ils et elles subissent prennent fin – ont tendance à s'ériger en représentants de l'ensemble des personnes homosexuelles qui se réunissent sous le vocable de « communauté homosexuelle ». En présentant une définition socialement située de l'homosexualité et une réification – nécessaire à leurs actions politiques –, ils et elles portent des discours sur l'homosexualité prescriptifs et normatifs, qui tendent à exclure de leurs théorisations les individus appartenant aux milieux populaires et individus ne se reconnaissant pas dans ce militantisme.

L'analyse de la différenciation des discours nous a permis de constater que les enquêté.e.s portaient des jugements négatifs sur les différentes manières d'être homosexuel. Nous avons ainsi poursuivi la démonstration de l'hétérogénéité sociale de la population homosexuelle enquêtée (chapitre 4), par l'analyse des formes de masculinités et féminités

manifestées par les enquêté.e.s et des jugements portés sur elles. Nous avons rattaché les caractéristiques genrées des enquêté.e.s à leur position sociale, afin de montrer comment les jugements portés sur les corps des individus sont des jugements de classe qui amènent à des procédés de distinction et d'opposition de classe. Ces jugements sur les formes de masculinités et féminités acceptables ou non, président aux jugements amoureux : ils informent sur les goûts et dégoûts concernant les manières d'être par corps.

Ces analyses nous a alors conduite au troisième point de différenciation de la population homosexuelle : celle des goûts amoureux, des rapports au couple et au sentiment amoureux. Nous avons pu montrer la nécessité de ne pas s'en tenir aux catégories d'homosexualité et d'hétérosexualité comme catégories analytiques pour comprendre la construction des goûts amoureux et sexuels. En s'attachant à l'analyse des processus de socialisation qui construisent les goûts amoureux et sexuels, le raisonnement en termes de construction d'orientation sexuelle, homosexuelle ou l'hétérosexuelle, ne tient plus ou disjoncte, car l'enquête montre l'existence de différenciations dans ces « orientations ». La déconstruction de la catégorie « homosexualité »<sup>355</sup>, par la mise en exergue de la diversité des pratiques qu'elle réunit et tend à masquer, permet d'ouvrir les portes pour répondre à la question de recherche « quels sont les processus de socialisation qui construisent les goûts amoureux et sexuels ? ». Le chapitre 5 nous a permis de mettre en évidence la diversité de type et de teneur des goûts amoureux pour les personnes de même sexe, et de rapports à l'amour et au couple, parmi les enquêté.e.s.

Cette deuxième partie a permis de déconstruire les idées du sens commun pensant la population homosexuelle en termes de « communauté » ou « milieu » homogène ; en montrant comment elle est traversée par des différences et oppositions de classes et de genre, nous avons pu mettre en évidence son hétérogénéité dans plusieurs domaines. En outre, la constatation de la différenciation est un point de départ pour retracer les processus de socialisation qui l'ont construite.

Il est aisé de déduire que s'il existe différents goûts amoureux, différenciés selon la position sociale et le genre, c'est parce que les processus de socialisation qui les construisent ne sont pas identiques. Les différences que nous avons montrées dans la seconde partie de la thèse concernant les discours sur soi, les formes de masculinités et féminités, les types de goûts amoureux et rapport aux sentiments amoureux sont les produits de modes et de processus de socialisations différenciés ; et c'est à leur mise en évidence et analyse que la partie qui suit est consacrée.

---

<sup>355</sup> Catégorie qui rend invisibles les différences de pratiques, de goût, de parcours et de trajectoires.

Les apports des travaux de Bernard Lahire sur la pluralité individuelle et l'illusion de l'unicité des individus<sup>356</sup> permettent de relire les résultats des enquêtes sur la formation des couples<sup>357</sup> : nous pensons pouvoir avancer que l'amour fait partie de ces « multiples institutions permanentes, de même que de nombreuses occasions plus éphémères, de célébration de l'unité du soi »<sup>358</sup> et des individus. Dire « je t'aime », ou « j'aime » telle personne, produit, comme le « nom propre »<sup>359</sup> la singularité et totalité d'une personne. Par ailleurs, même s'ils ne le formulent pas ainsi – car cela ne correspond pas à leurs objectifs de recherche et cadre théorique d'appréhension –, lorsque Michel Bozon et François Héran questionnent leur enquêtés sur les caractéristiques qu'ils recherchent chez leur conjoint, ils mettent en évidence les dispositions à aimer d'un individu ainsi que d'autres dispositions portées par le ou la conjointe, par exemple des dispositions au travail, au sérieux, au courage, à porter de l'attention affective, etc.<sup>360</sup>.

Ainsi, les goûts amoureux ne concernent pas sur l'ensemble de l'individu unifié, mais sur des caractéristiques et propriétés de classe et de genre qui sont souhaités et perçus comme désirables, lorsque d'autres manières d'être et de faire existent chez la même personne, mais peuvent déplaire. On peut à cet égard se rappeler de la rupture entre Aurélie et Jade<sup>361</sup>, qui malgré des différences importantes de classes, se traduisant par des manières d'être, de faire, et des goûts culturels différents, parvenaient à faire coexister des « systèmes d'habitudes »<sup>362</sup> assez différents au début de leur relation. Lorsque Jade rencontre une femme qui a des façons d'être et de faire plus proches des siennes, les différences de classe entre Aurélie et elle, empêchent la pérennité du sentiment amoureux : le nombre de façons d'être et de faire qu'elle aimait chez Aurélie devient plus important que le nombre de celles qu'elle n'aimait pas, en même temps qu'elle rencontre une femme qui a un système d'habitudes plus proche du sien. Les apports sur la pluralité individuelle, contre le mythe de l'unicité et de l'intériorité,<sup>363</sup> sont nécessaires pour penser l'appréhension sociologique de la construction des goûts amoureux et sexuels. Nous pouvons déduire de cela que les goûts amoureux ne sont pas une unique disposition à aimer, mais un ensemble de dispositions à aimer des manières d'être, de faire, de sentir, de rapport au

---

<sup>356</sup> LAHIRE, Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Armand Colin/Nathan, 2001.

<sup>357</sup> MICHEL BOZON et FRANÇOIS HÉRAN, *La formation du couple*, La Découverte, Paris, 2006.

<sup>358</sup> LAHIRE, Bernard, *op. cit.*, 392 p., p.34.

<sup>359</sup> *Ibid.*

<sup>360</sup> MICHEL BOZON et FRANÇOIS HÉRAN, *op. cit.*, p.120.

<sup>361</sup> Chapitre 5 [indiquer la page une fois le manuscrit stabilisé.]

<sup>362</sup> PIERRE BOURDIEU, *Le sens pratique*, Les Editions de Minuit, 1980.

<sup>363</sup> LAHIRE, Bernard, *op. cit.*

monde chez d'autres individus<sup>364</sup>. Ainsi le gout amoureux pour un individu est composé d'une palette de goûts – disposition à aimer –, dont le contenu est différencié en fonction de la position occupée dans l'espace social, construit par des processus de socialisation et pouvant se transformer selon les expériences socialisatrices.

Il s'agit à présent de se demander quelles sont les dispositions à aimer telles caractéristiques ou propriétés qui se construisent, comment et dans quel domaine de la vie des individus elles se construisent.

---

<sup>364</sup> Et être en couple amoureux consisterait alors à parvenir à faire coexister des systèmes dispositionnels différents, mais similaires à certains égards, qui se forment et se transforment notamment au cours des socialisations conjugales.



### **Partie 3. De la mise en espace social des individus et de leurs goûts à l'appréhension des logiques socialisatrices qui les construisent.**

Avoir des intérêts amoureux et sexuels, prononcés ou non, pour les personnes de même sexe, dans une société où l'hétérosexualité est la norme, a amené les enquêt.e.e.s à se poser des questions sur les raisons et le moment de l'apparition de leurs préférences pour les personnes de même sexe. Ils et elles ont été portés à chercher, et reconnaître, dans leur parcours le début de l'homosexualité, ainsi que des pratiques, des faits, des manières d'être dans leur enfance qu'ils interprètent, a posteriori, comme les signes avant-coureurs de leurs préférences sexuelles, qui se sont manifestées plus tard dans leur vie. Ces signes de présence de l'homosexualité ne sont pas les mêmes selon les enquêt.e.e.s, et ce ne sont pas les mêmes faits et pratiques qui sont perçues comme significatives selon les individus. Les phrases telle que: « c'était toujours là » (Sébastien), « je suis pédé depuis que je suis petit » (Simon), « ça remonte à loin » (Julien, Olivier), « j'ai été violée et agressée sexuellement, et c'est peut-être pour ça que je préfère les hommes » (Carole), « j'ai décidé d'arrêter les garçons » (Gabrielle), « je préférais les poupées aux voitures » (Steve), « je faisais les moulinettes avec les mains » (Stéphane), sont un des signes que les enquêt.e.e.s effectuent une mise en ordre de leur vie qui permet de donner du sens et des explications à leur trajectoire et à ce qu'ils et elles « sont » socialement.

Cette production de cohérence à propos de leur parcours est nécessaire à la vie sociale, et ce sont des mises en ordre biographiques, qui, si elles ne sont pas à prendre au pied de la lettre, sont à prendre au sérieux par la sociologue<sup>365</sup>. D'une part, elles peuvent être un point de départ pour comprendre comment les discours, les croyances et les interprétations sur les parcours se construisent selon les contextes socialisateurs (chapitre 3). D'autre part, lorsque l'on cherche un point d'entrée pour analyser des processus de socialisation dont on ne sait rien *a priori*, elles peuvent être un des premiers indicateurs à étudier, mettant en exergue des moments de bifurcation de trajectoire ou de tension des individus, à partir desquels il est possible, par la suite, de « tirer les fils » d'autres processus de socialisation jusque-là non perçus.

---

<sup>365</sup> BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 62, n° 1, 1986, p. 69-72. ; BECKER, Howard, *Biographie et mosaïque scientifique*, vol. 62-63, année 1986, p. 105-110. ; SUAUD Charles, *Contribution à une sociologie de la vocation : destin religieux et projet scolaire*, vol. 15-1, 1974, p. 75-111; STRAUSS Anselm, *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*, Métailié, Paris, 1992.



Les perceptions du commencement de l'homosexualité et ses raisons varient selon les enquêté.e.s. Précédemment nous avons vu les différentes manières de parler de soi en tant qu'homosexuel et comment, pour les enquêté.e.s recruté.e.s sur le terrain militant, le moment du *coming out* est important. Faire raconter ce moment a, méthodologiquement, permis de trouver à quelles périodes de la vie des individus nous devons nous intéresser pour comprendre les conditions sociales de possibilité de construction des goûts pour les personnes de même sexe. En approfondissant, en entretien, les questions sur les moments des premières attirances et du début de l'homosexualité, il s'est avéré que les hommes et les femmes ne dataient pas le début de leurs préférences pour les personnes de même sexe, au même moment de leur vie. En effet, parmi les personnes interrogées, les hommes sont plus nombreux que les femmes à nous dire que l'homosexualité était « là depuis le début », ou qu'ils ont toujours été homosexuels et que pour cette raison ils n'ont jamais eu ce qu'ils considèrent être une réelle relation avec une femme. Les femmes – même s'il existe des exceptions dont nous expliquerons les parcours – sont plus nombreuses à déclarer qu'elles pensaient être hétérosexuelles puis à avoir « découvert » qu'elles préféraient les femmes et à finir par se déclarer homosexuelles ; quelques-unes déclarent préférer les femmes dès l'enfance, puis avoir eu des relations hétérosexuelles et enfin recommencer des relations avec des femmes en affirmant qu'elles sont retournées vers ce qu'elles vivent comme leurs réelles préférences amoureuses et sexuelles. Par ailleurs, les enquêtées sont plus nombreuses que les enquêtés à déclarer qu'elles pourraient tout de même avoir des relations sexuelles avec des hommes ; elles ont également été plus nombreuses que ces derniers à avoir des relations avec des femmes pendant une période de leur vie, puis à recommencer des relations avec des hommes.

Nous pouvons dégager une hypothèse de ce constat, ainsi que de ceux opérés précédemment : il semble que les processus de socialisation et les temporalités des socialisations de fabrication des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe ne sont pas les mêmes selon le genre et la position sociale. Dans cette société fortement différenciée, où les travaux sociologiques ont montré les diversités de construction des individus sur le plan des rapports au savoir, à l'école, aux pratiques culturelles<sup>366</sup>, il n'est pas étonnant qu'il puisse en être de même pour les pratiques amoureuses et sexuelles<sup>367</sup> ainsi que

---

<sup>366</sup> PIERRE BOURDIEU, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979 ; LAHIRE, Bernard, *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de l' " échec scolaire " à l'école primaire*, PUL, 1997.

<sup>367</sup> DITER, Kevin, « « Je l'aime, un peu, beaucoup, à la folie... pas du tout ! ». La socialisation des garçons aux sentiments amoureux », *Terrains & travaux*, n° 27, 18 décembre 2015, p. 21-40. ; BOZON, Michel et HÉRAN, François, *La formation du couple*, La Découverte, 2006 ; BAJOS, Nathalie *et al.*, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, 2008.

pour les goûts amoureux et sexuels eux-mêmes. Ainsi, l'on montrera que les goûts pour les personnes de même sexe ne se construisent pas au même moment de la vie, et que la temporalité de cette fabrication est fortement différenciée selon le sexe. En outre, nous montrerons qu'il n'y a pas une disposition sociale à l'homosexualité (nous pourrions faire de même pour l'hétérosexualité), mais qu'il existe des ensembles de dispositions, construits dans des contextes sociaux particuliers et dont le contenu varie en fonction de la position sociale, mobilité sociale et du genre, qui produisent des goûts pour les personnes de même sexe, qui ne s'incorporent pas avec la même force et durabilité en fonction de leurs conditions et temporalités de construction. Les logiques socialisatrices et les processus de socialisation en jeu dans la construction des goûts sexuels et amoureux sont donc multiples, mais rattachés à des conditions sociales de possibilité qu'il s'agit d'explicitier.

La question théorique qui va occuper cette troisième partie est celle de l'articulation des socialisations primaires et secondaires, de leurs formes et mise en œuvre, ainsi que les produits qu'elles fabriquent, et la force avec laquelle ils sont incorporés. L'enquête montre que certains enquêtés ont des goûts pour les personnes de même sexe qui sont plus fortement incorporés, d'une part parce que ce sont les premiers goûts amoureux et sexuels qu'ils expriment, que les enquêtés qui les possèdent connaissent des socialisations de renforcement et parce que ces goûts ne coexistent pas avec des goûts pour les personnes du sexe opposé. D'autres enquêté.e.s qui déclarent, au moment de l'enquête, être homosexuelles, lesbiennes ou préférer les femmes aux hommes, ont, au cours de leur trajectoire, eu des goûts pour les personnes de sexe opposé et du même sexe. C'est parmi elles que l'on trouve les enquêtés dont les parcours sont majoritairement marqués par des socialisations de transformation et de conversion<sup>368</sup>. Afin de retracer les parcours et les processus de socialisation qui s'y déroulent, nous avons décidé d'opérer une séparation analytique, dans cette troisième partie, entre les enquêtés dont les goûts pour les personnes de même sexe se fabriquent « tôt » dans la trajectoire et les enquêtés pour lesquels ils se construisent plus « tard » et de façon non exclusive.

Le chapitre 6 se penche sur les processus de socialisation propres aux différents milieux sociaux étudiés, articulant les socialisations primaires aux trajectoires de mobilités sociales et géographiques, afin d'appréhender la fabrication des dispositions (rapport au corps, rapport à la féminité et à la masculinité, goûts culturels, rapport au monde) constituant une palette de goûts amenant à des affections électives qui ne sont pas encore au moment de l'enfance des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe. Les chapitres 7 et 8 se concentrent

---

<sup>368</sup> DARMON, Muriel, *La socialisation*, Armand Colin, 2016.

sur la façon dont les socialisations primaires des enquêté.e.s sont travaillées par les socialisations secondaires. Nous y aborderons les temporalités et forces d'incorporation des goûts pour les personnes de même sexe, la manière dont elles se construisent dans les interactions amoureuses et sexuelles, dans les socialisations à la sexualité et pendant la sexualité. Le chapitre 7 se penche sur les cas où les goûts pour les personnes de mêmes sexes sont incorporés fortement et durablement, par des socialisations de renforcement. Il s'agit ici en majorité d'hommes, pour lesquels le fait d'aimer les hommes se construit « tôt » dans leur vie, au moment de l'adolescence, pour lesquels les socialisations de classe et configurations familiales pèsent et qui ne connaissent pas de socialisations les amenant à s'intéresser amoureusement et sexuellement aux femmes. Le chapitre 8 examine les cas où les goûts pour les personnes de même sexe sont construits plus tardivement dans la vie des individus, au début de l'âge adulte ou bien plus tard. Dans ces trajectoires, les goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe sont incorporés moins fortement et peuvent coexister avec des goûts pour les personnes du sexe opposé. Ces trajectoires sont majoritairement celles des femmes, pour lesquelles les socialisations par la classe sociale d'origine ne sont pas déterminantes dans la construction des goûts pour les personnes de même sexe – contrairement à la classe sociale d'appartenance au moment de l'enquête – et n'en constituent pas une condition sociale de possibilité nécessaire à la construction des goûts pour les personnes de même sexe.

## **CHAPITRE 6. SOCIALISATIONS PRIMAIRES ET TRAJECTOIRES SOCIALES : ENTRE CONSTRUCTION DE GOUTS DE CLASSE ET CONSTRUCTION D'ATTIRANCES ÉLECTIVES.**

Au cours de l'enquête, nous avons tenté d'étudier le déroulement des socialisations primaires dans le double souci de regarder ce qui se dessine en matière de goûts amoureux, affectifs, et d'appréhender ce qui se fabrique en matière de socialisation générale, de rapport au corps, à la culture, etc. durant l'enfance. Si les conditions d'enquête n'ont pas permis d'aller suffisamment loin concernant l'analyse des socialisations durant l'enfance et l'adolescence, nous proposons de poser quelques jalons dans ce chapitre, qui ne peut s'appréhender indépendamment des chapitres 7 et 8. En effet, les chapitres 7 et 8, au sein desquels nous analysons la suite des trajectoires des enquêtés éclairent les résultats présentés dans ce chapitre 6. En effet notre analyse ne montre pas de différences majeures entre les socialisations des individus hétérosexuels et homosexuels. Ainsi, les explications complémentaires seront apportées dans les chapitres suivants.

En outre, si l'enquête montre des cas, majoritairement masculins, d'attirances durant l'enfance pour des personnes de même sexe, la majorité de nos enquêtés ne manifeste ou ne déclare pas de goûts pour les personnes de même sexe durant l'enfance. C'est surtout à la période de l'adolescence, lorsque les enquêté.e.s vont commencer une sexualité, seul.e.s, avec l'imagination ou des objets culturels comme support, ou lorsqu'ils et elles ont des relations de séduction découlant sur la formation de couple ou des relations courtes qu'ils et elles vont évoquer des goûts et dégoûts amoureux. Ainsi, c'est surtout au moment de l'entrée dans les relations amoureuses et mises en couple que la question des attirances vers un sexe ou l'autre va se poser pour la majorité des enquêté.e.s. Cependant, les socialisations ayant lieu durant l'enfance vont teinter les goûts amoureux, puis sexuels, en dehors de l'élection affective d'une personne de même sexe que soi.

Nous interrogerons donc la façon dont se produisent les socialisations primaires, ainsi que ce qu'elles permettent de comprendre de la construction des manières, d'être de faire, des goûts, des pudeurs et des styles de vie que l'on retrouve chez nos enquêtés lorsqu'ils et elles racontent leurs goûts et dégoûts à l'âge adulte. Afin de saisir les logiques et processus de socialisation de façon diachronique, nous lierons l'étude des socialisations primaires à celle des trajectoires des enquêté.e.s. En effet, si l'on peut montrer la construction de dispositions à aimer des manières d'être, de faire, des rapports au monde et aux autres qui varient en fonction de la position occupée dans l'espace social, cela ne suffit pas à fabriquer des goûts amoureux et

sexuels pour les personnes de même sexe. C'est seulement emboîtés à d'autres processus de socialisations, se déroulant à l'adolescence et à l'âge adulte (chapitre 7 et 8), que les produits des socialisations primaires vont être travaillés dans le sens de s'actualiser dans la fabrication des goûts amoureux et sexuels.

Au sein de la première partie, nous allons étudier les socialisations primaires et les trajectoires des enquêtés qui, au moment de l'enquête, ont des goûts exclusifs pour les personnes de même sexe, au moment de l'enquête ; et dans la seconde celles qui ont eu des goûts pour les personnes de même sexe, et du sexe opposé, ou qui ont eu des relations hétérosexuelles et des relations homosexuelles.

## **1. Socialisations et trajectoires des enquêtés aux goûts exclusifs pour les personnes de même sexe.**

Les enquêtés qui déclarent préférer de manière exclusive les personnes de même sexe dans les relations amoureuses et sexuelles sont en majorité des hommes. Comme nous le verrons dans le chapitre 7, ils n'ont pas ou peu eu de relations hétérosexuelles, et leurs rares expériences hétérosexuelles ont joué comme socialisation repoussoir entérinant un dégoût, ou une absence de goûts sexuels pour les femmes, toutes classes sociales confondues. Parmi les enquêtées, seule Manon (« grandes écoles », doctorat en histoire) déclare avoir toujours entretenu des relations amoureuses et sexuelles avec des femmes.

Les enquêtés présentés dans cette partie partagent une caractéristique : celle de l'exclusivité des goûts amoureux et sexuels pour le même sexe, mais, au cours de leur trajectoire, ils ont des processus de socialisation différents, et ont des goûts culturels, rapports au corps, différemment teintés en fonction de leurs positions sociales et trajectoires sociales. Nous allons montrer comment socialisations familiales et trajectoires fabriquent des goûts pour des façons d'être, des styles de vie des pratiques culturelles variés.

### **1.1. Les transfuges de classe. Mobilité ascensionnelle forte et déplacement géographique.**

Parmi les enquêtés des classes supérieures, recrutés sur le terrain des grandes écoles, nous avons rencontré deux transfuges de classe : Julien et Jérémy. Nous constatons qu'ils connaissent des processus de socialisation qui fabriquent des dispositions participant des conditions sociales de possibilités de leur ascension sociale, ainsi que de leurs goûts pour les pratiques culturelles et scolaires légitimes, et de leur absence de goût pour la fréquentation des filles.

Ces grandes trajectoires de mobilités se distinguent des mobilités sociales plus petites des hommes recrutés sur le terrain militant, qui enfants, appartenaient aux fractions stables des milieux populaires ou petits moyens et une fois adultes font partie des classes moyennes. Dans le cas de ces derniers, les premières socialisations de construction des goûts pour les personnes de même sexe se produisent avant la mobilité sociale qui va être une condition de renforcement des goûts pour les personnes de même sexe, participant de la forme que va prendre l'homosexualité, avec notamment une socialisation par le « milieu gay ».

Les trajectoires de grande ascension sociale de Jérémy et Julien (semblables à celles de Didier Eribon<sup>369</sup> et d'Edouard Louis<sup>370</sup>) ont plusieurs spécificités : elles s'accompagnent d'une mobilité géographique, des petites villes ou villages vers de grandes agglomérations, au moment des études supérieures ; elles sont minoritaires parmi les parcours des personnes enquêtées ; aucune des femmes homosexuelles interrogées ne connaît d'ascension sociale aussi grande. Ce sont des trajectoires au sein desquelles les garçons sont très fortement investis scolairement, où le travail scolaire prend beaucoup de temps de leur vie quotidienne, de l'école primaire jusqu'à la classe préparatoire. Ces enquêtés ont majoritairement des amis garçons et fréquentent assez peu de filles durant l'enfance et l'adolescence. Leurs relations amicales se déroulent dans un entre soi masculin au sein duquel leur masculinité marquée par un fort investissement scolaire et culturel, les exclut et les amène à s'exclure des sociabilités masculines tournant autour des relations amoureuses avec les filles. Ainsi, ils fréquentent des garçons pour jouer et étudier et ne prennent pas part, ou ne sont pas intégrés, dans les discussions qui peuvent impliquer des jeux de drague, ou des discussions sur le fait d'avoir des attirances amoureuses, notamment envers des filles. Ce ne sont pas des garçons qui ont été stigmatisés, ou « suspectés » d'homosexualité, à cause de leur manière d'être par corps, ou de leurs goûts pour des jeux ou des activités qualifiés de féminins. Ils n'ont jamais été considérés comme efféminés, ou comme pouvant être placés par leur entourage (familial, scolaire) du côté du féminin en conséquence de leurs façons d'être et d'agir. Cependant, ils sont dotés d'une forme de masculinité « décalée » par rapport aux garçons de l'école qui semblaient appréciés par les filles. Leur masculinité n'impose pas une domination par le corps, mais s'appuie sur l'importante dotation en capital scolaire et culturel, les amenant, au cours de leur trajectoire, des milieux populaires vers une masculinité des classes supérieures intellectuelles. En effet, ce sont des hommes qui vont occuper des positions dominantes, dans la société, par l'acquisition

---

<sup>369</sup> ERIBON, Christian, *Retour à Reims*, Fayard, 2009.

<sup>370</sup> LOUIS, Edouard, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Seuil, 2014.

de ressources scolaires et culturelles académiques et légitimes, en effectuant leurs études supérieures dans des filières très valorisées : classes préparatoires et « grandes écoles ». Dans ces espaces, ils arrivent dans un milieu social où l'homosexualité n'est pas stigmatisée, et où leur forme de masculinité, partagée par d'autres hommes (y compris hétérosexuels), spécifique aux classes supérieures à fort capital culturel, est la norme. Enfin, leurs parcours se caractérisent par la fréquentation d'entre soi masculin les conduisant à fréquenter peu de femmes et ne rencontrant pas de femmes au long de leur parcours qui aient été constituées en autrui significatif. L'enquête permet de constater qu'au cours de ces trajectoires, avant l'entrée dans la vie sexuelle avec un partenaire, deux types de goûts et dégoûts, qui servent de terreau à la fabrication de goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe, se construisent : une absence d'intérêt et de goût pour les relations affectives avec des filles, et un goût très important pour la culture légitime et académique, ainsi que pour le style de vie des étudiants et des professeurs des grandes écoles.

Originaires de milieux populaires, Julien et Jérémy sont les derniers nés d'une fratrie de deux garçons. Leurs mères sont un peu plus dotées scolairement que leurs pères et elles ont été meilleures élèves que ces derniers. Toutefois, elles ont eu des parcours scolaires écourtés par rapport à leurs aspirations scolaires et à leur souhait de continuer leurs études. Ces mères, scolairement frustrées de n'avoir pu poursuivre des études supérieures, combinées à la position de benjamin au sein de la fratrie, contribuent à pousser la scolarité de Jérémy et de Julien.

Les parents de Julien ne possèdent pas de diplôme. Son père a arrêté l'école en cinquième et sa mère en troisième alors qu'elle tenait à poursuivre son parcours scolaire. Elle a reporté sa frustration liée à l'impossibilité de poursuivre des études sur ses enfants, en s'engageant fortement dans la réussite de leur scolarité, au travers d'une attention permanente à leur scolarité et d'efforts financiers importants afin que les ressources économiques bénéficient à la trajectoire scolaire de ses enfants : « Non ils [les parents de Julien] étaient pas du tout portés vers les études et, ma mère regrette d'ailleurs beaucoup, et souvent elle m'a dit heu, enfin j'achetais, je t'ai toujours aidé, j'ai toujours été présente, et on s'est toujours dit que on t'aiderait financièrement jusqu'où on doit pour tes études parce que moi j'ai pas pu les faire et j'aurai aimé heu... qu'on m'aide à, à m'y pousser ». Le grand-père paternel de Julien était marin, sa grand-mère maternelle ouvrière, tout comme deux de ses tantes du côté maternel. Le père de Julien a été docker au début de sa carrière et sa mère travaillait dans une usine comme fileuse de poisson. Suite à un licenciement, et après une période de chômage le père de Julien est devenu fonctionnaire, catégorie C, en travaillant dans le service de voirie à la mairie. Sa

mère a arrêté le travail à l'usine pour devenir fonctionnaire, catégorie C, également en travaillant comme ATSEM dans une école maternelle.

Le père de Jérémy est cantonnier. Sans certitude, Jérémy pense qu'il a obtenu un brevet professionnel agricole qui serait l'équivalent d'un CAP aujourd'hui. Il a ensuite travaillé dans une ferme. Sa mère a été préparatrice en pharmacie et détient un CAP de cette spécialité. Lorsque Jérémy et son frère sont nés, elle s'est progressivement arrêtée de travailler pour s'occuper d'eux, d'abord en se mettant à mi-temps, puis en arrêtant son activité professionnelle salariée, mais en continuant de temps à autre des remplacements à la pharmacie. Cette situation professionnelle s'est fixée lorsque Jérémy avait cinq ans et son frère huit ans. Jérémy décrit le rapport à l'école de sa famille paternelle comme étant distant, inscrit dans la nécessité d'obtenir un travail : « connaissant ma famille paternelle, mon oncle il est, il est tapissier décorateur heu, le, l'horizon des diplômes pour heu c'était vraiment ça, il fallait avoir un métier. Donc c'était pas un diplôme il fallait un métier. Être agriculteur ou être artisan. Le cousin de mon père il est électricien, pour les hommes avoir un diplôme c'était avoir un CAP quelque chose comme ça. Sauf heu, voilà. Donc il était vraiment dans ce schéma-là quoi. [...] il était pas très scolaire. » Le rapport à l'école dans la famille maternelle est quelque peu différent. Il se caractérise par un attachement à la respectabilité en occupant un emploi respectable sans que cela demande un diplôme élevé : « [préparatrice en pharmacie] c'était un métier cantonné pour les filles dans des milieux un peu modestes, puisque tu travaillais dans le propre, donc c'était mieux qu'à l'usine, mais ça demandait pas d'aller à l'université. C'était vraiment ce qu'a pensé ma grand-mère j'pense. »

### **1.1.1. La proximité avec le parent du sexe opposé**

Par leur aisance à l'école et leurs préférences culturelles, Jérémy et Julien étaient plus proches de leurs mères que de leurs pères qui étaient plus proches de leurs aînés. Cette proximité à leur mère, doublée de la distance à leur père participe de la construction des différences de formes de masculinités dans la fratrie. Dans le cas de Jérémy, elle ancre son frère aîné du côté populaire lorsqu'il est socialisé dès l'enfance à des pratiques qui vont l'en éloigner :

Jérémy : Mon frère il est allé au collège après il est allé dans un lycée agricole, il a eu un bac agricole, un peu comme mon père finalement, heu, puis il avait commencé un BTS en céréaliculture et il a arrêté. Il travaillait heu, il a travaillé dans les travaux publics, construire des pelleteuses heu, conduit pardon des pelleteuses et tout ça, avant de partir en Afrique faire des puits de forage pétrolier. Donc mon frère heu il, du coup il était plus proche de mon père puisqu'il était dans cette continuité manuelle du travail des choses comme ça. Donc il l'aidait, il l'assistait, il est était capable, enfin il était beaucoup plus doué que moi, donc c'est clair que voilà, moi j'étais le petit intello.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographie)



Concernant Julien, il a plus été accompagné par sa mère que par son père dans ses activités extrascolaires comme le théâtre, alors que cela a été l'inverse pour son frère Jordan qui jouait au football. Sur le plan physiologique, Jordan ressemble plus à son père, il mesure la même taille, a le corps fin et musclé et l'entretient pour son métier de pompier (« il [Jordan] a toujours été très fin les yeux bleus comme mon père. Moi j'ai les yeux de ma mère. Il aime bien s'habiller aussi, parce qu'il est, il a le... côté séducteur de mon père quand mon père avait son âge. », Julien ; « “une masse de muscle” lorsqu'il est entré aux pompiers de Paris. Tous les ans au repas de famille han! Mais Jérémy t'as gonflé heu »). À l'inverse, Julien ressemble physiquement à sa mère (« Moi je suis plus proche de ma mère en physiologie. »). Le partage d'un goût pour la lecture et d'un intérêt pour le théâtre contribuent à entériner la distance des goûts qu'il partageait avec son père lorsqu'il aimait pratiquer le football (au moment des entretiens, Julien raconte qu'il échange avec sa mère des livres, des produits culturels et des noms de pièces de théâtre à aller voir « Elle a toujours lu pas mal, elle aime beaucoup ça. Et... je sais pas si ça s'est intensifié par moi, mais... elle a quand même ce, cette réaction de demander des conseils, de me proposer des livres ou... Elle m'a... Maintenant pour le théâtre elle me dit, qu'est-ce qu'il faut que j'aille voir, dis-moi heu ») :

Julien : Mon père ne me posait pas trop de questions et je me souviens que, y a une période où on avait des midis que tous les deux bizarrement, et c'était un peu délicat, d'autant que j'avais lâché, j'avais arrêté de jouer au foot. Parce que j'ai joué au foot pendant huit ans, de huit ans à mes seize ans, et j'étais arrivé à un bon niveau, mais heu, mais le, l'entraîneur avec qui j'étais l'année où j'ai arrêté m'a dégoûté complètement du foot et heu, et je suis passé du foot au théâtre, après avoir heu arrêté la flute pour le foot. Donc je perdais là le... l'un des gros liens qui me rattachait à mon père. Et... et qui est perdu, qui est vraiment perdu à tout jamais. Et... parce que mon père était...

C.P: Parce que ça a mis une distance heu...

Julien: J'pensais pas mais, oui manifestement, y a eu quelque chose d'une complicité qui s'est perdue. [...] J'y allais de plus en plus à reculons aux entraînements je, même si je prenais du plaisir à jouer... ouais, j'adorais ça. Mais... et donc comme je te disais la dernière fois, je pense que c'est une des choses qui a... qui a brisé heu, une partie de mes rapports avec mon père. Qui m'a éloigné de lui. Puisque si ma mère s'est maintenant beaucoup ouverte au théâtre, ou si, enfin elle le faisait avant mais heu, si elle lit encore beaucoup, mon père s'est moins ouvert à ce que je fais. Il écoute volontiers quand j'en parle, il pose quelques questions mais ça s'arrête là.

C.P: Ta mère elle lit beaucoup?

Julien: Ouais elle lit beaucoup.

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

La proximité de Jérémy et Julien avec leur mère, participe de socialisations différenciées au sein de la fratrie, au principe de la fabrication de formes de masculinités différentes. Entre Jérémy et son frère, les différences de goûts pour les jeux et pratiques culturelles sont marquées par une opposition entre loisirs proches du mode scolaire de socialisation et activités

consonantes avec la culture populaire parentale, qui recouvre une opposition entre masculinité populaire et masculinité intellectuelle :

Jérémy : Mais mon frère n'était pas dans ces jeux-là. Lui, il bricolait. Ou très petit, rapidement il a suivi le chemin qu'est plus de son milieu social, c'est des trucs de gamin, il disait c'est des trucs de gamin donc il préférait aller faire les travaux de terrassement avec mon père, j'sais pas.

C.P : Et puis ça pouvait paraître beaucoup plus masculin d'aller avec ton père que/

Jérémy:/ Oui, oui que de rester avec le monde, oui, oui, que d'aller faire des pièces de théâtre, ou de jouer dans des cabanes dans la forêt. Parce que pour lui monter une cabane à partir de douze treize ans ça voulait dire clouer des planches. [...] c'était, faire un cabanon de jardin avec un poteau et puis des. Nous on était pas du tout là, c'était vraiment, c'était complètement autre chose, être dans l'imaginaire heu, c'est, dans la performance orale, de parler, discourir, un jeu beaucoup plus intellectuel finalement. Et moi ça me plaisait beaucoup.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographie)

Cette différence de forme de masculinité se retrouve dans le cas de Julien (« Moi j'étais plutôt heu, par contraste avec mon frère aussi heu, plutôt heu, sérieux heu... et sage... »), qui, à l'entrée dans l'adolescence, s'éloigne des goûts sportifs et des façons d'être de son frère : il arrête le football pour s'engager dans le théâtre et regarde de façon critique les activités de son frère qui sort beaucoup avec ses amis, rentre tard, consomme de l'alcool, inquiète ses parents. Par contraste, Julien porte une attention particulière aux relations familiales lorsque son frère semble s'en détacher.

Julien : Mais... plus heu, il a passé du temps avec ses amis, j'crois moins heu, moins on s'est côtoyé quoi. Quand on était petit on a vécu pas mal de choses ensemble et on partageait pas mal. Mais... petit à petit ça s'est délité quand même heu, pareil y avait le foot qui pouvait nous faire un point commun etc., mais moi comme ce qui m'a intéressé heu, dans ma vie heu, adolescente c'était le théâtre et la littérature heu, de fait lui heu... non. Et donc heu, en fait moi ça a pris une très grande place. Et j'ai eu assez vite un regard critique sur heu, très critique sur heu ce qu'il faisait, ses sorties, ses. D'autant que je voyais, je te l'ai dit, ce que ça faisait à mes parents [leur inquiétude car il rentrait tard la nuit et parfois alcoolisé]. Et donc heu... Et donc on s'est vraiment éloigné, on a des moins échangé, on a de moins en moins échangé. Parce que j'avais l'impression que, on n'avait pas la même heu, éthique. Même si on, on, faisait partie de la même famille, même si on avait hérité d'un même heu. J'avais l'impression de. Moi je voulais hériter complètement de ce que ma mère me proposait, comme heu, manière de considérer les gens, manière de voir le monde, de respecter, d'être dans ce que j'appelais la dernière fois la, gentillesse, pas naïve mais heu... la gentillesse comme force quoi. Et... j'avais l'impression qu'il comprenait pas ça et qu'il acceptait pas de vivre la famille.

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Les oppositions dans les fratries se remarquent également dans les façons d'appréhender les relations amoureuses, l'expression de sentiments et l'attention au travail relationnel avec les autres, dans le cadre familial, amical et amoureux. Jérémy et Julien ne partagent pas les mêmes pratiques amoureuses et les espaces de discussion sur les filles avec leurs frères. De plus, Julien réprovoque les façons de faire de ce dernier qui, d'après lui, séduit des filles sans prêter attention à leurs sentiments amoureux, et en privilégiant un rapport utilitariste aux relations amoureuses et sexuelles dans le sens où il les enchaînerait pour « avoir du plaisir ». Dès lors, Julien s'inscrit

dans une forme de masculinité, qui est opposée à une masculinité basée sur la domination des femmes dans les relations amoureuses : il insiste sur le rapport aux autres et aux femmes dans les relations amoureuses qu'il souhaite marquées par la « gentillesse ». Jérémie ne semble pas avoir des postures masculines qui lui permettent d'obtenir des caractéristiques et des ressources de dominants dans l'espace local scolaire : sa compagnie amicale et amoureuse est moins recherchée que celle de son grand frère, et les filles ne viennent pas le voir pour solliciter des rapports amoureux avec lui, mais savoir ce que son frère dit d'elles (s'il les aime ou a émis des compliments à leur sujet).

Jérémie : Il avait un côté mon frère, un peu... c'est clair que lui il a la masculinité hégémonique telle quelle se construit. Je pense que ça a été un peu repoussoir pour moi. Enfin je l'apprécie beaucoup mais c'était, justement à l'époque du collège je l'ai connu, moi j'suis rentré en sixième lui il était en troisième, parce qu'on a trois ans de différence, c'était lui le chef du car. C'est qui explique aussi que j'ai peut-être jamais été martyrisé et que j'étais tout petit avec mes petites lunettes, un petit garçon de onze comme ça qui arrive. Mon frère c'était le chef du car, tu sais celui qui se met au fond et qui s'assoit au rang du milieu, c'était le chef du car tout ça, qui apostrophe les gens, qui insulte. C'était lui le chef du car ! [...] Lui il était comme ça, une petit peu frondeur, mais c'était pas heu, c'était pas une tête brûlée, c'était un gentil frondeur. J'pense c'est les garçons qu'on valorise. Une fille ferait ça on la trouverait vulgaire et je veux dire un garçon qui fait ça/

C.P./ C'est mignon.

Jérémie : C'est mignon voilà. Il est trop là-dessus heu, il avait ses groupies heu, donc il avait ses vassaux là et les filles autour de lui.

C.P : Ah ça marchait bien les filles lui ?

Jérémie : Oui ça mar, enfin en tous cas, en tous cas ça intriguait les filles tout ça. Je me rappelle les filles venaient me voir elles voulaient savoir. C'est trop marrant ça, elle me prenait à part, "et ton frère laquelle de nous il préfère, est-ce qu'il", alors que mon frère ne m'a jamais parlé de sa vie affective et de ses petites copines.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographie)

Julien marque une distance vis-à-vis des comportements que son frère entretient avec les filles, en les désapprouvant et cherchant à se construire contre cette forme de rapport aux autres :

Julien : Mon frère [...] mais heu je lui disais très peu de choses heu, on n'a pas eu une fraternité heu... masculine quoi, de. De partage sur les filles, sur heu. Donc ça pouvait aussi mettre la puce à l'oreille je pense heu [sur ses préférences amoureuses pour les garçons].

C : Parce que lui il était dans une autre heu... tu m'as dit qu'il draguait beaucoup...

Q : Oui. Lui était dans une stratégie de, enfin une stratégie. Très séducteur et avec assez peu d'empathie pour les, pour les filles qu'il évinçait. Alors que moi c'est tout le contraire. Et... et je me souviens toujours de la fois où j'étais devenu assez grand pour que en boîte dans la même, dans la même boîte que mon frère, une de ses ex vient me voir et dit, Julien, tu sais ce que Jordan m'a fait, il est vraiment pas sympa, ça m'a détruite etc. Donc heu [rire], c'était le petit frère qui écoutait l'ex-belle sœur heu. [...] lui s'en foutait quoi. L'idée c'était prendre du plaisir, ça continue un peu mais, vraiment heu... heu... assez... enfin assez mesquin et assez égoïste finalement dans la relation heu, donc heu. Et ça heu je, enfin moi j'accepte pas du tout, parce que je trouve ça pas très juste et pas très... pas gentil. Hum. Je pense que je suis quelqu'un qui heu..., et c'est grâce à mes parents, qui donnent beaucoup d'importance à la simple gentillesse entre les personnes. Et... et donc heu je trouvais pas ça gentil. Enfin c'est pas. C'est pas des manières de se conduire, parce qu'on peut se

conduire autrement et, ou faire les mêmes choses en étant plus humain, d'une certaine façon, plus... Et, et ça a été un des facteurs qui m'ont éloigné de mon frère, en plus du facteur de la sexualité, en plus de, heu, du fait qu'il a fumé et beaucoup bu heu. Il est beaucoup sorti assez jeune, et mes parents vivaient ça très, très mal.

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Les différences qui se jouent entre Julien et son frère relèvent de différences de formes de masculinité travaillées par la classe sociale. En effet, Julien, au cours de sa trajectoire sociale et au moment de l'entretien se distingue de son frère dans la façon d'appréhender les relations amoureuses et les rapports aux autres. Ainsi, les différences de goûts dans les activités sportives et culturelles, participent, par la socialisation à des contextes sociaux différents – club de foot et club de théâtre pour Julien, activités à la ferme et activité littéraire et théâtre pour Jérémy, jouer à la poupée et préférer les activités physiques d'extérieur –, de la production de masculinité et féminité éloignées des stéréotypes de genre en termes de patrimoines dispositionnels qui ont des effets socialisateurs sur les rapports aux autres et aux sentiments amoureux.

### **1.1.2. Des réussites scolaires qui éloignent de l'intérêt pour les relations affectives.**

Le fort investissement dans la scolarité et les activités extrascolaires, qui entretient un rapport avec des pratiques culturelles légitimes, va de pair avec un faible, voire une absence d'investissement des relations affectives. Jérémy et Julien obtiennent de très bons résultats scolaires, sont souvent en tête de classe et sont reconnus, par l'institution scolaire, comme étant de bons élèves :

Jérémy : Ben bien en fait, je, je crois que je, je crois que scolairement j'aurai rendu pas malheureux tous mes parents. Je crois que j'ai toujours eu les félicitations, du CP à la terminale. Non ben j'ai pas toujours été premier, c'est pas ce que je suis en train de dire, pas, je sais pas. En première j'étais pas si brillant dans le sens où j'étais pas le premier ou le meilleur. [...] J'étais toujours dans le quart supérieur. Mais ça c'est affirmé au collège. J'ai commencé à prendre une distance, et au lycée, moi je le comprenais, à ce moment-là j'avoue j'ai pas compris ce qui arrivait, quand commençait à arriver les premières dissertations les choses se, tous mes amis, là j'ai vu qu'y avait une terreur qui s'était installée. Moi l'exercice me plaisait, heu, pareil tout le monde était pétrifié par la philo les lettres, et c'est à ce moment-là, là, là y avait une prise de, enfin, c'est pour ça que je me suis retrouvé à Henri IV, c'est que mes professeurs ont dû dire quelque chose. Mais au primaire, mais voilà, non, j'ai jamais, heu oui, y a des trimestres qui étaient moins bons que d'autres, mais voilà.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographie)

Julien : Dès la maternelle on voulait me faire sauter une classe heu, et ils ont pas voulu [ses parents] parce qu'ils se sont dit, là il est très bien, et autant le laisser dans la même année et qu'il soit très bien toute sa vie, qu'il soit voire toujours un peu en avance, plutôt que de le faire monter et de, qu'il soit moyen ou qu'il s'y retrouve pas et... Et je les bénis encore de ça parce que [rires]. Après j'aurais rencontré d'autres personnes mais j'aurais... à chaque fois la plupart de mes rencontres les plus importantes dans ma vie se sont faites dans les classes que j'ai suivies.

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Leurs réussites scolaires, selon les modalités attendues par l'école, leur apportent une reconnaissance de l'institution :

Jérémy : Je le comprends moi-même en ayant des étudiants à la fac, je devais être le genre de, d'élève qu'on recherche. [...] Certaines fois je, ouais j'pense que oui j'étais le chouchou. [Rires] Non j'comprends c'qui se passait. Je vois la femme qui est prof dans un collège, dans ce genre d'environnement, c'est rare qu'y ait des garçons qui s'intéressent, tu vois ce qui pouvait se passer, qui s'intéressent aux lettres. [...] J'ai toujours adoré l'histoire, ça aussi ça devait être mignon, le petit garçon avec des lunettes qui adore l'histoire heu, tout ça. Ben j'pense que du coup ouais, ce monde des professeurs m'a toujours paru mon monde aussi.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographie)

Julien : Dans le magazine de la ville de A., même pour le journal de, du lycée que j'avais créé on a reçu des prix régionaux et nationaux. Genre, ils ont été quand même fiers de petites choses et tout, ça m'a permis d'assumer, par la reconnaissance de tiers, ce que je pouvais faire et la façon dont pouvait le percevoir ma famille. [...] Et pendant toute ma scolarité genre les, les professeurs disaient à mes parents que je travaillais bien, etc. que, et, et donc mes parents étaient un peu honorés de ça, et étaient toujours très fiers. [...] Donc en seconde, en attendant un prof, j'étais avec ma mère, la proviseure passe, et puis heu, le truc, genre, elle était assez corpulente, assez charismatique, avec des talons y avait un silence heu, genre on attend d'aller voir un prof, et elle passe dans le couloir tac tac tac tac [bruit des talons]. Et puis heu, elle m'aperçoit, mais elle s'arrête pas et genre trois secondes après elle se retourne vers ma mère et puis elle fait : « Vous êtes la mère de Julien Brémond ? ». Et ma mère genre déjà, oui genre, parce que tous les regards étaient concentrés vers elle du coup. Enfin vers nous trois. « Et donc vous êtes la mère de Julien Brémond ? ». Elle dit oui. Et la proviseure lui dit "Félicitations" et puis elle se barre [rires] »

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Cette reconnaissance contribue ainsi à alimenter ce goût pour l'école, et l'investissement qui en découle concourt à produire une absence d'intérêt envers les relations amoureuses comme domaine important de leur vie. Cette absence d'investissement dans les relations affectives ne permet pas la construction d'intérêts pour le sentiment amoureux et exclut Julien et Jérémy des relations de séduction avec des filles. Ainsi, durant leur enfance, ils ne connaissent pas de temps et d'espaces consacrés aux relations affectives, et Jérémy qui déclare avoir eu des sentiments envers les garçons dès l'enfance, convoque ces conditions de vie pour expliquer que ses goûts pour les garçons n'ont pu se développer en dépit de leur latence :

Jérémy : Ma préadolescence et mon adolescence. C'est-à-dire que je m'enfermais dans mes cahiers et je m'enfermais dans mes activités à l'aumônerie. Où j'excelsais d'une certaine manière. Mais j'avais que ça à faire, c'était ma seule planche de salut à ce moment-là. Donc du coup, la possibilité même heu, de faire autre chose heu, y en avait pas, ça restait ce désir pour les garçons, il était quand même banni, interdit, je sais pas comment il aurait pu s'organiser [...]. Mais parce que, si je me place à la fin de ce processus, ça a continué grosso modo quatrième, troisième seconde, je, je prends la chronologie scolaire, j'étais la tête de classe, le pilier de l'aumônerie, et puis la vie affective j'en avais pas.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographie)

Les pratiques éducatives de leurs mères, frustrées de ne pas avoir pu poursuivre leurs études, se rapprochent du mode scolaire de socialisation<sup>371</sup> et permettent de construire les dispositions, rapport aux savoirs, attendus par l'école et autorisant la réussite scolaire<sup>372</sup> de Julien et Jérémy. La mère de ce dernier l'amenait, avec son frère, à la bibliothèque tous les mercredis, et Jérémy raconte qu'il a « eu accès à ces livres » et « La lecture [...] du coup oui, j'ai gardé cette pratique-là... ». Au lycée, Julien s'est inscrit dans une option théâtre, qui comprenait des études littéraires des textes ainsi que l'apprentissage du jeu de comédien et de mise en scène. Son investissement grandissant dans le théâtre l'amène à arrêter le foot, et illustre la transformation de ses pratiques culturelles populaires vers les pratiques et intérêt des classes supérieures. Il commence alors à ne plus chercher la compagnie des enfants rencontrés au foot, mais celle de ceux du théâtre ou qui s'intéressent à la philosophie et la littérature :

Julien : C'était une option de théâtre aussi. Et on avait deux heures par semaine, c'est-à-dire littérature et tout. Et au lycée ça a été vraiment une explosion mais du coup quand. Quand j'ai, quand j'ai commencé vraiment beaucoup le théâtre, j'ai arrêté le foot.

C.P : Le foot. Ouais tu m'avais dit. Comment ça s'est passé à cette période-là?

Julien : Ben cette période-là ça s'est fait un peu heu, j'ai trouvé un alibi dans le côté heu, cet entraîneur là je peux pas le supporter il m'a dégoûté du foot etc. Et je pense que je, je me transformais quand même et que j'avais plus envie de ça, et de rapports qui heu, étaient pas aussi nourrissant et fructueux que j'avais avec les gens en théâtre. [...] Et puis surtout généralement au niveau des études eux ça les intéressait pas du tout, et je pouvais pas parler de littérature ou de théâtre ou de... avec ces gens-là donc heu. Ou de philo. Ce qui est dommage. Je pense que c'est possible avec certain footballeur hein, heureusement, mais.

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Les parcours de Julien et Jérémy sont marqués par la fréquentation d'entre-soi masculins, qui ont la particularité d'être bourgeois. C'est l'école qui permet des rencontres « cultivées » et socialisatrices : la fréquentation de garçons issus des classes supérieures fortement dotés en capital culturel participe à rendre possible leur mobilité sociale ascendante, par des socialisations proches du mode scolaire de socialisation<sup>373</sup> qui renforcent leurs goûts pour la culture scolaire et légitime (intérêt pour l'école, pour des pratiques culturelles de classes supérieures, des intérêts pour le théâtre, des jeux pédagogiques, le cinéma). Leurs socialisations sont similaires à celles étudiées par Frédéric Rasera dans le cas de Ludo, footballeurs professionnel, dont la trajectoire est marquée par une « bonne volonté culturelle ». Comme nos enquêtés ce dernier est initié aux débats, à la « culture » par la fréquentation d'un ami qui est

---

<sup>371</sup> LAHIRE Bernard, THIN Daniel, VINCENT Guy, « Sur l'histoire et la théorie de la forme scolaire », dans VINCENT Guy, *L'Education prisonnière de la forme scolaire ? Scolarisation et socialisation dans les sociétés industrielles*, Presses Universitaires de Lyon, 1994, p. 11-48.

<sup>372</sup> LAHIRE, Bernard, *La raison scolaire. Ecole et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*, PUR, 2008.

<sup>373</sup> LAHIRE Bernard, THIN Daniel, VINCENT Guy, « Sur l'histoire et la théorie de la forme scolaire », *op.cit.*

fils d'un professeur d'allemand<sup>374</sup>. Par ailleurs, Jérémy et Julien fréquentent peu ou pas de filles, ce qui produit un renforcement de leur absence d'intérêt pour les relations affectives.

Jérémy : J' pense que ça a été ma chance aussi, je me suis retrouvé heu, c'était je, mes potes c'était Guillaume c'était le fils d'un, d'une institutrice. Y avait Virgile et Alexandre c'étaient des jumeaux, leur père était ingénieur, leur mère était prof. Et c'est vrai que du coup d'avoir ces amis là ça a changé ma vie parce que c'est devenu mes amis le week-end aussi. Donc j'côttoyais, j'ai toujours côtoyé d'autres milieux sociaux, des milieux où on, on me faisait parler, où on fait parler les enfants. C'est pas que dans les milieux populaires on fasse pas parler les enfants c'est [...] Et puis valorisée. Donc du coup, "qu'est-ce que t'as vu à l'école ?" On commence à débattre sur ce genre de choses, chose qu'on faisait pas avec mes parents parce que ils avaient cette culture-là, on leur avait jamais appris, on vociférait. Voilà on vociférait contre les noirs, c'est, c'était même pas heu, que dans les milieux différents heu on peut être raciste, on peut même voter FN, y a toujours cette possibilité de faire un débat je sais pas quoi. [...] Alors Guillaume, qui est devenu ingénieur, sa maman institutrice, tout ça, il était fils unique. Donc souvent sa mère m'invitait le samedi parce qu'elle disait comme il a pas de frère, elle avait pas pu avoir d'autres enfants. Elle avait pas pu avoir d'autres enfants avec son père. Donc du coup je le voyais assez souvent, j' pense heu dans tout le primaire on se voyait tous les samedis. Un peu comme un frère pour moi. On avait le même âge, on faisait des cabanes ensemble, on écrivait des histoires, on faisait des spectacles de théâtre et tout ça. Donc voilà, et après au collège ça a été plus Virgile et Alexandre, les jumeaux, on les appelait les jumeaux. Ils sont tous les deux devenus aussi ingénieurs. Enfin, et heu, là c'est vrai que ça a été plus, parce que comme le père des jumeaux était ingénieur dans le pétrole, il travaillait en Afrique, et donc du coup heu, ils étaient élevés seuls pratiquement par leur mère. Et pareil, elle trouvait ça important, je sais pas, pour les divertir, les amuser, elle me prenait sous son aile et tout ça. Je sortais souvent avec eux. C'est vrai qu'elle me faisait accéder à des choses que, auxquelles je n'accédais pas avec mes parents. Le cinéma, les sorties, les visites d'exposition, des choses que mes parents ne faisaient pas.

C : Au cinéma, les expos, vous alliez voir quoi ?

Jérémy : Mais c'était des choses toutes bêtes. Le cinéma ça pouvait être des blockbusters. Ça pouvait être heu Mars attack, le cinquième élément, tu vois je sais pas, ce qu'i passait à l'époque. Voilà des gros trucs, c'était pas forcément du art et essai. Mais la, mon père, agriculteur du massif central heu vieille école n'a jamais été au cinéma, il déteste le cinéma, et ne comprends pas la différence entre un acteur et un personnage. [...] Il déteste le monde qui pour lui incarne la superficialité, le strass, les paillettes etc. c'est pour lui quelque chose de détestable. Ma mère, voilà, on n'avait pas beaucoup de moyen quand même hein, on a pas vécu malheureusement, mais c'était un peu serré, parfois donc on n'avait pas, moi j'ai jamais été dans un club de sport ou dans une école de musique. Donc avec Virgile Alexandre et Guillaume, j'accédais un peu à ça aussi. Et heu me dire que... ouais c'est ça... ouais c'était pas du art et d'essai, de la haute culture. Non c'est simplement comment on éduque les enfants dans un milieu un peu plus aisé. On les envoie dans des clubs, on leur fait faire des activités. Toutes ces choses qui au final voilà. Et comme ma mère travaillait le samedi, j'étais souvent seul le samedi. Et mon père ne pratique pas de loisir. C'est vrai jusqu'à aujourd'hui dans le sens où il passe son temps à bricoler ou à jardiner. Pour lui, ben il comprend pas que c'est des loisirs, mais pour lui c'est du travail. Il n'y a qu'une chose c'est le travail, et le loisir n'est pas une catégorie acceptable. Même s'il aime bricoler et jardiner en fait on va dire, mais il l'assume pas. Et il voulait pas nous intégrer dans son, il voulait qu'on travaille, avec mon frère. C'est comme si on devait être comme dans ces fermes d'autrefois où les enfants appartenaient au père pour travailler avec lui. Et là c'est vrai que à [nom de ville] il y a un peu une troupe qui s'est construit, il comprenait pas ce qu'il s'est passé autour de lui, parce que nous ses enfants on voulait pas travailler, on voulait faire comme nos petits camarades, sortir, jouer, s'amuser, puis lui, il voulait nous faire travailler.

En outre, la fréquentation des garçons, combinée à la recherche d'excellence scolaire amène à exclure les filles des fréquentations, avec lesquelles il ne semble pas bon de partager une culture intellectuelle et scolaire :

---

<sup>374</sup> RASERA Frédéric, *Le métier de footballeur. Les coulisses de l'excellence sportive*, thèse de doctorat, Université Lumière Lyon 2, 2012.

C : D'accord. Et après donc l'école primaire ? Heu comment ça s' passe heu, au niveau des relations, enfin.

Jérémy : [...] C'est plus avec les intellos, garçons. Hein faut être honnête. [...] je me rappelle si tu veux de CP à CM, y avait une sorte de concurrence entre plusieurs amis à moi, enfin ça a changé c'était, qui était le premier. J'ai l'impression que le tiercé de tête était tout le temps entre nous. Y avait peut-être une fille, deux filles qui de temps en temps arrivaient mais, j'ai pas le sentiment que... ceux qui se disputaient le magistère intellectuel, [rires] faut retenir l'expression, c'était les garçons.

A la différence de Julien, Jérémy explique que ses intérêts pour la compagnie des hommes et son goût pour leur apparence commencent dans sa petite enfance (vers l'âge de 6, 7 ans), mais que ses goûts n'ont pas la même teneur que ceux qu'ils ont à l'âge adulte. Jérémy donne du sens à ses goûts enfantins pour la compagnie des hommes à l'aune de ses préférences amoureuses et sexuelles du moment de l'entretien, en expliquant qu'il s'est rendu compte adulte que s'il appréciait la compagnie des hommes, c'est parce qu'il les trouvait déjà désirables (« la compagnie des hommes qui était agréable. Elle était agréable et j' pense que en grandissant j'ai compris qu'elle était agréable parce que je les trouvais mignons, beau heu, sexy, je sais pas quel est le mot, attirants »). Jérémy a également des goûts qui l'amènent à s'attacher affectivement aux petites filles de son âge. Ainsi, il explique qu'au CE2 il avait une « petite copine » dont il rêvait la nuit, souhaitant des contacts physiques avec elle. Les possibles injonctions à l'hétérosexualité, que connaît Jérémy, n'empêchent pas une coexistence ou concurrence de socialisation qui construisent des intérêts, préférences, goûts pour des façons d'être et faire des individus portés par les filles et les garçons.

Jérémy : Tout à l'heure j'étais en train de réfléchir et j' me disais, oulala, on va me poser des questions là-dessus. Alors c'est compliqué dans l'sens où, c'est, j'veux pas heu, je sais pas, j'ai pas de version idéale et de version simple à cette question. A la réponse à cette question. C'qui est sûr c'est que c'est déjà. Alors c'est pas tant l'homosexualité j' pense c'est trop compliqué dans l'esprit d'un enfant. Parce que moi j'ai l'sentiment qu'c'est profondément, qu'c'est quelque chose de très ancien. Dans l'sens où mes premiers, c'que j'appellerai l'érotisme, le désir érotique, c'est clairement à l'encontre d'hommes, de garçons, de. Mes oncles je les trouvais beaux. Enfin y a jamais eu, ça reste des sentiments de petits garçons érotiques. Même, en plus je dis ça, je pense que, je sais pas, j'ai pas le sentiment de savoir exactement ce qu'était la sexualité, c'est-à-dire. Mais tout petit, j'veux dire là on est dans du six sept ans sur heu la compagnie des hommes qui était agréable. Elle était agréable et j' pense que en grandissant j'ai compris qu'elle était agréable parce que je les trouvais mignons, beau heu, sexy, je sais pas quel est le mot, attirants. Heu mais ça c'est pas l'homosexualité, c'est le désir. L'homosexualité c'est quelque chose de beaucoup plus compliqué. Parce qu'à côté d'ça, par exemple en CE2, par exemple j'ai le souvenir que j'avais des, des petites copines. Mais petite copine d'enfant. Souvent quand heu gamin, on sort dans la cour, on dit que c'est ta petite copine. On sait pas si c'est les parents qui font les couples ou les enfants le font. Enfin on projette des choses là-dessus. Donc du coup j'avais ma petite copine du CE2. Elle s'appelait Julie d'ailleurs. Et là il m'arrivait aussi de rêver d'elle. D'avoir sa main dans ma main, ce genre de choses, et heu, je c'était quelque chose de différent. Alors je sais pas, c'est, c'est la bisexualité originale. Mais alors chronologiquement, parce que je suis peut-être un peu historien, je, je mets vraiment des dates.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographie)

Les socialisations de Jérémy se caractérisent par la fréquentation d'entre-soi masculins, ce qui a pour effet de ne pas favoriser la construction d'intérêt pour la fréquentation des filles



ni d'intérêts pour les propriétés physiques et intellectuelles qu'elles peuvent avoir. Ainsi, alors qu'à certains âges de la vie les homo-sociabilités participent de la construction d'intérêts hétérosexuels<sup>375</sup>, nous avons vu que Jérémy ne participe pas aux relations amoureuses avec les filles. Il reste avec des garçons en partageant les mêmes jeux et intérêts culturels ; et la fréquentation de filles qu'ils appelaient ou étaient appelées « leur petite copine » ne dure pas et ne se reproduit pas.

Jérémy : J'ai, moi j'ai toujours été plutôt du côté des garçons, quand même, j'étais du côté, ben c'est que je t'ai dit tout à l'heure à ça a joué dès la, dès le primaire. T'sais les intellos ils sont entre eux, enfin tous les potes à lunettes qui aimaient les jeux vidéo et qui sont devenus heu, qui ont fait le bac scientifique, qui sont ingénieurs. C'était plus eux avec qui j'étais.

C : D'accord.

Jérémy : Donc j'étais pas le petit homosexuel qui est copain avec ses copines de la danse. Non ça c'est faux. Non c'est pas mon cas. Non ça c'est vraiment pas mon cas. J'avais des, ... ouais, j'avais pas de meilleure copine dans ce sens-là, je trainais pas avec les petites filles. Heu... j'veux dire que chez certains gays, chez certains homosexuels, très tôt apparaissent aussi heu l'amour du vêtement des filles, heu, le désir de s'habiller comme elles. Heu, y a même la jalousie pour le fait que les filles peuvent porter des choses plus excentriques que les garçons. Heu de mon côté non. [Rires] heu sincèrement, non j'ai, j'ai pas.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique)

Loin des filles et proche de la culture scolaire, Jérémy connaît des consommations culturelles qu'il s'approprie dans le sens où elles servent à exercer son regard sur les hommes. Ainsi, il continue d'apprendre à regarder les garçons, à les trouver beaux et a des goûts pour leur apparence physique et la forme de leurs corps, malgré la persistance d'injonction à l'hétérosexualité :

C.P : Mais si tu veux on peut commencer par heu, par tes oncles que tu trouvais beaux.

Jérémy : Oui alors ça c'est, c'est aussi vieux, je sais pas où ça porte.

C.P : Ouais, mais est-ce que, c'était vers quelle période, c'était qui/

Jérémy:/ Alors c'est continu à partir de ma prime enfance. De là où j'ai des souvenirs, de quatre, cinq ans. Hein. Et ça s'est jamais arrêté. Après la deuxième séquence, ce que je te raconte là sur ma petite copine du CE2, ça pouvait se cumuler. C'est pas non plus quelque chose qui remplace l'autre tu vois ce que je veux dire.

C.P : Oui, oui.

Jérémy : Donc du coup c'est, ça cohabite en toi, c'est là avec toi. Après, je passe clairement au collège. Je j'étais au collège et heu, heu, moi je, je suis né en 84, donc j'ai eu onze ans en 95, et c'était là, 95, 98, 97, c'est heu, la grande époque des Boys Band à la télé. On regardait Charlie et Lulu heu/

C.P:/Le Hit Machine./

---

<sup>375</sup>GOURARIER, Mélanie, *Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Seuil, 2017 ; AVARGUEZ, Sophie et HARLÉ, Aude, « Les clubs de prostitution catalans: une instance de socialisation masculine », *Terrain et travaux*, n° 27, février 2015, p. 133-145.

Jérémy:/ Sur M6 le samedi matin de 11h à midi. [En souriant] Et puis y avait plein d'garçons qui avaient des chemises heu...

C.P : Ces chemises grandes ouvertes avec le ventilateur [sourire].

Jérémy : [Sourire] Oui voilà c'est ça. C'était vraiment, c'était d'une beauté très plastique, enfin, d'une vulgarité sans nom, d'une indigence incroyable. Mais là heu, ça s'est clairement fixé en moi que l'objet de mon désir était les garçons. J'étais assez lucide. Sur l'objet de mon désir. Mais j'étais encore dans, quand je me projetais plus tard à ce moment-là. En sixième cinquième j'avais beaucoup plus l'impression que j'allais devoir prendre une femme, me marier et avoir des enfants. J pense qu'à ce moment-là y a quand même un carrefour. [Jérémy]

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique)

Par les différences de socialisation au sein de leur fratrie, cumulées aux socialisations par l'école et leurs pairs, Julien et Jérémy s'éloignent des formes de masculinités des milieux populaires portées par leurs pères et frères, et se rapprochent des masculinités des classes supérieures, en apprenant à aimer la culture et le rapport à la culture de ces classes sociales et par leur réussite scolaire qui les amène à intégrer une classe préparatoire, puis une « grande école ». On reconnaît alors les dégouts de Julien, évoqués dans les chapitres 4 et 5 pour les masculinités homosexuelles efféminées et populaires et ses goûts pour les hommes proches de la culture scolaire. De manière similaire, Jérémy n'a pas été socialisé à aimer les façons de faire et les objets considérés comme féminins :

Jérémy : Alors c'est vrai certains gays disent ils aimaient bien jouer avec les affaires de leurs sœurs ou de leurs mère, moi j'ai pas le souvenir, le travestissement m'a jamais attiré. Non j'ai pas le sentiment. Non, non, c'est pas que j'ai pas le sentiment c'est que ça m'a jamais attiré. Ni même prendre le rouge à lèvres de maman pour essayer, j'aurai pu hein. Mais je l'ai jamais fait. Ca je pense que, non c'était pas un champ d'expérience qui m'attirait.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique)

Ici encore, les trajectoires d'ascension sociale de Jérémy et Julien renseignent sur la combinaison de la construction de leurs affinités de classes et la construction de leurs goûts sexuels pour les hommes. Néanmoins sur ce terreau constitué de goûts culturels et affinités de classes, vont se fabriquer, dans d'autres contextes socialisateurs, leurs préférences amoureuses et sexuelles pour les garçons de leur classe sociale d'arrivée.

## **1.2. Les hommes de classes moyennes : petites mobilités et déplacements vers les grandes villes.**

Les enquêtés appartenant aux classes moyennes, ainsi qu'aux fractions stables des milieux populaires ont été en majorité rencontrés sur le terrain militant (Stéphane, Ludovic, Christian, Steve, Sébastien). Seuls Adrien et Cyril font exception et ont été recrutés par interconnaissance sur le terrain du Sud Est.

Les trajectoires de ces hommes sont marquées par des mobilités sociales ascendantes ou transversales moins importantes que celles qu'ont connues Jérémy et Julien. Les enquêtés sont issus de milieux populaires ou petits moyens et connaissent une ascension sociale les faisant appartenir, au moment de l'enquête, aux classes moyennes dotées en capital culturel et militant. Ainsi, leur mobilité sociale consiste principalement en un accroissement du capital culturel par rapport à leurs parents. Ils connaissent des mobilités géographiques au moment de l'entrée dans les études supérieures : certains changent de région vers des grandes villes de province, d'autres changent leur usage et fréquentation de quartier dans la ville. Ils marquent ainsi une distance avec le lieu géographique de leurs origines et parfois avec leur famille. Ces distances s'opèrent au moment de leur trajectoire où ils sont convaincus de leur homosexualité et cherchent à vivre des relations homosexuelles sans se cacher. Le changement de ville leur offre l'anonymat, et les déplacements au sein de la ville les amènent vers des bars gays, des saunas, et des associations LGBT.

Au cours de leurs socialisations primaires, ils ont souvent été rangés du côté du féminin, tout en étant moqués et suspectés d'être homosexuels à cause de leurs façons d'être par corps. Stéphane (terrain militant, assistant de consultant scientifique) raconte ainsi qu'il a souvent été mis à l'écart durant sa scolarité. Il était régulièrement surnommé « Ziggy » en référence au personnage de Starmania (jeune disquaire homosexuel). Ses relations amicales se nouaient surtout avec des filles. Il raconte que sa meilleure amie qui est devenue lesbienne lui prêtait ses Barbie lorsqu'il lui prêtait ses voitures et jouaient ainsi ensemble.

Leurs socialisations primaires sont également marquées par une construction à distance des modèles masculins de leurs milieux familiaux et sociaux. Ils tiennent notamment des propos critiques et dépréciatifs sur leur famille et sur la ville dont ils sont originaires, notamment en raison de l'homophobie, des mises à distance, des inquiétudes quant à pouvoir vivre leur sexualité, qu'ils ont subies. Ludovic (terrain militant, employé comptable), très proche de sa mère (« j'étais toujours collé à ses baskets ») marque une distance aux formes de masculinités portées par son père et ses frères :

Ludovic : Oui, voilà. Mon père absent, qui ramène l'argent à la maison, et qui croit que c'est lui le roi, et puis en fait c'est un gros con ... excuse-moi, mais voilà. Les frères, j'ai trois frères, et ... à part un, mais qui est parti dans le sud, je sais même pas où il est, les deux autres, c'est des beauf de base quoi. Mais dès fois, c'est comme tous les enfants, tu te dis, mais ils m'ont trouvé c'est pas possible, j'suis pas de leur famille [rires].

(Terrain militant, comptable employé)

Par son côté bon élève, intéressé par les matières scolaires, le théâtre, Sébastien (terrain militant, employé comptable) s'oppose à son frère, souvent réprimandé pour son

« comportement » non scolaire, à l'école et par ses manières d'être plus proches des stéréotypes de masculinité.

Sébastien : On a rien en commun, voilà, c'est-à-dire que lui il aime les jeux vidéos et le foot, moi ce serait plutôt théâtre, théâtre et musique heu, enfin. Enfin voilà moi je passe pour le cérébral et lui pour le sportif quoi. Et c'est ça depuis qu'on est gamin quoi. C'est-à-dire que moi j'ai toujours été l'intello de base, avec les petites lunettes et heu, j'avais pas d'appareil dentaire, mais voilà quoi. Et lui c'était heu le bagarreur heu, qu'y avait tout le temps des mots dans le carnet le bad boy quoi. Qui courrait les filles. Donc voilà y a toujours eu cette heu.

(Terrain militant, employé comptable)

D'autres enquêtés se trouvent dans des configurations familiales où ils sont proches de femmes. Par exemple, Stéphane, deuxième enfant et seul garçon dans une fratrie composée de filles, joue beaucoup avec ses sœurs et partage leurs intérêts culturels. Steve (terrain militant, étudiant en première année de psychologie) élevé par sa mère et grand-mère, passe beaucoup de temps avec elles et apprend à partager leurs goûts, notamment celui de la coiffure.

Enfin, dans certaines configurations familiales comme celle de Sébastien, les parents ont des façons d'être et de faire, ainsi que des domaines des pratiques, peu différenciés selon le genre, qui participent d'une socialisation où les différences sexuées sont peu prégnantes, ou ne le sont pas sur tous les aspects et dispositions qui constituent un individu. Les parents de Sébastien s'approchent d'une répartition égalitaire des tâches (son père fait le ménage, mais ne s'occupe pas du linge, tâche laissée à sa compagne<sup>376</sup>), ou non rigide en pratique dans le découpage genré des rôles de chacun.e, ouvre un espace à des apprentissages de manières d'être et de faire, et de goûts peu strictement divisés sexuellement, même si les différences genrées persistent :

Sébastien : C'est très équilibré. Mon père heu, enfin il fait souvent le ménage. Le sol la poussière etc. Il peut faire la vaisselle. Ma mère c'est pareil, ils préparent tous les deux à manger. Les lessives, ils les font tous les deux. Par contre il y a une chose que mon père ne touche pas et ne touchera jamais, c'est le repassage. [...] c'est ça depuis tout le temps. Il a une aversion pour le fer à repasser je crois.

C.P : Mais pour le ménage il le fait depuis tout le temps ?

Sébastien : Ah ouais, j'ai toujours connu mon père avec un aspirateur, un balai. Ça c'est vraiment je pense une éducation que sa mère lui a donnée, c'est-à-dire que c'est pas les filles qui, qui font les tâches ménagères et l'homme qui ramène le salaire. Non, ça c'est quelque chose, en tout cas que j'ai jamais vu chez moi quoi.

(Terrain militant, employé comptable)

---

<sup>376</sup> KAUFMANN, Jean-Claude, *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Pocket, 2010.

Ces sont ces enquêtés, mis du côté du féminin et perçus comme « efféminés » à l'âge adulte qui vont rejoindre les milieux militants, en y adoptant les pratiques de « travelotement » et de déguisement en femme, empruntant les codes drag queen<sup>377</sup>.

Les conditions d'enquête ont rendu difficiles l'investigation plus avancées des socialisations enfantines et adolescentes des hommes de classe moyenne ; ainsi, cette population reste à explorer davantage.

### **1.3. Les hommes des classes sociales supérieures : construction d'une masculinité de classes supérieures et goûts électifs pour les garçons.**

Les socialisations des hommes homosexuels enquêtés appartenant aux classes sociales supérieures se distinguent en apparence assez peu des socialisations des garçons hétérosexuels. En effet, leurs socialisations et leurs pratiques s'inscrivent dans des entre soi masculins. Néanmoins, nous faisons l'hypothèse que la différenciation s'opère dans les appropriations différenciées que font nos enquêtés de la proximité des garçons et des hommes : au lieu d'être entre garçons, d'apprendre à séduire les filles<sup>378</sup> et de renforcer leurs amitiés en parlant des filles, ils apprennent à regarder les garçons. Dans leur trajectoire, l'homophilie<sup>379</sup>, articulée à d'autres socialisations, semble participer de la construction de préférences pour les personnes de même sexe<sup>380</sup>.

David explique en début d'entretien qu'il s'est tardivement rendu compte de son homosexualité, à l'âge de 12 ans, lorsqu'il commence ses premières masturbations ; puis au cours de la discussion, il réinterprète certaines affinités électives avec un homme pour expliquer que son homosexualité « remonte à loin ». Olivier raconte qu'il a couché avec un garçon de son âge lorsqu'il avait 10 ans, que les relations sexuelles se sont poursuivies jusqu'à ses 18 ans et qu'il ne pensait pas à ces relations comme étant de l'homosexualité. Pierre, qui accorde peu d'intérêt au sentiment amoureux raconte qu'il s'est dit qu'il était gay lorsqu'il était en seconde, et il revient sur ses sentiments d'admiration et d'attachement envers un de ses professeurs de primaire. Mathieu raconte qu'il « savait déjà plus ou moins [...] que ce soient les gens que je regardais, ou [...] des choses comme ça mais, sans vraiment l'avouer ni mettre des mots dessus quoi », mais que son homosexualité a commencé au lycée lorsqu'il a éprouvé des sentiments

---

<sup>377</sup> CHAUNCEY, George, *Gay New-York. 1890-1940*, Fayard, 1993.

<sup>378</sup> GOURARIER Mélanie, *Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Seuil, 2017.

<sup>379</sup> TIN Louis-Georges, *L'Invention de la culture hétérosexuelle*, Autrement, 2008.

<sup>380</sup> Au sein du chapitre 7 nous montrerons comment les moments d'entre soi masculins sont des instants où les enquêtés apprennent à sexualiser le corps de leurs amis garçons et apprennent à aimer leur proximité physique puis les pratiques sexuelles avec eux.

d'attachement forts envers un de ses amis. Simon raconte qu'il a toujours su qu'il était « pédé ». Les enquêtés appartenant aux classes supérieures, dotés en capitaux culturels et scolaires connaissent des trajectoires dans lesquels se construisent des goûts affectifs électifs pour les garçons de leur âge, ou des hommes de leur entourage qu'ils interprètent comme le signe de leur homosexualité à l'âge adulte. Cependant, enfants, ils ne montrent pas d'intérêts particuliers pour les relations amoureuses et s'investissent scolairement et dans des activités de loisirs. Certains, comme Benoit, David et Pierre ont des affinités électives pour les femmes de leur entourage, et partagent des pratiques et goûts culturels similaires aux leurs ; d'autres, comme Olivier et Mathieu fréquentent majoritairement des garçons. Si, par certains aspects de leurs corps et de leurs goûts culturels ou pour des activités spécifiques, ils ont pu être moqués, ou se sentir « à côté » de la forme de masculinité la plus valorisée à l'école (enfant sportif, qui reste avec les garçons, joue au foot, est intéressé par les filles sans s'intéresser de trop au sentiment amoureux, moins investi qu'eux scolairement) ils n'ont jamais été qualifiés « d'efféminés » ou suspectés d'être homosexuels.

### **1.3.1. Les relations familiales.**

Au cours de leur enfance, les enquêtés rapportent des affinités électives envers leur mère, articulées à une opposition, voire un rejet de leur père, des goûts et des façons de faire et d'être qu'ils portent.

Pierre : Les relations avec ma mère ont toujours été hyper bonnes heu, ce que je te dis ma mère, j'étais vraiment sa petite fille quoi. Genre j'allais faire du shopping avec elle. J'allais heu, chez le coiffeur avec elle. Elle m'amenait partout, genre j'étais un peu son... ouais non, je sais pas, ma mère ça a été une mère quoi [rires]. Ouais, non, et puis elle était toujours là quand j'avais des problèmes heu. [...]

Pierre : Et du coup, ouais mon père avec qui on avait une relation... de merde. On l'voyait... ma mère a été particulièrement intelligente, mais bon ça ressortira je pense de ce que je te dis, ma mère, pour moi comme ma sœur, c'est genre vraiment...

C.P : Vous êtes très proche d'elle du coup ?

Pierre : J'suis très, très proche de ma mère. Mais... là, alors pour moi. Ouais très, très proche. Ma sœur ça a été une relation très, très proche mais qui est devenue conflictuelle. [...] Mais heu, ma sœur comme moi, d'ailleurs la copine de ma sœur se moque beaucoup de nous pour ça, c'est vraiment genre heu... maman, maman, maman je l'admire trop. Maman c'est trop mon idole. Bref. Mais en même temps maman nous a aidés, nous a élevés toute seule tous les deux. Elle a été présente sur tous les plans.

(« Grande école », master en biologie)

Pour Pierre, comme David, leur mère s'est majoritairement occupée d'eux, ainsi que de leur éducation aux sentiments<sup>381</sup> (les parents de Pierre étaient divorcés et sa mère avait la garde

---

<sup>381</sup> DITER, Kevin, « « Je l'aime, un peu, beaucoup, à la folie... pas du tout ! ». La socialisation des garçons aux sentiments amoureux », *Terrains & travaux*, n° 27, 18 décembre 2015, p. 21-40.

et élevait seule ses enfants) ; David raconte «Mon père, j'l'ai pas vu pendant dix ans en fait, donc euh.... J'ai commencé à l'revoir que récemment. Donc euh, j'sais pas trop quoi dire quoi. ») :

David : Ouais, nan mais oui, ma mère s'occupait toujours de nous, elle travaillait pas trop, enfin elle a arrêté de travailler assez jeune, du coup elle s'occupait vraiment d'nous. Elle a toujours été très, très présente, mais vraiment très présente dans ma vie... 'fin limite même maintenant j'lui parle tous les jours, 'fin elle est vraiment à une place super importante quoi. [...]

C.P : Tu parlais des relations amoureuses avec tes parents ?

David : Avec ma mère ? Avec ma mère plutôt ... Euh, un peu ouais, si, si, un peu.

C.P : Du coup c'était quoi vos conversations ? Vous vous disiez quoi ?

David : Non, on parlait vachement beaucoup. 'Fin même là, pour Julien, elle était plutôt au courant de beaucoup d'choses. Moi j'connais aussi la vie un peu sentimentale de ma mère, 'fin j'y étais un peu confronté dans mon enfance, donc euh ... Donc euh, non, ça a pas été, 'fin parfois j'ai un peu ... Oui on parle très librement, c'est pas du tout une relation ... 'fin si, j'ai une relation particulière avec ma mère [...] très proches. [...] Depuis longtemps.

(« Grande école », master en biologie)

Nous nous souvenons du rapport aux sentiments amoureux de David, évoqués dans le chapitre 5, où l'on avait vu son attachement farouche aux histoires d'amour romantiques et monogames. On peut faire l'hypothèse que sa relation avec sa mère a participé de la construction de ce rapport aux sentiments, aussi bien dans la facilité et l'attachement à en parler que dans ses pratiques d'analyse des relations amoureuses et l'attachement aux relations de couple. En effet, David raconte comment la proximité avec sa mère a construit, entre eux, un lieu d'échange sur leurs relations amoureuses et leurs sentiments respectifs :

David : Nan mais on a toujours été hyper proches, on discute, 'fin elle, elle me raconte trop ses histoires aussi, de vie sentimentale et tout, des choses que j'pense que j'suis pas censé savoir ou avoir su ... 'fin maintenant oui, mais à l'époque non. Elle, c'est vrai que pendant un moment, elle savait très peu d'choses de ma vie, surtout parce que j'étais homo, et du coup c'était un peu ma vie privée, et que j'en parlais pas trop... Et elle, elle pensait que ... 'fin elle se posait même pas d'questions en fait. Et euh, et puis là si, maintenant elle me pose des questions, en général dès que j'commence à sortir avec un mec, elle le sait rapidement. [Rires] Elle a connu Julien très rapidement, elle m'a aidé pendant la rupture avec Julien, me soutenir et tout, moralement. [...] j'ai toujours plutôt su tout s'qui se passait un peu dans ses relations et tout quoi. Je sais que les gens sont un peu choqués parfois de savoir tout c'que je sais sur ma mère, que j'suis pas censé savoir ...

C.P : C'est par rapport à l'idée qu'on s'fait de qu'est-ce que c'est d'avoir une relation normale ...

David : Non mais c'est vrai que j'me dis aussi que c'est vrai que déjà, 'fin j'connais beaucoup d'mères... très peu d'mères qui parlent de leurs relations sentimentales avec leur fils, ou qui y sont confrontées, et puis euh ... Mais même parfois, genre sur sa vie sexuelle, genre je sais certaines choses que j'aurais préféré ne pas savoir [rires]. Mais pas non plus dans les détails, mais genre quelques histoires par-ci, par-là, que j'ai pas envie d'savoir [rires].

C.P : Par exemple ?

David : Par exemple ? Non mais tu sais, genre elle m'racontait, genre là y'a un mec, elle me dit, non mais lui, lui c'est l'pire, c'est l'pire amant d'la terre, il comprend pas que genre, toucher les seins, c'est pas genre comme t'sais, faire sur les trucs de voitures, j'sais pas comment, t'sais les ...

C.P : Les klaxons ?

David : Oui voilà, y fait ça, ou alors, elle me racontait que y'a un mec, un jour elle a vachement rigolé, j'sais même pas pourquoi on en était arrivé à ça, où y'avait une, en Israël, des jours de mémoire et tout ça, t'as une sorte d'alarme, une sirène j'veux dire. Et du coup elle m'a raconté par exemple que le mec il l'avait beaucoup fait rire, parce que il s'était levé, au moment de la sirène, avec la main sur le cœur, avec une érection ... Tu vois, des trucs, vraiment, j'sais pas pourquoi ça arrivait des trucs comme ça. Ou je sais, ou je posais des questions, mais qui a une plus grosse bite, et elle me répondait, tu vois ... Nan mais c'est hyper malsain en vrai mais euh...

(« Grande école », master en biologie)

Pierre prend la défense sentimentale et émotionnelle de sa mère, en condamnant les pratiques de son père, qui entretient une relation extra-conjugale : il raconte à sa mère la tromperie, et la découverte du rapport à sa mère le conduit à éprouver une aversion profonde envers son père :

Pierre : C'est le côté romantique de mon père, genre ma mère est l'amour de sa vie, heu, la femme qu'il a le plus aimé. Ils ont essayé de se remettre ensemble deux ou trois fois j'crois. Heu... notamment la dernière fois ayant été un échec cuisant, parce que mon père a aussi une tendance à tromper les gens [rires]. Les femmes souvent. Donc c'est plus ou moins ma sœur et moi qui avons révélé à ma mère qu'il trompait ma mère avec son ancienne copine qu'on adorait pourtant, mais bon, c'était un peu gênant quand heu. Genre on retrouvait des cheveux roux dans le lavabo le week-end quand on allait chez lui. [...] Ben du coup, ouais, après la relation avec mon père a changé. J'ai déménagé quand j'avais [...]. Heu, en gros mon père, vraiment j'en pouvais plus. Je le détestais. Quand j'allais chez lui je me faisais trop chier [...]. Mon père avant d'être avec ma mère, il était marié à une femme. C'est un peu un Don Juan hein.

(« Grande école », master en biologie)

Les affinités électives pour leurs mères et sœurs se nourrissent d'un éloignement et une répugnance de la forme de masculinité portée par le père des enquêtés. Pierre raconte que les activités partagées avec son père, comme le bricolage, les matchs de foot et de rugby, qu'il perçoit comme une injonction à devenir un type d'homme qu'il n'est pas, étaient des moments pénibles à passer. Benoit (Terrain militant, étudiant en économie) raconte, que plus engagé intellectuellement que physiquement dans diverses activités, et n'ayant pas les mêmes goûts et façon de faire par corps que son père, il a le sentiment de ne pas avoir été « le fils qu'il aurait aimé avoir » :

Pierre : Ensemble heu non, genre, si il [son père] m'amenait, parce qu'il a acheté une maison dans le cantal parce qu'il aime bien bricoler. Il m'amenait bricoler ou il m'amenait à des matchs. Ah oui parce qu'il est, comme il était commercial, il avait des clients, il avait des places pour des matchs de foot et des matchs de rugby. [Ton ironique] Sports que j'ai toujours adorés [rires]. Et heu, et du coup il me forçait à v'nir à ces putains de matchs de football. Donc en fait notre temps d'interaction était hyper fausse et forcé. Enfin moi il essayé de me faire faire des choses que j'avais pas envie de faire et heu.

C.P : Et tu lui disais que ça te plaisait pas ?

Pierre : ouais, ouais ça me faisait chier.

C.P : Et il disait...



Pierre : Ta gueule [rire]. Donc t'sais, soit un homme mon fils. Raté... [Rires]. Et heu, ouais, non du coup, voilà. C'est à peu près heu. Non on n'avait pas grand-chose à partager.

(« Grande école », master en biologie)

Benoit : J'avais l'impression que j'étais pas le fils qu'il aurait aimé avoir quoi. Parce que mon père il est plutôt sportif, plutôt randonnée plutôt heu, plutôt math, voilà. Et moi je suis vraiment l'inverse complet. C'est-à-dire que je suis plutôt art littérature heu, éco, socio, enfin des trucs un peu plus cognitifs quoi. J'suis genre pas très très sportif. Et la campagne ça me gonfle, j'suis extrêmement citadin, donc moi je marche beaucoup mais en ville. Et lui c'est le contraire, donc j'ai vraiment l'impression que j'étais pas le fils qu'il aurait voulu avoir. Parce qu'il pouvait pas partager ces trucs-là quoi [...].

(Terrain militant, étudiant en sciences politiques)

En outre, L'éloignement des goûts, façons d'être et de faire, portés par leurs pères est accentué par les socialisations opérées par les sœurs aînées, lorsque les enquêtés en ont. Socialisés par leurs mères et leurs sœurs<sup>382</sup> à leurs pratiques culturelles, Benoit et Pierre nourrissent de l'admiration pour elles, en même temps qu'ils apprennent à aimer les mêmes choses qu'elles.

Benoit cultive des goûts pour les pratiques culturelles de ses grandes sœurs, leurs jeux et occupations, qui sont, de plus, partagés par les filles de son école. Par exemple, comme elles, il achetait *One Magazine*, en prenaient les posters à l'effigie de *Buffy* qu'il accrochait dans sa chambre.

Benoit : J'avais deux grandes sœurs, ma plus grande sœur elle était plus à la maison parce qu'elle a 16 ans de différence avec moi, mais l'autre qui a 4 ans de plus, j'étais un petit peu, ben admiratif quoi parce que elle faisait déjà des booms, on regardait des séries ensemble et du coup, enfin je, j'avais un peu la même culture qu'elle pour la musique et tout. [...] Au début y avait les dessins animés et donc je regardais les dessins animés on va dire qui sont mixtes, mais je préférais quand même des dessins animés, bon *Sailor Moon* j'ai jamais trop aimé mais je regardais, à la limite je préférais *Sailor Moon* que la série où y a les garçons qui jouaient au foot là, je sais pas comment ça s'appelle.

C.P : Olive et Tom ?

Benoit : Voilà c'est ça. Ça m'a jamais, j'ai jamais pu voilà. Et ensuite les séries, pour le coup les séries, les garçons s'y mettaient quand même tard à ça, et hue moi tout ce qui était *Buffy Charmed*, *Dawson*.

(Terrain militant, étudiant en sciences politiques)

Quant à Pierre, il explique qu'enfant il jouait avec sa sœur, partageant leurs jouets en dépit du genre auquel ils étaient rattachés (*Playmobils*, *Barbies*, petites voitures).

Pierre : Tu sais le schéma du petit frère qui reproduit tout ce que fait sa sœur, j'étais un peu là-dans.

(« Grande école », master en biologie)

---

<sup>382</sup> COURT, Martine et HENRI-PANABIÈRE, Gaële, « La socialisation culturelle au sein de la famille : le rôle des frères et sœurs », *Revue française de pédagogie*, vol. n° 179, n° 2, 7 décembre 2012, p. 5-16.

### 1.3.2. Aimer être avec les garçons.

D'autres enquêtés (Mathieu, Olivier, qui partagent sur ce point des similitudes avec Jérémy et Julien), recrutés dans les classes supérieures ne s'inscrivent pas dans des configurations familiales qui les socialisent aux mêmes types de goûts que leurs sœurs et mères. Durant leur enfance, ils partagent plus de temps avec des garçons qu'avec des filles et ont des goûts pour des manières d'être, de faire, de se tenir détenues par des hommes de leur entourage.

Mathieu : [...] L'école primaire oui. Enfin, là a priori je jouais plus avec des garçons, enfin des amis, mon meilleur ami tout ça, c'était plus des garçons, que ce soit pour des jeux, les billes ou la game boy, n'importe quoi, c'était globalement plus avec des garçons, même si y avait quelques filles avec qui je pouvais parler ou quoi. Non c'était quand même plutôt centré [Garçons].

(« Grande école », master en mathématiques)

Leurs forts investissements et réussite scolaire renforcent la fréquentation des garçons et l'exclusion des filles de leurs cercles d'amis. Ce qui n'est pas sans rappeler comment les garçons interrogés sur leur conception des sciences dites dures écartent les filles de leur centre d'intérêts culturels, en le justifiant par des capacités intellectuelles qui seraient moindres que les leurs <sup>383</sup> :

C.P: D'accord. Ok, et au collège, pareil, tu restais plus avec des filles ou avec des garçons? Ou t'étais, c'était avec les deux?

Mathieu: C'était presque avec des garçons là. C'est pareil on était un groupe de 4 ou 5, on était souvent ensemble. On jouait à parler, 'fin. Mais c'était que des garçons à ce moment-là. Même sur mes années collège je me rappelle pas avoir beaucoup parlé avec des filles, à part peut-être pour du travail ou des travaux de groupes, quelque chose comme ça, mais en général plutôt avec des garçons quoi.

C.P: Et les discussions que vous aviez entre copains ça portait sur quoi?

Mathieu: Non mais c'était pas, on va pas dire que c'était philosophique, mais ça pouvait être sur le jeu auquel on avait joué hier ou un livre qu'on avait lu ou j'en sais rien, les cours, n'importe quoi, l'actualité. Sans rentrer dans le détail, mais. Ce qui s'est passé, ce qu'on a vu à la télé. Discussion assez basique quoi. Pas vraiment concentrée sur ce qu'on ressentait nous ou quoi, enfin. C'était pas vraiment développé cet aspect-là. C'est ce que je me rappelle en tous cas.

(« Grande école », master en mathématiques)

CP : D'accord et après du coup même quand tu étais à l'école tu restais plus avec des garçons ou avec des filles ?

---

<sup>383</sup> « Même si la plupart des adolescents ont abordé la question des inégalités entre hommes et femmes à l'école, cela n'implique pas que les inégalités actuelles entre les sexes soient remises en question, bien au contraire. Le raisonnement est en effet le suivant : si, dans le passé, les femmes ne pouvaient pas faire des sciences en raison des obstacles sociaux et légaux à l'égalité, le fait qu'elles ne soient guère présentes en sciences (ou dans les lieux du pouvoir) aujourd'hui, alors que les lois garantissent l'égalité, prouve que l'obstacle est d'ordre génétique » ; « Pour Ilyès, Louis, Jean et David, l'explication avancée au fait que les filles ne sont pas intéressées par la science se trouve sans aucun conteste dans "le cerveau", dans "le corps", dans les "gènes" » ; « Si les filles ne font pas de science, c'est parce qu'elles n'aiment pas se salir, mais aussi et surtout parce qu'elles ne sont pas faites pour. Or il ne s'agit pas là de propos dont on pourrait penser qu'ils passeront avec l'âge. », DÉTREZ, Christine et PILUSO, Claire, « La culture scientifique, une culture au masculin ? », *Questions de genre, questions de culture*, Ministère de la Culture - DEPS, Questions de culture, 2014, p. 27-51., p.55-59

Olivier : Je restais plus avec des garçons à l'école ouais.

CP : Sur toute ta scolarité ?

Olivier : J'avais un clan au primaire quoi, mais heu sur toute ma scolarité non pas du tout heu. A l'école primaire j'étais tout le temps avec des garçons, je pense, pratiquement quoi y avait deux filles avec qui je traînais un peu et dont une dont je suis proche maintenant. [...] c'est genre vers mes 10 ans je pense un truc comme ça quoi je jouais plus trop à tout ce qui était, enfin je jouais encore un peu aux lego mais je jouais plus à la game boy et surtout j'écrivais des histoires fin je sais plus, je passais mon temps à ça écrire une grosse histoire en fait.

(« Grande école », master en physique)

Si Pierre, David et Benoit marquent une distance aux façons d'être masculines de leurs pères, aucun des enquêtés ne rejette en bloc les attributs masculins traditionnels, et ne connaissent une inversion des valeurs et des goûts qui les amènerait du côté du féminin. Leurs socialisations amènent la construction d'une masculinité qui leur pose question dans le sens où elle ne revêt pas l'ensemble des attributs de la virilité<sup>384</sup> (force, pratique de sports comme le foot) ; cependant elle conserve les attributs des classes supérieures, avec un investissement et une réussite scolaire importants pour l'ensemble des enquêtés, des goûts pour les discussions sur les pratiques culturelles, pour des activités culturelles et des goûts pour des débats d'opinion. Ils ont une masculinité semblable à celle des hommes de classes moyennes et supérieures qu'Eric Maigret a étudiée et dont il analyse que « pour une partie des hommes la "féminisation" des comportements ne représente pas une menace sexuelle, car elle n'implique pas un abandon des modes traditionnels de valorisation (la science, la discussion publique) grâce auxquels l'autorité masculine est préservée. La dévalorisation des attributs virils et elle seule handicape ceux qui s'y réfèrent, les membres des catégories populaires. Les entretiens montrent bien que les lecteurs, s'ils entrent à petits pas dans la narration sentimentale, repoussent également avec l'âge tous les aspects "populaires", "hyper-masculins", des séries »<sup>385</sup>. Ainsi Olivier qui restait majoritairement avec des garçons et dont les jeux préférés étaient ses lego Star Wars est moqué dans la cour de récréation parce qu'il joue de la flute, instrument dont il apprend la pratique à l'école. Ces railleries ne le mettent pourtant pas du côté du féminin, et il conserve ses occupations avec des garçons (jouer au Pokémon et lire Harry Potter) :

Olivier : Et à partir du collège je pense j'ai commencé à rester beaucoup plus avec des filles heu non au début du collège j'étais avec mon meilleur ami et après en fin de collège, j'ai été, à partir de la 4ème je pense, pratiquement qu'avec des filles

CP : D'accord et quand tu étais avec des garçons tu te rappelles de ce que c'étaient vos occupations et tes intérêts à rester avec eux ?

---

<sup>384</sup> VIGARELLO, Georges, *Histoire de la virilité. Tome 1, l'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Points, 2015.

<sup>385</sup> MAIGRET, Eric, « *Strange grandit avec moi* ». *Sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bandes dessinées de super-héros*, n° 70, 1995, p. 79-103, p. 101.

Olivier : Je jouais à Pokemon (rires) jusqu'à donc fin de l'école primaire jusqu'au début du collège, 6ème 5ème je pense, j'étais quand même très autiste, je pense, fin j'étais pas autiste au sens maladif mais.

CP : Très, très dans ta bulle un peu ?

Olivier : Ouais et très heu, même je pense j'étais pas conscient de ce qui se passait autour de moi, typiquement quand j'étais dans la cour de récré je jouais de la flûte, parce que ça me plaisait bien et je me rendais pas compte qu'y en avait qui se moquaient de moi et justement avec mon meilleur pote on faisait la même chose. Et du coup ça c'est rigolo, mais ouais. Je pense que ça s'est limité à faire de la flûte et jouer à Pokemon et lire Harry Potter, ma 6ème et ma 5ème je pense.

(« Grande école », master en physique)

Par ailleurs, Mathieu et Simon, socialisés selon le mode scolaire de socialisation et tous deux issus des fractions intellectuelles de classes moyennes-supérieures, ont été familiarisés, dès leur petite enfance, à la lecture, à des jeux pédagogiques, ainsi qu'au goût pour la connaissance. Tous deux ont suivi des cours de musique, Mathieu durant l'école primaire et Simon du CE1 jusqu'à la terminale. Leurs façons de se tenir et mouvoir sont conformes aux postures corporelles que l'institution scolaire attend des bons élèves<sup>386</sup>.

C.P : Et est-ce que tu te rappelles tes occupations principales, ce que tu préférerais faire quand t'étais petit ?

Mathieu: enfin, je sais que j'ai lu très vite quand j'étais petit, parce que déjà en grande section de maternelle je savais lire. Donc je me rappelle avoir pas mal lu, encouragé par mes parents, et par mes grands-parents. Après heu, je, comme j'ai un frère qui était proche de moi, c'était souvent des jeux avec lui quoi. Avec des figurines, des constructions. Beaucoup de jeux avec lui surtout principalement.

Mathieu : [...] écrire des textes, des articles dans le journal de l'école par exemple des choses comme ça, c'est quelque chose que j'aime bien faire heu, même quand j'écris pour mon travail, pour des rapports et tout, c'est quelque chose que, j'essaie de bien écrire, d'écrire quelque chose de bien, de joli je trouve. C'est quelque chose que j'apprécie quoi. Je pourrai imaginer écrire un livre par exemple, c'est pas totalement...

(« Grande école », master en mathématiques)

Simon : Quand j'avais mes grands-mères elles me demandaient comment ça se passait à l'école, si j'aimais bien ça, heu, je crois qu'on nous offrait des livres, on les lisait ensemble quand on partait en vacances en été, on lisait [...] ma mère elle nous poussait pas mal à lire en fait.

[...] l'enjeu de réussir à l'école c'était, je pense que ça a jamais été complètement sans lien avec la relation avec les profs quoi [...] j'étais dans les bons élèves à la fois au sens de ceux qui réussissent et ceux qui sont bien à l'école.

[...] déjà c'était des cours de musique et pas de sport, un truc où on pouvait s'exprimer mais pas de la même manière quoi, je pense que moi ça me faisait du bien ce truc-là, et en plus c'était, je sais pas, [...] on faisait avec nos corps, parce qu'on parlait des positions qu'on avait, de comment respirer des choses comme ça, on le faisait vraiment.

(« Grande école », doctorat en sciences sociales)

---

<sup>386</sup> Par rapport aux déviances corporelles qu'analysent Mathias Millet et Daniel Thin dans : MILLET Mathias, THIN Daniel, « Le classement par corps. Les écarts au corps scolaire comme indice de "déviance" scolaire », *Sociétés et jeunesse en difficulté*, n° 3, mars 2007.

### 1.3.4. Des goûts et affinités électives pour des hommes réinterprétés comme signes d'homosexualité.

L'écart à une masculinité virile, sans inversion de genre, s'observe également dans les formes des corps des enquêtés : des « corps à côté » des stéréotypes masculins. Simon, qui avait de bonnes relations avec l'ensemble de ses camarades de classe, commence à se détacher des garçons au moment de la puberté. L'absence d'intérêt pour les conversations qui se déroulaient « entre garçons » dans les vestiaires et qui avaient pour objet les filles ou des blagues sexuelles le différencie de la majorité des garçons qu'il côtoie. Puis, la perception de son corps à la puberté contribue à l'éloigner des garçons ayant une masculinité virile. Ainsi son corps reste mince, peu musclé et imberbe alors que les corps des autres garçons se forment avec des muscles, des poils et gagnent en taille.

Simon : En sport par exemple parce que c'est un truc à la fois un peu compétitif où faut montrer qu'on est fort dans les sports d'équipes [...] où y a les débuts des blagues de vestiaire, tu sais les trucs d'ambiance de vestiaire, de bonnes blagues grasses quoi. [...] Un truc d'ambiance virile un peu 'fin où on devient des mecs et puis on le fait savoir et puis tu sais où y a un peu de la compétition physique pendant le cours de sport où il faut quand même aimer faire du foot, 'fin c'est pas grave si on n'aime pas, c'est quand même normal d'aimer ça et il faut tout donner parce que on a trop envie de gagner parce que on, parce que c'est un match quoi et du coup dans les moments de vestiaires ou trucs comme ça, ça devient un peu sale mais individualisé t'es pas dans l'équipe. Ben je pense qu'y avait un truc pour moi à la fois de gêne sur le rapport au, j'étais heu, 'fin mon corps parce que j'ai l'impression que pour les trucs de puberté heu, où moi j'ai l'impression d'être toujours en retard par rapport aux autres ou de rater des trucs mais que c'était pas, c'était plutôt qu'y avait des personnes pour qui ça c'était passé plus tôt [la puberté] quoi, bref, ouais je crois, un peu des complexes par rapport à mon rapport à mon corps et à la puberté quoi. [...]

C.P : C'était quoi les complexes que t'avais, tu te rappelles ?

Simon : Ben je sais pas, un peu l'impression de moins être un homme, au sens du passage de l'enfance à l'âge adulte dans le corps.

(« Grande école », doctorat en sciences sociales)

Les enquêtés interprètent certains de leurs goûts enfantins, leur absence d'intérêt pour les relations amoureuses et leurs attirances électives (pour ceux qui en déclarent : David, Pierre) pour des hommes comme le signe de l'homosexualité qu'ils vivent en pratique à l'âge adulte. Certains, comme Mathieu, déclarent avoir eu en maternelle une « amoureuse », relation qui lui est racontée par ses grands-parents :

C.P: Et est-ce que t'as eu des amoureux ou des amoureuses quand tu étais à l'école primaire, maternelle ?

Mathieu: De ce que mes racontent mes parents et mes grands-parents j'avais une amoureuse quand j'étais petit, je pense en maternelle. Que je me rappelle, ça fait rire mes grands-parents que je leur avais dit, quand vous serez morts on habitera dans votre maison avec heu. Enfin, un truc d'enfant quoi, bien sympathique toujours [rire]. Enfin je pense que c'était juste ça, après au primaire non et au collège heu...

(« Grande école », master en mathématiques)

Mais, lorsqu'il s'agit de l'adolescence, la majorité des enquêtés déclarent ne pas avoir eu d'amoureuse ni d'intérêt pour le sentiment et les relations amoureuses. Ces désintérêts sont renforcés par les forts investissements scolaires et les amènent à investir le domaine des relations affectives aux âges de 18 ou 20 ans (la sexualité est investie plus tôt pour quelques-uns d'entre eux). Par exemple, au collège et au lycée, la socialisation de Mathieu à l'amour est marquée par le désintérêt envers ce sentiment. Ainsi la question du sexe vers lequel se tournent ses préférences amoureuses ou sexuelles ne se pose pas tout de suite, en dépit du fait qu'amicalement il préfère la compagnie des garçons et fréquente peu de filles :

Mathieu : [Avant le lycée] Enfin disons que avant ce moment-là, j'étais pas vraiment le genre de garçon à raconter, enfin à dire, je veux sortir avec cette fille ou quoi. J'avais pas vraiment fait le jeu, fait semblant d'avoir des histoires avec des filles ou de faire semblant que j'étais amoureux ou 'fin. C'était plutôt heu zéro quoi complètement, les sentiments. Même moi-même je pense, j'avais pas vraiment heu, aucun intérêt pour personne avant la terminale. Y avait des filles, non. Bon les garçons, évidemment non, c'est les garçons, donc heu. [...] Mathieu : j'avais vraiment aucune, ni sentimentalité, ni sexualité derrière heu, de crée, donc heu, j'étais un peu. Enfin j'avais pas de recherche vraiment précise heu.

(« Grande école », master en mathématiques)

Pierre, David et Olivier (dont nous étudierons le cas dans le chapitre suivant, car il fait part du début de sa sexualité avec partenaire à 10 ans) sont les seuls, parmi les hommes des classes supérieures à déclarer des intérêts sentimentaux et attirances envers des hommes durant l'enfance, avant l'âge de 10 ans. Les attachements qu'ils rapportent s'apparentent à des affinités électives envers des hommes, qu'ils interprètent, au moment des entretiens, comme des signes de leur homosexualité qui serait ainsi inscrite au plus profond d'eux dès le début de leur vie. Ainsi, David explique en début d'entretien qu'il pense qu'il est homosexuel « depuis toujours », mais qu'il s'en est rendu compte à l'âge de 12 ans, lorsqu'il a commencé à se masturber en cherchant à optimiser son plaisir sexuel :

David : Nan mais en fait, j'me dis que, genre y'a deux trucs, 'fin, nan mais si parce que j'me dis que j'étais homosexuel depuis genre toujours, mais c'est pas, c'est pas, 'fin j'm'en suis pas rendu compte depuis que j'étais petit. J'me suis rendu compte assez tard, euh, j'me suis rendu compte.

(« Grande école », master en biologie)

Considérant que son homosexualité détient un caractère inné, il retraduit ses élections affectives pour un homme comme l'expression de ses préférences sexuelles :

David : Parce que j'me souviens que j'avais euh un peu un idéal d'un mec dans ma tête, même très petit, et que, et que j'étais attiré, sans l'savoir quand j'étais déjà p'tit, par des hommes. Et du coup j'ai l'impression qu'ça vient d'assez euh, d'un peu... [Loin]. [...] J'me souviens qu'un jour on était, peut-être j'sais pas moi, peut-être six-sept, sept, non six, sept, non, oh j'sais pas, j'étais petit en tout cas, et on était avec mes cousins et mon frère dans un ... dans un ... dans euh merde comment on dit ? dans une aire, une boîte de jeu, ou j'sais pas quoi, et t'avais des mecs, dont un qui était genre un peu blond avec les cheveux un peu longs, du coup je sais pas quel âge j'avais, mais il était plus grand que nous en tout cas, 'fin bien plus grand que nous, 'fin pas bien plus, mais au moins

adolescent, mais comme quand t'es p'tit t'as l'impression qu'c'est des adultes, tu sais pas. Et j'me souviens que j'étais, 'fin j'arrêtais pas de le regarder, et je le mettais mal à l'aise, parce que, 'fin j'étais petit, parce que j'faisais des cœurs avec mes mains, genre euh pour lui montrer, j'sais pas pourquoi genre euh ... C'était bizarre que j'fasse ça tu vois. Et euh ...

C.P : Il te plai... Il t'attirait, tu le trouvais intéressant ?

David : Ah ouais carrément ! Mais non, mais genre j'sais pas, j'lui faisais des cœurs et tout, mais en mode vraiment j'y croyais. 'fin j'sais pas, c'était trop bizarre en vrai.

(« Grande école », master en biologie)

Pierre évoque également une attirance forte pour son maître d'école de CE2, à propos de laquelle il raconte s'être rendu compte à l'âge adulte qu'il était le premier homme pour lequel il a eu des sentiments amoureux et d'attirance :

Pierre : Si, le premier souvenir que j'ai, genre mec dont j'aurai pu être amoureux. Ca c'est après ce que je te dis, c'est des réactions a posteriori, je sais pas trop quelle est la validité des trucs. C'est mon maître d'école de CE2, qui était trop, trop, hyper beau, dans mon souvenir. Si je me souviens de sa tête, alors que les autres maîtres je m'en souviens pas. Et donc je me souviens d'avoir pleuré à la, à la fin de l'école, parce que en gros ce mec m'a fait sauter mon CM1 parce qu'il était, on était dans une section CE2, CM1 et il s'occupait vraiment de moi, parce qu'il avait dit à ma mère, votre fils est surdoué, du coup il me faisait faire tous les exercices de CM1, alors que les autres faisaient les trucs de CE2, bref. Et heu, du coup je me souviens, ouais vu le souvenir que j'en ai-je pense que c'est un événement important dans ma vie. Heu... le dernier jour de l'école il m'a donné un, deux livres, genre comment bien réussir son CM2 ou j'sais pas quoi, donc du coup j'suis passé en CM2 et en m'disant je sais plus trop ce qu'il m'avait dit, c'était un truc qui m'avait vachement ému et donc quand je suis parti de l'école, genre mes potes j'en ai rien à foutre. Mais le fait de plus jamais revoir monsieur Roche, c'était genre heu... [Rire]. [...] trop triste. Du coup j'ai pleuré sur le chemin du retour, genre oh mon dieu. Et je pense que j'ai pas trop compris ce qu'il se passait à l'époque. Je suis passé très vite à autre parce que, c'est les vacances quand mêmes. Et voilà. Donc lui j'pense que c'est vraiment le premier. Mais c'est c'que j'te dis, je me demande si c'était peut-être juste de l'engagement en tant que professeur. Mais j'pense que je me souviens de lui comme d'un mec trop beau, et trop.

(« Grande école », master en biologie)

Cette anecdote montre que Pierre a élu affectivement un homme, mais qu'il a d'une certaine manière, été élu lui aussi par ce maître qui s'investit auprès de lui, et qui le distingue des autres élèves en lui donnant du travail réservé à une classe d'âge supérieure à la sienne.

Par ailleurs, Pierre réinterprète ses goûts pour des jeux comme étant un autre signe de son homosexualité, dont il ne se serait pas rendu compte durant l'enfance, mais à l'adolescence alors qu'il est en classe de seconde :

Pierre: Alors attends, parce que je pense que je jouais aux voitures avec ma sœur aussi mais heu... ma passion c'était de coiffer mes Barbies ou les Barbies de ma sœur. Je sais pas trop à qui elles étaient ces Barbies. [...] Bref, du coup, de là est née ma passion, quand j'étais petit de devenir coiffeur pour dames aux cheveux longs. C'est important comme truc, je voulais pas coiffer n'importe qui tu vois [rires]. Apparemment j'ai raté la carrière de coiffeur pour dames aux cheveux longs. C'est raté là mais bon. Et c'est pour ça que je me dis, genre comment n'ai-je pas su que j'étais gay dans ma petite enfance [rires].

(« Grande école », master en biologie)

Les socialisations primaires et trajectoires des enquêtés appartenant aux classes supérieures au moment de l'enquête sont marquées par la construction d'une masculinité qui ne les met pas du côté féminin ; cependant, elle est perçue comme problématique par les enquêtés, dans le sens où ils cherchent en son sein, des signes de leur homosexualité.

Leurs socialisations enfantines les éloignent des attributs des masculinités populaires et stéréotypées : ainsi, ils s'inscrivent dans une distance, voire une répulsion de certains bastions masculins comme le sport, le foot, les espaces de séduction des femmes. Cependant, ils n'abandonnent pas tous les lieux de la masculinité : ils poursuivent leurs études dans des filières scientifiques où les garçons sont surreprésentés<sup>387</sup>. Benoit par exemple, en intégrant Science Po et en devenant militant politique (il a notamment travaillé à l'écriture des discours pour un membre du parti socialiste avant sa nomination comme ministre sous le mandat de François Hollande) occupe des lieux de prise de parole politique. Au moment de l'enquête, scolarisés dans les « grandes écoles », Mathieu, David, Pierre et Damien n'évoquent aucune opposition entre leurs manières d'être un homme et les manières d'être des autres étudiants. C'est durant la période du collège et du lycée, où la mixité sociale est plus grande, qu'ils perçoivent des oppositions entre eux et les autres garçons. Nous l'avons vu précédemment, Simon a un corps décalé, ainsi que des sujets de conversation et des manières d'aborder les filles éloignés de ceux et celles et des autres garçons. Mathieu ne s'est jamais fait traiter de fille ou de « pédé », néanmoins il était mis du côté de « l'intello », et restait avec ses camarades garçons de classe qui étaient « un peu geek », qui « jouaient aux cartes », qui ne « draguaient pas les filles » et ne restaient pas avec les garçons aux autres formes de masculinité.

Si les enquêtés recherchent dans leurs parcours les traces annonciatrices de leur homosexualité qui s'épanouirait à l'adolescence puis à l'âge adulte, on ne peut conclure que leurs socialisations enfantines ont construit à elles seules leurs goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe. En effet, les enquêtés ont des goûts spécifiques qui portent sur certaines propriétés des hommes ou garçons qu'ils sont amenés à rencontrer, qui concernent les pratiques culturelles. Ainsi, se dessinent plus des affinités de classes que des goûts pour une classe de sexe. Par ailleurs, certains enquêtés, comme Mathieu éprouvent peu d'intérêt pour les relations amoureuses avant la fin du lycée, et ce n'est pas au cours des socialisations enfantines qu'ils apprennent à aimer la pratique de la sexualité avec des hommes.

Lorsque l'on regarde les parcours à partir de ce que l'on sait des enquêtés – ils aiment amoureuxment et sexuellement les hommes – leurs socialisations primaires peuvent apparaître

---

<sup>387</sup> BEAUD Stéphane, RASERA Frédéric, *Sociologie du football*, La Découverte, 2020.



comme les déterminants de la construction de leurs goûts pour les personnes de même sexe. Toutefois, ils ne sont devenus homosexuels que lorsqu'ils ont appris à aimer la pratique de la sexualité avec les hommes, sont devenus amoureux d'hommes et ont souhaité former des couples, et se sont reconnus comme homosexuels ; autrement dit, lorsque des socialisations secondaires ont travaillé les produits de leurs socialisations primaires.

#### **1.4. Des goûts précoces pour les filles ? Le cas particulier de Manon.**

Manon (« grandes écoles » doctorat d'histoire) est issue d'une famille de classe moyenne. Ses parents qui ont tous deux un DUT d'électronique. Après avoir travaillé plusieurs années, sa mère devient mère au foyer afin de s'occuper de ses trois enfants. Au moment de l'enquête elle est accompagnante d'élève en situation de handicap (AESH) dans un collège. Son père connaît une ascension sociale par le capital économique : il a travaillé dans plusieurs entreprises d'électronique jusqu'à devenir patron dans une PME de service et de maintenance électronique. Par sa trajectoire, Manon poursuit l'ascension sociale de sa famille sur le volet des capitaux scolaires et culturels.

Manon est la seule femme parmi les enquêtées à déclarer des préférences amoureuses pour les femmes durant l'enfance et l'adolescence et à n'avoir jamais eu de relations sexuelles avec des hommes. Alors qu'elle manifestait des goûts électifs pour les filles et les femmes au cours de son enfance et avant d'entamer des relations sentimentales, elle déclare s'être rendu compte qu'elle préférerait les filles lorsqu'elle était scolarisée en seconde, après une relation amoureuse avec un garçon qui l'a très vite peu intéressée.

Manon est l'aînée d'une fratrie de trois enfants, au sein de laquelle elle a un frère et une sœur. Elle raconte qu'enfant, elle n'est pas proche de sa mère et de sa sœur. Les relations avec sa mère se cantonnent aux interactions quotidiennes, relatives à l'organisation domestique du foyer et des tâches éducatives. De son point de vue, sa mère s'occupait d'elle pour la faire manger, lui acheter des vêtements, la conduire à l'école, l'amener à ses activités extrascolaires, sans partager avec elle d'intérêts, de goûts, de loisirs, de liens affectifs forts et d'envie de passer du temps avec elle. Manon raconte que sa mère est beaucoup plus proche de sa seconde fille, qui lui ressemble et avec laquelle elle partage une relation privilégiée (« elles se racontent absolument tout. [...] J'avais pas de lien spécial »).

Manon : Etant vraiment petite, j'me rappelle plus trop, trop ... J'sais qu'on a toujours bien rigolé avec mon père. En gros, ma mère c'était un peu la figure d'autorité, et mon père c'était un peu le... le quatrième enfant quoi. Et du coup, du coup j'étais assez proche de mon père parce que voilà, on faisait un peu les ... 'Fin y'a une photo de nous deux que j'aime bien, où je dois avoir ... 'fin j'sais pas quel âge, mais en tout cas j'ai pas du tout d'poitrine, rien, et on est tous les deux en short et torse nu, en train de ratisser l'jardin, et c'est trop mignon quoi [rires]. Voilà, donc c'était un peu ça. Ma

mère, c'est quelqu'un qui parle beaucoup, mais moi je ... j'ai pas vraiment ce caractère-là, j'ai plutôt l'caractère de mon père justement, qui parle peu, et qui même, 'fin même lui-même exprime assez peu d'choses sur ce qu'il ressent, sur ce qu'il vit ... Et du coup euh ... du coup avec ma mère, j'ai jamais trop parlé... Y'a eu des moments où on s'est un peu parlé, c'était à chaque fois à demi-mot, et de manière très, très rapide quoi. 'Fin ... j'ai jamais noué ... ou en tout cas voulu nouer ... on a jamais réussi en tout cas à l'faire, ni l'une ni l'autre. Contrairement à ma sœur, à ma p'tite sœur, qui elle parle beaucoup, exprime, 'fin c'est à peu près l'inverse, c'est-à-dire qu'elle exprime tout, et du coup avec ma mère, elles se racontent absolument tout, 'fin j'sais pas si absolument tout, mais énormément d'choses quoi. Et voilà. Et du coup, non j'avais pas lien spécial.

(« Grandes écoles » doctorat d'histoire)

A l'inverse, Manon est très proche de son père lorsqu'elle est enfant. Elle partage, uniquement dans un premier temps avec lui, la pratique du chant dans une chorale (ils seront rejoints par la mère de Manon et sa sœur), ainsi qu'un gout pour la randonnée. Aux moments passés avec son père où ils rigolent, s'amuse et pratiquent des activités différentes, elle oppose ceux passés avec sa mère qui est au foyer, « donc elle était là tout le temps. [...], mais c'est des moments plutôt banals en fait ». Elle diverge également de sa mère dans leurs rapports au monde. Ainsi elle explique qu'à une période de sa vie elle trouvait sa mère « chiante » parce qu'elle « parle beaucoup, elle fait, elle commente beaucoup, plein d'choses, la vie du village, et tout, blablabla, et moi y'a juste des moments où ça m'gavait », préférant parler peu et ne pas exprimer ses émotions. Elle psychologise son analyse des rapports avec ses parents en expliquant que « sous forme de transfert » vis-à-vis de son père, elle se demande comment celui-ci faisait pour rester en couple avec sa mère. Dans son rapport distant à sa mère, on peut voir se dessiner un rapport éloigné et un dégoût pour une forme de féminité dans laquelle les femmes s'occupent du foyer, n'ont pas d'autres activités que les tâches domestiques et éducatives et d'autres sociabilités qu'avec les personnes rencontrées au cours de l'accomplissement de ces tâches.

En outre, l'apparence physique de Manon est à distance des normes corporelles féminines, et elle se place elle-même du côté du masculin, disant qu'elle aurait préféré être un garçon pendant longtemps. C'est lorsqu'elle est scolarisée en troisième qu'elle commence à choisir sa façon de se vêtir et qu'elle commence à s'« habiller vraiment garçon ». Alors que son père, tenant à une féminité marquée, lui propose de mettre des jupes (« il m'disait, oh tu veux pas mettre une jupe ? Et tout ... Il l'a tenté deux-trois fois, parce que, bah il aime bien les filles avec des jupes, et tout ça »), Manon se tourne vers sa mère afin de lui demander conseil dans les changements d'apparence corporelle qu'elle souhaite entreprendre. Alors qu'elle coupe ses cheveux courts, met des pantalons larges, sa mère l'encourage dans ce sens :

Manon : À cette époque j'en ai un peu parlé avec ma mère, quand j'me suis coupé les cheveux courts, en troisième, quand j'ai commencé à mettre vraiment des baggy's, et tout. Et j'lui disais, ouais mais c'est ... 'Fin j'étais pas sûre d'assumer vraiment à 100% de m'habiller comme ça, et elle me

disait, mais vas-y fonce, si j'avais pu faire ça à ton époque, 'fin à ton âge, j'l'aurais fait quoi [rires]. En gros ... 'fin, apparemment elle était aussi assez garçon manqué quand elle était jeune quoi. Et du coup c'était marrant parce qu'elle m'avait dit, oui ces grosses chaussures de skateur, elles sont très, très moches, mais enfin bon, effectivement à ton âge, j'aurais voulu les mêmes, donc vas-y.

C.P : Oui, elle veut pas t'empêcher après d'avoir... /

Manon : Non, y'a jamais eu d'problème avec ça en tout cas. 'Fin hormis quand j'étais petite, petite, et que j'choisissais pas comment j'm'habillais, j'étais habillée relativement en fille quoique... quoique non, 'fin j'étais habillée d'manière assez...

(« Grande école » doctorat d'histoire)

Manon commence alors à s'habiller selon ses goûts. Laissant de côté les vêtements aux coupes dites féminines, elle met des « sortes de jeans, bien carrés, qui s'arrêtaient là, 'fin tu vois, des choses... Des shorts, assez moches... 'Fin bon, non moi j'étais contente ». Le choix de ses vêtements s'opère selon deux critères : celui du confort sans toujours prêter attention à l'esthétique de la tenue, et pour se rapprocher d'un look de garçon, en mettant à distance les accessoires vestimentaires que les normes genrées réservent aux femmes :

Manon : Ouais voilà, c'est ça, c'est vraiment un truc que j'supporte pas. 'fin j'sais... 'fin quand j'vois des filles, une fille, typiquement avec des ballerines, j'me dis, mais comment fait-elle ? Parce que typiquement, des ballerines c'est quand même pas très confortable. Et j'ai horreur de ça. 'Fin... je déteste être mal dans mes habits, c'est vraiment... ça m'rend vraiment pas bien quoi. Voilà, et du coup j'pense que cette espèce de confort, parfois doublé d'esthétisme et parfois non, ça a toujours été le critère principal en fait. Alors maintenant j'essaie que ça soit un peu plus... que ça soit à peu près esthétique, hein mais c'est pas la question. Voilà. Mais du coup j'pense que c'est resté un truc pratique, et puis j'trouve ça plus... J'sais pas si, formuler ça en termes de beau ou pas, mais...

(« Grande école » doctorat d'histoire)

Son souhait d'être un garçon plutôt qu'une fille, quand elle était enfant et adolescente, se manifeste en premier lieu dans son rapport au corps, le travail de l'apparence physique, dont découlent ses goûts vestimentaires. Elle explique que certains attributs réservés aux femmes, comme le port de la jupe, l'empêchaient de se mouvoir comme elle le souhaitait, de faire les activités sportives qu'elle aimait :

C.P : Et quand elle t'a dit que... pendant la période... 'fin tu m'avais déjà dit aussi la dernière fois, que à une période tu voulais être un garçon, 'fin là, du coup, quand t'étais enfant, ça s'est manifesté comment, à partir du quand ? Qu'est-ce que tu voulais ? Qu'est-ce qui t'attirait le plus chez... ?

Manon : Ben les jupes ça avait l'air chiant quoi [rires]. Non mais tu peux pas courir, tu peux pas...

C.P : Faut qu'tu fasses attention à comment tu t'mets, tu peux pas trop écarter les jambes, faut pas filer tes collants.

Manon : Oui, puis moi j'jouais au foot, avec les garçons dans la cour, 'fin avec des copines aussi d'ailleurs, j'étais pas la seule. Mais voilà, j'aimais pas trop... j'aimais pas trop les... les jupes, et puis j'ai une période au collège où j'voulais mettre que des survet', donc voilà, c'était réglé. Survet' Adidas, et tout... j'avais fini par en avoir un, de survet' Adidas, que j'mets toujours d'ailleurs [rires].

(« Grande école » doctorat d'histoire)

Manon préfère de manière générale faire ce que font et peuvent faire les garçons. Ses goûts vestimentaires et pour des activités dans lesquelles le corps doit pouvoir bouger sans

entraves liées à la forme des vêtements ou à des considérations esthétiques, participent de la construction d'un corps qui place Manon du côté du masculin sur son apparence physique. Cependant, elle n'en est pas moins exposée à des injonctions qui pèsent sur les filles comme le fait de « devoir trouver un amoureux » et de souhaiter en avoir un :

Manon : J'ressemblais vraiment à un garçon quand j'étais en primaire, mais ça m'empêchait pas de dire, ah il faut avoir un amoureux... 'fin tu sais, d'avoir un amoureux en CM2... D'ailleurs j'me dis il avait pas choisi la plus féminine des filles [rires] mais bon c'est pas grave. Et du coup la question se posait même pas tant qu'ça, parce que je pouvais à la fois agir entre guillemets comme un garçon... 'Fin j'me suis jamais sentie brimée, parce qu'on m'a dit une fille ça fait pas ça.

C.P : Ouais, avec tes parents t'as jamais eu ce genre de... ?

Manon : Non, non, non... On a eu un garage à voiture à Noël, un circuit, un autre circuit d'voiture, de formule 1. Ma grand-mère, elle râlait un peu, elle a offert plein d'poupées à ma sœur, parce que moi j'en voulais pas quoi [rire]. Et que ma sœur était un peu plus fille, 'fin correspondait un peu plus à ce qu'on attend d'une fille. [...] Et... et voilà, et en fait c'est à peu près au moment, 'fin j'pense que c'est au moment du collège où en sixième j'ressemblais encore clairement à un garçon, en cinquième un peu moins... J'commençais à essayer d'mettre des chemises, des pantalons un peu plus serrés, tout ça. Jusqu'à la moitié d'la troisième, et là j'étais un peu tiraillée, entre... bon ben j'vais mettre un truc serré... mais en même temps j'ai envie d'mettre un truc large... et j'fais des bras de fer avec les garçons... mais en même temps j'suis amoureuse d'un garçon, qui préfère une fille extra-féminine quoi, 'fin qui était amoureux d'une meuf ultra-féminine. Donc j'étais un peu tiraillée entre tout ça, j'savais pas trop... Bon et puis j'me suis dit, bon t'es une fille, fais... fais la fille. Donc j'ai mis des pantalons serrés et tout... Ce qui n'a pas marché, parce que le garçon dont j'étais amoureuse s'intéressait pas du tout à moi. J'me disais, mais c'est injuste, et tout [rires], pourtant j'fais un effort, pour mettre des pantalons serrés... Voila.

(« Grande école » doctorat d'histoire)

À la période du collège et du lycée, Manon est traversée par des tensions entre l'apparence physique qu'elle préfère, ses sentiments amoureux pour un garçon et les injonctions et normes concernant l'apparence physique, les manières d'être et de faire qui pèsent sur les filles pour s'attirer les sentiments amoureux de garçons. Amoureuse d'un garçon qui d'après elle préfère « une fille extra-féminine », elle restreint ses goûts pour les vêtements de sport, aux coupes amples et considérées comme masculines, pour mettre des vêtements plus serrés et dits « féminins » afin de tenter de provoquer chez le garçon qui l'attire des sentiments réciproques.

Avant de connaître ces tensions, au collège et lycée, renforcées par les filles de son internat qui l'enjoignent à travailler son apparence physique dans le sens d'une féminité traditionnelle (« au lycée y'avait toute la pression d'l'internat... De... Oh mais mets-toi en jupe... mais fais... [...] Qui venait des filles, qui venait des filles. »), Manon explique avoir durant l'enfance de l'admiration pour des femmes à la féminité marquée et aux corps comportant des attributs dits « féminins », comme une forte poitrine, des hanches, des fesses et des rondeurs marquées. Elle raconte également qu'elle a été amoureuse de beaucoup de ses maîtresses d'école. Néanmoins, ce qu'elle appelle dans un premier temps des sentiments amoureux sont des goûts électifs pour ces professeures (et sa mère). Elle s'interroge sur ces

sentiments, se demandant s'ils ne sont pas des « fantasmes », en les retraduisant à l'aune de ses goûts amoureux et sexuels pour les femmes au moment de l'entretien, comme la présence de son homosexualité ; puis, explique qu'elle ne formulait pas à l'époque ces attachements et goûts électifs comme de l'amour, mais qu'elle ressentait une « fascination » pour ces femmes et les trouvait « exceptionnelles ». Par la suite, elle précise à propos de cette admiration, que « c'est plus tard que ça a pris une autre connotation » (lorsqu'elle a commencé à avoir des relations amoureuses et sexuelles avec des femmes). Enfin, elle raconte qu'à cette période de sa vie elle n'éprouvait pas de sentiments amoureux et sexuels envers ces femmes. Ces différents revirements au cours de l'entretien quant à la teneur réelle de ce qui apparaît être des goûts électifs pour des modèles de femmes ayant des dispositions au leadership, illustrent la tension de Manon par rapport à la reconnaissance du « début » de ses goûts amoureux et sexuels pour les femmes. Toutefois ses affinités électives pour des femmes dans des positions de pouvoir semblent en lien avec un goût pour le leadership et l'occupation de position dominante. Ces goûts semblent favorisés par les socialisations par son père devenu chef d'entreprise.

Manon : A une époque, la conception d'une femme, pour moi, attention caricature, c'était une personne assez opulente, avec effectivement une poitrine assez généreuse, et ... [Rires] et des habits 'fin les tailleurs, les trucs comme ça, ça m'impressionnait vachement, la prof de français, notamment, qui était habillée comme ça... Ouais, c'est ça en fait, ouais. Une espèce d'incarnation des femmes de pouvoir, dans ce que ça a de plus stéréotypé, mais ouais. Et du coup ... /

C.P : Ouais mais c'est c'que tu trouvais ... ?

Manon : C'que j'trouvais... j'trouvais qu'ça en imposait en fait. Et que ça, ça marquait une autorité quoi.

C.P : Mais tu trouvais ça attirant comme modèle en fait ?

Manon : Oui j'trouvais ça attirant comme modèle... Bon alors après, dans quelle mesure c'était un fantasme ou pas ... 'fin tu vois ... Un peu borderline, je sais pas [rires]. Mais ...

C.P : Tu t'es dit qu'il y avait, qu'il pouvait y avoir de ça à un moment ?

Manon : Ffff.. J'étais amoureuse de plein de profs extrêmement féminines effectivement, mais de manière plus ou moins verbalisée, formulée à moi-même tu vois. En gros j'étais juste fascinée ... Voilà, c'est plus tard que ça a pris une autre connotation, mais après ... /

C.P : Oui, là c'était des femmes qui t'attiraient, que tu pouvais trouver exceptionnelles, ou un peu comme ça, mais pas ... /

Manon : Oui voilà ... Oui non ça n'avait rien de ... entre guillemets /

C.P : Tu formalisais pas un sentiment amoureux ... /

Manon : Non, non, ni amoureux, ni sexuel, ni ... non, non c'était pas ... Mais du coup oui, d'ailleurs j' préfère penser que c'est ... 'fin que c'était vraiment détaché du reste, parce que du coup ça fait bizarre, parce que y'a ma mère dans tout ça [rires]... Non, non, non, j' refuse ces analyses psychanalytiques, [rires]. Mais du coup ... du coup voilà. Et ... Mais bon, voilà, en fait c'est juste que, 'fin c'était pas un modèle de femme que j'avais envie de suivre, 'fin surtout qu'à cette période, j' aimais que des, 'fin j' m' imaginais comme homme, 'fin je m' disais, oh c'est tellement mieux d'être un homme... Donc bon, voilà.

(« Grandes écoles » doctorat d'histoire)

Au moment où Manon connaît ces attachements pour les femmes, elle continue de s'imaginer être un homme, ce qui pourrait d'après elle faciliter ses relations avec les femmes.

Après quelques jours de relation avec un garçon, Manon se rend compte qu'elle n'a pas de sentiment pour lui ni d'intérêt de quelque autre ordre :

Manon : Ah, euh le mec avec qui j'suis sortie en seconde là, un mec ...

C.P : Celui que tu m'as dit qu'il pensait qu'à lui ?

Manon : Ouais. Donc, j'ressemblais à un garçon, j'suis sortie avec lui, il me dit, ah bon, en fait ça va, c'est pas gênant. Et puis assez vite j'me suis dit peut-être que les garçons ... 'fin en tout cas, ce garçon, non. Et puis après, oh peut-être que cette fille, oui... Et donc en fait, à partir de là ... c'est là que les problèmes ont recommen... 'fin pas ont recommencé, mais disons que j'avais décidé que d'assumer un style garçon, dans lequel j'me sentais bien, et parce que j'me sentais un peu garçon. [...] Mais j'ai jamais vraiment eu de rapport de séduction avec les garçons. 'Fin passé les amourettes de collè... de début d'collège, j'ai jamais eu, euh... ouais vraiment d'rapport de séduction... En fait c'est j'sais pas trop comment ça marche... 'Fin quand j'vois un garçon, j'ai pas d'reflexe de séduction. 'Fin je sais pas faire, et j'ai pas l'impression d'le ressentir.

C.P : De le ressentir ?

Manon : Ben de... d'être dans une situation de séduction. Et de m'dire, oui on est dans une relation d'séduction. 'Fin je sais pas en fait, j'ai l'impression qu'il faut qu'je fasse un truc, mais j'sais pas quoi, et du coup c'est très maladroit, ou c'est ridicule ... Et du coup voilà. Du coup ... mais j'pense que c'est parce que ... 'fin ça m'attire pas, les garçons, et du coup je ...

(« Grande école » doctorat d'histoire)

Lorsque Manon raconte qu'elle se « sentait garçon » et qu'elle n'a « jamais vraiment eu de rapport de séduction avec les garçons », on perçoit les traces d'une socialisation à distance de celles des filles, de leurs manières d'être et de faire, ainsi que des savoir-faire et être relationnels qui permettent d'entamer un rapport de séduction avec des garçons. Enfin, elle constate qu'au moment de l'entretien, elle n'a toujours pas (appris) ces savoir-être qui ressemblent à des postures attendues dans une relation de séduction et interprète cela comme la preuve actuelle que les garçons ne l'intéressent pas.

Manon qui a des relations amicales avec des filles comme des garçons durant l'enfance joue à des jeux dits de garçons, avec d'autres filles ; puis des relations uniquement avec des filles au lycée, ne cherchant plus la compagnie des garçons (« Au collège, c'était assez bien réparti, mais j'avais des très bons amis garçons. Et puis au lycée, comme j'suis partie à l'internat, dans un autre lycée, j'ai rencontré moins d'gens... 'fin moins de garçons en tout cas. Dans ma classe, j'étais en L, y'en avait pas beaucoup, beaucoup. Et en même temps, comme j'étais pas très à l'aise »). Elle souhaite être un garçon et travaille son apparence physique dans ce sens. Au moment des entretiens, elle ne peut être confondue avec un garçon : elle porte des cheveux mi-longs, des vêtements aux coupes basiques et aux couleurs neutres et unis, sans maquillage, avec peu de bijoux (qui ne sont pas des bijoux fantaisie, mais des petites créoles en or et un anneau en argent pour bague au doigt), en étant mince, elle a les hanches et les cuisses

rondes. Néanmoins, c'est dans ses postures que l'on peut reconnaître des façons de faire qui peuvent être qualifiées de « masculines » : elle s'assoit souvent les jambes écartées, s'appuie sur la table en développant ses épaules, et elle est dénuée de posture liée à une féminité stéréotypée, elle ne croise pas les jambes, ne réajuste pas ses vêtements ou ses cheveux et n'a pas de geste retenu, « délicat » qui témoignerait d'un soin et d'une attention portée à l'esthétisme de son corps. La construction de son corps de femme, marqué par des façons d'être que l'on peut retrouver chez les hommes, commence durant son enfance et elle poursuit un travail volontaire de transformation de son corps dans ce sens (sans jamais avoir pour autant souhaiter entamer une transition ou un changement de sexe biologique).

Durant l'enfance et l'adolescence de Manon, on observe des goûts électifs pour les femmes dans des positions de pouvoir ou de direction, qui se cumulent avec une absence d'intérêt amoureux pour les garçons. Ce sont ces goûts électifs pour les femmes, combinés à ce qui est non pas une absence de goût, mais une absence de goût pour les garçons, qui constituent chez Manon un terreau dispositionnel, qui une fois retravaillé par les socialisations secondaires va participer de l'incorporation des goûts amoureux et sexuels forts et exclusifs pour les femmes, lorsqu'elle va s'inscrire dans des relations de couple et apprendre à aimer la pratique de la sexualité avec les femmes.

## **2. Socialisations primaires et trajectoires des enquêtés ayant eu des intérêts affectifs et sexuels pour les personnes du sexe opposé.**

Les enquêté.e.s qui connaissent, au cours de leur trajectoire, de manière successive ou en coexistence, des goûts pour les personnes du sexe opposé et du même sexe, ou qui ont entretenu des relations amoureuses et sexuelles avec des hommes et des femmes sont majoritairement des femmes. Au sein de la population d'enquête, Christian est une exception. Si d'autres hommes ont eu des relations sexuelles avec des femmes, ces expériences jouent dans leur parcours un effet de renforcement des goûts pour les personnes de même sexe ; elles confirment ainsi des dégoûts ou des désintérêts marqués envers la pratique de la sexualité avec les femmes. À l'inverse, Christian raconte qu'il a aimé avoir des relations sexuelles avec des femmes, notamment son épouse et qu'il n'est pas inenvisageable que cela se reproduise, en dépit du fait que ses goûts pour les hommes apparaissent fortement incorporés et qu'ils se construisent durant l'enfance (voir chapitre 8).

En outre, les parcours des femmes dont nous allons analyser les débuts, sont hétérogènes quant aux types de processus de socialisation qui construisent les goûts amoureux et sexuels. Ils comprennent des socialisations de transformation et de conversion qui ne s'opèrent pas aux

mêmes moments de la trajectoire et qui ne travaillent pas les mêmes socialisations primaires. Certaines des enquêtées interprètent leurs goûts enfantins comme signe d'une homosexualité déjà présente, puis commencent des relations hétérosexuelles, pour lesquelles elles ont pu avoir des goûts et enfin entretiennent des relations avec des femmes, trouvant que ce sont celles qu'elles préfèrent ; d'autres ne mentionnent pas avoir été attirées par des femmes durant l'enfance, mais aux débuts de l'âge adulte connaissent des socialisations qui les amènent à s'intéresser aux personnes du même sexe, à entretenir des relations avec elles et finissent par posséder des goûts sexuels pour les hommes et les femmes ; enfin, des enquêtées, moins nombreuses, connaissent des socialisations de conversion, en commençant leurs vies amoureuses et sexuelles avec des hommes, persuadées de leur hétérosexualité, et qui à l'âge adulte « décident » d'arrêter les hommes et de ne faire couple qu'avec des femmes.

Ces différents processus de socialisation de transformation et de conversion se combinent à des socialisations primaires présentant des différences et que nous allons analyser ici. On peut les séparer en deux, avec d'un côté, celles (minoritaires) où l'on observe des goûts électifs pour les femmes, et d'un autre, celles qui ressemblent à des socialisations traditionnelles des filles<sup>388</sup>, sans atypie apparente.

### **2.1. Les cas minoritaires de celles déclarent des intérêts pour les personnes de même sexe dans l'enfance : des goûts électifs pour les filles dans l'enfance.**

Les enquêtées femmes (Aurélié, Roxane, Aurore) qui déclarent des intérêts ou attirances amoureuses pour des filles durant l'enfance, entre 6 et 10 ans, sont moins nombreuses que celles qui déclarent des intérêts pour des garçons ou une absence d'intérêt pour les choses de l'amour, à cette même période de la vie. Elles appartiennent aux classes moyennes dotées en capital culturel et aux classes supérieures.

Il est difficile de catégoriser des intérêts, attachements, affinités pour des filles lorsque les enquêtées sont enfants, tant pour elles que par la sociologue. D'un point de vue sociologique, décider que leurs attachements relèvent de l'« amitié » ou de l'« amour » revient à opérer un classement arbitraire et normatif. Pour dépasser cette difficulté, nous nous attacherons aux propriétés appréciées dans les goûts pour des personnes de même sexe qui sont évoquées par les enquêtées, aux goûts pour des manières d'être de faire, et aux dispositions à aimer des caractéristiques rencontrées chez des enfants de même sexe. Néanmoins, les catégorisations

---

<sup>388</sup> MONNOT, Catherine, *Petites filles : L'apprentissage de la féminité*, Autrement, 2013. ; GIANINI BELOTTI, Elena, *Du côté des petites filles*, Des femmes, 1973. COURT Martine, *Corps de filles, corps de garçon*, op.cit.



entre amitié et amour ne peuvent être entièrement contournées à la fois parce que les enquêtées mobilisent ces catégories et parce que les pairs enfants ou adolescents imposent ces catégorisations aux affinités électives enfantines. Cela soulève une difficulté non négligeable, car comme le rappelle Peter Berger, le passé est « mouvant »<sup>389</sup>. En effet, les enquêtées reconstruisent, reclassent et, renomment a posteriori leurs intérêts et attachements pour l'un et l'autre sexe, comme étant de l'amour ou un signe précurseur de l'homosexualité. Cette interprétation de leurs sentiments enfantins est opérée à l'aune de leurs préférences amoureuses et sexuelles au moment de l'entretien, et après la reconstruction de leur trajectoire, permettant d'y trouver une cohérence. Ainsi, le sens donné, à l'âge adulte, à leurs préférences et attachements au moment de l'enfance peut être différent du sens qu'il avait au moment où se sont déroulées les relations.

Le cas de Aurélie est exemplaire à cet égard. Elle explique qu'aux environs de ses six ans, elle commence des pratiques masturbatoires en pensant à des filles. Elle affirme qu'enfant, elle se rend compte que toucher son sexe lui procure des sensations agréables, notamment lorsqu'elle le fait en se représentant des filles dans sa tête. À l'adolescence, elle est exposée à des discours qui lui permettent d'appréhender la sexualité. Elle se rend compte alors que cette pratique de toucher son sexe qui est agréable s'appelle « masturbation » et qu'elle a déjà eu des orgasmes. Lorsqu'elle réalise qu'elle se masturbait en pensant à des filles, elle est amenée à se poser la question de la catégorisation de sa sexualité, et se dit ainsi que cette pratique, et la façon dont cette pratique fonctionne pour être agréable physiquement, sont un signe de bisexualité (elle a alors des petits copains et des relations agréables avec eux) ; c'est plus tard, à l'âge adulte qu'elle se dira lesbienne<sup>390</sup>.

Aurélie : J'ai eu une expérience de la masturbation féminine je pense, très jeune, genre je pense que ça devait être vers six ans, un truc comme ça. Et pour le coup heu, bon je le verbalisais pas comme étant de la masturbation, évidemment [...] Mais en tous cas je sais que quand je faisais ça systématiquement c'était dans mon lit, la nuit, sous mes draps quoi [rires]. Mais concrètement c'est sûr que je pensais à des filles en fait. Et ça je me suis fait la réflexion après parce que pour moi sur le coup ça me paraissait très naturel et très évident et évidemment c'était pas du tout, j'avais pas du tout conscience de, que c'était de la masturbation ou quoi que ce soit. Et en fait, je savais juste qu'à un moment donné il fallait que j'm'arrête [rires] parce que ça marchait plus [rires]. [Sourire de l'enquêtrice] Mais heu, mais c'est tout. Et après quand j'ai commencé à grandir et que j'ai commencé à me dire, non mais en fait ça doit être ça qu'on appelle masturbation parce que même en sachant ce que c'était après, je faisais pas forcément le lien entre ce que je faisais et ce qu'on appelait masturbation. Et je faisais pas non plus le lien entre quand il fallait que je m'arrête et ce qu'on appelait orgasme. Et c'est donc après que je me suis dit "ah mais d'accord, mais en fait ça doit être ça" et en fait "ok c'est hyper tabou" et "ok. En fait j'pense à des filles". Et c'est plutôt, c'est plutôt à ce moment-là que s'est fait le cheminement. Mais du coup c'est aussi à partir de ce moment que j'me suis dit, bon quand même c'est hyper louche, tu dois être bi, 'fin tu vois ?

---

<sup>389</sup> BERGER, Peter, *Invitation à la sociologie*, La Découverte, 2014.

<sup>390</sup> CHETCUTI Natacha, *Se dire lesbienne : vie en couple, sexualité et représentation de soi*, Payot, 2010.

C.P: oui. C'était vers quelle période ça? Quand tu t'es rendu compte de ça, ou que t'as mis les mots ?

Aurélie: franchement je sais pas. Je sais pas du tout. Très sincèrement je veux pas te dire de bêtises, j'en ai aucune idée, je pense que c'est vers l'adolescence tu vois, mais. Je sais pas trop. Et heu... mais après je disais pas forcément que j'étais bi parce que j'avais l'impression que c'était plus de l'ordre du fantasme. Et comme y a quand même beaucoup de nanas qui disent que c'est leur fantasme d'essayer avec des filles, mais qui quand mêmes sont hétéros, voilà.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

De manière similaire, Roxane raconte qu'elle a préféré les filles « très tôt », mais qu'elle n'a considéré cela comme signe de l'homosexualité que plus tard, après reconstruction de son parcours, où elle l'a « assumé » (« Et ben je me suis rendu compte très tôt. Heu, ça veut pas dire que je l'avais assumé à ce moment-là mais heu... »).

En dépit des reconstructions et étiquetage de la sexualité, il est indéniable que dans les relations avec les personnes du même sexe, il se construit pour Aurélie, Aurore et Roxane des goûts qui les amènent à aimer la compagnie des filles qu'elles fréquentent. Néanmoins, on remarque que l'homophilie de leurs amitiés produit des goûts pour les apparences physiques des filles, pour leurs compétences et savoir-faire (cas de la musique pour Aurélie), et à travers l'appréciation de leur compagnie, des goûts pour leurs manières d'être et de faire.

D'ailleurs, la traditionnelle division sexuée des relations durant l'enfance qui amène Aurélie à fréquenter plus souvent les filles que les garçons produit des préférences envers elles plus que vers les garçons. Les différences de produits socialisateurs sur Aurélie et Roxane résident dans la façon dont elles s'approprient ces amitiés féminines combinée au rapport qu'elles ont avec les garçons. Aurélie a dû apprendre de manière plus formalisée et plus tardive à trouver « belle » l'apparence physique des garçons, le discernement de ce qu'elle trouvait être de la beauté chez les filles lui semblant plus facile à déterminer. Alors qu'elle déclare qu'elle n'avait pas de mal à reconnaître quelles filles elle trouvait « jolies », elle raconte qu'elle ne voyait pas de « beauté » chez les garçons et que c'est la qualification de « mignon » ou « joli », par ses copines et sa mère, envers des garçons qui lui a permis de distinguer les garçons « mignons » des autres.

Aurélie : Heu clairement je me souviens qu'étant petite je me rendais pas compte quand un garçon était mignon. Enfin il fallait qu'on me dise, que ma mère ou d'autres copines me disent "ha lui il est mignon, il est joli". Pour que je me dise [Ton circonspect] "ah bon. Ah d'accord. ok."

C.P: C'est ça être mignon?

Aurélie : Ouais, disons qu'il a fallu qu'on m'inculque les critères de beauté masculine alors que pour une fille je me rendais compte quand je la trouvais jolie en fait. Donc heu c'est. Déjà ça aussi [sourire] j'me dis qu'avec le recul c'est pas anodin tu vois. [Hum, hum] Mais, mais alors forcément heu, t'en a qui vont te dire, amis forcément quand t'es petite, t'es toujours heu amoureuse de ta meilleure amie, tu trouves que les garçons c'est nul, tout ça. [...] Mais bon en tous cas en ce qui concerne les critères physiques pour un garçon, j'me rendais pas forcément, enfin j'me disais pas

heu, ouais il beau ou heu. Mais même pendant assez longtemps, au collège je m'étais jamais dit qu'un mec était particulièrement ouf, tu vois ? [Rires] Alors que pour une fille si.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Ainsi, il semble qu'Aurélié ait d'abord appris à apprécier l'apparence physique et la « beauté » des filles, avant l'apparence des garçons qu'elle a appris à remarquer plus tard au travers des discours de son entourage familial et de ses pairs. Cette facilité à trouver les filles belles fonctionne pour elle comme signe de son homosexualité.

Kévin Diter souligne que lorsque l'amour arrive et est appris aux enfants, il l'est sous une conception hétérosexuelle : « Pour qu'un.e enfant puisse devenir un.e potentiel.le amoureux/se, il faut tout d'abord qu'il ou elle soit de l'autre sexe. L'amour chez les enfants est par définition hétérosexuel. Si la relation affective met en jeu des enfants de même sexe, elle sera alors immédiatement retraduite en relation amicale. »<sup>391</sup> Il met ainsi en évidence les normes qui régissent les sentiments amoureux durant l'enfance. Néanmoins, il est possible que les enfants se réapproprient cette norme des amours hétérosexuels. Sous conditions, ces configurations relationnelles, perçues comme des liens d'amitié parce qu'elles mettent en jeu des enfants de même sexe, peuvent participer de la construction de goût, d'intérêt et d'attachement forts pour les personnes de même sexe et qui sont, à l'âge adulte, retraduit comme la présence de l'homosexualité. Autrement dit, sous les normes et la catégorisation « d'amitié » des liens entre les proximités affectives induisent pour Aurélié et Roxane, une construction de goût pour les propriétés de l'autre qui rendent possible l'attachement et la pérennité de la relation.

En effet, les amitiés entre filles de nos enquêtées revêtent, dans la pratique, des ressemblances frappantes avec ce qui est considéré comme une relation amoureuse – la différence étant dans l'enfance qu'elles ne contiennent pas de rapport sexuel –, alors que les relations qu'elles ont avec les garçons n'en ont pas les caractéristiques. Par exemple la relation amicale de Roxane, avec son amie, permet la concrétisation pratique des sentiments d'attachement : elles passent du temps ensemble, jouent, discutent, peuvent avoir une proximité physique sans risquer d'être raillées ou moquées, en recevant l'insulte « d'amoureuse »<sup>392</sup>, parce que leur relation n'est pas perçue comme telle.

Roxane : Je devais être en primaire [rire]. Hallucinant. Heu... J'étais en primaire et heu, et puis ben je m'en rendais bien compte que j'étais super attachée à une de mes meilleures amies. A ma meilleure amie. Et, et du coup je m'étais dit, je vais avoir des problèmes [rire]. T'sais, j'étais petite

---

<sup>391</sup> DITER Kévin, *L'enfance des sentiments : La construction et l'intériorisation des règles des sentiments affectifs et amoureux chez les enfants de 6 à 11 ans*, op.cit.

<sup>392</sup> *Ibid.*

donc heu c'était comme ça que je me l'étais formulé dans ma tête heu. Je m'étais dit toi tu vas avoir des problèmes, et voilà.

C.P : Et c'était un attachement du coup qui était comment ? Enfin ça prenait quelle forme ?

Roxane : Et ben disons que c'était concret parce que quand je m'en suis, on était dans une piscine et heu, tu vois elle faisait genre qu'elle jouait un personnage, moi je jouais un personnage qui se noyait, elle me sauvait, elle me prenait dans ses bras. Elle traversait la piscine et moi j'me blottissais contre elle et j'ai bien senti que j'étais très amoureuse et, et qu'effectivement j'aurai des problèmes. C'est exactement comme ça que je m'en suis à peu près rendue compte [que je préférais les filles] [sourire]. Voilà. C'est assez concret. Et après par contre ça a mis beaucoup plus de temps pour que j'l'assume.

Les enquêtées s'approprient donc les cadres relationnels amicaux de manière dissonante des représentations et normes de ce que devrait être une relation entre enfants du même sexe, c'est-à-dire une amitié. Se construisent alors, des goûts pour les apparences physiques et manières d'être et de faire chez les filles qu'elles fréquentent, des goûts qui vont devenir rétrospectivement des signes des goûts et des attirances sexuelles adultes.

Les rapports et goûts amoureux se produisant chez les adultes ne sont pas ceux qui se déroulent chez les enfants. Et malgré l'étiquetage des relations enfantines par les adultes à partir de leurs catégories de jugement, qui bornent et norment les possibilités des enfants, ces derniers ne sont pas passifs et peuvent avoir leur propre mode d'appropriation<sup>393</sup> de ce qui est reçu du monde des adultes. La question de l'appropriation des normes amoureuses et amicales<sup>394</sup> qui enveloppent les enfants est centrale, à la fois pour comprendre comment la stabilité de l'ordre du monde hétérosexuel est possible<sup>395</sup>, mais également pour appréhender les « écarts » ou « décalages » à cet ordre. Pour Aurélie, Aurore et Roxane, on peut observer des appropriations différenciées des relations avec les filles et les garçons durant l'enfance. Les goûts d'Aurélie envers les filles, lorsqu'elle est enfant, sont des goûts pour des manières d'être qui sont reconnues localement comme étant légitimes et valorisées. Ainsi, elle raconte que les filles qu'elle trouve belles sont celles qu'elle admire, et qui se distinguent dans l'école de musique par leur maîtrise des apprentissages et des instruments. Nous remarquons ici les effets de la socialisation aux pratiques culturelles légitimes et académique : Aurélie, issue des classes supérieures dotées en capital culturel, éprouve des attirances électives envers des filles qui ont des traits des classes supérieures, et sont des figures d'admiration :

Aurélie [Sur le fait de trouver une fille très belle] : Mais heu, je mettais ça plus sur le compte de l'admiration, c'est parce que j'ai envie de lui ressembler heu. Ou même quand c'était des filles plus

---

<sup>393</sup> « Comprendre la façon qu'ont les membres d'une société ou d'une culture d'attribuer une signification à leur environnement au fil du temps est un enjeu central pour qui entend résoudre ce problème persistant : comment l'ordre social est-il possible ? » CICOUREIL Aaron, "Cognitive sociology Language and Meaning", *Social Interaction*, Free Press, New York, 1994, p. 42.

<sup>394</sup> DITER Kévin.

<sup>395</sup> TIN Louis-Georges, « Comment peut-on être hétérosexuel ? », *Cités*, n° 44, p. 91-105.

âgées parce que, comme j'étais quand même heu, comme j'étais à l'école de musique et que j'ai rapidement eu un bon niveau on va dire, j'étais quand même souvent avec des gens plus âgés que moi.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Aurore est issue des classes supérieures. Différemment d'Aurélié et Roxane, elle connaît des socialisations enfantines marquée par des intérêts par des jeux dits de garçons et de filles. Elle passe beaucoup de temps avec son père, notamment pour des pratiques sportives et est plus proche de ce dernier que de sa mère. Elle raconte qu'enfant elle passait du temps à regarder les femmes et à les admirer, notamment une de ses professeures et sa maîtresse d'arme du club d'escrime. Elle a peu de relations qu'elle qualifie d'amoureuses, mais beaucoup d'amitiés fortes (sentiments d'attachement et beaucoup de temps passé avec ses amis et amies).

Elle développe des goûts pour des manières d'être qu'elle rencontre chez des femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures. Elle aime différentes caractéristiques comme une manière d'être assurée quant à ses goûts et opinions culturelles et politiques (sentiment de légitimité de soi et forme de leadership<sup>396</sup>). Les femmes qu'Aurore évoque constituent également des modèles : partagée entre l'envie d'être elles et l'envie d'elles, Aurore se questionne sur ses préférences amoureuses.

Aurore : D'événements, et ça a pas trop, 'fin j'me suis pas réveillée un jour en me disant, Oh j'suis lesbienne ! Non, pas du tout. Non, y'a eu des événements qui m'ont fait réfléchir un peu plus, par exemple 'fin j'devais avoir huit ans, j'étais en stage de basket, parce que pour être sélectionnées dans les équipes régionales, on avait un stage à faire. Et du coup, 'fin j'me suis retrouvée à être hyper proche, 'fin hyper ... fan on va dire, ou euh ... en admiration devant une fille qui était dans mon équipe, et 'fin ça m'a un peu troublée sur l'instant, mais j'y ai pas accordé plus d'importance, pour moi c'était juste quelqu'un qui était super fort, et donc forcément, ça avait... C'était normal de l'admirer.

C.P : Ouais, mais c'est parce que c'était une admiration qui était très forte ? Qui s'est manifestée chez toi très ... /

Aurore : Oui voilà. Oui, oui, ça m'a surprise parce que c'était quelque chose d'assez fort, et du coup j'avais toujours envie d'aller parler avec elle, ou ... Mais j'avais pas, 'fin à cet âge là j'avais pas du tout autre chose en tête, et puis c'était juste ... 'fin pour moi c'était naturel, parce que c'était vraiment la meneuse de l'équipe, et ... et voilà, donc ... Après j'y ai repensé, et j'me suis dit, oui bon d'accord, c'était peut-être plus évident, 'fin disons que c'était une première révélation, mais ... mais disons qu'après dans mon enfance, 'fin ce premier incident ... incident, 'fin ... événement, on va dire, m'a fait réaliser qu'en fait ça m'était déjà arrivé auparavant, avec une fille que j'avais rencontré en cours de ski, pareil, même scénario. Et à chaque fois j'avais, j' ressentais vraiment l' besoin de devenir très proche et très amie, mais pas ... 'fin pas plus. Et à chaque fois que je devais quitter ces personnes, parce que ... bah le stage finissant, il faut bien rentrer chez soi, à chaque fois j'éprouvais une sensation de déchirement un petit peu, 'fin j'étais un peu contrariée de devoir rentrer. Mais ... ouais, rien de plus. Et ... ben après ... oui, collègue, pareil, j'ai toujours regardé des amies, j'avais vraiment une certaine admiration, plus ou moins forte, pour certaines personnes, mais c'était tout.

C.P: Avant de continuer sur Elsa, tu veux bien me parler de ce moment ? Comment c'était [son rapport avec Elise à propos de laquelle elle se dit en entretien peut-être amoureuse]?

---

<sup>396</sup> LAHIRE Bernard (dir.), *Enfances de classe*, Seuil, 2019.

Aurore: Je sais pas si y a vraiment grand-chose à raconter mais c'est sur le même ton que ce que j'avais raconté avant. Ben c'était quelqu'un qui avait un côté très mystérieux en fait et qui à la fois avait des idées très tranchées et qui était plus mûre que les autres à l'époque et du coup elle avait déjà des idées très tranchées sur heu, sur la politique. Elle avait des goûts très tranchés sur la mode, des choses comme ça, enfin. Que moi personnellement j'en n'étais pas encore à ce stade-là. J'étais plus en train de jouer qu'autre chose. Et heu du coup ben j'ai pas mal traîné avec elle parce qu'on s'entendait très très bien. Et heu, j'ai commencé à avoir une sorte d'admiration pour elle parce que, on avait des goûts communs, mais elle était plus avancée que moi dans ce mouvement-là, et moi j'aimais bien la direction qu'elle prenait, du coup, j'ai un peu heu, enfin oui, j'ai un peu évolué dans son sens et du coup ça a été un petit peu un moment de, oui je l'admirais énormément et je savais pas pourquoi ben je l'admirais autant et j'avais toujours envie d'être vraiment tout le temps avec elle en fait, et d'être heu au maximum possible proche d'elle, et c'était vraiment quelque chose que je comprenais pas, parce que j'avais pas du tout cette même attirance pour mon meilleur ami heu qui avec lui heu, Avec lui je partageais vraiment tout parce qu'on passait vraiment tous nos week-end ensemble, on dormait toujours l'un chez l'autre, enfin bon. On était vraiment collés tout le temps l'un chez l'autre. Et du coup je me suis posé des questions, mais sans vraiment m'en poser.

(« Grande école », doctorat de physique)

Le fait pour Aurore de préciser qu'elle s'est posée « des questions, mais sans vraiment [s'] en poser » indique qu'elle ne pensait pas à cette époque ses goûts amoureux et sexuels comme homosexuels. On observe que ses goûts pour Elise ne sont pas des goûts pour son apparence et ne recouvrent pas des envies de proximité, de contacts physiques, ni de goûts sexuels. Aurore explique d'ailleurs qu'au moment du collègue elle n'« était pas sexualisée » :

Aurore : Mais ouais, c'est son charisme, tout ce qu'elle dégage heu. Oui à l'époque c'était surtout la façon dont elle. Elle paraissait sûre d'elle. Elle l'est pas du tout. Mais ouais, c'est ce qu'elle dégageait. Elle avait une espèce d'aura qui donnait envie de, et puis un côté assez mystérieux qui est quand même assez attirant. [Rires]

C.P: [Rires] Et tu passais du temps à la regarder sur un plan que physique ? Sans heu, enfin ou pas trop?

Aurore: Je sais pas. J'avoue que là heu...

C.P: [Sourire] Ça fait un peu loin.

Aurore: [Rires] Non parce que quand on était ensemble, on était ensemble, mais c'était plus l'interaction qui m'intéressait, donc pas spécialement... après c'est vrai que j'aimais bien avoir des photos, mais de tous mes amis, donc c'est juste. On a fait des voyages ensemble, donc j'avais pas mal de photos, ouais, j'ai dû, enfin je sais que dans ma chambre y avait des photos de tous mes amis, mais voilà, enfin rien de plus quoi.

C.P: Et t'as déjà eu des moments où tu avais envie de l'embrasser ou des choses comme ça ? Ou pas à ce moment-là ?

Aurore: Non, pas à ce moment-là. 'fin, peut-être envie de la prendre dans mes bras quand ça allait vraiment pas, chose que je faisais pas parce que j'étais vraiment, vraiment pas tactile. Mais heu, rien de plus en fait. Non j'étais pas heu, j'étais pas du tout dans la sexualité en fait. J'étais pas du tout sexualisée à l'époque.

(« Grande école », doctorat de physique)

A l'âge où Aurore évoque ses admiration et attirances électives envers des femmes elle n'a pas encore été connue de socialisation corporelle à l'amour : il est pour elle un sentiment qui se traduit dans du temps passé avec ses amies, des activités réalisées avec elle, mais pas encore par des pratiques corporelles (comme toucher, embrasser, caresser, etc.)

Roxane raconte qu'elle devenait amoureuse aussi bien de filles que de garçons. Elle apprend à aimer des caractéristiques qu'elle trouve chez les filles et d'autres chez les garçons. Ses sentiments amoureux pour les garçons sont sus par ses pairs, lorsque ceux pour les filles sont tus, mais peuvent trouver leur concrétisation pratique dans les relations amicales :

Roxane : [En primaire] Du coup, pareil heu, y a eu plusieurs fois comme ça où j'ai été amoureuse de personnes heu, 'fin d'autres filles on va dire. Mais j'étais amoureuse de petits garçons pareil, quand j'étais p'tite. Donc du coup heu... c'était un peu dissous dans... je sais pas comment on appelle ça. Mais... et c'était toujours... même si j'étais amoureuse de garçons et que tous les gens savaient que j'étais amoureuse de tel ou tel garçon par exemple. Heu, tout ce qui était par rapport aux filles ça c'était caché, personne ne le savait et c'était heu, les gens voyaient, me disaient tout le temps, mais t'es trop attachée où tu, parce que je pleurais quand c'était les vacances, quand je voyais plus ma meilleure amie ou des choses comme ça. [...] Donc voilà, donc c'était assez bizarre et ça j'pouvais effectivement heu, à la fois c'est la relation la plus privilégiée que t'as parce que c'est complètement accepté socialement que t'aies une meilleure amie et que t'aies dormir chez elle, qu'elle vienne dormir chez toi et que tu te racontes plein de secret et tout alors que tu pourrais pas le faire avec un garçon. Donc c'est la relation que tu développes le plus. Et, mais par contre de dire que t'es amoureuse c'est pas possible et juste les gens savaient que j'étais amoureuse de tel garçon. Ça m'arrangeait parce qu'en général c'est des relations plutôt platoniques, et heu imaginaires [rire] et souvent dans un sens. Et heu... et puis ben pour les filles c'était plus concret.

(Terrain militant, ingénieure d'étude)

Ainsi, dans le parcours de Roxane se construisent des goûts pour les garçons, comme pour les filles, à la différence que ces derniers peuvent être mis en pratique dans les amitiés.

Les goûts qui se construisent durant l'enfance ne sont pas des goûts qui englobent la totalité de l'individu mais des goûts pour des manières d'être, de faire, de se tenir, qui sont portés par les filles que rencontrent Aurélie, Roxane et Aurore. En parallèle de ces dispositions à aimer des propriétés spécifiques, il ne se construit pas dans leur parcours des dégoûts pour des caractéristiques portées par des garçons. Les goûts produisent des attachements forts envers les filles, à une période de leur vie où elles ne connaissent pas (sauf Aurélie) de socialisation à la sexualité, et donc de goûts sexuels.

Après nous être intéressées au cas, parmi nos enquêtée.e.s qui déclarent ou interprètent le moment de leur enfance comme lieu du commencement ou de la présence de goûts pour les personnes de même sexe, nous allons nous intéresser à celles qui développent ces goûts à la fin de l'adolescence ou à l'âge adulte. Elles se recrutent parmi les enquêtées des classes moyennes et supérieures et des classes populaires. Celles qui déclarent des goûts pour les femmes de façon précoce ont été recrutées sur le terrain militant (d'ailleurs, les personnes transsexuelles font également remonter leurs goûts à l'enfance ou les considèrent comme ayant toujours été là). Si Aurore a été incluse dans cette partie, c'est parce qu'elle déclare ses premiers goûts pour les femmes au moment de l'adolescence, après Aurélie et Roxane, mais avant les femmes dont nous allons rendre compte dans cette partie.

Parce que les femmes des classes populaires par leur trajectoire sociale et leur âge connaissent des modalités de socialisation différentes, et que les femmes des classes moyennes et supérieures partagent des similitudes, nous les séparons dans l'analyse.

## **2.2. Les cas des femmes des classes moyennes et supérieures qui déclarent une absence de préférence amoureuse et sexuelle pour les femmes durant l'enfance.**

Les femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures qui déclarent une absence de gout amoureux pour les personnes de même sexe durant l'enfance peuvent être séparées en deux types de cas. Le premier type englobe celle dont les goûts pour les personnes de même sexe semblent exclusifs aujourd'hui et plus fortement incorporés : si elles ont commencé leur vie amoureuse et sexuelle avec des hommes, après s'être engagées dans des relations avec des femmes elles ne pensent plus « se mettre » avec des hommes. Dans ces cas, on se rend compte que, sans avoir de dégoût pour les hommes, elles ont éprouvé peu d'intérêt pour eux. Le second type de cas regroupe les femmes qui ont des goûts non exclusifs pour les femmes, qui peuvent coexister avec des goûts pour les personnes de l'autre sexe, durant une période limitée ou tout au long de leur trajectoire (elles commencent leur vie amoureuse et sexuelle avec des hommes, puis connaissent des relations avec des femmes et se remettent avec des hommes ou ne le font pas car elles sont en couple durable, mais envisagent pouvoir le faire)<sup>397</sup>. Elles ont la particularité de connaître des socialisations de genre traditionnelles, qui ne se différencient a priori pas des filles hétérosexuelles et au cours desquelles ne pèse aucun soupçon d'homosexualité.

Si cette partie d'analyse concerne les femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures, dotées en capital culturel, les enquêtées n'ont pas toutes les mêmes origines sociales. Notamment Julie, qui, parmi les femmes recrutées sur le terrain des « grandes écoles », est celle dont l'origine sociale est la plus basse, et dont la socialisation présente des écarts aux normes de genre.

Par ailleurs d'autres différenciations entre les femmes vont apparaître dans cette analyse : celle du sentiment de leur valeur dans l'ordre symbolique de leur monde, celle des

---

<sup>397</sup> Le seul cas particulier est celui de Gabrielle, unique cas de socialisation de conversion parmi les enquêtés. Ses socialisations primaires sont traditionnelles, en accord avec les normes de genre. Elle commence sa vie amoureuse et sexuelle avec des hommes ; après des déceptions amoureuses qui sont concomitantes à une rencontre avec une femme lesbienne avec qui elle entretient une relation, elle s'intéresse à la culture militante LGBT, qu'elle perçoit comme un modèle d'adhésion. Elle commence alors des relations avec une femme, apprend à aimer les relations sexuelles et entame des transformations sur le plan physique et des pratiques culturelles (cheveux coupés courts, arrêt du maquillage, changement de vêtements en enlevant les codes de la féminité stéréotypées, lectures militantes et féministes, doublées d'un engagement militant).



caractéristiques et positions plus ou moins dominantes qu'elles vont occuper. Cela passe notamment par la forme de féminité que les enquêtées vont incorporer et les formes de corps dont elles vont être dotées. Les enquêtées en surpoids vont apprendre leurs moindres valeurs et intérêt dans l'ordre symbolique des relations amoureuses et chercher des moyens de se distinguer afin de retrouver de la légitimité au travers des relations amoureuses (Sabrina, Marjolaine). D'autres, comme Laura ou Aurore, vont être persuadées de leur bonne place dans le monde, de leur mérite et de leur valeur (ce qui ne les empêchera pas pour autant de connaître des rapports de domination).

Ainsi, avant l'entrée dans la sexualité et la vie amoureuse, on observe déjà, parmi les femmes enquêtées, des différences de rapport au monde, aux autres, à la féminité selon les configurations familiales au sein desquelles elles ont été socialisées et la forme de féminité incorporée.

### **2.2.1 Des tensions dans les socialisations de genre.**

Les socialisations enfantines et adolescentes de Julie construisent des rapports ambivalents aux masculinités et féminités. Elle adhère à certaines caractéristiques des formes de masculinités et féminités qu'elle rencontre au cours de sa trajectoire, sans que cette adhésion soit pleine, et se situe dans le même temps à distance de leurs caractéristiques les plus stéréotypées qui entérinent les divisions sexuées. Durant son enfance et son adolescence, elle développe ainsi des goûts pour des rapports au corps, des jeux que l'on trouve plus chez les garçons qu'elle fréquente, sans pour autant s'opposer aux caractéristiques considérées comme féminines. Elle a ainsi des amies dont elle partage des intérêts, et au sein des groupes de pairs. Par exemple, lors de dispute entre les filles et les garçons dont l'origine repose sur la différence des sexes, Julie a tendance à se trouver au milieu et ne pas prendre parti, pouvant défendre les intérêts et points de vue des filles comme des garçons. Ces rapports, à la fois proches et lointains des manières d'être et de faire des filles et des garçons, commencent à se fabriquer au sein de la configuration familiale dans laquelle elle grandit.

Julie est la dernière et seule fille d'une fratrie de trois enfants. Les effets socialisateurs des grands frères, qui ont des goûts qualifiés de « masculins » par Julie s'opèrent dans plusieurs domaines de sa vie. Elle a obtenu un bac scientifique, option science de l'ingénieur, comme son frère aîné, et s'est engagée dans les mêmes études et institutions scolaires que lui (« J'ai fait une prépa physique chimie. En fait j'ai suivi mon frère beaucoup, je crois. [Sourire] Parce que mon frère était à [nom de la grande école] aussi. »). Alors qu'elle ne réussit pas à intégrer la « grande école » comme l'a fait son frère, ce dernier lui explique comment y entrer par dossier.

Julie aime les études et les disciplines qu'elle a étudiées. Elle explique que son goût pour les maths, la physique et la biologie est lié à son frère, « parce que du coup quand j'ai demandé de l'aide, en maths, ou des trucs comme ça heu. Il était. Il me filait toujours plein de trucs et tout ça. J'pense que ça a pas mal dirigé heu... en tous cas sur les maths. »

La socialisation exercée par ses frères sur Julie participe de la production d'une féminité qui ne correspond pas aux stéréotypes de genre<sup>398</sup> concernant les goûts culturels et les jeux. Si elle apprend à aimer les mêmes jeux que ses frères – qui ne souhaitent pas toujours qu'elle les partage, en raison de son âge et de son genre –, elle joue également à des activités qui sont catégorisées comme « féminines ». Ainsi, enfant, elle dispose de jeux dits de « garçons » comme de « filles »<sup>399</sup> et développe des goûts pour ces différentes activités :

C.P : Ouais, tu te rappelles si petite tu avais des jeux que tu préférerais à d'autres ?

Julie : Heu, j'aimais beaucoup jouer avec mes frères, ils aimaient beaucoup moins. Donc, 'fin, je faisais un peu les deux en fait. J'avais des jouets de garçon et des jouets de fille. Je jouais aux légos, mécanos heu, avec mes frères. Aux voitures aussi. Quand on allait chez ma grand-mère on avait tous les petits camions de chantier là. On déplaçait les cailloux [rire]. Et j'avais aussi des, ben forcément y avait des gens qui m'offraient heu des heu, des maisons de poupées, des trucs comme ça. J'en n'avais pas beaucoup. Mais je me rappelle pas avoir joué vraiment à coiffer une poupée. J'avais Barbie sur des rollers, donc je faisais. C'était jouer à la poupée mais heu [rire].

C.P : Un peu sportive quoi.

Julie : Ben ouais, vu que je faisais beaucoup comme mes frères heu, forcément je préférerais jouer à leurs jeux.

(« Grande école », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée)

La socialisation de Julie par les frères construit également chez elle des dispositions à tenir son corps et le mouvoir, ainsi que des goûts et une apparence vestimentaire similaire à celle des garçons. Elle signale ainsi qu'elle était qualifiée et se qualifiait de « garçon manqué », sans que cela soit péjoratif – ses parents ne semblent pas avoir lancé des injonctions fortes à une féminité traditionnelle et stéréotypée –, qui voulait tout faire comme ses frères (elle leur empruntait certains de leurs vêtements). Cependant, la proximité avec ses frères et la construction de disposition à aimer des activités, des jeux n'exclut pas la construction d'autres goûts construits dans d'autres contextes<sup>400</sup>. À l'école elle fréquentait des groupes de filles, aux préférences en termes d'apparence et de loisir, statistiquement plus répandus chez les filles que les garçons et catégorisé de « féminins »<sup>401</sup>. Cela a produit chez Julie des dispositions à aimer

---

<sup>398</sup> GOFFMAN, Erving, « La ritualisation de la féminité », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 14, n° 1, 1977, p. 34-50.; BERENI, Laure *et al.*, *Introduction aux études sur le genre*, De Boeck Supérieur, 2012 ; FERRAND, Michèle, *Féminin masculin*, La Découverte, 2004.

<sup>399</sup> VINCENT Sandrine, *Le jouet et ses usages sociaux*, La Dispute, 2001.

<sup>400</sup> DARMON Muriel, *La socialisation*, Armand Colin, 2016.

<sup>401</sup> MONNOT, Catherine, *Petites filles d'aujourd'hui: l'apprentissage de la féminité*, *op. cit.*

des jeux, des pratiques culturelles et corporelles plurielles quant à leur appartenance genrée, qui l'amènent à fréquenter des filles et des garçons :

Julie : Quand j'étais petite je voulais tout faire comme mes frères. Heu... J'avais heu le look heu... j'étais un garçon manqué. Mais chez moi on le disait, mais c'était pas une insulte, contrairement à Mathilde [rire]. Moi c'était juste un état de fait garçon manqué. Mais c'était pas négativement tourné quoi. C'était l'expression qui était utilisée. Au primaire j'avais ma meilleure copine, 'fin que je connaissais depuis avant déjà, et je devais rester beaucoup en maternelle avec elle aussi. Heu, donc je restais beaucoup avec elle, mais je jouais aussi avec des garçons et avec les filles.

(« Grande école », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée)

De ce point de vue, la mère de Julie présente une manière d'être féminine qui se caractérise par l'absence de port de signes catégorisé comme « féminins » (maquillage, cheveux longs, travail de l'apparence), ainsi que par l'absence de signes qualifiés de « masculins » (carrure physique épaisse, musculature développée, etc.). Si elle assume la majorité des tâches domestiques dans le foyer, ses pratiques éducatives concernant le travail de l'apparence physique et des activités préférées des enfants ne tendent pas à instaurer une forte division sexuée au sein de la fratrie. Lorsque Julie souhaite faire comme ses frères, sa mère la laisse faire, ce qui lui permet de pratiquer le rugby comme eux et d'avoir des vêtements dont le style ressemble à celui des garçons :

C.P : Et du coup t'as dit que ta mère elle t'avait jamais obligée à, enfin elle collait pas trop avec la vision heu mod, enfin la vision heu/

Julie:/ Elle est, en fait elle colle avec la vision de la femme au foyer parce que c'est elle qui, qui fait à peu près tout chez nous, mais ça lui va très bien quoi. 'fin, mon père fait quand il faut faire, voilà il dit « ouais non c'est à toi de l'faire ». Mais après elle a jamais été très féminine au sens heu, sur la, 'fin en public quoi.

C.P : Sur heu le maquillage, les vêtements, les trucs comme ça ?

Julie : Le maquillage heu [rires] non, voilà, elle a toujours les ch'veux courts aussi. 'fin des choses comme ça quoi. Donc heu, à elle aussi on lui a dit ben surtout heu sa génération que c'était pas forcément une vraie fille et tout ça, et du coup heu...

C.P : Parce qu'elle était pas...

Julie : Ouais elle était pas dans les codes quoi. Heu, physiquement donc heu j'pense qu'on a dû lui dire et tout ça, donc c'est clairement quelque chose qui elle ne l'a jamais heu, ça l'a toujours énervée qu'on dise à des gamins heu, fait pas ça c'est pas pour les filles ou fait pas ça c'est pas pour les garçons. Mais heu...

C.P : Donc elle l'a pas fait avec vous heu...

Julie : Ca clairement elle l'a pas fait. J'pense qu'elle aurait eu beaucoup d'problème avec moi si elle l'avait fait puisqu'avec mes deux grands frères moi j'voulais tout faire comme eux, forcément. Enfin, c'était, c'était inévitable et... heureusement qu'elle l'a pas fait sinon ça aurait été un peu la crise.

C.P : Ouais et du coup elle t'a jamais dit des trucs sur toi, genre heu, si tu te maquillais pas ou ?

Julie : j'me maquillais pas, de toute façon y a jamais eu d'maquillage chez nous [rires] donc heu.

(« Grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée)

Chez Julie, ces socialisations familiales participent de la construction de façons d'être, de se tenir et d'une apparence qui est souvent qualifiée de masculine par ses pairs. Cependant, dans l'apprentissage de ces goûts – pour des manières d'être et de faire, des types de vêtements, de sport – semblables à ceux de ses frères et de sa mère, elle n'apprend pas à ne pas aimer, ou à être dégoûtée par les manières de faire considérées comme « féminines », qui sont celles de ses copines à l'école. D'ailleurs, elle se laisse pousser les cheveux après que ses copines l'y aient enjointe, alors qu'elle les portait court.

Julie : [On était] Des gosses assez actifs, elle mettait surtout des vêtements heu qui résistent. Mais heu, c'était plus du sens pratique pas esthétique. Ca a toujours été ça chez moi, le sens pratique passe avant l'esthétique. C'est une des valeurs heu j'pense heu, dans, dans lesquelles ils nous ont pas mal éduqué.

C.P : D'accord. Et toi après, quand t'as grandi heu, quand t'as été confrontée à d'autres filles à l'école et du coup aussi à d'autres modèles de féminité ?

Julie : Ben j'suis arrivée en sixième on m'a dit il faut que tu t'laisses pousser les ch'veux ! Je l'ai fait.

C.P : Parce que du coup t'avais les ch'veux courts ?

Julie : Ah j'avais les ch'veux courts. Jusqu'à dix onze ans j'avais les ch'veux courts heu, coupe garçon heu. Ben j'avais toujours eu les ch'veux comme ça, on m'a dit laisse toi pousser les cheveux, j'avais dit ok. Donc j'me laissais pousser les cheveux, j'm'habillais tout le temps en jogging heu.

C.P : C'est qui qui t'as dit de te laisser pousser les cheveux ?

Julie : Ben les copines de classe heu. Ca t'irait trop bien, garde pas les ch'veux courts, tout ça. Parce qu'en fait pendant tout mon primaire tout ça heu, y avait plein d'gens qui me prenait pour un garçon mais moi ça m'a jamais heu... dérangée. [...] Quand j'étais p'tite heu moi j'voulais ressembler à mes frères donc si on m'prenait pour un mec, ça m'dérangeait pas quoi. J'voyais pas trop...[le problème].

(« Grande école », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée)

Ainsi Julie raconte qu'enfant elle appréciait autant les jeux avec les filles que les garçons :

Julie : en primaire y avait beaucoup de jeux dans la cour de chat. Tout ça. Donc ça c'est un peu unisexe de toute façon. Y a eu la période Pokémon. Effectivement ça c'était plus avec les garçons que je jouais au Pokémon, dans la cour. Et les billes. Ca heu... je crois que les billes c'était plus avec des garçons. [...] Et après ouais je me rappelle de... de, deux trois filles avec qui je restais souvent et deux, trois garçons avec qui je jouais souvent. C'était plus ça, je jouais avec les garçons et... et je piaillais avec les filles quoi. Mais ouais, mais moi les deux me posaient pas de problèmes en fait, 'fin je faisais les deux, les deux me convenaient quoi. [Silence] Mais voilà. C'est vrai que chez moi en même temps on m'a pas trop éduquée au genre, donc heu... j'pense que ça s'est ressenti par la suite quoi. Donc ouais, j'pense que c'était ça. J'ai joué avec les filles aussi. Et après en fait dès que j'avais l'occasion, j'essayais de jouer avec les plus grands. C'était surtout ça qui me marquait dans mes amitiés au primaire et au collège. [...] Je sais qu'au collège y avait les guerres de [imite une voie niaise] « ah laisse dépasser son string, c'est trop une pute ». Oui, moi je voyais pas en quoi ça faisait d'elle une pute quoi, et je m'entendais bien avec les deux groupes de filles qui se faisaient la guerre. Par contre au collège, après j'étais beaucoup plus avec des filles. Parce que c'était très, très séparé quoi, 'fin.

C.P : ouais les filles d'un côté, les garçons de l'autre, on se mélange pas trop.

Julie : ça s'mélange que pour draguer, 'fin... Et moi j'étais toujours un peu retrait, enfin je me sentais pas tout à fait... dans le groupe à chaque fois quoi. J'avais des amis, mais c'était plus des copines [...]

C.P : à cause des intérêts justement ? Ou des jeux de drague ?

Julie : je sais pas trop... je, pfff. Ben vu que moi j'étais pas non plus totalement une fille je pense que... heu, d'un côté j'étais de fait un peu mise à l'écart. Moi je le vivais pas mal. Enfin, j'étais quand même acceptée dans le groupe mais pas...

C.P : pas au même titre que les autres ?

Julie : ouais. J'pense. Et j'pense qu'y avait les intérêts qui jouaient et ouais. Le fait que j'étais pas trop intéressée par les discussions maquillage, 'fin. [Silence]. J'sais pas trop. Et y a le fait aussi qu'j'étais... j'étais l'intello, on m'aimait bien parce que je laissais passer mes copies en classe. Mais j'étais quand même l'intello.

C.P : ouais, ça ralentissait un peu...

Julie : ben du coup c'est pas forcément le même rapport quand, enfin là c'était plus les garçons qui avaient ce rapport là avec moi d'intello, avec qui on est gentil parce qu'elle est gentille quoi. Mais c'était du service quoi, c'était... un échange de service.

(« Grande école », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée)

Ce que Julie ne partage pas avec ses camarades réside dans des manières d'être et de faire, ou des objets perçus comme relevant exclusivement d'un sexe. Ainsi, elle ne prend pas part aux disputes entre filles qui opèrent des hiérarchies entre elles sur la base de leur tenue vestimentaire ; elle ne partage pas les conversations sur le maquillage ni les espaces de drague au sein desquels les élèves semblent mettre en avant les aspects les plus ritualisés de leur masculinité et féminité.

À la fin de l'enfance et au début de l'adolescence, Julie n'a pas de goûts électifs pour les filles ou les garçons. Elle ne raconte pas avoir eu d'amoureux ou d'amoureuse et semble peut intéresser par cela. À l'âge de 12 ans et demi, avant l'entrée dans des relations amoureuses et sexuelles consenties, Julie connaît un évènement socialisateur particulièrement violent (l'imposition d'un rapport sexuel), représentant un nœud dans sa trajectoire, qui va travailler ses socialisations à la sexualité, au rapport au corps, aux hommes et aux femmes. Nous l'étudierons en fin de chapitre afin de dessiner la façon dont cet évènement détermine et s'articule aux socialisations secondaires.

### **2.2.2 Trouver sa valeur dans l'ordre symbolique du monde par l'amour : forger une féminité qui attire les garçons.**

Parmi les femmes des classes moyennes et supérieures, recrutées sur le terrain des « grandes écoles », comme sur le terrain « militant », nous trouvons des femmes qui n'ont pas été perçues comme étant homosexuelles sur la base de leurs manières d'être et de faire par corps. Elles connaissent des socialisations enfantines en accord ou à proximité des normes de genre qui appartiennent aux classes moyennes et supérieures (Sabrina, Gabrielle, Laura). Leur

adolescence se caractérise par un travail sur soi pour devenir des filles que les garçons valorisés trouvent désirables ou qui sont perçues comme les plus enviées à fréquenter, ou encore qui sont perçues comme celles à qui il est souhaitable de ressembler. A travers leurs relations amoureuses et rapports avec les garçons elles tentent de gagner une place légitime dans l'ordre symbolique du monde.

Les parents de Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeure collège/lycée) sont divorcés, et lorsqu'elle est enfant c'est sa mère, institutrice, qui s'occupe d'elle et de ses deux sœurs au quotidien, bien qu'elle reste affectivement proche de son père, patron d'une PME. Sabrina grandit dans une fratrie de trois filles, dont l'aînée est née d'une précédente union de sa mère. Durant son enfance et adolescence, Sabrina est proche de sa grande sœur, qui a dix ans de plus qu'elle. Cette dernière l'amène au cinéma ou avec elle lorsqu'elle va voir ses copains. Sabrina l'admire et aime passer du temps avec elle et ses amis. Sa grande sœur, hétérosexuelle, devient une des confidentes privilégiées avec qui Sabrina échange sur les garçons dont elle est amoureuse :

C.P: D'accord. Et heu... et heu, la dernière fois, tu m'avais dit, avec ta soeur vous parliez beaucoup de garçons. Quand, quand vous étiez heu, du coup quand tu devais être au collège ?

Sabrina: Oh même au lycée après [sourire]. Même en prépa [rire]. [...] j'm'adressais pas tant... non, j'faisais mon truc et après quand on en parlait, on en parlait, mais j'ai jamais ressenti le besoin de, c'était plus les copines ça, que la famille. Et après ben, après en prépa c'était différent, parce que ben...[...] Bon. Mais heu... ouais, après ne prépa on parlait plus de, oui sexualité, soit tout simplement de désir et de type de mec qui était heu... [Rires] voilà.

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée)

Au premier abord, Sabrina semble se construire à distance d'une féminité stéréotypée. Elle a entendu, en primaire, à l'occasion de jeux avec les garçons, « garçon manqué » (« J'ai jamais eu trop de remarques non plus heu... ») ; et se positionne à distance des filles qu'elle trouvait « neuneu » :

Sabrina: Garçon manqué j'l'ai entendu, mais plus en primaire parce que je jouais au foot avec les garçons et tout heu. Ouais, j'étais plus avec les garçons à jouer au foot ou avec la bagarre heu. Que heu... c'est un peu cliché, mais les Poly Pocket avec les copines quoi. J'avais pas trop d'copines d'ailleurs. J'avais plus de...

C.P: De copains garçons ?

Sabrina: Ouais. Je les trouvais neuneu les filles quoi. Enfin, je, je dans les activités si tu veux qui se faisaient à l'école, j'étais plutôt heu.

C.P: Plus proche des garçons?

Sabrina: Ouais.

C.P: Hum. C'était que pendant l'école primaire ça ou c'était, ça a été après aussi?

Sabrina: ah ouais, parce qu'après c'était plutôt mixte en fait heu. Franchement au collège j'crois qu'on parlait surtout de cul heu [rires] donc c'était assez mixte comme heu, tu vois? [Rires] Y avait pas de séparation genrée. Tout le monde était un peu...

C.P: On se mélange bien parce qu'on va parler de cul ensemble quoi.

Sabrina: [Rires] Voilà c'est ça. [Rires] En tous cas dans mon collège c'était comme ça, donc y avait pas... c'était moins genré qu'en primaire où vraiment d'un côté y avait les filles de l'autre y avait les garçons heu. T'as, t'as deux amoureux qui étaient dans un coin de la cour tous seuls, mais sinon heu. Y avait peu heu... voilà. Même parfois les filles qui voulaient venir jouer au foot elles avaient du mal à être prises dans une équipe tu vois quand on, quand les garçons faisaient les équipes en début de récré. C'était, du coup heu. Moi c'était parce qu'au bout d'un moment j'm'incrustais mais voilà quoi.

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée)

Au collège les groupes de pairs dans lesquels elle s'inscrit sont mixtes et sa féminité n'a, pour elle, jamais été remise en question :

Sabrina : Moi je me disais juste que j'étais plus, plus proche des garçons dans les intérêts, mais ça remettait pas en cause heu. Y avait pas d'souci avec mon corps quoi. Enfin avec mon sexe quoi. C'était pas. C'était juste bon, ben les filles j'les trouvais neuneu, bon ben tant pis quoi [rire].

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée)

En outre, Sabrina explique qu'elle n'a pas souvent été mise du côté des garçons. En se positionnant à distance des filles « neuneu », Sabrina tente de se rapprocher des garçons et de se construire avec des attributs qui peuvent lui permettre de gagner en valeur symbolique auprès des garçons qu'elle convoite, dont elle a envie d'être proche et à qui elle souhaite être assimilée. Adolescente Sabrina est en surpoids. Elle tente de le dissimuler en portant des vêtements noirs, larges pour le haut du corps, et ne peut suivre la mode vestimentaire. D'ailleurs, elle exerce son regard sur les autres filles et envie leurs manières d'être, de faire, et de se tenir par corps :

C.P: Et heu, amoureuse de filles? A la période collège lycée? Des filles qui te plaisaient un petit peu ou? Y en avait ou pas du tout? Ou c'est arrivé plus tard?

Sabrina: Non y avait des filles que je trouvais extrêmement belles, mais dans le sens où j'aurai voulu être comme elles en fait. J'aurai voulu avoir heu, leur visage heu, leur corps, leurs fringues heu. J'les trouvais trop classe quand elles arrivaient dans l'bahut heu [rire]. Voilà. Donc c'était plus heu ça quoi. L'envie d'être comme elles, que l'envie d'elles quoi. Vraiment.

C.P: Ouais. Et là, à ce moment-là, les garçons c'était plus l'envie d'eux que, d'être comme eux? Ou c'était mélangé ou c'était aussi l'envie d'être comme eux?

Sabrina: Non, c'était l'envie d'eux, mais heu... j'pense que j'bloquais par. Ca, ca restais heu, de l'ordre du fantasme parce que je bloquais moi-même la possibilité de. J'essayais même pas quoi. Parce que c'était évident que, que non quoi. Ben non, ils regardaient toutes les filles heu...

C.P: Que tu disais j'ai envie d'être comme elles?

Sabrina: [Rires] Voilà c'est ça ouais. Donc ça f'sait une sorte de triangle quoi, où moi je. Mais j'étais. J'm'excluais de.

C.P: Ouais. De leur champ des possibles. De ils tomberont pas amoureux de moi parce que...

Sabrina: ouais, voilà ouais. Ouais, ouais. Ouais.

C.P: Ouais, ça devait pas être très agréable comme heu période à vivre.

Sabrina: [Soupir] Non, et en même temps heu... enfin je savais que ça ne tenait qu'à moi hein, de... de changer. Mais heu, j'sais pas, j'avais la flemme, j'avais pas envie, continuer de travailler à l'école. Continuer à être leur pote. C'était pas désagréable hein d'être leur pote! Ouais, non c'était pas! J'sais pas. Mais j'pense que j'en souffrais, mais là j'ai pas l'souvenir.

C.P: Ouais.

Sabrina: Enfin c'est loin quoi. Mais oui, effectivement. C'était... Ben tu vis dans ta tête quoi. C'est pas très...

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée)

À l'époque où elle était en surpoids, Sabrina a connu plusieurs déceptions amoureuses. Les garçons qu'elle a courtisés ont refusé ses avances lui expliquant qu'ils la voyaient « comme sœur » ou « comme une amie ». Parallèlement, elle ne se pense pas légitime de recevoir ce sentiment de la part des garçons qu'elle admire et par lesquels elle souhaite être aimée. Sabrina apprend ainsi à se placer dans la hiérarchie amoureuse, matérielle et symbolique des filles susceptibles d'intéresser les garçons et de recevoir des sentiments amoureux. Sabrina continue alors de regarder les garçons, de les trouver beaux, de les envier et de vouloir rester avec eux :

C.P: Et dans les garçons où tu te sentais bien avec eux et tout ça. C'était, ouais, y avait d'l'admiration, tu les trouvais beaux, t'étais amoureuse d'eux ou c'était pas ce genre de relations là qu'il y avait entre vous?

Sabrina: Ah si j'étais amoureuse de pas mal. Ouais j'crois [petit rire]. Mais de l'ordre du fantasme quoi, enfin j'me projetais pas spécialement.

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée)

Alors qu'elle ne se pense pas comme pouvant leur plaire, elle continue de porter ses vêtements noirs, commence à partager les mêmes intérêts qu'eux, sort avec leurs bandes. Cette façon de se positionner en tant que femme et dans son rapport à sa féminité lui permet de se rapprocher des garçons sans pouvoir prétendre à la beauté et à la valeur symbolique des filles « extrêmement belles » du lycée :

C.P: [Rire] Et les intérêts que tu partageais avec les garçons du coup, c'était plus lesquels?

Sabrina: [Silence] Heu... pffff. J'sais, j'sais pas. J'me sentais juste bien entourée de garçons quoi. Et heu après ben ils parlaient tous de leurs motos, de leurs scooters, de leurs machins quoi. Moi je rêvais d'avoir un scooter alors voilà. Et puis je les trouvais plus drôle que les filles et puis ils avaient le droit de sortir en ville.

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée)

Sabrina a donc des goûts marqués pour les garçons. Cependant, sa socialisation ne ferme pas l'espace à l'homosexualité. Et c'est dans les socialisations secondaires qu'elle va connaître que vont se fabriquer des préférences non exclusives pour les personnes de même sexe.

D'autres enquêtées, comme Laura et Gabrielle, dont nous parlerons dans le chapitre 8, ont des socialisations primaires qui les amènent en premier lieu à s'intéresser aux garçons. Celles-ci expriment moins de difficultés à trouver des amoureux et ont une féminité, une forme



de corps correspondant aux critères de beauté attendus pour l'entrée dans les relations amoureuses hétérosexuelles : elles sont minces, ont des cheveux longs, et sont performantes à l'école. Cela n'implique pas pour autant qu'elles entretiennent un rapport à leur corps facile et dénué de questionnement. Néanmoins, leurs socialisations primaires ne les distinguent pas des socialisations des filles tournées vers l'hétérosexualité<sup>402</sup>.

Sabrina était obèse à l'adolescence, s'habillait uniquement en noir ne suivant pas la mode et ne se faisait pas aborder par les garçons à cause de son poids. Ce sera au lycée, lorsqu'elle aura perdu trente kilos que les garçons qui l'intéressent et qu'elle mentionne en entretien changeront d'attitude à son égard en lui demandant dorénavant de sortir avec eux. Durant la période du collège et au début du lycée, elle présente des manières d'être féminine différentes de celles des filles qu'elle trouve belles et auxquelles elle voulait ressembler ainsi qu'une féminité qui n'attire pas les garçons autour d'elle au moment du collège et du lycée<sup>403</sup>. Sabrina a une féminité éloignée de la féminité idéal typique où les filles portent les cheveux longs, portent un soin particulier à leur apparence et ont des intérêts de loisirs et culturelles éloignés de ceux des garçons eux-aussi stéréotypés.

### **2.3. Les femmes de milieux populaires : à distance des féminités stéréotypées et des masculinités de leur milieu social.**

Les femmes recrutées dans les milieux populaires ont entamé leurs relations avec des femmes entre 18 et 25 ans, en ayant eu auparavant, ou en parallèle, des relations avec des hommes qu'elles racontent ne pas avoir aimés. Dans la suite de leur parcours, elles ont poursuivi des relations amoureuses et sexuelles de façon quasi exclusive avec des femmes.

Contrairement à Aurélie et Roxane, aucune d'elles ne déclare avoir été amoureuse d'une fille durant l'enfance. Cependant, elles interprètent certains de leurs goûts pour des jeux, des activités, notamment des inclinations pour des loisirs considérés comme masculins, comme étant le signe d'une homosexualité qui était déjà là. Ainsi, Béthy exprime un doute sur la possibilité qu'elle ait pu avoir des attirances pour les filles, en expliquant qu'enfant elle ne savait pas si elle était attirée par les filles ou les garçons.

C.P : Comment ça s'est passé, au moment où t'as senti une attirance pour les femmes en fait. Voilà, si tu peux me parler de ton expérience...

Béthy: Ben tu sais qu'il faut remonter heu/

---

402 MONNOT, Catherine, *Petites filles d'aujourd'hui: l'apprentissage de la féminité*, op. cit. ;GIANINI BELOTTI, Elena, *Du côté des petites filles*, op.cit.

<sup>403</sup> A propos des féminités différentes voir le chapitre 7.

C:/A loin [rire]/

Béthy: Moi je dirais même à l'avance et heu, mais sans savoir que tu découvres un jour que tu es attirée, parce que quand t'es enfant tu ne sais pas où est la barrière entre les femmes et les hommes. Donc heu, mais c'est vrai que j'avais peut-être plus de jeux on dira, de jeux, quand on est gamine, quand on a 7, 8 ans, parce qu'avant je m'en souviens pas hein. Avant j'ai vécu en Afrique donc je m'en souviens pas. Mais quand je suis rentrée en France j'avais, 7, 7 ans à peu près et en fait j'avais des copines autant que des copains, mais avec les filles je jouais à la poupée et avec les copains je jouais aux billes. Donc en fait heu, je peux pas dire que ça s'est déclenché là, je peux pas dire. Mais heu, mais pourtant, si, si maintenant je réfléchis, peut-être qu'il y avait déjà une attirance, entre guillemets, mais tu peux pas savoir, quand t'as 7, 8 ans, tu peux pas savoir si heu deux filles ensemble c'est bien ou deux garçons ensemble. [...] J'étais très bien avec des garçons de mon âge. Et en fait quand j'étais avec les garçons, je jouais comme eux. Comme avec les garçons. Et quand j'étais avec les filles, je jouais comme une fille quoi, je veux dire en fait. Moi tu sais je suis un peu caméléon, je m'adapte partout [rire]. Ca fait que j'ai pas eu de préférence. Voilà, la préférence tu peux pas dire que tu l'as à c't'âge-là. Moi c'est pas vrai. J'aimais autant filles garçons que. Et moi-même j'étais, moi-même autant fille que garçons. Pas, de par mes jeux je veux dire. Je me disais que tiens c'est vrai que tiens, je joue aux billes, je ressemble à un garçon. Mais je joue aussi à la poupée et donc je suis une fille. Donc je peux pas dire que ce soit à c't'âge-là non plus, que ce soit déterminant. Et puis j'ai pas été élevée non plus comme les garçons, parce que j'ai eu un train électrique ou j'ai eu un circuit, mais j'ai eu autant des poupées quoi, je veux dire, j'ai joué à la maîtresse d'école quoi, donc heu.

(Terrain Sud-Est, employée catégorie C)

Alba raconte ses préférences pour des jeux dits de garçons, qui n'était pas dans l'enfance des préférences sexuelles, mais qui font sens dans l'explication de ses préférences amoureuses et sexuelles à l'âge adulte.

Alba: En fait t'sais, c'est, heu tu le ressens, mais même petite tu le ressens. T'as des attirances, alors tu sais pas forcément que c'est sexuel ou que, qu'elle te plait forcément. C'est, tu préfères rester avec des filles plutôt qu'avec les mecs ou inversement tu préfères les jeux de mec. Moi le sport c'était plus, je préfère faire du foot, du machin, plutôt que d'aller jouer aux poupées.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Les socialisations que connaissent les femmes de milieux populaires enquêtées forment un rapport au corps et au monde qui, cumulé à d'autres socialisations primaires et secondaires, rendent possible la formation des goûts pour les personnes de même sexe. Leurs socialisations enfantines participent de la construction de dégoûts pour les féminités correspondant aux stéréotypes de sexe dominants, ainsi que pour les masculinités dominantes attendant des femmes à ce qu'elles agissent selon les stéréotypes de genre qui entérinent une forte différence sexuée.

Les femmes enquêtées appartiennent, au moment de l'enquête aux fractions plutôt stabilisées des milieux populaires et sont issues de milieux populaires plus précaires. Elles ont des ressources économiques relativement<sup>404</sup> étroites, avec des revenus égaux ou supérieures au

---

<sup>404</sup> « J'ai conscience que cette expression est très floue, mais elle a l'avantage d'être moins restrictive que la notion de "précarité", car il existe des milieux populaires qui parviennent à une relative sécurité économique, des familles populaires qui s'en sortent, même si pour elles la vulnérabilité n'est jamais très loin ». « Haut, bas, fragile :

SMIC (Jeanne), en fin de carrière (Alba, Carole, Béthy), pas ou peu de patrimoine (seule Alba était en train d'acheter un pavillon en zone rurale, avec sa compagne, les autres sont toutes locataires dans des appartements qui n'excèdent pas deux pièces). Elles occupent des emplois qui leur donnent un statut social peu élevé et ont des postes dans des positions subalternes où leur métier consiste à exécuter des décisions prises par d'autres (factrices catégorie C, comptable employée, animatrice en centre de loisirs). Elles détiennent peu de capital culturel et scolaire (seule Béthy a obtenu le baccalauréat) et sont à distance des formes culturelles légitimes<sup>405</sup>.

Elles sont dotées d'une féminité particulière au sein des milieux populaires qui ne sont pas partagés par l'ensemble des femmes appartenant à ce milieu. En effet, elles ont des façons d'être qui sont considérées comme masculines par leur entourage et elles-mêmes et se situent à distance d'une traditionnelle féminité marquée par une attention à l'apparence physique et au soin du corps (chapitre 4).

Les logiques de socialisation de classe qui entrent en jeu dans la construction des goûts amoureux et sexuels pour ces femmes se caractérisent par la construction d'une féminité à distance de la féminité traditionnelle marquée par un rapport au corps proche de celui qu'Olivier Schwartz décrit : « Chez bien [des] femmes de la population ouvrière des Ilots, [toutes] sortes d'indices nous renvoient à ce qu'on pourrait appeler un statut dénarcissisé du corps, c'est-à-dire à un régime de fonctionnement dans lequel celui-ci est essentiellement engagé comme outil de labeur et de travail, sans qu'on cherche à le soigner, encore moins à le préserver comme fondement possible d'une image, d'une séduction, d'une reconnaissance par autrui. Le corps est le grand réservoir dans lequel on puise sans compter pour venir à bout de la vie quotidienne ; on mise sur les forces qu'il contient, non sur ses chances de valorisation spéculaire. Il y a le primat du corps laborieux sur le corps gratifié. Le premier peut être fortement marqué par le travail, la quotidienneté, l'effort pour se maintenir en vie ; le second tend à l'effacement de ces marques au profit d'une esthétisation de son image. »<sup>406</sup>. En effet, les femmes de milieux populaires interrogées ont un rapport au corps et des pratiques corporelles qui ne se sont pas construit dans l'intérieur domestique et le soin de l'apparence et de soi, mais dans l'extérieur, dans la pratique du sport et du travail, notamment. Elles occupent des emplois et pratiquent des activités sportives où le corps est exposé et où avoir de la force est nécessaire. Dans leur travail

---

sociologies du populaire », Olivier Schwartz dans entretien avec Annie Collovald & Olivier Schwartz, réalisé par Stany Grelet, Cyril Jobard & Mathieu Potte-Bonneville, publié dans *Vacarme* 36 été 2006.

<sup>405</sup> SIBLOT, Yasmine *et al.*, *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Armand Colin, 2015.

<sup>406</sup> SCHWARTZ, Olivier, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, *op.cit.*, p. 477.

(animation, travail à la poste) et activité sportive (hand-ball), le corps doit être résistant et mobile pour l'accomplissement des tâches. Les gestes, les mouvements du corps sont faits pour l'extérieur et des activités physiques. Les contraintes physiques liées à leur travail et au sport participent du fait qu'elles ne travaillent par leur apparence selon les stéréotypes de la féminité<sup>407</sup>. Nous avons vu, dans le chapitre 4, qu'elles n'aiment pas que leur corps soit entravé dans ses mouvements et sa mobilité. De plus, elles ont au moins un de leurs parents qui ont travaillé, comme ouvrier ou employé, dans des emplois mettant en jeu ce même rapport au corps (travail en usine, chantier naval, dans le sport, pépiniériste, femme de ménage). Ce rapport au corps construit dans les fractions de milieux populaires ayant un emploi mettant en jeu la force du corps et non une présentation qu'il faut soigner (secrétaire, petite employée de bureau) est le produit d'une socialisation féminine de fraction de classe où le corps sert au mouvement et à des travaux physiques, à la pratique de sport dans lequel le travail de l'apparence n'a pas d'importance (à l'inverse de la gymnastique ou la danse par exemple). Il conduit les femmes enquêtées à se mettre à distance et à porter des jugements négatifs sur d'autres formes de féminité (chapitre 4). Cependant, il ne permet pas de qualifier ces enquêtées de masculines, même si elles peuvent l'être par des individus de leur entourage éloigné (collègues de travail, voisinage). En effet, l'absence de corps travaillé par la féminité stéréotypée (naturalisée) ne les met pas pour autant du côté du masculin. Si elles ne supportent pas les contraintes liées à une féminité traditionnelle, elles n'aiment pas les manières d'être et les formes de masculinités des hommes qu'elles ont rencontrés, issus également des milieux populaires.

### **2.3.1. Configurations familiales et différentes formes de féminités et masculinités dans la fratrie.**

La construction de leur féminité s'opère en premier lieu au sein des configurations familiales. En dehors de Béthy qui n'a qu'une sœur, elles sont toutes issues de familles nombreuses, comprenant entre 5 et 7 enfants. Elles décrivent leurs relations avec leurs pères comme affectivement chargées, mais à distance, car ils étaient ceux qui faisaient régner l'ordre et l'autorité lorsqu'il leur arrivait de faire des bêtises. Leurs mères qui ont occupé des emplois d'ouvrières, ou de femme au foyer, faisant des ménages pour arrondir les fins de mois, s'occupaient des tâches domestiques. Durant leur petite enfance, leurs parents les ont habillées de manière féminine, mais devant les contraintes financières et des conditions matérielles

---

<sup>407</sup> GOFFMAN, Erving, « La ritualisation de la féminité », *op. cit.*

d'existence, ils ont privilégié la praticité des vêtements à l'esthétique et à un travail de l'apparence selon les stéréotypes de féminité dominants.

Ce sont les frères et sœurs, ainsi que les amis des immeubles et HLM dans lesquelles elles vivent, qui représentent des modèles d'opposition ou d'adhésion à des formes de masculinités et féminités. Elles s'opposent aux féminités de leurs sœurs qui correspondent aux normes de genre et adhèrent aux façons d'être, de faire, et aux goûts pour des jeux des garçons de leur quartier. Ces oppositions, au sein de la fratrie, dans les manières d'être genrées produisent et renforcent des goûts pour des manières d'être de faire et des goûts pour des activités qui s'écartent des comportements genrés traditionnels ou stéréotypés. Elles concernent les rapports à l'apparence et au corps. Par exemple, dans le cas d'Alba cela se manifeste par le fait qu'elle qualifie ses sœurs de « plus féminines », alors qu'elle affirme qu'elle s'écarte de ces façons de faire (« j'ai jamais été coquette [elle insiste sur le mot] »), en n'accordant pas une grande importance au travail de l'apparence dans le sens de s'appliquer du maquillage et de mettre en forme une féminité stéréotypée :

C.P: Et tes grandes soeurs, elles se sont maquillées?

Alba: Aah oui! Elles sont très, très féminines.

C.P: Tu les as vues faire.

Alba: Ah ouais, ouais. Ma soeur elle mettait trois plombs, d'ailleurs pour qu'elle sorte de la salle de bain, c'était épique mais bon. D'ailleurs elles, elles sont plus coquettes que moi, ça c'est sûr hein. Bah elles sont mariées<sup>408</sup>. Ca a dû jouer quelque part hein tu sais [rires].

C.P: [Rires] Le fait d'être mariée ou d'être hétéro?

Alba: Ben d'être hétéro. Je pense. Je pense.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Les différentes formes de féminité, au sein de la fratrie, sont interprétées par Alba comme étant explicatives de leurs orientations sexuelles différentes : ses sœurs qui montraient une féminité plus marquée et proche de normes genrées sont devenues hétérosexuelles et Alba, qui prétait des intérêts pratiques et moins esthétiques au travail de l'apparence est devenue homosexuelle. Ces goûts pour le nécessaire concernant l'habillement sont construits par les conditions matérielles d'existence de sa famille : par manque d'argent, elle porte les vêtements que ses grandes sœurs ont porté après qu'ils aient été recousus ou rapiécés.

Alba : Non mais voilà, après on n'avait pas de sous hein, cinq enfants, y avait que mon père qui bossait. Dès qu'on avait un trou c'est, il fallait rapiécer, j'avais pas de trucs de marques, j'avais... et puis on a pas été élevé là-dedans donc heu. Franchement je m'en foutais.

---

<sup>408</sup> Au moment de l'entretien, la loi instaurant le mariage pour les couples de même sexe n'avait pas encore été votée. Le mariage était donc le signal d'un couple hétérosexuel.

C.P: Ouais. Donc c'était des vêtements pour être habillé de manière pratique quoi. C'était pas une mise en avant de...

Alba: Ouais. non. Puis ce que je portais moi, ma sœur, mes sœurs [rires]...

C.P: Oui, elles l'avaient porté avant.

Alba: Voilà.

C.P: Oui, donc ça devait être bien rapiécé [sourire].

Alba: Ah c'était grandiose! Je pense que ça doit valoir des points j'pense.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

En outre, les différentes formes de féminité entre Alba et ses sœurs s'observent dans les goûts pour les activités de loisirs, les goûts pour les pratiques culturelles et les rapports au monde. Alors que la sœur d'Alba joue avec ses amies et avec des jouets catégorisés comme « féminins »<sup>409</sup>, elle préférait des jeux d'extérieurs, avec des garçons, basés sur une activité et un risque physique plus importants.

Alba: donc elle [sa sœur], elle avait ses... [Copines et ses poupées] Et celle qui est au milieu heu... [La fratrie] ouais on s'amusaient un peu. Mais moi j'étais solitaire. Puis elle, elle aimait pas ce que je faisais donc heu, je prenais moi vélo je me cassais donc heu.

C.P: t'allais faire du vélo pour te balader et...

Alba: oui, oui, j'avais mon voisin, comme heu acolyte de cross et on se barrait, à la Coudoulière là. T'sais qu'y avait un cross derrière là. On finissait dans les ronces. Je rentrais.

De la même façon qu'Alba, Carole préfère rester avec les garçons, pour jouer à l'extérieur ou pratique des sports :

Carole : et donc j'étais toujours dans le sport dans le sport, gym, hand, tout ce qui est. J'étais plus avec les garçons. Ah ouais, non, non, j'avais des jeux de garçons hein. Mes sœurs jouaient à la poupée, moi j'avais un nounours.

(Terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir)

### **2.3.2. Construction du rapport au corps et production de goûts pour des formes de masculinités et féminités.**

Cette forme de féminité a été façonnée par l'apprentissage de rapports au corps de classe. Il s'est, notamment, effectué dans le rapport à l'espace dans lequel elles ont grandi. Jeanne a, dès petite, joué dans les terrains environnant l'usine de tuile où travaillaient ses parents, sans la surveillance des adultes, à des jeux de plein air où le corps n'est pas « contraint » par des règles de bonne tenue (ne pas courir, faire attention à ne pas se salir, bouger dans un espace limité, rester tranquille) et où elle ne recevait pas de rappel à l'ordre sur sa posture corporelle. Ses camarades de jeux étaient uniquement des garçons.

---

<sup>409</sup> VINCENT Sandrine, *Le jouet et ses usages sociaux*, op.cit.

Jeanne : Je jouais... au cow-boy. [Rire] On allait grimper aux arbres. On avait fauché le vélo à pépé. Parce que pépé il garait, il mettait son vélo dans l'usine, parce qu'on n'avait pas de garage hein. Et donc on avait fauché le vélo, et après on allait faire du vélo aux tranchées. [...] y avait les tranchées dans le bois là. Qui restaient de la guerre. [...] Moi je me rappelle, Béberty, Fernand et Félix. Tous les trois, on était toujours tous les quatre ensemble. [...] On allait à l'école à pied [...] On allait faucher dans les jardins, les poires et les cerises. [...] Grimper aux arbres, comme à la campagne. C'était la campagne de toute façon hein. [...] Après on jouait à cache-cache aussi. Ce que je me souviens quoi. On avait de quoi se cacher, y avait l'usine. [...] Y avait des champs et des champs et l'usine. [...] Ben on était dehors tout le temps, on jouait aux boules aussi hein, mais, on était dehors, comment je peux dire ? En fait quand tu vis à la campagne ou dans des trucs comme, tu te poses pas de questions quoi. Après quand on est arrivé aux HLM c'était plus fermé.

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

Les mises en garde sur les jeux concernaient moins la tenue du corps que les activités qui étaient dangereuses :

C.P : et vous aviez des interdits au niveau des jeux et des endroits où vous pouviez aller ou pas ?

Jeanne : y avait des interdits parce qu'y avait deux usines. Y en avait une, une usine heu, celle qui était en bas, où y a maintenant le centre commercial là [...] il fallait pas y aller parce qu'y avait des bassins d'argile. Donc c'était des bassins qui étaient grands à côté les uns des autres et y avait l'argile. Mais y avait ça d'eau dessus [50 centimètres environ qu'elle évalue avec ses mains]. Si tu tombais, forcément tête la première c'était cuit hein. Ça faisait sable mou, c'était de l'argile forcément tu t'enlissais dedans. Et puis y avait ce qu'ils appellent le lac que nous on appelait le trou d'eau. Voilà. C'était interdit là-bas parce que c'était dangereux. C'était pas protégé, enfin c'était... [...]

C.P : vous y alliez des fois ?

Jeanne : évidemment. La vie serait moche sans interdit. [Rire]

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

Dès l'enfance, c'est un corps qui a l'habitude de bouger, et qui, lorsqu'il deviendra adulte, ne supportera pas ce qui l'empêchera de se mouvoir sans entrave : comme les soutien-gorge corbeille, le maquillage qui obligent à adopter et à maintenir des postures telles que ne pas se pencher trop avant ou bouger les bras dans plusieurs sens, ne pas se toucher le visage.

Les jeux ne se limitent pas à l'extérieur et les enfants de la cité ouvrière dans laquelle habitait Jeanne peuvent aller et venir dans l'usine comme bon leur semble, entrent et jouent sur les lieux de travail, vont saluer leurs parents, leurs voisins et dès l'enfance se familiarisent avec des corps d'ouvriers et d'ouvrières au travail :

Jeanne : Les ébarber ça s'appelait [les tuiles] mémé<sup>410</sup> [sa mère] elle faisait ça, avec X bonnes femmes. Et sinon y avait les fours. Je me rappelle on allait sur les fours. Parce que nous on était gamins, et bon on rentrait dans l'usine quoi. Maintenant tu peux plus rentrer parce que ça serait tout surveillé, mais avant c'était ouvert, donc on allait sur les fours, les fours c'était... il faisait une chaleur pas possible. C'était des grands fours hein! [...] avec des copains, des gamins, de, du quartier de la Coudoulière et les gamins dont les parents travaillaient, parce que c'était une cité ouvrière, donc les parents travaillaient tous à la Coudoulière.

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

---

<sup>410</sup> Elle dit « Mémé » en entretien parce qu'elle me parle de sa mère qui est ma grand-mère (Jeanne étant ma tante).

Ainsi, le rapport au corps de Jeanne est façonné loin de la construction des corps bourgeois dont parlent Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon<sup>411</sup> et du contrôle de soi évoqué par Béatrix Le Wita à propos de la bourgeoisie traditionnelle<sup>412</sup>. C'est également un rapport au corps empreint de peu de pudeur et exposé (au travail, au regard, à propos duquel on ne fait pas de chichi) qui se construit chez Jeanne. Habitant dans une cité ouvrière où les douches sont partagées avec les ouvriers et ouvrières qui y travaillent, selon une séparation hommes femmes, Jeanne est habituée à la proximité physique. Elle raconte ne pas être gênée lorsqu'il s'agit de se montrer nue ou d'être en contact avec des corps nus, et ne pas être gênée par « les choses du corps » :

C.P: c'était configuré comment ces douches? C'était des douches séparées, y avait des cabines individuelles ou c'était collectives heu, collectives.

Jeanne: non t'avais des, ça fermait pas, mais t'avais des cloisons entre chaque douche, et une grande cloison. Tu rentrais d'un côté pour les hommes et d'un côté pour les femmes. Mais c'était bien séparé, t'avais un grand mur au milieu quoi.

C.P: d'accord. Mais quand vous, quand tu rentres tu vois tout le monde tout nu, non? C'est ça oui, ou non?

Jeanne: heu sûrement oui mais bon, c'est pas un truc qui, c'est pas un truc que j'ai relevé particulièrement. C'est pas... moi ça me gêne pas d't'façon hein. Ca m'a pas gêné hein.

C.P: t'es habituée depuis petite je suppose à aller dans la douche comme ça.

Jeanne: ben sûrement oui. Mais bon, t'as vu à la maison on se promène tous en slip heu. Bon pas à poil hein je dis pas à poil, mais bon on est tous en slip.

C.P: oui je sais, tous en slip ou en sort des toilettes, on se rembraille, on se rhabille en dehors des toilettes.

Jeanne: c'est un petit peu de famille quoi. [...] Après moi, tu fais du sport donc quand tu prends la douche, t'as pas de case hein, t'es obligé d'aller dans la douche tout le monde en même temps quoi. Enfin t'es obligé, tu vas pas prendre la douche, attendre que les autres sortent pour y aller toi, ça va déjà, ça la fout un peu mal quoi. Donc t'es obligé d'y aller en même temps que les autres quoi. Voilà. Mais... c'est pas, ça me gêne pas.

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

Si Jeanne présente l'absence de gêne à voir des corps nus, transpirants, au travail, comme une caractéristique familiale (« c'est un petit peu de famille quoi »), ce type de rapport au corps est particuliers aux milieux populaires auxquelles elle appartient.

À l'âge adulte, Jeanne a connu divers accidents du travail (chute en scooter, morsure par des chiens, bac de courrier tombé sur les pieds, mains ou pieds abîmés), en exerçant un métier

---

<sup>411</sup> MONIQUE PINÇON CHARLOT et MICHEL PINÇON, *Les ghettos du gotha. Au coeur de la grande bourgeoisie*, Seuil, 2007.

<sup>412</sup> LE WITA Béatrix, *Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2001.



qui demande de la force (factrice, tri, scooter lourd et difficile à manipuler à cause du poids du courrier, exposition aux intempéries).

Ces femmes de milieux populaires sont soumises à des logiques de socialisation, construisant une féminité semblant « masculine » lorsqu'elle est rapportée aux normes de genre de l'ensemble de la société. Toutefois, rapportées à leur position dans l'espace local, il apparaît que ces socialisations participent de la fabrication d'une féminité spécifique, comprenant des dispositions semblables à celles des hommes de milieux populaires, et à distance d'une féminité « classique » ou « bourgeoise » dans laquelle le travail de l'apparence et la protection du corps sont importants. Ainsi, elles se construisent à distance du modèle dominant de la féminité, et à distance des formes de masculinité dominante dans leur milieu et qui représentent pour elles un repoussoir (chapitre 4 et 5). Dans cet « entre-deux » va se construire le dégoût, ou l'absence de goût pour les modalités relationnelles dans le couple des hommes qu'elles ont rencontrés, ce qui les amène à préférer le rapport à l'amour et au couple qu'entretiennent les femmes de milieux populaires qu'elles rencontrent. Leur rapport au corps et au monde, façonné par leur classe sociale les conduit à préférer des façons d'être similaires aux leurs, c'est-à-dire possédées par des femmes, car elles s'éloignent des manières d'être des hommes.

Ainsi, si les socialisations de classes qui construisent leur rapport au corps, aux autres, aux féminités et masculinité ne sont pas suffisantes pour expliquer la construction des goûts pour les personnes de même sexe, elles constituent le terreau sur lequel vont se fixer d'autres préférences, relationnelles, de style de vie, de rapport au corps, au cours de leurs socialisations ultérieures.

### **3. Des effets des viols et des agressions sexuelles.**

Après avoir donné quelques éléments de ce qui se déroule et se construit comme goûts, et affinités électives, durant l'enfance des enquêté.e.s, il nous reste à exposer les événements socialisateurs que sont les agressions sexuelles et les viols que certain.e.s ont subi, avant l'entrée décidée dans une sexualité avec un ou une partenaire. En plus des événements qui vont être racontés et analysés ici, les mêmes ou d'autres enquêté.e.s ont connu d'autres formes de violence dans leurs relations sexuelles qu'ils ou elles n'étiquettent pas comme des viols ou des agressions sexuelles et auxquelles ils n'accordent pas de statut d'exceptionnalité et ne les racontent pas comme des moments marquants ayant eu des conséquences sur leur parcours. Ces événements seront analysés dans les chapitres suivants, parce qu'ils ne sont pas décrits comme ayant la même teneur que ceux qui vont suivre et parce qu'ils se produisent après l'entrée dans

la sexualité. En s'inscrivant à des moments plus tardifs de la trajectoire des enquêté.e.s leurs effets socialisateurs nous semblent être à différencier dans l'analyse.

Les enquêtés et enquêtées n'utilisent pas toujours les termes de viol et d'agression sexuelle pour qualifier les gestes que des personnes ont eus sur leur corps, leur sexe, ou les ont amenés à faire sur le corps d'une autre personne (c'est une des raisons pour lesquelles j'ai choisi de laisser de longs extraits d'entretien des enquêtés racontant ces événements). Quelle que soit la qualification employée, les enquêtés racontent ces événements comme étant à part et ayant une résonance particulière pour elles et eux.

Un glissement interprétatif rapide, facile à faire, et psychologisant, consisterait à considérer que ces événements à caractère sexuel non voulus par les enquêté.e.s expliquent qu'ils et elles se sont dirigés vers une sexualité qui n'est pas la norme dans la société à laquelle ils appartiennent. Cependant, ils prennent place au sein d'une trajectoire, sur des socialisations passées et sont retravaillé par des socialisations qui arrivent après. Ainsi, il semble convenir de les interpréter et d'analyser leurs effets socialisateurs au regard de l'ensemble des trajectoires connues.

En fonction des propriétés sociales, des trajectoires différenciées, des effets des socialisations primaires, les événements à caractère sexuel non souhaités produisent des effets socialisateurs différenciés, sur les goûts pour des pratiques sexuelles, des rapports au corps, aux autres, au sentiment amoureux.

Laura (« grandes écoles », doctorat physique, professeure physique/chimie en collège/lycée) fait partie des enquêtées à la socialisation genrée qui ne la distingue par des filles hétérosexuelles. Elle raconte deux événements qu'elle reconnaît comme des attouchements sexuels, le premier à l'âge de 9, 10 ans et le second lorsqu'elle était scolarisée en classe de quatrième :

Laura : [...] quand j'étais p'tite il m'est arrivé des choses avec des... Ben des garçons [gêne] voilà. Et heu c'est allé qu'à l'attouchement, mais heu, en fait heu, j'étais p'tite, j'avais quel âge ? Ca m'est arrivé deux fois ? Heu une fois j'étais, alors à Cherbourg en primaire. Avec un des amis de la, 'fin un de la, disons que quand j'habitais à Cherbourg, mes parents fréquentaient des gendarmes donc y avait la grande caserne des gendarmes. Donc ils connaissaient toute la bande et tout, c'était le gros groupe d'amis de Cherbourg. Et ben parmi ce groupe d'amis y avait un vieux bonhomme heu. Et ben voilà, un jour heu. Ben i m'a touché quoi. Et moi sur le coup. Ben moi j'étais p'tite heu.

C.P : t'avais quel âge ?

Laura : j'avais heu, j'avais quel âge ? Heu... j'étais en primaire, je devais avoir entre sept et neuf j'dirai. Je...

C.P : Est-ce que tu serais d'accord pour me raconter ce qu'il t'a fait ?

Laura : ouais, ouais. C'était très particulier. Moi maintenant c'en est fini tout ça, j'en ai parlé à mes parents heu, moi je, je j'ai plus trop de souci à en parler. Et donc en fait c'était heu, ben chez un des amis, y avait la bande et tout et c'était heu, on était assis, à la table, on n'était pas que tous les deux,

'fin c'était très bizarre parce que il m'avait mise sur ses genoux, moi j'étais en jupe avec des collants. Et donc voilà, donc j'étais sur ses genoux et sous la table ben lui il allait fouiller quoi. Et moi j'étais tétanisée ! J'fais quoi, est-ce que, sur le coup t'as honte, tu t'dis qu'est-ce qui fait, qu'est-ce que je dois faire parce que, ben je l'aimais bien, j'veux dire c'était un ami de la famille j'veux dire c'était pas un ennemi pour moi. Du coup j'ai attendu qu'il se passe quelque chose dans ma tête parce que sur l'coup il s'passait rien. Enfin c'était trois p'tits points dans ma tête. Et puis au bout d'un moment j'ai fait bon ben j'vais aller jouer et j'ai rien dit. Ça s'est passé qu'une fois parce qu'après du coup je savais qu'il fallait pas que je m'approche de lui.

C.P : ce moment il a duré longtemps ou pas ?

Laura : je sais pas, j'pourrai pas t'dire mais pour moi oui [rire]. Pour moi ouais, ouais, ouais. Parce que en plus, en fait c'était progressif, au début c'était la cuisse, au-dessus du collant heu, puis il a remonté l'entre-jambe au-dessus du collant pendant un certain moment. Après c'était heu sous le collant sur la culotte pendant un moment et puis après c'est allé sous la culotte quoi. Donc heu... et puis à un moment où j'ai réagi et puis j'suis partie. Et quand je l'ai du coup je le revoyais ce gars, mais je faisais en sorte de....

C.P : de jamais t'approcher de lui.

Laura : voilà. A un moment j'me souviens, il m'a dit bonjour, il a voulu me dire bonjour et là j'me suis braquée j'ai mis mes bras en croix j'me souviens, pour pas que ses mains se baladent quoi. Et je me suis barrée. Et j'ai jamais fait ressentir quoi que ce soit heu non, à qui que ce soit en fait. Donc voilà c'est pas quelque chose qui a duré des mois des années comme d'autres gens tu vois, 'fin c'est, mais bon c'est...

C.P : oui, c'est pas pour ça que c'est pas important. Le but après c'est pas de mesurer qui a été plus que l'autre. Ca enlève rien à la violence heu.

Laura : oui. Et puis heu... bon ben à l'époque ça m'a perturbé plus que ça. C'était bizarre de faire ça. Mais bon j'avais pas de sexualité, j'étais p'tite heu. Voilà, j'avais pas compris. Et la deuxième fois qu'il m'est arrivé quelque chose comme ça. J'étais en quatrième. Là j'habitais en Seine et Marne et c'était un ami d'enfance heu... en fait ben mes parents depuis qu'on est tout p'tits avaient leurs meilleurs amis, depuis qu'on était tout p'tit, qu'avaient des enfants. Un de l'âge de mon grand frère, et une de qui avait le même âge que moi. C'était ma meilleure amie, lui c'était son meilleur pote heu, enfin, c'était comme des cousins quoi. D'ailleurs la maman de eux c'est la marraine de mon p'tit frère, donc c'est comme de la famille quoi. Mais après comme on habitait en Seine et Marne on s'voyait moins quoi. Mais ils étaient venus en vacances, les deux enfants. Et heu... et donc moi je dormais avec la, la p'tite sœur, et mon frère heu, enfin le gars il dormait dans la chambre de mon frère. Et moi, donc ma chambre elle était heu, j'avais un lit mezzanine et c'est sa sœur qui dormait contre le mur et moi qui dormais contre le vide. Et heu une nuit ben je dors, et je sens que y a quelque chose sur moi, mais j'étais pas encore réveillée t'sais c'est comme si i s'passait quelque chose dans ton rêve mais en fait ça s'passe en vrai. Et du coup heu... je sentais quelque chose sur mes fesses. J'étais sur le ventre. Et j'étais Chloé pourquoi tu fais ça ? et c'était dans mon rêve et, ou même je, je pense pas que j'ai pas rêvé, mais pourquoi Chloé elle fait ça, mais est-ce que je suis en train de rêver ou pas ? Et du coup heu, je, je je crois que ça, c'était bizarre et à un moment j'ai réalisé que non, Chloé elle allait pas me toucher les fesses quoi c'était... Non, c'était pas possible. Et en fait heu, j'ai, j'ai dû entrouvrir les yeux, sauf que on était dans le noir donc heu, enfin en tous cas il a pas vu que je m'étais réveillée. Et j'ai compris qu'en fait il avait pris un tabouret et qu'il était sur le tabouret et heu ben qu'il était en train de me toucher. Et heu, du coup, ben pareil, tétanisée, trois petits points, qu'est-ce que j'fais heu, y a sa sœur à côté, c'est horrible c'qu'i fait, 'fin c'est juste affreux quoi. Ca aurait pu être sa sœur. Comment il savait que c'était moi qui étais au bord du lit et pas sa sœur ? 'fin, voilà. Du coup ben au bout d'un moment j'ai bougé. Genre hey ! Je bouge ! Et il est parti. Et le lendemain j'ai fait comme si de rien était, parce que... le lendemain matin je me suis réveillée en me demandant si j'avais rêvé ou pas. Je sais pas si c'était réel ou pas. Donc j'ai, j'ai rien dit. Et oui alors. Avant que je continue. Quand j'étais plus p'tite, quand on habitait proche et qu'on les voyait tous les week-end, je me souviens qu'y avait une nuit où j'dormais, on dormait dans un lit superposé, lui en dessus, moi en d'ssous. Et heu, bon après ça c'était des questions de nos âges parce qu'on était p'tit, on parlait de bisous, de machin heu... on sait pas c'que c'est, on découvre et tout machin. Et il m'avait demandé heu, ça te ferait quoi si je te demandais de faire un bisou et tout ? J'avais dit ben non, 'fin voilà. Et heu, je me souviens que dans la nuit je m'étais réveillée et il était en train de me faire un bisou dégueulasse sur la, enfin voilà [rire]. Ca à la limite c'est bizarre de faire

ça. Mais heu, à l'époque heu, ça paraît... c'est juste un bisou il voulait savoir ce que c'était, voilà, c'est pas grave. Et bon, c'est allé plus loin par la suite quand j'étais en quatrième quoi. Du coup, 'fin.. après j'ai fait, quand il m'a touché j'ai fait le rapprochement après avec cet épisode. Et en fait le lendemain du coup, la nuit, et ben il est revenu, et là par contre j'étais sur le dos. Donc il a touché un peu plus que des fesses quoi. Il a, il a touché mes seins, et il a commencé à mettre sa main dans ma culotte et là j'ai bougé. Et j'ai bougé et heu, et le lendemain je lui ai fait le regard le plus noir du monde je pense, et là il a directement compris que heu, ben que je savais quoi.

(« Grande école », doctorat de physique, professeure physique chimie en collège et lycée)

Ces événements produisent différents effets sur Laura. Elle explique d'abord que durant son enfance et adolescence elle ne regardait pas les filles et était amoureuse des garçons. Pendant plusieurs années, elle ne rapporte ces événements à personne, si ce n'est à des amies du même âge très proche d'elle. En classe de seconde et première, elle réfléchit et s'interroge de plus en plus sur ces événements :

Laura : c'est en seconde première ça a commencé à me perturber ces histoires heu, parce que ben voilà tu grandis, tu comprends vraiment que ce qu'on t'a fait c'est pas bien. Heu... puis heu tu... ouais tu, je le vivais mal. Je le vivais mal. J'ai commencé à le vivre vraiment mal en première, vraiment ça j'y pensais souvent, heu. Je, je... je sais pas si j'avais honte ou quoi, mais heu...

C.P : tu te sentais pas bien dans ton corps ?

Laura : non, ben non, et puis heu, surtout que, ben le lycée c'est quand tu commences à avoir des amoureux normalement, ou des amoureuses, j'en sais rien. Mais moi mes copines elles commençaient à avoir leurs premiers copains et tout, et moi je, j'arrivais pas à avoir quelqu'un heu.

(« Grande école », doctorat de physique, professeure physique chimie en collège et lycée)

Laura explique qu'elle craint que son entourage pense qu'elle préfère les femmes à cause des attouchements sexuels qu'elle a subis. Ces attouchements ne suffisent pas en eux-mêmes à déterminer ses préférences amoureuses et sexuelles. Comme pour les autres enquêtés.e.s, ils s'insèrent dans une trajectoire et travaillent les socialisations primaires, mais sont aussi travaillés par les socialisations secondaires. Dans le cas de Laura, les effets de ces événements consistent à travailler les modalités d'entrée dans les relations amoureuses et les proximités physiques qui peuvent s'en suivre, avec les garçons, ainsi que son rapport au corps. Elle s'inquiète des proximités physiques qu'elle pourrait avoir avec les garçons et alors qu'elle est amoureuse de certains d'entre eux, elle évite au début de lycée, de se mettre en couple. À la fin de la terminale, elle se rapproche physiquement du garçon dont elle est extrêmement amoureuse, mais se dit qu'elle n'a pas envie de former de couple avec lui. Parallèlement à ses interrogations sur ses rapports aux garçons, bien intégrée dans les sociabilités lycéennes, elle participe à des soirées durant lesquelles ses amies et elles jouent à s'embrasser. Elle explique qu'elle aimait bien cela, et interprète ces pratiques et ses goûts comme signe de ses préférences pour les femmes :

Laura : alors, en fait ça me gêne maintenant, j'ai peur qu'on me demande si c'est à cause de ça que je suis lesbienne ou pas et j'ai juste envie de dire non. Pour moi c'est complètement indépendant,

mais heu... j'ai quand même peur des garçons. Enfin à l'époque en tous cas. Et je, c'est sûrement lié tu vois. Mais j'ai pas envie qu'on pense que j'ai peur des garçons heu.

C.P : ouais, et que par défaut, ou par dépit, parce que t'aurais peur et du coup t'irais vers les filles.

Laura : hum, hum. Je considère que je suis lesbienne indépendamment de ces histoires complètement quoi. Et ouais donc en fait les garçons c'était compliqué à l'époque parce que... parce que heu, des fois ouais il pouvait y en avoir qui me plaisaient, heu... mais je les fuyais tout le temps. Si y avait des, si moi je plaisais à des garçons ils pouvaient être très mignons, très sympas et tout, impossible. Je, je, j'avais trop peur. Pas peur qu'ils m'fassent du mal, mais peur d'être avec quelqu'un en fait. Peur d'être avec quelqu'un j'pense. J'pourrai pas parler de filles à cette époque-là parce que...

C.P : tu regardais pas encore les filles ?

Laura : Je sais pas ce qu'il se serait passé si j'avais eu l'occasion d'être avec une fille, en fait. Même si je te disais qu'à l'époque j'aimais bien embrasser mes copines et tout mais, pour le coup...

C.P : tu penses que tu aurais pu avoir un malaise physique [avec les filles] ?

Laura : ben moins, moins qu'avec un garçon. Ben je pense, si. Ouais... parce que en terminale j'avais un moment heu... ouais j'aimais bien faire des bisous à mes copines et des fois je me suis demandé d'aller plus loin ou pas mais ça s'est pas présenté donc heu, voilà. Si ça c'était présenté, je sais pas si j'aurais. Je peux pas répondre à cette question en fait. Donc heu voilà. Mais en tous cas les garçons c'était pas possible quoi 'fin. Pourtant, par contre en terminale j'étais tombée amoureuse d'un garçon heu, très fort et heu... heu... bon il, ça se trouve qu'il s'est rien passé parce qu'il avait une copine et tout, mais heu... mais, si il s'est passé des choses ! Mais si, si. Heu... à la fin de l'année de terminale quand il avait rompu avec sa copine et que là c'était plus heu, touche pipi, mais voilà. Mais je me voyais pas... Finalement je l'avais aimé ce garçon mais je, je me voyais pas être avec lui quoi, c'était pas possible !

C.P : mais du coup vous avez eu, 'fin tu dis touche pipi, c'est...

Laura : [rire] ouais à un moment on a dormi dans le même lit et on s'est touché le corps quoi, mais on s'est pas donné du plaisir. Je veux dire on n'a pas fait l'amour.

C.P : tu veux dire vous vous êtes pas masturbé ou c'était pas au point de vous faire jouir ?

Laura : ben je, je l'ai touché, enfin voilà et il m'a touché aussi, mais on s'est pas... non, c'était pas un geste de masturbation quoi. Heu... et qu'est-ce que j'disais ?

C.P : que t'avais pas du tout envie d'être avec lui. C'était sur quel point ?

Laura : ben c'était à un point que y avait un gros malaise en moi quoi, enfin c'était, c'était pas possible. J'avais trop peur, j'avais... je me sentais pas à l'aise, je me sentais... c'était... pas vivable en fait. Je pouvais pas être bien quoi.

C.P : d'accord. C'était à cause de quoi que tu pouvais pas être bien ? Enfin tu l'as identifié ?

Laura : non, mais j'pense que c'était parce que à l'époque je me rendais pas compte que... que c'était pas pour moi les garçons [rires]. J'en sais rien tu vois mais... Je sais pas. Je... j'pense que ouais c'était pas pour moi quoi. Je sais qu'aujourd'hui si j'devais heu... enfin je sais pas, si peut-être un garçon pourrait me plaire, j'en sais rien, mais j'pense pas que je pourrai être avec un garçon quoi, j'pense que ça serait pareil aujourd'hui quoi. Avec un garçon. Donc voilà. Et donc heu, tout ça pour dire, que... que, je sais pas si c'est lié à ce qui m'est arrivé en fait. Je, je, j'en sais rien. J'en sais rien. Je suis pas allée voir de psy, je voilà. J'ai pas besoin de le savoir en fait.

(« Grande école », doctorat de physique, professeure physique chimie en collège et lycée)

Les effets socialisateurs des attouchements sexuels sur Laura, cumulé à son gout pour embrasser des filles alors qu'elle devient amoureuse de garçons ne suffisent pas à comprendre la construction de ses goûts pour les personnes de même sexe. En effet, cela crée des conditions

particulières dont les effets ne peuvent s'appréhender complètement qu'au regard des modalités d'apprentissage de la sexualité et des relations de couple (étudiées dans le chapitre 8).

Carole mobilise l'évènement où il lui a été imposé des pratiques sexuelles comme explicateur de ses préférences sexuelles envers les femmes et son absence de gout pour les relations amoureuses et sexuelles avec les hommes, dès le début de la série d'entretien. Un homme de son voisinage suivait les enfants, dont Carole âgée à l'époque d'une dizaine d'années, et leur a fait pratiquer des attouchements sur son sexe :

Carole : l'appartement y avait une cave. J'étais pas la seule hein fille. Et on allait chercher nos vélos, y avait une cave commune. Et le voisin à chaque fois y allait, et si tu veux, il nous faisait toucher son sexe. Il nous touchait à nous, il nous faisait toucher son sexe. Y avait jamais eu de pénétration. Donc heu, et un jour je me suis révoltée. Je suis allée le dire à mes parents. Voilà. Il a jamais eu de, je trouvais ça pas normal. Et moi-même s'il me menaçait, j'en avais, mais marre. Mes parents ils me demandaient pourquoi j'allais plus à la cave, chercher le vélo, tout. Donc j'en parle à mes parents. Je suis allée leur dire. Sans pénétration. A dix ans je savais ce que c'était le sexe de l'homme. J'ai beaucoup de, il m'obligeait pas à faire de fellation, juste à le caresser pour qu'il prenne son plaisir à lui quoi, voilà. [Inaudible] et c'est pour ça qu'après bon heu, pas parce que j'étais attirée par les mecs. A l'âge de 18 ans je sortais avec des hand-balleurs et tout, mais c'est vrai que l'acte sexuel à un moment donné j'avais eu du mal quoi. Et après ça me plaisait pas. Peut-être dedans y a eu un blocage.

(Terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir)

Carole commence sa vie amoureuse et sexuelle avec des hommes. Et nous verrons que si elle n'aime pas l'acte sexuel avec les garçons qu'elle rencontre ce n'est pas seulement lié aux évènements de son enfance qu'elle rapporte. S'ils participent à construire des réticences ou des dégouts pour des hommes, ils ne suffisent pas à la fabrication de goûts amoureux et sexuels pour les femmes.

Julie raconte que lorsqu'elle avait un peu moins de treize ans elle a « été embarquée dans la rue », de manière « complètement contrainte », par un homme inconnu, qui en la voyant lui a dit qu'elle ressemblait à un garçon et qu'il « allait lui montrer ce que c'est une fille ». En entretien, elle ne détaille pas l'ensemble des pratiques imposées par cet homme et je ne lui demande pas de le faire (elle a la voix qui tremble, fume en regardant par la fenêtre, caresse son chat, commence à trembler des mains) et la laisse raconter en intervenant le moins possible. Durant la série d'entretiens, elle abordera cet évènement, qui selon la juridiction est qualifiable de viol, deux fois, aux moments des questions sur la façon dont elle s'est rendu compte qu'elle préférerait les filles aux garçons, et celles qui concernent les goûts et dégouts pour les pratiques sexuelles.

Julie explique qu'il lui a fallu « un certain temps » pour s'engager dans une relation avec une femme, non pas parce qu'elle avait « des problèmes avec l'homosexualité. Ca ça m'a jamais posé d problèmes. C'était plus que, en fait à partir du moment où j'me suis dit que j'pourrai

éventuellement être intéressée par les filles, j'voulais être sûre de régler plus ou moins tous mes problèmes avec les mecs ». Puis elle raconte :

Julie: La fois où je me suis fait dépuc'ler, j'avais un peu moins d'treize ans et j'ai été embarquée dans la rue. Donc heu, j'voulais régler ça avec les mecs avant de tester les filles pour pas prendre la voie de facilité.

C.P: heu t'étais heu, t'avais été contrainte ou heu?

Julie: oui, complètement contrainte heu. Voilà. Donc heu... j'ai mis beaucoup d'temps à régler ce problème-là, je voulais être sûre de pas passer à côté de quelque chose, de pas prendre ouais, le chemin facile on va dire.

C.P: ouais.

Julie: pour moi ça posait pas d'problème vis-à-vis de moi-même heu, l'homosexualité, donc heu. La première fois où j'me suis dit, "tiens, peut-être que", j'devais avoir 15, 16 ans. Heu... Et je heu... et ouais, après la première fois que j'ai testé avec une fille vraiment, ça a, c'était un peu bizarre, mais c'était en avril heu... 2012 du coup, voilà. Donc heu...

C.P: d'accord.

Julie: la première fille avec qui j'suis sortie heu, c'est celle avec qui j'suis main'ant. Mais après, ouais, moi, j'ai pas eu d'problème de m'dire je suis homosexuelle.

(« Grande école », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée)

Lors du second entretien, qui comporte les questions sur les pratiques sexuelles qu'elle aime faire, ne pas faire, qu'elle aimerait faire, n'aimerait jamais faire, Julie explique, parmi d'autres pratiques, qu'elle ne pratique pas la sodomie car « c'est... ce qu'on m'a fait » :

C.P : y a d'autres trucs après, ou par exemple y a des pratiques que t'as jamais voulu faire parce que tu t'es dit, ça c'est pas possible ?

Julie : heu, ben j'suis assez tradi donc heu. Si on omet le fait que je suis avec une fille [rire]. Je suis assez tradi donc heu, y a plein de choses qui... tout ce qui est situation en public ça je sais que c'est pas du tout... enfin que c'est pas possible. Y a la sodomie, c'est pas possible.

C.P : pour quelles raisons du coup à chaque fois ?

Julie : heu... j'pense que en public c'est plus parce que... [Silence] j'sais pas, j'pense que c'est le fait que j'sois pas toujours à l'aise avec ça et tout ça.

C.P : tu veux dire avec la sexualité ou avec ton corps ?

Julie : avec la sexualité. Mon corps ça va, je me suis retrouvée dans des soirées à moitié à poil, 'fin. J'ai pas de problème avec mon corps en fait [elle fait caresse et joue avec le chat et ne me regarde plus lorsqu'elle parle]. C'est plus la sexualité, l'acte sexuel qui me... enfin j'sais pas, pour moi c'est... ça a pas à être en public. Moi ça, enfin l'idée me met mal à l'aise et ne crée pas du tout d'excitation et voilà.

C.P : ouais. Et la sodomie pour quelles raisons ?

Julie : ça parce que du coup c'est... ce qu'on m'a fait. Et je, 'fin ça me fait trop peur et j'ai pas envie d'essayer, je sais que c'est pas nécessaire et...

(« Grande école », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée)

Le rapport sexuel qui a été imposé à Julie lorsqu'elle avait douze ans, est une expérience socialisatrice qui se fixe sur des rapports aux corps, aux hommes et aux femmes déjà construits,

mais qui les retravaille et les infléchit. Ce rapport sexuel ne semble pas avoir d'effet sur ses goûts pour des pratiques culturelles, des loisirs, et ses goûts pour des manières d'être et de faire ; par ailleurs elle continue d'apprécier la compagnie amicale des hommes et des femmes. Julie raconte qu'il n'en a pas découlé la fabrication d'un rapport honteux à son corps et à la nudité, mais qu'elle n'est pas à l'aise et ne souhaite pas effectuer certaines des pratiques sexuelles qui lui ont été imposées. Elle commence sa vie amoureuse et sexuelle avec des garçons, soit en étant en couple, soit en étant la maîtresse d'hommes qu'elle rencontre dans la « grande école » au sein de laquelle elle poursuit ses études supérieures. Comme nous le verrons en détail dans le chapitre 8, après s'être rendu compte qu'elle n'est pas dégoutée, mais n'apprécie pas beaucoup les relations amoureuses et sexuelles avec les hommes (elle raconte qu'elle s'ennuie pendant les relations sexuelles, pense à d'autres choses comme ses courses à faire, que les relations sexuelles ne sont pas désagréables, mais pas épanouissantes non plus), elle commence plus sérieusement à penser à entamer des relations avec des femmes. Elle rencontre alors Mathilde, seule femme avec qui elle est sortie, dont elle tombe amoureuse. Au bout de quelques mois, elles emménagent ensemble, et après quelques années se marient.

### **Conclusion**

Un des problèmes théoriques et méthodologiques de cette recherche, pour appréhender les processus de socialisation qui construisent les goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe, résidait dans la réponse à deux questions : où commence l'homosexualité dans la vie des individus ? Dans quels contextes sociaux de l'existence faut-il regarder pour appréhender sociologiquement la construction des goûts amoureux et sexuels ?

Rappelons alors que du point de vue de notre discipline, l'homosexualité, comme l'hétérosexualité, est une catégorie sociohistorique, un ensemble de représentations, mais aussi de pratiques, et des goûts dans le domaine de la sexualité et des sentiments. Autrement dit, l'homosexualité est constituée dans la pratique, au sein des individus, d'un ensemble de dispositions à aimer des types de caractéristiques chez des individus socialement situés, des formes de corps, des pratiques, etc. L'absence d'unicité dans les goûts et pratiques, que recouvre la catégorie « homosexualité », nous permet d'avancer qu'il n'existe pas une disposition à l'homosexualité, ou à l'hétérosexualité, mais que c'est un ensemble de dispositions, constitué de dispositions à aimer – goûts pour des manières d'être, de faire, de se tenir, de penser – qui permet la construction de ces autres dispositions à aimer que sont les goûts et attirances pour les personnes de même sexe que soi.



Nous avons vu que d'un point de vue sociologique, il est très discutable de considérer que les enfants « sont » homosexuels. Les goûts pour des individus, des manières d'être et de faire, fabriqués durant les socialisations primaires dessinent avant tout des affinités de classe et des affinités de sexe non exclusives pour les enquêtés socialisés dans des entre soi masculins ou féminins. Ils vont orienter les jugements sur les individus et les choix des partenaires amoureux et sexuels étudiés dans les chapitres 4 et 5 ; même si à ce stade de l'analyse nous ne voyons pas encore clairement comment se construisent les affinités pour les personnes de même sexe ou de sexe opposé. À l'issue de ce chapitre nous avons donc vu la construction d'un patrimoine de dispositions qui a produit les formes de masculinité et féminité, ainsi que des goûts pour des manières d'être de se tenir, de penser, des pratiques culturelles, des rapports au corps.

Au cours des socialisations primaires, avant le commencement de la vie sexuelle avec un partenaire, différents contextes socialisateurs rendent possible la construction des affinités de classe et parfois de sexe.

Au sein des entre soi masculins les garçons enquêtés apprennent à ne pas s'intéresser aux femmes et à trouver agréable la compagnie des hommes sans pour autant chercher à avoir des relations amoureuses ou sexuelles. Ils ont tendance à se désintéresser totalement des relations affectives, n'apprenant pas un intérêt pour les relations amoureuses, et ce quel que soit le sexe des personnes. Dans ces entre soi ils partagent des goûts culturels similaires.

Les filles concernées par la fréquentation d'entre soi féminins vont apprendre à regarder les filles et les femmes, commencer à les admirer, les imiter, désirer et apprécier leur compagnie ; elles peuvent également devenir amoureuses de garçons<sup>413</sup>.

Dans ces entre soi masculins et féminins, les enquêtés se réapproprient les contextes sociaux et relationnels hétérosexuels et apprennent à aimer les activités, façon d'être et de faire de personnes de même sexe et de même classe sociale qu'eux.

À ces socialisations se combinent celles qui se déroulent dans les configurations familiales. Au sein des fratries on constate pour certain.e.s enquêté.e.s, une socialisation genrée où les enquêtées apprennent des goûts et des activités qui sont codées socialement comme étant réservée à l'autre sexe. L'absence de binarité va avoir des effets sur leur rapport aux autres et au monde, et leur faire assez peu aimer les activités, pratiques codées comme appartenant au même sexe qu'eux ou elles.

---

<sup>413</sup> Ce sont dans ces cas-là que les goûts pour les femmes vont s'incorporer de manière plus forte, sans coexistence ou avec peu de coexistence pour les personnes de même sexe (chapitre 8).

Les socialisations genrées que connaissent les enquêtées ne sont pas des conditions nécessaires ou suffisantes à la construction de goûts pour les personnes de même sexe que soi. Le fait d'être « efféminé » pour un garçon, ou « masculine » pour une femme, sont des formes de masculinité et féminité, parmi d'autres, qui n'explique en elle-même pas grand-chose de la construction des goûts pour les personnes de même sexe. Néanmoins, elles ouvrent un espace de possibilité pour que les hommes et les femmes s'intéressent à des individus des deux sexes.

Si les affinités de sexe ne se dessinent pas clairement à ce stade de l'analyse, nous ne pouvons pas dire que tout est flou en ce qui concerne les préférences pour un sexe ou un autre, dans le sens où certains enquêtés semblent préférer la compagnie amicale des personnes du même sexe. Cependant, les dispositions à aimer mises en exergue ne deviennent des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe que par la fabrication d'autres dispositions, dans les contextes socialisateurs et dans les socialisations secondaires qu'ont connu les enquêtés et qui seront analysés dans les chapitres suivants. Ainsi, dans l'enfance, rien ne semble joué concernant les préférences amoureuses et sexuelles, et il est impossible d'affirmer que les dispositions à aimer des enquêtés analysées dans ce chapitre permettent la construction des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe.

L'ensemble des dispositions dont sont dotés les enquêtés, et qui font qu'ils et elles préfèrent les personnes de même sexe, au moment des entretiens, ne se construisent pas toutes dans l'enfance, notamment parce que ce n'est pas à cet âge de la vie qu'il est socialement accepté et que se déroulent des relations amoureuses et sexuelles. Or pour avoir des préférences amoureuses et sexuelles pour les personnes de même sexe ou du sexe opposé il faut, au moins, apprendre à pratiquer et à aimer la sexualité et de tels apprentissages n'ont pas lieu dans l'enfance.

Qu'est-ce qui se construit alors ensuite, après l'enfance et qui permet l'acquisition de dispositions permettant la construction de goût pour les personnes de même sexe, et comment cela est-il possible ?

L'enjeu est donc de comprendre la constitution du patrimoine dispositionnel des individus aussi bien dans le temps que dans sa teneur pour comprendre la construction des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe. C'est dans les travaux sur la socialisation que nous trouvons les ressources et outils pour parvenir à cela. Cependant ils contiennent des implicites sur la socialisation en ce qui concerne l'articulation des socialisations primaires et secondaires, qui se font jour dans les différences entre les travaux de Bernard Lahire et Muriel Darmon.

Bernard Lahire a très peu travaillé sur les socialisations secondaires. Lorsqu'il travaille sur des individus adultes c'est notamment pour discuter l'utilisation du concept d'*habitus*, en conservant le raisonnement dispositionnaliste de fond. Cela lui permet de revenir sur le mythe de l'intériorité et d'unicité des individus, de proposer une théorie de l'action et de l'acteur, et de montrer comment les dispositions des individus sont mises en action ou en veille selon les contextes d'action<sup>414</sup>.

Muriel Darmon a de son côté davantage travaillé sur les socialisations secondaires, notamment en s'intéressant aux façons dont les institutions façonnent les individus. Sa proximité avec les travaux interactionnistes l'amène à moins parler des dispositions.

Entre les travaux théoriques des deux sociologues, il y a des implicites que les chapitres suivants tenteront de lever. Le « stock de dispositions » pensé par Bernard Lahire, parce qu'il se penche sur la mise en veille et en action des dispositions, ne dit pas grand-chose des modalités de fabrication de ce stock, de ses conditions de transformations, de conversion ou de renforcement. Comment de nouvelles dispositions sont construites ? Certaines, par manque d'activation, peuvent-elles disparaître ou il n'existe que des effets d'hystérésis des dispositions<sup>415</sup> ? Dans ses travaux, Muriel Darmon montre beaucoup plus des étapes de transformations des individus ou de renforcement des socialisations, et dit assez peu des choses sur la question des dispositions.

Dans le cas du présent travail de recherche pour comprendre les modalités de construction des goûts pour les personnes de même sexe, il est nécessaire de garder en tête que les individus n'incorporent pas que des goûts et dégoûts, mais qu'il y a des caractéristiques, pratiques, qu'ils n'ont pas appris à aimer ou n'ont pas appris à détester. Ainsi, une disposition à aimer quelque chose ne signifie pas qu'elle s'accompagne de son négatif, qui serait une disposition à détester ce qui apparaîtrait comme le contraire. Ainsi, c'est entre les goûts et dégoûts, dans ce qui n'a pas été objet d'attrait ou de détestation, que peuvent s'opérer les socialisations de transformation, de renforcement et de conversion, dépendantes des contextes sociaux que traversent les individus.

C'est à ces questions que les chapitres 7 et 8 sont consacrés. Nous y verrons les contextes socialisateurs qui fabriquent, renforcent ou transforment les goûts amoureux et sexuels pour les personnes du même de sexe que soi et du sexe opposé. Nous analyserons également comment les dispositions à aimer construites dans l'enfance sont retravaillées par les socialisations

---

<sup>414</sup> LAHIRE, Bernard, *L'homme pluriel*, op. cit. ; LAHIRE, Bernard, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Armand Colin, 2005 ; LAHIRE, Bernard, *Monde pluriel*, Seuil, 2012.

<sup>415</sup> PIERRE BOURDIEU, *Le sens pratique*, Minuit, 1980.

secondaires, ce qu'elles produisent, en termes d'effet sur la force d'incorporation des goûts, et étudierons comment certains individus ont exclusivement des goûts pour les personnes de même sexe, quand d'autres ont des goûts pour les personnes du sexe opposé qui coexistent avec des goûts pour les personnes de même sexe. De plus après avoir analysé la construction d'attirance élective où il y a encore peu de socialisation par corps à l'amour, nous verrons comme l'apprentissage des goûts sexuels et une socialisation corporelle ; car comme le rappelle Michel Bozon, « la sexualité humaine implique nécessairement la coordination d'une activité mentale, d'une interaction sociale et d'une activité corporelle, qui doivent toutes trois être apprises »<sup>416</sup>.

---

<sup>416</sup> BOZON Michel, *Sociologie de la sexualité*, op.cit., p.7



## **CHAPITRE 7 : DES SOCIALISATIONS DE RENFORCEMENT : LES CAS D'INCORPORATION DES GOUTS PRESQUE EXCLUSIFS POUR LES PERSONNES DE MEME SEXE.**

Lorsque nous appréhendons de manière globale la population d'enquête, selon les préférences sexuelles, nous pouvons la scinder en deux, avec d'une part ceux qui au moment des entretiens déclarent avoir des goûts amoureux et sexuels uniquement pour les personnes de même sexe ; d'autre part celles qui, au moment de l'enquête, déclarent préférer les personnes de même sexe qu'elles, ont eu des relations sexuelles avec des personnes du sexe opposé et du même sexe. Cette distinction recouvre une différence dans le type de processus de socialisation que les enquêtées et enquêtés connaissent au cours de leur trajectoire, entre respectivement des processus de socialisation de renforcement des goûts pour les personnes de même, et des processus de transformation des goûts pour les personnes de l'autre sexe vers le même sexe.

Ce chapitre est consacré aux enquêté.e.s, qui au moment de l'enquête, ont des goûts exclusifs pour les personnes de même sexe et dont la trajectoire sociale est marquée par des processus de renforcement des dispositions à aimer les personnes de même sexe que soi. Ce sont en grande majorité des hommes et leurs trajectoires permettent d'interroger ce qui rend possibles les socialisations de renforcement. Ces cas sont les plus conformes à la proposition de Pierre Bourdieu : « le poids particulier des expériences primitives résulte en effet pour l'essentiel du fait que l'habitus tend à assurer sa propre constance et sa propre défense contre le changement à travers la sélection qu'il opère entre les informations nouvelles, en rejetant, en cas d'exposition fortuite ou forcée, les informations capables de mettre en question l'information accumulée et surtout en défavorisant l'exposition à de telles informations »<sup>417</sup>. Les enquêtés dont les socialisations secondaires et sexuelles sont analysées dans ce chapitre ont la particularité d'être dotés de dispositions à ne pas aimer et trouver sexualisable le corps des femmes, leur sexe, et parfois leurs façons d'être et de faire. Ainsi, contrairement à des enquêtées dont nous analyserons les cas dans le chapitre suivant qui ont des dispositions à aimer des propriétés que l'on peut trouver chez des hommes et des femmes, ou qui n'ont pas de dispositions à ne pas aimer des propriétés que l'on trouve chez les personnes de même sexe, les enquêtés dont il est question ici ont des dégoûts, des dispositions à ne pas aimer. Le fait qu'il existe des dispositions « négatives » à leurs goûts pour les hommes – c'est-à-dire des dégoûts pour les corps des femmes ou leurs manières d'être et de faire – rend possibles les socialisations

---

<sup>417</sup> PIERRE BOURDIEU, *Le sens pratique*, Minituit, 1980, p. 102.

de renforcement des goûts pour les personnes de même sexe. Ces dispositions « négatives » empêchent les socialisations de transformation dans le sens de la fabrication de goûts sexuels pour les personnes de l'autre sexe (mais, nous le verrons, pas les transformations de goût pour des pratiques sexuelles).

En outre, nous verrons que le patrimoine dispositionnel qui permet aux individus de devenir amoureux ou d'aimer avoir des relations sexuelles avec des personnes de même sexe est constitué de différents goûts qui se construisent dans le temps en assez long des trajectoires, avec des goûts qui ne se fabriquent pas au même moment et dans des contextes sociaux différents.

Pour les personnes interrogées, les contextes de familiarisation avec des discours sur la sexualité, puis ouvrant l'apprentissage de la pratique de la sexualité, sont rencontrés et traversés entre les âges de dix et dix-huit ans. On envisagera les moments de pratiques de la sexualité comme un cadre socialisateur au sein duquel les individus continuent et commencent à apprendre à aimer ou ne pas aimer des corps, des pratiques sexuelles, des modes de relation et de rapport à l'autre, des rapports à son corps et à celui des autres, portent des jugements sur les corps nus et sont eux-mêmes jugés. On montrera comment l'apprentissage de la sexualité relève de techniques du corps<sup>418</sup>. Nous analyserons également comment les goûts sexuels s'entrelacent ou non avec les goûts amoureux. Michel Bozon remarque que « la plupart des recherches en sciences sociales sur le thème [de la sexualité] laissent en fait de côté l'activité sexuelle proprement dite. Les pratiques physiques restant à l'arrière-plan, les analystes accordent souvent une place excessive aux représentations et aux aspects purement symboliques, ce qui déséquilibre l'interprétation de la sexualité humaine et rend difficile toute réflexion sur les liens entre le corporel, le social et le mental dans la sexualité »<sup>419</sup>. En nous intéressant aux socialisations corporelles durant la sexualité, par l'apprentissage d'usage du corps, de reconnaissance de sensation, d'apprentissage de goûts, mêlés aux représentations sur les corps, la sexualité, l'amour, nous tenterons de combler ce vide.

Par ailleurs, tout au long du chapitre, l'analyse vise à tenir deux points concomitants : celui de la construction des goûts amoureux et sexuels dans le cadre de la pratique de la sexualité, analysé comme moment socialisateur des dispositions à aimer les personnes de même sexe ; celui de la différenciation par la classe, le genre, les parcours, des logiques de socialisations qui construisent des types de goûts.

---

<sup>418</sup> MARCEL MAUSS, *Sociologie et anthropologie*, PUF, 1968.

<sup>419</sup> BOZON, Michel, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, p. 3-23, p.3.

Concernant les enquêtés, loin des rapports sexuels incluant une pénétration, la sexualité commence soit par des pratiques de masturbation<sup>420</sup>, dans lesquels des images et représentations de corps d'homme ou de garçon servent de support à leur excitation sexuelle, soit par des pratiques sexuelles avec un autre garçon, souvent du même âge. Ces pratiques sont cachées et ne sont pas racontées à l'entourage familial ou aux amis. Elles s'opèrent seul, en face de photos, d'images, de représentations mentales d'hommes plus ou moins dénudés, ou avec un ami que les enquêtés détaillent par corps, observent, avec lequel ils se familiarisent et qu'ils apprennent à trouver beau et dont la proximité physique paraît enviable et permettant une excitation sexuelle.

## **1. Les premières socialisations à la sexualisation de son corps et du corps des autres.**

### **1.1. Premières masturbations, apprendre à aimer se masturber en regardant des garçons.**

La pratique de la sexualité, alors qu'elle est souvent rapprochée du biologique, de la pulsion et de l'instinct, ne va pourtant pas de soi. L'entrée dans la sexualité et dans des pratiques corporelles qui ont pour but de produire des sensations physiques agréables s'opère par un apprentissage, marqué dans un premier temps par une transformation du rapport au corps. D'un corps d'enfant, les enquêtés se familiarisent avec les changements physiques amenés par la puberté, et commencent à apprendre les nouvelles pratiques qu'il est possible de réaliser et que leur âge permet d'effectuer. Par exemple, alors qu'il est scolarisé en troisième, Pierre (« grande école », master en biologie) apprend à reconnaître une érection. Devant la modification physiologique de son pénis, qui semble plus gros, dur, moins tombant qu'à l'habitude et avec une veine apparente, Pierre s'inquiète pensant qu'il a contracté une maladie. En montrant son pénis à sa mère et en lui rapportant ses inquiétudes quant à son état de santé, celle-ci valide la normalité de ce changement physique :

C.P : Et du coup la ... est-ce que tu te rappelles de la première fois justement, que t'as vu un pénis, ou pas ?

Pierre : Première fois que j'ai vu un pénis de ma vie ? Hormis le mien ?

C.P : Oui, ou même si le tien t'a intrigué à des moments ... Si t'as eu des réflexions particulières sur ton corps ...

---

<sup>420</sup> LHOMOND Brigitte, « Qu'est-ce qu'un rapport sexuel ? Remarques à propos des enquêtes sur les comportements sexuels », *Mots. Les langages du politique*, 1996, n°49, p. 106-115.



Pierre : La première fois, ben justement j'pense que c'est ça, j'crois que ça a vraiment été au moment où je commençais à développer des érections... Ou en tout cas, ça a commencé à me dire tilt... J'étais rentré de la plage, mais j'avais quel âge... j'sais pas... c'était avant le lycée, parce que j'étais pas encore là-bas... J'sais pas quel âge j'avais... Bref avant le lycée, ça devait être la troisième, un truc comme ça. On rentrait de la place, et... et genre j'étais sous la douche quoi. Et là j'me suis aperçu, tu sais quand on dit, le sel de mer ou genre ça a frotté un peu dans ton maillot, donc ta bite est un peu irritée, et là c'est genre, j'crois que c'est la première fois que j'ai genre fait attention à mon pénis en érection. En érection, tu sais tu as, genre, des genres de veines, dont une veine rouge un peu, et... ou c'était une veine ? J'sais même pas ce que c'est en fait... Faut que j'observe mon pénis plus souvent [rires]. [...] Non, c'est une veine, attends, c'est quoi, c'est l'truc là, oui, si, si c'est une veine, enfin je ... ou une artère ... j'sais pas, un truc [rires]. Ouais non, une veine, une artère ça serait plus... bon bref. Et du coup j'm'en souviens d'être allé voir, et j'me suis dit putain si ça se trouve j'ai eu un... parce que c'était rouge du coup si tu veux c'est pas un truc vert, mais j'me suis dit, c'est bizarre que ça soit rouge... rouge... pourquoi c'est rouge ? C'est moi le biologiste qui a un problème dans sa tête là... [...] Et euh... Et du coup comme j'avais un petit peu la bite irritée, j'me souviens être allé voir ma mère, et de lui dire, maman je crois que j'ai un problème avec mon pénis. Elle était là, bon qu'est-ce qui se passe ? Et j'lui ai montré c'truc, et elle était là, mais... non, tout va bien, c'est normal... [Rires]. [...]

C.P : Et du coup toi, après ce moment-là, où t'as eu... t'as eu un peu peur en fait ou... ?

Pierre : Du pénis, non, non. C'était juste genre j'me suis dit, qu'est-ce qui se passe avec ma bite, et bon tout va bien, c'est bon.

C.P : Et après il s'est passé quoi ? 'Fin t'as juste vu que tu avais une érection, mais c'était agréable... ? T'as regardé ce que c'était ou... ?

Pierre : Oui non mais j'pense que c'était à l'époque, c'est c'que j'te dis, je crois que j'ai vraiment commencé la masturbation fin de quatrième, début de troisième j'pense... Et du coup... j'pense que la masturbation avait déjà commencé à cette époque, donc... l'érection c'était agréable, oui... Tout allait bien quoi.

(« Grande école », master en biologie)

Ainsi, par la validation de sa mère, Pierre apprend que certaines modifications physiques sont normales et dans l'ordre des choses. Parallèlement à cela, ses camarades de collège commencent à parler de sexualité et de masturbation. Lors d'une conversation, où l'un de ses copains raconte qu'il se masturbe dans une bouteille, et alors qu'il ne pense pas et ne connaît pas encore la sexualité, tant par les mots pour la caractériser que par ses techniques, Pierre commence à se poser des questions et tente de visualiser ce que peuvent être ces pratiques :

Pierre : Alors attends, la première masturbation... J'me souviens de la première discussion, [...] quand j'avais deux ans de moins, j'sais plus qui m'avait dit, ben alors Pierre... j'étais complètement paumé comme toujours dans ma vie. Qu'est-ce qu'il avait utilisé comme mot, j'sais plus... Pas t'es mature, t'es pubère ou pas, un truc comme ça... Genre t'es pubère, et lui il associait ça à l'éjaculation, qui à cette époque était un truc très lointain... quoi que, très lointain, pas si lointain que ça. Donc j'pense que c'était en... cinquième ça, ou quatrième, j'sais plus. Cinquième ou quatrième.

C.P : Pubère dans le sens, tu t'es branlé, t'as déjà éjaculé, c'est ça ?

Pierre : Ouais voilà, c'est ça. Et ça non, du coup cinquième non, je pense pas. Et... Et après, genre une discussion avec des potes, où j'sais plus qui avait raconté une histoire de [rires]... qu'il se masturbait avec une bouteille d'eau... J'étais là, j'sais plus ce qu'il disait, il était là, vous avez déjà essayé dans une bouteille d'eau ?... Mais tu sais, genre le goulot d'une bouteille d'eau /

C.P : J'vois pas ce que t'y fais rentrer, à part un doigt...

Pierre : Ben, un pénis, mais j’pense que c’était dans... dans un... Mais j’crois, j’sais plus s’il avait pas fini par nous dire que c’était une blague. Mais genre j’me souviens le soir, d’être rentré chez moi, en observant une bouteille d’eau, j’étais là... pardon?... Et je crois que c’est là que j’ai fait ma première masturbation en fait, mais pas avec une bouteille d’eau [rires]. Mais... du coup troisième je dirais, ma première masturbation...

(« Grande école », master en biologie)

Suite à cette conversation, Pierre commence à toucher son pénis, examiner ses érections et se masturber. Il explique alors qu’il commence des pratiques masturbatoires durant lesquelles il n’a pas de représentation d’un autre corps que le sien ou de pensées particulières. Le fait qu’il mentionne qu’il ne savait « pas trop quoi faire avec » son pénis et que c’est seulement plus tard, après avoir « trouvé » quoi et comment faire, illustre bien l’apprentissage que nécessite l’entrée dans la sexualité, par la modification du rapport à son corps et l’apprentissage de techniques et manières de faire avec :

Pierre: Mais... du coup troisième je dirais, ma première masturbation... ’Tin j’étais tardif hein... Quoi que j’sais pas, j’sais pas à quel âge on s’masturbe... Voila, du coup j’avais quel âge en troisième, j’sais même pas, non plus.

C.P : En pensant à des trucs particuliers, du coup ?

Pierre : J’pense que c’est venu plus tard, les... penser à des trucs particuliers. Là, la première fois, j’ai juste dû essayer de jouer avec, et je savais pas trop quoi faire je pense [rires]... pendant la masturbation.

(« Grande école », master en biologie)

Au début de l’apprentissage de ses pratiques masturbatoires, Pierre ne fixe pas son attention sur des personnes, des formes de corps pour se masturber. C’est en commençant à regarder des images, puis des films pornographiques qu’il va apprendre à aimer regarder des formes et des parties du corps des hommes, en associant ses pratiques de stimulation de son pénis à la vision d’hommes en train de pratiquer des rapports sexuels. Il trouve et regarde d’abord des images pornographiques de rapports hétérosexuels, puis des vidéos. Durant ses moments son attention se fixe sur le pénis des hommes.

Pierre : Après j’me souviens, après, l’apparition de la... pornographie dans ma vie. Internet, tout ça, facilement, à l’époque où du coup je regardais des vidéos... non, pas des vidéos, des images pornographique... donc hétérosexuelles, à cette époque. Et... ouais non mais en fait, dès... ouais non, la troisième j’pense que ça a été vraiment l’épanouissement, tout ça. Et c’est à partir de là que j’ai commencé ce que j’té disais la dernière fois, tu sais genre, me focaliser sur le pénis des garçons. Et je sais pas quand est-ce que ça s’est fait, ma première transition... Bon après y’a eu la transition avec les films pornographiques, tout ça, l’évolution du téléchargement direct... Et... la première vidéo pornographique gay...

(« Grande école », master en biologie)

Un peu avant de commencer à se masturber en regardant des images ou films pornographiques, Pierre raconte s’être trouvé dans une situation où il a vu le pénis d’un homme qu’il trouvait beau. Il exprime des tensions liées à ces instants, entre l’intérêt qu’il porte à

l'apparence générale de cet homme, puis à celle de son sexe, et le fait que cet intérêt lui semble déplacé et qu'il tente de l'empêcher :

Pierre : Et sinon, les pénis la première fois... Mais si, j'me souviens, j'avais oublié ça... J'ai vraiment été un pervers plus tôt que j'le pensais en fait hein... [Rires]. [...] Parce qu'on avait un prof de sport hyper canon, genre vraiment hyper, hyper canon... Que j'trouvais canon, déjà à l'époque... j'ai vraiment été aussi un handicapé pour m'apercevoir que j'étais gay, ça c'est vraiment un truc que j'comprends pas... mais... [Rires] Et du coup, ce mec se changeait avec nous, mais genre j'faisais pas particulièrement attention, et genre il était à côté de moi, et il avait un t-shirt long, et genre sa bite est sortie... En plus il avait une énorme bite j'crois [rires]... à cette époque... En tout cas ça m'avait marqué, j'étais là genre, ouahou... Et voilà. Du coup j'pense que c'est l'un des premiers... J'ai dû voir le pénis de mon père, peut-être... 'fin j'sais pas trop.

C.P : Et ce prof de sport, il t'avait plu ?

Pierre : Ouais... Ouais, ouais, mais sauf que j'pense qu'à l'époque, justement, toutes les filles fantasmaient sur ce mec, et... j'pense que ça m'dérangeait un peu, le fait qu'il me plaise, et... Et genre, justement j'm'étais interrogé, parce que même la brève vision de son pénis... ça m'avait mis... Et... suite à ça j'étais... en mode qu'est-ce qui t'arrive, qu'est-ce que tu fais, non arrête...

C.P : T'avais quel âge-là ?

Pierre : Euh... mais... lui alors... c'était... attends... Mais putain, mais ouais, c'était tôt en fait... attends, c'était quatrième... cinquième nature... donc c'était en cinquième...

(« Grande école », master en biologie)

Pierre réinterprète ses curiosités intéressées envers le pénis de son professeur comme signe de son homosexualité et signale, parfois sur le ton de la plaisanterie, « j'étais vraiment été un pervers plus tôt que je le pensais en fait », « j'ai vraiment été aussi un handicapé pour m'apercevoir que j'étais gay, ça c'est vraiment un truc que j'comprends pas ». S'il mentionne qu'il ne comprend pas ne pas s'être rendu compte dès ces instants de son homosexualité c'est parce qu'à ce moment, l'ensemble de ses dispositions à aimer les hommes n'étaient pas encore fabriquées.

Durant les entretiens, David (« grande école », master en biologie) a oscillé dans la datation du début de son homosexualité. Nous avons vu précédemment qu'il interprète ses affinités enfantines électives pour les hommes comme étant signe qu'il « était » homosexuel depuis « toujours ». Lors des questions sur les pratiques sexuelles, il déclare qu'il réalise « tard », après l'enfance qu'il préférerait les garçons :

David : C'est pas, c'est pas, 'fin j'm'en suis pas rendu compte depuis que j'étais petit. J'me suis rendu compte assez tard... ça commence, euh, j'sais pas c'est un peu comme ça qu'ça commence, nan ? Avec la masturbation... à l'âge de douze ans j'dirais. Euh... En fait euh... [Rires] euh... euh... hum bref, bon j'y vais ! En gros, euh, donc euh à un certain âge tu commences à te masturber, euh, et à ce moment-là, j'sais même pas en fait, c'que t'as comme image en tête quand tu commences à t'masturber, j'pense que tu fais juste ça comme ça.

(« Grande école », master en biologie)

Comme Pierre, David a commencé à s'intéresser aux corps des hommes au moment de l'apprentissage de la masturbation, en se représentant des relations hétérosexuelles, puis en

déportant au fur et à mesure de sa pratique son attention sur les hommes, en excluant les femmes de son espace de représentation. En outre, dans ses recherches d'images pornographiques, lorsque les vidéos n'étaient pas aussi présentes et accessibles qu'au moment de l'enquête, David trouve facilement des photos d'hommes. Il explique que son attention s'est fixée sur les corps d'homme et que son apprentissage des sensations agréables de la masturbation s'est effectué en regardant des images pornographiques sur lesquelles étaient représentés des hommes. Il raconte n'avoir ni recherché ou regardé des images ou films pornographiques comprenant des femmes sauf pour s'assurer de ses préférences sexuelles pour les garçons :

David : Et puis après, j'me, parfois, bon y'avait ça, sinon j'pensais que p'tit à p'tit y'avait aussi d'autres trucs, ou tu commences à réaliser ça, mais du coup t'imagines plus des trucs un peu à trois, et en fait tu penses à un mec et une fille, et en fait plus au mec, et donc voilà. Et puis après euh, après j'pense que les premières images pornographiques que j'ai vues c'était euh, j'me souviens d'ces premières images, j'sais pas si ça peut t'intéresser, mais euh, non c'était juste, mais bon à l'époque c'était pas genre euh, à l'époque, genre y'a dix ans, treize, douze ans, c'était euh, c'était pas, 'fin t'avais pas genre d'..., en tout cas pour moi j'avais l'impression que y'avait pas le porno comme maintenant, où tu peux trouver ça en trois secondes, du coup c'était plus des images. Et euh, donc c'était juste deux mecs, euh, euh, qui étaient genre dans une voiture, et tu vois, t'as une série d'images comme ça, et puis c'était un peu ça tu vois les premières fois. Et puis en fait, j'ai jamais vraiment regardé euh des trucs de femmes, en fait j'ai jamais cherché. 'Fin si j'ai cherché plus tard, pour essayer d'savoir si, tu sais parce que par moment tu te demandes si t'es vraiment homo, tout ça, donc tu te forces, moi j'me forçais à regarder euh des pornos au début hétéro, et en fait j'me suis rendu compte que regarder un porno hétéro, ça sert à rien parce que finalement euh... Nan, parce que y'a le mec finalement, du coup tu sais pas c'qui t'attire, du coup j'étais obligé de me forcer à regarder des lesbiennes tu vois, pour voir euh, et donc là ça m'attirait absolument pas.

(« Grande école », master en biologie)

David s'assure de son absence de goûts sexuels pour les femmes en constatant que se masturber en regardant des relations sexuelles d'un homme avec une femme, puis de femmes ensemble ne produit pas les mêmes effets physiques que lorsqu'il se masturbe en regardant un homme seul ou deux hommes avoir un rapport sexuel.

## **1.2. La fabrication des premiers goûts sexuels pour les garçons par les contacts physiques et sexuels avec un autre garçon.**

Les modalités de fabrication des goûts sexuels par la pratique de la sexualité ne sont pas similaires pour tous les enquêtés ; et si certains commencent à apprendre à aimer sexuellement les hommes parce qu'ils apprennent à reconnaître des sensations agréables à la masturbation en fixant leur attention sur des corps d'hommes, d'autres connaissent cet apprentissage par des rapports physiques, incluant des contacts sur le sexe, avec un autre garçon de leur âge. Durant ces relations physiques qui impliquent une proximité des corps, des touchers et des caresses sur le corps et parfois le sexe et d'autres parties sexualisées comme les fesses, c'est une socialisation au corps de l'autre, et en particulier des garçons qui se déroulent. Les enquêtés ont

ces relations, qu'ils ne qualifient pas tous de sexuelles, car ils étaient encore enfants ou adolescents lorsqu'elles se sont déroulées et parce qu'elles n'ont pas comporté de pénétration anale, à partir de dix ou onze ans.

Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) raconte que ses premières pratiques qu'il apparente à de la sexualité se sont effectuées avec un ami, lorsqu'il était en sixième. Ils se voyaient en dehors de l'école, passaient du temps l'un chez l'autre, durant les weekends, à jouer et discuter. C'est Julien qui, intéressé par le corps son ami, a souhaité avoir avec lui une proximité puis un contact physique. Il explique qu'il n'avait pas de sentiment amoureux, mais qu'il souhaitait « essayer des choses », en touchant son corps, caressant son sexe.

Julien: [...] Y avait un de mes meilleurs amis heu avec qui j'étais heu... qui lui est à mon avis, heu l'était et l'est toujours [hétéro]. Mais moi c'était ambigu dans cette heu, enfin c'est à dire que, surtout à cet âge-là, j'veux dire je voulais essayer des choses avec lui, j'voulais heu, et... mais c'était pas heu... c'était dans l'amitié vraiment, je l'envisageais pas du tout comme amour et tout c'est... heu... genre très simple de toucher, de...

C.P: Tu voulais essayer des choses, de quel genre, tu...

Julien: Voire heu, voire même un peu sexuel, ça je.

C.P: D'accord.

Julien: Mais... enfin du coup ça, ça remonte loin [rires]. Du coup non, y a eu ça heu, et je voyais que lui en fait. Non, je voyais que ce que je demandais, que ce que je voulais essayer etcetera ne lui convenait pas et donc c'est là où je me suis rendu compte qu'on était dans un rapport différent de heu, de l'un vis-à-vis de l'autre, et que moi je pensais peut-être naturelles ou j'avais envie de choses dont lui n'avait pas envie et... j'pense que c'est, ouais c'est ça en fait qui à... [...]

C.P: Mais du coup c'était des choses comme tu veux dire, c'était se toucher le sexe, se caresser, se regarder, des choses comme ça?

Julien: Ouais c'est ça.

C.P: Et c'est de choses que vous avez fait?

Julien: Heu... enfin que j'ai essayé mais un peu contre son gré, mais lui. Sans, sans violer. On est en sixième [rire]. Et ça et... et oui après dans le fait de regarder, dans le fait de prendre du plaisir à dormir près de lui. Dans le fait d'interpréter heu tous les [...]. Ouais, d'avancer un peu heu [faire des gestes pour voir les réactions], alors qu'on sait très bien que, que... oui qu'y avait vraiment pour lui un désir pour les filles et pour moi pour les... et donc je savais que c'était inadapté en quelque sorte, donc heu... mais sinon heu... non, sinon oui c'était heu, se toucher, en même, enfin au même endroit, pas mutuellement, mais heu...

C.P: Et lui comment il réagissait face à ça?

Julien: Bizarrement pas aussi heu... violement que je pense on aurait pu... il refusait mais, c'était pas une manière de couper court à notre amitié ou. Heu, bon d'une part parce que j'étais discret pour profiter de ça. Et d'autre part parce que.

C.P: C'est à dire discret? Vous vous voyez quand vous étiez chez l'un ou chez l'autre ou c'était à l'extérieur?

Julien: Non on se voyait chez l'un chez l'autre. Ouais c'est une grande amitié en plus, on a passé beaucoup, beaucoup de temps ensemble. J'allais souvent manger chez lui, dormir chez lui. Et heu, et inversement. Et, et donc je profitais de, sans le dire quoi. Enfin... mais... mais y avait pas que ça,

pas que du désir amoureux, on faisait plein de trucs ensemble. Enfin comme quand on a 12 ans quoi. Et, et j'ai oublié ce que je voulais ajouter... et oui discrètement comme ça, et parfois moins discrètement heu, quand, quand j'avais envie d'essayer de voir jusqu'où je pouvais aller, et lui oui, pas de réaction violente à ce moment-là de dire heu... enfin il disait non, non, non! Heu machin. Et puis il fuyait. Mais heu, mais pas heu, genre des insultes ou des, c'était complètement hors de propos heu.

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Alors que l'ami de Julien a refusé et arrêté les gestes de celui-ci qui visaient à le toucher, Julien réfrène ses envies de contact physique. Il explique que la continuité de leur relation amicale lui a tout de même permis de profiter de la présence physique de ce garçon. Ainsi Julien persiste à exercer son intérêt et ses tentatives de rapprochement corporel en dormant à côté de son ami, qui ne le repousse jamais violemment, ou en le touchant lors de jeux (« oui discrètement comme ça, et parfois moins discrètement heu, quand, quand j'avais envie d'essayer de voir jusqu'où je pouvais aller »). Les premières curiosités physiques qu'éprouve Julien portent sur le corps de son ami, et dans cette relation amicale se fabriquent, en commençant à se mettre en pratique, les intérêts physiques et sexuels pour un garçon. C'est après ces événements que Julien commence à fréquenter des sites pornographiques mettant en scène des hommes.

Olivier (« grande école », master en physique) et Benoit (terrain militant, étudiant en sciences politiques), Ludovic (terrain militant, employée comptable) commencent à entretenir des relations physiques avec un garçon de leur âge, aux âges respectifs de dix et douze ans :

Olivier : La première fois que j'ai couché, entre guillemets avec un garçon c'était à dix ans. Et heu... du coup en fait sur le coup c'était plus, ça m'est tombé dessus. 'fin j'avais plus l'impression que ça m'était tombé dessus, plus qu'autre chose en fait puisque c'était un pote qui dormait à la maison. Et heu ça s'est fait si on peut dire ça...

CP : Naturellement ?

Olivier: Naturellement [rires]. Et heu et ça c'est reproduit pendant huit ans. Fin de mes c'était la fin de mes dix ans donc jusqu'à mes dix-huit ans à peu près.

(« Grande école », master en physique)

Benoit : Du coup voilà et en fait j'avais un meilleur ami à l'époque [...] donc j'avais un meilleur ami qui était à l'école française aussi. On jouait ensemble et en fait un jour j'ai essayé d'aller plus loin avec lui et en fait heu il s'est laissé faire. Mais à côté de ça lui il l'a très mal vécu quand même et du coup il m'en a quand même voulu pour ça. Et du coup voilà. Et du coup c'est arrivé quelquefois avec lui, donc on avait le même âge, mais bon en fait chaque fois heu on allait un peu plus loin.

(Terrain militant, étudiant en sciences politiques)

Ludovic : Ça [l'homosexualité] s'est imposé à moi, je sais pas comment c'est arrivé... Ça j'y ai pensé par contre... J'avais entre dix et douze ans... c'est très jeune, j'étais en pension, et puis y'a un garçon qui m'a invité dans son lit, et puis qui me touchait... Moi je faisais rien, parce que ça m'dégoutait en fait... et puis c'est de là...

(Terrain militant, employée comptable)

Ces moments de relations physiques débouchent sur des tensions intra individuelles qui amènent Olivier et Benoit à détester la part d’eux-mêmes qui a envie d’avoir ces relations de proximité physique<sup>421</sup>, ainsi que des tensions avec leur ami. Ludovic raconte qu’au début ces pratiques l’on dégouté, puis par une socialisation corporelle au cours de laquelle il a appris à sexualiser ces pratiques et le corps des garçons et des hommes il a appris à les aimer. Benoit (terrain militant, étudiant en sciences politiques) raconte ainsi que son ami lui en voulait des relations physiques (embrasser, se caresser peau contre peau, puis avec les mains, se toucher et se caresser le sexe, se déshabiller en partie), en dépit du fait qu’il semblait y participer, avec envie sur le moment. Ils semblent avoir eu des trajectoires différentes : Benoit est devenu militant au sein du parti socialiste et militant LGBT, alors que son ami, avec qui l’amitié a été rompue suite à ces relations physiques, s’est rapproché de l’extrême droite et se présente comme hétérosexuel.

Benoit : Mais après il m’en voulait après coup. Et heu bon et, et parce que déjà parce que il était plutôt déjà. J’étais déjà un peu, pas mal politisé quand j’étais petit. Beaucoup moins que maintenant mais ça se traduisait par une passion pour l’histoire etc., des choses comme ça. Et lui c’était pareil. Sauf que lui il était plutôt à droite et heu, et aujourd’hui il a viré extrême droite et en fait je pense que si je retourne en Italie et que je demande à le voir, je représente quand même pour lui quelqu’un qui, en gros qui l’a fait défaillir comme ça [...] lui il se dit hétéro etc. etc. mais heu en gros je, j’avais pas besoin de le supplier ni de rien, voilà quoi. [...].

(Terrain militant, étudiant en sciences politiques)

Les tensions que connaît Olivier (« grande école », master en physique) sont intra-individuelles. Les représentations qu’il a de ce que devraient être les relations amicales, amoureuses et sexuelles provoquent un sentiment de honte et de tiraillement – il a envie de ces relations et y trouve des effets agréables – et a le sentiment que les relations physiques avec son ami ne devraient pas être et ne sont pas normales de par les gestes incluant le sexe qui y sont pratiqués, et parce qu’elles sont réalisées avec un garçon.

CP : Toujours avec le même ami ?

Olivier : Oui, oui, oui. Et sans qu’on en parle en fait ni rien du tout et du coup et du coup c’était quand même un peu... bizarre parce que dans ma tête j’étais pas j’étais pas homosexuel en fait. C’était heu juste ça se passait d’ailleurs quand c’était fini heu, je m’en voulais mais [insiste], vachement en fait et heu... enfin et ma famille elle est plutôt catholique, ‘fin du côté de mon père c’est très, très catho et fin très, très bon. Parce que comparé à... [...] et heu du coup en fait je m’en voulais vachement heu, fin, j’avais vachement de mal à accepter ça.

CP : T’avais l’impression que c’était pas bien du tout ?

---

<sup>421</sup> LAHIRE, Bernard, « Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi : “détester la part populaire de soi” », *Hermès, La Revue*, vol. n° 42, n° 2, 30 octobre 2013, p. 137-143.

Olivier : ouais voilà. C'est à dire que je me, pour moi j'avais fait quelque chose de mal et puis j'étais encore dans la phase où je me posais des questions sur la religion tout ça donc c'est vrai que tout ça ma... ça me... bloquait un peu.

CP : C'était le fait que ce soit un garçon ou le fait d'avoir des relations sexuelles ou les deux ?

Olivier : hé ben en fait ça a commencé. 'fin j'ai du mal à situer en fait quand est ce que j'ai commencé à me masturber heu, de quand j'ai commencé heu. Parce que c'était les deux très tôt et j'avoue que j'ai pas trop de souvenirs très fiables je pense de ça. Mais heu c'est vrai que par exemple même quand je me masturbais et même quand je me masturbais, je suis désolé de parler comme ça mais [rires].

CP : Non, non mais au contraire vas-y [rire].

Olivier : Mais même en pensant à des filles parce que ça m'arrivait en fait.

CP : Ouais.

Olivier : Hé ben ben je m'en voulais quand même. Parce que c'était juste le fait de le faire qui heu...

CP : D'accord c'était le fait de le faire qui...

Olivier : Donc déjà rien que même seul ça me perturbait. Et heu du coup avec un garçon ça me perturbait d'autant plus quoi. Et déjà de le faire de le faire tôt. Et de le faire avec un garçon ouais... j'avais vraiment l'impression que ça me tombait dessus plus que ce que je cherchais et pourtant ça se reproduisait donc fatalement c'est que c'était...

(« Grande école », master en physique)

Les tensions entre ses goûts naissants et les représentations qu'Olivier a de son corps et des pratiques corporelles incluant le sexe ne réfrènent pourtant pas la fabrication de goûts pour les corps des garçons. Tout d'abord, les relations physiques avec son ami qui incluent le fait de s'embrasser, de se frotter peau contre peau avec différents endroits du corps (torse, bras, jambes, hanches), les touchers et caresses avec les mains sur le corps et le sexe, la masturbation et la fellation, sont répétés régulièrement pendant huit ans, au sein d'une relation chargée affectivement. Par ailleurs, Olivier raconte comment s'est déroulé ce que nous pouvons appeler son apprentissage de la masturbation. Il commence à toucher et caresser son sexe, cela produit une réaction physique qui est une érection, et associe ces pratiques à des représentations mentales qui incluent au début des filles et des garçons, puis assez vite uniquement des garçons. Olivier tente de lutter contre ces représentations, ayant le sentiment que ce n'est « pas bien », en se forçant de penser à des filles, sans y parvenir. Il continue alors ses pratiques en pensant à des garçons et en ayant parallèlement ce qu'il qualifie au moment de l'entretien des relations sexuelles avec son ami.

Olivier : Bon alors heu... Ouais. Quand j'étais petit je me disais que c'était mal en fait. Et du coup quand je faisais des trucs tout seul je des fois y avait des images qui me venaient à l'esprit, en fait je faisais jamais avec support visuel on va dire.

CP : Ouais.

Olivier : C'était tout le temps dans ma tête quoi.

CP : Ouais.



Olivier : Et heu et je... y avait jamais en fait heu... 'fin j'imaginai des trucs mais c'était assez flou. Et en fait naturellement je me dirigeais en fait dans ma tête vers les garçons et après je me faisais non, non, non ! Et je me recentrais tu sais genre non, non, retour ! [Rires] tu t'éloignes ! [Rires]

CP : D'accord.

Olivier : Et du coup ça je l'ai fait pendant longtemps et heu en me disant. 'fin dans ma tête j'étais hétérosexuel cent pour cent. C'était pas heu, je me définissais absolument pas comme homosexuel.

CP : Ouais.

Olivier : J'avais la notion du mot et heu... mais heu... mais c'était pas... 'fin pour moi c'était pas moi quoi. Et heu... c'est venu vachement tardivement puisque c'est venu après mes dix-neuf ans je pense. 'fin à mes dix-neuf ans que je me suis dit heu, qu' y a quand même neuf années entre les deux donc tu te dis heu t'aurais peut-être pu te bouger le cul mais heu [rires]. C'est vachement tardivement en fait je pense qu'il a fallu, en fait il a fallu que j'essaie avec une fille avant pour me dire vraiment heu...

(« Grande école », master en physique)

Mathieu (« grande école », master en mathématiques) a également des premiers intérêts de toucher physique pour son meilleur ami, qui n'ont pas été mis en pratique comme pour Julien, Olivier ou Benoit. Jusqu'au moment du lycée, les relations amoureuses et sexuelles n'étaient pas un domaine que Mathieu avait particulièrement investi, en représentations comme en pratique (« C'était plutôt heu zéro quoi complètement, les sentiments. Même moi-même je pense, j'avais pas vraiment heu, aucun intérêt pour personne avant la terminale »). Sans avoir de sentiment amoureux pour son ami, Mathieu explique qu'il était physiquement attiré. C'est parce que Mathieu faisait de manière récurrente des sous-entendus concernant l'apparence physique de son ami que celui-ci a commencé à lui poser des questions sur ses préférences sexuelles.

Mathieu : [...] Je pense que, enfin je le savais déjà plus ou moins que ce soit les gens que je regardais, [...] sans vraiment l'avouer ni mettre des mots dessus quoi. Mais bon je pense que ça a surtout commencé avec un garçon quoi. Qui était un ami à moi [...]. C'était vers le lycée. Entre la première et la terminale. Et du coup 'fin, j'ai commencé à vraiment l'apprécier. Et c'est plus ou moins un peu grâce à lui, parce que je faisais des sous-entendus et c'est lui qui m'a forcé un peu à, à prendre conscience quoi.

C.P: Que t'étais attiré et que c'était un sentiment amoureux...

Mathieu: que j'étais attiré, voilà. Enfin pas forcément amoureux, mais qu'en général j'étais attiré quoi.

C.P: D'accord. Donc y avait du désir physique plus que. D'accord.

Mathieu: Oui.

(« Grande école », master en mathématiques)

Les premiers intérêts des enquêtés se font envers des garçons proches d'eux, ou pour des corps d'hommes vus sur internet. L'entrée dans les relations impliquant une proximité physique qui prend un caractère sexuel est marquée par une socialisation sexuelle à son propre corps ainsi qu'à celui du corps des garçons. Les enquêtés apprennent à trouver agréable les

sensations produites sur leur corps et leur sexe lorsqu'elles sont associées à des représentations de corps d'homme ou à des relations physiques avec des garçons.

Si dans ces trajectoires leurs goûts sexuels pour les garçons vont se renforcer, c'est parce que leurs goûts pour les garçons vont trouver des contextes de pratique dans lesquels se dérouler puis se développer par l'étendue du répertoire des pratiques sexuelles, et parce qu'ils se combinent avec des dégoûts pour le corps et le sexe des femmes, qui vont jouer comme repoussoirs. Ainsi, il convient d'analyser les socialisations qui produisent du dégoût envers les femmes, amenant à ce qu'elles et leur corps ne sont pas pensés et perçus comme désirables et sexualisés.

## **2. Des socialisations « hétérosexuelles » peu concurrentielles : la sexualité avec les femmes comme repoussoir.**

Les enquêtés entretiennent des rapports aux femmes ambivalents. Les hommes enquêtés appartenant aux classes supérieures ou moyennes et n'étant pas passé par les milieux militants ont soit un rapport sacralisé aux femmes, soit ils ne les considèrent pas comme étant sexualisables. Ces deux rapports aux femmes sont liés à la perception et au dégoût qu'ils ont de leurs corps, ainsi qu'aux représentations et croyances qu'ils ont des femmes et de la féminité. Les hommes des classes moyennes ou supérieures, passés par les milieux militants ou venant d'une fratrie où il y a des filles ayant connu des mises à l'écart ou ayant été dans des positions de dominés en raison de leur forme de masculinité entretiennent un rapport différent aux femmes. Les dégoûts pour le corps des femmes dans la pratique de la sexualité sont similaires à ceux des enquêtés mentionnés précédemment, mais les socialisations militantes les amènent à parler de leurs dégoûts pour le corps et le sexe des femmes avec une forme d'hypercorrection qui atténue ou fait disparaître les traces linguistiques d'exclusion des femmes des possibles sexuels en raison de la forme de leur corps, de leur sexe et des fluides corporels qui leur sont propres. Par ailleurs ce sont eux qui racontent avoir été amoureux de certaines ou qui ont cultivé et cultivent des amitiés privilégiées avec des femmes qui ont un rôle d'alliées dans leur vie ou dans le militantisme<sup>422</sup>. La fabrication de ces rapports aux femmes se produit en partie, dans la façon dont les enquêtés sont socialisés aux corps des femmes. Ces socialisations participent de la production de dégoût pour la forme du corps et du sexe des femmes, ou de sacralisation des femmes qui les retire du domaine des possibles sexuels.

---

<sup>422</sup> Voir le chapitre « Les hétérosexuelles, ces alliées » dans TISSOT, Sylvie, *Gayfriendly. Acceptation et contrôle de l'homosexualité à Paris et à New-York*, Raisons d'agir, Paris, 2018, 321 p.

Les anthropologues et sociologues ont travaillé sur les raisons de l'exclusion des femmes de certains domaines de la vie des sociétés et des mises à l'écart en raison de la forme du sexe ou des manifestations physiologiques associées. Alain Testart a par exemple proposé une loi sociale expliquant l'exclusion des femmes de certains travaux en raison des croyances liées à leurs corps : elles ont été éloignées des tâches qui évoquaient les menstruations et l'accouchement.<sup>423</sup> Françoise Héritier a montré comment l'ordre symbolique des sociétés permet ou non certains types de pratiques sexuelles, et de rapport au sexe (comme partie du corps) des hommes et des femmes<sup>424</sup>. Plus récemment, Aurélia Mardon a enquêté sur les processus qui amènent les jeunes filles à se construire en entretenant un rapport honteux et de dégoût au sang menstruel<sup>425</sup> et Michel Bozon rappelle que « l'ordre des corps dans la sexualité est forcément en analogie avec l'ordre social et l'ordre cosmique. Imaginer que les femmes chevauchent les hommes serait aussi absurde que d'imaginer un monde social où les femmes gouvernent. L'institutionnalisation de la bonne sexualité permet de mettre les femmes à leur vraie place. Dans la représentation ancienne, la copulation de l'homme et de la femme est inséparable de la procréation, et mue comme elle par une logique de catégories binaires hiérarchisées, dans laquelle l'élément féminin est systématiquement du côté inférieur (haut/bas, chaud/froid, sec/humide, clair/sombre, droite/gauche...). »<sup>426</sup> Ainsi, la sexualité dit toujours quelque chose de l'ordre social, de la place des individus dans la société et dans les rapports interindividuels<sup>427</sup>.

---

<sup>423</sup> « Les faits sociaux, ainsi que toute réalité, dépendent d'une multitude de facteurs qu'il n'est pas toujours facile d'isoler les uns des autres. Dans cet essai, j'ai voulu montrer que la division sexuelle du travail telle qu'on l'a connue depuis des millénaires s'expliquait par des croyances, des croyances cachées et difficiles à mettre en évidence, des croyances qui, comme toutes croyances, étaient irrationnelles, mais avaient néanmoins des effets puissants sur la réalité. Mais, je l'ai montré à plusieurs reprises, la répartition des tâches entre les hommes et les femmes résultait également d'autres facteurs, de l'environnement naturel, de l'allure générale de l'économie et du poids relatif de ses différents secteurs, d'un certain équilibre entre le poids des charges des deux genres, de la subordination générale des femmes. A laisser de côté tous ces aspects pour me concentrer sur celui que je tiens pour principal, je sais donc ce que je risque. Je ferai néanmoins le résumé suivant :

*Pendant des millénaires, et probablement depuis la préhistoire, la division sexuelle du travail provient de ce que la femme a été écartée des tâches qui évoquaient trop la blessure secrète et inquiétante qu'elle porte en elle.*

La femme s'est vue écartée de la chasse sanglante parce qu'elle-même saigne périodiquement, écartée de l'abattage du bétail et de la boucherie pour la même raison, écartée de la guerre et la prêtrise dans toutes les religions qui mettent en jeu un sacrifice sanglant, écartée du four de fonderie parce que celui-ci semble être une femme qui laisse échapper sous son ventre une masse rougeoyante analogue à des menstrues ou à du placenta, écartée de la marine, des navires qui voguent sur les océans et de la pêche en haute mer parce que la mer est susceptible de violentes perturbations tout comme l'est le corps de la femme, écartée de tous travaux et outils qui, par des chocs répétés, font éclater la matière travaillée et révèlent son intérieur parce qu'il est question de l'intérieur lors de ses indispositions périodiques, etc. La liste de tout ce dont la femme a été écartée est impressionnante. » TESTART, Alain, *L'amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Gallimard, 2014.

<sup>424</sup> HÉRITIER, Françoise, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1993.

<sup>425</sup> MARDON, Aurélia, *loc. cit.*, p. 33-40.

<sup>426</sup> BOZON, Michel, *op. cit.*, p. 3-23. p. 8

<sup>427</sup> TABET Paola, *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, L'Harmattan, 1998.

L'ordre symbolique dont parlent Françoise Héritier, Michel Bozon et Aurélia Mardon, s'apprend et s'incorpore par la socialisation. Si ces socialisations sont en grande partie silencieuses, l'enquête montre des aspects visibles de la socialisation aux femmes, à leur corps, ainsi qu'à leur sexe. Ainsi, comment les enquêtés apprennent-ils leur rapport au corps des femmes dans le domaine de la sexualité et par la pratique de la sexualité ? Comment apprennent-ils des dégouts pour la matérialité du corps ou du sexe des femmes ainsi qu'aux sécrétions et fluides corporels liés à la pratique de la sexualité ? Puis un rapport aux femmes elles-mêmes ?

### **2.1. Une socialisation au corps des femmes : la construction de dégoût pour la matérialité de leurs corps.**

Les perceptions des corps sont chargées de représentations symboliques qui déterminent le rapport que les individus y entretiennent : les enquêtés ont des représentations symboliques du corps des femmes qui font que ces corps ne sont pas désirables et sont objet de dégoût et de mise à distance. Ces représentations empêchent d'aimer le corps, le sexe des femmes et de vouloir ou trouver agréable d'avoir des relations sexuelles avec elles.

David (« grande école », master en biologie), Pierre (« grande école », master en biologie) et Olivier (« grande école », master en physique) connaissent, dans leurs trajectoires, des pratiques ou relations sexuelles avec des femmes ou impliquant une femme qui jouent un effet repoussoir et fabriquent leurs dégouts sexuels envers elles, les amenant à ne pas les percevoir comme des partenaires sexuelles potentielles.

Lorsque David (« grande école », master en biologie) commence à se masturber, il utilise des images et films pornographiques dans lesquels il y a des femmes, comme support. S'il n'a pas de difficulté à trouver que les corps des hommes peuvent être objets de pratiques sexuelles et que ces idées produisent des sensations physiques agréables, il n'entretient pas le même rapport au corps des femmes. Ainsi, penser à des pratiques sexuelles avec des femmes lui semblait « vulgaire ». Alors qu'il se représentait son corps, à l'âge de douze ans, ayant des relations de proximité physique avec des hommes, il ne parvient à adopter cette représentation de lui avec une femme. Il tente en se contraignant de se masturber en s'imaginant être adulte avec une femme, mais cette pratique associée à cette représentation ne lui provoque pas de sensation agréable sur son sexe. Cependant, lorsqu'il s' imagine adulte, sa représentation se transforme en un homme, autre lui, qui devient vecteur et support d'excitation sexuelle, par son apparence et ses mouvements lors d'un rapport sexuel et qui lui permet de produire des sensations agréables lorsqu'il stimule son pénis avec ses mains :

David : Oui, oui donc euh du coup en fait, p'tit à p'tit, en gros je, je du coup, j'pense, je sais pas exactement comment tu commences à avoir des représentations dans ta tête, de gens, tout ça, mais j'pense que ça vient assez naturellement finalement /

C.P : Et toi ça s'est passé comment ?

David : Et oui du coup, en fait, du coup, je sais pas si c'est parce que j'me forçais, ou si j'me disais c'était normal de penser à des filles quand tu faisais ça, c'était, oui j'pense que j'me disais, oui j'pense que j'me disais oui c'est normal de penser à des filles, j'pensais à des filles mais sauf que je trouvais que c'était un peu vulgaire en fait, genre j'ai l'impression de salir un peu, euh j'sais pas comment expliquer en gros. En gros, j'sais que, en fait fallait qu'je m'imaginer euh, moi, en adulte, en fait j'arrivais pas à m'imaginer à l'âge de douze ans euh, avec des filles /

C.P : Avoir une activité euh 'fin des relations sexuelle avec des filles ?

David : Ouais, et du coup en fait, le personnage que j'me représentais, c'était moi en adulte, 'fin, et finalement c'était quelqu'un qui m'ressemblait plus trop, c'était un homme quoi, et du coup j'me suis rendu compte qu'en fait c'qui me ... m'excitait un peu, c'était plus ... /

C.P : C'était plus l'homme que le fait de, que les filles en fait ?

David : Ouais voilà, c'était plus d'homme que j'me représentais de moi, que les filles en fait, parce que j'pensais au mec qui ... qui f'sait l'amour, 'fin ... qui baisait, ou j'sais pas... avec les filles, mais en vrai je me suis même pas, j'sais pas, en vrai je ... je ... 'fin juste à quoi ressemblait un vagin, j'dois t'dire, genre j'pense qu'à l'époque j'me rendais... j'me disais même pas des trucs comme ça.

(« Grande école », master en biologie)

Par ailleurs, David ne se représente pas l'ensemble des parties d'une femme comme il le fait pour un homme. Ne pas parvenir à avoir de représentation du sexe d'une femme l'empêche de sexualiser le corps des femmes.

S'il peut trouver joli le corps des femmes et les formes que l'on peut trouver sur certaines, avec une poitrine et des fesses marquées, Olivier est dégouté par l'apparence, la forme, la texture du sexe des femmes et par les fluides qui sont présents. Il explique que le sexe des femmes lui évoque « une plaie », et lors de la seule relation sexuelle qu'il a eue avec une femme, il n'a pas pu insérer son pénis dans son vagin et regarder le sexe de sa partenaire à cause du dégoût que cela lui provoquait.

CP : D'accord, et le corps des femmes du coup, ça t'inspire quel genre de chose si ça t'en inspire ?

Olivier : A l'exception près du sexe, ça me dégoute pas du tout, en fait, je sais pas, je pense j'ai un souci avec le sexe féminin, fin le sexe, on va dire les parties génitales des filles, mais j'ai aucun souci avec tout ce qui est les seins ou les fesses, ça me, je trouve ça joli. [...] Je sais pas, je sais pas, quand je vois des images, parce que, il m'arrive d'avoir des pubs je sais même pas comment d'ailleurs j'ai ces pubs là sur mon ordinateur, parce que ça peut pas venir de mon historique, clairement [...] j'ai des pubs ou il y a des fois des chattes, qui m'apparaissent et je suis genre, ah ! Je... comme ça, non je veux pas regarder, et heu vraiment ça me...

[...] Je pense que c'est ça, c'est peut-être l'humidité, et la forme, et d'ailleurs y a un truc qui me fait, fin qui se rapproche vachement de, de ce que je ressens en fait quand je vois ça, et je sais plus, je crois, je sais pas si c'est un poète, j'avais lu un truc, je pense que c'était, en tous cas un auteur français qui avait écrit ça, qui parlait du sexe féminin comme d'une plaie, et heu, [...] c'est à peu près l'image que ça m'évoque, je pense que, ouais, et du coup quand on faisait l'amour avec Justine, [...] hé ben et c'est elle qui faisait tout, fin au début c'est elle qui s'occupait de l'insertion quoi, parce que moi, parce que moi je pouvais pas toucher quoi, alors que le reste me dégoutait pas du

tout et voilà et du coup en général je suis pas rebuté par le corps en général on va dire, mais c'est vrai que la partie sexuelle me, 'fin...

(« Grande école », master en physique)

De la même manière, lorsque Mathieu voit par hasard le corps d'une femme nue dans l'affichage d'une pub pour un site pornographique, la vision de ce corps lui inspire de l'inquiétude et du dégoût :

C.P: Et t'as dit que tu t'étais posé des questions pour ton attirance sur les garçons, un petit peu avant aussi en cherchant des trucs sur internet des choses comme ça...

Mathieu: non, mais ça c'est des souvenirs de quand je suis plus jeune heu. Je me rappelle que tous les jeunes tombaient sur des trucs pornos sur internet heu, une fille, que ça m'avait pas plu, ça m'avait inquiété.

(« Grande école », master en mathématiques)

Par ailleurs Stéphane (terrain militant, assistant de consultant scientifique) a raconté en entretien qu'il trouvait rigolos les seins de femmes et que cela le faisait rire surtout quand « ils bougeaient ».

Mélanie Gourarier a montré comment les hommes de la communauté des séducteurs constituent et usent des savoirs sur l'anatomie du corps et le sexe des femmes, ainsi que l'orgasme des femmes, pour asseoir leur masculinité et constituer un « capital sexuel ». Dans ce cas, ce qui est envisagé comme la « libération sexuelle » des femmes bénéficie dans la pratique aux hommes, leur permettant d'asseoir la domination masculine par la maîtrise de la sexualité des femmes : ils travaillent et usent de techniques du corps pour engendrer chez leurs partenaires sexuelles des orgasmes en stimulant des parties de leur sexe qu'ils pensent connues d'eux seuls et qui leur assurerait l'attachement des femmes (« les membres du groupe se désignent plus volontiers comme les initiateurs de la sexualité de leurs partenaires, ceux qui leur ont permis de s'ouvrir à des sensations nouvelles et de s'épanouir dans leur vie sexuelle. Inhibées dans leurs désirs, méconnaissant jusqu'au fonctionnement de leurs propres organes, les femmes seraient ainsi dans l'attente de la révélation masculine »<sup>428</sup>). L'appréhension du sexe des femmes se dessine tout autrement pour les enquêtés, mais avec un effet de mise à distance par le dégoût et l'absence d'intérêt pour la pratique de la sexualité avec des individus ayant un sexe non pensé ou perçu comme laid.

---

<sup>428</sup> GOURARIER, Mélanie, *Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Seuil, p.185.

## **2.2. Le rapport aux femmes : entre sacralisation, absence d'intérêt et usage utilitaire.**

En outre, des éventuels dégouts pour la matérialité du corps et du sexe des femmes, le rapport que les enquêtés entretiennent à elles participent de l'impossibilité de les placer dans l'espace des envies sexuelles. Sans qu'il y ait de forts dégouts à priori concernant la forme des corps et du sexe des femmes, certains enquêtés entretiennent un rapport sacralisé aux femmes ou un rapport utilitaire qui produisent une absence de sexualisation des femmes et un désintérêt sexuel, amoureux, pour elles ou confèrent à l'amitié avec une femme une fonction différente de celle avec des hommes.

La communauté des séducteurs étudiée par Mélanie Gourarier est fondée par un-entre soi masculin, au sein duquel les relations hétérosexuelles et la séduction des femmes permettent de renforcer les liens entre hommes et la domination masculine. D'une façon néanmoins différente, les enquêtés ont un rapport aux femmes qui les excluent de certains domaines de leur vie, dont la sexualité et les relations amoureuses, mais les place comme importantes dans d'autres domaines. La question des individus dont la présence est souhaitée et attendue dans tels domaines de la vie et pas dans d'autres, en raison de leurs propriétés sociales et de ce qu'ils représentent n'est pas à sous-estimer. En effet, elle dit des choses de la valeur que certains individus accordent à d'autres<sup>429</sup>, et pour ce qui nous concerne, informe sur la valeur différentielle des hommes et des femmes.

Certains enquêtés ont des rapports distanciés aux femmes. Par exemple, Julien déplore, en plaisantant sur la misogynie, ce qui est selon lui la trop faible présence des hommes par rapport aux femmes au théâtre :

Julien : Donc oui c'était majoritairement des filles [comme type de fréquentation]. Le grand drame du théâtre [rire]. Je rigole. Je vais pas faire part de ma misogynie [...] non c'est un grand drame, parce que souvent les pièces ont été écrites heu, enfin c'est plus vrai pour les pièces contemporaines, mais pour des hommes, ou au moins avec sexe masculin à part égale, voire dominant donc heu, c'est plutôt quelque chose de pratique que de philosophique.

(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

A la question de savoir s'il avait déjà été attiré physiquement par des filles, la réponse de David informe sur son rapport aux femmes et les critères de sélection de ses amies. Il explique qu'il est important pour lui que les femmes qu'il fréquente soient belles, parce qu'elles lui permettent d'attirer des gens beaux et d'être en compagnie de personne dont la valeur sociale

---

<sup>429</sup> SCHOTTÉ, Manuel, *La valeur du footballeur. Socio-histoire d'une production collective*, Mémoire pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, 2017, 426 p.

transparaît et est permise par leur beauté. Il rajoute qu'il est plus exigeant dans la sélection de ses amies que de ses amis :

David : [...] J'peux trouver des filles très belles, euh, mais juste comme ça quoi. [...] si j'suis attirée, dans le sens où j'aime bien avoir des amies qui sont belles, et tout, mais euh, c'est un peu le cliché gay quoi, tu sors avec tes copines qui sont genre, bonnes, entre guillemets, mais même pas toi qui les juges ... 'Fin si, tu peux les juger bien physiquement quoi ... C'est pour ça que c'est important pour moi, dans mes copines, qu'elles soient un peu bien physiquement... Je sais que c'est horrible à dire mais bon ... [...] Pourquoi c'est important pour moi qu'elles soient un peu ... ? J'sais pas, j'ai l'impression qu'c'est plus un truc social en fait. C'est que, c'est un peu, quand tu sors, c'est un peu les, 'fin c'est un peu des aimants, les filles en vrai elles, euh ... Non mais si, c'est un truc hyper superficiel, de société, du genre tu sors avec des gens moches, [rires] du coup tu t'retrouves avec des gens encore plus [moches]. [...] Et donc pour les filles, j'pense que j'suis même un peu plus exigeant, quand-même, j'ai l'impression. J'sais pas ouais, mais direct, mais ça s'fait directement d'façon, ces filles-là, elles sont ... [...] mais c'est aussi une question de, de caractère ... Parce que t'as des filles qui peuvent être vraiment belles, si elles étaient un peu plus euh ... Tu connais l'mot chaga ?

C.P : Expliques-moi.

David : Chaga c'est un mot qu'utilise la jeunesse, nan mais plus un mode euh ... Nan mais c'est pas genre pute, pas du tout pute, mais plus genre qui s'laisse euh, genre qui est prête à séduire, du genre à s'mettre en valeur, qui est prête à chopper, ou qui est prête à ... Mais pas du tout genre nympho, quoi, 'fin ça m'dérange pas qu'elle soit nympho, mais euh, pas du tout ... Pas trop vulgaire non plus, 'fin pas du tout vulgaire non plus, mais euh ... Assez fine, et euh, et voilà.

C.P : Ah oui, plutôt mince, à chaque fois ?

David : Oui, mais d'façon ces filles-là, de toute manière, en général, elles ont des amis gays, donc du coup ça s'fait un peu naturellement en fait, ces relations-là.

C.P : Et du coup, sur le look, ou des choses comme ça ... sur le physique ... ?

David : Des filles ?

C.P : Ouais

David : Euh bah non, faut juste qu'elles soient un peu, genre euh, euh, pas trop, euh, que le look ne reflète rien de coincé, un peu genre, pas coincée quoi. Et euh, et c'est vrai qu'le facteur, est-ce qu'elles attirent ou pas les mecs, [rires] ça joue un peu.

(« Grande école », master en biologie)

Ce rapport aux femmes est partagé par Adrien (terrain Var, étudiant en école de design) qui aime lui aussi avoir des amies qui sont belles et très féminines, c'est-à-dire qui sont habillées de manière soignée et non relâchée, portent les cheveux longs, ainsi que des chaussures à talons et sont minces.

Un autre rapport aux femmes, marqué par la sacralisation, a pu être observé chez des enquêtés. Erving Goffman rappelle que « les femmes sont une catégorie défavorisée particulière, en ce qu'elles sont les seules parmi ces catégories – à la seule exception des enfants – à être, dans la société occidentale, idéalisées comme des objets purs, fragiles et précieux »<sup>430</sup>. Ces idéalizations et sacralisations des femmes amènent certains enquêtés à les retirer des

---

<sup>430</sup> GOFFMAN, Erving, *L'arrangement des sexes*, La Dispute, Paris, 2002, p. 104.



possibles sexuels. Ainsi Olivier raconte que lorsqu'il tombait amoureux de filles, son sentiment était tout d'abord très fort, et l'empêchait de penser aux filles comme à des partenaires sexuelles ou comme ayant un corps qu'il était possible de toucher :

Olivier : C'est-à-dire qu'avant c'était vraiment, fin j'avais, je t'avais certainement parlé de Christelle fin du coup, fin du coup y avait vraiment une fille que, que je pouvais, fin de laquelle je me sentais amoureux en particulier en terminale je veux dire, parce que après y en avait eu d'autres avant vite fait et heu, pour moi c'était ah non je peux pas coucher avec elle parce que la toucher, ça serait l'insulter ou un truc comme ça.

(« Grande école », master en physique)

Ce rapport aux femmes s'arrête d'après lui, lorsqu'il n'est plus devenu amoureux des femmes (« mais après, c'est parti avec le fait que je me suis plus senti amoureux de filles après, je pense »). Par ailleurs, il explique qu'il ne mettait « pas toutes les filles sur un piédestal », mais seulement celles qui étaient objet de ses affinités électives.

Olivier : Du coup, y avait pas tout le truc qui allait avec en général je mettais pas toutes les filles sur un piédestal de façon générale, c'était les filles desquelles je me sentais très proche quoi, mais heu, typiquement, y a une fille qui m'a mis une baffé à un moment donné, je lui ai remis une baffé dans la foulée, du coup c'est quand même une preuve que, que, que d'une je suis une sale merde de mec qui considère que oui, on peut frapper les filles et [rires]. [...]Et de deux que c'était pas toutes les filles, qui étaient sur le même rang quoi, on va dire.

CP : Et l'impression de les insulter en couchant avec elles, c'était quoi qui donnait cette impression ?

Olivier : Je sais pas, ça pour le coup, c'est vraiment, je saurais pas en dire plus, pour moi les filles c'était un symbole, j'sais pas, les filles, c'est vraiment très *gender*, les filles c'est gentil c'est tout doux, voilà faut pas leur faire de mal.

CP : Faut pas les salir.

Olivier : Et voilà c'est ça et du coup, ben du coup moi je rentrais totalement dans ce cliché-là de dire, et je pense que c'était peut-être et surtout pour me, pour me, comment dire, pour me convaincre inconsciemment que c'était pour ça que je faisais rien avec, ou que j'allais pas plus loin, peut-être que c'était ça et, oui voilà. D'ailleurs ça coïncide, du coup ben oui ça coïncide, ce qui est normal, puisque c'était la phase de transition avec, je commençais à sortir avec un garçon, après, fin un an après, et du coup c'était la période, mais c'est totalement logique parce que si j'aime plus de filles, forcément je vais pas les mettre sur un piédestal, (rires) voilà.

(« Grande école », master en physique)

Le rapport aux femmes d'Olivier se transforme en même temps que son rapport aux hommes et qu'il commence à envisager ces derniers comme des partenaires sexuels possibles. Ce rapport sacré aux femmes, résultat d'une socialisation aux normes de genre, participe de la production d'absence de gout pour le corps et le physique des femmes, plus qu'il n'est le signe d'une homosexualité latente.

Par ailleurs, Olivier explique que si se présentait la possibilité d'avoir des relations sexuelles avec une femme, il y a des pratiques sexuelles comme la sodomie qu'il ne pourrait pas exécuter avec une femme.

Olivier : Mais je pense que je pourrais, si par exemple je couchais avec une fille, je pourrais pas faire de sodomie avec une fille et heu

CP : Pour quelle raison ?

Olivier : Je sais pas peut-être [rires] ça doit être lié à la partie dégradation [rires].

(« Grande école », master en physique)

A aucun moment Olivier ne mentionne que la pratique de la sexualité avec les hommes, y compris la sodomie n'est un signe de dégradation envers eux. Ainsi il semble que les femmes occupent dans les représentations des enquêtés une place qui les exclut du domaine de la sexualité. Cette exclusion s'appréhende, notamment, dans et par la socialisation des enquêtés au corps des femmes.

### **2.3. Apprendre à trouver des relations sexuelles et amoureuses non satisfaisantes : les relations hétérosexuelles comme effets repoussoirs.**

Tous les enquêtés n'éprouvent pas des dégouts pour la matérialité du corps des femmes et n'entretiennent pas un rapport à ces dernières qui les excluent de leurs domaines des possibles sexuels. Certains comme Pierre (« grande école », master en biologie) et Ludovic (terrain militant, comptable employé) ont eu des relations amoureuses et sexuelles avec des femmes dont le déroulement a eu des effets repoussoir. Au sein de ces relations, qui sont leurs premières expériences de couple et de sexualité, ils connaissent une socialisation aux émotions, notamment amoureuses, et apprennent à reconnaître les sentiments et sensations physiques qui font qu'une relation est perçue comme « bonne », « normale », ou correspondant à une relation amoureuse satisfaisante. Les normes d'une relation amoureuse adéquate et acceptable sont de connaître une relation privilégiée – partagée avec aucune autre personne ou très peu d'autres personnes – marquée par des sentiments d'attachement forts, exclusifs, qui produisent des sentiments de bien-être amenant les individus à ressentir du bonheur. Dans la norme, ces émotions et sentiments d'attachement doivent se mêler au fait qu'ils ont des effets physiques et produisent, dans certains contextes, des manifestations physiques perçues comme signes et preuves de l'attraction physique et sexuelle envers le ou la partenaire. Les enquêtés apprennent ainsi à coder leurs émotions envers les femmes, au regard des effets physiques que produisent chez eux les femmes dont ils disent avoir été amoureux ou avec qui ils ont eu des relations amoureuses et sexuelles<sup>431</sup>. De leurs relations avec les femmes qui n'ont pas abouti à la production de sentiments amoureux et sensations physiques agréables, ils concluent que leurs

---

<sup>431</sup> HOCHSCHILD, Arlie Russel, *Le prix des sentiments. Au cœur du travail émotionnel*, La Découverte, 2017.

relations avec les femmes ne sont pas efficaces et ne produisent pas les effets émotifs et physiques que devrait produire une relation amoureuse ou sexuelle adéquate et réussie.

Trois après avoir eu une relation affective avec un homme et avoir effectué des fellations et des pratiques masturbatoires avec ce partenaire, Pierre (« grande école », master en biologie) a un rapport sexuel avec une femme qui inclut une pénétration vaginale avec son pénis. Avant ce coït, Pierre se considère « vierge » parce que son pénis n'a jamais été inséré à l'intérieur du corps d'une autre personne. Il raconte que cette pratique sexuelle avec cette partenaire n'a pas été accompagnée de sensations physiques agréables, qu'il n'a pas eu d'orgasme et sa partenaire non plus.

Pierre : On a mis deux semaines à coucher ensemble... Voilà. Elle était vierge, moi aussi, on s'est dit voilà. Et [rires]... Là c'était un rapport vaginal classique, je ... je [rire]...

C.P : Pénétration vaginale ...

Pierre : Pénétration vaginale, un moment... remarquable [rires].

C.P : Tu dis ça avec ironie ?

Pierre : Oui. [Rires]

C.P : C'était comment ce moment alors ?

Pierre : Euh ... Ça avait rien de fou, ouais c'était pas... pas terrible. J'sais pas si je, j'pense même pas avoir éjaculé la première fois. J'pense pas avoir éjaculé, nan...

C.P : Et elle oui ?

Pierre : Non... [Rires] Allez, soit réaliste !

(« Grande école », master en biologie)

A propos des relations sexuelles avec cette femme, Pierre raconte qu'il n'a pas eu de dégoût particulier pour le corps de sa partenaire. Durant deux semaines avant d'avoir un rapport sexuel incluant une pénétration vaginale, ils ont eu des contacts physiques impliquant des touchers, des caresses sur leur sexe, sans rapports oraux. Lors du rapport sexuel au cours duquel a eu lieu la pénétration vaginale avec le pénis de Pierre, celui-ci juge le déroulé des pratiques de son point de vue, ainsi que ce celui qu'il pense être celui de sa partenaire. D'abord préoccupé, gêné et inquiet par les douleurs ressenties par sa partenaire, il considère que cette pratique sexuelle n'avait rien d'admirable, mais qu'elle était « correcte ». Ses premières expériences masturbatoires, avec son intérêt qui se porte sur les pénis, cumulées à ce rapport sexuel qu'il ne juge pas satisfaisant, sans être perçus comme dénué d'intérêt ou pourvoyeur de dégoût, amènent Pierre à s'interroger sur ses préférences sexuelles. Ainsi sa première pénétration vaginale, dont ne résulte pas d'augmentation de sentiments d'attachement affectif envers sa partenaire et de sensations physiques agréables notables, est codée par Pierre comme le fait qu'il peut ne pas aimer les femmes sexuellement et pour des relations de couple. Par ailleurs, il se rend compte

que lorsqu'il pense à un homme lors de pratiques stimulant son sexe – seul et avec sa partenaire – cela lui procure des sensations physiques plus agréables. Ces sensations agréables ne se produisent pas lorsqu'il est seulement avec cette femme, même si son attirance envers elle lui a provoqué une érection et une excitation sexuelle ; seulement celle-ci n'a pas abouti à des sensations physiques agréables plus fortes.

C.P : Du coup est-ce que je peux te demander, dans le détail, vous avez quoi, comment, dans quelle position, qu'est-ce qui t'a plu et qu'est-ce qui t'a pas plu, est-ce qu'il y a des choses t'ont dégouté, des choses que tu voulais pas faire... ?

Pierre : Alors, la première fois, qu'est-ce qu'on a fait ? La première fois... Ça a commencé par du frotti-frotta, dans nos vie, pendant les deux semaines avant... mais rien de plus.

C.P : Frotti-frotta sur le... ?

Pierre : Le vagin, le clito, tout ça... Et mon pénis, mais sans pénétration. Mais la première pénétration du coup, j'pense qu'il y a eu des préliminaires classiques, excluant... c'est quand que c'est arrivé, la première pipe avec elle ?... Je n'sais plus. Excluant le sexe oral...

C.P : Dans les deux sens ?

Pierre : Hein, dans les deux sens ouais. Et... donc ouais, bim [rires]... Pénétration vaginale, ça a été un petit peu douloureux pour elle, donc c'était un peu une expérience traumatisante...

C.P : Pour toi ou pour elle ? Ou pour les deux ?

Pierre : Pour les deux... Enfin pas traumatisant, mais t'es un peu en mode... 'fin si la fille en face de toi a un peu mal, t'es là, euh qu'est-ce que j'fais... Ça va ? Voilà... Du coup c'était un rapport pas... remarquable, qui, je pense, s'est déroulé exclusivement en missionnaire... Ouais... Et qu'est-ce qui m'a plu... Le sentiment d'avoir une érection et d'être excité je pense, après la pénétration en soi... pff c'était pas trop, en vrai... c'était pas... c'était pas remarquable, je crois, 'fin c'était... correct. Mais bon, nan, nan j'pense que j'ai pas joui, la première fois, mais le fait de ne pas jouir a été récurrent, enfin, pas récurrent, mais c'est arrivé plusieurs fois.

C.P : Ce qui t'avais excité avec elle, c'était quoi ? C'était elle, ou tu pensais à d'autres trucs ?

Pierre : Non, alors justement, c'était elle, j'avais pas du tout besoin de penser, avec elle, à d'autres trucs... mais... moi genre un chien pourrait me donner une érection [rires]... C'est une blague hein, mais... il suffit que quelqu'un me touche là, bon pas dans n'importe quel contexte, mais genre ça m'déclenche une érection. J'pense que ma bite est genre... [...] très réceptive à tout. [Rires] Et [...] je pense que ça a été là le moment de réalisation vraiment, pendant la pénétration, de genre fermer les yeux, et penser à un homme. Du coup j'pense, c'est le jour où j'ai fait ça, j'me suis dit, oh là... dis donc... [rires] /

C.P : Ça marche plus ? /

Pierre : Je crois qu'c'est pas terrible hein, ce qui se passe avec elle en fait ... [rires] Et voilà.

(« Grande école », master en biologie)

Pierre interprète son absence supposée d'éjaculation comme étant la preuve que les relations sexuelles avec les femmes sont insatisfaisantes. Si elles sont insatisfaisantes, qu'elles n'apportent pas le maximum de plaisir, qu'elles n'amènent pas à l'orgasme, c'est qu'elles n'ont pas de lieu, ni de raison d'être.

Ainsi, une sexualité qui lui semble satisfaisante est une sexualité où l'on a des orgasmes. Ce n'est pas l'existence de dispositions à ne pas aimer ou être dégouté par le corps des femmes

et leur sexe qui fait dire à Pierre que ses préférences vont vers les hommes, mais bien le travail de reconnaissance émotionnel et corporel dans la pratique de sa sexualité avec l'un et l'autre sexe :

Pierre : Euh... Qui m'ont dégouté, non. Le cuni m'a pas particulièrement dégouté ... Elle était bien moins habile en pipe que le... Sullivan, qui était un peu une chaudasse donc ça s'explique [rires]. Et à part ça... est-ce que j'ai été dégouté par quelque chose ?... Non, non j'étais pas dégouté, c'est juste que j'étais pas... ouais, j'ai commencé à réaliser que y'avait un truc qui allait pas trop rond, parce que... Enfin bon après j'sais pas, c'était peut-être pas... parce que ça m'arrive de pas jouir avec des mecs quoi, mais... J'me suis dit y'a un petit problème au niveau de... ce qui se passe... Voilà. Du coup c'était pas des expériences remarquables, mais c'était pas des expériences traumatisantes non plus... C'était... c'était rigolo [rires] [...]

C.P : Et dans les rapports, toujours la même position ?

Pierre : Non, non, non, c'était variable. [Rires] C'était... ouais y'a eu un peu d'tout... 'fin pas de tout, on a pas fait des trucs... incroyables, mais... Aussi bien de la levrette que de... j'sais pas comment ça s'appelle, l'amazone ou un truc du style. Sur une table, dans la douche... bon voilà, ça a été varié [rires].

(« Grande école », master en biologie)

L'étendue des sensations physiques agréables possibles à connaître dans la sexualité lui semble plus facilement atteignable dans des relations physiques avec des hommes qu'avec des femmes :

Pierre : Déjà j'ai beaucoup plus de facilité, je pense, à jouir avec un garçon qu'avec une fille. 'Fin avec la fille, en tout cas. Donc c'est quand-même déjà mieux. Et... et ouais, non j'pense que c'est un truc qui m'excite plus, et genre ouais, j'ai jamais eu besoin de penser à autre chose avec un garçon.

C.P : Alors qu'avec la fille c'était pas l'cas.

Pierre : Alors qu'avec une fille voilà ... ouais. Après je sais que c'est un truc paradoxal, le fait de... mais ça je ... j'pense, enfin j'me demande si ça tient pas au fait que je sois excité par n'importe quoi... j'trouve ça toujours paradoxal que cette fille m'ait excité... bitalement [rires]... mais voilà.

C. P : Et avant d'être avec elle, est-ce qu'il y avait des filles qui t'avaient excité auparavant ?

Pierre : C'est c'que j't'avais dit, y'avait... mais c'était pas vraiment une excitation sexuelle, c'était toujours un truc où j'me demandais... j'étais un romantique à une époque, en fait je pense... Ça a bien changé [rires]. Euh... c'était vraiment, j'me demandais si ma proximité... cachée... était à la fois une attirante... genre romantique, type amical, ou une attirance romantique parce que j'avais envie d'aller plus loin. J'vois qu'à l'époque, je l'associais pas vraiment à une attirance sexuelle... J'pouvais trouver la fille... Si, la fille en question, je la trouvais forcément très jolie... et genre... attirante, mais pas sexuellement, enfin j'sais pas si tu vois ce que je veux dire...

(« Grande école », master en biologie)

En outre, le travail de reconnaissance émotionnelle et de sensations corporelles s'observe dans les tiraillements que connaît Pierre (« grande école », master en biologie), et qu'il exprime lorsqu'il raconte ses interrogations sur les raisons de son excitation sexuelle envers cette femme, et sur ses relations d'attachement affectif avec les femmes. Ainsi le travail de différenciation entre les sentiments qui sont qualifiés d'amicaux et d'amoureux ne va pas de soi et est le résultat d'une socialisation. Pierre hésite et s'interroge sur la teneur de son

attachement à son amie avec laquelle il a eu des relations sexuelles. Il explique que l'attachement que cette amie éprouvait pour lui était très fort et plus important que celui qu'il éprouvait pour elle. Cet attachement non réciproque permet à Pierre de se valoriser symboliquement : il qualifie son amie de « sa chose » dont l'affection lui semblait « garantie » pour « toujours ». Lorsqu'il se rend compte qu'elle s'intéresse à un autre garçon, il ressent de la jalousie et est amené à réinterroger la teneur de son attachement à son amie, se demandant s'il n'est pas amoureux d'elle. Ce sentiment se présentant une seconde fois, il lui propose de rester avec elle et à cette occasion se rend compte qu'il n'a pas envie de contact physique avec elle :

C.P : [rires] Pour passer sur un autre sujet... Les filles du coup, pas d'autres attirances sexuelles que celle avec... que la fille avec laquelle tu as couché ?

Pierre : Si ! Ben d'ailleurs, c'était la fille avec j'ai couché, c'était pas une expérience sexuelle, c'était de la jalousie. Mais parce que cette fille, du coup... est devenue un peu ma... enfin, l'une de mes meilleures amies là, sauf que pendant très longtemps, jusque y'a un an et demi, un an... elle était vraiment ultra possessive avec moi... En mode elle pète un câble à chaque fois, parce qu'elle est persuadée qu'en plus genre, dans sa tête... j'suis pas vraiment gay, na, na... Donc elle était hyper jalouse de mes potes meufs... plein de trucs. Et du coup j'ai toujours été... et en plus j'me suis aperçu après, avec des témoignages et son comportement, qu'en fait... elle avait été plutôt amoureuse de moi j'crois... et que du coup ça avait un peu mis du temps... Donc du coup c'était un peu ma chose... 'fin c'était pas ma chose, mais j'avais son affection qui m'était garantie toujours. Jusqu'au jour où je sais plus quelle soirée, enfin y'a eu un shift dans cette... truc. Et genre elle a arrêté d'être possessive, et chiante. Et... j'sais plus, parce qu'elle est plutôt jolie... j'sais plus lequel de mes potes s'est mis à lui tourner autour... Et à ce moment-là, j'me suis dit genre... Pardon ? Qu'est-ce qui s'est passé ?... Et j'ai été hyper jaloux, mais... du coup ça m'a fait me questionner, en mode, est-ce que t'es juste jaloux parce que t'avais...

C.P : Eu une relation avec elle ?

Pierre : Eu une relation avec elle, et que nan surtout que j'avais un peu la garantie d'être le mec... voilà, c'était elle qui était jalouse de moi et... genre... elle avait pas d'autres gens, à part moi... ou est-ce que c'était en mode genre en fait tu la désires finalement un peu, et peut-être que, genre voilà. Et... le sentiment... m'est revenu à une deuxième soirée, et j'me suis aperçu que, une fois que j'ai eu attiré son attention, en mode genre, viens on va faire j'sais pas quoi, on allait faire j'sais pas quoi... j'étais là en mode, ah j'suis pas du tout attiré, j'ai pas du tout envie de coucher avec elle. Donc non, en fait j'ai pas eu d'autres attirances sexuelles, à part ce moment où j'me suis dit genre, mon dieu que se passe-t-il dans ma tête ?

(« Grande école », master en biologie)

Concernant Ludovic, c'est une rupture amoureuse avec sa petite amie du collègue qui l'a amené à commencer des relations avec des garçons. À cette période de sa vie, il déclare des goûts pour des pratiques physiques avec des garçons, mais pas encore de relations amoureuses avec eux. Ainsi, s'il connaît une socialisation qui le conduit à sexualiser le corps des garçons et il ne semble pas connaître de socialisation aux relations amoureuses avec ces derniers. Sa socialisation aux sentiments amoureux s'effectue avec une camarade de collègue avec laquelle il « sort » quelque temps jusqu'à ce qu'elle ait une relation sexuelle avec un autre garçon du collègue (Ludovic : « Quand je sortais avec les filles. En fait, ce qui m'a fait... vraiment le savoir,

c'est bête, mais c'est le grand amour de ma vie, c'était une fille, je l'adorais, au collège... donc je devais avoir entre seize et dix-huit ans. J'étais amoureux... c'était la plus belle du collège, enfin pour moi [rire] »). Cela cause une grande peine à Ludovic. Cet évènement met un arrêt à son investissement en sentiments amoureux avec les filles. Dans la suite de son parcours Ludovic explique qu'entre ses 12 et 25 ans il est en tension concernant ses préférences amoureuses et sexuelles : l'homosexualité n'étant ni acceptée ni envisageable dans sa famille, il continue des relations avec des filles de manière publique et fréquente des garçons de façon cachée :

Ludovic :Après j'ai fait les filles, normal [rires], pour faire comme tout le monde... J'en ai eu trois, j'étais très amoureux d'une, et puis quand elle m'a laissé tomber, j'ai franchis le pas. J'ai fait, allez j'm'en fous ! Caché, bien sur. Nan, ma famille n'acceptait pas du tout, c'était pas le genre de... du... c'était pas le genre de la famille quoi.

C.P : Et du coup, tu le savais avant de le dire ?

Ludovic : Ah oui, mais je l'ai assumé à vingt-cinq ans. Tu vois, douze ans, vingt-cinq ans [...]. Ah oui, elle, oui, ça m'a fendu le cœur, c'est peut-être pour ça que j'te dis, peut-être j'assimile ça, mais j'ai toujours su, en même temps, c'est pas ça qui m'a fait basculé, entre guillemets.

(Terrain militant, comptable employé)

### **3. Modalités et conditions de renforcement des goûts sexuels pour les personnes de même sexe.**

Après avoir examiné le début de la fabrication des goûts sexuels pour les hommes, il convient d'analyser comment ces goûts se renforcent durant les trajectoires des enquêtés. Lors des socialisations durant les relations sexuelles le « modelage sensoriel » se poursuit et les enquêtés continuent d'apprendre à aimer des formes de corps, des postures ainsi que des façons d'être situées socialement. Ils sont portés ainsi à reconnaître sexuellement avec quels partenaires ils ont, ou non, envie d'avoir des rapports sexuels. Cependant, avant d'examiner les modalités socialisatrices qui confortent les goûts pour les personnes de même sexe dans la pratique de la sexualité, nous allons présenter les contextes traversés par les enquêtés qui rendent possibles et confortent ces socialisations.

#### **3.1. Des contextes sociaux d'arrivée qui permettent la mise en pratique des goûts sexuels en dépit de parcours marqué par les rappels à l'hétéronorme.**

Si les enquêtés peuvent mettre en pratique leurs préférences sexuelles pour les hommes c'est parce qu'ils se trouvent dans des contextes sociaux qui rendent cela possible<sup>432</sup>, et également parce que la force de leurs attirances les amène conduit à rechercher des espaces où

---

<sup>432</sup> GIRAUD Colin, *Quartiers gay*, PUF, 2014.

il est possible d'entretenir des relations sexuelles avec des personnes de même sexe, sans encourir trop de risques aussi bien physiques que de mise à distance, d'exclusion ou de jugements dépréciatifs et réprobateurs. Si au moment des entretiens les enquêtés fréquentent des lieux au sein desquels leur homosexualité ne pose pas de problème et où ils peuvent vivre sans se cacher ou contrôler leurs manières d'être et de faire afin de ne pas faire peser sur eux de soupçons d'homosexualité, cela n'a pas toujours été le cas au cours de leurs trajectoires. Ils ont connu des moments plus ou moins intenses de tension intrapsychique, tiraillés entre les goûts pour les hommes et l'incorporation de la norme hétérosexuelle.

### **3.1.2. Le poids de l'hétéronormativité dans la trajectoire : la fabrication de tensions intrapsychiques.**

La norme hétérosexuelle produit des effets différents selon les enquêtés, leurs socialisations antérieures et les milieux et contextes sociaux dans lesquels ils sont. Certains mettent à distance les milieux sociaux et villes dont ils sont issus, lorsque d'autres détestent cette part d'eux-mêmes qui préfère les hommes aux femmes.

Jérémy (terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique) affirme avoir compris assez jeune la norme à faire couple hétérosexuel et raconte avoir connu des tensions entre ses goûts pour les garçons et le sentiment de ce qu'il allait devoir faire dans la conduite de sa vie d'adulte :

Jérémy : Et je, je me revois dans mon lit, j'dois être en sixième cinquième, non, mais non c'est, c'est bien agréable d'aimer les garçons mais faudrait quand même heu, faudra s'marier, enfin faire les choses entre guillemets normales. Enfin ce que tu perçois comme normal. Donc du coup heu voilà.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique)

Doté d'une forte réflexivité sur lui-même, il imagine également ce qu'aurait pu être sa vie, s'il n'avait pu, comme il le dit, « s'émanciper » tôt et fréquenter les classes préparatoires et grandes écoles littéraires, et associations militantes, milieux au sein desquels il a pu rencontrer des hommes sans se cacher et où la norme à l'hétérosexualité est moins forte que dans les milieux où il a grandi. Selon lui, il aurait pu facilement se retrouver dans une situation similaire à des hommes rencontrés dans le milieu militant, qui ont été mariés puis après un divorce se sont mis en couple avec un homme :

Jérémy : J'comprends très bien, parce que dans les associations gays où j'suis maintenant on rencontre des gens qui ont plusieurs parcours de vie. Notamment des hommes d'une quarantaine d'année, qui ont eu des femmes et des enfants et puis après heu ça a rompu, ça a cassé, ils ont quitté leur femme et ils se sont mis à fréquenter des garçons. J'comprends bien leur situation. Il m'semble que dans un autre conditionnement qu'aurait pas été le mien, j'aurais pas eu la chance de m'être émancipé rapidement, intellectuellement et économiquement, j'pense que j'aurais pu me retrouver dans cette situation.



(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographie)

Par ailleurs, Jérémy note que ses façons d'être et de faire n'ont jamais été la source de stigmatisation homophobe. Sa masculinité, marquée par l'investissement dans ses études, un ascétisme scolaire qui l'éloignait des relations amoureuses, lui permet d'être reconnu comme quelqu'un doté de valeur<sup>433</sup> :

Jérémy : J'ai jamais, je tiens à, j'ai jamais le sentiment d'être victime d'une homophobie directe. Du sens, oh la tapette, oh la pédale. Jamais. Parce que ça m'est, ça a toujours été absorbé, l'intello, c'est un intello. Mais l'intello est dans une position quand même particulière, mais différente quand même de la pédale ou de la tapette. L'intello, dans le groupe des garçons, c'est peut-être l'intello, il est chiant, il parle bizarrement, il est, il comprend tout ça. Mais il fait peur aussi, il fascine. Il a des bonnes notes ! Les gamins ils comprennent très tôt que tu peux aller en S que tu peux aller L, que tout ça. On vient te voir, t'as toujours des copains ! Il faut leur expliquer les trucs et puis, tu parles j'ai, j'ai, tu vois j'ai jamais, j'étais délégué de ma classe, en quatrième, en première, en terminale, donc c'est tout le contraire du type martyrisé. Faut être honnête j'étais pas martyrisé. Mais je taisais cette question de l'homosexualité qui était quand même heu absorbée par ces questions d'intello, de type religieux tu vois ?

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographie)

Face à son père Olivier (« grande école », master en physique) contrôle ses façons d'agir, de se mouvoir et de se vêtir pour que celui-ci qui est, d'après Olivier « très homophobe » ne suspecte pas son fils de préférer les garçons, grâce à son investissement dans ses études, perçus comme marque de sérieux. C'est avec son avancée dans ses études, son entrée à l'École qu'Olivier contrôle de moins en moins son apparence physique et ses mouvements et commence à être serein à l'idée que son père sache qu'il préfère amoureusement et sexuellement les hommes :

Olivier : Déjà j'ai on va dire j'ai deux garde robes même maintenant pas vraiment en fait pas aussi différenciées qu'avant mais heu en fait mon père il est très très homophobe et heu et pour lui par exemple si j'ai pas de copine depuis tout petit c'est parce que je suis dans mes études et que je suis très [investi]. [...] Ah ouais et du coup quand j'étais en face de mon père je devais...

CP : Etre moins typé gay c'est ça ?

Olivier : Ouais je devais jouer le jeu. Et même maintenant, je fais attention même, c'est moins vrai maintenant quand même... C'est à dire que je m'en fous de plus en plus en fait. Et heu je pense que j'attends de plus en plus qu'il me pose la question [pour savoir s'il est homosexuel] et du coup je fais de moins en moins d'efforts en fait.

CP : Ouais pour qu'à un moment tu lui mettes sous les yeux que ce soit visible et que...

Olivier : Ouais c'est ça. Et heu par exemple, je me tiens pas du tout pareil en sa présence, c'est assez rigolo. Et j'ai pas du tout la même gestuelle mais en plus c'est vraiment intégré c'est à dire à mon sens, je fais pas d'effort en fait je suis comme ça.

CP : Ouais, ça devient naturel.

Olivier : Ca devient. J'ai toujours fait attention quand il était là à comment je me comportais il fallait faire attention il fallait se tenir droit tout ça.

---

<sup>433</sup> SCHOTTÉ, Manuel, *La valeur du footballeur. Socio-histoire d'une production collective*, op. cit.

(« Grande école », master en physique)

De façon plus virulente que Jérémy (terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique) et Olivier (« grande école », master en physique), Ludovic (terrain militant, comptable employé) exprime le dégoût qu'il a pour le milieu social dont il est issu à cause du rapport que son père et certains de ses frères expriment vis-à-vis de l'homosexualité.

Ludovic : Oui, voilà. Mon père absent, qui ramène l'argent à la maison, et qui croit que c'est lui le roi, et puis en fait c'est un gros con ... excuse-moi, mais voilà. Les frères, j'ai trois frères, et ... à part un, mais qui est parti dans le sud, je sais même pas où il est, les deux autres, c'est des beaufs de base quoi. Mais dès fois, c'est comme tous les enfants, tu te dis, mais ils m'ont trouvé c'est pas possible, j'suis pas de leur famille [rires].

(Terrain militant, comptable employé)

Il continue sur le rapport à sa famille, sa peur de ne pas avoir d'enfant ainsi que de liens familiaux avec ses neveux qui aurait pu lui permettre de léguer son héritage, aussi bien financier que concernant des apprentissages qu'il aurait pu transmettre, tout comme un certain nombre de valeurs auxquelles il est attaché :

Ludovic : Ben voilà, je suis seul, j'me dis, qu'est-ce que je vais léguer à qui, quoi ... j'ai même pas de petits neveux ... Ma famille c'était Cédric [son ancien petit copain], c'était sa famille à lui, parce que lui, par contre l'a très, très bien vécu, et il l'a toujours su ... Tout le monde l'a toujours su, il l'a su beaucoup mieux que moi... Moi je suis pas... plus que ça quoi... j'fais attention au regard des autres, c'est important... Et puis en même temps tu te dis... tu t'en fous. Maintenant, bon... mais ça fait quand même mal, si on me juge. Même aujourd'hui, avec le mariage et tout ... y'en a plein qui jugent quand même... [...] Après si t'as des remarques ... t'as toujours des remarques, j'te disais, c'était des hétéro de base, chez moi ... c'était toujours les blagues sur les pédés, les machins ... et moi j'me faisais tout petit quoi. [...] Des blagues à deux balles [...] quand tu ponctues dans une phrase ... tu dis, 'tin tes cons, ah ces pédés ... Voilà, c'est péjoratif quoi.

(Terrain militant, comptable employé)

D'autres enquêtés, plutôt que de détester leurs milieux d'appartenance et de souhaiter le mettre à distance, détestent la part d'eux-mêmes qui aime les garçons<sup>434</sup>. C'est le cas de Mathieu (« grande école », master en mathématiques) qui lorsqu'il est au lycée, entend des conversations sur les relations amoureuses avec les filles à propos desquelles il n'a pas d'intérêts mais prétend avoir des sentiments pour l'une d'elles afin de se conformer aux intérêts majoritaires de ses pairs.

Mathieu : Heu après heu. Au collège heu je crois qu'on disait que j'étais amoureux d'une fille mais c'était pas vrai.

C.P: C'était qui qui disait que tu étais amoureux?

---

<sup>434</sup> Tout comme d'autres détestent la part populaire d'eux-mêmes et s'inscrivent dans des luttes culturelles de soi contre soi. LAHIRE, Bernard, « Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi : "détester la part populaire de soi" », *op.cit.*, p. 137-143.

Mathieu: Non mais enfin c'était plus ou moins au collège des questions du genre, quelle fille te plaît etc. en permanence. Et enfin y avait une fille que je trouvais sympa et que j'aurai aimé avoir en amie et du coup heu, comme y avait toute cette ambiance autour heu...

C.P: De création de couple, oui.

Mathieu: Voilà, ça a créé une sorte de couple alors que pour moi ça aurait plus été une amie. [...] Non, après y a rien. Au collège et au lycée rien du tout.

(« Grande école », master en mathématiques)

Par ailleurs, à propos du garçon qui l'attirait durant cette période, il dit :

Mathieu: Non lui il était. Je vais utiliser un mot moche, mais il était normal [rire]. C'est à dire il était attiré par les filles, bon. Il pouvait un peu me comprendre parce qu'il avait douté à un moment dans sa vie. Mais il est arrivé à la conclusion que non ça l'attirait pas du tout et y avait pas d'ambiguïtés quoi, à part de mon côté, mais pour lui y avait pas de problèmes. Enfin... Donc heu, il m'a juste aidé à me rendre compte que les filles m'attiraient pas plus que ça et que les garçons oui.

(« Grande école », master en mathématiques)

C'est cet ami qui, en posant des questions à Mathieu, lui a fait verbaliser ses préférences amoureuses et sexuelles pour les hommes. Devenu le confident de Mathieu, ce dernier lui raconte les tensions qui le traversent et ses tiraillements internes :

Mathieu: [...] A un moment j'ai tout lâché, j'ai commencé à raconter ce que je pensais et tout, parce que par moi-même j'avais commencé à comprendre. Même si j'en avais parlé à personne et que 'fin, c'était pas du tout évident pour moi.

C.P: Est-ce que tu veux bien me raconter ce que t'as, enfin ce que tu lui as dit du coup?

Mathieu: Heu pfff...

C.P: A peu près, si tu t'en rappelles...

Mathieu: Ouais, voilà, ouais. Là j'avoue que je m'en rappelle pas trop parce que ça a quand même pas mal évolué depuis, mais, 'fin, globalement c'était proche de "je me déteste", "c'est pas normal", je comprends pas pourquoi" heu, enfin "j'arriverai jamais à avoir une vie normale", enfin des choses comme ça quoi. Enfin je lui ai pas dit que c'était lui en particulier qui me plaisait mais heu, mais en général que ça allait pas bien quoi. Je sais qu'on a beaucoup beaucoup parlé d'un peu de tout, après c'était pas forcément sur un sujet. Il pouvait me demander enfin d'autres trucs qui avaient pas de rapport mais j'ai vraiment beaucoup parlé avec lui pendant cet été là.

(« Grande école », master en mathématiques)

Pierre (« grande école », master en biologie) a connu également des tensions intrapsychiques fortes, durant le lycée, jusqu'au jour où ne pouvant plus les retenir il explose en sanglot chez lui et les verbalise et dit à sa mère qu'il préfère les garçons. Celle-ci a du mal à considérer ce qui apparaît comme une nouvelle particulière. Sa fille aînée est homosexuelle et son deuxième enfant lui dit que lui aussi. Pensant que c'est une passade, elle tente de calmer les tensions exprimées par Pierre en lui racontant qu'elle aussi s'est posé des questions sur ses préférences sexuelles, étant plus jeune, et qu'il est encore « tôt » et que ce sont des aspects de sa vie qui peuvent encore changer. Jusqu'à ce que Pierre lui dise fermement qu'il préfère les hommes et que cela ne sera pas autrement.

Pierre : Et du coup je me souviens qu'une fois je me suis mis à pleurer dans la cuisine parce que genre j'étais trop perturbé parce ce qu'il se passait dans ma tête et que c'était vraiment un truc que je voulais pas, genre exemple deux sur deux. Ben bravo, deux sur deux quoi. Elle était là « deux sur deux quoi ? ». Et ma mère en fait a eu un p'tit problème. C'est pas qu'elle a eu un problème, c'est que. J'pense que fondamentalement ça la faisait chier d'avoir deux enfants sur deux homosexuels. Et que... c'est pas vraiment que ça la faisait chier, mais c'est que du coup, t'sais c'est toujours un peu, tu te dis, mais pourquoi j'en ai deux, qu'est-ce que j'ai fait. Exactement. Un jour elle me l'a dit d'ailleurs, de façon pas très subtile. En fait ça lui a glissé de la bouche, elle s'en voulait un peu, mais bon. Bref, du coup elle m'a dit, mais non, mais tu sais, t'es jeune encore. [A propos de sa mère] : Et du coup elle me dit, mais non, tu sais pas, moi aussi quand j'étais petite je... genre j'ai essayé d'embrasser des filles, bref. Du coup j'me suis dit, oui elle a raison. Et en prépa, là où j'ai été sûr du truc, je, on a eu un dîner un jour, où je lui ai dit, bon écoute maman.

(« Grande école », master en biologie)

Les mobilités géographiques et sociales ascendantes que les enquêtés connaissent les amènent à fréquenter des lieux, comme les milieux militants, et certaines « grandes écoles » où l'homosexualité n'entraîne pas violence, discrimination et exclusion. La fréquentation de ces espaces, qui ont une place importante dans leurs vies en raison du temps qu'ils y passent et ce qu'ils y investissent affectivement, permet d'amoinrir les tensions qu'ils peuvent connaître, ainsi que de faire corps avec des individus qui leur ressemblent et résistent aux formes de violence pesant sur les individus non hétérosexuels.

Pour autant, il ne faut pas négliger les actes d'hypervigilance auxquels les enquêtés doivent se soumettre lorsqu'ils fréquentent d'autres espaces. Les entretiens montrent que ce sont les enquêtés recrutés sur le terrain militant qui ont le plus affaire à des violences physiques ou verbales en raison de leur homosexualité. Cela peut s'expliquer par le fait qu'ils sont plus amenés que les étudiants des « grandes écoles » à fréquenter des milieux sociaux plus hétérogènes que ses premiers qui restent au sein des classes supérieures fortement dotées en capital culturel<sup>435</sup>. Par exemple, Stéphane (terrain militant, assistant de consultant scientifique) DUT gestion) a fait semblant d'être hétérosexuel durant les deux mois de période d'essai de son CDI, alors que des collègues de travail, se pensant bien intentionnés, tentaient, « pour rigoler », de lui faire « avouer » son homosexualité. Sébastien (terrain militant, comptable employé), John (terrain militant, étudiant en psychologie) et Benoit (terrain militant, étudiant en sciences politiques) racontent avoir assisté ou été victime d'agression physique à caractère homophobe dans la rue. Enfin Ludovic (terrain militant, comptable employé) raconte qu'à son

---

<sup>435</sup> Il faudrait s'interroger sur cette racialisation des « racailles », qui sont perçues comme les personnes les plus homophobes. Par exemple Ludovic raconte : « A part cette histoire au boulot, j'ai pas eu de, d'attaque frontale ou de chose directe quoi. J'ai pas... j'ai pas subi la pression, j'ai pas... En même temps, je rase les murs hein... le soir, les quartiers... 'fin j'veux dire, j'ai... travaillé dans des quartiers assez chauds, vers Saint-Denis, tout ça, tu fais pas le fier hein, on en entend des histoires... Moins maintenant, mais y'a une vingtaine d'années, des attaques homophobes, on en voit des fois, dans des émissions, des trucs comme ça. Moi je touche du bois, j'ai rien vu, j'ai pas subi... mais si je subissais, j'me connais, je fuis, j'vais pas aller en attaque frontale, vu comme j'suis galbé ... [rires] »

travail, une de ses collègues lui adressait régulièrement des railleries sur son apparence physique et son homosexualité qu'elle supposait :

C.P : Et du coup toi, t'as beaucoup été jugé ?

Ludovic : Non, je pense pas. Une fois, indirectement, dans mon boulot ... A mon dernier boulot, à Paris, dans le val d'Oise, y'avait un dragon qui était là, qui était l'ancienne responsable du service compta si tu veux. Et elle avait été mise sur la touche, elle était mauvaise cette femme. Et à chaque fois qu'elle me croisait dans le couloir, elle me faisait une remarque, une réflexion ... et ça je l'ai mal vécu par contre.

(Terrain militant, comptable employé)

### **3.1.2. Une arrivée dans des milieux où l'homosexualité est possible.**

L'enquête sur la sexualité des Français met en évidence qu'« À l'exception des générations qui ont entre 18 et 34 ans à l'enquête, les personnes homo-bisexuelles ont également un niveau d'étude plus élevé que les personnes hétérosexuelles, et les hommes ont un niveau de diplôme plus élevé que celui des femmes [...]. Cette surqualification scolaire des personnes homo-bisexuelles peut traduire une plus grande aptitude à se distancier des normes dominantes, qui autorise plus facilement à déclarer et à vivre une sexualité homo-bisexuelles. Elle peut aussi résulter d'un engagement préférentiel des personnes qui ont des rapports homosexuels dans des filières d'étude plus longues qui permettent in fine d'évoluer dans des milieux sociaux plus tolérants. »<sup>436</sup> et que « Dans la même logique encore, on soulignera que les personnes homo-bisexuelles résident plus souvent dans les grandes agglomérations de plus de 100 000 habitants (59% versus 39% des femmes hétérosexuelles, 62% versus 38% des hommes hétérosexuels), ce qui traduit aussi en partie les parcours sociaux particuliers que doivent emprunter les personnes homo-bisexuelles pour vivre dans des environnements plus tolérants »<sup>437</sup>. En effet, les hommes recrutés sur le terrain militant qui appartiennent aux classes moyennes ont des parcours marqués par des mobilités géographiques et connaissent une petite ascension marquée par l'acquisition d'un capital culturel ou militant. Les hommes venant de milieux populaires ou petit-moyen finissent par appartenir aux classes moyennes en réussissant des études supérieures courtes (BTS, DUT) et en accédant aux professions intermédiaires. Par exemple, Sébastien, issu des milieux populaires et habitant dans un quartier populaire d'une grande agglomération, sort de son milieu social d'origine en devenant employé de bureau. Il acquiert un petit capital scolaire et capital militant par la fréquentation des associations se trouvant au centre-ville d'une grande agglomération. Il finit également par arriver à louer un

---

<sup>436</sup> BAJOS, Nathalie *et al.*, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 13 mars 2008, 612 p., p.256-257.

<sup>437</sup> *Ibid.*, p.257

appartement dans l'arrondissement de la ville où se trouve une grande concentration de bars gays et lieux associatifs. Laurent, quant à lui, quitte Saint Maximin pour aller faire des études supérieures (Bac +2-3) à Toulon, puis vivre dans le même arrondissement que Sébastien. Il commence sa carrière professionnelle par des emplois peu qualifiés, en contrats précaires, puis accède aux professions intermédiaires dans le privé en contrat à durée indéterminée.

Ainsi, peu d'enquêtés issus des milieux populaires restent dans ces milieux à l'âge adulte. C'est seulement le cas de Didier (terrain militant, ouvrier) et de Adrien (terrain Var, étudiant en école de design). Les mobilités sociales de ces hommes viennent après la construction des goûts pour les personnes de même sexe. Les mobilités géographiques – changement de ville ou changement d'arrondissement dans une grande ville – permettent de s'éloigner de lieux où l'homosexualité pouvait être stigmatisée pour vivre dans des espaces dans lesquels elle l'est moins<sup>438</sup>. Les mobilités transversales qui se font vers les associations, milieux militants ou lieux fréquentés par des personnes homosexuelles (sauna, bars, boîte de nuit) se déroulent après que les enquêtés aient acté que leurs préférences amoureuses et sexuelles se dirigent vers les hommes. Elles constituent des socialisations de renforcement, qui fabriquent une forme spécifique d'homosexualité.

Par ailleurs, les enquêtés recrutés sur le terrain des grandes écoles et qui sont, dans l'ensemble, plus diplômés que les enquêtés recrutés sur le terrain militant expliquent que les « grandes écoles » dans lesquelles ils font leurs études supérieures sont des lieux « ouverts » où l'homosexualité n'est pas réprimée, ou est parfois encouragée. Ainsi, Pierre (« grande école », master en biologie) parle de son arrivée à l'École comme de l'« Arrivée à l'École, sanctuaire des gays [rires] ». Si Pierre fait une boutade sur le statut de l'École pour les gays, le fond de ce qu'il rapporte n'en est pas moins sérieux. Jérémy (terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique) raconte comment, arrivé en classes préparatoires, il se trouve dans un milieu où les personnes homosexuelles sont nombreuses et comment ces espaces apparaissent ainsi propices à la possibilité de mise en pratique de ses goûts amoureux et sexuels :

Jérémy : Arrivé à 17 ans, à Paris, en prépa Littéraire, à Henri IV, heu, puis la prépa littéraire c'est pas la prépa scientifique. On a des professeurs homosexuels. On a plein, enfin j'veux dire heu, on devient une forte minorité. Je veux dire on est dans une autre configuration. Et puis on est dans des sections où c'est depuis le plus longtemps d'être homosexuel. Parce que bon, qu'y ait des pédales en khâgne heu j'veux dire heu, enfin j'sais pas, les vieux profs c'est toujours heu [rires], j'veux dire, c'est, c'est comme si t'allais à l'école de couture à la chambre de commerce de Paris, enfin y a. Ou

---

<sup>438</sup> TISSOT Sylvie, *Gayfriendly. Acceptation et contrôle de l'homosexualité à Paris et à New-York*, Raison d'agir, 2018.

dans certain, ou au conservatoire dans certaines sections. Donc heu à partir de ce moment-là ça a basculé, ça bascule vers une homosexualité exclusive, assumée.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique)

L'arrivée à Paris, en classe préparatoire, avec des rentrées d'argent car il est boursier et en internat lui permettent de vivre « bien », selon lui. Cette émancipation économique rend possible son émancipation affective :

Jérémy : Donc j'avais la perspective de partir à Paris, qui s'est concrétisée après mon baccalauréat, parce que comme j'ai eu la mention très bien, et que j'étais boursier sur critères sociaux j'ai pu accéder aux bourses au mérite qui ont été créés sous Jospin. [...] Je touchais 4400 euros par an. J'ai fait ma prépa facilement parce que je me suis retrouvé à l'internat de Paris ou aidé par d'autres personnes. Donc du coup j'ai été émancipé, et je savais que j'allais partir à Paris, j'ai eu le bac et tout ça, et là, je savais que, être émancipé, ça voulait dire être émancipé affectivement. Je crois que les homosexuels ils sont pas idiots, ils comprennent bien que leur vie, pour eux ça commence quand ils accèdent à ces villes. Pas tous, y en a qui restent dans les campagnes. Mais là pour moi c'était clair. C'était assez Olivieride. Et ça a pas manqué de se produire. Ça a pas manqué de se produire.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique)

Après la classe préparatoire, il parvient à intégrer une grande école. Très investis dans ses études, il raconte que cette admission a été un autre tournant dans sa vie amoureuse et sexuelle :

Jérémy : Il faut dire aussi que heu, j'ai continué à être assez sérieux, donc en cours. C'est-à-dire que heu j'ai vraiment beaucoup, beaucoup, beaucoup travaillé. J'ai été admissible la première année mais pas admis. Admissible et admis la seconde année. J'avoue que pour moi ça, ça a pas été heu, j'avais pas beaucoup d'temps, ne serait-ce que, donc du coup le côté toujours travailler, toujours travailler, ça c'était présent. Et heu le phénomène tout simplement après à l'Ecole heu, voilà après, c'est, c'est, c'est là où je me suis encore plus amusé dans le sens où j'ai pris le temps et tout ça. Et heu j'me suis retrouvé dans une sexualité beaucoup plus homosexuelle. Et à l'Ecole normale j'me suis mis très rapidement avec un garçon. On est resté deux ans et demi ensemble, enfin, tu vois j'ai pas multiplié les relations.

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique)

### **3.2. Classe sociales, rapports au corps et aux formes de masculinités : des effets dans le choix des partenaires et sur la posture adoptée lors des rapports sexuels.**

Si nous avons vu comment les jugements portés sur les corps, les manières d'être et les apparences président aux choix amoureux, nous n'avons pas examiné la façon dont ces jugements sous-tendent et s'accompagnent de sélection de potentiels partenaires sexuels. Les logiques de sélection des partenaires pour faire couple ou entretenir une relation sentimentale s'accompagnent également de goûts et de jugements de goût envers les individus permettant de discerner avec quel partenaire il sera possible et agréable d'avoir des relations sexuelles. Les enquêtés n'ont pas les mêmes goûts sexuels, c'est-à-dire des goûts différents pour des pratiques sexuelles, pour des postures et façons de pratiquer la sexualité, et manières d'être durant les relations sexuelles. Ces préférences s'accompagnent de goûts et dégoûts pour des manières

d'être et faire durant la pratique de la sexualité, qui orientent les sélections des potentiels partenaires sexuels, ainsi que les pratiques sexuelles effectuées durant les rapports. Ces goûts et jugements de goûts pour les postures, les façons d'être et de faire durant les relations sexuelles sont différenciées selon l'appartenance de classe et les formes de masculinités. C'est notamment à partir de ces dernières que les enquêtés vont supposer, reconnaître des façons de pratiquer la sexualité qui vont leur plaire ou déplaire.

Nous avons vu que les hommes, comme Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) et Mathieu (« grande école », master en mathématiques) recrutés sur le terrain des grandes écoles ont une masculinité bourgeoise et mettent à distance les hommes montrant une masculinité qu'ils considèrent comme efféminés et vulgaire. Ils apprécient assez peu les hommes dont l'homosexualité est visible et préfèrent la discrétion et la « bonne tenue ». Ils ont rencontré leurs conjoints actuels et passés au sein des classes préparatoires aux grandes écoles et dans l'École et ont formé et forment des couples socialement homogames. Concernant les pratiques sexuelles qu'ils effectuent ou non, nous remarquons en premier lieu, comme l'a montré Jérôme Courduriès que la pratique de la pénétration anale intervient dans les relations sexuelles au cours d'une période plus ou moins longue après la mise en couple (un à deux mois pour nos enquêtés), mais très peu souvent pour les relations d'un soir. Les autres pratiques comme la fellation et la masturbation réciproque sont pratiquées souvent à chaque rapport et le répertoire de leurs pratiques sexuelles s'étend au fur et à mesure que les sentiments d'attachement s'installent dans le couple et que celui-ci dure. En outre, aucun des deux n'aime être dans une position uniquement réceptive lors de la pratique de la pénétration anale. Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature), qui ne pratique jamais la pénétration anale dans une position réceptive, l'effectue dans le cas où il la prodigue. Il justifie cet état de fait par le fait que son corps ne serait pas apte à exécuter cette pratique, qui lui occasionne notamment trop de douleur, à cause de son anus trop serré.

Julien : Pour tout type de relation, fellation réciproque. Généralement : Avec préservatif pour les relations d'un soir. Pas pour les relations plus longues après preuve d'absence de MST ou VIH. Mais parfois j'ai pu déconner, et c'était vraiment la crise intérieure. La plus grande bêtise de ma vie. Et c'est incroyable de penser que malgré tout ce qu'on sait, on peut, dans des moments comme ceux-là, oublier ça... C'est intolérable. Par ailleurs, puisque je peux difficilement me faire pénétrer (ça se travaille mais je n'aime pas trop ça et puis j'ai l'impression de ne pas être adapté !!!), ça ne s'est produit que 2 fois, et avec 2 personnes différentes : - Avec 1 seul de mes 5 partenaires plutôt durables + avec Ian. Je n'aime donc pas trop la pénétration anale. Sinon, il m'est arrivé 2 fois de faire un plan à 3 : - à mon arrivée à l'ENS avec deux mecs plus âgés qui étaient en couple. C'était drôle de devoir "penser" à équilibrer son activité sexuelle ! Il n'y a eu que des fellations + caresses dans la mesure où ils ne voulaient pas que je les pénètre et que je ne pouvais pas être pénétrer. - puis très récemment, avec Ian, nous avons aussi eu l'occasion de le faire. Je dominais tout le monde (ahah ! je rigole bien sûr !).

Je suis plutôt actif, donc. Par préférence et par obligation physique, dirais-je ! [Mail]



(« Grande école », master en théâtre, art et littérature)

Julien a par ailleurs des relations sexuelles avec des hommes qui présentent moins de critères objectifs de domination que lui. C'était par exemple le cas lorsqu'il formait un couple avec David (« grande école », master en biologie). Ce dernier était plus attaché que Julien aux sentiments amoureux, à la fidélité et c'était lui qui prenait en charge, mentale et matérielle, le bon déroulement des relations sexuelles : il effectuait des lavements avant chaque rapport, par peur d'être sale, aurait aimé pratiquer des pénétrations anales sur Julien mais ne manifestait plus son désir<sup>439</sup>.

Quant à Mathieu (« grande école », master en mathématiques), il aime autant être dans une position réceptive que pénétrative et souhaite être avec des partenaires qui ont les mêmes goûts et adoptent des postures similaires aux siennes durant les rapports sexuels. Ainsi, lorsqu'un de ses anciens petits amis, qui avait fréquenté des femmes auparavant, refusait de recevoir la pénétration, Mathieu mit fin à la relation car il était selon lui « frustré » et n'appréciait par le rapport à l'autre découlant du refus de recevoir une pénétration. En outre Mathieu raconte que ses relations sexuelles qui se sont le mieux passées se sont produites avec des hommes qui partagent la même forme de masculinité, qui n'est pas « hyper virile », dans le sens de refuser tout acte de pénétration, et pas « efféminée ».

Mathieu: Ouais, par ordre chronologique ce sera le plus simple pour moi je pense. Donc du coup par ordre chronologique, le premier c'est mon copain. Donc Alexandre, qui donc avec lui, donc c'est avec lui que je me suis dépuclé. Donc heu fin, lui je sais plus trop. C'est difficile à dire comme il était sorti avec des filles avant et tout, j'ai jamais trop su, vraiment où il en était. Et dans cette relation c'était lui qui était actif toujours. Parce que c'était quelque chose qu'il pouvait pas imaginer lui d'être passif.

C.P: D'accord. Mais tu veux dire qu'il y avait une pénétration anale à chaque fois dans...

Mathieu: pas au début. Enfin, je sais plus comment, combien de temps c'était, au bout d'un mois ou deux mois. Ou les deux premiers mois. Enfin, on en restait aux préliminaires heu.

C.P: Masturbation.

Mathieu: Masturbation, fellation. Ouais. Mais après oui, y avait quasiment à chaque fois pénétration. Du mois heu vers le début de la relation. Donc c'était toujours lui qui était actif. Mais 'fin heu, ça finissait par plus vraiment me satisfaire moi. Et donc du coup heu, enfin, en quelque sorte je cherchais des excuses à chaque fois pour pas le faire. Sur heu, vers la fin quoi.

C.P: D'accord. Ok. C'est quoi qui te satisfaisait plus?

Mathieu: Ben enfin. Dison que, bon après, je me reconnaissais pas non plus complètement en tant que juste passif, si je devais me qualifier maintenant je fais un peu des deux. Et donc j'avais, enfin, j'avais envie d'essayer et ça.

C.P: Ouais. T'avais envie que ce soit partagé.

---

<sup>439</sup> PILUSO, Claire, « Le propre, le sale, la sexualité et l'ordre du genre. Remarques provisoires », *Transverse*, n°11, *Genre et culture*, 2019.

Mathieu: Voilà. Et j'étais un peu frustré que ça soit toujours dans ce sens-là, du coup heu, quand on le faisait, ça me satisfaisait plus entièrement, du coup, voilà. Du coup ça me faisait un peu mal du coup j'avais plus envie, du coup heu... [...]

C.P: D'accord. Et après, heu, pour les autres?

Mathieu: Alors après heu, j'avais une relation courte avec un garçon qui s'appelait Yannis. Et là on c'était quasiment presque jamais vu, donc c'était pas allé loin. Je crois qu'y avait eu peut-être une masturbation à un moment, mais maximum quoi.

C.P: Ouais. Qui était partagée ou c'était?

Mathieu: Partagée ouais. Mais enfin, voilà. Alors après heu... Après heu quand je suis arrivé ici à Lyon, donc j'ai, un soir heu, j'ai, enfin j'ai choppé [rire], et ça a duré juste pour une nuit, donc là c'était masturbation fellation aussi, mais, voilà.

C.P: D'accord. Pas d'autre heu...

Mathieu: Non.

C.P: D'accord. C'était partagé aussi ou heu...

Mathieu: Oui, oui. Alors après je continue au niveau temporel [sourire]. Je crois que ça m'amène de suite après à Sébastien du coup heu. Là c'était heu pas pareil au niveau relation parce que. Enfin il était un peu inexpérimenté de ce niveau-là. Lui aussi il avait eu principalement une copine, même si il avait eu quelques relations avec des garçons. Du coup j'étais un peu heu, enfin, je l'ai un peu initié quoi. Au truc. Du coup, enfin, dans cette relation, enfin voilà, c'est moi qui lui apprenais les choses, qui lui ai appris le...

C.P: Donc t'as été un peu le guide quoi, de...

Mathieu: Voilà. En gros je lui ai un peu appris le plaisir anal, des choses comme ça.

C.P: Du coup c'est toi qui l'a fait sur lui, ou, en lui montrant ou...

Mathieu: Un peu des deux quoi, 'fin. Pour qu'il soit à l'aise voilà. Cette relation ça a duré que, un peu plus d'un mois, du coup heu, enfin on n'est pas allé très loin. On a juste testé une fois la pénétration heu. [...]

Mathieu: Après heu, après à ce moment-là. Un peu après dans cette année, donc j'ai vu un garçon que je connaissais depuis la prépa et donc heu, là c'était plus heu, une relation, pas une relation, mais enfin, plus heu... comme ça, presque un plan cul, mais par régulier.

C.P: Oui, une relation d'un jour ou.

Mathieu: Voilà c'est ça. Là c'était juste une fellation de lui sur moi. Uniquement. Et après donc y a eu heu. Richard. Donc je suis plus avec lui maintenant, aujourd'hui. Donc c'était, ces trois derniers moi à peu près, quelque chose comme ça. Et là avec lui c'était, enfin ça a été plus partagé quoi. On a été tous les deux, actif, passif.

C.P: Donc là y a eu rapport anal et...

Mathieu: Oui. Ça a duré un peu plus longtemps. Et avec lui j'ai refait un plan à trois parce que c'est quelque chose qui l'intéressait vraiment lui. Et moi, pour voir comment ça pouvait être.

C.P: [...] D'accord. Et là dans cette relation à trois, ça s'est heu. Enfin, ça à, tout a été partagé, y a eu des rapports heu.

Mathieu: Oui, pénétration, oui.

C.P: D'accord. Ok. Et heu... Ouais, du coup c'est tout sur ce... Il y a d'autres choses tu te rappelles?

Mathieu: Et là récemment avec un garçon aussi, mais juste masturbation fellation heu.

C.P: D'accord. Là les garçons dont tu me parles où c'était juste une fois, c'est des gens que t'as rencontré à l'école ou en dehors? ou heu?

Mathieu: ben un que je connaissais de la prépa. Et sinon c'est plutôt des gens que je rencontrais à l'école oui.

C.P: D'accord. Et eux est-ce que tu peux me dire comment ils sont physiquement, qu'est-ce qui t'a plu chez eux, qu'est-ce qui t'as attiré, ou y a peut-être d'ailleurs rien qui t'as attiré, ça pouvait être juste une envie de...

Mathieu: Non. Généralement c'est plus des garçons qui rentrent un peu dans les mêmes critères physiques quoi. Plutôt heu, petits euh, plutôt minces, plutôt mignons. Pas au sens beau, mais enfin au sens un peu, jeune voilà [sourire].

(« Grande école », master en mathématiques)

Les hommes recrutés sur le terrain associatif, comme Benoit (terrain militant, étudiant en sciences politiques) et Jérémy (terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique), ont des masculinités éloignées des figures de « grandes folles » et ont des traits de masculinité bourgeoise, sans pour autant percevoir les hommes aux masculinités plus « efféminées » qu'eux comme repoussoir. Ils s'inscrivent, par ailleurs, dans une masculinité comportant moins de marques de virilité que celle de Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) et Mathieu (« grande école », master en mathématiques). Benoit n'est ni physiquement, ni amoureuxment, attiré par des hommes à la masculinité « efféminée », et préfère des hommes aux façons d'être et de faire plus viriles que les siennes.

C.P : Ça te plaît pas amoureuxment, physiquement, ça te plaît pas [Les hommes plus efféminé que lui] ?

Benoit : Peut-être que ça m'arrivera, je sais pas. Moi je cherche plus une figure plus masculine que moi, donc ça peut pas m'attirer en fait.

(Terrain militant, étudiant en sciences politiques)

Lors des rapports sexuels et lorsqu'il s'agit de rapports sexuels anaux, Benoit (terrain militant, étudiant en sciences politiques) préfère recevoir la pénétration que la prodiguer, même s'il lui arrive d'effectuer cette pratique. Cette préférence rend difficile pour lui la mise en couple avec un homme qui a les mêmes préférences que lui concernant les pratiques sexuelles :

Benoit : Je suis plus passif qu'actif, mais ça m'arrive d'être actif aussi, mais je suis plutôt passif et du coup je suis moins à l'aise à ce que d'autres personnes heu, enfin touchent heu... fasse des fellations, autrement dit je préfère par derrière, voilà c'est... [...] j'pense heu, même si ça m'arrive d'être actif parfois je pourrais pas être en couple avec quelqu'un qui est que passif quoi. Au mieux heu, j'pourrai être en couple avec quelqu'un qui est les deux. Mais heu....

C.P : Mais tu préférerais qu'il soit actif et toi passif.

Benoit : Voilà. Ca dépend des personnes, y a des gens qui m'attirent en tant que passif quoi. Mais souvent ces gens-là j'ai une attirance à la fois en tant qu'actif et passif quoi. Mais oui du coup les genres de mecs que je cherche c'est plutôt heu, plus costaud que moi ou plus virils que moi ou plus grand que moi, ou, voilà quoi. Même si je suis pas. Ça m'est aussi arrivé de sortir avec des gens comme ça, mais ça a pas marché quoi.

(Terrain militant, étudiant en sciences politiques)

Nous remarquons que Benoit a une tendance assez marquée à recevoir la pénétration avec des hommes qui ont un statut social ou économique supérieur au sien, qui ont une forme de masculinité dans une virilité plus démonstrative que la sienne, ou qui occupent des postes de travail et positions sociales statistiquement plus occupés par des hommes que des femmes. Rappelons que Benoit a suivi des études littéraires, et est étudiant en licence de droit et que tout au long de l'entretien il s'est défini comme « peu viril », « sensible », notamment sur le plan corporel (il s'est dit avoir une résistance faible à la douleur) et émotionnel et culturel (il s'est dit sensible à l'art). Parmi les activités culturelles qu'il mentionne pratiquer, ce sont des pratiques que l'on retrouve tendanciuellement plus chez les femmes que chez les hommes (la lecture par exemple). Parmi les hommes avec lesquels Benoit a entretenu une relation de couple et avec lesquels il était uniquement pénétré lors des relations sexuelles, il y a eu John, qui avait environ huit ans de plus que lui et qui était en école d'ingénieur. Il mesurait la même taille que Benoit, mais était plus musclé. Il y a eu Paul qui est de quatre ans environ plus âgé que Benoit. Il a suivi des études de biologie puis a passé le CAPES de biologie et Benoit le décrit comme « très grand » et « plutôt musclé ». Il dit également de Paul qu'il est « celui dont je pense que je vais rester amoureux encore longtemps ». Puis il y a eu Etienne, qui a environ trois ans de plus que Benoit, qui a fait une école de commerce et travaille chez Renault Trucks et « gagne bien sa vie ». Ce sont les relations où Benoit recevait et prodiguait la pénétration anale dont il parle le plus négativement et porte les jugements les plus sévères sur ses partenaires. Avec Rémi, qui avait le même âge, ils n'ont pas pratiqué la pénétration anale, mais uniquement ce que Benoit appelle des préliminaires et qui regroupent masturbation et fellation. Benoit a rencontré Rémi au début de sa vie sexuelle à deux. Pour expliquer l'échec de la relation, Benoit dit « moi j'avais envie d'être actif, enfin j'avais envie d'essayer quoi. Et j pense que lui aussi [rires]. Donc en fait je pense qu'on est tous les deux surtout passifs. » Physiquement, Benoit décrit Rémi comme identique à lui, même taille et même stature. Ils ont le même âge et Rémi a suivi des études universitaires de lettres. Benoit porte un jugement négatif sur lui et en dit : « il était un petit peu bizarre en fait surtout lorsqu'il avait, il a pas envie, j pense il a pas envie d'être en couple. Il a envie d'être assez libre. Du coup c'était vraiment bizarre de, c'était un peu usant, surtout que j'étais pas spécialement amoureux de lui donc ça a pas duré très longtemps » Par ailleurs, il y a eu Dylan qui passait son bac au moment où Benoit l'a connu. Il est plus petit que Benoit, mince, mais pas autant que lui qui porte du 36 en pantalon homme. Avec Dylan, Benoit a été pénétrant et pénétré. Les jugements sociaux qu'il porte sur lui sont aussi négatifs : « en fait c'est un cas social en fait. Donc pareil, c'était un peu fatiguant à force. Il faisait, en fait il a été mineur émancipé sous la tutelle du ministère de l'intérieur heu, un peu, enfin... un peu

limité quoi. Mais le truc c'est que on sentait que c'était plus un gâchis qu'autre chose parce que il avait les capacités, il a les capacités d'être pas idiot et c'est juste qu'il lui a manqué à la fois les bases et un cadre familial quoi. Et heu, du coup heu, quand tu le vois maintenant t'as l'impression qu'il est un peu limité ».

Cette tendance à recevoir la pénétration lorsque l'amant est d'un statut social supérieur, ou a des dispositions correspondant à une masculinité plus virile que l'enquêté est également constatée chez Jérémy (terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographique). En effet, lorsqu'il couche avec des personnes qui sont du même niveau social que lui (son ami en classe préparatoire) il n'y a pas de dissymétrie dans les rapports sexuels : fellation, masturbation et pénétrations anales sont échangées. Lorsqu'il couche avec des personnes plus fortement dotées que lui en capital économique (l'avocat et l'étudiant en droit) les rapports sexuels sont dissymétriques et c'est lui qui reçoit la pénétration lors des rapports anaux. Nous constatons alors que les sens dans lesquels s'effectuent les rapports sexuels sont guidés par des logiques de dominations masculines, sociales et économiques :

Jérémy : [...] Question passif actif c'est très compliqué en fait. Alors ça, je pratique les deux si il faut faire une typologie comme ça. Je peux être actif ou passif. Mais y a des partenaires avec lesquels je pratique les deux puis sinon ou seulement une posture... Curieusement avec Julien j'étais plutôt actif. Pénétrant, et heu la sur la dernière partie de ma vie sexuelle c'est plutôt devenu heu passif, pénétré. Heu. En fait c'est complètement différent, je sais pas comment expliquer. Ça peut être une source de plaisir dans les deux situations. Il est clair que le plaisir de la passivité est éminemment plus complexe et plus difficile à trouver, parce qu'il demande de surmonter des appréhensions, des douleurs, et puis il demande un certain abandon de soi-même à l'autre, mais il est source d'une profonde satisfaction aussi. Donc du coup heu j pense que c'est vrai qu'aujourd'hui ça devient plus le caractère dominant, je le perçois dans mes fantasmes, le désir de se faire pénétrer, ça, ça devient le caractère dominant de ma propre sexualité. Mais je, je, je pense. C'est vrai qu'après y a des sujets homosexuels qui se définissent soit actif soit passif, je, je suis dans l'incapacité de le dire aujourd'hui. [...] Donc je pratique les deux, avec cette dominante là, mais je me définis pas en tant que tel. Ce qui est étrange, et ça me, j'ai beaucoup de scrupules d'ordre intellectuel, mais il est vrai que, ce qui s'est passé c'est que ce sexuel est le reflet du rapport social, d'âge ou de classe. C'est ce qui s'est produit. Et là si j'ai eu des rapports en tant que passif je me retrouvais avec hommes plus âgés que moi, plus riches que moi. Et c'est vrai que, beaucoup plus masculin paternel. Et ça m'a beaucoup questionné. Et j'en ai parlé avec eux et j'ai dit mais on a eu des rapports fort agréables et tout ça mais, des rapports heu, ça s'est même pas envisagé que ce soit moi qui te pénètre. Et il m'a dit oui c'est vrai. Ces personnes m'ont dit oui, alors qu'elles étaient sur les deux schémas, la capacité de les faire. Mais dans la situation dans laquelle on s'est trouvée, et dans la négociation dans laquelle on s'est trouvé je me suis trouvé heu... donc du coup heu. Et c'est pas, pas désagréable, mais je sais pas comment, comment l'expliquer.

C.P : C'est quoi, il était plus âgé que toi, et/

Jérémy:/ Ouais, quarante ans, avocat, juriste heu dans une boîte heu, une grande boîte du CAC 40 heu.

C.P : Et un autre ? Y en a eu un autre ou heu ?

Jérémy : Oui, oui. L'autre c'était un étudiant de droit. Mais pareil hein, il était avocat [rires]. Oui c'était ma séquence heu. [Rires] [...]

C.P : D'accord. Et dans les rapports que t'avais eus avant ?

Jérémy : Avant, alors c'était, c'était variable en fait. Donc on retombe sur mes relations stables. Ou avec Pierre ou avec Julien. Donc qui étaient heu, mais longues relations. En prépa. Là c'était des sortes de. Bon c'est vrai que dans un couple s'établissent des séquences aussi. Donc du coup heu, j'ai plus trop de souvenirs, mais il est clair que ça, ça a tourné. Mais là j'ai trouvé, c'est des garçons, on avait absolument le même âge, on était dans la même situation. On peut pas dire que intellectuellement et financièrement l'un dominait l'autre. On était dans un vis-à-vis parfait. C'était très agréable dans cette relation-là. On était peut-être parfois immature, tout ça mais, du coup sexuellement c'était pas, y avait pas... Après au niveau des scripts sexuels, des scénarios faut voir comment ça se joue, mais heu. C'est selon l'impulsion du moment. Enfin tu sais, tu commences rarement un rapport sexuel par une pénétration. [Rires]

C.P : [rires] Oui.

Jérémy : Y a une sorte de gradation progressive et tout, tout ça donc heu. Donc du coup heu je sais pas par quel chemin passer pour heu. Parce que le script sexuel n'est pas forcément. Alors ça dépend des couples. Moi j'suis pas un grand parleur quand j'ai des rapports sexuels. Ce que je trouve agréable dans la sexualité, c'est qu'enfin on me ferme mon caquet aussi, mais heu/

C.P:/ Qu'on te fasse fermer ton caquet c'est ça?

Jérémy : Oui ! Que je parle plus et que je sois un corps quoi. Que je sois plus le type qui rationalise tout ça quoi. Et donc du coup c'est pas... [...] pour revenir sur le schéma actif passif, qui est l'envers du dominant dominé qui, qui est un truc qu'on utilise dans les rapports sexuels, heu c'est vrai que le bonheur d'être dominé c'est quelque chose qui me plaît, et ça je rejoins les gens qui en ont marre d'être en situation voilà, j'apprécie aussi ce côté d'être mis à terre quoi. Après je sais pas heu... Ouais quand j'étais actif y avait les deux aussi... Voilà c'est compliqué, c'est des fictions, c'est des... c'est pas...

(Terrain militant et « grande école », doctorat d'histoire, professeur d'histoire géographie)

Enfin la relation de couple et les relations sexuelles qu'entretiennent Cyril (terrain Var, étudiant en kinésithérapie) et Adrien (terrain Var, étudiant en école de design) illustrent bien comment les rapports de domination dans le couple, visibles notamment au travers des différentes formes de masculinités et des différences de statut sociaux et ressources économiques, déterminent le sens et déroulement, les postures et manière d'être et de faire, au cours des rapports sexuels. Cyril et Adrien, recrutés sur le terrain varois sont en couple depuis presque trois ans au moment de l'enquête. Comme les autres trajectoires d'enquêtés évoquées, Cyril connaît une mobilité géographique, non pas vers une grande ville, mais vers un lieu où il n'a pas des familles, proches ou amis. En effet, Cyril a quitté le nord de la France pour le sud lorsqu'il s'est rendu compte qu'il préférerait amoureusement les garçons, ne disant rien de son orientation sexuelle à sa famille, par peur de sa réaction. Prétextant vouloir vivre dans le sud pour profiter du soleil, il cache donc à sa famille qu'il part pour pouvoir vivre ses relations amoureuses et sexuelles de façon anonyme. Tenant à ne pas demander d'argent à ses parents, pour garantir son indépendance et parce qu'il ne veut pas peser sur leur budget assez serré, il occupe un emploi de 30 heures par semaine dans un restaurant Macdonald en même temps qu'il suit des études à l'université. Adrien quant à lui est le seul enquêté à ne pas avoir connu de déménagement et de déplacement géographique. Il vit et souhaite rester dans la ville où il a grandi, proche de sa famille. On se rappelle que si l'annonce de son homosexualité à sa famille

ne s'est pas facilement passée, son père était tout de même heureux qu'au sein du couple ce soit « lui le garçon » (chapitre 4), sous-entendant qu'il dispose d'une masculinité plus virile que son compagnon (« Adrien ça se voit pas qu'il est gay »), perçu comme plus « fragile » par son père, et qu'il est celui qui pénètre lors des rapports sexuels. L'entourage d'Adrien est constitué par des classes moyennes peu dotées en capital culturel et des fractions hautes des milieux populaires, ayant accédé à la propriété, occupant des emplois d'employé de mairie, sans diplôme ou avec fréquentation de filières d'études diplômantes, mais sans être sorti avec un diplôme. Nous avons vu que Adrien garde les attributs de la masculinité de son milieu d'origine et perçoit comme repoussoir les homosexuels « efféminés ». Il aime également que les femmes soient « très féminines », qu'elles portent les cheveux longs, des chaussures à talon et qu'elles s'habillent bien. Très attaché à sa famille, il l'est tout autant à garder et former une famille traditionnelle avec des enfants et composée d'un couple parental comportant un homme et une femme.

Adrien : Moi je veux me marier. J'ai toujours imaginé me marier et que j'aurai des enfants. Les enfants j'ai réfléchi. Non pas adopter ou les faire avec mon compagnon. Je veux un enfant qui soit à moi. Mais qui ait une maman. Parce que c'est important qu'il ait cet équilibre-là, un papa, une maman. Ce serait un peu comme une famille recomposée. Ca y en a plein. Il y aurait une alternance entre chez moi et chez sa mère. Mon conjoint aurait pas spécialement de choses à dire dessus pour son éducation.

Claire : Et ce serait un troisième parent ?

Adrien : Non. Il faut un papa et une maman. Pour l'équilibre de l'enfant. (Cyril fait une tête bizarre, de moue et de grimace). [JT, 3 juillet 2013]

(Terrain Sud-Est, étudiant en école de design)

Adrien semble avoir grandi et été socialisé comme un dominant au sein de l'espace familial et local dans lequel il vit. Au moment de l'enquête, il a 22 ans, a toujours vécu chez son père ou sa mère qui sont divorcés. Il a été élevé et entouré par les femmes de sa famille, en premier plan sa mère et sa grand-mère, qui ont fait qu'il n'a jamais eu à s'inquiéter de ses conditions matérielles d'existence. Il ne participe pas aux tâches domestiques et d'organisation du foyer. Sa mère compose les repas, fait le ménage dans l'appartement, ramasse son linge sale et le lave. Elle lui achète également des vêtements ou bien matériels lorsqu'il lui demande, ainsi que ses cigarettes. Il lui est arrivé d'occuper un emploi à la poste pour l'été. Trouvant le travail trop difficile, il a démissionné par l'intermédiaire de sa mère, qui a appelé les personnes pour lesquelles il travaillait leur reprochant la façon dont elles avaient mal traité son fils, lui faisant effectuer des tâches trop pénibles. La situation matérielle d'Adrien contraste fortement avec celle de Cyril qui semble avoir le souci de l'argent, des économies. Par ailleurs, Cyril se sent redevable auprès d'Adrien et de sa mère, car ils l'ont hébergé pendant plusieurs mois, lorsqu'en

grandes difficultés financières il ne pouvait se payer un logement. Ce dernier point est un sujet de tension dans le couple. Ainsi, l'histoire de la relation de couple de Cyril et Adrien, jusqu'au déroulement de leurs rapports sexuels, se comprend à partir de la différence de statut social et des conditions matérielles d'existences de l'un et de l'autre.

Lorsqu'il parle de son couple actuel, Cyril raconte qu'il est « dominé », alors que sa relation précédente lui semblait plus équilibrée :

Cyril : [...] Le gars avec qui je suis sorti avant Adrien, j'avais pas du tout la même relation que j'avais avec Adrien, parce que du coup c'était moi le dominant et lui le dominé. Et avec Adrien c'est plus moi le dominé. Et, du coup j'aime pas ça [rire].

C.P : [sourire] Ah ouais ? Tu peux m'expliquer comment ça se passe ?

Cyril : Ben avec Jérémy du coup, ben quelque part on parlait tout le temps. Alors qu'avec Adrien, je sais pas, j'ai plus de mal à, plus de mal à discuter. Donc lui il me dit qu'on n'a pas de discussion de couple. Parce que voilà, quand on s'engueule, moi j' préfère, je m'écrase et heu, parce que si je lui dis tout ce que j'ai à lui dire et ben ça va partir en couille.

(Terrain Sud-Est, étudiant en kinésithérapie)

Les disputes entre Cyril et Adrien sont fréquentes et au cours de celles-ci il leur arrive fréquemment d'en venir aux poings et de se battre :

Cyril : Et ben on va se disputer d'abord. Et en fonction de, de comment ça va tourner ça peut, ça peut partir. Pas en rupture, on n'a jamais rompu mais heu, mais des fois où on s'est vraiment disputé et où heu limite je commençais à partir de chez lui et. Adrien. Et on a commencé à, à limite se battre donc heu. Bon après l'alcool y était aussi pour quelque chose mais. Et heu quand tu bois trop, c'est merdique. Et heu. Et c'est pour ça que. Je sais pas, y a des trucs que je peux pas dire parce qu'il a tellement fait pour moi. Que, y a des choses que je garde pour moi, je prends sur moi et heu peut-être qu'un jour j'exploserai mais...

(Terrain Sud-Est, étudiant en kinésithérapie)

Ils s'appréhendent au sein du couple à partir de la position qu'ils occupent respectivement dans l'espace social et du point de vue que celle-ci produit sur le monde<sup>440</sup>. Cyril, trouvant qu'il doit beaucoup à Adrien et sa famille, ne dit rien ou peu de choses de ce qu'il aime pas dans les façons d'être et de faire de Adrien, alors qu'il déteste assez profondément le rapport au monde de Adrien concernant tout ce qui est matériel et financier :

C.P : C'est... je peux te demander à quel sujet c'est [les disputes] ? Les choses que t'as envie de dire mais que tu dis pas ?

Cyril : Ben heu j'sais pas, par rapport à son caractère heu. Du coup j'aime pas heu. 'fin j'sais pas il a beaucoup fait pour moi mais je peux pas me permettre heu... et heu, il a beaucoup fait pour moi. Il m'a accueilli chez lui, sa mère m'a accueilli chez lui. Et j'trouve que... c'est quand même un enfant pourri gâté et j'aime pas ça. Enfin j'suis pas fan de ça parce que j'ai jamais été éduqué comme ça. Et lui il a tout ce qu'i veut, sa mère elle lui, elle lui fait tout ce qu'il veut. Sa mère elle lui sert tout ce qu'il veut et ça me gêne. Parce que je suis quand même chez lui et c'est sa mère qui fait tout. Et vis-à-vis de sa mère moi ça me dérange.

---

<sup>440</sup> BOURDIEU, Pierre, *La misère du monde*, Seuil, Paris, 1993.



C.P : Parce que t'as jamais été dans cette position où tu faisais rien et tu te laissais servir.

Cyril : Oui voilà. Et heu... et moi j'aime pas. J'aime pas ça et je me vois pas lui dire, t'es un enfant pourri gâté. Parce que d'un côté ça me regarde pas, c'est la relation qu'il a avec sa mère aussi, mais heu. Mais ça me gêne, quand je vois que sa mère et moi on range sa chambre et que lui il est assis sur le canapé heu... ça m'énerve. Déjà c'est pas à moi de le faire. C'est pas à sa mère de le faire non plus. Et lui il le fait pas donc heu. Sa mère elle est en galère d'argent tous les mois et pourtant, est-ce que tu veux acheter ça comme fringue ? Est-ce que tu peux me payer les cigarettes ? Me donner l'argent pour une soirée ? Moi ça me gêne... Et heu, 'fin. J'sais pas ça m'énerve. [...] quand je vois Adrien il me demande heu. C'est pas que je suis radin ! Je suis quelqu'un de très généreux, mais si je lui donne des thunes. J'ai les moyens du coup, mais. Il me demande, tu me paies ci, tu me payes ça. Est-ce que tu peux m'avancer, est-ce que tu peux m'avancer, est-ce que tu peux m'avancer ? Mais lui il me rend jamais du coup. Il a pas d'argent, mais ça je m'en fous. Et genre là je vois ce mois-ci, il a eu sa paie. Mais il veut pas y toucher parce qu'il veut s'acheter une nouvelle voiture.

(Terrain Sud-Est, étudiant en kinésithérapie)

Adrien a une perception toute différente de celle de Cyril. En premier lieu il juge irresponsable le comportement de Cyril qui a quitté le nord de la France pour le Sud sans avoir de certitude sur les possibilités de logement qu'il pouvait avoir, puis d'avoir quitté sa famille pour un garçon rencontré sur internet, qui ne voulant pas l'héberger a fini par le mettre à la porte de chez lui. Si les entretiens permettent de comprendre les logiques d'action de Cyril – il ressent des tensions psychiques très fortes liées à son homosexualité, et craignant le jugement de sa famille trouve plus sécurisant pour lui de partir, alors qu'il a 19 ans et aucune ressource financière – elles restent étrangères à Adrien qui y voit de l'inconstance et de l'irrationalité. Adrien voit le comportement de Cyril comme étant une preuve de sa fainéantise (« il est tombé sur quelqu'un de très gentil qui l'a hébergé, hébergé, hébergé. Au bout d'un moment quand il s'est rendu compte qu'il venait plus en vacances que pour trouver du boulot, il s'est dit ben tu sors quoi ») et se perçoit comme la personne qui l'a remis sur pied et lui a offert, avec sa famille, les conditions matérielles d'existence pour redresser sa situation scolaire et financière.

Adrien : Oui je, je pense que on se correspond pas totalement. C'est quelqu'un qui a besoin qu'on le pousse tout le temps, qui a donc, je l'ai toujours fait. Il est arrivé ici, on t'a dit, il a été mis à la rue parce qu'en fait il est descendu chez quelqu'un qu'il a rencontré sur internet, bon déjà heu, comment on a pu descendre chez quelqu'un habiter comme ça chez quelqu'un que je connais par internet [rire]. Bon cette personne, finalement il est tombé sur quelqu'un de très gentil qui l'a hébergé, hébergé, hébergé. Au bout d'un moment quand il s'est rendu compte qu'il venait plus en vacances que pour trouver du boulot, il s'est dit ben tu sors quoi, je suis pas là pour payer un loyer pour quelqu'un d'autre. Du coup il s'est retrouvé à la rue, donc heu moi je l'ai récupéré, ça s'est enchaîné vite fait, ça faisait deux mois qu'on était ensemble. Et du coup j'avais pas envie de le laisser dehors quoi, normal. Mon beau-père l'a hébergé chez lui, finalement il est venu de plus en plus à la maison ça s'est enchaîné comme ça et heu c'est au mois de décembre, donc y a... depuis le mois d'octobre, ouais y a des noëls avant quoi. Et depuis le mois de juin juillet c'est comme ça. Et puis maman elle en pouvait plus au bout d'un moment. Elle a dit heu, moi non plus c'est pareil. Et du coup on l'a boosté, c'est ma mère qui l'a inscrit à la fac pour qu'il reprenne ses études aussi heu. Il avait envie, mais voilà, Cyril il a envie mais il fait rien quoi. Donc heu, il fait, ma mère elle l'a aidé à faire ses CV, mon père il a imprimé ses CV lettres de motivations, il faut l'amener partout, il a 24 ans bientôt, il va faire 22 ans il a pas le permis, c'est pas quelque chose qui est grave mais je me dis à la longue j'ai envie de faire autre chose tous les soirs à l'attendre au Mac Do tous les soirs pour aller le chercher heu. Il râle tout le temps. Tous les soirs je vais le chercher, il me demande même plus si j'y vais ou pas, c'est normal, si j'y suis pas il m'envoie « mais où tu es » et à force c'est un peu pesant en fait,

tous les week-end, il veut faire quelque chose il râle parce qu'on fait pas c'qu'i veut heu, il fait pas plus que ça pour organiser mais heu, c'est des petits détails qui font que heu au final ben ça pèse parce qu'en fait, je me dis-moi je l'ai rencontré pour me mettre en couple, pas pour avoir un poids à, à gérer quoi. Parce que je le gère sur tout. Je suis plus jeune que lui je me dis et je suis obligé de le gérer pour tout. Voilà et là il est en fac, il voulait faire kiné, médecine mais il a pas eu la fois, mais j'pense que c'est parce qu'on l'a pas poussé. Il est comme ça sur tout, il est capable de beaucoup de choses mais si y a pas quelqu'un ben il faudrait embaucher quelqu'un à temps plein pour qu'il soit tout le temps, tout le temps dès qu'on relâche un truc. Le code là voilà ma mère elle lui a donné le livre, il l'a pris une demi-heure, si on lui reedit pas, il est dans un coin il bouge plus. Ca marche deux minutes. On a eu la discussion, ça marche un jour, il est à fond et puis le lendemain... voilà. Moi voilà j'ai les études qui changent, j'ai envie de faire une carrière, je veux la réussir, je sais pas mais j'espère. Et voilà j'me dis je me vois pas... il a envie de faire kiné mais il se donne pas plus les moyens que ça non plus, j'me dis heu si personne le pousse il va s'arrêter, il va pas faire ce qu'il a eu envie et, et moi je vais bouger dans le monde entier dans mon métier, ce sera pas possible, lui il est prêt à me dire tu pars six mois j'arrête pour te suivre. Et je trouve ça un peu stupide parce que lui il va arrêter toutes ses études alors que je vais revenir six mois après quoi. Voilà il est un peu... un peu encore enfantin dans sa tête on va dire. Je me dis je peux passer peut-être passer à côté de quelque chose...

(Terrain Sud-Est, étudiant en école de design)

Là où Adrien déclare qu'il « gère » Cyril « sur tout » et qu'il est plus raisonnable, travailleur et méritant, il ignore les propres conditions de sa sécurité matérielle qui est possible grâce aux liens et soutiens familiaux. En plus de ce que nous avons déjà évoqué sur le fait qu'il ne prend pas part au travail domestique, son permis de conduire a été financé par ses parents, qui voulaient qu'il participe à l'achat de sa voiture, mais ont fini par lui payer entièrement. La région dans laquelle ils vivent est très peu desservie en transport en commun et l'acquisition d'une voiture est nécessaire à l'autonomie dans les déplacements. Par ailleurs lorsqu'Adrien rencontre des difficultés de différents ordres il se tourne vers des membres de sa famille (« Adrien, dès qu'il y a quelque chose qui va pas, il vient ici » [Paco, père d'Adrien]). Il est pour Cyril le seul et plus durable appui affectif depuis son arrivée dans la région.

La seconde source de dispute dans le couple est liée aux rapports différents que l'un et l'autre entretiennent au couple et à l'amour. Cyril est régulièrement jaloux de Jérémy, l'ancien petit ami d'Adrien avec lequel ce dernier entretient toujours des contacts. Pensant qu'Adrien éprouve toujours des sentiments amoureux pour Jérémy, Cyril fouille régulièrement dans son téléphone à la recherche de preuves qui permettraient de corroborer ses soupçons. Alors que Cyril est attaché à l'idée d'une relation amoureuse exclusive, et que sa relation avec Adrien est ce qui apparait le plus stable dans sa vie au moment de l'enquête, l'amour semble être ce qui lui permettrait de se sentir en sécurité – d'autant que la pérennité de sa relation avec Adrien conditionne les seules aides logistiques, matérielles et affectives qu'il peut obtenir – et d'assurer de sa valeur sociale. Adrien, de par ses conditions matérielles d'existence et de la valeur sociale qu'il se pense légitime de détenir, a moins besoin de l'amour de Cyril pour vivre sa vie sociale.

Il confie par ailleurs en entretien qu'il éprouve toujours des sentiments amoureux pour Jérémy et qu'il ne souhaite pas rompre sa relation avec lui.

Adrien : Même si je suis avec Cyril, on a toujours gardé contact heu avec Jérémy, je pense que ça restera, tous les deux on gardera toujours contact j'veux dire si demain ça s' passe pas bien avec Cyril j'peux pas dire que je me mettrais pas avec Jérémy parce que c'est... c'est une personne qu'on arrive pas. Directement ni l'un ni l'autre on n'arrive jamais à décrocher. C'est-à-dire que on, on on se parle de tout, on se dit heu. [...] moi j'arriverai pas à ne plus lui parler. C'est-à-dire il est vraiment important pour moi. D'ailleurs Cyril ne peut pas le supporter donc moi je, c'est souvent sujet de discorde entre nous on va dire. [...] il est jaloux parce que heu, même si Jérémy s'est jamais vraiment mis au milieu l'été dernier quand il est descendu heu, Jérémy m'a avoué qu'il avait encore des sentiments pour moi on va dire. Et heu... et donc Cyril l'a mal pris en se disant c'est un adversaire en quelque sorte heu... alors que bon moi j'avais pas besoin qu'Jérémy me le dise je le sait qu'au fond, enfin comme je l'ai dit même à Cyril moi j'ai des sentiments pour Jérémy, ce ne sont pas les mêmes sentiments que toi, je t'aime, mais heu, mais j'ai des sentiments pour Jérémy qui sont présents, j'veux dire qui, qui n'seront, qui n'sont pas de l'amour mais qui sont des sentiments forts heu comme une personne qui compte pour moi quoi. Alors c'est dur à expliquer et je comprends qu'il a du mal à comprendre. Même moi si on me le disait je sais pas si j'arriverai à accepter non plus. Mais bon, Jérémy n'est pas présent plus que ça puisqu'il est à Paris, il est monté heu, bon ça cause pas trop de soucis, quelques engueulades de temps en temps, voilà [rire]. [...]

C.P : T'as l'impression que ça [s'occuper de Cyril] t'empêche de faire des choses toi que t'as envie de faire ?

Adrien : Voilà, je, je, je, il me surveille sur tout. Ca j'ai pas besoin de le pousser.

C.P : Il est jaloux ?

Adrien : Ouais beaucoup. Tous les matins il se réveille avant moi pour voir mon portable, il est vraiment jaloux. Toutes les discussions avec Jérémy, alors qu'il sait très bien que si je devais le faire, je le cacherais et je, je le supprimerais et je le laisserais pas ici quoi. Et faut dire que c'est vrai que Jérémy était ici et... et il est parti faire ses études à Paris et je sens un manque. Je... de plus en plus je sens que voilà ça me manque. Je pourrais pas expliquer mais... alors peut-être parce que ces derniers temps ça va pas avec Cyril que je... que l'été dernier il m'a dit qu'il m'aimait encore, moi je lui ai dit non je suis avec Cyril. Et je me dis et toi t'es encore là, tu bouges pas, t'avances pas parce que tu t'occupes de Cyril et, et voilà je sais pas. [...] voilà. Donc heu, je sais que voilà, je pense heu, je pense que ce soit possible d'avoir des sentiments pour deux personnes on va dire. Je me suis rendu compte heu voilà heu. En fait faut pas que Cyril le sache [rire gêné].

(Terrain Sud-Est, étudiant en école de design)

Sans surprise, les rapports de domination, de soumission, qui structurent la relation amoureuse de Cyril et Adrien structurent également leurs relations sexuelles. En outre, ils s'observent dans les rapports que l'un et l'autre entretiennent à son corps et au corps de l'autre. Le rapport au monde d'Adrien, ses façons d'être et de faire se transfèrent dans ses pratiques sexuelles et façons de faire dans la sexualité. De la même manière que son entourage fait des choses pour lui, pour s'occuper de lui (laver son linge, lui acheter ce qu'il demande, etc.), durant les rapports sexuels, alors qu'il se considère comme actif, dans le sens où il prodigue les pénétrations anales, sa posture est décrite comme Cyril comme étant assez passive, dans le sens où il effectue peu d'actes sexuels sur Cyril lors des rapports. Ainsi, c'est ce dernier qui porte la charge du bon déroulement de la relation sexuelle. Il exécute des fellations, des caresses et de la masturbation sur Adrien, lorsque ce dernier effectue uniquement des pénétrations anales sur

Cyril et sans réciprocité de la pratique. Cyril explique ainsi que leurs rapports sexuels ne sont pas source de plaisir et de bien-être pour lui :

Cyril : Adrien, le problème c'était qu'on était tous les deux actifs. Et donc du coup. Ben du coup il faut faire des compromis sauf qu'y a que moi qui en fait donc heu [rire]. Du coup voilà y a que. Voilà maintenant je suis plus passif heu. Lui, il le fait pas. Il le fait pas du tout parce qu'il a eu un mauvais souvenir. Une fois il l'avait fait avec un mec sur la plage et ça lui avait fait mal et du coup il ose pas refaire. Il m'a dit qu'il le ferait un jour, mais bon... j'attends encore. Du coup je suis un peu frustré quand même.

C.P : Parce que du coup tu t'y retrouves pas forcément niveau plaisir ?

Cyril : Voilà. J'ai pas les mêmes plaisirs. Pas du tout même, avec heu. Avec Adrien qu'avec Jérémy. Avec Jérémy ben, voilà, je prenais plus mon pied qu'avec Adrien. Bon après heu, Adrien au lit il fait pas grand-chose donc heu, je suis encore plus frustré parce que [rire].

C.P : C'est-à-dire ?

Cyril : Ben il fait rien du tout en fait. [Hum] Il fait pas de fellation, il fait heu, rien du tout. Alors que moi je fais tout. Je suis un peu frustré sur les bords mais bon après on... on...

C.P : D'accord. Et jamais il a fait une fellation sur toi ?

Cyril : Une fois au début et après je sais pas pourquoi heu...

(Terrain Sud-Est, étudiant en kinésithérapie)

Adrien : Je sais pas, je me suis rendu compte au niveau de la sexualité que heu, je me rends compte que heu voilà j'aime pas, je peux pas me faire pénétrer, j'aime pas sucer, j'ai. Du coup c'est assez compliqué sur ce que, j'ai quand même du mal avec les relations sexuelles quand même aussi. Je sais pas à quoi c'est dû mais j'ai quand même du mal. Je me suis rendu compte de ça au fur et à mesure.

C.P : D'accord. C'est quoi qui te déplaît dans les deux ?

Adrien : Je... je prends pas de plaisir donc heu, j'ai du mal à... j'ai envie de faire plaisir à l'autre mais heu, mais heu...

C.P : C'est quelque chose qui te dégoûte ou, ou c'est...

Adrien : Sucer une personne c'est quelque chose qui me dégoûte. Donc heu c'est assez délicat heu, ça oui, je me demande pourquoi mais... [...]

C.P : Ouais, ouais. Et sur le fait d'être pénétré là c'est quoi qui te...

Adrien : Ben ça m'a fait extrêmement mal et heu, j'ai déjà essayé quoi, mais... pareil voilà je ressens pas de plaisir. Y en a qui ressentent du plaisir, moi heu je, pas du tout ! Ça m'a fait mal et c'est tout quoi.

(Terrain Sud-Est, étudiant en école de design)

Par ailleurs, c'est Cyril qui soumet son corps aux douleurs ressenties lors des rapports sexuels, fini par arrêter d'exprimer ses envies concernant la relation sexuelle, alors que celles d'Adrien sont réalisées :

C.P : Et du coup, pas de lubrifiant non plus ?

Cyril : Non. Ben on... on dit toujours qu'on devrait en acheter mais on en rachète pas [rire]. Bon après ça va vu que... au début... ouais. Lui il mouille. Enfin, du coup ça va, ça passe. Bon ça fait un peu mal au début mais après heu... c'est bon. Donc je me sacrifie [rire].

C.P : [Rire] Ouais, du coup ça te fait mal en fait ?

Cyril : Ben au début ça fait mal. Ca fait un peu mal, mais bon après heu . Vraiment la première fois où j'ai fait ça m'a fait mal. Puis j'ai pas non plus forcé longtemps heu. Il était forcément tendre non plus mais... [Rire]

C.P : Il fait pas en sorte d'y aller doucement ?

Cyril : Voilà. Ouais... et puis... heu, ouais donc du coup ça fait mal un peu au début. Mais bon après heu, ça va, ça passe. J'arrive quand même à prendre du plaisir donc heu.

C.P : Mais les premières fois non ?

Cyril : Ben ouais, les premières fois c'était un peu dur, ouais . Bon après si jamais j'avais mal je lui disais d'arrêter et heu...

C.P : Mais tu lui as pas toujours dit, non ?

Cyril : Si, si, quand ça, quand ça faisait vraiment trop mal, je lui disais d'arrêter et il arrêta.

C.P : Et quand ça te faisait juste mal, avant que ça te fasse trop mal tu lui disais ou pas ?

Cyril : Heu... oui. Je lui disais, là va doucement. Et il allait doucement.

C.P : Il allait doucement ?

Cyril : Oui, il allait doucement. C'est pas un barbare [rire]. Mais ouais, non franchement heu... là-dessus il a toujours été... heu, ben ça faisait mal heu...

C.P : Il a tendance à être un peu brusque ?

Cyril : Ouais il est un peu brusque ouais.

(Terrain Sud-Est, étudiant en kinésithérapie)

### **3.3. Les moments sexuels comme moments socialisateurs : apprendre des goûts pour des pratiques avec des partenaires spécifiques ?**

Après avoir montré que les contextes sociaux traversés par les enquêtés permettent la mise en pratique de leurs dispositions à aimer entretenir des relations sexuelles avec des hommes, et montré comment les postures, façons d'être et de faire dans la pratique de la sexualité sont structurées par des rapports de classe, nous allons nous intéresser à la façon dont les goûts sexuels des enquêtés pour les hommes se renforcent dans et par la pratique au cours des relations sexuelles. Nous verrons que les moments où s'effectuent les pratiques sexuelles sont des moments socialisateurs où le corps et le psychisme sont travaillés par l'interaction, de façon dépendante du passé incorporé ; qu'à partir de la matérialité de leur corps et de celui de leurs partenaires les enquêtés continuent d'apprendre des techniques du corps, mais aussi se font des représentations de ce qu'il leur est possible ou non d'effectuer comme pratiques sexuelles ; puis comment leurs trajectoires sexuelles sont marquées par des socialisations de transformation de goûts pour des pratiques.

### **3.3.1. Possibles corporels, modelages sensoriels et détermination des goûts ou dégoûts pour les pratiques sexuelles.**

La socialisation corporelle lors des relations sexuelles consiste, en plus d'une socialisation sensorielle, à l'apprentissage de techniques du corps propres à la pratique de la sexualité, et situées socialement. Ces pratiques qui ont cours sont éminemment sociales. Apprendre à insérer des choses dans d'autres, « préparer » son corps, quelle que soit la manière, aux rapports sexuels, apprendre à trouver des parties du corps sexualisables ou non, l'appréhension de la matérialité de son corps et du corps de l'autre et coder les possibles sexuels, sont autant de socialisations qui s'effectuent durant la pratique de la sexualité.

Les apprentissages des techniques du corps pour la pratique de la sexualité et les rapports au corps sont indéfectiblement liés aux modelages sensoriels dont découlent les goûts ou dégoûts pour des pratiques sexuelles. Par exemple, Cyril (terrain Var, étudiant en kinésithérapie) et Adrien (terrain Var, étudiant en école de design) racontent dans leurs entretiens respectifs que ce dernier n'aime pas recevoir de pénétration anale. Ils racontent que Cyril a essayé de réaliser cette pratique sur Adrien, mais que cela s'est mal passé : Cyril a à peine inséré son pénis dans l'anus d'Adrien que celui-ci a ressenti une forte douleur. Cette expérience conduit Adrien à conclure que cette pratique n'est pas pour lui et il en vient à se définir comme « actif », pour signifier qu'il est celui qui peut prodiguer des pénétrations anales, mais pas les recevoir. En les questionnant sur la façon dont ils ont tenté de réaliser cet acte, il apparaît que leur technique est, par exemple, fortement éloignée de celle d'enquêtés rencontrés dans le milieu militant et qui participent à des mouvements de préventions. Ces derniers disposent d'une marche à suivre pour réaliser cette pratique sans douleur : commencer par stimuler le tour de l'anus, insérer un doigt et stimuler la prostate, insérer un second doigt, utiliser du lubrifiant, puis insérer délicatement, le gland du pénis avec un préservatif avec du lubrifiant en plus, afin de travailler doucement à la dilatation de l'anus et tenter de stimuler le partenaire qui reçoit la pénétration pour que les gestes soient agréables. Cyril a tenté d'insérer son pénis dans l'anus d'Adrien directement :

C.P : D'accord. Et vous avez essayé en pratique ? 'fin...

Cyril : Ouais on avait essayé.

C.P : Avec une préparation ou pas, du coup ?

Cyril : Comment ça avec une préparation ?

C.P : Une préparation c'est-à-dire de pas faire la pénétration directement heu avec le pénis, mais de commencer avec les doigts, mettre un doigt, deux doigts, et après en attendant que ça se dilate et/

Cyril:/ Non on est passé directement heu, on est allé directement essayer ben avec le pénis et... donc lui il avait mal je sais pas si c'était par rapport heu. Il a vraiment peur à mon avis que ça se reproduise [...]

C.P : Et vous avez utilisé du gel ou pas ?

Cyril : Hey non, en plus on y était allé, sec [rire]. Je sais pas [inaudible].

(terrain Var, étudiant en kinésithérapie)

Les conditions dans lesquelles David (« grande école », master en biologie) consent et préfère avoir des relations sexuelles qui incluent une pénétration anale dans laquelle il est en position réceptive impliquent une préparation de son corps par la pratique de lavement de son rectum afin d'en éliminer toute trace d'excréments. David est très attaché à ce qu'il considère être une norme de propreté. Ce qu'il appréhende comme de la saleté le dégoûte et il craint que cela affecte l'ambiance du rapport sexuel et désérotise son corps et le moment<sup>441</sup>. Ce dégoût conditionne ses pratiques sexuelles puisqu'il explique que sa crainte d'avoir affaire avec des excréments l'empêche d'être en position où il prodigue la pénétration dans l'anus de son partenaire.

C.P : D'accord. Y'a d'autres euh, du coup d'autres pratiques sexuelles qui étaient pas agréables à faire ? Ou qui étaient sans plus ? Comme t'as dit que vous étiez pas trop en accord, euh...

David : Ah, nan, si, 'fin lui il était actif, j'étais, 'fin j'suis passif, donc là-dessus ça allait. Ah, oui nan mais en fait, mon premier truc c'est que, en gros moi [rires], faut toujours que j'fasse des, des euh, des lavements avant d'me coucher, parce que ça me, 'fin l'idée que quelqu'un, enfin bref, j'ai un aspect euh, ça m'dégoûte un peu... 'fin j'sais pas je... [...] En gros, en gros il faut qu'je sois propre, mais vraiment propre de l'intérieur, pour le faire, parce que sinon j'ai pas envie qu'il y ait le moment de dégoût, ou le moment où t'as... Non mais, je sais que, genre parfois j'me dis mais j'aurais dû avoir un vagin, rien que pour cette raison-là, parce que c'est genre un trou qui est euh, qui est différent. J'me pose pas la question si j'ai envie de devenir une fille, parce que c'est pas du tout mon genre, [rires], j'suis pas du tout comme ça. Et euh, et euh, et du coup, ouais bah du coup faut qu'je sois hyper propre, sinon ça me met hyper mal à l'aise, et j'ai pas envie qu'il y ait, tu sais des failles, du genre le préservatif est sale, ou j'sais pas quoi.

C.P : Ca t'est déjà arrivé ?

David : Euh, en fait, c'est déjà arri... 'fin en gros, presque non, parce que j'fais, j'ai toujours fait des lavements, mais euh, 'fin d'façon après, c'est toujours moi qui enlève la capote, pour être sûr, et j'le tiens dans ma main, pour qu'il y ait pas, pour que ça se voit pas, ou quoi que ce soit, au cas où. Donc en fait j'pense que y'a jamais vraiment eu, euh, non, d'histoire un peu, ouais, voilà quoi... Ouais... Ouais peut-être ça a dû arriver, mais bon, 'fin je, 'fin ça m'met un peu mal à l'aise quand-même. Et du coup, du coup bah oui, moi fallait euh, 'fin [...] Nan mais je sais, en vrai, c'est un élément qui pourrait trop la vie sexuelle, mais bon enfin, j'veux la faire autrement. Et du coup, j'pense que, 'fin c'est pour ça que j'peux même pas être actif, parce que j'aurais l'exigence que le mec fasse la même chose, mais les mecs ils font pas ça, 'fin y'a des mecs qui l'font, mais euh, 'fin tu dois savoir, 'fin j'sais pas si y'a des mecs qui font ça, mais euh, mais c'est pas hyper fréquent non plus quoi, en tout cas pas chez les mecs qui sont... Peut-être chez les mecs qui sont uniquement passifs, mais ceux-là j'sors pas avec donc euh...

(« Grande école », master en biologie)

---

<sup>441</sup> PILUSO, Claire, « Le propre, le sale, la sexualité et l'ordre du genre. Remarques provisoires », *op. cit.*

David n'étant pas attiré par les hommes « efféminés », qui seraient ceux qui sont uniquement dans des postures de réception des pénétrations, son dégoût conditionne la place et la posture qu'il a lors des rapports avec des hommes qui sont toujours ceux qui prodiguent les pénétrations : il n'exécute pas cette pratique, car les hommes avec il sort ne font pas de lavement comme il souhaiterait qu'ils le fassent.

En outre, lorsqu'il raconte un rapport sexuel où il était dans la position de celui qui prodigue la pénétration anale avec son partenaire, Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature), on remarque comment ses dégoûts vis-à-vis d'un orifice « sale » et où son sexe est en contact avec des excréments l'empêche d'associer cette pratique à une sensation sexuelle et physique agréable :

C.P : Mais du coup, le fait de pas le faire, 'fin de pas vouloir faire toi une pénétration sur quelqu'un, c'est à cause de ça, ou y'a d'autres raisons qui font que ... /

David : Euh, j'pense que d'une part c'est ça, 'fin vraiment j'ai beaucoup d'mal avec ça quoi, que ça soit sale. Et puis euh, les fois où j'l'ai fait, c'était quand même sale, et euh j'ai pas pris vraiment d'plaisir, donc euh donc j'sais pas.

C.P : Tu peux m'raconter comment ça s'était passé, ces fois-là ? Aussi bien sur la saleté que sur le fait que tu aies pas bien pris de plaisir. J't'oblige à aller très au fond des choses hein.

[Rires]

David : Euh, ouais. Nan mais déjà avec Julien, il a, il a euh, il a l'anus qui est hyper serré quoi, mais vraiment physiquement, ça j'sais qu'il a dû t'le raconter. Et il a le ... Si, si, il me l'a dit, que il t'avait raconté quoi. Non mais il peut même pas, 'fin c'est juste il peut pas, 'fin physiquement, 'fin j'ai jamais vu ça, un mec qui est ... Et du coup j'ai essayé, c'était limite ça te serre la bite et t'étais obligé de la ... 'fin ça faisait mal, ça faisait mal à tout l'monde et c'était désagréable. Donc avec Julien, c'était limite impossible. Et après euh, ouais j'ai ... comme j'ai eu d'autres relations, j'ai un peu essayé, et puis euh, et puis ça m'fait pas grand-chose en fait [rires]. J'sais pas, ça m'fait pas énormément d... j'ai pas énormément d'plaisir en fait.

(« Grande école », master en biologie)

On remarque également comme l'appréhension de la matérialité du corps de Julien (« grande école », master en théâtre, art et littérature) est codée comme une impossibilité de réaliser la sodomie sur lui. David (« grande école », master en biologie) note également les effets de la mise en place de sa préparation à un rapport sexuel sur son corps : sa perception du propre et du sale, de ce qu'est un corps sexualisable – c'est-à-dire un corps propre –, façonne les pratiques sexuelles et les sensations physiques agréables et par là les possibles sexuels :

David : Euh, bah déplaisant, bah déjà j't'ai dit, le rapport à l'hygiène, du coup ça me... c'était un truc qui restait en tête, et du coup ça m'faisait, ça pouvait faire que j'débande, ou que tout ça. En plus 'fin, j'aime pas trop l'idée, 'fin j'sais pas, 'fin un peu dans la relation sexuelle, le coté un peu de dominer un mec, j'aime pas trop ça. 'Fin même si c'est con parce que, fin bref, oui, non, oui c'est pas con en fait comme ça. Et du coup ça j'aime pas, l'idée d'aller vers le cul d'un mec, tu vois du coup ça m'fait débander dès l'début donc je mets cinquante ans à bander, jusqu'à... et quand je bande, quand je rentre, après j'ressens pas vraiment de plaisir physique quoi, 'fin ça m'fait, ça m'fait un peu d'effet mais pas, pas un truc de dingue quoi. Et euh, puis j'te dis, 'fin vraiment, le temps que



ça se mette en place, ça prend du temps quoi. Et après euh, euh, qu'est-ce que j'ai... 'fin qu'est-ce que j'aime euh, bah...

(« Grande école », master en biologie)

Les différences de physiologies entre son corps et celui des partenaires qu'il a connus amènent David à signifier qu'il y a des pratiques qui ne sont pas réalisables de la même façon et dans les mêmes conditions selon la forme du pénis. David qui est circoncis explique que cela l'oblige à pratiquer la masturbation d'une certaine façon afin qu'elle soit efficiente dans la production sensorielle, et pour ne pas lui faire mal ou le blesser. Cela amène à des aménagements particuliers qu'il considère distinctifs d'autres hommes non circoncis, dont il découle une technique du corps spécifique :

David : Branler, ouais non, j'aime bien, mais c'est juste que comme j'suis circoncis, y'a des mecs qui savent pas s'y prendre, donc c'est un peu chiant. Et euh, et puis euh, et puis voilà.

David : Euh nan, parce que tu sais, genre les mecs qui sont pas circoncis, bah y peuvent y'aller quoi. En fait t'as d'la peau, t'y vas quoi, à fond. Euh, alors qu'un mec qui est circoncis, euh, soit y fait vraiment qu'ça soit euh, lubrifié, ou mouillé, d'une manière ou d'une autre, soit bah faut vraiment prendre la peau comme il faut, pour le faire, sans qu'ça fasse mal. [...]

Ben en gros, genre si les mecs y sont circoncis, t'as pas, je sais que les mecs qui sont non circoncis parlent de cette douleur du frein, mais genre nous on n'a pas vraiment ça, donc euh... C'est pas qu'ça tire, non c'est juste, 'fin c'est comme si on te prenait avec euh... non c'est juste, 'fin comme c'est d'la peau, ben euh, j'sais pas, tu l'prends, ça tire et pas euh... 'fin ça tire un peu partout quoi, euh... Mais c'est juste que faut savoir s'y prendre quand même.

(« Grande école », master en biologie)

Olivier (« grande école », master en physique) apporte un autre exemple de l'appréhension des possibles corporels dans la sexualité et la détermination des pratiques possibles, avec quel partenaire et dans quel sens, en fonction de la forme du corps de l'un et de l'autre. Ici c'est un pénis « courbé » qui rendrait impossible pour son partenaire de pratiquer une pénétration anale sur Olivier :

Olivier : Après j'ai eu un copain avec qui, qui était exclusivement passif, heu, principalement, (rire) pour cause de problème anatomique parce que en fait il avait un sexe qui était courbé, et du coup il pouvait pas pénétrer sans faire de. [...] il pouvait pas le faire et il avait déjà essayé et il pouvait pas le faire et heu, il débandait automatiquement et heu, et du coup on l'a jamais fait, ça me tracassait pas hein voilà, c'était pas spécialement un truc dont j'avais envie, en tout cas à l'époque et heu. [...]

CP : Attends, j'ai pas compris.

Olivier : J'avais pas spécialement envie de me faire enculer, désolé [rires]

CP : C'est toi qui te le dis comme ça. Et du coup c'est quoi qui te faisait pas envie là-dedans,

Olivier : C'est pas que ça me faisait pas envie, en fait je me posais pas la question c'était on le faisait pas, je lui avais demandé la question une fois pour essayer quoi et il m'avait dit que c'était pas possible et du coup ça m'avait pas plus perturbé parce que ça se passait bien.

(« Grande école », master en physique)

En outre, ce codage des impossibilités sexuelles avec ce partenaire rencontré au début de sa vie sexuelle à deux amène Olivier à ne pas s'intéresser à la pénétration anale, pratique pour laquelle il n'a pas de goût à ce moment de sa trajectoire.

Le cas de Pierre illustre comment, avec le codage des sensations physiques et la perception des corps, il a appris à ne pas aimer recevoir une pénétration anale, et comment il a un peu plus apprécié en prodiguer, sans que cela devienne sa pratique sexuelle favorite. La douleur, dans le cas de Pierre (« grande école », master en biologie), n'est pas associée à une sensation agréable et qui produit des effets de stimulation sexuels :

Pierre : Là y'a eu les premières sodomies [...] avec Pierre. [Dans] les deux sens. Et... voilà, c'était pas très agréable... ça ne l'est toujours pas [rires].

C.P : Tu t'y es, 'fin il s'y est... ou vous vous y êtes pris comment ?

Pierre : La position tu veux dire ?

C.P : 'Fin oui, la position, mais c'était surtout est-ce que vous aviez fait des choses particulières...

Pierre : Des choses particulières... On avait fait de la fellation avant... classique quoi. Avant... ça s'est fait assez naturellement, il était un peu chaud le Pierre [rires]. [ ...] On y allait progressivement... moi j'ai galéré un peu, parce que c'est... alors... lui il y allait progressivement, ça s'est passé... correctement, sauf que j'ai pris aucun plaisir dans ce truc. Et... C'est plus tard du coup, parce que... attends... ouais, j'pense que après ça j'étais pas... [Rires] j'étais pas très réceptif à continuer.

C.P : C'était pas... ça t'a ... tout coupé ?

Pierre : Ah c'était pas... oui, oui, oui, c'était pas agréable du tout...

C.P : C'était quoi qui était... ?

Pierre : C'est que ça fait mal. C'est très doulou... enfin c'est très douloureux... un peu douloureux. Et puis ça donne des sensations un peu étranges... c'est la première fois que tu reçois quelque chose dans cet dans cet orifice [rires]... Qui n'est pas vraiment fait pour ça, de toute évidence...

C.P : Et dans les sensations étranges, c'est le fait de recevoir quelque chose, ou tu avais des craintes particulières à ce que ce soit dans cet orifice-là ?

Pierre : Non, j'crois pas que j'avais des craintes particulières, c'est juste que genre c'est vraiment... j'sais pas si tu as déjà essayé la sodomie, mais c'est... ouais c'est une sensation un peu bizarre quoi... tu sais pas trop ce qui se passe là-dedans, en plus ça t'appuie à moitié sur la vessie... donc c'est pas... ouais c'est pas idéal.

C.P : Ouais ça t'appuie partout, tu sens des endroits de ton corps que tu sens pas d'habitude...

Pierre : Exactement ouais, voilà c'est ça. Et... que t'as pas trop envie de sentir d'ailleurs [rires]... Ah, j'avais un truc là dis-donc... [...]. Du coup exactement, donc c'était un peu ça... Donc mon érection pourtant légendaire... s'est assez vite calmée... [Rires]

C.P : Elles sont légendaires tes érections ?

Pierre : Non, elles sont pas légendaires, c'est ce que j'te disais, un rien les déclenche, mais pas la sodomie de toute évidence [rires].

(« Grande école », master en biologie)

Dans l'appréhension qu'il a du corps humain, l'anus n'est pas aussi bien fait qu'un vagin pour accueillir une pénétration, et cela justifie d'après Pierre le fait que la sodomie soit une

pratique désagréable. Par ailleurs, les sensations qu'il ressent lors de la réception de cette pratique ne sont pas associées à des sensations qu'il est souhaitable de ressentir lors de la pratique sexuelle. L'ensemble des conceptions du corps, cumulées au codage des sensations ressenties durant la pratique amène Pierre (« grande école », master en biologie) à ne pas aimer cette pratique. Dans le même temps, Pierre pratique pour la première fois une pénétration anale sur son partenaire. La différence des sensations sur son corps l'amène à trouver cette pratique plus agréable. Pratiquer la pénétration anale dans ce sens lui évoque la pénétration vaginale. S'il n'avait pas aimé la relation sexuelle avec une femme, il mentionnait qu'il trouvait que le vagin était une partie du corps pratique, parce que lubrifiée, permettant des sensations agréables sur le pénis et perçue comme biologiquement destinée à cette pratique. Or le fait de percevoir une partie du corps comme pouvant ou devant entrer ou faisant partie des possibles sexuels est éminemment social.

C.P : D'accord. Et du coup, ouais, le fait que ce soit toi qui ait pénétré, les sensations, c'était plus agréable ou... ?

Pierre : Ah oui, c'était bien plus agréable. C'est c'que j'te dis, les sensations n'ont rien à voir, du coup. Mais déjà ça se rapprochait plus du vagin d'une femme, même si ça n'a rien à voir encore, j'pense, enfin d'après mes souvenirs [rires].

C.P : Les différences, c'était quoi ?

Pierre : C'est vachement plus étroit, et... la lubrification n'était pas optimale, alors qu'une fille ça peut être vachement... mieux lubrifié.

C.P : Dans l'vagin oui, dans le... l'anus non...

Pierre : L'anus oui mais je peux pas te dire, l'anus d'une fille j'ai jamais essayé. Tu en connais plus à ce sujet que moi [rires]. Et... et... et voilà, oui du coup c'était vachement mieux.

(« Grande école », master en biologie)

### **3.3.2. La transformation des goûts pour les pratiques.**

En dehors de l'apprentissage de technique du corps, les enquêtés connaissent des socialisations de petites transformations des goûts pour des types de pratiques sexuelles et de partenaire.

Pierre (« grande école », master en biologie) avait commencé ses pratiques sexuelles seul en regardant du porno hétéro. Au cours de sa trajectoire, il le délaisse pour du porno gay. Dans ce passage de consommation du porno hétéro au porno gay, on observe un travail sur les sensations, articulé aux représentations et images qui sont les plus efficaces dans la production de sensations physiques agréables. Lorsqu'il regarde du porno hétéro, Pierre fixe son attention sur le corps et le pénis de l'homme. N'aimant pas les bruits produits par les femmes dans ces films, il exprime rapidement du dégoût pour les façons d'être et de faire des femmes dans ces

productions. Ces dégouts pour les femmes l'amènent alors à consommer exclusivement du porno gay :

Pierre : [A propos du porno hétéro] Ca s'passait bien, mais c'que j'te dis, genre y'avait un pénis j'étais content. 'Fin ça c'est après, à postériori, mais...

C.P : Quand tu pensais à... c'est quoi qui te plaisait dans...

Pierre : J'pense que c'était juste l'acte sexuel en lui-même, et... en fait tu sais, c'est un peu excitant, la première fois que tu vois ça, et puis en plus c'était un peu un grand. Mais... ouais nan, j'pense que c'était vraiment le corps de l'homme, et son pénis quoi. J'pense qu'il était... excitant. J'crois qu'ouais, c'était ça.

C.P : Et la femme ?

Pierre : Elle était un peu accessoire, et j'crois que même, nan, en vrai j'étais un peu genre... hum... tais-toi... Tais-toi [avec un air de dédain], tu sais... tu vois c'que j'veux dire, c'est un peu bruyant une femme dans ce genre de situation... Dans ce genre de situation [rires]... dans ce genre de production, dans ce genre de production, j'voulais dire. Et voilà... Et du coup ouais, j'pense que c'était ça. Et le premier porno film, non mais j'pense que genre j'ai... il est arrivé assez vite en vrai, le porno gay, parce que justement, à partir du moment où j'ai commencé à me fixer sur les bites, j'me suis dit, hum... peut-être que si on en mettait deux ensemble... qu'est-ce que ça fait ? Et voilà. J'pense que...

C.P : Et alors, ça a fait quoi quand on en a mis deux ensemble ?

Pierre : Ben la même chose qu'avant, mais sauf que du coup y'avait plus de femme à ignorer dans l'histoire [rires].

(« Grande école », master en biologie)

Dans la pratique de la stimulation de son sexe en regardant des films pornos se construisent des préférences pour certaines parties du corps, ou pour le fait de voir certaines pratiques sexuelles. Selon les images, représentations, expériences sexuelles que les enquêtés ont connu, cela affecte différemment leur physiologie, et ce ne sont pas les mêmes images, situations qui produisent des sensations agréables et de l'excitation sexuelle. Sa pratique de la masturbation et les usages et appropriations qu'il fait des films pornographiques, en regardant des films dans lesquels sont pratiquées des fellations, gestes de masturbation mutuelle, orientent ses intérêts, qui, cumulés avec une façon de stimuler son sexe, produisent des sensations physiques et sexuelles très agréables. Ainsi, Pierre (« grande école », master en biologie) considère que ces pratiques avec ces supports sont pleinement efficaces et constituent donc l'aboutissement de la découverte de ses préférences sexuelles :

C.P : Et là du coup, dans ce que tu regardais, c'qui t'excitait, c'était... c'était quoi ? Tu saurais... 'Fin...

Pierre : Ben j'pense que c'est la même chose qu'aujourd'hui j'crois... J'pense c'est, ben j'sais pas, juste la vision d'un mec bien foutu, et d'un pénis et de... voilà.

C.P : Et du coup, des pratiques particulières, ou... ?

Pierre : Mais j'pense que nan, si... nan, ouais si, j'suis un peu focalisé sur les pénis, parce que genre par exemple la sodomie, dans les films porno, m'excite moins que la fellation, où tu vois plus le...

C.P : Où tu vois plus le pénis, du coup.

Pierre : Ouais, du coup j'pense que c'est ça, mais j'pense depuis tout l'temps... ça a toujours été comme ça. J'adore les bites finalement, j'm'aperçois grâce à toi [rires]...

(« Grande école », master en biologie)

Cette pratique de la masturbation, cumulée à son apprentissage du dégoût pour la sodomie le conduit à avoir des goûts sexuels axés sur la pratique de la masturbation. Par ailleurs considérant que cette pratique n'est pas le centre de ce que devrait être la sexualité (« ce qu'on appelle le sexe ») Pierre déclare en entretien qu'il n'est pas quelqu'un qui a beaucoup d'attrait pour la sexualité, mais plus de plaisir dans les pratiques de séduction précédant un rapport sexuel. Pourtant il pratique la masturbation entre une et trois fois par semaine :

Pierre : Nan, mais c'est paradoxal, étant donné que... genre... Mais c'est ce que j'dis, c'est vraiment que genre... le sexe m'attire pas tant que ça. Quand je suis en manque de quelque chose, c'est plutôt un manque de choses, justement, pré-sexuelles, tu vois ce que je veux dire ? Le fait de te retrouver chez quelqu'un qui... qui t'a attiré pendant toute la soirée, et que enfin tu te retrouves frotti-frotta, blablabla... Mais bon... le sexe, là, 'fin ce qu'on appelle sexe, bon ça après, on s'en fout de ce qu'on appelle sexe... La pénétration en elle-même, ne me fait pas... quoi que tu me dira, la fellation non plus...

(« Grande école », master en biologie)

Ainsi, c'est dans la pratique de la masturbation que Pierre connaît la plus grande transformation de ses pratiques. Alors qu'il la pratiquait, au début de sa vie sexuelle sans support, elle est devenue indispensable pour rendre efficiente sa pratique :

C.P : La pornographie, ça a été régulier, le fait de regarder de la pornographie, à partir du moment où t'as commencé ?

Pierre : Ouais, j'pense que y'a jamais eu trop de... d'interruptions...

C.P : Avec... régulièrement... quelle fréquence du coup ?

Pierre : J'crois que j'ai toujours la fréquence... Quoi que, nan, y'a peut-être eu un moment où j'étais plus... à quelle époque j'me masturbais le plus ?... Nan en prépa j'avais pas l'temps, j'avais autre chose à faire... Peut-être si, au début de l'ENS, c'est justement au début de ma... sexualité plus... florissante... j'pense que la masturbation c'était deux-trois fois par semaine que une fois par semaine... Maintenant j'ai juste autre chose à faire. Ouais nan, j'pense que j'ai toujours... ça a toujours été un peu... à partir du moment où j'ai développé la masturbation... la pornographie tu m'as demandé du coup ?

C.P : Ouais... et ou la masturbation ?

Pierre : Ouais nan, la pornographie ça s'est amplifié cela dit, parce qu'il y a une époque où je me masturbais souvent sans... pornographie, 'fin souvent... j'me masturbais sans pornographie. Alors que maintenant, c'est un peu un... genre si j'ai envie de me masturber j'ai un peu un réflexe... [Pornographie].

(« Grande école », master en biologie)

Olivier (« grande école », master en physique) permet d'illustrer la façon dont les enquêtés apprennent à aimer une pratique sexuelle qu'ils n'aiment pas au début de leur vie

sexuelle à deux. La première fois qu'Olivier a pratiqué la pénétration anale dans une position réceptive, cela ne lui a procuré aucune sensation malgré son appréhension avant le rapport :

Olivier : La 1<sup>ère</sup> fois où j'ai fait de la sodomie je pense, et j'étais il me semble passif, oui c'est ça, et la 1<sup>ère</sup> fois je devais être passif du coup, et pour cause ça m'a pas beaucoup choqué mais justement parce que je crois que j'avais rien senti bref, oui je crois que c'est ça, J'avais dit « tu peux y aller » et il m'a dit je suis déjà dedans [rires] du coup j'ai fait d'accord, voilà désolé pour l'image [rires].

(« Grande école », master en physique)

N'ayant ni gout ou dégoût pour cette pratique, Olivier essaie d'utiliser un godemichet afin de voir s'il lui était possible d'avoir du plaisir sexuel par la stimulation de son anus. La stimulation avec cet outil ne produit pas de sensations désagréables et déplaît fortement à Olivier, qui par ailleurs comment à pratiquer la sodomie dans la position où il la prodigue. Il code cette pratique comme très agréable et efficiente. Puis avec un autre partenaire, qu'il connaît peu, il renouève la pratique de la sodomie dans une position réceptive. L'acte lui fait très mal, et il interprète cette douleur comme étant due à la forme du pénis de son partenaire.

Olivier : On avait essayé une fois, avec une espèce de gode mais, dégueulasse, c'était des boules en verre de tailles successives comme ça, fin bref. [...] C'était des boules de verre collées les unes aux autres. [...] Mais avec des diamètres différents donc [...] ça fait comme si ça rentre par boules tu vois c'avait été atroce, ça faisait pas mal en fait c'était juste. [...] J'aimais pas du tout et après j'ai eu du coup avec lui j'étais exclusivement actif et ça me plaisait très beaucoup quoi, ensuite j'ai eu une relation, fin j'ai eu une relation d'un soir où j'étais passif avec un mec ça m'a fait très très mal et elle était pas épaisse, elle était longue c'était de ça donc je parlais et là ça m'a fait vraiment très très mal.

(« Grande école », master en physique)

Cette expérience douloureuse et désagréable – lui non plus n'associe pas la sensation de douleur à celle de plaisir sexuel – le pousse à considérer qu'il n'aime pas pratiquer les rapports sexuels incluant l'anus avec des personnes qu'il ne connaît pas ou peu et qu'il préfère la réserver dans des relations de couple stables, durables et chargées affectivement. Ainsi seules les pratiques comme la masturbation et la fellation sont exécutées lors de relations qui n'ont qu'une vocation à déboucher sur la pratique du sexe :

Olivier : Le truc c'est que j'aime pas faire de l'anal entre guillemets, avec les gens que je connais pas en fait et heu même avec les gens de qui je suis pas un minimum proche, c'est limite si c'est pas qu'avec mes copains, avec qui je suis depuis un mois ou, je ne sais pas, fin bref.

CP : Du coup c'est quoi qui te...

Olivier : Ben moi je suis, moi j'aime beaucoup la fellation mais, je me cantonne souvent à ça en fait, fin en tous cas dans mes plans cul pratiquement que ça quoi, et donc pendant un moment j'ai eu beaucoup de plans culs donc j'ai fait pratiquement que ça

CP : A la fois en tant que le fait de le faire et de le recevoir ?

Olivier : Ah oui.

(« Grande école », master en physique)

Effectivement Olivier déclare par la suite que sa pratique de la sodomie est devenue plus fréquente, dans la position de la prodiguer et qu'il s'intéresse de plus en plus au fait de la pratiquer dans une position réceptive :

Olivier : Là depuis que je suis avec mon copain ça, fin, on va dire que je, je m'habitue à avoir des relations anales et heu, de façon plus fréquente on va dire.

CP : Et du coup c'est changé là aussi ou c'est ?

Olivier : C'est changé, non, je suis toujours fin, avec mon copain je suis toujours actif, mais en fait depuis que je suis avec lui, 'fin pas depuis que je suis avec lui en particulier. J'ai tendance de plus en plus à dire, ah ce serait bien que j'essaye. Voilà et en fait c'est juste que j'en ai envie à priori et j'ai l'impression que dès qu'il faudrait passer ça me bloque un peu. 'Fin je sais pas si ça me bloque mais heu, je sais pas, mais je me dis que toute façon je vais essayer dans pas longtemps quoi, fin je pense que dans un an j'aurai essayé.

CP : Et là, c'est quoi qui te donne plus envie de le faire ? C'est que tu te sens plus en confiance ou c'est d'autres trucs ?

Olivier : Non je pense, ce que je disais, c'est pas venu avec lui en fait en particulier je pense que c'est juste que...

CP : C'est venu un peu au fur et à mesure ?

Olivier : voilà ça vient au fur et à mesure et ben en fait je me dis heu, que j'ai envie d'essayer et c'est surtout ça voilà, je me dis heu, ouais voilà.

(« Grande école », master en physique)

#### **4. Le cas particulier d'une femme qui a commencé sa vie amoureuse et sexuelle avec une femme et sans jamais fréquenter de garçons ou d'hommes : Manon.**

Parmi les enquêtés et enquêtées, les hommes sont plus nombreux à connaître des trajectoires marquées par des processus de socialisation de renforcement des goûts pour les personnes de même sexe. Une femme, Manon (« grandes écoles », doctorat d'histoire) recrutée sur le terrain « grandes écoles » fait exception. Nous sommes alors amenée à nous interroger sur les spécificités de sa socialisation par rapport aux hommes et femmes enquêtées afin de comprendre pourquoi sa trajectoire est marquée par des processus de socialisations de renforcement quand celui des autres femmes l'est davantage par des socialisations de transformations.

Manon se différencie des autres femmes enquêtées par les modalités et produits de ses socialisations primaires. Nous avons vu que ses socialisations enfantines sont marquées par la fabrication de dispositions à se projeter dans les pratiques des garçons qui comptent parmi ses pairs, aussi bien dans les jeux, que dans les manières d'être et de faire par corps et dans les rapports aux filles. Ces dispositions se renforcent à l'adolescence puis à l'âge adulte et alors

qu'elles étaient présentes dans les relations amoureuses enfantines et adolescentes continuent de se mettre en action lorsque Manon commence à entretenir des relations sexuelles.

Manon ne connaît que des socialisations de renforcement de goûts amoureux et sexuels pour les femmes, mais son cas permet de mettre en exergue les « petites » transformations de ses pratiques sexuelles et de goût pour des pratiques sexuelles. Les moments socialisateurs que sont les moments sexuels, dont elle fait l'expérience, sont des contextes au sein desquels va s'effectuer progressivement une transformation de sa posture dans les relations sexuelles. Au fur et à mesure de ses relations sexuelles, avec des partenaires précises et dans des contextes de couple et affectueux spécifiques que l'on détaillera par la suite, des goûts pour d'autres façons de pratiquer la sexualité que celle de dirigeante des relations sexuelles, dans laquelle elle s'inscrit à ses débuts.

#### **4.1 Aimer les filles dès le début.**

Durant le collège, Manon commence à regarder des films pornographiques sur internet et avant d'entamer des relations sexuelles avec partenaire. La vision de ces films engendre une forme d'excitation sexuelle chez elle, mais elle s'interroge sur ses goûts en matière de sexualité. Si ce qu'elle voit lui paraît agréable à certains égards, l'effet que cela produit sur elle ne lui semble pas pleinement satisfaisant. Elle se rend compte qu'elle est assez peu intéressée par le corps des hommes qu'elle peut voir et que son attention se porte sur les femmes, les gestes qui sont faits sur elles et les effets physiques et d'attitudes qui en découlent. Ses dispositions à se projeter dans les façons d'être et de faire des garçons dans leurs rapports aux femmes s'activent dans ce contexte de début de pratique de la sexualité. Elle souhaite alors pouvoir faire et produire les effets physiques que les hommes qu'elle voit dans les films pornographiques produisent sur les femmes. Cependant, la matérialité de son corps l'empêche de se projeter dans l'avenir en se disant qu'elle pourra faire cela, car elle n'a pas de pénis. Elle imagine ainsi difficilement les façons par lesquelles elle pourra concrétiser dans la pratique ses envies et préférences sexuelles :

Manon : Ben, pffft, je savais pas trop ce dont j'avais envie parce que, disons qu'les seules représentations qu'j'avais, bon c'était dans les films et j'avais vu quelques pornos, enfin, hétéros. Qui m'avaient assez excitée globalement, mais, pffft, j'voyais pas comment on pouvait faire et d'toute façon, fin c'était assez heu, sur le moment c'était assez excitant, mais par ailleurs ça m'attirait pas, j'avais aucune envie d'sortir avec un mec, donc heu, donc heu, à partir de là non j'avais pas envie de choses très concrètes. Et je crois que déjà à l'époque j'avais juste envie. En fait j'avais envie d'faire c'que les mecs faisaient dans les films.

C.P : Aux filles ?

Manon : C'qui n'était pas possible. Heu...

C.P : C'était biologiquement pas possible [sourire].



Manon : Faute de... [Pénis] voilà [sourire]. Et du coup j'avais même pas à l'idée de remplacer ou de faire autre chose, de toute façon je savais même pas comment introduire ça. En mode est-ce que j'tente ou ? Et comme on n'en parlait pas c'était vraiment un...

[...] Fin première représentation de sexe et de trucs qui est censé stimuler immédiatement l'désir. Alors qu'est-ce qui était efficace heu ?... J'sais pas. J'trouvais que les meufs elles avaient vraiment l'air d'prendre leur pied et j'aurai bien aimé être à la place du mec. Mais c'était ça en fait, j'me plaçais assez souvent dans la position de l'homme. Et voilà. C'était ça qui me, qui m'donnait globalement envie quoi. De m'dire, oh ! Ils arrivent à faire ça ! C'est pfft ! Ah ! On peut arriver à faire ça sur une personne c'est, c'est pas mal !

(« Grande école », doctorat d'histoire)

Nous observons des traces de sa socialisation à son corps marquée, aux débuts de l'entrée dans la sexualité, par le sentiment d'impossibilité physique, de pratiques et de productions d'effet sexuel chez les partenaires qu'elle imagine. Ce qu'elle voit dans les films pornographiques évoque une série d'actes et de pratiques sexuelles qui ne lui semblent pas pouvoir entrer dans son répertoire et ses possibles corporels.

Lorsque Manon commence à avoir des pratiques sexuelles avec des partenaires, il s'agit de femmes. La vision des films pornographiques et la façon dont elle se les est appropriés, participe de la construction de gout pour la posture qu'elle souhaite tenir dans ses relations sexuelles. Ainsi, elle apprend à aimer toucher et produire des effets physiques sur ses partenaires et n'a pas de gout pour des actes physiques qui sont dirigés vers son corps et la stimulation de son sexe ou toute autre partie de son corps. En outre la posture de Manon dans la relation sexuelle est liée très directement aux dispositions genrées incorporées durant l'enfance et l'adolescence :

Manon : J'avais pas spécialement envie qu'elle me fasse des choses. J'aurai éventuellement eu envie de faire moi plus de choses [...]. Ben j'ai du plaisir quand c'est moi qui suis aux commandes et que, c'est moi qui agis mais finalement qu'tu m'touches ou qu'tu m'touches pas ça change pas grand-chose grand-chose. [...] Globalement c'était plutôt moi qui f'sais heu, qui était, qui f'sais des trucs disons, globalement heu.

C.P : Et tu trouvais ton plaisir toi aussi ?

Manon : ben ça m'faisait plus plaisir en général de la toucher, qu'elle me touche elle-même, en fait, 'fin. Quand c'était simultanément, 'fin, quand on s'touchait en même temps c'était bien. Heu, parce qu'en fait moi ça m'excitait pas du tout heu...

C.P : Que ce soit que elle qui te fasse des trucs ?

Manon : Ben ouais, toujours pas hein. C'est... et puis en fait la seule chose qui m'excitait vraiment c'est de l'entendre excitée en fait. Et du coup.

C.P : Du coup pour être excitée il fallait que tu la touches quoi.

Manon : Ben oui. Parce que il fallait qu'elle soit excitée aussi et en fait, comme elle est, 'fin j'sais pas, elle était pas non plus hyper à l'aise quand elle me faisait des trucs, donc elle était hyper concentrée, donc c'était pas du tout excitant en fait. 'Fin ça avait l'air d'être un peu d'application mais, du coup moi j'étais là pff [elle s'imite en train de s'ennuyer] oui, 'fin, non, bon. Oui tu es appliquée, tu essayes de faire des trucs mais c'est pas très... excitant.

(« Grande école », doctorat d'histoire)

Manon apprend à aimer toucher et les effets physiques qu'elle produit par ses gestes sur ses partenaires, mais n'apprend pas à aimer être touchée que ce soit de manière simultanée durant les relations sexuelles ou lorsqu'elle serait la seule à recevoir des gestes visant à produire du plaisir sexuel.

Durant une relation d'un an avec sa deuxième petite amie, Manon apprend de nouvelles pratiques sexuelles tout en conservant son gout pour sa posture de régisseuse du rapport sexuel.

C'est toujours elle qui agit et stimule sa partenaire, et c'est de voir cette dernière excitée qui est excitant pour elle. Elle raconte, notamment, comment elle pratique un cunnilingus pour la première fois. Concernant cette pratique, elle aime et préfère être en position de l'exécuter plutôt que de la recevoir. D'une part elle n'apprécie pas la position corporelle dans laquelle elle se trouve lorsqu'elle reçoit un cunnilingus, qu'elle considère comme dominée, d'autre part elle est réticente à cette pratique sur elle-même, car elle craint que son sexe sécrète des fluides malodorants qu'elle ne contrôle pas, et donc d'être « sale ». Son apprentissage technique de la pratique du cunnilingus s'est déroulé en prenant exemple sur un film pornographique. Déduisant de ce qu'elle a vu la « bonne façon de faire », elle met en pratique les gestes et en « testant » le geste sur sa partenaire. Interprétant les mouvements et attitudes de cette dernière elle déduit que sa pratique fonctionne et ne change pas de façon de faire (« ça avait l'air de marcher ») :

C.P:/ Attends j'peux te demander du coup c'que vous faisiez ? [Déroulement des relations sexuelles avec sa deuxième partenaire]

Manon : Ouais, vas-y. Ah oui !

C.P : Dans les relations sexuelles. Enfin comment ça s'déroulait ?

Manon : Alors j'ai découvert la pratique du cunnilingus que j'n'avais jamais fait avant. J'me suis dit, ah ! peut-être qu'entre-temps j'avais commencé à m'dire, peut-être y a du porno lesbien, du coup j'avais dû avoir un modèle ou j'sais plus. Mais en tous cas j'ai testé, ça avait l'air d'marcher [sourire], d'être plutôt cool. Voilà.

C.P : T'as testé sur elle ? Manon : oui, oui, oui. Et heu, voilà.

C.P : Et toi ça t'avais plu ?

Manon : Non. Enfin moi d'le faire ?

C.P : Oui.

Manon : Ouais. J'trouvais ça plutôt cool. Après j'aimais pas du tout qu'elle le fasse quoi [rire]. Je, ça me, voilà, j'aimais pas du tout la position dans laquelle j'étais quand elle le f'sait en fait, parce que j'étais là « ah qu'est-ce que tu fais par là-bas ? », enfin [sourire gêné].

(« Grande école », doctorat d'histoire)

Manon apprend également à pratiquer la pénétration vaginale avec les doigts. Ici encore, elle préfère effectuer la pratique plutôt qu'en être la destinataire :

Manon : Voilà, et du coup heu... et voilà, donc y avait ça et puis pénétration avec des doigts, un peu. 'fin j'me rappelle plus trop mais il m'semble qu'à c'moment-là oui. Mais pareil j'aimais pas trop quand elle le faisait. J'étais pas très, en fait j'étais pas très détendue donc ça, ça passait pas très bien. Ca dépend des moments, fallait vraiment que j'sois très excitée, donc que j'sois excitée par le fait que j'lui ai fait quelque chose et qu'ça ait l'air de fonctionner pour que, ça puisse à peu près marcher, mais c'était pas...

(« Grande école », doctorat d'histoire)

Manon a un rapport à son corps similaire à ceux d'hommes ayant des caractéristiques de dominants évoqués auparavant : toutes les pratiques de pénétration semblent désagréables et impossibles à cause de leurs propriétés physiques qui feraient que leur corps ne serait pas fait pour être dans une position réceptive lors de ces pratiques.

#### **4.2. La transformation des goûts et des dégoûts pour les pratiques sexuelles.**

Nous allons à présent analyser les modalités de socialisation de transformation des goûts des manières d'être et de faire dans la sexualité de Manon ainsi que la transformation de goûts pour des pratiques, au cours des moments sexuels. La transformation de sa posture dominante va s'effectuer sur un temps long et dans un contexte relationnel et affectif précis. Au début de sa sexualité avec partenaire, Manon ne supporte donc pas d'être dans une position qu'elle qualifie de passive, c'est-à-dire recevoir les gestes sur son corps et de rien faire sur le corps de l'autre :

Manon : Et après j'ai eu une autre copine [...] Après heu, en fait j'aimais pas trop qu'elle me touche. Enfin ça dépend des moments en fait. Mais j'avais vraiment du mal, à m'laisser faire. Ça c'était juste pas possible. C'est-à-dire que où il s'passait un truc simultanément auquel cas ça allait, mais alors je n'pouvais pas être passive et attendre qu'on. Enfin, attendre. La formulation est explicite [sourire], heu attendre qu'on m'fasse des choses en fait, je supportais pas parce que ça m'excitait pas du tout en fait. Parce que j'étais là [elle regarde le plafond, s'ennuie] lalalala. Enfin voilà, j'étais hyper gênée, en fait ouais, voilà du coup, si moi j'faisais rien pendant c'temps là ça passait pas du tout.

(« Grande école », doctorat d'histoire)

Cette posture dominante est fortement incorporée par Manon qui devient angoissée lorsque se présentent les moments d'avoir des relations sexuelles. Elle craint que sa partenaire ne lui demande de se laisser touchée et dirigée :

Manon : En fait ça m'stressait de plus en plus l'idée qu'on allait avoir un rapport sexuel parce qu'y aurait toujours un moment où, où j'allais lui dire « non mais arrête ça en fait, ça me... plait pas, ça m'excite pas, ça marche pas quoi ». Donc heu voilà. A la fin c'était un peu d'venu l'angoisse quand elle commençait à être entreprenante. Et puis j'm'étais vraiment crispée sur cette idée, du coup heu, après ben. [...] Mais c'était très paradoxal parce qu'à chaque fois j'étais assez excitée par l'idée de lui faire des trucs, mais j'avais toujours l'angoisse de heu, ben y a forcément un moment où elle va vouloir me faire des trucs aussi, et là ça va pas trop marcher quoi. Donc heu voilà, avec Claire c'était un peu heu, ouais, un peu ambigu quoi. Paradoxal, y avait des choses bien parce que ça m'a libéré moi sur la capacité d'faire des trucs et en même temps y avait toujours, j'étais toujours coincée sur, sur le reste quoi.

(« Grande école », doctorat d'histoire)

Si sa posture dominante ne change pas dans cette deuxième relation, on peut noter une « petite » transformation au fur et à mesure des relations sexuelles. En effet, avec la pratique, Manon se sent plus à l'aise et diversifie le panel de ses pratiques sexuelles et entretient un rapport moins honteux à son corps (« ça m'a libéré moi sur la capacité d'faire des trucs et en même temps y avait toujours, j'étais toujours coincée sur, sur le reste quoi »). Pour autant, sa posture dominante persiste et est incorporée au point qu'il est violent et déstabilisant pour elle de se trouver dans une relation sexuelle où ce n'est pas celle qui dirige le rapport, qui a le plus d'expérience et qui est le plus à l'aise avec son corps. Ainsi elle rompt sa relation avec sa troisième petite copine, car elle trouve cette dernière trop entreprenante et trop assurée lors des rapports sexuels :

Manon : [...] J'm'étais dit il faut que j'me décoince et tout, donc j'l'ai plaquée, lalala, et en fait c'était quelqu'un, elle elle était hyper libérée avec son corps, donc elle avait des attentes multiples et très précises. Donc j'me suis vitre retrouvée confrontée à, ah tu veux qu'j'te. J'sais pas en fait, elle était...

C.P : Elle te l'a dit ou elle te l'a fait sentir ?

Manon : Non elle me l'a fait sentir, c'était assez explicite en fait. Et du coup heu... 'fin puis elle me guidait « ah fais comme ça, fais comme ça ». Moi j'étais là, ok...

C.P : Et du coup c'était quoi ses attentes ?

Manon : Ben c'était, globalement ça restait en termes de pénétration digitale dans des positions que j'avais pas expérimentées, enfin, j'étais restée très classique heu.

C.P : Allongée dans un lit.

Manon : Ouais voilà. Et elle, elle était un peu genre dans toutes les positions, debout, à quatre pattes et tout heu. J'étais là what ?! [Rire] Enfin voilà j'étais un peu déstabilisée surtout parce qu'elle était très directive et que ça me déstabilisait vraiment.

(« Grande école », doctorat d'histoire)

C'est dans sa relation avec Sabrina (« grande école », master en littérature, professeure collège et lycée) et selon des modalités que nous allons explorer que la posture de Manon va se transformer. Par cette socialisation conjugale, nous allons voir que de nouvelles appétences pour des pratiques sexuelles vont se construire, ainsi qu'un rapport à son propre corps moins honteux. Tout d'abord, ces transformations vont pouvoir se faire car Manon se trouve dans un contexte affectif différent de ceux qu'elle a connus auparavant avec ses précédentes petites amies. Elle est plus proche de Sabrina sur le plan intellectuel – qui suit des études et a des pratiques culturelles similaires aux siennes – qu'elle ne l'a été avec ses précédentes petites amies et éprouve des sentiments amoureux forts pour elle (« pour le coup avec Sabrina ça s'passe, sans aucune commune mesure avec comment, avec la manière dont ça s'passait avant en fait. 'Fin, oui, clairement c'est totalement différent »). La relation affective forte avec Sabrina permet à Manon de faire avec, puis de dépasser dans un second temps ses appréhensions

vis-à-vis de la façon dont se déroulent les relations sexuelles entre elles. En effet, au début de leur histoire de couple, Sabrina déstabilise Manon parce qu'elle est plus entreprenante qu'elle, qu'elle dispose également de plus d'expérience sexuelle et un répertoire de pratiques sexuelles plus grand que celui de Manon. Cette dernière avait jusqu'à présent une connaissance des pratiques sexuelles et des moyens d'éprouver sexuellement du plaisir moins importants que celle de Sabrina et que ses anciennes petites amies. Ainsi, rappelons que son répertoire de pratique était constitué de trois actes : les caresses sur le corps, la masturbation du clitoris et la pénétration vaginale, allongée dans un lit et ces pratiques étaient effectuées soit de façon réciproque, soit seulement par Manon sur sa partenaire.

Manon : Et du coup heu, après avec Sabrina les choses ont beaucoup changé [sourire]. Alors je suis tombée sur quelqu'un qui avait beaucoup d'expérience. Heu qui savait assez bien c'qu'elle voulait, et heu voilà. Alors au début j'étais un peu effarouchée [rire] évidemment.

C.P : [sourire] parce qu'elle savait trop bien c'qu'elle voulait ?

Manon : Ben parce que elle était en mode boum heu. J'vais, elle était assez entreprenante quoi. Donc heu moi j'avais été célibataire depuis plus d'un an. Déjà avant j'étais pas à l'aise avec ça. J'étais pas spécialement 'fin, c'est même pas que j'étais pas à l'aise avec mon corps c'est que hormis la masturbation je savais pas trop c'que j'pouvais attendre heu, voilà. Comme type de plaisir ou quoi. Et donc au début heu voilà. Bon assez vite elle m'a dit, bon t'es mijaurée ou comment ça s'passe ? [Rire].

(« Grande école », doctorat d'histoire)

Les premières transformations dans la sexualité de Manon vont être permises par la réflexivité et par la verbalisation au sujet de leur sexualité, qu'amène Sabrina :

Manon : Assez vite elle m'a dit, parce que elle, elle avait aucun problème à en parler, donc c'est bien. En fait à terme c'était vraiment bien, mais au début j'étais là, ok.

C.P : Ouais, parce qu'elle t'a aidé à te/

Manon:/Ah ben elle elle verbalisait tout, y avait pas d'souci hein, en mode heu, « bon heu, t'as joui ou pas ? ». [Elle imite sa voix gênée et tremblante de l'époque] « Heu j'sais pas. Comment ça s'passe ? ». Et assez vite elle m'a dit, « bon heu tu comptes faire du frot frot pendant encore combien d'temps » [rire].

(« Grande école », doctorat d'histoire)

Cette réflexivité sur leurs relations sexuelles va permettre, d'une certaine manière, d'objectiver les pratiques sexuelles de Manon et de Sabrina. Cela va également permettre à Sabrina d'analyser leurs rapports sexuels, ainsi que de mettre en exergue, ce qui selon elle, est à améliorer dans leurs relations sexuelles. Ainsi, Sabrina demande à Manon si elle jouit pendant leur relation, car parvenir à avoir des orgasmes est une norme et perçue comme signe l'efficacité des relations sexuelles, et par extension de relations amoureuses réussies.

L'expérience sexuelle de Sabrina, plus diversifiée en termes de pratiques sexuelles, va permettre (parce qu'elle théorise, présente une forme de réflexivité et que Manon est attachée

à elle) d'apporter de nouvelles pratiques sexuelles dans le couple (« tu comptes faire du frot frot pendant encore combien d'temps »). De plus, la fréquence sexuelle des rapports sexuels va augmenter par rapport à ce que Manon avait connu dans ses précédentes relations. Ainsi, Manon va apprendre à adopter une posture réflexive par imitation de celle de Sabrina par rapport à son corps et à ses sensations. Par cette réflexivité, son rapport à son corps et à ses sensations sexuelles va se transformer. Ainsi le fait de mettre en mot, avec Sabrina, le plaisir qu'elles ont pu obtenir, ou encore, sur l'orgasme ou son absence, sur la manière dont cela s'est produit, ce qu'elle a ressenti, etc. lui a appris à reconnaître les sensations physiques durant les relations sexuelles, participant ainsi de leur construction. Manon nous dit en entretien que cela lui a aussi permis d'apprendre à se détendre, et donc de transformer son rapport au corps :

Manon : Dans mes relations précédentes ça s'passait jamais très souvent. Puis là avec Sabrina au début qu'on était ensemble, c'était un peu la folie. On pouvait passer une journée au lit, arriver à la bibliothèque à 17h, coucou ! On s'est pas l'vée ! [Rire]. Bon, mais du coup comme c'était fréquent ça m'permettait d'analyser un peu plus en fait c'qui s'passait. Et du coup j'me demandais c'qui s'passait dans mon corps, tout ça. Et j'ai l'impression de m'être détendue en fait, d'avoir un peu heu, j'sais pas, appris comment fonctionnait c'que j'aimais et surtout à m'détendre pendant, c'qui fait qu'j'ai l'impression de ressentir beaucoup plus de choses qu'en étant crispée et heu voilà. Donc heu ça a pas mal changé d'choses.

(« Grande école », doctorat d'histoire)

Il faut préciser que cette réflexivité et théorisation de la sexualité au sein du couple semble être une pratique de classe et d'individus fortement scolarisés, en ce qu'elle est présente chez les enquêtées des classes supérieures et fréquentant le milieu militant et est absente chez les femmes de milieux populaires interrogées.

En outre, des socialisations de transformations vont se dérouler, chez Manon, dans les modalités de pratiques de la masturbation exécutée seule. Dans l'extrait d'entretien suivant, on observe un début de nouvelles dispositions à aimer des façons d'être et de faire dans la sexualité qui ne font pas disparaître ses dispositions fabriquées précédemment. Au début de ses expériences sexuelles, Manon regardait des films pornographiques qui étaient un support d'excitation durant la masturbation et se projeter dans la position de l'homme lui procurait le plus de plaisir. Après un an et demi de relations amoureuses et sexuelles avec Sabrina de nouvelles représentations excitantes pour Manon se construisent et s'ajoutent : elle trouve un peu plus excitant qu'auparavant de s'identifier à la position de la femme dans les films pornographiques à destination d'un public masculin hétérosexuel, qu'elle n'a pas arrêté de regarder.

C.P : D'accord. Et heu... au niveau de, ta sexualité toute seule, y a eu des évolutions ?

Manon : Non. 'fin non, pas spécifiquement en fait.

C.P : Ou dans ce qui t'excitait ? Parce que là par exemple t'a dit que du coup avant heu, quand tu regardais du porno hétéro t'étais plus d'être dans la position, 'fin de dire que c'était plus d'être dans la position de l'homme, qui t'excitait le plus.

Manon : Ouais.

C.P : Et que là du coup c'est...

Manon : C'est un peu les deux ouais. Mais ouais, ça ça a un peu changé, après en soi ça reste heu...

(« Grande école », doctorat d'histoire)

En outre, d'autres transformations vont s'effectuer sur le front des pratiques sexuelles que Manon apprécie. Avant ses relations sexuelles avec Sabrina, elle n'appréciait pas de recevoir des pénétrations digitales dans le vagin, et des cunnilingus :

Manon : Alors, au début la pénétration [elle fait une grimace pour signifier que ce n'était pas possible], vraiment c'était, pfft, non vraiment ça, ça, ça passait pas quoi.

C.P : Sur toi ?

Manon : Sur moi ouais. Heu, c'était... non en général j'étais pas trop excitée donc ça passait pas très bien. Bon voilà. Heu, cunnilingus assez vite ça m'faisait mal en fait, ça débouchait plus sur excitation qui finissait par faire mal que, voilà, vraiment.

C.P : Ca t'faisait mal parce que c'était mal fait ou ?

Manon : Ben j'sais pas, parce que c'était trop rapide ou j'sais pas. T'sais en, c'était, en. J'sais pas.

(« Grande école », doctorat d'histoire)

La façon d'effectuer ces deux pratiques a changé dans ses relations sexuelles avec Sabrina par le biais de la verbalisation. Manon, ayant vu son rapport au corps changer, devenir moins honteux, a dit à Sabrina que la façon dont étaient effectués le cunnilingus et la pénétration vaginale ne lui procurait pas de sensation sexuelle agréable (« j'crois qu'un jour j'ai osé lui dire, là ça va trop vite »). Ainsi elles ont ajusté les techniques du corps qu'est le mode d'effectuation de ces pratiques jusqu'à ce que les sensations physiques de Manon soient perçues comme agréables. Par cette socialisation conjugale, qui passe par l'apprentissage de nouvelles techniques du corps et l'apprentissage de sensation au cours de la sexualité, le cunnilingus et la pénétration sont devenus, pour Manon, des pratiques sexuelles agréables et qu'elle peut aimer recevoir.

Manon : Mais heu, c'est arrivé aussi au début avec Sabrina hein comme ça où j'étais genre aaah !il faut arrêter ! Bon. Et puis heu, et puis ouais, j'me suis détendue, donc heu. Bon j'pense que, aussi elle a appris à m'connaître. A savoir que j'préfèrais que ça aille lent'ment au début et qu'ça monte, mais pas d'un coup bourrin. Voilà. Et du coup heu, ben du coup heu le cunnilingus j'ai commencé à vraiment bien aimer ça. Et heu la pénétration ça a été un peu plus long, mais bon heu... maintenant j'aime bien. 'fin ça dépend des, ça dépend des fois et ça dépend de comment c'est fait et tout ça, mais globalement heu c'est d'venu en gros un truc où j'peux prendre du plaisir aussi.

C.P : Elle s'y est prise autrement pour le cunnilingus par rapport à tes autres partenaires ?

Manon : Ben j'sais pas, ne fait j'crois qu'un jour j'ai osé lui dire, là ça va trop vite. C'qui a déjà changé parce que là j'ai réussi à dire quelque chose sur ça et que du coup, sur le coup elle était un peu déstabilisée mais après ok. Et du coup heu... et du coup, ouais, on a réussi à plus en parler et ça

a débloqué. J'pense que c'est surtout ça. Et ça a débloqué dans ma tête aussi, le fait qu'on en parle. Du coup j'étais moins crispée quoi.

(« Grande école », doctorat d'histoire)

Par ailleurs, on observe d'autres transformations et fabrication de disposition à faire et aimer des pratiques sexuelles et de façon d'être et de faire dans les relations sexuelles. Manon verbalise également plus qu'auparavant et parle plus de sexualité et de façon moins honteuse. Son rapport à la sexualité se transforme :

Manon : Et puis Sabrina elle en parle assez ouvertement, ça a beaucoup changé aussi parce que... 'fin toujours sur l'ton un peu d'la blague, mais, moi je sais qu'on peut en parler en fait.

C.P : C'est-à-dire, du coup ? Elle en parle assez ouvertement, de ?

Manon : Ben en gros heu, quand j'pars en vacances elle me dit, ben heureusement qu'y a youporn hein ! Parce que sinon j'vais m'faire chier toute seule.

Manon : Oui voilà, c'est réglé, tu penses pas, tu l'fais, hop c'est bon. Mais heu, voilà, mais du coup heu, non mais en même temps c'est marrant parce que du coup heu, ça m'a aussi détendue sur ça, le fait de pouvoir le formuler de manière un peu plus libre. Du coup j'en ai parlé avec d'autres copines heu... alors qu'avant j'en avais juste jamais parlé à personne parce que c'était pas pensable. Mais là maintenant j'me dis oui en fait heu. Puis c'est vrai que ça n'a rien d'honteux, pis voilà, bon.

Manon : Heu une amie, j'sais plus d'quoi on parlait heu et puis j'lui dit « non mais t'as qu'à regarder du porno hein tu vois. Tu t'touches devant du porno et tout ». Elle était là, [imite un ton offusqué] « quoi ?! Mais comment ?! ». Mais j'sais pas oui, ça m'a libérée un peu sur ça aussi quoi. Mais du coup en soi la pratique a pas vraiment changé quoi.

(« Grande école », doctorat d'histoire)

Il existe des pratiques sexuelles que Manon n'a jamais souhaité effectuer. Ce sont celles qui ont rapport avec l'anus et les parties du corps considérées comme sales en raison des fluides et produits corporels qui peuvent en émaner, comme la sodomie et l'anulingus. Ces parties du corps sont perçues comme non érotisées, non érotisables et ne font pas partie des possibles sexuels :

Manon : [...] Après y a des pratiques qu'on n'a jamais fait, mais moi ça m'attire pas et Sabrina elle veut juste pas. Ben tout c'qui est sodomie tout ça, heu, non.

C.P : Hum. Sodomie, anulingus, les choses comme ça.

Manon : Ouais voilà ! Tout c'qui tourne autour d'l'anus en fait, non. Sabrina elle a pas du tout envie. Moi j'm'étais jamais même posée la question, mais ça m'attire pas spécialement donc heu, donc voilà.

C.P : Pour quelles raisons ?

Manon : J'sais pas, c'est heu, pas heu. Disons qu'j'ai l'impression qu'y a suffisamment de potentialités avec heu c'que j'ai découvert finalement relativement récemment, et heu, j'sais pas. Bon et puis ça reste heu, une partie du corps un peu dévalorisée. 'fin j'sais pas. Ca m'paraît. En fait ça m'stresserait j'crois, de, de s'dire que quelque chose peut mal se passer, tout ça [rire]. Voilà, c'est pas hyper...

C.P : Ouais par exemple si y a une pénétration et qu'il se passe des trucs que/



Manon:/Que tu n'contrôles pas ! Voilà. Ca. Mais je sais qu'Sabrina elle est tout aussi angoissée d'ça du coup on en a déjà parlé en disant, heu, non. 'fin, non. Et puis on en n'a pas spécialement envie, ça nous attire pas donc heu.

(« Grande école », doctorat d'histoire)

Effectivement, les modalités d'effectuation de la sexualité sont également attachées aux considérations sur le propre et du sale. En transformant le rapport au corps, les socialisations sexuelles peuvent aussi transformer les conceptions du propre et du sale. En effet, si Manon n'appréciait pas de recevoir un cunnilingus c'est qu'elle craignait par ailleurs que son sexe soit sale :

Manon : [...] Cunnilingus j'aimais pas spécialement qu'on m'le fasse. Mais peut-être parce que c'était pas très bien fait avant. Enfin pas très bien fait, pas adapté à moi.

C.P : Et le fait que du coup on mette la langue à cet endroit c'est, ça te.../

Manon:/ C'est même pas. Si au début ça m'cho, ça m'gênait un peu parce que j'me disais toujours heu, t'sais pas trop c'qui s'passe par là-bas, 'fin, bon voilà, mais en même temps j'me disais comme moi ça m'dérang,e pas d'le faire, y a pas vraiment d'raison. 'fin, j'essayais d'me dire ça. Après c'est vrai qu'ça m'gênait toujours un peu.

C.P : Ouais, c'était des trucs particuliers qui te, qui t'gênaient ?

Manon : Non ! J'sais pas disons qu'y avait une période tabou autour de mes règles, de une semaine avant à une semaine après [petit rire] pour être vraiment sure que y ai pas de, problème, mais après c'était un peu, 'fin c'était un peu exagéré sans doute hein, parce que j'me disais...

C.P : Qu'est-ce que tu craignais sur la période d'avant et d'après ?

Manon : Ben j'sais pas... [Elle fait une grimace] des odeurs heu, j'sais pas [elle grimace] des substances... [Rire]. J'étais là, bon !

(« Grande école », doctorat d'histoire)

C'est dans son couple avec Sabrina, au sein de cette relation dont l'affection éprouvée différait de celle qu'elle avait connue auparavant que le rapport honteux à son corps et à sa peur d'être sale s'est transformé.

Les transformations dans la sexualité en ce qui concerne les goûts, les pratiques et les postures de Manon se déroulent sur six années. Dans l'extrait d'entretien ci-dessous on peut voir les marqueurs temporels, indices du temps du déroulement des socialisations de transformation de gout et d'incorporation de nouveaux goûts pour des pratiques, des manières de faire, ainsi que les changements de rapport à son corps :

Manon : Donc voilà, donc y a eu des ajustements à faire, mais disons qu'on en a parlé, on a vraiment pris, 'fin, c'est vraiment elle qui a mené la discussion sur ça et c'était bien parce que moi j'aurais jamais réussi à en parler mais du coup on a réussi à débloquer une parole là-d'ssus et... et c'était vraiment bien. Et du coup voilà. De mon côté en tous cas heu j'ai l'impression d'avoir, 'fin... d'être beaucoup plus épanouie par rapport à mon corps et maintenant de plus avoir de problèmes par rapport à ça quoi. Donc heu. [...] J'ai l'impression que ça a beaucoup débloqué d'choses sur heu...

C.P : Du fait de parler avec elle ?

Manon : Ouais et du fait que de, d'en parler, le fait que du coup j've vive beaucoup mieux les rapports sexuels en enfin en tous cas dans mon sens, qui m'étais fait. Du coup j'ai même accepté de ne plus rien faire et de me laisser faire, ce qui n'était pas du tout gagné d'avance, mais maintenant c'est bon. [...] Et après heu, et après ouais le fait d'en parler beaucoup et tout ça... au moins en tous cas au début, parce qu'après, maintenant on a plus trop besoin, enfin, voilà. Mais en tous cas au début, de mettre des mots sur les choses, tout ça, c'était... Ca a changé pas mal de trucs ouais. Du coup la transformation était assez flagrante. Enfin, en tous cas moi la manière dont j'le vis, c'est vraiment très différent quoi.

(« Grandes écoles », doctorat d'histoire)

La construction d'un rapport plus « détendu » et moins honteux à son corps a lui-même construit la nouvelle posture de Manon dans ses rapports sexuels. Elle a appris à aimer être dans une posture non dominante et à aimer recevoir des pratiques sexuelles sans rien faire d'autre que de les recevoir. De nouveaux goûts se sont créés, à distance de ce qu'étaient ses goûts au commencement de sa vie sexuelle. Ainsi, le dégoût d'être dans une position passive et son attirance pour avoir le rôle des hommes dans les films pornographiques qu'elle a visionné n'a pas disparu, mais s'est ajouter des dispositions à aimer se laisser faire dans les relations. En effet, au cours de sa socialisation pendant la sexualité, d'autres préférences et « envies » sexuelles se sont fabriquées.

Enfin, la transformation de ses goûts pour les pratiques s'effectue sur un dernier front. Manon souhaiterait pratiquer la pénétration vaginale effectuée par le sexe d'un homme, dans une position réceptive :

Manon : J'aimerais bien tester la pénétration heu... par un garçon. Un jour, parce que ça m'intrigue quand même. Et le porno hétéro m'excite autant que. Et j'ai l'impression aujourd'hui que, quand je regarde ça j'me projette quasiment autant du côté d'la fille que du côté du mec, c'qui est un grand changement par rapport à avant. Mais j'ai l'impression, qu'voilà, du fait que je sois beaucoup plus à l'aise avec mon corps ça poserait moins d'problèmes.

(« Grande école », doctorat d'histoire)

## Conclusion

Les hommes enquêtés présentent des patrimoines dispositionnels cohérents et homogènes du point de vue des goûts sexuels. Au cours des pages qui précèdent, nous avons tenté de mettre en exergue une partie des processus de socialisation qui produisent cette homogénéité. Les cas des enquêtés analysés se peuvent se rapprocher des cas des héritiers culturels<sup>442</sup>, ou encore des individus (minoritaires) aux pratiques culturelles très cohérentes<sup>443</sup>. Néanmoins ils en diffèrent dans le sens où les produits des socialisations de nos enquêtés sont en dehors de la norme statistique et échappent aux logiques de socialisations hétérosexuelles qui sont les plus répandues.

---

<sup>442</sup> BOURDIEU Pierre, PASSERON Jean-Claude, *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Minuit, 1964.

<sup>443</sup> LAHIRE Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, 2004.



## **CHAPITRE 8. DES SOCIALISATIONS DE TRANSFORMATION DES GOUTS : DES RELATIONS AVEC DES PERSONNES DE L'AUTRE SEXE AUX PREFERENCES POUR LES PERSONNES DE MEME SEXE QUE SOI.**

Après nous être penchée sur les enquêté.e.s qui connaissent, dans leur trajectoire, des processus de socialisation agissant dans le sens du renforcement des goûts pour les personnes de même sexe, ce chapitre est consacré aux enquêté.e.s dont les parcours sont marqués par des processus de transformation des goûts amoureux et sexuels. Parmi les personnes enquêtées, ce sont les femmes qui connaissent majoritairement ces formes de socialisations.

Plusieurs questions relatives aux problématiques de la socialisation vont être abordées au cours des pages suivantes. Tout d'abord, dans le prolongement des enquêtes qui ont souligné comment les trajectoires sexuelles des femmes diffèrent de celles des hommes<sup>444</sup>, ce chapitre permettra de montrer comment les trajectoires des hommes et des femmes sont également différenciées dans la fabrication des goûts pour les personnes de même sexe que soi. En effet, les logiques et temporalités des socialisations qui construisent les goûts amoureux et sexuels pour le même sexe diffèrent de celles des hommes enquêtés. Le début des trajectoires sexuelles des femmes est marqué par la fabrication de goûts sexuels relevant de goûts de nécessité<sup>445</sup> ou d'évidence pour l'hétérosexualité. Au cours de leurs trajectoires un ensemble de dispositions qui les amène à préférer des relations amoureuses et sexuelles avec les personnes de même sexe se construit.

Par ailleurs, au cœur de la dissemblance entre les trajectoires des femmes analysées dans ce chapitre et celles des hommes étudiés dans le chapitre précédent, il réside une différence de patrimoine dispositionnel. Celle-ci permet d'appréhender les raisons pour lesquelles les femmes connaissent des socialisations secondaires de transformation dans le domaine de leur vie amoureuse et sexuelle alors que les hommes connaissent des socialisations de renforcement. Au cours de nos analyses, nous montrerons que si les femmes enquêtées commencent leur vie sexuelle par des relations hétérosexuelles et la poursuivent avec des relations homosexuelles c'est parce qu'elles disposent d'un patrimoine dispositionnel favorable à la transformation de leurs préférences amoureuses et sexuelles, en fonction des contextes sociaux qu'elles traversent.

---

<sup>444</sup> BOZON, Michel, « Femmes et sexualité, une individualisation sous contrainte », *Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs*, La Découverte, Paris, 2005 ; MATHIEU TRACHMAN et LEJBOWICZ, Tania, « Les personnes qui se disent bisexuelles en France », *Population et sociétés*, n° 561, décembre 2018.

<sup>445</sup> PIERRE BOURDIEU, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Les Editions de Minuit, 1979.

En outre, les femmes enquêtées ne forment pas une population homogène, et on observe entre elles des types de dispositions à aimer ou ne pas aimer différenciées selon la classe sociale d'origine et selon la trajectoire. Les types de goûts et dégoûts pour les hommes et les femmes vont bien sûr conditionner le choix des compagnes et compagnons, mais vont également jouer sur la force d'incorporation des goûts pour les personnes du même sexe et de l'autre sexe.

Qu'est-ce qui va alors permettre aux femmes de continuer l'engagement dans des relations avec des femmes après avoir commencé leur vie avec des rapports hétérosexuels ? Vont-elles toutes apprendre à aimer exclusivement les personnes de même sexe ? Nous pourrions séparer les enquêtées en trois groupes en fonction de la force d'incorporation des goûts pour les personnes de même sexe. Car, si toutes les enquêtées connaissent à un moment de leur trajectoire des relations hétérosexuelles, celles-ci ont des durées différentes, des expériences socialisatrices qui ne sont pas de la même teneur, et qui viennent se fixer et retravailler des patrimoines dispositionnels et qui produisent ainsi des effets différents sur les goûts amoureux et sexuels.

Par exemple, Aurélie (terrain militant, musicienne professionnelle) et Roxane qui déclarent des goûts amoureux pour les filles durant l'enfance<sup>446</sup>, ont au moins des affinités électives pour des filles (voir chapitre 6), qui coexistent, au début de leurs vies sexuelles avec des goûts pour les hommes. On note dans leur cas que les attirances pour les hommes sont moins fortes, dans le sens où la palette de dispositions à aimer qui les constitue est plus étroite que celle qui sous-tend les goûts pour les femmes. Et c'est probablement ce qui rend leur mise en veille possible et aisée lorsque ces enquêtées commencent à s'intéresser sexuellement aux femmes, et non plus seulement à leur compagnie, et que leurs goûts pour les femmes semblent plus durables.

Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique), Julie et l'ensemble des femmes recrutées parmi les milieux populaires, connaissant des socialisations primaires qui produisent des formes de féminités éloignées des stéréotypes de genre, connaissent une transformation puis un renforcement des goûts sexuels et amoureux pour les individus de même sexe qui semblent s'incorporer de façon plus durable que ne le sont les goûts pour les personnes de l'autre sexe.

Enfin, les enquêtées comme Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeur collège/lycée), Sara et Sophie dont les socialisations primaires ne fabriquent pas de dispositions à aimer les personnes de même sexe, mais ne construisent pas non plus des

---

<sup>446</sup> Qui peuvent être présentées ainsi en raison du travail de mise en cohérence biographique qu'elles ont opéré, notamment par leur passage dans les milieux militants et féministes

dispositions à ne pas les aimer, ont des goûts sexuels pour les femmes qui se construisent à l'âge adulte. Les socialisations dans des contextes sociaux et interactions spécifiques retravaillent les goûts pour les personnes de l'autre sexe en forgeant des goûts pour les individus de même sexe, mais ne font pas disparaître ces premiers goûts, qui semblent pouvoir toujours se mettre en action.

Enfin, outre les différences de temporalité des processus de socialisations de transformation des goûts pour les personnes de même sexe, nous continuerons de prendre pour objet les différenciations de classe dans la construction des goûts et des types de goûts, ainsi que dans la mobilisation de rapport intellectuel, politique, théorique ou pratique dans l'appréhension, par les enquêtées, des transformations des goûts amoureux et sexuels. Par ce biais, nous verrons comment les socialisations corporelles, les modelages sensoriels dans ces moments socialisateurs qu'est la pratique du sexe, sont les produits et produisent des différences de classe.

## **1. Commencer sa vie amoureuse et sexuelle avec des personnes de l'autre sexe**

Toutes les enquêtées commencent leur vie amoureuse et sexuelle avec des personnes de même sexe, et nous pouvons dès à présent s'interroger sur la force de ces socialisations hétérosexuelles. Des sociologues comme Peter Berger et Thomas Luckman<sup>447</sup>, Bernard Lahire<sup>448</sup> et Muriel Darmon<sup>449</sup>, insistent sur la force des socialisations primaires parce qu'elles sont les premières et qu'elles s'effectuent dans un contexte affectif chargé, au sein duquel l'individu est particulièrement dépendant. Cependant, les relations amoureuses, marquées par un attachement affectif, ou les relations de couple, peuvent également être un lieu de premières fois, dont possiblement, celle de l'apprentissage des goûts et dégoûts sexuels par la pratique de la sexualité. Si les relations sexuelles se rangent parmi les socialisations secondaires, elles sont primaires dans un domaine de l'existence pas ou peu exploré, dans des contextes souvent chargés affectivement et de dépendance (lorsque les individus éprouvent des sentiments amoureux), au moins symbolique (comme nous l'avions vu précédemment, l'amour est un des lieux où s'exerce la magie du social et qui permet ou non la reconnaissance de la valeur sociale des individus).

---

<sup>447</sup> PETER BERGER et LUCKMANN, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Armand Colin, 2008.

<sup>448</sup> LAHIRE, Bernard, *Dans les plis singuliers du social*, La découverte, Paris, Laboratoire des sciences sociales, 2013, 171 p.

<sup>449</sup> DARMON Muriel, *La socialisation*, *op.cit.*

## **1.1. Socialisation à l'hétérosexualité et produits socialisateurs de l'hétérosexualité.**

### **1.1.1. Différences de classes dans des manières de parler des relations hétérosexuelles.**

Avant de poursuivre l'analyse, il nous faut signifier que les entretiens rétrospectifs sont émaillés de discours réflexifs et théoriques permettant aux enquêtées d'analyser et de donner du sens aux relations hétérosexuelles qu'elles ont vécues. Cette mise en cohérence de leur passé et de leur trajectoire, avec la façon dont elles perçoivent leurs goûts amoureux et sexuels, est différenciée socialement et porte majoritairement sur les relations qui se sont mal déroulées pour les enquêtées. Les femmes recrutées au sein des grandes écoles parlent en des termes moins négatifs que les autres de leurs relations hétérosexuelles. C'est parmi elles que l'on rencontre le plus grand nombre d'enquêtées qui disent pouvoir de nouveau entretenir des relations sexuelles avec des hommes, ne pas avoir été dégoûtée par ces relations aussi bien sexuelles que sur la façon de faire couple, ou qui ont des goûts amoureux sexuels pour les deux sexes qui coexistent. Les femmes recrutées sur le terrain militant théorisent et exercent une réflexivité sur leurs relations hétérosexuelles sur la base de savoirs militants et féministes. Ainsi, alors que Roxane (terrain militant, ingénieure d'étude) explique qu'elle considère avoir eu de « la chance » dans ses relations hétérosexuelles en étant « tombée sur des gentils garçons », elle produit une analyse féministe des rapports de genre dans ses couples : si les tâches ménagères semblaient également réparties, les hommes qu'elle a fréquentés semblaient penser qu'elle avait des capacités physiques, motrices et intellectuelles moindres que les leurs :

Roxane : Les garçons c'était pas le ménage, les machin. Je suis toujours tombée sur des garçons qui faisaient le ménage, la cuisine. J'ai jamais eu de problème avec ça. C'était plus sur heu... Ben tu peux pas faire ça t'es une fille. C'est plus dans ce sens-là. Tu vois ? Où...

C.P : C'était tu peux pas rentrer la voiture dans le garage t'es une fille ou heu ?

Roxane : Voilà, c'était plus sur ce genre de trucs. C'est genre, mais non, c'est moi qui vais conduire ou, voilà et ça c'est juste insupportable. Enfin pour moi c'est insupportable. Et... et ça je, même à l'époque où je me disais pas féministe, je le ressentais déjà. Très, très fort, déjà au collège, même avec des garçons qui étaient pas mes copains.

(Terrain militant, ingénieure d'étude)

Par ailleurs, elle analyse le mauvais déroulement de sa dernière relation hétérosexuelle comme résultant de la misogynie et de la domination masculine émanant de son ancien compagnon :

Roxane : [Avec son dernier petit ami] Et en fait après ça a été très heu, le contre coup a été violent. Mais c'était des remarques du type heu, « oui t'es pas assez féminine ». Et puis dès que j'essayais de mettre des robes c'était compliqué. Et puis c'était heu, dès que je m'affirmais un petit peu plus comme femme ou dans mes décisions, il me disait « mais t'es arrogante » heu... alors que je pense pas être quelqu'un de trop arrogante en fait.

C.P : Il te remettait à te place.

Roxane : Ouais il me remettait à ma place. Après on peut le faire dans n'importe quel type de relation, mais c'est... je le sentais vraiment heu...

C.P : Plus avec les hommes qu'avec les femmes.

Roxane : Oui, surtout que la relation avant lui c'était pareil, c'était heu, c'était carrément hyper heu. Le gars était carrément misogyne, c'était... très particulier.

C.P : Qu'est-ce qui t'a ?

Roxane : Il le disait lui-même qu'il avait pas confiance heu, que les filles c'était des entités qu'il ne comprenait absolument pas, enfin bref. [...] Je me suis toujours pris la tête avec plein de mecs à cause de ça.

(Terrain militant, ingénieure d'étude)

Les femmes recrutées en milieux populaires donnent des explications essentialistes quant aux comportements des hommes et des femmes dans les relations amoureuses et sexuelles : si les hommes demandent beaucoup plus de relations sexuelles qu'elles, et sont peu capables de démontrer des sentiments amoureux, d'affection et d'attachement, c'est parce que cela serait « écrit » dans leur nature d'homme, alors que les femmes, par essence ne détiendraient pas ces façons d'agir et seraient plus « douces », « tendres » et « affectueuses ».

C.P : Et la, la relation donc avec cette première copine c'était heu, enfin qu'est-ce qui t'avait plu par rapport aux garçons ?

Alba : Ben c'est, t'as plus de tendresse, t'es plus heu. Ben voilà comme j't'ai dit tu peux rester l'un contre l'autre sans qu'il se passe quoi que ce soit heu. Voilà tu te sens mieux. Tu te sens bien. T'y a pas heu à dire à quel moment heu, ah si je fais ça, est-ce qu'il va se dire que, c'est qu'il veut que ou qu'elle veut que j'aïlle plus loin. Là t'as plus, tu te poses pas de question tu vois. C'est par rapport à ce que je te disais, par rapport aux mecs heu, dès que je mettais la main sur la cuisse ça y est quoi, c'était pouf bip, bip! [...] à chaque fois ouais. Et je dis, mais putain, vous pouvez pas, voilà, faire des câlins et vous arrêtez aux câlins ?! « Eh je peux pas, tu peux pas » [rires]. Ils m'disaient, physiquement c'est pas possible! Je sais pas. Tandis que quand t'es avec une fille, c'est possible tu vois. Et du coup voilà, tu parles plus heu, t'as plus d'affinité, t'as plus heu. Enfin moi c'est ce que j'ai ressenti, après...

(Terrain var, employée comptable)

Carole : Qu'une femme c'est plus tendre dans les relations sexuelles. Ca c'est clair. [...] et les rapports entre femmes pour moi c'est ça. C'est la douceur heu, on peut avoir du plaisir, on va dire les mots tels qu'ils sont, avec ou sans pénétration. Et sans objet. On va dire la question vient après, et sans objet. Et ça c'est bien.

(Terrain var, animatrice en centre de loisir)

### **1.1.2. Gouts du nécessaire et goûts pour des propriétés détenues par des garçons.**

Les enquêtées se différencient par les types de dispositions qui les conduisent à entretenir et aimer, ou non, avoir des relations amoureuses et sexuelles avec des hommes. En effet, si certaines ont des goûts pour les modes de relations qu'elles entretiennent avec les personnes de l'autre sexe, des goûts pour la matérialité de leur corps, des pratiques sexuelles, pour le déroulement des rapports, d'autres semblent davantage avoir un gout de nécessité à



l'hétérosexualité, voie d'accès à une reconnaissance symbolique de leur valeur sociale par l'amour. Si Pierre Bourdieu explique que « La proposition fondamentale qui définit l'habitus comme nécessité faite vertu ne se donne jamais à éprouver avec autant d'évidence que dans le cas des classes populaires puisque la nécessité recouvre bien pour elles tout ce que l'on entend d'ordinaire par ce mot, c'est-à-dire la privation inéluctable des biens nécessaires »<sup>450</sup>, dans le cas des femmes enquêtées c'est une socialisation à l'évidence à l'hétérosexualité qui contribue à produire des goûts pour le nécessaire hétérosexuel. Ainsi, Kévin Diter montre comment le monde amoureux qui se présente aux enfants est hétérosexuel, et comment ils apprennent à « aimer les “bonnes personnes” du “bon sexe” »<sup>451</sup>. Ce gout du nécessaire fonctionne comme le signale Pierre Bourdieu : « L'effet propre du gout de nécessité, qui ne cesse d'agir, mais de manière masquée – du fait que son action se confond avec celle de l'évidence –, ne se voit jamais aussi bien que dans le cas où agissant en quelque sorte à contre temps, il survit à la disparition des conditions dont il est le produit »<sup>452</sup>. Les femmes ayant ces types de gout éprouvent peu de gout pour la matérialité des corps, les façons dont se sont déroulées leurs relations avec les hommes et racontent moins que les autres qu'elles ont apprécié la sexualité avec des hommes ; ainsi, les dispositions qui les amènent à rester un temps dans des relations hétérosexuelles ne sont pas de la même teneur que celles des enquêtées qui mentionnent avoir aimé physiquement les hommes rencontrés, leurs relations avec eux et la pratique de la sexualité.

Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique), Aurélie (Terrain militant, musicienne professionnelle), Roxane, Sophie et Béthy (Baccalauréat, employée administrative à la poste, catégorie C) sont les enquêtées qui rapportent des expériences amoureuses et sexuelles heureuses avec des hommes, en dépit d'une ou deux relations qui se sont mal déroulées de leur point de vue. Au moment des entretiens, Aurore raconte qu'elle est autant attirée par les hommes que par les femmes et que c'est « la personnalité » qui prévaut sur le sexe des individus et Sophie ne sait pas si elle préfère les filles ou les garçons, mais dit qu'elle a aimé avoir des relations sexuelles avec son ancien compagnon et apprécié également celles avec sa compagne actuelle. Au moment où se déroulent ses relations avec des hommes, l'investissement sentimental de Roxane est tel qu'elle pense à deux reprises – avec des compagnons différents – passer sa vie avec eux ; Béthy (Baccalauréat, employée administrative à la poste, catégorie

---

<sup>450</sup> BOURDIEU, Pierre, *La distinction*, p.433.

<sup>451</sup> DITER, Kévin, *L'enfance des sentiments : La construction et l'intériorisation des règles des sentiments affectifs et amoureux chez les enfants de 6 à 11 ans*, Thèse de doctorat de l'Université Paris-Saclay, février 2019.

<sup>452</sup> PIERRE BOURDIEU, *La distinction*, *op. cit.* p. 435.

C) explique qu'elle a eu « un très bon » petit copain et Aurore raconte que sa première mise en couple s'est déroulée comme sur le mode de l'évidence :

Roxane : ... J'avais quand même de la chance parce que y a des garçons, dans le fond, sexuellement j'étais plutôt bien sexuelle... ou heu... Ca s'passait très bien. Même à, en plus c'était des personnes adorables et... enfin un garçon adorable. [...] Le dernier mec avec qui je suis sortie heu. [...] Et cette personne heu, au début c'était... tout nouveau, tout beau, le gars est fou de toi etc. Tu pars trop dans un gros délire, genre pareil j'avais me Léar avec lui et tout. N'importe quoi [rire].

(Terrain militant, ingénieure d'étude)

Béthy : J'ai eu des relations hommes qui sont venus vers moi. Et que je n'ai pas voulu poursuivre. Pourtant j'avais un copain qui était heu. Quand j'étais en troisième. Il s'appelait René [...]. Et c'était vraiment un très, très bon copain quoi je veux dire. J'étais amoureuse de lui, on a flirté ensemble.

(Terrain Sud-Est, employée catégorie C)

Aurore : Le premier mec avec qui je suis sortie, c'était... un ami que je connaissais de la voile, parce qu'on était, on a fait toute notre formation en tant que moniteur de voile ensemble, et du coup on était... 'fin on s'est tourné autour pendant des années, et pareil donc, ça s'est fait. Mais tout s'est passé... 'fin c'était vraiment très fluide.

(« Grandes écoles », doctorat de physique)

Les goûts pour des propriétés sociales et la matérialité du corps des hommes rencontrés s'observent au sein des couples comme au cours des relations sexuelles que les enquêtées ont entretenues. Par exemple, lorsque l'on demande à Aurore s'il y a des pratiques sexuelles qu'elle n'aime pas faire avec les hommes elle répond :

Aurore: Ben je sais [sourire], parce que justement je... [...] j'ai certainement pas tout fait, mais heu, mais y a rien que j'ai fait qui m'ait, enfin qui me donnerait pas envie de le refaire.

(« Grandes écoles », doctorat de physique)

Ainsi, elle n'éprouve pas seulement une absence de dégoûts, mais des goûts pour la pratique de la sexualité avec des hommes, ainsi que pour leurs corps (« j'aime beaucoup les corps musclés, donc en général, chez les mecs c'est ça que je regarde »).

Contrairement à Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique), Aurélie (Terrain militant, musicienne professionnelle) ne raconte pas que toutes ses relations sexuelles avec les garçons lui ont plu. Néanmoins elle n'exprime pas de dégoût quant à la pratique de la sexualité avec les hommes et raconte avoir eu des goûts pour certains actes et parties de leurs corps (même si elle continue d'exprimer que ce n'est pas le visage des hommes qu'elle trouve le plus beau). C'est de sa relation avec son deuxième petit ami, qu'elle garde le meilleur souvenir, et dont elle trouve que les relations sexuelles étaient réussies :

Aurélie : Ah ouais non là c'était, mais vraiment sexuellement c'était très bien. C'est un des rares avec lequel j'ai eu des, des orgasmes. Mais non mais pour le coup c'était aussi bien, il me faisait très souvent des cunis, enfin, un mec très bien [éclate de rire]. Donc heu là pas d problème. [...] c'était très équitable quoi. 'fin, c'était, enfin je veux dire aussi bien au niveau des préliminaires que de tout c'était très... voilà.

C.P : Et du coup lui au niveau de lui, son corps, comment tu le trouvais ?

Aurélié : Et ben lui je le trouvais beau. Non je le trouvais beau et après heu... après heu les quelques fois où j'ai pu être mal pendant les relations avec lui c'était plus que je me disais que c'était trop long et qu'au bout d'un moment ça me faisait mal, tu vois. Mais après sinon y a jamais eu sinon. Après c'est pareil, je me disais que, que sa tête. Je le trouvais pas beau de tête. Je me disais juste, ah il est musclé heu, il est musclé... il est, il ni gros ni maigre, tu vois. Mais c'est pareil, je... j'aurais pas mis des photos de lui partout dans ma chambre. [Rires] C'est horrible de dire ça. Mais pourtant j'étais sincèrement amoureuse et j'étais bien avec lui.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Pourtant, et parallèlement à cela, Aurélié (terrain militant, musicienne professionnelle,), qui raconte préférer les femmes depuis l'enfance, explique que pour parvenir à des orgasmes elle pensait à des femmes durant ses rapports sexuels avec ses partenaires hommes :

Aurélié : Après sur heu, sur heu la façon d'avoir des orgasmes effectivement c'était. J'pense que sur la fin j'pensais à une fille.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Ainsi, chez Aurélié on observe déjà des goûts sexuels pour les femmes et un imaginaire occupé par le corps des femmes qui est associé à des sensations corporelles très agréables au cours de la pratique de la sexualité.

En contre point de ces cas, celui de Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire) et de Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collège/lycée), illustrent les goûts sexuels du nécessaire et de l'évidence (à l'hétérosexualité). Gabrielle raconte qu'elle s'est toujours pensée comme hétérosexuelle (« je me suis toujours sentie hétéro »). Ces goûts du nécessaire pour l'hétérosexualité se retrouvent en premier lieu dans son rapport au corps et au travail de l'apparence :

Gabrielle : Au niveau de mon corps, au niveau de, aussi toujours un peu dans ce truc, j'ai envie d'être une femme qui plait aux hommes. Quand même, vachement dans ce truc là encore. [...] Et en même temps ce qui est quand même, j'étais encore vachement dans ce truc-là, une femme doit plaire aux hommes et donc du coup j'acceptais ce truc-là quoi.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Si elle réinterprète son passé à l'aune de ses préférences actuelles pour les femmes et par les discours sur soi forgé notamment par sa socialisation associative, militante et féministe, sa façon de se raconter illustre l'investissement émotionnel qu'elle mettait dans ses relations amoureuses :

Gabrielle : aussi heu j'ai grandi, j'ai grandi dans le modèle hétéro, donc en me disant aussi, heu que heu, que il fallait que je trouve un homme [elle insiste], que je me Léa [elle insiste] et que j'ai des enfants et c'était vraiment « il fallait ». [...] mon objectif c'était d'être la petite femme parfaite. C'était pas heu, d'être Gabrielle, d'être épanouie, de faire plein de trucs, de... de m'intéresser à plein de chose, c'était pas ça. maintenant je me rends compte à quel point c'est fou, mais je crois que sur le moment je pensais vraiment qu'il fallait que je sois une petite femme heu, une petite femme gentille souriante heu, toujours de bonne humeur heu.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Les goûts du nécessaire pour les relations sexuelles avec les hommes de Gabrielle, s'illustrent parfaitement lorsqu'elle explique qu'elle pensait qu'elle les aimait lorsqu'elle les vivait ; et que par la suite ses goûts pour la sexualité avec les femmes – produits de ses socialisations sexuelles avec celles-ci – se sont avérés être plus intenses. En effet, lorsqu'elle connaît autre chose que des goûts pour le nécessaire, elle les remet en question :

Gabrielle : ben, sur le moment, disons que, maintenant je me rends compte avec le recul que ce type de relations sexuelles ne me plaisaient pas mais sur le moment...

CP : tu avais l'impression que c'était agréable ?

Gabrielle : j'avais l'impression que c'était agréable, ouais, fin, , moi si j'allais quand même vers ces types c'est qu'à un moment j'en avais envie aussi de coucher avec eux, donc y a une partie qui était, une partie de moi qui trouvait ces rapports agréables, mais en fait sur le moment heu c'était pas désagréable, j'étais pas forcée physiquement sur le moment, donc sur le moment c'était pas désagréable mais c'était tout l'autour, c'était, et puis finalement le recul sur la façon dont ça se passait, donc c'était leur désir qui comptait et c'est tout heu ce recul là en fait c'est ça qui est le plus violent c'est de comprendre après comment ça se passait. [...] j'étais pas physiquement forcée, j'étais pas physiquement forcée mais j'étais pas libre de décider, et c'était pas moi qui menait le rapport quoi et j'étais pas vraiment, j'étais pas décisionnaire ni co-décisionnaire dans ce rapport, j'étais, donc j'étais pas physiquement forcée.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Au moment des entretiens, Gabrielle exprime surtout des dégoûts pour les manières d'être et de faire relationnelles au sein du couple et des rapports sexuels, cependant on remarque également des intérêts et des envies concernant la pratique de la sexualité avec des hommes et pour la matérialité de leurs corps. Tout d'abord, elle raconte son envie d'entretenir des rapports sexuels avec ses partenaires, ainsi que ses goûts pour des pratiques. Ainsi, c'est plus la manière de faire de ses partenaires que la pratique en elle-même ou des dégoûts pour la matérialité du corps des hommes qui rebute Gabrielle. Par exemple, si elle n'appréciait pas les manières d'agir et posture d'un de ses partenaires lors des fellations, elle explique qu'elle avait eu des envies d'en effectuer :

CP : et du coup dans ces relations sexuelles est ce qu' il y avait des pratiques que tu n'aimais pas faire au début et que tu as pu apprécier par la suite ou pas spécialement ?

Gabrielle : ben ce type au boulot, lui il aimait beaucoup la fellation donc du coup, j'en ai fait pas mal et mais (souffle), mais il avait une manière d'amener les choses il était vraiment nul en fait il avait une manière d'amener les choses comme s'il voulait m'apprendre et en fait et heu en fait ça bloque complètement de, t'es en train de faire quelque chose et en fait il disait "non mais, alors heu" fin je sais pas , c'était , oui, quand tu es dans un rapport sexuel quand l'autre te dit sur le ton de la complicité fais plutôt comme ça ouais d'accord mais lui c'était apporté comme s'il était le prof et que j'étais l'élève et il fallait que je fasse et du coup c'était hyper froid et ça me donnait pas du tout envie.

CP : et il disait quoi

Gabrielle : ben je me rappelle plus exactement des mots, mais il disait, faut que t'y prennes, faut qu'on ait l'impression que tu aies plus envie, faut que, fin voilà c'est [...] je pense qu'il avait

l'impression que j'avais pas vraiment envie de faire ça, alors que si je le faisais c'est que sur le moment j'en avais envie mais peut être que oui il aurait eu envie que j'aie une attitude plus salope ou plus ? Désolée pour cette expression. [...]

CP : c'est quelque chose que tu as pu apprécier de continuer de le faire de la façon dont toi tu voulais le faire ou c'est le fait que ça se soit passé comme ça, ça t'a un peu dégoutée ou t'as plus eu trop envie de recommencer que ce soit avec lui ou d'autres hommes après ?

Gabrielle : est-ce que j'ai recommencé après ou pas ?

CP : est ce que ça t'as pas fait d'effet particulier après.

Gabrielle : je me suis dit que c'était vraiment nul mais...

CP : dans l'absolu ou avec lui ?

Gabrielle : avec lui c'était nul et sa manière d'aborder les choses et de me considérer était nulle et mais la fellation en elle-même je sais même plus si j'en ai refait après, je crois que oui et du coup ses réflexions pourries m'ont pas bloquée forcément là-dessus, mais cela dit je suis passée très vite aux filles après.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Ainsi, Gabrielle n'a pas de dégoût pour la pratique de la fellation et le corps des hommes. Par ailleurs elle raconte qu'elle appréciait la pénétration vaginale avec des hommes lorsqu'elle était dans une position réceptive. Là aussi, ce n'est pas la pratique elle-même qui est objet de dégoût, mais les manières de faire de ses partenaires :

Gabrielle : hum ben la pénétration ça m'a toujours assez plu mais heu, mais ça dépendait des positions et ça me faisait souvent mal et donc du coup ça leur convenait pas souvent.

CP : parce que, pourquoi ça leur convenait pas.

Gabrielle : ben du coup ça me faisait mal et on pouvait pas faire ce qu'ils avaient envie.

CP : c'était quelle position qu'ils

Gabrielle : alors, ce qui me faisait pas mal, ce qui me faisait pas mal c'est le missionnaire, ça me faisait pas mal, mais heu, la levrette ça me faisait mal.

Ainsi, si la pratique de la pénétration vaginale n'est pas très plaisante pour Gabrielle, c'est par l'effet des modalités relationnelles avec ses partenaires : ne les voyant pas satisfaits, parce qu'ils ne pouvaient pas effectuer les pratiques qu'ils désiraient, à cause de ses douleurs, cette pratique s'en trouve dévaluée à ses yeux. On observe par ailleurs que les envies de ses partenaires semblent plus importantes que les siennes et que leur insatisfaction – alors même qu'elle trouvait de l'intérêt dans la pénétration vaginale effectuée dans certaines postures – suffit à diminuer l'intérêt pour cette pratique.

Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée) a également des goûts pour des pratiques sexuelles avec des hommes. Ses socialisations sexuelles avec ses partenaires masculins ont été un lieu de socialisation au sein duquel elle a appris à aimer des pratiques pour lesquelles elle avait peu ou pas d'intérêt au commencement de sa vie sexuelle à deux. Ainsi elle a appris à aimer recevoir des cunnilingus : par des

discussions avec un de ses partenaires de longue durée et dont elle a été amoureuse, ils sont parvenus à trouver des techniques de stimulation du clitoris permettant à Sabrina de ressentir des sensations agréables :

C.P: D'accord. Et heu, est-ce que sur toute ta vie, il y a des pratiques, des actes heu sexuels que t'aimais pas au début et que tu t'es mise à apprécier ? Ou que tu voyais pas trop l'intérêt justement au début et qu'après tu t'es dit, ouais, ça peut être sympa.

Sabrina: Heu... [Silence] Ben le. Si le cunnilingus ouais, par exemple heu [rires]. C'est vachement bien [rires]. Non mais c'est pas des trucs que, ben. Maintenant, je vois tout rétrospectivement, mais alors le premier il en faisait pas, parce qu'il s'en foutait. Heu... Adrien j'crois. Au début il savait pas trop trop c'qu'il fallait faire, là-bas, dedans. [Rires]

C.P: [Rires] Où il faut mettre la langue, il sait pas trop.

Sabrina: Voilà c'est ça, y avait pas trop de bon. Après au bout d'un moment je bon. Enfin comme on dialoguait heu.

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collègue et lycée)

De façon similaire, Sabrina a également appris à aimer prodiguer des fellations alors qu'elle n'appréciait pas cette pratique au commencement de sa vie sexuelle à deux :

Sabrina : Et par exemple au début j'aimais pas faire de fellation. [...] heu, et après en fait heu si. Enfin je veux dire c'est pas une passion absolue, mais heu.

C.P: C'est devenu moins désagréable que la première fois ?

Sabrina: Ouais, voilà et puis voilà, par contre y a toujours le truc je supporte pas qu'on me tienne la tête heu, c'est pas, c'est pas possible quoi. Heu ouais, j'trouve ça insupportable en fait. [Silence] [...] fellations avec Adrien oui, avec les mecs d'un soir non quoi, ou alors avec préservatif. [Rire un peu dégoûté] Mais bizarrement quand on demande de mettre un préservatif pour faire une fellation y a plus personne donc heu. Donc voilà, la fellation, pas avec des trucs d'un soir quoi.

C.P: D'accord. Et du coup comment t'as, t'as trouvé ça plus agréable heu. Enfin, tu saurais dire comment t'en es venue à trouver ça plus agréable ? La fellation.

Sabrina: Ben parce que quand c'est pas contraint et que c'est toi qui y va, c'est pour faire plaisir à ton partenaire et que du coup ben c'est normal heu dans le sexe quoi. C'est fait pour prendre du plaisir et donner du plaisir quoi [rire] donc. C'est un moyen de donner du plaisir, après bon. La sensation est pas... agréable, mais bon 'fin [rire].

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collègue/lycée)

Les goûts pour la réalisation de certaines pratiques sont également liés au contexte affectif dans lesquels se trouvent les enquêtées : certaines pratiques sont considérées comme intimes et ne pouvant pas être réalisés avec des partenaires connus depuis peu de temps ou avec lesquels elle ne partage pas de lien affectif.

Enfin le cas de Laura (« grandes écoles », doctorat de physique, professeure physique/chimie collègue, lycée) illustre un autre type de nécessité à l'hétérosexualité, ainsi qu'à la pratique de la sexualité. Lorsqu'elle entre dans la « grande école », après ses années de classes préparatoires, Laura n'a jamais eu de rapports sexuels impliquant une pénétration vaginale. En raison des normes sexuelles actuelles, elle est considérée et se considère vierge. Cet état de fait

lui pose problème et elle souhaite avoir des rapports sexuels afin de « perdre sa virginité » : elle se décide alors à entretenir une relation sexuelle avec un garçon qu'elle rencontre lors d'une soirée à l'école. Seulement cette relation ne se passe bien de son point de vue et le soir même elle se sent mal de s'être forcée à avoir un rapport sexuel ayant comme intérêt le rapport en lui-même. Lors d'une autre soirée, elle est de nouveau décidée à recommencer l'expérience qui cette fois s'avère différente, car elle ressentait un peu plus d'attirance pour le garçon.

Laura : Mais j'pense aussi qu'à cette époque-là j'étais heu, un peu. Je pense que ça me gênait d'être encore vierge, de pas avoir fait grand-chose à mon âge et tout et heu. Voilà quoi.

C.P : Ça t'as pesé et du coup tu voulais le faire pour plus... ?

Laura : Je sais pas si je voulais l'faire pour le faire, mais... je sais pas trop, 'fin voilà. On était à une soirée, j'avais beaucoup bu et puis heu, et puis ça s'est passé quoi. Le lendemain, enfin du coup ça s'est passé, on habitait à la rés[idence] à l'époque. De l'Ecole. Et heu, c'était chez lui et puis dès que je me suis rendue compte de ce que j'avais fait, j'ai dit j'suis désolée, je vais rejoindre ma coloc heu. Et là, 'fin, ça allait pas du tout en fait. J'ai rejoint heu, j'ai tout raconté, j'étais en train d'pleurer, 'fin. J'disais ah mais ah non c'est pas possible. [...] pas forcément. J'pense pas que j'me suis forcée, j'trouvais ça bête d'avoir fait ça en fait. 'fin c'était quelqu'un avec qui j'avais pas du tout envie d'être heu. Le faire pour le faire en fait. Sur le coup j'étais là, mais t'es trop stupide 'fin, pourquoi tu l'as fait heu, c'est vraiment dommage quoi. Donc voilà, j'étais avec ma coloc qui m'a vachement réconfortée et tout, puis après je me suis rendue compte que c'était pas très grave. Et puis c'est comme ça, c'est la vie et puis heu, enfin voilà quoi. Après heu... heu... J'ai recouché avec un autre garçon à une autre soirée. Mais là c'est, j'pense, physiquement il me plaisait peut-être un peu plus et aussi c'était peut-être pour me dire heu. Enfin la première fois ça m'avait pas spécialement plu hein, mais heu, comme moi j'étais un peu perdue à cette époque là, peut-être que je recherchais aussi heu à savoir un peu/

C.P:/ t'étais perdue sur la sexualité ?

Laura : oui ben là j'ai commencé à m'rendre compte que les filles j'préférais. Mais c'était vraiment le début donc je, j'en étais pas sûre du tout. Mais j'pense aussi que je voulais pas rester sur cette première fois un peu heu. Voilà, donc heu j'ai couché avec un autre garçon, ça m'a pas plus plu en fait [rire]. Et puis après c'était la dernière fois que j'ai couché avec un garçon.

C.P : j'peux te demander du coup ce qui s'est passé avec les garçons ?

Laura : mouais ben le premier lui, il l'avait jamais fait non plus donc heu... si tu veux c'était un peu, voilà [rire gêné]. C'était très rapide. 'fin voilà, ça a été en missionnaire, classique. 'fin je me souviens plus trop, j'étais un peu heu, bourrée [rire]. Mais ça a été vraiment pas très long quoi, et puis, pas grand-chose. Et la deuxième fois ben y a eu, y a eu préliminaire en plus, enfin y a eu fellation, y a eu, des deux côtés.

(« Grande école », doctorat de physique, professeure de physique chimie en collège et lycée)

Ces deux premières relations sexuelles avec des hommes ne fabriquent pas chez Laura des goûts pour la pratique de la sexualité avec les personnes de l'autre sexe. Elle commence à penser qu'elle préfère peut-être les filles aux garçons si ces relations se sont mal passées. Laura est à un âge et dans un contexte où il devient nécessaire pour les individus de se penser sexualisée. Or ses expériences et l'absence de goût pour la pratique de la sexualité avec des hommes font qu'elle ne devient pas hétérosexuelle. Nous verrons plus loin que l'homosexualité va se présenter comme un autre moyen de se présenter et penser en tant qu'individu sexualisé.

Un des effets socialisateurs des relations hétérosexuelles est de produire chez les enquêtées des formes de goûts pour des pratiques sexuelles effectuées avec des hommes ainsi que parfois, des goûts pour la matérialité de leurs corps. Mais, que les enquêtées aient des goûts de nécessité à l'hétérosexualité, ou qu'elles aient des goûts pour le corps des hommes, ou certaines de leurs façons d'être, de faire et d'agir, dans l'ensemble des cas, elles apprennent la sexualité et l'amour sous la coupe de la domination masculine, qui marque ainsi leur corps, l'apprentissage des émotions, tout comme l'apprentissage sexualisé de rapport à leur corps et au corps des autres.

Nous allons à présent nous intéresser aux socialisations au sein des relations hétérosexuelles qui fabriquent des dégoûts, que celles-ci soient des relations de couple, des rencontres de courtes durées, marquées ou non par la présence d'un sentiment amoureux.

## **1.2. La fabrication de dégoûts dans les relations hétérosexuelles.**

Outre les manières socialement situées d'expliquer ses goûts ou absences de goûts pour les hommes, ainsi que les raisons des mauvais déroulements des relations avec des hommes, il est possible d'analyser certains effets socialisateurs de ces relations hétérosexuelles vécues par les enquêtées. Les sociologues ayant travaillé sur les relations de couples hétérosexuels<sup>453</sup> ont mis en évidence les inégalités dans le partage des tâches domestiques, du travail parental et les différents coûts économiques et sociaux pour les femmes, mais ce sont peu intéressés aux couples et relations amoureuses et sexuelles comme instances de la socialisation secondaire. Ainsi, si l'on trouve une enquête sur la socialisation politique au sein du couple<sup>454</sup>, peu de travaux existent concernant la socialisation sur d'autres fronts, notamment sur la socialisation aux sentiments ou à la sexualité.

### **1.2.1. Apprendre à ne pas aimer des manières d'être de faire dans le couple.**

Le couple, ou les relations amoureuses, sont pour les enquêtées un lieu de socialisation où elles apprennent à aimer ou ne pas aimer des façons d'être, de faire d'agir, des rapports au monde et aux autres, des places et rôles à tenir dans le couple, ainsi qu'à des modes de relation. Concernant nos enquêtées, il s'agit plus pour nous d'observer ce que les expériences socialisatrices de relations hétérosexuelles, marquantes pour elles, ont fabriqué comme goût et

---

<sup>453</sup> DE SINGLY, François, *Fortune et infortune de la femme mariée*, PUF, 2004 ; KAUFMANN, Jean-Claude, *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Pocket, 2010 ; JEAN-CLAUDE KAUFMANN, *Sociologie du couple*, PUF, Paris, 1993.

<sup>454</sup> BALOGE, Martin et GRÉGORY, Léa-Ange, « Le vote à l'épreuve du couple », *Travail, genre et sociétés*, vol. n° 40, n° 2, 31 octobre 2018, p. 69-84.



dégout qu'une sociologie de la socialisation dans le couple. Parmi les enquêtées, ce sont les femmes de milieux populaires qui, à l'échelle de leur trajectoire, passent le moins de temps dans des relations hétérosexuelles, et qui n'ont pas vécu en couple cohabitant, alors que certaines des femmes recrutées sur le terrain militant ont cohabité avec des hommes. Les femmes recrutées sur le terrain des grandes écoles ont pu avoir des relations allant de plusieurs mois à un ou deux ans avec des hommes, mais du fait de leurs études n'ont pas connu de vie de couple cohabitant avec des hommes. Ainsi, les produits socialisateurs des relations hétérosexuelles diffèrent en fonction des enquêtées selon qu'elles aient été ou non en couple cohabitant.

Un des effets socialisateurs pour celles qui ont partagé le même logement que leur compagnon est une forme de lassitude quant à l'organisation domestique et au partage des tâches de la vie quotidienne. Ainsi, si elles ne sont pas dégoutées par les façons d'être et de faire dans la vie domestique des hommes avec lesquelles elles ont été, il s'enracine néanmoins chez les enquêtées, au cours de leurs relations, une distance à ces façons d'être et de faire. Par là leurs aspirations concernant la vie de couple cohabitant se transforment. Le cas de Sophie illustre bien cela. Si elle raconte qu'elle ne sait pas si elle préfère les filles aux garçons, elle témoigne néanmoins de la façon dont le rapport à l'organisation de son compagnon et aux conditions matérielles d'existence l'amène progressivement à se rendre compte qu'elle ne souhaite pas s'inscrire dans un couple où elle aurait à prendre en charge le bien-être émotionnel de son compagnon, une partie de la gestion de ses relations professionnelles et personnelles, la charge de la gestion de son organisation. Cet ensemble de façons d'être et de faire l'amène également à ne plus le choisir comme l'individu avec qui elle voudrait établir une relation de couple de longue durée ainsi que construire une famille :

C.P : Je peux te demander ce qui n'allait pas dans ton couple précédent ? Avec Xavier. Tu as dit que ça faisait un an que ça allait pas trop.

Sophie: Heu... ben Xav c'est quelqu'un qui était un peu dépressif. Qui avait perdu son père jeune, et qui du coup était plein d'angoisse, plein de, de choses qui allaient pas en lui, et du coup il était un peu léthargique sur certains trucs, il se prenait pas trop en main. Au niveau des études moi je, j'avais un taf depuis un an ou deux et puis lui il essayait des écoles, d'autres écoles, d'autres écoles, d'autres écoles. Il avait toujours des problèmes de sous, il avait toujours des problèmes, il avait du mal à se prendre en main. J'étais un peu sa maman sur certains trucs, donc ça me fatiguait un peu. Et puis je commençais à plus trop l'aimer je pense aussi, ça. Du coup on s'est mis ensemble assez jeune, on s'est mis ensemble vers dix-sept, dix-huit ans. Et puis du coup ben un chemin de vie un peu différent et puis c'était devenu plus un pote que vraiment heu, un compagnon.[...] Donc ben fallait que j'assure tout le côté un peu financier, les trucs heu. Lui il était très manuel donc il faisait [dit sur le ton de l'humour] son rôle de, de s'occuper des choses de la maison, et quand il avait des sous il s'occupait de notre couple et il prenait soin de nous aussi, mais du coup dans le quotidien, il avait du mal à gérer son quotidien. Donc j'étais un peu obligée d'essayer de, de faire en sorte que, on paye nos facture heu, que quand on devait aller chez nos parents ou je sais pas quoi qu'il avait pas appelé, c'est moi qui passais, c'est moi qui appelait sa mère et qui, ou auprès de ses potes, auprès de ses

employeurs quand il avait pas géré, ou qu'il allait pas chez son psy. Alors le psy m'appelle, moi je dois dire « oh Xavier », je devais du coup m'occuper de pas mal de trucs comme ça.

C.P: Ouais ça faisait beaucoup de choses du coup.

Sophie: ça faisait beaucoup de choses. Il avait plein d'autres qualités, mais du coup ça ça a pris le pas au bout d'un moment, c'était.

C.P: ouais, c'était ça qui devenait plus lourd que le reste.

Sophie: ça pesait ouais. Et puis ouais, je nous voyais pas. Au niveau de la personne je nous voyais bien une vie de famille, une vie de couple, ça allait plutôt bien. Mais ça me faisait peur de construire quelque chose avec lui, parce qu'il arrivait pas déjà à construire quelque chose déjà pour lui, il arrivait pas trop à savoir où il allait.

(Hors terrain, professeure des écoles)

Si à l'issue de cette relation la question de l'homosexualité ne s'est pas encore posée pour Sophie, cette socialisation de couple a eu pour effet de l'amener à fabriquer des mises à distance pour certaines manières d'être, de faire et d'agir qui lui font porter la charge du travail organisationnel et émotionnel dans la vie de couple. Ainsi, on n'observe pas dans son cas de dégoût pour le sentiment amoureux ni pour la pratique de la sexualité avec un homme.

Pour les enquêtées n'ayant pas été en couple cohabitant, mais qui ont eu des relations de plusieurs années, nous allons nous intéresser plus particulièrement au cas de Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire). Ses expériences hétérosexuelles, retravaillées par sa socialisation militante au lesbianisme politique et au féminisme fabriquent chez elles des mises à distance des façons d'être des hommes au sein du couple, ainsi que des mises à distance de ses propres manières d'être et de faire dans les relations amoureuses et au sein du couple. Par ailleurs, on observe chez Gabrielle une socialisation au sentiment amoureux qui l'amène à occuper une position dominée dans les relations amoureuses – ce qui a des effets sur le déroulement des pratiques sexuelles que nous analyserons plus tard. Gabrielle a 17 ans lors de sa deuxième relation amoureuse hétérosexuelle qui durera trois ans. Elle se trouve alors dans une situation particulière : à la fin du lycée elle ne poursuit pas d'études supérieures, parce qu'elle ne sait pas vers quoi s'orienter, elle est en dépression, décide de rester chez ses parents et ne cherche pas d'emploi salarié. Ses activités principales consistent à rester à l'intérieur, à aider aux tâches ménagères et ne rien faire. La façon dont Gabrielle a appris ce qu'est et doit être l'amour dans un couple hétérosexuel et ce que cela produit comme disposition à faire et agir dans son couple s'illustre dans l'extrait d'entretien suivant. On observe dans un premier temps comment elle tire de la valeur symbolique par le fait d'être en couple : sans études supérieures et sans emploi, le fait d'avoir un petit copain lui apporte une valeur sociale<sup>455</sup>.

---

<sup>455</sup> SCHOTTÉ, Manuel, *La valeur du footballeur. Socio-histoire d'une production collective*, Mémoire pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, 2017, 426 p.

Ensuite, au moment où Gabrielle vit cette relation, elle est à l'aise dans la façon dont la relation se déroule et trouve normales ses façons d'être et de faire qui consistent à adapter son temps à celui de son petit ami, de ne pas proposer ou choisir les activités et occupations qu'ils ont durant les moments partagés. Ainsi, la socialisation au sentiment amoureux de Gabrielle produit un individu féminin dominé, qui investit son temps, ses pensées vers l'individu masculin du couple, pensant sa valeur sociale dans l'accomplissement de ce dernier :

Gabrielle : Aussi heu j'ai grandi, j'ai grandi dans le modèle hétéro, donc en me disant aussi, heu que heu, que il fallait que je trouve un homme [elle insiste], que je me Léa [elle insiste] et que j'ai des enfants et c'était vraiment "il fallait". [...] Et, et je me suis rendue compte en fait dans que dans cette relation. Plus tard hein, avec du recul [hum, hum] je me suis rendue compte que dans cette relation, moi je vivais qu'à travers lui et que pour lui. Et je m'étais complètement oubliée. Et en même temps c'était une période où j'étais sortie du système scolaire et j'avais pas encore de boulot. Je savais pas heu, ce que je voulais faire dans ma vie. Donc heu peut-être aussi que quelque part mon avenir il était à travers un autre qui vivrait avec moi. Et mon avenir à moi il était où ? pfff je sais pas trop. Et, et du coup ça a duré comme ça trois ans [...].

C.P: Dans le couple ça se passait comment ? Quand tu dis que, c'est à dire que tu faisais tout pour lui et que tu te mettais entre parenthèses [hum, d'approbation], mais ça se traduisait comment ?

Gabrielle: Ben c'était, c'était aussi une période où du coup, effectivement, je n'avais que lui. Parce que j'allais pas à la fac, j'allais pas travailler. Donc heu, donc la journée j'étais heu, j'étais chez mes parents, alors je m'occupais, je trouvais des occupations, je passais pas mes journées à ne rien faire, quoi que. Et puis quand je pouvais le retrouver, je le retrouvais, mais du coup ma vie c'était que lui [elle insiste].

C.P: Du coup ouais, c'était. Tu t'arrangeais pour heu. Tu t'adaptais tout le temps à ces horaires ?

Gabrielle : [Sur un ton très sûr] Bien sûr.

C.P: Donc c'était toi qui allais vers heu...

Gabrielle: C'était moi qui m'adaptais à ces horaires, c'était quand lui il avait du temps, c'était pour faire des choses que lui voulait, mais ça me semblait pas heu, ça me semblait pas mal. C'était comme ça et je trouvais ça plutôt bien. [...] Il était pas méchant avec moi hein, pas du tout heu, je pense qu'il s'occupait un peu de moi, mais c'était aussi moi qui ne savais pas manifester une envie pour moi. Et donc du coup heu... du coup pour heu, pour lui je suppose que c'était difficile d'être attentif à ce dont j'avais besoin, vu que moi je ne savais pas ce dont j'avais besoin et je ne manifestais pas d'envie particulière, j'ai l'impression. [...] Du coup il était un peu en quelque sorte un pilier quoi. [...] Alors maintenant j'ai changé d'avis, alors ça m'écorche la bouche de dire ça mais, mais. Mais j'avais vraiment intégré ça et je voulais vraiment tendre à ça. Tendre à être la petite femme parfaite.

### **1.2.2. Apprendre à ne pas aimer des manières de pratiquer la sexualité : les effets de la domination masculine sur le corps et les émotions.**

De la même manière que les hommes évoqués dans le chapitre précédent les enquêtées apprennent, au sein des relations hétérosexuelles, des rapports au corps, des manières d'être et de faire, ainsi que des goûts pour des formes de corps et des pratiques sexuelles par et dans la pratique de la sexualité. Leurs socialisations à leur corps sexualisé et à celui de leurs partenaires sont marquées par l'intrication à une socialisation émotionnelle.

Les socialisations émotionnelles s'observent de plusieurs manières. D'une part on remarque dans les entretiens comment les enquêtées associent des manifestations corporelles et

des types d'émotions, les premières étant une preuve des derniers. D'autre part, les entretiens étant réalisés plusieurs années après les moments qu'elles racontent, alors qu'elles sont engagées dans des relations homosexuelles, elles donnent un nouveau sens au déroulement des relations hétérosexuelles qu'elles ont vécues. Ainsi, elles retravaillent leurs émotions et les sentiments qu'elles ont ressentis, comme ceux qui les ont amenées aux manières d'être et d'agir lors de leurs relations hétérosexuelles.

Ce nouveau travail du sens de leurs émotions passées<sup>456</sup> n'empêche pourtant pas d'observer comment le sentiment amoureux a socialisé les enquêtées, dans le sens où l'on peut analyser ce que ces émotions ont produit sur leurs façons d'être et d'agir au sein de leurs relations de couple et dans le rapport à la sexualité hétérosexuelle.

Plus particulièrement, on observe que pour les enquêtées, les pratiques de couples qu'elles mettent en place et qui découlent des sentiments amoureux qu'elles éprouvent, les amènent à occuper des positions de dominées. Cependant, les dominations masculines ne s'exercent pas tout le temps et partout dans leurs relations de couple ni avec tous leurs partenaires. De plus, elles ne restent pas dominées dans l'ensemble de leurs relations de couple hétérosexuel, et peuvent détenir des ressources (notamment scolaires) caractéristiques des individus dominants dans nos sociétés. Mais certaines trajectoires d'enquêtées comme celles de Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire) et Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collège/lycée) illustrent particulièrement comment une femme devient dominée dans le domaine des relations amoureuses.

Les rapports de dominations au sein des relations de couple et au cours des relations sexuelles produisent des effets sur les émotions, ainsi que sur les corps des enquêtées. Mais c'est également un des lieux où elles apprennent et incorporent le sentiment de leur valeur sociale, en même temps que leur place dans les échanges amoureux et sexuels<sup>457</sup>. Afin d'analyser le sentiment amoureux et ce que la socialisation émotionnelle fait faire aux individus, il nous semble pertinent de croiser les problématiques des travaux de Manuel Schotté et Bernard Lahire : la question de la magie du social comme elle s'exprime dans le sentiment amoureux, ainsi que la question de ce qui fait la valeur d'un individu (ici des femmes) dans une société. Nous avons vu précédemment que recevoir de l'amour était important pour obtenir de la valeur sociale pour les femmes, lorsqu'elles sont dans des positions de dominées, de la part d'individus qui ont des propriétés sociales rares et enviées, bien placées dans la hiérarchie symbolique. Au cours des

---

<sup>456</sup> HOCHSCHILD Arlie Russel, *Le prix des sentiments. Au coeur du travail émotionnel*, La Découverte, 2017.

<sup>457</sup> TABET Paola, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, L'Harmattan, 2004.

relations sexuelles, les enquêtées apprennent un peu de ce qu'est leur valeur pour leur partenaire.

Certaines des enquêtées, apprennent également, à des degrés différents en fonction de leurs expériences, que leur corps est possiblement un espace d'extension du domaine de soi des hommes qu'elles ont rencontrés. La socialisation à leur corps sexualisé se fait par l'apprentissage de bonnes manières d'être, d'agir et de faire lors des rapports sexuels, considérés ou perçus par elles ou leurs partenaires comme étant érotique et les bonnes façons d'être par corps dans ces contextes. Ainsi par la description de certaines pratiques, demandes ou impositions de façons de faire lors des relations sexuelles on peut observer une ritualisation de la féminité.<sup>458</sup>

Aurélie (terrain militant, musicienne professionnelle) a eu son premier petit copain en seconde et c'est avec lui qu'elle a eu son premier rapport sexuel incluant une pénétration vaginale. On remarque en premier lieu une socialisation au sentiment amoureux spécifique : lorsque ce garçon lui fait des avances, elle ne sait pas si elle est attirée par lui, et accepte de devenir sa petite amie parce qu'il le lui a demandé. Il apparaît que le fait d'être voulue comme petite amie par un garçon participe de la fabrication du sentiment amoureux et semble être une raison suffisante à accepter la relation. Par ailleurs, au moment de son adolescence, Aurélie considère que ses sentiments envers son petit copain sont amoureux, et lors de l'entretien elle les réinterprète, considère que le sentiment amoureux de l'adolescence ne correspond pas à celui ressenti à l'âge adulte et à l'amour « réel » lorsqu'elle explique « je me suis dit que j'étais amoureuse » :

Aurélie : Avec lui heu, il m'a dragué heu... je savais pas trop s'il me plaisait ou pas... je savais que... que, pourquoi pas, tu vois ? Mais c'était pas. Disons que après je me suis dit que j'étais amoureuse, parce que tu sais, c'est la première fois t'es hyper romantique heu. Dès qu'il est gentil tu dis [avec une voix un peu niaise] "oh il est parfait" [rires]. Enfin bon [rires]. Mais c'était pas le mec que je trouvais beau. Ca surement pas. Et même heu, j'ai jamais réussi à l'dire heu, très honnêtement que je le trouvais beau. Mais bon ça a duré genre six mois, lui aussi il m'a trompé [rires]. Je dois avoir un problème avec ça, je sais pas mais [rire] mais bon voilà.

C.P: Du coup vous en êtes restés au stade des bisous ?

Aurélie : Non, en fait heu, il m'a trompé, j'ai appris ça au bout de quatre mois de relation; Donc quatre mois quand c'est ta première fois ça te paraît mille ans évidemment. Heu, donc après pendant un mois j'ai chialé, je, on était plus ensemble. Et quand on s'est remis ensemble, du coup il m'a fait comprendre parce que c'était aussi parce qu'on n'avait pas couché ensemble. Et donc en gros ben on a couché ensemble, mais... J'me. Je sais pas si je me suis persuadée que j'en avais envie ou... Ou quoi mais, en fait ça s'est fait dans ces conditions...

C.P: C'était un peu une contrainte quoi, c'était ?

---

<sup>458</sup> ERVING GOFFMAN, « La ritualisation de la féminité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. Volume 14, n° 1, année 1977, p. 34-50.

Aurélie : Un peu. Ben j'me suis dit que sinon j'allais le reperdre et qu'il allait me retomper. Et heu, alors déjà.

C.P: Parce que, il t'a trompé avec une autre fille, mais il a couché avec elle ?

Aurélie : Ouais. Voilà.

C.P: Ah c'est sympa...

Aurélie : Ma meilleure amie, évidemment.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

De ce genre de situation, dont le déroulement est similaire à celles connues par d'autres enquêtées que nous allons aborder par la suite, il serait assez facile de déduire qu'il n'existe pas de domination puisque Aurélie a consenti au rapport sexuel. Or comme le rappelle Bernard Lahire, « Si l'on ne cherchait à saisir les faits de domination qu'au niveau des relations interpersonnelles, on risquerait bien de n'observer de domination que dans les relations où des demandes d'obéissance à des ordres seraient explicitement formulées »<sup>459</sup>. En effet, « Les phénomènes de domination reposent en grande partie sur des mécanismes objectifs qui ne se rendent pas immédiatement visibles par l'observation directe des comportements. Héritages matériels et culturels différenciés accumulés au cours de générations, propriétés scolaires hiérarchisées, niveaux de revenus très inégaux, professions inégalement prestigieuses et dont les hiérarchies internes (entre corps, grades, échelons, etc.) sont fréquentes : le caractère hiérarchique et inégalitaire de la structure de distribution des ressources possédées ou des situations vécues existe indépendamment de la nature des relations effectives entre les individus et indépendamment de la manière dont ils se représentent ces relations ou dont ils les "vivent". [...] C'est pour cette raison que les arguments sur le "consentement" [...] sont des arguments juridiquement pratiques, mais qui manquent de profondeur. Il faudrait toujours se demander qui "donne son consentement" et dans quelles conditions. [...] Faute de se demander quelles sont les conditions sociales de production d'un consentement, c'est-à-dire dans quelles conditions, à la suite de quelles séries d'expériences, et dans quels contextes économiques et politiques on consent, on passe à côté de la réalité objective des rapports sociaux »<sup>460</sup>. Si Aurélie consent à entretenir ce rapport sexuel c'est parce qu'elle a intériorisé que quelque chose de sa valeur sociale et de son bonheur dépend de la relation amoureuse, et qu'elle doit ainsi tenter de la maintenir. Par ailleurs, le déroulement du rapport sexuel, les actes qui le précèdent et qui le suivent permettent d'objectiver le rapport de domination masculine qui a cours dans cette

---

<sup>459</sup> LAHIRE, Bernard, *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré.*, op.cit., 597 p. 68.

<sup>460</sup> *Ibid.* p. 67-69.

relation : le petit ami de Aurélie lui offre un string qu'il a choisi et le fait porter à Aurélie, il décide du lieu, des conditions d'exécution du rapport sexuel et des pratiques sexuelles qui y sont effectuées ; après le rapport sexuel, Aurélie a le sentiment qu'elle n'a pas exécuté la fellation comme il le fallait et qu'elle n'est pas une bonne partenaire sexuelle, enfin, une semaine après leur relation, le petit ami de Aurélie rompt :

Aurélie : Sauf que, alors il a commencé par m'offrir un string, alors il faut savoir que j'en avais jamais acheté, j'en avais jamais eu vraiment à moi, puis c'était un truc heu, vraiment transparent, genre vraiment heu trash quoi [éclate de rire] tu vois pour un premier string ! [Rires] c'est pas le truc en coton assez soft encore. J'étais là bon d'accord. Du coup il me l'a fait mettre, d'accord. Et puis heu, et puis en plein jour comme ça bon, au début t'es quand même un peu pudique heu, bon et puis heu.

C.P : Il t'avais jamais vue dénudée ?

Aurélie : Non. Et heu, et heu du coup après il m'a dit, oh on va s'promener et donc en fait heu... et donc en fait heu on a couché ensemble dans un champ, en plein jour, en plein soleil heu, et donc heu, première expérience de vision d'apparence d'appareil génitaux masculins en plein soleil, j'étais là, wouh ! Très bien ! [Ironique] Là il m'a fait qu'il voulait que j'le suce donc heu, j'ai fait une espèce de mini truc et puis j'ai arrêté, 'fin tu vois heu, en plus j'avais jamais fait ça et puis bon, 'fin, ça m'a un peu bref.

C.P : Tu, je sais que c'est... tu peux me décrire comment ça s'est passé ?

Aurélie : Ouais, ouais. Ben, j'sais pas, c'était en fait... c'était la vision aussi crue de la nudité et aussi heu... j'sais pas quand même dans la façon d'faire heu, j'avais beau me persuader que il était amoureux d'moi, que j'étais amoureuse de lui, j'trouvais ça quand même, tu vois, on venait de se séparer, il m'avait trompée pour aller juste coucher, là on se remettait ensemble, à peine on se remettait ensemble heu il fallait qu'on couche ensemble tu vois. J'trouvais quand même ça louche et puis qu'i m'offre direct un string comme ça, 'fin. C'était quand même un peu trash, carrément. Moi j'imaginai juste un lit dans l'noir, un truc bien [rires] tu vois ?

C.P : Ouais, un truc beaucoup plus romantique.

Aurélie : Voilà c'est ça ! [Rire] Alors avec le recul tu te dis un champ c'est mignon avec les fleurs, ouais 'fin bon quand même. Et puis n'importe qui aurait pu passer. Y avait le chemin pas très loin 'fin. Tu vois tes expériences exhibitionnistes tu les as plus tard en général [rire]. [...] En plus, il m'a fait sentir que, heu... que heu... c'était un peu nul ce que j'avais fait [sur la fellation]. Enfin, tu vois, la délicatesse du truc [rires].

C.P : Comment il t'a fait sentir ça ?

Aurélie : Il m'a dit, ouais, ça aurait pu durer plus longtemps, ou t'aurais pu faire ça autrement [...]. Mais heu, mais ouais c'était... pas très délicat de sa part 'fin...

Aurélie :/ Bon après par contre, c'était genre, heu, six mois après notre rupture. Du coup une semaine après. 'fin il m'a quitté, limite juste après qu'on ait baisé quoi.

C.P : Il a justifié ?

Aurélie : Non, c'était genre qu'il m'aimait pas assez par rapport à moi, enfin un truc foireux tu vois, mais bon bref, donc en gros là j'ai vraiment compris que je m'étais faite prendre pour une conne donc heu, j'ai juste, il avait envie de me dépuceler et puis au revoir quoi. Donc heu bon là j'ai bien compris.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire) et Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collège/lycée) ont connu le même type de situation qu'Aurélie

(terrain militant, musicienne professionnelle, opéra national) : avoir des rapports sexuels auxquels elles « consentent », mais qui sont empreints de domination (masculine). Sabrina a eu sa première relation sexuelle à l'âge de 13 ans avec un garçon de 17 ans dont elle était amoureuse et avec qui elle souhaitait former un couple. La domination masculine s'objective par les différents écarts entre les deux partenaires, révélateurs de positions et propriétés sociales inégales. Tout d'abord, l'un et l'autre n'envisagent pas la relation de la même manière : Sabrina espérait une relation amoureuse monogame là où son partenaire souhaitait entretenir des relations sexuelles épisodiques, sans attachement affectif, en rencontrant d'autres partenaires sexuelles par ailleurs (« et puis c'était le genre de mec qui revenait exprès pour ça [le sexe] quoi. Enfin il s'en fout de toi » ; « il pouvait avoir cinq filles dans la journée »). Ensuite, Sabrina n'avait aucune expérience pratique de la sexualité contrairement à son partenaire. Si Sabrina qualifie ce garçon de « pas méchant », au moment de l'entretien, elle explique qu'elle s'est contrainte à avoir un rapport sexuel avec lui, car c'était pour elle le seul moyen d'accéder à sa présence à ses côtés (« en fait je me suis un peu contrainte à le faire parce que si je le voulais c'était que comme ça quoi » ; « moi j'étais folle de lui, donc c'était pas, c'était pas grave quoi »)). Elle reconnaît de la contrainte dans ce rapport sexuel avec un regard construit *a posteriori* à l'âge adulte (« c'était un connard », « il devait être accro au sexe »).

Aussi, les actes pratiqués dans la relation sexuelle permettent d'objectiver la domination masculine. Sabrina souligne qu'elle n'a pas ressenti de plaisir sexuel dans cette relation alors que son partenaire a eu un orgasme. C'est ce dernier qui dirige la relation sexuelle, invite Sabrina à exécuter des gestes et postures pour avoir du plaisir. Il utilise ainsi le corps de Sabrina pour se procurer des sensations agréables, là où il ne semble pas diriger ses pratiques pour que Sabrina en retire. Lorsqu'il lui demande d'effectuer une fellation, Sabrina est à genoux devant lui, il lui tient la tête ce qui empêche toute possibilité de mouvement de la part de Sabrina et c'est lui qui bouge son pénis dans sa bouche en fonction de ce qui lui fait du bien.

C.P: Comment ça s'est passé la première expérience ? Enfin du coup de coucher avec lui ?

Sabrina: hum, pfff.

C.P: Tu te rappelles comment ça s'est passé ? Est-ce qu'il y a des choses que tu as aimé, des choses que t'as pas aimé ? Ou c'était ?

Sabrina : Ben j'me souviens juste rétrospectivement qu'il avait pas fait de préliminaires, lui. Moi oui. Enfin, moi à lui. Je comprenais pas pourquoi y avait pas de...

C.P: de retour. D'échange.

Sabrina: Voilà. Bon après j'ai très vite compris qu'il en avait rien à faire quoi [rire détaché]. Mais, mais heu, voilà. Du coup c'était pas non plus très engageant. Et puis je savais que c'était un connard dans le fond quoi. Donc heu. Donc je me souviens que dans mon premier rapport j'ai pris aucun plaisir quoi! Mais alors au contraire, enfin je trouvais pas ça agréable quoi.

C.P: Oui. Et le préliminaire que t'as fait sur lui, c'est une fellation, autre chose ? C'est...

Sabrina: heu oui c'était une fellation ouais.

C.P: C'était parce qu'il te l'a demandé, parce que ?

Sabrina: Ouais.



C.P: Enfin du coup t'étais un peu contrainte ? C'était un truc que t'avais pas envie de faire ?  
Sabrina: Ben pfff, ça me dérangeait pas mais... pfff. Ben déjà j'trouve pas ça agréable heu la fellation. Enfin, non, mais, sur le moment j'ai pas compris l'intérêt [...]. Mais là je voyais pas du tout l'intérêt, en plus il, pff, ouais, tu sais, il prenait la tête comme ça [signe qu'il lui tient la tête et qu'il bouge son sexe dans sa bouche]. Enfin.  
C.P: D'accord. C'est lui qui bougeait dans ta bouche.  
Sabrina: Ouais, voilà. Donc. Du coup t'étais là, ouais ok. Bref, j'aimais pas, pas du tout quoi.  
(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collègue/lycée)

Les cas de Sabrina et Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire) permettent par ailleurs d'aborder la question des socialisations corporelles à travers la socialisation à son corps sexualisé et aux corps des autres sexualisés. Plus précisément, au cours de ses relations hétérosexuelles, Gabrielle est initiée et sollicitée par ses partenaires à adopter des manières d'être, de faire et de se tenir dans la sexualité, considérés par eux comme les « bonnes manières » d'être sexualisée afin d'être considérée comme une femme désirable ainsi qu'une bonne partenaire.

Après avoir été en couple pendant trois ans avec son premier petit ami (relation dont les produits socialisateurs en termes de goûts et dégoûts ont été exposés plus tôt), Gabrielle souhaite devenir ce qu'elle qualifie de « femme » « plus grande » et plus « mature ». Pour cela elle pense qu'il est temps pour elle de se « libérer » sexuellement. Cette libération sexuelle<sup>461</sup> comporte l'idée que la liberté revient à entretenir des relations sexuelles sans attachement amoureux pour ses partenaires. Ainsi, Gabrielle s'engage dans des relations avec des hommes dont le but premier est de pratiquer une sexualité sans sentiments amoureux. Alors qu'elle est secrétaire dans un espace médical, elle entretient successivement des relations avec des hommes mariés qui lui sont supérieurs hiérarchiquement (médecin et infirmier). Les propriétés sociales objectives de Gabrielle et de ces hommes indiquent qu'ils et elles n'occupent pas la même place dans l'espace social et dans celui des rapports de genre, et les possibilités de négociations des interactions et des échanges sexuels qui en découlent sont dissymétriques : Gabrielle est plus jeune, elle a eu moins de partenaires sexuels qu'eux, pratique la sexualité depuis moins longtemps et a connu des socialisations qui lui ont appris à devenir dominée (chapitre 6). Cependant, au moment de l'entretien, Gabrielle revoit rétrospectivement ces relations et explique pourquoi, selon elle, ces formes de relations ne lui conviennent pas. En effet, elle est devenue amoureuse des hommes avec qui elle a eu ces relations et là où elle pensait obtenir du profit symbolique par l'entretien de ces relations basées sur une entente sexuelle et sans

---

<sup>461</sup> Michel Bozon rappelle que « Je suis réticent à qualifier de révolution les changements intervenus dans les conduites depuis les années soixante. [...] Et à ce titre, la très grande stabilité de la division sexuelle du travail domestique, dont atteste l'enquête Emploi du Temps de l'INSEE de 1999, treize ans après la précédente, devrait faire réfléchir ceux qui pensent qu'un bouleversement radical se serait produit dans la sexualité. » Dans SIMON Patrick, « Révolution sexuelle ou individualisation de la sexualité ? Entretien avec Michel Bozon », *Mouvements*, 2002/2, n°20.

attachement affectif, en adoptant des pratiques et des rapports aux autres considérés comme « plus libres », il s'est produit le contraire : une baisse du sentiment de sa valeur sociale. D'une part Gabrielle ne parvient pas à devenir une femme qui entre dans ce que sont les normes d'un modèle de femme dite libre :

Gabrielle : Je pense que au début moi j'avais envie d'me dire, ça s'ra que sexuel et c'est très bien ça va me, ça va m'apprendre un peu la vie et tout, j'fais mes armes, je me fais mes expériences heu tout ça. Bon finalement, évidemment, moi j'suis tombée dans l'truc en plein d'dans, j'me suis un peu attachée. [...] finalement j'ai honte de ces trucs-là, parce qu'ils étaient mariés et, et j'ai trouvé ça malsain parce que... parce que finalement je, 'fin, bon malsain c'est peut-être... aussi, honte et malsain parce qu'ils étaient mariés. Et ces relations uniquement sexuelles en fait je pense que ça, ça ne me convient pas, c'est pas mon truc. Mais peut-être qu'à ce moment-là j'aurai bien voulu qu'ce soit mon truc pour heu, pour découvrir d'autres choses et pour me sentir un peu avancer dans les relations. Et sortir du, du schéma heu... de la relation avec un. J'ai un peu d'mal à...

C.P: hum. Tu veux dire heu, genre je peux aussi arriver à m'éclater sexuellement.

Gabrielle: voilà.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

D'autre part, les effets socialisateurs des rapports sexuels avec ces hommes sur son corps sexualisé, ses émotions participent de la production de son sentiment de peu de valeur sociale. Sa socialisation par ces initiateurs est marquée par une ritualisation de la féminité, similaire à celle montrée par Goffman<sup>462</sup> dans les publicités, mais qui se déploie ici dans les postures lors des rapports sexuels : ses partenaires lui demandent de jouer d'attitudes et de postures telles que baisser la tête, minauder, de faire la femme enfant, de jouer une sensualité sexualisée. En plus d'apprendre ce qui correspond aux bonnes manières de faire durant les rapports sexuels pour devenir une femme sexualisée, Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire) apprend également que son corps est un domaine d'extension du corps des hommes : ils commandent à ses façons d'être et de faire durant la sexualité, lui expliquent leurs conceptions de la sexualité, ne lui demandent pas si elle trouve les rapports agréables ; et par ailleurs ils modèlent le désir sexuel de Gabrielle, comme ils aimeraient le voir, et en font un spectacle une mise en scène qui leur permet d'exercer leurs envies et préférences sexuelles. On observe alors une socialisation différenciée non pas seulement à l'expression, mais à la fabrication des envies sexuelles : Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire) apprend que son corps est le centre de l'attention, qu'il y a des attitudes, des gestes et des paroles à adopter pour devenir celle qui produit de l'attirance de la part de ses partenaires hommes. Elle apprend également que ce sont les hommes qui formulent des demandes et des envies ; elle n'apprend pas à regarder le corps des hommes et à y prêter attention, la question de ses envies n'est pas posée. Lorsque

---

<sup>462</sup> ERVING GOFFMAN, « La ritualisation de la féminité », *op.cit.*, p. 34-50.

l'on rapporte les modalités de cette socialisation au corps sexualisé des hommes et des femmes on peut comprendre certaines des conditions de réalisation de la pratique qui amènent à la conception que les hommes ont naturellement plus de désirs sexuels que les femmes<sup>463</sup>.

Gabrielle: Il f'saient attention à eux. Ils f'saient pas attention à moi. C'était pas heu. [...] Ben ça s'traduisait heu, ben pfff, c'était quand même deux personnes différentes. Le, le, peut-être que la première était encore plus malsaine, 'fin quand j'y r'pense vraiment heu, j'en... ça m'laisse pas un bon... c'était pas une expérience du tout positive pour moi. Le premier avait plus, plus d'expérience que moi. Beaucoup plus d'expérience que moi. Il trompait sa femme et pas qu'avec moi. Et heu... et c'était pour son plaisir à lui. Mais aussi y avait un espèce de, de truc heu, il m'voyait comme j'étais à cette époque-là. Heu, comme une espèce de, de petite fille en demande de, de...

C.P: Un peu naïve et qui demande à connaître des trucs. Et du coup il en a profité.

Gabrielle: Voilà. Il en profité et il se positionnait un peu en espèce de... de j'vais t'apprendre la vie quoi.

C.P: Et je vais t'apprendre la vie sexuelle aussi quoi ?

Gabrielle: Voilà, aussi. Et donc du coup et c'était fait de manière pas délicate. Et c'était un peu je vais t'apprendre la vie sexuelle mais heu, enfin, pas celle que moi j'aime. Mais la vie sexuelle à, dans la provocation, dans l'allumage, dans heu. Et... [...] Ouais il s'positionnait un peu en professeur du sexe quoi. Et bon c'était heu...

C.P: il te demandait des choses ? Ou il te disait des choses ?

Gabrielle: il me disait heu, est-ce que tu veux pas essayer de. Alors c'était soit des paroles, soit heu, heu... de me parler comme ça, de faire ça. Oui, mais quand tu fais ça comme ça heu. Heu ça serait mieux comme ça, machin tout ça. [...] Par exemple heu, j'ai souvenir d'une fois où il me demandait heu, il m'disait heu... [Silence]. Essaies de me, heu, viens me parler en te mettant très près d'moi, en m'disant ce dont tu as envie, en m'disant heu, et moi c'était. J'arrivais pas à faire ça, mais c'était pas heu... c'était pas heu... c'était pas. [...] Mais oui, c'était. C'était un, il y eu une situation où j'étais assise sur un bureau et heu, lui il s'était. J'étais assise sur un bureau, il était venu vers moi, du coup il était debout mais entre mes jambes. Et du coup il m'disait heu... oui c'était ça. Parle-moi de manière très sensuelle. Mais c'était pas... ou essaie de me dire des trucs hyper coquins, avec un ton heu...

C.P: avec une voix qui va avec le ton, coquine quoi ?

Gabrielle: voilà. Et... et voilà. C'était soit par les paroles donc du coup il essayait de provoquer des choses comme ça par les paroles. Soit il m'disait, au niveau des actes sexuels du coup c'était heu, par exemple au niveau de la fellation, il m'disait oui, mais heu, quand tu fais une fellation on dirait que c'est pas heu...

C.P: que t'en as pas envie, il faut que t'y mettes plus de...

Gabrielle: voilà c'était ça.

C.P: il faut que tu montres que ça te plaise pour que ce soit mieux quoi ?

Gabrielle: voilà, tout à fait. Il aurait pu dire exactement un truc comme ça. Et d'ailleurs je me demande si il a pas dit exactement un truc comme ça. Et... et pfff.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Par ailleurs, les socialisations corporelles de Gabrielle et Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collège/lycée) sont marquées par l'apprentissage de

---

<sup>463</sup> BAJOS, Nathalie *et al.*, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 13 mars 2008, 612 p.

l'endurance de la douleur dans les rapports sexuels, et l'absence de sensations physiques agréables. On a vu que Sabrina supportait une pratique sexuelle qui était désagréable pour elle et de laquelle elle a ressenti de l'humiliation. Gabrielle raconte comment, avec un autre de ses partenaires les rapports sexuels étaient soit douloureux pour elle, soit n'était pas vecteur de sensations agréables :

C.P : lui il était comment ? C'était du genre bourrin des choses comme ça ? C'était heu ?

Gabrielle : ouais. Clairement ouais. C'était gros bourrin, c'était son plaisir à lui, c'était heu, c'était heu... quand je lui disais que ça m'faisait mal c'était à peine si il s'en souciait et heu.

C.P : et du coup il s'arrêtait pas ?

Gabrielle : il s'arrêtait pas.

C.P : il continuait ?

Gabrielle : ouais.

[...]

C.P : il t'avait. Il t'avait touché un peu avant ou c'était pénétration directement ou pas loin ?

Gabrielle : pfff. C'était pénétration directement. Et c'était pénétration directement, et lui quand il jouissait du coup heu, il s'arrêtait cinq minutes et puis il recommençait. Et heu, et... et les moments où c'était agréable pour moi où j'lui disais « non reste comme ça heu, là ça m'plait comme ça, c'est bien », il écoutait pas. Du coup il se mettait comme il voulait lui, et voilà.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Au cours des relations hétérosexuelles qu'elles ont entretenues, les enquêtées apprennent des postures et « bonnes manières » d'être et de faire dans les relations sexuelles, à partir de ce qu'elles perçoivent des injonctions de leurs partenaires ou des injonctions portées et mises en pratiques par leurs partenaires.

En outre, la durabilité et fixité des dispositions à aimer les hommes ne dépend pas uniquement de la façon dont se sont passées ou non les relations avec les hommes, mais des socialisations passées (notamment primaires, qui ont été analysées dans le chapitre 6), qui se combinent avec ce qui a été appris durant les relations avec les garçons, de la durée des relations avec les garçons, puis avec les socialisations que les enquêtées ont connu par la suite, au sein de leurs relations avec les femmes.

Ainsi, si l'analyse des socialisations par les relations hétérosexuelles montre une construction de dégoût pour des manières d'être, de faire, d'agir, aussi bien dans les rapports sentimentaux que sexuels et conjugaux, qui sont portées par des hommes – mais pas l'ensemble des hommes qu'elles ont rencontrés –, ils ne suffisent pas à produire des goûts amoureux et sexuels pour les femmes. Contrairement aux hommes enquêtés, dont le parcours a été analysé dans le chapitre précédent, on ne remarque pas chez les enquêtées des dégoûts fixés pour le corps des femmes, mais plutôt une absence de disposition à aimer ou à détester des

caractéristiques physiques ou propriétés sociales portées par des femmes. Par ailleurs, les dégoûts des enquêtées après certaines de leurs relations avec des hommes (individus avec un pénis) ne concernent par tous les fronts dont sont constitués ces individus.

Si les expériences hétérosexuelles, et leurs produits socialisateurs ne suffisent pas à comprendre la fabrication des goûts pour les personnes de même sexe, il s'agit à présent d'analyser les moments où les enquêtées vont aller vers les femmes, puis comment elles vont apprendre à aimer la sexualité et les relations amoureuses avec elles.

## **2. Apprendre à aimer les personnes de même sexe : des socialisations de transformation des goûts amoureux et sexuels.**

Cette partie est consacrée à la façon dont vont se fabriquer les goûts pour les personnes de même sexe chez les femmes enquêtées. Avant de connaître des socialisations corporelles, sexuelles, sentimentales et conjugales au cours desquelles vont se construire de nouvelles dispositions à aimer des formes de corps, des manières d'être, de faire et de penser qu'elles n'avaient pas encore rencontrées dans ces nouveaux contextes, les enquêtées se trouvent dans des contextes et interactions sociales qui vont ouvrir la possibilité de s'intéresser amoureusement et sexuellement aux femmes. Ainsi, la présence de ces contextes, cumulée à l'absence de dispositions à ne pas détester des propriétés et caractéristiques sociales portées par des femmes ouvre des possibles socialisateurs.

Dans un premier temps nous allons nous intéresser aux contextes, événements, dispositions qui font entrer certaines femmes – car selon la position sociale des enquêtées, les femmes qui peuvent être envisagées comme partenaires sexuelles ou amoureuses sont socialement proches d'elles – dans l'ordre des possibles amoureux et sexuels. Ils se distinguent selon la classe sociale, les conditions matérielles d'existence. Les différences de classes, présentes dès l'entrée dans les relations homosexuelles, vont ainsi colorer les façons de faire couple avec des personnes de même sexe, ainsi que les socialisations sentimentales. Nous nous pencherons ensuite sur les socialisations qui se déroulent lors des relations sexuelles et au cours desquelles les enquêtées apprennent à aimer la sexualité avec des personnes de même sexe. Elles vont par la suite, connaître de nouvelles socialisations dans les relations amoureuses, qu'elles soient qualifiées de « couple » ou non, au sein desquelles leurs types de goûts pour des formes de relations sentimentales qui ne se réalisaient pas dans les relations hétérosexuelles vont trouver un contexte propice à la réalisation de ces dispositions à aimer ; enfin, elles vont également être socialisées à de nouveaux goûts amoureux, manières de faire couple, d'exprimer

et d'avoir des sentiments amoureux, ainsi qu'à une nouvelle façon de verbaliser le couple et les rapports hommes femmes.

## **2.1. Des contextes, dispositions et des évènements ouvrant la possibilité de s'intéresser amoureusement et sexuellement aux femmes.**

Selon les terrains de recrutement des enquêtées, la position et trajectoire sociale, on observe des différences entre les contextes sociaux, interactions et modalités d'entrée dans l'homosexualité.

### **2.1.1. Les femmes de milieux populaires. : commencer à aimer les femmes en dissimulant ses sentiments.**

Les femmes de milieux populaires connaissent leur première relation homosexuelle entre les âges de 17 et 19 ans, lorsque les enquêtées recrutées sur le terrain associatif et des grandes écoles n'en ont pas avant 20 ans. Cette différence d'entrée dans l'homosexualité est liée au fait que les femmes de milieux populaires arrêtent leurs études plus tôt que les autres : elles sortent du système scolaire entre 16 et 19 ans et commencent à travailler. Avoir un peu d'argent, s'acheter un moyen de transport, comme une voiture, ou une moto pour Jeanne (Terrain sud-est, brevet des collèges, factrice catégorie C), leur permet de fréquenter des lieux qui ne sont pas soumis au contrôle familial ou à celui du voisinage : club de sport, possibilité de sorties dans des bars avec des ami.e.s, dans des villes ou quartiers autres que ceux où vivent les membres de la famille. C'est au sein des groupes de pairs du même âge, dont elles sont proches et avec lesquelles elles pratiquent le même sport ou partagent le même type d'emploi qu'elles vont faire la connaissance d'une autre femme qui va jouer le rôle d'initiatrice<sup>464</sup> aux relations homosexuelles. Cependant, les rencontres à caractères amoureux et comportant une attirance sexuelle, les premiers baisers et mises en couples avec les femmes ne se déroulent pas sous le signe de l'évidence pour les enquêtées, tout comme le fait de se dire « homosexuelle ». Ainsi, les premiers contacts physiques, affectueux avec les femmes ne suffisent pas à la fabrication des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe.

Alba avait une amie homosexuelle, de milieu social similaire, avec laquelle elle avait l'habitude de faire des sorties. Celle-ci lui proposa d'aller dans une boîte de nuit gay, après qu'Alba lui ait déclaré qu'elle n'avait pas de préférence marquée pour les filles ou les garçons. Lors de cette soirée, Alba se fait embrasser par une femme. Des inquiétudes marquent ce moment : tout d'abord, la personne qu'Alba embrasse est une femme, et ses conditions

---

<sup>464</sup> BECKER Howard, *Outsiders, op.cit.*

d'existence s'en trouveraient bien transformées si elle continuait d'aimer entretenir des relations avec des femmes ; ensuite, Alba a des inquiétudes sur la façon de faire corporellement avec une femme (comment embrasser, par exemple), car elle n'a auparavant jamais eu ces rapports ; enfin, si embrasser cette femme a été agréable pour Alba, celle-ci ne sait pas si sa partenaire va ou non lui plaire par la suite.

Alba: Heu... la première fois... c'est, j'avais une bonne pote qui était sur Aix et on arrêta pas de heu, de faire des trucs enfin de...

C.P: De sortie, de...

Alba: Ouais voilà, d'être pote tout simplement. Et heu... Et elle me dit, ouais j'suis homo machin nanana. Moi je sais pas, j'ai pas de préférence donc heu voilà. « Bon ben je t'emmène sur Nice dans une boîte et tout ça ». Et je me suis fait brancher là-bas par une nana... Mais heu j'étais pas bien. J'étais pas... tu vois...

C.P: T'étais pas à l'aise.

Alba: Ouais.

C.P: C'était comment comme, l'ambiance et tout, c'était...

Alba: Non c'était une boîte, c'était gay, mais c'était comme une boîte hétéro, y avait pas de trucs spéciaux. Y a avait rien d'extraordinaire. Mais le fait que tu te fasses brancher, comment réagir, comment faire heu ? Je sais pas, j'ai jamais fait. Et après tu te dis heu, déjà tu bois un coup, ça aide, et après tu te dis, ben t'façons, pareil qu'avec un mec quoi. J'veux dire après y a pas quarante six millions de façons non plus donc heu, je vois pas. On verra bien. Et voilà, et du coup je suis sorti avec c'te fille en boîte, assise sur le canapé, c'était...

C.P: C'était ?

Alba: [Sur un ton ironique] C'était magique [rire]. Voilà, ça fait drôle sur le coup, parce que tu te dis quand même que c'est une fille quoi hein, mais bon en même temps tu te dis ça me plait heu, enfin je savais pas trop quoi, j'étais heu. Et puis j'avais un peu bu aussi, donc heu voilà. Et le pire c'est le lendemain quand tu rentres, parce que tu t'es arrêtée à deux bisous quoi. Merci, au revoir. Elle a pris mon numéro, et voilà quoi. Et c'est le lendemain que j'ai dit, qu'est-ce que j'ai fait ? Et puis en plus, en boîte, j'ai même pas vu sa tête, elle avait une casquette heu, tant c'est un pou. Bon tu vois [rires] j'en sais rien. Mais dans le même temps, bon quand même, ça m'a plu machin. Après elle t'appelle, tu la revois et puis heu, et finalement heu voilà quoi, ça te plait, et puis voilà.

C.P: Vous êtes restées ensemble après ?

Alba: Oui, on a même vécu ensemble [...]. Mais on, enfin, on vivait ensemble. On était colocataires on va dire. Mais bon, ça a pas duré parce qu'elle m'a trompée, donc on s'est vite arrêtée là tu vois [rires]. Donc voilà.

(Terrain Var, BEP comptabilité, employée comptable)

En ce qui concerne Carole, les premières attirances et baisers avec une femme déclenchent des tensions intrapsychiques et une crise de sens de sa trajectoire qui l'amènent à formuler des interprétations sur les raisons de ses attirances : alors qu'elle a eu des relations avec des hommes, les attouchements subis lors de son enfance « déclencheraient » son homosexualité.

C.P : Est-ce que pour commencer tu pourrais me parler en fait de ton expérience avec l'homosexualité. A quel moment tu...

Carole : J'ai ressenti que j'étais heu...

C.P : Ouais.

Carole: Alors [rire] à quel moment. Et ben ça s'est fait heu très tard. On va dire très tard. Parce que bon, j'étais comme tout le monde entre guillemets. J'ai eu des expériences avec des mecs. Et si tu veux j'ai eu un parcours dans mon enfance, qui m'a fait penser que c'était ça qui m'avait débloqué mon homosexualité. C'est-à-dire que j'ai subi des attouchements sexuels de mon voisin. Donc ça a été réglé, il est allé en prison, il est décédé. Et heu, après ça j'avais quand même neuf ans. Après ça j'ai eu tout de même des relations avec des hommes. Heu, et ça me plaisait pas. Au départ j'ai cru que c'était, bon je suis allée jusqu'au bout avec eux, j'ai couché avec eux et tout. Et non ça me plaisait pas, et je me suis aperçue que j'étais attirée par les filles. Alors peut-être qu'il y a un facteur. J'en sais rien, mais je suis plus attirée par les filles quoi. C'est clair. Heu... J'avais je sais pas, vers dix huit ans, par là, quand j'ai su que j'aimais plus les filles que les garçons, donc après ben, je me suis orientée totalement vers les filles.

C.P : D'accord. Et heu t'as eu des relations avec les filles à cette période-là ou ?

Carole : Oui. Et ma première relation ça a été heu, c'est même pas moi en plus. J'étais attirée par les filles mais c'est pas moi qui ai osé y aller, c'est une fille qui est venue me voir, hétérosexuelle, qui était avec un mec d'ailleurs et c'est elle qui a fait le premier pas, après bon, on est restée ensemble assez longtemps.

(Terrain var, sans diplôme, animatrice en centre de loisir)

Pour Jeanne (Terrain sud-est, brevet des collèges, factrice catégorie C), la première relation débouchant sur des baisers et contacts physiques affectueux avec une personne de même sexe se déroulent avec une femme des HLM où elle vit. Alors qu'elle a dix-huit ans et vient d'obtenir son permis de conduire, Jeanne éprouve des sentiments d'intérêts, d'attachements et d'attirance pour l'une de ses voisines qui fait partie de son groupe d'amis des HLM. Lors d'un moment où elles se trouvent à l'écart de ce groupe, elles en viennent à se tenir la main et s'embrasser. Si Jeanne avait déjà éprouvé de l'intérêt pour les filles, elle gardait pour elle ces sentiments. Elle n'a jamais entendu le mot « homosexualité », n'a vu que des relations hétérosexuelles autour d'elle. D'un côté, voire une autre femme qui partage ses intérêts relationnels et types d'attachements produit une forme d'apaisement : elle n'est pas la seule à ressentir des émotions ce qui l'amène à supposer qu'elle n'est pas anormale. De l'autre, elle n'est pas socialisée à penser que la formation d'un couple ou d'une relation suivie et non cachée est possible (« c'est freiné parce que tu te dis y a quelque chose qui est pas normal, au départ. Voilà, et puis bon tu te dis c'est pas possible quoi, voilà. », Jeanne) :

Jeanne : L'homosexualité, enfin, disons que, moi j'ai connu ça à l'âge de peut-être 16, 17 ans.

C.P : Le mot ?

Jeanne : Le mot ouais. Mais bon après nous, enfin à mon époque on parlait pas de ça. On parlait pas de ça comme ça quoi. Voilà.

C.P : Et alors ton attirance vers les filles, c'est...

Jeanne : Ben en fait, c'est freiné parce que tu te dis y a quelque chose qui est pas normal, au départ. Voilà, et puis bon tu te dis c'est pas possible quoi, voilà. Et puis heu, jusqu'au jour où, enfin moi y a quelqu'un qui a fait le pas pour moi. Parce que moi sinon je, j'étais peut-être sur la réserve, je sais pas comment ça peut se passer après. Dison que j'ai rencontré quelqu'un avec qui j'étais très amie.



Une fille un peu plus jeune que moi, et puis c'est elle, elle avait déjà eu apparemment des expériences. Et voilà, ça a commencé. [...] 17, 18 ans. Voilà. C'était la première fois.

C.P : Vous êtes sorties ensemble du coup ? Enfin...

Jeanne : Oh oui, ben oui. On a eu une attirance.

C.P : Comment ça s'est passé, elle est venue te voir heu...

Jeanne : Ben non on est. On a, ben j'avais 18 ans. J'avais plus que ça puisque c'est quand j'ai passé le permis. Donc c'est, ouais je devais avoir 18 ans c'est ça. Donc en fait heu, ben on se voyait chez des amis heu, Ghyslaine, pour ne pas la citer, Jeannette quoi. Voilà on était toutes, on se voyait très souvent, tous les soirs tout ça. Et puis heu. [...] c'était un groupe d'amis quoi. On était, y avait des gars qui étaient dans ma classe, on se voyait, on sortait. Enfin on sortait. Les escaliers quoi [rires]. Puis on discutait tout ça et heu là ça s'est prolongé, on est allée marcher, on a discuté un peu plus heu, mais sans parler de ça quoi, sans parler de ça. Et puis voilà, on s'est pris la main et voilà. Et ça s'est fait comme ça. Mais y a rien eu d'autre que des bisous quoi. C'était...

C.P : D'accord.

Jeanne : C'était un peu voilà. C'était le départ. Après je me suis dit, si ça marche une fois ça peut marcher d'autres fois. Après je me suis dit bon je suis pas anormale enfin, dans le sens bon y a pas que moi qui est, qui ressens ça quoi. [...]

C.P : D'accord. Parce que toi quand tu as ressenti ça, tu pensais qu'y avait que toi qui ressentais ça ?

Jeanne : Non je pense que. D'abord j'étais très timide. Et donc heu, enfin, la sensation que j'ai, c'est de freiner un peu ces, enfin ça quoi. De freiner...

C.P : Ouais, de te dire non tu peux pas...

Jeanne : Tu peux pas... moi j'ai eu des attirances mais bon c'était, platonique. Je regardais, je gardais ça pour moi et bon on en parle plus.

C.P : Vous avez continué à vous fréquenter amoureusement ou pas ?

Jeanne : Et ben non, parce qu'on se voyait plus, mais chaque fois qu'on se voyait après, bon après on, ça entraînait d'autres heu, on est allées un peu plus loin quoi.

C.P : D'accord. Donc en fait c'était pas une relation amoureuse suivie, mais quand vous vous voyez après vous avez couché ensemble.

Jeanne : Après oui. [Rires] Ouais. Après oui, en vieillissant les choses ont fait que... moi j'avais un peu plus d'expérience, et peut-être elle aussi, enfin je sais pas.

(Terrain Sud-Est, brevet des collèges, factrice, catégorie C)

Nous allons voir que celles des enquêtées des « grandes écoles » s'effectuent plus tard dans un contexte qui favorise l'entre soi de classe.

### **2.1.2. Classes supérieures dotées en capital culturel : un entre-soi de classe dans les rapports sexuels à plusieurs qui permet l'intérêt sexuel pour les femmes.**

Les femmes recrutées sur les terrains des grandes écoles ou appartenant aux classes supérieures fortement dotées en capital culturel traversent les contextes où elles vont connaître leurs premiers rapprochements physiques avec des femmes un peu plus tardivement que les femmes de milieux populaires, entre vingt et vingt-trois ans. Elles font leurs premières expériences avec des femmes dans des entre-soi de classe, qui se traduisent entre autres par la

fréquentation de mêmes espaces clos : l'école normale supérieure pour les enquêtées des grandes écoles, les élèves du conservatoire de musique pour Aurélie.

Aurélie (terrain militant, musicienne professionnelle) et Sabrina ont eu leurs premiers rapports sexuels avec des femmes lors de relations sexuelles effectuées avec plusieurs personnes, des hommes et des femmes, qui fréquentaient les mêmes écoles. Elles partagent des rapports au monde et au corps avec les ami.es, copains.ines et partenaires avec lesquels elles ont entretenu ces relations sexuelles à plusieurs. Dans le cas de Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collège/lycée), on observe que le rapport au monde intellectualisé, esthétisé par la littérature formée au cours de sa socialisation scolaire et familiale (mère institutrice), participe de son intérêt pour pratiquer la sexualité à plusieurs, ainsi que dans les postures qu'elle adopte. Après avoir lu *Les liaisons dangereuses*, ouvrage au programme de sa terminale littéraire, Sabrina et un de ses amis commencent un jeu de rôle au sein duquel ils sont respectivement la marquise de Merteuil et le Vicomte de Valmont. Leur objectif est alors de sélectionner un ou une élève qui leur plait et de la « dévoyer » sexuellement. Ils font ainsi la connaissance de Laurie, qui déclare être bisexuelle et avec laquelle Sabrina aura sa première expérience homosexuelle.

Sabrina : Et donc heu, et alors là, on venait de lire les liaisons dangereuses. Alors évidemment on était tous les deux en L, littéraire, genre et tout, oh la la la, on vit dans les livres et tout. Et heu. Et on avait lu les liaisons dangereuses. Et là on s'est mis à avoir un jeu d'rôle. Alors je sais pas pourquoi. J'sais pas ça nous occupait dans nos vies. Alors moi j'étais Merteuil. [...] Donc j'étais heu, salope de Merteuil, et lui il était Valmont et notre objectif c'était de dévoyer des jeunes heu, des jeunes secondes. Donc on les pointait au début de l'année. Ca a pas duré bien longtemps. Et alors en fait heu, il se trouve qu'y a une espèce de sosie d'Avril Lavigne qui arrive en seconde, donc là on s'est concentré sur elle. Donc elle est devenue pote et tout. Donc c'est avec elle ma première expérience heu, voilà. Parce qu'à un moment, elle m'a dit qu'elle était bi et tout heu. J'étais là ok, d'accord.

C.P: C'est celle dont tu m'as dit que vous aviez eu une relation à trois ?

Sabrina: Avec son copain. Voilà. Lors d'une soirée et tout.

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeurs en collège et lycée)

Lors d'une soirée durant laquelle Laurie répète plusieurs fois à Sabrina qu'elle est bisexuelle, le petit ami de cette première propose à Sabrina d'avoir un rapport sexuel avec le couple. On peut alors observer les rapports sexualisés au corps des femmes, au sien et la socialisation sexuelle de Sabrina. Tout d'abord, Sabrina passe une entente avec le petit ami de Laurie avant la relation : Sabrina et lui ne se toucheront pas, elle et lui ne peuvent toucher que Laurie, qui peut les toucher tous les deux. Sabrina s'interroge d'abord sur les façons de faire et d'agir dans ce rapport sexuel : n'ayant jamais eu ces pratiques, elle ne sait pas quels gestes et postures adopter. Sabrina, qui a déjà eu des rapports sexuels avec des hommes n'est pas familière du corps des femmes dans la pratique de la sexualité. Ainsi, si elle embrasse et caresse

les seins de Laurie, elle est lors de ce premier rapport avec une femme rebutée par son sexe et les pratiques qui se rapport à sa stimulation : si elle touche son sexe avec sa main, elle est dégoûtée par l'idée d'effectuer un cunnilingus :

C.P: Est-ce que, est-ce que ça te gêne pas de me raconter ça ? Comment ça s'est passé ?

Sabrina: Ce truc à trois-là ?

C.P: Ouais.

Sabrina: Ah oui, non, non! Ben alors du coup heu... En fait elle était assez extravagante et tout avec Mériil, Merteuil, Valmont et tout. On va voir et tout. Et heu, et j'sais plus un jour elle était bourrée parce qu'on c'était retrouvé avec une soirée. On était beaucoup bourrés au lycée quand même hein. Et heu... [Rire] et c'est là qu'elle m'avait dit, j'suis bi et tout, nanana. heu. J'crois qu'elle me tendait un peu des perches et tout. Moi j'trouvais ça assez bizarre quoi heu. Mais bon. Et heu... et pis y a eu cette soirée de... j'sais plus trop les dates. On fêtait un truc. Soit le bac blanc, soit j'sais plus quoi. Donc moi j'devais être en terminale. Et heu, ouais c'est ça. Et heu, et. Puis ben en fait heu, t'es dans l'appart d'une copine. Grosse soirée, grosse teuf. Et heu, et y son copain à elle qui est venu me voir et qui me dit, oui y a Laurie qui aimerait coucher avec toi et tout. Et moi j'dis, 'fin, ah bon ? [Rires] ok heu, et toi tu fais quoi ?

C.P: Tu regardes.

Sabrina: Voilà. Et donc heu, iiii, il m'dit ça t'dit et tout ? J'dis ah ben il faut que je réfléchisse quand même parce que j'ai jamais fait ça heu. Enfin j'sais pas quoi. Et heu, donc heu j'ai pas réfléchi longtemps en fait. Je me suis dit bon on va voir. Du coup on a discuté tous les deux de, parce que j'étais là, ça va pas être bizarre et tout ? Ca faisait trois ans qu'ils étaient ensemble donc heu. Et puis moi j'ai jamais fait, donc j'sais pas comment j'vais faire machin. Et donc en gros on a défini heu, alors j'crois. J'sais plus exactement les règles du truc. On était vraiment saouls quoi. J'crois qu'j'devais. Lui j'avais pas à, j'le touchais pas, il m'touchait pas. J'sais pas c'qu'i foutait. Il était là, mais en gros j'pouvais faire des trucs à Laurie, Laurie pouvait m'faire des trucs. Lui il pouvait faire des trucs à Laurie.

C.P: Ouais. C'était Laurie qui était un peu au centre, c'est ça ?

Sabrina: Oui, voilà. C'est ça. Mais moi j'avais. Il était pas trop chaud pour que j'embrasse Laurie par exemple, mais moi j'lui dit ouais, enfin si j'couche avec quelqu'un, j'l'embrasse parce que sinon c'est trop bizarre. Enfin j'sais pas, dans ma tête j'arrivais pas à... Donc il a dit ok. Mais ouais, en gros, moi je le touchais pas, il me touchait pas, donc heu ouais Laurie était au centre de, voilà. Et puis heu. Et puis heu...

C.P: Toi c'était ton premier rapport sexuel ?

Sabrina: Non. Non, non. Avec une fille ouais. Mais dans l'absolu heu, non. Hum. Voilà donc ça s'est passé, on était bourré, donc c'était drôle heu, du coup j'avais peur de rien.

C.P: Et du coup comment ça s'est passé après, dans la relation ? Enfin du coup, en gros, qui a fait quoi sur qui ?

Sabrina: Heu ben ça s'est passé comme ça devait se passer. Moi qui faisait des trucs à Laurie, genre heu ben, j'crois qu'j'ai pas fait d'cunnilingus j'avais trop peur [rires].

C.P: De ? Trop peur de quoi ?

Sabrina: [Rires] [Avec une voix dégoûtée] j'sais pas ça m'attirait pas trop, cet endroit-là. Avec la bouche en tous cas. Enfin voilà, j'sais pas. J'trouvais ça... Ouais, que des trucs digital, par contre elle non. Elle a fait, pénétration digitale avec cunnilingus, mais voilà.

C.P: Sur toi ?

Sabrina: Ouais. Mais moi j'me suis arrêtée heu...

C.P: A la masturber en fait.

Sabrina: Ouais, voilà, ouais. Et puis, des trucs sur les seins quoi. Mais pas...

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeurs en collège et lycée)

Le rapport intellectuel au monde de Sabrina (la lecture des *Liaisons dangereuses* et le jeu de rôle par le fait de jouer au libertinage, d'abord par la représentation de soi, puis en pratique) rend envisageable et possible le fait d'avoir une relation sexuelle à plusieurs, au cours de laquelle elle entretient une relation avec une femme, dont le corps se trouve être au centre du rapport (c'est sur son corps que sont effectuées la majorité des pratiques, notamment parce que les deux autres partenaires ne doivent pas se toucher). C'est bien une socialisation sexuelle qui s'effectue dans cette relation et non, encore, une socialisation sentimentale. La relation sexuelle à trois était entendue et perçue comme un amusement, une sexualité récréative qui n'allait pas se reproduire, et ne débouchant pas sur une relation de couple ou des sentiments d'attachements. Ainsi, ce rapport sexuel avec une femme et un autre homme ne bouscule pas les représentations de soi de Sabrina qui ne le perçoit pas comme un signe d'homosexualité. D'ailleurs, on peut penser que la présence d'un homme éloigne la qualification de l'homosexualité et permet à Sabrina de ne pas remettre en question sa représentation d'elle-même d'hétérosexuelle.

En outre, on peut observer qu'au moment de ce rapport sexuel Sabrina n'a pas de goûts prononcés pour la matérialité du corps de Laurie et plutôt des dégoûts envers son sexe, dont elle s'approche peu et qu'elle touche seulement du bout des doigts : les pratiques que Sabrina effectue sur Laurie sont moins nombreuses, limitées au haut du corps et peu sur le sexe directement et elle n'aime pas le sexe de sa partenaire. C'est cette dernière qui pratique sur Sabrina un cunnilingus, des caresses sur le corps et une pénétration vaginale digitale. Ces pratiques ne bouleversent pas totalement Sabrina, qui les a déjà reçues avec des partenaires masculins. Si cette relation sexuelle n'a pas d'effet sur la fabrication de goût pour la matérialité du sexe des femmes, elle a d'autres effets socialisateurs : celui d'ouvrir la possibilité d'entretenir de nouveau des rapports sexuels avec une femme dans le cadre d'une sexualité récréative, sans pour autant envisager d'avoir des relations amoureuses, suivies, ou de couple avec une femme.

Sabrina : J'ai jamais envisagé une relation durable quoi heu. Ouais j'avais jamais eu. Eventuellement, si j'envisageais quelque chose à ce moment-là avec une fille c'était plus de l'amusement, sexuel quoi. Un truc passager plus que heu le couple quoi.

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeurs en collège et lycée)

Ainsi, si première relation sexuelle avec une fille n'a pas transformé ses goûts sexuels elle a ouvert un possible socialisateur : la pratique de la sexualité avec des femmes. Si

auparavant Sabrina n'a jamais ressenti le « désir fou » de coucher avec une fille et qu'elle voyait cela comme une curiosité, après cette relation sexuelle elle n'a pas souhaité réitérer tout de suite des relations avec des femmes (« ça n'a pas engendré un désir fou de recommencer par exemple quoi. »). La possibilité d'entretenir des relations sexuelles avec une femme s'est faite plus prégnante sans devenir une nécessité. Sur cette ouverture de possible, Sabrina s'est engagée dans une réflexion plus importante sur l'homosexualité, en théorisant son rapport à sa sexualité, à l'homosexualité et l'hétérosexualité, au terme de laquelle elle a considéré que si ce type de rapports sexuels se reproduisaient « c'était pas grave » :

C.P: Ouais. Et toi du coup ce moment-là, comment tu l'as vécu ? Sur, sur le moment et après ?

Sabrina: J'sais pas, comme une expérience quoi. Enfin, c'était. J'me suis pas sentie particulièrement mal heu. Ce qui me mettait mal à l'aise c'était de me dire que ça pouvait foutre la merde entre eux en fait.

C.P: Et te sentir particulièrement bien ? Est-ce que, est-ce que tu t'es sentie particulièrement bien ?

Sabrina: non plus [rires]. J'avais fait un truc nouveau quoi.

C.P: [Sourire] D'accord. Et heu, du coup le coup de coucher avec une fille. Tu t'étais posé des questions particulières ou ? Ou pas d'ailleurs ?

Sabrina: Ben théoriquement avant ouais, théoriquement. Mais je voyais pas trop l'int', enfin je voyais ni l'occasion se présenter, ni heu... particulièrement le désir fou de le faire. Mais du coup ben là c'était l'occasion qui se présentait, donc j'avais pas de... en même temps j'étais curieuse de voir heu. Et après, ça n'a pas engendré un désir fou de recommencer par exemple quoi.

C.P: Ouais.

Sabrina: Mais je me suis rendue compte que c'était pas impossible que ça arrive à nouveau quoi.

C.P: Ouais, c'est pas comme si t'avais senti une préférence heu fortement, c'était plus que t'étais ouverte à ce qui pouvait se produire et que tu t'allais.../

Sabrina: /Ouais voilà, c'était ça, mais parce que peut-être j'avais beaucoup réfléchi avant et du coup théoriquement heu j'm'étais dit que.

C.P: Ça pouvait arriver.

Sabrina: Ça pouvait arriver et que c'était pas grave.

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeurs en collège et lycée)

Aurélie, recrutée sur le terrain militant, mais issue et appartenant aux classes supérieures dotées en capital culturel, a également eu sa première relation avec une femme lors d'un rapport impliquant plusieurs personnes : trois femmes, Aurélie incluse, et deux hommes, tous dans la même promotion du conservatoire de musique. Les effets socialisateurs des contextes que Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collège/lycée) et Aurélie traversent dépendent des interactions mais également des socialisations et dispositions passées. En effet, contrairement à Sabrina, la question de la préférence des femmes s'est déjà posée pour Aurélie. On se rappelle qu'elle déclare en entretien se masturber enfant en pensant à des femmes, et avoir des affinités électives pour des filles dans ses attachements enfantins. Elle

raconte également que lors de ses rapports sexuels avec ses petits copains, pour parvenir à jouir elle pensait à des femmes au lieu de porter son attention sur la situation vécue ou le corps de son partenaire.

Célibataire et scolarisée au conservatoire de musique, lors d'une soirée où ils ont consommé de l'alcool, Aurélie et son groupe d'amis entament une relation sexuelle à cinq. Une des filles qui n'est pas attirée par les femmes reste avec un des deux garçons et effectue des pratiques sexuelles l'un sur l'autre à l'écart du groupe de trois dans lequel est Aurélie. Au sein de ce dernier, Aurélie est avec une fille qui s'est déclarée bisexuelle. Intéressée par la mise en pratique de ses attirances qu'elle ne fait qu'imaginer et qui lui procure du plaisir dans la sexualité solitaire, Aurélie (terrain militant, musicienne professionnelle, opéra national) fait en sorte de passer le temps de ce moment sexuel avec cette fille. Ainsi, Aurélie explique effectuer un cunnilingus sur cette fille pendant que le garçon pratiquait une pénétration vaginale sur elle.

Aurélie: donc ma première vraiment expérience lesbienne ça a été assez particulier en fait, parce que, hum, c'était heu... c'était... un plan où on était cinq. [Rire] donc c'était la première fois où je faisais un truc comme ça déjà [rire]. Donc on était complètement bourrée et y avait deux mecs et deux filles et moi, donc trois filles et deux mecs. Donc c'est la première fois où vraiment j'ai eu l'occasion de coucher avec une fille. Et en fait heu, même si y avait des mecs dans le truc moi j'me suis arrangée pour être [elle éclate de rire]/

C.P:/ [sourire] pour être plus avec la fille qu'avec les mecs./

Aurélie:/ pour plus avec la fille qu'avec les mecs. Y en avait une qui clairement était hétéro et, mais pas du tout, qui était pas du tout bi et qui du coup a rien fait avec nous. Mais y en avait une, je savais qu'elle avait déjà été avec des filles et elle se déclarait comme étant bi. Et du coup on a plus fait des trucs nous. Et donc heu, et donc c'est là qu'a été ma première expérience lesbienne, donc c'était [d'accord] assez, assez bizarre on peut dire, mais heu en fait c'était hyper beau dans le sens où on était dans un groupe d'ami et où ça s'est fait de façon très heu, très naturelle et sans problèmes le lendemain et sans gêne. On est toujours hyper amis et ça. Enfin ça s'est jamais refait, même avec cette fille, même heu, mais heu. [...] D'accord ça ce serait pas fait si on avait pas bu, mais heu, mais c'était hyper beau comme moment en fait. Et moi ça m'a permis de franchir peut-être le pas. J'sais pas si j'aurai eu l'occasion autrement... enfin si. Si. Ça aurait quand même fini par se déclarer mais.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Suite à cette première expérience sexuelle avec une femme, Aurélie considère que ce moment lui a permis d'oser entrer dans la sexualité homosexuelle et pense que si ce contexte ne s'était pas présenté, ses préférences pour les femmes se seraient déclarées plus tard. Si pour Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collège/lycée) le premier rapport sexuel avec une fille n'a pas fabriqué de goûts pour la pratique de la sexualité avec les personnes de même sexe, il n'en est pas de même pour Aurélie. En effet, ses dispositions à aimer la compagnie des femmes, à aimer regarder leur corps et à jouir en pensant à des femmes ayant des relations sexuelles, participe de la fabrication de goûts pour la pratique de la sexualité avec une femme. En plus de ses goûts pour la matérialité du corps des femmes et du fait qu'elle sexualise le corps et le sexe des femmes, cette expérience débouche sur un changement de façon

de se penser et de penser sa sexualité : Aurélie pense qu'elle est bisexuelle et se déclare comme telle. Pourtant, si elle envisage à nouveau de pratiquer la sexualité avec des femmes, Aurélie n'imagine pas à ce moment qu'elle puisse former un couple ou entretenir une relation amoureuse avec une femme. Ainsi, les socialisations de transformations s'opèrent sur le plan des goûts sexuels, mais pas sur celui des sentiments et de la conception du couple et des relations amoureuses :

Aurélie : Donc à partir de là, à partir du moment où j'avais déjà couché avec une fille je me suis permis de me déclarer bi parce que j'ai vu que ça m'plaisait carrément, mais comme j'avais jamais eu de relations suivies avec une fille heu j'me disais que c'était peut-être juste de l'ordre du sexuel et pas forcément de la relation. Donc heu... donc à partir de là je, je m'disais que si je rencontrais une nana ça me disait de tenter quelque chose, mais pareil ça s'est pas fait tout de suite. Et donc ça s'est fait, j'avais quel âge ? 22 ou 23 quelque chose comme ça. Faudrait que jt'e le retrouve. 22 j'crois ?

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Ces contextes de rapports sexuels à plusieurs, durant lesquels les enquêtées entretiennent leur première relation sexuelle avec une femme, viennent retravailler des produits des socialisations primaires différents : là où pour Sabrina un nouveau possible se présente, Aurélie voit ce moment comme la possibilité de mise en pratique de ses goûts « anciens » pour les femmes.

En outre, les rapports sexualisés aux corps des autres et à son corps sont bien marqués socialement. En contrepoint des rapports au corps de Aurélie et Sabrina, appartenant à des milieux dotés en capital scolaire et culturel, les enquêtées de classes populaires de Beverley Skeggs entretiennent un rapport honteux à leur corps sexualisé et durant les rapports sexuels : « La rencontre hétérosexuelle force Kathy à évaluer son propre corps, dont elle a honte. Elle le cache donc, ce qui n'est pas rare chez les femmes enquêtées. Une réputation féminine respectable et modeste exige par exemple des femmes qu'elles élaborent une sexualité désincarnée, ce qui les amène à concevoir leur corps séparément d'elles-mêmes et à considérer qu'il faut le contrôler (ou le recouvrir). La mesure de la respectabilité permet d'évaluer et de juger le caractère approprié de l'affichage de la sexualité et des corps. »<sup>465</sup> Pour Aurélie et Sabrina, la pratique de la sexualité dans un entre-soi de classe, et appréhendée et théorisée par un rapport intellectuel et littéraire au monde ne remet en rien en cause leur respectabilité : mince, elles ont des corps qu'elles peuvent exposer sans craindre des jugements, et elles ont assez de reconnaissance sociale pour que l'exposition de leurs corps nus sexualisés leur apporte du profit symbolique par la pratique de la sexualité à plusieurs, pour les faire entrer comme

---

<sup>465</sup> SKEGGS Beverly, *Des femmes respectables*, op.cit., p.244.

nous le verrons plus loin, parmi les femmes qui peuvent appréhender la sexualité comme un espace « d'émancipation » et se penser « libre » sexuellement.

### **2.1.3. Les expériences de remise en question des relations avec des hommes : la mise à l'essai des relations avec les femmes.**

Les modalités d'entrée dans la sexualité avec une femme sont plus variées sur le terrain militant et présentent des similarités avec l'entrée dans la sexualité avec une personne de même sexe que connaissent les femmes recrutées sur le terrain des grandes écoles que nous n'avons pas évoquées. Au sein de ce groupe, on trouve des femmes issues des fractions stables des milieux populaires (Julie), et des classes moyennes qui connaissent une petite ascension sociale par l'école et l'acquisition de capital scolaire, culturel et militant pour certaines (Gabrielle, Marjolaine).

Ces femmes présentent un caractère « volontaire » dans l'entrée dans la sexualité avec les femmes qui se présente comme une mise à l'épreuve de leurs préférences amoureuses et sexuelles ou comme une décision « d'arrêter les garçons » parce que les relations avec eux se sont mal passées. Dans le premier cas, les affinités électives pour les femmes durant l'enfance et l'adolescence, interprétées au moment de l'entretien par les enquêtées comme le signe ou le commencement de l'homosexualité les amènent à vouloir « tester » leurs préférences amoureuses et sexuelles et donc essayer une relation avec une femme. Dans le dernier cas, ce sont les dégouts pour les manières d'être en relation amoureuse et les manières de faire et d'agir dans les rapports sexuels qui conduisent les enquêtées à se demander si leurs expériences amoureuses et sexuelles ne seraient pas plus agréables avec des femmes. Quoi qu'il en soit, ce sont les attirances physiques et la pratique de la sexualité qui sont mises à l'épreuve, dans un premier temps, plus que les sentiments amoureux ou la formation d'un couple homosexuel.

Roxane (terrain militant, ingénieure d'étude) et Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique) qui déclarent avoir eu des affinités électives pour les filles dès l'enfance (voir chapitre 6), ont mis au test leurs préférences sexuelles pour les hommes en entretenant une première relation avec une femme, et en se déclarant auparavant comme pouvant être attirées par des femmes. Lors du weekend d'intégration au sein de la grande école qu'elle vient d'intégrer, Aurore, comme les autres élèves doivent se présenter et répondre à la question de leur orientation sexuelle. Aurore, hésite en rigolant, l'ensemble des élèves lui emboitent le pas et lui disent qu'elle est « bi ». C'est au cours de sa scolarité dans l'école qu'elle sort pour la première fois avec une fille. Si elle explique toujours être attirée par les garçons, elle raconte qu'elle a été catégorisée comme « lesbienne » par les autres élèves (« au début donc j'suis arrivée à



l'ENS, j'suis sortie avec un garçon, donc là j'avais aucun problème, 'fin j'étais juste la fille pas très, très féminine, un peu sportive, mais... mais voilà, et donc du coup j'avais pas de problème... 'fin j'avais pas d'problème, j'ai jamais eu de problème, mais voilà. Et là maintenant que j'suis avec ... à partir du moment où j'suis sortie avec des filles à l'ENS, ils m'ont tout de suite catégorisée dans la catégorie lesbienne, bonne pote, et ... avec qui on peut faire des blagues bien graveleuses »). Lors de ses études de littérature anglaise, Roxane (terrain militant, ingénieure d'étude) rencontre une autre étudiante parmi son groupe d'amis qui lui parle de San Francisco, ville où les individus seraient extrêmement ouverts d'esprit et où il serait possible aux couples de même sexe d'afficher leurs liens et attachements dans les rues, en se tenant par la main notamment. Roxane explique qu'elle connaissait peu de choses des milieux LGBT à cette époque et la représentation de la ville de San Francisco qu'elle se faisait par les récits de son amie lui a « ouvert une porte », celle de la possibilité d'essayer une relation avec une femme :

Roxane : Nous raconte que là-bas à San Francisco c'était extraordinaire, que les gens étaient hyper ouverts d'esprit, que les garçons se tenaient par la main, les filles aussi. Et là ça a été heu... dans ma tête ça a fait genre broubrouahah. Ça a explosé, j'ai fait, mais c'est pas possible, ça existe, c'est incroyable. En fait heu, comme quoi tu vois j'étais arrivée jusqu'à la fac, mais sans aucune connaissance heu. Je savais même pas que à Nantes y avait une asso pour les lesbiennes et les gay. Enfin pour les LGBT. J'connais rien du tout à ce milieu. La seule chose que je connaissais par rapport à ça c'est que le meilleur ami de mes parents était potentiellement homosexuel mais qu'il en parlait pas. Et je savais que deux copines à ma mère étaient lesbiennes et qu'elles avaient une fille et qu'elles avaient fait la procréation médicalement assistée en allant genre à l'étranger ou un truc comme ça. Mais je savais pas que, dans certaines villes du globe qu'y avait des gens qui se tenaient par la main, voilà qui assumaient leur homosexualité ouvertement. Et du coup ça m'a fait vraiment du bien, ça m'a ouvert une porte.

(Terrain militant, ingénieure d'étude)

Au moment des entretiens, où Roxane a une expérience de plusieurs années dans le militantisme féminisme et LGBTQI, son attrait pour la ville de San Francisco n'est pas neutre, puisque c'est une ville importante dans l'histoire militante homosexuelle. Elle percevait alors cette ville comme l'endroit où elle pourrait essayer des relations avec des femmes et observer ce que cela produirait chez elle sexuellement et relationnellement. Mais elle ne peut y partir, elle effectue une année d'étude en Irlande, où elle emmène un de ses amis homosexuels dans une boîte gay. Durant son voyage elle devient amoureuse « d'un italien », mais embrasse une de ses amies dans un bar afin « d'essayer » ce que produit sur elle un rapprochement physique avec une femme. A ce moment, elle ne cherche pas à aller plus loin dans ses rapports physiques avec les femmes ni à se mettre en couple et parle de cette période comme d'un moment où « J'ai perdu encore plein d'temps. Bon pas de San Francisco et pas de... [Rires]. Pas la vie de couple avec une fille. Non, j'ai pas assumé mon truc du tout. Et du coup ça a reporté heu ». Lorsque,

rétrospectivement, Roxane qui aujourd'hui considère qu'elle était homosexuelle depuis toujours, raconte qu'elle n'a pas « assumé » ses préférences, on peut déceler le travail de remise en ordre biographique qu'elle a effectué. Par la suite, Roxane se met en couple avec un homme, avec lequel elle pense passer sa vie et avoir des enfants. Seulement, une de ses amies lui présente une femme qui est lesbienne et se présente comme telle. Roxane décide alors de se rapprocher d'elle afin de « savoir ce, à côté de quoi je passais en fait » si elle restait en couple avec un homme :

Roxane : Une copine à moi qui était à science po à Rennes, une de mes meilleures amies, m'a invité pour le weekend, avec une autre copine. Et elle nous avait dit, je vais vous présenter une fille qui est super etc. Et qui est lesbienne. Et du coup cette fille était effectivement incroyable. Elle s'appelait Corine. Et heu c'était la première fois que je rencontrais une fille qui avait mon âge si tu veux et qui était ouvertement lesbienne. [...] Et cette fille heu, ouais, j'avais déjà embrassé des filles du même âge que moi heu sur la bouche lors de soirée ou de choses comme ça, mais c'était, heu c'était plus des filles qui le faisaient pour rigoler, pour monter qu'elles étaient ouvertes d'esprit mais c'était pas du tout heu... donc heu. Donc voilà. Donc les gens quand même à la fac savaient que j'avais une attirance pour les filles parce que j'avais fait ça. Donc heu ça au moins c'était assumé. Et donc ce soir-là, j'ai rencontré cette meuf et je m'étais dit, faut absolument que j'éclaircisse ce truc un jour et j'me disais, mais Marco j'me vois finir ma vie avec lui, avoir des enfants et, mais comment je fais faire heu. [...] un jour en Irlande j'étais sortie avec une pote à moi dans un bar. Et... comme elle savait que j'avais déjà embrassé des filles, elle m'avait demandé de l'embrasser en cachette dans les toilettes etc. Parce qu'elle voulait savoir comment ça faisait. Et du coup je m'en étais grave voulu en rentrant chez moi et donc j'en avais parlé à Marco qui a été hyper vexé etc. 'fin bref c'était un peu naze. Mais heu j'avais envie de savoir ce, à côté de quoi je passais en fait.

(Terrain militant, ingénieure d'étude)

Pour Roxane, comme pour les autres enquêtées, les premiers rapprochements physiques des femmes sont destinés à observer que les baisers et contacts produisent sur leur corps, en termes de sensation, agréabilité, bien-être. Ces sensations sont interprétées comme le signe d'une homosexualité possible, mais ne marquent pas le moment d'une socialisation amoureuse et de couple homosexuel.

Nous venons de démontrer qu'il existe plusieurs types de dispositions et rapports au monde et aux autres qui amènent les enquêtées à entretenir une première relation sexuelle avec une femme. Nous allons à présent nous intéresser à ce qui suit ces premiers rapports homosexuels, et comment les enquêtées apprennent à aimer la pratique de la sexualité ainsi qu'à préférer les rapports de couple et amoureux avec des femmes.

## **2.2. Confirmer une socialisation corporelle et de nouveaux types de goûts.**

Apprendre à aimer la pratique de la sexualité avec des femmes après avoir eu des relations avec des hommes ne va pas de soi pour les enquêtées. Nous allons nous intéresser aux socialisations corporelles et émotionnelles qui se sont déroulées lors de la poursuite de leurs relations avec les femmes afin de mettre en évidence les socialisations corporelles,

sentimentales et de transformation au rapport au couple, à l'amour, aux hommes et aux femmes : comment se confirment de nouveaux goûts sexuels ? Comment les enquêtées passent-elles d'intérêts sexuels pour les femmes à des intérêts amoureux et de l'envie de pratiquer la sexualité avec des femmes à l'envie de faire couple avec elles ?

Les femmes de milieux populaires enquêtées ont beaucoup moins parlé de leurs pratiques sexuelles que les enquêtées recrutées sur les autres terrains. De fait, contrairement aux femmes des grandes écoles et des militantes, se penser, se vivre publiquement et se dire comme une femme sexualisée fait partie du soi privé et est très éloignée de ce qu'elles présentent à leur entourage. Ainsi, elles se définissent par leur travail, leur position de sœur, tante, fille au sein de leur famille, mais pas en tant que femme ayant un intérêt pour la sexualité. Elles sont également moins revendicatrices sur ce sujet que les enquêtées des grandes écoles et du milieu militant. Ces dernières éprouvent moins de honte à en parler, souhaitent souvent établir la sexualité comme sujet de conversation – elles y voient notamment des enjeux politiques. Elles entretiennent moins un rapport honteux et ne laissent pas ce domaine de leur existence uniquement dans le privé. De la même manière, leur respectabilité auprès de leurs pairs n'est pas fondée sur le fait de ne pas se montrer sexualisées. Au contraire, elles peuvent tirer du profit symbolique dans le fait d'en parler : elles montrent ainsi qu'elles se sont approprié leur corps sexualisé (elles s'approprient « la liberté sexuelle »). Elles déclarent plus que les femmes de milieux populaires utiliser des objets dédiés à la pratique de la sexualité, elles donnent plus de détails sur leurs pratiques, et théorisent ce domaine de leur existence. De la même manière, elles déclarent plus que les femmes de milieux populaires de

s pratiques qui « sortent de l'ordinaire », ainsi les possibles corporels de leurs corps sexualisés sont bien différents de celui des femmes des classes populaires. Déclarer et pratiquer des actes sexuels considérées comme plus « extrêmes », moins courants ou moins « ordinaires » (comme les jeux de rôle, de l'intérêt pour des godes ceintures, la pratique du fist, regarder des films pornographiques) permet de nouveau d'obtenir du profit symbolique en tant que femme et en tant que lesbienne. Ainsi on observe des différences de classes dans la façon de parler de la sexualité, dans la façon de la pratiquer et de la penser, tout comme dans les raisons sociales de la pratiquer comme on la pratique. Ces différences constatées sont, sans surprise, le résultat de processus de socialisation et d'apprentissage de la sexualité différente.

### **2.2.1 Les femmes dotées en capital culturel, scolaire et militant : devenir lesbienne, s'appropriier son corps, la sexualité et les possibles corporels.**

Le premier enjeu qui apparaît dans l'apprentissage de la sexualité avec les personnes de même sexe chez les femmes recrutées sur le terrain militant est de devenir et « d'être » une bonne partenaire sexuelle, ainsi qu'une bonne et donc vraie lesbienne (avoir une sexualité considérée comme réussie en est la preuve). Ainsi Aurélie (terrain militant, musicienne professionnelle), comme Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire) se considèrent comme débutantes et expliquent les doutes qu'elles ont eu sur leurs compétences corporelles à devenir de « bonnes partenaires », c'est-à-dire effectuer des actes sexuels et mettre en place des manières de faire et d'agir dans les rapports considérés comme les bonnes manières de faire et produisant des effets agréables sur le corps de leur partenaire. Toutes deux ont des rapports avec des femmes qui ont plus d'expériences dans la sexualité avec les personnes de même sexe et qui se présentent comme lesbiennes. Ces femmes font figures d'initiatrices qui détiennent un savoir sexuel dont sont dépourvues Gabrielle et Aurélie, qu'elles pensent devoir apprendre pour devenir des partenaires efficaces, ainsi que lesbiennes :

Gabrielle : Alors, première fois avec une fille, ben du coup j'étais méga flippée même, peut-être plus flippée qu'avec les garçons parce que j'avais vraiment envie de bien faire et elle elle avait beaucoup d'expérience et moi pas du tout heu, et , et puis j'avais pas de copine lesbienne avec qui en parler, j'avais pas de, et du coup ben je débarquais complètement dans tout ça, dans l'amour avec une fille, dans découvrir à la fois les sentiments à la fois à la fois l'homosexualité, à la fois tout quoi et du coup tout ça me mettait beaucoup de stress elle elle me rassurait beaucoup mais heu, mais bon pas assez pour que je sois pas stressée de cette première fois avec elle.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Avec sa première partenaire, ouvertement lesbienne et ayant plus d'expérience qu'elle, Aurélie se sent jugée à partir de ses goûts pour des pratiques : elle souhaite pratiquer la pénétration vaginale, mais sa partenaire lui oppose que c'est une pratique d'hétérosexuelle qui a moins lieu d'être ce qui produit un sentiment d'illégitimité à l'homosexualité chez Aurélie :

Aurélie : Pricille [la première partenaire d'un rapport pensé lesbien] au bout de quelques fois je me suis rendue compte qu'elle avait un rapport à la sexualité quand même assez heu... assez compliqué. Elle était bloquée de plein de choses en fait. Il fallait pas que ça soit heu, fallait pas que ce soit le matin, fallait pas que ce soit l'après-midi. En gros il fallait que ce soit le soir [rires] mais pas trop tard non plus parce qu'elle était fatiguée. Heu, il fallait surtout pas de pénétration parce que heu, elle aimait pas ça. [...] Mais elle voulait même pas me laisser essayer tu vois ? Je lui disais ben peut-être qu'avec tes exs ça marchait pas mais peut-être qu'avec moi ça pourrait être différent, enfin. Donc heu ça c'était hors de question. Et elle aimait pas me le faire non plus. Donc en gros moi j'en avais déduit. Parce que pareil comme moi j'étais "débutante" entre guillemets heu j'en avais déduit que c'est parce que heu à la base j'étais hétéro. Et elle me renvoyait un peu cette image "ah non mais toi si tu parles tout de suite pénétration c'est parce que t'as cette vision là du sexe avec des garçons". Donc je me suis dit bon, pourquoi pas. Mais je trouvais ça, du coup les relations sexuelles c'était... hyper bizarre en fait. C'était 'fin, du genre heu, aller tu m'fais le cunni, on attend que j'ai joui, et hop on inverse et j'attends que t'ai joui et hop c'est fini, mais tu vois c'était pas du tout fluide et c'était [rire], c'est vraiment chacune son tour. [...] elle me reprochait que, que ses exs étaient mieux

que moi. Après c'est vrai que du coup moi je suis quand même heu. Forcément ça me bloquait. Si tu vois après chaque relation sexuelle on te dit c'était pas bien ben au bout d'un moment t'es perdue [rire]. Ca m'angoissait alors que ça avait jamais été un truc qui m'avait angoissé.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Outre les angoisses des premiers rapports sexuels avec des femmes, la appréhension des processus de socialisation par lesquels les enquêtées apprennent à aimer la pratique de la sexualité avec des personnes de même sexe peut être masquée par les discours de reconstruction biographique de la « vocation » ou de l'évidence de l'homosexualité présente depuis toujours, restée latente par le passé et qui trouve enfin le contexte pour se déployer pleinement en pratique. Ainsi Roxane (terrain militant, ingénieure d'étude) opère une remise en cohérence de son passé lorsqu'elle parle de ses premières relations lesbiennes : elle raconte cette expérience comme ayant permis la révélation de son soi profond, caché jusqu'à présent (« j'étais moi ») et qui s'exprime dans la pratique de la sexualité par l'aisance qu'elle déclare lors de l'effectuation des rapports sexuels et de nouvelles pratiques sur la forme du corps des femmes, différente de celle qu'elle connaissait jusqu'à présent :

Roxane : dès que j'ai vécu ma première relation avec une fille c'était extraordinaire, même physiquement j'ai ressenti des choses que j'avais jamais ressenties avant quoi. Voilà c'était hyper fort.

C.P : c'était parce qu'y avait des nouvelles pratiques sexuelles ou parce que c'était...

Roxane : ben c'était la transgression, le fait qu'y ait des nouvelles pratiques sexuelles effectivement. Et c'était comme si je l'avais toujours fait en fait, heu c'était incroyable [sourire]. Et du coup, même j'pense la personne était assez étonnée parce que...

C.P : elle pensait pas que... [Roxane serait aussi à l'aise dans la relation sexuelle]

Roxane : oui voilà. Mais j'crois que c'est souvent l'cas en fait. Les gens sont toujours surpris que. Mais en fait c'était un truc oui, c'était comme si j'avais toujours fait ça, c'était... complètement, ça venait naturellement, je me suis posée aucune question heu. C'était comme ça quoi. C'était moi. Et d'un coup je suis plus, j'ai plus été une p'tite fille, j'étais moi.

(Terrain militant, ingénieure d'étude)

Pourtant, lorsque l'on interroge les pratiques, la sexualité avec une femme ne va pas de soi et son premier rapport avec une femme à l'âge de 27 ans (elle en a 35 au moment de l'entretien) s'accompagne d'interrogations sur son rapport à la sexualité et au corps sexualisé :

Roxane : L'acte sexuel, voilà c'est ça. Heu... je veux dire même si j'avais embrassé heu. Bon déjà la première fois que j'ai embrassé une fille c'était extraordinaire, dans ma tête ça m'avait fait juste, 'fin je savais que voilà, pourquoi j'aimais pas embrasser les garçons, c'était parce que c'était des garçons. Mais les filles c'était pas du tout pareil. Et donc heu le fait, mais dans ma tête l'acte sexuel c'est quelque chose d'extrêmement tabou. Voire de dégoûtant, 'fin, donc du coup j'avais un peu peur de cette concrétisation. Parce que je me disais une fois que j'vais l'faire après ça va pas m'plaire du tout, ça va être horrible.

C.P : C'était que avec les filles ou l'acte aussi avec les garçons, qui a pu te paraître dégoûtant à un moment ?

Roxane : Ah ben ça oui, il m'avait paru heu dégoûtant avant aussi. Mais une fois que c'était concrétisé c'était quand même un peu mieux. Mais pour les filles aussi ça m'a fait pareil, j'avais très peur, je me disais vraiment que ça serait pas du tout cool heu. Parce que y a tous ces tabous sur la sexualité. Et en fait, non, c'était vraiment super [sourire]. Enfin c'est super, donc heu [sourire].

(Terrain militant, ingénieure d'étude)

Pour Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire), qui s'est toujours perçue hétérosexuelle, l'apprentissage de la sexualité avec une femme s'est déroulé sur un temps long. Elle raconte en entretien que lors des premiers moments consacrés aux rapports sexuels avec sa première partenaire, leurs relations sexuelles n'ont pas abouti et qu'avant de pouvoir recevoir et effectuer des actes sexuels elle a dû rester d'abord torse nu à côté puis contre sa partenaire. C'est à la troisième rencontre qu'elles ont commencé à effectuer des gestes chargés d'une intention sexuelle, en commençant par des caresses sur le corps, puis les endroits sexualisés du corps comme la poitrine et le sexe. Ce temps de familiarisation avec le corps d'une femme est le temps durant lequel le regard de Gabrielle s'est transformé afin de percevoir le corps de sa partenaire ainsi que le sien comme corps sexualisés. En outre, Gabrielle n'a pas tout de suite effectué des gestes et des actes sexuels sur sa partenaire. C'est cette dernière qui a touché Gabrielle qui, dans un temps d'apprentissage des pratiques et de nouvelles techniques sexuelles, a retourné sur elle ces mêmes gestes. D'ailleurs Gabrielle ne trouve pas tout de suite beaucoup d'intérêt et de plaisir sexuel dans ses premiers rapports et est plus intéressée par la manière de pratiquer le sexe et le rapport que sa partenaire entretient à elle. Ainsi, elle a dû apprendre un nouveau rapport à son corps, à celui des femmes, puis de nouvelles techniques, façons de faire et d'agir dans la pratique de la sexualité :

Gabrielle : Et heu et heu ben la première fois c'est plus elle qui m'a touchée et puis quand même les fois d'après, la première fois c'est plus elle qui m'a touchée mais moi j'ai un peu répondu de ce que je découvrais avec elle et puis après c'est c'était plus chacune.

CP : Tu as pu prendre plus d'initiatives au fur et à mesure du temps.

Gabrielle : Ouais voilà, et alors ce que je me souviens de la première fois, mais bof, ça lui fait pas trop honneur et c'est pas juste mais c'était parce que j'étais hyper stressée je me suis dit c'est tout, mais c'est juste que mon corps à ce moment-là j'étais dans un tel état de stress que mon corps n'était pas prêt à se laisser aller au plaisir vraiment et donc, donc c'était...

CP : Tu t'es dit que c'était pas si bien que ça ?

Gabrielle : Je me suis dit heu, si c'était super quand même, parce que c'était vraiment dans une vraie écoute de l'autre, donc de ce que je voulais moi, de c'était un vrai moment, c'était y avait une grosse complicité, c'était, c'était, c'est un vrai bon bon bon souvenir, c'est vraiment fort, c'est un vrai bon souvenir mais en terme de plaisir sexuel je me suis dit ah zut c'est tout (rires) mais bon après, les fois d'après je me suis plus dit ça.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Que les premiers rapports sexuels aient plu et qu'elles se soient vite senties à l'aise ou non, les enquêtées sont toutes passées par un apprentissage de nouvelles techniques du corps,

de nouvelles pratiques, comme le cunnilingus, la masturbation mutuelle, la pénétration vaginale avec les doigts ou un sex-toy, ainsi que de nouvelles manières de faire et de se positionner dans la façon d'être avec leur partenaire au sein des rapports sexuels.

Gabrielle apprend un nouveau rapport à l'autre, ainsi qu'à elle-même en tant que personne sexualisée :

Gabrielle : Ben avec chacune des filles en fait, ce qui, bon, déjà moi j'avais en âge aussi donc je connais un peu mieux mon corps j'accepte mieux mon corps j'accepte mieux qu'on me regarde qu'on me touche, donc y a ça aussi qui compte je pense, mais ce qui me frappe vraiment dans mes relations avec les filles c'est qu'il y a une écoute de l'autre, une complicité une, c'est oui, je sens plus du tout du tout du tout ce truc de y en a une qui est soumise, je me sens plus jamais soumise lors de mes rapports sexuels et ça c'est, je me sens plus jamais obligée de faire quelque chose, je me sens, enfin, y a beaucoup plus de communication, y a beaucoup plus de douceur, de complicité et de douceur même quand c'est la douceur en gros parce que même quand les accès de fièvre ils peuvent être pas forcément être dans la douceur mais la relation elle reste dans la douceur. [...] ben ouais, oui j'ai découvert que les caresses c'est aussi important qu'un cuni, qu'une pénétration que, c'est tout ça qui fait le rapport sexuel et ce que je savais pas vraiment avant alors je le savais peut être intellectuellement avant mais là ça a pris tout son sens et bon aussi j'étais plus jeune et peut être que je j'y faisais pas particulièrement attention mais bon je pense que si quand même et ouais fin maintenant je pense que c'est vraiment les caresses sur le reste du corps elles sont quand même primordiales quoi.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Ainsi que des pratiques qu'elle n'avait pas l'habitude de recevoir dans ses relations avec les hommes qu'elle a rencontrés :

Gabrielle : Ben du coup, alléluia le cuni existe (rires), donc oui, donc j'ai découvert le cuni et...

CP : A faire ou à [recevoir] ?

Gabrielle : Les deux. [...] du coup les deux et, c'est génial (rires).

CP : Dans les deux sens ?

Gabrielle : Dans les deux sens oui dans les deux sens c'est vraiment, je crois que c'est la pratique que je préfère à l'heure actuelle.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Par ailleurs, les enquêtées apprennent des façons différentes de pratiquer la pénétration vaginale, au cours de laquelle elles parviennent à obtenir des orgasmes par la stimulation des parois du vagin :

Aurélié : Là maintenant je me suis rendu compte que la pénétration c'était pas forcément que un truc [rire] d'ancienne hétéro. Et heu, et du coup heu, peu de temps après nos premières relations avec Gabrielle, en me pénétrant elle a réussi à me faire avoir un orgasme vaginal. Chose qui m'était jamais arrivé de ma vie, même avec des garçons du coup. Donc heu, donc là je me suis rendu compte que la sexualité entre nanas ça pouvait être vraiment cool, et que et que pour le coup heu, enfin avec Gabrielle je peux avoir aussi bien des orgasmes avec le clito qu'avec le vagin et du coup ça [rire], ça ouvre vachement de perspectives, y a plein de trucs à faire et là c'est pas du tout genre chacune son tour et genre heu j'te fais ça et après tu m'fais ça et que à telle heure, enfin. Donc heu oui je me suis rendu compte que c'était pas forcément moi le problème.

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Gabrielle : Mais après oui j'ai découvert le cuni, j'ai découvert les caresses, j'ai découvert la pénétration d'une autre façon, j'ai découvert, et, ouais tout ça, ça me plaît énormément.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Cependant, l'ensemble des rapports au corps ne se transforme pas. Par exemple, si Gabrielle n'éprouvait pas d'intérêt et de goûts particuliers pour la pratique du sexe anal dans ses relations hétérosexuelles, elle n'en a pas plus dans ses relations avec les femmes. Son rapport à cette partie du corps ne s'est pas transformé : la trouvant sale et ayant peur d'être sale, elle ne la sexualise pas, mais émet des conditions et imagine un contexte dans lequel elle pourrait tenter de transformer son rapport à ces pratiques sexuelles (avec une femme qui est particulièrement intéressée par cette pratique et qui évoquerait cette pratique d'une manière que Gabrielle trouverait adéquate. Son désintérêt proche du dégoût pour cette pratique ne lui permet pas de savoir ce que serait cette manière adéquate d'y être initiée) :

CP : Et est ce qu'il y a des pratiques que t'aimais pas faire avec les filles et que t'aimes toujours pas, y a des choses que t'aimes pas faire ?

Gabrielle : Heu, je crois que je suis toujours pas fan de la sodomie et heu j'ai un tout petit peu réessayé, mais pas vraiment mais je crois que je suis toujours pas fan.

CP : Pour les mêmes raisons ?

Gabrielle : Ouais

CP : D'accord, et à faire éventuellement.

Gabrielle : Je crois que si j'étais, si un jour je suis avec une fille qui vraiment, vraiment aime ça et qui l'amène d'une façon qui me convient je pourrais réessayer, est ce que ça me plairait je sais pas, est ce que finalement j'y prendrais goût j'en sais rien, en tout cas c'est pas quelque chose qui m'attire moi c'est pas moi quelque chose que j'irais amener, fin voilà.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Plus que les femmes des milieux populaires, les enquêtées recrutées du milieu militant, ont été socialisées au cours de leur passage par les associations et collectifs lesbiens féministes à s'intéresser à des pratiques sexuelles considérées comme non classiques et à ouvrir les possibles corporels à travers la sexualité, y compris en s'intéressant à des pratiques considérées comme extrêmes par rapport aux performances physiques et savoir-faire corporels qu'elles impliquent. Aurélie, qui au sein de l'association s'occupe des questions de préventions et santé sexuelle, se présente comme intéressée par la sexualité, en parlant facilement et sans honte et comme ayant une bonne connaissance de son corps qui lui permet de parvenir à des orgasmes, seule comme avec une partenaire, facilement. Installée dans une sexualité lesbienne et considérée comme efficace, Aurélie a été initiée à la pratique du fist vaginal par une femme plus âgée qu'elle. Elle considérait cet acte sexuel comme extrême, puis sa réalisation répétée a eu pour effet de le faire entrer dans l'ordre des pratiques non extraordinaires. Elle a par la suite



initié une autre de ses partenaires en le lui prodiguant. Cette pratique sexuelle implique un changement dans le rapport au corps : les représentations du corps dur, ou de la souplesse existante, mais limitée de l'extension du vagin laissent place à l'ouverture de possibles corporels, de partenaire avec qui il serait plus physiquement possible de l'effectuer que d'autres (Aurélie sous-entend que ce serait plus aisé avec des femmes au-delà de 30 ans plutôt qu'avec des plus jeunes, car elles auraient un vagin plus large) ; puis qui nécessite un travail pratique de cette zone du corps (le fist se commence par l'introduction, au fur et à mesure de doigts puis de la main, par une dilatation progressive) :

C.P : Heu, et du coup... est-ce que quand t'as commencé ta sexualité, est-ce que y avait des pratiques que t'aimais pas faire et que maintenant t'adores ? tout confondu.

Aurélie : Heu ben, peut-être l'anal c'est arrivé plus tard. Mais heu... mais après, ben avec les, pour le coup, j'ai, j'ai commencé à pratiquer le fist vaginal avec, ben avec la copine que j'ai eu après Gabrielle. Ben parce qu'elle était quand même beaucoup plus âgée que moi, elle avait 38 ans. Et heu, et du coup, en fait c'est elle qui m'a, qui m'a guidé pour lui faire. Et heu, elle elle me l'a jamais fait, mais elle, elle aimait beaucoup que j'lui fasse et tout ça. Et c'est là que je l'ai découvert et en fait c'est une sensation hyper particulière, fin, t'sais d'être vraiment à l'intérieur, et puis, ouais, j'sais pas. J'avais des a priori comme quoi c'était un truc très extrême et qui allait forcément faire mal ou j'sais pas quoi, et en fait pas du tout. Enfin en tous cas ça lui faisait pas mal [rire]. Et heu... ouais, donc ça pour le coup, j'aurais pas imaginé le faire un jour, ou... que c'était aussi anodin entre guillemet, fin... Donc du coup c'est avec elle que j'ai fait pour la première fois. Et après du coup, c'est moi qui ai initié la copine que j'ai eu de Lyon, celle qui est venue s'installer avec moi. Et donc là pareil, c'est moi qui lui ai fait. Et c'est pareil, elle était plus âgée que moi aussi. Elle avait trente-quatre. Donc est-ce que c'est du coup, plus tu vieillis, plus bon... [Rires]. Voilà [rires]. Surement aussi que c'est plus facile à faire que sur quelqu'un de trop jeune j'imagine. Mais heu... après, heu... la première fois qu'on me l'a fait, c'était en octobre dernier. Et heu, ouais, c'est une sensation particulière et ouais, c'est chouette [rire], voilà [rire]. Mais c'est tout, j'crois [rires]. C'est d'jà pas mal [rires].

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

### **2.2.2. La « grande école : un contexte qui favorise les relations avec les personnes de même sexe.**

Les « grandes écoles » où s'est déroulée l'enquête sont des contextes où l'homosexualité ou la pratique de la sexualité avec des personnes de même sexe sont bien vues et parfois encouragées. Ainsi Mathilde (« grandes écoles », master 2 de littérature, professeurs en collège et lycée) raconte que durant leurs études de littératures, il arrive fréquemment (« c'est un peu le passage obligé », Mathilde) aux étudiant.e.s de se questionner sur leurs préférences sexuelles et d'essayer la sexualité avec des personnes de même sexe. D'ailleurs, en dehors de Noémie (chapitre 7) les enquêtées des « grandes écoles » ont commencé leurs premières relations amoureuses avec des femmes durant leur scolarité dans ces écoles. Ces contextes sont marqués par le partage d'un rapport récréatif et festif à la pratique de la sexualité entre étudiant.e.s, en plus d'un rapport intellectualisé et littéraire, qui favorise l'entrée dans la sexualité avec les personnes de même sexe, que ce soit pour un ou quelques rapports, pour des relations de couple

un peu plus longues, ou pour une sexualité avec des personnes de même sexe qui prend fin une fois la scolarité dans la « grande école » terminée. Ainsi Laura (« grandes écoles », doctorat de physique, professeure physique/chimie collège, lycée) qui a commencé la pratique de la sexualité avec des hommes puis des femmes, lorsqu'elle est entrée dans la « grande école » déclare que c'est « le meilleur endroit pour se découvrir » :

C.P : D'accord. Et là à l'Ecole ça se passe comment du coup sur. Je t'avais pas trop posé des questions sur comment ça se passait du coup sur le fait d'être lesbienne à l'ENS.

Laura : Ah ben très bien [rire]. C'est un peu le meilleur endroit pour se découvrir l'ENS j'pense. Comme j't'ai dit moi j'ai mis deux mois à... pendant deux mois quand je suis tombée amoureuse en L3, y a deux mois où je me suis un peu éloignée des amis que je m'étais fait. Mais deux mois c'est rien, après ils sont venus me chercher en disant Laura qu'est-ce qu'y a, dis nous quoi. Et puis ça s'est très bien passé et puis heu, j'ai jamais heu, j'ai eu zéro réflexions homophobes à l'ENS, vraiment hein, je. J'ai pas eu le souvenir heu. Pas un seul mauvais souvenir là-dessus. Et c'est trop bien quoi, parce que n'importe où ailleurs, j'aurai pu mettre beaucoup plus de temps et puis voilà.

(« Grande école », doctorat de physique, professeure de physique chimie en collège et lycée)

Laura perçoit la « grande école » comme l'endroit où elle a pu « trouver » ses préférences sexuelles et sans lequel elle aurait mis plus de temps à de rendre compte de ce qu'elle pense être son homosexualité à ce moment de sa vie (une fois terminée sa scolarité et à sa prise de poste de professeure dans un lycée elle rencontre un homme et se met en couple avec lui).

L'invitation à essayer la sexualité avec des personnes de même sexe est parfois imposée de façon contraignante. Par exemple, Aurore qui s'est mise en couple avec un garçon quelque temps après son entrée à l'école a été fortement encouragée à se mettre avec une fille parce qu'elle était perçue par les élèves comme lesbienne – alors qu'elle se définit comme bisexuelle et qu'elle pratique la sexualité avec des hommes et des femmes – d'une part en raison de sa façon de se vêtir jugée comme peu féminine, puis parce qu'elle avait hésité lorsqu'elle s'est présentée comme hétérosexuelle devant les élèves de l'école :

Aurore : Les plus âgées te posent des questions. Et la question est arrivée, oui, homo ou hétéro. Et là j'ai eu un temps, je me suis dis oula qu'est-ce que j'réponds, sachant que je savais pas si l'Ecole était assez ouverte ou pas. Et là j'ai dit heu hétéro. Et là forcément tout le monde a compris. Ils ont dit ouais, ouais c'est ça. Et donc du coup je me suis fait outée devant tous le bus. J'fais ok bon c'est bon tranquille, ça c'est fait. Mais heu, mais du coup heu, y a plein de gens qui ont compris que j'étais vraiment homo, mais que ils savaient pas quoi. Enfin ils avaient l'impression que les bis n'existent pas et donc que c'était pas possible que j'ai une relation sincère avec Yohann. Avec qui je sortais.

C.P: D'accord. Donc même dans l'entourage t'étais pas prise au sérieux dans tes...

Aurore: Non. En fait heu, bon on m'a un peu poussée. Enfin. Les filles homos que je connaissais m'ont un peu poussée à le larguer.

C.P: Dans les filles homos c'était Julie et Laura ? Ou d'autres ?

Aurore: Non heu, 'fin, oui y a eu Julie qui a beaucoup poussé dans ce, faut pas lui dire mais, j'pense qu'elle s'en veut un peu maintenant [rire], mais qui a pas mal poussé là-dedans. Laura elle était très neutre. Elle m'a jamais poussée dans quoi que ce soit. Mais heu, mais bon heu, elle aurait pas dit non, si... Et puis après y avait d'autres garçons. Y en avait qui, qui aussi étaient heu, non mais de

toute façon regarde toi tu peux pas être autre chose qu'homo et tout ça alors. 'fin c'est vrai j'm'habille pas très féminine mais bon quand même. Et du coup y a tout ça qui a fait que heu, je me suis posée pas mal de questions sur ma relation. 'fin c'est vrai qu'on était, on s'entendait très bien mais finalement on était plus potes qu'autre chose. Et du coup ben, on a arrêté d'un commun accord mais, là j'ai pas trop heu. Du coup c'est l'influence des autres sur cette décision j'la...

C.P: Ouais. Y a eu une pression.

Aurore: Ouais, assez forte.

C.P: Ouais.

Aurore: Et heu, et donc du coup ben ouais. Après j'ai arrêté les mecs et j'suis passée aux filles directement quoi.

(« Grande école », doctorat de physique)

Leur apprentissage de la sexualité avec les femmes est moins marqué par une analyse féministe et militante que les femmes recrutées sur le terrain associatif. Elles sont portées à moins faire de généralités sur les hommes à partir de leur expérience individuelle, bien qu'elles opèrent des comparaisons entre la pratique de la sexualité avec les hommes et les femmes qu'elles ont connues, et expriment à partir de cela des préférences.

Au sein de ce contexte de l'Ecole, les enquêtées apprennent à aimer de nouvelles pratiques corporelles. Si Laura n'a pas eu de dégoût particulier à la pratique du cunnilingus et a vite apprécié la prodiguer et la recevoir, ce n'est pas le cas de Sabrina qui ne trouve pas la sensation agréable :

C.P : D'acc. Et du coup sur tes relations sexuelles avec les filles, est-ce qu'il y avait des choses que t'aimais pas faire au début et que t'as aimé faire après ? Dans les actes sexuels ?

Laura : Bonne question [sourire]. Heu... j'crois qu'y a rien qui m'a dégoûtée ou rebutée. Enfin j'ai jamais été réticente de faire heu, des faire des choses j'pense. Du coup non, j'ai pas l'impression que... qu'y ait eu une évolution dans ce sens là à propos de ça. Non, j'pense pas. Je sais que, je connais quelques filles qui au début, faire des cunnis c'était heu... moi non ça m'a jamais dérangé. Et toujours pas maintenant, donc non.

(« Grande école », doctorat de physique, professeure de physique chimie en collège et lycée)

Sabrina : C'est comme le cunnilingus enfin, c'est pas agréable d'en faire, 'fin, la sensation quand tu le fait est pas agréable mais c'est. C'est l'effet que ça fait sur ton partenaire qui... 'fin voilà. Donc c'était plus dans ce cadre-là.

(« Grande école », sur dossier, master en littérature, professeure en collège et lycée)

Au cours de sa première relation homosexuelle, le rapport de Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collège/lycée) à la sexualisation du corps des femmes s'est transformé tout comme son goût pour le cunnilingus. Au commencement de sa sexualité avec une personne de même sexe Sabrina éprouvait de la gêne à stimuler le sexe de sa partenaire avec ses mains, ainsi que du dégoût à le stimuler avec sa bouche. La répétition des rapports sexuels s'accompagne d'une étendue de l'espace sexualisé perçu sur le corps de sa partenaire. Ainsi, ses dégoûts pour le sexe féminin s'estompent et Sabrina commence à ne plus être

dégoutée par la pratique du cunnilingus. Au moment de l'entretien, elle explique qu'elle trouve « rigolo » d'en pratiquer et compare ce geste à la fellation qui, selon elle, permet moins de possibilités de jeux et stimulations. Aussi, elle se sent plus rassurée dans cette pratique, car elle l'effectue par analogie à son propre corps et raconte que comme elle a le même sexe, elle sait comment fonctionnent les sensations, les douleurs et a ainsi moins peur de mal faire et de faire mal par rapport à l'exécution d'une fellation :

C.P: D'accord. Et du coup, pour le cunnilingus aussi, ben pareil, les mêmes questions du coup. t'as dit au début tu voulais pas le faire sur heu la fille, la première avec qui t'avais couché [hum, hum!] et après comment ça s'est passé heu ?

Sabrina: C'était avec Violaine là. Ma première heu, celle que j'ai connu à l'ENS. Heu, donc au début on faisait pas trop, on faisait pas [...] Et heu, y a, ben elle, elle m'en avait fait, heu... une fois. Et heu j'sais pas. J'ai vachement réfléchi quand même hein, parce que je, j'étais un peu heu, avec la main ça allait, mais j'étais un peu, au début j'avoue j'étais un peu dégoutée. J'sais pas pourquoi. Je, je.

C.P: Tu saurais dire si/

Sabrina:/ Ah non.

C.P: Enfin je pas, c'est les poils, c'est le fait que ben ce soit mouillé que, c'était l'odeur, c'était ?

Sabrina: [Air dégouté] Non, c'était... je, je franchement je sais pas m'expliquer ce truc. Et heu... ouais j'sais pas. Et puis après ben j'l'ai fait. J'trouvais ça rigolo [rires] enfin, j'sais pas c'est [rire] ouais ça m'amusait quoi. Par exemple par rapport à une fellation on peut faire vachement plus de trucs. J'trouve.

C.P: [Sourire] Tu peux détailler ?

Sabrina: [rires] Non mais heu, j'sais. Non mais alors peut être que c'est par analogie avec ton propre corps, tu sais ce, voilà.

C.P: Tu sais où mettre les doigts et heu...

Sabrina: Oui! Et puis moi les fellations j'ai toujours peur de faire mal en fait. T'sais si ça tape contre une molaire. J'en sais rien tu vois! Je sais pas quelle sensation ils ont en fait! Je sais pas à quel point heu. Bon voilà. [Changement de voix] C'est ce qui fait le mystère et le plaisir de l'autre aussi, mais heu. Mais ça, ça peut faire peur aussi quand tu fais une fellation heu franchement heu, moi j'avais peur de faire mal heu, voilà. Et non, là j'sais pas, j'trouve que c'est drôle, en plus tu peux mettre les doigts en même temps. Enfin t'es vachement libre de pleins d'trucs quoi. Donc heu ouais, j'sais pas.

C.P: Ouais. Et au bout de combien de temps tu t'es mise à le, à le faire ? Enfin il t'a fallu du temps pour apprécier le, le, enfin le sexe de ta partenaire ou heu ?

Sabrina: Ben après que j'l'ai fait la première fois heu, j'avais un peu envie tout le temps [rires]. Enfin je trouvais ça heu, je. C'était un peu heu, je vais utiliser une image un peu moche, mais c'était un peu comme un jouet tu vois que tu découvres et tout. Tu vois un peu ses effets en directs [rires] donc c'est drôle heu [rire]. Voilà [rire]. [...] En fait, je sais pas cet espèce de dégoût qui me faisait peur heu... ben en fait après y avait pas de problème heu...

(« Grande école », sur dossier, master en littérature, professeure en collège et lycée)

Pour Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique) également, le gout pour la pratique du cunnilingus n'est pas apparu du premier coup. Au moment de l'entretien, elle raconte avec enthousiasme le fait qu'elle aime cette pratique, ainsi que le sexe des femmes et plus particulièrement celui de sa compagne et notamment son odeur et son gout. Cependant,

elle explique également qu'elle n'a pas apprécié tout de suite cette pratique, qui lors de ses premières relations la stressait, car elle sentait que c'était « un passage obligé » alors qu'elle éprouvait le même type de dégoût que pour la fellation. C'est dans une relation de courte durée avec une partenaire dont elle n'était pas amoureuse qu'elle a décidé de « mettre au test » cette pratique de manière « scientifique » :

C.P: D'accord. Et est-ce qu'il y a des... chez les partenaires hommes ou même après femmes, est-ce qu'il y a des choses, des odeurs qui t'ont, particulièrement dégoûtées ou d'autres odeurs qui t'ont particulièrement plu et attirée et excitée aussi.

Aurore: [Elle fait oui de la tête, rires] Ouais! Plus dans ce sens-là!

C.P: Là ouais [rires]

Aurore: Non, dégoûtées non. Mais plu, oui [rires].

C.P: [Sourire] Du coup, qu'est-ce qui t'as plu ?

Aurore: J'aime beaucoup l'odeur, ben j'sais pas, j'aime beaucoup l'odeur de Pauline en fait. Et heu, les odeurs un peu fortes qui sont, enfin ça dépend lesquelles, mais heu... ouais.

C.P: 'Fin, du sexe du coup ?

Aurore: Ouais. J'aime beaucoup les odeurs du sexe.

C.P: De la cyprine, de ?

Aurore: Ouais, pas exemple. Ca, ouais, j'aime beaucoup.

C.P: D'accord. Et, du coup, enfin le cunni c'est quelque chose que tu fais ?

Aurore: Oh oui! [Rires]. Oui, oui! J'adore ça [rires]. Oui non, ça; ça me pose pas de problème du tout quoi.

C.P: D'accord. Et dès tes premiers rapports sexuels avec des filles ça t'as, t'avais envie d'y aller ou t'as mis un peu de temps heu...

Aurore: Non, j'ai mis un peu de temps. J'ai mis, ben pareil. Je sais pas, j'avais quand même cette appréhension plus ou moins.

C.P: De ?

Aurore: Je sais pas. Ben pas forcément, pas forcément de mal faire, parce que. Non, c'était vraiment le contact heu. Le contact bucal ça me...

C.P: D'accord. C'est parce que c'est près du pipi, ou heu ?

Aurore: [Rire] Je sais pas, peut-être. Non, c'est probable, mais, j'ai pas analysé le truc.[...]

C.P: Et, du coup, ben ouais, enfin cette appréhension que t'avais au début, c'est passé un peu heu, tu sais au bout de combien de temps c'est passé ? Et du coup si c'est passé en fonction des partenaires ? Ou ?

Aurore: Ben en fait ça m'a bloquée pendant quand même un moment. Parce que du coup avec une fille, j'avais l'impression que c'était vraiment, le passage obligatoire en fait. Et du coup, pendant longtemps, j'ai pas voulu avoir de rapport heu, enfin j'étais hyper stressée par ça. Et heu, et du coup c'est venu assez tard. Et après c'est vraiment avec une fille en particulier, qui, avec laquelle j'étais moins attachée que les autres, bizarrement. Et là je me suis dit, bon aller hop! Le côté scientifique reprend le dessus [rires] on teste.

C.P: [Rires]

Aurore: Et là pour le coup ça m'a complètement libérée quoi.

(« Grande école », doctorat de physique)

Enfin, Julie (« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée) et Mathilde, qui sont en couple l'une avec l'autre donnent peu de détails sur leur apprentissage et leur pratique de la sexualité. Leur rapport au corps, marqué par des expériences de viol, et leur rapport à la sexualité, et à leurs émotions font qu'elles parlent peu de ces sujets qui leur sont intimes, aussi bien en entretien, qu'avec leur entourage ou entre elles. Elles déclarent qu'elles sont l'une pour l'autre leur première petite amie et qu'elles apprécient plus leurs rapports sexuels à présent que lorsqu'elles étaient avec des hommes. Julie pratique la masturbation mutuelle, dégoutée par la fellation dans ses rapports avec les garçons, elle ne pratique pas non plus de cunnilingus pour les mêmes raisons – dégoût de mettre un sexe dans sa bouche.

Les enquêtées des grandes écoles apprécient moins et essaient moins que les enquêtées du milieu militant des pratiques anales, ou qui incluent des godes ceintures. Laura (« grandes écoles », doctorat de physique, professeure physique/chimie collège, lycée) a essayé sur la demande d'une de ses partenaires, mais préfère faire sans et n'aime pas qu'il soit utilisé sur elle. Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collège/lycée) s'est fait offrir un sextoys par ses amies, pour son usage et celui de Noémie, qui fait partie des modèles classiques et sert à la stimulation du clitoris par les parois du vagin et l'extérieur. Aurore (« grande école », doctorat de physique) explique que l'usage d'objet va de pair avec une relation amoureuse où la confiance est installée et qu'elle n'a pas ces pratiques lors de relations courtes :

Aurore : Avec les doigts oui la première fois, ouais. Après... après non, on a été dans les ustensiles beaucoup plus tard. Chaque chose en son temps. C'est quand même un degré de confiance supérieur.

(« Grande école », doctorat de physique)

Enfin, si comme Laura (« grandes écoles », doctorat de physique, professeure physique/chimie collège, lycée), Sabrina (« grande école », sur dossier, master littérature, professeurs collège/lycée) et Noémie ont des rapports sexuels à plusieurs, cela se déroule dans un entre-soi de classe, permis par la fréquentation de la « grande école » ; contrairement à Aurélie qui par exemple a fréquenté des clubs libertins, dans un milieu militant qui encourage l'exploration de pratiques sexuelles minoritaires, considérées parfois comme « extrêmes » et qui sont politisées.

### **2.2.3. Femmes de milieux populaires : un gout pour des manières de faire l'amour.**

Nous disposons de moins de détails sur les pratiques sexuelles des femmes de milieux populaires que sur les autres enquêtées. Cela est lié d'une part au fait que nous avons effectué

les entretiens en début de travail de terrain et avant les remaniements de la grille d'entretien où nous avons des questions moins précises sur les pratiques sexuelles et qui permettaient moins d'appréhender les processus de socialisation de transformation dans le domaine de la sexualité ; d'autre part au fait que les femmes de milieux populaires parlent moins que les autres de leur sexualité qui est perçue comme réservée au domaine du privé et à partager uniquement avec leur compagne. Ainsi, si elles se présentent dans les contextes sociaux qu'elles fréquentent comme amies, sportives, travailleuses, tantes, etc. elles ne laissent pas apercevoir des traces de leur sexualisation.

Néanmoins nous pouvons analyser les différences de postures et une certaine évolution dans leurs préférences entre les rapports sexuels avec les hommes et les femmes. Les changements de goûts concernent surtout les goûts pour les manières de faire et d'agir dans la pratique de la sexualité, ainsi que des goûts pour les formes de rapports que leurs partenaires entretiennent au cours des relations sexuelles et affectives. En outre les enquêtées essentialisent les différences de manières de faire et d'agir au cours des rapports sexuels, et considèrent que les hommes ont de gros besoins qui les amènent à être brusque là où les femmes seraient plus douces et affectueuses dans la pratique de la sexualité. Les chercheur.es qui ont mené à bien l'enquête sur la sexualité des français montrent que « La croyance en des besoins sexuels naturels masculins plus importants, largement majoritaires dans la société française, surtout chez les femmes, apparaît paradigmatique d'une telle conception (tableau 1) [de la conception de la différence « naturelle » entre les sexes]. Ainsi, 73% des femmes et 59% des hommes adhèrent à l'idée selon laquelle « par nature, les hommes ont plus de besoins sexuels que les femmes ». »<sup>466</sup> L'enquête montre également qu'au plus les individus sont diplômés, au plus ils échappent à cette conception différentialiste de la sexualité.

Carole (terrain var, sans diplôme, animatrice en centre de loisir) et Alba (terrain Var, BEP comptabilité, employée comptable) partagent cette conception naturaliste de la différence des sexes et opèrent d'ailleurs des distinctions entre les manières d'agir et de faire dans les rapports sexuels de leurs partenaires en fonction de leur sexe. Elles considèrent les hommes qu'elles ont rencontrés comme pouvant difficilement se passer de rapport sexuel et étant peu capables de rapport affectueux. Elles considèrent les femmes comme plus affectueuses et ayant moins de besoins sexuels irrépressibles que les hommes. Ainsi, Carole (terrain var, sans diplôme, animatrice en centre de loisir) recherche chez ses partenaires la douceur et l'échange, traits qu'elle considère comme uniquement féminins. Ces goûts pour ces manières de pratiquer

---

<sup>466</sup> BAJOS Nathalie, BOZON Michel, *Enquête sur la sexualité en France, op.cit.* p. 547

la sexualité l'amène également à distinguer les femmes entre celles qui seraient « féminines » et souvent hétérosexuelles, dont elle tombe amoureuse, puis les femmes « camionneuses » qui se comportent « comme des hommes » qu'elle refuse de fréquenter. À cette dernière catégorie de femmes, elle prête des pratiques qui seraient masculines, la pénétration et la brusquerie :

Carole : Heu, domination soumission non. Parce que moi c'est un échange. Donc heu, dominer non, je veux dire heu. Non c'est même pas le mot dominer, c'est donner et recevoir moi je marquerai. Voilà, j'aime bien donner, si je reçois pas c'est pas grave. Parce que ça me permet en plus quand tu donnes, tu connais bien la personne et ce qu'elle aime. Petit à petit. Ce qui fait plaisir, et voilà. [...] [Après avoir lu la feuille « pratiques sexuelles » et les lignes sur l'usage de godemichet ceinture, et les jeux de domination/soumission] Donc heu, la violence, tout ce qui est. Pas pour moi quoi. Je veux dire. Comme je te disais, une femme reste une femme hein, je veux dire, voilà, la douceur, la complicité, même dans les gestes quoi je veux dire heu. La macho chez une femme heu, ça non quoi. Donc ça chez un homme non. [...] Ouais, Elisabeth la dernière en date. [...] Voilà, donc après les qualités, qu'elle soit féminine quoi. Féminine et douce. Voilà. Heu, au point de vue sexuel aussi. Je veux pas d'objet, je veux pas, je veux pas un homme quoi, je veux pas de gode tout ça. La dernière c'était ça, elle avait des rapports assez, spéciaux. [...] je veux dire heu, les ceintures heu, le...

C.P: Le gode ceinture ?

Carole: Ah ouais, je lui ai dit ça, tu vas voir ailleurs ma pépette, moi ce si je cherche c'est une femme quoi, je veux dire dans la douceur et tout.

(Terrain var, sans diplôme, animatrice en centre de loisir)

En outre elles associent plus que les autres enquêtées relation amoureuse et relation sexuelle. Elles sont attachées à la monogamie, la sexualité n'est pas considérée comme primordiale dans la relation et c'est une sexualité liée à l'affection amoureuse qui est attendue et valorisée.

Si Carole et Alba éprouvent des dégoûts pour les manières d'être et de faire des hommes avec qui elles ont été en couple, et préfèrent celles des femmes qu'elles ont rencontrées, elles ne mentionnent pas de dégoûts pour les corps des hommes et pour des pratiques sexuelles exécutées avec eux. Alba raconte par exemple que la pratique de la pénétration vaginale par un pénis lui manque parfois et qu'elle apprécie avoir des rapports sexuels avec des hommes :

C.P: Hum, hum. Après au niveau des relations sexuelles c'était plus... tu préférerais, c'était...

Alba: Pfff... j'aime bien faire l'amour avec des mecs hein, franchement heu. C'est ce qui manque dans la relation avec une nana. Le truc heu, voilà.

C.P: C'est à dire ? La pénétration ?

Alba: Un mélange des deux. Voilà la pénétration ! Tu vois, un mélange des deux m'irait bien tu vois. Mais bon ça c'est pas possible hein. A moins d'avoir un gode mais bon [voix et air dubitatifs]. Ça franchement c'est pas du tout mon truc. Les pièces extérieures heu [rire]. Non, non. Voilà. Les trucs en plus heu, mais heu... c'est vrai que la fille, ben ouais c'est plus langoureux. Après t'as des nanas qui aiment comme les mecs quoi. Des sauvages un peu heu...

C.P: Un peu bourrines.

Alba: Ouais, voilà, tu vois. Enfin moi c'est pas mon truc mais. Voilà, moi, ce qui m'a plu chez les filles c'est que, voilà, y a plus de tendresses, y a plus d'affection, y a plus de moments heu... Avec



un mec c'est rare de parler pendant les rapports par exemple. Tu vois, moi j'ai pas eu heu, j'ai pas ressenti ce besoin avec un mec, que plutôt avec une nana, j'ai plus de, d'atomes crochus.

C.P: Vous parliez de ce que vous étiez en train de faire ? /

Alba:/ Ouais./

C.P:/ De voir si ça va, si.../

Alba:/ Voilà, je veux dire, tu te sens bien machin, des trucs un peu cul-cul aussi quelque part hein. Mais t'as envie de savoir ce que l'autre ressent à ce moment-là tu vois. Alors qu'avec un mec heu je savais très bien ce qu'il ressentait à ce moment, donc pas besoin de lui poser la question [rire].

(Terrain sud-est, BEP comptabilité, employée comptable)

Le cas de Jeanne présente des variations par rapport aux cas précédents. Jeanne (Terrain sud-est, brevet des collèges, factrice catégorie C) est parmi les enquêtées celle qui a l'allure la plus masculine et est perçue par son entourage comme « masculine ». Au moment de l'enquête, elle raconte que ses préférences amoureuses et sexuelles vont exclusivement vers des femmes depuis de nombreuses années et notamment vers des femmes hétérosexuelles. D'ailleurs, elle mentionne des façons d'être et de faire la relation amoureuse et les relations sexuelles différentes selon si elle est avec une femme hétérosexuelle ou une femme homosexuelle.

Au sein de ses relations avec des femmes hétérosexuelles, elle participe de la reproduction des rapports de domination explicites et semblables à ceux des couples hétérosexuels<sup>467</sup>. La domination des femmes au sein des couples hétérosexuels est marquée entre autres par l'écart d'âge entre conjoint (hommes plus âgés que les femmes), la différence de taille entre les conjoints (hommes plus grands que les femmes, signifiant une possible réussite sociale)<sup>468</sup> ou encore la détention par l'homme de certaines propriétés sociales que les femmes ne possèdent pas (l'autonomie, un capital économique<sup>469</sup>). Au sein de ses relations avec des femmes hétérosexuelles Jeanne se place dans une position de domination à plusieurs égards. Tout d'abord, cela se constate au travers de son rapport à la drague. Elle a des manières d'être par corps et de se vêtir qu'elle qualifie, tout comme son entourage de masculine : moto, blouson en cuir et « cigarette au bec », comme elle le dit elle-même durant un entretien en nous montrant une photo d'elle, elle était « le coq dans la basse-cour ». Pour Jeanne parvenir à draguer une femme hétérosexuelle, à « tomber une nana » s'apparente à un jeu ; et elle trouve de la valeur de soi dans le fait de parvenir à convaincre une femme hétérosexuelle de pratiquer ce qu'elle disait qu'elle ne ferait jamais

---

<sup>467</sup> En effet, les couples homosexuels ne sont pas dénués de rapport de domination.

<sup>468</sup> BOZON Michel, HERAN François, *La formation du couple, op. cit.*

<sup>469</sup> BESSIERE Céline, GOLLAC Sibylle, *Le genre du capital. Comment la famille reproduit les inégalités*, La Découverte, 2020.

Jeanne: [...] mon style quoi, alors bon... Non j'aime les filles un peu féminines. Enfin féminine, ouais hétéro hein. [...] Parce que. Et ben. Le fait de remporter. Pas de remporter, enfin, de montrer qu'on peut... qu'on peut passe d'un « moi non jamais » à « moi non jamais ». Ah tiens! La preuve que oui hein. Tu demanderas à Stéphanie. Enfin non tu demanderas pas mais [rire].

C.P: pourquoi parce que Stéphanie elle était hétéro avant d'être avec toi ou ?

Jeanne: ah ben oui tout à fait hein. A non une femme jamais hein. A mais si tu verras. Tu viendras. La preuve en est. Quand je veux, je veux. Enfin il faut se. Comment je peux dire ? C'est un jeu, enfin c'est un jeu, avec l'autre mais c'est après, avec toi aussi il faut, il faut que j'y arrive quoi.

(Terrain sud-est, brevet des collèges, factrice catégorie C)

Dans ses rapports de drague, Jeanne emprunte des postures semblables à celles que Mélanie Gourarier a étudiées au sein de la « communauté de la séduction »<sup>470</sup> : ce qu'elle préfère dans les relations est la drague et lorsque cela débouche sur une relation durable elle raconte avoir été « prise au piège » et devant se conformer à des attentes relationnelles dans lesquelles elle ne souhaitait pas s'engager.

Jeanne : [...] j'avais connu heu Valérie. Voilà. Sur qui j'avais un grand pouvoir de séduction. Parce qu'après j'étais un peu formée.

C.P : à la drague heu [rire]

Jeanne : à la drague dure [sourire]. Alors après j'avais des moyens de. Après je me comportais heu, enfin après c'est la relation que les gars ont avec les filles, c'est pareil quoi.

C.P : c'est-à-dire tu te comportais comme heu ? Jeanne : et ben je draguais, j'allumais voilà...

C.P : du genre ? Tu faisais comment ?

Jeanne : ben je sais pas, j'avais du bagou déjà. J'avais passé le cap de la timidité. J'étais déjà facteur donc il me fallait du bagou. Voilà. Passer le cap de la timidité, j'avançais quoi. Du genre la nana j'disais, je voyais une nana et j'disais, celle-là, aller, un jour je vais me la faire, et voilà.

C.P : [rire] Jeanne : voilà c'est ça. C'est comme ça hein. En fait, je enfin, je me suis peut-être fait prendre au piège parce que, enfin au piège de l'amour, parce que après on s'accroche et voilà.

C.P : ouais, au début tu dragues en faisant l'air fier et tout et après... Jeanne : ben ouais voilà c'est ça, c'est le coq quoi, et après ben, t'es dans le poulailler, tant pis hein [rires]. Voilà.

(Terrain sud-est, brevet des collèges, factrice catégorie C)

Concernant la pratique de la sexualité, nous observons que Jeanne s'inscrit dans des postures différentes selon si sa partenaire est hétérosexuelle ou homosexuelle. Lors de ses relations hétérosexuelles ou des femmes ayant peu d'expérience sexuelles avec des femmes, Jeanne dirige la relation sexuelle, elle effectue les gestes de stimulation corporelle et sexuelle sur sa partenaire et en reçoit peu. Elle utilise également un godemichet sur sa partenaire pour réaliser une pénétration vaginale. Lorsqu'elle entretient des rapports avec des femmes homosexuelles, qui ont été socialisées depuis plus longtemps à la sexualité avec une autre femme, Jeanne adopte une autre posture : les gestes de stimulation sont échangés et l'intérêt du

---

<sup>470</sup> GOURARIER Mélanie, *Alpha mâle*, op.cit.

rapport ne se trouve plus pour Jeanne dans le fait d'unique regarder sa partenaire prendre du plaisir.

Jeanne: bon, bon. Après, ce qui se passe c'est que soit tu tombes sur une personne qui est homo, donc forcément qui a heu, les mêmes besoins que toi, qui va rechercher les mêmes choses, donc heu, comment je peux dire ? pfff heu... [...] Bon après moi j'ai souvent rencontré des femmes, sauf avec Séverine qui était homo. Homo, homo. Donc heu, et, et, donc si tu veux physiquement c'est allé plus loin. Moi ça m'a apporté plus parce que c'était. En fait moi j'ai connu beaucoup de femmes qui n'étaient pas homo. Donc c'était, on avait pas les mêmes relations, c'était moi qui prenait un peu l'initiative de, de tout, puisque. Voilà parce qu'y a des femmes que ça choque de toucher une autre femme. Et même si tu vis avec quelqu'un qui est femme, heu, 'fin, tu flashes pour une femme, la relation ne sera pas la même pour deux homos. Pour des femmes qui sont hétéros à la base. Voilà. c'est pour ça que les, bon sur certains trucs et ben moi j'avais plus d'initiative. [...]

C.P: et avec Séverine du coup c'était plus échangé ? T'as dit que tu prenais beaucoup d'initiative avec les autres...

Jeanne: avec Séverine c'était, on était heu, deux pareilles quoi, voilà. Donc heu ben, elle savait où elle allait, je savais où j'allais, y avait pas de heu... comment dire ? Y avait plus de partage on va dire. Voilà. Parce que si tu vas avec heu, bon pour les hommes et les femmes, les couples hétéros c'est exactement pareil, t'as des femmes qui ne prennent pas d'initiative, et pour les homos c'est pareil hein. Donc en fait tu restes un peu toujours sur heu, ben, ben... C.P: un schéma y en a une qui fait et une qui se laisse faire. Jeanne: voilà un schéma y en a une qui, qui... qui reste un peu sur le quai de la gare comme on dit. [rire] Qui attend le prochain train. C'est une image mais bon. C'est un peu ça en fait hein. [...] le plaisir c'est pas le même hein. Maintenant je veux pas dire que j'éprouvais pas beaucoup de plaisir à faire l'amour à, à une femme quoi hein. Mais c'est pas la même chose.

C.P: d'accord. Et t'as eu une préférence entre les deux ? Entre, avec une femme qui était plus hétéro et l'autre homo ? Jeanne: moi j'aime bien... heu, pff, moi j'aime bien les femmes qui sont hétéros parce que... j'aime, par que, je dis pas que je préfère, mais bon heu, j'aime bien parce que c'est, c'est une découverte, leur faire découvrir autre chose aussi. Et voilà. Et c'est une autre sensibilité. Alors que quelqu'un qui est homo déjà, tu vas vers quelque chose que tu connais quoi.

(Terrain sud-est, brevet des collèges, factrice catégorie C)

Là où Carole et Alba essentialisent les rapports sociaux de sexe dans les relations amoureuses, Jeanne essentialisent les façons d'être et de faire lors des relations sexuelles entre les femmes hétérosexuelles et les femmes homosexuelles.

Le cas de Jeanne est marqué par plus de cohérence concernant les goûts pour les personnes de même sexe. La forme d'hétérodoxie dans ses goûts concerne l'opposition entre femmes hétérosexuelles et homosexuelles, et non entre hommes et femmes, comme pour Carole et Alba.

### **3. Poids différencié du passé « hétérosexuel » et différenciations dans la force d'incorporation de nouvelles dispositions à aimer.**

Les enquêtées connaissent donc des socialisations sexuelles et amoureuses avec des hommes, dont les produits socialisateurs ne sont pas homogènes et dépendent de leurs socialisations passées. Les produits socialisateurs des relations hétérosexuelles qui sont leurs premières socialisations sexuelles par la pratique de la sexualité sont ensuite retravaillés par les

expériences avec des femmes. Mais que se passe-t-il lors de cette autre socialisation à la sexualité et au couple ? Les dispositions à aimer ou à ne pas aimer des caractéristiques portées par les hommes rencontrés disparaissent-elles ? Se mettent-elles en veille jusqu'à ce que les enquêtées traversent des contextes au sein desquelles elles pourraient de nouveau s'activer ? Et les dispositions à aimer des propriétés détenues par les femmes les remplacent-elles ? Ou coexistent-elles avec ces dispositions plus anciennement formées ? En outre, ces dispositions à aimer qui amènent les enquêtées vers les femmes supplantent-elles celles qui les ont conduites à fréquenter des hommes ? La question de l'emboîtement des socialisations n'est pas nouvelle<sup>471</sup> et au-delà des enquêtes existant<sup>472</sup> sur ces problématiques Bernard Lahire a écrit, en les formalisant, des textes plus programmatiques : « Même si la nature des cadres socialisateurs "secondaires" investis par les individus dépend en partie des dispositions sociales préalablement constituées au sein de la famille, les recherches menées prouvent qu'on ne peut jamais négliger leur pouvoir propre d'infléchissement ou de modification plus ou moins fort des produits de la socialisation passée, ni même leur capacité à produire de nouvelles dispositions mentales et comportementales chez ceux qui sont amenés, volontairement ou par obligation à la fréquenter durablement. Cela se vérifie autant à propos des expériences scolaires, des univers professionnels des réseaux de sociabilité et du cadre de la vie conjugale, que des institutions sportives, religieuses ou politiques. Même réalisées dans des conditions socio-affectives différentes, les socialisations secondaires peuvent remettre plus ou moins profondément en question le rôle central de la socialisation famille. »<sup>473</sup> Cependant, nous avons vu que les socialisations amoureuses et sexuelles se différencient d'autres socialisations, par exemple scolaires, en ce sens que c'est souvent à l'adolescence ou à l'âge adulte que la socialisation à la sexualité par la pratique de la sexualité s'effectue.

Par ailleurs, la réponse à l'interrogation sur ce qui se maintient du passé hétérosexuel dépend fortement des singularités au sein des parcours individuels, même si on a pu mettre en évidence les logiques de genre et de classe qui produisent ces socialisations de transformation. En outre, rappelons que les goûts et dégoûts des enquêtées pour la matérialité des corps, des propriétés morales et intellectuelles et pour des manières d'être, de faire, d'agir ne se portent pas vers les hommes et les femmes comme si l'un et l'autre étaient des monolithes. Elles se portent vers des dispositions et compétences, ou des patrimoines dispositionnels qui en raison de la structure sociale et des socialisations se retrouvent plus ou moins chez tel ou tel type d'individus. Ne pas

---

<sup>471</sup> DARMON Muriel, *La socialisation*, op.cit., p.112-113.

<sup>472</sup> *Ibid.*, p. 112-113.

<sup>473</sup> LAHIRE Bernard, *Dans les plis singuliers du social*, op.cit., p. 129.

oublier que certains types ou patrimoines de dispositions peuvent se trouver chez des hommes comme chez des femmes permet d'appréhender en partie le passage d'un partenaire à un autre, même si cela ne suffit pas à rendre compte des processus de socialisation de transformation.

Par exemple, à 40 ans, vingt ans après avoir vécu avec des femmes, Carole a eu une relation sentimentale et sexuelle avec un homme, avec lequel elle a envisagé de poursuivre une relation de couple. Elle raconte que le rapport sexuel s'est déroulé comme elle aime et souhaite que cela se déroule, avec douceur, sans obligation de pratiquer la pénétration vaginale. Ainsi son amant détenait les manières d'être, d'agir et de faire qu'elle a trouvé chez des partenaires femmes et à propos desquelles elle pense qu'elles se trouvent majoritairement chez des individus de sexe féminin. Mais la perspective de la pénétration qu'elle anticipe comme le passage obligé à chaque rapport sexuel avec un homme la fait douter de la possibilité de poursuivre cette relation :

Carole : J'ai eu aussi Pierre mais il était marié donc heu. Bon ça s'est passé une fois ici [chez elle] je veux dire heu, parce que j'avais envie. Et lui aussi, donc on s'est pas privé. Ça allait mal avec sa femme. D'ailleurs ils sont divorcés, donc, on a dit dommage, on aurait pu aller plus loin. Il a voilà, il était doux. Voilà pourquoi. Parce qu'il était heu, il était doux heu, ça a commencé par les massages forcément. J'avais mal au dos, j'ai fait une formation de sport donc j'avais mal au dos, voilà. Donc la douceur chez un mec, voilà quoi. Et les autres c'était, ben toujours violent quoi. Je veux dire, quand t'es jeune heu... c'est peut-être ça qui m'a déplu, parce que ça se retrace dans...

C.P: C'était violent dans les gestes préliminaires ?

Carole : Oui, dans les gestes préliminaires, dans, dans...

C.P: C'était quoi comme gestes par exemple ? Si tu peux me détailler ? [...]

Carole : Avec Pierre heu. De suite y avait pas de préliminaire ou il fallait que, y avait pénétration directement, ou les préliminaire c'était heu. Pff attends, j'étais jeune alors... c'était pas les préliminaires, c'était pas long quoi, parce qu'ils pensaient d'abord à eux. [...] tandis que Armand, il était doux, donc il pouvait rester des heures à te caresser heu, il pensait d'abord à la femme. Et après lui. Et c'était rare quoi, donc heu. [...] c'était heu. Mais heu, c'était comment te dire ? C'était doux, il pensait, mais le fait que y aurait eu pénétration, il m'aurait aussi gavé peut-être, parce qu'à un moment donné il fallait que je passe par là ou, tu vois, je veux dire ?

C.P: D'accord. Là y en a pas eu dans la relation que vous avez eue ?

Carole: Si, si, mais heu, est-ce que j'aurai pu aimer ça tout le temps ?

C.P: D'accord.

Carole: Parce que dans la, heu dans la relation femme/femme t'es pas obligée d'avoir la pénétration pour avoir du plaisir, chose que beaucoup [d'hommes] ne savent pas. Parce que pourquoi ? Ils connaissent pas le corps de la femme réellement et qu'on peut avoir, et ils peuvent pas imaginer, d'abord c'est pour ça qui y a des moqueries, qu'on puisse avoir du plaisir entre deux femmes sans pénétration. Ca ils savent pas.

(Terrain Sud-Est, sans diplôme, animatrice en centre de loisir)

### **3.1. Les cas où les dispositions à aimer les femmes sont les moins incorporées.**

Les enquêtées qui ont des dispositions à aimer les personnes de même sexe qui semblent le moins fortement incorporées ou pour lesquelles les dispositions à aimer des propriétés et

caractéristiques portées par les hommes coexistent avec des goûts pour les femmes, sont celles qui se sont considérées comme hétérosexuelles le plus longtemps en raison de l'absence d'attirance pour les femmes durant l'enfance et l'adolescence. Les socialisations de transformation ont surtout produit des changements de goûts concernant les manières d'être en couple. Au sein de leur couple avec les femmes, elles trouvent des manières d'être et d'agir, ainsi qu'un rapport à leurs corps sexualisés, qui correspondent plus à leurs attentes. Cependant on observe que les goûts pour la matérialité du corps des hommes, certaines pratiques sexuelles effectuées avec des hommes et un imaginaire sexuel marqué par des relations hétérosexuelles n'ont pas cessé d'exister.

Une fois terminée sa scolarité au sein de la « grande école », durant laquelle Laura (« grande école », doctorat de physique, professeure physique/chimie collègue, lycée) se présente et vit comme lesbienne, elle obtient un poste de professeure de physique en collège lycée et quelque temps après s'installe en couple stable avec un homme. On peut alors s'interroger sur les interactions qui produisent cet autre changement de « choix » de partenaire. L'investissement dans sa scolarité, ainsi que les rapports honteux et de peur à son corps et au corps des hommes construits dans ces événements socialisateurs qu'ont été les attouchements sexuels qu'elle a subis ont débouché sur une absence de goûts pour les hommes. Combiné à cela, ses premières expériences sexuelles, qu'elle s'est volontairement imposée pour perdre sa virginité (dans le sens, connaître une pénétration vaginale avec un pénis), étaient désagréables et ont produit une absence de goût et un renforcement des réticences à la pratique de la sexualité avec les garçons. En outre, dans la « grande école » elle est dans un contexte où l'homosexualité n'est pas réprimée, voire fortement encouragée. Ainsi, dans un contexte où l'hétérosexualité est difficile à envisager, à un âge de sa vie où les contraintes sociales (normes de l'âge au premier rapport) l'amènent à se définir sexuellement et comme femme sexualisée, la définition de soi comme lesbienne et l'entrée dans les pratiques homosexuelles se présente presque comme seul possible. Par ailleurs, durant sa scolarité dans la « grande école », Laura réfute l'idée que son homosexualité serait la conséquence des attouchements sexuels qu'elle a vécus.

C.P : Ouais. Tout à l'heure tu m'as dit que tu savais pas si c'était par peur des fois des garçons, c'est par rapport à ce qui t'es arrivé ou c'est d'autres choses qui rentrent en ligne de compte ?

Laura : [Sourire gêné] Je sais pas. En fait heu, c'est une question qui m'embête parce que...

C.P : Tu voudrais pas qu'on dise que t'es lesbienne à cause de ça.

Laura : Ouais, voilà. J'ai absolument pas envie qu'on dise ça en fait. Et j'pense pas que ce soit l'cas, parce que j'vois pas pourquoi. Parce que voilà y a, y a plein de gens qui ont vécu ce que j'ai vécu et qui sont hétéros. Donc je vois pas pourquoi. Mais c'est vrai que je vais pas cacher que, que ce qui m'est arrivé, ben forcément ça joue quoi. Forcément. Mais j'veux pas qu'on dise que c'est à cause de ça. Voilà.

(« Grande école », doctorat de physique, professeure de physique chimie en collège et lycée)

En effet, leurs effets socialisateurs pris isolément du parcours de Laura et des autres socialisations amoureuses et sexuelles qu'elle connaît ne permettent pas de comprendre la construction de ses goûts pour les femmes. Néanmoins, au moment des entretiens, son rapport aux hommes, aux corps des hommes et à la sexualité avec ceux-ci est marqué par un sentiment de peur. Ainsi, elle explique préférer la matérialité du corps des femmes en elle-même par rapport à la forme du corps des hommes, mais aussi la préférer pour ce qu'elle lui évoque : de la sécurité, du confort et de la douceur.

Laura : Ca m'a paru heu plus naturel en fait [de coucher avec une femme, lors de son premier rapport avec une femme]. Ouais, c'était vachement mieux. Je me souviens pas si j'ai pris... enfin si j'ai pris du plaisir. Enfin je sais pas si j'ai eu un orgasme ou pas ce soir-là. Parce que je connaissais pas encore assez bien mon corps aussi pour maîtriser tout ça. Mais heu... mais, 'fin, j'ai beaucoup aimé, ben... ouais, 'fin, être au contact d'un corps féminin plutôt que masculin, c'est sûr quoi.

C.P : Du coup tu pourrais me décrire, enfin, ce que t'as préféré au contact du corps des filles qu'au corps des hommes ?

Laura : Ben déjà heu... ben le, pour moi le corps féminin, j'allais dire, il est plus moelleux [rire. J'sais pas si c'est, tu vois ce que je veux dire. C'est plus.... Pour moi c'est plus charmant qu'un corps masculin. Dans les bras d'une fille j'me sens plus heu... à l'aise. Et plus heu confortable que dans les bras d'un mec c'est sûr. Heu... non et puis après les formes féminines m'attirent et me plaisent quoi donc heu. A partir de là, embrasser une fille aussi ça me plaît plus qu'embrasser un mec heu. Le, les gestes d'une fille sont plus pour moi, me font plus de choses quoi. Me font peut-être moins peur aussi, j'en sais rien si c'est une histoire de peur, mais en tous cas j'me sens plus heu en sécurité, à l'aise. Quand c'est une fille qui... qui vient vers moi et... [...]

C.P : Parce que les garçons du coup ils étaient comment heu, ceux que t'as connus ?

Laura : Ben du coup, 'fin franchement comme c'était très ponctuel j'ai pas de souvenir marqué où je pourrais te répondre vraiment. J'sais pas, j'pense que... un garçon, surtout que là c'était pas une histoire d'amour, donc forcément heu, y avait pas la tendresse que tu peux avoir avec quelqu'un dont t'es amoureux, donc du coup heu. Mais pourtant avec ces filles là non plus, mais, mais c'est différent. Du coup, le garçon j'ai toujours en tête le sexe pour le sexe, avec tu vois plus l'impression d'être un morceau de viande, alors que je vois pas pourquoi ce serait différent avec les deux garçons que j'ai connus et, et ces filles-là qui finalement étaient pas avec moi, mais j'le ressens quand même, en fait heu, cette chose-là.

(« Grande école », doctorat de physique, professeure de physique chimie en collège et lycée)

Sophie est institutrice, elle a 27 ans au moment de l'entretien, est en couple avec une femme depuis trois ans. Auparavant elle a vécu en couple avec un homme, qu'elle a rencontré vers ses 18 ans, pendant 7 ans. Avant cela, elle a eu une relation amoureuse de quelques mois avec un garçon avec lequel elle a entretenu des relations sexuelles avec pénétration. Dans son cas, on ne discerne pas pendant l'enfance de terreau dispositionnel qui sert de support à la fabrication de goût pour le même sexe. Cependant, elle réinterprète la forme de sa féminité à l'aune de sa relation homosexuelle actuelle : le fait qu'elle soit sportive, n'apporte pas une grande attention à un travail de l'apparence vers une féminité correspondant aux stéréotypes, qu'elle soit un peu garçon manqué selon ses amis adultes, serait le signe qu'elle pourrait être

avec une femme. Mais lorsqu'on l'interroge sur les pratiques, ses amours enfantines, elle ne déclare pas d'affinité élective ou de gout amoureux pour des filles. Néanmoins, si l'homosexualité n'était pas envisagée, elle n'était pas connotée négativement pour elle.

C'est à l'âge adulte et dans un contexte particulier qu'elle va entamer une relation avec une femme qui deviendra sa compagne actuelle. En couple depuis 7 ans avec un homme, elle commence à percevoir que les défauts qu'elle lui trouve pèsent lourd sur sa relation. Alors qu'elle se détache affectivement de son compagnon, elle rencontre Léa. Petit à petit, elles deviennent amies, passent de plus en plus de temps ensemble, jusqu'au moment où après la rupture de Sophie avec son compagnon, elles entament une relation amoureuse tramée par des relations sexuelles. Au cours de cette relation, des goûts pour sa compagne se sont fabriqués, notamment par une socialisation conjugale qui s'opère par la pratique de la sexualité. C'est au cours de cette relation de couple que va s'opérer un changement des préférences amoureuses et sexuelles de Sophie.

Au moment de l'entretien, Sophie déclare qu'elle est toujours attirée par les hommes et ses goûts pour eux marquent toujours les représentations de ce qui est sexuellement excitant pour elle ; même s'il apparaît qu'elle aime mieux les façons d'être et d'agir en couple de sa compagne que de son ancien compagnon. Ainsi, Sophie ne sait pas si elle préfère les femmes aux hommes ou si elle préfère Léa, sa compagne, par rapport à d'autres personnes.

Sophie: Alors je sais pas si je préfère les filles aux garçons. J'me disais pas que je sortirais jamais avec une fille, mais ça m'était jamais arrivé en tous cas d'être attirée par une fille heu. [...] humainement on essaie tous de se définir quand même un minimum. Heu... après ça évolue par mal chez moi. Parce qu'au départ j'pensais être hétéro. Après j'me suis mis avec Jeanne, j'pensais être hétéro et sortir avec une fille. Après j'me disais les deux me plaisent bien. Et maint'nant j'me dis que si j'étais plus avec Léa je sais pas trop si j'irai vers un homme ou vers une femme. Donc heu je sais pas trop dans quelle catégorie j'me mettrai [sourire]. Indéterminée [rire].

(Hors terrain, professeure des écoles)

Sophie ne connaît pas de transformation radicale de ses goûts amoureux et sexuels. Physiquement, sa compagne et son ex-compagnon se ressemblent : ils sont tous les deux grands et blonds, avec un corps plutôt athlétique, et Léa est d'ailleurs plus musclée, et Sophie trouve qu'elle est plus organisée, fiable et responsable concernant les aspects financiers et administratifs de la vie commune. Néanmoins, Sophie éprouve de l'attirance aussi bien pour le corps des hommes que celui des femmes tout en leur trouvant un intérêt différencié qui est fonction des qualités qu'elle rattache à l'un et l'autre sexe (par exemple, la douceur pour les femmes qui se retrouve dans leurs seins, un rapport plus dominant pour les hommes avec leur pénis) :

Sophie : J'aime bien les deux corps. C'est assez différent, mais j'trouve que les deux sont attirants.



C.P: Qu'est-ce que tu aimes dans l'un ? Qu'est-ce que tu aimes dans l'autre ? Est-ce qu'il y a des choses dans l'un et l'autre que t'aimes moins ? Qu'est-ce que...

Sophie: Heu... [...] Heu un torse d'homme j'trouve ça beau, des fesses d'homme. Un sexe d'homme heu... [Rires] peut-être en érection ça va, sinon j'trouve pas qu'c soit très joli.

C.P : Avec une érection c'est plus joli ?

Sophie : Ouais, j'trouve que sans érection là, ça, ça perd un peu d'sa fierté [rises]. Heu... non dans l'ensemble un corps d'homme j'trouve ça beau. Les poils j'aime bien. J'aime pas les poils sous les bras, des hommes, ça m'dégoute, du coup heu... Et sur une femme heu... ben plus la douceur heu, les seins d'une femme j'aime bien. Et heu le sexe d'une femme j'trouve ça plus joli. Mais ouais heu, par contre pas de, pas d'poils sur une femme [rire] ou alors peu d'poils du moins.

(Hors terrain, professeure des écoles)

Ainsi, si la pratique de la sexualité et la mise en couple de la sexualité avec une femme ont permis à Sophie d'avoir une partenaire correspondant à ses attentes sur les façons d'être et d'agir en couple, ainsi que le fonctionnement et l'organisation de la vie commune, elle a également été socialisée à sexualiser le corps des femmes et à apprendre à pratiquer la sexualité avec une personne de même sexe sans que cela efface ses goûts pour les hommes. Cependant ses goûts pour la pratique de la sexualité avec une femme semblent les supplanter :

Sophie : Des gens beaux, oui. Mais ça y en a des deux côtés. Des gens qui m'attirent heu... Heu... qui est-ce qui m'attirait récemment ? Non c'est assez indéterminé. Ça peut être les deux qui m'attirent. Non j'ai pas spécialement d'préférences. Après c'qui m'fait dire que j'irai peut-être plus vers une fille c'est la sexualité que je pense préférer.

(Hors terrain, professeure des écoles)

Le cas de Sabrina est quelque peu différent. À la fin de la série d'entretiens, elle raconte qu'elle est autant attirée par le corps des hommes que par le corps des femmes, et que si sa relation de couple avec Noémie prenait fin elle pourrait de nouveau avoir des relations sexuelles avec des hommes :

C.P: C'est ça, du coup ce serait plus en fonction des gens que tu rencontres ?

Sabrina: Franchement ouais. Comme j'arrive pas à, j'ai pas de, de, de, de critères de choses, enfin de personnes de sexe qui me plaisaient ou quoi. Donc si je devais rendre compte de ma sexualité, c'est vraiment en fonction des personnes que je rencontre. Comme mon désir est pas heu, et pas a priori figé sur un corps particulier, j'le vois plus comme ça ouais.

C.P: Du coup t'exclus pas du tout le fait de pouvoir être en couple avec un garçon.

Sabrina: Ah non, pas du tout! Pas du tout heu.[...]

C.P : Et est-ce que, sans remettre en question ta relation avec Noémie, heu, du coup... aujourd'hui tu te sens plus lesbienne, hétéro ou entre les deux ou pas ça ou ça ? Ou c'est pas un truc qui t'importe de te définir ?

Sabrina : Ben en théorie plutôt la dernière heu proposition tu vois. Et en même temps je... je me pose toujours la question tu vois, j'ai toujours pas répondu à... a priori tant que j'suis avec Noémie j'suis lesbienne quoi. Après heu... c'qui peut s'passer après, je sais pas quoi.

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée)

Les socialisations amoureuses et sexuelles de Sabrina ont fabriqué chez elle des goûts pour les femmes, un rapport sexualisé au corps des femmes qui n'existaient pas auparavant, sans que ses goûts pour la matérialité du corps des hommes n'aient disparu.

Sabrina: hum... alors là pour le coup heu les deux corps m'excitent heu. Enfin, dans une situation heu. Enfin je crois que je suis excitée vraiment par les deux [rires], enfin sans heu, pour le coup sans hiérarchie quoi. Enfin j'trouve que les deux corps sont beaux et heu, et heu. Ouais, j'fais pas trop de différences heu.

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée)

Elle continue d'être attirée par des hommes à la masculinité virile, musclés et qui ne sont pas maigres. Ainsi, ses goûts pour la matérialité des corps masculins ne se sont pas transformés, ni disparus.

Sabrina: Alors, si je devais donner des goûts heu, j'aime bien les hommes un peu musclés. Trop cliché hein! [Rire]. Mais ouais, j'aime pas les garçons trop maigres. J'aime pas les filles trop maigres non plus, et j'aime pas les filles trop masculines [rires], voilà. Mais c'est les seules choses qui jouent.

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée)

D'ailleurs elle éprouve toujours des envies, qu'elle tait, pour la pratique de la sexualité avec des hommes :

C.P : [...] La sexualité avec des garçons c'est quelque chose qui te fait envie encore, des fois ?

Sabrina : Ouais. Hum. De manière, ouais. Parfois. Après ça j'peux pas trop l'dire à Noémie parce qu'elle se vexe. Ça c'est un truc j'peux pas trop lui en parler parce que, elle le prend pour elle en fait. [...] J'veux pas trop l'dire que parfois j'aimerais coucher avec un mec. 'fin. Après hein ça me manque pas atrocement. Mais ça m'est pas sorti de la tête.

C.P : Ca vient, l'envie elle vient à des périodes particulières ou pas spécialement ?

Sabrina : J'crois pas. C'est genre méga furtif. Mais tu vois, des trucs cons, tu vois on va voir une scène d'amour dans un film heu, j'vais m'dire, [voix avec le ton de l'envie] ah ouais ! Ok, ouais, ouais. [Voix normale] Mais c'est tout. Après je dis que ça me ferait peut-être la même chose si je retournais avec un mec. [...]

C.P : Et du coup dans la sexualité que tu aimerais avec des hommes c'est quoi qui te donne envie ou, je sais pas si tu ressens ça comme un manque, mais du coup que t'aimerais... la chose qui est différente d'avec une femme et qui te fait envie ?

Sabrina : [Silence] Ben...

C.P : Est-ce que c'est le corps d'un homme, est-ce que c'est/

Sabrina:/ Oui y a ça !

C.P : Est-ce que c'est l'acte, un acte particulier ou ?

Sabrina : [Silence] Hum...

C.P : Ou un rapport de relation qui changerait avec le sexe ?

Sabrina : Non, y a, 'fin y a le côté corps d'un homme que j'aime bien. Et après j'dirai que j'suis plus heu passive [rire]. Je sais pas comment dire.

C.P : Tu te laisses plus faire ?

Sabrina : Ouais. Pas, pas en mode heu... je laisse la puissance du mâle tu vois ? [Rire] Mais plus... heu... j'suis plus dans la réception quoi. J'sais pas trop comment préciser mais. Et heu j'trouve pas ça déplaisant en soi quoi, de temps en temps. Voilà [rires].

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée)

Nous observons des différences de posture et de rôle lors des rapports sexuels en fonction du sexe de la personne avec laquelle elle les entretient. Dans ses relations avec les hommes, elle sera davantage dans une position réceptive des gestes sexuels que lorsqu'elle est avec une femme. Nous remarquons donc que le goût pour une posture réceptive qui va de pair avec une érotisation de la domination masculine coexiste avec des goûts pour la pratique de la sexualité avec les femmes, au cours de laquelle elle est dans une posture plus active.

Cependant Sabrina explique sa réticence à de nouveau former un couple avec un homme à cause des manières d'être et de faire dans une relation de couple de ces derniers :

C.P : Ouais, tu te dis que tu pourrais retourner avec des hommes ?

Sabrina : Ouais. [Silence] Ouais. Mais heu... la seule question que j'me pose du coup si j'retourne avec un homme c'est si j'aurai le sentiment d'être heu... j'sais pas comment dire. L'égal de lui tu vois ?

C.P : Ouais. Etre avec une fille en couple tu te sens plus heu, t'as plus un sentiment d'égalité ? T'aurais plus l'impression d'être sous le coup d'une domination [avec un homme] ?

Sabrina : ouais. C'est, c'est très bizarre... [Silence] en fait je sais pas comment je me comporterai maintenant que j'ai vécu avec une fille, et que j'étais avec une fille, avec un mec en fait. Mais heu...

(« Grande école », sur dossier, master littérature, professeure en collège et lycée)

Ainsi, si les socialisations durant ses relations homosexuelles ont fabriqué des goûts sexuels et amoureux pour les personnes de même sexe, les goûts sexuels pour les hommes continuent d'exister et se rappellent à Sabrina de temps en temps, alors que ses goûts pour les manières d'être et d'agir pour des partenaires se sont transformés et la dirigent plus vers des femmes lorsqu'il s'agit de choisir une conjointe.

### **3.2. Un cas de transformation radicale des goûts ?**

On se souvient de Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire) comme une des enquêtées qui se pensait être hétérosexuelle. Elle est la seule parmi les personnes enquêtées dont la trajectoire est marquée par des processus de socialisation qui semblent être de conversion. En effet, la fabrication de ses goûts amoureux et sexuels pour les femmes s'accompagne de transformations sur le front culturel et corporel, opérées sous l'angle d'un travail de soi : elle s'intéresse plus au féminisme et au lesbianisme et entame une série de lectures sur ces sujets ; elle se rapproche d'associations lesbiennes et par là se constitue un

capital militant<sup>474</sup>. Par ailleurs, elle opère des transformations physiques importantes : elle arrête de se maquiller, coupe ses cheveux longs pour les porter courts, et change de façons de se vêtir en ne portant plus de talons et de vêtements à la féminité traditionnelle marquée.

Les socialisations homosexuelles ont fabriqué chez Gabrielle des transformations dans le rapport au corps des femmes : elle les sexualise et les érotise, elle aime la matérialité de leur corps, et aime les façons d'être et de faire en couple et durant les relations sexuelles. Ces transformations se sont accompagnées de transformation dans le rapport au corps des hommes ainsi que dans le rapport à leurs manières d'être et de faire au cours des relations amoureuses et sexuelles : ses goûts du nécessaire à l'hétérosexualité se sont transformés en dégoût dans la comparaison et la mise en réflexion théorique et militante de ses relations homosexuelles, en même temps qu'une politisation de l'intime. Aussi, on observe des transformations durables dans le rapport à son propre corps sexualisé.

Gabrielle : Mais bon mais moi dans l'expérience que j'ai c'était toujours à moi d'accepter l'autre dans mon corps. [...] Et du coup, ben, ça je trouve que c'est, enfin moi quand je réfléchis je trouve ça heu bon aussi parce que ça me convient plus ces rapports là mais, mais je trouve ça assez violent de toujours, que ça soit toujours la même personne qui rentre dans le corps de l'autre, qui rentre dans son espace à lui et fin voilà je trouve ça assez violent. [...] Je trouve le corps des femmes beaucoup plus attirant que le corps des hommes mais à un moment j'étais quand même attirée par le corps des hommes, heu, mais je pense que c'était aussi au-delà du corps c'est l'idée, et quand j'étais avec des hommes c'était l'idée de heu bon ben c'était, c'était déjà que j'avais jamais pensé à pouvoir faire l'amour avec une femme et donc je remettais pas du tout en question le schéma hétérosexuel et du coup le côté protecteur, le côté donc quelque part peut être que la musculature, les bras, c'est quelque chose qui m'apportait un réconfort et une protection et voilà. [...] Le corps des femmes en lui-même je le trouve beau, et aussi surtout parce que les corps de toutes façons sont tous différents, heu c'est difficile à expliquer ce qui m'attire, mais c'est toujours la même chose en fait, c'est le fait, y a pas ce côté protection de la même façon mais c'est d'être bien contre le corps de l'autre, c'est c'est cette espèce de, comment dire, de, je sais pas si, fin, de corps qui s'adaptent bien quoi, qui, je sais pas si, fin c'est sûr que je suis attirée par les corps de femmes et plus par les corps d'hommes mais alors pourquoi ben. [...] C'est la relation dans l'ensemble et ce que les femmes dégagent parce qu'elles ont ce vécu-là, parce qu'elles sont des femmes, parce que je me sens maintenant plus en sécurité, plus en complicité, plus en accord, plus...

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Les socialisations de transformation des goûts amoureux et sexuels de Gabrielle (terrain militant, assistante de vie scolaire) l'amènent à une homogamie sociale très poussée puisqu'en plus de vivre en couple avec des femmes socialement proches d'elle, elle vit des relations amoureuses avec des individus du même sexe et genre. Cette homogamie sociale est pensée à travers un prisme théorique féministe par Gabrielle : si elle aime les femmes et peut être si proche d'elles, c'est parce qu'elles partagent des conditions d'existence et d'oppression

---

<sup>474</sup> MATONTI Frédérique, POUPEAU Franck, « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2004/5, n° 155, pages 4 à 11.

similaires. Ainsi la structure de plausibilité a changé et s'est substituée à la norme hétérosexuelle<sup>475</sup> :

Gabrielle: Ouais en fait y a , en tant que femme j'ai l'impression que l'on vit des situations dans la société qui nous amènent à l'appréhender et à appréhender certaines choses de la même façon et du coup heu, du coup sur certains points on se comprend sans même avoir besoin de le dire heu, sur le fait que, que, c'est difficile de trouver des exemples concrets, mais, ben que le fait de pas, alors, c'est pas vrai pour tout le monde bien sûr et y a plein de niveaux différents, mais plein de degrés différents mais sur le fait de pas être supérieur à l'autre, heu de prendre son envie en compte, de, sur notre vécu, de marcher dans la rue, d'être dans une réunion, de se faire entendre, se faire une place, de pouvoir s'exprimer et que les autres nous écoutent, de, c'est un peu tout ça.

Gabrielle : Alors là, je pense que les défauts en fait ils, j'ai remarqué que, que j'ai du mal quand on malmène mes valeurs, que j'aurais du mal à être avec une fille qui penserait pas la même chose que moi au niveau politique, ou au niveau protection de l'environnement [...].ça ça serait compliqué je pense, qui considérerait, ben être avec une personne qui considérerait pas qu'on n'est tous égaux, je pense que je pourrais pas être avec une personne comme ça

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Ce sont ces transformations de rapport aux femmes, aux hommes, dans les rapports à l'un et à l'autre et qui concernent une large partie de leur patrimoine dispositionnel (rapport au corps, mais aussi rapport aux autres et au monde), soutenu par une mise en sens et théorisation féministe qui montre que les goûts de Gabrielle pour les femmes sont fortement incorporés. D'ailleurs elle explique qu'elle ne pourrait pas reformer un couple, ni même avoir des relations sexuelles avec un homme :

Gabrielle : C'est ça qui pourrait pas, bon, ça ferait que je pourrais pas retourner avec un homme parce que j'ai l'impression que je retrouverais jamais un truc comme ça chez un homme, pas cette compréhension là des rapports entre hommes et femmes, les femmes l'ont, alors certains hommes doivent l'avoir aussi mais i ils l'ont pas vécu dans leurs tripes et ça je pense que c'est différent, et même si y a des femmes dominatrices, même si qui ont aucune capacité à écouter l'autre qui, ça existe bien sûr, et à l'inverse, y a des hommes qui sont pas du tout dans un rapport de dominance, mais c'est tellement instinctif chez les femmes et en tous cas chez les femmes que je rencontre, qui font partie de mon entourage et peut être chez les femmes qui m'attirent aussi parce qu'il doit y avoir plein de femmes qui...

CP : Ca se reconnaît entre guillemets,

Gabrielle : Ouais ça se reconnaît ouais et bon aussi y a le truc du corps que et le truc du rapport sexuel qui est qui fait que j'ai plus du tout envie je suis plus du tout attirée par un corps d'homme avec son sexe, avec son, voilà, le corps de l'homme en lui-même ne m'attire plus du tout et le rapport sexuel avec un homme

CP : Ça t'intéresse pas, plus

Gabrielle : Pas du tout.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

---

<sup>475</sup> BERGER Peter, LUCKMAN Thomas, *La construction sociale de la sexualité*, op.cit.

Cependant toutes les dispositions acquises lors de ses rapports hétérosexuels ne disparaissent pas. Tout d'abord, Gabrielle ne s'est pas défaite de ses façons d'être et de faire dans les relations amoureuses et certaines postures dans le couple qu'elle avait avec des hommes se retrouvent dans ses couples avec les femmes :

Gabrielle : ben finalement j'ai l'impression que quand même, j'ai quand même toujours tendance à faire en fonction de l'autre donc je sais pas très bien si j'arrive moi-même à me placer à égalité avec l'autre et donc c'est plus du tout à la même proportion que dans mes rapports avec les hommes mais

CP : ça reste toujours un peu.

Gabrielle : ça reste un peu et, et pourtant c'est vraiment, vraiment important pour moi et du coup je voudrais vraiment réussir à trouver ça, vraiment réussir à trouver heu, une conjointe avec laquelle on soit vraiment heu dans un rapport d'égalité, qu'y en ait pas une qui soit, alors je pense que ça dépend des moments, que c'est plus ou moins, mais que vraiment qu'y en ait pas une qui soit en dessous

CP : du coup, qui est en dessous c'est toi, à chaque fois, la plupart du temps

Gabrielle : ben j'ai un peu l'impression.

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Par ailleurs son imaginaire et ses représentations des corps ou situation qui produisent de l'intérêt et de l'excitation sexuelle, chez elle, sont marqués par ce qu'elle qualifie un « imaginaire hétérosexuel » qui persiste et s'actualise dans la pratique de la sexualité seule :

Gabrielle : quand j'étais jeune ma masturbation elle passait par la pénétration heu, puisque, j'avais pas découvert que j'avais, que le clito pouvait procurer du plaisir donc, donc ça passait par la pénétration et ça c'est vraiment fou, parce que ça me fait penser que même en tant que lesbienne féministe maintenant heu je, mes vingt-trois ans de de de d'hétérosexualité, alors évidemment même quand on est très jeune, heu. [...] Voilà, mais quand même j'ai l'impression que pendant vingt-trois ans j'étais exposée à des images de désirs hétérosexuels et même maintenant en tant que lesbienne féministe ces images-là sont, mon imaginaire sexuel j'ai l'impression qu'il est encore complètement pris par ces images hétérosexuelles là, et mon, alors ma vie de lesbienne elle est petite par rapport à ces vingt-trois années même si on compte pas les quinze premières,

CP : Ouais

Gabrielle : La proportion est encore petite mais, même maintenant de toutes façons, même maintenant en tant que lesbienne je suis encore heu heu soumise, influencée par tout cet imaginaire hétérosexuel qui est partout et

CP : Tu veux dire que dans ce qui est vecteur d'excitation pour toi y a des choses qui

Gabrielle : Y a encore, dans ce qui est vecteur d'excitation, pas dans le, du coup pas dans le rapport sexuel partagé avec une fille mais dans la masturbation dans ce qui est source d'excitation pour moi il peut y avoir encore, ouais carrément même y a encore pas mal d'images hétérosexuelles [...] heu, bon du coup j'en ai regardé un bout d'un quand même heu, et encore maintenant je garde des images de ce film que j'ai regardé. [...] De ce film que j'ai regardé ça fait longtemps maintenant, ça fait ça fait sept ou huit ans que j'ai regardé ce film et c'est aff, pour moi, alors quand je suis excitée, ben du coup ces images-là elles m'excitent mais en même temps

CP : Elles te viennent.

Gabrielle : Ca me...

CP : C'est en désaccord avec tes principes

Gabrielle : Mais complètement et du coup c'est hyper paradoxal parce que parce que c'est des images de domination à fond [...].

(Terrain militant, assistante de vie scolaire)

Ainsi, au moment des entretiens, Gabrielle vit une lutte de soi contre soi : elle tente de combattre l'hystérésis de dispositions à être excitée par des rapports hétérosexuels vus dans des films pornographiques. Cette partie de ses goûts sexuels ne correspond pas aux « bons » goûts militants, féministes et antipatriarcaux. On observe ici des traces de sa socialisation militante qui produit des effets sur ses pratiques et goûts sexuels, mais qui n'efface pas toutes les traces de son passé hétérosexuel, qui semble fortement incorporé dans ses représentations érotisées.

### **3.2. Les cas où les dispositions à aimer les femmes sont les plus fortement incorporées.**

Les enquêtées dont les dispositions à aimer les femmes semblent les plus fortement incorporées et fixées sont celles qui dans l'enfance ont des goûts électifs pour les femmes, les femmes de milieux populaires qui ont des relations amoureuses et sexuelles avec des femmes depuis vingt ou trente ans. Ces enquêtées n'expriment pas toutes des dégoûts pour la matérialité du corps des hommes. Jeanne (Terrain sud-est, brevet des collèges, factrice catégorie C) et Béthy (Baccalauréat, employée administrative à la poste, catégorie C) expliquent qu'elles ne sont pas du tout intéressées par leur physique et ne se posent pas la question de leur attirance pour eux ; Aurélie raconte qu'elle n'a jamais trouvé beau le visage d'un garçon, même si elle a pu en reconnaître certains comme étant « bien foutus » (mince avec une musculature dessinée sans être trop prononcée) ; enfin, si Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique) explique qu'elle est toujours attirée par les garçons et se qualifie de bisexuelle, elle trouve plus beau le corps des femmes que celui des hommes, bien qu'elle aime des formes de corps similaires (des corps musclés, de sportifs qui pratiquent l'athlétisme ou l'escrime, des corps musclés, assez secs). Cependant, certaines d'entre elles ont des goûts très marqués pour la matérialité du corps des femmes, et également pour les manières d'être et de faire en couple et durant la sexualité, caractéristiques qu'elles ont plus trouvées chez des femmes que chez des hommes.

Aurore (« grandes écoles », doctorat de physique) et Roxane (terrain militant, ingénieure d'étude) sont les deux enquêtées qui se disent bisexuelles avec un intérêt plus marqué pour les femmes dans la mise en couple. Elles ont des parcours assez différents : si elles déclarent toutes les deux des goûts électifs pour les femmes durant l'enfance, Aurore s'est intéressée amoureusement et sexuellement aux femmes plus tôt que Roxane (à l'adolescence pour Aurore et à l'âge de 27 ans pour Roxane). Pour Roxane, la fréquentation de groupe de pairs

homosexuels, puis sa socialisation par les associations, permet la mise en place d'un discours sur ses préférences sexuelles. La revendication et la présentation de soi définie et théorisée participent à la fixation des préférences pour le même sexe en ce sens que cette forme de réflexivité sur soi ferme des possibles et participe au maintien de l'engagement dans les relations homosexuelles. Ainsi Roxane parle de son entrée dans l'homosexualité comme le moment de la découverte de son « soi » réel. En outre elle raconte qu'au moment de sa vie où se font les entretiens ses intérêts ne sont plus portés vers les hommes, mais qu'elle a aimé et pourrait aimer la sexualité avec des hommes. Toutefois, elle émet des conditions à une relation amoureuse avec un homme : il faudrait qu'il ait des caractéristiques morales, intellectuelles, des manières d'être, d'agir et de faire, semblables à celles que peuvent avoir les femmes.

Roxane : Ben surtout quand tu, quand t'as réprimé un peu ce côté de ta personnalité pendant très longtemps. Même si au final je suis peut-être quelqu'un qui est plutôt sexuellement bisexuelle on va dire. Je suis plus ressortie avec des mecs depuis des années, 'fin, c'est pas, c'est plutôt trop dans ma réalité de maintenant, mais heu j'veux dire sexuellement c'est évident que, que j'ai pas de problème.

C.P : C'est aussi bien avec un garçon qu'avec une fille ?

Roxane : Ca peut être aussi bien. J'en ai moins envie maintenant mais c'est heu, j'ai eu des moments très bien heu, c'était pas du tout un souci, après c'est plus au niveau de la personnalité. Faut vraiment que ce soit des gars... qui ont un côté hyper féminin, enfin un côté hyper cool et heu... super gentil et tout ça, parce que dès que... j'supporte pas que les mecs dès que les mecs sont un peu macho, c'est vraiment le truc que je peux pas supporter. Mais y a pas que des mecs macho, donc c'est cool.

(Terrain militant, ingénieure d'étude)

Aurore explique comme Roxane qu'elle est toujours attirée par les hommes, bien que ses attirances se dirigent le plus souvent vers des femmes :

Aurore : Et arrivée au lycée, ben j'ai mis du temps, 'fin j'ai plus ou moins compris, pendant mon collège, que oui, que vraiment, j'étais plus attirée par les filles que par les garçons, même si je reste toujours attirée par les garçons, ça c'est quelque-chose qui ... qui peut pas ... 'fin qui est pas... qui s'en va pas, quoi.

(« Grande école », doctorat de physique)

Ses goûts pour la matérialité des corps des femmes sont plus marqués que ceux pour la matérialité du corps des hommes :

Heu, entre les corps, entre les filles et les garçons, est-ce que tu pourrais dire que tu as une préférence plus affirmée pour l'un que pour l'autre ?

Aurore: ah ouais! Clairement.

C.P: ou c'est kif kif ?

Aurore: non clairement pour les filles. Ouais, parce que j vais tout de suite plus regarder une fille qu'un garçon 'fin. C'est, dans la rue si y a un couple je vais tout de suite regarder la fille sans même regarder le garçon.

(« Grande école », doctorat de physique)



Nous observons par ailleurs des représentations différenciées à propos du sexe des hommes et celui des femmes. Par exemple, Aurore qui n'a jamais pratiqué de fellation par peur d'avoir du liquide séminal ou du sperme dans la bouche préfère, comme on l'a vu précédemment pratiquer des cunnilingus. Ainsi, les fluides sexuels ne sont pas codés de la même manière pour Aurore : là où elle apprécie l'odeur et le goût de la cyprine, elle craint les fluides corporels des hommes par les maladies qu'elle suppose qu'ils charrient potentiellement :

C.P: d'accord. Et dans le fait de faire, de pratiquer une fellation, c'est quoi qui te...

Aurore: je sais pas. [rires] Je sais pas. Y a des... ouais je sais pas. J'ai du mal avec ça. C'est plus l'aspect heu éjaculation qui s'en suit qui me gêne. Mais bon, je sais que c'est possible d'éviter, mais... ouais, je, non. [...] ça me gênerait que ça arrive dans ma bouche par exemple. [...], ça me dégoûte. Non, c'est même pas une question d'odeur, c'est juste que c'est un truc qui me dégoûte. Enfin, je sais pas si c'est lié à toute la prévention contre les MST qu'on nous a fait. Où on est très focalisé sur justement, le sperme, alors que au final, c'est pas... ça marche aussi pour les filles. Même si on a un taux qui est très faible de transmission. Mais ouais, du coup heu non, j'étais plus heu, peut-être que c'est mon côté heu, très maman pharmacienne heu, c'est sale et faut surtout pas heu! qui a pris le dessus ou c'est simplement moi, mais, ça j'ai jamais pu.

(« Grande école », doctorat de physique)

Les représentations différenciées du corps des hommes et des femmes ainsi que les propriétés et valeurs qui leur sont rattachées marquent également l'imaginaire sexuel d'Aurore. Ainsi, selon la posture ou les manières d'être et de faire qu'elle a envie d'adopter dans les relations sexuelles et qui lui procurent de l'excitation sexuelle, elle se représente des partenaires au sexe différent : lorsqu'elle a envie d'être dans une position réceptive au sein de laquelle elle érotise la domination masculine elle se représente un rapport sexuel avec un homme qui lui prodigue une pénétration vaginale avec son pénis ; lorsqu'elle a envie de rapport sexuel où elle est en position de prodiguer et d'échanger des gestes et pratiques elle se représente un rapport avec une femme. Elle souligne que, quelles que soient les représentations, elle parvient à l'orgasme.

Aurore : Ouais y a des périodes où je vais plus avoir envie heu... ben de, disons de mec entre guillemets. De bite pour pas le dire heu. [...] Et donc là clairement heu ça va être plus l'objet et d'autres où je vais plus avoir envie d'autre chose et ça va être plus les doigts.

C.P : D'accord. Et du coup quand tu dis que t'as plus envie de... enfin, envie de bite, enfin, tu... tu m'imagines quoi, 'fin ?

Aurore : Ben en fait c'est surtout quand j'le sais parce que c'est les images mentales que tu te projettes pour t'auto exciter qui...

C.P : Ouais. Du coup ces images mentales... pour toi c'est quoi ?

Aurore : Ben plus des mecs en fait. Qui... ouais plus des mecs quand j'ai envie de bite et plus du coup heu, des images féminines quand heu. Donc c'est deux projections qui sont assez différentes finalement. Mais qui arrivent heu, aboutissent aux mêmes choses. [...] Y en a quand même qui me reviennent plus que d'autres et étonnement c'est plus des images d'homme. Et ça heu [rire] j'me l'explique pas. Parce que clairement, 'fin, je cherche pas à l'expliquer, mais plus des images d'hommes en fait. [...] Mais je sais c'est bête parce que, ben dans les films dans lesquels on est

bercé depuis tout petit, l'acte sexuel c'est toujours un homme et une femme, donc du coup, dans la représentation même de l'acte sexuel il peut y avoir des images plus dans cette projection-là plutôt que dans l'autre. Ou finalement j'ai moins de référence.

C.P : Ouais. D'accord. Et dans les situations où tu imagines justement des hommes, heu, enfin tu imagines des situations, des positions particulières ? [...]

Aurore : C'est plutôt l'homme qui domine la chose. Alors que c'est un truc qui me, qui dans les faits c'est pas quelque chose qui, enfin, c'est pas quelque chose que j'aime. [...] Dans la vie comme dans le sexe en fait. Je, j'aime bien dominer les choses même si... j'aime bien aussi l'équi, avoir une certaine équité dans le.

(« Grande école », doctorat de physique)

Pourtant la différenciation de représentation des sexes pour l'exécution de type de postures sexuelles marque moins ses représentations des relations de couple. Ainsi Aurore affirme qu'elle n'a pas observé de grosses différences dans ses couples avec les hommes et les femmes rencontrés et que sa relation avec son petit ami aurait pu continuer s'il n'était pas parti en Angleterre :

Aurore : Disons que c'est deux types de relation, qui pour moi, sont légèrement différentes, mais pas fondamentalement. 'Fin pour moi c'est juste une différence entre les personnes avec qui je suis sortie, plutôt que une différence de sexe, complètement, parce que ... J'vois, 'fin ... j'aurais très bien pu, si ma relation, ma première relation avec un garçon s'était bien passée, 'fin si ... si en gros il était pas parti en Angleterre, au bout de deux-trois mois, on aurait pu continuer, 'fin j'pourrais pas dire si je serais pas encore avec lui en ce moment. Donc non, pour moi c'est juste une histoire de personnalités différentes, et du coup ça marche ou ça marche pas, mais c'est plus ça en fait... Bon après, sexuellement parlant, c'est légèrement différent, mais je dirais pas que ça soit ça le centre ... le centre des choses.

(« Grandes écoles », doctorat de physique)

Ainsi, si Aurore se présente comme lesbienne, son imaginaire sexuel est marqué par des goûts concernant les hommes, ainsi que les femmes, avec des variations de préférences selon les contextes. En outre, ses dispositions au leadership<sup>476</sup> s'observe dans son rapport aux relations sexuelles.

Parmi les enquêtées qui se pensent comme homosexuelles, les goûts qui semblent le plus fortement fixés sont ceux pour des formes de relation, des manières d'être et de faire en couple, durant la vie commune et pour des compétences et propriétés morales et intellectuelles, rapport au monde que les enquêtées ont décelé plus chez les femmes que chez les hommes. Ainsi, une des premières raisons qu'elles donnent au fait qu'elles ne se mettraient plus jamais en couple avec un homme réside dans les différences des manières d'être, de faire dans la relation amoureuse et de statuts entre les hommes et les femmes :

Alba : Parce que tout est partagé quoi. C'est un, et ça vient même pas à l'esprit, pendant que l'autre est avachi sur le canapé, l'autre il va. Tu vois, ça vient pas à l'esprit de te dire, bon j'suis bien là, elle a qu'à faire ça. A aucun moment, ça le l'ai jamais vécu quoi.

---

<sup>476</sup> LAHIRE Bernard, *Enfances de classe, op.cit.*

C.P: Même dans toi dans ton couple, tu l'as jamais...

Alba: Ah non. Jamais. Dans heu, toutes les relations que j'ai eu, les plus longues hein évidemment. Quand tu restes trois mois avec quelqu'un tout ça tu le...

C.P: Ouais, t'as pas forcément l'occasion de faire le ménage avec la personne.

Alba: Voilà quoi. Mais celle de Cannes je suis restée quand même deux ans avec et heu, et voilà. Une elle faisait la vaisselle l'autre elle nettoyait et puis au moins heu, comme je disais, plus vite on a fini, plus vite on peut faire des trucs ensemble, tu vois. [...] Et j'trouve que les hétéro, après c'est peut-être la vision que je m'en fais aussi hein, mais les trois quart que j'entends, après je remets pas en cause, je critique pas.

C.P: Non, non, mais j'comprends ouais.

Alba: Pour moi c'est pas le style de vie qui me convient quoi. [...] Tu vois étendre le linge, ramasser le linge, c'est des trucs t'as pas envie de les faire. Et j'en discute avec des potes hétéros [des amis hommes], et j'dis, mais tu crois que ça nous régale nous ? De heu, d'étendre le linge et de, "eh ouais, mais bon c'est votre travail". Alors ça, la phrase qui me tue quoi. J'fais ah va chier dans ta caisse hein, c'est bon. [...] T:/ il "ouais ben ça c'est vous, c'est votre côté ça". En rigolant mais j'dis, "mais où c'est notre côté ? Qui t'as dit que c'était notre côté, ça va pas ou quoi ?". Enfin voilà.

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Aurélie (terrain militant, musicienne professionnelle, opéra national) raconte que le moment où se sont fixées ses préférences sexuelles est lorsqu'elle a expérimenté une relation de couple avec une femme :

C.P : Ok. Je reviens sur un truc. Pendant les entretiens tu m'avais dit que pendant un moment tu avais pensé que tu étais hétéro, après que tu étais bi [oui], après que tu étais lesbienne, heu est-ce que tu peux me raconter comment ça s'est passé le moment où tu t'es dit que t'étais lesbienne et non plus bi ? Est-ce que du coup c'est fixé maintenant ou est-ce que des fois ça change ou ?

Aurélie : Heu... alors en fait. Le... le déclic s'est fait à partir du moment où j'ai été pour de vrai. Enfin. Où j'ai été vraiment en relation avec une fille. C'est-à-dire que jusque-là j'avais des plans cul et donc je m'étais dit que j'étais bi. Mais heu, à partir du moment où j'ai vraiment eu une relation et que j'ai vu à quel point c'était différent et à quel point c'était... ouais, voilà. Ca, ça me correspondait plus en fait. C'est à ce moment-là que le déclic s'est fait. Et... et maintenant heu, clairement je me verrai pas [elle insiste] être avec un mec. Après, sexuellement je me dis que peut-être ça se repassera un jour, mais ça s'rait, ça s'rait pas...

C.P : Pas un couple ?

Aurélie : Non. Parce que le, le schéma et le fonctionnement est trop différent et je sais que maint'nant ça, ça me conviendrait vraiment pas. Après voilà, si ça se trouve on se parlera dans un an j'aurai encore changé, mais j'pense pas là. J'pense que là c'est vraiment [rire], c'est sûr. Parce que oui ben vu que j'étais célibataire un moment je me suis posé plein d'question, mais en fait heu, peut-être que, machin, mais non [rires].

C.P : [Sourire] Du coup je peux te demander les différences et le fait quand tu dis que ça te correspondait mieux [ouais] c'était du coup sur quoi ? Et quelles différences t'as vu ?

Aurélie : heu ben c'est quand même heu, par rapport à la société, comment est fait un couple hétéro par rapport à un couple de lesbienne, et du coup au rôle de chacun dans l'couple. Heu, j'trouve ça vachement plus égalitaire un couple de femmes et du coup si tu veux... quand heu, quand on s'adresse au couple, ouais, j'sais pas. Y a pas un chef de famille ou tu vois heu [sourire] ou, mais ça c'est, c'est la société qui veut ça, même si le mec est très ouvert heu, c'est pas de sa faute heu, tu vois, dans tous les cas ça sera comme ça. Donc c'est ça qui me gêne, même si c'est un mec très féministe et très... tu vois ?

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Dans le cas d'Alba (terrain Var, BEP comptabilité, employée comptable) comme celui de Aurélie on peut remarquer que les logiques qui président leurs installations en couple amènent à une homogamie sociale très poussée. Cependant, l'une comme l'autre raconte qu'elles pourraient de nouveau avoir des relations sexuelles avec des hommes et que la pénétration vaginale par un pénis est une pratique qui manque parfois à Alba. Par ailleurs, Aurélie a, comme Aurore, incorporé une représentation différenciée du corps et des rôles des hommes, et des femmes, durant la sexualité qui marque ses goûts sexuels. Ainsi, lorsqu'elle a envie d'être dans une position réceptive et qu'elle érotise un rapport dans lequel elle souhaite être dominée, elle érotise la domination masculine et a envie d'entretenir un rapport avec un homme :

C.P : D'accord. Et sexuellement du coup, y a une différence ? Est-ce que tu pourrais recoucher avec un mec ? C'est quelque chose qui te manque ou pas spécialement ?

Aurélie : Hum...

C.P : J'te pose une question con d'hétéro tu vas dire [rire].

Aurélie : [Rire] Heu me manquer au point de vue du plaisir non. Ce serait plus au point de vue heu, du... rôle pour le coup. Parce que ben pareil, du moment que t'as une relation hétéro, t'as toujours cette histoire, 'fin souvent de dominant, dominé, et... et ça pour le coup sexuellement ça peut m'plaire tu vois ? Et donc ça serait plus ça.

C.P : Et toi tu serais dans la position dominée ?

Aurélie : Oui.

C.P : Et que du coup tu te retrouves pas dans cette position là quand t'es avec une femme ou moins ?

Aurélie : Ben... du coup les rôles sont interchangeable plus facilement et plus fluidement. J'trouve. Alors que... ouais... j'sais pas comment expliquer. Mais par contre au niveau du plaisir, non. C'est... non [rire]. Parce qu'en général ils savent pas comment bien faire, donc heu [rires] donc heu y a pas de doutes. Donc heu... donc heu à part pour ce truc-là de, ouais de jeux... Mais ça serait pas une envie de phallus quoi, pas du tout [rires un peu moqueurs]. Pas du tout [rires].

(Terrain militant, musicienne professionnelle)

Bien qu'elle apprécie certaines pratiques sexuelles exécutées avec des hommes, Alba préfère néanmoins les manières de pratiquer la sexualité des femmes qu'elle a rencontrées :

C.P: hum, hum. Après au niveau des relations sexuelles c'était plus... tu préférerais, c'était...

Alba: pfff... j'aime bien faire l'amour avec des mecs hein, franchement heu. C'est ce qui manque dans la relation avec une nana. Le truc heu, voilà.

C.P: c'est à dire ? La pénétration ?

Alba: un mélange des deux. Voilà la pénétration! Tu vois, un mélange des deux m'irait bien tu vois. Mais bon ça c'est pas possible hein. A moins d'avoir un gode mais bon [voix et air dubitatifs]. Ca franchement c'est pas du tout mon truc. Les pièces extérieures heu [rire]. Non, non.

C.P: A deux ça suffit.

Alba: Voilà. Les trucs en plus heu, mais heu... c'est vrai que la fille, ben ouais c'est plus langoureux. Après t'as des nanas qui aiment comme les mecs quoi. Des sauvages un peu heu...

C.P: Un peu bourines.

Alba: Ouais, voilà, tu vois. Enfin moi c'est pas mon truc mais. Voilà, moi, ce qui m'a plus chez les filles c'est que, voilà, y a plus de tendresses, y a plus d'affection, y a plus de moments heu... Avec un mec c'est rare de parler pendant les rapports par exemple. Tu vois, moi j'ai pas eu heu, j'ai pas ressenti ce besoin avec un mec, que plutôt avec une nana, j'ai plus de, d'atomes corchus.

C.P: Vous parliez de ce que vous étiez en train de faire ? /

Alba:/ Ouais./

C.P:/ De voir si ça va, si.../

Alba:/ Voilà, je veux dire, tu te sens bien machin, des trucs un peu cul-cul aussi quelque part hein. Mais t'as envie de savoir ce que l'autre ressent à ce moment là tu vois. Alors qu'avec un mec heu je savais très bien ce qu'il ressentais à ce moment, donc pas besoin de lui poser la question [rire]. [Parle avec les femmes pendant les rapports sexuels.]

(Terrain Sud-Est, BEP comptabilité, employée comptable)

Enfin, les enquêtées comme Mathilde (« grandes écoles », master 2 de littérature, professeurs en collège et lycée) et Julie (« grandes écoles », sur dossier, master 2 en biologie, professeure en collège et lycée) racontent penser aimer exclusivement les femmes que ce soit pour la pratique de la sexualité, par la forme de leur corps, et pour les relations amoureuses et manières d'être et de faire en couple. Cette sureté de leurs préférences amoureuses et sexuelles est néanmoins interrogée par Julie du fait que sa relation avec Mathilde soit la seule relation de couple de longue durée qu'elle ait connue. Ainsi, ces socialisations de couple, entre deux femmes ayant toutes deux subi des viols, détenant des formes de féminité éloignées des stéréotypes traditionnels, puis étant passées par une même grande école peuvent participer aux renforcements des goûts pour les personnes de même sexe.

Enfin si jamais ça se finit avec Mathilde, je pense pas retourner avec des mecs. Enfin, parce qu'au final Mathilde la première fois que j'ai couché avec elle, je la connaissais vraiment très peu. Et... heu... j'étais vraiment plus à l'aise qu'avec les mecs que j'connaisais bien et... 'fin ça m'a vraiment un... Ca m'a fait très bizarre sur le coup en fait. Et... ben j'avais dit à Mathilde juste après, bon ben j'pense que je suis définitivement lesbienne. Parce que justement je m'étais sentie plus à l'aise.

C.P : c'était une évidence un peu ?

Julie : ouais. Ça faisait un moment que, ça faisait quand même très longtemps que j'me disais que... oui, et que... et du coup ben effectivement j'ai eu confirmation que ouais clairement c'est pas du tout la même, 'fin que ouais, c'était naturel.

C.P : le fait d'être avec elle ?

Julie : ben justement, je sais pas si c'est lié à Mathilde ou heu [au fait que ce soit une fille], parce que je la connaissais peu, donc heu... Mais ouais, c'est plus.

Les enquêtées ayant des dispositions fortes à aimer les femmes sont relativement hétérogènes. Toutes n'ont pas des dispositions à aimer les personnes de même sexe incorporée avec la même force et pour certaines l'hystérésis des dispositions à aimer des rapports hétérosexuels produit des tensions intra-individuelles. Ces tensions sont de différents ordres. Par exemple Aurore qui vient et appartient aux classes supérieures est mise en tension sur ses

dispositions au leadership, là où Gabrielle connaît des tensions en rapport à son militantisme : alors qu'elle milite contre le patriarcat, une partie de ses goûts sexuels se dirigent vers ce contre quoi elle lutte dans sa vie militante. Les dispositions de classe au leadership d'Aurore, comme la socialisation militante que connaît Gabrielle fixent des bornes aux goûts et pratiques qui leur semblent acceptables en raison de leurs valeurs.

#### **4. Le cas particulier de Christian. Une conversion après des goûts réfrénés à l'âge de 45-50 ans.**

Parmi les personnes interrogées lors de l'enquête, Christian est le seul homme dont la trajectoire est marquée par des processus de transformation des goûts amoureux et sexuels. Cependant, sa trajectoire se distingue de celles des femmes présentées dans ce chapitre et possède un point commun avec celle des hommes analysés dans le chapitre 7. En effet, Christian déclare avoir eu des attirances envers les hommes dès l'enfance, et l'on verra que dès l'adolescence ses intérêts sexuels se dirigent vers des garçons. Mais ces goûts ne seront pas mis en pratique dans une sexualité avant qu'il ait 45 ans. Ils seront cependant activés et actualisés tout au long de sa trajectoire lors de la pratique de la sexualité individuelle ayant pour support ses représentations des corps des hommes, puis le visionnage de films pornographiques gays et lors de la fréquentation d'entre-soi masculins qui lui permettent de regarder et de tenter des contacts physiques avec des hommes. En outre, en raison des contextes sociaux dans lesquels il se trouve et du poids de la norme hétérosexuelle, Christian ne peut mettre pleinement en pratique ses intérêts sexuels pour les hommes. Avant d'apprendre la sexualité avec des personnes de même sexe, Christian l'apprend avec des femmes. Dans ses relations avec les femmes, des goûts pour la pratique de la sexualité hétérosexuelle pour la matérialité de leur corps se fabriquent et coexistent avec des goûts pour les hommes. C'est après un mariage, trois enfants et un divorce que Christian va commencer à pratiquer la sexualité avec les hommes. Au travers de nouveaux contextes et expériences socialisatrices, va s'opérer une socialisation à son corps sexualisé dans le cadre d'une sexualité entre hommes, puis au corps des hommes, ainsi que tout un apprentissage sensoriel au cours duquel vont se fabriquer des goûts pour des types de pratiques sexuelles inconnues jusqu'alors. Ainsi, parce que dans le début de sa vie les goûts sexuels pour les hommes coexistent avec des goûts sexuels pour les femmes (en dépit de socialisation de renforcement de goûts sexuels pour les hommes), et qu'il va connaître des socialisations de transformation qui vont l'amener à aimer et apprendre la sexualité avec les hommes dans le cadre de relations consenties, se faisant au moins à deux, et que son parcours n'est pas uniquement marqué par des socialisations de renforcement, nous avons décidé

d'analyser son cas dans le chapitre dédié aux processus de socialisation de transformation des goûts amoureux et sexuels.

Recruté sur le terrain militant, Christian a 50 ans au moment de l'enquête. Ouvrier dans la chimie, fils d'ouvriers textiles, il a toujours habité dans des villes se situant à la périphérie d'une grande ville de province. Christian parle de son homosexualité comme ayant toujours été là :

C.P : Est-ce que tu pourrais me raconter comment ça s'est passé toi, le moment où tu t'es rendu compte que t'avais une attirance pour les hommes en fait ?

Christian: Toujours. Toujours. Heu tout p'tit, et heu, ah ouais! Du fin fond de ma mémoire ça a été heu, l'attirance pour les hommes. [...] Et heu, mes parents [...] l'homosexualité, interdit. Donc bon en cachette, puis c'est vrai que même heu, alors je savais où il fallait, où on pouvait éventuellement heu, heu rencontrer du monde. Internet n'existait pas et, donc je savais pas. Donc je suis, pas resté cloître, mais heu voilà, je, j'ai caché ça pendant des années.

(Terrain militant, ouvrier)

Il raconte que son attirance pour les hommes se manifeste durant l'enfance et il interprète ce qu'il appelle des jeux de « touche pipi » avec d'autres enfants comme preuve de son homosexualité :

C.P: et t'as dit que tu, ça avait toujours été la en fait.

Christian: ouais, ouais, tout à fait.

C.P: et du coup, est-ce que tu te rappelles quand ça s'est manifesté, quand t'étais enfant, à partir de quel moment tu t'en es rendu compte ?

Christian: très, très jeune. Très jeune. Très jeune. Heu l'âge j'm'en rappellerais pas, mais. J'm'en rappelle, on, on jouait à. C'est vrai qu'on jouait à touche pipi, des machins comme ça, on s'caressait, les machins comme ça et c'était très jeune ouais.

C.P: c'était qu'entre garçons ou y avait des filles dans vos jeux ?

Christian: non, c'était qu'entre garçons. J'essaie de me rappeler. heu, ça m'est arrivé une fois avec une p'tite voisine de jouer un p'tit peu à c'jeu-là.

(Terrain militant, ouvrier)

À l'âge de 16 ans, Christian met en pratique ses intérêts sexuels pour les garçons, en touchant et caressant le corps de garçons de son entourage, sans que ceux-ci aient dit ou manifesté par des gestes leur envie de ces contacts physique. On observe ainsi chez Christian des dispositions liées à des façons d'être et de faire caractéristiques de certains dominants<sup>477</sup>, qui consistent à s'approprier les individus et leur corps lorsqu'il en a envie, de la façon dont il en a envie, sans prêter considération aux souhaits de ces individus. Étant suivi par une psychothérapeute au moment de l'enquête, Christian qualifie ces pratiques qu'il raconte d'« abus » :

---

<sup>477</sup> LAHIRE Bernard (dir.), *Enfances de classe*, op.cit.

Christian : Alors je sais que, alors moi j'ai... dans certains cas abusé ouais de, abusé de, de d'enfant, enfin d'enfants. A l'époque j'étais gamin aussi hein. Mais heu j'm'en rappelle mon cousin le pauvre il est mort y a quinze jours. Et j'me rappelle on jouait. Alors c'était à quoi ? J'crois que c'était les premières consoles de jeux, les petits machins avec les petites manettes où je le mettais sur moi et je lui caressais les boboles quoi. Je m'en rappelle parce qu'il était en érection etc. Heu, avec d'autres ben on jouait à s'tripoter un peu les, ce que j'appelle touche pipi t'sais, machin. Heu après j'avais essayé d'aller un p'tit peu plus loin, de profiter de, des fois quand on jouait un p'tit peu à la bagarre de me frotter un peu d'ssus, tu vois ce genre de choses.

C.P : Et c'était des jeux où les enfants entre guillemets participaient aussi, ou heu ?

Christian : Ben disons que ils avaient pas la même heu, les mêmes idées qu'moi. Ah ouais, ouais.

C.P : D'accord, il se passait pas les mêmes choses heu...

Christian : Ah non, non, non, c'était pas. Y a une fois par contre j'me rappelle, j'avais essayé de me frotter heu, ouais, de prendre un copain et de m'frotter d'ssus mais c'est vrai que j'l'avais trop serré. Je sentais pas donc je l'avais trop serré. Et il est monté voir ses parents, parce qu'on habitait au rez-d'chaussée. Et putain alors là j'ai flippé par contre. En disant qu'il s'était fait mal aux fesses. Parce que moi en l'prenant je lui avais tiré sur les fesses et ça lui avait fait mal. Et heu...

C.P : En le prenant heu ?

Christian : Moi je le serai contre moi donc je l'avais pris par les fesses. Et ben j'avais trop serré.

C.P : T'étais habillé ?

Christian : Ouais, ouais on était habillé ouais. Et c'est vrai qu'à heu... Là j'ai flippé. J'me suis dit là t'as fait une connerie. Et alors mes parents sont v'nus et ses parents sont v'nus et tout heu. J'ai dit, non il a trébuché, j'ai tout, j'ai trouvé une excuse bidon.

(Terrain militant, ouvrier)

Christian raconte également avoir continué ce type de pratiques sur des garçons endormis, qui ne manifestaient pas de résistance à ce geste souvent sous l'emprise de l'alcool, qu'il a commencé à consommer à 14 ans :

Christian : Où j'ai profité d'une telle situation. Entre autres quand on picolait bien d'ailleurs hein. Et puis je savais qui picolait bien et qui n'se réveillait pas. Parce qu'y en avait certains, je savais très bien à qui j'le f'sais et...[...] Alors moi quand j'ai commencé à picoler c'était après 14 ans. Et y en avait un j'me rappelle heu... alors lui c'est marrant parce que j'le tripotais chez lui [rire]. Il s'laissait faire, mais bon on a jamais pu aller plus loin. Il s'laissait faire et tout, et puis d'un coup heu, on était parti en camping. [...] Et on dormait chacun dans les sacs de couchage. Et hop ! Mais j'faisais comme ça en général. J'caressais pour voir, t'sais j'me rapprochais, je caressais un p'tit peu pour voir si il s'reveillait pas, comment il réagissait. Après hop, je sentais que ça durcissait et dans le sac de couchage, repasser la main [rire].

C.P : Ca durcissait pour toi ou pour lui ?

Christian : Ah pour les deux [rires]. Parce que bon, quand t'es le mec, même s'il est pas homo, dans l'sommeil, heu... ça, ça monte quoi, donc c'est... lui j'devais avoir 14, 15 ans lui. Mais lui c'était marrant parce qu'il se laissait faire [rire]. Quand heu, heu, quand je le tripatouillais comme ça quoi.

(Terrain militant, ouvrier)

Par ailleurs, il réitère ses tentatives de toucher le corps et le sexe d'homme à l'âge adulte :

Christian : Après heu... c'est ce, alors j'avais essayé avec les mecs [rire]. Un des mecs à ma sœur, j'avais essayé un fois, lui il avait, c'est pas qu'il avait pas apprécié mais heu. Mais c'est vrai qu'le problème, en plus dans l'sommeil, machin et bon j'ai senti qui, si tu veux qu'il s'lâchait pas. Donc



je me suis dit on va pas aller trop loin. Aussi en moto. En moto moi j'avais toujours les mains bien basses et après je l'faisais plus parce que un jour y en a un qui m'a dit... ouais y a tel heu, il a dit ça la dernière fois que tu tripotais les couilles. J'fais oula ! bon, on va arrêter [rires]. On va arrêter, parce que toujours cette appréhension que ça s'sache etc. Heu sinon à l'armée j'en ai profité aussi un p'tit peu. Heu à l'armée, [...] bon j'en ai profité et... c'est pas forcément au goût d'tout le monde. Et j'te l'dis, mais j'en suis pas fier attention ! C'est pas... j'en suis pas fier.

(Terrain militant, ouvrier)

Ainsi, la crainte que son homosexualité soit sue et « découverte » retient Christian dans l'appropriation du corps des autres qu'il effectue pour tenter de mettre en pratique ses envies sexuelles envers les hommes. À aucun moment Christian ne mentionne que la non-réciprocité de ses envies et intérêts physiques ait pu être une raison d'arrêter ses tentatives de contact physique ou ait mis un point d'arrêt à ses envies sexuelles. Nous verrons par ailleurs que ses dispositions de dominant, à s'approprier ce dont il a envie pour ses intérêts propres se retrouve sous d'autres formes dans les contextes sexuels.

A l'âge de 17, 18 ans Christian fréquente des entre-soi masculins dans lesquels la drague et la séduction des femmes a pour fonction le renforcement de l'amitié masculine<sup>478</sup>. Dans ce cadre, il prend part aux discussions sur et avec des femmes et commence à en fréquenter sans entamer des relations de couple. Dans les premiers temps, il couche avec des femmes « pour faire comme tout le monde » sous l'emprise de l'alcool, qui selon lui, lui permettait d'accomplir et de « finir » ces rapports sexuels dont il avait peu envie (le moment de son éjaculation étant considéré comme le signe de fin du rapport). Parallèlement à cela, les entre-soi masculins sont des espaces au sein desquels Christian profite de la présence des hommes, pour les regarder tout d'abord, parfois pour tenter des contacts physiques par des attouchements. Mais ces moments à regarder les autres hommes sont régulièrement suivis par la pratique de la masturbation effectuée en repensant aux corps vus auparavant dans la journée :

C.P : T'avais quel âge quand t'es rentré à l'armée ?

Christian : 18. Ouais, heu... 18 ou 19 ? 19, 19. J'avais devancé un p'tit peu. Et voilà, donc après à l'armée heu... c'est là où j'ai appris à boire, c'est là où j'ai essayé des, de tripoter mais bon/

C.P : Les garçons ou les filles ?

Christian : Les garçons. Les garçons. A l'armée ben y avait pas d'filles. Mais pareil s'tu veux tout, tout c'temps là j'savais très bien que, que c'était les garçons qui m'attiraient. J'savais très bien. Bon je me, je me rappellerai pas des images, mais quand on s'changeait dans les vestiaires, qu'on allait en sport, voilà. Moi je regardais les uns les autres, après hop ! C'était branlette à la maison.

C.P : En te repassant les images que t'avais vu ?

Christian : Exactement. Tout à fait. Ouais, c'était ça. Et heu... non comme je te dis, vraiment, l'attrance et encore pour la première fille avec qui j'ai couché j'étais heu, on avait fait la fête donc

---

<sup>478</sup> GOURARIER, Mélanie, *Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Seuil ; AVARGUEZ, Sophie et HARLÉ, Aude, *Les clubs de prostitution catalans: une instance de socialisation masculine*, n° 27, février 2015.

j'étais un peu bourré. Et c'est comme ça que j'ai couché avec elle quoi. Après c'était ambigu c'est-à-dire qu'on sortait pas forcément ensemble machin heu. [...] L'alcool a fait heu, m'a beaucoup aidé pour heu, ouais ben ça heu... ben pour pouvoir faire certaines choses que j'aurais pas fait sans être bourré. Tripoter quelques paires de fesses et autres [rires].

C.P : Féminines ou masculines ?

Christian : Heu masculines, masculines ! Féminines j'aimais bien regarder, parce que je trouvais les femmes très belles, mais heu, toucher ça m'attirait pas non. Après heu, donc heu toute cette période ça a été heu. J'ai eu quelques rapports, mais sans, sans plus hein. J'en ai eu quelques-uns mais avec des hommes, avec des hommes. Très peu.

(Terrain militant, ouvrier)

Le temps du service militaire de Christian est marqué par de profonds tiraillements et tensions intrapsychiques<sup>479</sup>. Ayant très fortement incorporé la norme hétérosexuelle, il paraît impossible à Christian d'entretenir des relations sexuelles avec des hommes. Dans les contextes sociaux qu'il fréquente, l'interdit pèse lourd et est régulièrement rappelé. Après l'armée, il travaille comme conducteur de bus dans l'entreprise qui gère les transports en commun dans la grande agglomération à côté de laquelle il habite. Il mentionne alors être allé quelquefois dans le quartier de la ville où il est possible de faire des rencontres sexuelles, mais arrête très vite cette pratique lorsqu'il apprend que certains de ces collègues s'y rendent pour « casser du pédé » et racontent sur leur lieu de travail les hommes qu'ils ont tabassés ou raillés la veille. C'est durant cette période que Christian, ne voyant pas d'échappatoire – ses envies sexuelles envers les hommes lui semblent irrépessibles – pense que la seule façon pour lui d'être avec des hommes est de devenir une femme :

Christian : Mais heu à la piscine même avec les mecs j'me rappelle c'était ça, je, je, je l'ai toujours su quoi. A tel point que, alors j'sais pas, on peut pas dire, si c'était maintenant. A tel point que j'me disais, vu que j'aime les mecs et que ça m'est interdit, pourquoi est-ce que je me transformerais pas en femme. C'était les premiers, les premières opérations, les choses comme ça. C'est vrai que pendant longtemps ça m'a travaillé, j'me suis dit, là je pourrais en profiter heu, surtout que tous les mecs, les beaux mecs que j'voyais étaient tous hétéros [rires]. Donc heu, donc c'est vrai que c'est une vision qui est restée ancrée longtemps.

(Terrain militant, ouvrier)

Mais Christian, qui n'avait auparavant jamais ressenti de rapports distanciés à son corps, son genre et de souhait de le voir devenir autre ne s'engage pas dans un parcours de changement de sexe. A 26 ans, il rencontre une fille de 16 ans qui deviendra sa femme puis son ex-femme, pour laquelle il ressent de l'attirance sexuelle et ce qu'il pense être, à ce moment, des sentiments amoureux. Ainsi, il raconte qu'il lui arrivait d'être sexuellement attiré par des femmes, d'aimer regarder leur corps, de les trouver belles et d'avoir envie de leur présence.

---

<sup>479</sup> LAHIRE, Bernard, « Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi : “détester la part populaire de soi” », *Hermès, La Revue*, vol. n° 42, n° 2, 30 octobre 2013 ; LAHIRE, Bernard, *Franz Kafka. Eléments pour une théorie de la création littéraire*, La Découverte, 2010.

Christian : [...] Alors c'est pas les filles à ce moment-là qui ne m'attiraient pas, c'était elle parce que elle, voilà, son physique me plaisait pas. Par contre, quand j'ai croisé mon ex-femme, donc je l'ai croisé à 26, elle avait 16 ans. Elle avait 16 ans et demi, quand je l'ai croisée j'en avais 26 moi. Elle par contre elle m'attirait. Très sincèrement et, et par contre je, j'ai pas heu, pas à cause de l'éducation. Parce que c'est vrai que. Petit à petit j'ai appris à regarder les filles je... y a, y avait des belles filles, y avait des formes, y avait des formes, y a des choses comme ça qui sont pas heu, 'fin pour comme maintenant que je trouve très beau. Donc et c'est vrai qu'elle avait des fesses magnifiques. Qu'elle a toujours [rire] d'ailleurs. Elle est antillaise, alors cambrée et tout...

(Terrain militant, ouvrier)

Christian se marie avec elle, et ensemble ils deviennent parents de trois enfants. Christian raconte que c'est avec elle qu'il apprend la sexualité avec les femmes. Ses précédents rapports sexuels se déroulaient toujours sous l'emprise de l'alcool et consistaient à effectuer une pénétration vaginale. Ainsi, la socialisation de Christian au corps des femmes était marquée par de la distance, du désintérêt, une absence de dispositions à sexualiser le corps des femmes et le sentiment de nécessité à avoir un rapport sexuel et à le « finir » par une éjaculation. Lors de ses premiers rapports avec sa future femme Christian ne sait ainsi pas vraiment à quoi ressemble visuellement le sexe d'une femme, et ne dispose pas non plus de savoir théorique et de techniques du corps sur le plaisir sexuel des femmes et comment en procurer. Son apprentissage de la sexualité avec une femme, et sa nouvelle socialisation au corps des femmes qui vont dans le sens d'un intérêt pour celui-ci sont rendus possibles et facilités par le fait que son ex-femme n'avait jamais eu de rapports sexuels incluant des pénétrations. Le fait d'avoir plus d'expérience sexuelle, par le fait d'avoir pratiqué des pénétrations donnent à Christian l'ascendant sur sa compagne, ainsi qu'une forme de pouvoir, car il est placé et peut prendre le rôle d'initiateur. En effet, s'il en sait peu sur la sexualité, il en sait tout de même plus que sa partenaire, ce qui lui permet de diriger le déroulement des actes lors du rapport sexuel.

Christian : Elle oui j'avais du désir ouais. Après bon l'avantage c'est qu'elle était jeune, qu'elle était vierge, donc heu voilà. Donc j'ai pu faire mes classes en même temps [rires]. Juste pour la petite histoire, pour la première fois que, parce que je savais pas comment c'était fait hein, donc heu, j'avais pris une lampe de poche. J'ai t'occupes de rien, j'vais voir comment ça s'passe là-bas d'ssous [rires].

C.P : Ah oui ! Parce que c'est comme ça que t'as découvert le sexe heu...

Christian : Ah oui, mais oui ! Je savais pas. Quand j'couchais avec l'autre, j'étais raide, donc heu... j'voyais pas. Et j'dis bon, ben aller, faut aller voir comment ça s'passe [rire]. Et puis j'ai appris en regardant des films de cul bien évidemment. Pour voir un peu comment ça s'passait.

(Terrain militant, ouvrier)

Par ailleurs, on trouve chez Christian des goûts sexuels pour sa femme :

Christian : j'ai toujours pris du plaisir avec mon ex-femme. J'veux dire de ce côté-là heu. J'ai jamais fait à contre cœur.

(Terrain militant, ouvrier)

Aussi, dans son couple et ses relations sexuelles avec elle on constate le transfert des dispositions de Christian à s'approprier des individus et leurs corps lorsqu'il en a envie et exercer ses envies et intérêts, notamment sexuels :

Christian : D'un coup j' me réveille en pleine nuit. J' me réveillais souvent en pleine nuit. Puis putain, j' prends la gaule, j' dis bon. Il était trois heures du matin j' la gratouille, elle dit rien, hop! [il effectue une pénétration dans son vagin jusqu'à avoir un orgasme et éjaculer] Elle a rien dit hein. Et le lendemain elle me dit, « à trois heures du matin j' aime personne je dors ». Alors j' dis, « mais t' as rien dit! Tu t' es bien laissée faire » [rire]. Elle m' dit oui, mais elle m' dit « la prochaine fois tu t' abstiendras ».

(Terrain militant, ouvrier)

Cependant, durant les vingt années de son mariage, les intérêts et envies sexuelles envers les hommes qu'éprouve Christian ne cessent d'exister. Il continue à exercer son regard sur les hommes, et à se masturber en pensant ou en regardant des hommes, ce qui a pour effet de maintenir ses dispositions à aimer leur corps. Lorsqu'il s'agit d'hommes de son entourage, il tente de passer du temps avec eux, en entretenant une proximité physique tout en essayant de ne pas être trop proche afin de ne pas être suspecté de draguer. Cela ne fonctionne pas toujours, notamment lors d'une réunion de famille, où regardant fixement l'entrejambe d'un de ses beaux-frères, une de ses belles sœurs le reprend en lui demandant vivement ce qu'il était en train de regarder. En outre, Christian regarde régulièrement des films pornographiques mettant en scène uniquement des hommes, ce qui actualise sa socialisation à la sexualisation du corps des hommes et entretient ses dispositions à s'intéresser sexuellement à eux (« Après heu, on est resté ensemble... oh une vingtaine d'années ! Alors sachant que pendant ce laps de temps, au début hein j' l' ai jamais trompée, par contre j' ai toujours regardé des mecs hein. Les films de cul, avec les mecs [rires] »).

Plusieurs évènements vont contribuer à amener Christian à entamer des rencontres avec des hommes qui vont déboucher sur des rapports sexuels. D'une part, une amie de sa femme se rend compte qu'il est attiré par les hommes et à force de fréquentation ils viennent à en discuter puis elle l'initie aux sites internet de rencontres homosexuelles :

Christian : Internet a fait, est apparu, donc j' ai commencé à acheter un ordi, et si tu veux, mon ex-femme heu, connaissait, enfin bossait avec une de ses, enfin une copine à elle qui était lesbienne. Donc p' tit à p' tit elle a compris que j' étais homo, donc heu on en a discuté. Moi j' savais pas quoi faire, comment faire etc. Donc elle m' a, pour moi c' était aller sur les sites. Et heu j' ai pris les premières claques aussi parce que moi je savais pas. Donc heu, et puis, et puis.

C.P: Elle a compris comment que... tu préférerais les hommes ?

Christian: Oh j' pense que par le comportement peut-être, ma façon de regarder les uns et les autres, puis bon, j' avais b' soin aussi de, d' en parler j' crois. Qu' y a un moment ça...

C.P: Ça te pesait ?

Christian: Oh oui, oui, oui! C'est d'ailleurs pour ça qu'à la fin j'suis d'venu alcoolique, parce que le fait de boire. 'fin, c'est pas le fait de boire, c'est le fait d'être bourré me permettait heu de faire passer le temps quoi simplement.

(Terrain militant, ouvrier)

Sur une période de plusieurs années, les tensions intrapsychiques produites par ses goûts sexuels pour les hommes et l'incorporation de la norme hétérosexuelle grandissent. Christian limite ses passages sur les sites pornos gays après avoir été surpris par sa femme, et continue d'essayer de toucher le corps et le sexe d'hommes (sans qu'il y ait réciprocité dans l'envie de contact sexuel) lorsqu'il se trouve dans des situations qu'il pense sans risque pour lui, et continue de boire de l'alcool et d'être régulièrement saoul :

Christian : Donc, jusqu'au moment où heu petit à p'tit, j'ai senti le besoin, voilà, le côté femme heu... ça m'a jamais dégoûté, mais bon voilà, j'me délaissais, ouais, je m'en lassais quoi. Et j'étais de plus en plus attiré par le côté homme. [...] Plus le temps passait plus je me rendais compte que ben les femmes c'était plus mon truc et que je voulais aller vers les hommes. Et je savais pas comment faire. Parce que c'est vrai que moi quand je suis rentré au TCL j'ai dit, bon ça c'est acquis pour la vie. J'ai rencontré mon ex femme, c'était pour la vie, et puis j'me suis dit, bon heu, donc il va falloir changer. Et moi le changement c'était pas mon truc. Alors donc ça a été heu. Donc c'est ça, je buvais pratiquement tout le temps pour heu, ben pour que le temps passe. Essayé éventuellement de tripoter quelques cacahuètes au passage. Heu, les sites j'y allais pas trop parce que c'est vrai que Béatrice m'avait gaulé une ou deux fois quand même.

(Terrain militant, ouvrier)

Ces tensions intrapsychiques sont pensées par Christian comme n'étant plus tenables lors d'un événement avec un de ses collègues de travail qui l'amène à abandonner son emploi. Ses dispositions à s'appropriier et disposer de son environnement, des individus et de leurs corps ne cessent d'exister. Christian continue dans tous les domaines de sa vie où il croise des hommes d'essayer de toucher, caresser les parties sexualisées de leur corps, fesses et sexe. Un soir, il invite un de ses collègues de travail à venir chez lui. Tous les deux sont saouls. Son collègue de travail s'assoupit et Christian commence à caresser son sexe à travers son pantalon, le déshabille pour sortir son sexe de ses vêtements puis commence à le masturber. Le collègue de Christian, se réveille et se dégage de l'emprise physique de ce dernier.

Christian : Et après heu... quand j'étais, même quand j'étais aux TCL, même après j'ai... quand j'étais bourré ouais, j'ai essayais de, de... voilà, de passer les mains, machin, d'essayer d'aller un p'tit peu plus loin. Jusqu'à c'que heu, ça heu... c'était en 2010... 2000, 2001, quelque chose comme ça. Où là heu je faisais la java heu, c'était ma fin aux TCL. Où j'picolais, mais alors... pfff, comme un fou. Et j'avais fait v'nir un gars chez moi. Heu, j'l'avais caressé j'me rappelle et il était raide hein. J'l'avais caressé, j'l'avais débraguetté et tout. J'commençais à l'branler, il s'est réveillé. Et même bourré, il a pas apprécié [petit rire gêné]. Il a pas apprécié du tout. Ben c'est là où je, je suis parti des TCL parce que heu c'était clair que j'pouvais pas y retourner t'façon. Parce que bon il avait fait heu. Alors, oui il avait dit que j'l'avais violé, il avait dit heu. Alors moi j'étais agent d'maîtrise, enfin c'était un truc de fou l'histoire.

(Terrain militant, ouvrier)

Le collègue de Christian fait part de cet événement à ses collègues de travail. Christian, terrifié par la découverte de son homosexualité (plus que par les actes sexuels qu'il pratique sur des individus non consentants, qu'il nommera « abus » après un suivi et une mise en cohérence de sa biographie avec un psychologue) et le fait que ses actes envers son collègue soient rendus publics, ne retourne pas à son travail. Il se fait hospitaliser dans un programme de cure de désintoxication à l'alcool, au cours duquel un des psychologues qui le prend en charge lui dit que certains de ses problèmes se régleront lorsqu'il fréquentera des hommes et aura avec eux des relations amoureuses et sexuelles :

Christian : j'suis parti en cure, parce qu'il fallait faire quelque chose. De là heu j'ai eu un psy qui m'a suivi, qui était de l'autre côté là-bas, qui lui m'a dit, ben, moi c'que j'veux c'est que vous soyez bien dans votre tête. Alors pour moi je te dis pas. "Allez voir les mecs". Mais bon, comment ? [Rire]

(Terrain militant, ouvrier)

Lorsque Christian raconte qu'il se dit « mais bon, comment ? » en réponse à l'invitation à fréquenter des hommes, cela dénote de son absence de savoir être et faire dans des relations de drague et sexuelles explicites et consenties avec les hommes. Ainsi, c'est à partir de ces instants de sa trajectoire que l'on peut observer des socialisations de transformations de goûts sexuels (autres que celles où il apprend la sexualité avec une femme), ainsi qu'un apprentissage de la sexualité avec les hommes : on peut observer de nouvelles dispositions à aimer et à pratiquer la sexualité avec les hommes qui vont s'ajouter à son patrimoine dispositionnel, dans le sens où elles ne font pas disparaître ses goûts sexuels pour les femmes, même si ces dispositions à aimer sont moins fortes que celles qui l'amènent vers les hommes.

Christian envisage de se tourner vers des relations homosexuelles. Il est toujours au courant qu'il est possible, dans certains quartiers de la ville de faire des rencontres sexuelles, mais est réticent à y aller : il craint de rencontrer des personnes qu'il connaît alors qu'il ne souhaite pas que ses préférences sexuelles pour les hommes soient connues et craint que ses anciens collègues de travail viennent agresser les hommes présents sur ce lieu de drague. Par ailleurs, Christian ignore les savoir-faire et être permettant les rencontres et la négociation des interactions pour entamer des relations :

Christian : Alors à l'époque j'me rappelle y avait, j'entendais parler de Gerland, qui était un coin, un lieu d'drague quoi, mais j'ai jamais osé y aller [rire]. J'ai jamais osé y aller parce que je, j'avais d'autres collègues qui eux étaient homophobes, qui eux allaient se taper du PD quoi.

C.P: D'accord.

Christian: Bon j'me suis dit, pfff, alors si j'vais là-bas! [rire] On sait jamais j'risque de tomber sur des gens que j'connais, j'risque de tomber. Donc j'ai jamais osé. Et puis je savais... t'sais comment ça s'passait quoi.

C.P: Ouais. Comment tu rentrais en contact...

Christian: Ouais! Est-ce que tu descends de la bagnole ? Est-ce que tu restes dans la voiture ? Est-ce que c'est eux qui viennent te voir ? Est-ce que c'est toi qui va les voir ? Et puis après j'avais quand même heu. C'est à dire, je sais pas si à l'époque c'était comme ça, mais moi j'avais déjà aussi le, comment dire ? C'était pas du sexe pour du sexe quoi, j'veux dire heu, heu, moi il fallait que la personne me plaise. Donc en plus c'était l'soir, t'es dans l'noir, tu vois pas forcément la tronche qu'i ont, 'fin voilà, donc après...

(Terrain militant, ouvrier)

Il commence alors à faire des rencontres en passant par des sites internet. Christian relâche alors complètement la forme de contrôle qu'il opérait sur ses intérêts sexuels envers les personnes de même sexe et a des rapports sexuels avec tous les hommes qui acceptent d'en avoir avec lui :

Christian : Donc là j'ai commencé à m'lancer dans un, une recherche effrénée et j'dirai que j'ai sauté tout ce que j'croisais quoi pratiquement. Et j'allais, j'prenais deux trois rendez-vous par jours hein, et quand j'pouvais. Comme y avait des fois ça passait pas et comme des fois t'y aller c'était des lapins, machin. Donc j'prenais, j'prenais un max.

C.P: ouais.

Christian: et quand il fallait ben j'faisais les trois. Et alors au boulot c'est vrai qu'on m'voyait pas beaucoup [rire]. Alors j'avais un chez, il savait pas que c'était pour aller avec les mecs mais heu, et j'lui disais, "ouais il faut qu'j'parte un peu avant", j'lui disais "à midi j'vais bouffer dehors", enfin c'était pas vrai, mais. Des fois pendant le boulot j'partais, je prenais la voiture de service. J'étais à Lyon hein. J'partais et l'soir ben fallait que j'remette ça avec mon ex-femme quand même.

(Terrain militant, ouvrier)

Parallèlement à cela, il continue pendant un temps la relation avec sa femme jusqu'à ce qu'elle trouve des messages d'hommes dans son téléphone à partir desquelles elle comprend les aventures homosexuelles et extraconjugales qu'entretient son mari et le couple divorce (« elle m'a dit qu'elle pouvait pas rivaliser avec un homme », «voilà, après petit à p'tit heu, donc j'buvais plus, donc c'est vrai que, toujours avec le suivi psychologique, qui lui a, le psy a vite compris que j'étais homo, donc qu'il fallait que j'm'assume. Et il m'a amené jusqu'au divorce. »). Durant cette période Christian explique qu'il avait encore des goûts sexuels pour les femmes :

Christian : Et puis heu, et puis quand on, au bout d'un moment on s'est remis à discuter. heu j'lui ai dit que j'pourrai pas lui assurer l'exclusivité. A l'époque j'avais encore heu de l'attirance pour les femmes. Je lui ai dit j'pourrai pas t'assurer l'exclusivité, à un moment ou à un autre heu, j'pourrai pas. Donc on est allé au divorce.

(Terrain militant, ouvrier)

Parallèlement à cela, Christian apprend à pratiquer la sexualité avec des hommes et à aimer des pratiques qu'il n'avait jamais effectuées. Ces socialisations à son corps sexualisé au sein des relations avec des hommes et au corps des hommes produisent des modelages sensoriels et l'acquisition de techniques du corps : il va apprendre des savoir-faire sexuels et associer des sensations à des sentiments de bien-être et de plaisir ou de déplaisir lors de certaines

pratiques. Ainsi, il évoque que lors des quelques fois où plus jeune il a eu une sexualité avec des hommes le répertoire des pratiques effectuées se limitait à la masturbation et qu'il ne connaissait pas beaucoup d'autres pratiques :

Christian : Moi si tu veux la période où j'étais plus jeune où j'ai rencontré des mecs, on f'sait heu, on s'branlait c'est tout c'qu'on f'sait. J'crois qu'j'avais pris une fois ou deux un mec. C'est tout! J'connaissais pas la fellation, j'connaissais pas heu, tout ce genre de choses. Après j'me rappelle les premiers temps quelqu'un qui mouillait [air dégouté] moi ça m'dégoutait, ça me... puis bon maintenant ça m'dérange pas quoi.

(Terrain militant, ouvrier)

Par ailleurs, sa première socialisation aux corps sexualisés des hommes est marquée par un dégoût de leurs fluides corporels qu'il va apprendre à ne plus détester au fur et à mesure de ses expériences. Alors que Christian ne pratiquait que la masturbation il y avait des pratiques qu'il imaginait pouvoir effectuer, comme la fellation et la pénétration anale dans la position où il la prodigue. A l'inverse il n'imaginait pas pratiquer la pénétration anale en position réceptive. Cette absence d'envie concernant cette pratique provient en partie d'expériences sexuelles de Christian durant lesquelles ses partenaires lui semblaient trop presser d'insérer leur pénis dans son corps. Ainsi Christian compare ses « bonnes » techniques pour pratiquer une pénétration anale aux à ce qu'il perçoit comme des « mauvaises » façons de faire.

Christian : C'est à dire moi quand j'étais avec quelqu'un, même heu, qui s'est jamais fait prendre, heu., bon voilà, j'ai une façon d'faire, j'mouille beaucoup donc heu je lèche en même temps, je me mets dedans, en plus j'suis pas très bien monté donc heu hop! Et bout d'un moment ça, ça, la personne est en confiance donc ça rentre. Et j'ai toujours ma tête de noeud qui est où il faut. Mais quand quelqu'un fait pareil avec moi, ça m'bloque. Ça m'bloque. Et à chaque fois les mecs c'est comme ça. Et... y en a qu'un qui a failli y arriver. C'est un p'tit gars qu'je voyais qui était à Gap et qui lui heu, bon pareil, dimension plus raisonnable. Il avait une façon d'faire pareil, des p'tits mouvements, il rentrait, bon juste, au moins le gland. Après j'sais pas. Parce que lui il s'cherche c'est pareil. Donc heu, je sais pas si c'est où ça l'a dégouté ou heu, bon, il a pas été plus loin. Mais c'est le seul qui, sinon les autres heu. Moi j'suis désolé heu t'as le mec il se plante et puis qu'i pousse et tu sens qu'il a pas la patience, qui, et puis qu'y est pas doux. Tu vois c'est un peu c'que heu.

C.P: ouais, ça fait peut, tu te contractes, ça fait mal. C'est pas agréable.

Christian: alors justement, au début c'est c'que j'faisais. C'est pour ça qu'avec Nicolas ça a mis l'temps, j'ai mis l'temps pour que ça, pour décontracter etc. Avec les autres j'ai essayé hein de... heu, comment te dire ? Parce que je veux tout t'dire en même temps, donc. J'ai essayé de, de m'lâcher et ça rentre beaucoup plus facilement je reconnais. Mais heu, moi si tu veux, comme en plus j'suis très douillet. Donc quand heu j'dis stop, vas doucement machin. Pis, y a, y a la façon d'faire quoi. 'fin j'dirai moi quand j'prenais quelqu'un qui avait jamais fait, j'y allais doucement c'est à dire que j'rentrais, j'me mettais à l'entrée, j'mettais de tout p'tis coups d'rein. Comme l'autre il a fait quoi. Des p'tis coups d'rien pour y aller tranquillo, et puis voilà et puis si j'voyais qu'ça f'sait mal j'arrêtais.

(Terrain militant, ouvrier)

Les conditions qui rendent possible un travail du corps pour s'entraîner à recevoir une pénétration anale ne se limite pas à des techniques du corps (« donner des petits coups de reins »,



« lécher » pour lubrifier) mais aussi à des considérations sur la forme des pénis (« dimension plus raisonnable »).

Nous allons voir comment Christian a appris à pratiquer et aimer effectuer cette dernière pratique. C'est au cours d'une relation que Christian trouve longue (deux mois) et avec un homme pour lequel il a des sentiments amoureux qu'il souhaite essayer de recevoir une pénétration anale. Le modelage sensoriel qui va être effectué pour apprendre à aimer cette pratique consiste en un entraînement et travail du corps qui se déroule sur plusieurs semaines. Tout d'abord, c'est lors d'un rapport où Christian se considère très excité qu'il souhaite que son partenaire effectue la pénétration sur lui. L'effort que Christian et son partenaire accomplissent pour arriver à insérer le pénis du second dans l'anus du premier ressemble aux efforts physiques effectués par les sportifs dans le but d'augmenter leurs performances et de modifier leur physiologie de manière à la rendre apte à l'accomplissement des objectifs qu'ils se sont fixés<sup>480</sup>. Ainsi la première pénétration anale que connaît Christian représente une étape dans la façon dont il considère que doit s'effectuer cette pratique (un mouvement de va-et-vient au cours duquel le pénis du partenaire entre entièrement dans son corps). Christian et son partenaire travaille sa physiologie durant trente minutes, avec des « outils » que sont les préservatifs et le gel lubrifiant pour faciliter la pénétration. Afin de travailler la dilation de son anus, Christian demande à son partenaire de laisser son pénis dans son corps et lui dit que le mouvement de va-et-vient sera pratiqué ultérieurement :

Christian : Donc du coup heu, donc il m'avait bien chauffé et heu et j'ai essayé. C'est rentré. J't'avouerai c'est rentré. C'est pour ça qu'te dit, presque vierge. J'ai mis... trente minutes [rires].

C.P: à le faire rentrer un p'tit bout ?

Christian: entier [rire]. J'ai dû mettre, ah ouais, trente minutes et j'ai dû passer un tube de gel [rire], dix capotes. Non peut-être pas dix, mais. Parce que je voulais avec, après j'voulais sans, parce que ça glissait mieux, je lui remettais une capote, enfin. Bon lui l'avantage c'est que lui il était jeune et il avait la trique, ça allait pas mal. Il est rentré. J'lui ai dit, maintenant t'es dedans, tu bouges plus, on en reste là [rires]. On verra la prochaine fois. Par contre, c'est vrai que petit à p'tit j'ai eu envie.

(Terrain militant, ouvrier)

On peut aussi observer les marqueurs temporels indicateurs du temps long de l'apprentissage des sensations agréables que Christian lie à cette pratique et ses envies de savoir l'effectuer. Le travail du corps que Christian effectue sur lui ne se limite pas aux seules relations sexuelles. Il tente seul de « préparer » sa physiologie en insérant des doigts dans son anus, puis

---

<sup>480</sup> SCHOTTÉ, Manuel, *Les possibles corporels: support biologique, détermination sociales*, *Revue Européenne de Sciences sociales*, n° 54-1, 2016.

des godemichets, afin de trouver des sensations perçues comme agréables selon les parties de son corps qu'il touche :

Christian : Et c'qu'y a, c'est que pour moi c'est en plusieurs fois. Heu, moi j'pense que ça peut l'faire en plusieurs fois. Par contre en, un quart d'heure, une heure, dans la globalité de...

C.P: ouais en travaillant heu...

Christian: voilà exactement. Exactement. Et c'qu'y a au bout d'un moment, si ça s'passe pas bien. C'est pas si ça s'passe pas bien, c'est si ça s'passe pas comme je veux. Ça m'embête parce que moi je veux tout, tout de suite, je voudrai que ça rentre et que ça fasse pas mal. Et du coup ça marche pas. Et là, moi je, j'me bloque; Voilà, donc moi c'est à c'niveau-là. Mais c'est vrai que j'ai envie. Et les quelques fois où j'ai pu avoir l'occasion de l'faire, c'est vrai que, ça donne encore plus envie, surtout quand je rencontre des gens qui ont la patience etc. et là ça me donne vraiment envie de le faire. A tel point que, j'ai choppé un mec au boulot, parce que moi j'bosse à [X.] et juste derrière y a un sex shop et juste la s'maine dernière, la s'maine dernière là j'lui ai dit, heu un d'ces quatre à midi, on va à extrême center et j'm'achète un gode [rire]. Parce que je, alors c'est vrai qu'entre temps j'me suis mis des doigts heu, pareil j'ai essayé.

C.P: pareil, pour essayer de travailler aussi le, enfin pour t'habituer plus ?

Christian: ben disons déjà pour voir c'que ç m'faisait, si ça m'plaisait aussi, et j'reconnais que ouais, c'est pas désagréable. Après c'est un doigt, deux doigts. Mais heu, donc voilà. C'est c'qui fait que. [...]. Mais je reconnais que, bon, j'ai quand même trouvé du plaisir là-d'ssus.

(Terrain militant, ouvrier)

Ainsi, l'apprentissage de gout pour la pénétration anale en position réceptive se fait dans un contexte affectif particulier, et sur un temps long où la physiologie et les sensations du corps sont travaillées de concert.

Il existe d'autres pratiques sexuelles, telles que l'anulingus, que Christian n'aimait pas au début de ses relations avec les hommes et qu'il a appris à aimer. Le dégoût pour cette pratique est lié au rapport au propre et au sale de Christian, qui s'est transformé lors de ses socialisations sexuelles<sup>481</sup>. On se rappelle qu'il était dégoûté par les fluides corporels émanant des pénis de ses partenaires et qu'au fil de ses expériences il n'a plus été gêné.

C.P: [...] Le fait que y ait des garçons qui mouillent beaucoup, tu m'as dit que ça te plaisait pas. C'était quoi qui te gênait là-dedans, qui te... ça te dégoûtait ? Ca te ?

Christian: Peut-être que j'avais pas l'habitude, peut-être que j'étais un peu puritain si on peut dire, t'sais, ou, je sais pas. Autant tu vois, avec «ex femme» moi je, je, bon, enfin quand elle mouille y a du liquide machin. Là, je sais pas, c'était heu. Bon j'savais pas trop. Puis c'est vrai, comment dire ? Tu sais pas trop ce que, quelqu'un que tu vois une fois comme ça, tu te dis bon heu... Moi j'ai toujours... Moi j'avais toujours peur de l'hygiène heu. T'sais, est-ce qu'il est clean heu, parce que à cette époque-là.

(Terrain militant, ouvrier)

Christian a entretenu un rapport similaire à l'anulingus : il craint que cette partie du corps soit sale, chargée d'excrément, et de résidus de papiers toilettes mélangés à des excréments, et ait un mauvais gout. C'est avec un partenaire qu'il considère avoir une bonne

---

<sup>481</sup> PILUSO, Claire, « Le propre, le sale, la sexualité et l'ordre du genre. Remarques provisoires », *op.cit.*

hygiène que Christian s'adonne à cette pratique, au cours de laquelle ses goûts à produire des sensations agréables avec sa bouche sur le corps de quelqu'un, qui existaient lorsqu'il pratiquait des cunnilingus sur son ex-femme, se transfèrent à cette pratique, dans un contexte qui entretient des similarités à celui des relations sexuelles effectuées avec son ex-femme :

C.P: Hum, hum. Et y a des pratiques sexuelles que t'aimais pas faire au début et que t'as, t'as aimé faire par la suite ?

Christian: Bouffer un cul.

C.P: D'accord.

Christian: Alors ça c'est [rires]. J'adore!

C.P: [Rires] Alors racontes, vas-y! Comment ça s'est passé ? Ce que t'aimais pas et comment t'as aimé en fait.

Christian: La première fois. C'est, j'crois qu'le gars m'avait demandé de le faire et c'est vrai que j'ai beaucoup d'appréhensions.

C.P: C'était quoi les appréhensions que t'avais ?

Christian: Le goût. C'était pas forcément le fait que ce soit le derrière etc. J'avais peur de, qu'y ait des, des... enfin moi je suis poilu et j'avais peur qu'y ait des gratons, que le mec il ait une mauvaise hygiène et, tout ce genre de choses. Et heu, là j'étais tombé sur quelqu'un qui finalement y avait pas heu, y avait rien. Et y avait le côté, donner du plaisir, parce que le gars prenait beaucoup de plaisir à faire ça. Et c'est vrai, entre autre moi j'me rappelle avec mon ex femme heu, alors peut-être que c'est le fait de donner du plaisir que j'aimais beaucoup, heu, [voix basse] une fois je lui bouffé le clito [inaudible, il baragouine] et ça lui a, je sais pas comment je me suis débrouillé, ça lui avait bien plu et tellement plu que j'ai pas eu le temps de rentrer, c'est tout sorti moi [rire]. Ah ouais, ouais, la voir comme ça! j'dis oualala! arrête! Trop tard [rires].

(Terrain militant, ouvrier)

Si Christian apprend à aimer la pratique de la sexualité avec des hommes, ses goûts sexuels pour les femmes et la matérialité de leurs corps ne disparaissent pas et coexistent avec ceux pour les hommes, en dépit du fait que ses intérêts sont plus marqués envers les hommes que les femmes. Ainsi, il raconte que ses pratiques sexuelles avec son ex-femme lui semblaient tout à fait satisfaisantes :

Christian: ben heu... d'une part de toute façon j'regrette pas. J'y ai pris du plaisir. Sexuellement j'parle hein. J'ai toujours pris beaucoup d'plaisir. En plus Béatrice était, assez chaude. Donc c'est vrai que. Ah moi la psy elle a été effarée quand je lui ai dit ça. 'fin, parce que bon c'était tous les soirs pratiquement. Minimum tous les deux soirs. Voire deux fois par jours quand c'était l'week-end. Et puis heu, hop heu. Alors dans la voiture elle aimait pas hein par contre. Mais sur l'canapé, on a même essayé sur la machine à laver [rires]. J'lui dit ça, « tu vois si un jour on t'dit, sur essorage ça sert à rien » [rire]. Ca fait rien du tout. On a essayé, ouais, ça elle était pas contre hein. Par contre intime, elle aimait pas heu. Mais heu un peu partout, après les pratiques en elles-mêmes, y avait. Par contre c'était jamais, enfin pas de, je sais pas comment sont les hétéros. Pas d'cravache, pas d'ce genre de choses, ça restait toujours heu, sensuel. Beaucoup d'embrassade, beaucoup d'câlin. J'lui f'sais des fois des p'tits massages, alors elle adorait ça parce que. J'la massais, des fois elle levait la tête comme ça [rire], alors j'avais toujours ma queue qui était dans la raie des fesses. J'me mettais comme ça. Puis alors elle est métissée, un p'tit cul bien cambré. Et j'la massais, et au bout d'un moment elle m'dit « j'la sens plus ». J'y dit « c'est normal je bande » [rires]. Donc c'est, des trucs cons comme ça. J'aime bien aussi quand y a un peu d'complicité, tu vois, tu tu joues.

(Terrain militant, ouvrier)

Et qu'il pourrait de nouveau entretenir des rapports sexuels avec une femme, à condition qu'il soit physiquement attiré par elle :

Christian : au fond d'moi je pense que, hum... une femme qui m'plairai, qui saurait qu'je sois, disposé, pourrait éventuellement m'faire bander et éventuellement pourquoi pas coucher avec. [...] une femme c'est c'est, j'trouve c'est joli. Une femme c'est heu, heu... comme un mec attention hein ! Mais heu, j'dirai c'est pas, c'est pas parce que j'aime les mecs que j'aime pas les femmes. [...] et donc moi non une femme c'est, ça reste aussi joli, et j'te dis, j'vois «ex femme», hein et quelques temps maint'nant c'est vrai qu'on l'a pas refait, heu depuis l'année dernière, mais elle danse le zouk, elle a une façon de d'anser l'zouk heu... j'peux t'dire que, elle me fait prendre une érection quand même. Elle arrive encore à m'la faire monter [rires]. Elle arrive encore à m'la faire monter.

(Terrain militant, ouvrier)

Ainsi, de nouvelles dispositions à aimer des corps, des pratiques sexuelles avec des personnes de même sexe se forment et coexistent avec des dispositions à aimer les individus de l'autre sexe.

## **Conclusion**

La socialisation au corps sexualisé des enquêtées, qui se produit durant la pratique de sexualité, est fortement intriquée à une socialisation émotionnelle. Pour les enquêtés dont les socialisations par la sexualité sont étudiées dans le chapitre précédent nous avons vu que la pratique de la pénétration anale en position réceptive est préférée et exécutée quasi exclusivement dans des relations longues, marquée par l'existence de sentiments amoureux réciproques. Ainsi, les hommes et les femmes enquêtées ne sont pas socialisés aux mêmes émotions au sein de leur rapport à la sexualité. Les femmes enquêtées accordent plus d'importance au sentiment amoureux. Ce sentiment amène celles d'entre elles étant le plus dans des situations dominées et porteuse de sentiment d'illégitimité à exister comme elles sont, à se soumettre aux désirs de leur partenaire. Elles passent d'ailleurs plus de temps que d'autres à porter une attention à leur posture, à la taille de leur corps dans les rapports sexuels. Les hommes enquêtés apprennent à aimer la sexualité d'une autre manière. Ils sont moins nombreux à se sentir illégitime par leurs corps sexualisés et exercent une grande partie de leur attention sur le corps de leur partenaire. Ainsi, les socialisations émotionnelles au sein de la sexualité diffèrent et contribuent à produire des rapports de domination<sup>482</sup>.

Concernant les goûts sexuels, l'enquête montre que les femmes ont des profils plus hétérogènes, plus dissonants que les hommes enquêtés. L'hétérogénéité de l'incorporation des

---

<sup>482</sup> DAYAN-HERZBRUN Sonia, « Dire, ne pas dire les sexualités », *Journal des anthropologues*, 82-83, 2000, p. 179-194 ; DE SINGKY François, « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, n° 196/11, 1993, p. 54-64.

gouts pour les personnes de même sexe et de l'autre sexe se nuance selon la trajectoire sociale, le milieu social d'origine et celui d'appartenance, le niveau de diplôme.

## Conclusion générale

Nous avons commencé notre travail en évoquant les risques politiques liés à la question de l'appréhension de la construction des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe. L'inquiétude qui nous habite depuis le début de cette recherche concernant les usages sociaux de nos résultats n'est pas moins vive au moment où il s'agit de réaliser un retour sur ce travail. Il nous faut préciser que la focale d'analyse adoptée dans notre travail, centrée majoritairement sur une population homosexuelle, ne remet pas en cause l'existence d'inégalités entre les individus hétérosexuels et homosexuels, ni l'existence de l'hétéronormativité et de la domination des individus homosexuels.

C'est un autre prisme que nous avons pris dans nos recherches avec l'étude de la différenciation interne à la population des personnes ayant des relations homosexuelles comme point de départ pour répondre à notre question de recherche.

Sur la base de la différenciation de la population homosexuelle nous avons opéré des régressions, en croisant des questions de sociologie plus générale afin de trouver des traces des moments socialisateurs aux goûts amoureux et sexuels. À partir de l'étude des différentes façons de parler de soi et de l'homosexualité, nous avons pu mettre en évidence de premières différences et inégalités de classe. L'analyse des discours sur soi et sur l'homosexualité, en ce qu'elle permettait d'aborder la question des jugements sur les différentes façons d'être homosexuel.les nous a amenée à nous intéresser aux jugements portés sur les corps, et aux manières d'être masculines et féminines. Elle nous a permis de nous diriger vers l'analyse plus fine des jugements, goûts et dégoûts amoureux. Cela nous a conduit à appréhender les rapports de domination de classe et de genre entre individus homosexuels, ainsi qu'un ensemble de pratiques et de socialisations qui les différencie. En effet, les individus homosexuels enquêtés s'inscrivent dans des processus de distinction, concernant des manières d'être homosexuel et d'agir en tant qu'homosexuel, ou encore touchant aux pratiques culturelles comme aux formes de masculinités et féminités qui sont des indicateurs de l'appartenance de classe. Les procédés de distinction fonctionnent de façon inter-individuelle, mais également de soi à soi, et peuvent prendre des formes de lutte de soi contre soi que les enquêtés des milieux militants retraduisent sous le terme d'homophobie intériorisée.

Après avoir analysé l'hétérogénéité de classe et de genre au sein de la population homosexuelle, nous avons pu souligner une hétérogénéité des goûts et dégoûts amoureux et sexuels. Nous avons pu en déduire qu'il existait des goûts et dégoûts différents en lien avec la position sociale occupée, le genre et la trajectoire sociale, qui se fondent dans des processus et

logiques de socialisation différenciées. Ainsi, nous avons pu poser les premiers jalons d'une analyse des socialisations primaires, puis une analyse des socialisations secondaires des enquêtés, notamment en traitant la question de la façon dont la pratique de la sexualité socialise, façonne les perceptions, goûts, rapports aux corps sexualisés des individus.

Grâce à ces séries de différenciations nous avons été amenée à observer la diversité relative des patrimoines dispositionnels et des types de goût et dispositions qui permettent à des individus d'aimer être en couple et avoir des rapports sexuels avec des personnes de même sexe. En effet, l'enquête a permis de montrer que les hommes enquêtés ont des patrimoines dispositionnels très cohérents et que leurs trajectoires sont marquées par des socialisations qui vont dans le sens du renforcement de leurs préférences pour les personnes de même sexe. Dans les deux cas, les normes hétérosexuelles et le genre travaillent l'homosexualité des enquêtés.e.s. Les femmes enquêtées présentent des patrimoines dispositionnels plus hétérogènes et la force d'incorporation de leurs goûts amoureux quel que soit le sexe vers lesquels ils se dirigent, résultent de différences de trajectoires et de classes sociales. Par exemple, nous avons pu l'observer au travers de la domination masculine qui conduit à produire des rapports sacralisés ou dégoûtés à la matérialité du corps des femmes, ou dans les luttes de soi contre de soi de certaines femmes enquêtées qui tentent de mettre à distance des goûts sexuels en lien avec les rapports hétérosexuels.

En outre, au fur et à mesure de nos avancées sur la question des processus de socialisation de construction des goûts amoureux et sexuels, nous avons rencontré d'autres questions sociologiques, comme celle des inégalités, de la domination et la façon dont elle marque les corps, les goûts amoureux et sexuels, ou encore celle de la légitimité et de la valeur des individus au travers du sentiment amoureux. Nous avons également pu nous pencher sur une socialisation corporelle peu étudiée : celle de la fabrication des corps sexualisés, en train de se faire, au cours de la pratique de la sexualité.

### **Ne pas conclure : Propositions**

Si lors de l'écriture de la recherche nous avons tenté de limiter les usages « cyniques »<sup>483</sup> pouvant être effectués de notre travail, nous voudrions maintenant préciser les usages scientifiques du travail que nous envisageons. Bernard Lahire écrit que « les recherches ne seraient pas lues et utilisées de la même façon si elles se présentaient clairement comme des morceaux de programme, des réalisations partielles d'un programme plus complet plutôt que

---

<sup>483</sup> BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie, op.cit.*

comme des sortes de fins en soi parfaites en leur genre (ce qui, jeu de la concurrence académique oblige, est plus fréquemment le cas). Elles seraient perçues beaucoup plus comme des points d'appui pour construire des objets plus vastes ou plus complexes plutôt que comme des vues partielles se donnant l'air de vues globales ou totales et qui découragent la recherche des articulations ou des combinaisons. »<sup>484</sup> Ainsi, cette thèse n'est pour nous qu'un fragment d'une recherche sur la construction de la sexualité (humaine) et nous souhaitons l'inscrire dans des suites de recherche qui pourrait constituer un programme plus général.

Au-delà des particularités de notre objet liées à la population étudiée, l'analyse des processus de socialisation qui construisent les goûts sexuels peuvent s'étendre aux personnes ayant des relations hétérosexuelles. En effet, les analyses des cas particuliers, minoritaires et des atypies statistiques<sup>485</sup> peuvent permettre de comprendre les socialisations à l'hétérosexualité, ainsi que donner des pistes pour les analyser. La poursuite de l'étude de la magie du social dans l'amour, lié à la question de la manière dont les individus deviennent les amoureux qu'ils sont, nous semble être un point d'entrée heuristique pour étudier la fabrication sociale de l'hétérosexualité, en liant différentes échelles d'analyse : historique et individuelle.

Nous l'avons dit, l'enquête montre la « diversité » des patrimoines dispositionnels qui autorisent et favorisent des rapports amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe dans une société à « Etat », « Ecole » et système économique capitaliste. Dans d'autres formations sociales, les pratiques sexuelles, qui sont regroupées sous la même catégorie d'homosexualité, souvent à partir d'un point de vue ethnocentriste, ne renvoient probablement pas aux mêmes types d'individus, et aux mêmes socialisations et donc à des patrimoines dispositionnels différents. Une piste de recherche serait donc de s'intéresser aux différentes formes socio-historiques de patrimoine dispositionnel ayant à voir avec la pratique de la sexualité<sup>486</sup>. Ce point de recherche pourrait être lié à une étude concomitante de l'évolution du droit, de la place du sacré dans les sociétés, et l'évolution des formes que prennent la sexualité (par ses

---

<sup>484</sup> LAHIRE Bernard, *Monde pluriel, op.cit.*, p. 55-56.

<sup>485</sup> MERCKLE Pierre, « Une sociologie des “irrégularités sociales” est-elle possible ? », *Idees, la revue des sciences économiques et sociales*, n° 142, 2005, p. 22-29.

<sup>486</sup> « Enfin de compte, la question du type de structuration au sein de chaque individu des différentes expériences socialisatrices dépend du caractère plus ou moins hétérogène de ces expériences. Les individus des sociétés hautement différenciées, qui vivent en régime de concurrence éducative et se confrontent plus ou moins précocement à des normes socialisatrices très différentes, ont ainsi une plus grande probabilité d'avoir constitué un patrimoine de dispositions incorporées hétérogènes, et parfois même contradictoires, que les individus vivant dans des sociétés traditionnelles, démographiquement plus restreintes et infiniment moins différenciées. Et plus le patrimoine individuel de dispositions est hétérogène et clivé, plus la question se pose de savoir quelles dispositions sont activées et quelles dispositions sont inhibées ou, tout simplement, mise en veille dans les différents contextes d'action qui se présentent, ces contextes pouvant aller du domaine de pratiques le plus large à l'interaction circonstanciées à l'intérieur d'un domaine donné ». LAHIRE Bernard, *Dans les plis singuliers du social, op.cit.*, p. 130.



catégorisations, ses interdits), ainsi que ses effets sur la construction des individus, les patrimoines dispositionnels.

Une autre piste de recherche consisterait à allier les apports des travaux de Priscille Touraille<sup>487</sup> et Manuel Schotté<sup>488</sup>, lorsqu'ils s'attachent à montrer la façon dont le social travaille le biologique et ceux de Bernard Lahire<sup>489</sup> lorsqu'il va sur les terrains de la psychanalyse et des neurosciences. La sexualité nous semble être un objet d'étude (ou un laboratoire de recherche) intéressant sur lequel nous pouvons montrer l'étendue du social, en même temps que travailler aux frontières de différentes disciplines. Nous pourrions aller plus loin sur la discussion des théories psychologique de la sexualité, en alliant cela à la façon dont le social façonne les corps, les sensations corporelles, dans la sexualité.

Au cours de notre recherche, la question « et pourquoi pas les hétérosexuels au lieu des homosexuels ? » est une de celles qui nous a été le plus posée. Ces interrogations émanaient des chercheur.euse.s qui pensaient qu'il aurait été plus justifié d'interroger la fabrication de l'hétérosexualité pour des raisons politiques. A l'issue de ce travail, nous espérons avoir démontré les intérêts scientifiques de notre objet de recherche et de la façon dont nous l'avons construit ; tout comme nous espérons qu'il permettra de faire progresser la connaissance sur la construction sociale de la sexualité et des individus quelles que soit les pratiques et les façons d'en parler.

---

<sup>487</sup> TOURAILLE Priscille, *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'évolution biologique*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2008.

<sup>488</sup> SCHOTTE Manuel, « Les possibles corporels... », *op.cit.*

<sup>489</sup> LAHIRE Bernard, *L'interprétation sociologique des rêves*, La découverte, 2019.

# **Annexes**

## **Grille d'entretien**

Faire détailler à chaque fois, enfance, adolescence, adulte ; éviter des globaliser les relances : ne pas dire « ta famille », ais « ton père », « ta mère », ta « sœur » ; bien faire détailler les temporalités « à cette époque », « quand tu étais petit », « maintenant ».

-A quel moment est-ce que tu as « découvert » ton homosexualité, ou à quel moment tu t'es dit j'ai une préférence pour les filles/garçons ? Tu peux me raconter comment cela s'est passé ?

### **Parcours scolaire**

#### **Ecole maternelle**

-Est-ce que tu te rappelles de comment c'était pour toi à l'école maternelle ? Est-ce que tu peux me raconter ?

-Est-ce que tu jouais beaucoup avec les autres enfants, avais beaucoup copains/copines ?

-Est-ce que tu restais plus avec les filles ou avec les garçons ?

-Est-ce que les toilettes et d'autres lieux étaient séparés, filles d'un côté, garçons de l'autre ?

#### **Ecole primaire**

-Est-ce que tu te rappelles de comment c'était pour toi à l'école primaire ? Est-ce que tu peux me raconter ?

-Est-ce que tu jouais beaucoup avec les autres enfants, avais beaucoup de copains/copines ?

-Est-ce que tu restais plus avec les filles ou avec les garçons ? Est-ce que les toilettes et d'autres lieux étaient séparés, filles d'un côté, garçons de l'autre ? Toi, où est-ce que tu allais ?

-Et au niveau des résultats scolaires, comment est-ce que ça se passait ?

-Est-ce que tu as eu de bonnes relations avec tes enseignant(e)s ?

#### **Collège**

-Est-ce que tu te rappelles de comment c'était pour toi au collège ? Est-ce que tu peux me raconter ?

-Comment est-ce que cela se passait avec les autres, les copains/copines ? Est-ce que tu restais plus avec les filles ou avec les garçons ?

-Au niveau des résultats scolaires, comment est-ce que cela se passait ?

- Quelles options et orientation est-ce que tu as pris ?
- Est-ce que c'est toi qui as chois ou quelqu'un qui t'as conseillé ou autre ? Est-ce que tu peux me raconter comment ça s'est passé ?
- Dans quelles matières est-ce que tu te sentais le plus à l'aise ?
- Quelles relations est-ce que tu avais avec tes profs ? Est-ce qu'il y avait des profs que tu appréciais particulièrement ?

### **Lycée**

- Est-ce que tu te rappelles de comment c'était pour toi au lycée ? Est-ce que tu peux me raconter ?
- Est-ce que tu restais plus avec les filles ou avec les garçons ?
- Au niveau des résultats scolaires, comment est-ce que cela se passait ? Quelles options et orientation est-ce que tu as pris ? Est-ce que c'est toi qui as choisi ou quelqu'un qui t'as conseillé ou autre ? Est-ce que tu peux me raconter comme ça s'est passé ?
- Dans quelles matières est-ce que tu te sentais le plus à l'aise
- Quelles relations est-ce que tu avais avec tes profs ? Est-ce qu'il y avait des profs que tu appréciais particulièrement ?

### **Etudes supérieures**

- Est-ce que tu as fais des études supérieures ? Quel cursus ? Comment est-ce que cela s'est passé pour ton orientation ?
- Comment est-ce que cela se passait avec les gens qui étaient en cours avec toi ?

### **Autres formations scolaires ou professionnelles**

- Est-ce que tu as suivi d'autres formations scolaires ou professionnelles en dehors du parcours scolaire ?
- Comment est-ce que cela se passait avec les gens avec qui tu étais ?

### **Famille, vie de famille**

- Est-ce que tes parents vivent en couple ? Si oui, depuis quand ? Si non, depuis quand ?
- Quel type d'éducation est-ce que tu as reçu ?
- Tu peux me parler de tes parents, des gens qui t'ont élevé ? Comment est-ce sont tes parents ?
- Quelles relations est-ce que tu avais avec ton père quand tu étais petit ? Et avec ta mère ?

- Comment est ta mère ? Physiquement ? Comment est-ce qu'elle s'habillait quand tu étais petit ? Et maintenant ?
- Comment est ton père ? Physiquement ? Comment est-ce qu'elle s'habillait quand tu étais petit ? Et maintenant ?
- Comment est ton père ? Physiquement ? Comment est-ce qu'il s'habillait quand tu étais petit ? Et maintenant ?
- Quel est l'emploi de ta mère ? Celui de ton père ?
- Quel est leur niveau scolaire ou le dernier diplôme qu'ils ont obtenu ?
- Est-ce que tu les vois régulièrement ? Est-ce qu'ils habitent loin de chez toi ?
- Est-ce que tu parles de relations amoureuses/homosexualité/sexualité/avec eux ?
- Est-ce que vous avez de bonnes relations, vous vous entendez bien ? Est-ce que cela a toujours été le cas ?
- Est-ce que tu sais ce qu'ils pensent de ton homosexualité ?
- Est-ce qu'il y a des gens dans ta famille qui sont homosexuel ? Si oui, qui, quels rapports est-ce que tu entretiens avec cette personne ?
- Comment est-ce qu'ils sont physiquement ? Comment est-ce qu'ils s'habillent se coiffent ?
- Comment cela se passe à la maison, qui fait quoi en ce qui concerne la vaisselle, le ménage, le repassage etc. entre tes parents ? Est-ce que cela a toujours été comme ça ?
- Quels loisirs avaient/ont tes parents ?
- Est-ce que tu as des frères et sœurs ? Quelle est leur profession ?
- Quel est leur niveau scolaire ou dernier diplôme obtenu ?
- Comment est-ce qu'ils sont physiquement ?
- Est-ce que tu les vois régulièrement ? Est-ce qu'ils habitent loin de chez toi ?
- Est-ce que vous étiez proche quand vous étiez enfants ?
- Quelles relations est-ce que tu as avec eux ? Vous vous entendez bien ? Est-ce que cela a toujours été le cas ?
- Est-ce que tu parles de relations amoureuses/homosexualité/sexualité/avec eux ?
- Est-ce que tu sais ce qu'ils pensent de ton homosexualité ?
- Est-ce que tu vis toujours chez tes parents ? A quel moment est-ce que tu as quitté le domicile de tes parents ?
- Est-ce qu'il y a des gens dans ta famille qui ont particulièrement compté pour toi ? Si oui, lesquels et pourquoi, est-ce que tu peux me raconter ? Quelle est leur profession ? Comment est-ce qu'ils sont physiquement ?

-Est-ce que dans ta famille il y a eu des décès, et des décès qui t'ont particulièrement touché.e ?  
Tu peux me raconter quand c'était, qui c'était ?

### **Emploi, travail**

- Quel est ton emploi actuel (si emploi) ?
- Est-ce que tes collègues sont au courant de ton homosexualité ?
- Est-ce que tu parles d'homosexualité avec tes collègues de travail ?
- Est-ce qu'il y a des gens à ton travail avec lesquels tu t'entends particulièrement bien ?
- Quels emplois as-tu occupé avant celui-là ?
- Est-ce que tes collègues étaient au courant de ton homosexualité ?
- Comment est-ce que cela se passait avec eux ?

### **Association LGBT, militant ou non**

- (Si enquêté terrain associatif) Qu'est-ce qui t'as poussé à adhérer à l'association ? C'était à quel moment ?
- Et comment cela s'est passé, avant et après l'adhésion.
- Est-ce que tu es dans d'autres associations, si oui lesquelles, quand est-ce que tu as adhéré ?
- Est-ce que tu as été dans d'autres associations avant ? Lesquelles ? Qu'est-ce qui t'as poussé à y adhérer ? Comment cela se passait pour toi à ce moment-là ?

### **Corps**

- Comment est-ce que tu étais habillé quand tu étais petit.e ? Ado ? Maintenant ?
- Qui est-ce qui choisissait tes vêtements lorsque tu étais petit ? Ado ? Maintenant ?
- Maintenant, est-ce que tu t'achètes souvent des vêtements ? Où est-ce que tu les achètes et comment est-ce que tu les choisis ?
- Est-ce que tu portes des jupes, chaussures à talons ? Pour rester chez toi ? Ou pour sortir ? Quand est-ce que tu as commencé à en mettre ?
- Est-ce que tu achètes des produits pour le corps ? Lesquels ? Quand est-ce que tu as commencé à en utiliser ?
- Est-ce que tu te maquille parfois ? A quelles occasions ? Quand est-ce que tu as commencé à te maquiller ?
- Est-ce que tu portes une attention particulière à ton corps, à tes cheveux ?
- Est-ce que cela t'arrive de te déguiser en femme ? A quelles occasions ? Pour sortir, déconner, en soirée, comme ça dans la rue, pour rester chez toi ?

-Est-ce que tu as eu, ou a des problèmes de santé ?

-Est-ce que tu as déjà subi des violences corporelles ou verbales ? C'était quoi, par qui, quand ?

### **Autres lieux fréquentés**

-Est-ce que tu as fréquenté des camps de vacances ou colonies ?

-Est-ce que tu partais en vacances avec tes parents quand tu étais petit ? Comment est-ce que ça se passait ? Tu rencontrais des gens sur place ?

-Est-ce que tu as reçu une éducation religieuse ?

-Est-ce que tu es déjà parti à l'étranger ?

### **Sport**

-Est-ce que tu as pratiqué du sport enfant ? Lequel ?

-Comment est-ce que cela se passait ?

-Est-ce que c'était mixte ? Est-ce que tu restais plutôt avec les filles ou plutôt avec les garçons ? Comment est-ce que tu t'entendais avec les enfants ?

-Comment se passaient tes relations avec les filles et les garçons ? Et les relations des filles avec les garçons ?

-Mêmes questions pour l'adolescence et maintenant.

-Est-ce qu'il y a une activité sportive que tu rêverais ou tu as rêvé de pratiquer ?

### **Activités, loisirs, pratiques culturelles et artistiques**

-A quoi est-ce que tu jouais quand tu étais petit ?

-C'était quoi tes jouets préférés ?

-Avec qui est-ce que tu jouais ?

-Qu'est-ce que tu regardais à la télé quand tu étais petit ? Qu'est-ce que tu aimais particulièrement ? Quels étaient tes films ou dessins animés préférés ?

-Est-ce que tu lisais petit.e ? Qu'est-ce que tu préférerais lire ?

-Qu'est-ce que tu écoutais comme musique ?

-Est-ce que c'était quelqu'un qui te faisais écouter ou c'était des choses que tu écoutais seul ?

-Est-ce qu'il y a une activité culturelle ou artistique que tu rêverais ou a rêvé de pratiquer ?

-Est-ce que tu lis maintenant ? Qu'est-ce que tu lis (magazines, livres, etc.) ?

-Est-ce que tu as lu des livres ou articles ou autre en rapport avec l'homosexualité ?

-Est-ce qu'il y a des livres, films, musiques, manifestation qui t'on particulièrement marqué.e.s ? Lesquelles ?

## **Homosexualité**

-Est-ce que tu parles beaucoup d'homosexualité ? Avec qui est-ce que tu en parles ? Avec qui est-ce que tu n'en parles pas ? Dans quels endroits est-ce que tu en parles, n'en parle pas ?

## **Parcours amicaux, amoureux et sexuel**

-Est-ce que tu vis en couple ? (Si couple) Quelle est la profession et le niveau scolaire de ton partenaire ? Depuis quand connais-tu ton/ta partenaire ? Depuis quand est-ce que tu vis avec ?

-Est-ce que tu as eu d'autres relations de couple ? Avec qui ? (Profession, niveau scolaire de la personne, circonstance de la rencontre) Comment est-ce que cela s'est passé ?

-Quand est-ce que tu as commencé à sortir avec des hommes/femmes ? Est-ce que tu es déjà sorti avec des personnes du sexe opposé ? Qui ? Quand ? Où ? Comment s'est passée la relation ?

-Comment se déroulent les rapports sexuels avec tes/ton/ta partenaire ?

-Comment se déroulent vos rapports amoureux ? Votre vie quotidienne ensemble ?

-Est-ce que tu as eu des jeux un peu sexuels et ou amoureux lorsque tu étais petit.e ? Ado ?

-Est-ce qu'avant d'avoir des rapports sexuels (si a déjà eu des rapports sexuels), tu as embrassé, câliné ?

-Quand est-ce que tu as commencé à te masturber ? Avec un support ? Lequel ? Comment ?

-Est-ce que tu fréquentes des lieux, autres que l'association, qui ont un rapport avec l'homosexualité ? Des boîtes de nuit ? (Boîtes à cul, lieux de rencontre) Quand est-ce que tu as commencé à sortir dans ces endroits ? Est-ce que tu y vas seul ? Si non, avec qui ?

-Est-ce que tu penses que tu pourrais ressortir/recoucher/retomber amoureux.euse d'une personne de l'autre sexe ?

## **Pairs**

-Est-ce que tu as déjà rencontré des psys pour parler d'homosexualité ? D'autres personnes avec qui tu en as parlé ?

-Amis d'enfance, école maternelle, puis primaire, collège, amis hors école ?

-Est-ce qu'il y a des amis à toi qui sont homosexuels ? Si oui, qui où est-ce que tu les as connu, quand ?

-Est-ce qu'il y a des gens dans ta famille qui ont particulièrement

## **Questions rajoutées :**

- Théorie sur l'origine de l'homosexualité : est-ce que tu as des idées sur ce qui fait l'homosexualité ? Si c'est naturel ou non ?
- Définition de soi : bi ? homo ? hétéro ? autre ?
- Est-ce que tu te rappelles la première fois où tu as été attiré par un garçon/une fille ? (même dans l'enfance, dans des dessins animés, livres ou autre, ou première personne que tu te rappelles)
- Qu'est-ce qui te plaisait, qu'est-ce qui t'a attiré ? C'était la relation amoureuse ? Le physique du personnage, autre ?
- Les filles/garçons qui t'ont plu ? Qui c'était, comment elles/ils étaient, qu'est-ce qui t'a plu ? Est-ce que tu es sorti avec ou non ? Tu peux me raconter ce qu'il s'est passé ?
- Tes relations amoureuses durant l'enfance, comment elles se passaient ? Comment tu faisais ? Est-ce que tu disais que tu étais amoureux ?
- Est-ce que quand tu étais enfant, école primaire, collège, lycée, il y avait des enfants qui étaient soupçonnés d'être homosexuel ? Qui ? Comment ça se passait pour eux ? Toi tu en pensais quoi ?
- Est-ce que tu as entendu des moqueries sur l'homosexualité ? Petit, ado, adulte ?
- Est-ce que tu as eu des chagrins d'amour ? Avec qui ? Quand ? Comment ?
- Est-ce que tu as déjà eu des relations sexuelles avec des personnes dont tu n'étais pas amoureux ?
- Est-ce que l'amour c'est important pour toi ? Est-ce que tu peux m'expliquer ?
- Est-ce que le sexe c'est important pour toi ? Est-ce que tu peux m'expliquer ?
- Et les personnes d'après ?
- Est-ce que tu as déjà été attiré par un garçon/une fille ? C'était quand ? Comment ? Qu'est-ce qui t'attirait ?
- Est-ce que tu as déjà regardé des films érotiques/pornographiques ? Ou autre contenu comme des livres érotiques pornographiques ? Quand ? Où ? Avec qui ? Qu'est-ce que cela a déclenché pour toi ? L'excitation se portait vers quelque chose en particulier ? Les personnages ? La situation ?
- Est-ce qu'on t'a parlé de sexualité ? Amis ? Parents ? Quand est-ce que c'était ? Qu'est-ils/elles t'ont dit ? A l'école ? Dans des livres, etc. ?
- Est-ce que tu as l'impression de connaître ton corps ?
- Est-ce qu'à l'école tu as eu des interventions sur la sexualité, les protections etc. ? Est-ce que tu te rappelles comment c'était ? Qu'est-ce que tu as pensé ?
- Est-ce que les personnes de l'autre sexe t'attirent parfois ?



-Est-ce que tu parlais de sexualité/d'amour avec tes parents ? Avec tes frères et sœurs ? Avec tes amis ? Lesquels, à quel moment ? C'était quoi les conversations ?

-Est-ce qu'on t'a déjà repris sur ta posture ou tes vêtements ? Exemple : resserre tes jambes, ne te tiens pas comme ça, va t'habiller, ne te promène pas si peu habillé, etc.

**Tableau récapitulatif des enquêt.e.s**

Terrains	Situation	Etudes/Profession mère	Etudes/Profession père
<b>Grandes écoles</b>			
Sabrina	Intégration de la grande école sur dossier Master littérature, Professeure en collège et lycée)	Professeure des écoles Retraitée	Patron d'une PME dans la sécurité énergétique
Julie	Intégration de la grande école sur dossier Master 2 en biologie, professeure en collège et lycée)	Niveau première année de Licence Fonctionnaire catégorie C à la poste	Baccalauréat Fonctionnaire catégorie C à la poste
Margot	Master 2 de littérature, Professeure de littérature en collège et lycée	Bac + 5 Au foyer	Bac + 5 Ingénieur
Laura	Doctorat de physique, Professeure physique chimie en collège et lycée	Niveau BTS de journalisme Au foyer	Bac + 5 Cadre
Aurore	Doctorat de physique	Docteure en pharmacie Pharmacienne	Chef d'entreprise
Manon	Doctorat d'histoire	DUT d'électronique. Au foyer, puis accompagnante d'élève en situation de handicap (AESH)	DUT d'électronique Patron d'une PME d'électronique
Olivier	Master en physique	BTS Comptabilité Cadre comptable	Sans diplôme Cadre Auparavant mécanicien
Pierre	Master en biologie	Infirmière scolaire puis Directrice d'une maison de retraite	Bac +5 Chef d'entreprise
David	Master en biologie	Professeure de français	Inconnu
Julien	Master en théâtre, art et littérature	Sans diplôme Ouvrière puis ATSEM	Sans diplôme Docker puis, Fonctionnaire catégorie C

Mathieu	Master en mathématiques	Bac+ 5 Au foyer	Bac + 5 Cadre
Simon	Doctorat en sciences sociales	DEA géographie, Cadre de la fonction publique	Bac +5 Cadre supérieur dans une entreprise de BTP de travaux publics.
<b>Terrain militant</b>			
Stéphane	DUT de gestion Assistant de consultant scientifique	BEPC, école de secrétariat de direction et médical Sous-officier dans l'armée de terre puis Au foyer puis Retraitée	Niveau lycée professionnel Menuisier
Steve	Etudiant en psychologie	Coiffeuse, employée	Inconnu
Ludovic	Comptable employé	Inconnu Au foyer	Inconnu Ingénieur informaticien
Christian	Ouvrier	Ouvrière	Ouvrier
Jérémy	Doctorat d'histoire, Professeur d'histoire et de géographie	CAP préparation en pharmacie Préparatrice en pharmacie	Brevet professionnel agricole Cantonnier
Neils	Etudiant en école d'infirmierie	Infirmière, puis Professeure des écoles, puis Infirmière scolaire	Professeur de biologie en collège et lycée, puis Professeur des écoles
Benoit	Etudiant en sciences politiques	Doctorat en droit Juriste puis Professeure de français en dans une ambassade	Bac+ 6 Cadre supérieur dans le privé/ Consultant pour le redressement d'entreprises
Sébastien	Employé comptable	CAP Employée	CAP Ouvrier
Gabrielle	Assistante de vie scolaire	Educatrice spécialisée puis Au foyer, puis Formation en informatique	Educateur spécialisé
Aurélie	Musicienne professionnelle	Niveau d'étude inconnu, IUT Fonctionnaire catégorie A	Cadre du privé, puis Professeur de dessin industriel en lycée technique et initiation aux sciences de l'ingénieur.
Sacha	Sans emploi par choix politique	Professeure des écoles	Professeur des écoles

Valérie	Enseignante contractuelle puis Fonctionnaire catégorie B	Assistante maternelle puis Au foyer	Cheminot puis Cadre commercial
Roxane	Bac + 5 Ingénieure d'étude	Inconnu	Inconnu
<b>Terrain Sud-Est</b>			
Alba	BEP comptabilité Employée comptable	Sans diplôme Au foyer	Sans diplôme Maçon,
Carole	Niveau bac sport étude Animatrice en centre de loisir	Sans diplôme Employée	Sans diplôme Animateur sportif
Jeanne	Equivalent brevet des collèges, niveau lycée technique, Factrice, catégorie C	Ouvrière d'usine puis Au foyer	Certificat d'études primaires Ouvrier
Béthy	Baccalauréat secrétariat Employée catégorie C	Sans diplôme Employée	Certificat d'études primaires Cheminot
Adrien	Etudiant en école de design	Niveau bac+ 2 Fonctionnaire catégorie C	Sans diplôme Fonctionnaire territorial catégorie C
Cyril	Etudiant en kinésithérapie	Employée Au foyer	Gendarme



## Bibliographie

- ALESSANDRIN Arnaud, TOULZE Marielle, « Minorités sexuelles et rapport au corps : une recherche quantitative », *Santé Publique*, 2019/5, Vol. 31, p. 657 à 661
- ARC Stéphanie, VELLOZZO Philippe, « Rendre visible la lesbophobie », in *Nouvelles Questions Féministes*, Homophobie, Editions Antipodes, vol 31, n°1/2012.
- AVARGUEZ, Sophie et HARLÉ, Aude, « Les clubs de prostitution catalans: une instance de socialisation masculine », *Terrains et travaux*, 2015/2, n°27, p. 133-145, 2015/2
- BAJOS Nathalie, BOZON Michel, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, 2008, 612 p.
- BALTHZART Jacques, *Biologie de l'homosexualité. On naît homosexuel, on ne choisit pas de l'être*, Mardaga, 2010, 304 p.
- BANENS Maks, MENDES-LEITE Rommel, *Vivre avec le VIH*, Calmann-Levy, 2006, 396 p.
- BARBIER Pascal, BARGEL Lucie, BEAUMONT Amélie, DARMON Muriel, DUMONT Lucile, « Vêtement », *Encyclopédie critique du genre*, La Découverte, 2016, p. 659-669.
- BARBONI Thierry, TREILLE Éric, « L'engagement 2.0. Les nouveaux liens militants au sein de l'e-parti socialiste. », *Revue française de science politique*, 2010/6, Vol. 60, p. 1137-1157.
- BAZIN Laurent, MENDEZ-LEITE, QUIMINAL Catherine, « Déclinaisons anthropologiques des sexualités », *Journal des anthropologues*, 82-83, 2000, p. 9-24
- BEAUD Stéphane, RASERA Frédéric, *Sociologie du football*, La Découverte, 2020, 128 p.
- BEAUD Stéphane, WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*, La Découverte, 2010, 336 p.
- BECKER Howard, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Métailié, 1985, 250 p.
- BECKER Howard, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, 2002, 360 p.
- BECKER, Howard, *Écrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*, Economica, 2004, 207 p.
- BECKER, Howard, *Biographie et mosaïque scientifique*, vol. 62-63, année 1986, p. 105-110.
- BELLOTTI Elena Gianini, *Du côté des petites filles*, Editions des femmes, 1973, 208 p.
- BERENI Laure et al., *Introduction aux études sur le genre*, De Boeck Supérieur, 2012, 357 p.
- BERTRAND Julien, *La Fabrique des footballeurs*, La Dispute, 2012, 165 p.
- BERGER, Peter, *Invitation à la sociologie*, La Découverte, 2014
- BERGER Peter, LUCKMANN Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Armand Colin, 2008, 352 p.

- BESSIERE Céline, GOLLAC Sibylle, *Le genre du capital. Comment la famille reproduit les inégalités*, La Découverte, 2020, 336 p.
- BIZEUL Daniel, « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue française de sociologie*, 1998, 39-4
- BLÖSS, Thierry (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, PUF, 2001, 285 p.
- BODIER Marceline, « Le corps change, son image aussi », *INSEE Première*, n°356, 1995
- BOGHOSSIAN Paul, *La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*, Agone, 2009, 193 p.
- BOLTANSKI Luc, « Les usages sociaux du corps », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 26<sup>ème</sup> année, n°1, 1971, p. 205-233
- BOUILLOUD Jean-Philippe, *Devenir sociologue. Histoires de vie et choix théoriques*, Eres, 2009, 422 p.
- BOURDIEU Pierre, PASSERON Jean-Claude, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Editions de Minuit, 1970, 284 p.
- BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Pour une critique sociale du jugement*, Minuit, 1979, 680 p.
- BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Minuit, 1980, 480 p.
- BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, 1982, 243 p.
- BOURDIEU Pierre, « La délégation et le fétichisme politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 52-53, 1984
- BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 62, n 1, 1986, p. 69-72.
- BOURDIEU Pierre, *La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Minuit, 1989, 576 p.
- BOURDIEU Pierre, *Homo Academicus*, Minuit, 1992, 320 p.
- BOURDIEU Pierre, *La misère du monde*, Seuil, 1993, 947 p.
- BOURDIEU Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil, 2001, 432 p.
- BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie*, Editions de minuit, 2002, 288 p.
- BOZON, Michel, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, 1999, p. 3-23
- BOZON Michel, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », BAJOS, Nathalie, BOZON Michel *et al.*, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, 2006, 273-274.
- BOZON Michel, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, 2001/1, n° 41-42, p.11-40

- BOZON, Michel, *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, 2013, 126 p.
- BOZON Michel, HÉRAN François, *La formation du couple, Textes essentiels pour la sociologie de la famille*, La Découverte, 2006, 267 p.
- BROQUA Christophe, « Enjeux des méthodes ethnographiques dans l'étude des sexualités entre hommes », *Journal des anthropologues*, 82-83, 2000, p. 129-155
- BRUBAKER, Rogers, « Au-delà de l'«identité» », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2001, p. 66-86.
- BUTLER Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, 2006, 294 p.
- CAILLE Alain, « Pouvoir, domination, charisme et leadership », *Revue du MAUSS*, 2016/1, n° 47, p. 305-319.
- CARTIER Marie et al., *La France des « petits-moyens ». Enquête sur la banlieue pavillonnaire*, La Découverte, 2008, 324 p.
- CHAMBERLAND Line, LEBRETON Christelle, « Réflexions autour de la notion d'homophobie : succès politique, malaises conceptuels et application empirique », *Nouvelles Questions Féministes*, 2012/1, Vol. 31
- CHAMBERLAND Line, THEROUX-SEGUIN Julie, « Sexualité lesbienne et catégorie de genre », *Genre, sexualité et société*, n°1, 2009.
- CHAMBOREDON Hélène et al., « S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », n 16, *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 1994, p. 114-132.
- CHAUNCEY George, *Gay New York, 1890-1940*, Fayard, 2003, 555 p.
- CHAUVIN Sébastien, LERCH Arnaud, *Sociologie de l'homosexualité*, La Découverte, 2013, 128 p.
- CHETCUTI Natacha, *Se dire lesbienne : vie en couple, sexualité et représentation de soi*, Payot, 2010, 300 p.
- CICOUREIL Aaron, « Cognitive sociology Langage and Meaning », *Social Interaction*, Free Press, 1994, 192 p.
- CLAIR Isabelle, « La sexualité dans la relation d'enquête : Décryptage d'un tabou méthodologique », *Revue française de sociologie*, vol. 57, n°1, 2016, p. 45.
- CLAIR Isabelle, « La sexualité dans la relation d'enquête. Décryptage d'un tabou méthodologique », *Revue française de sociologie*, vol. 57, n°1, 2016.
- CLERGET Stéphane, *Comment devient-on homo ou hétéro ?*, Paris, J-C Lattès, 2006, 428 p.
- CONNELL Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Editions Amsterdam, 2014, 288 p.
- CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques (dir.), *Histoire de la virilité. Volume II, Le triomphe de la virilité. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Le Seuil, 2011, 512 p.



- COURT Martine, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, La Dispute, 2011
- COSTECHAREIRE, Céline, *Les parcours homosexuels et les styles de conjugalité chez les lesbiennes vivant en couple*, Université de Lyon, 2018
- COSTECHAREIRE Céline, « Une approche ethnographique des différentes manières de vivre l'homosexualité au sein d'une discothèque lesbienne », Labrys-Etudes féministes, 2011, format électronique.
- COSTECHAREIRE Céline, « Les “parcours homosexuels” et conjugaux au sein d'une population lesbienne », *Enfances, familles, générations*, n°9, 2008,
- COURDURIES Jérôme, *Etre en couple (gay)*, PUL, 2011, 448 p.
- DARMON, Muriel, *La socialisation*, 3e édition, Armand Colin, 2016, 128 p.
- DARMON Muriel, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, La Découverte, 2008, 349 p.
- DARMON, Muriel, « Le psychiatre, la sociologue et la boulangère : analyse d'un refus de terrain », *Genèses*, 2005, vol. 58, n° 1.
- DARMON Muriel, *Conversions. Pour une sociologie des transformations individuelles*, Mémoire d'Habilitation à diriger des recherches, ENS de Lyon, 2011
- DARMON, Muriel, « Analyser empiriquement un inobservable : comment “attrape-t-on” une disposition ? », *La Construction des dispositions durant l'enfance*, Presses Universitaires de Vincennes, 2019.
- DARMON Muriel, DETREZ Christine, « Corps et société », *Problèmes politiques et sociaux*, n° 907, 2004
- DAYAN-HERZBRUN Sonia, « Dire, ne pas dire les sexualités », *Journal des anthropologues*, 82-83, 2000, p. 179-194
- DELPHY Christine, *L'ennemi principal. Penser le genre*, Syllepse, 2013, 366 p.
- DE SINGKY François, « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, n° 196/11, 1993, p. 54-64.
- DETREZ Christine, *La construction sociale du corps*, Seuil, 2002, 256 p.
- DÉTREZ, Christine et PILUSO, Claire, « La culture scientifique, une culture au masculin ? », *Questions de genre, questions de culture*, Ministère de la Culture - DEPS, Questions de culture, 2014, p. 27-51
- DERICQUEBOURG Régis, « Max Weber et les charismes spécifiques », *Archives de sciences sociales des religions*, 2007/137, p. 21-41
- DITER, Kevin, « « Je l'aime, un peu, beaucoup, à la folie... pas du tout ! ». La socialisation des garçons aux sentiments amoureux », *Terrains & travaux*, n° 27, 18 décembre 2015, p. 21-40.
- DITER Kévin, *L'enfance des sentiments : La construction et l'intériorisation des règles des sentiments affectifs et amoureux chez les enfants de 6 à 11 ans*, Thèse de doctorat de l'Université Paris-Saclay, préparée à l'Université Paris-Sud, 2019

- DORLIN Elsa, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, La découverte, 2009, 308 p.
- DURKHEIM Emile, *Le suicide. Etude de sociologie 14e édition*, PUF, 2013, 516 p.
- DURKHEIM Emile, *Les règles de la méthode sociologique*, PUF, 2013, 154 p.
- ECKERT Henri, FAURE Sylvia (dir.), *Les jeunes et l'agencement des sexes*, La Dispute, 2007, 245 p.
- ELIAS Norbert, *Au-delà de Freud. Sociologie, psychologie, psychanalyse*, La Découverte, 2010, 216 p.
- ELIAS, Norbert, SCOTSON, John L., *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au coeur des problèmes d'une communauté*, Fayard, 1997, 288 p.
- ERIBON Didier, *Les études gay et lesbienne*, colloque du centre Georges Pompidou 23 et 27 juin 1997, Edition du centre Georges Pompidou, 1998, 128 p.
- ERIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, Flammarion, coll. « Champs Essais », 2012, 624 p.
- FASSIN Eric, « Politiques de l'histoire : Gay New York et l'historiographie homosexuelle aux Etats-Unis », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol 125, 1998, Homosexualités, p. 3-8.
- FASSIN, Éric, « L'avenir sera-t-il queer ? », *Sciences Humaines*, vol. N°163, n 8, 2005, p. 22-22.
- FAURE Sylvia, *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*, La Dispute, 2000, 279 p.
- FAURE Sylvia, « Les cadres sociaux de l'incorporation », *Le passant ordinaire*, n°42, septembre-octobre 2002.
- FAURE Sylvia, GARCIA Marie-Carmen, *Culture hip-hop, jeunes des cités et politiques publiques*, La Dispute, 2005, 186 p.
- FERRAND Michèle, *Féminin masculin*, La Découverte, 2004, 128 p.
- FOUCAULT, Michel, *Les anormaux. Cours au Collège de France, 1974-1975*, Coédition Gallimard/Seuil, 1999, 356 p.
- FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité*, Gallimard, 2009, 224 p.
- GAGNON John, *Les Scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, 2008, 202 p.
- GAMI, *La lumière au fond du placard*, Editions dans l'engrenage, 2013, 104 p.
- GARCIA Marie-Carmen, *Amours clandestines : Sociologie de l'extraconjugalité durable*, PUL, 2016, 280 p.
- GIAMI Alain, « Les récits sexuels : matériaux pour une anthropologie de la sexualité », *Journal des anthropologues*, 82-83, 2000

- GIRARD Gabriel, *Les homosexuels et le risque du sida. Individu, communauté et prévention*, PUR, 2013, 409 p.
- GIRAUD, Colin, « La vie homosexuelle à l'écart de la visibilité urbaine. Ethnographie d'une minorité sexuelle masculine dans la Drôme », *Tracés*, n 30, 15 avril 2016, p. 79-102
- GIRAUD Colin, *Quartiers gays*, PUF, 2010, 332 p.
- GIRAUD Colin, *Sociologie de la gaytrification*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Lumière Lyon 2, 2010
- GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Minuit, 1973, 256 p.
- GOFFMAN Erving, « La ritualisation de la féminité », *Actes de la recherche en sciences sociales* Volume 14, n° 1, 1977, p. 34-50.
- GOFFMAN Erving, *L'arrangement des sexes*, La Dispute, Paris, 2002, 128 p.
- GOFFMAN Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975, 176 p.
- GOJARD Séverine, LHUISSIER Anne, REGNIER Faustine, *Sociologie de l'alimentation*, La Découverte, 2006, 121 p.
- GOURARIER Mélanie, *Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, 2017, 299 p.
- GROJEAN Olivier, « Les aléas d'un terrain comme révélateurs de sa structuration. Gestion et objectivation d'une relation d'enquête sur une mouvance radicale et transnationale », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 17, 2010, p. 63-76.
- HACKING Ian, *Entre science et réalité, la construction sociale de quoi ?*, La Découverte, 2008, 298 p.
- HENRI-PANABIÈRE Gaële, « Education familiale et milieux sociaux : inégalités et socialisations différenciées », *Traité d'éducation familiale*, 2013, p. 385-402.
- HERITIER Françoise, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1993, 332 p.
- HERPIN Nicolas, « La taille des hommes : son incidence sur la vie en couple et la carrière professionnelle », *Economie et statistique*, n°361, 2003
- HOGGART Richard, *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Minuit, 1970, 424 p.
- « Homophobie », *Nouvelles Questions Féministes*, Antipodes, 2012/1, Vol. 31.
- HUMPHREYS Laud, *Le commerce des pissotières. Pratiques homosexuelles anonyme dans l'Amérique des années 1960*, La Découverte, 2007, 202 p.
- JONES Jeffrey, *Support for Legal Gay Relations Hits New High. Sixty-four percent believe they should be legal*, Gallup, 2011

- KAUFMANN Jean-Claude, *La Trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Nathan, 1992, 216 p.
- KOSOFKY SEDGWICK Eve, *Epistémologie du placard*, Amsterdam Editions, 2008, 264 p.
- LAHIRE Bernard, *Culture écrite et inégalités scolaires*, PUL, 2000, 312 p.
- LAHIRE, Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Armand Colin/Nathan, 2001, 400 p.
- LAHIRE Bernard, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, Paris, 2004, 777 p.
- LAHIRE Bernard, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Armand Colin, 2005, 434 p.
- LAHIRE, Bernard, *La raison scolaire. Ecole et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*, PUR, 2008, 190 p.
- LAHIRE Bernard, *Franz Kafka. Eléments pour une théorie de la création littéraire*, La Découverte, Paris, 2010, 632 p.
- LAHIRE Bernard, *Monde pluriel*, Seuil, 2012, 400 p.
- LAHIRE Bernard, « Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi : “détester la part populaire de soi” », *Hermès, La Revue* n° 42, n° 2, 2013, p. 137-43.
- LAHIRE Bernard, *Dans les plis singuliers du social*, La découverte, 2013, 340 p.
- LAHIRE, Bernard, *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, La Découverte, 2015, 600 p.
- LAHIRE Bernard, *Pour la sociologie. Et pour en finir avec une prétendue culture de l'excuse*, La Découverte, 2016, 183 p.
- LAHIRE Bernard (dir.), *Enfances de classe*, Seuil, 2019, 1232 p.
- LAHIRE Bernard, THIN Daniel, VINCENT Guy, « Sur l'histoire et la théorie de la forme scolaire », dans VINCENT Guy, *L'Education prisonnière de la forme scolaire ? Scolarisation et socialisation dans les sociétés industrielles*, Presses Universitaires de Lyon, 1994, p. 11-48.
- LALLIER Joël, *Entrer dans la danse. L'Envers du Ballet de l'Opéra de Paris*, CNRS Éditions, 2017, 256 p.
- LE WITA Béatrix, *Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2001, 200 p.
- LIGNIER Wilfried, *La petite noblesse de l'intelligence, une sociologie des enfants surdoués*, La Découverte, 2012, 356 p.
- LIGNIER, Wilfried et PAGIS, Julie, *L'enfance de l'ordre. Comment les enfants perçoivent le monde social*, Seuil, 2017, 314 p.

- LHOMOND Brigitte, « Nature et homosexualité : du troisième sexe à l'hypothèse biologique », GARDEY D, LOWY I. eds, *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Editions des archives contemporaines, 2000, p. 153-158.
- LHOMOND Brigitte, MICAHELS Stuart, « Homosexualité/hétérosexualité : les enquêtes sur les comportements sexuels en France et aux USA », *Journal des anthropologues*, 2000, 82-83, p. 91-111.
- LHOMOND Brigitte, « Le sens de la mesure. Le nombre d'homosexuel/les dans les enquêtes sur les comportements sexuels et le statut de groupe minoritaire », *Sociologie et sociétés*, vol 29, n°1, 1997, p. 61-69.
- LHOMOND Brigitte, « Qu'est-ce qu'un rapport sexuel ? Remarques à propos des enquêtes sur les comportements sexuels », *Mots. Les langages du politique*, 1996, n°49, p. 106-115.
- LOWY Ilana, *L'emprise du genre : masculinité, féminité, inégalité*, La Dispute, Coll. Le Genre du monde, 2006, 227 p.
- MAIGRET, Eric, « *Strange grandit avec moi* ». *Sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bandes dessinées de super-héros*, n° 70, 1995, p. 79-103
- MAUSS Marcel, *Sociologie et anthropologie*, PUF, 2013, 540 p.
- MAUSS Marcel, « Les techniques du corps » in *Sociologie et anthropologie*, PUF, 2013, 540 p.
- MEAD Margaret, *Moeurs et sexualité en Océanie*, Pocket, 2004, 585 p.
- MEMMI Dominique, RAVENEAU Gilles, TAÏEB Emmanuel, *Le social à l'épreuve du dégoût*, PUR, 2016, 218 p.
- MENDES-LEITE Rommel, *Des mots, des pratiques et des risques - Etudes sur le genre, les sexualités et le sida*, PUL, 2019, 312 p.
- MENNESSON Christine, *Etre une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, L'Harmattan, 2005, 364 p.
- MILLET Mathias ; THIN Daniel, « Scolarité singulière et déterminants sociologiques », *Revue française de pédagogie*, 2007/4, n° 161, p. 41-51
- MILLET Mathias, THIN Daniel, « Le classement par corps. Les écarts au corps scolaire comme indice de "déviante" scolaire », *Sociétés et jeunesse en difficulté*, n°3, 2007.
- MONNOT, Catherine, *Petites filles : L'apprentissage de la féminité*, Autrement, 2013, 197 p.
- NAUDET Jules, « Devenir dominant. Les grandes étapes de l'expérience de la mobilité sociale ascendante », *Revue européenne des sciences sociales*, 2012/1, p. 161-189.
- NICAISE Sarah, *Des trajectoires singulières La construction sociale de l'engagement « gouine » dans la mobilisation « Transpédégouine »*, Thèse de doctorat, Université Paul Sabatier, 2015.
- OCTOBRE Sylvie et al., *L'Enfance des loisirs. Trajectoires communes et parcours individuels de la fin de l'enfance à la grande adolescence*, La documentation française, 2010, 427 p.

- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, « La politique du terrain », *Enquête*, 1, 1995.
- ORANGE Sophie, « Interroger le choix des études supérieures. Les leçons d'un "râté" d'enquête », *Genèses*, 2012/4, n°89, p. 112-127 ;
- PASGES-DELON Michèle, *Le corps et ses apparences. L'envers du look*, L'Harmattan, Paris, 1989, 176 p.
- PASSERON Jean-Claude, « Anthropologie et Sociologie », *Raison présente*, 1993, vol. 108, p. 1-23.
- PASSERON Jean-Claude, *Le raisonnement sociologique - Un espace non poppérien de l'argumentation*, Albin Michel, 2006, 672 p.
- PREARO Massimo, *Le moment politique de l'homosexualité. Mouvement, identités et communautés en France*, PUL, 2014, 330 p.
- PILUSO Claire, « Le propre, le sale, la sexualité et l'ordre du genre. Remarques provisoires », *Transverse*, Numéro 11, *Genre et Culture*, 2018.
- MONIQUE PINÇON CHARLOT et MICHEL PINÇON, *Les ghettos du gotha. Au coeur de la grande bourgeoisie*, Seuil, 2007, 294 p.
- PINELL Patrice, ZAFIROPOULOS Markos, « La médicalisation de l'échec scolaire. De la pédopsychiatrie à la psychanalyse infantile », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1978, Vol. 24, n°1, p. 23-49 ;
- POLLAK Michael, *Une identité blessée, Etude de sociologie et d'histoire*, Paris, Métailié, 1993, 420 p.
- POLLAK Michael, « L'homosexualité masculine, ou le bonheur dans le ghetto ? ». In *Communications*, 35, 1982. Sexualités occidentales. Contribution à l'histoire et à la sociologie de la sexualité. p. 37-55.
- RASERA Frédéric, *Le métier de footballeur. Les coulisses de l'excellence sportive*, thèse de doctorat, Université Lumière Lyon 2, 2012.
- RUBIN Gayle, *Surveiller et jouir - Anthropologie politique du sexe*, Epel, 2011, 484 p.
- SCHILTZ Marie-Ange, « Parcours de jeunes homosexuels dans le contexte du VIH : la conquête de modes de vie », *Population*, n°6, 1997, p.1485-1537.
- SCHLAGDENHAUFFEN Régis, « Parler de sexualité en entretien. Comment rendre public des propos privés », vol. 2, n° 69, *Hermès*, 2014
- SCHOTTE Manuel, *La construction du « talent ». Sociologie de la domination des coureurs marocains*, Raisons d'agir, Paris, 2012, 249 p.
- SCHOTTÉ, Manuel, *La valeur des individus*, *Genèses*, 2015/3-4, n° 100-101, p. 225-230 ;
- SCHOTTÉ, Manuel, « Les possibles corporels: support biologique, détermination sociales », *Revue Européenne de Sciences sociales*, n° 54-1, 2016

- SCHOTTÉ, Manuel, *La valeur du footballeur. Socio-histoire d'une production collective*, Mémoire pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, Université Paris Saclay, 2017.
- SCHWARTZ Olivier, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, PUF, 1990, 552 p.
- SIBLOT, Yasmine *et al.*, *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Armand Colin, 2015, 368 p.
- SIMON Patrick, « Révolution sexuelle ou individualisation de la sexualité ? Entretien avec Michel Bozon », *Mouvements*, 2002/2, n°20.
- SKEGGS Beverly, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Agone, 2015, 422 p.
- SOHN Anne-Marie, « Sois un Homme ! ». *La construction de la masculinité au XIXe siècle*, Paris, Seuil, 2009, 462 p.
- STRAUSS Anselm, *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*, Métailié, Paris, 1992, 194 p.
- SUAUD Charles, *Contribution à une sociologie de la vocation : destin religieux et projet scolaire*, vol. 15-1, 1974, p. 75-111
- TESTART Alain, *Essai d'épistémologie*, Christian Bourgois Editeur, Epistémè Essais, 1991, 173 p.
- THELOT Claude, *Tel père, tel fils ? Position sociale et origine familiale*, Hachette, 2004, 250 p.
- THIN Daniel, *Milieus populaires et logiques socialisatrices dominantes : une analyse de la confrontation*, Habilitation à diriger des recherches, Université Lumière Lyon 2, 2010.
- TIN Louis-Georges, *L'Invention de la culture hétérosexuelle*, Paris, Autrement, 2008, 208 p.
- TIN Louis-Georges, « Comment peut-on être hétérosexuel ? », *Cités*, n° 44, 2010, p. 91-105.
- TOURAILLE Priscille, « L'indistinction sexe et genre, ou l'erreur constructiviste », *Minuit*, « Critique », 2011, n°764-765, p. 87-99.
- TOURAILLE Priscille, *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'évolution biologique*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2008, 441 p.
- TRACHMAN Mathieu, *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, La Découverte, 2013, 300 p.
- VANDEBROECK Dieter, « Distinctions charnelles Obésité, corps de classe et violence symbolique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2015/3, n° 208, p. 14 à 39.
- VIGARELLO Georges, *Histoire de la beauté. Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Seuil, 2004, 352 p.

VIGARELLO, Georges, *Histoire de la virilité. Tome 1, l'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Points, 2015, 592 p.

VIGARELLO Georges (Dir.), *Histoire du corps*, Points, histoire, 2005, 1537 p.

VINCENT Sandrine, *Le jouet et ses usages sociaux*, La Dispute, 2001, 220 p.

WEEKS Jeffrey, *Sexualité*, PUL, 2010, 303 p.

WEEKS Jeffrey, *Ecrire l'histoire des sexualités*, PUL, 2019, 231 p.

ZOLESIO Emmanuelle, *Chirurgiens au féminin ? Des femmes dans un métier d'hommes*, Presses universitaires de Rennes, coll. « Le sens social », 2012, 294 p.





# Table des matières

<b>Remerciements .....</b>	<b>3</b>
<b>Sommaire .....</b>	<b>5</b>
<b>INTRODUCTION GENERALE .....</b>	<b>9</b>
<b>PREMIERE PARTIE : LES FONDEMENTS DE LA RECHERCHE. ....</b>	<b>13</b>
<b>Chapitre 1. La rencontre des obstacles dans la construction d'objet.....</b>	<b>15</b>
1. La fabrication des goûts amoureux et sexuels pour les personnes de même sexe : un objet illégitime ?.....	15
1.1. Les logiques socialisatrices de construction des goûts sexuels et amoureux : une question difficile à poser dans l'espace sociologique local. ....	16
1.2. Le thème de l'homosexualité dans les sciences sociales : traitements, problématiques et angles morts. ....	21
2. Des obstacles politiques et scientifiques à une question de connaissance. ....	28
2.1. Un exemple de controverse scientifique sur les causes de l'homosexualité. ....	31
2.2. De quelques liens entre les théories sur l'origine de l'homosexualité et les opinions politiques. ....	33
2.3. Militants pour l'égalité : la naturalité de l'homosexualité justifie l'égalité de droit et de traitement. ....	34
2.4. Malgré des intérêts socialement différenciés à la connaissance, poser une question scientifique.....	37
3. Ouvrir un autre espace de questionnement.....	39
<b>Chapitre 2. Découvrir des processus de socialisation ignorés.....</b>	<b>45</b>
1. Les hypothèses de recherche retravaillées par le terrain. ....	46
1.1. D'une sociologie des goûts culturels et alimentaires à une sociologie des goûts amoureux : les implications empiriques. ....	48
1.2. Les bases du terrain : le principe de variation au cœur de la construction de la population d'enquête. ....	52
1.2.1 Le recrutement des enquêtés : de nouvelles variations et opportunités de découvertes.....	54

1.2.2. Le recrutement de la population sur la base de l'orientation sexuelle : homo, gay, lesbienne, ou en couple avec une personne de même sexe ?.....	58
1.3. Trouver ce que l'on cherche : un cheminement. ....	60
1.3.1. Les premières hypothèses, les premiers résultats et les premiers outillages conceptuels. ....	60
1.3.2. La différenciation : de quelques effets sur les notions et concepts utilisés. .....	63
1.3.3. Parler de goûts sexuels et amoureux plutôt que de parler de devenir homosexuel.....	65
1.3.4. Elargissement de la population d'enquête et nouveaux questionnements. .....	67
2. Construire un dispositif méthodologique qui permet d'identifier les processus de socialisation de construction des goûts amoureux et sexuels.....	71
2.1. Le choix de conduire une enquête principalement par entretiens. ....	72
Une « boîte à outils » méthodologique.....	72
La grille d'entretien au début : quelques principes de construction. ....	74
Evolution de la grille d'entretien à partir des premiers matériaux et des nouvelles hypothèses.....	76
Appréhender les processus de socialisation. ....	78
Saisir les processus de socialisation par la variation des discours sur soi dans la même trajectoire et dans la mise en rapport de différents parcours. ....	79
Approcher les processus de socialisation par la comparaison des « états dispositionnels » d'un individu à différents moments de son parcours. ....	81
Par la mise en rapport de différents parcours .....	82
Les angles morts du dispositif méthodologique. ....	83
2.2. Objectiver la sexualité et faire parler des pratiques sexuelles par entretien..	84
2.3. Place sur les terrains d'enquête, possibilités d'enquête et angles morts du terrain. ....	87
2.3.1 Entrer sur les terrains et se faire une place. ....	88
2.3.2. Distances sociales avec le terrain : des effets des préférences sexuelles et de la position sociale de l'enquêtrice. ....	92
2.3.3. La posture durant l'enquête et les entretiens. ....	97
3. Une thèse à brûler ? .....	104

**PARTIE 2. METTRE EN ESPACE SOCIAL LA POPULATION D'ENQUETE, LES DIFFERENCES ET HIERARCHIES QUI LA TRAVERSENT. .... 109**

**Chapitre 3. Espace social des discours sur l'homosexualité et des rapports au « milieu ». .... 113**

1. Des univers sociaux avec et sans culture écrite sur l'homosexualité. ....	114
1.1. Rapport théoriques militants à l'homosexualité. ....	114
1.2. Rapport théorique intellectuel à l'homosexualité. ....	120
1.3. Des univers sociaux sans culture écrite sur l'homosexualité : ne pas se désigner, ne pas se nommer, ne pas investir sa vie autour de l'homosexualité. ....	127
1.3.1. L'absence de sens de la théorisation de soi en tant qu'homosexuelle des femmes de milieux populaires. ....	127
1.3.2. « Le milieu » comme repoussoir : conserver sa respectabilité de classe. ....	131
2. Une forme culturelle de l'homosexualité qui produit un modèle légitime de l'homosexualité. ....	135
2.1. Le parcours « normal » des personnes homosexuelles. ....	137
2.2. Des effets prescriptifs et normatifs. ....	145
Conclusion. ....	152

**Chapitre 4. Gouts et dégoûts de classes : un espace social du genre des individus homosexuel.le.s. .... 153**

1. Des féminités de classes « homosexuelles » à distance des féminités « hétérosexuelles » ? .....	157
1.1 Femmes de milieux populaires : des corps « exposés » à distance d'une apparence « féminine ». ....	157
1.1.1. Une attention au corps pour conserver sa « respectabilité ». ....	158
1.1.2. Se distinguer des « filles » et partager les jeux et sports des garçons. .	167
1.2. Les féminités des étudiantes en grandes écoles : entre corps de classe et corps lesbien. ....	170
1.3. Féminités militantes. ....	177
2. Des masculinités « homosexuelles » de classes. ....	179
2.1. Des corps de classe « travaillés » par le « milieu » gay. ....	180
2.1.1. Entre corps de classe et corps travaillé par « le milieu ». ....	180
2.1.2. Un rapport différenciée aux hommes dits « efféminés ». ....	183

2.2. Les masculinités bourgeoises à distance des corps d'hommes marqués par des attitudes « féminines ».	187
2.2.1. Des corps de classes supérieures.	187
2.2.1. Les hommes « efféminés » comme repoussoir : l'inculture et le populaire mis à distance.	189
2.4. L'exemple d'Adrien : l'attachement à une masculinité populaire traditionnelle et la volonté de mise à distance de l'homosexualité vue comme une féminisation du corps.	193
Conclusion	203

**Chapitre 5. Les différenciations des goûts amoureux dans l'« homosexualité » et leurs positions sociales..... 206**

1. Position sociale et caractéristiques des goûts et dégoûts amoureux.....	208
1.1. Goûts et dégoûts amoureux des femmes de milieux populaires.....	209
1.1.1. Préférer les façons d'être des femmes. ....	209
1.1.2. Des goûts de classe dans les préférences pour le physique des partenaires. ....	212
1.2. Aimer les masculinités bourgeoises, ne pas aimer le populaire et « ce qui fait gay ».	214
1.2.1. Tomber amoureux dans les classes sociales supérieures : attirances pour les hommes à la culture académique légitime. ....	215
1.2.2. Des attirances amoureuses basées sur un physique répandu dans les classes supérieures et indicateur de réussite sociale.....	218
1.2.3. Dégoûts et mise à distance amoureuse des hommes qui font « gay » ou « efféminé ».....	222
1.3. Les femmes des classes supérieures : une différenciation des goûts amoureux en lien avec les parcours individuels.....	224
1.3.1. Les femmes les plus assurées de leur légitimité : des goûts pour les femmes de leur milieu social d'appartenance qui passent par une importance de l'attirance physique. ....	225
1.3.2. Les femmes les moins assurées de leur légitimité : un goût pour des façons de penser socialement situées. ....	228
1.4. Les goûts amoureux des hommes militants : des critères physiques de sélection qui concourent à l'homogamie sociale.....	231

2. Des conceptions de la vie amoureuse différente selon la position sociale et le genre : inégalités et légitimation des individus par l'amour. ....	237
2.1. Les hommes du milieu militant : entre difficultés à trouver « l'amour » et production de délégitimation amoureuse de certains hommes.....	241
2.2. L'attachement au sentiment amoureux, questionnement, théorisation du couple et remises en question de la fidélité : une pratique d'individus aux ressources sociales importantes. ....	250
2.3. L'insécurité sociale et le besoin du maintien de l'exclusivité conjugale : une caractéristique des individus peu assurés socialement. ....	256
2.4. A la recherche d'une égalité : les conceptions amoureuses retravaillées par les femmes de milieux populaires et les militantes. ....	262
2.4.1. La musicienne et la coiffeuse : une conception militante du « couple libre » qui échoue à cause de la distance sociale.....	262
2.4.2. Les femmes de milieux populaires : des amours cachées à la recherche de l'égalité. ....	267
Conclusion.....	271
<b>Conclusion. regressions et differenciation.....</b>	<b>273</b>

**PARTIE 3. DE LA MISE EN ESPACE SOCIAL DES INDIVIDUS ET DE LEURS GOUTS A L'APPREHENSION DES LOGIQUES SOCIALISATRICES QUI LES CONSTRUISENT. .... 278**

**Chapitre 6. socialisations primaires et trajectoires sociales : entre construction de goûts de classe et construction d'attirances Électives. .... 282**

1. Socialisations et trajectoires des enquêtés aux goûts exclusifs pour les personnes de même sexe. ....	283
1.1. Les transfuges de classe. Mobilité ascensionnelle forte et déplacement géographique. ....	283
1.1.1. La proximité avec le parent du sexe opposé.....	286
1.1.2. Des réussites scolaires qui éloignent de l'intérêt pour les relations affectives. ....	290
1.2. Les hommes de classes moyennes : petites mobilités et déplacements vers les grandes villes.....	296

1.3. Les hommes des classes sociales supérieures : construction d'une masculinité de classes supérieures et goûts électifs pour les garçons. ....	299
1.3.1. Les relations familiales.....	300
1.3.2. Aimer être avec les garçons.....	304
1.3.4. Des goûts et affinités électives pour des hommes réinterprétés comme signes d'homosexualité. ....	307
1.4. Des goûts précoces pour les filles ? Le cas particulier de Manon.....	311
2. Socialisations primaires et trajectoires des enquêtés ayant eu des intérêts affectifs et sexuels pour les personnes du sexe opposé. ....	317
2.1. Les cas minoritaires de celles déclarent des intérêts pour les personnes de même sexe dans l'enfance : des goûts électifs pour les filles dans l'enfance. ....	318
2.2. Les cas des femmes des classes moyennes et supérieures qui déclarent une absence de préférence amoureuse et sexuelle pour les femmes durant l'enfance.....	326
2.2.1 Des tensions dans les socialisations de genre.....	327
2.2.2 Trouver sa valeur dans l'ordre symbolique du monde par l'amour : forger une féminité qui attire les garçons.....	331
2.3. Les femmes de milieux populaires : à distance des féminités stéréotypées et des masculinités de leur milieu social. ....	335
2.3.1. Configurations familiales et différentes formes de féminités et masculinités dans la fratrie. ....	338
2.3.2. Construction du rapport au corps et production de goûts pour des formes de masculinités et féminités. ....	340
3. Des effets des viols et des agressions sexuelles. ....	343
Conclusion.....	350

**Chapitre 7 : Des socialisations de renforcement : les cas d'incorporation des goûts presque exclusifs pour les personnes de même sexe..... 356**

1. Les premières socialisations à la sexualisation de son corps et du corps des autres. ....	358
1.1. Premières masturbations, apprendre à aimer se masturber en regardant des garçons. ....	358
1.2. La fabrication des premiers goûts sexuels pour les garçons par les contacts physiques et sexuels avec un autre garçon. ....	362

2. Des socialisations « hétérosexuelles » peu concurrentielles : la sexualité avec les femmes comme repoussoir.....	368
2.1. Une socialisation au corps des femmes : la construction de dégoût pour la matérialité de leurs corps.....	370
2.2. Le rapport aux femmes : entre sacralisation, absence d'intérêt et usage utilitaire. ....	373
2.3. Apprendre à trouver des relations sexuelles et amoureuses non satisfaisantes : les relations hétérosexuelles comme effets repoussoirs. ....	376
3. Modalités et conditions de renforcement des goûts sexuels pour les personnes de même sexe. ....	381
3.1. Des contextes sociaux d'arrivée qui permettent la mise en pratique des goûts sexuels en dépit de parcours marqué par les rappels à l'hétéronorme. ....	381
3.1.2. Le poids de l'hétéronormativité dans la trajectoire : la fabrication de tensions intrapsychiques.....	382
3.1.2. Une arrivée dans des milieux où l'homosexualité est possible. ....	387
3.2. Classe sociales, rapports au corps et aux formes de masculinités : des effets dans le choix des partenaires et sur la posture adoptée lors des rapports sexuels.....	389
3.3. Les moments sexuels comme moments socialisateurs : apprendre des goûts pour des pratiques avec des partenaires spécifiques ?.....	403
3.3.1. Possibles corporels, modelages sensoriels et détermination des goûts ou dégoûts pour les pratiques sexuelles. ....	404
3.3.2. La transformation des goûts pour les pratiques.....	409
4. Le cas particulier d'une femme qui a commencé sa vie amoureuse et sexuelle avec une femme et sans jamais fréquenter de garçons ou d'hommes : Manon.....	413
4.1 Aimer les filles dès le début. ....	414
4.2. La transformation des goûts et des dégoûts pour les pratiques sexuelles....	417
Conclusion.....	424

**Chapitre 8. Des socialisations de transformation des goûts : des relations avec des personnes de l'autre sexe aux préférences pour les personnes de même sexe que soi. .. 426**

1. Commencer sa vie amoureuse et sexuelle avec des personnes de l'autre sexe ..	428
1.1. Socialisation à l'hétérosexualité et produits socialisateurs de l'hétérosexualité. ....	429



1.1.1. Différences de classes dans des manières de parler des relations hétérosexuelles. ....	429
1.1.2. Gouts du nécessaire et goûts pour des propriétés détenues par des garçons. ....	430
1.2. La fabrication de dégoûts dans les relations hétérosexuelles. ....	438
1.2.1. Apprendre à ne pas aimer des manières d'être de faire dans le couple.	438
1.2.2. Apprendre à ne pas aimer des manières de pratiquer la sexualité : les effets de la domination masculine sur le corps et les émotions. ....	441
2. Apprendre à aimer les personnes de même sexe : des socialisations de transformation des gouts amoureux et sexuels. ....	451
2.1. Des contextes, dispositions et des évènements ouvrant la possibilité de s'intéresser amoureusement et sexuellement aux femmes. ....	452
2.1.1. Les femmes de milieux populaires. : commencer à aimer les femmes en dissimulant ses sentiments. ....	452
2.1.2. Classes supérieures dotées en capital culturel : un entre-soi de classe dans les rapports sexuels à plusieurs qui permet l'intérêt sexuel pour les femmes. ..	455
2.1.3. Les expériences de remise en question des relations avec des hommes : la mise à l'essai des relations avec les femmes. ....	462
2.2. Confirmer une socialisation corporelle et de nouveaux types de gouts. ....	464
2.2.1 Les femmes dotées en capital culturel, scolaire et militant : devenir lesbienne, s'approprier son corps, la sexualité et les possibles corporels. ....	466
2.2.2. La « grande école : un contexte qui favorise les relations avec les personnes de même sexe. ....	471
2.2.3. Femmes de milieux populaires : un gout pour des manières de faire l'amour. ....	476
3. Poids différencié du passé « hétérosexuel » et différenciations dans la force d'incorporation de nouvelles dispositions à aimer. ....	481
3.1. Les cas où les dispositions à aimer les femmes sont les moins incorporées. .....	483
3.2. Un cas de transformation radicale des goûts ? .....	489
3.2. Les cas où les dispositions à aimer les femmes sont les plus fortement incorporées. ....	493
4. Le cas particulier de Christian. Une conversion après des goûts réfrénés à l'âge de 45-50 ans. ....	500

Conclusion.....	514
<b>CONCLUSION GENERALE .....</b>	<b>516</b>
Ne pas conclure : Propositions .....	517
<b>ANNEXES.....</b>	<b>520</b>
Grille d'entretien .....	520
Tableau récapitulatif des enquêtés.....	528
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>532</b>
<b>TABLE DES MATIERES .....</b>	<b>544</b>